Représenter l'espace dans les textes du haut Moyen Âge chinois : géographie politique, humaine et culturelle de la région du Jingzhou

Alexis Lycas

▶ **To cite this version:**

Alexis Lycas. Représenter l'espace dans les textes du haut Moyen Âge chinois : géographie politique, humaine et culturelle de la région du Jingzhou. Histoire. École pratique des hautes études - EPHE PARIS, 2015. Français. NNT : 2015EPHE4082 . tel-03480904

HAL Id: tel-03480904
https://theses.hal.science/tel-03480904

Submitted on 15 Dec 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

École Pratique
des Hautes Études

ECOLE PRATIQUE
DES
HAUTES ETUDES
IVe SECTION

SCIENCES HISTORIQUES
ET PHILOLOGIQUES

Mention *Histoire, textes et documents*
École doctorale 472 de l'École pratique des hautes études
Centre de recherche sur les civilisations de l'Asie orientale

Représenter l'espace dans les textes du haut Moyen Âge chinois

Géographie politique, humaine et culturelle de la région du Jingzhou

Thèse de doctorat d'Histoire rédigée par **Alexis LYCAS**

Sous la direction de **François MARTIN** †

Soutenue le 14 décembre 2015 à Paris

Devant un jury composé de :

Vincent DURAND-DASTÈS, Professeur à l'INALCO
Pierre MARSONE, Directeur d'études à l'EPHE, directeur de thèse
Garret OLBERDING, Professeur à l'université d'Oklahoma
Jean-Noël ROBERT, Professeur au Collège de France, Directeur d'études à l'EPHE

Rapporteurs :

Karine CHEMLA, Directrice de recherche au CNRS
Garret OLBERDING, Professeur à l'université d'Oklahoma

À la mémoire de François Martin, qui connaissait la musique.

Remerciements

Oracle patient et longanime, François Martin a dirigé mon travail avec la hauteur de vue et la bonhomie qui le caractérisaient tant. Au long cours de ses conférences à l'École pratique ou sur un coin de table de sa maison d'Ivry, il m'a fourni très généreusement nombre de conseils et de pistes inédites qui ont inspiré de nombreuses pages de ma thèse et continuent de nourrir ma réflexion. Mon apprentissage fut entamé aux Langues O', sous l'égide de Valérie Lavoix, à qui je dois mon éveil à la littérature classique. Je ne remercierai jamais assez Catherine Despeux. Ma dette est aussi grande que ses relectures furent impitoyables, et je mesure jour après jour la rigueur et la justesse de son enseignement.

Pour avoir pris le temps de lire ce travail et accepté d'en être les juges, j'étends mes remerciements à plusieurs professeurs, dont Karine Chemla et Vincent Durand-Dastès, pour leur jovialité et leur curiosité communicatives. De l'Atlantique à ceux de la traduction, Garret Olberding a bien voulu traverser plusieurs murs. Pierre Marsone, présent et encourageant depuis de nombreuses années, a pris avec une grande gentillesse le relais de François Martin durant de cruciales dernières semaines. Enfin, je remercie Jean-Noël Robert, qui a spontanément consenti dans ces conditions à évaluer mon travail.

Depuis de nombreuses années les cours, discussions, conseils et soutiens d'autres enseignants et chercheurs m'ont été d'une aide certaine. Merci à Thomas Bartlett, Pablo Blitstein, Anne Cheng, Anca Dan, David Jonathan Felt, Samia Ferhat, Albert Galvany, Patrick Gautier Dalché, Gilles Guiheux, Bernard Hours, André Kneib, John Lagerwey, Christian Lamouroux, Daniel Morgan, Michael Nylan, Xavier Paulès, Pauline Sebillaud, Monique Sélim, Delphine Spicq, Giusto Traina, les anciens membres du conseil de l'Association française d'études chinoises, et M. Dubin, professeur au Lycée Condorcet qui m'intéressa à l'étude.

Je remercie l'Institut des hautes études chinoises du Collège de France, et sa bibliothèque où j'ai vaqué dans d'excellentes conditions, ainsi que l'équipe des bibliothécaires, pour leur gentillesse. L'accueil reçu au Centre de recherche sur les civilisations de l'Asie orientale (CRCAO – UMR 8155) fut optimal. Je remercie Étienne de La Vaissière pour ses nombreux conseils et références bibliographiques, Sylvie Hureau, Costantino Moretti, Éric Trombert, Françoise Wang-Toutain, avec lesquels j'ai pu échanger dans un climat intellectuellement très stimulant, et enfin Alain Thote qui, alors directeur du centre, m'a autorisé à en utiliser les facilités. Assis face à lui dans le bureau

365, j'ai beaucoup trop dérangé Olivier Venture. Sa gentillesse, ses conseils et son soutien furent constants. J'ai bénéficié de l'aide financière du laboratoire pour participer à deux colloques (au Portugal et à Bordeaux), et imprimer cette thèse, sans compter les innombrables facilités du centre et l'aide enjouée de Marine Pénicaud. Si j'ai pu mener à bien cette entreprise, c'est grâce aux conditions de travail qui y furent les miennes pendant toutes ces années.

Je pense aussi à la cour des instituts du Collège de France, ses pigeons, sa machine à café, ses travaux, et ses amis : l'enthousiasme communicatif d'Arnaud Bertrand, la souris, les pochettes et les yeux de Claude Chevaleyre, les balbuzards par Didier Davin, les chocolats de Maria Elena De Luna, la mesure du monde selon Guillaume Dutournier, les moulinets d'Isabella Falaschi, les bonnets de Noémi Godefroy, le football selon Jérôme Kerlouégan, les yeux de lynx de Béatrice L'Haridon, les circumambulations d'Arthur Mitteau, l'irrédentisme par Sean Moores, les porte-clefs de Qiu Dandan, le vin vert de Martin Ramos, les sandwichs de Grégoire Sastre, et les pépites de Zhong Liang. Pour leur compagnie quotidienne des derniers mois d'été, je n'oublie pas les alexandrins et les onomatopées impressives de Julien Faury et les chansons de Yola Gloaguen.

Il me faut enfin mentionner plus particulièrement trois amis, dont l'aide comme le soutien me sont précieux, depuis nos premières années sur les bancs des Langues O'. Avec humour et amitié, Judith Pernin a considérablement repris mes premières versions, et Aurore Dumont s'est chargée des ultimes impressions. *Shixiong* parmi les braves, Damien Chaussende, aux relectures prophylactiques et remarques propitiatoires, reste une inspiration bienveillante et un modèle de rigueur (*merci*).

Si j'ai pu entamer en premier lieu cette thèse, c'est aussi grâce aux personnes avec lesquelles j'ai eu le plaisir de travailler depuis ces années, en particulier Olivia Perrot, Marion Gentil et leurs équipes.

L'humour glacé et sophistiqué de mes amis rencontrés avant d'avoir entamé ce travail, en France, en Chine ou ailleurs, mérite d'être salué. Merci à Myriam Brochet, Julia Laurens, Pia Lê, Louis Belmont, Boris Berthelot, Victor Cañellas, Jacky Idée, Pau Velat, et bien évidemment à Gabrielle Ferri et Maxime Gilbon.

Enfin, la famille : je souhaiterais remercier la παιδεία de mes parents, Nathalie et Constantin, et Nicolas, mon frère incroyable. Mais aussi mes grands-parents Athina, Solange et Georges, et tous les autres. Et Dawn, aux heures perdues à jalan, makan, papadam.

Note liminaire

Le système de transcription du chinois utilisé est le *pinyin* 拼音, sauf pour les noms entrés dans l'usage courant en français (Pékin pour Beijing, Canton pour Guangzhou, Nankin pour Nanjing).

Les dates antérieures à notre ère sont signalées par « av. J.-C. ». Les abréviations utilisées sont : « litt. » pour « littéralement » ; « *fl.* » pour « *floruit* » (actif pendant) ; « *cf.* » pour « *confer* » ; « † » pour indiquer la date de décès ; « *ca.* » pour « *circa* » (environ) ; « (dir.) » pour « directeur de publication » ; « (éd.) » pour « éditeur de texte ancien ».

À chaque occurrence identifiant un lieu, les indications topographiques concernent les emplacements actuels, sauf précision contraire. Par exemple, « commanderie de Changsha (Hunan) » indique que l'ancienne commanderie de Changsha se situait dans la province moderne du Hunan. Étant donnée la difficulté de rendre l'équivalent en français des distances, poids et mesures, elles sont conservées et données en *pinyin*. Il convient de les entendre comme des ordres de grandeur. Notons tout de même que le *li* 里, mesure de longueur la plus souvent utilisée dans les descriptions de la terre, correspond environ à un demi-kilomètre.

Afin de privilégier la fluidité de lecture, la traduction française des titres et fonctions ainsi que des sources est privilégiée dans les extraits de textes proposés en traduction. En revanche, les références bibliographiques renvoient uniquement aux sources dans la langue d'origine. De même, le corps du texte cite les ouvrages en *pinyin*, et mentionne les caractères et la traduction française aux premières occurrences de chaque chapitre. Un index des sources et un glossaire reprenant la plupart des termes techniques sont proposés en fin de volume. Deux autres index contiennent les entrées toponymiques et anthroponymiques. Les caractères et les dates des personnages sont donnés à la première occurrence.

Les noms propres, noms de famille, toponymes, noms d'ère, sont retranscrits en *pinyin*, et lorsqu'il y a lieu, une traduction est proposée entre parenthèses. Le Wei 魏 des Trois royaumes est indiqué en tant que Cao Wei 曹魏 (« Wei des Cao ») afin de le différencier des Wei du Nord 北魏 (386-534), et les Song 宋 (420-479) du haut Moyen

Âge sont désignés par l'expression Liu Song 劉宋 (« Song de la famille Liu »), afin de ne pas les confondre avec les « Grands » Song 宋 (960-1279), plus tardifs.

En bas de page, les notes réduites « à la française » sont adoptées : Prénom et Nom de l'auteur, *Titre de l'ouvrage* ou « Article », pagination. Lorsque les auteurs sont chinois ou japonais, le nom précède le prénom comme le veut l'usage.

Dans le cas des sources primaires chinoises, le modèle suivant est adopté : *Titre de l'ouvrage*, chapitre.pagination dans l'édition de référence mentionnée en bibliographie générale. Par exemple, la page 2841 du *juan* (« rouleau, chapitre ») numéro 86 de l'*Histoire des Han postérieurs* sera indiquée de la sorte : *Hou Han shu*, 86.2841. Les références aux sources classiques de la période préimpériale sont généralement citées dans les éditions des Treize classiques de Ruan Yuan 阮元 (1764-1849) et dans les *Zhuzi jicheng* 諸子集成 (Compilation des œuvres des Maîtres à penser). Les sources poétiques jusqu'au haut Moyen Âge renvoient à la compilation de Lu Qinli 逯欽立 (1910-1973), et les autres textes en prose à celle de Yan Kejun 嚴可均 (1762-1843). Les sources du Canon bouddhique sont présentées de la manière suivante : T. (pour Taishō), numéro du texte, du volume, de page et de ligne.

Dans la bibliographie générale, les éditions et dates mentionnées pour les sources primaires renvoient à des dates de réimpression moderne et non de composition. Les sources primaires introduisent le titre de l'ouvrage ou du recueil et sont suivies par le nom de l'auteur et lorsqu'il y a lieu, par le compilateur et/ou l'éditeur scientifique ayant établi l'édition de référence.

Chronologie

Xia 夏 (dynastie légendaire, première moitié du IIe millénaire av. J.-C.)
Shang 商 (*ca.* 1500-1050 av. J.-C.)
Zhou 周 (*ca.* 1050-222 av. J.-C.)
– *Zhou de l'Ouest* 西周 *(1045-771 av. J.-C.)*
– *Zhou de l'Est* 東周 *(771-256 av. J.-C.) dont :*
  – *Printemps et automnes* 春秋 *(722-481)*
  – *Royaumes combattants* 戰國 *(481-222)*
Qin 秦 (221-206 av. J.-C.)
Han 漢 (206 av. J.-C.-220)
– *Han de l'Ouest* 西漢 *(206 av. J.-C.-9 apr. J.-C.)*
– *dynastie Xin* 新 *(9-25) de Wang Mang*
– *Han de l'Est* 東漢 *(25-220)*
Trois Royaumes 三國 (220-266/280)
– *Wei* 魏 *(220-266)*
– *Shu* 蜀 *(221-263), annexé par le Wei en 263-264*
– *Wu* 吳 *(222-280), annexé par les Jin en 280*
Période Jin 晉 (266-420)
– *Jin de l'Ouest* 西晉 *(266-317)*
– *Jin de l'Est* 東晉 *(318-420)*
– *Seize Royaumes des Cinq Barbares* 五胡十六國 *(304-439)*
Dynasties du Sud et du Nord (420-589)
Sud
– *Liu Song* 劉宋 *(420-479)*
– *Qi du Sud* 南齊 *(479-502)*
– *Liang* 梁 *(502-557)*
– *Chen* 陳 *(557-589), annexé par les Sui en 589*
Nord
– *Wei du Nord* 北魏 *(386-534) : Wei de l'Est* 東魏 *(534-550), Wei de l'Ouest* 西魏 *(534-557)*
– *Qi du Nord* 北齊 *(550-577), annexé par les Zhou du Nord en 577*
– *Zhou du Nord* 北周 *(557-581)*
Sui 隋 (581-618), unifie le territoire en 589
Tang 唐 (618-907)
Cinq Dynasties 五代 (907-960)
Période Song 宋 (960-1279)
– *Song du Nord* 北宋 *(960-1127)*
– *Liao* 遼 *(907-1125)*
– *Xi Xia* 西夏 *(1032-1227)*
– *Jin* 金 *(1115-1234)*
– *Song du Sud* 南宋 *(1127-1279)*
Yuan 元 (1277-1367)
Ming 明 (1368-1644)
Qing 清 (1644-1911)

Sommaire

Introduction. L'espace et sa représentation en Chine 11

Première Partie. Chorographie d'un milieu : géographie historique et politique du Jingzhou 29

Chapitre premier. Un espace-temps : le Jingzhou de l'Antiquité aux Tang 33

Chapitre II. Géographie et Empire : le Jingzhou dans les écrits antiques et impériaux 87

Partie II. Géographie humaine des Man du Jingzhou 143

Chapitre III. Représentation des populations man dans les sources écrites 149

Chapitre IV. Intégration dans l'empire des Man du Jingzhou 225

Partie III. Une géographie culturelle du Jingzhou d'après le *Shuijing zhu* de Li Daoyuan 297

Chapitre V. La région du Jingzhou dans le *Shuijing zhu* 299

Chapitre VI. L'espace du Jingzhou comme lieu de mémoire 361

Conclusion 431

Annexes 439
Bibliographie 521
Glossaire et Index 559

Introduction. L'espace et sa représentation en Chine

L'étude que nous présentons est partie du constat suivant : s'il existe de nombreux travaux sur l'espace rituel et religieux, ou l'espace de conquête, il s'en trouve fort peu sur le savoir géographique dans la Chine impériale. Le plus souvent, la géographie sert de support à d'autres approches et disciplines (comme l'histoire politique, l'histoire des religions ou l'histoire militaire), qui utilisent des textes relatifs à l'espace sans le prendre pour objet principal.

Afin d'analyser les modalités de la représentation de l'espace, nous avons choisi de nous concentrer sur une région, celle du cours moyen du fleuve Bleu (l'ancienne province du Jingzhou 荊州, à cheval entre le Hunan et le Hubei). Dans un premier temps, la géographie politique est étudiée à travers les traités géographiques (*dili zhi* 地理志) des histoires dynastiques. Puis, nous examinons la géographie humaine en nous fondant sur les notices ethnographiques (*zaiji* 載記) consacrées aux peuples non chinois de la région : les Man 蠻 [1]. Enfin, nous envisageons la géographie culturelle au prisme des lieux de mémoire, tels qu'ils sont présentés dans le *Shuijing zhu* 水經注 (Commentaire du Livre des rivières) de Li Daoyuan 酈道元 († 527). Ces trois approches combinées apportent des éléments d'analyse à la formation d'un savoir géographique, à l'émergence du régionalisme, et aux questions relatives à l'intégration des marches de l'écoumène chinois.

D'une part, nous analysons ce que les textes étudiés révèlent de l'espace chinois du point de vue de la géographie politique, humaine et littéraire. Il s'agit ainsi de comprendre la manière dont l'espace est perçu et représenté par les auteurs chinois du haut Moyen Âge (III^e^-IX^e^ siècles). D'autre part, nous examinons la formation puis l'évolution du savoir géographique en Chine à travers les types de documents et de sources privilégiés par les auteurs, les outils et les méthodes employés, ainsi que les enquêtes menées. Bien que la plupart des œuvres anciennes soient anonymes, il nous a fallu comprendre à quels aspects

[1] Traités géographiques et notices ethnographiques appartiennent à un corpus d'histoires officielles (*zhengshi* 正史) qui sont au cœur de l'historiographie de la Chine impériale.

de la géographie se rattachaient leurs contenus. Nous élaborons donc une histoire à double tiroir, celle de la mesure d'un monde, et de ceux qui le mesurent, pour reprendre le titre et le contenu de l'ouvrage de Paul Zumthor[1].

La problématique générale de la thèse consiste à étudier et comprendre, à travers les sources transmises du haut Moyen Âge chinois, la nature des discours à l'œuvre dans le corpus de textes choisis. L'élaboration de fictions, qu'elles soient géographiques, ethnographiques ou mémorielles, sert à légitimer la constitution d'un espace politique, de communautés tributaires et de lieux de mémoire. Il n'y a pas *un* discours géographique, mais plusieurs, formulés à différentes époques et applicables à des contextes particuliers. Il n'en existe pas moins une continuité entre les textes et les époques, laquelle transparaît dans les références communes à des écrits exemplaires et à des événements passés édifiants.

Notre contribution se présente comme une étude historique de l'espace et de la manière dont celui-ci est représenté. Il importe donc de procéder à un choix d'échelle. Face à l'impossibilité manifeste de traiter de *tout* l'espace ou de *tout* le temps dans une monographie, nous avons choisi une échelle régionale, avec l'exemple de la province du Jingzhou, principalement – mais pas uniquement – pendant le haut Moyen Âge, de la dynastie des Han de l'Est 東漢 (25-220) à celle des Tang 唐 (618-907)[2]. Dans ce contexte spatiotemporel, nous employons une variété de textes représentatifs de genres en éclosion ou déjà affirmés. Nous appliquons nos analyses de ces textes à un point nodal de la division de l'espace traditionnel, qui n'est pas la maisonnée, ni la capitale ou l'Empire dans son ensemble, mais la région, et sa déclinaison administrative, la province. L'étude des textes sur cette région, dont le caractère semi-périphérique nous a paru intéressant à plus d'un titre, met à l'épreuve certaines façons de penser l'histoire chinoise et l'organisation de son territoire.

Aux origines de la représentation de l'espace

Pour traduire la notion occidentale et moderne de « géographie », on a repris en Chine l'ancien terme de *dili* 地理. Mais que signifiait ce terme en Chine ancienne ? Catherine Despeux et Marc Kalinowski le traduisent par « linéaments de la terre »,

[1] Voir Paul Zumthor, *La Mesure du monde : représentation de l'espace au Moyen Âge*, et notamment p. 297-316.
[2] Peter Bol, « What is a Geographical Perspective on China's History ? », p. 198.

mettant en relief les critères relevant de la géographie physique et naturelle inhérents à ce terme ancien[1]. En insistant sur la dimension politique et sociale de ce terme, une autre traduction possible de *dili* est « organisation de la terre ». Elle reflète alors son état, sa situation. Par cette double référence, d'une part à la nature des sols et d'autre part à leur organisation sociale, le contenu sémantique du terme *dili* renvoie à la fois au physique, au politique et au social, trois domaines complémentaires. En effet, *dili* désigne à l'origine l'état de la terre, de ses sols avec leurs qualités et défauts, dont la compréhension permet de procéder à leur ordonnancement, dans la lignée de la geste du héros culturel et fondateur de la dynastie légendaire des Xia 夏, Yu le Grand (Da Yu 大禹), et de l'institutionnalisation de l'histoire en tant que forme scripturaire majeure. Ce motif parcourt la manière dont l'espace est pensé, à la fois comme donnée naturelle, et pour ses implications sociales.

Le « grand commentaire » (*dazhuan* 大傳) ou « appendice » (*xici* 繫辭) du *Yijing* 易經 (Livre des mutations) interprète *dili* non pas en opposition à *tianwen* 天文 (les « phénomènes célestes »), mais en contraposition : « En accord [avec les mutations, le sage] contemple en haut les phénomènes du Ciel, et examine en bas l'organisation de la Terre » (仰以觀於天文，俯以察於地理)[2]. Dans l'historiographie chinoise, la géographie est ainsi considérée comme le pendant terrestre de l'astronomie, et peut remplir pour le pouvoir une fonction tout autant légitimatrice. En effet, il existe une corrélation, dans les traités géographiques, entre les phénomènes célestes (*tianwen* 天文), et les formes terrestres (*dili* 地理, ou *dixing* 地形)[3]. De même que les phénomènes célestes sont prévus et interprétés par les astronomes, de même l'historien a pour mission d'enregistrer les linéaments de la terre afin d'informer et de servir son souverain.

Le terme *di* 地, « terre », renvoie aux éléments naturels dans leur ensemble. Sur terre, les monts et les rivières structurent l'espace du monde, verticalement et horizontalement. Les monts sont les « os de la terre », ils en forment l'ossature, tandis que les cours d'eau en sont les « veines[4] ». Menaçants ou bénéfiques, structurant l'espace

[1] Catherine Despeux, « Physiognomonie », p. 536, Marc Kalinowski, « Topomancie », p. 557.
[2] *Zhou yi zhengyi*, 7.147-1. Voir la traduction de James Legge, *The Sacred Books of China : The Texts of Confucianism. Part II, The Yi King*, p. 353.
[3] Se référer au chapitre II.2. et à l'Annexe 1 en fin de volume. Notons qu'au niveau graphique, dans la relation entre *tianwen* 天文 et *dili* 地理, *wen* a la valeur de *wen* 紋, que l'on peut traduire par ligne, veine, trait, linéament.
[4] Marcel Granet, *La Pensée chinoise*, p. 315.

topographique et sacré, montagnes et fleuves revêtent ainsi une importance cruciale pour l'histoire de la géographie chinoise. Ils balisent le contenu du présent travail[1].

Le terme *li* 理, « mettre en ordre », possède également une dimension éminemment spatiale, car il désigne à l'origine la longueur d'un champ, sens du terme homophone *li* 里[2]. Jean Levi explique que *li* 理, considéré comme « la notion d'ordre universel et de raison des choses », est issu de « la refonte de l'espace religieux, structuré par les cultes, en entités bureaucratiques[3] ». La mise en ordre du monde est une notion fondamentale de la pensée politique chinoise. Elle traverse à ce titre l'ensemble de notre étude, sous des formes variées. Politiquement, elle se caractérise par l'unification des terres de l'écoumène sous l'égide d'une dynastie impériale. François Martin l'a résumée de manière particulièrement convaincante, en parlant pour la Chine de :

> La très forte conscience de la nécessité d'une succession légitimée de pouvoirs (*zhengtong*) qui se sont pourtant détruits les uns les autres, et ce que cette unité chronologique implique, l'unité spatiale (*yitong*), l'Empire unifié, le « monde sous le Ciel », deux conceptions qui se sont unies pour donner à la Chine son sentiment d'unicité, pour le meilleur et pour le pire (le meilleur pour elle et le pire pour quelques autres).[4]

Dans cette optique, l'homme doit trouver sa place au sein de l'espace. Le rapport qui le lie au monde se caractérise par la recherche d'une harmonie corrélative. La pensée cosmologique associe, par un réseau de correspondances, les éléments entre eux. Dans ce cadre, le Ciel (*tian* 天) et la Terre (*di* 地) ne sont pas opposés mais complémentaires. L'échange et l'union des souffles du Ciel et de la Terre engendrent l'homme. Le positionnement de l'homme dans l'ordonnancement du monde est enclenché par le souffle (*qi* 氣), qui donne son dynamisme à l'espace[5]. Par sa position centrale (*zhong* 中), l'homme est un agent régulateur de l'espace, pivot autour duquel et par lequel peuvent se mouvoir les astres dans le Ciel, les ministres autour du prince, les régions périphériques autour du Centre.

En Chine ancienne, ordre social et ordre cosmique se confondent. À l'échelle politique et rituelle, la tâche de mettre en ordre le monde est donc dévolue au souverain[6].

---

[1] *Cf. infra*, chapitres II, V, VI.
[2] Voir les interprétations proposées dans le recueil de gloses anciennes par Zong Fubang, Chen Shinao et Xiao Haibo : *Guxun huizuan*, p. 1451.
[3] Jean Levi, « Le rite, la norme, le Tao : philosophie du sacrifice et transcendance du pouvoir en Chine ancienne », p. 192.
[4] François Martin, « Préface », p. 15.
[5] Anne Cheng, « La Notion d'espace dans la pensée traditionnelle chinoise », p. 39-40.
[6] Anne Cheng, *Histoire de la pensée chinoise*, p. 38.

Le souverain, le Fils du Ciel, exerce son magistère sur Terre en « organisant » (*li* 理) l'espace de la « terre » (*di* 地), qu'il dirige et contrôle[1]. L'empereur tient son mandat du Ciel, et doit faire régner l'ordre sur terre. Par ses actes, il régule le monde des hommes afin de le maintenir en résonnance avec l'ordre cosmique. Ce donné régit l'ensemble des attitudes mentales et le cadre de leurs pratiques, qui est l'espace d'application des savoirs.

Il est écrit dans le *Lü shi Chunqiu* 呂氏春秋 (Printemps et automnes de Messire Lü) que « la voie du Ciel est circulaire, celle de la Terre est carrée » (天道圜地道方)[2]. L'espace humain, qu'il soit rural ou urbain, est conçu « sur le modèle du carré, puisque le mot qui signifie 'champ', *tian* [田], délimite un espace carré lui-même découpé en damiers[3] ». Il en est de même pour la maison, organisée en carré, et le plan de villes comme Chang'an 長安 : c'est donc la base de toute représentation issue de l'organisation humaine, symbolisée par le culte rendu à la Terre, sur un autel carré.

L'échelle du palais du souverain constitue un autre emplacement symbolique majeur dans l'espace. Les « Positions dans le Palais de la lumière » (*mingtang wei* 明堂位), un chapitre du *Liji* 禮記 (Mémoire sur les bienséances et les cérémonies), témoigne de manière éclatante que l'ordre politique des hommes et des peuples est conçu en termes cosmologiques et participe de la spatialisation du monde chinois[4]. Le palais en question, d'où est censée irradier la lumière de la vertu du souverain, figure la structure cosmologique de base du cadre politique antique. Le microcosme du palais, où prennent position les représentants des strates nobiliaires et des peuples étrangers réunis autour du souverain en fonction des orients, est une représentation symbolique de l'espace

[1] En accord avec le mouvement des saisons, il lui fait « rendre ses richesses » (盡地理), dans la traduction par Jean Levi du *Wenzi* 文子 : *Écrits de maître Wen. Livre de la pénétration du mystère*, p. 157. Autre exemple de cette mise en ordre, dans le *Shiji* (6.265), la disposition de la tombe du Premier empereur est une reproduction à l'échelle humaine du monde, dans laquelle « en haut étaient tous les signes du ciel ; en bas toute la disposition géographique » (上具天文，下具地理). La traduction est d'Édouard Chavannes : *Les Mémoires historiques de Se-Ma Ts'ien, tome second*, p. 194).

[2] *Lü shi Chunqiu jiaoshi*, 3.171, et Michael Loewe, « The Heritage Left to the Empires », p. 997.

[3] Anne Cheng, « La Notion d'espace dans la pensée traditionnelle chinoise », p. 35-36. Le terme *fang* 方 était polysémique et pouvait désigner le côté, la frontière, la limite, la région, le pays, mais surtout l'orient, le carré, ainsi que des peuples et pays n'appartenant pas au domaine des Shang.

[4] Compilé vraisemblablement sous les Han, l'ouvrage est une anthologie des pratiques rituelles anciennes. Anne Cheng, « La Notion d'espace dans la pensée traditionnelle chinoise », p. 38.

macrocosmique[1]. L'extrait suivant démontre que la place des peuples est réglée en fonction de leurs coutumes et de la valeur qu'on leur accorde :

> Anciennement, lorsque le Duc de Zhou donnait audience aux princes feudataires dans le Palais de la lumière, il les faisait ranger dans l'ordre suivant : le fils du Ciel se tenait debout, le dos tourné au paravent sur lequel des haches étaient représentées ; il avait le visage tourné vers le midi. (…) Les princes des neuf tribus étrangères de l'est se tenaient hors de la cour, près de la porte de l'est, le visage tourné vers l'ouest. Les princes des huit tribus étrangères du midi étaient hors de la cour près de la porte du sud, le visage tourné vers le nord. Les princes des six tribus étrangères de l'ouest étaient hors de la cour, devant la porte de l'ouest. Les princes des cinq tribus étrangères du nord étaient hors de la cour, devant la porte du nord, le visage tourné vers le midi. Les princes des neuf parties de la zone territoriale appelée *cai* étaient hors de la cour, devant la porte du tambour *ying* (la porte du sud), le visage tourné vers le nord ; (ils étaient rangés de l'est à l'ouest), les plus dignes étant à l'est. Les princes des pays situés aux barrières, (c'est-à-dire des pays tributaires les plus éloignés), allaient informer le fils du ciel à leur avènement. C'est ainsi que le Duc de Zhou faisait ranger les princes dans le Palais de la lumière.
>
> 昔者周公朝諸侯于明堂之位：天子負斧依南鄉而立．(…) 九夷之國，東門之外，西面北上．八蠻之國，南門之外，北面東上．六戎之國，西門之外，東面南上．五狄之國，北門之外，南面東上．九采之國，應門之外，北面東上．四塞，世告至．此周公明堂之位也．明堂也者，明諸侯之尊卑也．[2]

Comme le disait Marcel Granet : « Les fidèles, en effet, se formaient en carré. L'Autel du Sol, autour duquel se faisaient d'ordinaire les grands rassemblements, était un tertre carré ; son sommet était recouvert de terre jaune (couleur du Centre) ; ses côtés (tournés vers les quatre orients), revêtus de terre verte, rouge, blanche ou noire. *Ce carré sacré représente la totalité de l'Empire*[3] ». Au-delà des aspects cérémoniels mis en avant par Marcel Granet, c'est surtout l'organisation spatiale ici décrite qui attire toute notre attention. En effet, la représentation de l'espace induite par les positions respectives des acteurs du pouvoir au sein du Palais de la lumière impose un modèle spatial en apparence immuable. Celui-ci conçoit un centre, entouré de périphéries de moins en moins civilisées à mesure que l'on s'en éloigne. De forts régionalismes sont certes attestés dès l'Antiquité, ce dont témoigne l'époque des principautés polycentriques des Printemps et automnes ou les pouvoirs régionaux du haut Moyen Âge, mais ce modèle centripète s'est néanmoins imposé durablement[4]. Comme nous le verrons, il a régi les relations administratives

---

[1] Voir l'étude de Léon Vandermeersch, *Wangdao ou la Voie royale : recherches sur l'esprit des institutions de la Chine archaïque. Tome II. Structures politiques. Les rites*, et notamment les p. 392-393, ainsi que Mark Edward Lewis, *The Construction of Space in Early China*, p. 260-273.

[2] *Liji zhushu*, 31.575-576. Traduction modifiée de Séraphin Couvreur, *Li Ki, Mémoires sur les bienséances et les cérémonies. Texte chinois avec une double traduction en français et en latin. Tome premier*, p. 725-728.

[3] Marcel Granet, *La Pensée chinoise*, p. 81.

[4] *Cf.* Alain Reynaud, *Une Géohistoire. La Chine des Printemps et des Automnes*, p. 38-52, et *infra*, chapitres I et II.

hiérarchiques entre le centre et ses périphéries durant les périodes d'unité, ainsi que les relations tributaires qui en découlaient.

Dans un tel cadre, la géographie a pour fonction principale de mettre en ordre le monde. Michael Loewe estime qu'il n'est pas question d'une pensée géographique s'intéressant au paysage en Chine ancienne. L'espace serait dans la majeure partie des cas considéré du point de vue de la géographie administrative, de sa réalité et de ses problèmes[1]. La représentation de l'espace repose néanmoins sur des fondements multiples. En effet, les pratiques rituelles de l'Antiquité sont à l'origine d'une géographie humaine et religieuse. Sous les Zhou de l'Ouest 西周 (1045-771 av. J.-C.), les cultes territoriaux supplantent les cultes ancestraux qui étaient en vigueur sous les Shang 商 (*ca.* 1500-1050 av. J.-C.)[2]. Sous les dynasties Qin 秦 (221-206 av. J.-C.) et Han 漢 (206 av. J.-C.-220), les tournées d'inspection de l'empereur ponctuées par des visites aux montagnes sacrées, sur des autels, des sacrifices au Ciel et à la Terre près de la capitale, ont une dimension géographique très concrète et un rapport évident à l'espace[3].

Par-delà la géographie sacrée, se développe graduellement une géographie du fait religieux. Le rituel taoïste est fondé sur un modèle liturgique horizontal inspiré du modèle traditionnel chinois des cinq orients, composé de quatre points cardinaux et d'un centre. En se concentrant sur l'immortalité, les taoïstes se démarquent de la représentation impériale du sacrifice qui vise à la perpétuation du mandat céleste[4]. À partir du Ier siècle de notre ère, l'arrivée du bouddhisme en Chine introduit des apports inédits au niveau de la verticalité, notamment par la statuaire bouddhique, même si une telle verticalité était déjà présente d'un point de vue sacré, comme le prouvent les cultes réservés aux montagnes[5].

Géographies politique et militaire sont aussi directement liées. Le pouvoir se nourrit des connaissances militaires ou administratives du terrain. Cartes, descriptions de terres éloignées et informations administratives sont indispensables aux fonctionnaires et militaires détachés dans les provinces. Ils décrivent les terres et les habitants qui les peuplent. L'acte de nommer un peuple, un terroir, un lieu, un territoire, est au cœur de la

[1] Michael Loewe, « Knowledge of Other Cultures in China's Early Empires », p. 83-84.
[2] Au sujet des cultes aux puissances de la nature (fleuves, montagnes, vents), voir Léon Vandermeersch, *Wangdao ou la Voie royale : recherches sur l'esprit des institutions de la Chine archaïque. Tome II. Structures politiques. Les rites*, p. 355-382.
[3] Édouard Chavannes, *Le T'ai chan : essai de monographie d'un culte chinois*, p. 159-169.
[4] John Lagerwey, « L'Espace sacré taoïste », p. 323, 330.
[5] Erik Zürcher, « Buddhist Influence on Early Taoism : A Survey of Scriptural Evidence », p. 124-125, 129.

construction de la connaissance géographique. Sous les Tang, Du You 杜佑 (735-812) nous informe dans le *Tongdian* 通典 (Somme des institutions) que :

> Nombreux sont les écrits traitant de la géographie. Lorsqu'ils distinguent les régions entre elles, ils mettent en évidence leurs évolutions, informent sur les positions stratégiques, et examinent les coutumes. Ils enregistrent les détails les plus infimes, [décrivent] le moindre arbre ou rocher, et remplissent des centaines de rouleaux. Est-ce cela saisir l'essentiel ?
>
> 凡言地理者多矣，在辨區域，徵因革，知要害，察風土，纖介畢書，樹石無漏，動盈百軸，豈所謂撮機要者乎！[1]

La construction d'un savoir géographique

La présente étude exploite des textes nombreux et de natures diverses, reflétant la variété des discours sur l'espace. Bien qu'elle porte sur une région définie, en même temps qu'une vision régionale, elle propose une « vision d'ensemble ». À l'exception partielle du *Shuijing zhu* qui, bien qu'incorporant un nombre très important de sources antérieures, est la compilation d'un seul auteur, presque aucun des textes utilisés n'est l'œuvre d'un seul homme. Il faut souligner que la datation des textes eux-mêmes peut se révéler problématique. De même, l'authenticité supposée ou débattue des sources nous importera peu ici : l'essentiel est que leur discours est accepté et transmis par la tradition. À travers leurs discours respectifs et parfois hétérogènes en raison d'objets différents, ils participent en effet d'une production intellectuelle s'attachant à représenter l'espace. De même, l'exactitude ou l'inexactitude topographique des représentations géographiques textuelles devient-elle secondaire ; elle ne sera évoquée qu'occasionnellement.

Les discours des textes géographiques étudiés proposent un regard rétrospectif sur les lieux, les hommes et les événements retranscrits. Pierre-Étienne Will a souligné que la géographie prend, dans la Chine traditionnelle du moins, les formes d'une géographie historique[2]. Elle est en effet le fruit d'écrits qui présentent souvent les dispositions spatiales de l'Empire telles qu'elles étaient jusqu'au moment de la rédaction de ces textes. Datant principalement du haut Moyen Âge, ces écrits renvoient généralement à un temps révolu. Le caractère rétrospectif des sources met au jour la manière dont les auteurs écrivaient leur histoire et se représentaient le monde dans lequel ils évoluaient, et, surtout, dont ils étaient les héritiers. Schématiquement, représenter l'histoire et ses fluctuations

[1] *Tongdian*, 171.4451.
[2] Pierre-Étienne Will, « Chinese Local Gazetteers : An Historical and Practical Introduction », p. 16.

implique chez celui qui s'en charge – le scribe, l'historien – de se placer par rapport à un événement ou une époque en créant une temporalité qui lui est propre. Leurs écrits se présentent comme des manuels de compréhension du monde à l'égard de contemporains qui le vivent et le parcourent, ou s'apprêtent à le faire.

Les discours que nous étudions sont inséparables de leur notation, fruit d'un cadre mental particulier. Dans la Chine des Royaumes combattants, l'écriture a pour rôle de créer des réalités parallèles tentant de décrire le monde à travers le texte. L'importance de l'écrit en Chine dérive de la représentation de royaumes imaginaires dont l'élaboration littéraire inspire la pratique bureaucratique impériale[1]. Nous verrons à quel point un discours géographique peut s'insérer dans un contexte particulier et dans quelle mesure les types de textes traités dans notre corpus ont pu annoncer ou accompagner des modifications du cours de l'histoire. Que les textes inspirent des mesures et des tendances politiques ou sociales, ou qu'ils se contentent de refléter les actions gouvernementales et les conséquences de conflits militaires, leur importance prescriptive comme leur valeur archivistique sont indéniables. Il importe donc de s'attarder sur la signification et la portée de leurs discours.

Nombre de ces textes sont le reflet de la difficulté à concilier d'une part une volonté d'uniformisation et de régulation découlant de l'ordonnancement de la Terre dans le miroir du Ciel, et d'autre part une évolution constante de l'administration, de la société et des régimes politiques dans un même espace géographique naturel. La gageure consiste à gérer les formes de la compatibilité entre un espace géographique naturel et les évolutions administratives et sociales des régimes politiques.

Comme de nombreux savoirs chinois, la géographie est l'héritière des pratiques mantiques, liées à la topomancie. La topomancie est une forme de divination qui s'applique à établir l'orthodoxie de telle ou telle construction[2]. Elle est déterminée par la chélinomancie et la cléromancie, lesquelles sont des moyens pour les hommes d'ordonner l'espace et d'agir sur ceux qui résident dans cet espace, à l'échelle de l'individu, de la maisonnée ou du pays[3]. Par sa faculté de penser l'aménagement de l'espace, la

[1] Mark Edward Lewis, *Writing and Authority in Early China*, p. 4.

[2] Marc Kalinowski, « Topomancie », p. 557-561. Elle est liée à la construction d'un site, à ses habitants, en fonction de leur corrélation patronymique, de la nature *yin* 陰 ou *yang* 陽 de la demeure, de la configuration du terrain, des pratiques funéraires. Voir également *infra*, chapitre II.2.4.

[3] Ces pratiques divinatoires consistant à établir le caractère propitiatoire de signes résultant respectivement de craquelures pyro-ostéomantiques sur carapaces de tortues et de tirages au sort effectués à l'aide des tiges d'achillée.

topomancie est la preuve que les pratiques mantiques s'attachent déjà à percevoir et à concevoir l'espace selon des systèmes originaux de représentation de l'espace et du temps.

Le savoir géographique se bâtit à travers des textes. Celui-ci connaît d'importantes évolutions, depuis les premiers écrits cosmologiques préimpériaux jusqu'aux grands traités et à la science quantitative de l'espace impérial tardif. Savoir durant la majeure partie du temps impérial chinois, la géographie devient à bien des égards une science à la fin de l'Empire. Cependant, elle continue de s'inscrire dans une tradition éminemment littéraire.

Les textes que nous étudions permettent de retracer l'évolution de l'histoire d'un savoir technique : la géographie. Dans tous les cas, en Chine comme ailleurs, il n'y a pas, avant l'époque moderne, d'autonomie de cette discipline. Elle reste subordonnée à l'histoire, elle-même partie intégrante d'une vision du monde bien particulière. Dans les classements disciplinaires du savoir en Chine, la géographie est en effet et de manière très claire une sous-catégorie de l'histoire. Néanmoins, l'évolution de la perception des textes géographiques et leur constitution en une branche plus ou moins autonome du savoir sont perceptibles dans les classements bibliographiques. Ainsi du *Shanhai jing* 山海經 (Livre des monts et des mers), qui est d'abord attribué au genre de la physiognomonie (*xiangfa* 相法) dans le traité bibliographique (*yiwen zhi* 藝文志) du *Han shu* 漢書 (Histoire des Han), avant d'apparaître dans la rubrique géographique (*dili* 地理) du traité bibliographique (*jingji zhi* 經籍志) du *Sui shu* 隋書 (Histoire des Sui), composé sous les Tang[1]. Toutefois, les normes de la géographie évoluent avec le temps : tel ouvrage considéré comme relevant de la géographie pourra ainsi se retrouver dans d'autres catégories par la suite. Jusqu'à l'époque des Song 宋 (960-1279), la plupart des textes géographiques ont connu la même infortune que les cartes et autres représentations graphiques de l'espace : fort peu ont survécu. Des cent trente-neuf ouvrages recensés dans le traité bibliographique du *Sui shu*, seule une quinzaine nous a été transmise[2]. Cette perte est regrettable, tant ces documents existaient à la fois dans l'esprit des rédacteurs et

[1] Voir *Han shu*, 30.1774-1775, et *Sui shu*, 33.982. La physiognomonie consiste à « tirer des pronostics de l'examen de formes et de signes distinctifs du corps humain ou de certains animaux » (Catherine Despeux, « Physiognomonie », p. 513). Comme nous allons l'analyser dans le chapitre II, les fonctions de la géographie peuvent être comprises à l'aune des classements bibliographiques présentés dans les traités du *Han shu* et du *Sui shu*.

[2] Voir Wang Mo, *Han Tang dili shuchao*, et Liu Weiyi, *Han-Tang fangzhi jiyi*, p. 1, qui ont compilé les fragments de textes géographiques composés entre les Han et les Tang. Voir également *infra*, chapitre V.2.3.

dans l'environnement littéraire de leurs lecteurs. Néanmoins, ils survivent souvent par fragments, et ont constitué des modèles pour des textes s'en réclamant.

À première vue, la primauté du spatial sur le temporel est ce qui fait qu'un texte relève de la géographie et non de l'histoire. Dans les histoires dynastiques, la géographie prend place après la narration chronologique de l'histoire des hommes. Celle-ci est représentée par un type de format combinant annales chronologiques des règnes des empereurs et biographies des personnages illustres. Il s'agit du genre historique par excellence, inventé par Sima Qian 司馬遷 (145-86 av. J.-C.), le père de l'histoire chinoise. Dans l'organisation historiographique officielle, la géographie est un sous-genre, tout comme l'économie ou l'administration, auxquelles des traités sont également consacrés. La subordination à l'histoire se manifeste dans certains passages narratifs des traités techniques ou des monographies géographiques.

Quels sont ces textes géographiques ? Quand et par qui ont-ils été écrits ? La plupart des textes analysés dans la thèse et notamment les trois types d'écrits traduits en annexe, ont été rédigés entre la période des Han et celle des Tang, couvrant le haut Moyen Âge chinois. Des détours vers des textes antérieurs (plus particulièrement ceux composés sous les Royaumes combattants) et postérieurs seront effectués, car ces documents sont soit les fondements de textes étudiés dans la thèse, soit des évolutions de ces mêmes textes. Ce cadre temporel représente une certaine continuité pour la région du Jingzhou, située aux portes du monde chinois méridional. Encadré par deux périodes d'apparente unité (les Han et les Tang), le haut Moyen Âge a connu une longue période de divisions (les Trois royaumes, puis les Dynasties du Sud et du Nord). En ces temps commencent les premières tentatives militaires et civiles d'incursion chinoise au Sud. Impulsées dès la fin du III^e^ siècle, à l'époque du Premier empereur de Qin, elles se poursuivent par des vagues successives, toujours plus pénétrantes, jusqu'à l'époque des Tang, et l'intégration du Jingzhou ne peut être considérée comme effective qu'à l'époque impériale tardive. La période étudiée révèle enfin, sur un temps relativement long, les modalités de l'implantation de la civilisation chinoise en Chine méridionale, faisant face aux résistances ou favorisant les soumissions locales[1].

Qui sont les premiers géographes à avoir représenté l'espace ? Ce sont les « Maîtres de techniques » (*fangshi* 方士). Leurs techniques et pratiques de la divination, de la

[1] *Cf. infra*, partie II.

médecine, de la musique, sont étroitement liées à l'espace[1]. Les premiers géographes sont anonymes : topomanciens, agents gouvernementaux en charge des provinces royales selon le *Zhou li* 周禮 (Rites des Zhou), historiographes en charge du *Shangshu* 尚書 (Documents vénérables) et du *Yu gong* 禹貢 (Tribut de Yu) ou poètes de l'Antiquité dont les vers ont été rassemblés dans le *Shijing* 詩經 (Livre des Odes), leurs noms ne nous ont pas été transmis. Bien que des fonctionnaires aient endossé le rôle de géographes depuis l'Antiquité, le savoir géographique ne se constitue indépendamment du substrat cosmologico-politique (dans lequel par exemple s'inscrit un texte comme le *Shanhai jing* 山海經, le Livre des monts et des mers) que plus tard, et par étapes[2].

Il faut ainsi attendre les commentateurs de l'Antiquité tardive et du Moyen Âge. Ainsi de Guo Pu 郭璞 (276-324), rédacteur de commentaires au *Shanhai jing* et au *Shuijing* 水經 (Livre des rivières), et de rhapsodies (*fu* 賦) à la valeur spatiale évidente, ou de Li Daoyuan, dont l'œuvre se présente sous la forme d'annotations au même *Shuijing*. Comme le traité cartographique de Pei Xiu 裴秀 (223-271), les traités et les premières monographies géographiques apparaissent durant le haut Moyen Âge. Outre le *Shuijing zhu*, citons des monographies régionales comme le *Huayang guo zhi* 華陽國志 (Traité des pays au sud du mont Hua) et les géographies impériales des Tang et des Song comme le *Yuanhe junxian tuzhi* 元和郡縣圖志 (Traité illustré des commanderies et districts de l'ère Yuanhe). Les types de textes pouvant être rattachés à la géographie sont nombreux : traités techniques, textes philosophiques préimpériaux, prose et poésie classiques, littérature religieuse, miscellanées et récits de voyage[3].

Une étude de cas : un espace régional et méridional

L'histoire locale ou régionale permet de lier histoire et géographie et de faire la seconde à partir de la première[4]. Notre étude régionale ne peut se fonder sur des monographies locales transmises dans leur intégralité, pour la simple raison qu'elles n'existent pas durant la période traitée (à l'exception du *Huayang guo zhi*, qui porte sur la

[1] Marc Kalinowski, « Mythe, cosmogénèse et théogonie dans la Chine ancienne », p. 43.
[2] *Cf. infra*, chapitre II.1.
[3] Ils seront présentés en de plus amples détails dans les parties I et III.
[4] Vincent Goossaert, Nathalie Kouamé, « 'La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre' et l'histoire locale, à organiser la paix sociale. Le cas de la Chine et du Japon », p. 173.

région du Sichuan). L'espace, et plus précisément la région du Jingzhou, sera abordé comme un objet historique, et sera délimité par les textes. Durant la période de division du haut Moyen Âge, l'espace politique est traditionnellement représenté comme bipartite. La Chine est dominée au Nord par des souverains d'ascendance nomade et considérés comme « barbares » (dans son sens étymologique grec) par les auteurs chinois. Ils ont fait fuir au Sud, graduellement puis définitivement à partir du déplacement de la capitale à Jiankang 建康 (Nankin) en 318, la cour, les élites et une partie du peuple chinois. Ces derniers dominent alors un espace allant officiellement du fleuve Bleu au Vietnam actuel. Dans le contexte de la partition médiévale de l'empire, le Jingzhou est donc une région méridionale.

L'étude que nous proposons étant régionale, elle est d'abord un travail de « topologie », littéralement d'étude des lieux. Elle est consacrée à un espace semi-périphérique, à une époque donnée. Les propriétés d'un lieu font qu'une région peut être à la fois un terroir, une entité politique, ou un isolat culturel, dont il importe de déterminer la place dans le cadre spatial et social de l'empire chinois. Constitue-t-elle par exemple une unité administrative autonome et structurante, jouissant d'une liberté politique et économique, au même titre que la *polis* grecque ? Le géographe Étienne Juillard a proposé la définition suivante de la région :

> Il existe donc deux principes d'unité régionale. L'un repose sur un critère d'*uniformité*, c'est le paysage ; l'autre sur un critère de *cohésion*, sur l'action coordinatrice d'un centre. Les territoires individualisés de cette seconde manière se caractérisent moins par leur physionomie que par leur fonction. Nous parlerons d'espace *fonctionnel*.[1]

Dans le contexte impérial chinois, Christian Lamouroux a formulé la tension existant entre deux échelles : l'écoumène, au niveau duquel se conçoit la « vocation politique de l'État », et l'espace régional, où s'organise sa mise en action, à l'épreuve de facteurs économiques, culturels, sociaux et linguistiques[2]. Nous verrons que la région chinoise apparaît à la fois comme un ensemble de paysages et comme un espace fonctionnel.

Une région est aussi une notion idéelle. Elle va être exposée dans des textes, lesquels ne présentent pas l'espace ontologiquement, mais de manière comparative, en rapport à d'autres objets. La constitution administrative, sociale, ethnique d'une région découle de ces textes. Sa construction intellectuelle, ce qui par exemple correspondra plus

[1] Étienne Juillard, « La Région, essai de définition », p. 487.
[2] Christian Lamouroux, « Les Pérégrinations d'un modèle géographique (1965-2002) », p. 265.

tard au « sentiment national[1] » en France, précède sa constitution. L'idée que l'espace serait pensé avant d'être concrétisé au niveau administratif ressort dans les trois sections thématiques de la thèse : dans la première d'un point de vue général et diachronique, dans la deuxième autour d'un peuple, et dans la troisième selon une œuvre cohérente. L'étude des textes géographiques permet d'envisager la manière dont l'espace humain, qu'il soit politique, social, ou sacré, est pensé et exprimé, et la façon dont il se trouve distingué d'un autre. Les critères d'évolution pris en compte sont d'ordre à la fois culturel et « naturel » : il y a d'abord les linéaments de la terre (montagnes, cours d'eau) et ses richesses (qualité des sols et produits régionaux) mises en culture par la main de l'homme, dans ces régions, qui sont des terroirs. Ensuite, la province, la commanderie, le circuit, le district, le chef-lieu, le village, sont le reflet des rôles administratifs respectifs du pouvoir central et des institutions locales. Enfin, les développements de l'économie, des monopoles du sel et du fer, du transport des grains, créent des pôles urbains. Ce sont là autant de lieux centraux autour desquels gravitent des périphéries plus ou moins éloignées.

Pourquoi notre choix s'est-il porté sur le Jingzhou ? Parce que cette région décentre le regard et permet d'envisager les rapports entre Chinois et non Chinois. Le titre de la thèse renvoie aux aspects politique, humain et culturel de la géographie. En effet, nous appuyant sur différents textes impliquant plusieurs types de représentations d'un même espace, nous traiterons dans une première partie de l'espace géographique et politique, dans la deuxième de l'espace ethnographique, et dans la troisième de l'espace culturel.

Comme l'a écrit André Miquel dans son œuvre consacrée à la littérature géographique arabe du Moyen Âge, il importe de retranscrire « le monde perçu, imaginé peut-être par les consciences d'alors ? Qu'était-ce que la mer, un fleuve, une ville, l'impôt, les frontières, non pas en l'an mil, mais vus par un musulman de l'an mil[2] ? » De la même manière, notre étude vise à exposer la représentation du monde véhiculée par la littérature géographique chinoise du haut Moyen Âge. Nous chercherons à comprendre comment l'espace est imaginé, perçu, et représenté dans les textes de notre corpus décrivant le Jingzhou.

---

[1] Xavier de Planhol, *Géographie historique de la France*, p. 129-133.

[2] André Miquel, *La Géographie humaine du monde musulman jusqu'au milieu du XI^e siècle. Tome I : géographie et géographie humaine dans la littérature arabe des origines à 1050*, p. V.

État de la littérature et économie de la thèse

De manière générale, l'intérêt des chercheurs s'est principalement porté sur la géographie historique et ses conséquences dans le domaine de l'histoire politique. Hors de Chine, l'histoire de la représentation de l'espace reste relativement peu étudiée, à l'exception de quelques travaux, notamment en langue française.

Tan Qixiang 譚其驤 (1911-1992), fondateur de l'école de géographie historique de l'université de Fudan 復旦, a proposé avec ses disciples de nombreux travaux sur la géographie en Chine ancienne[1]. Mori Shikazō 森鹿三 a étudié plusieurs textes de géographie historique et s'est concentré particulièrement sur le *Shuijing zhu*, en en effectuant une traduction partielle[2]. Récemment, Tang Xiaofeng 唐曉峰 et Que Weimin 闕維民 ont produit des monographies prenant en compte les développements récents dans le domaine des études géohistoriques[3]. Enfin, l'histoire de la géographie chinoise a été l'objet de deux synthèses, par Wang Yong 王庸 (1900-1956) et Wang Chengzu 王成組 (1902-1987), qui sont les auteurs des premières histoires de la géographie chinoise[4].

Unno Kazutaka 海野一隆 s'est intéressé à l'histoire de la pensée géographique en Chine ancienne[5]. Elle constitue une branche à part entière de l'histoire des idées. En effet, depuis les travaux pionniers de Marcel Granet, les dispositions spatiales et la construction de l'espace en Chine ancienne ont connu de nombreux développements[6].

Yan Gengwang 嚴耕望 (1916-1996) a apporté des contributions majeures à la représentation de l'espace administratif, économique et religieux du haut Moyen Âge[7]. À la suite d'Édouard Chavannes, de nombreuses études ont analysé différents aspects de la

---

[1] Voir la série des *Zhongguo lishi ditu ji* dirigée par Tan Qixiang, et les volumes consacrés aux traités géographiques des Histoires dynastiques par Zhou Zhenhe (*Hanshu dili zhi huishi*) et Hu Axiang (*Song shu zhoujun zhi huishi*). Dans le domaine de l'histoire de la cartographie, mentionnons Cao Wanru (*Zhongguo gudai dituji. Zhanguo zhi yuandai*).

[2] Mori Shikazō, *Tōyōgaku kenkyū : Rekishi chiriben*. Voir également l'étude sur le fleuve Bleu d'Engelbert Altenburger, *Historische Geographie des Jangtse. Kommentar zum* Shuijing zhu.

[3] Tang Xiaofeng, *Cong Hundun dao zhixu. Zhongguo shanggu dili sixiang shi shulun*, et Que Weimin, *Lishi dilixue de guannian : xushu, fuyuan, gouxiang*.

[4] Voir Wang Yong, *Zhongguo dilixue shi*, et Wang Chengzu, *Zhongguo dilixue shi*. Citons également Rémi Mathieu, « Fonctions et moyens de la géographie dans la Chine ancienne ».

[5] De Unno Kazutaka, voir notamment « The Geographical Thought of the Chinese People : with Special Reference to Ideas of Terrestrial Features ».

[6] Voir ainsi Marcel Granet, *La Pensée chinoise*, John Major, « The Five Phases, Magic Squares and Schematic Cosmography », Anne Cheng, « La Notion d'espace dans la pensée traditionnelle chinoise », Mark Edward Lewis, *The Construction of Space in Early China*, Michael Puett, « Centering the Realm : Wang Mang, the *Zhouli*, and Early Chinese Statecraft », Vera Dorofeeva-Lichtmann, « Spatial Organization of Ancient Chinese Texts (Preliminary Remarks) ».

[7] Voir notamment Yan Gengwang, *Zhongguo difang xingzheng zhidu shi*, et *Wei-Jin Nanbeichao Fojiao dili gao*.

géographie religieuse. Elles portent sur un lieu, généralement une montagne, comme les monts Tai 泰, Wudang 武當 ou Luofu 羅浮, et les cultes, locaux ou impériaux qui lui sont rendus[1]. Elles peuvent l'être à partir d'un texte : études sur le *Shanhai jing*, premières relations de voyages des pèlerins bouddhistes comme Faxian 法顯 (337-422) ou Yijing 義淨 (635-713)[2]. Les conséquences de l'implantation du bouddhisme et du développement du taoïsme font l'objet de plusieurs travaux de géographie religieuse[3].

La géographie humaine est principalement abordée à travers les relations que les entités politiques chinoises ont entretenues avec les peuples du Nord ou d'Asie centrale, depuis les invasions de Xiongnu dans l'Antiquité jusqu'aux dynasties de conquête des époques prémoderne et moderne[4]. Au Sud, les influences chinoises (qui se sont étendues jusqu'à la péninsule indochinoise) et l'intégration graduelle des marches de l'empire ont également été évoquées par des auteurs comme Rolf Stein ou Wang Gungwu[5]. Les travaux sur la prose et la poésie classiques chinoises ont dévoilé certaines modalités propres à la représentation littéraire de l'espace : paysages imaginés et imaginaires, randonnées célestes et pérégrinations terrestres, montagnes et fleuves appropriés par les lettrés[6]. L'histoire visuelle regorge également de représentations picturales de l'espace : géographie funéraire, peintures de montagnes et d'eau, scènes urbaines, etc.

La région du Jingzhou sera le point nodal de notre étude, qui s'articulera en trois parties. La première partie concerne l'espace politique, à travers une géographie

---

[1] Voir Édouard Chavannes, *Le T'ai chan : essai de monographie d'un culte chinois*. Michel Soymié, dans l'une des premières études sur un site montagneux du Guangdong, le Luofu shan, évoque trois aspects à la géographie : pratique, pseudo-scientifique et religieux (« Le Lo-feou chan : étude de géographie religieuse », p. 1-2).

[2] Rémi Mathieu, *Étude sur la mythologie et l'ethnologie de la Chine ancienne : traduction annotée du* Shanhai jing, Vera Dorofeeva-Lichtmann, « Conception of Terrestrial Organization in the *Shan hai jing* », et Faxian, *Mémoire sur les pays bouddhiques* (traduction de Jean-Pierre Drège), Édouard Chavannes, *Mémoire composé à l'époque de la grande dynastie T'ang sur les religieux éminents qui allèrent chercher la loi dans les pays d'Occident par I-Tsing.*

[3] Florian Caspar Reiter, « Bergmonorgaphien als geographische und historische Quellen », John Lagerwey, « L'Espace sacré taoïste », James Robson, « Buddhist Sacred Geography », Gil Raz, « Daoist Sacred Geography ».

[4] Nicola Di Cosmo, *Ancient China and its Enemies. The Rise of Nomadic Power in East Asian History*, Étienne de La Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, Christian Lamouroux, « De l'étrangeté à la différence : les relations des émissaires Song en pays Liao (XIe siècle) », Pierre Marsone, *La Steppe et l'Empire : la formation de la dynastie Khitan (Liao).*

[5] Rolf Stein, « Le Lin-yi, sa localisation, sa contribution à la formation du Champa et ses liens avec la Chine », Wang Gungwu, « The Nanhai Trade. A Study of the Early History of Chinese Trade in the South China Sea ».

[6] Paul Demiéville, « La Montagne dans l'art littéraire chinois », Martine Vallette-Hémery, *Les Formes du vent. Paysages chinois en prose*, Jean-Pierre Diény, *Jeux de montagnes et d'eaux. Quatrains et huitains de Chine*, Stéphane Feuillas, « Les Montagnes intimes. Rocailles miniatures et bois flottés dans l'œuvre de Su Shi (1037-1101) ».

historique de la région. La plupart des sources utilisées décrivent un espace régional : il s'agit d'abord de la principauté, puis du royaume de Chu 楚, et ensuite de la province du Jingzhou. Ce sont surtout les traités géographiques qui donnent lecture d'une autre histoire régionale, subordonnée à l'espace. Elle se présentera d'un point de vue chronologique dans le premier chapitre. Nous y analyserons des passages clés de grands textes, dans lesquels la question de l'espace apparaît au travers des relations particulières : poésie et politique, géographie et espace sacré, spatialisation optimale du bon gouvernement. Le deuxième chapitre abordera l'histoire politique du Jingzhou à travers l'émergence d'un type de littérature officielle : les traités techniques de géographie administrative. Ce chapitre sera notamment lié au précédent par une réévaluation du rôle politique de cette région dans une perspective diachronique. En outre, la lecture des traités géographiques servira à analyser la manière dont sont décrites les provinces de l'espace dans un cadre officiel. À cet égard, les traités occupent une part non négligeable dans la constitution du savoir géographique chinois.

La partie II traite de la géographie humaine d'un peuple, les Man du Jingzhou. Nous nous intéresserons à la représentation traditionnelle des Man dans l'historiographie chinoise (classiques préimpériaux, traités géographiques, mémoires au trône, compendium du savoir), et plus particulièrement dans les notices ethnographiques des histoires dynastiques. L'étude de leur intégration dans l'Empire mettra en évidence les conflits et les relations entre les populations chinoises et non chinoises tels qu'ils apparaissent dans la rhétorique officielle.

Enfin, la partie III, qui se rapproche d'une géographie culturelle du Jingzhou, s'attachera à présenter une monographie, le *Shuijing zhu* de Li Daoyuan, et la manière dont celle-ci renouvelle l'appréciation et la représentation de l'espace, ici le Jingzhou, en abordant les liens entre histoire, géographie et mémoire.

Les trois parties de notre étude ont pour dénominateur commun un ensemble de textes aux thèmes se recoupant : représentation chorographique de l'espace, réflexion sur le passé, rapports entre centres et périphéries, soumission, tribut, représentation et mémoire des peuples. Ces thèmes produisent les cartes mentales d'un savoir géographique appliqué à la chorographie d'une région périphérique du monde chinois. Celle-ci peut être physique (relief, climat, terroir, frontières d'une région éloignée), ethnographique (des peuples qui y vivent), ou culturelle (d'une mémoire distante à la fois dans le temps et dans l'espace).

Première Partie. Chorographie d'un milieu : géographie historique et politique du Jingzhou

« Les deux pieds de l'histoire sont d'un côté l'histoire et la géographie,
et de l'autre, l'étude des institutions »
歷史學有兩只腳，一只腳是歷史地理，一只腳是制度
Qian Mu 錢穆

Avant d'aborder dans les deux parties suivantes la géographie humaine, puis culturelle et littéraire de la région du Jingzhou, il importe d'en poser les repères à travers une étude de géographie historique, naturelle et politique, et de s'intéresser aux origines et aux développements de la division rituelle puis administrative de l'espace chinois. Suivant l'évolution administrative de l'espace politique du Jingzhou 荊州 et du « centre » de la Chine jusqu'à la dynastie des Tang, les deux premiers chapitres seront donc consacrés à la formation d'un savoir géographique, principalement à travers l'étude des traités géographiques. Ce type de texte nous permettra de mesurer les modifications de l'espace politique chinois au cours des siècles.

La région du Jingzhou est définie à travers les éléments chorographiques constituant son cadre spatio-temporel. Ces éléments la caractérisent comme un objet géographique dans le discours du haut Moyen Âge chinois. Une première approche, générale, privilégiant le traitement chronologique des périodes et des sources, permettra d'aborder dans un second temps les particularités du Jingzhou, en analysant certains traités, notices et chapitres précis. Au travers d'une analyse consistant en une géohistoire de ses populations, la seconde partie de la thèse permettra de vérifier si le Jingzhou se trouve *différencié* par les discours étudiés.

Si cette partie s'articule à première vue en fonction de la chronologie de la production géographique chinoise, elle l'est de manière « périphérique », à travers l'étude d'un cas, celui d'une région particulière, le Jingzhou, et non exclusivement de la discipline ou de la science géographique en tant que telle. La présentation contextualisée, la

traduction, et l'étude des textes étudiés contribueront à une « vision d'ensemble » de cet espace[1]. Cette accumulation de données au cours d'une époque (ici le haut Moyen Âge) facilite la compréhension du discours sur l'espace des historiographes, en fonction des sources dont ils disposent, et de ce qu'ils en font. C'est justement l'apparent éclatement de ces textes qui indique la nécessité d'opérer une étude chorographique (il n'existe pas de description régionale d'une partie de l'Empire avant la fin des Han). Ces travaux relèvent de ce que nous appelons à l'époque contemporaine les *place studies* en anglais, en chinois *difang xue* 地方學 (à la fois dérivé de *difang zhi* 地方志 et de *fangzhi xue* 方志學). Ces études locales, souvent liées à des œuvres anciennes de type monographique (traités régionaux ou archives locales, œuvres littéraires), existent. Toutefois, elles ne sont pas toujours précises pour la Chine prémoderne, principalement en ce qui concerne la datation des sources (parfois à plusieurs siècles près) et la circonscription d'un espace. Ces facteurs justifient donc de convoquer un plus grand nombre de textes, et d'offrir une « polyphonie textuelle[2] » finalement plus probante.

D'après le découpage du monde formulé en Chine ancienne, qui oppose le centre aux périphéries, le Jingzhou est une région périphérique[3]. Elle est une région périphérique certes, mais néanmoins chinoise, car elle est considérée comme une partie intégrante, bien que marginale, de l'écoumène. Nous l'analyserons d'un point de vue diachronique, des premiers textes de l'Antiquité jusqu'aux Tang. Cette approche suivra l'intégration de cette région dans l'Empire, avant qu'elle n'en devienne une pièce centrale : elle est effectivement le cœur économique du pays sous les Tang 唐 (618-907) puis les Song 宋 (960-1279). Ce temps relativement long, qui s'étend de l'Antiquité au mitan du Moyen Âge chinois, permettra de cerner les facettes et les variations d'un discours portant sur un espace régional. Au demeurant, une étude similaire sur une autre région serait tout à fait envisageable, tant les études locales et régionales font ressortir, outre des cas qui peuvent faire école, des polarités entre les régions. Ainsi des toponymes et de leur organisation spatiale (disposition et aménagement des centres urbains, des points cardinaux), qui peuvent souvent se retrouver d'une région à l'autre.

---

[1] Sur la « vision d'ensemble », voir *infra*, chapitre VI.5.3.

[2] Nous empruntons l'expression à James Robson, qui procède de la sorte avec le mont Heng 衡 (*Power of Place : The Religious Landscape of the Southern Sacred Peak (Nanyue* 南嶽*) in Medieval China*, p. 323).

[3] *Cf. supra*, « Introduction », et *infra*, chapitre II.1.2.

Le Jingzhou étant situé au sud de l'écoumène, les particularismes méridionaux sont l'occasion d'observer la possibilité d'un traitement différent du Sud, détaché des impressions stéréotypées collant à la culture du Chu[1]. Il incarnerait d'une part une forme de raffinement régional à travers la figure de Qu Yuan 屈原 (*fl.* IV^e^-III^e^ siècles av. J.-C.), et la musique du Chu telle que mise en valeur dans le *Shijing* 詩經 (Livre des Odes)[2]. Il représenterait d'autre part des contrées du sauvage, revendiquées par certaines populations locales, ou bien rapportées dans les sources dont nous disposons par des fonctionnaires impériaux y ayant stationné[3].

Traditionnellement, l'espace chinois est donc divisé entre un centre et des périphéries. Le centre est généralement délimité autour d'une vaste région réticulée de part et d'autre du bassin du fleuve Jaune, tandis que les marches varient selon les époques et l'importance qui leur est accordée. Si nous prenons en considération une période couvrant l'ensemble du temps impérial, les marches sont habituellement divisées en trois zones : d'abord une zone sinisée et tributaire comprenant les péninsules coréennes et indochinoises, ensuite l'Asie centrale des peuples nomades et semi-nomades non chinois, et enfin les « barbares de l'extérieur » (*waiyi* 外夷), établis au-delà des mers et terres continentales du sous-continent chinois[4]. Ne faisant pas partie de la Plaine centrale, la région étudiée ici n'apparaît pas non plus dans la liste des zones extérieures. Le Jingzhou est une région qui n'existe pas : ce n'est pas le Grand Sud du Jiaozhou 交州 et des royaumes de Yue 越, ni le Yunnan du Sud-Ouest tibétain et du Nanzhao 南詔, ni l'Est de la culture de Yue, et encore moins le centre « historique » autour du fleuve Jaune, qui sont toutes des régions identifiables culturellement et géographiquement.

Toutefois, comme nous l'avons indiqué dans l'introduction, une autre manière d'approcher les espaces régionaux chinois peut être développée notamment à partir des travaux d'Alain Reynaud. Plutôt que d'opposer un centre à des périphéries, celui-ci propose une approche novatrice dans l'analyse spatiale de l'Antiquité chinoise, qu'il fonde sur une forme de polycentrisme. Selon cette approche, en Chine, le Chu, au même titre que les autres « grandes » principautés périphériques de l'époque préimpériale, est sans

[1] Au sujet de la permanence de tels stéréotypes, voir Alain Thote, « L'Art du Bronze », p. 44, et Paul Goldin, « Representations of Regional Diversity during the Eastern Zhou Dynasty », p. 31.
[2] Le fait que les *guofeng* commencent par les poèmes sur les régions méridionales est interprétable comme un paradigme de la vertu civilisatrice du Nord envers le Sud.
[3] *Cf. infra*, partie II.
[4] John Fairbank, « A Preliminary Framework », p. 2.

nul doute un centre. Sa surface dépasse celle de l'ensemble des « petites » principautés de la Plaine centrale réunies. Par l'étendue de son territoire, sa puissance militaire, la qualité de son organisation, le réseau de ses relations, sa culture propre et ses populations différenciées, le Chu constitue bien un centre à part entière[1].

C'est donc à l'étude d'un « centre périphérique », le Jingzhou, que sera consacrée la première partie. Le premier chapitre délimitera l'espace étudié dans le temps et dans l'espace, tandis que le second analysera les discours qui régissent ce double marquage. Ces discours et la représentation de l'espace qu'ils véhiculent sont transmis dans les traités géographiques des histoires dynastiques, qui forment les sources principalement exploitées dans la première partie, et notamment dans le chapitre II.

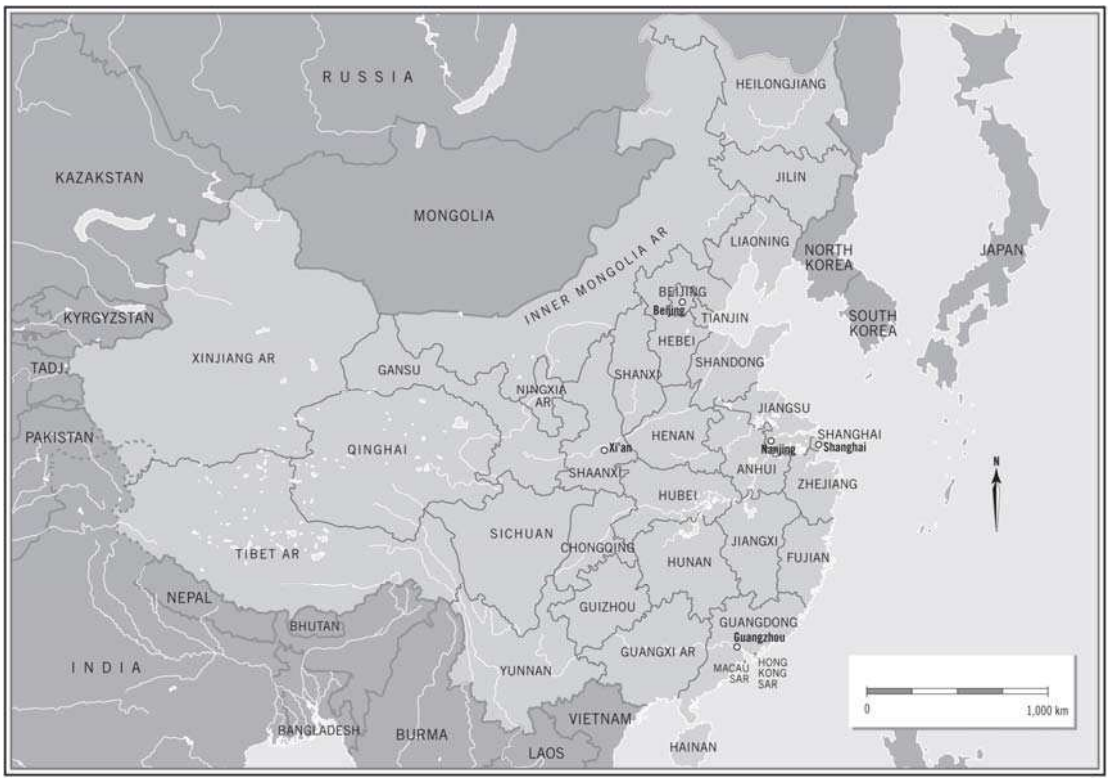

Figure n°1 : Provinces de la République populaire de Chine
(Source : d'après Mark Edward Lewis, *China between Empires : The Northern and Southern Dynasties*, p. 9)

[1] Alain Reynaud, *Une Géohistoire. La Chine des Printemps et des Automnes*, p. 124-129.

Chapitre premier. Un espace-temps : le Jingzhou de l'Antiquité aux Tang

Circonscrit par des cours d'eau au Nord, à l'Est et à l'Ouest, et par des montagnes au Sud, l'espace du Jingzhou 荊州 est constitué par des bornes naturelles. Il est néanmoins difficile de le délimiter topographiquement. D'une part, différentes entités ont porté ce choronyme, et d'autre part, différentes appellations ont correspondu à son espace au cours de l'histoire chinoise, principalement pendant les périodes de division. La succession des royaumes et empires ont modifié, sinon le paysage, du moins son découpage administratif, fait de royaumes, de commanderies, de principautés et de circuits. Le Chu 楚, si puissant et identifiable géographiquement et culturellement au Centre et au Sud dans l'Antiquité, devient sous les Han 漢 (206 av. J.-C.-220) une enclave dans le Sud du Shandong[1]. De la période des Trois royaumes jusqu'aux Tang, il existe sans discontinuité un Jingzhou dans les systèmes administratifs des cours du Sud. Il se également trouve un Jingzhou au Nord, mais uniquement sous les Cao Wei 曹魏 (220-265) et les Wei de l'Ouest 西魏 (535-556). C'est donc à cet espace qu'il sera désormais fait référence, celui d'une région dont les marques naturelles ont inspiré les premiers découpages administratifs de l'Empire, et non les circonscriptions impériales plus tardives, qui ont fluctué au gré des pouvoirs politiques.

À partir de la fin des Han, l'Empire entame un mouvement d'intégration du bassin du fleuve Bleu, qui est dans son ensemble toujours considéré comme le Sud au cours des premières dynasties. Le Sud se déplace donc en direction de l'équateur, à mesure que la région se peuple et se sinise.

Avant la systématisation du découpage administratif mis en place lors de l'unification impériale, en Chine ancienne la division de l'espace est d'ordre naturel. En effet, ce sont les fleuves, les montagnes et les mers qui dessinent les limites internes et externes de l'écoumène. Comme d'autres passages traduits plus bas, l'extrait suivant illustre la prééminence des facteurs naturels dans la constitution de l'espace : « Le [pays

[1] Michael Loewe, *The Government of the Qin and Han Empires 221 BCE–220 CE*, p. 44.

de] Chu est irrigué par [les eaux] du fleuve Bleu et de la Han ; rivières, marais, monts et forêts y abondent. Les terres situées au Sud-du-Fleuve sont vastes » (楚有江漢川澤山林之饒．江南地廣)[1]. En nous fondant sur la région du cours moyen du fleuve Bleu, nous allons donc tenter de mettre au jour la tension, et parfois l'opposition qui se manifeste entre le cadre géographique naturel et l'histoire de la formation administrative et politique de l'espace, qui n'a pas forcément suivi ce cadre.

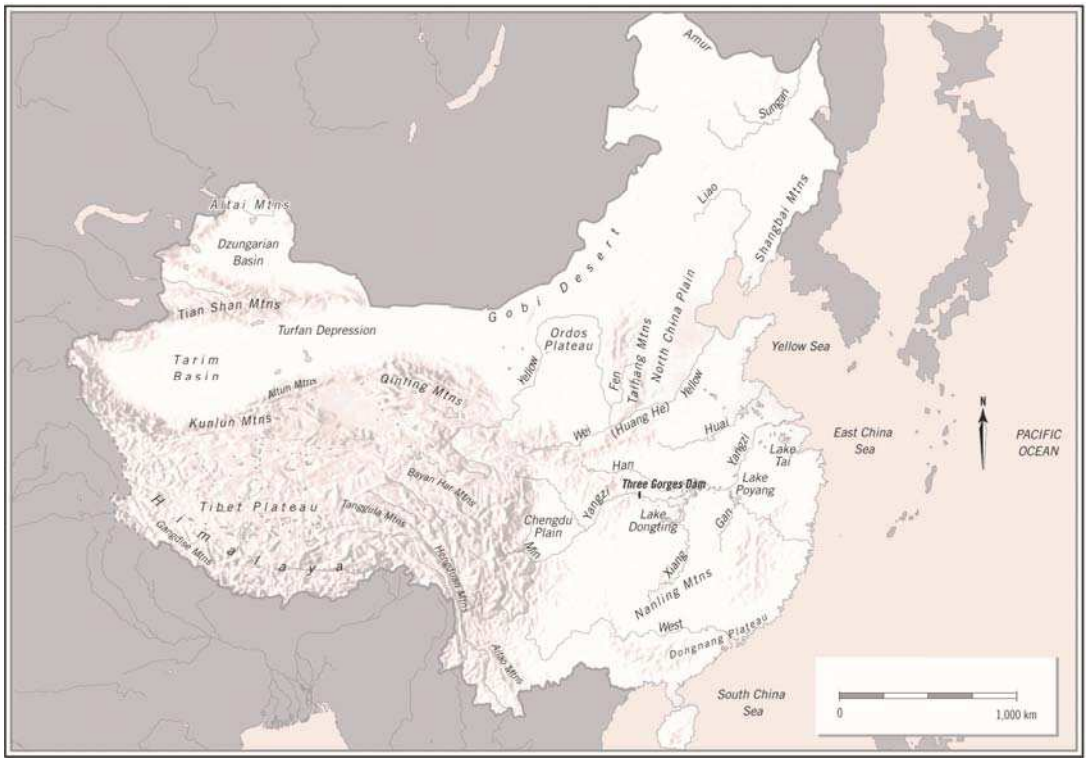

Figure n°2 : Relief de la Chine moderne
(Source : d'après Mark Edward Lewis, *China between Empires : The Northern and Southern Dynasties*, p. 8)

[1] *Han shu*, 28B.1666. Voir également la traduction de David Hawkes, *The Songs of the South. An Ancient Chinese Anthology of Poems by Qu Yuan and Others Poets*, p. 18.

I.1. Géographie historique de la région du Jingzhou

I.1.1. Un espace, plusieurs noms

Ce que l'on nomme tantôt « Jingzhou », littéralement « province » ou « région de Jing », ou, comme dans l'extrait présenté en exergue, « pays de Chu », tantôt « région du cours moyen » ou « bassin central du fleuve Bleu », ou bien encore « région des Lacs », voire « Centre de la Chine », nous tenterons de le définir à travers un choix de textes formant un ensemble signifiant, bien qu'à première vue épars. Le flou onomastique qui entoure la désignation de cette entité spatiale, politique et culturelle, invite à se pencher sur ces appellations. Les deux premières renvoient à une entité politiquement identifiable : c'est un royaume puissant de l'Antiquité, ainsi qu'une province historique de l'Empire. Les suivantes suggèrent une appellation moderne issue de la description géographique.

Fondées sur les dynamiques du relief, les appellations « cours moyen du fleuve Bleu » et « Région des Lacs » semblent correctes du point de vue de la topographie naturelle. En dépit des nombreuses modifications hydrauliques (évolution dans le temps de l'embouchure de la Huai, variations du cours et de l'embouchure du fleuve Jaune, disparition pure et simple de cours d'eau ou de lacs entiers), les bornes fluviales et lacustres sont relativement plus pérennes que celles du politique, plus fluctuantes. Elles délimitent un espace qui s'étirera verticalement entre les centres urbains essaimés autour de la rivière Han 漢 au nord du fleuve Bleu et les monts Ling 嶺 au Sud. D'est en ouest, une « mésopotamie » formée par l'espace entre les rivières Gan 贛 et Xiang 湘 (auxquelles il faudrait ajouter le bassin de la Yuan 沅), qui se jettent respectivement dans le fleuve au niveau des lacs Poyang 鄱陽 et Dongting 洞庭, forment un espace proche de la forme et de la taille de l'Allemagne moderne.

« La région du Jingzhou s'étend depuis les monts Jing jusqu'au-delà des monts Heng » (荊及衡陽惟荊州)[1]. En choisissant le terme « Jingzhou », l'espace que nous privilégions se définit clairement par rapport au découpage en neuf provinces du *Yu gong* 禹貢 (Tribut de Yu), un chapitre du *Shangshu* 尚書 (Documents vénérables) ou *Shujing* 書經 (Livre des documents), dont provient l'extrait susmentionné. Il s'étend alors des

[1] *Cf. Shangshu zhengyi*, 6.83-2, et la traduction de Séraphin Couvreur (*Chou king. Texte chinois avec une double traduction en français et en latin, des annotations et un vocabulaire*, p. 72).

monts Jing 荊 (en bordure de la rivière Han 漢, au sud-est des monts Wudang 武當, dans le nord-ouest du Hubei) aux monts Heng 衡 (Hunan) et à ses confins méridionaux, qui marquent la frontière avec le Lingnan 嶺南 (litt. « au sud des montagnes [sacrées] », donc de la plus méridionale d'entre elles, la chaîne des monts Heng).

Le Jingzhou est une zone frontalière naturelle séparant les capitales Chang'an 長安 (sous les Han de l'Ouest et les Xin 新 de Wang Mang 王莽 (45 av. J.-C.-23 ap. J.-C.), puis sous les Sui et les Tang) et Luoyang 洛陽 (sous les Han de l'Est puis les Cao Wei et les Wei du Nord) des populations autochtones considérées comme barbares (notamment les Man 蠻 et les Yi 夷) des régions modernes du Hunan, du Sichuan, et du Guizhou[1]. C'est un environnement à l'origine peu propice pour l'homme, car constitué de plaines alluviales non aménagées et habitées par un grand nombre de populations barbares. À partir du haut Moyen Âge, elle devient le siège d'un réseau de voies de communication qui mènent, depuis les capitales du Nord et la capitale des dynasties méridionales située à Nankin (en remontant dans ce cas le fleuve Bleu jusqu'à la rivière Gan), au Sud vers Canton.

D'un côté, le long de l'actuel Jiangxi, la route du Sud bifurque à Jiujiang 九江, traverse les monts Lu 廬, longe le lac Poyang, puis la rivière Gan, pour atteindre les monts Wuyi 武夷 (Fujian). D'un autre côté, la route de l'Ouest quitte le fleuve à Jiangling 江陵, puis traverse le lac Dongting 洞庭, et suit la rivière Xiang jusqu'aux monts Nanling 南嶺 (à la frontière entre Hunan, Gangdong et Jiangxi). Étant donnée la distance entre ces deux « routes » (environ 300 kilomètres en moyenne) et les anfractuosités du paysage, le territoire administré semble trop vaste pour l'être efficacement. La litanie des révoltes des populations autochtones durant la période de division du haut Moyen Âge montre d'ailleurs combien le contrôle chinois y fluctue[2]. À ces deux routes méridionales, il convient d'en rajouter une troisième qui longe en amont la rivière Han 漢 depuis le Nord-Ouest, et constitue à cet égard la limite septentrionale du Jingzhou, ainsi qu'une première rampe de migration vers le Sud[3].

[1] Wang Gungwu, « The Middle Yangtze in Tang Politics », p. 200, et voir *infra*, partie II.
[2] *Cf. infra*, chapitre IV.1.1.
[3] Mark Edward Lewis, *China between Empires : The Northern and Southern Dynasties*, p. 15.

Song Xishang 宋希尚 (1896-1982) propose, pour le cours moyen du fleuve Bleu, des limites territoriales longitudinales s'étendant de Yichang 宜昌 (ouest du Hubei) à Hankou 漢口 (plus à l'est, et comme son nom l'indique, au confluent de la Han et du fleuve Bleu, aujourd'hui partie de Wuhan, capitale provinciale du Hubei), sur 600 km[1]. Toutefois, il ne faudrait pas s'arrêter aux divisions administratives modernes (soit d'un espace à cheval sur les trois provinces actuelles du Hunan, Hubei et Jiangxi), mais plutôt considérer cet ensemble comme un espace innervé par les axes de transport et de communication que sont le cours moyen du fleuve Bleu, les bassins de ses trois rivières tributaires les plus importantes (la Han, la Xiang et la Gan) et les deux lacs d'eau douce dans lesquels elles se jettent, le tout formant la plus vaste plaine alluviale du monde chinois, entourée de collines et moyennes montagnes[2].

Historiquement, la région des lacs est comprise entre un Sichuan au bassin naturellement enclavé, mais qui entretient de nombreux contacts avec la cour chinoise depuis l'âge du Bronze[3], et le cours inférieur du fleuve, prospère, qui devient progressivement à partir de l'Antiquité tardive le centre culturel et économique des différentes dynasties qui y installent leurs capitales. Située à la croisée des chemins, entre d'une part le Nord et le Sud, de l'autre le Sichuan et la région de Nankin, mais encore point de confluence de nombreux affluents du fleuve Bleu (Han, Xiang, Gan), cette région est le théâtre d'affrontements nombreux, dans l'Antiquité, puis des Trois royaumes (220-265) jusqu'à la fin des Tang 唐 (618-907). Elle est aussi un lieu de transit pour le transport des grains et des tributs lorsque le Grand canal connaît des difficultés. Le territoire de l'ancien royaume de Chu 楚 (VIII^e^-III^e^ siècle av. J.-C.) ne sera jamais, jusqu'à la dynastie des Ming 明 (1368-1644), une région clairement définie culturellement ou politiquement[4]. Elle est par conséquent une zone stratégiquement fondamentale pour les pouvoirs successifs, car la maîtrise qu'ils en ont est synonyme d'unité ou de division. On s'y affronte militairement pour contrôler le territoire d'un Empire, et on y puise les ressources agricoles à la survie alimentaire du peuple. De plus, à chaque division du territoire, le Jingzhou se retrouve à la croisée de la réorganisation spatiale des circonscriptions administratives, et donc à cheval entre plusieurs préfectures. Au IV^e^ siècle,

[1] Song Xishang, *Shuili luncong*, p. 95, 133, et *Zhongguo hechuan zhi*, p. 90-93.
[2] Wang Gungwu, « The Middle Yangtze in Tang Politics », p. 197.
[3] Alain Thote, « The Archaeology of Eastern Sichuan at the End of the Bronze Age (Fifth to Third Century BC) », p. 203-204.
[4] Wang Gungwu, « The Middle Yangtze in Tang Politics », p. 194.

lorsque la cour des Jin 晉 doit fuir Chang'an et s'établir à Nankin et que les Tabghatchs prennent le contrôle du Nord, une situation neuve émerge, dans laquelle des provinces comme le Jingzhou se dédoublent et portent le même nom de part et d'autre de la frontière entre le Nord et le Sud. Si ces changements ont pu créer de la confusion d'un point de vue administratif, ils expriment en réalité la volonté des cours du Sud de maintenir une forme d'unité et d'intégrité symboliques[1]. Le Jingzhou constitue à ce titre un indicateur intéressant pour mesurer le degré de stabilité des systèmes politiques s'y succédant.

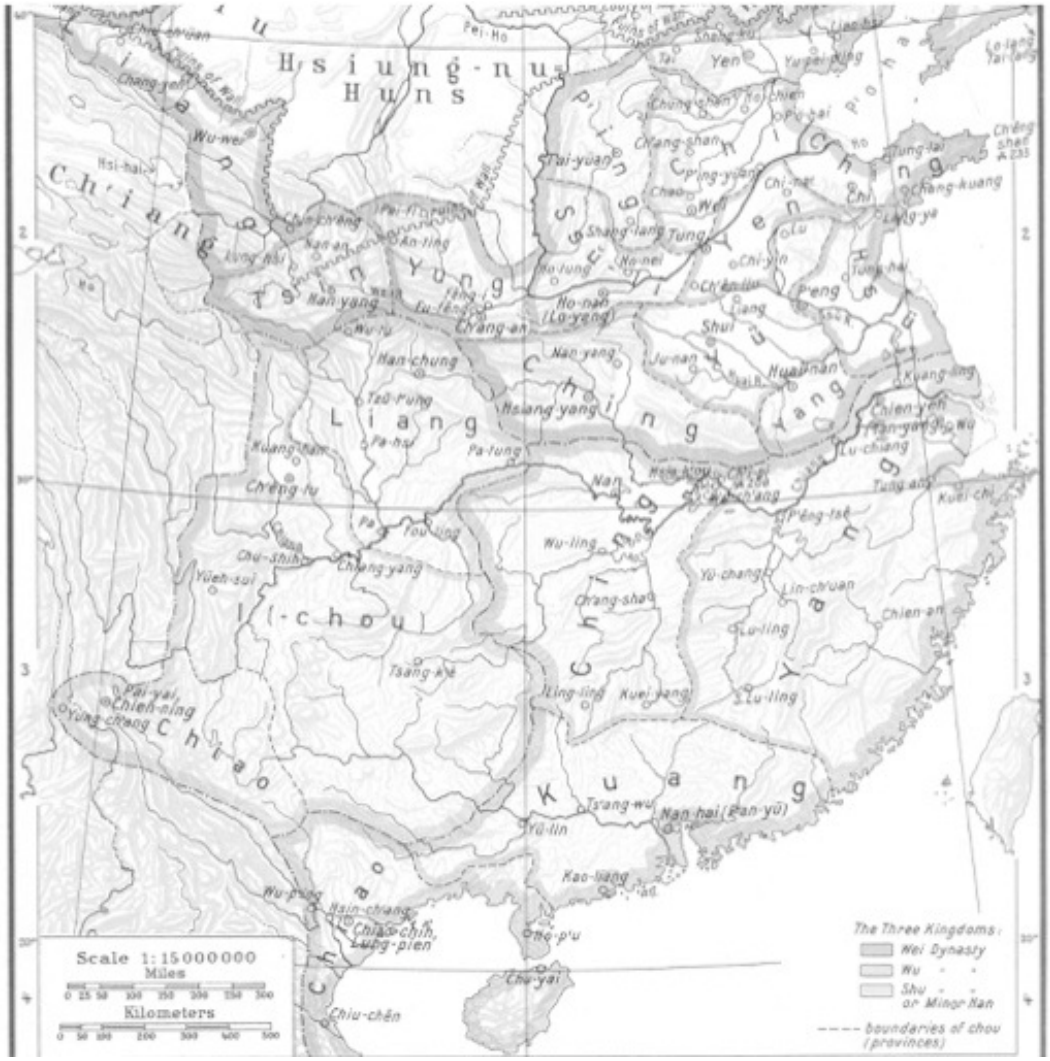

Figure n°3 : Chine des Trois royaumes
(Source : Albert Herrmann, *Atlas of China*, p. 25)

[1] Karine Chemla, François Martin, « Présentation : de l'adéquation entre noms et réalités en Chine ancienne », p. 6-7.

La région que nous venons de définir peut-elle être considérée comme le « Sud », d'un « Centre » ? Celui-ci, situé dans la vallée de la Wei au Shaanxi, siège du pouvoir des Zhou, puis des Han, se trouve « au Nord » de l'État chinois moderne selon les cartes actuelles. En situant le Jingzhou au « Centre » moderne de la Chine, le long du fleuve Bleu, les représentations cartographiques des frontières de la République populaire et le graduel recentrage méridional de l'écoumène chinois ont décalé notre perception des espaces centraux. Jusqu'au bas Moyen Âge, le Jingzhou est *une* partie de *la* périphérie, qui se trouve donc au Sud d'un espace centralisé, polarisé autour de la région-capitale. En outre, si la région du cours moyen du fleuve Bleu a de longue date été disputée par les puissances « chinoises » entre elles, elle a également été appropriée par d'autres États. Elle est ainsi considérée par l'historiographie vietnamienne durant le Moyen Âge comme la région d'origine du peuple vietnamien, dont les rois fondateurs, un magicien et un seigneur de dragons lacustres (du lac Dongting), auraient pacifié un pays qui s'étendait du Hunan à la région de Hanoï[1]. La région du Jingzhou constitue donc un espace fortement polarisé pour les systèmes politiques successifs qui souhaitent se l'arroger.

L'onomastique est ici d'importance, car outre le temps (à travers les noms d'ères donnés en référence à des cycles auspicieux ou non), nommer l'espace révèle nombre d'informations relatives à l'état des frontières, au contrôle d'un territoire par une famille, à la signification d'un lieu, qui verra sa connotation fonctionnelle ou naturelle renforcée[2]. Qu'en est-il donc du Jingzhou ? Pourquoi privilégier l'usage de Jingzhou, plutôt que de Chu ? Dans les textes préimpériaux, il semble que les termes soient interchangeables, car synonymes. Le choronyme (le *jing* de la région du Jingzhou) et le gentilé (les gens/habitants de Jing, Jingren 荊人 ou simplement Jing) se substituent souvent au nom de l'entité politique (le royaume, la principauté et plus tard la commanderie de Chu). Ce procédé est usité dans le *Zhanguo ce* 戰國策 (Stratagèmes des Royaumes combattants) qui relate les événements survenus de 454 à 209 av. J.-C.[3] Le *Zhanguo ce* relève plus de la littérature que de l'histoire, mais il révèle les usages en vigueur au moment de sa composition. De même, le penseur du légisme Han Fei 韓非 (280-233 av. J.-C.) emploie systématiquement le terme *jing* pour désigner le Chu. Dans le chapitre consacré aux « normes » (*youdu* 有度), le roi Zhuang 莊 de Chu (r. 613-591 av. J.-C.) est ainsi nommé

[1] Philippe Papin, « Géographie et politique dans le Viêt-Nam ancien », p. 611.
[2] Karine Chemla, François Martin, « Présentation : de l'adéquation entre noms et réalités en Chine ancienne », p. 6, et *infra*, partie III.
[3] Voir, dans la traduction de James Crump, *Chan-Kuo Ts'e*, p. 127-131, 183-184, 331, 426, 440, 562-563, 565.

« roi Zhuang de Jing [qui] soumit vingt-six principautés et élargit son territoire de trois mille *li* » (荊莊王并國二十六，開地三千里)[1], ce qui indique certes que l'un peut être employé pour l'autre, mais probablement que l'emploi de *chu* au IIIe siècle av. J.-C. est proscrit. En effet, le roi Zhuangxiang 莊襄 de Qin 秦 (r. 280-247 av. J.-C.), père du Premier empereur, avait pour nom privé Zichu 子楚. Naturellement, *chu* se trouve souvent remplacé par *jing* dans les textes écrits après 247 av. J-C.[2] De plus, *chu* renvoie à une puissante entité politique indépendante, alors que l'étude de cet espace en tant que « région » ou « province de Jing » permet de souligner son lien en tant que composante d'un territoire plus vaste.

En 2002, les archives sur lattes de bois et de bambou excavées à Liye 里耶 dans l'ouest du Hunan ont livré d'importantes informations pour la connaissance de l'administration régionale de l'ancien royaume de Chu, qui est alors une région excentrée de l'empire Qin 秦. Enterrées vraisemblablement au moment de la chute du Qin, soit à la fin du IIIe siècle av. J.-C., elles permettent une compréhension affinée de l'emploi des caractères *jing* et *chu* dans un contexte local, celui d'une commanderie, à l'intérieur d'un ensemble régional qui n'existe plus en tant qu'entité politique, le Chu, car celui-ci a déjà été incorporé dans l'Empire. Le caractère *jing* semble concerner les populations autochtones, par opposition donc aux gens de Qin. Elles usent également d'une variante au phonème similaire, pour désigner leur souverain, roi de Jing[3]. En dépit de l'interdiction supposée d'employer le caractère *chu* pour désigner la région ou la population du Chu, Olivier Venture estime que *chu* et *jing* sont donc interchangeables comme cela était le cas depuis la période des Printemps et automnes 春秋 (771-453 av. J.-C.). Sans pouvoir affirmer que l'apparition de *jing* en tant que substitut à *chu* soit liée à une interdiction frappant le caractère *chu*, il est fort probable que *jing* (qui porte par ailleurs d'autres sens) soit un synonyme employé pour désigner l'espace du royaume de Chu, aussi bien du point de vue allogène qu'autochtone[4]. Jingzhou et Chu recouvrent donc

[1] *Hanfeizi jijie*, 2.31, et voir la traduction de Jean Levi, *Han-Fei-tse ou Le Tao du Prince*, p. 93 (Jean Levi traduit par « Chu »). Jing est encore substitué à Chu notamment dans d'autres chapitres du *Hanfeizi*.
[2] Olivier Venture, « Caractères interdits et vocabulaire officiel sous les Qin : l'apport des documents administratifs de Liye », p. 80.
[3] *Jing* est alors composé de *xing* 刑, la « punition », qui surmonte *tian* 田, le « champ ».
[4] Olivier Venture, « Caractères interdits et vocabulaire officiel sous les Qin : l'apport des documents administratifs de Liye », p. 75-76, 86-88.

bien à cette époque (et probablement depuis plus longtemps) une réalité similaire, mais différente encore de la culture de Qin, qui possède des stratégies scripturaires différentes.

Apparu dès l'Antiquité, le terme *jiangnan* 江南 voit son emploi se généraliser plus tardivement. Il renvoie à un espace géographique, littéralement le « Sud du fleuve [Bleu] ». Il désigne certes l'ensemble des régions qui se trouvent au sud du fleuve Bleu, mais il porte durant l'Antiquité sur l'espace du Jingzhou, alors qu'à partir de l'unification impériale, il renvoie plutôt à la région du cours inférieur du fleuve Bleu. Cette région s'organise autour de Nankin, capitale et lieu culturellement central à partir de la période de division[1]. Par ailleurs, « Jiangnan » est sous les Tang le nom du circuit correspondant aux cours moyen et inférieur du fleuve Bleu, divisé en deux sous-circuits, oriental et occidental, et qui comprend notamment le Jingzhou[2].

En résumé, la région « Jingzhou » répond à l'élasticité notionnelle et spatiale que revêt ce terme dans l'histoire chinoise. C'est une région aux contours administratifs flous, à la croisée d'ambitions politiques et militaires. Cette impression est renforcée par le poids de l'héritage des Neuf provinces de Yu le Grand, qui en conserve des limites externes volontairement malléables. Ces bornes peuvent ainsi s'élargir, que ce soit aux dimensions de l'ancien royaume de Chu ou de la « Mésopotamie », ou réduire cet espace au bassin étendu de la rivière Xiang. Quoi qu'il en soit, l'essentiel reste de faire épouser à cet espace les contours que les nombreux textes lui confèrent, sans pouvoir prétendre dresser une cartographie exacte.

I.1.2. Hydrographie et climat : un fleuve et des rivières

Au début des Royaumes combattants 戰國 (453-221 av. J.-C.), le climat du Jingzhou est plutôt chaud et humide. Les températures chutent ensuite jusqu'à l'époque du règne de l'empereur Wu des Han, puis remontent globalement à l'exception d'un épisode froid au tournant de notre ère[3]. Ces éléments de reconstitution climatologique semblent corroborés dans les sources historiques comme le *Shiji* 史記 (Mémoires historiques). La biographie de Jia Yi 賈誼 (200-168 av. J.-C.) nous indique qu'à « Changsha le climat est humide » (長沙卑溼), et les biographies des marchands

[1] *Cf.* la définition du *Grand dictionnaire de la langue chinoise* : Luo Zhufeng (dir.), *Hanyu da cidian, vol. 5*, p. 919.
[2] *Jiu Tang shu*, 40.
[3] Chen Yexin, « Zhanguo Qin-Han shiqi Changjiang zhongyou diqu qihou zhuangkuang yanjiu », p. 5-6.

élargissent ce constat à tout le Jiangnan[1]. De manière générale, le climat de la région est d'ordre subtropical, les sécheresses y sont importantes, mais surtout les inondations, à cause de l'influence de la mousson : des pluies diluviennes tombent régulièrement au Jingzhou, comme en 399, lorsque les plaines se retrouvent recouvertes par trente pieds d'eau, ce qui pousse l'administration locale à vider les greniers afin d'éviter une famine[2]. Il faut toutefois noter que les températures étaient moins élevées durant tout le haut Moyen Âge par rapport à celles que la région connaît de nos jours[3].

Ces variations climatiques, parfois dramatiques, entraînent régulièrement des modifications de lits de cours d'eau. Le cours moyen du fleuve Bleu compte ainsi autant d'affluents que de bras-morts – ces faux bras, qui sont des parties relictuelles et isolées de méandres de fleuves. Ce qui était à l'origine une vaste zone de marais a connu des assèchements progressifs qui ont parfois été totaux, notamment pour les lacs Dongting 洞庭 et Poyang 鄱陽, qui furent les deux plus grands lacs d'eau douce et sont désormais pratiquement asséchés.

Le chapitre « De la terre » (*shidi* 釋地) du *Erya* 爾雅 (Approcher le convenable), le plus ancien dictionnaire chinois compilé aux alentours du IIe siècle av. J.-C., démontre l'importance des cours d'eau comme marqueurs spatiaux[4]. L'extrait suivant indique clairement que les limites régionales sont déterminées par les fleuves :

> Ce qui est entre les deux [branches qui se font face] du fleuve Jaune est le Jizhou, au sud du fleuve est le Yuzhou, à l'ouest du fleuve est le Yongzhou, au sud de la [rivière] Han est le Jingzhou, au sud du fleuve [Bleu] est le Yangzhou, entre la Ji et le fleuve [Jaune] est le Yanzhou, à l'est de la [rivière] Ji est le Xuzhou, le [territoire de la principauté de] Yan est le Youzhou, celui de [la principauté de] Qi est le Yingzhou.
>
> 兩河間曰冀州，河南曰豫州，河西曰雝州，漢南曰荊州，江南曰楊州，濟河間曰兗州，濟東曰徐州，燕曰幽州，齊曰營州．[5]

Le fleuve Bleu est à l'origine simplement dénommé Jiang 江 [6], hydronyme générique de cours d'eau, comme l'est *he* 河 qui désigne également de manière générale le fleuve ou la rivière, mais encore le premier d'entre eux du point de vue chinois, le fleuve

---

[1] *Shiji*, 84.2497, 129.3268.
[2] *Zizhi tongjian*, 111.3502.
[3] Chen Yexin, « Zhanguo Qin-Han shiqi Changjiang zhongyou diqu qihou zhuangkuang yanjiu », p. 6.
[4] C'est tout le fondement du mythe de Yu le Grand, que nous aborderons au chapitre II.1.2.
[5] *Erya zhushu*, 7.110-1.
[6] Dans ce qui semble être un emprunt linguistique aux langues austro-asiatiques ; le terme proviendrait de *klong* et se prononcerait ainsi ou bien *krong*. Voir William Boltz, « Language and Writing », p. 82. C'est en tout cas la preuve que l'espace autour et au sud du fleuve est à l'origine celui de populations austronésiennes, donc méridionales, situées à l'écart des États centraux.

Jaune (Huanghe 黃河)[1]. Le titre du chapitre hydrographique du *Shiji* de Sima Qian 司馬遷 (145-86 av. J.-C.) est « Hequ » 河渠, soit « le Fleuve et ses canaux », le « fleuve » en question étant le fleuve Jaune, premier d'entre les fleuves de Chine. En effet, Ban Gu 班固 (32-92) n'a-t-il pas repris un commentaire du *Shijing* 詩經 (Livre des Odes) pour écrire que « des quatre grands fleuves, le fleuve [Jaune] est le maître » (莫著於四瀆，而河為宗)[2] ? De même, dans le *Shuijing* 水經 (Livre des rivières), premier ouvrage monographique sur les fleuves chinois composé à l'orée du III^e^ siècle de notre ère, *he* désigne bien le fleuve Jaune, et *jiang* le fleuve Bleu. Le paragraphe consacré aux « Quatre fleuves » (*si du* 四瀆) dans le chapitre sur les « monts et marais » (*shanze* 山澤) du *Fengsu tongyi* 風俗通義 (Compendium des us et coutumes) de Ying Shao 應劭 (*fl.* II^e^ siècle) présente la source présumée du fleuve Bleu, deux extraits du *Yu gong* et du *Shijing* liant fleuve Bleu et Han comme cours d'eau majeurs du Sud :

> Le Fleuve sourd à l'extérieur des limites du mont Min, dans la commanderie de Shu au [circuit de] Jiandi, et il se jette dans la mer. Il est écrit dans les *Odes* que « le Fleuve et la Han sont immenses ». Dans le *Tribut de Yu*, il est écrit que « le Fleuve et la Han se réunissent à la mer comme les feudataires à la cour ». Le temple [du Fleuve] est érigé au district de Jiangdu dans [la commanderie de] Guangling.
>
> 江出蜀郡湔氐徼外嶓山，入海．詩云：江、漢陶陶．禹貢：江、漢朝宗于海．廟在廣陵江都縣．[3]

Ce passage donne enfin une indication intéressante sur ce qui semble être un temple érigé en l'honneur du fleuve Bleu lui-même. Comme le confirme Li Daoyuan 酈道元 († 527) reprenant Ying Shao dans le *Shuijing zhu* 水經注 (Commentaire du Livre des rivières), « le district [de Jiangdu] comporte le sanctuaire du fleuve Bleu, que l'on a pour coutume de nommer 'temple de Wu Xiang' » (縣有江水祠．俗謂之伍相廟也)[4]. L'un des trois plus longs fleuves du monde, le fleuve Bleu ou Yangzi 揚子 (également orthographié Yangtze ou Yang-tsé en français, qui désigne à l'origine son cours inférieur), en chinois moderne Changjiang 長江, est le plus long fleuve de Chine, plus encore que le fleuve Jaune[5]. Il serait le troisième à l'échelle planétaire, derrière le Nil et l'Amazone. Des débats antédiluviens se focalisent sur l'origine de sa source. Les écrits anciens comme le

[1] Chen Qiaoyi, *Shuijing zhu yanjiu erji*, p. 168.
[2] *Han shu*, 29.1694.
[3] *Fengsu tongyi jiaozhu*, 10.457.
[4] *Shuijing zhu shu*, 30.2554. Wu Xiang est une appellation de Wu Zixu 伍子胥 († 484 av. J.-C.), un homme politique du Chu qui se retourna contre le Chu et passa au Wu.
[5] La première occurrence de *changjiang* est dans le *Sanguo zhi*, 54.1261.

Yu gong placent son origine aux monts Min 岷, dans le Sichuan : « Depuis les monts Min, [Yu] guida le fleuve » (岷山導江)[1]. Le *Xunzi* prête à Confucius les paroles suivantes : « Depuis toujours le Fleuve sourd des monts Min ; à sa sortie de terre, sa source peut remplir un gobelet » (昔者江出於岷山，其始出也，其源可以濫觴)[2]. Dans son commentaire au *Han shu*, Yan Shigu 顏師古 (581-645) détermine involontairement mais avec justesse que sa source est la rivière Sheng 繩, c'est-à-dire la Jinsha 金沙 : « La rivière Sheng prend sa source à l'extérieur [du district Suijiu 遂久], atteint [le district de] Bodao à l'est où elle se jette dans le Fleuve » (繩水出徼外，東至焚道入江)[3]. Ces citations sont constamment reprises dans la littérature ultérieure et ce n'est que depuis les années 1970 que deux groupes de scientifiques ont décidé de fixer une fois pour toutes la question de sa source, dont l'importance aujourd'hui dépasse évidemment le seul cadre scientifique. Les autorités s'accordent désormais sur une origine vers les monts Tanggula 唐古拉 aux confins du plateau tibétain du Qinghai. Depuis les glaciers du Jianggu diru 姜古迪如, le cours d'eau devient la Tuotuo 沱沱, puis la Jinsha, avant de confluer avec la rivière Min vers Yibin 宜賓, et c'est alors que le fleuve Bleu devient réellement navigable, et donc une voie de communication et de transport importante[4].

Long justement de 6 380 kilomètres, il dépasse donc en longueur le fleuve Jaune d'environ 900 km[5]. Contrairement à ce dernier, dont le débit et la turbidité sont prodigieux (le lœss alluvionné y charrie des millions de morts dès lors que les eaux sortent de leur lit), le fleuve Bleu présente un régime plus régulier, fait de basses eaux en hiver, et de hautes eaux en été. Il est donc possible d'anticiper ses variations, même si son débit reste néanmoins élevé (environ 30 000 m^3/seconde)[6]. Son alimentation principalement fluviale sur son cours supérieur, et l'effet régulateur des lacs Dongting et Poyang ainsi que de leurs nombreux bras morts, méandres et chenaux sur son cours moyen, agissent comme des bassins de délestage lorsque le fleuve est en crue estivale[7]. Malgré ces dispositions naturelles, des procédés hydrauliques furent mis en place, à la fois

[1] *Shangshu zhengyi*, 6.89-2.
[2] *Xunzi jijie*, 20.532.
[3] *Han shu*, 28A.1600.
[4] Song Xishang, *Zhongguo hechuan zhi*, p. 85-87.
[5] Pierre Trolliet, *Géographie de la Chine*, p. 41.
[6] Tao Xiaofan, *Le Yangzi, du fleuve à la région ? Les recompositions spatiales de l'urbain et les politiques d'aménagement d'un grand bassin hydrographique*, p. 49.
[7] Jean Delvert, « Yang-Tseu-Kiang », p. 1020.

pour irriguer les terres environnantes en distribuant au mieux les ressources hydrographiques, et pour protéger les régions potentiellement inondables[1]. S'il est impossible de dater avec certitude les débuts de ces procédés, il semble qu'ils aient été déjà bien développés sous les Han, comme en témoignent les indications fournies dans le traité hydrographique du *Shiji*[2]. Par ailleurs, la lecture d'un ouvrage comme le *Shuijing zhu* de Li Daoyuan confirme l'existence, dès les Han, de nombreux aménagements d'ordre hydrographique (sluices, digues, débarcadères, etc.)[3]. Cette confluence hydrographique inédite entre le fleuve Bleu et ses affluents directs ou indirects (Han, Gan ou Xiang par les lacs) est une caractéristique remarquable de la région du cours moyen, constellée de plaines alluviales. Son ampleur est, comme dans le cas du fleuve Jaune, prodigieuse : il commande un bassin versant compris entre 1,5 et 1,8 million de kilomètres carrés, qui correspond à la superficie de la Mongolie[4]. Toujours est-il qu'il n'est pas uniforme, et l'on peut parler de régionalisation du fleuve Bleu, entre un cours supérieur topographiquement isolé (le Sichuan), et un cours inférieur sinisé de longue date et aux liens plus nombreux avec la Plaine Centrale.

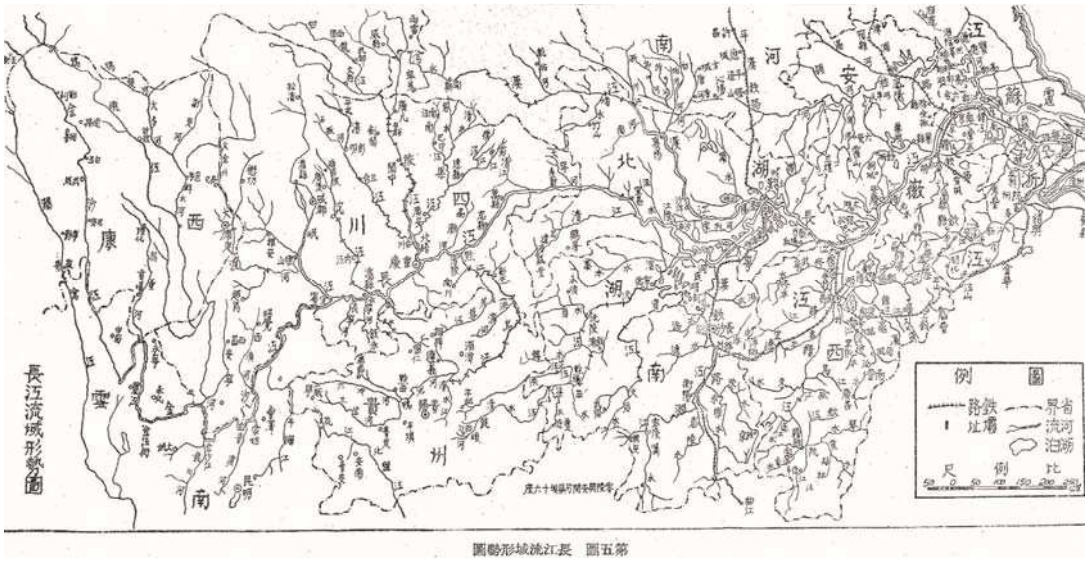

Figure n°4 : Bassin versant du fleuve Bleu
(Source : Song Xishang, *Zhongguo hechuan zhi*, p. 64-65)

[1] Pierre-Étienne Will, « Un cycle hydraulique en Chine : la province du Hubei du XVI^e^ au XIX^e^ siècle », p. 261.
[2] *Shiji*, 29.1405-1415. Voir la traduction d'Édouard Chavannes, *Les Mémoires historiques de Se-Ma Ts'ien, tome troisième*, p. 520-537.
[3] Voir *infra*, chapitres V.2.2., et VI.3.2.
[4] Thierry Sanjuan, « L'invention du Yangzi. Linéarité fluviale, segmentation provinciale et métropolisation littorale », p. 5.

Cette régionalisation, qui fait du cours moyen une macrorégion périphérique, est patente dans cet extrait du *Jiang fu* 江賦 (Rhapsodie du fleuve) de Guo Pu 郭璞 (276-324). Il indique qu'il se « jette dans les cinq lacs (autour du lac Tai) s'étalant largement et au loin, mouillé par les trois rivières, rapide et gonflé, il inonde le royaume des Six provinces, sillonnant, dépassant le pays de la lumière ardente (le Sud), et établit une frontière entre la Chine et l'extérieur » (注五湖以漫潒，灌三江而湖 / 滆汗六州之域，經營炎景之外 / 所以作限於華裔，壯天地之嶮介)[1]. Les « Trois rivières » sont les trois sections différentes du fleuve Bleu, et les « Six provinces » sont les Yizhou, Liangzhou, Jingzhou, Jiangzhou, Yangzhou et Xuzhou, soit toutes celles irriguées par le bassin du fleuve, donc une immense partie de l'écoumène. Le fleuve Bleu est le Sud, en tout cas la limite.

Dans la façon de penser de l'espace, le Fleuve est vu comme une artère centrale et un lieu de confluence autour duquel rayonnent des affluents[2]. Laozi, lui-même originaire de Chu et auteur présumé du *Daode jing* 道德經 (Livre de la voie et de la vertu, compilé vers la fin du III^e^ siècle av. J.-C.), aurait dit à propos du fleuve : « Le Dao est au monde ce que rivières et ravins sont aux fleuves et mers » (譬道於天下，猶川谷與江海)[3]. Nous touchons ici à l'importance du fleuve, sous différents angles : économique (aquaculture, transport de grain), militaire (les guerres qui s'y sont déroulées), et socioculturel (développement de la civilisation, des villes, dieux et esprits fluviaux). Le fleuve Bleu et ses affluents jouent donc un rôle fondamental dans le développement régional du Jingzhou, comme l'indique ce passage du *Mozi* 墨子 (Écrits de maître Mo), qui met en valeur les bénéfices que le peuple put tirer de l'action irrigatrice de Yu le Grand :

> Au Sud, il fit en sorte que le fleuve Bleu, la Han, la Huai et la Ru, coulent vers l'Est, et se déversent dans les Cinq lacs. Cela fut très bénéfique aux gens de Jing, Chu, Gan, Yue et aux barbares du Sud. Ce sont là les actions de Yu.
>
> 南為江、漢、淮、汝，東流之，注五湖之處，以利荊、楚、干、越與南夷之民．此言禹之事．[4]

Alors même que le fleuve Bleu n'a pas toujours eu l'importance du fleuve Jaune, il a, tout au long de l'histoire, constitué un socle de puissance, dont l'influence, surtout

[1] Yan Kejun, *Quan Shanggu Sandai Qin Han Sanguo Liuchao wen*, 167.2147-1. Voir la traduction de David Knechtges, *Wen xuan or Selections of Refined Literature. Vol. 2*, p. 322-325.
[2] Alain Reynaud, *Une Géohistoire. La Chine des Printemps et des Automnes*, p. 147.
[3] Cité dans le *Mouzi* 牟子, repris dans le *Hongming ji* 弘明集 (Recueil pour diffuser et éclairer la Voie bouddhique) du moine Sengyou 僧祐 (445-518), puis dans le Canon bouddhique. Voir T. 2102, vol. 50, p. 4b24-4b25.
[4] *Mozi jiangu*, 4.110-111.

dans son cours inférieur, s'est affirmée au fil des siècles. De plus, il est la ligne de démarcation entre le Nord et le Sud.

Le cours inférieur de la Han au Nord et l'ensemble du bassin de la Xiang constituent les délimitations fluviales de la région naturelle du Jingzhou. La Xiang mesure à peu près 850 km de long (longueur qui la situe entre la Loire et la Seine). Elle prend sa source au Guangxi, puis traverse du sud au nord la province actuelle du Hunan (qui emprunte à la rivière son nom littéraire de Xiang), et se jette dans le lac Dongting. Comme nous le verrons plus loin, elle traverse et irrigue la majorité des sites historiques et archéologiques d'importance pour le royaume de Chu, et constitue avec le cours moyen du fleuve Bleu, l'axe de développement principal de la culture de Chu : montagnes et villes primordiales y sont situées de part et d'autre. Par ailleurs, pour toute la période de la Chine prémoderne, deux des seules cartes retrouvées en contexte archéologique sont deux cartes représentant la Xiang[1].

I.1.3. Mise en valeur du relief : montagnes, lacs et plaines alluviales

> Aux quatre coins du territoire, monts et rivières présentent des séries de passes dangereuses, et les voies fluviales confluent. Marchandises et richesses s'y concentrent, c'est donc ici qu'on a construit la capitale. Naguère Liu Bei s'y appuya, et en fit l'un des hauts lieux des Trois royaumes.
>
> 其地四塞，山川重阻，水陸所湊，貨殖所萃，蓋一都之會也．昔劉備資之，以成三分之業．[2]

Ce passage du *Sui shu* 隋書 (Histoire des Sui) relatif aux territoires occidentaux limitrophes du Jingzhou présente ce qui s'apparente à une zone stratégique importante pour le développement d'une civilisation. Il y a d'abord les applications militaires de l'aménagement de l'espace : monts, rivières et passes permettent d'attaquer mais aussi de se protéger. Ensuite, ces mêmes zones favorisent l'abondance agricole et sont donc source de prospérité. Un autre extrait du *Jiang fu* de Guo Pu resitue la région du Jingzhou par rapport aux balises lacustres et montagneuses : « De chaque côté, [les marais de] Yunmeng, le lac du Tonnerre, Pengli, les Herbes vertes, les Grands marais [du lac Tai 太], [les lacs] Yao et Ge, [les rivières et les lacs] Zhu, Chan, Dan et Chao, aussi loin que peuvent voir les yeux sur plusieurs centaines de *li*, immenses et profonds, et ensuite il y a

[1] Voir *infra*, chapitre I.1.4.
[2] *Sui shu*, 29.830, et Annexe 1.B.2.4.

le mont Bao et le [lac] Dongting » (其旁則有雲夢雷池，彭蠡青草，具區洮滆，朱滻丹漅．極望數百，沆瀁晶滉爰有包山洞庭)[1].

Avec les cours d'eau, les montagnes sont les principaux marqueurs spatiaux des frontières de l'écoumène. *Jiangshan* 江山, « fleuves et montagnes », est d'ailleurs un autre terme pour désigner l'empire, ce qui traduit l'importance de ces symboles. Au Sud de l'écoumène chinois, ce sont les monts Heng 衡 (comportant le Nanyue 南嶽, ou Pic sacré méridional), les monts Lu 廬 et Jing 荊 (duquel la province tire son nom), et à l'extrême-Sud, les monts Ling 嶺. Les monts Wudang 武當 et Jing 荊 marquent la frontière au Nord[2]. Les montagnes sont des bornes naturelles, mais également des frontières politiques, qui séparent l'écoumène chinois des terres étrangères : en se réclamant de Yu le Grand et en y offrant des sacrifices lors de leurs tours impériaux annuels, les empereurs ancrent leur puissance dans l'espace. La répartition spatiale des pics sacrés fait du mont Heng et de sa région un lieu central du pouvoir de la Chine méridionale[3].

Souvent situés en contrebas de chaînes montagneuses, les plans d'eau ont une importance non négligeable à l'échelle régionale. Les lacs récupèrent le surplus des eaux abondantes de la mousson et préviennent la région et ses habitants de crues trop abondantes. Le lac Poyang est au pied du mont Lu, tandis que le lac Dongting, site de nombreux cultes[4], se situe à la confluence des principales lignes de force qui maillent le territoire du Chu, entre le fleuve Bleu, les rivières Xiang et Yuan. Ces deux lacs constituent les deux plus grands lacs d'eau douce de l'écoumène chinois. Les plaines alluviales et donc marécageuses comme les marais de Yunmeng, qui entourent les lacs et sont innervées de cours d'eau, se sont révélées extrêmement fertiles à la culture. Du cours moyen jusqu'à l'embouchure du fleuve, ils ont constitué un terreau fertile pour la culture rizicole. Les nombreuses pluies, couplées à un relief composé principalement de plaines alluviales et d'eaux marécageuses ont rendu l'irrigation de cette région

[1] Yan Kejun, *Quan Shanggu Sandai Qin Han Sanguo Liuchao wen*, 167.2148-1, et David Knechtges, *Wen xuan or Selections of Refined Literature. Vol. 2*, p. 343.
[2] Voir *infra* la traduction proposée d'un extrait du *Zhou li* au chapitre II.
[3] *Cf.* James Robson, *Power of Place : The Religious Landscape of the Southern Sacred Peak* [*Nanyue* 南嶽] *in Medieval China*, p. 32-42, et *infra*, chapitre VI.
[4] *Cf. infra*, chapitre VI.4.3.

indispensable. Depuis l'Antiquité, la végétation y était plus luxuriante qu'au Nord, les arbres et notamment les bambous y poussaient en nombre[1].

L'agriculture tient un rôle central, elle est la condition de l'implantation du peuple chinois au Sud. Elle est le levier de leur migration et la cause de nombreuses rébellions. Elle est aussi la source d'innovations technologiques et d'un développement économique fondé sur les échanges de marchandises, la construction de ponts et digues. Dans le centre méridional de la Chine, la faible amplitude des températures, la force des précipitations et un gel presque inexistant ont favorisé la culture du thé, mais surtout du riz (*dao* 稻), originaire d'Asie du Sud-Est. En dépit d'une paternité mythologique qui en ferait remonter l'invention à Shennong, il est domestiqué en Chine, comme le prouvent les découvertes archéologiques le long du cours inférieur du fleuve Bleu, entre 5000 et 3000 av. J.-C. (respectivement sur les sites de Hemudu 河姆渡 et Yangshao 仰韶). Sa culture est étendue à l'ensemble de la Chine méridionale à partir de l'expansion des Qin et des Han[2]. Le *Yu gong* et le *Zhou li* 周禮 (Rites des Zhou) présentent la qualité des sols régionaux et donc la nature des produits qui y sont cultivés. Les sols du Jingzhou sont considérés comme généralement médiocres. Selon le *Zhou li*, « la céréale qui est [principalement cultivée au Yangzhou et au Jingzhou, c'est-à-dire autour des cours inférieur et moyen du fleuve Bleu] est le riz » (其穀宜稻)[3]. Tandis que le Nord de la Chine est le royaume du millet (*su* 粟), le riz domine dès les Royaumes combattants au sud de la Huai. La qualité des terres ainsi que le climat jouent un rôle, et permettent d'obtenir sols et champs irrigués (on parle de *tian* 田, alors que les sols secs du Nord sont nommés *di* 地). Le repiquage n'est pas pratiqué avant les Song, dont l'époque marque les débuts de la diversification agricole dans la région : tantôt une alternance de récoltes de riz et de blé (l'hiver), tantôt une double récolte de riz[4]. Plus tardivement, des travaux d'assèchement ont été menés au Jingzhou pour gagner des terres à riz[5]. L'irrigation se fait par l'acheminement des eaux sur les terres rizicoles des plaines alluviales et des terrasses étagées construites à flanc de montagne. La gestion de l'eau implique aussi le drainage et

[1] Mark Elvin, *The Retreat of the Elephants. An Environmental History of China*, p. 49-50.
[2] Francesca Bray, *Science and Civilisation in China. Vol. 6 : Biology and Biological Technology. Part II : Agriculture*, p. 484-485.
[3] *Zhou li zhushu*, 33.499-1.
[4] Francesca Bray, *Science and Civilisation in China. Vol. 6 : Biology and Biological Technology. Part II : Agriculture*, p. 495.
[5] Yoshio Abé, *Terres à riz en Asie. Essai de typologie*, p. 51-52.

la « récupération » des lacs et rivières environnants. La culture du riz est amplement commentée dans le *Qimin yaoshu* 齊民要術 (Techniques essentielles visant au bien-être du peuple) écrit sous les Wei du Nord par Jia Sixie 賈思勰 : techniques de plan, de pré germination, de double plantage et repiquage, transplantation et énumération de vingt-cinq variétés de riz. Son texte est écrit dans une période qui marque la montée en puissance agricole et donc démographique du Sud, et il démontre la maîtrise et la sophistication des techniques rizicoles[1]. Elles étaient déjà probablement avancées avant l'unification impériale, comme en témoigne cette indication, tirée des biographies des marchands du *Shiji*, et qui révèle les particularismes de la production agricole méridionale : « Au Sud du Fleuve, [on pratique] l'agriculture sur brûlis et le désherbage par arrosage » (江南火耕水耨)[2]. Les champs de rizières sont bien irrigués. Enfin, notons que le bassin du fleuve Bleu devient durant la période de division le grenier rizicole de la Chine, ce que confirme le développement du Grand canal sous les Sui 隋 (581-618).

I.1.4. Une géographie sans cartes ni représentations graphiques ?

Traitant des discours dans les sources géographiques transmises du Moyen Âge occidental, Patrick Gautier Dalché estime que l'écrit et les textes sont d' « extraordinaires outil[s] d'abstraction », qui autorisent à se passer de cartes[3]. Pour la Chine ancienne et médiévale, les incertitudes relatives à la géographie historique et à une archéologie toponymique rendent illusoire la reconstruction des toponymes et des fleuves : celle-ci recèle de nombreux pièges[4]. Aussi, bien qu'il soit question dans l'ensemble de ce travail de « géographie », nous n'utiliserons quasiment pas les anciennes cartes chinoises. Tout d'abord, à l'exception de celles mentionnées ci-après, le nombre de cartes réalisées à l'époque prémoderne et transmises jusqu'à nous se comptent sur les doigts de la main. Ensuite, celles-ci ne sont pas plus objectives ni représentatives de la réalité qu'un texte, car elles traduisent également un discours. Celui-ci n'est pas une copie conforme de la topographie terrestre, mais une transmission d'artefacts, d'éléments informatifs qui sont

[1] Voir Shih Shengh-han, *A Preliminary Survey of the Book* Ch'i min yao shu. *An Agricultural Encyclopaedia of the 6th Century*, p. 42, et Francesca Bray, *Science and Civilisation in China. Vol. 6 : Biology and Biological Technology. Part II : Agriculture*, p. 107.
[2] *Shiji*, 30.1437. Voir Francesca Bray, « Agricultural Technology and Agrarian Change in Han China », p. 6.
[3] Patrick Gautier Dalché, « Un problème d'histoire culturelle : perception et représentation de l'espace au Moyen Âge », p. 9.
[4] François Martin, « Histoire et philologie de la Chine classique », p. 355.

des *représentations* de la réalité. Ce discours est d'un intérêt certain, mais étant relativement bien traité par ailleurs, son analyse approfondie, tout comme celle des *tu* 圖 (en tant que représentation graphique mais non textuelle d'un savoir technique), dépassent le cadre de la présente étude[1].

Néanmoins, il convient d'effectuer un bref retour sur les origines de la cartographie en Chine ancienne. Comme nous le verrons plus loin, l'un des rares schémas cartographiques exhumés à l'époque prémoderne concerne en effet le Jingzhou. La rareté de ces cartes est d'autant plus regrettable que l'extrait suivant du *Guanzi* démontre clairement qu'elles étaient utilisées fréquemment dans un contexte militaire et qu'elles comportaient un grand nombre d'informations :

> Les chefs des armées doivent avant tout bien connaître la configuration du terrain. Ils doivent connaître parfaitement les chemins escarpés en terrain accidenté, les eaux profondes pouvant recouvrir les chars ; la localisation des montagnes célèbres, celle des vallées pouvant être traversées, des fleuves pouvant être franchis et des collines ; les lieux où les herbes, les arbres et les roseaux poussent en abondance ; les distances, la taille des murailles, les villes célèbres et celles abandonnées, les régions prospères et celles qui manquent de ressources.
>
> 凡兵主者，必先審知地圖．轘轅之險，濫車之水，名山通谷經川陵陸丘阜之所在，苴草林木蒲葦之所茂，道里之遠近，城郭之大小，名邑廢邑困殖之地，必盡知之．[2]

À l'exception du *Zhaoyu tu* 兆域圖 (Carte du mausolée), qui consiste en un plan de construction pour le mausolée du roi Cuo du royaume de Zhongshan 中山 (au sud-ouest de Pékin), les plus anciennes cartes connues de Chine sont celles sur planches de bois découvertes à Fangmatan 放馬灘 (Gansu), enterrées entre 239 et 238 av. J.-C. Les sept cartes de Fangmatan décrivent montagnes, rivières et routes de la vallée de la Wei. Elles ont été mises au jour en 1986 à Tianshui 天水, dans le Gansu[3]. La cartographie est attestée en Chine depuis les Han, même si l'exemple précédent tiré du *Guanzi* indique semble-t-il clairement que des cartes circulaient sous les Royaumes combattants, et probablement plus tôt encore. Enterrées quelques années après celles de Fangmatan,

---

[1] Citons les travaux de références sur les cartes et représentations graphiques en Chine de Chang Kuei-sheng (« The Han Maps : New Light on Cartography in Classical China »), Hilde De Weerdt (« Maps and Memory : Readings of Cartography in Twelfth- and Thirteenth- Century Song China »), Vera Dorofeeva-Lichtmann (« Spatial Organization of Ancient Chinese Texts (Preliminary Remarks) »), Hsin-Mei Agnes Hsu (« Structured Perceptions of Real and Imagined Landscapes in Early China »), Florian Caspar Reiter (« Some Remarks on the Chinese Word *T'u*, Chart, Plan, Design ») Helwig Schmidt-Glintzer (« Diagram (*tu*) and Text (*wen*). Mapping the Chinese World »).

[2] *Guanzi jiaozhu*, 10.529. La traduction s'inspire de celle proposée par Olivier Venture, « Les Cartes géographiques dans la Chine ancienne », p. 330.

[3] Sur les cartes de Fangmatan, voir Gansu sheng wenwu kaogu yanjiusuo, *Tianshui Fangmatan Qinjian*.

nous disposons des cartes de Mawangdui 馬王堆, trouvées dans la région de Changsha 長沙 (IIIe-IIe siècle av. J.-C.), à l'intérieur de la tombe d'un membre d'une famille puissante, enterré en 168 av. J.-C. Il faut noter dans leur réalisation une plus grande élaboration que dans celles retrouvées à Fangmatan (une quelconque filiation entre les deux étant impossible) : elles contiennent des représentations de rivières avérées, et insistent sur les chaînes de montagnes[1]. Bien que la notion d'échelle existe déjà dans l'Antiquité, il faut nuancer la maîtrise qu'en ont les hommes : la constance d'échelle s'affaiblit au fur et à mesure que l'on s'éloigne du centre : la carte de Mawangdui, relativement précise quant au cours et aux affluents de la Xiang, s'avère bien moins respectueuse des échelles dès qu'elle s'en éloigne, et qu'elle touche par exemple à la rivière des Perles plus lointaine[2].

Les cartes de Mawangdui sont pour nous d'un intérêt plus grand que celles de Fangmatan, pour deux raisons, au demeurant corrélées : tout d'abord, ce sont des cartes de la Xiang, c'est-à-dire de la rivière innervant la majeure partie de la région que nous étudions. Ensuite, et cela est certainement d'une valeur supérieure pour l'histoire de la géographie en Chine ancienne, elles témoignent de la diffusion de cet outil jusque dans des provinces éloignées de l'Empire, au moins dès cette époque et probablement plus tôt. Cela prouve en outre que leur utilisation était tout aussi courante, dans des cadres politiques et militaires.

[1] Cordell Yee, « Reinterpreting Traditional Chinese Geographical Maps », p. 38-40, et Unno Kazutaka, « Chizugaku-teki kenchi yori suru Maōtai shutsudo chizu no kentō ».
[2] Olivier Venture, « Les cartes géographiques dans la Chine ancienne », p. 325-328.

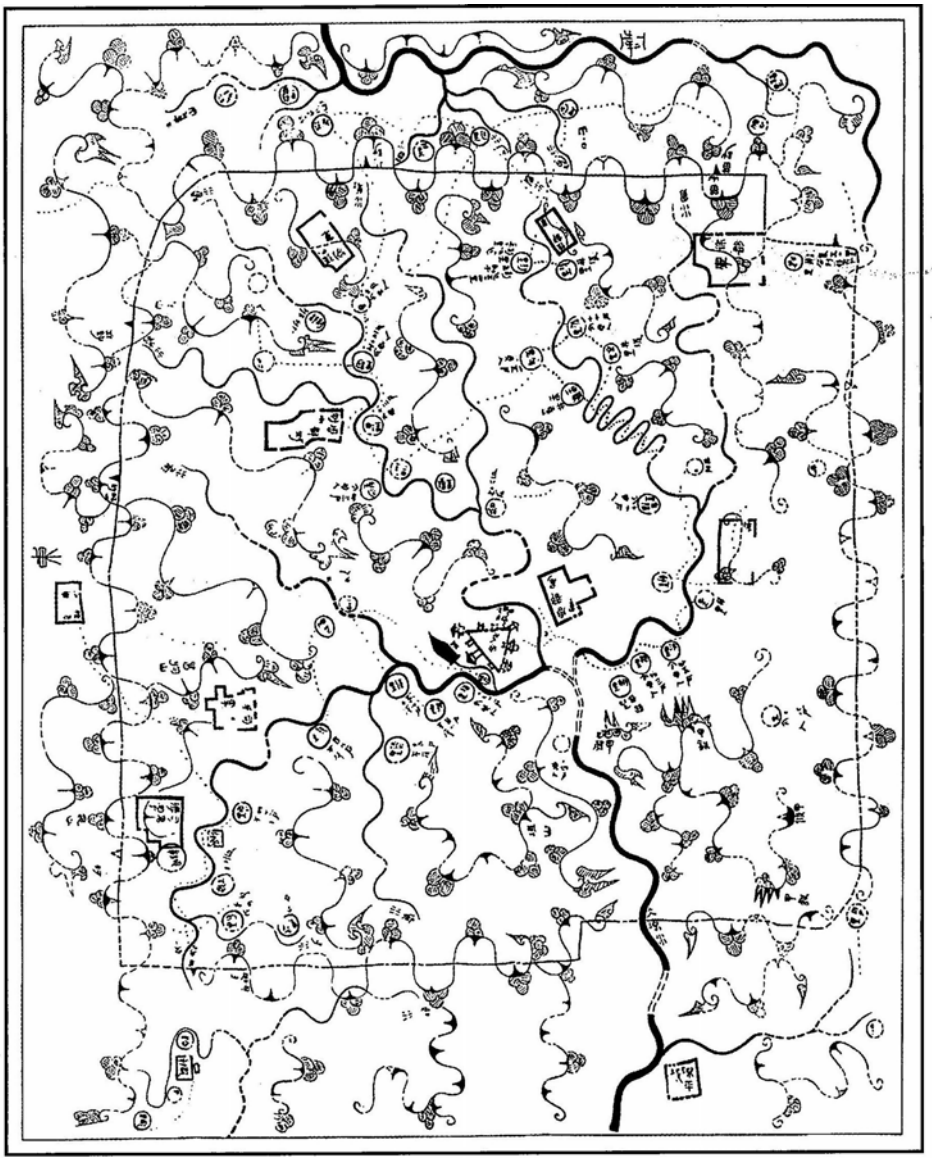

Figure n°5 : Carte de Mawangdui
(Source : Olivier Venture, « Les Cartes géographiques dans la Chine ancienne », p. 326)

Hormis leur usage militaire et tactique, les cartes sont-elles des accessoires au service d'un texte, ou bien l'inverse ? Ce sont, nous l'avons dit, des arguments au service de discours, dont l'exactitude n'est pas l'objet principal. Elles vont donc privilégier certains éléments, et en ignorer d'autres. Pour comprendre les cartes chinoises anciennes, il faut les étudier dans le contexte des croyances et valeurs de l'élite dirigeante, et ne pas leur appliquer des conceptions cartographiques modernes. Elles n'étaient pas utilisées uniquement pour représenter les distances, mais aussi pour montrer la puissance, l'éducation, et l'appréciation esthétique[1]. Elles étaient avant tout un symbole du pouvoir,

[1] Cordell Yee, « Reinterpreting Traditional Chinese Geographical Maps », p. 55.

représentant les étendues d'un empire-continent, et servaient, tout comme les textes et traités techniques, de vadémécums militaires et administratifs aux généraux et aux fonctionnaires territoriaux.

Pour la période s'étendant de la fin des Han au XII^e^ siècle, aucune carte ne nous a été transmise. Pourtant, cette époque est celle de la constitution d'un savoir géographique et cartographique. Ainsi des principes cartographiques de Pei Xiu 裴秀 (223-271), et du géographe Jia Dan 賈耽 (730-805) : bien qu'aucunes de leurs cartes n'aient été transmises, tous deux en ont fort probablement produit plusieurs de grande qualité[1]. En outre, les premières monographies géographiques compilées durant la période de division comme le *Shuijing zhu* ou le *Huayang guo zhi* 華陽國志 (Traité des pays au sud du mont Hua) ont difficilement pu être réalisées sans support cartographique. Toutefois, et nous y reviendrons à travers les analyses des textes de notre corpus, les œuvres sur lesquelles nous nous pencherons relèvent plutôt de l'observation et de l'adaptation de sources livresques, dont les cartes ne sont qu'un élément.

À partir des Tang, les cartes deviennent ainsi des objets permettant de mesurer les compétences techniques des lettrés (ainsi que leurs compétences géopolitiques, utiles dans le cadre de fonctions officielles), au même titre qu'a pu l'être la maîtrise des classiques dans le cadre des concours mandarinaux. On en veut pour preuve l'importance à la cour des géographes comme Jia Dan, auteur d'un *Shidao zhi* 十道志 (Description des dix circuits), ou Li Jifu 李吉甫 (758-814), l'auteur du *Yuanhe junxian tuzhi* 元和郡縣圖志 (Traité illustré des commanderies et districts de l'ère Yuanhe). Le premier, en tant que Ministre du protocole (*honglu qing* 鴻臚卿), était en charge des relations internationales et confronté directement à l'administration des provinces[2]. Le second fut Chancelier (*zaixiang* 宰相) à deux reprises et avait la main haute sur les affaires de la cour au début du IX^e^ siècle[3]. Leur rôle était donc prépondérant et leur influence dans les développements de la géographie à partir des Song, certaine. Sous les Ming et les Qing, qui ont légué le plus important lot de cartes transmises, la plupart d'entre-elles combinent représentations cartographiques et descriptions textuelles[4]. C'est en quelque sorte l'ultime

[1] Cordell Yee, « Reinterpreting Traditional Chinese Geographical Maps », p. 46, 48, 54. Sur Pei Xiu et Jia Dan, voir Mori Shikazō, *Tōyōgaku kenkyū : Rekishi chirihen*, p. 269-270, 477-491.
[2] *Jiu Tang shu*, 138.3783.
[3] *Jiu Tang shu*, 148.3992-3997.
[4] Voir, pour le cours moyen du fleuve Bleu, les *juan* 5 à 8 de Ma Zhenglin, *Changjiang tushuo.*

étape du processus de représentation cartographique, dans laquelle le texte et l'image fusionnent en un seul artéfact.

Jusqu'à l'époque prémoderne, toutes les cartes nous ayant été transmises reprennent des représentations planimétriques des cours d'eau : elles accentuent leur horizontalité, tandis que les montagnes sont plutôt représentées avec un léger relief pictural. C'est avec la peinture de paysage que les fleuves gagnent en relief et acquièrent donc une dimension. La qualité s'améliore alors, et les cartes décrivent dorénavant l'empire dans son ensemble. Les différences existant entre les cartes retrouvées des Han et celles composées à partir du bas Moyen Âge s'expliquent par un changement de perspective. Avant, les cartes locales et régionales tendaient à représenter un espace contenu, à l'usage du pouvoir local, à l'échelle de la principauté, du district. Plus tard, les auteurs ont conscience de l'existence de l'Empire et rédigent de plus en plus des traités englobant la totalité de l'écoumène. Les cartes sont alors réalisées à cette nouvelle échelle. Par ailleurs, il se peut qu'un nombre réduit de cartes du haut Moyen Âge ait été conservé en raison de la succession rapide des régimes qui caractérise la période. Les cartes, plus encore que les textes, doivent représenter un territoire délimité à l'écrit, appartenant en indivision au régime le commandant. Comment alors réaliser la carte d'un monde qui n'est pas uni ? C'est pour cela que les cartes sont locales dans un premier temps, et deviennent ensuite, sous les Song, réellement des cartes de l'écoumène entier. Les titres donnés aux cartes des Song sont tout à fait éloquents : ainsi de la *Carte des préfectures et districts des Neuf frontières* (*Jiuyu shouling tu* 九域守令圖), gravée en 1121, ou de la *Carte* [*des territoires*] *chinois et barbares* (*Huayi tu* 華夷圖), gravée dans la pierre en 1136[1].

I.2. Organisation spatiale du politique

Miroir de la structure cosmique, le gouvernement efficace existe par l'ordonnancement de l'espace. L'organisation spatiale et administrative formulée dans plusieurs textes de l'époque des Royaumes combattants ouvre la voie à un type d'État centralisé, théorisé, qui n'apparaît qu'au III^e^ siècle av. J.-C. Le tout, le monde connu, ou le « cheval », pour reprendre la parabole du *Zhuangzi* 莊子, n'existe qu'à travers ses parties, à

[1] Probablement compilée entre 1117 et 1125, cette dernière contient cinq cents toponymes, treize rivières, quatre lacs, dix chaînes de montagnes, et de nombreuses erreurs. Voir Cordell Yee, « Reinterpreting Traditional Chinese Geographical Maps », p. 47.

savoir les circonscriptions administratives qui remplacent les entités lignagères et cultuelles qui prévalent sous les Zhou de l'Ouest[1]. Une approche parallèle de la mise en ordre de l'espace ressort dans le *Heguanzi* 鶡冠子 (Écrits du maître à la crête de faisan), mais aussi chez Shang Yang 商鞅 (*fl.* IV^e^ siècle av. J.-C.) et Han Fei, preuves que les avantages et les inconvénients de la division spatiale imprègnent le politique pendant la période des Royaumes combattants[2].

Nous allons montrer que la région du cours moyen du fleuve Bleu n'a jamais été, jusqu'aux Ming, et à l'exception de la période du royaume de Chu 楚 (VIII^e^-III^e^ siècle av. J.-C.), un espace socialement stable ni délimité politiquement. Les points saillants de l'histoire du Jingzhou sont les suivants : tout d'abord, il est un État fort et concurrent des puissances de la Plaine centrale jusqu'à la fondation de l'Empire. S'ensuit une influence graduelle du pouvoir central sur cette zone encore éloignée, qui se caractérise par de nombreux échanges de biens et une sinisation progressive. Celle-ci est accentuée par l'implantation graduelle des élites et des masses paysannes du Nord. La région a donc une importance stratégique fondamentale. Elle est un nœud diplomatique, militaire, et un espace de colonisation. Les hommes comme les biens y passent, et les puissances frontalières, lorsqu'elles ne se l'arrogent pas, sollicitent régulièrement les forces du Jingzhou pour rétablir l'ordre de leur côté. Si elle a souvent été fragmentée, devenant la proie d'âpres batailles pour son contrôle (en particulier des Trois royaumes aux Tang), c'est justement en raison de son rôle primordial pour le régime qui la contrôlait.

Comme nous nous fondons principalement sur des sources transmises, il convient de garder à l'esprit que les régions du cours du fleuve Bleu ne sont pas comprises dans la liste des sept ou huit États du Centre (sens littéral de *Zhongguo* 中國) de l'époque de Confucius, et que cette séparation a influé durablement sur la perception de ces entités politiques. Divers types de sources (histoires, textes philosophiques, poésie, traités techniques) fournissent d'une région décentrée une vision qui l'est tout autant, ce qui permet d'en tirer une définition intéressante, presque *ex negativo*.

Comment s'énonce l'espace régional dans les mondes anciens ? En premier lieu, les connotations militaires des termes relatifs à l'espace ressortent : la « région » est l'endroit que l'on commande (*regere* en latin), et la « province » est le territoire vaincu

[1] Voir, de Jean Levi, *Les Œuvres des Maître Tchouang*, p. 223-224, et « Le rite, la norme, le Tao : philosophie du sacrifice et transcendance du pouvoir en Chine ancienne », p. 194-195.
[2] Ho-Kouan-Tseu, *Précis de domination*, p. 12, 66.

(*vincere*). Dans le cas grec par exemple, le découpage administratif et politique (des cités en l'occurrence) n'est pas forcément le corollaire du cloisonnement géographique. En Chine, l'unité de base est le district, subdivision de la commanderie, administré en tant que fief sous les Zhou par des vassaux de sang royal (*zhuhou* 諸侯) et des dignitaires ennoblis (*liehou* 列侯) qui cherchent à renforcer leur pouvoir, puis à partir des Qin par des fonctionnaires, à mesure que le système des commanderies et districts est élargi à tout l'Empire. Les Han réintroduisent un soupçon de « féodalisme » en rétablissant des principautés et des marquisats avec à leur tête des membres de la famille impériale, afin de les récompenser en leur déléguant un pouvoir. Cette réorganisation est en fait une façon de contrer le centralisme Qin, qui à trop renforcer le pouvoir du seul souverain, en aurait entraîné la chute. Par la suite, le système dit des « commanderies et districts » (*junxian* 郡縣) finit par s'imposer, en dépit du maintien nominal de quelques principautés éparses, souvent dans des régions éloignées du pouvoir central. Sous l'Empire, le découpage administratif des provinces et des localités n'est pas le même qu'à la capitale. En outre, les villes du Jingzhou doivent être considérées comme des isolats, des enclaves construites à proximité des voies de navigation et des routes de transport.

Entre le pouvoir central et les unités administratives régionales existe une unité aux contours lâches : la province ou région (*zhou* 州). Elle devient le « circuit » (*dao* 道) sous les Tang, qui opèrent un découpage de l'espace en dix circuits délinéés. Les contours de ces unités sont souvent indéterminés car ils correspondent au rayon d'action des inspecteurs régionaux (*cishi* 刺史) envoyés depuis la capitale en tournée de contrôle dans les provinces à intervalles réguliers[1]. Ces provinces sont ainsi nommées et bornées car elles correspondent peu ou prou à la taille et au découpage proposé par le *Yu gong*. Jusqu'aux Tang, les unités administratives de base sont restées généralement les mêmes, à savoir districts, commanderies (et principautés) et provinces. Seules ces dernières ont connu de réelles fluctuations, en raison notamment des divisions territoriales, qui suivent les changements dynastiques. *Zhou* a pu signifier « région » au sens large (de subdivision de l'écoumène chinois, en référence au découpage du *Yu gong*) jusqu'aux Qin, puis « province » des Han aux Sui ; sous les Han, des « régions » (*bu* 部) ont été établies pour gérer un empire découpé en treize macro-unités, en alternance avec une autre innovation hiérarchique, le « circuit » (*dao*) destiné aux populations non chinoises des marges, et qui

[1] Charles Hucker, *A Dictionary of Official Titles in Imperial China*, p. 564.

dura, non sans interruption, jusqu'à la fin du régime impérial chinois[1]. Dans les sections qui suivent, nous allons aborder les évolutions de l'espace du Jingzhou à l'épreuve des bouleversements politiques que connut la Chine jusqu'aux Tang.

I.2.1. Culture matérielle et témoignages archéologiques des Shang

À confondre aire d'influence et zone de contrôle, les seules découvertes archéologiques tendent à agrandir artificiellement les dimensions de l'État Shang. À l'inverse, la recherche de concordances entre inscriptions excavées et sources littéraires postérieures porte à trop les réduire[2]. Une estimation intermédiaire des distances dessine de l'espace des Shang un ensemble relativement compact. Il est centré autour du cours inférieur du fleuve Jaune dans le nord du Henan et le sud du Shanxi[3]. En outre, les sources textuelles transmises ne permettent pas d'opérer de datation avant 841 av. J.-C., date *terminus ad quem* la plus ancienne à laquelle remonte Sima Qian dans le *Shiji*. L'importance de l'archéologie est alors évidente, tant les sources livresques sont au mieux parcellaires (et dans l'ensemble considérées comme authentiques), au pire détruites, par le temps ou des événements dramatiques comme lors de l'autodafé ordonné par le Premier empereur de Qin[4].

La découverte d'inscriptions oraculaires sur os et carapaces de tortue a considérablement développé notre connaissance de la Chine ancienne et notamment attesté l'existence de la dynastie des Shang[5]. Les découvertes archéologiques conséquentes couplées aux premières inscriptions à vocation divinatoire ont surtout permis de visualiser, avec une précision qui demande certes à être affinée, l'étendue de

[1] Sur les paragraphes qui précèdent, voir Endymion Wilkinson, *Chinese History : A New Manual*, p. 260-261, et surtout Zhou Zhenhe, *Zhongguo difang xingzheng zhidu shi*, p. 140-165.
[2] Edward Shaughnessy, « Historical Geography and the Extent of Early Chinese Kingdoms ».
[3] David Keightley, « The Late Shang State : When, Where, and What ? », p. 532-548.
[4] Autodafé auquel il convient de rajouter l'interdiction de bibliothèques privées, ce qui a eu pour effet d'uniformiser la tradition intellectuelle en standardisant la langue écrite. Pour une lecture critique de l'autodafé, voir Jens Petersen, « Which Books Did the First Emperor of Ch'in Burn ? On the Meaning of Pai Chia in Early Chinese Sources », p. 5-12.
[5] La divination, qui n'est autre que la manifestation de la communication des hommes avec les dieux, sert notamment à se placer symboliquement dans l'espace. Les inscriptions oraculaires sur carapaces de tortues et os de bovidés nous renseignent sur les pratiques divinatoires de l'époque : il s'agissait de lire les craquements pour affirmer que dans *x* jours, il y aurait ou non des désastres (David Keightley, *Sources of Shang History : The Oracle-Bone Inscriptions of Bronze Age China*). Les pratiques divinatoires ont continué en Chine et leur popularité n'a pas faibli, les découvertes récentes de Dunhuang le prouvent (Marc Kalinowski, « Introduction générale », p. 28). Toutefois, ce n'est pas parce que les inscriptions sur os et carapaces ont été transmises et qu'elles représentent par excellence les Shang, qu'il faut réduire leur système scripturaire à celles-ci : il était très développé, et bien que perdus, de nombreux registres ont certainement existé (David Keightley, *Public Work in Ancient China : A Study of Forced Labour in the Shang and Western Chou*, p. 349-350).

l'espace géographique et la complexité de la structure et du contrôle politique en Chine ancienne. Elles complètent et amendent avantageusement les informations – de seconde main – fournies par les plus anciennes sources transmises que sont le *Shangshu* et le *Shijing*. On ne peut en effet se fonder uniquement sur des sources postérieures transmises pour situer tel ou tel État. Elles sont d'une part souvent corrompues (copies successives, textes apocryphes, accidents de l'histoire, etc.), et d'autre part souvent divergentes des documents archéologiques et épigraphiques. Il a ainsi été possible de réaliser que la vallée du fleuve Jaune (Shandong, Henan, Shaanxi), fameux « berceau » de la civilisation chinoise, était un point d'ancrage certes, mais non exclusif : désormais, nous pouvons donc tracer une *aire d'influence* qui remonterait au Liaoning au Nord, descendrait jusqu'au Guangxi au Sud, au Gansu à l'Ouest, et au delta du fleuve Bleu à l'Est, où l'État Shang entretint des relations particulières avec ses juridictions[1]. La région du cours moyen du fleuve Bleu s'y trouve donc automatiquement incluse.

Il convient néanmoins de ne pas prendre ce qui s'apparente à une aire d'influence et d'échanges pour une zone de contrôle. De même, s'il est pratiquement impossible de déterminer l'étendue exacte de l'espace géographique Shang, des sites ont été découverts dans le Hubei, au Jiangxi et au Hunan ; si une influence culturelle mutuelle a existé, cela ne signifie pas que ce fut le cas politiquement[2]. En parallèle au développement de la civilisation Shang autour de sa capitale, à Anyang 安陽 au Henan, de nombreux vases, cloches et animaux en bronze (sangliers, éléphants) ont donc été retrouvés sur les cours moyen et inférieur du fleuve Bleu. Ils sont la preuve d'un développement contemporain mais de nature différente. Nos connaissances actuelles sur la région du cours moyen se limitent à ces quelques aspects de la culture matérielle Shang et ne comprennent pas de villes de l'importance d'Anyang ; la majeure partie des efforts archéologiques pour la période des Shang lui ont en effet été consacrés jusqu'à présent[3].

D'un point de vue cosmologique, les Shang voyaient le monde comme un carré délimité par des points cardinaux, auxquels correspondaient les quatre terres (*situ* 四土) ; ce carré entourait l'aire centrale (*zhongshang* 中商)[4]. Ces représentations symboliques de l'espace ne doivent pas masquer l'écart qui devait exister entre contrôle nominal et

[1] Edward Shaughnessy, « Historical Geography and the Extent of Early Chinese Kingdoms », p. 1 ; David Keightley, « The Shang State as Seen in the Oracle Bone Inscriptions », p. 26 ; David Keightley, « The Late Shang State : When, Where, and What ? ».
[2] David Keightley, « The Shang : China's First Historical Dynasty », p. 276-277.
[3] Robert Bagley, « Shang Archaeology », p. 208-211.
[4] David Keightley, « The Shang : China's First Historical Dynasty », p. 269.

contrôle effectif du territoire. Il semble en tout cas avéré que l'État Shang a bien tenté de prendre contrôle de la région qui allait devenir le royaume de Chu. Les sources transmises indiquent un territoire Shang s'étendant jusqu'à la région du mont Heng, et certaines exhumations de vaisselles prouvent bien que la région était une aire, sinon d'influence, au moins de contact[1]. Dès le XVI[e] siècle av. J.-C., nous dit le *Zhushu jinian* 竹書紀年 (Annales écrites sur bambou), durant « la vingt et unième année [du règne de Gui (1567 av. J.-C.)], les armées de Shang attaquèrent Luo, et le soumirent. Ils attaquèrent ensuite le Jing, qu'ils soumirent aussi » (二十一年，商帥征有洛，克之．遂征荊，荊降)[2].

L'extrait suivant, tiré du *Shijing*, a été composé bien des siècles après la chute des Shang. Il révèle néanmoins la manière dont le Jingzhou est perçu, non seulement à l'époque de sa rédaction, mais aussi à des périodes plus anciennes. La région est vue comme un foyer de rébellion, depuis les temps mythiques des Cinq augustes, accréditant la thèse selon laquelle le Jingzhou est considéré comme une partie de l'écoumène, mais périphérique politiquement et culturellement :

> L'empereur [Gaozong], de la famille des Yin, déploya une valeur énergique ; il se précipita sur le pays de Jing-Chu. Pénétrant avec audace dans les endroits les plus périlleux, il prit [et soumit] tous les habitants. L'ordre fut établi dans cette contrée. Cette œuvre [commencée par Tang] fut terminée par l'un de ses descendants [par Gaozong]. [Gaozong dit aux vaincus] : « Habitants de Jing-Chu, votre pays est situé au midi du domaine impérial. Autrefois sous le règne de Tang le victorieux, même parmi les Di et les Qiang, aucun chef n'osait refuser de venir offrir son tribut ; aucun n'osait refuser de venir rendre hommage à l'empereur. Ils disaient que c'était la règle établie par la maison des Shang. [À plus forte raison, vous, habitants de Jing-Chu, devez-vous venir à ma cour]. »
>
> 撻彼殷武、奮伐荊楚．采入其阻、裒荊之旅．有截有所、湯孫之緒．維女荊楚、居國南鄉．昔有成湯、自彼氐羌、莫敢不來享、莫敢不來王、曰商是常．[3]

Le texte du *Shijing* doit être considéré comme un éloge de Wu Ding 武丁 (Ding le guerrier, nom de temple Gaozong 高宗). Il aurait régné de 1250 à 1192 av. J.-C. et aurait raffermi le contrôle des Shang sur le territoire. Au-delà de la référence à Wu Ding, le texte nous informe sur la manière dont les terres du Jingzhou étaient considérées. Elles se situent dans son orbite immédiate, bien qu'elles ne soient pas un territoire

[1] Paola Calanca, « L'Aménagement du territoire et la notion de frontière à l'époque ancienne », p. 68.
[2] *Guben Zhushu jinian jizheng*, p. 213.
[3] *Mao shi zhengyi*, 20-4.804. Traduction légèrement modifiée de Séraphin Couvreur, *Cheu king. Texte chinois avec une double traduction en français et en latin, une introduction et un vocabulaire*, p. 467.

régulièrement contrôlé par les Shang. Un second extrait du *Zhushu jinian* est à ce titre éloquent : « La trente-deuxième année de son règne (1241 av. J.-C.), Wuding attaqua le territoire des démons, puis fit halte au Jing » (三十二年，伐鬼方．次于荊)[1]. Il fallut alors un effort soutenu durant plusieurs générations pour apaiser le Jingzhou. Dans le *Shijing* la région est considérée comme plus proche culturellement que celles des plus lointains barbares Di 氐 et Qiang 羌.

I.2.2. Le royaume de Chu, une périphérie barbare ?

Avec les périodes des Printemps et automnes et des Royaumes combattants, les sources et documents augmentent sensiblement. Les sources transmises étant connues, il est nécessaire de mentionner la profusion de documents mis au jour en contexte archéologique. Parmi ces documents, un nombre spectaculaire provient du Chu, et renouvèle depuis quelques années nos connaissances de la région à l'époque préimpériale. La documentation exhumée dans la région de Chu est particulièrement riche, des tablettes en bambou de Mawangdui et de Guodian 郭店 (Hubei), aux documents de Liye 里耶 d'époque Qin, et aux lamelles de bambou de Baoshan 寶山 (Hubei), sans compter les recueils de lois découverts à Zhangjiashan 張家山 (à Jingzhou au Hubei), ou à Dongpailou 東牌樓 (Changsha) sous les Han de l'Est[2]. Les documents mis au jour en 1975 à Shuihudi 睡虎地 (Yunmeng, Hubei), sont des textes légaux et des manuscrits sur la divination et les lois qui offrent de nouvelles perspectives sur les traditions mantiques du IV^e^ au I^er^ siècle av. J.-C. Les recueils de lois permettent de faire remonter nos connaissances jusqu'à des époques particulièrement anciennes. Dernièrement, un *Daoli shu* 道里書 (Documents sur les routes et distances) retrouvé sur des lattes en bambou et dont le titre a été attribué par rapport à son contenu, donne des informations sur les chemins et distances des voies fluviales et terrestres de la région du fleuve Bleu et de la Han sous les Royaumes combattants[3].

Que savons-nous des relations entre le Chu et les autres entités politiques ? En dépit de contacts fréquents avec des États vassaux comme le Chu, les Zhou – comme les

[1] *Guben Zhushu jinian jizheng*, p. 225.
[2] Pour un état de la question relatif à l'étendue et la variété des manuscrits retrouvés depuis les années 1970, voir Olivier Venture, « Nouvelles sources pour l'histoire de la Chine ancienne : les publications de manuscrits depuis 1972 ».
[3] Voir Beijing daxue chutu wenxian yanjiusuo, « Beijing daxue zang Qin jiandu gaishu », p. 65-73.

Shang avant eux – n'étaient pas à la tête d'un territoire impérial aux colonies vassales, et leur expansion directe se limitait à leur aire de peuplement immédiat, dans la région de la capitale, que les Zhou continuaient à consolider au début du Ier millénaire[1]. Quand bien même l'exactitude des frontières ne serait pas la donnée la plus fondamentale pour comprendre la manière dont le Chu est représenté, les frontières du Chu ont énormément évolué, et il reste bien difficile d'arriver à contourer un Chu monolithique[2]. Les découvertes archéologiques au sud du fleuve Bleu sont moins nombreuses (hormis les documents écrits), notamment parce que les spécialistes s'y sont tout simplement moins intéressés. Pour le royaume de Chu, il paraît improbable de dater avec certitude des découvertes archéologiques qui remonteraient au-delà de 600 av. J.-C., date à laquelle le Chu s'établit dans le centre et l'ouest du Hubei, autour du fleuve Bleu. De même, il est encore aujourd'hui impossible de déterminer si le Chu se déplace depuis le Nord ou s'il est un royaume indigène. Une subordination totale à la royauté Zhou semble improbable : par exemple, les bronzes excavés dans la région du cours moyen du fleuve sont suffisamment différents de ceux du Nord. Contrairement à la manière dont les deux entités ont longtemps été opposées, il semble en tout cas que le Chu ne soit pas uniquement ce royaume raffiné, doté d'une civilisation émancipée du pouvoir central austère incarné par les Zhou[3].

Les inscriptions en bronze attestent l'existence d'une organisation politique nommée Chu dès les Zhou de l'Ouest. Les quelques excavations effectuées au Hunan et au Jiangxi démontrent que des échanges, bien que limités, avaient lieu dans les deux sens[4]. Au Chu, les échanges sont aussi attestés avec l'Asie centrale, comme le prouve la fabrication dans la région de Changsha, de miroirs à décor de « T[5] ». Les premières anicroches entre le pouvoir central des Zhou et le Chu aux alentours de la Huai dateraient du Xe siècle, époque à partir de laquelle le royaume se serait déplacé vers le Sud. Xiong Yi 熊繹 est alors investi par le roi Cheng 成 des Zhou, « parmi les Man du Chu »

[1] Edward Shaughnessy, « Historical Geography and the Extent of Early Chinese Kingdoms », p. 18-19, 21.
[2] Voir Taniguchi Mitsuru, « Ch'u Bamboo Slips from the Warring States Period and the Historical Geography of the Ch'u State », p. 27-28.
[3] Lothar von Falkenhausen, *Chinese Society in the Age of Confucius*, p. 264. Voir également Paul Goldin, « Representations of Regional Diversity during the Eastern Zhou Dynasty ».
[4] Lothar von Falkenhausen, « The Waning of the Bronze Age : Material Culture and Social Developments, 770-481 B. C. », p. 514-516, 525.
[5] Voir Michèle Pirazzoli-t'Serstevens, « Pour une archéologie des échanges. Apports étrangers en Chine – transmission, réception, assimilation », p. 24.

(於楚蠻) et s'installe à Danyang 丹陽, qui est officiellement la première capitale[1]. Sa seconde capitale jusqu'en 278 est Ying 郢 (près de la ville de Jingzhou, dans le Hubei)[2]. Alors que les sources transmises évoquent une capitale dans l'ouest du Hubei, les dernières découvertes archéologiques tendent à situer une capitale à Jinancheng 紀南城, environ cinq kilomètres au nord de Jiangling 江陵, dans la partie méridionale du Hubei, l'autre centre principal de la culture de Chu rayonnant autour de Changsha, site de l'actuelle capitale provinciale du Hunan[3].

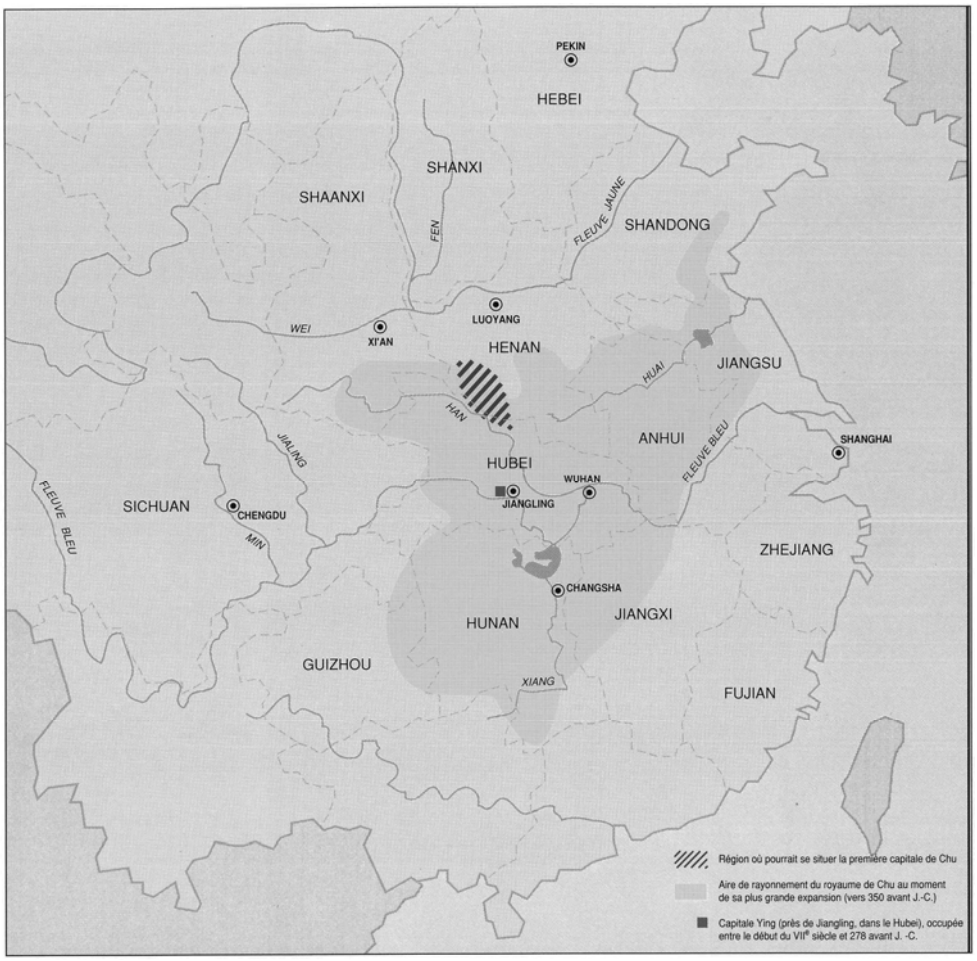

Figure n°6 : Le Royaume de Chu
(Source : Alain Thote, « L'Art du Bronze, p. 56)

[1] *Shiji*, 40.1691-1692.
[2] Barry Blakely, « The Geography of Chu », p. 10-13.
[3] Alain Thote, compte rendu de Constance Cook, John Major (dir.), *Defining Chu : Image and Reality in Ancient China*, p. 258.

Le Chu, que l'on trouve également désigné dans les textes par le terme de « Jing », s'étale au départ à travers la vallée de la Han, sur le cours moyen du fleuve Bleu, et dans la vallée de la Huai, autre limite traditionnelle entre le Nord et le Sud. Il est donc relativement proche du « centre » de la royauté Zhou. Les dimensions qui lui sont habituellement conférées correspondent *grosso modo* au Hunan, Hubei, Anhui et sud du Henan. Toutefois, l'influence du Chu a dépassé ces frontières. Signe de l'importance des échanges entre le Chu et l'ensemble de ces États voisins et périphériques, des tombes portant leurs marques ont été découvertes jusqu'au Shandong. L'État de Chu occupe à l'apogée de sa puissance de vastes étendues de territoire sur les provinces actuelles du Hunan, Hubei, Chongqing, Guizhou, Henan et jusqu'au Jiangsu. À la fin du IV^e^ siècle av. J.-C., il s'étend sur un espace recouvrant tout le bassin versant des cours moyen et inférieur du fleuve Bleu, devenant le plus étendu des Royaumes combattants. Le royaume rayonne de la région entourant le lac Dongting, au nord duquel se trouve la seconde capitale, Ying. Entouré par le Wu 吳 à l'Est, le Qin 秦 au Nord et le Shu 蜀 à l'Ouest, il se renforce régulièrement après avoir pourtant subi de nombreuses défaites dans la première partie de son existence, au point de devenir probablement l'État le plus puissant au IV^e^ siècle av. J.-C. L'heure de gloire du Chu intervient en effet sous les Royaumes combattants. Une politique d'expansion militaire couronnée de succès, suivant notamment une victoire éclatante contre le Yue 越 en 333 av. J.-C., lui ouvre l'accès au cours inférieur du Fleuve, par les plaines alluviales et le lac Poyang. Bien qu'ayant atteint l'apogée de sa puissance, le Chu finit par être à son tour absorbé par le Qin. C'est par le développement de techniques d'irrigation que cette région inondable et marécageuse est devenue un grenier de production. En 223 av. J.-C., le Chu est annexé par Qin. Cette date marque à la fois la fin du royaume, et surtout l'effacement de la dernière menace vis-à-vis du Qin.

Intéressons-nous, dans les paragraphes qui suivent, aux représentations sociales et culturelles du Chu dans les sources transmises. Dans la tradition classique chinoise, les Zhou de l'Ouest représentent un modèle de gouvernement, comme en matière de développements intellectuels et sociaux. Les textes composés durant cette période nous ayant été transmis sont ainsi devenus des Classiques. Le temps des Zhou correspond aussi aux débuts de la bureaucratie. À la prévalence d'un système clanique fondé sur les relations entre roi et membres de sa famille, succède une restructuration sous les Zhou. Ils introduisent la pratique bureaucratique, dont des preuves existent sur des inscriptions

en bronze[1]. Outre le pays de Qin, c'est au Chu que les premiers signes d'un régime proto-bureaucratique à vocation centralisatrice apparaissent, à travers l'instauration des districts, émanations locales du pouvoir central. Comme le veut l'adage, on divise pour mieux régner, et l'on place à la tête de ces unités des ministres nommés par les rois, plutôt que des nobles qui seraient tentés par la transmission héréditaire d'un tel pouvoir[2].

La société de Chu est multiculturelle dans les faits, étant donnés les nombreux échanges avec ses royaumes rivaux et l'incorporation d'habitants de Ba 巴, Wu 吳 et Yue 越 notamment[3]. Sans représenter forcément le Sud et sa culture, le Chu est un agent intermédiaire entre Nord et Sud, endossant de la sorte un rôle qu'il maintiendra longtemps. Il joue ainsi une fonction similaire avec les régions méridionales du Lingnan, reproduisant par là ce qu'ont pu faire dans un premier temps les Zhou de l'Ouest au Chu[4]. La mosaïque des populations et des coutumes qu'on y trouve ne fait pas du Chu une région barbare, telle que définie par l'historiographie Han. Celle-ci a tôt fait, et de manière un peu contradictoire en apparence, d'en portraiturer les habitants comme tels, sachant que le Chu était le berceau de nombreux Han éminents et que l'influence de leurs origines sur leur production littéraire s'en ressent. Un texte comme le *Zuo zhuan* 左傳 (Commentaire de Zuo) propose en effet une description peu flatteuse de la région, qui a durablement modelé la perception que le centre devait garder de cette périphérie :

> Autrefois, notre ancien souverain Xiong Yi vivait isolé aux monts Jing. Il montait une voiture faite de branchages entrelacés, portait des habits déchirés et rapiécés et demeurait au milieu des herbes sauvages [dans un pays inculte]. Il parcourait à pied les montagnes et les forêts au service du Fils du Ciel. Il n'avait qu'un arc de bois de pêcher et des flèches de bois épineux pour s'acquitter de son service envers le Roi. Le prince de Qi était l'oncle maternel de l'empereur. Les princes de Jin, de Lu et de Wei étaient nés de la même mère que le Roi. C'est pour cela que Chu n'a pas eu sa part des dons du Roi, tandis que les autres principautés ont eu chacune la leur.
>
> 昔我先王熊繹，辟在荊山，篳路藍縷，以處草莽，跋涉山林，以事天子．唯是桃弧棘矢，以共禦王事，齊王舅也，晉及魯衛，王母弟也，楚是以無分，而彼皆有．[5]

[1] Edward Shaughnessy, « Western Zhou History », p. 292-293.
[2] H. G. Creel, « The Beginnings of Bureaucracy in China : The Origin of the Hsien », p. 170-179.
[3] Sur les relations avec Wu et Yue et leur incorporation au Chu, voir Olivia Milburn, *The Glory of Yue. An Annotated Translation of the* Yuejue shu, p. 121.
[4] Voir Francis Allard, « Lingnan and Chu during the First Millennium B.C. : A Reassessment of the Core-Periphery Model ».
[5] *Chunqiu Zuo zhuan zhengyi*, 45.794-1. Traduction modifiée de Séraphin Couvreur, *Tch'ouen ts'iou et Tso tchouan. La Chronique de la principauté de Lou. Tome III*, p. 205.

Nous devons donc comprendre que cette vie retirée, dans une jungle non civilisée, est depuis l'époque des premiers ancêtres du Chu, la cause de sa catégorisation en tant que barbare. La vie au Chu apparaît en opposition à celle des gens de Jin 晉, Lu 魯 et Wei 衛, bien plus proches culturellement et géographiquement du centre. Ces dispositions érémitiques et d'éloignement culturel se trouvent renforcées à travers les paroles prêtées par Sima Qian au roi de Chu, qui défend avec orgueil une ascendance différente de celle des monarques des États du centre. C'est donc une différenciation doublement motivée, par les protagonistes du centre et du Chu. Le passage suivant du *Shiji* présente donc le Chu comme se revendiquant en tant que royaume barbare, qui plus est non assujetti au pouvoir central :

> C'était alors l'époque du roi Yi, de [la dynastie] Zhou ; la maison royale était affaiblie ; les seigneurs parfois ne venaient pas rendre hommage à la cour et se combattaient les uns les autres. Xiong Qu sut se concilier au plus haut point l'amitié de la population qui habitait entre le fleuve Bleu et la [rivière] Han ; il entra alors en campagne, attaqua [les localités de] Yong et Yangyue, et arriva jusqu'à E. Xiong Qu dit : « Je suis un barbare et je ne prends point part aux titres et aux noms posthumes des royaumes du Milieu. »
>
> 當周夷王之時，王室微，諸侯或不朝，相伐．熊渠甚得江漢閒民和，乃興兵伐庸、楊粵，至于鄂．熊渠曰：我蠻夷也，不與中國之號謚．[1]

Au III[e] siècle av. J.-C., le Chu est une périphérie, par rapport à un centre de plus en plus affaibli. Pour les penseurs des Royaumes combattants, l'enjeu consiste à faire disparaître la périphérie pour ne plus faire qu'exister un seul centre. C'est en effet à cette époque que l'unité impériale est théorisée[2]. Ironiquement, l'importance du Chu marque symboliquement son anéantissement : en formulant la nécessité de supprimer le polycentrisme et de faire émerger un État centralisé fort, on précipite la chute du royaume.

En conclusion, soulignons que les espaces politiques de la Chine de l'Âge de Bronze ne correspondent pas à ceux du futur Empire centralisé[3]. Certes, les royaumes étendent leur influence bien au-delà du fleuve Bleu (l'archéologie funéraire est attestée jusqu'à Canton), et le Chu semble partiellement sinisé. Cependant, on ne peut pas parler de pénétration totale des États du centre au-delà du fleuve Bleu. Enfin, à l'échelle

---

[1] *Shiji*, 40.1692. Traduction légèrement modifiée d'Édouard Chavannes, *Les Mémoires historiques de Se-Ma Ts'ien, tome quatrième*, p. 340-341.

[2] Yuri Pines, *L'Invention de la Chine éternelle. Comment les maîtres-penseurs des Royaumes combattants ont construit l'empire le plus long de l'histoire (V[e]-III[e] siècles av. J.-C.)*, p. 44.

[3] Alain Thote, « The Archaeology of Eastern Sichuan at the End of the Bronze Age (Fifth to Third Century BC) », p. 204.

régionale, il apparaît que le Chu a été, durant les Zhou de l'Ouest, une région indomptable mais aux ressources recherchées (on y trouvait du cuivre et de l'étain). Sous les Zhou de l'Est, il a été un puissant et vaste royaume, mais politiquement faible, et qui n'aura pas su exploiter son potentiel géographique[1].

I.2.3. Une unification politique et territoriale relative sous les Qin et les Han

Le traité géographique du *Sui shu* reprend les poncifs historiographiques sur les forces et faiblesses des dynasties passées. Il explique que les raisons de la victoire et de la suprématie temporaire du Qin proviennent de la maîtrise topographique et de la puissance guerrière dont le royaume a su faire preuve. Elles n'ont toutefois pas suffi pour gouverner et c'est ce qui explique la chute inéluctable du Qin :

> Le Premier empereur s'appuya sur l'imprenabilité de son espace stratégique alors qu'il n'en occupait que 2 % de l'espace, et ses exploits éclatèrent et se transmirent sur six générations de souverains. Il combattit le monde de toutes ses forces, et grignota petit à petit les autres états vassaux, passa une vingtaine d'années sur le trône, et pacifia le monde. (…) À sa mort le monde se disloqua ; son fils hérita du pouvoir et le pays fut anéanti.
>
> 秦始皇據百二之巖險，奮六世之餘烈，力爭天下，蠶食諸侯，在位二十餘年，遂乃削平宇內．(…) 身沒而區宇幅裂，及子而社稷淪胥．[2]

Entre-temps, sous l'impulsion expansionniste du premier empereur, le Qin aura lancé dès 243 av. J.-C. un mouvement de conquête méridionale, établissant notamment les commanderies de Nanhai 南海 et Guilin 桂林, dans les régions actuelles du Guangdong et du Guangxi[3].

Liu Bang 劉邦 (247-195 av. J.-C.), le fondateur des Han, entretint des liens très forts avec la région de Chu, en premier lieu parce qu'il en était originaire. Par ailleurs, il y fieffa ses frères, Liu Jia 劉賈 († 196 av. J.-C.) et Liu Jiao 劉交 († 178 av. J.-C.) comme princes royaux de Jing 荊 et de Chu 楚. Ces apanages sont autant des récompenses visant à satisfaire des proches ambitieux que le signe de l'importance accordée à cette région. Bien qu'il faille au vu des découvertes archéologiques récentes nuancer les ruptures qu'ont constitué la fondation de l'empire puis la transition des Qin aux Han[4], il semble

---

[1] Li Feng, *Landscape and Power in Early China. The Crisis and Fall of the Western Zhou 1045-771 BC*, p. 318, et Mark Edward Lewis, « Warring States : Political History », p. 597.
[2] *Sui shu* 29.806, et Annexe 1.A.4.
[3] Hisayuki Miyakawa, « The Confucianization of South China », p. 27, et Wang Gungwu, « The Nanhai trade. A Study of the Early History of Chinese trade in the South China Sea », p. 5.
[4] Olivier Venture, « Nouvelles sources écrites pour l'histoire des Qin », p. 502.

que la source du rayonnement des Han réside dans la réorganisation administrative qu'ils mirent en place, en combinant contrôle par le fonctionnariat et mainmise de quelques grandes familles. C'est sous le règne de l'empereur Wu 武 (r. 141-87 av. J.-C.) que le Jingzhou est formellement institué : les commanderies au sud du fleuve Bleu sont créées entre 115 et 110 av. J.-C.[1] Toutefois, la région est encore très peu contrôlée. L'une des critiques récurrentes des lettrés Han contre le Qin était l'incapacité supposée du premier Empire à atténuer le régionalisme qui, à l'évidence, ne permettait pas de gouverner un empire bien plus vaste et important qu'un royaume militarisé. Il s'agit donc de comprendre que 1) la géographie militaire de conquête est insuffisante pour gouverner et que 2) le modèle à suivre est une organisation administrative raisonnée, établie en résonance avec un ordre « naturel » et qui ménage des volontés expansionnistes (à travers les conquêtes de l'empereur Wu) tout en promouvant l'agriculture. La conséquence, l'augmentation de la population, est un signe auspicieux de prospérité :

> [L'empereur] Gaozu des Han eut le grand projet de nettoyer troubles et désastres, et répara les erreurs du Premier empereur de Qin. Il établit le système de vassalité des princes et marquis. Il agrandit le périmètre des régions et relia les États feudataires entre eux. Il dépassa les anciennes délimitations. Seul le système des commanderies et districts hérité des Qin ne fut pas modifié. En son temps, l'empereur Xiaowu mit en place un plan remarquable pour l'avenir : au sud il annexa le [territoire] des Cent Yue, à l'est pacifia les trois Han[2], il transperça les positions des Qiong et des Zuo [au sud-ouest], et il coupa le bras armé des Xiongnu. Bien que son prestige infiltrât et éduquât les gens au loin, sa population en souffrit. À la suite des règnes des [empereurs] Zhao et Xuan, on mit un terme aux guerres pour privilégier l'agriculture, si bien que la population et le nombre d'habitations augmentèrent sensiblement, ainsi donc que le nombre de districts et de commanderies. Durant le règne de l'empereur Ping, on comptait un total de cent trois commanderies et principautés, et douze millions deux cent trente mille foyers.
>
> 漢高祖挺神武之宏圖，掃清禍亂，矯秦皇之失策，封建王侯，並跨州連邑，有踰古典，而郡縣之制，無改於秦．逮于孝武，務勤遠略，南兼百越，東定三韓．通邛、笮之險塗，斷匈奴之右臂，雖聲教遠洎，而人亦勞止．昭宣之後，罷戰務農，戶口既其滋多，郡縣亦有增置．至于平帝，郡國一百有三，戶一千二百二十三萬．[3]

En dépit d'une forme de rationalisation administrative instaurée par les Han, la région de Chu, alors qu'elle est incorporée à l'Empire, est loin d'en être une partie intégrante. Ce passage, tiré d'un commentaire de Sima Qian aux biographies qu'il

[1] Michael Loewe, *The Government of the Qin and Han Empires 221 BCE–220 CE*, p. 39.
[2] Sous les Han, le royaume Han 韓, ou des « Trois Han » (*San Han* 三韓, *Samhan*) situés en Corée étaient composés des confédérations de Mahan 馬韓, Chenhan 辰韓 (*Jinhan*) et Bianchen 弁辰 (*Byeonhan*).
[3] *Sui shu*, 29.806, et Annexe 1.A.5.

consacre aux princes de Huainan 淮南 et de Hengshan 衡山, donne une idée de la capacité encore vivace des gens de Chu à créer du désordre (*luan* 亂) dans l'Empire :

> L'historien dit : « Ces vers des *Odes* sont on ne peut plus vrais : 'les Rong et les Di ont été attaqués, [les régions de] Jing et de Shu ont été punies.' [Les princes de] Huainan et de Hengshan partageaient le même sang, leurs territoires s'étendaient sur mille *li*, et ils occupaient des positions princières. Au lieu de respecter l'empereur et de le soutenir comme ils auraient dû en tant que vassaux, ils se sont consacrés à des plans pernicieux, ont comploté des rébellions, si bien que le père, puis le fils ont perdu leur royaume et sont morts tragiquement, ils sont devenus la risée de l'Empire. Ce n'est pas seulement la faute de ces rois, c'est aussi celle des mentalités locales qui sont superficielles. Ils ont été peu à peu gagnés par la mentalité de leurs vassaux dans un pays comme Jing et Shu où les habitants sont audacieux, frivoles et violents, et ont une inclination au désordre. Cela a été noté dans les textes depuis la plus haute Antiquité.
>
> 太史公曰：《詩》之所謂戎狄是膺，荊舒是懲，信哉是言也．淮南、衡山親為骨肉，疆土千里，列為諸侯，不務遵蕃臣職以承輔天子，而專挾邪僻之計，謀為畔逆，仍父子再亡國，各不終其身，為天下笑．此非獨王過也，亦其俗薄，臣下漸靡使然也．夫荊楚彊勇輕悍，好作亂，乃自古記之矣．[1]

Avec l'Empire, les structures politiques doivent être fondues en une seule qui les chapeaute toutes, mais qui a surtout comme objectif final de les absorber. L'unification ne constitue pas la réunification d'un Empire préalablement disloqué, mais la pierre finale apportée à une stratégie de rassemblement par la force de pouvoirs régionaux sous l'égide de puissances de plus en plus importantes, la première d'entre elles étant le Qin 秦.

Le Qin s'est formé par l'ajout de territoires de royaumes voisins aux terres qu'il contrôlait déjà fermement. Ces acquisitions territoriales prennent donc le nom de « commanderies » (*jun* 郡) et, à l'intérieur de ces unités se développent des « districts » (*xian* 縣). À la tête des trente-six commanderies se trouvent des Gouverneurs (*shou* 守). La division de l'Empire se fait principalement au niveau des commanderies et des districts. À l'avènement des Han, le système perdure, avec toutefois l'adjonction de fiefs héréditaires et de principautés disposant d'une autonomie limitée. Au niveau supérieur, treize puis douze provinces (*zhou* 州) couvrent l'ensemble de l'Empire ; elles constituent sous les Han des unités plus symboliques qu'administratives. En 106, l'Empire agrandi grâce aux conquêtes de l'empereur Wu est divisé en treize provinces. Leur origine remonte au découpage attribué à Yu le Grand pour neuf d'entre elles, deux à l'époque

[1] *Shiji*, 118.3098. Traduction modifiée d'après Jacques Pimpaneau, *Les Mémoires historiques de Se-Ma Ts'ien*, *tome IX*, p. 185-186.

des Zhou, et deux autres enfin à des territoires annexés sous les Qin et les Han[1]. L'empire ayant été divisé en treize provinces au tournant du Ier siècle av. J.-C., le Jingzhou est alors l'une des plus étendues. Il s'étend du Sud du Henan jusqu'au Hunan ; il comprend aussi le Hubei et des parties du Henan, du Guizhou, du Guangxi et du Guangdong. Ces espaces, comme l'indique l'intitulé de la charge du titulaire (Inspecteur, *cishi* 刺史) de leur administration, ne sont pas des territoires de gouvernement, mais d'inspection. Ils ont néanmoins la particularité de comporter des commanderies et des royaumes, comme l'illustre la carte suivante :

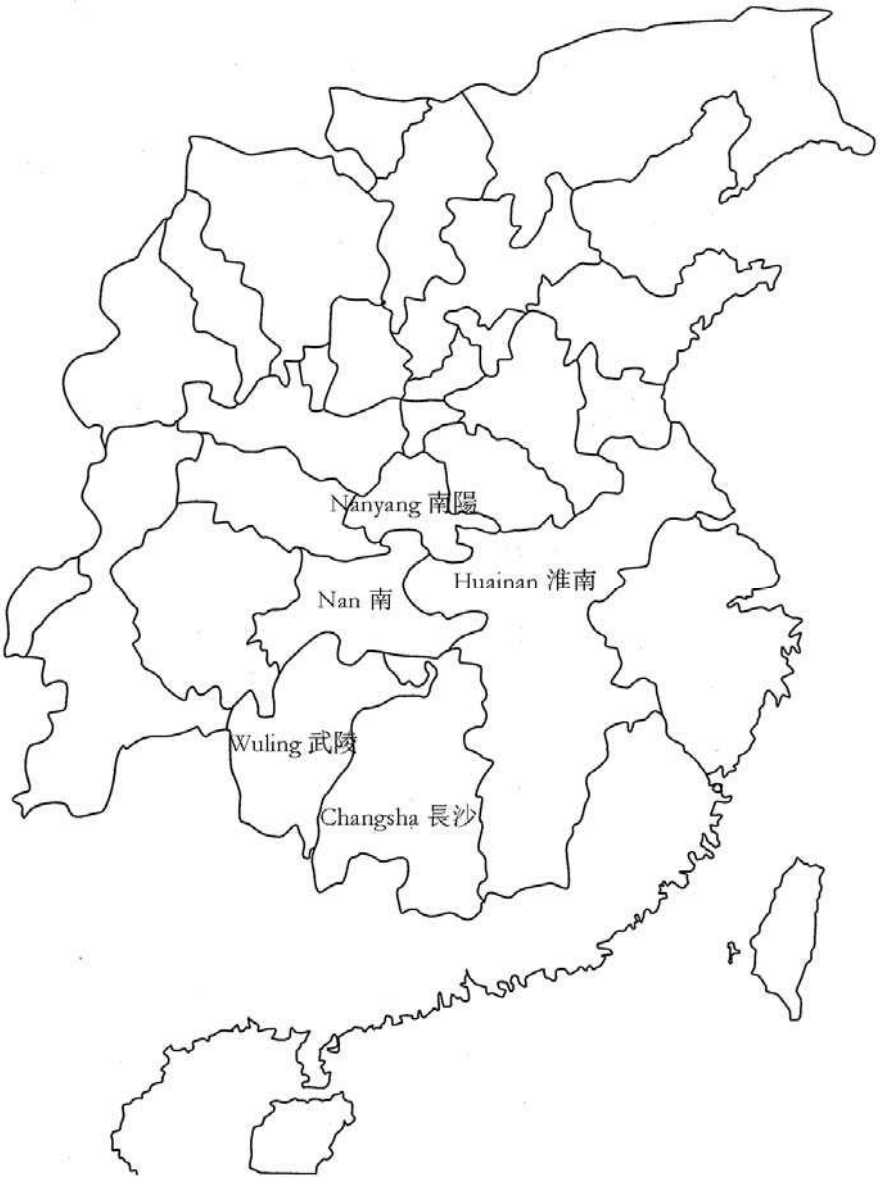

Figure n°7 : Commanderies sous les Han de l'Ouest
(Source : Michael Loewe, *The Government of the Qin and Han Empires 221 BCE–220 CE*)

[1] Voir Nancy Lee Swann, « An Analysis of Structure of the Treatise on Geography (HS 28AB) », p. 72.

Sous les Han de l'Ouest, le Jingzhou comporte, outre le royaume de Changsha, les commanderies de Guiyang 桂陽, Jiangxia 江夏, Lingling 零陵, Nan 南, Nanyang 南陽, et Wuling 武陵. À l'intérieur des unités administratives régionales principales que sont les commanderies, les « royaumes » (*guo* 國, et *shuguo* 屬國 pour les royaumes dépendants, uniquement au Nord dans un premier temps, puis sur les marches du Sud-Ouest), se trouvent des districts, des « marquisats » (*hou* 侯, qui sont comme les royaumes des unités nobiliaires), des « fiefs » (*yi* 邑) et des « circuits » (*dao* 道). Ces circuits, qui ne doivent pas être confondus avec des unités plus tardives qui apparaissent sous les Tang, de la taille des fiefs, sont réservés aux populations non chinoises selon le *Han shu* : « Ceux qui comportaient des barbares étaient appelés 'circuits' » (有蠻夷曰道)[1].

La chute des Qin entraîne la réinstauration de royaumes. À leur tête sont nommés des héritiers de maisons détruites par le Qin. Ainsi du royaume Han, dirigé par Liu Bang, futur fondateur de la dynastie, qui conserve cette innovation administrative lorsqu'il fonde sa maison impériale. Administrativement, l'institution de royaumes sous les Han signale une plus grande autonomie régionale. Après la création des Han, le seul roi que Liu Bang accepte de maintenir en place est Wu Rui 吳芮, roi de Changsha. Il faut y voir le signe que ce royaume est considéré comme relativement extérieur, et donc trop lointain pour constituer une menace sérieuse justifiant la nomination d'un proche du nouveau souverain. Les autres royaumes sont régis par des membres de la famille impériale, tandis que les commanderies sont sous la coupe de fonctionnaires nommés en théorie au mérite, et révocables. Le nombre de commanderies augmente pour atteindre environ quatre-vingt, tandis que les royaumes sont à peu près une vingtaine. Gardons-nous d'imaginer que pour le Jingzhou, l'établissement de nouvelles commanderies signifie un contrôle immédiat et total du territoire en question. Ces nouvelles entités accompagnent une mainmise politique progressive et la mise en place de routes commerciales (marchands, explorateurs, premiers officiers et officiels) qui n'empêchent pas les gouvernements locaux de se sentir isolés[2].

Les représentants de l'État placés à la tête des commanderies provinciales sont des Gouverneurs (*shou* 守 jusqu'en 148 av. J.-C., puis *taishou* 太守). Au même rang que le

[1] *Han shu*, 19A.742. Pour un tableau synthétique des unités administratives et des fonctionnaires qui leur sont dédiés, voir Yan Gengwang, *Zhongguo difang xingzheng zhidu shi. Qin-Han difang xingzheng zhidu*, p. 408.
[2] Michael Loewe, *The Government of the Qin and Han Empires 221 BCE–220 CE*, p. 37-43.

gouverneur, mais bénéficiant de l'autorité militaire, se trouve le Commandant (*wei* 尉, puis *duwei* 都尉 après 148 av. J.-C.). Les Administrateurs qui s'occupent des districts de plus de dix mille foyers sont des *ling* 令, les autres des *zhang* 長. Pour contrôler l'ensemble de cette administration régionale, des inspecteurs régionaux sont envoyés par l'administration centrale au départ de Chang'an, et ils doivent effectuer en moyenne un tour par an[1].

Conséquence de la chute des Han de l'Ouest, le court intermède de Wang Mang 王莽 (45 av. J.-C.-23) est notamment remarquable pour les modifications administratives qu'il institue. Étonnamment, elles ne sont pas mentionnées dans le traité géographique du *Hou Han shu* 後漢書 (Histoire des Han postérieurs)[2]. Le *Nandu fu* 南都賦 (Rhapsodie de la capitale du Sud) de Zhang Heng 張衡 (78-139) dépeint la commanderie de Nanyang après que l'unité impériale a été « restaurée ». Son titre est dû au fait que la famille qui restaura la dynastie des Han en était originaire, ce qui explique son titre officieux de capitale[3]. Deux des premiers vers renseignent judicieusement sur les frontières du pays de Chu sous les Han de l'Est : « [Nanyang] sectionne les riches territoires des Zhou et du Chu et enjambe le Jing et le Yu pour former ses frontières » (割周楚之豐壤，跨荊豫而為疆)[4]. En 38, les commanderies de Nanyang, Nan, Jiangxia, Changsha, Guiyang, Wuling, Lingling sont établies. Il y a donc sept commanderies sous les Han de l'Est, et cent dix-sept districts, villages et marquisats[5]. Le *Hou Han shu* différencie par ailleurs les commanderies « de l'intérieur » (*neijun* 內郡) des régions frontalières. Sous les Han de l'Est, le Jingzhou s'étend ainsi de la commanderie de Nanyang au Nord (capitale à Wan 宛, actuelle Nanyang au Henan) jusqu'aux frontières méridionales de l'actuel Hunan, au Sud. Il comprend la vallée inférieure de la Han, les plaines alluviales du moyen Yangzi, et le bassin de la Xiang jusqu'à la chaîne des monts Ling. À l'ouest, il atteint la frontière actuelle avec le Guizhou, et à l'est les monts Dabie. Le Jingzhou est donc une province, supervisée par un inspecteur, qui s'étend

[1] Hans Bielenstein, *The Bureaucracy of Han Times*, p. 90-91.
[2] À une exception près (*Hou Han shu*, 109.3395). Le rôle de Wang Mang sera abordé dans la partie III, notamment au chapitre VI.2.2 et VI.3.1.
[3] David Knechtges, Chang Taiping, *Ancient and Early Medieval Chinese Literature : A Reference Guide, Part Four*, p. 2141-2142.
[4] Yan Kejun, *Quan Shanggu Sandai Qin Han Sanguo Liuchao wen*, 106.768-1. Voir aussi la traduction de David Knechtges, *Wen xuan or Selections of Refined Literature. Vol. 2*, p. 311.
[5] *Hou Han shu*, 112.3485.

principalement sur les actuelles régions du Hubei et du Hunan, et sur des parties du Henan, du Guizhou, du Guangxi et même du Guangdong[1].

En 188, vers la fin du règne de l'empereur Ling 靈 (r. 168-189), les provinces deviennent de réelles entités. Le Jingzhou est composé des sept commanderies précitées, ainsi que les cent dix-sept districts en dépendant, soit près de un million quatre cent mille foyers et plus de six millions de personnes. Jusqu'à la prise de pouvoir de Liu Biao 劉表 (142-208) durant le règne de l'empereur Xian 獻 (r. 189-220), la capitale de la province se situe au district de Hanshou 漢壽 dans la commanderie de Wuling (nord du Hunan). Suite à la révolte des Turbans jaunes (Huangjin 黃巾) en 184, elle est déplacée dans la ville de Xiangyang 襄陽, à la commanderie de Nan. Liu Biao contrôle jusqu'à sa mort la majeure partie du Jingzhou, que Cao Cao 曹操 (155-220) prend ensuite sous sa coupe[2]. Sous Liu Biao, la situation est relativement calme au Jingzhou, comme en témoigne l'extrait suivant, qui met en scène l'exégète et haut fonctionnaire Zhao Qi 趙岐 (108-201) s'adressant à un général envoyé par la cour :

> Désormais, l'Empire est désuni et sur le point de s'effondrer. Seul le Jingzhou conserve un territoire vaste. La situation y est calme. Communiquant avec le Ba et le Shu à l'Ouest et le Jiaozhi au Sud, il bénéficie tous les ans de riches récoltes, et son peuple et ses soldats vivent comparativement dans le calme.
>
> 今海內分崩，唯有荊州境廣地勝，西通巴蜀，南當交阯，年穀獨登，兵人差全。[3]

La période qui s'étend de la prise de pouvoir de Liu Biao à l'établissement des Trois royaumes à cheval sur le Jingzhou est marquée par des appréciations divergentes. Politiquement et socialement, la région est alors relativement calme, avant de connaître des troubles réguliers durant plusieurs siècles, et de voir s'amorcer un paradoxal rééquilibrage du pouvoir du Nord vers le Sud. Culturellement, l'ancien pays de Chu (et à plus forte raison ses zones les plus méridionales) est toujours considéré par certains auteurs comme un espace hostile.

L'implantation démographique du peuple chinois au Sud est un phénomène social majeur de la période qui s'étend des Han aux Tang. La précision des chiffres

---

[1] Voir les deux excellentes synthèses de la structure administrative des Han de l'Est réalisées par Li Xiaojie (*Dong Han zhengqu dili*, p. 3-16) et Rafe de Crespigny (*A Biographical Dictionary of Later Han to the Three Kingdoms (23-220 AD)*, p. 1228-1230).

[2] Sur cette figure importante de la région à la fin des Han, *cf.* chapitre IV.1., et Andrew Chittick, « The Life and Legacy of Liu Biao : Governor, Warlord, and Imperial Pretender in Late Han China ».

[3] *Hou Han shu*, 64.2124. Voir la traduction de Yoshikawa Tadao : « Scholarship in Ching-chou 荊州 at the End of the Later Han 後漢 Dynasty », p. 8.

donnés (et non leur exactitude, de tous temps sujette à caution) est l'indicateur de la réalité démographique et de connaissances avancées en la matière. Évidemment, comme le montrent les cartes historiques modernes, les commanderies dans l'orbe immédiate du pouvoir central sont les plus denses et réduites en superficie alors que celles des territoires nouvellement acquis sont moins peuplées et bien plus vastes, ce qui confirme le contrôle tout relatif desdites régions. Dans un ordre d'idées similaire, il ne faudrait pas oublier que ces frontières, internes (entre les commanderies entre elles, et avec les principautés) comme externes (avec les royaumes limitrophes), sont tout sauf fixes.

I.2.4. Le Jingzhou à la croisée des Trois royaumes et des Six Dynasties

Il est écrit dans le célèbre incipit au *Sanguo yanyi* 三國演義 (Roman des Trois royaumes), que « ce qui a longtemps été séparé à coup sûr se réunira, et ce qui a longtemps été uni à coup sûr se séparera » (分久必合，合久必分)[1]. Bien qu'écrite un millénaire après la période des Trois royaumes, cette maxime résume assez bien l'époque de tumulte politique qui suit la fin des Han. La chute des Han de l'Est est corrélée au poids grandissant des grands clans, qui dominaient l'économie et la société locale. Toutefois, en raison de la nature de l'agriculture qui était pratiquée au Sud, l'influence de ces grandes familles semble y avoir été moindre. Le délitement de la fin des Han donne naissance à une courte mais intense période de transition qui voit trois royaumes (le Wei 魏, le Shu 蜀 et le Wu 吳) se disputer les ruines de l'Empire. La période des Trois royaumes est importante, car il s'y opère une distinction nette entre Nord et Sud à partir de la fondation du Wu. Ces temps marquent en outre la fin de l'unité impériale.

Étant donnée sa position, le Jingzhou est l'un des derniers espaces à se trouver incorporé à l'un des Trois royaumes. Objet de convoitise, il se trouve à l'exact carrefour des trois États. En témoignent les nombreuses batailles s'y déroulant, notamment la plus célèbre, celle de la Falaise rouge (Chibi 赤壁) en 208[2]. Après une période de victoires militaires qui voit Cao Cao contrôler une grande partie du territoire dont le Jingzhou, Sun Quan 孫權 (182-252) en prend le contrôle après la bataille de la Falaise rouge, mais pas entièrement, car en 210 la région est divisée entre Liu Bei 劉備 (161-223) et Sun Quan. Ce n'est qu'à partir de 215, date à laquelle Changsha et Guiyang sont prises à Liu Bei, et

[1] Luo Guanzhong, *Sanguo yanyi*, p. 1.
[2] Tan Qixiang, *Changshui ji, shang*, p. 302.

finalement en 219, que le Jingzhou passe sous l'entière domination du Wu, avant que les Jin de l'Ouest n'unifient la Chine, puis le Sud en 280. Au cours de cette période, c'est dans l'ensemble le Wu qui contrôle les cours moyen et inférieur du fleuve Bleu. Le royaume devient un centre commercial et culturel de premier ordre, qui accompagne le développement de sa capitale à Jianye 建業 (Nankin).

En 208, après la bataille de la Falaise rouge, Cao Cao ne conserve du Jingzhou que des parties des commanderies de Nanyang, Jiangxia, Nan, alors que les autres sont sous le contrôle de la coalition menée par Sun Quan et Liu Bei. Le siège administratif du Jingzhou des Wei est à Xinye 新野 (sud-ouest du Henan) et la commanderie de Nanyang est divisée en trois. Le partage des commanderies donne le résultat suivant : Nan, Lingling et Wuling passent sous la coupe du Shu, Jiangxia, Guiyang et Changsha sont confiées au Wu, tandis que Nanyang, Xiangyang et Nanxiang 南鄉 passent au Wei. En 219, les défaites successives du Shu face au Wei et au Wu lui font perdre définitivement le contrôle du Jingzhou. Le Wei compte alors sept commanderies et le Wu, dont le siège est à Jiangling 江陵 (Hubei), onze[1]. Il semblerait enfin que le système des « foyers et districts » (*xianhu* 縣戶), fondé sur le modèle des « colonies agricoles » (*tuntian* 屯田) en vigueur au Nord, ait été expérimenté par le gouvernement de Sun Quan. Il s'agissait d'un système d'implantations forcées de colonies de paysans soldats, comparable à celui de Cao Cao[2].

La réunification de l'empire par les Jin de l'Ouest 西晉 (266-317) sous l'égide d'une famille de militaires du Nord, les Sima 司馬 [3], marque la fin temporaire des divisions. Celles-ci reprennent pourtant rapidement lorsque les Jin de l'Est 東晉 (318-420) se replient au Sud au IV[e] siècle. Regroupés autour de Nankin, qui devient la capitale des empires méridionaux qui se succèdent jusqu'aux Sui, ils fuient les invasions *xianbei* 鮮卑 au Nord, qui provoquent la destruction de Luoyang, pour la seconde fois en 311 après 190, et de Chang'an en 316. Au Nord, l'espace reste sous le contrôle d'une dynastie

[1] Au Wei : Nanyang 南陽, Jiangxia 江夏 au nord de Changsha, Xiangyang 襄陽, Nanxiang 南鄉, Xincheng 新城, Shangyong 上庸 et Weixing 魏興. Au Wu : Nan 南, Jiangxia 江夏 au sud de Changsha, Changsha 長沙, Xiangdong 湘東, Guiyang 桂陽, Linhe 臨賀, Lingling 零陵, Hengyang 衡陽, Wuling 武陵, Jianping 建平 et Yidu 宜都.

[2] Rafe de Crespigny, *Generals of the South : The Foundation and Early History of the Three Kingdoms State of Wu*, p. 330.

[3] Sur la prise de pouvoir des Sima, voir Damien Chaussende, *Des Trois royaumes aux Jin. Légitimation du pouvoir impérial en Chine au III[e] siècle*, p. 171-227.

tabghatche, les Wei du Nord, et de leurs épigones, dont les capitales sont à Pingcheng 平城 (région de Datong), et Luoyang. La zone au nord du cours moyen du fleuve Bleu est alors la partie méridionale la plus développée de l'Empire. Bien qu'elle soit considérée comme la plus grande ville du monde à l'époque avec plus d'un million d'habitants, le choix de Nankin comme capitale semble étonnant de ce point de vue[1]. Au sud du Fleuve voisine un mélange d'émigrés chinois et de populations autochtones, formant un équilibre instable jusqu'à l'avènement des Liu Song 劉宋 (420-479)[2].

La région de l'ancien royaume du Chu est relativement prospère. Toutefois, son contrôle effectif par les dynasties méridionales n'en demeure pas moins problématique. En 280, alors que le Wu a été officiellement soumis, le Jingzhou et le Yangzhou sont encore disputés par le pouvoir des Jin de l'Ouest, qui cherche à consolider définitivement son emprise sur le Sud : les puissantes et peuplées commanderies de Nan et Nanyang sont ainsi divisées tandis que les commanderies méridionales sont transférées au Guangzhou[3]. La province compte alors vingt-trois commanderies et principautés. En 291, la province de Jiangzhou est créée en prenant des commanderies au Jingzhou et au Yangzhou. En 307, c'est au tour du Xiangzhou d'être instauré, à partir des territoires du Jingzhou et du Jiangzhou, avant d'être rattaché au Jingzhou une vingtaine d'années plus tard. Outre le Yangzhou de l'Est, la province du Jingzhou est l'autre pôle d'importance sous les Jin, en particulier sa zone nord : la Han et le fleuve Bleu qui se rejoignent permettent le développement d'importants centres urbains à Jiangling et Xiangyang, et le long de la rivière Xiang[4]. Ces modifications administratives risqueraient cependant de masquer un fait démographique saillant : le recensement de 280, après la réunification effective du territoire, compte 2 459 840 foyers pour 16 163 863 individus, soit le quart de la population qu'ont compté les Han. Nombre élevé de morts, migrations forcées et enregistrements défaillants, les raisons de cette chute soudaine sont multiples[5].

D'un point de vue administratif, l'empereur Wu 武 (r. 265-290), fondateur des Jin, souhaite centraliser l'État, en donnant des principautés aux membres de sa famille, et en nommant des « fonctionnaires mutables » dans les unités administratives, et ainsi combiner les deux systèmes de découpage administratif du territoire, pour obtenir

[1] Charles Holcombe, « Southern Integration : The Sui-Tang (581-907) Reach South », p. 754.
[2] Albert Dien, *Six Dynasties Civilization*, p. 4.
[3] *Zizhi tongjian*, 81.2567-2568, et *Jin shu*, 15.454.
[4] David Graff, *Medieval Chinese Warfare. 300-900*, p. 76.
[5] Yang Lien-sheng, « Notes on the Economic History of the Chin Dynasty », p. 113-114.

davantage de pouvoir. En effet, la volonté de fusionner les deux systèmes (opposés, mais seulement en théorie) des « commanderies et districts » (*junxian* 郡縣) hérité des Qin, et des « fiefs établis » (*fengjian* 封建) hérité des Zhou est manifeste dans la politique impériale de l'époque, comme l'exprime le *Wudeng lun* 五等論 (Essai sur les Cinq degrés) de Lu Ji 陸機 (261-303), qui penche à titre personnel pour la seconde solution. La division du territoire sous les Jin comprend des provinces (*zhou*), des commanderies et districts, et au niveau des commanderies, toujours des principautés, à l'importance stratégique. En effet, les critères de classement, de taille et donc d'importance, s'exercent en nombre de foyers. En 266, on compte quatre-vingt-dix commanderies et vingt-sept principautés. Or, ces dernières sont uniquement distribuées au Nord et à l'Est. Cela tend à prouver que l'Empire nouvellement créé et unificateur ne contrôle que partiellement le centre et le sud du pays, qui sont des régions trop récemment acquises. En outre, elles ne jouissent pas d'un grand prestige auprès des princes de la famille impériale étant donné leur éloignement de la capitale[1].

En 315, la rétrogradation de Tao Kan 陶侃 (259-334), alors en charge du Jingzhou, au rang de gouverneur du Guangzhou, montre qu'il existe une hiérarchie entre les provinces et que le Jingzhou est supérieur au Guangzhou[2]. En se rebellant et en prenant contrôle du Jingzhou en 319, Wang Dun 王敦 (266-324), de la grande famille des Wang de Langye, inaugure l'emprise des seigneurs de la guerre sur la région[3]. Au IV^e^ siècle, tout le Jingzhou est sous la domination de Huan Xuan 桓玄 (369-404), fils de Huan Wen 桓溫 (312-373), chef émigré du Nord, qui avait mis la main sur la région en étant nommé gouverneur en 345[4]. Chen Yinque 陳寅恪 (1890-1969) a souligné l'importance historique des « garçons de Chu » (Chuzi 楚子), qui assoient leur domination militaire sur l'ensemble des dynasties ayant régné au Sud (jusqu'aux Liang) : les généraux Tao Kan, Huan Wen et son fils Huan Xuan, ou encore Liu Yu 劉裕 (363-422), fondateur des Liu Song, et Xiao Daocheng 蕭道成 (427-482), fondateur des Qi du

[1] Damien Chaussende, *Des Trois royaumes aux Jin. Légitimation du pouvoir impérial en Chine au III^e^ siècle*, p. 311-312, 317, 319-320.
[2] *Zizhi tongjian*, 89.2824.
[3] David Graff, *Medieval Chinese Warfare. 300-900*, p. 82, Dominik Declercq, *Writing Against the State. Political Rhetorics in Third & Fourth Century China*, p. 310.
[4] Pour plus de détails, voir *infra* chapitre IV.1.4.

Sud, tous originaires du Chu élargi par les historiographes, jouèrent un rôle majeur dans les conflits militaires puis politiques du haut Moyen Âge[1].

Les Ve et VIe siècles sont traditionnellement considérés comme une période faste pour la Chine du Sud. Au Nord, les guerres font des ravages. Sous les Dynasties du Sud et du Nord, le nombre de commanderies augmente sensiblement, si bien que leur superficie se réduit ; sous les Liu Song, le Jingzhou est administré depuis Xiangyang (Hubei), préfecture que les Qi du Sud déplacent à la commanderie de Nan, avec contrôle sur le Yongzhou, et les régions occupées par les Man 蠻. Lorsque les Liu Song prennent le pouvoir, ils divisent le « grand » Jingzhou en plusieurs entités, avec un Jingzhou ainsi qu'un Yongzhou au Nord, un Yingzhou 郢州 au centre, et un Xiangzhou 湘州 ainsi qu'un Sizhou 司州 au Sud[2]. Afin d'éviter de reproduire les erreurs commises sous les Jin, les Liu Song tentent de nommer des membres de la famille impériale, et notamment des princes-héritiers, aux postes-clés de gouverneur régional. C'est l'un des fils de Liu Yu, le fondateur de la dynastie, qui est nommé à la tête du Jingzhou. C'est que « le Jingzhou était considéré comme une province de première importance » (以荊州地重), à la fois en raison de son emplacement, mais aussi du contingent de soldats qu'elle fournissait aux armées impériales[3]. Liu Yu avait laissé comme dernière volonté que « ses fils occupassent successivement le poste de gouverneur de Jingzhou » (諸子次第居荊州)[4].

La fin des Qi du Sud semble marquée par des rivalités intenses autour du contrôle de la macrorégion formée par les provinces du Jingzhou et du Yongzhou, en proie, comme sous les Liu Song, aux révoltes de populations *man* et du petit peuple[5]. Au Nord, le système des « champs équivalents » (*juntian* 均田), est mis en place à partir de 477 par les Wei du Nord, pour allouer des terres aux familles, en fonction de leur taille[6]. Il est une manière de rééquilibrer les forces en limitant le pouvoir de l'aristocratie locale. Au Sud, les combats incessants déséquilibrent la société ; des hommes forts sont nommés à des postes de gouverneurs militaires, le nombre de circonscriptions administratives augmente afin de réduire le pouvoir de certains seigneurs puissants. Lors de la transition entre les Qi du Sud et les Liang, « le Jingzhou se trouvait dans un grand manque, tant

[1] Chen Yinque, *Wei-Jin Nanbeichao shi jiangyan lu*, p. 172-192.
[2] *Song shu*, 35.1028.
[3] *Zizhi tongjian*, 120.3769, et David Graff, *Medieval Chinese Warfare. 300-900*, p. 87.
[4] *Zizhi tongjian*, 123.3869 (traduction inédite de François Martin).
[5] *Cf. infra*, chapitre IV.1.1.
[6] Albert Dien, *Six Dynasties Civilization*, p. 8.

l'administration que les particuliers. [Le gouverneur militaire] Xiao Dan pratiqua une politique sévère et soigneuse. Il agrandit les colonies agricoles, diminua les corvées, s'enquit des familles des soldats tués et subvint à leurs besoins » (荊州軍旅之後，公私空乏，憺厲精為治，廣屯田，省力役，存問兵死之家，供其乏困)[1]. Alors que le Sud est en crise, l'obtention du pouvoir par les Liang, puis le règne de l'empereur Wu, consacrent la reprise en main de nombreuses régions :

> L'empereur Wu des Liang mit un terme aux irruptions de violence et apaisa les troubles. Il reprit l'ancien territoire du Wu dans son giron, et la dixième année de l'ère Tianjian (512, « contrôle-de-l'empereur-sur-le-territoire »), on comptait vingt-trois provinces, trois cents cinquante commanderies et mille vingt-deux districts. Ensuite il se donna pour tâche de restaurer l'ancien espace de l'empire, et mit en place des stratégies pour élargir le territoire aux pays de Min et de Yue, récupérer l'espace autour de la Huai, pacifier les « grottes » des Li, briser les Zangke. Comme les anciennes provinces étaient vastes, on en divisa certaines pour en établir un plus grand nombre. Au milieu de l'ère Datong (*ca.* 540), on comptait cent sept provinces ; les commanderies et districts évoluèrent en conséquence.
>
> 梁武帝除暴寧亂，奄有舊吳，天監十年，有州二十三，郡三百五十，縣千二十二．其後務恢境宇，頻事經略，開拓閩越，克復淮浦，平俚洞，破牂柯，又以舊州遐闊，多有析置．大同年中，州一百七郡縣亦稱於此．[2]

L'histoire prosopographique des Liang est autant celle de ses souverains que de l'usurpateur Hou Jing 侯景 († 552). Ce dernier prend la capitale Jiankang et se proclame empereur en 551. Sa rébellion, entamée en 548, marque la fin de l'âge d'or des Liang symbolisé par le règne de l'empereur Wu, et précipite la chute des dynasties méridionales. La réunification qui suit cristallise la faiblesse du pouvoir central au Sud, dominé par des potentats locaux aux mains de quelques familles. Le Jingzhou est séparé en deux, après la conquête de Jiangling par les Wei de l'Ouest en 554. La fin des Liang est le théâtre de déchirements qui aboutissent aux Liang « légitimes », sous la coupe de Chen Baxian 陳霸先 (503-559), futur fondateur des Chen, et des Liang postérieurs regroupés autour de Jiangling. À la même époque, il y a sous les Wei postérieurs trois Jingzhou, tous sur le territoire du Henan : un Jingzhou au district Rang 穰 (actuel Deng 鄧), un Jingzhou du Sud à Anchang 安昌 (district de Queshan 確山), et un Jingzhou de l'Est à Ciyang 泚陽 (actuel Biyang 泌陽), ce sont là les « Trois Jing » (San Jing 三荊). Sous les Chen, fondés en 557 par le général Chen Baxian qui met donc fin au rêve impérial de Hou Jing, le siège du Jingzhou est à Gong'an 公安 (sud du Hubei). L'espace du Jingzhou connaît une

[1] *Zizhi tongjian*, 145.4516. Traduction inédite de François Martin.
[2] *Sui shu*, 29.807, et Annexe 1.A.8.

instabilité à la mesure de celles traversant les royaumes et dynasties qui animent le haut Moyen Âge chinois. Il est intensément disputé et donc souvent divisé, par des raids externes ou des révoltes internes[1].

I.2.5. Réunification et décentralisation sous les Sui et les Tang

Avec la réunification, le contexte est différent : il est désormais question de l'espace d'un empire, et l'échelle devient continentale. L'espace sous contrôle est légèrement moins vaste (4 millions de kilomètres carrés) que sous les Han (6 millions), mais les rapports sont du même ordre. L'espace impérial est peu ou prou le même : au Sud-Ouest, les Sui ont perdu les terres du Yunnan, domaine du royaume de Nanzhao, mais ont récupéré la côte du Zhejiang et ont étendu leur contrôle dans la région du Gansu[2].

Les Tang 唐 (618-907), comme les Sui et avant eux les dynasties tabghatches, forment une dynastie du Nord, aux mœurs éloignées de celles des populations méridionales. L'époque des Sui et des Tang marque la fin de l'hégémonie économique et culturelle du Nord sur le Sud. Les raisons sont multiples, des transferts de populations nobiliaires, aux catastrophes naturelles (inondations au Nord-Est) et crises militaires (principalement autour d'An Lushan 安祿山, 703-757), en passant par le développement des échanges commerciaux par le Grand canal, qui font du Sud le grenier de la Chine. Le Sud devient à cette époque le centre économique et démographique de l'Empire. On compte toutefois de nombreuses périodes durant lesquelles le Sud est séparé de l'Empire, notamment au cours du combat de Huang Chao 黃巢 (835-884) pour Chang'an, entre 880 et 883. Le cours moyen du fleuve se trouve alors détaché du reste de l'Empire pendant une dizaine d'années, entre 876 et 886[3].

Contrairement à ce qui prévalait depuis l'Antiquité tardive et durant les premiers règnes éclairés et autoritaires des Tang, les suites de la révolte d'An Lushan marquent une décentralisation totale du pouvoir comme de l'économie. C'est un trait politique fondamental des Tang. La chute des Tang, qui suit donc une période de contrôle relatif de la région qui nous occupe, marque son éclatement. Cette fragmentation extrême

[1] Voir *infra*, chapitre IV.1.1.
[2] *Jiu Tang shu*, 38.1393. Sur l'histoire du Nanzhao, voir Charles Backus, *The Nan-chao Kingdom and T'ang China's Southwestern Frontier*.
[3] Wang Gungwu, « The Middle Yangtze in Tang Politics », p. 226.

accrédite l'idée de l'instabilité d'une telle région. L'expression figée « tronc solide, branches faibles » (*qiang gan rou zhi* 強幹弱枝) caractérise l'absence de stabilité de l'État sous les Tang[1]. Il ne faut pas oublier qu'en dépit d'une réunification effective pour ce qui est des pouvoirs politiques, le Sud et l'Ouest mirent plus de temps à retourner dans le giron central.

Outre la prévalence progressive du système des commanderies et districts sur celui des fiefs, un rééquilibrage démographique et topographique du peuple chinois s'effectue dans et sur des dimensions semblables à celles en vigueur aujourd'hui en République populaire de Chine. Alors que 65% des districts étaient encore situés dans les bassins du fleuve Jaune et de la Wei, un mouvement de migration méridional s'amorce, et dès le milieu de la dynastie Tang, plus de la moitié de la population s'est déplacée au Sud de l'empire (bassins de la Huai et du fleuve Bleu). Comment expliquer cet afflux de populations ? Il y a moins de 4 millions d'habitants dans les régions méridionales en l'an 2, pour un total de 57 millions d'âmes dans l'ensemble de l'Empire. En 140, 7,5 millions des 48 millions de Chinois vivent au Sud, ce qui correspond pratiquement à un doublement de la population méridionale en moins de 150 ans, et surtout à une augmentation de sa part relative[2]. Le centre démographique de la Chine poursuit donc son déplacement progressif vers le sud et au X^e^ siècle plus de la moitié de la population chinoise habite au sud du fleuve Bleu. Il semble que la reconquête de la Chine du Sud par les Sui et les Tang ait été un succès car les méridionaux souhaitaient tout autant participer au projet de réunification, parfois depuis plus longtemps que les gens du Nord[3]. Et cette volonté manifeste se décline dans le fait que la Chine du Sud devient par la suite le centre économique et culturel de la Chine. Le Grand canal est antérieur, mais il prend de l'importance sous les Sui qui le développent fortement, et surtout sous les Tang : il sert en effet de voie essentielle pour le transport des impôts en grains du Sud – où l'on récolte – vers le Nord – où la majorité de la population se trouve encore. Le transport fluvial est en effet bien souvent le seul moyen d'approvisionner en grandes quantités. Il est donc la condition du développement économique de la région, car il s'agissait bien d'aller chercher des ressources dans l'endroit dont elles provenaient[4]. Les voies de

[1] Wang Gungwu, « The Middle Yangtze in Tang Politics », p. 199, 207.
[2] Rafe de Crespigny, *Generals of the South : The Foundation and Early History of the Three Kingdoms State of Wu*, p. 15.
[3] Charles Holcombe, « Southern Integration : The Sui-Tang (581-907) Reach South », p. 771.
[4] Mark Edward Lewis, *China's Cosmopolitan Empire : The Tang Dynasty*, p. 23.

communication terrestre présentaient trois objectifs aux routes empruntées par les fonctionnaires, les militaires et les marchands : la collecte des impôts, le fait d'imposer l'autorité impériale, et celui d'étendre son influence culturelle[1].

Administrativement et géographiquement, l'Empire unifié s'organise à travers l'introduction de découpages inédits. Ces divisions s'expliquent par des dimensions elles-mêmes inédites, et l'obligation de trancher par rapport aux échecs que représente la succession d'empires plus ou moins éphémères dans le cadre d'une Chine désunie depuis la chute de la maison des Han. Selon le traité géographique du *Sui shu*, le découpage raisonné, l'ordonnancement des unités administratives et régionales du pays et l'administration de la géographie du pays sont ensuite présentés comme les fondements de sa prospérité économique et culturelle :

> Alors on divisa les terres en trois types, on institua cinq rangs nobiliaires, et on étendit le territoire de la capitale jusqu'à mille *li* de rayon, on sépara les [zones] Yao et Huang[2] des Neuf zones[3]. Dix principautés formèrent un *lian*, et chaque *lian* avait à sa tête un commandant, les districts furent divisés en groupes de trois cents familles, à la tête desquels était placé un chef. C'est grâce à cela que l'on établit des fondements solides qui protègent le royaume et lui donnent prospérité et culture, revitalisent les traditions et protègent le peuple !
>
> 於是分土惟三，列爵惟五，千里以制畿甸，九服以別要荒．十國為連，連有帥，倍連為卒，卒有正．皆所以式固鴻基，蕃屏王室，興邦致化，康俗庇人者歟！[4]

L'organisation administrative sous les Sui est la suivante : en 583, les commanderies perdent leur rôle militaire et sont remplacées par des *zhou* au cours du règne de l'empereur Wen 文 (r. 581-604). L'empereur Yang 煬 (r. 604-618) revient néanmoins au système *junxian* en 607, articulé en trois niveaux : la province, la commanderie, le district[5]. La faiblesse en nombre de la population des Sui dans les chiffres donnés par le traité géographique s'explique probablement par le fait qu'ils reprennent en fait les chiffres des Chen. Les Sui constituent la dynastie à la durée de vie la plus brève du haut Moyen Âge, et leur population globale s'amoindrit[6]. Les causes et

---

[1] Voir Michael Nylan, « The Power of Highway Networks during China's Classical Era (323 BCE-316 CE) : Regulations, Metaphors, Rituals, and Deities », et Rafe de Crespigny, *Generals of the South : The Foundation and Early History of the Three Kingdoms State of Wu*, p. 24.

[2] Ce sont les deux zones les plus éloignées du centre, qui correspondent par extension aux pays (tributaires) étrangers les plus lointains.

[3] Désigne les neuf zones concentriques, chacune large de cinq cents *li*, qui encadrent le domaine propre de l'empereur autour de la capitale, sous les Zhou.

[4] *Sui shu*, 29.806, et Annexe 1.A.2.

[5] Étienne Balazs, « Le Nouvel Empire : l'époque des Souei et des T'ang », p. 190.

[6] Edwin Pulleyblank, « Registration of Population in China in the Sui and T'ang Periods », p. 296.

conséquences de ces phénomènes sont explicitées dans cet extrait du traité géographique du *Jiu Tang shu* 舊唐書 (Ancienne histoire des Tang) :

> Lorsque les Sui pacifièrent les Chen, le monde fut unifié. Durant la troisième année de l'ère Daye (607), les provinces devinrent des commanderies ; reprenant le système en vigueur sous les Han, on établit des Commandants de la garnison de la préfecture métropolitaine [pour la région de la capitale] et des Inspecteurs provinciaux pour surveiller les gouverneurs de commanderies. En tout, sur les registres des Sui [on trouvait] quatre-vingt-dix commanderies, mille deux cent cinquante-cinq districts, 897 536 foyers et 4 619 956 habitants. Le territoire d'Est en Ouest mesurait 9 300 *li*, du Sud au Nord 14 815 *li*. L'Est et le Sud [du territoire] bordent l'Océan, l'Ouest atteint les oasis d'Asie centrale, le Nord jouxte Wuyuan, c'étaient là l'apogée de l'extension du territoire des Sui. Durant les dernières années de l'ère Daye, les brigands pullulaient, les commanderies et les districts tombaient en ruine, et la population avait diminué. Peu de temps après que Gaozu reçut le mandat [du Ciel], il changea les commanderies en provinces. Au cours de la septième année de l'ère Wude (624), les inspecteurs devinrent des gouverneurs.
>
> 及隋氏平陳，寰區一統．大業三年，改州為郡，亦如漢制，置司隸、刺史，以糾郡守．大凡隋簿，郡百九十，縣一千二百五十五，戶八百九十萬七千五百三十六，口四千六百一萬九千九百五十六．其地東西九千三百里，南北一萬四千八百一十五里．東、南皆際大海，西至且末，北至五原，隋氏之極盛也．及大業季年，羣盜蜂起，郡縣淪陷，戶口減耗．高祖受命之初，改郡為州，太守並稱刺史．其緣邊鎮守及襟帶之地，置總管府，以統軍戎．至武德七年，改總管府為都督府．[1]

Les deux Jingzhou ne font plus qu'un sous les Sui, et en 607 on le renomme commanderie de Nan 南, le siège restant à Jiangling. Sous les Tang, il est renommé commanderie de Jiangling jusqu'en 742 ; au recensement de 639, il comporte 10 260 foyers pour 40 958 habitants. Entre les Sui et les Tang, le Jingzhou connaît une brève période d'instabilité, avec la création d'un État Liang 梁 au Hubei pendant cinq ans, et d'un Chu 楚, tout autant éphémère, au Jiangxi, signes de la survivance du modèle « Chu » d'indépendance régionale, et de l'instabilité récurrente de cette région[2].

D'un point de vue administratif, les Tang opèrent une décentralisation de leurs institutions, et reviennent à partir du règne de l'empereur Taizong 太宗 (r. 626-649) sur le découpage de l'empire, afin d'atteindre un équilibre entre pouvoirs central et local. Après la création d'un grand nombre de subdivisions administratives au moment de la fondation des Tang pour récompenser des fidèles, l'empereur Taizong divise en 627 l'Empire en dix « circuits » (*dao* 道) héritiers des provinces, dans un découpage établi en fonction des barrières naturelles. La région correspondant au Jingzhou devient le circuit

[1] *Jiu Tang shu*, 38.1384.
[2] Charles Holcombe, « Early Imperial China's Deep South : The Viet Regions through Tang Times », et *Xin Tang shu*, 90.3777.

de Jiangnan 江南. Cette volonté de décentralisation politique se traduit aussi par la diminution du nombre de commanderies et de districts[1]. La préfecture (*zhou* 州) constituait l'unité principale du gouvernement local ; elle était en théorie dotée d'une population d'environ 100 000 foyers ; une préfecture de 50 000 habitants était en réalité considérée comme relativement importante (en dehors des préfectures de la plaine centrale). Au dessus de la préfecture, le circuit *dao* ne constituait pas une région administrativement claire, sauf pour les agents gouvernementaux qui souhaitaient effectuer des inspections de grande ampleur[2]. Sous l'administrateur (*ling* 令), travaillait le *li* 吏, fonctionnaire local préposé à son service, qui était un rouage essentiel au bon fonctionnement de la machine bureaucratique, en raison de ses compétences et de son enracinement local. L'administrateur était un bureaucrate de carrière, envoyé sur place. Cette affectation provinciale était vue comme un passage obligé dans l'attente d'une promotion à un poste plus prestigieux à la cour. Il fallait donc à ces officiels construire leur connaissance des régions par la lecture de documents tels que des traités géographiques. Une fois sur place, ils les complétaient en s'appuyant sur des informateurs locaux, comme les administrateurs.

Après 733, les provinces méridionales sont encore divisées, pour atteindre le nombre de quinze. Il y a au VIII^e^ siècle 350 commanderies (*zhou* 州), 1 500 districts et 16 000 cantons (*xiang* 鄉) pour un total d'environ 50 millions de personnes[3]. Le nombre de divisions territoriales est réduit, et ces dernières épousent les frontières naturelles et maillées d'un réseau de communication très efficace, composé de nombreux relais. L'accroissement de leur superficie est toutefois limité, afin d'empêcher le développement de potentats locaux menaçants pour le pouvoir central[4]. Une image répandue prête aux Song la bureaucratisation et la gestion des provinces par le fonctionnariat. Après plusieurs siècles de division politique qui auront vu la mainmise des grandes familles terriennes et militaires sur le pouvoir régional, c'est pourtant sous les Tang que l'administration provinciale et locale reprend ses droits.

---

[1] *Xin Tang shu*, 37.959. Voir encore Wang Gungwu, « The Middle Yangtze in Tang Politics », p. 200, et Charles Holcombe, « Early Imperial China's Deep South : The Viet Regions through Tang Times », p. 125.
[2] Sur ce paragraphe et le suivant, voir Denis Twitchett, « Varied Patterns of Provincial Autonomy in the T'ang Dynasty ».
[3] Étienne Balazs, « Le Nouvel Empire : l'époque des Souei et des T'ang », p. 190.
[4] Denis Twitchett, « Varied Patterns of Provincial Autonomy in the T'ang Dynasty », p. 90.

La régionalisation du pouvoir s'accentue ensuite à partir de la fin du VII[e] siècle, avec le développement d'armées de frontière, mieux entraînées et placées sous le contrôle de gouverneurs militaires. Ce système, officialisé en 737, provoque la création de provinces « frontalières ». Elles renforcent les frontières de l'empire, tout en affaiblissant potentiellement le pouvoir central[1]. Ce mouvement de régionalisation se développe jusqu'à la prise de pouvoir des Song. Liu Zongyuan 柳宗元 (773-819) a publié un pamphlet « Sur les fiefs » (« Fengjian lun » 封建論) contre le système *fengjian*[2]. Au Sud et dans l'aire du Jingzhou, la majorité des gouverneurs sont des bureaucrates de carrière, des gouverneurs civils (*guancha shi* 觀察使), et non des militaires professionnels (*jiedu shi* 節度使), contrairement aux provinces frontalières du Nord. Ils sont donc envoyés sur place, temporairement. De plus, les régions méridionales se sont considérablement enrichies au cours des années de partition. Elles sont devenues le centre économique de l'empire, et approvisionnent le Nord en grains par le Grand Canal. Elles constituent donc une source d'enrichissement pour les gouverneurs s'y retrouvant en poste. Au Sud, ce n'est donc pas leur puissance militaire mais leur pouvoir économique qui constitue une menace envers le centre.

[1] Ce qui eut lieu avec la révolte d'An Lushan en 755, le plus puissant de ces gouverneurs.
[2] *Quan Tang wen*, 582.5875-5877.

Chapitre II. Géographie et Empire : le Jingzhou dans les écrits antiques et impériaux

Après l'étude de textes fondateurs de l'époque préimpériale, il sera principalement question dans ce chapitre d'un genre particulier : le « traité géographique » (*dili zhi* 地理志), consacré en premier lieu à la géographie administrative. Nous verrons également que les traités analysés recèlent d'autres éléments que l'enregistrement des divisions politiques de l'espace. À travers l'exemple du Jingzhou, nous montrerons la formation d'un discours impérial relatif à l'un de ses espaces et son évolution. Cette évolution se produit en parallèle à celle du contrôle exercé sur le Jingzhou. En effet, cette province se trouve successivement en cours d'intégration, divisée, pour devenir enfin l'un des centres de l'Empire. Quels moyens sont mis en œuvre pour confirmer la prépondérance stratégique du Jingzhou dans les histoires rédigées aux débuts de l'ère impériale ? Un indice de l'importance de cette région est la longueur et la richesse des notices consacrées aux régions excentrées dans les traités géographiques, ainsi que la valeur attribuée aux personnages nommés dans ces régions[1]. Nous tenterons de déterminer s'il existe un décalage entre le discours géographique impérial et le contenu des descriptions portant sur le Jingzhou, comme cela peut exister entre descriptions de l'espace à l'échelle impériale et représentations locales[2]. L'accent sera tour à tour porté sur l'héritage littéraire des textes préimpériaux, sur les coutumes propres aux différents terroirs de l'Empire, et sur la légitimation par l'espace d'un pouvoir au détriment d'un autre.

Qui donc connaît et transmet la connaissance de l'espace et des territoires ? Une fois la mise en ordre du monde théorisée, il importe de la mettre en pratique. À la capitale et dans les lieux où son pouvoir s'incarne directement, c'est le rôle du souverain, placé au centre physique et symbolique de l'écoumène. À l'exception de la circumambulation impériale annuelle dans les hauts lieux des régions (par exemple les montagnes sacrées), ce rôle est dévolu dans les périphéries aux administrateurs régionaux, auxquels les traités géographiques impériaux sont destinés, tout comme les autres traités. Comme l'indique le

[1] *Cf. infra*, chapitre IV.1.3.
[2] Voir David Jonathan Felt, *Patterns of the Earth. Writing Geography in Early Medieval China*, p. 146-213.

passage suivant, la pratique de la notation des phénomènes spatiaux trouve son origine dans l'administration idéalisée des Zhou :

> Sous les Zhou, les agents du Ministère de l'été [chargés des armées], se sont occupés de cartographier les neuf régions [du monde] ; leurs connaissances des obstacles que représentaient montagnes et forêts, fleuves et marais, leur permit de rendre ces routes accessibles. Le Guide instructeur du roi [qui l'escorte dans ses voyages et doit l'instruire sur l'histoire et les mœurs des pays traversés] rattaché au Ministère des finances [en charge de la population] dirige [la rédaction] des monographies locales afin d'observer les actions, et de connaître les coutumes locales. (…) Tous doivent connaître les avantages et les inconvénients [de la terre], savoir distinguer les pays des neuf régions, et ainsi les lier entre elles.
>
> 周則夏官司險，掌建九州之圖，周知山林川澤之阻，達其道路．地官誦訓，掌方志以詔觀事，以知地俗．(…) 周知利害，辨九州之國，使同其貫．[1]

Des pratiques, à la manière de celles décrites ci-dessus, et des textes, comme le *Zhou li* 周禮 (Rites de Zhou), le *Yu gong* 禹貢 (Tribut de Yu) ou le *Shanhai jing* 山海經 (Livre des monts et des mers) forment le cadre intellectuel dans lequel s'inscrivent les traités géographiques analysés ci-après. Ils puisent leur inspiration dans le contenu de rapports de missions et d'écrits locaux, dont la plupart n'ont pas été conservés ou ont été perdus. Les raisons expliquant la perte de ce type de données brutes sont variées : ces écrits peuvent être des comptes rendus bruts de fonctionnaires, de marchands ou de voyageurs, qui n'auront pas vocation à être enregistrés sans modification préalable. Ils peuvent tout autant avoir été des écrits locaux qui circulaient relativement bien au temps de la rédaction des traités, mais qui auront été perdus avec le temps. Ce fut le cas d'un grand nombre de textes, et ce dans tous les domaines du savoir. Souvent leurs seuls titres auront été conservés, et il est permis d'imaginer qu'ils auront pu servir de base aux traités, sans que ces derniers ne les citassent[2].

II.1. Rhétorique de l'espace dans les textes de l'Antiquité

Comment organiser l'espace dans la Chine ancienne ? D'abord par des pratiques rituelles et la mise en place de l'administration royale, mais aussi à travers des textes fondateurs visant à ordonner le monde. Textes et pratiques sont intimement liés : mythologie, géomancie, topomancie, ces domaines qui pensent l'espace en Chine ancienne, impliquent un va-et-vient entre ces deux pôles.

[1] *Sui shu*, 33.987.
[2] *Cf. infra*, chapitre V.2.3.

Les écrits de la période antique informent sur la perception de l'espace en Chine ancienne, notamment au cours des Royaumes combattants, période durant laquelle la plupart des textes fondateurs semblent avoir été, sinon composés, du moins constitués[1]. Un ouvrage comme le *Shuijing zhu* 水經注 (Commentaire du Livre des rivières), qui sera étudié en partie III, utilise de nombreux matériaux des Royaumes combattants. C'est à ce titre que ces textes anciens se révèlent pertinents dans notre analyse. Ils offrent une vision par paliers de l'appréhension de l'espace et du savoir géographique en Chine ancienne. En effet, la plupart des traités géographiques analysés plus loin se réclament explicitement de ce corpus de textes anciens. Un point saillant, démontré par des comparaisons intertextuelles, mérite d'être souligné : outre l'importance que les textes revêtent à l'époque où ils sont écrits, c'est la permanence de leur influence qui compte pour nous, et la façon dont ils sont utilisés, notamment jusqu'aux Tang.

Les éléments fragmentaires concernant le Jingzhou ne constituent pas des monographies géographiques. Ils servent la plupart du temps un discours politique, dont l'objectif (à l'exception du *Chu ci* 楚辭) ne concerne pas la région en question, mais l'écoumène dans son ensemble. Si ces textes constituent bien des fictions relatives à la mise en ordre du monde humain, leurs discours n'en ont pas moins de l'importance. Ils reflètent des événements et les contextes multiples des Printemps et automnes et des Royaumes combattants, et influent fort probablement sur les perceptions ultérieures de l'espace d'époques révolues[2].

II.1.1. Géographes de l'imaginaire et géographies symboliques

Les classiques, et plus généralement les sources transmises, sont autant un agrégat de textes composés à différentes époques et souvent par différentes personnes que le résultat d'un texte pensé, construit et formalisé en tant qu'unité sémantique ordonnée.

Les textes anciens s'inscrivant dans la description du territoire offrent les premiers éléments d'une poétique de l'espace, par laquelle il faut entendre l'ensemble des critères formels de la mise en forme géographique. De même que les règles prosodiques imposent une codification de la parole poétique, la spatialisation poétique obéit à des normes. Le poète procède à des aménagements mantiques, par inclination personnelle,

[1] Les dates de composition ne sont arrêtées que pour un faible nombre de sources.
[2] Yang Lien-sheng, « Historical Notes on the Chinese World Order », p. 21.

religieuse, politique. En Chine ancienne, les liens entre poésie et pouvoir sont si forts que l'on peut, avec François Martin, parler d' « intrication ». La maîtrise de l'art poétique est un instrument d'application de son pouvoir, et le souverain éduque le peuple avec la poésie. Le peuple, en réalité surtout la cour des lettrés, peut en retour se servir de la poésie pour le critiquer[1].

Prenons l'exemple du *Shijing* 詩經 (Livre des Odes), dans lequel il est question du Jingzhou. Avant d'être des poèmes transmis et canonisés, les œuvres du *Shijing* étaient destinées à être chantées. Avec le temps et en fonction de l'utilisation politique souhaitée, leur portée s'est trouvée modifiée. De courts récits agrestes, d'amourettes entre jeunes gens, ces poèmes ont pris un sens politique, utilisés comme symboles d'alliance entre familles ou principautés. Les rivalités et les amours, les chants religieux, bucoliques ou héroïques se révèlent d'une importance fondamentale pour comprendre les relations au sein de la société de la Chine ancienne. Ils sont encore un complément idéal des découvertes archéologiques mortuaires qui renseignent sur l'importance des cultes. Pour les comprendre, il importe de les lire en ayant à l'esprit le contexte dans lequel ils ont été composés[2]. Le schéma spatial des « Vents des pays » (*guo feng* 國風) est à cet égard intéressant : il reprend le découpage du pays en terroirs, plaçant en son centre le domaine royal. Le « vent » y déploie le souffle des pays, à travers des chants populaires d'amour[3]. Dans les « Odes mineures » (*xiao ya* 小雅), consacrées aux héros des temps anciens, est évoquée la relation de vassalité qu'entretient le Jingzhou avec le pouvoir central. L'expédition de 825 av. J.-C. rend hommage à la puissance militaire de Fang Shu, à la tête d'une armée fort nombreuse et organisée. La richesse des détails, la sagesse, la vertu et la clairvoyance de Fang Shu sont accentuées en contraste des barbares des régions du Sud. Les peuples du Jingzhou se soumettent alors à sa « majesté » (*wei* 威) :

> Barbares méridionaux de Jing, vous avez été insensés ; vous vous êtes attaqués à un puissant empire / Fang Shu était d'un âge très avancé ; mais ses conseils annonçaient encore une grande vigueur / Fang Shu dirigea la marche, saisit les chefs qui devaient être soumis à un jugement, et fit une multitude de captifs / Nombreux étaient les chars de guerre. Nombreux et terribles comme le tonnerre et la foudre. Les ordres de Fang Shu étaient clairs, ses récompenses et ses châtiments étaient justes / Il terrassa les Xianyun, et ébranlés par sa majesté, les barbares méridionaux du Jing vinrent se soumettre.

[1] François Martin, « La Parole poétique », p. 69-72.
[2] Edward Shaughnessy, « Western Zhou History », p. 295.
[3] François Martin, « Les Anthologies dans la Chine antique et médiévale : de la genèse au déploiement », p. 14.

蠢爾蠻荊、大邦為讎．方叔元老、克壯其猶．方叔率止、執訊獲醜．
戎車嘽嘽、嘽嘽焞焞、如霆如雷．顯允方叔、征伐玁狁、蠻荊來威．[1]

Le second grand recueil poétique de l'époque préimpériale, le *Chu ci* 楚辭 (Élégies de Chu), est comme son titre l'indique, consacré au Chu. Les thèmes principaux du *Chu ci* sont la mélancolie et la mythologie[2]. Les chants sont considérés comme l'expression du raffinement de la culture de Chu, qui s'est développée en parallèle à celles de la Plaine centrale. Principale figure de cette anthologie, Qu Yuan 屈原 (*fl.* IV^e^-III^e^ siècles av. J.-C.) est parvenu à personnifier la culture de Chu. Les populations autochtones voyaient en lui un ambassadeur de la culture méridionale au sens large, comme en attestent les manifestations populaires ayant suivi sa noyade. Elles sont une origine potentielle, en tout cas passée en tant que telle dans la tradition, des courses de bateau-dragon. Néanmoins, le recueil était aussi revendiqué par la culture lettrée chinoise, car le Chu est devenu le lieu de la mémoire et de la nostalgie pour de nombreux lettrés des Han qui en proviennent, au premier rang desquels Liu Bang 劉邦 (247-195 av. J.-C.), le fondateur de la dynastie[3].

> Âmes, revenez ! Retrouvez calme et sérénité ! Jouissez de la paix à Jing-Chu, retrouvez-y la tranquillité. Exprimez vos souhaits, satisfaites vos désirs ; les aspirations de votre cœur trouveront la paix. Terminez votre vie en des plaisirs sans fin, rassasié d'ans. Âme ! Reviens jouir d'indicibles plaisirs !

> 魂魄歸來！閒以靜只．自恣荊楚，安以定只．逞志究欲，心意安只．
> 窮身永樂，年壽延只．[4]

Comme l'ensemble du recueil, ce passage, tiré d'un poème intitulé « Zhaohun » 招魂 (« Rappel de l'âme »), a la particularité de prendre le Chu pour centre. Dans ces vers consacrés au rappel de l'âme, la voix du poète se confond avec celle du chamane, qui tente de dissuader l'âme de vaquer dans les contrées dangereuses hors des limites cardinales du monde connu, qui est ici la région du Chu, le Jingzhou[5]. Un renversement de perspective s'établit par rapport aux poèmes du *Shijing*, qui considèrent le Chu comme une région marginale. Le Chu est en paix, ce qui peut apparaître en contradiction avec la représentation traditionnelle donnée par l'historiographie chinoise, et l'extrait du *Shijing*

[1] Mao shi zhengyi, 10-2.362. Traduction adaptée de Séraphin Couvreur, Cheu king. Texte chinois avec une double traduction en français et en latin, une introduction et un vocabulaire, p. 205-206.
[2] Rémi Mathieu, *Élégies de Chu*, p. 17-20.
[3] Gopal Sukhu, « Monkeys, Shamans, Emperors, and Poets : The *Chuci* and Images of Chu during the Han Dynasty », p. 146-151.
[4] Yan Kejun, *Quan Shanggu Sandai Qin Han Sanguo Liuchao wen*, 16.79-1. Traduction de Rémi Mathieu : *Élégies de Chu*, p. 188.
[5] Rémi Mathieu, *Élégies de Chu*, p. 185-186.

précité. En outre, la voix qui exprime la mélancolie du Chu est ici probablement pour la première fois celle d'un auteur identifiable, d'un poète (Qu Yuan ?) au sujet duquel nous disposons d'informations favorisant une contextualisation[1].

Dernière œuvre composite de cette section à fournir une représentation symbolique de l'espace, le *Shanhai jing* 山海經 (Livre des monts et des mers) est aussi une géographie imaginaire. Compilé au plus tard avant le Ier siècle av. J.-C., le *Shanhai jing* comprend des récits de plantes et d'êtres vivants hors normes rencontrés dans la nature sauvage. Le schéma cosmographique qu'il propose est celui d'un monde civilisé (dans la partie sur les monts, *Shanjing* 山經) entouré par les mers, intérieure (*hainei* 海內) et extérieure (*haiwai* 海外). Présentant une mythologie et une ethnographie tératologique en contexte spatial, il est le premier exemple de marquage systématique de l'espace. Celui-ci est davantage cultuel que politique. D'une montagne à l'autre, il décrit une faune et une flore fantasmagoriques, présentées en tant que telles car situées en dehors du Centre. Cet aspect se trouve renforcé dans le *Haijing* 海經 (Livre des mers), la seconde partie de l'ouvrage, plus récente, qui s'intéresse davantage aux marges de l'écoumène. Tout autour s'étendent les terres sauvages (chapitres *dahuang* 大荒), peuplées de barbares et de monstres. Le premier livre décrit une relation verticale entre le Ciel et la Terre, et le second établit des démarcations horizontales relativement inédites entre le centre et les périphéries[2].

Dans ce cadre, qu'est-il dit du Jingzhou ? « On trouve des rhinocéros à l'est de la tombe de Shun, au sud de la rivière Xiang, ils ressemblent à des bœufs, de couleur gris-noir, ils n'ont qu'une corne » (兕在舜葬東，湘水南，其狀如牛，蒼黑，一角)[3]. Trois chapitres plus loin, un extrait est dédié à la rivière Xiang 湘 : « la rivière Xiang sourd au pied sud-est de la tombe de Shun, puis l'entoure par l'ouest ; elle se jette dans le [lac] Dongting » (湘水出舜葬東南陬，西環之．入洞庭下)[4].

La géographie en Chine ancienne peut être abordée sous l'angle d'une construction mythique, symbolique. Les référents et marqueurs spatiaux y sont alors plus

[1] François Martin, « Les Anthologies dans la Chine antique et médiévale : de la genèse au déploiement », p. 19-21.
[2] Ruth Meserve, « The Inhospitable Land of the Barbarian », p. 54, et Mark Edward Lewis, *The Construction of Space in Early China*, p. 294-295.
[3] *Shanhai jing jiaozhu*, 10.273. Voir également la traduction de Rémi Mathieu : *Étude sur la mythologie et l'ethnologie de la Chine ancienne : traduction annotée du* Shanhai jing, p. 453.
[4] *Shanhai jing jiaozhu*, 13.332. Rémi Mathieu, *Étude sur la mythologie et l'ethnologie de la Chine ancienne : traduction annotée du* Shanhai jing, p. 508.

théoriques et cosmologiques que simplement topographiques. Certains sont réels et tangibles (stèles, montagnes, rivières, tertres), d'autres moins (frontières, contrées imaginaires, terres du sauvage). Toujours est-il qu'ils figent précisément hommes, animaux, plantes et reliefs dans l'espace que le texte crée. La fonction des marqueurs spatiaux que sont les montagnes n'est pas l'exactitude topographique, tant les indications sont sujettes à caution. C'est ainsi que dans le *Shanhai jing* les lieux cités sont à entendre dans une organisation issue de la tradition cosmologique chinoise. Les localisations prennent place dans un enchevêtrement de cadres et de présupposés culturels qui régissent leurs emplacements respectifs. Ils se situent dans le ballet cosmologique dont ils sont un élément, qui interagit avec d'autres[1]. L'éloignement du centre est patent dans les derniers chapitres. Il signifie le déclin de l'influence de la sphère chinoise, à mesure que l'on s'éloigne du centre vers les contrées barbares peuplées de monstres[2]. Le rapport horizontal entre centre et périphérie est fortement marqué : au-delà des découpages géographiques schématiques proposés, le texte instaure une différenciation entre les régions et les peuples, à travers le champ lexical qui présente la faune éloignée de manière dépréciative.

En résumé, le *Shanhai jing* propose un discours essentiellement politico-religieux/cultuel visant la mise en ordre de l'espace : c'est une chorographie représentant tout l'espace, tel qu'il est perçu en Chine préimpériale. En dépit de cette dimension bien particulière, il est considéré relativement tôt comme une source d'informations géographiques crédibles[3].

II.1.2. Les Neuf provinces et la formation de l'écoumène

Les quelques textes analysés dans cette section mettent en valeur les caractéristiques des Neuf provinces (Jiuzhou 九州), qui ne sont pas toujours les mêmes. Ces différentes versions de la représentation de l'espace chinois antique mettent ainsi en place les conditions futures de la formation politique impériale, qui tentera de combiner les divisions naturelles de l'espace et une rationalisation de l'espace politique. Les origines cosmologiques des textes abordés dans cet intertitre influent sur leur vocabulaire et la

[1] Vera Dorofeeva-Lichtmann, « Why the *Classic of Mountains and Seas* (The *Shan hai jing*) contains topographically inaccurate data », p. 115.
[2] Mark Edward Lewis, *The Construction of Space in Early China*, p. 235.
[3] En attestent les nombreuses reprises des indications fournies par le *Shanhai jing* dans les textes du haut Moyen Âge comme le *Shuijing zhu*. Voir Annexe 3.

représentation de l'espace qui en découle. L'espace y est dans l'ensemble divisé en fonction de critères fondés sur un aménagement spatial naturel, qui définit des limites cardinales rapportées à un centre, des terroirs aux climats particuliers, et des coutumes qui le sont tout autant.

Dans la littérature préimpériale, la mise en ordre du monde s'enclenche par la civilisation des terres de l'écoumène, mais aussi des terres sauvages, et donc des « sauvages » qui les peuplent. Le Ciel est un préalable supérieur qui régit toutes choses, dont la Terre. Ses agents, que sont les premiers souverains, doivent en borner les limites terrestres en civilisant ce qui peut l'être et en excluant ce qui ne peut l'être (les quatre mers des barbares) :

> Naguère, à l'époque de l'empereur Jaune, on fabriquait des barques et des chars pour établir des communications, et ainsi circuler dans le monde entier. Les limites du territoire étaient déterminées sur dix mille *li*, les limites des terres [de l'écoumène] furent tracées et les régions divisées, et l'on obtint dix mille pays d'une centaine de *li*. C'est pourquoi lorsqu'il est écrit dans les *Mutations* que « les anciens Rois bâtirent les dix mille États [du monde] pour s'allier les feudataires », et dans les *Documents* qu'il « [convient] d'unir les dix mille pays [du monde] », c'est de cela qu'il s'agit. Yao subit les inondations, le fracas des eaux galopantes inondant montagnes et collines, le monde fut séparé en douze provinces[1], et Yu fut chargé de contenir [les inondations]. Lorsque les eaux et les terres furent apaisées, il institua les Neuf provinces, ordonna les Cinq zones d'allégeance, et mit en place le tribut en fonction de la qualité des terres.
>
> 昔在黃帝，作舟車以濟不通，旁行天下，方制萬里，畫野分州，得百里之國萬區．是故《易》稱「先王建萬國，親諸侯」，《書》云「協和萬國」，此之謂也．堯遭洪水，懷山襄陵，天下分絕，為十二州，使禹治之．水土既平，更制九州，列五服，任土作貢．[2]

Ce passage est doublement éclairant : il cite les textes anciens qui fondent les premiers traités géographiques, et liste les actions de Yu, qui établissent de leur côté la manière dont l'espace est ensuite représenté. Yu le Grand inscrit sa geste dans la continuité de ses ancêtres et répare les erreurs passées. Tout d'abord, il « apaise les terres et contient les eaux », ce qui permet leur mise en culture. Cette condition permet l'ordonnancement du monde civilisé en neuf provinces *puis* en cinq zones concentriques d'allégeance. La récente découverte du manuscrit Rongcheng 容成 a quelque peu modifié la compréhension traditionnelle des actions de Yu telles que transmises jusqu'à présent. Vera Dorofeeva-Lichtmann a démontré que deux interprétations de la geste de Yu circulaient en Chine préimpériale. La première était une tradition « spirituelle », dans

[1] D'après la note de Yan Shigu (*Han shu*, 28A.1523), les trois autres provinces sont le Bingzhou 并州, le Youzhou 幽州 et le Yingzhou 營州.
[2] *Han shu*, 28A.1523.

laquelle Yu obtenait rituellement son pouvoir auprès d'esprits locaux. La seconde version, passée à la postérité d'un point de vue historiographique, insiste sur la portée administrative de son action, qui formera l'espace politiquement normé[1].

Nous aborderons dans les prochaines pages les quelques textes préimpériaux ou datant des débuts de l'ère impériale s'étant attachés à représenter les Neuf provinces[2]. Le *Huainanzi* 淮南子 ([Écrits du] Maître de Huainan), le *Yu gong*, le *Lü shi Chunqiu* 呂氏春秋 (Printemps et automnes de Messire Lü), le *Erya* 爾雅 (Approcher le convenable) et le *Zhou li*. Le *Huainanzi* sera traité en premier, car les noms donnés aux provinces ne sont pas les mêmes que dans les autres textes. Suivra le *Yu gong*, qui est le texte ayant rencontré le plus grand écho. Le *Zhou li*, par son aspect synthétique, sera étudié en dernier.

Compilé vers 139 av. J.-C. sous l'égide de Liu An 劉安 (179-122 av. J.-C.), prince de Huainan 淮南, le *Huainanzi* est un compendium de la pensée préimpériale. Texte le plus récent du corpus ici présenté, il mérite d'être abordé dans le cas présent pour deux de ses particularités. Imprégné de la culture de Chu, il développe les contours d'une philosophie naturaliste. Dans le chapitre sur les « Formes terrestres » (*dixing xun* 墜形訓), l'auteur se penche sur la « constitution et [la] dimension de la terre, [le] système hydrographique général, [les] zones de confins, [les] relations sols-humains, [les] pays d'outre-mer, [la] théorie de l'évolution des espèces et des métamorphoses ». Cette logique corrélative où tous les éléments géographiques interagissent a une finalité militaire, religieuse et politique[3]. Nous l'avons brièvement évoqué, la seconde spécificité du *Huainanzi* est qu'il ne donne pas les mêmes noms aux provinces, contrairement aux autres textes préimpériaux relatant la constitution des Neuf provinces :

> Qu'entend-on par Neuf provinces ? Il y a la province de Shen au Sud-Est, on dit qu'elle est une terre arable ; la province de Ci en plein Sud, dite terre fertile ; la province de Rong au sud-ouest, dite terre abondante; la province de Yan en plein ouest, dite terre riche ; la province de Ji en plein milieu, dite terre centrale ; la province de Tai au Nord-Ouest, dite terre grasse; la province de Ji en plein Nord, dite terre parfaite; la province de Bo au nord-est, dite terre de latence ; la province de Yang en plein Est, dite terre prospère. (…) Le Sud est le lieu où s'accumulent les souffles *yang,* où résident la chaleur et l'humidité. Les gens y ont des formes pointues : leur mâchoire remonte, ils ont une grande bouche, des paupières très ouvertes. Leurs orifices communiquent avec leurs oreilles ; les veines de leur sang relèvent [du sud]. La couleur rouge régit le cœur. Ces gens sont d'une robustesse

[1] Vera Dorofeeva-Lichtmann, « Ritual Practices for Constructing Terrestrial Space (Warring States-Early Han) », et « The *Rong Cheng shi* Version of the 'Nine Provinces' : Some Parallels with Transmitted Texts ».
[2] Pour un tableau synoptique du découpage de l'écoumène en Neuf provinces, voir Chen Qiaoyi, *Shuijing zhu diming huibian*, p. 1017.
[3] Rémi Mathieu, « Des Formes terrestres », p. 153-156.

précoce, mais meurent jeunes. Leurs terres conviennent aux plants de riz, on y trouve des rhinocéros et des éléphants.

何謂九州？東南神州曰農土，正南次州曰沃土，西南戎州曰滔土，正西弇州曰並土，正中冀州曰中土，西北台州曰肥土，正北沛州曰成土，東北薄州曰隱土，正東陽州曰申土．(…) 南方，陽氣之所積，暑濕居之，其人修形兌上，大口決脽，竅通於耳，血脈屬焉，赤色主心，早壯而夭；其地宜稻，多兕象．[1]

La province de Ci 次 est le nom donné au Jingzhou dans le *Huainanzi*. Le Jingzhou se caractérise d'abord par son orientation cardinale, ici « plein Sud » (正南). Il est ensuite présenté comme une terre fertile, propice à la culture du riz et contenant nombre d'animaux exotiques. Le modèle géographique proposé par le *Huainanzi* est une synthèse entre l'idéalisation territoriale représentée par le modèle de Yu le Grand et les schémas cosmologiques, comme le montrent les interactions entre souffles, climats et caractéristiques physiques. Préludes à ces caractéristiques, le potentiel d'arabilité des sols et leur production habituelle innervent le texte. Ce sont à la fois des facteurs de différenciation entre les régions et des indicateurs précis pour la culture agricole, dont font partie les produits locaux et exotiques, qui constituent le tribut.

Le *Shujing* 書經 (Classique des documents), ou *Shangshu* 尚書 (Documents vénérables), duquel provient le *Yu gong* 禹貢 (« Tribut de Yu [le Grand] »), est traditionnellement considéré comme un recueil reproduisant la pensée politique des Zhou. En dehors des inscriptions oraculaires et sur bronze, il est considéré avec le *Shijing* comme le plus ancien recueil de documents écrits et transmis de Chine, bien que le *Shi Qiang pan* 史牆盤 (Vase [en bronze en forme de bassin pour les libations] du scribe Qiang) du X^e^ siècle av. J.-C. soit parfois tenu pour la plus ancienne tentative connue d'écrire l'histoire en Chine[2]. On estime que l'écriture du *Shangshu* s'étale entre le VIII^e^ et le III^e^ siècle av. J.-C. (et pour les chapitres plus récents, jusqu'au IV^e^ siècle de notre ère)[3]. La rareté d'événements datables mentionnés ne permet pas de dater avec précision la rédaction de la cinquantaine de chapitres qui composent le *Shangshu*, et encore moins de l'ensemble. Rédigés à diverses périodes, ils ont ensuite été assemblés par la tradition. En effet, l'ensemble du texte fut banni sous les Qin comme d'autres ouvrages reconstruits à partir des Han, si bien que nous ne pouvons qu'émettre des suppositions quant à son

[1] *Huainanzi jishi*, 4.312, 352. Traduction d'après Rémi Mathieu, « Des Formes terrestres », p. 161, 176.
[2] Edward Shaughnessy, Sources of Western Zhou History : Inscribed Bronze Vessels, p. 1.
[3] Michael Nylan, *The 'Five Confucian' Classics*, p. 133-134.

contenu pré-Qin[1]. Il n'est donc pas un bloc écrit de manière synthétique, mais une collation de textes (proclamations, harangues, serments, et les actions qui leur sont liées) à l'attention d'officiels qui les déclamaient en lieu et place du souverain ou d'un ministre important lors de cérémonies[2]. Étant donc des discours indirects, ils se devaient d'être consignés par écrit[3].

L'une des sources les plus anciennes traitant du « Tribut » est le *Yu gong*, inclus dans le *Shangshu*. Étant donné la syntaxe et les idées développées dans ce chapitre, et en dépit de références à la plus haute Antiquité (ou probablement justement en raison de ces références), les spécialistes estiment que ce texte a été écrit vers la fin des Royaumes combattants, et très probablement au IIIe siècle av. J.-C.[4]

La geste de Yu le Grand se déroule de la manière suivante : après avoir dompté les eaux, Yu aurait aménagé le territoire des Xia, en procédant à la démarcation et à la localisation des neuf provinces. Pour ce faire il arpenta le territoire, il mailla et dégagea les principales voies de transport et de communication des Neuf provinces (les neuf voies terrestres et les neuf voies fluviales). Il institua le tribut en mettant en place cinq zones concentriques, et il enregistra la liste des monts et rivières[5]. Aux neuf régions constituées, le *Yu gong* surimpose neuf montagnes et neuf fleuves. Dans la littérature, le mythe du déluge et les fréquentes inondations de l'Antiquité semblent à l'origine de la geste de Yu[6]. Tous ces éléments participent de l'ordonnancement du monde.

---

[1] Sarah Allan, « On *Shu* 書 (Documents) and the Origin of the *Shang shu* 尚書 (Ancient Documents) in Light of Recently Discovered Bamboo Slip Manuscripts », p. 548.
[2] François Martin, « La Parole poétique », p. 53.
[3] Sarah Allan, « On *Shu* 書 (Documents) and the Origin of the *Shang shu* 尚書 (Ancient Documents) in Light of Recently Discovered Bamboo Slip Manuscripts », p. 555.
[4] Michael Nylan, *The 'Five Confucian' Classics*, p. 134, Michael Loewe, *Early Chinese texts*, p. 378. Il a longtemps été estimé que le texte avait été écrit durant les Printemps et automnes.
[5] Voir ainsi *Chunqiu Zuo zhuan zhengyi*, 29.1933, et Michael Nylan, « The Power of Highway Networks during China's Classical Era (323 BCE-316 CE) : Regulations, Metaphors, Rituals, and Deities », p. 48.
[6] Voir l'introduction et le premier chapitre de Mark Edward Lewis, *The Flood Myths of Ancient China.*

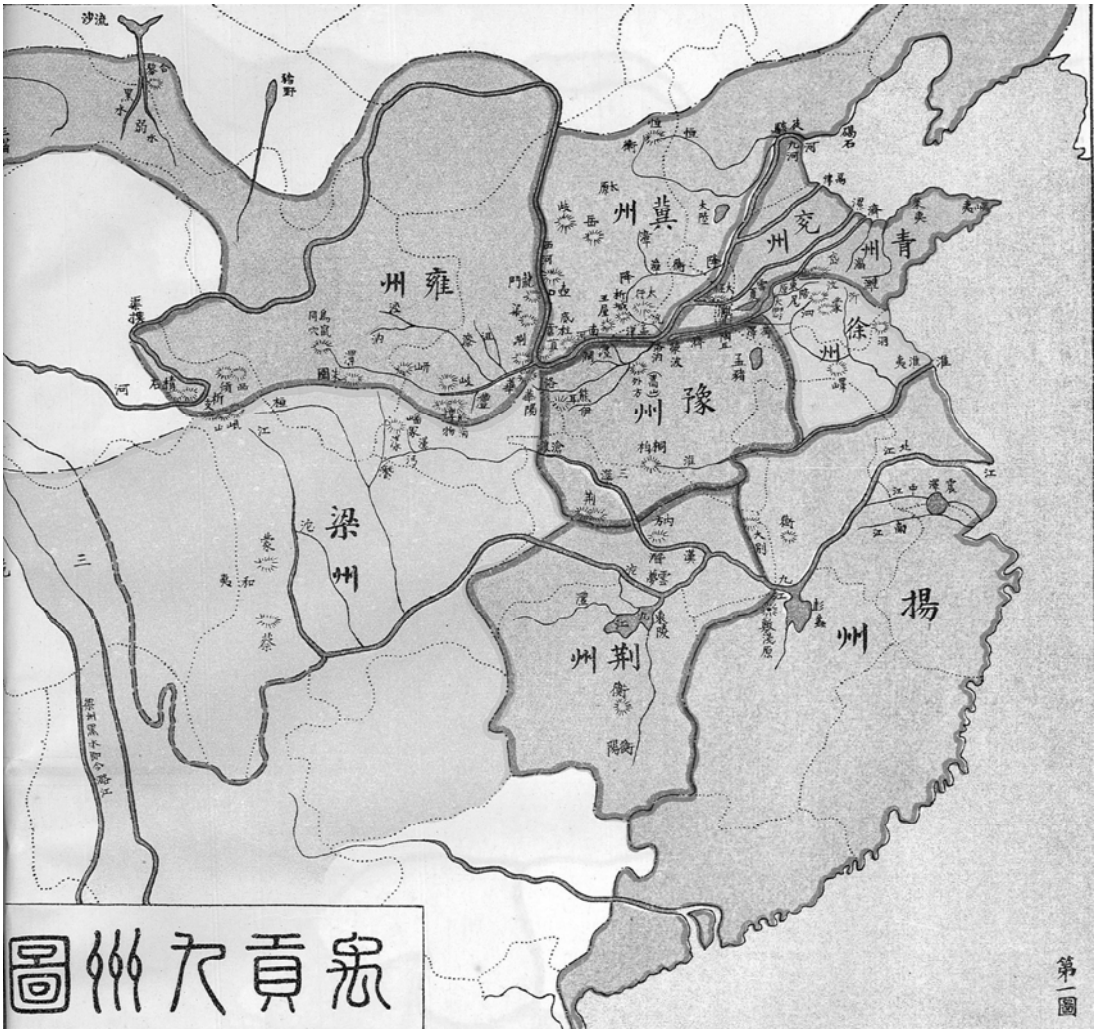

Figure n°8 : Division de l'espace selon le *Yu gong*
(Source : Su Jiarong, *Zhongguo dili yange tu*)

L'espace du *Yu gong* peut se diviser en un carré à neuf cases représentant pour chaque province un orient double (Nord-Est, Sud-Ouest, etc.) auxquels s'ajoute un Centre. La division nonaire trouve son origine dans la pensée numérologique, c'est une grille en 3x3[1]. Le chiffre neuf renvoie depuis l'Antiquité à un nombre indéfini important, qui expliquerait le découpage du monde en « neuf » zones. Le *Shijing* est lui-même divisé en neuf parties. Toutefois, d'indéfini et immense, il perd avec le *Yu gong* sa première valeur pour désigner neuf régions spécifiques et délimitées géographiquement[2]. Selon

[1] Sur la division nonaire, voir Joseph Needham, *Science and Civilisation in China, vol. 3 : Mathematics and the Sciences of the Heavens and the Earth*, p. 236-238.
[2] Voir Mark Edward Lewis, « Warring States : Political History », p. 648. Mencius également évoque neuf États qui composeraient le monde entre les quatre mers. On a pu identifier les neuf provinces comme des

Mark Edward Lewis, la hiérarchie administrative basée sur le modèle mathématique se combine aux grilles des réseaux hydrographiques pour former un schéma géométrique applicable à la terre entière[1].

> Yu divisa le territoire [en neuf provinces]. Suivant les montagnes, il coupa des arbres [pour frayer des chemins). Il prit une connaissance exacte des hautes montagnes et des grands cours d'eau [afin de déterminer les limites respectives des neuf provinces]. (…) La province de Jing s'étend depuis le mont Jing jusqu'au-delà du mont Heng. Le fleuve Bleu et la Han coururent à la mer comme les princes vont à la cour impériale. Les trois Jiang furent parfaitement dirigés. La Tuo et la Qian suivirent chacune leurs lits. Dans le marais de Yun, la terre parut à découvert, et dans celui de Meng les travaux de culture commencèrent. Dans cette province, la terre est humide et boueuse. Les terres cultivées sont de huitième classe ; les revenus des impôts sont de troisième classe. On offre en tribut à l'empereur des plumes, du poil, des dents d'éléphants, du cuir, trois sortes de métaux [de l'or, de l'argent et du cuivre], du bois de sumac pour faire des arcs, des cèdres, des cyprès, des pierres meulières, des pierres à aiguiser, des pierres pour faire des pointes de flèches, du cinabre. Les plus beaux bambous des genres *jun* et *lu* [pour faire des flèches] et le plus beau bois de *hou* [pour faire des arcs] sont offerts par les trois principautés les plus rapprochées des lacs Yun et Meng]. On offre une espèce de chiendent triangulaire enveloppé et enfermé dans des boîtes, [pour filtrer la liqueur destinée aux sacrifices]. Dans les corbeilles on offre des pièces de soie, les unes bleues les autres rouges, et des perles angulaires enfilées ensemble. La contrée arrosée par les neuf Jiang offre de grandes tortues [quand l'empereur requiert ce don]. [Pour aller à la capitale de l'empire], les habitants du Jingzhou suivent en barque le cours du Fleuve, de la Tuo, de la Qian et de la Han, vont par voie de terre jusqu'à la Luo, et arrivent à la partie méridionale du fleuve Jaune.
>
> 禹別九州，隨山濬川，任土作貢．禹敷土，隨山刊木，奠高山大川．(…) 荊及衡陽惟荊州．江、漢朝宗于海，九江孔殷，沱、潛既道，雲土、夢作乂．厥土惟塗泥，厥田惟下中，厥賦上下．厥貢羽、毛、齒、革惟金三品，杶、榦、栝、柏，礪、砥、砮、丹，惟菌、簵、楛；三邦底貢厥名．包匭菁茅，厥篚玄纁璣組，九江納錫大龜．浮于江、沱、潛、漢，逾于洛，至于南河．[2]

Au sein du macro découpage de l'écoumène, le *Yu gong* procède à une division infra provinciale. Le Jingzhou est localisé par rapport aux monts et rivières qui l'entourent. Les éléments formant et maillant le paysage (marais, rivières intérieures) sont subséquemment précisés. S'ensuit dans un troisième temps un catalogue des produits caractéristiques de la province, issus de la faune, de la flore, mais également de l'artisanat humain. Cette liste des éléments du tribut qui ont vocation à être envoyés à la cour s'achève en toute logique par la mention des moyens (fluviaux et terrestres) à disposition des habitants afin que ces derniers puissent l'acheminer.

équivalents d'États réels, dans la mesure où le *Yu gong* aurait été composé sous les Royaumes combattants : voir Shi Nianhai, *He shan ji er ji*, p. 400.

[1] Mark Edward Lewis, « Warring States : Political History », p. 649.

[2] *Shangshu zhengyi*, 6.77-85. Traduction modifiée de Séraphin Couvreur, *Chou king. Texte chinois avec une double traduction en français et en latin, des annotations et un vocabulaire*, p. 61, 72-74.

La détermination du Jingzhou d'un point de vue spatial répond à des référents faisant office de frontières naturelles, « [entre] les [monts] Jing [au Nord] et au Sud [au-delà du mont] Heng » (荊及衡陽惟荊州). Les marqueurs primordiaux sont les montagnes. La frontière septentrionale est clairement identifiable, car limitrophe de la province centrale de Yu 豫. À l'inverse, évoquant un espace au-delà d'une borne méridionale qui serait l'un des monts Heng (衡 ou 恆), la limite australe est moins définie[1]. Ces frontières autorisent à spéculer sur l'étendue du territoire connu et laissent penser que l'auteur du tribut semble conscient que ces régions n'appartiennent pas à un espace réellement contrôlé.

Nous venons de voir que le *Yu gong* établissait des divisions à l'intérieur des frontières de l'écoumène. Toutefois, il sépare aussi l'intérieur de l'extérieur, à travers la mise en place d'une zonation concentrique, dont les périphéries augmentent à mesure qu'elles s'éloignent du centre. Elle est l'expression d'une division de l'espace à l'extérieur, entre le domaine royal/impérial et ses zones vassales immédiates et les périphéries, terres du sauvage. Le fait que le *Yu gong* soit considéré comme un ajout postérieur au *Shangshu* montre selon Mark Edward Lewis qu'il est le fruit d'une volonté politique d'établir ce type de distinctions nettes, dont les normes se font encore ressentir sous les Tang[2].

Les utilisations du *Yu gong* dans la tradition chinoise démontrent son importance pour l'histoire de la géographie. Prélude à des travaux ultérieurs de recensement, statistiques, d'économie et d'administration, il est à la géographie ce que le *Chunqiu* 春秋 (Annales des Printemps et automnes) est à l'histoire. En se focalisant sur la figure du fondateur des Xia, il crée une tradition dont les habitants des États centraux se réclament par la suite (par exemple à travers le terme *Huaxia* 華夏). Héros culturel par excellence, Yu le Grand jette ainsi les bases de la civilisation. Dans le domaine littéraire et historiographique, le *Yu gong* est ainsi reproduit avec quelques modifications dans le *Shiji*. Il est aussi une source majeure d'inspiration au traité géographique du *Han shu*[3]. Le grand

[1] Cependant, il a récemment été démontré que le mont Heng décrit dans le *Yu gong* était en réalité le mont Heng situé dans l'Anhui, en raison des produits évoqués (Chen Lizhu, Ji Danyang, « Gudai 'Hengshan' diwang yu *Yu gong* Jingzhou fanwei zongshuo », p. 136-146).
[2] Mark Edward Lewis, *The Construction of Space in Early China*, p. 295.
[3] Respectivement dans le chapitre sur la maison des Xia (*Shiji*, 2.49) qui débute par la reproduction intégrale du *Yu gong*, et dans le chapitre sur le « Fleuve et ses canaux » (*Shiji*, 29.1405). Voir aussi *Han shu*, 28A.1523, 1529. Outre quantité d'interprétations partielles reproduites dans des articles, il existe en français trois traductions complètes du *Yu gong* : Édouard Biot, « Sur le chapitre *Yu-koung* du *Chou-king*, et sur la géographie de la Chine ancienne », p. 152-224, Séraphin Couvreur, *Chou king. Texte chinois avec une double*

nombre de commentaires postérieurs et de citations du *Yu gong* indique clairement qu'il est un texte majeur pour la tradition qu'il a inspirée en partie. Sa structure, mais surtout la division de l'espace qu'il propose, se sont imposées comme des modèles immuables pour toutes les œuvres ultérieures se réclamant de la géographie. Il est très souvent cité en exergue dans les histoires dynastiques, comme nous le constaterons dans la suite du chapitre. Son utilisation récurrente dans les monographies et encyclopédies géographiques ultérieures fait de ce chapitre un canon objectif de la géographie dont le héros, Yu, serait le patron[1].

L'influence culturelle du *Yu gong* est manifeste à travers certains de ses avatars. Le « pas de Yu » (*Yu ji* 禹跡) était une danse chamanique importante dans l'Antiquité. Dès le III^e^ siècle av. J.-C., elle permet aux exorcistes d'expulser maladies et démons, et sert surtout à ordonner le monde par les correspondances qu'elle établit entre le Ciel et la Terre[2]. Plus importante ici, l'influence textuelle du *Yu gong* a déterminé pour longtemps les bornes conceptuelles entre le royaume central et l'extérieur. Le découpage du *Yu gong* influe sur les traités géographiques des histoires dynastiques et impose dans les représentations mentales un écoumène chinois s'étendant sur l'espace des Neuf provinces qu'il décrète. Ce décalage entre l'implantation réelle du peuple chinois et l'écoumène imaginé a influé sur la vision territoriale et politique des Chinois. Celle-ci se trouve renforcée à travers la canonisation du *Yu gong* – en tant que partie constitutive du *Shangshu* – par l'orthodoxie confucéenne qui prévaut sous les Han. On ne se pose donc pas la question de savoir si tel ou tel espace de peuplement est chinois ou non : s'il est dans les limites fixées par le *Yu gong*, alors la réponse est oui, quand bien même les populations chinoises y seraient minoritaires.

Dans le temps, le *Yu gong* peut donc être considéré comme une division administrative du territoire établie par le souverain et symbolisant l'ordre du monde[3]. Il emprunte des voies détournées qui convoquent des domaines variés pour appréhender l'espace : économie, techniques agricoles et hydrauliques, frontières politiques et expansion militaire, bureaucratie, imposition, hiérarchie sociale. Nous allons aborder maintenant les trois derniers textes présentant les Neuf provinces de l'Antiquité.

---

traduction en français et en latin, des annotations et un vocabulaire, p. 32-37, et Édouard Chavannes, *Les Mémoires historiques de Se-Ma Ts'ien, Tome premier*, p. 97-149.

[1] *Fengsu tongyi jiaozhu*, 10.457. Le *Shuijing zhu* le cite en de nombreux endroits ; voir l'Annexe 3.

[2] John Lagerwey, « L'Espace sacré taoïste », p. 324.

[3] Vera Dorofeeva-Lichtmann, « Ritual Practices for Constructing Terrestrial Space (Warring States-Early Han) », p. 643-644.

Compilé en 239 av. J.-C., le *Lü shi Chunqiu* présente une parenté avec le *Huainanzi*. Outre une explication des origines cosmogoniques, il y est question de la division des espaces céleste et terrestre, en vingt-huit mansions dans le premier cas, et en neuf régions dans le second[1]. La transmission des neuf provinces est mentionnée dans le premier chapitre du treizième livre, intitulé « Observations sur le commencement » (*youshi lan* 有始覽).

> Quelles sont les neuf provinces ? Le Yuzhou est entre le fleuve Jaune et la Han, il correspond au territoire des Zhou. Le Jizhou est ceinturé par la boucle du fleuve Jaune, c'est le territoire du Jin. Le Yanzhou est encadré par le fleuve Jaune et la Ji, c'est le Wei. À l'Est on trouve le Qingzhou, c'est le Qi. Au-delà de la Si est le Xuzhou, la région du Lu. Au Sud-Est, le Yangzhou, pays du Yue. Au Sud correspond le Jingzhou, territoire du Chu. À l'Ouest, le Yongzhou, terrain du Qin. Au Nord, le Youzhou, pays de Yan.
>
> 何謂九州？河、漢之間為豫州，周也．兩河之間為冀州，晉也．河、濟之間為兗州，衛也．東方為青州，齊也．泗上為徐州，魯也．東南為揚州，越也．南方為荊州，楚也．西方為雍州，秦也．北方為幽州，燕也．[2]

Le *Lü shi Chunqiu* apporte une évolution notable dans la représentation qu'il fournit des Neuf provinces. Les premières provinces sont déterminées topographiquement par leur position relative aux grands fleuves. Les provinces situées aux points cardinaux les plus lointains du Centre sont repérées en fonction de leur orientation principale. C'est le cas du Jingzhou, qui est « au Sud » (南方). Une fois situées spatialement sur la grille nonaire, les Neuf provinces se voient attribuer la principauté ou le royaume antique qui s'y était développé. Pour le Jingzhou, c'est bien du Chu qu'il s'agit. À un emplacement cardinal schématique se superpose donc l'espace d'une entité politique.

[1] John Knoblock, Jeffrey Riegel, *The Annals of Lü Buwei : A Complete Translation and Study*, p. 277.
[2] *Lü shi Chunqiu jiaoshi*, 13.658, et John Knoblock, Jeffrey Riegel, *The Annals of Lü Buwei : A Complete Translation and Study*, p. 280.

Table 2a. Cardinally-oriented provinces in the "Youshi lan".

North

[**2. Ji** 冀 **(NW)**]*	9. You 幽 (N)	(NE)
8. Yong 雍 **(W)** *Taiyi* position	(C)	**4. Qing** 青 **(E)** *Jiugong* position
(SW)	**7. Jing** 荊 **(S)** *Taiyi* position	**6. Yang** 揚 **(SE)** *Taiyi* position

South

Figure n°9 : Division schématique de l'espace d'après le *Lü shi Chunqiu*
(Source : Vera Dorofeeva-Lichtmann, « Ritual Practices for Constructing Terrestrial Space (Warring States-Early Han) », p. 612)

Souvent considéré comme le « premier dictionnaire chinois », le *Erya* s'apparente en fait à un compendium ordonné du savoir. Il se présente sous la forme de « gloses cryptiques » cherchant à « expliquer » (*shi* 釋) divers phénomènes[1]. Dans le domaine géographique, il s'agit « d'expliquer la Terre » (*shi di* 釋地). Selon cette source, « [les terres] au Sud de [la rivière] Han ont pour nom 'Jingzhou' » (漢南曰荊州)[2]. Il n'est pas question d'entités politiques ou d'orographie, mais de bornes exclusivement fluviales. Ces bornes sont ouvertes dans le cas des provinces extérieures. Dans ce contexte, elles sont de nouveau plus difficiles à encadrer que celles de l'intérieur, dont les limites ne dépassent pas celles de zones formées par deux cours d'eau. Le Jingzhou s'étend donc au Sud, en partant de la Han.

Dernier texte de notre corpus, le *Zhou li* est composé sous les Royaumes combattants, fort probablement au III^e^ siècle av. J.-C. Intitulé à l'origine *Zhou guan* 周官 (Fonctionnaires des Zhou), ce titre indique plus clairement son contenu, celui d'un ouvrage du bon, voire de l'idéal fonctionnement gouvernemental, et de son organisation politico-religieuse en Chine ancienne[3]. Les fonctionnaires en question avaient notamment

[1] Michael Loewe, *Early Chinese Texts : A Bibliographical Guide*, p. 94.
[2] *Cf. Erya zhushu*, 7.110-1, et *supra*, chapitre I.1.2.
[3] David Schaberg, « The Zhouli », p. 37-38.

pour tâche de prendre note des coutumes locales ; c'est l'une des origines de ce que deviendront à partir du Moyen Âge les écrits d'histoire locale.

Le chapitre 33 du *Zhou li*, « zhifang shi » 職方氏 (« Agents de direction »)[1] propose une mise en ordre administrative de l'espace du monde selon une division hiérarchique de l'espace et de ses composantes, par cercles ou plutôt carrés concentriques et centripètes, en neuf zones (*fu* 服) d'habitabilité. Celles-ci sont fonction des gens qui les peuplent et de leur distance par rapport au centre (plus on est loin, moins on est civilisé)[2]. Une telle mise en ordre de l'espace implique une distinction nette entre centre et périphérie, intérieur et extérieur (*zhong* 中/*nei* 内 et *wai* 外). La zonation centrique apparaît toutefois comme une division secondaire et complémentaire de celle des provinces, qui détermine bien des divisions globalement *internes*. Notons enfin que ces zones concentriques, au nombre de cinq, sont également évoquées dans le *Yu gong*[3].

Avant de s'attacher à la zonation concentrique du territoire, le *Zhou li* reprend à son tour un découpage en Neuf provinces, étalées à la surface du monde habitable pour quadriller l'espace connu (avec leurs terroirs spécifiques)[4] :

> [Les Agents de direction des régions] distinguent les royaumes compris dans les Neuf provinces de l'empire. Ils font que ces royaumes aient des travaux et des avantages semblables. (…) Le Sud direct de l'empire est appelé Jingzhou. Son mont gardien est appelé mont Heng. Son grand lac est appelé Yunmeng. Ses rivières sont le fleuve Bleu et la Han. Ses réservoirs d'irrigation sont Ying et Qin. On y commerce du vermillon, de l'argent, de l'ivoire et des peaux. Sa population a la proportion d'un homme pour deux femmes. Les animaux qui prospèrent sur son terrain sont des oiseaux, des quadrupèdes. La culture qui leur convient est le riz arrosé.
>
> 乃辨九州之國，使同貫利：(…) 正南曰荊州，其山鎮曰衡山，其澤藪曰云瞢，其川江、漢，其浸潁、湛，其利丹、銀、齒、革，其民一男二女，其畜宜鳥獸，其穀宜稻．[5]

La version du *Zhou li* ressemble à une synthèse des représentations précédentes. Elle reprend l'orientation « plein Sud » observée dans le *Huainanzi* et le *Lü shi Chunqiu*, à

---

[1] Dépendants du Ministère de la guerre, ils avaient la charge des cartes des régions et y percevaient le tribut. Le sens et la traduction de leur titre sont explicités dans ce passage des *Rites* : *Zhou li zhushu*, 33.498-1.

[2] Michael Loewe, « The Heritage Left to the Empires », p. 995-996.

[3] Voir *Shangshu zhengyi*, 6.91-92, et *Zhou li zhushu*, 33.501-1.

[4] Notons par ailleurs que le *Zhou shu* 周書 (Documents des Zhou), rédigé au tournant du IIIe siècle av. J.-C., contient apparemment des matériaux géographiques et semble notamment repris dans une partie du chapitre sur les « Agents de direction » du *Zhou li*. Voir Vera Dorofeeva-Lichtmann, « Ritual Practices for Constructing Terrestrial Space (Warring States-Early Han) », p. 606.

[5] *Zhou li zhushu*, 33.498-499. Traduction remaniée d'Édouard Biot, *Tcheou-li, Rites des Tcheou. Ou plus exactement Tcheou-kouan, offices institués par les Tcheou. Tome II*, p. 264, 267-268. Voir également *Han shu*, 28A.1539.

laquelle elle adjoint des repères spatiaux propres au *Yu gong* ainsi que l'interprétation du *Erya*. Il est question d'un mont « gardien », le mont Heng, et de rivières et lacs aux fonctions éminemment directrices. Enfin, les capacités arables des terres et des produits de tribut potentiel sont mises en valeur par les agents gouvernementaux, dans une veine similaire à celle qui est développée brièvement dans le *Huainanzi* et plus longuement dans le *Yu gong*[1].

Table 4a. Cardinally-oriented provinces in the "Zhifang shi".

North

[**8. Ji 冀 (NW)**]*	9. Bing 并(N)	7. You 幽 (NE)
6. Yong 雍(W) *Taiyi* position	(C)	**4. Qing 青(E)** *Jiugong* position
(SW)	**2. Jing 荆(S)** *Taiyi* position	**1. Yang 揚(SE)** *Taiyi* position

South

Figure n°10 : Division schématique de l'espace d'après le *Zhou li*
(Source : Vera Dorofeeva-Lichtmann, « Ritual Practices for Constructing Terrestrial Space (Warring States-Early Han) », p. 612)

L'ensemble de ces textes constituent un réservoir de précédents pour penser la mise en ordre de l'espace. En effet, les marquages territoriaux que nous venons d'analyser resteront au cœur des préoccupations formelles des écrits ultérieurs qui seront analysés dans le dernier sous-chapitre de la première partie. Avant de nous intéresser aux traités géographiques du *Han shu* jusqu'au *Sui shu* 隋書 (Histoire des Sui), il convient de présenter dans la section suivante l'apport du père de l'histoire chinoise à la question.

[1] Martin Kern a écrit que le *Zhou li* ne fonctionnait pas vraiment par allusions ou références, mais qu'il se contentait d'imposer des arguments d'autorité, car contextuellement déconnectés, et qui prenaient ainsi valeur d'absolu. L'exemple des Neuf provinces semble être une exception. Voir Martin Kern, « Offices of Writing and Reading in the *Rituals of Zhou* », p. 67.

II.1.3. Essor du savoir géographique à partir du *Shiji* de Sima Qian

Sima Qian 司馬遷 (145-86 av. J.-C.) consacre un chapitre intitulé « le Fleuve et ses canaux » (*hequ* 河渠) à l'aménagement hydraulique du fleuve Jaune dans le *Shiji* 史記 (Mémoires historiques). Pratiquement toutes les histoires dynastiques suivantes traitent de géographie en systématisant l'inclusion d'un traité géographique. Avant l'unification impériale, les textes qui évoquent la géographie le font d'un point de vue imaginaire, cosmologique, rituel et politique. La fonction sur laquelle ces textes insistent sert le propos général de l'ouvrage, dont la géographie et les chapitres qui lui sont consacrés ne représentent qu'un aspect[1].

Un aperçu de l'histoire de la géographie en Occident justifie ici un bref excursus vers l'origine et la nature du savoir géographique dans des civilisations contemporaines. Ératosthène de Cyrène (*fl.* III^e^ siècle av. J.-C.) semble en avoir fait le premier état, en inventant le terme de géographie. Jusqu'à l'époque d'Alexandre, de son expansion et de la création d'un empire de taille mondiale, il n'est pas obligatoire, dans le système des cités grecques, de disposer d'une géographie qui s'aventure au-delà des frontières immédiates de chaque cité (à l'exception notable du commerce maritime qui requiert des informations et des coordonnées fiables)[2]. Le même commentaire est valable pour la Rome impériale de Pomponius Mela (*fl.* I^e^ siècle), Tacite (*fl.* I^e^-II^e^ siècle), ou Claude Ptolémée (*fl.* II^e^ siècle). C'est donc au IV^e^ siècle av. J.-C. que la géographie se développe dans le monde hellénistique, autour de figures comme celles d'Éphore, de Denys le Périégète, de Ctésias de Cnide ou de Scymnos[3]. Hormis ces géographes qui produisent essentiellement des *textes*, ce sont aussi des savants érudits ou des historiens comme Hérodote qui traitent de géographie ethnographique, ou s'intéressent à certains aspects climatologiques, comme l'a fait l'école hippocratique[4]. Strabon, que l'on a retenu comme géographe, était avant tout historien : son histoire, perdue, aurait contenu quarante-sept livres. À l'Empire, qui peut se comprendre comme l'aboutissement politique d'une volonté de mettre en marche l'ordre du monde, la géographie répond, en étant elle-même une mise en ordre de l'espace.

---

[1] Rémi Mathieu, « Fonctions et moyens de la géographie dans la Chine ancienne ».
[2] *Cf.* Claude Nicolet, Patrick Gautier Dalché, « Les 'quatre sages' de Jules César et la 'mesure du monde' selon Julius Honorius : réalité antique et tradition médiévale », p. 158.
[3] Voir Didier Marcotte, « Introduction générale ».
[4] Jean-François Staszak, *La Géographie d'avant la géographie. Le climat chez Hippocrate et Aristote*.

Pourquoi faire coïncider le *Shiji* et les développements de la géographie impériale, alors qu'un ouvrage traitant de l'espace comme le *Huainanzi* a aussi été compilé sous les Han ? Parce qu'en Chine aussi, l'unification territoriale, corollaire de la création des premiers empires Qin et Han au III^e^ siècle av. J.-C., rend nécessaire la constitution d'une géographie physique et de moyens de communication. Ils illustrent en effet la réalité économique, sociale et politique d'un jeune Empire en train de se former et donc de s'étendre. Il n'est pas fondamental d'avoir à disposition une géographie universelle lorsque l'on gouverne un écoumène ne dépassant guère la superficie du bassin du fleuve Jaune. Cela devient en revanche indispensable lorsque l'on unifie un territoire de plus de trois millions de km² (soit environ treize fois la taille du royaume de Qin dont la superficie dépassait les 200 000 km²), et que l'on souhaite l'aménager afin d'optimiser son aménagement. S'il n'est pas officiellement mandaté pour la rédaction du *Shiji*, le fait que Sima Qian traite de la Chine dans son ensemble rend l'étude de son travail nécessaire pour comprendre les débuts d'une géographie « impériale ».

Le Qin affermit son pouvoir en remettant à l'ordre du jour les tours en province de l'Empereur. Sous les Han, à partir de 106 av. J.-C., ce sont les inspecteurs régionaux, les *cishi* 刺史, qui prennent le relais. Ces tours trouvent leur origine sous les Zhou, lorsque les circumambulations annuelles du monarque autour de l'autel, à raison d'une année par orient, étaient suivies au cours de la cinquième, d'un tour dans les provinces[1]. Dans l'Antiquité, géographie, rites et politique sont liés : les sacrifices au Ciel et à la Terre, le sacrifice *feng* 封 et *shan* 禪, et le système des commanderies et districts (*junxian*) permettent d'uniformiser le pays et de l'harmoniser, et donc d'exercer sur lui un contrôle unilatéral. Les actions, symboliques ou physiques, renforcent la puissance de l'Empire et de l'Empereur, dans le temps (à travers la durée des tours et sacrifices à périodes fixes) et dans l'espace (par les mouvements et positions, puis par les tours dans les provinces). L'espace se « déploie » au fur et à mesure des déplacements de l'empereur[2].

Premier historien de l'Empire et « père » de l'histoire chinoise, Sima Qian institue un modèle de narration historique qui fera école[3]. Il crée, au sein de la catégorie des

[1] Martin Kern, « Imperial Tours and Mountain Inscriptions », p. 105.
[2] Voir Anne Cheng, « La Notion d'espace dans la pensée traditionnelle chinoise », p. 39.
[3] Son œuvre se divise en annales chronologiques principales des souverains des premières dynasties (*benji* 本紀), tableaux chronologiques des événements marquants (*biao* 表), traités thématiques (*shu* 書), biographies chronologiques des maisons et personnages notables (*shijia* 世家), et recueil de biographies (*liezhuan* 列傳).

monographies, le traité de type géographique. La structure du traité sur le « Fleuve et ses canaux » est la suivante : la préface évoque en premier la liste des travaux de Yu le Grand ; elle se conclut par le constat que le fleuve Jaune n'était toujours pas apprivoisé, ce qui obligea Yu le Grand à s'y atteler plus particulièrement. Les dérivations successives du fleuve Jaune et les travaux d'irrigation des autres cours d'eau sont ensuite abordés. Il est fait état des usages politiques de l'aménagement fluvial du territoire. S'ensuit une liste chronologique des débordements du fleuve Jaune et de ses implications sociales (production et approvisionnement en grains). Le chapitre s'achève sur un chant attribué à l'empereur Wu des Han. Il l'aurait composé vers 109 av. J.-C., en raison des sécheresses qui sévissaient alors en aval du fleuve Jaune[1].

Les informations sur le Jingzhou que l'auteur du *Shiji* fournit dans le traité sont secondaires. Notons, alors qu'il passe en revue les modifications des cours d'eau, qu'il en parle brièvement : « Au sujet du Chu, à l'ouest on canalisa la rivière Han dans la plaine de Yunmeng. Dans l'Est, on perça un grand canal entre le fleuve Bleu et la Huai » (于楚，西方則通渠漢水、雲夢之野，東方則通溝江淮之間)[2]. Dans la conclusion au chapitre, Sima Qian donne des informations plus substantielles quant à sa conception de l'enquête géohistorique :

> Le duc grand astrologue dit : Au sud, j'ai gravi le mont Lu d'où j'ai vu les neuf rivières qui furent ouvertes par Yu [le Grand]. Alors je suis allé [aux monts] Guiji et à Taihuang ; je suis monté sur [la terrasse] Gusu et j'ai contemplé les cinq Lacs. À l'est, j'ai considéré le confluent de la rivière Luo et [la montagne] Dabei. J'ai remonté le Ho ; j'ai parcouru les canaux des rivières Huai, Si, Qi, Ta et Luo. À l'ouest, j'ai regardé la montagne Min et le [mont] Lidui [du pays] de Shu. Au nord, je suis allé depuis Longmen jusqu'au Shuofang. — Je dis : Immenses sont les bienfaits ou les ravages que causent les eaux. Pour moi, étant à la suite [de l'empereur], j'ai porté les fascines pour boucher [la brèche] à Xuanfang ; je me suis affligé sur le chant qui fut fait à Huzi ; puis j'ai composé le traité sur le Fleuve et les canaux.
>
> 太史公曰：余南登廬山，觀禹疏九江，遂至于會稽太湟，上姑蘇，望五湖；東闚洛汭、大邳，迎河，行淮、泗、濟、漯洛渠；西瞻蜀之岷山及離碓；北自龍門至于朔方．曰：甚哉，水之為利害也！余從負薪塞宣房，悲瓠子之詩而作河渠書．[3]

Ce passage confirme que Sima Qian ne s'est pas contenté de proposer des reconstitutions historiques et légendaires à l'appui d'un faible nombre de sources et de connaissances empiriques. Il a également mené une enquête de terrain, depuis son lieu de

---

[1] *Shiji*, 29.1405-1413.
[2] *Shiji*, 29.1407, et traduction modifiée d'Édouard Chavannes : *Les Mémoires historiques de Se-Ma Ts'ien, tome troisième*, p. 522.
[3] *Shiji*, 29.1415. Traduction remaniée d'Édouard Chavannes : *Les Mémoires historiques de Se-Ma Ts'ien, tome troisième*, p. 537.

naissance (Longmen 龍門), jusqu'au Maoshan (Guiji 會稽), futur haut lieu du taoïsme. Comme l'Empereur, il a procédé à son propre tour des provinces en 126 av. J.-C., qui a nourri son étude. Il s'est déplacé et a observé. Il a visité un grand nombre de sites (ruines, murs d'enceintes, rivières, montagnes) afin de perfectionner ses connaissances historiques[1]. Toutefois, ce récit de son enquête à travers les terres de l'Empire l'envoie du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest, mais il ne donne pas l'impression de s'être rendu dans la région de Chu. Il l'aurait approchée par ses limites orientales (le mont Lu 廬 et Jiujiang 九江) et occidentales (le Shu 蜀 et les monts Min 岷). Or, nous savons qu'âgé d'une vingtaine d'années, il entreprit un tour de l'écoumène qui l'emmena au-delà du fleuve Bleu jusqu'au royaume de Changsha 長沙. Il entama sa visite du pays de Chu par une ascension des monts Jiuyi 九疑. Sur le chemin du retour, il emprunta les rivières Yuan 沅 et Xiang 湘, atteignit Changsha. Il se serait enfin rendu sur les berges de la rivière Miluo 汨羅, où le poète Qu Yuan se serait donné la mort[2].

L'importance de l'eau et de sa maîtrise est évidemment attestée par le fait qu'un livre lui soit consacré dans le *Shiji*. La prévalence de représentations géographiques fondées sur des critères non administratifs semble évidente chez Sima Qian. Il ne fournit pas de traité de géographie administrative, car son analyse dépasse les découpages administratifs territoriaux. Nous venons de voir qu'il proposait une géographie des ressources naturelles et hydrographiques. Nous verrons plus bas qu'il insiste également sur une géographie humaine des peuples et des produits. Davantage qu'une circonscription administrative récente, le bassin d'un fleuve est donc un « lieu central » économique. Il constitue une unité de base spatiale et sociale au sein d'une macrorégion. Les travaux hydrauliques ont permis le développement agricole et donc humain de la Chine à partir des Qin et des Han[3]. De ceci découle l'importance de la notation du réseau hydrographique. En effet, l'irrigation est le prérequis de la croissance économique et de l'expansion impériale : ce sont les fleuves qui constituent la voie de transport et de déplacement privilégiée, et il importe de les mettre en valeur. De même, la gestion de

[1] Voir Michael Nylan, « Sima Qian : A True Historian ? », p. 203-204.
[2] *Cf. supra*, chapitre II et *infra*, chapitre VI. Voir également l'introduction à la vie de Sima Qian par Édouard Chavannes, *Les Mémoires historiques de Se-Ma Ts'ien, tome premier*, p. XXVI-XXIX, ainsi que la propre postface de Sima Qian : *Shiji*, 130.3294-3295, et la traduction de Jacques Pimpaneau, *Les Mémoires historiques de Se-Ma Ts'ien, tome neuvième*, p. 421-422.
[3] Mark Elvin, *The Retreat of the Elephants. An Environmental History of China*, p. 6.

l'eau, de ses excédents et ses pénuries est au centre des préoccupations[1] comme l'atteste le fait qu'un chapitre lui soit consacré. La maîtrise des eaux est synonyme de développement économique. Le grand nombre de batailles qui s'y sont déroulées le prouvent, et le contrôle afférent de points de passage et de voies de communication est source de puissance. Si le fleuve Jaune est impétueux, le fleuve Bleu rend les plaines de son bassin inutilisables avant la maîtrise des techniques. Dans un premier temps, ce sont des technologies hydrauliques qui permettent de maîtriser son débit. Les techniques agricoles interviennent dans un second temps, avec l'apport de la riziculture. Elle transforme une région impropre aux cultures céréalières en grenier de la Chine durant le haut Moyen Âge. Ces aspects sont abordés dans les biographies que Sima Qian consacre aux marchands (*huozhi* 貨殖). Il y inaugure des thèmes qui seront repris dans les notices sur les peuples étrangers et les traités géographiques. Ainsi, dans la description qu'il fournit du territoire de Chu, les aspects économiques comme les coutumes sont valorisés :

> Au Yue et au Chu il y a trois types d'environnements. À partir du nord de la Huai, les régions de Pei, Chen, Runan, de la commanderie de Nan constituent le Chu occidental. Les habitants sont versatiles et se mettent facilement en colère. La terre est pauvre et ne permet pas beaucoup de surplus. Jiangling est sur le site de l'ancienne capitale Ying. Cette région communique à l'ouest avec Wu et Ba (au Sichuan) et, à l'est, tire des revenus des lacs et marais de la région de Yunmeng. (…) À l'est de Pengcheng, les régions de Donghai, Wu et Guangling constituent la province de Chu oriental. (…) Hengshan, Jiujiang, Jiangnan, Yuzhang et Changsha constituent la province de Chu méridional. Les mœurs y sont peu ou prou comme au Chu occidental. Après que la capitale fut transportée de Ying à Shouchun, cette cité-ci devint importante. À Hefei, se rejoignent des bateaux venus du Nord et du Sud et on y fait commerce de peaux, de poisson salé et de bois. À cause de la mixité avec les habitants de Min, Wu et Yue, ceux de cette région sont bavards, ont des paroles rusées, et sont peu dignes de confiance. Le Jiangnan est peu fertile et humide, les hommes y meurent tôt. Yuzhang produit de l'or jaune et Changsha du plomb et de l'étain, mais en si faible quantité que le rapport est inférieur aux coûts de l'exploitation. Au sud de Jiuyi et Cangwu jusqu'à Daner, les coutumes sont en gros celles du Jiangnan, mais avec beaucoup d'influence de Yang et de Yue. Panyu en est la ville importante, où se fait le commerce des perles, des cornes de rhinocéros, des écailles de tortue, de fruits et de tissu. (…) Les mêmes produits dans l'empire sont ici rares et là abondants, ce qui explique des différences de coutumes. Par exemple, à l'est de la province de la capitale, on utilise du sel marin ; à l'ouest, du sel tiré de lacs, et au sud, dans le Lingnan, comme dans les régions désertiques du Nord, du sel extrait de mines ; et ce phénomène se reproduit en gros pour d'autres produits. En résumé, les régions de Chu et de Yue ont beaucoup de terres et sont peu peuplées. On s'y nourrit de riz et de ragoûts de poisson, on y pratique la culture par brûlis et on inonde pour désherber. Il y a des fruits, des cucurbitacées, des escargots d'eau, des crustacés et on s'en contente sans recourir au commerce. La terre donne assez pour nourrir les habitants, qui ne souffrent pas de famines, et c'est

[1] François Durand-Dastès, « À propos de la géographie de l'eau : temporalités et échelles spatiales », p. 66.

pourquoi ils sont contents de vivre dans l'indolence. Ils ne font pas de réserves et beaucoup sont pauvres. Ainsi au sud de la Huai et du fleuve Bleu, les hommes ne subissent ni le froid ni la faim, mais il n'y a pas de gens riches.

越、楚則有三俗。夫自淮北沛、陳、汝南、南郡，此西楚也．其俗剽輕，易發怒，地薄，寡於積聚．江陵故郢都，西通巫、巴，東有雲夢之饒．(…) 彭城以東，東海、吳、廣陵，此東楚也．(…) 衡山、九江、江南、豫章、長沙，是南楚也，其俗大類西楚．郢之後徙壽春，亦一都會也。而合肥受南北潮，皮革、鮑、木輸會也．與閩中、干越雜俗，故南楚好辭，巧說少信．江南卑溼，丈夫早夭．多竹木．豫章出黃金，長沙出連、錫，然堇堇物之所有，取之不足以更費．九疑、蒼梧以南至儋耳者，與江南大同俗，而楊越 多焉．番禺亦其一都會也，珠璣、犀、瑁、果、布之湊．(…) 夫天下物所鮮所多，人民謠俗，山東食海鹽，山西食鹽鹵，領南、沙北固往往出 鹽，大體如此矣．總之，楚越之地，地廣人希，飯稻羹魚，或火耕而水耨，果隋嬴蛤，不待賈而 足，地埶饒食，無飢饉之患，以故呰窳偷生，無積聚而多貧．是故江淮以南，無凍餓之人，亦無千金之家．[1]

Sima Qian y décrit une partie du Chu, un Chu s'étendant de la vallée haute de la Huai au nord des monts Dabie, puis au Sud jusqu'au fleuve Bleu[2]. Nous avons donc trois Chu, à l'Est, à l'Ouest et au Sud. L'auteur signale les villes à l'importance notable, signale la caractérologie humaine à travers les coutumes locales, et la qualité des sols, par les produits spécifiques. Les peuples y sont caractérisés par leur pauvreté, leur sauvagerie et leur autosuffisance. Les variations dans les origines et la qualité des produits s'expliquent par des climats différents. Une région, ce sont donc des facteurs géographiques et historiques. Sima Qian reprend donc bien certains des thèmes développés dans des textes comme le *Yu gong* et le *Zhou li*, tout en les complétant par des données empiriques et d'autres informations glanées dans des écrits contemporains.

II.2. Traités géographiques et régionalisme des Han aux Tang

Alors que nous abordons le domaine de l'écriture officielle de l'Histoire, il est utile de rappeler avec Étienne Balazs que « l'histoire est écrite par des fonctionnaires pour des fonctionnaires » ; dans ce cadre particulier, les monographies sont « un guide de la

[1] Voir *Shiji*, 129.3267-3270, et la traduction de Jacques Pimpaneau : *Les Mémoires historiques de Se-Ma Ts'ien, tome neuvième*, p. 400-403.
[2] Rafe de Crespigny, *Generals of the South : The Foundation and Early History of the Three Kingdoms State of Wu*, p. 17.

pratique gouvernementale[1] ». Les écrits de Balazs s'avèrent utiles pour comprendre comment se présentent un traité technique, ses objets et ses usages.

À la manière des nombreuses études consacrées à la géographie historique du *Yu gong*, une profusion de *kaozheng* 考證 (« annotations critiques ») a été rédigée pour dessiner l'évolution de l'administration chinoise dans le temps. Relevant de la géographie historique, ces documents fournissent des études pour les traités géographiques des histoires dynastiques[2]. Si ces travaux se révèlent d'une utilité certaine, ils n'entrent qu'indirectement dans notre analyse des traités géographiques présentés.

Les classements de certains traités bibliographiques des histoires dynastiques renseignent efficacement sur la manière dont sont ordonnés les ouvrages anciens. En effet, pour Liu Zhiji 劉知幾 (661-721), « les monographies qui se trouvent dans les histoires ont été fondées en grande partie sur des récits anciens » (夫史之有志，多憑舊說)[3]. L'historien qui en commente le classement dans le traité bibliographique du *Sui shu* donne à voir quels textes, transmis ou égarés, fondent le savoir géographique et le réservoir littéraire dans lequel les géographes de l'Antiquité puisent leur matière :

> Au début des Han, Xiao He (257-193 av. J.-C.) aurait obtenu des Qin les *Écrits* et *Diagrammes* des Qin, ce qui permit de connaître les parties fondamentales du monde. Par la suite, on mit la main sur le *Livre des monts et des mers*, dont la tradition attribue l'écriture à Yu des Xia. Sous l'empereur Wu des Han, les registres annuels envoyés à la cour relatant les activités des commanderies et principautés étaient envoyés à la cour et soumis au Grand astrologue, les monographies des commanderies et principautés en faisaient assurément partie. Par ailleurs, dans les écrits de Sima Qian relatifs à la géographie, il n'a mentionné que le Fleuve [Jaune] et ses canaux. Par la suite, Liu Xiang disserta de géographie dans les *Sept extraits* ; le chancelier Zhang Yu († 5 av. J.-C.) manda son délégué aux provinces Zhu Gong[4] afin que ce dernier consigne les faits liés aux usages et aux coutumes. Dans son traité géographique, Ban Gu s'en inspira pour enregistrer tout ce qui concerne les différences entre les coutumes, les plaines et les escarpements, les monts et rivières, les districts, commanderies et principautés, la démarcation du territoire, les produits qui y naissent sont issus de ces climats. L'étendue de leurs territoires comme les chiffres de la population ont tous été enregistrés, dans des proportions similaires aux ouvrages anciens que sont le *Tribut de Yu* et les *Fonctionnaires des Zhou*. Les historiens ultérieurs avaient des connaissances limitées et superficielles, ils ne

[1] Étienne Balazs, La Bureaucratie céleste. Recherches sur l'économie et la société de la Chine traditionnelle, p. 52, 55.

[2] Outre les atlas historiques compilés sous la direction de Tan Qixiang (*Zhongguo lishi ditu ji*), mentionnons la série d'études critiques des traités géographiques (正史地理志匯釋叢刊), également à l'initiative de Tan Qixiang. Pour les périodes étudiées présentement, nous avons consulté Zhou Zhenhe, *Han shu dili zhi huishi*, et Hu Axiang, *Song shu zhoujun zhi huishi*. Par ailleurs, Yang Shoujing, qui étudia le *Shuijing zhu* (*cf. infra*, partie III), a également écrit un *Suishu dili zhi kaozheng*.

[3] *Shitong tongshi*, 3.68, et Liu Zhiji (tr. Damien Chaussende), *Traité de l'historien parfait. Chapitres intérieurs*, p. 65.

[4] En nous fondant sur la variante donnée par le *Han shu* (28B.1639-1640), nous rendons Zhu Gong 贛 au lieu de Gong 貢.

pouvaient noter les faits de contrées éloignées [du centre], et se contentaient de noter les choronymes.

漢初，蕭何得秦圖書，故知天下要害．後又得山海經，相傳以為夏禹所記．武帝時，計書既上太史，郡國地志，固亦在焉。而史遷所記，但述河渠而已．其後劉向略言地域，丞相張禹使屬朱貢條記風俗，班固因之作地理志．其州國郡縣山川夷險時俗之異，經星之分，風氣所生，區域之廣，戶口之數，各有攸敘，與古禹貢、周官所記相埒．是後載筆之士，管窺末學，不能及遠， 但記州郡之名而已．[1]

Le *Hetu* 河圖 (Diagramme du fleuve Jaune), qui aurait été sorti par Fuxi du fleuve Jaune, et le *Luo shu* 洛書 (Écrits de la Luo), de la Luo par une tortue qui l'aurait donné à Yu le Grand, consisteraient en deux diagrammes légendaires permettant de comprendre les changements de l'univers. Ils doivent être rattachés à un ensemble de textes hétérogènes dont s'inspirent les historiens souhaitant décrire l'espace. Plus concrètement ensuite, il semble qu'une seconde approche géographique se développe au cours de l'Antiquité, celle du terrain. Tout d'abord, des envoyés comme Zhu Gong 朱贛 rapportent à la cour des informations de première main sur les activités et les us dans les provinces. C'est sur cette base, et celle d'ouvrages en cours de canonisation comme le *Yu gong* ou le *Zhou li* que Ban Gu se fonde pour composer son traité géographique.

Le *Shiji*, le *Han shu*, et le *Hou Han shu* ont une fonction édifiante sous les Tang : à l'examen de doctorat institué entre 822 et 823, l'épreuve d'histoire porte uniquement sur leurs auteurs respectifs, Sima Qian, Ban Gu et Fan Ye 范曄 (398-445)[2]. C'est dire leur importance, qui justifie de se pencher sur leurs traités géographiques. Ceux-ci ne sont toutefois pas les seuls textes à mentionner l'espace et sa représentation dans les histoires dynastiques. Il faut aussi compter les annales chronologiques, et les chapitres sur les denrées, les cinq phases, l'astronomie, ou encore les notices sur les pays tributaires.

Le fait que des monographies soient consacrées au fait géographique et que les traités géographiques aient une certaine position dans l'ordre des monographies – à la suite des traités sur les phénomènes célestes ou sur les cinq phases – indiquent la filiation et les relations corrélatives entre le Ciel et la Terre dans la pensée chinoise, et notamment historienne[3]. À l'exception du *Shiji* (relative, car nous l'avons vu, il comporte un chapitre

[1] *Sui shu*, 33.987-988.
[2] *Cf.* Robert des Rotours, *Le Traité des examens*, p. 150.
[3] Pour les histoires rédigées jusqu'aux Tang, seul le traité géographique du *Sui shu* est placé derrière les traités sur les denrées, les lois et les fonctionnaires, et avant le traité bibliographique conclusif.

s'en approchant), toutes les histoires compilées à partir du *Han shu* et contenant des traités techniques (*zhi* 志) possèdent un traité géographique[1] :

Tableau des histoires dynastiques comprenant des traités géographiques portant sur la période des Han aux Tang			
Titre	**Auteur/Directeur éditorial**	**Date de compilation**	**Période couverte**
Han shu 漢書	Ban Gu 班固 (32-92)	58-76 (Han de l'Est)	206 av. J.-C.-24
Hou Han shu 後漢書	Fan Ye 范曄 (398-445) et Sima Biao 司馬彪 (240-306)	IIIe-Ve siècle	25-220
Jin shu 晉書	Fang Xuanling 房玄齡 (578-648)	644 (Tang)	265-419
Song shu 宋書	Shen Yue 沈約 (441-513)	492-493 (Qi du Sud)	420-478
Nan Qi shu 南齊書	Xiao Zixian 蕭子顯 (489-537)	537 (Liang)	479-502
Wei shu 魏書	Wei Shou 魏收 (506-572)	551-554 (Qi du Nord)	386-550
Sui shu 隋書	Wei Zheng 魏徵 (580-643)	629-636 (Tang)	581-617
Jiu Tang shu 舊唐書	Liu Xu 劉昫 (887-946)	940-945 (Cinq Dynasties)	618-906
Xin Tang shu 新唐書	Ouyang Xiu 歐陽修 (1007-1072)	1043-1060 (Song)	618-906

Les traités sont en général composés d'une introduction, puis d'un texte principal comprenant pour les traités géographiques les données démographiques et administratives brutes. S'ensuivent des remarques, considérations ou jugements personnels de l'historien en conclusion, comme dans le cas des annales et des biographies, à cette différence près qu'ils ne concernent pas des personnes ni des peuples, mais des thèmes, des phénomènes : rites, administration, lois, arts, astronomie, etc. Ils permettent à l'historien d'y exprimer *a priori* plus d'opinions que dans les annales[2]. Ils préfigurent des œuvres ultérieures comme le *Tongdian* 通典 (Somme des institutions) de Du You 杜佑 (735-812), liées à l'administration gouvernementale et organisées thématiquement de manière systématique[3].

Du Jingzhou, les traités géographiques offrent une description précise : ils fournissent des informations sur l'évolution démographique des régions méridionales et

[1] Il peut porter les noms suivants : *dili* 地理 (« linéaments terrestres »), *junguo* 郡國 (« commanderies et principautés »), *zhoujun* 州郡 (« régions et commanderies »), *dixing* 地形 (« formes de la terre »), *junxian* 郡縣 (« commanderies et districts »).

[2] B. J. Mansvelt Beck, *The Treatises of Later Han : Their Author, Sources, Contents and Place in Chinese Historiography*, p. 37.

[3] Denis Twitchett, *The Writing of Official History under the T'ang*, p. 104-107, et Endymion Wilkinson, *Chinese History : A New Manual*, p. 646.

sur la date de fondation de nouveaux districts, des villes et des commanderies. Ces éléments servent à comprendre quand, où et comment les dynasties s'implantent dans ces territoires donnés[1]. Les traités sont en règle générale descriptifs. Ils énumèrent les circonscriptions administratives régionales (province, commanderie, district), présentent les voies de communication (canaux, routes, relais) et mesurent par les chiffres du recensement l'implantation de la population de l'Empire à travers le territoire. Le nombre de foyers dans les régions frontalières constitue également un indicateur intéressant du degré de pénétration chinoise dans une province méridionale comme le Jingzhou[2]. De manière générale, les données démographiques fournies pour les Dynasties du Sud et du Nord sont sous-évaluées. L'écart entre la situation antérieure (plus de 3,5 millions d'habitants au Jingzhou sous les Han) et postérieure (environ 3 millions sous les Sui/Tang) est en effet suspect[3]. Cet état est évidemment lié au morcellement politique et social de la période, aux guerres nombreuses et sanglantes, et à des empires dont la taille est divisée par deux. Une autre cause a son importance : on ne compte pas toujours l'ensemble de la population dans les recensements. Ainsi, les peuples barbares ou semi-barbares, ou bien les nombreux transfuges n'y figurent pas toujours. Ils sont tantôt oubliés, tantôt volontairement omis (sans qu'il soit possible d'en affirmer la raison avec certitude). Ils fournissent malgré tout une image relativement précise de la répartition sur le territoire chinois de la population, en majorité paysanne (entre cinquante et soixante millions d'habitants sous les Qin, et quarante-huit millions en 741 sous les Tang, peu de temps avant la révolte d'An Lushan 安祿山 [4]). Ces écrits donnent par ailleurs de précieuses informations sur la répartition naturelle des richesses, qui sont aussi fournies dans les traités économiques.

Ces traités présentent une géographie historique et politique de l'espace chinois. Ils révèlent une histoire des espaces fonctionnels, des cités, et des élites, militaires et civiles, qui les gouvernent et les peuplent. Enfin, les descriptions de l'agriculture et de la caractérologie des régions, des paysans et des populations non chinoises offrent un aperçu des coutumes populaires. Les aspects économique, démographique et administratif appuient la domination territoriale de l'Empire, et expliquent que les traités

[1] Hans Bielenstein, « The Chinese Colonization of Fukien until the End of T'ang », p. 99.
[2] Sous les Tang, cinquante mille foyers forment une large préfecture, alors que la moyenne est de vingt-cinq mille (Denis Twitchett, « Varied Patterns of Provincial Autonomy in the T'ang Dynasty », p. 91).
[3] *Cf. infra*, chapitre II.2.4.
[4] *Jiu Tang shu*, 38.1393.

diffèrent des représentations de l'espace contenues dans les ouvrages plus anciens, bien qu'ils puissent à l'occasion en reprendre des pans entiers. Les traités géographiques présentent du Jingzhou une vision impériale. Celle-ci est transmise par l'historiographie officielle. L'étude diachronique proposée ci-après éclaire les permanences et les changements dans la manière dont l'Empire perçoit une province comme le Jingzhou.

Toutefois, et cette réflexion est valable également pour les traités sur les denrées, l'intérêt d'un traité géographique ne réside pas uniquement dans le « souci du détail[1] » apporté. Il se mesure dans le traitement systématique et donc, d'une certaine manière cohérent, d'informations relevant de la géographie administrative, de l'histoire des populations. Les traités peuvent alors être considérés comme des éclairages thématiques sur les événements qui affectent l'histoire des hommes. Nous examinerons donc s'il y a lieu de parler d'émergence d'une forme de régionalisme durant le haut Moyen Âge. D'une part, les traités géographiques seront analysés chronologiquement. D'autre part, ils seront comparés les uns aux autres, ainsi qu'aux textes fondateurs analysés précédemment, afin d'appréhender les évolutions du savoir géographique.

II.2.1. Émergence du régionalisme sous les Han

Pour les auteurs du haut Moyen Âge chinois, il n'est généralement question que d'un seul traité géographique, celui du *Han shu*. Des textes qui convoquent d'abondantes sources géographiques comme le *Shuijing zhu*, le *Yiwen leiju* ou les traités géographiques des histoires ultérieures ne font pas toujours référence explicitement au traité géographique du *Han shu* lorsqu'ils le citent, tant il est évident, pour le rédacteur et le lecteur, qu'il s'agit justement du traité du *Han shu*, et non d'un autre[2]. Revenons à présent aux origines du traité et aux raisons de son influence.

À la suite de son père Ban Biao 班彪 (3-54) qui en rédigea plusieurs fascicules, et avant sa sœur Ban Zhao 班昭 (*ca.* 49-120) qui rédigea les tableaux et compléta le traité sur l'astronomie après sa mort, Ban Gu 班固 (32-92) est l'auteur principal du *Han shu*[3]. Il reprend la trame du *Shiji* (annales, monographies, biographies) à laquelle il apporte

[1] Christian Lamouroux, *Fiscalité, comptes publics et politiques financières dans la Chine des Song — Le chapitre 179 du* Songshi, p. 97-98.
[2] Voir par exemple, *Shuijing zhu shu*, 38.3140, et Annexe 3.32 ; *Yiwen leiju*, 6.104 ; *Jin shu*, 14.406.
[3] Les biographies des trois auteurs sont incluses dans celle de Ban Biao, et ne donnent que peu d'informations sur Ban Gu. Voir *Hou Han shu*, 40A.1323-40B.1387, 84.2784-2792.

quelques modifications. Il choisit le terme de *shu* 書 pour désigner son œuvre entière, et celui de *zhi* 志, « traité » ou « monographie », pour ses traités. *Dili zhi* 地理志 signifie donc littéralement « Traité sur la configuration (ou l'organisation) de la terre », et non pas « description » de la terre. Cette distinction a son importance, car elle renseigne d'emblée sur la portée « pragmatique » (presque « terre-à-terre ») du traité, qui a des visées très concrètes, informatives. Notons que Ban Gu en crée l'usage mais non le genre, dont la paternité revient bien à Sima Qian, qui lui donna le nom de *shu* 書, soit « texte », « document ». Le chapitre sur « le Fleuve et ses canaux » du *Shiji*, qui est un chapitre plus hydrographique que purement géographique, n'a qu'un seul équivalent dans les histoires ultérieures : il s'agit des « Canaux d'irrigation » (*gouxu* 溝洫) du *Han shu*, qui suit dans l'ordre le traité géographique et décrit le cours du fleuve Jaune, ses bras et ses digues[1]. S'il ne l'invente pas, c'est en revanche bien Ban Gu qui le formule en tant que tel et établit le genre du traité géographique.

Le contexte rédactionnel, les apports du savoir de Ban Gu et la stabilité politique des Han influent sur son traité géographique. Il est le récit d'une géographie humaine, naturelle et culturelle. Elle est passée au tamis d'une géographie administrative et économique induite par l'Empire et le découpage du territoire qui en découle, et qui influe en retour sur la représentation de l'espace proposée. Comme dans le traité sur les denrées et produits (*shihuo zhi* 食貨志) qui a façonné le modèle des traités économiques sur les « denrées » de onze des vint-deux histoires suivantes, le caractère historique du traité géographique du *Han shu* est très marqué. À la manière d'autres traités du *Han shu*, il représente une fonction archétypale pour nombre d'histoires suivantes. Comme le *Han shu* dans son ensemble, les traités et les thèmes qu'ils véhiculent sont un modèle absolu et une influence avouée des traités postérieurs.

Dans un premier temps, le traité géographique du *Han shu* présente une structure tripartite. Il s'ouvre par une introduction historique, qui comprend deux passages, l'un tiré du *Yu gong*, et l'autre du chapitre sur les agents de direction du *Zhou li*. Le traité perpétue ainsi le cadre mental des neuf provinces et des zones concentriques que sont les neuf régions et cinq unités spatiales traditionnelles, censées à l'origine former l'écoumène chinois. Est ainsi décrite l'évolution de la géographie politique depuis la haute Antiquité[2].

[1] *Han shu*, 29.1675-1700.
[2] *Han shu*, 28A.1542-1543.

Bien que Liu Zhiji critique la reprise de ces sources par Ban Gu, l'itération suggère bien l'insistance sur la filiation établie, qui sera par exemple reprise dans le *Song shu*, et constitue un signe fort visant à mettre en valeur l'unité dynastique[1].

Dans un second temps, Ban Gu se penche sur l'histoire du territoire. Il présente dans un excursus l'administration des Neuf provinces sous la dynastie des Zhou. Il liste pour chaque région les montagnes, les cours d'eau, les productions locales, la proportion d'hommes et de femmes, et traite de l'origine des noms des régions[2].

Son texte regrette la perte d'unité culturelle qui caractérisa la période des Royaumes combattants. Il enregistre donc logiquement toutes les divisions de l'espace pour y remédier, comme dans cet extrait, tiré des dernières lignes du traité :

> C'est-à-dire que lorsque les anciens rois sages codifiaient les rapports humains, ils modifiaient les racines et les extrémités. De cette confusion le monde s'unit et gagne en harmonie, et alors l'enseignement du souverain s'accomplit. Les Han ont hérité du terme des souverains des dynasties passées, les terres du royaume ont changé, le peuple a migré. Pendant le règne de l'empereur Cheng (33-7 av. J.-C.), Liu Xiang énonça brièvement sa vision de la division des terres. Alors, le premier conseiller Zhang Yu manda son délégué aux provinces, Zhu Gong de Yingchuan, afin que celui-ci définisse et consigne les coutumes. Comme elles n'ont pas encore été toutes inspectées, elles sont rassemblées dans ce chapitre pour être discutées, et qu'on en épuise l'essentiel comme les détails.
>
> 言聖王在上，統理人倫，必移其木，而易其末，此混同天下一之乎中和，然後王教成也．漢承百王之末。國土變改，民人遷徙，成帝時劉向略言其地分，丞相張禹使屬穎川硃贛條其風俗，猶未宣究，故輯而論之．終其本末著於篇．[3]

Il est donc question du relevé des coutumes effectué par Zhu Gong 朱贛 et favorisé par la division des terres théorisée par Liu Xiang 劉向 (77-6 av. J.-C.), dans un texte qui préfigure les tentatives suivantes de caractérologie régionale. Ban Gu attribue indirectement l'origine de ce traité, notamment en ce qu'il traite des coutumes, à Liu Xiang et au commentaire de Zhu Gong, dont il aurait ultérieurement inclus les matériaux et informations dans son traité[4]. Cette précision est d'importance, car elle implique que les descriptions des peuples du traité géographique du *Han shu* sont un emprunt et que Ban Gu n'a pas lui-même observé les pratiques qu'il reproduit. En tout cas, elles semblent attester le recours à la seconde main et indirectement la preuve du terrain. La

[1] *Shitong tongshi*, 1.10-11, 20-21. Voir la traduction de Damien Chaussende : Liu Zhiji, *Traité de l'historien parfait. Chapitres intérieurs*, p. 12, 19.
[2] *Han shu*, 28A.1539-1541, et Nancy Lee Swann, « An Analysis of Structure of the Treatise on Geography (HS 28AB) », p. 71.
[3] *Han shu*, 28B.1639-1640. Voir *infra*, chapitre III.2.3.
[4] Voir également *Sui shu*, 33.987-988, et *supra*, un extrait déjà traduit au chapitre II.2.

traduction d'un extrait du traité bibliographique du *Sui shu* en introduction du sous-chapitre montre bien que les traités organisés de l'époque impériale trouvent leur origine dans des textes et dans des pratiques relativement définis, qui aident à circonscrire le genre de l'écrit géographique.

Revenons à la présentation linéaire du traité géographique. Après avoir présenté donc les Neuf provinces de Yu le Grand et les monts et fleuves de l'écoumène, Ban Gu expose la géographie historique du territoire, des Zhou aux Han :

> Les Zhou instituèrent les cinq rangs nobiliaires, et les trois rangs d'inféodation : des fiefs de cent *li* étaient attribués aux ducs et marquis, de soixante-dix *li* aux comtes, et cinquante *li* aux vicomtes et aux barons. Aux mécontents étaient attribués des états vassaux, qui atteignaient le nombre de 1800. Après Fuxi et l'empereur Jaune, il y eut encore des aristocrates sous Yao et Shun. Les souverains créèrent alors des registres cadastraux et démographiques que tous purent connaître. Avec le déclin des Zhou, la répression des rites et de la musique provint de l'aristocratie, les annexions finirent par annihiler les royaumes, et en l'espace de quelques centaines d'années, les principautés furent détruites. À l'époque des Printemps et automnes, il restait encore plusieurs dizaines de principautés, les cinq hégémons se manifestèrent les uns après les autres, et finirent par conclure un pacte. Le déclin fut progressif jusqu'aux Royaumes combattants. Le monde était alors divisé en sept royaumes, de la ligue contre le Qin à l'alliance est-ouest, pendant plusieurs dizaines d'années. Le Qin finit par unir les Quatre mers. Étant donné la faiblesse du système des Zhou, le système féodal fut défait et l'on n'émit plus de fiefs pour de petites étendues. On sépara le monde en districts et commanderies, on massacra les descendants des anciens sages, aucun ne survécut. Une fois leur dynastie établie, les Han maintinrent les institutions des Qin. On exaltait la bonté, on encourageait la simplicité, et l'on pouvait ainsi tenir l'intérieur des mers. Puis l'empereur Wu chassa les barbares du Nord, les Yue, il agrandit les frontières du pays, il établit le Jiaozhi au Sud, la région des Ordos au Nord, il annexa le Xu, le Liang, le You. Il mit en parallèle le système des Xia et des Zhou, il changea le Yong en Liang, le Liang en Yi. Il forma au total treize régions, et il établit la charge d'inspecteur. Les traces laissées par les souverains passés étaient déjà très éloignées, nombre de toponymes avaient changé. C'est pour cela qu'afin d'obtenir des informations sur cette question, on eut recours aux anciens recueils et anthologies que sont les *Odes* et les *Documents*. Au sujet des monts et des rivières, on interrogea le *Tribut de Yu*, les *Rites des Zhou*, les *[Annales des] Printemps et automnes*, transmis jusqu'aux Royaumes combattants, puis aux Qin et aux Han.

> 周爵五等，而土三等：公、侯百里，伯七十里，子、男五十里．不滿為附庸，蓋千八百國．而太昊、黃帝之後，唐、虞侯伯猶存，帝王圖籍相踵而可知．周室既衰，禮樂征伐自諸侯出，轉相吞滅，數百年間，列國耗盡．至春秋時，尚有數十國，五伯迭興，總其盟會．陵夷至於戰國，天下分而為七，合從連衡，經數十年．秦遂並兼四海．以為周制微弱，終為諸侯所喪，故不立尺土之封，分天下為郡縣，蕩滅前聖之苗裔，靡有孑遺者矣．漢興，因秦制度，崇恩德，行簡易，以撫海內．至武帝攘卻胡、越，開地斥境，南置交阯，北置朔方之州，兼徐、梁、幽、並夏、周之制，改雍曰涼，改梁曰益，凡十三部，置刺史．先王之跡既遠，地名又數改易，

是以采獲舊聞，考跡《詩》、《書》，推表山川，以綴《禹貢》、《周官》、《春秋》，下及戰國、秦、漢焉．[1]

Par géographie historique, il convient d'entendre la manière dont le comportement politico-rituel des pouvoirs de l'Antiquité a influé sur l'organisation spatiale du territoire. Ban Gu propose en quelque sorte une histoire spatiale du politique. Il dénonce l'influence néfaste de l'aristocratie et souligne l'âge d'or des Zhou qui se retrouve sous la dynastie des Han : quelques figures marquantes sont convoquées, depuis les empereurs légendaires jusqu'à l'empereur Wu des Han, loué pour sa politique expansionniste.

La division de l'Empire en treize régions, censées correspondre au territoire des Zhou, rend compte de l'extension de l'Empire, amorcée sous les Qin, et qui prend réellement forme au cours du règne de l'empereur Wu 武 des Han (r. 141-87 av. J.-C.). Bien que les treize régions des Zhou et celles des Han ne fussent pas les mêmes, c'est à la fois une manière de souligner l'héritage des Zhou et de mettre en avant les réussites des Han. Cet exposé historique est suivi d'un catalogue toponymique qui constitue en volume le corps principal du traité[2]. L'unité de base est la commanderie (*jun* 郡). Étant un traité de géographie administrative, les divisions sont d'ordre politique et non physique[3]. Suit une énumération des quatre-vingt-trois commanderies, des vingt principautés (*guo* 國), des mille trois cent quatorze districts (*xian* 縣), des trente-deux circuits (*dao* 道), des deux cent quarante et un marquisats (*hou* 侯), et des dimensions de l'Empire : 9 302 *li* 里 d'est en ouest, 13 368 du nord au sud, et 14 513 640 500 *mu* 亩 de superficie. Les données démographiques correspondent aux chiffres récoltés lors du recensement de l'an 2, et reflètent la répartition démographique de la population, l'étendue de l'espace sous contrôle, ainsi que les limites du territoire. C'est « l'apogée des Han » (漢極盛矣)[4].

La dernière étape s'ouvre par une préface, suivie d'une présentation des coutumes de l'Empire et, comme dans le *Shiji*, d'un exposé sur la nature économique des régions. Si le traité se veut une histoire économique et géographique des peuples et des régions – Ban Gu explique comment les facteurs climatiques et géographiques déterminent le

[1] *Han shu*, 28A.1542-1543.
[2] *Han shu*, 28A.1543-28B.1639.
[3] B. J. Mansvelt Beck, *The Treatises of Later Han : Their Author, Sources, Contents and Place in Chinese Historiography*, p. 176 ; voir aussi supra, chapitre II.1.2.
[4] *Han shu*, 28B.1639-1640. Sur ce recensement, voir Hans Bielenstein, « The Census of China during the Period 2-742 AD ».

caractère du peuple chinois sur le territoire –, il reste autant une histoire de la consolidation et de l'expansion impériale[1]. Comme dans le *Shiji*, Ban Gu décrit les terres immenses et peu peuplées du Chu. Il reprend les termes de Sima Qian qui décrivait le Chu de l'époque des Royaumes combattants comme un territoire bien plus vaste, et concernait, par catachrèse, tout le « Sud » du Fleuve. Chez Ban Gu, le récit ne concerne que les étendues du Jingzhou administratif[2]. Plusieurs facteurs tendent à confirmer que les informations valent plus pour la représentation de l'espace historique et mental qu'elles suggèrent que pour leur précision topographique. En effet, le *Han shu* est encore après le *Shiji* une œuvre personnelle. À ce titre Ban Gu n'a pas connu tous les lieux qu'il prétend décrire. Par ailleurs, les découvertes archéologiques récentes comme les exhumations de Liye ont notamment démontré que les approximations topographiques étaient légion dans le traité géographique du *Han shu*, et auguraient sûrement d'imprécisions similaires pour d'autres districts[3]. Ces erreurs concernaient les origines et la localisation de lieux administratifs de l'ancien royaume de Chu éloignés de la capitale.

En résumé, la lecture du traité fait ressortir plusieurs modalités de la connaissance géographique au Ier siècle de notre ère. Les trois cents cours d'eau et leurs origines, directions, longueurs et embouchures, comme la position des montagnes et des ressources naturelles, tracent les contours d'une géographie physique. Les temples et les tombes, les croyances et la mémoire des sites dessinent une géographie rituelle. La géographie économique et militaire existe à travers les industries du sel et du fer, les colonies agricoles, les travaux hydrauliques, et l'enregistrement des passes, relais, barrages, routes, et l'évolution des toponymes. Elle est enfin humaine, par la liste des capitales, des centres administratifs, des recensements, et le récit des coutumes des populations autochtones.

II.2.2. La période de division : traités du Sud et du Nord

L'intérêt des traités du *Hou Han shu* 後漢書 (Histoire des Han postérieurs) est double car ils ont été transmis dans leur intégralité et augmentés d'un excellent commentaire de Liu Zhao 劉昭 (502-520). Contrairement au reste de l'histoire attribuée

[1] Nous ne reproduisons pas les notices relevant de la caractérologie du Chu, car elles sont traduites ailleurs. *Cf. infra*, chapitre III.2.4.
[2] *Han shu*, 28B.1666, et *supra*, chapitre II. Voir également à ce sujet Rafe de Crespigny, *Generals of the South : The Foundation and Early History of the Three Kingdoms State of Wu*, p. 6, n. 9.
[3] Olivier Venture, « Nouvelles sources écrites pour l'histoire des Qin », p. 509, 512.

à Fan Ye, le traité géographique du *Hou Han shu* est l'œuvre de Sima Biao 司馬彪 (240-306), car Fan Ye mourut avant de pouvoir entreprendre cette partie. Auteur du *Xu Han shu* 續漢書 (Suite de l'Histoire des Han), Sima Biao compila au IIIe siècle sa propre histoire en raison de l'admiration qu'il vouait aux Han et de la déception qu'il éprouvait quant à la production de son époque[1]. En outre, il y a, chez Sima Biao, une volonté d'explorer les raisons de la chute des Han[2]. Il jugeait le travail de Ban Gu « parfait », et il est donc possible de lire le sien à l'aune de son modèle avoué[3] :

> Le traité géographique de l'*Histoire des Han* note les informations relatives aux éléments fondamentaux et annexes des commanderies et districts de l'Empire, ainsi que les montagnes et rivières insolites, l'origine des us et coutumes, le tout de manière minutieuse et complète. Pour compiler le présent « traité sur les commanderies et principautés », on se contente ici d'enregistrer les changements de districts et de commanderies suite à la restauration des Han de l'Est, ainsi que les informations relatives aux *Annales des printemps et automnes* et aux Trois histoires [que sont les *Mémoires historiques*, l'*Histoire des Han*, et le *Mémoire sur les Han du pavillon oriental*, le *Dongguan hanji* 東觀漢記]. Comme tous les traités précédents recensent les noms des districts, on ne l'a pas fait dans le traité présent, car ils ont tous été omis par Shizu (empereur Guangwu). Ce qui auparavant n'existait pas mais a une existence aujourd'hui sera établi par la suite. Les noms de districts inclus dans les livres précédents correspondent aux chefs-lieux des préfectures.
>
> 漢書地理志記天下郡縣本末，及山川奇異，風俗所由，至矣．今但錄中興以來郡縣改異，及春秋、三史會同征伐地名，以為郡國志．凡前志有縣名，今所不載者，皆世祖所并省也．前無今有者，後所置也．凡縣名先書者，郡所治也．[4]

En règle générale, il semble que les règles historiographiques explicites de Sima Biao se trouvent dans les préfaces, tandis que les principes implicites sont dans le texte même des traités. Il nomme son traité *junguo zhi* 郡國志, c'est-à-dire « traité sur les commanderies et principautés », et non *dili zhi*. Il n'examine pas la géographie de la même manière que Ban Gu. Bien que marchant dans les pas de son prédécesseur, Sima Biao ne cite plus le *Yu gong*, et l'intitulé de son traité révèle une évolution.

Le traité présente en premier lieu une liste de toponymes. Les informations relatives à la quantification des commanderies reprennent les données du recensement de 140[5]. En dépit de quelques erreurs, les données sont dans l'ensemble correctes (des contradictions apparaissent au sujet des marquisats notamment). Il n'y est pas question

---

[1] B. J. Mansvelt Beck, *The Treatises of Later Han : Their Author, Sources, Contents and Place in Chinese Historiography*, p. 2.
[2] On-cho Ng, Edward Wang, *Mirroring the Past : The Writing and Use of History in Imperial China*, p. 91.
[3] *Hou Han shu*, 109.3389.
[4] *Hou Han shu*, 109.3385.
[5] Rafe de Crespigny, *A Biographical Dictionary of Later Han to the Three Kingdoms (23-220 AD)*, p. 1193.

d'histoire ou de climatologie, ni de peuples étrangers. Après cinq chapitres déroulant l'ensemble des noms géographiques de l'Empire et comprenant distances topographiques et chiffres démographiques, Sima Biao propose une postface aux informations statistiques générales, et enfin un éloge[1]. Les indications données pour chaque commanderie ou principauté sont similaires à celles présentées par Ban Gu : les données liées à l'institution de la commanderie, la distance la séparant de la capitale, le nombre de préfectures et de foyers qu'elle contient, puis les sites, les montagnes, les fleuves, forêts, et marais, la présence de fer ou de sel, et les plus petits villages. L'éloge final s'attarde sur la mise en place des fondements de l'Empire par les souverains de l'Antiquité, puis par les Qin, et offre enfin quelques réflexions sur le passage du temps. Enfin, un dernier trait ressort, qui se retrouve dans des ouvrages ultérieurs : en présentant un espace bien plus étendu qu'il n'est (le déclin progressif et inéluctable de l'empire des Han de l'Est débute bien avant la chute officielle de la dynastie), le traité ne reflète pas la situation spatiale effective de l'Empire. L'auteur transmet la vision d'un Empire plus large qu'il n'est en réalité, et figé dans les dimensions de son apogée territoriale. Si cette image est évidemment non-conforme à la réalité de l'époque et comporte de nombreuses contradictions topographiques, elle est néanmoins correcte et conforme à la vision que l'auteur en a, ou qu'il souhaite transmettre, et c'est bien cela qui importe[2]. Ce type de considérations cadre bien avec les visées d'un traité géographique.

En outre, une mémoire du lieu point dans les aspects du territoire que Sima Biao met en avant lorsqu'il décrit les circonscriptions de l'Empire[3]. Les lieux sont liés à des marqueurs spatiaux tels que les montagnes éminentes qui s'y dressent, les cours d'eaux qui y prennent leur source, les enceintes et les puits de sel qui s'y trouvent. En dehors d'indications purement toponymiques ou démographiques, Sima Biao donne pour le Jingzhou quelques précisions : les circonscriptions subalternes des sept commanderies du Jingzhou sont énumérées. La plupart du temps, Sima Biao se contente d'une simple mention. Il y déroge lorsqu'il évoque quelques villages (*ju* 聚) et pavillons (*ting* 亭) dignes d'intérêt, les sources de rivières (la Huai 淮 et la Xiang) et montagnes majeures, et le siège de l'inspectorat, à Hanshou 漢壽[4].

---

[1] *Hou Han shu*, 113.3533-3534.
[2] B. J. Mansvelt Beck, *The Treatises of Later Han : Their Author, Sources, Contents and Place in Chinese Historiography*, p. 177, 180-181, 194-195.
[3] Les lieux de mémoire de l'histoire chinoise seront analysés plus amplement dans le chapitre VI.
[4] *Hou Han shu*, 112.3476-3485.

La suite de l'extrait du chapitre bibliographique du *Sui shu* précédemment cité donne des informations sur les traités et textes écrits pendant la période de division :

> Sous les Jin, Zhi Yu s'inspira du *Tribut de Yu* et des *Fonctionnaires des Zhou* pour composer son *Classique du domaine impérial* ; il y consigna en cent soixante-dix chapitres tout ce qui a trait aux affaires frontalières des territoires, districts, commanderies et régions, sources des montagnes et des villes, les terrains des villages, les routes des villes, les pavillons des cantons, les coutumes du peuple, les anciens saints et les personnages bénéfiques. Il est aujourd'hui perdu. S'en inspirant, les savants ont mis des mots sur ce qu'ils ont connu, mais sans parvenir à fonder un genre propre. Sous les Qi [du Nord], Ling Deng compila les dits de cent soixante lettrés selon un ordre chronologique et spatial dans un ouvrage qu'il nomma *Livre de la géographie*. Ren Fang ajouta quatre-vingt-quatre auteurs à l'ouvrage de Ling Deng, et en fit le *Récit de la terre*. Sous les Chen, Gu Yewang rédigea le *Traité de géographie* en compilant les paroles des différents maîtres.
>
> 晉世，摯虞依禹貢周官，作畿服經，其州郡及縣分野封略事業，國邑山陵水泉，鄉亭城道里土田，民物風俗，先賢舊好，靡不具悉，凡一百七十卷，今亡．而學者因其經歷，並有記載，然不能成一家之體．齊時，陵澄聚一百六十家之說，依其前後遠近，編而為部，謂之地理書．任昉又增陸澄之書八十四家，謂之地記．陳時，顧野王抄撰眾家之言，作輿地志．[1]

À l'exception de l'ouvrage de Gu Yewang 顧野王 (519-581), plus tardif, tous les titres cités étaient déjà ou allaient être perdus. Les ouvrages des Dynasties du Sud et du Nord transmis dans un état quasi-complet (*Huayang guo zhi*, *Shuijing zhu*, *Luoyang qielan ji*, *Yudi zhi*) ou semi-complet (comme le *Kuodi zhi* et d'autres monographies locales, dont on trouvera mention en partie III) sont donc extrêmement rares, eu égard à la profusion d'écrits géographiques de l'époque. Cette perte renforce l'importance que revêtent les traités géographiques composés durant le haut Moyen Âge : ils sont parfois les seules sources disponibles. Par ailleurs, le traité bibliographique du *Sui shu* ne signale que des géographies réalisées à l'échelle impériale, et passe sous silence des récits régionaux. Ces derniers sont bien connus, mais ne servent pas le propos impérial, notamment lorsque l'empire est réunifié.

Complétée par les précieux commentaires de Pei Songzhi 裴松之 (372-451), le *Sanguo zhi* 三國志 (Monographie des Trois royaumes) est une entreprise personnelle de Chen Shou 陳壽 (233-297). Il ne comporte pas de chapitre géographique. Les *Histoires* des *Liang*, des *Chen*, des *Qi du Nord* et des *Zhou* n'en comportent pas non plus. Cette absence est généralement comblée dans la ou les histoires suivantes (traité du *Song shu* pour la période des Trois royaumes, du *Sui shu* et des deux *Tang shu* pour les histoires des

[1] *Sui shu*, 33.988.

Dynasties du Sud et du Nord qui n'en possèdent pas), si bien que l'évolution de la géographie administrative de la période de division nous est relativement bien connue.

Sur la géographie impériale des Jin, citons d'abord le *Jin Taikang diji* 晉泰康地記 (Notes géographiques de l'ère Taikang [281-289] des Jin), qui traite surtout de géographie administrative et des recensements, mais peu des coutumes et de légendes. Il renvoie à une période de quiétude extrinsèque[1]. Le traité géographique du *Jin shu* 晉書 (Histoire des Jin), rédigé sous les Tang entre 646 et 648 par une équipe dirigée par Fang Xuanling 房玄齡 (578-648), présente une riche introduction historique reprenant des textes anciens. Les passages concernant le Jingzhou retracent l'évolution historique de la province dans le temps, et lient la région aux populations *man* 蠻[2]. Une énumération des circonscriptions (commanderies et districts) qui le composent sont l'occasion de revenir sur les changements de statuts des entités administratives et sur l'évolution de leurs appellations. Elles sont souvent corrélées à des passations de pouvoir ou à des batailles marquantes, comme lorsque le Jingzhou se trouve écartelé entre les trois royaumes de la période auxquels ils donnèrent le nom. En outre, les informations données deviennent très détaillées à partir de la période des Trois royaumes, plus proche temporellement, et non traitée dans le *Sanguo zhi*[3]. Sous les Jin, le Jingzhou comporte « vingt-deux commanderies, cent soixante-neuf districts, et 357 548 foyers » (郡二十二， 縣一百六十九，戶三十五萬七千五百四十八)[4].

Les quatre chapitres géographiques du *Song shu* 宋書 (Histoire des [Liu] Song), rédigés entre 492 et 493 sous les Qi du Sud par le célèbre lettré Shen Yue 沈約 (441-513), sont nommés « régions et commanderies » (*zhoujun* 州郡)[5]. Shen Yue introduit chaque région, puis fournit la liste de chaque préfecture et de son histoire. La description des provinces, et notamment du Jingzhou, tranche, par son contenu, avec celle des traités précédents :

> Sous les Han, l'inspecteur du Jingzhou avait son siège au [district de] Hanshou à [la commanderie de] Wuling. Sous le Wei et les Jin, il était établi à Jiangling. Wang Dun administra Wuchang, Tao Kan gouverna d'abord à Mianyang, puis à Wuchang ; Wang Yi dirigea Jiangling, Yu Liang administra Wuchang et Yu Yi

[1] Damien Chaussende, *Des Trois royaumes aux Jin. Légitimation du pouvoir impérial en Chine au IIIe siècle*, p. 339, 343.
[2] *Jin shu*, 15.453, et, pour une traduction, voir *infra*, partie II, chapitre IV.1.2.
[3] *Jin shu*, 15.454.
[4] *Jin shu*, 15.454.
[5] Sur Shen Yue, voir Richard Mather, *The Poet Shen Yüeh (441-513) : The Reticent Marquis*, p. 26-36.

fut nommé à Xiangyang avant de revenir à Xiakou ; Huan Wen dirigea depuis Jiangling, Huan Chong depuis Shangming, Wang Chen retourna à Jiangling, et après cela administra Jiangling. Au début des [Liu] Song, il y avait trente et une commanderies ; ensuite, Nanyang, Shunyang, Xiangyang, Xinye et Jingling furent transférées au Yongzhou ; les dix commanderies de Xiangchuan furent données au Xiangzhou, et Jiangxia et Wuling appartinrent au Yingzhou, tandis que Sui et Yiyang revinrent au Sizhou ; il restait dans la partie nord du Yiyang au total onze commanderies. (…) Il y a dorénavant douze commanderies, quarante-huit districts, et 65 640 foyers. Leur éloignement de la capitale est de trois mille trois cent quatre-vingt *shui*.

荊州刺史，漢治武陵漢壽，魏、晉治江陵，王敦治武昌，陶侃前治沔陽，後治武昌，王廙治江陵，庾亮治武昌，庾翼進襄陽，復還夏口；桓溫治江陵，桓沖治上明，王忱還江陵，此後遂治江陵．宋初領郡三十一，後分南陽、順陽、襄陽、新野、竟陵為雍州；湘川十郡為湘州，江夏、武陵屬郢州，隨郡、義陽屬司州，北義陽省，凡餘十一郡．(…) 今領郡十二，縣四十八，戶六萬五千六百四．去京都水三千三百八十．[1]

Les modifications territoriales présentent une valeur certaine pour l'histoire de l'administration. Ce sont toutefois deux autres aspects saillants qui ressortent du propos de Shen Yue. Le premier concerne le type d'histoire régionale qu'il vise. En énumérant la succession des inspecteurs ayant administré le Jingzhou, il suggère que l'histoire de la région est celle de ses hommes forts. La plupart d'entre eux a en effet tenu, à un moment ou un autre, un rôle décisif dans l'histoire des dynasties méridionales. Le second aspect est lié à la période temporelle privilégiée : Shen Yue mentionne *exclusivement* les hommes ayant été en poste au cours du IV^e^ siècle. De Wang Dun 王敦 (266-324) à Wang Chen 王忱 (355-392), en passant par les clans Yu 庾 et Huan 桓, tous ont exercé une influence durant une petite centaine d'années sous les Jin de l'Est[2].

Les deux chapitres géographiques intitulés « provinces et commanderies » (*zhoujun* 州郡) du *Nan Qi shu* 南齊書 (Histoire des Qi du Sud), compilé en 537 par Xiao Zixian 蕭子顯 (489-537), sont plus succincts que ceux du *Song shu*. Ils se présentent comme une énumération des circonscriptions, suivie d'un éloge. Lorsqu'il aborde le Jingzhou, le traité remonte à Wang Rui 王睿 († 190) sous les Han, puis évoque, comme le *Song shu*, les personnages phares du haut Moyen Âge, que ce soit Tao Kan, Wang Dun ou Huan Wen. Des détails sont donnés sur leur prise de contrôle du territoire à travers la mise au pas des populations non chinoises, les bienfaits que ces inspecteurs ont pu apporter, et leurs

[1] *Song shu*, 37.1117.

[2] Wang Dun, Tao Kan 陶侃 (259-334), Yu Liang 庾亮 (289-340), Yu Yi 庾翼 (305-345), Huan Wen 桓溫 (312-373) sont traités dans la partie II ; Wang Yi 王廙 (276-322) et Huan Chong 桓沖 (328-383) sont cités dans la partie III. Sur Wang Chen, voir *Jin shu*, 75.1972-1973.

stratégies militaires[1]. Il donne l'impression générale de compléter les données que Shen Yue fournit dans le *Song shu*. L'accent reste porté sur les hommes forts, plutôt que sur les circonscriptions elles-mêmes.

En ce qui concerne les histoires des dynasties ayant régné au Nord du fleuve Bleu, seul le *Wei shu* 魏書 (Histoire des Wei) comprend un traité géographique. Il est placé après les biographies et a pour titre *dixing* 地形 (litt. les « formes de la terre »). Il couvre le *juan* 106 et se divise en trois parties. Chaque province est présentée avec les commanderies qui en dépendent. Le traité comporte le détail des populations de chaque commanderie. La province du Jingzhou, puisque les Wei du Nord en comptent un à la frontière méridionale de leur territoire, est traité de manière synthétique, comme a pu le faire Sima Biao pour les Han de l'Est. Le Jingzhou comporte huit commanderies, et quarante et un districts. Les dates d'institutions sont données, ainsi que les cours d'eaux remarquables et les montagnes ou stèles d'importance, comme celle du lettré Zhang Heng 張衡 (78-139)[2].

Les chapitres du *Song shu* se limitent à présenter le territoire des régions sous le contrôle de la cour du Sud (à l'exception du Sizhou 司州). Les traités du *Wei shu* (même si la présentation des régions méridionales est lapidaire) et du *Nan Qi shu* présentent la Chine dans son ensemble. La Plaine centrale (*Zhongyuan* 中原) est le cœur et la raison de l'Empire. Dès qu'elle est perdue, les dynasties suivantes, même les cours du Sud pourtant légitimes rétrospectivement, ne le sont pas entièrement, tant que la plaine n'est pas récupérée. Ce n'est que lorsqu'elle finit par l'être qu'une reconquête générale du territoire devient possible. La volonté de présenter un passé idéalisé et agrandi, le choix de souligner le poids des hommes d'État les plus éminents ainsi que des marqueurs spatiaux (monts, fleuves, stèles), participent d'une représentation du passé propre au haut Moyen Âge. Des éléments complémentaires d'analyse seront proposés dans la partie III de la thèse.

II.2.3. Caractérologie régionale dans le traité géographique du *Sui shu*

Œuvres souvent personnelles au départ, les histoires dynastiques deviennent des commandes exclusivement impériales à partir de 593, lorsque l'empereur Wen 文 (r. 581-

[1] *Nan Qi shu*, 15.273-274.
[2] *Wei shu*, 106C.2634.

604) des Sui interdit la compilation privée d'une histoire : « Par décret impérial, il est interdit aux gens du peuple d'éditer et de compiler histoires dynastiques et jugements critiques sur les personnes » (詔人間有撰集國史臧否人物者，皆令禁絕)[1]. Le *Sui shu* est donc rédigé sous les Tang. Plus de six siècles après les premières monographies du *Shiji* et du *Han shu*, celle du *Sui shu* est la première à être rédigée dans une période pendant laquelle la Chine est à nouveau officiellement unie[2]. La supervision de la compilation du *Sui shu* est attribuée à une équipe dirigée par Wei Zheng 魏徵 (580-643), qui révisa une première mouture en 80 *juan*, rédigée durant la dynastie sur laquelle porte l'histoire, et qui est l'œuvre de Wang Shao 王劭 (*fl.* VI^e^-VII^e^ siècle), un historien de la cour des Sui[3].

Ordonnées par l'empereur Taizong 太宗 (r. 626-649) des Tang, les premières versions des *Histoires* des Liang, Chen, Qi, Zhou et Sui sont achevées en 636, mais ne comprennent pas de traités. Elles sont complétées par des monographies synthétiques, rédigées entre 629 et 644, sous Gaozong 高宗 (r. 650-683). Pour être tout à fait exact, seul le *Sui shu* comporte en fin de compte des monographies : il est l'histoire de la dynastie la plus récente, qui plus est unificatrice, ce qui confère aux traités inclus une double valeur. Les traités y ont été placés car les Sui sont la dernière des cinq dynasties ayant fait l'objet d'une histoire sous le règne de l'empereur Taizong. Il est impossible d'attribuer avec certitude la paternité de la rédaction du traité géographique, mais il est très certainement l'œuvre d'un des compilateurs ayant travaillé sous la direction de Wei Zheng, et nous savons qu'il aurait été attribué à un « spécialiste[4] ». Denis Twitchett en attribue l'origine à Fang Xuanling 房玄齡 (579-648) et Chu Suiliang 褚遂良 (596-658), alors qu'ils auraient en réalité composé le traité géographique du *Jin shu*[5]. Un ouvrage comme le *Cefu yuangui* 冊府元龜 (Tortue originelle du Bureau des documents), la plus grande encyclopédie des Song rédigée par Wang Qinruo 王欽若 (962-1025), n'attribue au

[1] *Sui shu*, 2.38. Une exception existe néanmoins : le *Wei shu* est une commande faite à Wei Shou 魏收 (506-572) par l'empereur Wenxuan 文宣 (r. 550-559) des Qi du Nord. Voir Damien Chaussende, « Un historien sur le banc des accusés : Liu Zhiji juge Wei Shou », p. 142.
[2] N'oublions pas qu'elle est le résultat final de nombreuses versions antérieures, le *Jin shu* étant également compilé à la même période, vers 644. Voir Damien Chaussende, *Des Trois royaumes aux Jin. Légitimation du pouvoir impérial en Chine au III^e^ siècle*, p. 74-75.
[3] Sa biographie précise que son travail fut jugé médiocre (*Sui shu*, 69.1609).
[4] Voir Étienne Balazs citant Liu Zhiji, « Le traité économique du 'Souei-Chou' », p. 118-119, et Denis Twitchett, *The Writing of Official History under the T'ang*, p. 89.
[5] Denis Twitchett, *The Writing of Official History under the T'ang*, p. 228.

traité géographique du *Sui shu* aucun auteur[1]. Signalons enfin que Yang Shoujing 楊守敬 (1839-1915) en a livré une version annotée de haute facture[2].

Les monographies du *Sui shu* sont importantes en proportion, au détriment de l'histoire événementielle, relatée dans les annales principales (*benji* 本紀). Celles-ci sont relativement brèves par rapport aux annales des histoires précédentes, car la dynastie fut de courte durée, avec trois empereurs sur moins de trente ans. En outre, il était nécessaire de revenir à un nombre standard de monographies[3]. Après plus d'un siècle sans traités techniques, les monographies du *Sui shu* constituent donc une information de première importance pour les futurs fonctionnaires des Tang, qui s'en serviront comme autant d'exemples théoriques et pratiques pour le bon gouvernement[4].

Tableau du nombre et de la répartition des commanderies par province d'après le traité géographique du *Sui shu*		
Entre 1 et 10	Entre 11 et 29	Entre 30 et 45
Qing 青 (3)	Yu 豫 (15)	Ji 冀 (30)
Yan 兗 (5)	Jing 荊 (21)	Liang 梁 (33)
Xu 徐 (4)	Yong 雍 (27)	Yang 揚 (43)

Le tableau montre de fortes disparités entre les provinces de l'Empire. Une première explication tient aux importantes variations de taille entre les provinces du Centre (Xu, Yu, Qing), à l'étendue réduite, et les provinces extérieures, comme les trois provinces méridionales (Liang, Jing, Yang), qui s'étalent jusqu'aux confins de l'Empire. Le Jizhou apparaît comme une relative exception puisque situé au Nord : il comprend plus de subdivisions que les plus vastes Jingzhou et Yongzhou. Conséquence d'une telle répartition infra-provinciale, les notices conclusives ou commentaires consacrés à chaque province sont de longueurs inégales[5]. Les deux notices les plus longues et les plus fournies informent le lecteur de données décrivant les plus lointains Jingzhou et Yangzhou (suivent le Jizhou et le Yangzhou).

[1] *Cefu yuangui*, 560.6731.2-6732.1.
[2] Voir Yang Shoujing, *Sui shu dili zhi kaozheng*.
[3] Dix pour le *Sui shu*, réparties en trente *juan*, contre huit dans le *Shiji*, dix dans le *Han shu*, onze dans le *Jiu Tang shu*, et douze dans le *Xin Tang shu*.
[4] Étienne Balazs, « Le traité économique du 'Souei-Chou' », p. 119.
[5] Voir l'Annexe 1.

Le traité géographique du *Sui shu* s'inspire globalement de la division administrative en commanderies qui prévaut sous la dynastie, et présente l'évolution du système d'organisation spatiale mis en place depuis la période des Dynasties du Sud et du Nord. Une lecture en apparence linéaire du traité géographique du *Sui shu* offre en réalité une chronologie particulière et circonstanciée des événements décrits[1]. L'introduction, conséquente, revient sur les origines de l'organisation spatiale chinoise : corrélation céleste, mandat confié au souverain, aménagement de l'espace terrestre. Le texte insiste sur l'instauration du tribut (les « jades et soieries » que les ambassadeurs de pays tributaires offraient à la cour) davantage que sur le domptage des eaux. Ce choix justifie celui de découper l'écoumène au niveau provincial, comme cela est le cas dans le *Yu gong* :

> Depuis l'Antiquité, tous les rois sages ayant reçu le mandat [du Ciel] ont délimité les contours de la capitale du pays et mesuré les distances de son territoire afin de réguler la conduite des hommes. En haut, ils résonnaient avec l'ordre cosmique, en bas, ils divisaient les montagnes et les fleuves ; ils distribuaient les territoires et délimitaient les frontières, ils établissaient des capitales et instituaient des apanages. C'est pourquoi lorsque le Rayonneur des mérites [Yao 堯] accéda à la dignité impériale, son gouvernement s'attela à instaurer le tribut parmi les Neuf régions. Le Commandeur de l'ornement [Yu le Grand] rassembla ses vassaux pour une audience impériale, et dix mille principautés se présentèrent avec jades et soieries.
>
> 自古聖王之受命也，莫不體國經野以為人極．上應躔次，下裂山河，分疆畫界，建都錫社．是以放勛御曆，修職貢者九州．文命會同，執玉帛者萬國．[2]

La suite de l'introduction s'attarde sur l'évolution historique et administrative du territoire, à travers les guerres pour la possession des terres. L'évolution des circonscriptions suit celle des entités politiques, et leurs succès comme leurs échecs sont fonction de la capacité des régimes à solidement mettre en ordre l'espace politique[3]. L'apport principal du traité provient des informations données au sujet des dynasties qui ne proposent pas de traité géographique :

> [En 547, sous les Liang], Hou Jing se souleva et fit régner le chaos : le palais impérial fut mis à sac, les classiques de l'Antiquité éparpillés et perdus, ainsi que les archives de l'époque, et pour ce qui est du nombre de foyers et de la population dans les commanderies et districts, on ne peut fournir de données précises. Au temps des Chen, le territoire avait encore plus rétréci : à l'ouest on avait perdu Shu et Han, au nord Huai et Fei. Les forces militaires ne dépassaient pas l'espace du Jingzhou et du Yangzhou. On comptait quarante-deux provinces, seulement cent neuf commanderies, quatre cent trente-huit districts et un total de six cent mille

[1] L'introduction, comme les notices conclusives relatives aux neuf provinces de l'Empire sont reproduites en Annexe 1.
[2] *Sui shu*, 29.806, et Annexe 1.A.1.
[3] *Sui shu*, 29.806-29.807, et Annexe 1.A.1-7.

foyers. (…) La maison des Zhou [du Nord] contrôlait au début le Guanzhong. Tous les systèmes se mirent en place, les forces armées apprirent l'art de la guerre, on replanta et on encouragea l'agriculture ; au sud on apaisa le fleuve Bleu et la Han, à l'ouest on annexa le Ba et le Shu ; bien qu'inférieurs en nombres, les soldats arrivaient à renverser des armées plus importantes, si bien qu'ils purent renverser de puissants voisins. Lorsqu'ils finirent par contrôler l'est du pays, le nombre de provinces avait bien augmenté. La deuxième année de l'ère Daxiang (580), on totalisait deux cents onze provinces, cinq cent huit commanderies et mille cent vingt-quatre districts.

侯景構禍，臺城淪陷，墳籍散逸，注記無遺，郡縣戶口，不能詳究．逮于陳氏，土宇彌蹙，西亡蜀、漢，北喪淮、肥，威力所加，不出荊、揚之域。州有四十二，郡唯一百九，縣四百三十八，戶六十萬．(…) 周氏初有關中，百度草創，遂乃訓兵教戰，務穀勸農，南清江、漢，西兼巴、蜀，卒能以寡擊眾，戡定強鄰．及于東夏削平，多有省廢．大象二年，通計州二百一 十一，郡五百八，縣一千一百二十四．[1]

Les Sui ont réunifié la Chine. Logiquement, les trois chapitres du traité forment un tout relativement homogène qui reprend la totalité des commanderies de l'Empire ainsi que leurs évolutions toponymiques. Répartie entre les *juan* 29 et 31, la liste des unités administratives présente le nombre de foyers au niveau des commanderies et permet d'appréhender la répartition de la population sur le territoire, ainsi que les densités démographiques. Elle est donc encadrée par l'introduction générale et des notices conclusives reprenant pour chaque région ce qu'Étienne Balazs a nommé une « caractérologie régionale[2] ». Indirectement, le traité permet de conserver des matériaux relatifs à l'histoire de l'économie, des communications terrestres et fluviales, etc.

Nous l'avons brièvement mentionné, l'originalité de ce traité est qu'il reprend la zonation du *Yu gong* en neuf provinces, modifiée dans le traité géographique du *Han shu*, abandonnée par la suite jusqu'aux Sui, et de nouveau oubliée après eux. Si des références au *Yu gong* sont reprises dans les trois histoires que sont le *Song shu* (il comporte vingt-deux provinces), le *Nan Qi shu* (vingt-trois), et le *Jin shu* (seize provinces), ce n'est donc pas le cas de leur division. Outre la référence symbolique et quasiment obligatoire au *Yu gong*, ce découpage régional permet d'aborder les populations des régions de l'Empire en mettant en avant leurs caractéristiques. Ces aspects sont ignorés dans le *Jiu Tang shu* 舊唐書 (Ancienne histoire des Tang) puis repris dans le *Xin Tang shu* 新唐書 (Nouvelle histoire des Tang). Le traité du *Sui shu* est à cet égard un compromis entre la sécheresse du premier et la profusion du second. Il est ainsi écrit, à propos du Jingzhou dans la conclusion qui lui est consacrée – comme à chaque autre région – dans le *Sui shu* :

[1] *Sui shu*, 29.807, et Annexe 1.A.8-11. Les débuts des Liang ont été traduits *supra*, chapitre I.2.4.
[2] Étienne Balazs, « Le traité économique du 'Souei-Chou' », p. 308.

> Il est écrit dans [le *Tribut de Yu*] des *Documents vénérables* que « le Jingzhou s'étend au sud des monts Jing et Heng ». L'Empereur est en correspondance avec les corps célestes. En s'éloignant de dix-sept degrés depuis la mansion de la Tenture jusqu'à celle du Châssis sur onze degrés, on atteint la constellation de la Caille. Elle est située au Sud-Est, et correspond aux limites du territoire de Chu. (...) Après que la maison des Jin a émigré au sud, les chefs-lieux de Nan et Xiangyang devinrent des positions militaires stratégiquement importantes, les gens y affluèrent de toute la Chine, ce qui augmenta le nombre de leurs épigones cultivés et respectueux des rites et des classiques. Jiujiang était un emplacement stratégique et seuls des fonctionnaires ayant de hautes responsabilités étaient envoyés dans les quatre célèbres commanderies de Jiangxia, Jingling et Anlu qui en dépendent. Le caractère des gens y était différent de celui que l'on trouvait dans les autres commanderies.
>
> 尚書．荊及衡陽惟荊州．上當天文，自張十七度至軫十一度，為鶉首，於辰在巳，楚之分野．（…）自晉氏南遷之後，南郡襄陽皆為重鎮，四方湊會，故益多衣冠之緒，稍尚禮義經籍焉．九江襟帶所在，江夏竟陵安陸，各置名州，為藩鎮重寄，人物乃與諸郡不同．[1]

La longue notice conclusive réservée au Jingzhou reprend divers éléments de caractérologie appliqués au centre de la Chine. Nous avons volontairement limité les citations ethnographiques, car l'insistance portée sur les Man sera analysée dans la partie II. Il faut néanmoins souligner le fait que les parties narratives du traité leur sont presque entièrement consacrées. C'est une preuve de la prééminence de ces questionnements dans le contexte de rédaction d'un tel traité. Il y est donc tout autant question des produits et des denrées que de géographie physique et humaine. Un dernier phénomène prégnant est celui de l'importance stratégique de quelques lieux centraux. Les préfectures de commanderies de premier rang telles que Nan 南, Xiangyang 襄陽 ou Jiangxia 江夏 polarisent des pans entiers de la société méridionale en attirant des groupes de populations, mais aussi des gouverneurs de haute stature qui viennent y maintenir l'ordre.

La culture septentrionale des dynasties Sui/Tang influe-t-elle sur la vision géographique de leur traité ? La dynastie des Sui est encore marquée par la continuation des antagonismes entre le nord du pays et le Sud, rebelle à un assujettissement complet au Nord. Des analogies entre les Qin et les Sui s'y font sentir : l'unification du territoire, la durée de leurs dynasties, la rupture avec le passé, et leur fonction propédeutique aux dynasties suivantes, les Han et les Tang respectivement. En admettant que le traité étudié est bien un chapitre géographique, de quel type de géographie s'agit-il ? Les informations administratives brutes fournies dans une perspective diachronique constituent quantitativement les plus longs segments du traité. L'introduction et la conclusion traitent

[1] *Sui shu*, 31.897, et Annexe 1.B.9.1-3. Le passage omis est cité au chapitre III.

d'autre chose. Ramenées à l'espace impérial, elles évoquent le contrôle politique du territoire et les caractéristiques humaines et économiques d'une géographie qui effectue une synthèse entre les divisions naturelles de l'espace antique et les modifications liées aux vicissitudes politiques du temps impérial. Au-delà des informations données par le traité, elles fournissent des indications précieuses sur la compréhension que les auteurs ont du territoire qu'ils présentent.

II.2.4. Une province, des textes et ceux qui les décrivent

Nous retrouvons dans le *Mozi* 墨子 (Écrits de maître Mo, compilés entre le V^e^ et le III^e^ siècle av. J.-C.) une indication sur l'état de la région au tournant du III^e^ siècle av. J.-C. : « l'État de Jing a ce qu'il faut de terres, mais trop peu d'habitants » (荊國有餘於地，而不足於民)[1]. Dans le même chapitre, un dialogue met en scène Mozi. Vantant les vertus du Chu pour mieux réduire celles du Song, il donne des détails sur les zones marécageuses et alluviales de Yunmeng, les animaux exotiques et la riche pisciculture qui sont repris ailleurs :

> Maître Mozi dit : « Les terres de Jing mesurent cinq mille *li* carrés alors que celles de Song n'en atteignent que cinq cents. Cela revient à comparer un beau char à un chariot détérioré. Le Jing possède Yunmeng, où l'on trouve rhinocéros et cerfs sauvages à profusion. Les poissons, tortues et crocodiles de la Han et du fleuve Bleu sont les plus abondants du monde. »
>
> 子墨子曰：荊之地，方五千里，宋之地，方五百里，此猶文軒之與敝軬也；荊有雲夢，犀兕麋鹿滿之，江漢之魚鱉黿鼉為天下富．[2]

Au cours du haut Moyen Âge, le nord de la rive du Fleuve comptait plutôt des gouvernements militaires. Au sud du Fleuve, ailleurs que dans les plaines alluviales mises en valeur pour l'agriculture et dans les avant-postes civils et militaires maillés de voies de communication, il n'y avait pas réellement de présence chinoise dans les collines et montagnes environnantes, territoires des Man du Jingzhou. Certes, des centres religieux y étaient implantés ; ceux-ci étaient toutefois des oasis concentrées au pied des montagnes, et laissaient donc la majeure partie de l'espace aux populations autochtones[3]. En définitive, le contrôle chinois sur l'ensemble des régions méridionales ne se fait

[1] *Mozi jiangu*, 13.484.
[2] *Mozi jiangu*, 13.485.
[3] Comme le prouvent les cartes de l'implantation du Bouddhisme de Yan Gengwang (*Wei-Jin Nanbeichao dili gao*, p. 34).

réellement qu'à partir du bas Moyen Âge, époque durant laquelle des centres urbains s'y développent, et le centre de gravité de l'empire devient plus méridional.

Jusqu'à la période des Sui et des Tang, les histoires sont des œuvres individuelles qui obéissent à des contraintes et à des motivations différentes de celles d'une équipe mandatée pour produire un manifeste politique (même s'il faut se garder de réduire l'historiographie à cela). Ainsi, les œuvres personnelles se démarquent des ouvrages collectifs, les histoires écrites durant les périodes d'unification de celles composées durant les périodes de partition. À la question de la paternité des textes se surimpose celle des sources : comment comparer et différencier des traités géographiques, fruits de la connaissance du terrain, du travail d'érudition philologique des historiens de cour ?

En présentant des populations et les institutions et frontières qui les contrôlent, ces traités parviennent-ils à définir ce qu'est une région ? Il est impossible de retracer les frontières exactes de la Chine pré-impériale. Toutefois, la notion de frontière, et donc son probable marquage, sont avérés[1]. Au sud du Jingzhou et du pays, les monts Heng 衡 et Jiuyi 九疑 marquent la frontière, mais cette limite du territoire est davantage étendue qu'effective. Plutôt qu'une ligne, la frontière figure un système, dans lequel le Jingzhou peut-être interprété comme une région marginale au sens géographique, une zone frontalière. Elle possède une organisation qui lui est propre : administration particulière, rapports interpersonnels différents marqués par le tribut, relations interethniques, prééminence du fait militaire, etc. Elle nécessite donc d'être analysée différemment des provinces centrales. Dans les régions marginales, la persistance d'une coexistence entre système « féodal » et apports bureaucratiques centralisateurs doit être mentionnée. Les Han mirent en place à la frontière septentrionale du pays des « royaumes subordonnés » (*shuguo* 屬國), considérant de fait ces régions comme marginales. Au début des Tang, plus de huit cents unités administratives furent créées aux frontières, et les chefs locaux furent nommés fonctionnaires héréditaires des régions sous leur contrôle. Fidèles à l'empereur, ils étaient sous sa protection, et n'avaient pas toujours à s'acquitter de l'impôt. Ces enclaves furent nommées « préfectures autonomes » (*jimi zhou* 羈縻州), ou encore « préfectures barbares » (*fanzhou* 番州), pour les distinguer des « préfectures régulières » (*zhengzhou* 正州). Elles étaient destinées à établir un semblant de contrôle officiel. Le système *jimi* se perpétua jusqu'aux dynasties Song 宋 (960-1279) et Yuan 元 (1277-1367),

[1] Paola Calanca, « L'Aménagement du territoire et la notion de frontière à l'époque ancienne », p. 78.

puis devint le système *tusi* 土司 sous les Ming 明 (1368-1644) et les Qing 清 (1644-1911)[1].

Avant l'Empire, le balisage du territoire est symbolique. Les régions sont bornées par des fleuves et des montagnes, des climats, des terroirs, et des pouvoirs politiques intégrés dans l'orbite chinoise. L'éloignement de ces pouvoirs est tout à la fois mesuré par des critères géographiques et rituels. Par l'arpentage, les mesures, les constructions de murailles et de lignes de défense frontalières, le marquage devient ensuite réel. Il est en effet destiné au futur fonctionnaire sur le point de prendre son poste en province aussi bien qu'au militaire chargé de la défense des terres impériales. L'autorité administrative locale s'exerce surtout dans les villes et les chefs-lieux. Un indice du pouvoir réel dans ces régions se trouve dans le nombre de fortifications qui y sont construites, plus que dans des frontières géographiques hypothétiques[2]. Ce marquage reste flou pour les régions méridionales. Outre les vestiges de préfectures locales, la seule frontière sûre demeure en effet la mer.

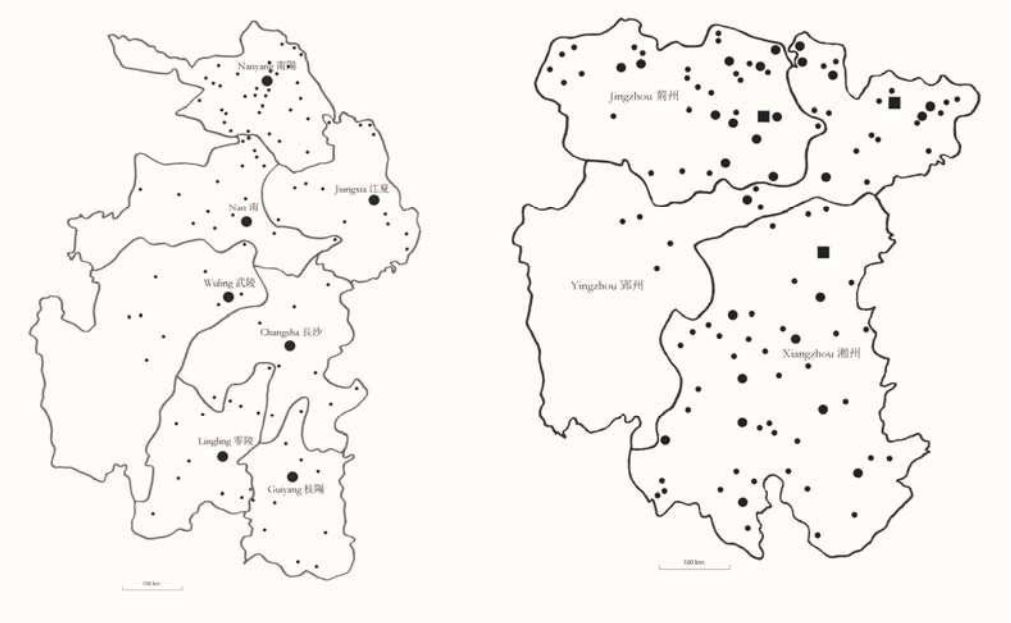

Figure n°11 : Commanderies et districts du Jingzhou sous les Han de l'Est et sous les Qi du Sud

Reprenant les fonds de cartes réalisés par les équipes de Tan Qixiang 譚其驤 (1911-1992), ces deux schémas cartographiques présentent le territoire du Jingzhou sous les Han de l'Est, puis sous les Qi du Sud[3]. Ils ont été volontairement simplifiés afin de

[1] Sur ce paragraphe, voir Endymion Wilkinson, *Chinese History : A New Manual*, p. 264-265.
[2] Charles Holcombe, « Early Imperial China's Deep South : The Viet Regions through Tang Times ».
[3] D'après Tan Qixiang, *Zhongguo lishi ditu ji*, volume 2, p. 49-50, et volume 4, p. 24-25.

faire ressortir les cours d'eau, les limites des commanderies et les chefs-lieux des districts et commanderies. Il y a sept commanderies sous les Han de l'Est et l'espace du Jingzhou est divisé sous les Liu Song et les Qi du Sud en trois provinces. Les circonscriptions et leurs tailles ont pu être modifiées, mais l'implantation des centres administratifs et militaires présentent des similitudes qu'il convient de souligner. Le premier enseignement qu'il est possible de tirer visuellement est que les emplacements semblent choisis par rapport aux voies de communication. Celles-ci sont principalement les cours d'eau qui traversent la région. À de rares exceptions près, les sièges des districts et des commanderies sont ramassés le long de la Han et du fleuve Bleu, et sur les berges de la Xiang et de ses affluents. Le point de convergence de ses trois cours d'eau principaux est le lac Dongting, qui concentre un dernier amas de préfectures. Ces cartes présentent donc une coupe zénithale de la répartition des « espaces fonctionnels » dont nous avons parlé. Owen Lattimore a estimé à une quarantaine de kilomètres la distance entre les villes de la Chine médiévale[1]. Cette distance correspond à une journée de marche pour un homme ou un chariot et constitue la donnée de base permettant de mesurer la possibilité et la viabilité d'échanges économiques à l'intérieur d'une région. Cette mesure permet de comprendre l'étendue de l'implantation chinoise et le degré de contrôle administratif sur ces régions. Le territoire du Jingzhou est maillé avec une extrême densité autour et au nord du lac Dongting. À mesure que l'on s'en éloigne, les distances entre les districts croissent. Il n'est pas rare de compter moins d'une vingtaine de kilomètres d'écart entre divers districts des commanderies de Nan et Nanyang 南陽. À l'inverse, les distances reliant chaque ville dans la région de Changsha sont généralement comprises entre cinquante et cent kilomètres. À Wuling 武陵 enfin, en dehors du cours inférieur du bassin de la Yuan 沅, la commanderie ne comporte presqu'aucun avant-poste. Outre les anfractuosités du paysage, la présence de populations *man* joue très certainement un rôle dans ce déséquilibre d'implantation régionale.

Les inégalités démographiques sont autant un indicateur de la qualité variable du contrôle administratif que des réelles fluctuations de la population. Pendant la période des Dynasties du Sud et du Nord, les données sont plus maigres. Le contrôle central se réduit, et les migrations et mouvements de population s'intensifient[2]. Sous les Han, le nombre de districts et de commanderies est lié à la prospérité du pays. Plus ils sont

[1] Owen Lattimore, « An Inner Asian Approach to the Historical Geography of China », p. 185.
[2] Edwin Pulleyblank, « Registration of Population in China in the Sui and T'ang Periods », p. 295.

nombreux, et plus le pays est riche et en bonne santé. En effet, les périodes de réunification enregistrent une hausse significative du nombre de circonscriptions. De même, c'est la population d'un pays qui indique sa puissance. En temps de guerre la population est divisée par deux : c'est un signe de mauvais augure qui n'apporte pas de prospérité[1]. Le chapitre géographique qui traite des évolutions démographiques et de l'emplacement de la population est donc un excellent indicateur à la fois de son utilité politique et sociale et de l'état général du pays.

Tableau des recensements de la population du Jingzhou des Han aux Sui d'après les traités géographiques[2]		
Histoire dynastique	Foyers *hu* 戶	Individus *kou* 口
Han shu, 28A.1563-28B.1639.		3 597 258
Hou Han shu, 112.3476-3485.		6 265 952
Jin shu, 15.454.	357 548	*Entre 1 787 740 et 2 145 288*
Song shu, 37.1117, 1124, 1129.	140 162	*Entre 700 000 et plus 900 000 (certains foyers du Xiangzhou comptent jusqu'à huit individus)*
Sui shu, 31.888-896.	587 662	*Entre 2 938 310 et 3 525 972 (3 100 000 selon les calculs d'Étienne Balazs)*

Sous les Han de l'Ouest, plus de la moitié des habitants du Jingzhou sont localisés à Nanyang (près de deux millions) ; avec Nan, ces deux commanderies totalisent les trois quarts de la population totale du Jingzhou. Sous les Han de l'Est, la population double pratiquement : outre Nanyang (près de 2,5 millions d'habitants), les chiffres explosent à Lingling 零陵, Changsha et Guiyang 桂陽, soit les commanderies traversées par le bassin de la Xiang. Une diminution brutale a lieu sous les Jin, la population étant divisée presque par trois. Alors que le pays est divisé entre dynasties du Sud et du Nord et que le Jingzhou se trouve justement coupé entre le Nord et le Sud, la période des Liu Song est marquée par une baisse encore plus flagrante de sa population, qui diminue de moitié, et passe sous la barre du million. Les chiffres relatifs à la dynastie des Qi du Sud ne sont pas fournis, mais il est tentant d'imaginer qu'ils sont proches de ceux valables sous les Liu

[1] *Sui shu*, 29.807, et Annexe 1.A.5.

[2] Lorsque les deux nombres sont fournis, nous privilégions les nombres d'habitants, *a priori* plus fiables que ceux des foyers, qui comprennent en moyenne cinq ou six habitants, mais dont le chiffre peut être plus élevé. Lorsque les données individuelles ne sont pas disponibles, les estimations basses (cinq membres) et hautes (six membres) sont données en italiques, en fonction des foyers.

Song. Enfin, sous les Sui, le nombre de circonscriptions comme le nombre d'habitants augmentent : la population triple, pour sans doute dépasser les trois millions d'individus.

Les lectures des pages de ce chapitre laissent l'impression que les textes préimpériaux insistent sur une ethnicisation des populations du Jingzhou et donc de la région elle-même. De même, au long des différents traités présentés, la réflexion sur l'hydrographie, les productions agricoles, le commerce, la mention des nobles habitant tel ou tel lieu, le caractère des peuples, sont des preuves d'une géographie physique et administrative, mais avant tout humaine, car faite par des hommes pour des hommes. L'aspect ethnographique des textes géographiques est patent : dans pratiquement tous les cas, l'accent est mis sur une dichotomie entre centre et périphéries, et donc sur la périphérie et les peuples qui l'occupent. Les textes comprennent des descriptions informatives des coutumes des populations. Quelle que soit la réalité de l'implantation et du contrôle de l'appareil chinois, les descriptions doivent renvoyer en miroir une image du pouvoir politique à l'emprise évidente sur les terres de l'écoumène. Un décalage important peut alors exister entre un discours lettré officiel sur lequel pèse le poids de textes canonisés remontant à l'époque préimpériale et ayant figé des frontières, des coutumes et des relations, et l'évolution, souvent plus contrastée de l'état de contrôle d'un territoire donné, en l'occurrence le Jingzhou[1]. Ces questions seront approfondies dans la seconde partie de la thèse.

Nous avons abordé un genre (les traités) appliqué à un terrain (l'espace d'une région). Partant, qu'est-ce qu'une géographie officielle, et qui sont ceux qui l'écrivent ? Les changements dynastiques de l'Antiquité et les leçons à en tirer du point de vue de leurs implications terrestres rendent nécessaires la constitution d'un corps de scribes, d'agents chargés de leur notation : « C'est pourquoi les *Rites des Zhou* comprennent un chapitre sur les agents de direction, en charge des terres sous le Ciel, et de l'administration des pays des Neuf régions » (故《周官》有職方氏，掌天下之地，辯九州之國)[2]. Quelles sont leurs tâches ? Cartographie du territoire, des peuples et des produits locaux, l'extrait suivant établit un catalogue des attributions des agents de direction. Ce sont là les tenants d'une géographie humaine :

[1] Ce que Rafe de Crespigny a démontré notamment au sujet des régions septentrionales dans *Northern Frontier : The Policies and Strategies of the Later Han Empire*, p. 116, et que nous reverrons dans l'image ethnographique des Man dans la partie II, tout comme les aspects concernant la frontière et les coutumes comme facteurs discriminants entre centre chinois et périphérie barbare.
[2] *Han shu*, 28A.1539.

> Ils sont chargés des cartes du monde et, au moyen de ces cartes, ils s'occupent des terres du pays. Ils distinguent les arrondissements et cantons de ses royaumes et principautés ; les populations désignées par les noms des quatre Yi, des huit Man, des sept Min, des neuf Mo, des cinq Rong, des six Di ; ainsi que la quantité et l'importance des matières de valeur, des neuf espèces de grains, des six espèces d'animaux domestiques qui se trouvent dans les divers pays. Ils connaissent complètement ce qui leur profite, ce qui leur nuit.
>
> 職方氏：掌天下之圖，以掌天下之地．辨其邦國、都鄙、四夷、八蠻、七閩、九貉、五戎、六狄之人民，與其財用、九穀、六畜之數要，周知其利害．[1]

Une fois l'Empire constitué, les traités de géographie administrative sont liés aux institutions administratives, par des officiels pour des officiels[2]. Mais le traité géographique se démarque du travail de l'historien des livres, car les données fournies supposent l'évidence de la pratique, de l'enquête, matérialisée par les cartes – perdues – et les données démographiques – transmises. Les distances (en *li* par exemple entre deux commanderies) et les mesures (nombre de foyers) sont obligatoirement des connaissances tirées de la pratique. Les descriptions ethnographiques sont aussi souvent méticuleuses. Ce type de géographie se caractérise en premier lieu par la notation des toponymes, qui est la condition de leur localisation sur le territoire, comme a pu l'indiquer Michel Soymié :

> Le géographe est plus ou moins influencé par les théories de la géomancie. Les montagnes (et les rivières) sont les points d'émergence d'une ossature (et d'un système veineux) qui détermine une sorte de champ magnétique (*fong-chouei*) qui influe sur le pays et que certains praticiens savent déceler et diriger. C'est pourquoi la simple énumération et la localisation de ces points névralgiques est jugée indispensable, plus que leur description proprement dite.[3]

Enquêtes empiriques et bibliographie constituent bien les deux piliers du fonctionnaire chargé de représenter l'espace. Pourtant il semble illusoire de parvenir à séparer ce qui relève de la première main (observations directes, relevés topographiques et démographiques par le recensement et l'arpentage) de ce qui provient de la seconde main (clichés sur les barbares repris de la mythologie, des classiques et des premières histoires). Les discours d'historiens s'étant penchés sur ces questions recèlent toutefois des informations qui peuvent amender ces spéculations. Ainsi, le traité géographique du *Song shu* comprend les intentions de Shen Yue en matière de géographie. Il nous informe sur la manière dont il présente le découpage du territoire. Ce passage est fondamental

[1] *Zhou li zhushu*, 33.498-1. Traduction modifiée d'Édouard Biot : *Tcheou-li, Rites des Tcheou. Ou plus exactement Tcheou-kouan, offices institués par les Tcheou. Tome II*, p. 263-264.
[2] Étienne Balazs, *La Bureaucratie céleste. Recherches sur l'économie et la société de la Chine traditionnelle*, p. 56.
[3] Michel Soymié, « Le Lo-feou chan : étude de géographie religieuse », p. 1.

pour comprendre ce qu'est la géographie en Chine durant la période charnière qu'est le haut Moyen Âge :

> Globalement, le contenu du présent traité correspond à la situation en vigueur durant la huitième année de l'ère Daming (464), les divisions qui ont eu lieu par la suite sont enregistrées selon les circonstances. Les données relatives aux administrateurs provinciaux, aux marquis et aux magistrats correspondent aux normes ayant cours dans la dernière année de l'ère Shengming (479). La géographie est irrégulière, il est difficile d'en connaître les détails, en vérité les toponymes peuvent brusquement se modifier. Les frontières sont souvent fractionnées, tantôt en commanderies tantôt en districts, on les découpe en quatre ou cinq ; parmi ces quatre et cinq, régulièrement certaines se séparent et d'autres se réunissent, mille sont rétablies et cent changent, si bien que même les experts du calendrier ne peuvent les dénombrer, cela demande de l'approfondissement, il est difficile de comprendre intimement. J'examine et confronte ici les deux traités de Ban Gu et de Sima Biao, les données démographiques des ères Taikang (280-289) et Yuankang (291-299) [des Jin de l'Ouest], la *Voie de la terre* de Wang Yin, le *Journal de l'empereur* et le *Traité sur les commanderies et principautés de l'ère Yongchu* (420-422) des Jin, les *Traités sur les régions et commanderies* de He et de Xu, ainsi que d'autres miscellanées géographiques. Cependant, la *Monographie des Trois royaumes* ne contient pas de traité, les faits sont compris dans les Annales principales consacrées aux empereurs. On peut y trouver les informations relatives à la constitution des commanderies. En revanche, les districts n'y sont pas mentionnés. Désormais que le traité géographique de la *Suite de l'Histoire des Han* qui révise le *Traité géographique de l'ère Taikang* sont mélangés, il convient de les utiliser ensemble pour vérifier ce qui est semblable ou dissemblable.
>
> 今志大較以大明八年為正，其後分派，隨事記列．內史、侯、相，則以升明末為定焉．地理參差，其詳難舉，實由名號驟易，境土屢分，或一郡一縣，割成四五；四五之中，亟有離合，千回百改，巧曆不算，尋校推求，未易精悉．今以班固 馬彪二志、太康元康定戶、王隱《地道》、晉世《起居》、《永初郡國》、何徐《州郡》及地理雜書，互相考覆．且三國無志，事出帝紀，雖立郡時見，而置縣不書．今唯以《續漢郡國》校《太康地志》，參伍異同，用相征驗．[1]

Il ressort de ce passage que Shen Yue effectue un va-et-vient entre le domaine du savoir géographique et les hommes qui l'analysent. Il présente les divisions de l'espace administratif et les fonctionnaires qui en ont la charge. Déplorant le caractère changeant et aléatoire des modifications de circonscriptions, il expose sa méthode, qui se fonde principalement sur des documents techniques, produits entre le I^er^ et le IV^e^ siècle. Mais il ne s'en contente pas. Lorsqu'il n'existe pas de traités géographiques pour une période donnée, ici les Trois royaumes, Shen Yue pioche dans les annales principales. Enfin, pour trouver une solution satisfaisante face à des informations divergentes, il suggère la confrontation des sources entre elles.

[1] *Song shu*, 35.1027-1028.

Étienne Balazs voit le traité « de géographie administrative » comme une initiation à la géographie, mais surtout à « l'administration territoriale de l'empire ». Il lui adjoint celui sur le fleuve et ses canaux. Ces deux types de monographies relèvent donc des textes « traitant des institutions de l'État[1] ». Le traité géographique et sa fonction éducative doivent être mis en avant : par sa valeur édifiante, il donne une idée de l'espace du pouvoir à son futur représentant. Avant de se former sur le terrain, le fonctionnaire se forme par le texte et par les chiffres qui lui sont attachés. Une fois ingéré, le traité devient un instrument du pouvoir.

En conclusion, le Jingzhou apparaît comme une province géographiquement à la marge, mais politiquement stratégique[2]. C'est une région définie spatialement par ses frontières naturelles, mais elle correspond à une double réalité, politique et culturelle. C'est une zone frontalière interne, une zone instable, ce qui sera démontré dans la partie II. La géographie humaine présentée dans la partie suivante apportera des éléments d'analyse aux questions posées dans cette partie-ci, notamment à propos des frontières, de la caractérologie régionale et de l'intégration dans l'Empire.

[1] Étienne Balazs, *La Bureaucratie céleste. Recherches sur l'économie et la société de la Chine traditionnelle*, p. 56.
[2] Wang Gungwu, « The Middle Yangtze in Tang Politics », p. 201.

Partie II. Géographie humaine des Man du Jingzhou

« Une jungle coupée de forêts et de montagnes, où se cachaient des tribus souvent hostiles. Autour des postes administratifs, le long des routes, s'essaimaient de loin en loin de petits centres de colons chinois. »
Henri Maspero

Après avoir cerné les limites d'un espace politique et analysé les propositions visant à le mettre en ordre dans la première partie, nous nous intéresserons ici à des interrogations relevant d'une géographie humaine[1]. Il sera question de l'interaction entre les hommes et le territoire. La première partie était dédiée au milieu physique et politique et la partie III sera consacrée à l'histoire littéraire et la mémoire de l'espace. Les bornes chronologiques seront ici plus étroites : nous nous concentrerons sur l'Antiquité tardive, aussi appelée « haut Moyen Âge », ou période des Six Dynasties, du nom des régimes dont les capitales étaient établies sur le site de l'actuelle Nankin, du royaume de Wu 吳 (222-280) jusqu'à la dynastie des Chen 陳 (557-589)[2]. La présente partie est néanmoins liée à la précédente. À la zonation géographique évoquée en première partie s'agrège une différenciation entre les peuples qui reprend des motifs de distinction similaires. Les questions d'altérité, de construction de l'autre, la figure de l'étranger sont en Chine le corollaire des rapports multiples entre centre et périphérie, comme en témoigne le poème suivant :

> Le Jingzhou des Man n'est pas mon pays / Pourquoi m'y suis-je arrêté si longtemps / Bord à bord deux bateaux remontent le fleuve Bleu / Au crépuscule mon cœur est gris / Les pointes des montagnes filtrent les derniers rayons du

[1] Dont les hommes, vivants ou morts, qu'ils décrivent ou soient décrits, « y tiennent la meilleure part », pour citer André Miquel, une « géographie faite par des hommes, une science dont l'homme n'est pas seulement objet, mais sujet » (*La Géographie humaine du monde musulman jusqu'au milieu du XI^e siècle. Tome I : géographie et géographie humaine dans la littérature arabe des origines à 1050*, p. VIII).

[2] Une version condensée de cette seconde partie, intitulée « Représentation et intégration dans l'empire des populations Man 蠻 du Jingzhou 荊州 en Chine classique », a été publiée en 2014.

couchant / Les hauts escarpements présentent un épais ombrage / Les renards se précipitent dans leurs tanières / Les oiseaux regagnent leur forêt / Des vagues s'élève un son pur / Au bord de l'eau, les gibbons pleurent.

荊蠻非我鄉．何為久滯淫．方舟泝大江．日暮愁我心．山崗有餘映．巖阿增重陰．狐狸馳赴穴．飛鳥翔故林．流波激清響．猴猿臨岸吟．[1]

Ces premiers vers d'un pentamètre tiré des *Qi ai shi sanshou* 七哀詩三首 (« Trois poèmes des Sept lamentations ») de Wang Can 王粲 (177-217)[2] évoquent le sentiment de désolation et le déracinement d'un lettré de la fin des Han 漢 (202 av. J.-C.-220), exilé auprès de Liu Biao 劉表 (142-208) dans une région inhospitalière et peuplée de barbares. Outre le territoire des barbares méridionaux Man 蠻, c'est le domaine animal, évocateur certes, mais surtout non civilisé, qui transparaît à travers la description de la région du Jingzhou 荊州. La détresse du lettré voyageur est d'autant plus grande que même les renards et les oiseaux semblent avoir leur propre toit dans cette région hostile. Les gibbons entament leur plainte à mesure que le poète évoque le lointain souvenir de son pays natal. Cette lamentation accentue l'éloignement de l'auteur, aussi bien vis-à-vis des autochtones que de son propre pays[3].

Puisqu'il sera question d'un peuple, les Man, et d'une région, le Jingzhou, d'un point de vue social comme politique, l'aporie qui se dessine est la suivante : comment appréhender une population située dans un entre-deux, ni étrangère ni totalement chinoise, considérée comme tributaire, alors qu'elle se situe géographiquement dans un espace chinois dont elle ne partage *a priori* pas les valeurs (les cadres mentaux et l'écriture) ? Comment des « critères d'extériorité » (sauvagerie, non-conformité aux rites, absence d'écriture), en règle générale appliqués à des populations doublement éloignées, c'est-à-dire culturellement mais aussi presque toujours géographiquement, sont-ils appliqués aux Man, une population incluse dans l'écoumène chinois ? Comment traiter

[1] Lu Qinli, *Xian-Qin Han Wei-Jin Nanbeichao shi*, p. 366. Je remercie François Martin qui attira mon attention sur ce poème. J'adapte ici la traduction qu'il en fit le 30 janvier 2013, au cours de sa conférence hebdomadaire de l'EPHE. Voir également sa traduction récente dans « Les Six Dynasties et les Sui (De la fin des Han à la fin des Sui, 196-618) », p. 172.

[2] Il fut l'un des « Sept maîtres de Jian'an » (Jian'an qi zi 建安七子), en référence aux sept poètes de l'ère du même nom (196-220), par ailleurs officiers sous les ordres du généralissime Cao Cao 曹操 (155-220), maître de la Chine du Nord à la fin des Han et à l'origine de la fondation de l'État de Cao Wei 曹魏 (220-265).

[3] Sa pièce la plus célèbre, le *Denglou fu* 登樓賦 (Fu de l'ascension de la tour), fut également composée durant son exil au Jingzhou. S'il y loue aussi l'immense beauté du Sud, c'est pour mieux souligner le déchirement que son éloignement prolongé provoque. Voir Yan Kejun, *Quan Shanggu Sandai Qin Han Sanguo Liuchao wen*, p. 959, et la traduction proposée par David Knechtges, *Wen xuan or Selections of Refined Literature. Vol. 2*, p. 236-241.

de leur intégration dans l'Empire tout en tenant un discours qui les différencierait ? Comment l'Histoire adapte alors son discours ? L'hypothèse et la création d'une fiction géographique proviennent d'un paradoxe, celui d'une « extériorité interne ». Les oppositions entre interne et externe, centre et périphérie, populations chinoises et non chinoises, apparaissent dans les textes chinois dédiés à l'espace et sous-tendent le présent travail dans son ensemble. Toutefois, il convient de préciser que cette manière de distinguer nettement s'adapte, lorsque nécessaire, aux phénomènes décrits dans les sources. Des gradations existent à l'intérieur même des deux hypercatégories (externe-interne ou externe-externe), tandis qu'un peuple non civilisé et une région externe peuvent être incorporés ou non dans le centre[1].

Dans la première partie de la thèse, nous avons abordé la formation du savoir géographique à travers la manière dont avait été pensée en Chine la mise en ordre du monde, dont les Agents de direction (*zhifang* 職方) avaient la charge dans l'Antiquité. Le discours sur l'espace des peuples et sa représentation se focalise désormais, à travers le paradigme *man*, à une application empirique de la question de l'ordre et du désordre. Le premier est symbolisé par l'Empire, et le second par les révoltes des populations autochtones du Jingzhou. Comment remettre en ordre le monde lorsqu'il ne l'est plus ? « Lorsqu'un État est en désordre, non seulement il reste en désordre, mais il attire en outre des bandits. Un tel désordre ne signifierait pas forcément sa perte, mais étant donné qu'il attire des bandits, il lui est impossible de survivre. » (故國亂非獨亂也，又必召寇．獨亂未必亡也，召寇則無以存矣)[2]. Comme l'indique cet extrait du *Lü shi Chunqiu* 呂氏春秋 (Printemps et automnes de Messire Lü), l'alternance entre ordre et désordre permet de comprendre les relations entre les Chinois et des populations considérées comme non chinoises (bandits et barbares y sont interchangeables, ils sont des ennemis à l'ordre, extérieurs aussi bien que bandits), sans se limiter à la seule distinction ethnique. Un traitement chronologique évaluera l'évolution potentielle de la sensibilité qui s'exprime dans les sources chinoises vis-à-vis de l'autre : répulsion, aliénation, soumission, curiosité à l'endroit de leurs richesses exotiques, intérêt[3]. D'autre

[1] Yang Lien-sheng, « Historical Notes on the Chinese World Order », p. 21.
[2] Voir *Lü shi Chunqiu jiaoshi*, 13.678, et John Knoblock, Jeffrey Riegel, *The Annals of Lü Buwei : A Complete Translation and Study*, p. 284-285.
[3] Réel sous les Tang par exemple, à l'égard des Hu 胡, lorsqu'un renversement des valeurs se produit, et que ces derniers, Iraniens et Sogdiens, sont considérés de valeur égale voire supérieure aux Chinois et font

part, à l'alternance entre ordre et désordre dans le temps, correspond une opposition spatiale entre centre et périphérie. Le « centre » de la Chine tel qu'évoqué dans notre argumentaire est une périphérie, s'agrégeant graduellement à un centre qui lui-même se déplace progressivement vers le Sud.

À l'instar de la géographie administrative, une géographie humaine et une historiographie des populations non chinoises naissent avec Sima Qian 司馬遷 (145-86 av. J.-C.)[1]. Les références à ces populations abondent dans les textes préimpériaux, mais aucun texte ne leur est spécifiquement dédié. La représentation « ethnographique », terme souvent utilisé par défaut et commodité – nous parlerons donc plutôt de « géographie humaine » – et la constitution, comme la construction d'une « ethnicité » – nous employons ici volontairement les guillemets pour désigner à la fois l'anachronisme de la notion et le fait qu'il soit encore plus audacieux de l'appliquer aux Man – sont l'effet d'un « choix subjectif[2] », donc d'un discours, que nous tenterons de reconstruire dans le chapitre III. Ce discours particulier se construit en combinant la perception de l'autre et l'usage des sources. La représentation des Man et la manière dont ils s'intègrent ou non à l'écoumène chinois se fondera presque exclusivement sur deux types de documents se trouvant dans les histoires dynastiques. Ce sont d'une part les « traités géographiques » (*dili zhi* 地理志), largement introduits en première partie, et d'autre part les « notices sur les États dominés par les peuples étrangers » (*zaiji* 載記), dont de longs extraits seront donnés au cours du texte[3]. Ils fournissent à notre sens un mélange inédit de représentations relativement figées (héritées de textes remontant à la période préimpériale), littéraires et traditionnelles, et de données issues de rapports de fonctionnaires, d'informations rapportées de conflits, de tout ce qui forme la matière brute des « histoires des dynasties régnantes » (*guoshi* 國史), base des histoires officielles et rédigées comme leur nom l'indique sous la dynastie régnante. Le mélange est inédit car les sources préimpériales ne combinent pas toujours ces deux aspects. Ces textes

---

partie de l'élite. Voir Étienne de La Vaissière, Éric Trombert, « Des Chinois et des Hu : migrations et intégration des Iraniens orientaux en milieu chinois durant le haut Moyen Âge ».

[1] *Cf. supra*, chapitre II.1.3. Voir également Nicola Di Cosmo, « Ethnography of the Nomads and 'Barbarian' History in Han China », p. 299. Traitant des populations du Nord-Ouest, l'auteur emploie le terme d'« ethnographie ».

[2] Poo Mu-chou, *Enemies of Civilization : Attitudes towards Foreigners in Ancient Mesopotamia, Egypt and China*, p. XII.

[3] Le grand nombre de traductions proposé et les annexes de fin de volume reflètent la volonté de choisir et de traduire ces textes comme un « tout », plus pertinent que des citations extraites en fonction de mots-clés peu représentatifs de la direction voulue par les auteurs des traités et des notices. Voir à ce sujet les réflexions de Michael Nylan, « Talk about 'Barbarians' in Antiquity », p. 587.

constituent donc une entreprise historienne de premier plan mêlant sources traditionnelles et enquêtes. La tendance est généralement à imaginer une complémentarité (qui découlerait d'une opposition originelle) entre représentations littéraires et faits historiques, les premières provenant de textes personnels et les seconds de documents officiels. L'originalité des sources historiques officielles exploitées dans cette partie s'explique par la dissolution de cette frontière scripturaire : les textes offrent tout autant des représentations figées et/ou imagées que des relations de faits historiques qui semblent davantage crédibles.

Le second thème développé dans le chapitre IV sera l'intégration régionale dans l'empire à travers les relations entre Chinois et Man, et au prisme des notices sur les peuples étrangers des histoires. Ces relations peuvent être de nature pacifique, mais leur violence retiendra souvent plus l'attention de l'historien. Plusieurs questions, relevant notamment de la construction et du contrôle de l'espace, seront posées : à partir de quand contrôle-t-on un espace, et lequel ? Quelle est sa taille, et comment le contrôle-t-on (par l'établissement de populations et de relations tributaires) ?

Enfin, l'objet des discours analysés est le même. Après avoir considéré l'écoumène chinois dans son ensemble en première partie, le point de vue évolue. Avant d'appréhender en partie III le travail d'un lettré de la Chine du Nord, l'approche devient principalement légitimiste, car les textes ont été écrits dans le cadre des cours du Sud[1]. Il importe de garder à l'esprit ce décalage entre le point de vue et l'objet décrit, soit celui d'une histoire des Man de la région des Lacs, de leur intégration, et la création parallèle d'une fiction impériale, dont le but, contrairement aux régimes qui se font et se défont, ne change pas : formuler l'unification politique et culturelle de l'Empire.

[1] On-cho Ng et Q. Edward Wang font état d'une « historiographie de la legitimation » (*Mirroring the Past : The Writing and Use of History in Imperial China*, p. 80).

Chapitre III. Représentation des populations *man* dans les sources écrites

L'aménagement du territoire, dont le but est d'ordonner le monde, trouve son origine dans les discours des Royaumes combattants visant à classifier les peuples dans les zones concentriques évoquées dans le chapitre II. Les Man 蠻 s'inscrivent dans ce rapport, à travers une série d'oppositions entre *zheng* 正, le « correct », et *fan* 藩, le « barbare[1] », entre barbares du Nord « crus » (*sheng* 生) et barbares du Sud, « cuits » (*shu* 熟)[2].

Ce chapitre traitera d'une rhétorique de l'altérité en s'appuyant sur des sources principalement textuelles qui transmettent un discours, positif, négatif, ou bien nuancé. Ces documents forment un ensemble de notices ethnographiques rédigées au plus tôt après la chute des Han, et comprises dans les histoires suivantes : *Hou Han shu* 後漢書 (Histoire des Han postérieurs), *Sanguo zhi* 三國志 (Monographie des Trois royaumes), *Song shu* 宋書 (Histoire des [Liu] Song), *Nan Qi shu* 南齊書 (Histoire des Qi du Sud), *Wei shu* 魏書 (Histoire des Wei). L'analyse de ce discours va permettre de définir le processus de la différenciation, et déterminera comment l'on nomme, traduit, classe, compare, décrit ou exclut l'autre[3]. Ici, l'autre est le Man. Qui sont les Man, et comment les Chinois les définissent-ils ? Quels sont les éléments de détermination : une langue, un chef, une organisation, la maîtrise des savoirs agraires, des codes vestimentaires, un espace social normé ? Comment l'histoire des autres est-elle écrite, et que contient-elle : une ethnogenèse, une ethnographie ? Comment, dans ces sources, s'articulent les opinions des auteurs et le recours aux textes canoniques ? Telles sont les questions soulevées dans ce chapitre.

[1] Avant de désigner Turfan puis l'Empire tibétain, le générique *fan* a désigné sous les Wei du Nord les pays et les peuples étrangers par opposition à la population chinoise. Voir Yang Shao-yun, « *Fan* and *Han* : The Origins and Uses of a Conceptual Dichotomy in Mid-Imperial China, ca. 500–1200 », p. 9.
[2] Magnus Fiskesjö, « On the 'Raw' and the 'Cooked' Barbarians of Imperial China », p. 142.
[3] Ce sont les étapes mises en avant par François Hartog dans sa recherche d'une rhétorique de l'alérité chez Hérodote. Voir *Le Miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre*, p. 328 et suivantes.

Une distinction mérite d'être signalée, entre d'un côté une représentation des peuples basée sur des sources textuelles, une tradition de *loci classici* transmis et repris en l'état, des *topoï* littéraires réutilisés argent comptant depuis les textes anciens[1] destinés à préparer le fonctionnaire, et d'un autre, des données démographiques « empiriques », à tout le moins basées sur de réelles inspections. Plutôt que d'opposer ces représentations, il convient de montrer qu'elles sont deux pans complémentaires d'un discours historique. Ce discours cumule un répertoire de sources textuelles d'un côté, et des aspects pratiques de l'autre (à travers l'arpentage, la mesure, l'inspection, etc.). Du reste, dans l'esprit de l'historien chinois classique, les unes ne sont pas moins fiables que les autres : la période de désunion voit la discipline historique se développer indépendamment de l'étude des *Classiques*, et l'émergence des écrits et monographies locales enrichit la matière dont dispose l'historien[2]. Il s'agira dans la mesure du possible de démêler la permanence de l'influence des représentations issues de textes classiques (et donc des Classiques eux-mêmes) des informations inédites. Ces dernières sont susceptibles de modifier, aux yeux de l'historien et donc du pouvoir, la façon d'aborder, de percevoir, et de représenter un groupe comme les Man.

Dans la représentation de l'autre, ici des Man, nous souhaitons montrer que les deux critères principaux apparaissant dans les sources sont d'ordre géographique, puis culturel. L'épithète *man* peut qualifier chez Shen Yue 沈約 (441-513) les populations qui adoptent le mode de vie des Man, qui consiste selon lui en une imposition quasi-nulle, une vie montagnarde, la pratique du brigandage. Il n'est alors pas un qualificatif ethnique[3]. Andrew Chittick a par ailleurs bien montré que la catégorisation « ethnique », qu'elle soit appliquée aux Man ou à d'autres groupes, ne fonctionne pas, mais fait partie du vocabulaire codifié de l'historien impérial chinois[4]. Ajoutons qu'elle fait autant, voire surtout, partie des traductions standardisées influencées par la terminologie moderne[5]. En effet, les historiens actuels s'accordent dans l'ensemble sur le fait que les Man sont

[1] Par « texte ancien », nous entendons le corpus de textes (Classiques, Maîtres penseurs, premières *Histoires*) constitués, transmis, et ayant atteint leur forme actuelle avant la fin de la dynastie des Han. Voir Michael Loewe, *Early Chinese Texts*, p. x.
[2] On-cho Ng, Q. Edward Wang, *Mirroring the Past : The Writing and Use of History in Imperial China*, p. 98-99.
[3] Andrew Chittick, *Patronage and Community in Medieval China. The Xiangyang Garrison 400-600 CE*, p. 30.
[4] Andrew Chittick, *Patronage and Community in Medieval China. The Xiangyang Garrison 400-600 CE*, p. 65, 160.
[5] Michael Nylan (« Talk about 'Barbarians' in Antiquity », p. 588) tient des propos similaires, lorsqu'elle remet en question la signification du qualificatif de « barbare ».

des populations non chinoises (*fei Huaxia renqun* 非華夏人群)[1]. La différence fondamentale entre Chinois et ceux qui ne le sont pas encore réside dans l'ignorance des rites des seconds, et dans le fait qu'elle n'est pas fondée sur des critères ethniques. Quand bien même ces critères seraient d'ordre culturel, l'objectif reste le même : la finalité des rapports entre Chinois et populations non assimilées est l'intégration des seconds par les premiers[2]. En effet, l'aporie évoquée en introduction à la partie II part de l'opposition formulée entre les coutumes et traditions locales qui forment la culture des Man, et la civilisation chinoise qui en est l'expression accomplie. Normée et éminente, la première est définie par le regard que lui porte la seconde.

Il convient également de se défaire de l'influence déformante de *loci classici* passés à la postérité, comme les paroles attribuées à Confucius, Han Yu 韓愈 (768-824) et d'autres. En leur prêtant des visées ethnicisantes, elles tendent à transmettre une vision figée des populations périphériques, abusivement etiquetées comme ethniquement non chinoises. Servant le propos d'un discours particulier et n'ayant pas la portée générale que l'exégèse leur attribue par la suite, le poids de telles représentations est démesuré et il vaut mieux prêter attention aux notices, traités, qui présentent des données sur un temps plus long et logiquement évolutif. Ces textes justement, ne forment pas pour autant un ensemble théorique conventionnel visant à opposer soi-même à un autre et à proposer une caractérologie voire une théorie philosophique de la figure du barbare héritée du postmodernisme ou de l'orientalisme. Se fondant sur des critères tirés de textes à disposition et d'observations parfois directes, ce sont aussi des discours dont la rhétorique emprunte autant à un genre codifié qu'elle s'adresse à une audience particulière possédant les outils analytiques nécessaires pour les entendre[3]. Le regard que portent ces discours influence forcément la manière dont un groupe culturel plutôt qu'ethnique sera perçu par la suite. Étonnamment, les procédés et processus de la description de l'autre sont tout à fait similaires à ceux développés par François Hartog dans l'analyse du discours de représentation de l'autre en Grèce : j'ai lu, j'ai vu, j'ai entendu ; ensuite, j'énonce et j'écris, avec un destinataire en tête, dans notre cas le lettré-fonctionnaire[4].

---

[1] Voir Wang Wan-chun, « Yi jun yu Man – Liang Jin shiqi de Manfu », p. 3, et Lü Chunsheng, « Wei Jin Nanchao de Xizu yu Tao Yuanming de zushu wenti », p. 14.
[2] Magnus Fiskesjö, « On the 'Raw' and the 'Cooked' Barbarians of Imperial China », p. 140, 157.
[3] Michael Nylan, « Talk about 'Barbarians' in Antiquity », p. 593.
[4] François Hartog, *Le Miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre*, seconde partie.

III.1. Historiographie, terminologie et ethnogenèse des Man

Jean-Pierre Drège a souhaité, à propos des anciennes sources de géographie mythique que sont le *Huainanzi* 淮南子 ([Écrits du] Maître de Huainan), le *Shanhai jing* 山海經 (Livre des monts et des mers) et le *Bowu zhi* 博物志 (Traité du vaste savoir des choses), « approcher la perception des étrangers non dans un cadre historique, mais dans le contexte d'une littérature commune[1] ». Dans une veine similaire, nous souhaitons aborder les textes qui se distinguent par une communauté de thèmes qui les lient plus étroitement que le seul contexte historique. Une attention particulière sera portée aux quatre premières histoires, et notamment au *Hou Han shu*, qui, en accordant un *juan* entier aux Man, est la première à les constituer en tant que peuple, comme le prouvent les nombreuses reprises ultérieures de *topoï* qui en proviennent[2].

La représentation des Man héritée des textes des Royaumes combattants abordés en première partie est celle qui prévaut sous les Qin et les Han et dans le *Hou Han shu*. Bien que Fan Ye 范曄 (398-445) ait rédigé cette histoire au V^e^ siècle, il convient en effet de rappeler qu'il s'inspire, comme nombre d'historiens officiels, de versions antérieures, déjà rédigées sous la dynastie en question[3]. Cette première notice biographique à être consacrée aux Man les décrit donc en tant que groupe, mais aussi du point de vue de leur distribution spatiale. Les histoires suivantes portent l'influence d'une telle vision. Par ailleurs, un grand nombre d'informations sur la représentation des Man est contenu dans les traités géographiques. Comme nous l'avons indiqué au chapitre II, ces traités relèvent de la géographie humaine, étant donnés les liens évidents qui ressortent à leur lecture entre espace et populations[4]. À l'inverse, l'histoire de l'intégration des Man se trouve rassemblée en majorité dans les notices sur les peuples étrangers, objets du chapitre IV. Intéressons-nous donc à présent aux origines scripturaires de leur représentation.

---

[1] Jean-Pierre Drège, « Histoire et civilisation de l'écrit en Chine. Livres de voyages », p. 334.
[2] Une traduction du *juan* 86 est proposée dans l'Annexe 2, à laquelle les analyses de la partie II renvoient.
[3] Paul Pelliot, compte rendu de Wilhelm Koppers, *Der Hund in der Mythologie der zirkumpazifischen Völker*, p. 463.
[4] Comme dans le titre d'un *Shidao Sifan zhi* 十道四蕃志 (Traité sur les Dix circuits et les Quatre barbares) en seize chapitres, compilé par Liang Caiyan 梁載言 au début du VIII^e^ siècle (voir Denis Twitchett, *The Writing of Official History under the T'ang*, p. 228).

III.1.1. Regard géographique, construction de l'altérité et écriture de l'histoire

Quels critères servent à construire l'altérité ? Citons, entre autres, l'étrangeté ethnique et culturelle, l'éloignement géographique, le fait d'être ou non sujet d'un État, la proximité ou l'éloignement du centre d'un tel État. Des problèmes d'ordre terminologique apparaissent alors inévitablement. Bien que ces termes (et leurs dérivatifs) soient à l'occasion employés dans la présente étude, nous essaierons de nous déprendre de qualificatifs tels qu'« ethnique », « barbare », « ethnonyme », « ethnographique », pour leur préférer « non Chinois », « autre », « extériorité », ou tout simplement « Man ». En effet, ces termes reviennent le plus régulièrement dans les sources. Nous entendons *man* comme un gentilé, qui désigne les habitants d'un lieu par référence au lieu où ils habitent. Une telle désignation n'est pas forcément teintée de sentiment ethnique ou national, comme dans le cas d'un peuple formé et autodeterminé. Son emploi est moins marqué, et recouvre un sens à la fois plus général et plus proche des termes chinois employés, par ailleurs eux-mêmes porteurs d'un vaste champ d'interprétation en fonction de leur contexte d'écriture.

La question ethnique prend de l'importance tout au long de l'époque impériale, et notamment à partir du Moyen Âge. Elle est liée au développement du fait religieux, qui s'élabore en réponse à la prééminence d'un État centralisé, dont le régime se revendique de l'éthique confucéenne et possède des cultes officiels fortement normés. À travers des mouvements altimédiévaux tels que les Cinq boisseaux (Wudou mi 五斗米) ou les Maîtres célestes (Tianshi 天師), le taoïsme mais aussi le bouddhisme sont des facteurs de décentralisation et produisent des doctrines suscitant la prise de conscience d'une réalité supérieure[1]. Si le fait ethnique trouve ses origines dans le religieux, d'où provient ce « regard géographique » ? Rappelons que nous ne disposons que du point de vue chinois, qui privilégie des endonymes ou des autonymes servant à désigner les Chinois. « Chinois » est un terme que j'emploie pour des raisons heuristiques : il renvoie dans le contexte des textes étudiés au peuple considéré comme appartenant autant à un terroir défini par les Neuf provinces de la haute Antiquité, que sujet de la dynastie régnante partageant une langue écrite commune. Dès les Zhou, ce sont les Xia 夏, Hua 華 ou Huaxia 華夏, appellations qui permettent avant tout de se différencier des autres

[1] Erik Zürcher, « Buddhist Influence on Early Taoism : A Survey of Scriptural Evidence », p. 108-109.

habitants d'États constitués (gens de Chu 楚, de Qin 秦) ou populations diverses (Rong 戎, Di 氐)[1]. En parallèle, les textes font état d'exonymes, des génériques Hu 胡 et Yi 夷, aux plus spécifiques Quanrong 犬戎, Xianyun 獫狁, ou Rongyi 戎夷. La question d'une ethnicité avérée, comme du reste d'une exactitude topographique (traitée en première partie), est scientifiquement non avenue. Elle relève d'une construction intellectuelle rétrospective[2], qui a pu donner lieu à des débats en Chine et ailleurs au XIX^e^ siècle[3], mais apparaît non avenue dans le contexte de la Chine ancienne et médiévale. Ce sont le discours et ses modalités qui importent.

Il faut admettre que les Barbares sont moins souvent évoqués dans les documents chinois que dans les sources grecques et romaines, où leur place est centrale[4]. Dans ces dernières, les Barbares revêtent une grande importance, notamment chez les historiens grecs, en ce qu'ils représentent un pendant non civilisé qui permet de définir *ex negativo* ce qu'est la civilisation. Ils fournissent ensuite, lors du déclin des civilisations grecque et romaine, un miroir déformant reflétant tant la déliquescence d'une civilisation que les progrès des barbares désormais civilisés, parfois davantage même que ceux qui les décrivent[5]. Selon la classification établie par Felix Jacoby, les notices sur les peuples étrangers des histoires grecques pourraient être qualifiées d'« ethnographiques », ainsi que les autres extraits les concernant, comme les traités géographiques[6]. Ceci peut se justifier, tant en Grèce la distinction de civilisation s'effectue, dans un premier temps, sur des critères ethniques avant de l'être d'un point de vue éthique ou moral[7]. La représentation de l'autre en Grèce ancienne fonctionne selon un « regard ethnographique » auquel des « mots-clés culturels » sont ajoutés, ce sont les *topoï* littéraires et autres *loci classici*. Comme l'explique Christian Jacob, à ce « cliché » d'un peuple au sens photographique, se trouve adjoint un « négatif : image en creux de l'observateur, offrant comme une radiographie de la manière dont il se représente sa propre civilisation, la norme qu'elle est supposée

[1] Endymion Wilkinson, *Chinese History : A New Manual*, p. 195.
[2] Tamara Chin, « Antiquarian as Ethnographer : Han Ethnicity in Early China Studies », p. 129.
[3] Voir l'étude de Frank Dikötter, *The Discourse of Race in Modern China*, p. 1-10.
[4] Yuri Pines, « Where Had the Barbarians Gone ? The Cultural Other in Early Chinese Historiography », p. 235.
[5] François Hartog, *Mémoire d'Ulysse. Récits sur la frontière en Grèce antique*, p. 88, 104-111.
[6] Dans la troisième partie des *Fragmente der griechischen Historiker*, celle consacrée aux monographies locales, et aux travaux ethnographiques des populations étrangères (ainsi qu'aux autobiographies). Voir Felix Jacoby, « Über die Entwicklung der griechischen Historiographie und den Plan einer neuen Sammlung der griechischen Historikerfragmente », p. 88-96.
[7] Après Hérodote, une évolution vers des critères de différenciation éthiques se retrouve dans la pensée d'Ératosthène et de Strabon (Christian Jacob, *Géographie et ethnographie en Grèce ancienne*, p. 64-66, 159-160).

incarner[1] ». Plus tard, au cours de l'Antiquité tardive romaine trois manières d'aborder les représentations des Barbares coexistent : il y a d'abord les faits (les conflits militaires, et les relations tributaires), puis les images officielles couplées au rôle de l'empereur (la propagande), et enfin les représentations littéraires[2].

Un aspect saillant de la représentation donnée des peuples de la sphère chinoise d'influence est la reprise, dans plusieurs textes, de représentations stéréotypées des populations considérées comme non chinoises. Il est pratiquement impossible de dater ces descriptions, et nous pouvons donc légitimement nous demander si elles renvoient à des représentations contemporaines, ou si elles ne sont que de simples reprises éculées[3]. Ainsi de ces quelques exemples qui puisent dans des clichés rebattus depuis leurs premiers emplois dans des œuvres canonisées : dans le *Lunyu* 論語 (Entretiens), les « cheveux dénoués aux épaules et le pan de tunique rabattue sur la gauche » (*pifa zuoren* 被髮左衽) désignent les populations non chinoises du Nord[4]. Du *Zuo zhuan* au *Han shu* en passant par le *Shiji*, les populations méridionales, et plus tard spécifiquement les Man du Jingzhou, ont « les cheveux ras et le corps tatoué » (*duanfa wenshen* 斷髮文身)[5]. L'exemple du traitement de l'Empire romain (Da Qin 大秦) dans les sources chinoises montre que les notices, reprises d'*Histoire* en *Histoire* (du *Shiji* aux productions des Tang) se recoupent *ad nauseam* : éléments figurant l'exotisme des Romains (animaux rares et plantes variées, tissus inconnus, pratique de la magie), mais encore informations indiquant des similitudes culturelles de Rome à la Chine : maîtrise de l'agriculture, culture de l'écrit, tours d'inspection impériaux, villes murées[6]. Après les Tang, d'autres formes de représentation de l'autre se font jour. Le nombre de textes transmis (et leur diversité) explose : récits de voyages, monographies locales, cartographie, encyclopédies. L'espace connu s'étend et les peuples font de même. Ils sont graduellement ethnicisés et ils développent leur propre littérature.

Concernant la Chine méridionale, rares sont les sources remontant à l'Antiquité tardive puisque le Sud est alors encore très peu sinisé. Se pose alors la question de la présence même de l'Empire au Sud, au-delà du fleuve Bleu. Pour cette région et pour

[1] Christian Jacob, *Géographie et ethnographie en Grèce ancienne*, p. 10.
[2] Alain Chauvot, *Opinions romaines face aux Barbares au IV^e siècle après J.-C.*, p. 14, 58-59, 101-102, 144-145.
[3] Michael Loewe, « Knowledge of Other Cultures in China's Early Empires », p. 77.
[4] Voir *Lunyu zhushu*, 14.127-1, et la traduction d'Anne Cheng, *Entretiens de Confucius*, p. 114. Parmi d'autres textes, le *Han shu* (73.3126 et 94B.3834), reprend explicitement le *Lunyu*.
[5] *Chunqiu Zuo zhuan zhengyi*, 58.1009-1, *Shiji*, 4.115 et 31.1445, *Han shu*, 28B.1669.
[6] Donald Leslie, K. H. J. Gardiner, *The Roman Empire in Chinese Sources*, chap. 3-9 et 17-18.

cette époque, ce n'est pas parce qu'il nous manque à la fois des sources « autochtones » et les documents d'explorateurs mandatés que rien ne peut être tiré des documents dont nous disposons. À nouveau, l'étude d'un discours – et à travers lui, d'un regard – nous permettra de comprendre la vision transmise par les textes, qu'ils soient personnels ou collectifs. Les historiens représentent l'espace chinois des peuples à travers un va-et-vient récurrent entre la prise de conscience culturelle et la formation d'un discours qui, cherchant à définir ce que l'on *est*, exprime ce que l'on n'est *pas*. Les « mots-clés » revenant régulièrement ont en outre une double fonction : rappelant des pratiques et des textes importants de la culture classique, ils agissent comme des références immédiates et connues du lecteur, tout en figeant l'objet de la description (dans le cas présent le peuple *man*) d'un point de vue social et moral.

Par ailleurs, les divisions et le tracé des frontières politiques actuelles influent souvent sur la représentation traditionnelle de l'espace de peuplement des peuples sinitiques. L'idée d'un foyer de peuplement rayonnant depuis le fleuve Jaune et incorporant graduellement les États et peuples alentour de manière « naturelle » est ancrée dans l'imaginaire collectif chinois et se retrouve dans les manuels d'éducation en circulation à l'époque moderne [1]. Le pays est généralement séparé en deux longitudinalement au niveau du fleuve Bleu, entre une Chine du Nord et une Chine du Sud, les différences culturelles étant ramenées à des accents et à quelques coutumes. Sur les plans historique, linguistique, et culturel justement, il semble qu'il existe de nombreuses similitudes entre la Chine méridionale et la péninsule indochinoise [2]. Gardons-nous d'établir des relations artificielles entre les populations anciennes de la région (comme les Man ou les Yue 越) et les « minorités ethniques » (*shaoshu minzu* 少數民族)[3] de la République populaire de Chine ou de la nation vietnamienne contemporaine. Il nous faut néanmoins user de précautions nécessaires dans l'usage des référents spatiaux, en déplaçant par exemple le curseur horizontal au niveau des monts Ling. Dans le contexte social de la Chine pré-impériale, la Chine méridionale actuelle pourrait aisément être tenue pour la partie septentrionale du monde austronésien. La Plaine du Nord et les États du centre qui la peuplent seraient une autre entité, chinoise, l'équilibre entre ces deux parties étant redéfini graduellement à partir de la fin des Han.

---

[1] Mats Norvenius, *Images of an Empire : Chinese Geography Textbooks of the Early 20th Century*, p. 148-203.
[2] Voir notamment Edward Schafer, *The Empire of Min*.
[3] Notons que les questions de classification ethnique restent un problème entier en Chine moderne et contemporaine. Voir Thomas Mullaney, *Coming to Terms with the Nation. Ethnic Classification in Modern China*.

Que recouvre, dans le cadre de notre étude, le mot « Chinois » ? Par « Chinois », nous n'entendons pas un peuple défini unilatéralement de manière ethnique, comme c'est aujourd'hui le cas des Chinois Han. Ce sont l'ensemble des sujets dépendant des régimes (royautés primitives, principautés polycentriques, Royaumes combattants, dynasties impériales successives) ayant peuplé depuis les débuts de l'histoire tout ou partie – voire plus à l'époque des Mongols ou des Mandchous – du territoire actuel de la République populaire de Chine. Si nous parlons de sujets, de peuple, ce n'est toujours pas au sens ethnique, mais dans le partage d'une langue écrite commune, faite de caractères idéogrammatiques, même si bien évidemment le peuple dans son ensemble ne la maîtrise pas. C'est donc à travers un socle commun dont la base est la langue écrite, et sur lequel s'aggrègent graduellement les autres substrats que sont l'éthique confucéenne, le légisme et le centralisme politique dans un premier temps, que nous définissons ici l'indistinct terme de « Chinois ». « Chinois » est comme un marqueur culturel désignant un ensemble de personnes définies par la maîtrise commune d'un socle scripturaire et de ressources agricoles. L'argument n'est donc pas ethnique au sens moderne, car dans ce cadre, les sujets des pays du centre peuvent très bien comprendre des personnes qualifiables de nos jours d'ethniquement différentes[1]. La « Chine » telle que nous la connaissons est une construction rétrospective[2]. Bien que l'appellation *zhongguo* 中國 soit attestée depuis les Han, elle n'a pas en Chine ancienne la même signification que celle de l'État moderne. La population ne se définit donc pas par rapport à la Chine, qui n'existe pas, mais en fonction d'un terroir (*tu* 土), d'un territoire auquel elle appartient. Son espace s'étend de la maisonnée nucléaire à l'ordre cosmique, en passant par les royaumes et les dynasties, qui définissent les formes de l'appartenance[3]. Le terme *zhongguo* désigne le siège administratif du roi dans les textes les plus anciens comme le *Shijing* 詩經 (Livre des Odes), puis les États du centre, par opposition aux États périphériques peuplés des barbares des Quatre orients, comme dans le *Guo yu* 國語 (Discours des royaumes)[4]. Les Man sont à l'origine considérés comme des populations des marches. Ils peuplent un lieu de bannissement qu'ils finissent par incarner.

Dans les temps anciens, les barbares sont bien à l'extérieur : « Il y a sous le Ciel huit montagnes célèbres ; trois d'entre elles sont chez les barbares Man, et cinq dans les

[1] Charles Holcombe, « Southern Integration : The Sui-Tang (581-907) reach South », p. 750.
[2] Magnus Fiskesjö, « On the 'Raw' and the 'Cooked' Barbarians of Imperial China », p. 141.
[3] Voir l'introduction générale, et Mark Edward Lewis, *The Construction of Space in Early China*, p. 3.
[4] *Guo yu*, 17.527. Michael Loewe, « The Heritage Left to the Empires », p. 994.

États du centre » (天下名山八．而三在蠻夷．五在中國)[1]. Dans les siècles qui suivent l'unification des régions, les représentations des Barbares extérieurs sont souvent plus colorées et détaillées que celles des Man de l'intérieur, dont les descriptions demeurent sommaires et stéréotypées. Cela peut signifier que les peuples extérieurs des confins sont moins connus, et que l'on doit donc davantage les décrire[2]. Comme on connaît mieux les Man des provinces intérieures, cela signifie que ces détails sont moins importants, mais surtout que leurs caractéristiques sont logiquement plus proches que celles des Chinois. Traditionnellement, la différence fondamentale entre Barbares et Chinois a trait aux enseignements des anciens, empereurs sages, héros culturels et fondateurs, penseurs de l'Antiquité qui, transmis à Confucius par le duc de Zhou selon Han Yu, furent ensuite couchés par écrit :

> Yao transmit la Voie à Shun, Shun la transmit à Yu, Yu la transmit à Tang, Tang la transmit aux rois Wen et Wu et au Duc de Zhou, les rois Wen et Wu et le Duc de Zhou la transmirent à Confucius qui la transmit à Mencius. À la mort de celui-ci, la Voie ne fut plus transmise.
>
> 堯以是傳之舜，舜以是傳之禹，禹以是傳之湯，湯以是傳之文武周公，文武周公傳之孔子，孔子傳之孟軻．軻之死，不得其傳焉．[3]

Ces enseignements, ces valeurs sont une mythologie et des dieux communs, un langage partagé, l'impact d'un chef, une force militaire et un ennemi commun[4]. Ce sont autant le contenu de ces paroles que la capacité des gens à les comprendre, donc à les lire qui séparent le Chinois (en l'occurrence les seuls membres de l'élite lettrée) du Barbare. Malgré la remise en cause des paroles sacralisées de Confucius et de Han Yu que nous avons évoquée plus haut, leur influence d'un point de vue plus rhétorique est indéniable. Ainsi des propos de Han Yu sur les Man, « aux coutumes barbares et pleins de miasmes » (蠻俗生梗瘴癘烝)[5].

Récuser l'idée d'ethnicité dans ce travail ne signifie pas pour autant qu'il n'y a pas d'étranger(s), ou plutôt d'étrangeté en Chine ancienne. Les premières sources de ce type venant à l'esprit sont le *Huainanzi* et le *Shanhai jing*, qui donnent une idée des connaissances en la matière sous les Han. D'où la confirmation du postulat suivant : les Barbares appartiennent aux marges (qui contiennent elles-mêmes plusieurs niveaux

[1] *Shiji*, 12.468, 28.1393.
[2] Michel Cartier, « Barbarians through Chinese Eyes : The Emergence of an Anthropological Approach to Ethnic Differences », p. 4.
[3] *Han Yu sanwen xuan*, p. 8-9.
[4] Michael Loewe, « The Heritage Left to the Empires », p. 1002.
[5] *Quan Tang shi*, 338.3791.

d'éloignement) géographiques de la civilisation, et la distinction originelle semble géographique, et non culturelle ou ethnique. C'est seulement par la suite qu'elle devient culturelle, et bien plus tard ethnique. La distinction est donc, dans l'ordre, géographique, puis culturelle, et non ethnique ou raciale – concept qui, c'est le cas de le dire, semble définitivement étranger. Rejoignant les réflexions d'Henri Maspero, Wolfram Eberhard tient un discours complétant celui de son prédécesseur et que nous pouvons partager : il estime que de nombreuses cultures locales existaient en Chine (celle des peuples méridionaux en étant une), que certaines d'entre elles ont fusionné, pour donner naissance à une « *high Chinese culture* », tandis que d'autres, éloignées ou ne s'y frottant que par les armes, seraient restées des cultures locales[1]. Ainsi, c'est en Chine la non-conformité aux normes éthiques de la conduite sociale et religieuse qui originellement distingue le Chinois du « Barbare », ou plus simplement du non Chinois. Elle permet par ailleurs d'établir une différence entre Barbares internes et externes : les extérieurs comme les Xiongnu 匈奴 sont constitués politiquement et socialement (cultes, armée, chef, vassalité ou égalité claire avec l'empire), alors que ceux de l'intérieur sont multiples, désorganisés, sans structure ni véritable exercice du pouvoir[2]. En outre, Qian Zhongshu 錢鍾書 (1910-1998) rejette lui aussi la différenciation d'ordre ethnique, pour formuler de manière extrêmement convaincante les enjeux de la perception de l'autre en Chine ancienne et médiévale : en définitive, celle-ci ne se fonde par sur l'*ethnos* (*zulei zhi shu* 族類之殊), mais sur l'*ethos* (*lijiao zhi bian* 禮教之辨, soit littéralement « l'enseignement ou la civilisation par les rites »)[3]. L'ensemble de l'analyse développée le long de ce chapitre tend à confirmer cette tendance formulée par Qian Zhongshu.

Enfin, une fois qu'a pu être défini l'étranger, le non Chinois, ou plutôt celui qui n'est pas sujet impérial, quelle attitude adopter à son égard ? La plupart des textes transmis tentent de répondre à cette interrogation. Ils tentent de donner des éléments, fondés sur des précédents, permettant au lecteur de faire preuve de discernement et d'appliquer l'attitude la plus appropriée face aux Barbares. Le plus souvent, deux pôles s'opposent : l'attitude pacifique, et la conduite belliciste. Dans un florilège tiré du *Zuo*

[1] Wolfram Eberhard, *The Local Cultures of South and East China*, p. 19-30.
[2] Et comme le conçoivent des travaux secondaires portant sur les relations entre populations en Chine ancienne. Voir notamment Wang Ming-ke, *The Ch'iang of Ancient China through the Han Dynasty : Ecological Frontiers and Ethnic Boundaries*, p. 147-149, et Sophia-Karin Psarras, qui va dans le sens d'une entité politique d'importance, voire de rang égal avec les Han (« Han and Xiongnu : A Reexamination of Cultural and Political Relations (I) », p. 60, 70).
[3] Voir Qian Zhongshu, *Guanzhui bian*, p. 1488.

zhuan 左傳 (Commentaire de Zuo) et du *Lunyu*, Yang Lien-sheng a montré qu'au sein d'un même texte (portant certes sur des périodes temporelles longues) ces deux approches n'étaient pas forcément antinomiques et pouvaient être dictées par des impératifs conjoncturels[1]. En somme, le discours qui porte sur la différence et les éléments de l'altérité qui fondent la distinction entre civilisé et barbare semblent bien plus politiques et culturels qu'ethniques[2]. La plupart des discours développés en Chine ancienne et médiévale (*a fortiori* dans des textes qui relèvent de la commande impériale) sont de nature politique et forment un discours codifié, aux objectifs précis.

Les sources anciennes situent les Barbares dans les zones périphériques, espaces concentriques de plus en plus éloignés du centre. Par quelle opération y sont-ils relégués ? Qui donc écrit, trace, divise ? Les frontières politiques et culturelles sont tracées et délimitées par des personnes, en contact direct avec les peuples ou bien recueillant ce type d'informations. Ce sont des fonctionnaires locaux, des envoyés spéciaux, des militaires, des lettrés. Ils maîtrisent une tradition scripturaire héritière des « secrétaires » ou « scribes » de l'Antiquité – sens originel de *shi* 史, avant qu'il ne prenne celui d'« historien » ou « archiviste ». Ceux-ci, en tant que représentants principaux du Roi dont ils détenaient le mandat, parcouraient le territoire, « en mission » aussi bien militaire que diplomatique, exécutant différents rituels suivant l'occasion[3]. Au gré de leurs déplacements, ils recueillent les informations restituées dans leurs œuvres transmises. Cette tradition de collecte d'informations promeut donc un ordonnancement particulier du monde et lie cette culture livresque à des analyses de rapports et d'actes (recensements, cartes, comptes rendus de batailles), et, à travers les premières monographies locales, à des enquêtes sur la qualité des sols, la nature des populations et des mœurs locales[4].

De quelle nature sont les informations transmises ? Comme mentionné dans le chapitre II, étant des œuvres individuelles ou collectives, les histoires dynastiques se lisent aussi en fonction de leurs auteurs et de leurs commanditaires. Ce sont d'un côté des travaux individuels et un point de vue afférent, et de l'autre, des œuvres collectives. Les sources officielles possèdent un caractère officiel, leur but explicite étant la mise en valeur

[1] Yang Lien-sheng, « Historical Notes on the Chinese World Order », p. 24-28.
[2] Miyakawa Hisayuki, « The Confucianization of South China », p. 24.
[3] Martin Kern, « The Performance of Writing in Western Zhou China », p. 157.
[4] Voir *Shitong tongshi*, 5.106, 108, la traduction de Damien Chaussende : Liu Zhiji, *Le Traité de l'historien parfait. Chapitres intérieurs*, p. 104, 108.

des ou de la dynastie dont elles se proposent de relater les hauts faits[1]. Leur contenu peut alors relever de l'observation plus ou moins proche, être de première ou de seconde main (rumeur, légende), la matière de rapports administratifs, de textes d'éloge ou de blâme. Wang Gungwu évoque le concept historiquement forgé (car n'étant pas inné, mais résultant d'une longue construction historique) de la supériorité des Chinois sur les autres peuples, qui remonterait aux premiers contacts entretenus avec les Barbares des Quatre orients. Ces contacts, qui résultent d'une construction intellectuelle justifiant le politique, les auraient convaincus de leur supériorité, en raison de motifs de différenciation en leur faveur, comme la langue, les rites, la musique, l'éducation[2]. Ce discours de la primauté « des rites et de la musique » (*liyue* 禮樂) ressort de nombreux dialogues et mémoires au trône : comme lorsque Yang Yuanshen 楊元慎 (d.i.), ministre des Wei du Nord, défend la prééminence de la cour du Nord, qui a su s'imprégner des hautes traditions chinoises (les rites et la musique, donc) et de leurs institutions, alors que le Sud s'enfonce dans la dépravation[3], ou lorsque Huangfu Shi 皇甫湜 (*ca.* 777-835) fonde davantage l'appartenance à un continuum culturel sur le respect des rites que sur la proximité territoriale[4]. Ainsi également des motifs de la distinction entre Chinois et Barbares qu'opère Yang Xiong 揚雄 (53 av. J.-C.-18) dans le *Fayan* 法言 (Maîtres mots) : « L'homme saint ordonne le monde en le rassemblant autour des rites et de la musique. En être dépourvu c'est rejoindre l'animal ; s'en écarter c'est rejoindre les Mo » (聖人之治天下也．礙諸以禮樂，無則禽，異則貊)[5].

Enfin, quel sont les objectifs de ces textes ? La représentation des barbares traduit également la volonté de légitimation dynastique. Outre l'éloignement géographique, le pouvoir dynastique ou plus localement princier, voire tenu par une grande famille, cherche à se légitimer. Cette action peut s'effectuer dans la continuité des dynasties précédentes (comme les Zhou par rapport aux Xia) mais encore et aussi en opposition aux peuples d'autres États (comme les gens de Qi 齊 dans les textes des Zhou)[6]. Dans les documents les plus anciens évoquant les barbares de manière anecdotique, leur simple

[1] Michael Loewe, « Knowledge of Other Cultures in China's Early Empires », p. 75.
[2] Wang Gungwu, « Early Ming Relations with Southeast Asia : A Background Essay », p. 36-37.
[3] *Luoyang qielan ji jiaoshi*, 2.105-107, et Yang Xuanzhi, *Mémoire sur les monastères bouddhiques de Luoyang*, p. 72-73 (traduction de Jean-Marie Lourme).
[4] Qian Zhongshu, *Guanzhui bian*, p. 1488.
[5] Voir *Fayan yishu*, 4.122, et Yang Xiong, *Maîtres mots*, p. 33 (traduction de Béatrice L'Haridon).
[6] Chen Zhi, « From Exclusive Xia to Inclusive Zhu-Xia : The Conceptualisation of Chinese Identity in Early China », p. 190.

mention sert souvent une démonstration qui n'a pas pour but de définir ou de comprendre les facettes d'un ou de barbares, mais d'offrir un exemple parmi d'autres en appui de la démonstration discursive envisagée. Dans le cadre des relations hiérarchiques internes à la cour, des dialogues et remontrances entre ministres et souverains, les Man peuvent être un objet de discorde. La façon dont ils sont exploités comme argument (qui souhaitera intégrer les barbares, qui souhaitera les exclure) permet là encore de comprendre les discours, à travers la confrontation des opinions. On déprécie donc les barbares pour se mettre en valeur et étayer son droit à régner. L'exemple de la controverse autour de la politique à mener face aux Xiongnu est passé à la postérité[1]. De Sima Qian à Ban Gu 班固 (32-92), les manières de représenter les barbares varient. Selon Nicola Di Cosmo, le premier proposerait une approche ethnographique, tandis que le second serait culturaliste[2]. Cette determination est valable, mais uniquement dans la mesure où elle concerne les populations non chinoises du Nord. D'autres exemples existent, comme cet autre extrait du *Fayan* de Yang Xiong recommandant d'abandonner Hainan (alors commanderie de Zhuya 朱崖) en raison de l'état d'insurrection permanent qui y règne, ou des débats sur la nature de la fiscalité qu'il convient d'imposer aux Man[3]. Cela tend à prouver, pour user ici d'une terminologie anthropologique, la prééminence d'une approche circonstancialiste ou « circonstanciée », plutôt que « primordialiste[4] ».

III.1.2. Étymologie du terme « Man » et gloses anciennes

La caractérisation des Man s'effectue à travers le registre géographique d'une part, et le registre moral, de non-conformité aux rites d'autre part. Réunissant des gloses du *Shiji*, le passage suivant illustre les possibilités interprétatives que recouvre l'étymologie du mot *man*. Il désigne un terroir tantôt du Sud-Ouest, tantôt du Sud, ou encore de l'Est. Selon le contexte, il renvoie à un peuple (les Min 閩), à une entité constituée politiquement comme les Yue, et enfin à l'ensemble des populations méridionales non chinoises :

---

[1] Sur le *heqin* 和親, voir le chapitre IV.2, et Nicola Di Cosmo, *Ancient China and its Enemies. The Rise of Nomadic Power in East Asian History*, p. 210-215.
[2] Nicola Di Cosmo, « Ethnography of the Nomads and 'Barbarian' History in Han China », p. 317-321.
[3] Voir *Fayan yishu*, 13.555, et la traduction de Béatrice L'Haridon : Yang Xiong, *Maîtres mots*, p. 147. *Cf.* également chapitre IV.2.2.
[4] Marc Abramson, *Ethnic Identity in Tang China*, p. 45.

Selon le *Recueil des commentaires [*des *Mémoires historiques]*, Song Zhong[1] aurait dit que « le pays de Wu, est le premier lieu où s'établit Taibo[2] ». Selon le *Scrutement des secrets [*des *Mémoires historiques]*[3], « Jing » est l'ancienne appellation du Chu, qu'on appela « Jing » à la formation des [Neuf] provinces [de Yu le Grand]. Les « Man » correspondent aux peuples Min[4]. C'est le nom que l'on donne aux Barbares méridionaux. On donne également aux Man le nom de « Yue ». Cette appellation provient du Wu ; le nom de « Wu » apparaît avec Taibo, et il est manifeste qu'avant lui le nom « Wu » n'existait pas. Le territoire s'étend aux frontières du Chu et de Yue, c'est pour cela qu'on les nomme « Man du Jing[zhou] ».

集解宋忠曰：「句吳，太伯始所居地名．」索隱荊者，楚之舊號，以州而言之曰荊．蠻者，閩也．南夷之名；蠻亦稱越．此言自號句吳，吳名起於太伯，明以前未有吳號．地在楚越之界，故稱荊蠻．[5]

Le caractère *man* 蠻 désigne à l'origine un type de serpent[6], et par extension quelque chose de tortueux, de serpentant[7]. Il peut aussi désigner un oiseau vert et rouge semblable au canard colvert et volant par paire[8], et par métonymie le Sud. Du point de vue graphique, le caractère se décompose en deux parties : *man* est formé du graphème sémantique *luan* 䜌 qui signifie selon le *Shuowen jiezi* 說文解字 (Explications et analyses des caractères) « désordre », « trouble » (*luan* 亂)[9]. Il s'inscrit à ce titre pleinement dans les rapports dichotomiques entre ordre et désordre, qui régissent pour partie la représentation de l'espace en Chine. Toutefois, le rapprochement sémantique entre *man* et *luan* semble phonologiquement artificiel et destiné à accentuer la sauvagerie des Man[10].

---

[1] Originaire de Nanyang 南陽 (Henan), il aurait vécu à la fin des Han de l'Est, et aurait proposé des commentaires d'ouvrages anciens et enseigné sous les auspices de Liu Biao au Jingzhou durant l'ère Jian'an.
[2] Considéré comme le fondateur du Wu, il s'agit du fils aîné du roi Tai des Zhou, fondateur légendaire des Zhou à l'époque des Shang.
[3] Rédigé dans la première moitié du VIII^e^ siècle par Zhang Shoujie 張守節 (*fl.* Tang), il s'agit d'un des trois principaux commentaires anciens au *Shiji*. Les deux autres sont le *Jijie* 集解 (Recueil des commentaires) de Pei Yin 裴駰 (*fl.* Liu Song) et le *Zhengyi* 正義 (Signification correcte) de Sima Zhen 司馬貞 (*fl.* Tang).
[4] Ils sont répartis dans le Sud-Est à partir des Zhou.
[5] *Shiji*, 31.1446.
[6] *Shuowen jiezi zhu*, 13A.673.
[7] Edward Schafer, *The Vermilion Bird : T'ang Images of the South*, p. 7.
[8] Selon le commentaire de Guo Pu au *Shanhai jing* (比翼鳥也．色青赤．不比不能飛). *Cf. Shanhai jing jiaozhu*, 2.38-39, et la traduction de Rémi Mathieu, *Étude sur la mythologie et l'ethnologie de la Chine ancienne : traduction annotée du* Shanhai jing, p. 77.
[9] *Shuowen jiezi zhu*, 3A.97. Pour les gloses en général et celle du *Shuowen jiezi* concernant les Man en particulier, voir Chen Chusheng, *Jinwen changyong zidian*, p. 256-257.
[10] Victor Mair, « Canine Conundrums : Eurasian Dog Ancestor Myths in Historical and Ethnic Perspective », p. 8. Sans minimiser le poids de l'adjonction d'un radical animal péjoratif, les termes désignant les barbares des Quatre orients sont suffisamment expressifs par eux-mêmes, et portent ainsi dès l'origine une signification qui n'appelle pas forcément de gloses. Ce sont les « belliqueux » Rong 戎, les « néfastes » Yi 夷, les « emplumés » Di 狄, etc.

Ajouté au graphème, le radical ou déterminant sémantique de l'insecte (*chong* 蟲), porteur de l'idée dépréciative de fourmillement, constitue la seconde partie du caractère[1].

Dans le domaine épigraphique, les plus anciennes sources faisant état du caractère *luan* 絲 sont deux inscriptions sur bronze datant respectivement de la fin du Xe et du IXe siècle av. J.-C. La première, dite *Shi Qiang pan* 史牆盤 (Vase [en bronze en forme de bassin pour les libations] du scribe Qiang), est considérée comme le plus ancien exemple de narration historique découvert en Chine jusqu'à présent. Elle évoque les barbares en ces termes :

> Protecteurs, le Seigneur-d'en-haut et Houji confèrent au Fils du Ciel un mandat étendu, d'importantes bénédictions, et des récoltes abondantes. Tous les Barbares des marches se pressent pour venir le voir [à sa cour].
>
> 上帝、司擾亢保，授天子綰命，厚福、豐年，方絲亡不憼見．[2]

Edward Shaughnessy traduit *luan* par le terme général « barbare », car il considère qu'à l'époque, *luan* et *man* désignaient indistinctement les populations étrangères non soumises ; le terme est donc interchangeable avec d'autres mots génériques comme *yi* 夷. La variété des sens pouvant être attribués à *man* démontre l'élasticité sémantique qu'il peut recouvrir en fonction des sources convoquées et du sens que chaque auteur souhaite mettre en avant. Par ailleurs, cet éventail de sens accentue d'autant la difficulté, comme le montre le second vase, de définir ce que désigne l'exonyme *man*, dans l'espace comme dans le temps. Le *Guoji Zibai pan* 虢季子白盤 (Vase [en bronze en forme de bassin pour les libations] de Zibai [du clan] Guoji), présente une inscription comportant le passage suivant : « [Le roi] lui accorda la Grande hache d'armes, afin qu'il l'utilise pour marcher contre le territoire des barbares » (賜用戊鉞，用政絲方)[3]. Ce large bassin de bronze a été fondu pour célébrer la victoire de 816 av. J.-C. contre les Xianyun 獫狁, au cours de la douzième année de règne de Zibai, duc Xuan 宣 et souverain du royaume du Guo occidental (Xi Guo 西虢). Les barbares sont donc dans ce cas les Xianyun, barbares septentrionaux, et non des barbares méridionaux *luan* 絲.

---

[1] Il sera appliqué par la suite à d'autres populations non chinoises, comme les Ruanruan 蠕蠕 (« insectes grouillants ») sous les Wei du Nord 北魏 (386-534). D'autres populations possèdent des radicaux servant à désigner des bêtes non domestiquées, comme celui du chien (Quanrong 犬戎, Di 狄, etc.).

[2] Transcription et traduction adaptées d'Edward Shaughnessy, *Sources of Western Zhou History : Inscribed Bronze Vessels*, p. 3, 189.

[3] Ma Chengyuan, *Shang Zhou qingtongqi mingwen xuan, vol. 3*., p. 308-309.

Penchons-nous à présent sur les textes transmis par la tradition. La période de formation des textes permettant d'esquisser une description des relations entre centre et périphérie est celle des Royaumes combattants. À cette époque, les différents textes de la pensée politique et morale que sont le *Zuo zhuan*, le *Guo yu*, le *Lunyu*, le *Xunzi* 荀子 (Écrits de maître Xun) et le *Mengzi* 孟子 (Écrits de maître Meng) commencent à évoquer les barbares, à tout le moins une caractérisation de ces derniers comme non chinois, c'est-à-dire comme n'étant pas descendants de sujets de la dynastie des Xia, et à ce titre du héros fondateur Yu le Grand[1]. D'après David Schaberg, un passage du *Guo yu* attribue aux gens de Chu les mêmes fonctions de servitude dans le cadre des relations tributaires que celles conférées aux Man du Jingzhou. Le *Mengzi* confirme le Chu comme barbare (*manyi* 蠻夷), par opposition aux États du centre[2]. Toutefois, les premières occurrences du terme « Man » apparaissent dans les « Grandes odes » (*daya* 大雅) du *Shijing* : « Se préparer au combat contre les Rong [de l'Ouest], tout en maintenant les Man [du Sud] éloignés » (用戒戎作，用逿蠻方)[3], et dans le *Zhou li* 周禮 (Rites des Zhou), qui fait état des « Quatre Yi et Huit Man » (四夷八蠻)[4]. Les exemples relevés où *man* ou bien *manyi* désignent les populations hors du domaine chinois, agissent comme des indicateurs et des marqueurs spatiaux permettant de différencier clairement l'écoumène chinois – les provinces de la Plaine centrale – des marches. Il arrive, dans un texte plus tardif comme le *Shiji*, que les Man Yi ne désignent pas les Man à proprement parler, mais les non Chinois, confirmant dans ce cas leur étrangeté par rapport aux habitants des États de la Plaine centrale[5]. Après avoir évoqué dans l'introduction un extrait du *Liji* 禮記 (Mémoire sur les bienséances et les cérémonies) qui mesurait la position symbolique des peuples étrangers autour du palais de la lumière, voici la version du *Zhou li* :

> Un carré d'un millier de *li* forme le domaine royal. Autour de ce premier carré, un deuxième carré concentrique de cinq cents *li*, correspond à la zone des feudataires. Autour de ce deuxième carré, sur cinq cents *li* un troisième carré constitue le domaine royal. Au-delà, sur cinq cents *li*, un quatrième carré de cinq cents *li* a pour nom zone des baronnies. Cinq cents *li* plus éloignés correspondent à la limite de la zone tributaire. Autour de cette zone, se dresse une sixième zone de cinq cents *li*, la zone de défense. Enfin, au-delà, la dernière zone, s'étendant sur cinq cents *li* supplémentaires, la zone des [barbares] Man.

[1] Chen Zhi, « From Exclusive Xia to Inclusive Zhu-Xia : The Conceptualisation of Chinese Identity in Early China », p. 188.
[2] David Schaberg, *A Patterned Past : Form and Thought in Early Chinese Historiography*, p. 376-377.
[3] *Mao shi zhengyi*, 18-1.646-1.
[4] *Zhou li zhushu*, 33.498-1.
[5] Wang Wan-chun, « Yi jun yu Man – Liang Jin shiqi de Manfu », p. 3.

方千里曰王畿．其外方五百里曰侯服．又其外方五百里曰甸服．又其外方五百里曰男服．又其外方五百里曰采服．又其外方五百里曰衛服．又其外方五百里曰蠻服．[1]

Dans ces textes, la différenciation territoriale et donc humaine est d'ordre cardinale. Ainsi, les grandeurs générales évoquées donnent une idée exponentielle des distances et des indications géographiques simples (« au-delà de tant de *li* du centre, on trouve telle population »). Les distances fixes de cinq cents *li* (qui peuvent être lues comme des *li* au carré dans le cas de superficies) semblent être des indications purement symboliques servant à désigner et à accentuer l'immensité des étendues, sans lien avec les obstacles montagneux ou maritimes connus. En somme, la manifestation de la distinction est le produit d'une direction cardinale (le Sud pour les Man) et d'une position, symbolique dans le Palais de la lumière, puis réelle dans l'espace marqué de l'écoumène.

Tableau des dénominations *man* dans les sources anciennes		
Dénomination	**Source**	**Registre et caractérisation**
Fangman 方縵	*Shi Qiang pan* 史牆盤	Éloignement géographique
Manfang 縵方	*Guoji Zibai pan* 虢季子白盤	Territoire des barbares
Manfang 蠻方	*Shijing* 詩經	Éloignement géographique
Bai Man 百蠻	*Shijing* 詩經	Profusion, indistinction
Ba Man 八蠻	*Zhou li* 周禮	Profusion, série
Manfu 蠻服	*Zhou li* 周禮	Éloignement géographique
Nan Man 南蠻	*Liji* 禮記	Éloignement et positionnement géographique
Nan Man 南蠻	*Mengzi* 孟子	Caractérologie dépréciative
Nan Man 南蠻	*Da Dai Liji* 大戴禮記	Éloignement géographique et civilisation des B.
Nan Man 南蠻	*Lü shi Chunqiu* 呂氏春秋	Étrangeté et soumission
Man-Mo 蠻貊	*Zhongyong* 中庸	Éloignement géographique
Man-Mo 蠻貊	*Lunyu* 論語	Éloignement géographique et civilisation des B.
Man 蠻	*Xunzi* 荀子	Territoire similaire, institutions différentes

Ce tableau montre que dans les textes des Royaumes combattants et dans les inscriptions sur bronze qui leur sont antérieures, les différentes manières de nommer les barbares du Sud que sont Nan Man 南蠻 (Man du Sud), bai Man 百蠻 (les cent Man), et d'autres composés révélant leur domaine géographique (*fang* 方 et *fu* 服, qui indiquent la

[1] *Zhou li zhushu*, 33.501-1. Voir également la traduction d'Édouard Biot : *Tcheou-li, Rites des Tcheou. Ou plus exactement Tcheou-kouan, offices institués par les Tcheou. Tome II*, p. 276-277.

direction et la position territoriales), renvoient principalement à un éloignement géographique ainsi qu'à des caractéristiques négatives. Seul le *Xunzi* semble plus nuancé[1].

À partir des Han, les différentes manières de les nommer évoluent : on compte Manmin 蠻民 (peuples Man), zhu Man 諸蠻 (multitude de Man), Manlu 蠻虜 (ennemis Man) ou Zei Man 賊蠻 (voleurs Man), Jing-Man 荊蠻 et Man-Jing 蠻荊. La désignation des Man comme « brigands », « voleurs », est d'importance car elle indique la manière dont ils sont perçus. Alors qu'ils étaient uniquement étrangers dans les textes antérieurs, ils sont désormais hors-la-loi. Ces appellations concernant la période impériale dénotent une représentation qui perd en généralité ce qu'elle gagne en précision : le champ lexical de la rébellion, et la régionalisation de leur répartition indiquent un resserrement du sens donné à leur représentation.

Au niveau géographique, l'hyperonyme *man* recouvre différentes réalités. Il désigne au départ indistinctement les barbares en général (Manyi 蠻夷) ou les peuples méridionaux (Nanman 南蠻), et par synecdoque le Sud ou les régions méridionales. Il peut alors renvoyer plus spécifiquement au pays de Yue 越 (ou 粵), à l'ancien royaume de Chu et à son espace d'influence culturelle, mais encore à la province qui le supplante dans la toponymie classique, le Jingzhou. La récurrence des collocations « Man du Jingzhou » (Jing Man) ou « Jingzhou des Man » (Man Jing), attestée dans les sources historiques les plus anciennes, renforce ainsi l'intérêt que peut représenter l'étude du Jingzhou pour l'histoire des Man et inversement[2]. Par ailleurs, les cooccurrences « Jing Man » et « Man Jing » ne sont pas que d'anodins synonymes pour gens de Chu. La glose de *jing* en « tortueux », « broussailleux », mais surtout en « circonspect », « en alerte », est l'expression du danger que représentent les Man de la région[3]. Elle vise probablement à séparer le Chu en tant qu'État de certaines de ses populations non assimilables car dangereuses[4].

En conclusion, les textes des Royaumes combattants ou y remontant tendent à postuler une entière étrangeté du Man[5]. Que le terme soit attribué à une entité politique comme le Chu ou prenne une valeur générale désignant l'autre, il est une expression de la

[1] *Cf. infra*, chapitre III.2.3.
[2] He Guangyue, *Nan Man yuanliu shi*, p. 1-5.
[3] Voir *infra,* chapitre IV.1.2., la traduction d'un passage du *Jin shu.*
[4] *Cf. infra*, chapitre III.1.5.
[5] Selon Kim Hyun Jin, durant la période des Printemps et automnes, Chinois et Barbares étaient « compatibles » et seraient devenus incompatibles sous les Royaumes combattants. Voir *Ethnicity and Foreigners in Ancient Greece and China*, p. 64.

non appartenance. Quand bien même cette étrangeté serait nette, elle peut être réduite par rapprochement géographique, puis moral. Si ces deux registres peuvent être amenés à cohabiter, la caractérisation géographique est modulable. En effet, originellement différenciante, elle est à la fois floue dans l'espace et subordonnée à l'éthique.

III.1.3. Des sources barbares ? Culture matérielle et textes non chinois

Les Man tels que définis dans les sources jusqu'aux Tang sont un ensemble de populations sans écriture : nous ne disposons donc pas de sources directes. Seules les sources chinoises, officielles comme personnelles, nous ont été transmises. En de rares occasions font-elles « parler » des barbares totalement sinisés ou « traduisent » leurs discours et poèmes. Bien que l'authenticité du passage du *Zuo zhuan* cité par Henri Maspero soit sujette à caution du fait qu'il retourne le discours chinois, il offre un exemple de discours indirect relatif aux différences entre Barbares et Chinois :

> Elles sont résumées de façon assez juste dans le discours que le *[Zuo zhuan]* prête à un chef [Rong] du VI^e^ siècle [av. J.-C.] : « Notre boisson, notre nourriture, notre habillement diffèrent de ceux des [États] du Centre ; nous n'échangeons pas de politesses avec eux ; leur langage et le nôtre ne permettent pas de se comprendre » [我諸戎飲食衣服不與華同，贄幣不通，言語不達].[1]

Un autre pan de l'histoire de la représentation des Man serait possible en reproduisant leur histoire orale ainsi que celle de leurs savoirs et techniques[2]. Des influences autochtones apparaissent ça et là dans certaines pièces poétiques méridionales comme le *Chu ci* 楚辭 (Élégies de Chu). De plus, les témoignages de pratiques locales peuvent sembler relativement authentiques, en raison de la profusion de détails qui parfois en émane. Toutefois, à quelques exceptions près comme dans l'extrait susmentionné, de tels témoignages n'existent pas vraiment aux époques qui nous intéressent. Par ailleurs, la tâche qui incombe à l'historien chinois est bien, du *Zuo zhuan* au *Shitong* 史通 (Traité de l'historien parfait) de Liu Zhiji 劉知幾 (661-721), de rapporter les faits dans leur véracité[3]. Aussi, malgré des réserves de bon aloi, il convient d'accorder du crédit aux descriptions qu'ils font des peuples, en dépit et au-delà du cadre officiel de leur composition. Une sociologie historique des populations *man* est au demeurant

[1] Henri Maspero (*La Chine antique*, p. 11) date l'événement en 560 av. J.-C. (le discours ayant lieu en réalité en 557 av. J.-C., durant la quatorzième année du duc Xiang 襄). *Cf. Chunqiu Zuo zhuan zhengyi*, 32.558-2, et Séraphin Couvreur, *Tch'ouen ts'iou et Tso tchouan. Texte chinois avec traduction française. Tome deuxième*, p. 293.
[2] Nicola Di Cosmo, « Ethnography of the Nomads and 'Barbarian' History in Han China », p. 300.
[3] Damien Chaussende, « Introduction », p. LXXXII.

impossible en raison de l'absence d'éléments de première main les concernant, mais aussi parce que de trop nombreuses études ont pu y chercher des explications sur la « nature » de populations données. Si leurs objectifs étaient certes opposés (avatars d'une anthropologie historique du « sauvage », ou chez certains chercheurs chinois célébration de l'unité dans la diversité du peuple chinois), elles pouvaient parfois aboutir à des conclusions similaires, entretenant de la sorte un flou terminologique sur le type de société auquel appartiennent les Man.

Malgré ces réserves, de quoi disposons-nous ? Les aspects matériels que sont la monnaie, les sculptures, l'iconographie (art rupestre et funéraire, cartographie), l'artisanat (armes, mobilier), pourraient fournir une représentation des Man autre que celle véhiculée par les sources officielles[1]. Une seule occurrence de poteries ou artéfacts produits apparemment en abondance par les Man (et pouvant leur servir de monnaie) apparaît dans le *Wudu fu* 吳都賦 (Rhapsodie de la capitale du Wu), composé par Zuo Si 左思 (250-305), et c'est à peu près tout[2]. En outre, les Man n'étant pas des populations urbaines, il est logique que du point de vue de l'architecture en général et de l'archéologie funéraire en particulier, rien n'ait été transmis. Les histoires offrent donc par défaut des indications sécularisées sur leurs habitudes vestimentaires ou culinaires. Cette absence criante d'informations les concernant dans les sources les plus anciennes pourrait être rapprochée de cette indistinction de fait entre Man et Chinois, telle que proposée par Henri Maspero[3].

En dépit du nombre réduit des données, il est possible de suggérer certaines ouvertures dans les poèmes qui suivent. Au travers des vers censés traiter des populations du Sud-Ouest souhaitant être rattachées au giron impérial, la poésie présente une approche décentrée de populations barbares méridionales. Vers 74, Tangzou 唐蒭, roi de Bailang 白狼, qui désigne selon les versions le peuple des « Loups blancs », ou un royaume indigène aux confins de la commanderie de Shu 蜀 (Sichuan), aurait présenté à

[1] Même lorsqu'elles émanent de tombes princières, peu de représentations artistiques de populations non chinoises du Nord-Ouest (et encore moins du Sud) ont été conservées. Voir, pour la période des Han, Michèle Pirazzoli-t'Sterstevens, « Imperial Aura and the Image of the Other in Han Art », p. 311.

[2] *Cf.* Yan Kejun, *Quan Shanggu Sandai Qin Han Sanguo Liuchao wen*, 74.1884-1886, et la traduction de David Knechtges, *Wen xuan or Selections of Refined Literature. Vol. 1*, p. 402-403. Notons, à titre d'exemple, que la seule mention faite des Man dans la somme qu'Albert Dien consacre à la culture matérielle des Dynasties du Nord et du Sud consiste à relater l'un de leurs pillages (*Six Dynasties Civilization*, p. 401). Il n'est pas question d'autres vestiges que ce soit les concernant.

[3] Henri Maspero, *La Chine antique*, p. 9, 11.

la cour de l'empereur Ming 明 (r. 57-75) des Han trois poèmes. Les versions transmises dans la vaste notice consacrée aux populations méridionales du *Hou Han shu* en constitueraient des traductions[1]. La langue bailang, tout en différant de celle des Man, dont l'ascendance serait Miao-Yao (austro-asiatique), est considérée comme l'une des plus anciennes langues tibéto-birmanes, et y trouverait son emploi le plus ancien[2]. Le poème suivant a pour titre « Chant des Barbares lointains se réjouissant de la vertu [des Han] » (« Yuan Yi lede ge » 遠夷樂德歌) :

> Les grands Han gouvernent / Leurs intentions en harmonie avec le Ciel / Lettrés et interprètes sont justes et irréprochables / Ils ne se laissent pas aller à nous déranger / À l'écoute des vents on se tourne vers la transformation / Tout ce que l'on a observé est merveilleux / Ils nous ont accordé soies et rouleaux de tissus / Mets et vins fins nous sont offerts / Dans la joie et la prospérité nos corps s'élèvent / Courbés ou relevés, nous sommes prémunis / Nous autres pauvres Barbares méridionaux / Ne sachons comment nous acquitter de notre dette / Que nos maîtres vivent longtemps / Et que leurs descendants prospèrent
>
> 大漢是治．與天合意．吏譯平端．不從我來．聞風向化．所見奇異．多賜繒布．甘美酒食．昌樂肉飛．屈申悉備．蠻夷貧薄．無所報嗣．願主長壽．子孫昌熾．[3]

Sans surinterpréter l'origine de ces poèmes et le sens à leur apporter, ils révèlent néanmoins une position de soumission volontaire à l'ordre des « grands Han » ou de la « Grande dynastie Han » de la part de Barbares, dont l'assujettissement serait l'unique but. Ils manifestent leur volonté de rattachement à l'Empire, à travers une réécriture hagiographique et édifiante à la gloire des Han, qui exemplifie l'attitude requise pour s'attirer les bonnes grâces impériales. Par ailleurs, leur incorporation dans l'Empire est justifiée par leurs maigres possessions et une forme de dénuement. Les autres poèmes « bailang » reprennent le motif du rattachement volontaire et logique des Barbares aux Han, en dépit de leur éloignement géographique et social[4]. Gardons à l'esprit que ces poèmes sont transmis dans une période de division, et qu'ils peuvent encore être interprétés à l'aune d'une unification symbolique et potentielle.

Puisque nous parlons de division, la figure du poète Tao Yuanming 陶淵明 (365-427) s'impose naturellement. Il avait pour arrière-grand-père Tao Kan 陶侃 (259-334),

---

[1] *Hou Han shu*, 86.2855-2857. Il s'agit des derniers paragraphes, consacrés aux barbares du Sud-Ouest (Xinan Yi 西南夷).
[2] Laurent Sagart, « Questions of Method in Chinese-Tibeto-Burman Comparison », p. 246, et South Coblin, « A New Study of the Pai-lang Songs », p. 179.
[3] *Hou Han shu*, 86.2856, et Lu Qinli, *Xian-Qin Han Wei-Jin Nanbeichao shi*, p. 164. Voir également la traduction de South Coblin, « A New Study of the Pai-lang Songs », p. 182.
[4] Lu Qinli, *Xian-Qin Han Wei-Jin Nanbeichao shi*, p. 164-165, et South Coblin, « A New Study of the Pai-lang Songs », p. 182-184.

puissant général des Jin aux modestes origines, qui fut notamment Administrateur en chef des Man du Sud (*Nan Man zhangshi* 南蠻長史). Les origines *man* ou semi-*man* de Tao Kan semblent avérées, comme dans cette citation du *Shishuo xinyu* 世說新語 (Nouveaux propos mondains), qui met en scène Yu Liang 庾亮 (289-340) et Tao Kan : ce dernier y est dépeint comme un « chien des rivières » (溪狗) impressionné par la stature de Yu Liang[1]. Le style narratif de Tao Yuanming en fait un chantre de la réclusion joyeuse, et ses poèmes autobiographiques, récits d'une existence champêtre, offrent les détails de ce que semble être la vie rurale des collines du Centre de la Chine. Il y est question de fermiers oisifs, de pauvreté heureuse et de culture rizicole[2]. Ces gens des champs sont-ils des Chinois ayant suivi les migrations méridionales ou des Man y vivant en autarcie ? Si les spéculations sur l'ascendance *man* de Tao Yuanming ont suscité de nombreuses controverses[3], il est délicat de déterminer dans quelle mesure les compositions poétiques comme celle-ci portent en elles des références à la présence de barbares en Chine méridionale. Les descriptions proposées par Tao Yuanming, comme la controverse sur les origines de sa lignée, peignent des populations méridionales le portrait de paysans humbles, et tendraient à confondre Man et populations méridionales, à tout le moins pour la région du cours moyen du fleuve Bleu. L'ensemble de ces données éparses tend à prouver également l'absence de distinction effective entre « Man » et Chinois.

Outre les aspects que nous venons d'aborder et qui relèvent de la littérature orale transmise, du folklore chanté, des habitudes vestimentaires, des coutumes et rites locaux, les Chinois se sont particulièrement intéressés à l'ensemble des mythes dont les Man étaient porteurs. Le mythe de leur ancêtre est l'objet de la section suivante.

III.1.4. Mythe d'identification et lignage : l'ancêtre chien Panhu

Les mythes d'origine et d'identification permettent une compréhension initiale de la vision que peuvent avoir les Chinois des peuples décrits. L'éventail d'images fournies influence en retour la représentation qu'ils en donnent. En se fondant sur les

[1] *Shishuo xinyu jiaojian*, 14.560, traduction de Richard Mather, *Shih-shuo Hsin-yü. A New Account of Tales of the World*, p. 335. Voir aussi le chapitre suivant, qui donne de plus amples détails sur Tao Kan et sur Yu Liang.
[2] Wendy Swartz, *Reading Tao Yuanming. Shifting Paradigms of Historical Reception (427-1900)*, p. 132, 141.
[3] Voir l'article de Lü Chunsheng (« Wei Jin Nanchao de Xizu yu Tao Yuanming de zushu wenti », p. 23-24), qui à la suite des travaux de Zhou Yiliang 周一良 et Chen Yinque 陳寅恪, opère une synthèse récente consacrée à l'ascendance *xi* 溪 (population de pêcheurs répartis dans l'est du Jingzhou parfois assimilés aux Man des Cinq ruisseaux) de Tao Kan et de Tao Yuanming.

caractéristiques physiques des populations, ainsi que sur les particularismes topographiques et botaniques des régions dont elles proviennent, les récits mythologiques favorisent la distinction entre les Chinois et les autres[1]. Afin d'étudier leurs mythes d'origine et les fondements de leurs cultes, il convient de déterminer une ethnogenèse des Man. Le terme d'ethnogenèse est d'un emploi délicat, car il renvoie à une reconstruction rétrospective exogène liant généalogie et événements historiques[2]. C'est déjà le cas pour l'ethnogenèse que consacre Sima Qian aux Xiongnu dans le *Shiji*. Se fondant sur des critères de logique géographique et utilisant des textes canonisés, il associe les Xiongnu aux peuples de l'Ouest ayant joué un rôle important dans l'histoire chinoise[3]. Lorsqu'il est question des Xiongnu, deux types de traditions, *a priori* opposés, ressortent des sources chinoises : celui d'un ancêtre lycanthrope, symbole de violence et de chaos, et celui d'un ancêtre chinois, Yu le Grand[4]. En fonction de la situation diplomatique en vigueur, les auteurs chercheront tantôt à accentuer les différences par rapport aux Chinois, en figeant l'autre comme exotique, barbare, sauvage. Tantôt ils siniseront leurs mythes, en leur conférant une origine chinoise, par l'ajout des ancêtres de ces peuples à leurs propres mythes, histoire et généalogie. C'est en quelque sorte une rhétorique de situation, de circonstance. Soit on les dénigre pour s'opposer à eux, soit on cherche à les rapprocher culturellement. Ce phénomène a généralement cours lors de périodes d'expansion (guerre) mais aussi d'intégration (paix)[5]. En nous intéressant aux origines des Man, nous souhaitons introduire par leur exemple une autre vision de l'altérité (la sienne et celle de l'autre) dans les sources chinoises. Autrement dit, comment les facteurs déterminants d'appartenance à la culture « chinoise » (*xia* 夏, *huaxia* 華夏, *zhuxia* 著夏) peuvent s'entendre à travers les éléments culturels que les Man n'ont pas (rites, écriture), ou qu'ils expriment différemment (lignage, animalité, modes de subsistance) ?

> Les Man du Jingzhou et du Yongzhou sont les descendants du chien Panhu. Ils furent séparés en deux lignées différentes, et disséminés dans tous les districts et

[1] Michael Loewe, « The Heritage Left to the Empires », p. 992.
[2] Nous verrons que le propre d'une telle construction peut être justement d'historiciser ces mythes. Ils sont en fait des « récits des origines », car la notion de mythe n'existe pas en Chine, c'est un concept moderne (*shenhua* 神話).
[3] Nicola Di Cosmo, *Ancient China and its Enemies. The Rise of Nomadic Power in East Asian History*, p. 297, 299.
[4] Wolfram Eberhard, *A Dictionary of Chinese Symbols. Hidden Symbols in Chinese Life and Thought*, p. 396, et Bret Hinsch, « Myth and the Construction of Foreign Ethnic Identity in Early and Medieval China », p. 87.
[5] Bret Hinsch, « Myth and the Construction of Foreign Ethnic Identity in Early and Medieval China », p. 83, 103.

commanderies. On mit en place à leur tête un Commandant militaire des Man du Sud au Jingzhou, et un Commandant militaire pacificateur des Man au Yongzhou.

荊、雍州蠻，槃瓠之後也．分建種落，布在諸郡縣．荊州置南蠻，雍州置寧蠻校尉以領之．[1]

Comme cet extrait du *Song shu* de Shen Yue, la plupart des textes chinois associent les Man du Jingzhou à un chien, Panhu 槃瓠. À l'instar du lignage descendant du seigneur Lin (Lin jun 廩君) pour les Man occidentaux de Ba 巴 et de Nan 南 [2], cet ancêtre est le fondateur de la principale lignée, celle des Man de Wuling 武陵 et de Changsha 長沙, et la source des mythes d'origine des populations non chinoises de Chine du Sud. Le chien et ses avatars, dont l'homme-chien, ont une place importante dans les mythes, notamment en Asie[3]. Ceux-ci le mettent en scène de diverses manières : chien protecteur des morts, chien comme objet sacrificiel, chien fournisseur du riz auprès des hommes, chien comme ancêtre[4]. C'est donc le cas des Man, que les textes rattachent à un chien nommé Panhu. Quelle est la fonction du chien Panhu et de son mythe dans le discours officiel chinois des histoires ? Il est un héros, puis un emblème et un symbole totémique. De son mythe ancestral découlent un clan et un ensemble de pratiques particulières.

Étymologiquement, *panhu* 槃瓠 signifie « plat-gourde ». Contée dans le commentaire à la notice du *Hou Han shu*, la légende raconte qu'une vieille femme, ou l'épouse du souverain mythique Gaoxin 高辛, plaça un bouchon de cérumen ou un gros insecte dans une gourde ou une calebasse, qu'elle recouvrit ensuite d'un plat. Cet objet se transforma alors en un chien au pelage rayé de cinq couleurs. Ceci semble être le premier indice d'un rattachement des Man à une origine chinoise. Il démontre aussi la volonté, en donnant une naissance miraculeuse à Panhu, de lui conférer de l'importance, d'en faire une icône[5].

---

[1] *Song shu*, 97.2396.
[2] Voir *Hou Han shu*, 86.2840 et Annexe 2.26.
[3] Voir à ce sujet l'ouvrage de David White, *Myths of the Dog-Man*, et notamment les chapitres 4 à 8. En outre, contrairement aux idées reçues postulant une origine moyen-orientale à la race canine, des chercheurs ont affirmé récemment que c'est au Jiangnan que des hommes ont pour la première fois domestiqué l'ancêtre du chien, le loup. Voir Z.-L. Ding et Mattias Oskarsson, « Origins of Domestic Dog in Southern East Asia is Supported by Analysis of Y-chromosome DNA », p. 513.
[4] Wolfram Eberhard, *The Local Cultures of South and East China*, p. 43-44.
[5] Paul Pelliot, compte rendu de Wilhelm Koppers, *Der Hund in der Mythologie der zirkumpazifischen Völker*, p. 465, et Jacques Lemoine, « Mythes d'origine, mythes d'identification », p. 76.

Sans compter le *Wuyuan linian ji* 五遠歷年紀 (Chronologie des Cinq époques), composé au IIIe siècle par un sujet du Wu, Xu Zheng 徐整 [1], et surtout le *Wei lüe* 魏略 (Abrégé de Wei), le premier texte officiel mentionnant le mythe de Panhu dans son intégralité se trouve dans une notice du *Hou Han shu* (*juan* 86), rédigée au début du Ve siècle. La partie mentionnant l'ethnogenèse des Man reprend un passage par ailleurs perdu du *Fengsu tongyi*, en y insérant de mineures variantes [2]. Nous ne pouvons pas déterminer avec certitude si les mythes transmis par les histoires officielles sont des mythes d'origine « autochtones » retranscrits tels quels ou modifiés pour se conformer aux normes narratives de l'écriture officielle de l'histoire, ou bien s'ils sont des créations rétrospectives visant à pourvoir les populations concernées de mythes d'identification. Selon Liu Zhiji, les passages relatifs à l'action de Panhu et du seigneur Lin n'ont aucun sens, de par la nature du sujet traité. Le manque de discernement et les invraisemblances du récit rapporté achèvent de le discréditer aux yeux du très critique historiographe des Tang, qui n'y voit qu'un conte sans fondement[3]. En revanche, ce récit fondateur a par la suite été approprié et modifié par les populations se réclamant des Man. Schématiquement, Fan Ye articule la geste de Panhu de la manière suivante : à la suite d'un prologue mettant en place les éléments favorables à son intervention, l'action de Panhu est présentée. Il est ensuite récompensé par le mariage et l'apanage, puis se retire dans ses terres. Il y meurt, des cérémonies sont instituées en son honneur, créant par là une tradition régulièrement transmise. En voici le récit, tel que narré dans le *Fengsu tongyi* et restitué ensuite dans le *Hou Han shu* :

> L'époque [du souverain] Gaoxin vit les invasions des [barbares chiens] Quanrong. Craignant ces incursions, le monarque tenta de les attaquer, mais sans succès. On lança donc à travers toute la population un appel : quiconque ramènerait la tête du général Wu, chef des Quanrong, serait récompensé de mille *yi* d'or, se verrait attribuer un village de dix mille familles, et prendrait pour femme la fille cadette de l'empereur. À la même époque, le souverain avait domestiqué un chien, dont la queue était multicolore, et qui portait le nom de Panhu. Après la proclamation de cet ordre par le monarque, Panhu revint à la cour tenant une tête d'homme dans sa gueule. Les ministres furent dans un premier temps interloqués, puis examinèrent de près la tête, pour se rendre compte qu'il s'agissait bien de celle du général Wu. Bien que transporté de joie, le souverain réalisa qu'il ne pouvait donner en mariage sa jeune fille à un chien, ni anoblir ce dernier. Espérant trouver une récompense juste, il n'en trouva aucune qui le satisfit. Lorsque sa fille entendit

[1] Voir David White, *Myths of the Dog-Man*, p. 154.

[2] Regroupés dans les « textes perdus » (*yiwen* 逸文). Voir *Fengsu tongyi jiaozhu*, p. 489-490. Le *Wei lüe* est conservé principalement grâce aux commentaires au *Sanguo zhi* de Pei Songzhi 裴松之 (372-451).

[3] *Shitong tongshi*, 8.214, et Liu Zhiji, *Le Traité de l'historien parfait. Chapitres intérieurs*, p. 223 (traduction de Damien Chaussende).

la nouvelle, elle crut que le souverain avait fait appliquer cette directive, et imaginant ne pouvoir s'y soustraire, pria donc qu'on la marie à Panhu. À contrecœur, le souverain la donna en mariage à Panhu. Après qu'il eut obtenu la main de son épouse, Panhu la porta sur son dos et s'enfuit dans les monts Nan (méridionaux), où il ne s'arrêta que dans une grotte de pierre. Extrêmement dangereux et difficile d'accès, cet endroit était à l'écart de toute présence humaine. Alors la fille du souverain retira ses habits, rassembla ses cheveux en un chignon de coiffure-chien, et enfila des vêtements qu'elle avait elle-même confectionnés. Attristé et souffrant de la séparation, le monarque envoya des émissaires pour retrouver sa fille. Ils rencontrèrent pluie, vents, tonnerre et obscurité, et ne purent continuer leur chemin. Trois ans passèrent, et [la fille du souverain] donna naissance à douze enfants, six garçons et six filles. Après la mort de Panhu, les enfants se marièrent entre eux. Pour façonner leurs vêtements, ils tricotaient des écorces d'arbres qu'ils teignaient ensuite à l'aide de fruits. Ils étaient férus de vêtements multicolores, et tous leurs habits se terminaient en forme de queue. Leur mère retourna ensuite à la cour et informa son père de la situation. Celui-ci fit envoyer un émissaire pour les prier de tous revenir à la cour. Leurs vêtements étaient chatoyants et splendides, tandis que leur langage formait un babil difficilement compréhensible. Leur habitat de prédilection étant les ravines et vallées encaissées des montagnes, ils ne goûtèrent guère les vastes plaines. Voulant combler leurs souhaits, le souverain leur offrit la montagne [sacrée du Sud] et de vastes étangs marécageux. Par la suite, comme ils pullulaient, les Man furent alors appelés « barbares Man (fourmillants) ». D'apparence stupide mais en réalité extrêmement rusés, ils sont attachés à leurs terres où ils conservent de fort anciennes coutumes. En vertu des mérites passés de leur ancêtre et de la filiation aristocratique de leur aïeule, ils vivent de leur travail agricole et ne sont pas tenus de présenter un laissez-passer pour franchir passes et ponts, ni de s'acquitter de quelque taxe que ce soit. Ils jouissent de leurs villages qui sont administrés par leurs propres chefs, auxquels sont attribués les rubans de soie, et leurs couvre-chefs sont en fourrure de loutre. Leur chef suprême est appelé « Père-esprit », et ils s'appellent entre eux « compagnon ». Ce sont de nos jours les Man de Changsha et de Wuling.

昔高辛氏有犬戎之寇，帝患其侵暴，而征伐不剋．乃訪募天下，有能得犬戎之將吳將軍頭者，購黃金千鎰，邑萬家，又妻以少女．時帝有畜狗，其毛五采，名曰槃瓠．下令之後，槃瓠遂銜人頭造闕下，羣臣怪而診之，乃吳將軍首也．帝大喜，而計槃瓠不可妻之以女，又無封爵之道，議欲有報而未知所宜．女聞之，以為帝皇下令，不可違信，因請行．帝不得已，乃以女配槃瓠．槃瓠得女，負而走入南山，止石室中．所處險絕，人跡不至．於是女解去衣裳，為僕鑒之結，著獨力之衣．帝悲思之，遣使尋求，輒遇風雨震晦，使者不得進．經三年，生子一十二人，六男六女．槃瓠死後，因自相夫妻．織績木皮，染以草實，好五色衣服，製裁皆有尾形．其母後歸，以狀白帝，於是使迎致諸子．衣裳班蘭，語言侏離，好入山壑，不樂平曠．帝順其意，賜以名山廣澤．其後滋蔓，號曰蠻夷．外癡內黠，安土重舊．以先父有功，母帝之女，田作賈販，無關梁符傳，租稅之賦．有邑君長，皆賜印綬，冠用獺皮．名渠帥曰精夫，相呼為姺徒．今長沙武陵蠻是也．[1]

[1] Voir *Hou Han shu*, 86.2829-2830 et Annexe 2.1-5 pour une version annotée. Rémi Mathieu en propose une traduction partielle (*Anthologie des mythes et légendes de la Chine ancienne*, p. 144-146), tout comme Robert Campany (chez David White, *Myths of the Dog-Man*).

L'action militaire de Panhu apparaît comme l'élément fondateur et le facteur déclencheur qui prouve sa légitimité aux yeux du souverain et de l'historien. Son animalité fonde quant à elle à la fois son étrangeté (c'est un chien) et sa vassalité (il obéit et fait ce qui est attendu de lui). Les conséquences sont multiples et peuvent prendre la forme de récompenses. Elles sont notamment l'instauration d'une vassalité fiscalement particulière, à l'origine d'une différenciation. Panhu est en somme l'agent garant de la coexistence et du bon voisinage entre Man et Chinois[1]. Bien que d'acquisition tardive – et c'est sur ce retard que s'appuie l'idée selon laquelle il s'agit d'un mythe d'identification – le mythe du privilège fiscal est l'une des interprétations courantes du mythe de Panhu[2]. Il constitue par ailleurs un cas d'école de « transfert culturel[3] », qui aurait vu un mythe d'origine *man* récupéré par la tradition scripturaire chinoise puis réintroduit plus tardivement à partir du bas Moyen Âge chez les populations de la région[4]. Le récit de Panhu est l'acte premier établissant la vassalité d'un peuple à l'égard d'un autre et les privilèges économiques qui en résultent. Ils seront ensuite le point d'achoppement de nombreux conflits à partir des Han de l'Est. En effet, les conflits partent du décalage entre des privilèges que les Man et certains de leurs défenseurs publics jugent héréditaires, et l'évolution en dents-de-scie des relations entre populations chinoises et non chinoises, qui se bâtissent au fil de la conquête graduelle des régions méridionales.

Le fait de remonter à des temps antédiluviens se confondant avec l'époque des souverains et héros mythiques tels Gaoxin, permet paradoxalement d'historiciser le mythe. Wolfram Eberhard estime que Gaoxin entretenait d'étroits liens avec la culture de Ba, ce qui aurait pour effet de le lier également à la fondation du lignage du seigneur Lin, et donc de tous les Man[5]. La notice établit un rapport de parenté historique entre la cour (la Chine) et une population, à travers un mythe dont l'objectif est de favoriser en quelque sorte l'assimilation des populations *man*[6]. La relation de vassalité qui découle de cette alliance matrimoniale lie les Man au pouvoir, tout en les maintenant dans une extériorité animale que symbolise l'ancêtre-chien. Cette historicisation du mythe est

[1] Édouard Mestre, « III. – Religions de l'Indochine », p. 55.
[2] Jacques Lemoine, « Mythes d'origine, mythes d'identification », p. 75.
[3] Qui se retrouve en sciences religieuses également sous l'appellation d' « effet pizza » ; Paul Pelliot emploie le terme plus élégant de « reprise savante » (compte rendu de Wilhelm Koppers, *Der Hund in der Mythologie der zirkumpazifischen Völker*, p. 465).
[4] Paul Pelliot, compte rendu de Wilhelm Koppers, *Der Hund in der Mythologie der zirkumpazifischen Völker*, p. 465, et David White, *Myths of the Dog-Man*, p. 278, n. 17.
[5] Wolfram Eberhard, *The Local Cultures of South and East China*, p. 44.
[6] Jacques Lemoine, « Mythes d'origine, mythes d'identification », p. 76.

logique dans la mesure où elle prend place dans une histoire dynastique, qui ne sépare pas, depuis Sima Qian, le mythe de l'histoire.

Le lignage, le fait de se prévaloir d'un ou de plusieurs ancêtres communs, est un trait fondamental dans la façon de concevoir l'appartenance à une culture et la filiation généalogique à cette dernière qui en découle[1]. Lorsque ceux que l'on appelle aujourd'hui les Chinois prenaient parmi d'autres endonymes un composé comprenant *xia*, il fallait y voir un signe clair remontant aux origines légendaires, celle de souverains mythiques fondateurs et de héros culturels. Plutôt que de parler d'« ethnie » au sujet des peuples « non chinois », la notion de gentilé, et pour les temps anciens, de clan, de lignage, apparaît plus juste et pertinente, à la lumière de la signification dont jouit le récit de Panhu. Toutefois, si les Man sont le fruit de l'union entre un hybride cynomorphe et une princesse chinoise, le fait qu'ils descendent d'un chien les sépare d'emblée[2]. Il faut se pencher sur l'alliance par le mariage entre un prince ou une princesse chinoise et des dignitaires étrangers : dans le cas des Man, la particularité est que Panhu n'est pas un noble, mais qu'il a en quelque sorte obtenu le droit à cette alliance à travers sa bravoure, matérialisée par un succès militaire. C'est ce qu'Édouard Mestre nomme une « expulsion-intronisation[3] ». À nouveau, le contrepoint *xiongnu* vient à l'esprit. L'alliance matrimoniale entre une princesse chinoise et un barbare-chien est-elle pour autant comparable avec celle qui prévalait sous les Han et les Tang, lorsque les souverains chinois accordaient la main de princesses aux souverains non-chinois ? Il semble que non, car les liens entre Xiongnu et Chinois semblent plus égalitaristes qu'avec les Man, ne serait-ce que parce que les Xiongnu forment une entité politique puissante.

D'autres légendes évaluent-elles ce que Panhu représente pour les populations barbares ? De nombreux récits mettant en scène des ancêtres chiens, parfois assimilés à Panhu, existent[4]. Certaines versions estiment que Chiyou 蚩尤, cruel ministre de l'empereur Yan 炎帝 qui se serait opposé à l'empereur Jaune 黄帝, serait l'ancêtre des Man[5]. Panhu est également souvent lié au mythe du chaos originel.

---

[1] Sur l'importance continue de cette question en Chine moderne et contemporaine et sur la distinction qui perdurait à l'époque impériale tardive entre gens des villes et plaines et gens des montagnes et des eaux, voir David Faure, *Emperor and Ancestor : State and Lineage in South China*, p. 1-63.

[2] Cela n'a pas forcément la connotation négative que pourrait lui faire porter une interprétation moderne. Une origine apotropaïque reste une explication possible.

[3] Édouard Mestre, « III. – Religions de l'Indochine », p. 53-54.

[4] Wolfram Eberhard en dresse le catalogue dans *The Local Cultures of South and East China*, p. 45-46.

[5] Voir Guo Huidong, « Nan Man de shanggu yuanzu Chiyou », p. 31-32.

Qu'en est-il de la similarité entre les mythes de Panhu et de Pan Gu ? Selon le *Sanwu liji* 三五歷記 (Récit de la succession des Trois [Augustes] et Cinq [Empereurs], aujourd'hui perdu, et attribué aussi à Xu Zheng 徐整) cité dans le *Yiwen leiju* 藝文類聚 (Anthologie littéraire classée par genre), Pan Gu 盤古, à la fois premier homme et démiurge des temps anciens, « plus divin que le ciel, plus saint que la terre » (神於天．聖於地) [1] grandit entre Ciel et Terre, avant que son corps ne devienne étoiles, monts et fleuves, composants de l'univers[2]. Bien qu'une similarité phonétique existe entre les noms (盤 et 槃, variantes du radical « plat/plateau ») des deux personnages, et qu'ils puissent graphiquement s'employer l'un pour l'autre, Paul Pelliot juge très justement qu'il y a « analogie et non identité[3] ». Cependant, comme nous ne connaissons ces mythes que par des sources chinoises – quand bien même le mythe de Panhu aurait des origines non chinoises, ce sont bien les sources chinoises qui le transmettent, avec toute la latitude nécessaire pour le modifier – il est justement possible de voir à travers cette analogie la patte des mythographes et des historiens chinois. Le mythe de Panhu semble finalement le pendant, à l'échelle *man*, du mythe d'origine de Pan Gu, *a fortiori* en raison de la puissance créatrice et évocatrice qu'il contient pour les Man. Rappelons-le, il crée une généalogie, instaure un précédent statutaire, et impose une tradition. Composée durant la première moitié du III^e^ siècle et reprise dans le *Soushen ji* 搜神記 (À la recherche des esprits), la version mentionnant Panhu dans le *Wei lüe* diverge, en ce qu'elle affirme que les Quanrong sont les descendants de Panhu, celui-là même qui décapita leur chef dans le *Hou Han shu*[4]. Édouard Mestre y voit la preuve de deux traditions *man*, qui signifieraient l'existence de deux branches se réclamant d'un ancêtre commun, dont les actions varieraient donc selon que l'on se place d'un point de vue ou de l'autre[5]. Toutefois, les variantes ajoutées à partir du mythe fondateur ne sont pas forcées d'avoir de lien logique entre elles. Elles prouvent la profusion et la richesse culturelle du mythe.

[1] Traduction reprise de Paul Pelliot, compte rendu de Wilhelm Koppers, *Der Hund in der Mythologie der zirkumpazifischen Völker*, p. 466-467.
[2] *Yiwen leiju*, 1.2, et Max Kaltenmark, « Chine (périphérie de la). Mythes et légendes relatifs aux barbares et au pays de Chou », p. 71.
[3] Paul Pelliot, compte rendu de Wilhelm Koppers, *Der Hund in der Mythologie der zirkumpazifischen Völker*, p. 468.
[4] Édouard Chavannes, « Le Pays d'occident d'après le Wei Lio », p. 521, et David White, *Myths of the Dog-Man*, p. 142.
[5] Édouard Mestre, « III. – Religions de l'Indochine », p. 53.

Enfin, une histoire similaire par ses enjeux à celle de Panhu concerne l'origine d'une dernière branche, distincte des lignées de Panhu et du seigneur Lin, celle des Man de Bandun 板楯. Il est cette fois question d'un tigre blanc (*baihu* 白虎). À l'époque du roi Zhaoxiang 昭襄 de Qin 秦 (324-251 av. J.-C.), un tigre décimait la population et le roi offrit un apanage à qui le tuerait. La tâche fut accomplie par un barbare de Langzhong 閬中, dans la commanderie de Ba. Ne pouvant se résoudre à le fieffer, le roi octroya néanmoins des terres exemptées de taxes à ses semblables, dont les descendants forment les Man de Bandun[1]. En dépit de son exploit, leur héros ne peut obtenir pour les Man de Bandun le statut qui leur reviendrait par son action. Dans la pensée corrélative, les schémas cosmologiques de succession dynastique associent le tigre blanc à l'Ouest et à l'élément métallique : les Man de Bandun sont bien les Man les plus occidentaux. En outre, le commentaire de Fu Sheng 伏勝 (*fl.* Han de l'Ouest) au chapitre « Hongfan » 鴻範 (« Grand dessein ») du *Shangshu* explique la phase du métal par la prééminence du bellicisme et de la transgression territoriale[2]. Ces deux éléments sont bel et bien au cœur du mythe d'origine des Man de Bandun.

En résumé, ce sous-chapitre révèle le rôle central de l'action exemplaire d'un héros, qui en fondant une lignée à travers un acte transgressif, distingue la population qui lui est rattachée de manière rétrospective, et se voit attribuer un ensemble de pratiques coutumières.

III.1.5. La question des Miao

Alors que les Trois Miao (San Miao 三苗) seraient les ancêtres des Man, les Miao 苗 et les Yao 瑤 se disent descendants de Panhu. La postérité du mythe de Panhu est révélée par la création d'un culte lui étant dédié dans la région de Changsha. Wuling et Changsha, d'où auraient essaimé les Man, en sont le foyer d'origine, et concentrent le plus grand nombre d'insurrections *man*[3].

Des enquêtes ethnographiques menées par Édouard Mestre dans la première moitié du XX^e^ siècle confirment que les Yao 徭 (littéralement les « corvéables ») se

[1] Voir *Hou Han shu*, 86.2842, et Annexe 2.31.
[2] Wang Aihe, *Cosmology and Political Culture in Early China*, p. 137-138, 158, et Anne Cheng, *Histoire de la pensée chinoise*, p. 246-249.
[3] *Cf. infra*, chapitre IV.1.1.

considèrent comme les descendants de Panhu, pobablement en raison de la transmission de ces traditions[1]. En effet, il est très difficile d'établir un lignage clair. Il semblerait que la première mention des Yao remonte au *Sui shu* 隋書 (Histoire des Sui), qui emploie le terme *moyao* 莫徭 [2]. Par la suite, ceux-ci sont essentiellement mentionnés dans des sources à partir du XI[e] siècle[3]. Étant donnée l'impossibilité de déterminer clairement leur ascendance, leur volonté de s'identifier à tel ou tel mythe apparaît comme un élément crucial.

Le travail d'Édouard Mestre nous est parvenu presque uniquement par ses comptes rendus dans les *Annuaires* de la Section des sciences religieuses de l'École pratique des hautes études, publiés entre 1932 et 1951. Il a cependant laissé selon Rolf Stein le corps inachevé d'une monographie sur le mythe de Panhu, qui eut été intitulée *Le Chien Pan Hou, ancêtre ou blason des Man*. Elle constitue une somme empruntant à la mythologie, la sociologie, l'ethnographie et la linguistique. Rolf Stein, qui fut son élève et successeur, en a transmis une table des matières qui suivrait la trame suivante : 1) Panhu, sa légende, son culte, son nom, et ses rapports avec Pan Gu à travers la création de l'univers. 2) Ses descendants, c'est-à-dire les populations qui se rattachent à cet ancêtre, leurs congénères et leurs voisins (légendes et traditions chinoises, anciennes et modernes, et indochinoises, communes à ces populations ; leurs représentations magico-religieuses en général, la mythologie des relations de voisinage en général). 3) La croyance à l'ancêtre Chien (pays des femmes et pays des Chiens ; la séparation des sexes ; les ancêtres, esprits de la maison ; le Chien céleste, âmes et talismans). 4) Conclusion générale, sur la notion indochinoise correspondant au *mana* (questions relatives à la dualité de l'âme), et sur les valeurs religieuses et économiques[4].

Bien que la matière d'un tel travail ne nous ait été transmise qu'à travers les bribes que constituent les *Annuaires*, elle permet cependant de s'interroger sur plusieurs aspects du mythe de Panhu et de ses survivances. Est-ce qu'une généalogie leur est attribuée afin de les faire exister en tant que peuple (puisque les Chinois se réclament bien d'ancêtres communs), ou bien est-ce que l'ethnogenèse est un aspect revendiqué par les Man eux-mêmes ? À la deuxième option, nous pouvons tenter d'analyser les mythes chez les populations *miao* qui se revendiquent de l'ancêtre Panhu. La création et l'identification à

[1] Édouard Mestre, « III. – Religions de l'Indochine », p. 53.
[2] *Sui shu*, 31.898, et Annexe 1.B.9.8. Voir *infra*, chapitre IV.2.2.
[3] Édouard Mestre, « III. – Religions de l'Indochine », p. 53.
[4] Rolf Stein, « Nécrologie – Édouard Mestre (1883-1950) », p. 10-11.

un mythe comme celui de Panhu participe d'un renouveau du polycentrisme antique qui prend son essor au début du Moyen Âge, et qui ressort des sources de l'époque, influencées par l'éclatement de l'unité dynastique, l'implantation graduelle du bouddhisme et la multiplication de centres économiques, politiques et religieux. En créant un foyer pour les Man, un « centre » est inauguré. Ce centre est toutefois doublement périphérique, spatialement d'une part, et culturellement de l'autre, car les Man n'ont pas en Panhu de « héros culturel » de la trempe de Yu le Grand, qui fonde une civilisation en lui léguant des innovations technologiques et culturelles (labour, maîtrise hydraulique, écriture). Panhu est et reste une créature hybride, incomparable aux premiers dynastes et les Man, comme les Miao, ne peuvent prétendre à « mieux ».

Avant l'introduction de Panhu, l'image de peuples semi-montagnards ressortait déjà chez les Trois Miao, disséminés exactement comme les Man, entre les plaines alluviales des lacs Dongting 洞庭 et Poyang 鄱陽, et les contreforts des chaînes de moyennes montagnes[1] : « Jadis, le foyer des Trois Miao était sur la gauche bordé par les vagues du lac Pengli (Poyang), sur la droite par les eaux du lac Dongting. Au sud était le mont Min, et le mont Heng au nord » (昔者三苗之居，左彭蠡之波，右洞庭之水，文山在其南，衡山在其北)[2]. Dans l'expression « Trois Miao », le chiffre trois évoque la multiplicité, la profusion, l'indistinction, et désigne dans l'Antiquité les groupes répartis sur l'espace culturel du Chu. Les Trois Miao sont également mentionnés dans le *Guo yu*, dans les « Discours de Chu », comme s'étant « rendus à la vertu des Neuf Li » (三苗復九黎之德)[3], une tribu légendaire peuplant la région du fleuve Bleu. Le *Tongdian* 通典 (Somme des institutions) précise qu'au Jingzhou, le siège de leur ancien royaume était situé au niveau de Tanzhou 潭州, dans la commanderie de Changsha (古三苗國之地)[4]. Évoquant leur déplacement forcé durant la haute Antiquité, et reprenant à son compte le *Shangshu*, le passage qui suit est extrait du *Shiji* :

> Les Trois Miao suscitaient souvent des troubles au Jingzhou, entre le fleuve Bleu et la Huai. Alors Shun revint et parla à l'Empereur ; il demanda qu'on exilât Gonggong sur la colline You pour réformer les Di du Nord, qu'on bannît Huandou sur la montagne Chong pour réformer les Man du Sud, qu'on transférât les Trois Miao aux Trois pics[5] pour réformer les Rong de l'Ouest, qu'on laissât périr Gun sur

[1] Huston Edgard, « The Nine Yi, Pah Tih, Seven Yong and Six Man », p. 99.
[2] Il convient d'inverser les indications cardinales. Voir *Zhanguo ce*, 22.782, et la traduction de James Crump, *Chan-Kuo Ts'e*, p. 374.
[3] *Guo yu*, 18.563.
[4] *Tongdian*, 183.4874.
[5] Lieu de bannissement situé dans les environs de Dunhuang.

la montagne Yu pour réformer les Yi de l'Est. Après ces quatre condamnations, il y eut une soumission générale dans l'Empire.

三苗在江淮、荊州數為亂．於是舜歸而言於帝，請流共工於幽陵，以變北狄；放讙兜於崇山，以變南蠻；遷三苗於三危，以變西戎；殛鯀於羽山，以變東夷：四罪而天下咸服．[1]

Il ressort de ce passage, et de la plupart des textes anciens les mentionnant, deux aspects, qui sont d'intérêt dans la perspective de l'intégration des Man : les Trois Miao sont considérés comme une population révoltée, source constante de transgressions rituelles comme territoriales, et sont régis par la peur de la punition et non par l'exaltation de la vertu, caractéristique des Chinois[2]. Une parenté entre les Man et les Miao ne peut bien entendu être établie avec certitude, tant il est ardu de définir les uns et les autres à des périodes aussi reculées. L'exemple en question montre d'ailleurs bien une coexistence entre Man et Miao. Toutefois, le lieu du foyer des Miao, leur étrangeté et leur caractère insurrectionnel, ainsi que l'importance des Miao de l'époque impériale tardive obligent à y reconnaître à tout le moins une filiation culturelle[3]. Les Trois Miao, puis les Man, sont donc traditionnellement considérés comme les ancêtres des Miao sans qu'aucune preuve autre que celle d'un atavisme socio-culturel ne soit avancée. Les peuples socialement situés aux marges ont migré vers le Sud-Ouest au fur et à mesure des avancées de l'empire chinois. À partir des Ming les combinaisons Man-Miao, Miao-Man, et Miao-Yao servent à désigner les populations non chinoises du Sud-Ouest[4]. Par ailleurs, les légendes *miao* semblent proposer une origine commune aux Chinois et aux Miao, qui seraient issus de frères, l'aîné étant celui des Miao, le cadet celui des Chinois. La légende évoque ensuite la dépossession de la terre par les cadets, créant par là une injustice originelle[5]. Il semble que ce soit donc à partir des Ming que le terme *miao* soit employé régulièrement et indifféremment pour désigner Man ou Yi, c'est-à-dire les populations non chinoises du Sud-Ouest[6].

---

[1] *Shiji*, 1.28. Traduction légèrement modifiée d'Édouard Chavannes, *Les Mémoires historiques de Se-Ma Ts'ien, tome premier*, p. 67-68.
[2] Michael Puett, *To Become a God : Cosmology, Sacrifice, and Self- Divinization in Early China*, p. 106, et Huston Edgard, « The Nine Yi, Pah Tih, Seven Yong and Six Man », p. 99.
[3] Longtemps acceptée par les historiens et premiers ethnologues curieux du Sud-Ouest de la Chine, avant d'être remise en question. Claudine Lombard-Salmon, *Un exemple d'acculturation chinoise : la province du Gui zhou au XVIII^e siècle*, p. 111-113.
[4] Voir par exemple *Ming shi*, 310.7981, 312.8041, 318.8229, et *Qing shi gao*, 512.14203, 515.14269.
[5] Isabelle Rabut, « Une Vision positive des barbares : Shen Congwen et les Miao », p. 84.
[6] Edwin Pulleyblank (« The Chinese and their Neighbors in Prehistoric and Early Historic Times », p. 425) estime que l'on parle des Yao-Miao à partir des Yuan.

Figure n°12 : « Soumission obéissante des barbares *man* »
(Source : *Qinding Shujing tushuo*, p. 141)

Force est de constater que nombre de pratiques *miao* de la fin de l'Empire ressemblent aux descriptions consacrées aux Man dans les histoires dynastiques : le fait de ne pas enterrer ses morts, les célébrations funéraires bruyantes, des rituels chamaniques. La coiffe « canine » (*pujian* 僕鑒), les vêtements taillés en forme de queue et les performances rejouant le mythe fondateur sont autant de façons de commémorer la

lignée des Man[1]. Max Kaltenmark note à propos des persistances de l'influence *man* que le souvenir de Panhu serait encore vivace à travers des manifestations extérieurees comme l'habillement ou la coiffure[2]. En outre, l'évidence des origines implique que dans l'imaginaire collectif chinois, les Barbares d'aujourd'hui ne peuvent être que les descendants des Barbares d'hier… Quand bien même le processus d'identification à leurs origines des populations Miao, Yao ou Lao (répartis aux Yunnan, Guizhou, Sichuan) pourrait diverger, il semble que dans l'ensemble, les auteurs chinois ayant traité des populations *miao* partagent l'idée d'une indistinction entre Man et Miao, ou d'un lien généalogique entre les deux[3].

Outre la notice du *Hou Han shu*, le mythe de Panhu nous est également connu à des époques ultérieures à travers le récit des Miao et Yao : la « charte des Man » (蠻圖)[4]. Paul Pelliot estime que les traditions des Man et des Miao sont liées, et que la « charte » constitue une « reprise savante et à peu près littérale de l'affabulation chinoise[5] » exposée dans le *Hou Han shu*. Tout en agissant comme le ferment de leur ethnicisation et en leur octroyant des mythes d'origine, cette charte permet de pérenniser la liste des privilèges qui sont accordés aux descendants de Panhu et donc leur spécificité[6]. Quoi qu'il en soit, deux traditions se sont développées à partir du mythe de Panhu : la première proviendrait des histoires dynastiques et créerait un lignage *man* en bonne et due forme, et l'autre aurait été révélée par la tradition des Yao, dans laquelle les Man ne seraient plus les vainqueurs, mais des victimes défaites par les Yao[7]. Les histoires *yao* et *miao* ainsi que l'abondante littérature sur les Miao (principalement à partir des Ming) témoignent d'une réappropriation de leur histoire et de leurs mythes d'origine par les populations *miao*, et donc de la création d'une histoire autochtone qui, pour intéressante qu'elle soit, outrepasse chronologiquement les limites de notre travail[8].

---

[1] *Hou Han shu*, 86.2829, et Annexe 2.3-4. Norma Diamond, « Defining the Miao », p. 99-101, et David White, *Myths of the Dog-Man*, p. 161.
[2] Max Kaltenmark, « Chine (périphérie de la). Mythes et légendes relatifs aux barbares et au pays de Chou », p. 71.
[3] Édouard Mestre, « Religions de l'Indo-Chine », p. 30.
[4] Paul Pelliot, compte rendu de Wilhelm Koppers, *Der Hund in der Mythologie der zirkumpazifischen Völker*, p. 463, et Édouard Mestre, « III. – Religions de l'Indochine », p. 54.
[5] Paul Pelliot, compte rendu de Wilhelm Koppers, *Der Hund in der Mythologie der zirkumpazifischen Völker*, p. 465.
[6] Max Kaltenmark, « Littérature Man », p. 1263.
[7] David White, *Myths of the Dog-Man*, p. 153.
[8] Citons les travaux de Béatrice David (« L'ethnicisation de la différence dans la Chine impériale : le barbare comme figure fondatrice. L'exemple des Tankas, ou gens des bateaux du Guangdong »), Norma Diamond (« Defining the Miao ») et Jacques Lemoine (« Mythes d'origine, mythes d'identification ») ; ils présentent

Les différences dans l'attitude entre les descendants des Man et leurs ancêtres ne semblent pas très marquées. Selon Édouard Mestre, bien plus que les Man, les Yao feraient preuve d'une farouche volonté de conserver leur indépendance[1]. Wolfram Eberhard note l'absence d'organisation tribale ou de chef à leur tête – ils possèderaient à la place des clans patrilinéaires. Enfin, la culture des Yao est étalée peu ou prou sur la même aire géographique que celle des Man, se concentrant néanmoins sur les pentes des montagnes et collines, jugées plus saines que les plaines, et plus propices à leur économie[2].

En résumé, les Trois Miao sont systématiquement synonymes de rébellion dans les textes les plus anciens, ils en sont l'une des figures archétypales. Ils ne sont donc pas forcément ethnicisés. Une fonction sociale précise leur est octroyée, qui sera attribuée aux Man logiquement après eux. Ils sont utilisés comme symbole (et incarnation de ce symbole) associé à l'idée de révolte, de violence. Si cette association ne recouvre pas forcément une quelconque réalité, elle influe en revanche grandement, par ricochet, la manière dont leurs descendants supposés, les Man, sont également perçus dans les sources chinoises.

III.2. Caractérologie et critères d'étrangeté des Man

Comment, en Chine ancienne et médiévale, définir les Man ? Il faut d'abord se préoccuper de les nommer, puis de les classer dans les sources. Nous avons vu qu'il était périlleux de leur appliquer des classifications relevant de l'ethnologie moderne. Une appellation plus neutre et descriptive telle que « peuples périphériques[3] » semble mieux convenir. Une fois détachés des connotations « barbares » propagées par les sources secondaires, les Man et les Yi n'apparaissent en effet plus comme tels, à tout le moins d'un point de vue ethnique. Ils semblent plutôt renvoyer à la fois à une région et aux gens qui la peuplent, différents des peuples à écriture de la Plaine centrale qui, de leur côté, se

---

les enjeux, qui se créent *ex negativo*, de cette réappropriation, en opposition à une histoire, celle d'un regard – chinois – alors considéré comme externe.

[1] Édouard Mestre, « III. – Religions de l'Indochine », p. 111.

[2] Wolfram Eberhard, *The Local Cultures of South and East China*, p. 140.

[3] Stevan Harrell, « Introduction : Civilizing Projects and the Reaction to Them », p. 3. Voire une expression comme « étrangers de l'intérieur » (Béatrice David, « L'ethnicisation de la différence dans la Chine impériale : le barbare comme figure fondatrice. L'exemple des Tankas, ou gens des bateaux du Guangdong », p. 59).

soumettent à un ensemble de pratiques éthiques et rituelles, dans le cadre d'un système politique et social hiérarchisé. Les textes anciens localisent mal les Man étant données l'étendue et l'instabilité de leurs régions, peu maîtrisées par les États centraux. Les débuts de l'ère impériale, puis les témoignages du haut Moyen Âge apportent des précisions bienvenues qui affinent la façon dont ils sont perçus[1].

Nous allons tenter de définir le vocabulaire employé pour différencier les Man des Chinois, et désigner l' « autre », ici les Man, en établissant le champ lexical de leur représentation[2]. Nous verrons ainsi si les descriptions des Man constituent des *topoï* historico-littéraires ou deviennent des réalités, dès lors que *man* ne désigne plus un terme générique (les barbares) mais un groupe bien particulier renvoyant à un fait spatial (le territoire occupé) et culturel (cultes et folklore, mythes fondateurs, ancêtres). À une altérité ontologique liée à l'éloignement, à des coutumes différentes, succèderait au cours de la période de division une altérité expliquée, qui « fait sens[3] », en raison d'une origine révélée, de l'attitude chinoise et de la connaissance que ces derniers auraient des Man, et qui s'affinerait à leur contact. Les notices sur les Man seront comparées à celles portant sur d'autres groupes. Le mythe de Panhu a fourni d'intéressantes informations sur la nature de la structure politique et les relations sociales qui prévalent entre populations chinoises et tributaires durant l'Antiquité, à travers les indices qu'elles révèlent de leurs activités agricoles, coutumes matrimoniales et fiscalité propre.

Après avoir déterminé l'échelle symbolique et géographique de leur extériorité, nous aborderons donc leur « caractérologie[4] » à travers une analyse de leurs coutumes et croyances, puis de l'influence chinoise. La question des relations entre Man et Chinois durant la période de partition du haut Moyen Âge sera traitée à travers l'analyse de certaines « attitudes mentales[5] ». Voici ce qui est écrit dans le *Liji*, qui présente, comme le *Yu gong* ou le *Huainanzi*, un rapport de corrélation liant les peuples et leurs humeurs à un terroir et relevant d'une pensée naturaliste en vogue dans l'Antiquité :

> Les Chinois, les Rong, les Yi et tous les autres peuples ont chacun leur caractère particulier qu'il est impossible de changer. Les habitants de l'Est, appelés Yi, ne lient pas leurs cheveux (ils les coupent) ; ils ont le corps orné de peintures ; certains parmi eux ne cuisent pas leurs aliments. Les habitants du Midi, appelés Man, se tatouent le front ; ils prennent ensemble leur repos, les pieds croisés ;

[1] Wang Zhongqian, *Wei-Jin Nanbeichao shi*, p. 438-441.
[2] Dans les sources les gens de Chu ou de Jing ne sont pas les Man, mais bien considérés comme des Chinois, issus de la paysannerie ou membres de l'élite locale.
[3] François Hartog, *Le Miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre*, p. 327.
[4] Pour reprendre la formulation d'Étienne Balazs, « Le traité économique du 'Souei-Chou' », p. 308.
[5] François Martin, « Poisson ou mouton ? Thé ou yaourt ? », p. 1.

certaines tribus ne mangent pas d'aliments cuits. Les habitants de l'Ouest, appelés Rong, portent les cheveux courts et ne les lient pas ; ils sont vêtus de peaux ; certaines tribus ne mangent pas de grains. Les habitants du nord, appelés Di, portent des vêtements tissés de duvet et de laine ; ils habitent dans des cavernes ; certains ne mangent pas de grains. Les Chinois, les Yi, les Man, les Rong, les Di et tous les autres ont des habitations commodes, des mets assaisonnés, des vêtements convenables, tous les instruments et les ustensiles dont ils ont besoin. Tous ces peuples diffèrent de langage, et n'ont pas les mêmes goûts ni les mêmes désirs.

中國戎夷，五方之民，皆有其性也，不可推移．東方曰夷，被髮文身，有不火食者矣．南方曰蠻，雕題交趾，有不火食者矣．西方曰戎，被髮衣皮，有不粒食者矣．北方曰狄，衣羽毛穴居，有不粒食者矣．中國、夷、蠻、戎、狄，皆有安居、和味、宜服、利用、備器，五方之民，言語不通，嗜欲不同．[1]

Les *topoï* littéraires du corps tatoué (ici le front) et des pieds croisés (qui inspirera la dénomination de la province méridionale du Jiaozhi 交趾) sont des marqueurs culturels forts, qui impriment dans l'esprit du lecteur un ensemble de caractéristiques d'étrangeté[2]. Bien que le *Shanhai jing* et le *Huainanzi* en recèlent de forts exemples, la notion d'étrangeté continue de se développer durant la période de division, à travers de nouvelles formes littéraires comme les « Annales de l'étrange » (*zhiguai* 志怪), ou d'autres, plus classiques, mais qui n'hésitent pas à reprendre les formules du genre[3].

Les histoires dynastiques se contentent-elles de reprendre des précédents stéréotypés, ou laissent-elles percevoir une évolution dans la représentation des Man ? En Chine, l'Histoire, telle qu'elle est notamment transmise de manière officielle, et sa notation historiographique, appartiennent à une tradition éminemment cumulative. C'est un facteur qui doit entrer en ligne de compte lorsque vient le temps d'analyser expressions figées et enquête. Les descriptions des croyances, des coutumes, du mode de vie des Man, sont un guide informatif de pratiques pittoresques, mais encore un *vade-mecum*, traduisant à l'échelle locale les fondements et pratiques culturels chinois (rites, traditions), à l'usage du lettré-fonctionnaire sur le point d'y être envoyé. En outre, tous les éléments relevant du champ de la caractérologie régionale sont décrits dans le but de

[1] *Liji zhushu*, 12.247-248. Traduction modifiée de Séraphin Couvreur, *Li Ki, Mémoires sur les bienséances et les cérémonies. Texte chinois avec une double traduction en français et en latin. Tome premier*, p. 295-296.

[2] Ces caractéristiques pourront être retrouvées dans des textes ultérieurs, comme chez Wang Bao 王褒 (*fl.* Ier siècle av. J.-C.) ou dans des rhapsodies de Yang Xiong ou Zuo Si. Voir Carrie Reed, « Tattoo in Early China », p. 362-363. Outre l'étrangeté, rappellons la valeur discriminatoire du tatouage : sous les Qin et les Han, on tatoue (*qing* 黥) les gens et on leur coupe le nez pour les punir. Voir A.F.P. Hulsewé, *Remnants of Ch'in Law*, p. 15, et Robin Yates, « Slavery in Early China : A Socio-cultural Approach », p. 305.

[3] Robert Campany, *Strange Writing : Anomaly Accounts in Early Medieval China*, p. 43-45, 53-54. Selon Rémi Mathieu, « le merveilleux géographique constitue un genre à part qui pèse d'un poids certain dans les *xiaoshuo* des Six Dynasties ». Voir Gan Bao, *À la recherche des esprits. Récits tirés du* Sou shen ji, p. 54.

mettre en avant leurs équivalents chinois, potentiellement moralisateurs, qu'il faut éprouver en les intégrant, afin de permettre l'influence des écrits et de la pensée chinoise.

III.2.1. Typologie et extériorité des Man

Où se situent-ils sur l'échelle de l'extériorité ? Si les Man (comme les populations des autres orients) sont si difficiles à positionner temporellement sur les échelles spatiales et culturelles, c'est qu'ils sont tributaires des mouvements et des évolutions de l'espace politique chinois. Sous les Zhou, *man* désignait les peuples vivant au Sud de l'étendue géographique de la dynastie (notamment le Chu, ce qui explique que l'un soit souvent pris pour l'autre). Cependant, puisque les frontières étaient instables, les circonscriptions géographiques des Man l'étaient tout autant. Ils semblent désignés principalement selon des critères d'identification géographique, des localités, des cours d'eau autour desquels ils habitent, puis en fonction d'un nom de tribu ou de clan qui leur est ensuite imposé[1].

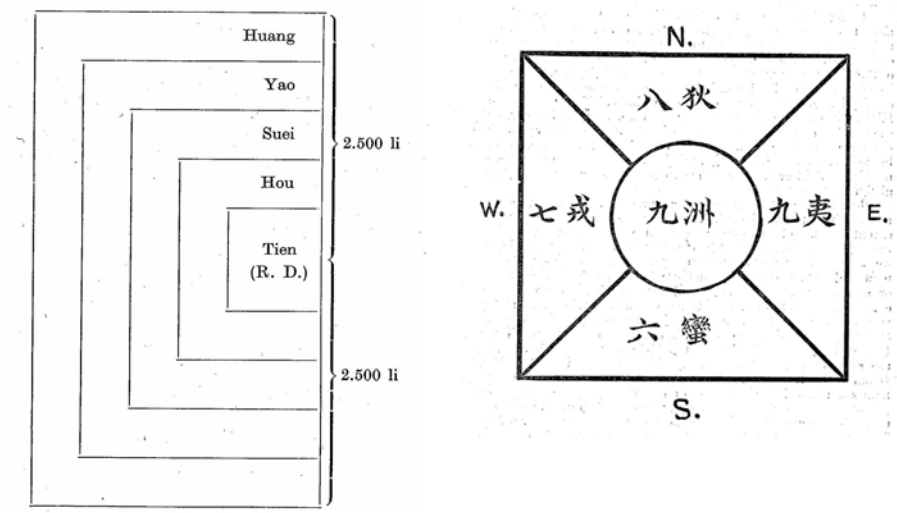

Figure n°13 : Schéma des Cinq zones d'allégeance selon le *Yu gong* et des positions respectives des barbares par rapport au centre selon le *Erya*
(Sources : Bernhard Karlgren, « Glosses on the Book of Documents », p. 141, et Huston Edgar, « The Nine Yi, Pah Tih, Seven Yong and Six Man »)

[1] Édouard Mestre, « Religions de l'Extrême-Orient. I. Religions des peuples du nord de l'Indochine. II. Documents concernant les Man », p. 40. Quand bien même ils se réclameraient d'un lignage commun, ils finissent par être nommés en fonction et en rapport avec leur ancêtre.

Avant de distinguer les différents Man de l'intérieur entre eux, il convient de définir le plus clairement possible la ligne de séparation entre Man de l'intérieur et Man de l'extérieur. Dans les textes renvoyant à des temps précédant la formation de l'empire, il est ainsi question de Huit Man, comme dans le *Zhou li* et le *Liji*, mais aussi de Six Man dans le *Erya* 爾雅 (Approcher le convenable). Ces appellations correspondent à une zone méridionale au sens large, éloignée du Centre. Rappelons que dans le chapitre « Mingtang wei » 明堂位 (« les Positions dans le Palais de la lumière ») du *Liji*, les Man sont, au même titre que les autres barbares, situés en dehors de l'espace social, religieux et politique, dont le Palais de la lumière représente l'allégorie[1]. Cette hiérarchisation claire les place à l'*extérieur* des limites du territoire de la Plaine centrale.

Les différentes appellations désignant les barbares se recoupent souvent dans les sources anciennes. Certains termes sont donc interchangeables. Toutefois, une évolution diachronique modifie des sens naguère changeants, la gamme de leurs significations finissant par se réduire puis se figer. Dans les textes pré-impériaux, plusieurs représentations sont donc possibles : génériques juxtaposés (les « Barbares » ou « barbares Man », *Man Yi* 蠻夷), précédés d'un numéral (« Les Neuf Yi et les Huit Man », *jiu Yi ba Man* 九夷八蠻), précédés d'un point cardinal (« Barbares du Sud », *Nan Man* 南蠻), et désignant une tribu barbare en particulier, puis un gentilé construit à partir d'un toponyme (Man des Cinq ruisseaux, *Wuxi Man* 五溪蠻)[2]. *Man* semble donc un hyperonyme clair, qui recouvre différentes réalités : une « extrême diversité[3] » se cache derrière le mot, que celui-ci désigne les populations méridionales dans leur ensemble (soit la totalité des populations situées au sud du fleuve Bleu), en opposition aux Yi de l'Est, Rong de l'Ouest et Di du Nord, ou des sous-groupes définis localement.

Dans le *Zhongyong* 中庸 (L'Invariable milieu, probablement compilé entre les Royaumes combatants et les Han de l'Ouest), les Man sont vus comme des éléments méridionaux externes. Les principautés sont opposées aux régions peuplées de Man au Sud et de Mo 貊 au Nord : « Ainsi, la gloire [du Saint] se répand-elle dans les principautés

[1] Léon Vandermeersch, *Wangdao ou la Voie royale : recherches sur l'esprit des institutions de la Chine archaïque. Tome II. Structures politiques. Les rites*, p. 393, et voir *supra*, l'introduction de la thèse.
[2] Voir également Zhitang Drocourt, « Des simples sauvages aux redoutables étrangers : la notion de 'barbares' en Chine ancienne à travers leurs dénominations », p. 16-17.
[3] François Martin, « Poisson ou mouton ? Thé ou yaourt ? », p. 2.

centrales et se propage-t-elle jusque chez les barbares Man et Mo » (是以聲名洋溢乎中國，施及蠻貊)[1]. Leur domaine est autre, et extérieur. Cela dit, *manyi* désigne à coup sûr les Barbares méridionaux, au sud de la ligne de démarcation réelle et symbolique que représente le fleuve Bleu. Lorsqu'un auteur souhaitera affiner, il rapportera lesdits barbares à un toponyme. Rappelons que le terme *man* n'est pas le seul à désigner les Barbares du Sud, d'autres appellations existent, comme Nanyi 南夷 [2] ou Huaiyi 淮夷 (barbares de la Huai), la plus courante restant bien sûr l'interchangeable « gens de Chu » (Jing-Chu 荊楚 ou Chu-Jing 楚荊)[3].

À la suite des *Classiques*, Sima Qian place les Xiongnu au Nord et les Man au Sud, à l'extérieur de l'écoumène. Ce précédent a pour effet de considérer traditionnellement les Man en rapport et en comparaison avec la place assignée aux Xiongnu. Puisqu'il est question d'évolution dans leur représentation, comment définir le moment et les conditions du passage de Barbares « crus » à Barbares « cuits » ? Sont-ils encore des barbares à partir du moment où ils sont géographiquement compris dans l'écoumène chinois ? Quand sont-ils intégrés : lorsqu'ils adoptent les rites ? À partir de quand un espace n'est plus étranger ni hostile, mais rigoureusement chinois ? Cette évolution s'amorce dans les premières histoires dynastiques. Souvent, mais pas toujours, le fait d'accoler un exonyme à un autre (comme *man* et *yi*) tend à conférer à cet exonyme un sens plus abstrait, générique, voire interchangeable[4]. Isabelle Rabut définit justement l'opposition entre crus et cuits par l'éloignement géographique et l'adhésion à un système de prélèvement. Sa proposition est pertinente, dans la mesure où elle se rapporte à une période plus tardive. L'auteur préfère parler de *wenhua* 文化 et de *wenming* 文明, comme de culture et de civilisation, c'est-à-dire que les Miao ont une culture, mais ne font pas partie de la civilisation, personnifiée par les Chinois[5]. Elle omet toutefois l'adhésion morale, qui n'est pas uniquement celle liée à la taxation, aussi particulière fût-elle.

---

[1] *Liji zhushu*, 53.900, et la traduction de Rémi Mathieu, *Philosophes confucianistes*, p. 598.
[2] *Mao shi zhengyi*, 20-2.782, et Séraphin Couvreur, *Cheu king. Texte chinois avec une double traduction en français et en latin, une introduction et un vocabulaire*, p. 457.
[3] Par ailleurs, les habitants de la région de Changsha sont appelés Yue sous les Royaumes combattants, ce qui ne veut pas dire que le territoire était contrôlé par le royaume de Yue. Voir Lothar von Falkenhausen, « The Waning of the Bronze Age : Material Culture and Social Developments, 770-481 B.C. », p. 540.
[4] Nicola Di Cosmo, « Ethnography of the Nomads and 'Barbarian' History in Han China », p. 303.
[5] Voir le chapitre IV, et Isabelle Rabut, « Une Vision positive des barbares : Shen Congwen et les Miao », p. 89.

Sous les Han existe d'abord une différence entre Man internes et externes d'un point de vue purement géographique. L'exemple des « Baosai Manyi » 葆賽蠻夷, c'est-à-dire des barbares employés pour garder les frontières du Nord-Ouest, prouve qu'ils peuvent être considérés comme des Barbares de l'intérieur. Dans ce cas de figure, le critère de distinction entre Barbares de l'intérieur et de l'extérieur est fonction du traitement qu'ils reçoivent du gouvernement des Han. Ce traitement dépend du degré d'indépendance qui est le leur par rapport à la dynastie régnante. Une fois la séparation entre interne et externe établie, il suffit d'appliquer la même chose aux peuples : ceux qui sont dans les commanderies internes le deviennent aussi, contrairement à ceux qui se trouvent à l'extérieur. En effet, selon Yü Ying-shih, lorsque les barbares sont conquis et deviennent barbares de l'intérieur, les frontières disparaissent[1]. Le terme *neishu* 內屬, devenir « sujet de l'intérieur », s'applique aux groupes qui se trouvent incorporés dans l'empire, notamment sous les Han de l'Est. Avant l'instauration des « préfectures autonomes » (*jimi zhou* 羈縻州) des Tang, les Xiongnu qui se rendent sous les Han sont rattachés à des « royaumes subordonnés » (*shuguo* 屬國), qui ne représentent qu'un instrument de contrôle administratif, les barbares continuant à vaquer à leurs occupations et à pratiquer leurs coutumes à l'intérieur de ces entités administratives[2]. Pouvons-nous en retirer l'enseignement que l'Empire privilégie le contrôle d'un territoire au détriment de l'assimilation de ses populations ? En nous basant sur les classifications de Yü Ying-shih, les Man seraient en tout cas à appréhender comme des barbares *neishu* 內屬, des barbares de l'intérieur en quelque sorte. Toutefois, le *Fengsu tongyi* désigne déjà par « Man » les huit peuples et royaumes de l'Extrême-Sud hors des zones d'influence directe chinoise, dont les peuples de l'Inde, le pays des Nains (Jiaoyao 僬僥), des Poitrines percées (Chuanxiong 穿胸), ou celui des Longues oreilles (Dan'er 儋耳)[3].

Durant le haut Moyen Âge, la mise en exergue de caractérologies régionales participe d'une réexploitation d'un déterminisme environnemental et biologique présenté dans les *Classiques*. Elle ajoute à la difficulté de les définir en donnant une impression

[1] Yü Ying-shih, *Trade and Expansion in Han China : A Study in the Structure of Sino-Barbarian Economic Relations*, p. 70.
[2] Yü Ying-shih, *Trade and Expansion in Han China : Study in the Structure of Sino-Barbarian Economic Relations*, p. 70-71, 73.
[3] *Fengsu tongyi jiaozhu*, p. 487.

d'essentialisation des Man alors même que les considérations ethniques sont absentes[1]. Hans Bielenstein estime qu'il y avait deux types de barbares. Le premier type est celui des montagnes (Shan Man 山蠻), hors d'atteinte et hostile aux Chinois. Non soumis à l'impôt, il porte à sa tête des chefs qui lui est propre. Le second vit parmi les Chinois sans pour autant être assimilé ; il est exploité et des tensions existent[2].

> Au nord-ouest, [Wenyang 汶陽] touche la ville de Xincheng qui fait partie du Liangzhou ; au nord-est, elle est limitrophe de Nanxiangcheng, au sud des deux frontières des ùonts Ba et Wu, dans lesquels se terrent les Man des montagnes, féroces et puissants. Ce sont des nids d'aigle depuis lesquels ils se livrent au brigandage.
>
> 西北接梁州新城，東北接南襄城，南接巴、巫二邊，竝山蠻凶盛，據險為寇賊．[3]

Sans remettre en question l'analyse de Hans Bielenstein, il semblerait que « Shan Man » soit une autre manière d'appeler les Man situés le long de la rivière Mian 沔 (soit le cours supérieur de la Han) au Yongzhou 雍州 [4]. Sous les Liu Song 劉宋 (420-479) et les Qi du Sud 南齊 (479-502), les Man identifiés comme provenant du Jingzhou et du Yongzhou, deux provinces appartenant aux cours du Sud, sont craints. Quoi qu'il en soit, outre les Man « féroces » des montagnes, des « Man crus », pourtant situés dans des zones *a priori* sous contrôle des Liang 梁 (502-557), existent encore visiblement : « Puis j'irai à Luyang, je traverserai les Trois Jing, et j'emmènerai tous les 'Man crus' pour en repeupler les territoires des six garnisons, au Nord » (仍出魯陽，歷三荊，悉擁生蠻，北填六鎮)[5]. Sous les Tang, les habitants originaires du Funan 扶南 (Cambodge) et de l'Inde sont désignés par le terme « Man du Sud » (南蠻二國), les trois quarts des populations citées sont dans la sphère d'influence tributaire, mais extérieure[6]. Les seuls Man de l'intérieur sont les descendants de Panhu (Panhu zhong 盤瓠種), du seigneur Lin (Lin jun zhong 廩君種), de Bandun et de Nanping. Outre le *Tongdian*, le *Jin shu* 晉書 (Histoire des Jin) présente aussi les habitants des royaumes d'Asie méridionale comme

---

[1] Erica Brindley propose une analyse similaire pour les Yue de l'Antiquité : « Barbarians or Not ? Ethnicity and Changing Conceptions of the Ancient Yue (Viet) Peoples, ca. 400-50 B.C. », p. 16.
[2] Hans Bielenstein, « The Six Dynasties, Vol. II », p. 66-67.
[3] *Nan Qi shu*, 58.1008.
[4] Bai Cuiqin, *Wei-Jin Nanbeichao minzu shi*, p. 424. Voir à ce propos les biographies de Zhang Jing'er 張敬兒 et Wang Huan 王奐 dans le *Nan Qi shu*, 25.464-475, 49.847-852.
[5] *Zizhi tongjian*, 154.4779 (traduction inédite de François Martin). Sima Guang reprend ici entièrement un passage du *Wei shu* (74.1653). Toutefois, le qualificatif de « crus » vise surtout à accentuer la peur que peut provoquer la mention de Man crus, forcément plus féroces que des Man cuits.
[6] *Tongdian*, 146.3723.

des Man, alors que le *Sui shu* en augmente la liste avec les royaumes de Zhenla 真臘 et de Chitu 赤土 [1]. Cette tendance s'accentue à l'époque prémoderne : les notices consacrées aux Man du Sud du *Jiu Tang shu*, du *Xin Tang shu* et du *Song shi* 宋史 (Histoire des Song) laissent apparaître que leur aire géographique de peuplement s'est étendue, au-delà des côtes de la Mer de Chine, et à l'ouest du Nanzhao 南詔 (Yunnan) à l'Inde[2] ; c'est encore le cas chez Gu Yanwu 顧炎武 (1613-1682), dont le « célèbre traité sur les 'Mérites et les faiblesses dans les provinces de l'Empire', [est] exemplaire de cette représentation des barbares de la Chine du Sud[3] ». Il ressort de ce survol diachronique de l'emploi de l'appellation *man* différents niveaux de représentation.

Dans les textes canonisés composés jusqu'au III^e^ siècle av. J.-C., *man* est une appellation générique désignant de manière parfois péjorative des populations non assujetties, définies par une étrangeté géographique et une non-conformité morale. Sous les Han, la distinction s'établit selon que certains Man sont situés de part et d'autre des marches méridionales civilisées de l'écoumène. Pendant la période de division, un affinement d'ordre géographique se produit d'une part : un toponyme administratif, un hydronyme ou un oronyme ajouté à *man* les identifie spatialement. D'autre part, la distinction s'effectue par le lignage (Panhu, soit les Man du Jingzhou et du Yongzhou ; le seigneur Lin soit les Man de Lin jun ; les Man de Bandun). À partir de la période des Sui et des Tang, une coexistence s'opère, entre un gentilé renvoyant à des groupes identifiés géographiquement dans les provinces de l'Empire, et des royaumes étrangers méridionaux aisément identifiables et graduellement ethnicisés qui entretiennent des relations tributaires avec l'empire chinois.

Étant données leurs coutumes particulières, les Man sont différents. C'est la désignation chinoise qui les regroupe sous le même substantif de « Man[4] ». En effet, le terme générique *man* porte une indistinction qui permet à l'occasion de préciser à quel groupe tel auteur renvoie, et que leur répartition extrêmement lâche sur le territoire prouve en retour.

---

[1] *Jin shu*, 97, et *Sui shu*, 82.
[2] Voir *Jiu Tang shu*, 197, *Xin Tang shu*, 222A-C, et *Song shi*, 496.
[3] Béatrice David, « L'ethnicisation de la différence dans la Chine impériale : le barbare comme figure fondatrice. L'exemple des Tankas, ou gens des bateaux du Guangdong », p. 62.
[4] David White, *Myths of the Dog-Man*, p. 146, citant Édouard Mestre, « III. – Religions de l'Indochine », p. 110.

III.2.2. Répartition territoriale et localisation des Man

Lorsqu'il est question d'écoumène, la définition d'un espace comme d'un espace de culture, celle des hommes, pose problème. L'espace des Man constituerait dans ce cas un espace intermédiaire, entre l'écoumène cultivé des Chinois, et l'« érème » non peuplé, un état semi-naturel pour les Man, car considéré comme non civilisé. Il l'est malgré tout quelque peu, puisque des peuples y vivent[1]. Non formulée en ces termes, il n'y a pas lieu de voir une opposition entre nature et culture. Il est plutôt question de paliers, pour reprendre des termes de la zonation traditionnelle de l'espace chinois observée en première partie. En revanche, une opposition entre le Nord et le Sud ressort dans les textes. Qu'elle se manifeste à l'intérieur de l'Empire ou entre barbares, la dichotomie géographique est au moins aussi marquée que peut l'être une opposition ethnique. C'est donc en tant qu'entité méridionale que les Man importent. Quelles sont les conditions de leur assimilation ? Ce sont des êtres non civilisés, mais la lecture des sources signale en permanence que leur potentiel de civilisation est proche, atteignable, sous couvert de conformité aux critères qui ont été énumérés précedemment. En résumé, les Man ne sont pas *encore* civilisés, et ne sont d'ailleurs pas plus « ethnicisés ». Ce processus ne prendra forme que quelques siècles plus tard. Par civilisés, entendons sinisés. Ils se situent dans un état intermédiaire analysé par Owen Lattimore : les Man, au même titre que les Yue ou d'autres, ne sont pas des populations « non chinoises », mais plutôt des populations « non encore chinoises », étant donné qu'elles le deviennent socialement une fois qu'elles en ont acquis les caractéristiques culturelles[2].

À la suite de Panhu, trois types principaux de Man se détachent donc selon les sources : d'abord ceux de Changsha et de Wuling, descendants supposés directs de Panhu[3], puis les cinq clans de Man des commanderies de Ba 巴 et de Nan 南, descendants du seigneur Lin[4], et enfin ceux de Bandun (à Ba et à Shu 蜀)[5].

---

[1] Augustin Berque, *Le Sauvage et l'artifice. Les Japonais devant la nature*, p. 67-72.
[2] Owen Lattimore, « An Inner Asian Approach to the Historical Geography of China », p. 184. Wolfgang Bauer partage cette opinion d'un Sud en passe de devenir chinois et d'un Nord qu'il qualifie d'« anti-chinois » ; voir « Einleitung », p. 11-12.
[3] *Hou Han shu*, 86.2829-2830, et Annexe 2.5.
[4] *Hou Han shu*, 86.2840, et Annexe 2.26.
[5] *Hou Han shu*, 86.2842-2843, et Annexe 2.31-34.

À partir d'un foyer originel compris « entre le fleuve Bleu et la Huai » (在江淮之間)[1], les Man auraient essaimé dès les Jin de l'Est depuis l'amont et l'aval du fleuve Bleu vers le Nord jusqu'au Yongzhou, à l'Est au Yuzhou, et au Sud au Xiangzhou[2]. Paul Pelliot note qu'« à la fin des Han et au début des Six dynasties, le centre de ces 'Man' issus de P'an-hou n'était pas aux frontières Sud de la Chine, mais au Hounan[3] ». Leurs origines sont bien situées autour du cours moyen du fleuve Bleu et le long du bassin versant de la Xiang 湘, soit, pour les Man de Wuling et de Changsha, au sud et à l'ouest du lac Dongting. Comment expliquer que l'espace de peuplement des Man de l'intérieur se situe sur le cours moyen du fleuve Bleu ? Traditionnellement les barbares méridionaux sont les Man, et le cours moyen du fleuve Bleu correspond encore au Sud jusqu'aux Tang. Aussi faut-il bien attribuer un référent parlant à un groupe correspondant à la définition du barbare, en l'occurrence méridional. De plus, en tant que descendants de Panhu, leur foyer de rayonnement doit se construire autour du Jingzhou. Par « Man du Jingzhou », il convient d'entendre les Man considérés comme les descendants directs de Panhu, surtout dans les commanderies de Changsha et Wuling. C'est également par Wuling que passent cinq ruisseaux (Xiong 雄, Man 满, You 酉, Chen 辰 et Wu 武), qui ont donné leur nom aux « Man des Cinq ruisseaux » (Wuxi Man 五溪蠻), une autre manière de nommer les Man de Wuling, étalés par la suite jusqu'aux Song à travers le Hunan, le Guizhou, le Sichuan, et le Hubei[4]. Dans un chapitre du *Shuijing zhu* consacré à la rivière Yuan 沅, qui coule au Hunan, Li Daoyuan le confirme : « De part et d'autre [des Cinq ruisseaux] habitent des Man, ce qui explique qu'ils aient été nommés de la sorte » (夾溪悉是蠻左所居，故謂此蠻五溪蠻也)[5]. Les « Man du Cœur des passes » (Xiazhong Man 峽中蠻) vivent le long du fleuve Bleu dans la partie occidentale du Jingzhou, au niveau des gorges, du côté de Yidu 宜都 et Tianmen 天門. Entre les Man du cœur de la Mian 沔 et le fleuve Bleu, on compte encore les Man (à la confluence) de la Ju 沮 et de la Zhang 漳. Deux mille foyers parmi ces Man avaient émigré au Sud du fleuve Bleu sous les Jin. Notons encore, sous les Qi du Sud, les Man de Nanxiangcheng 南襄城 et les Man de

[1] *Wei shu*, 101.2245.
[2] Bai Cuiqin, *Wei-Jin Nanbeichao minzu shi*, p. 422.
[3] Paul Pelliot, compte rendu de Wilhelm Koppers, *Der Hund in der Mythologie der zirkumpazifischen Völker*, p. 464.
[4] Bai Cuiqin, *Wei-Jin Nanbeichao minzu shi*, p. 423-424, et Wang Wan-chun, « Yi jun yu Man – Liang Jin shiqi de Manfu », p. 26.
[5] *Shuijing zhu shu*, 37.3079.

Beishanghuang 北上黃. Sous les Liang, les Man de Xiju 西沮, et d'autres Man nommés en fonction des circonscriptions qu'ils peuplent : Man de la commanderie de Wuning 武寧, de Nanyang 南陽, de Guiyang 桂陽, etc.[1] Dans une note fort instructive, Sima Guang 司馬光 (1019-1086) nous renseigne sur l'aire de répartition des Man sous les Jin de l'Est (année 376) :

> Depuis l'époque des Printemps et automnes, encadrées au sud par les rivières Yi et Luo et au nord par la Ba, la Wu, la Han et la Mian, les hautes montagnes et les profondes vallées sont peuplées par les Man.
>
> 自春秋之時，伊洛以南，巴巫漢沔以北，大山長谷，皆蠻居之．[2]

Il présente donc l'étendue géographique sur laquelle se répartissent les populations *man* suivantes : au Nord les Man de Yongzhou jusqu'aux portes de Luoyang 洛陽, au Centre les Man du Jingzhou (autour de Wuling), à l'Est les Man du Yuzhou 豫州 (autour du lac Poyang), à l'Ouest Bandun (au Sichuan), et au Sud ceux de Xiangzhou (Man de Moyao).

Répartition spatiale des Man de l'intérieur durant le haut Moyen Âge	
Appellations	**Localisation**
Man du Yuzhou 豫州. Man de Xiyang 西陽, Man des Cinq rivières 五水, descendants des Man de Lin jun 廩君.	Province du Yuzhou, au nord-est du Jingzhou. Entre la Huai et le fleuve Bleu, province du Yuzhou, notamment la commanderie de Xiyang, qui contient les « Cinq rivières ».
Man du Yongzhou 雍州. Man de la Ju 沮 et de la Zhang 漳, Man de Mianzhong 沔中.	Province du Yongzhou, au nord du Jingzhou. Entre le fleuve Bleu et la Han (Mian), au niveau des rivières Ju et Zhang, commanderies de Nanyang et Xiangyang.
Man du Jingzhou 荊州. Man de Wuling 武陵/des Cinq torrents 五溪, Man Xiazhong 峽中, Man de Tianmen 天門, Yidu 宜都, Nanping 南平, Jianping 建平.	Province du Jingzhou, dans l'ouest du Jingzhou. Région de Wuling, des Trois gorges, autour du fleuve Bleu et plaines alluviales à l'ouest du lac Dongting.
Man de Bandun 板楯.	Province du Yizhou, à l'ouest du Jingzhou. Commanderies de Ba et de Shu, à l'est du Sichuan.

Comme l'indique la carte suivante, leur aire de répartition s'étend durant le haut Moyen Âge sur les provinces du Jingzhou 荊州, du Xiangzhou 湘州, du Yongzhou 雍州,

[1] Bai Cuiqin, *Wei-Jin Nanbeichao minzu shi*, p. 425-426.
[2] *Zizhi tongjian*, 104.3273.

du Yuzhou 豫州, et du Jiangzhou 江州. Ces régions sont étalées sur les provinces modernes du Hunan, Hubei, Henan, Anhui, Jiangxi, Sichuan, et un peu plus loin, aux Guizhou, Guangxi et Yunnan[1]. Tout comme leur représentation sociale, leurs aires de répartition sont diverses, et l'extrême variété d'appellations formées à partir du caractère « Man » atteste de l'étendue de leur répartition géographique. Leur peuplement les fait évoluer dans le temps du Vietnam aux portes de Chang'an, du Sichuan aux côtes orientales de la mer de Chine. Cette diversité est également l'expression d'une connaissance parfois approximative de leur répartition par les fonctionnaires censés les étudier (approximations il est vrai suscitées par le poids de sources anciennes canonisées qu'il était parfois malaisé de remettre en cause), mais encore de la difficulté à définir ce qu'est un Man. Un passage du *Nan Qi shu* confirme leur implantation entre la rivière Han et le fleuve Bleu, dans les « piémonts », une expression qui semble mieux cadrer avec les zones de l'habitat des populations *man*, à flancs de montagnes et de collines :

> Les Man dont les types sont nombreux et variés, et dont les langues ne se réduisent pas à une seule, peuplent exclusivement montagnes et vallées, et sont ainsi répartis sur le territoire des cinq provinces de Jingzhou, Xiangzhou, Yongzhou, Yingzhou et Sizhou.
>
> 蠻種類繁多，言語不一，咸依山谷，布荊湘雍郢司等五州界．[2]

[1] Bai Cuiqin, *Wei-Jin Nanbeichao minzu shi*, p. 423.
[2] *Nan Qi shu*, 58.1007.

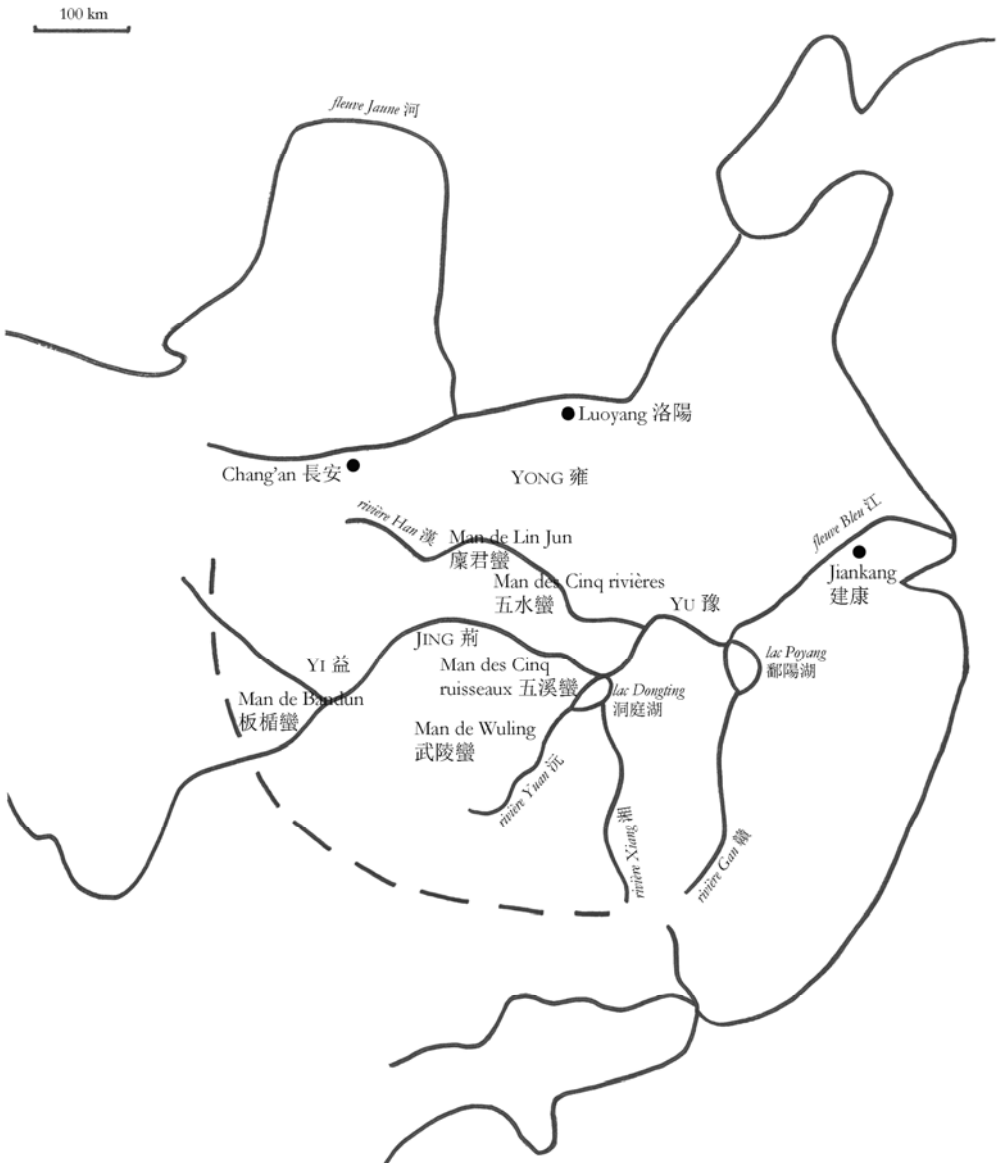

Figure n°14 : Carte shématique de la répartition des Man de l'intérieur

Cette carte et les sources traduites indiquent que les Man ont globalement suivi le mouvement de migration des Chinois, qui, s'étendant vers le Sud, les ont aussi automatiquement repoussés plus au Sud. Ces exemples confirment que les Man sont caractérisés principalement par leur origine géographique, en fonction de leur rattachement à une province, à un district, aux rives d'un cours d'eau, ou encore à une montagne. Notons malgré tout qu'au Jingzhou, il n'y avait pas uniquement des Man, mais aussi des Ba 巴 et des Di 氐. Ceci implique deux choses : tout d'abord une multiplication des groupes dans la région, et ensuite le fait que ces appellations désignent des réalités souvent elles-mêmes bien précises, comme l'indique cet extrait du *Zizhi tongjian* 資治通

鑑 (Miroir des âges pour aider à bien régner) de Sima Guang : « En raison des révoltes incessantes des Ba et des Di du Jingzhou, le gouvernement de Wei nomma le Général en chef pacificateur de l'Ouest Li Chong, gouverneur du Jingzhou » (魏以荊州巴、氐擾亂，以鎮西大將軍李崇為荊州刺史)[1].

Les Man de Lin jun constituent la minorité méridionale située la plus au nord du territoire, soit la plus proche de la région du fleuve Jaune. Issus de cinq clans et essaimant à partir des monts Zhongli 鍾離 (Hubei), ils se trouvent également le long du fleuve Bleu, du Sichuan jusqu'à l'Anhui[2] ; ils habitent dans des *dong* 洞 (litt. des « grottes » ou « caves »), qui désignent en fait selon François Martin, non des habitats troglodytiques, mais les villages *man*. Seul Wuxiang 務相 du clan Ba 巴 se détacha en réalisant un prodige, et les autres clans en firent leur maître, en lui attribuant le titre de Seigneur du grenier (Lin jun 廩君)[3]. Lin jun était donc un anthroponyme, qui est devenu en quelque sorte un toponyme. Il est, au même titre que Panhu pour les Man de Wuling et Changsha, l'ancêtre et le héros des Man de Ba. Si les Man de Lin jun sont considérés comme les descendants de ce fondateur mythique, cette donnée s'avère utile pour les comparer aux Man du Jingzhou, et prouve que les critères d'appartenance des différentes communautés *man* ne se basent pas uniquement sur la région, mais aussi sur des généalogies. Les Man se trouvent donc au Jingzhou bien entendu, mais aussi au Yongzhou et au Yuzhou. L'extrait suivant du *Song shu* décrit ainsi la répartition des Man « des Cinq rivières » (Wushui Man 五水蠻) plus au Nord :

> Les Man de Yuzhou sont les descendants du seigneur Lin. Les actions de Panhu et du seigneur Lin sont relatées dans les histoires précédentes. À Xiyang coulent les rivières Ba, Qi, Xi, Chiting et Xigui, et c'est pourquoi l'on nomme les Man de cette région Man des Cinq rivières. Leurs habitations sont nichées dans des montagnes inaccessibles et isolées. Les tribus de Man incontrôlables forment depuis plusieurs générations une population de bandits. Leur territoire s'étend au Nord jusqu'à la Huai et la Ru, et au Sud jusqu'au fleuve Bleu et à la Han, sur une surface de plusieurs milliers de *li*.
>
> 豫州蠻，廩君後也．盤瓠及廩君事，並具前史．西陽有巴水、蘄水、希水、赤亭水、西歸水，謂之五水蠻，所在並深岨，種落熾盛，歷世為盜賊．北接淮、汝，南極江、漢，地方數千里．[4]

[1] Voir *Zizhi tongjian*, 135.4250 ; traduction inédite de François Martin.
[2] Chang Kuan-ying, « Liang Jin Nanbeichao shiqi minzu da biandong zhong de Lin jun Man », p. 68.
[3] Voir *Hou Han shu*, 86.2840, et Annexe 2.26.
[4] *Song shu*, 97.2398.

Le *Wei shu* confirme leur implantation dans des zones stratégiques et réputées inexpugnables, de l'Anhui (Shouchun 壽春) jusqu'au Shaanxi (Shangluo 上洛) et au Henan : ils prennent de l'importance lors de la transition entre le Cao Wei 曹魏 (220-265) et les Jin de l'Ouest 西晉 (265-316), puis mènent des razzias dans le Nord[1].

Les Man de Bandun sont quant à eux parfois confondus avec ceux de Lin jun, étant donnée leur aire de répartition, dans les commanderies de Ba et de Shu (Sichuan). Farouches guerriers (comme l'indique l'étymologie de « Bandun »), ils sont d'utiles fantassins, souvent employés par les armées chinoises contre d'autres populations[2]. Ils diffèrent donc des Man de Lin jun par leur mythe d'origine, tout en apparaissant relativement proches d'eux[3].

En dehors de ces régions du centre décrites précédemment, les Man se répartissent dans d'autres lieux, jusqu'au Yunnan notamment[4]. Les Man de l'Extrême-Sud étaient répartis sur le territoire du Lingnan 嶺南 et ils furent organisés sous les Tang dans des préfectures *ad hoc*[5]. Au VIII^e^ siècle, le royaume de Nanzhao semble avoir été fondé par des Man. Une quelconque parenté avec les Man du Jingzhou et des régions centrales sort du cadre de notre étude. De par leur espace général de peuplement et leur organisation sociale indépendante dirigée par un monarque, les Man du Yunnan ont en effet peu en commun avec ceux de Wuling. Charles Backus estime en outre que le contrôle politique des régions du Sud s'effectue à travers la nomination de chefs locaux – issus des peuples vaincus –, mais que dès le VI^e^ siècle ces régions deviennent totalement indépendantes du pouvoir chinois[6].

Puisqu'il est question des Man de l'extérieur assimilables à d'autres barbares, comment ces derniers sont-ils décrits dans les sources, et que nous apprend cette description de la manière dont les Man sont décrits ? Nous allons voir si une telle séparation est pertinente, ou s'il ne vaudrait mieux séparer d'un côté tous les peuples du Nord-Ouest et de l'autre tous ceux du Sud-Est.

Il n'existe pas un seul modèle de barbare, il y en aurait autant que de tribus barbares et autant que de discours positifs ou négatifs à leur égard. Les sources les plus

---

[1] *Wei shu*, 101.2245.
[2] Voir *Hou Han shu*, 86.2842, Annexe 2.31, et chapitre suivant.
[3] Chang Kuan-ying, « Liang Jin Nanbeichao shiqi minzu da biandong zhong de Lin jun Man », p. 69.
[4] Charles Backus, *The Nan-chao Kingdom and T'ang China's Southwestern Frontier*.
[5] Charles Holcombe, « Early Imperial China's Deep South : The Viet Regions through Tang Times », p. 140-141.
[6] Charles Backus, *The Nan-chao Kingdom and T'ang China's Southwestern Frontier*, p. 6.

anciennes révèlent une dichotomie entre barbares du Nord et barbares du Sud. Très grossièrement, elles sépareraient les puissances militarisées au Nord des révoltés désorganisés du Sud. Les Rong et les Di seraient alors considérés comme politiquement organisés, des « sociétés constituées » comme a dit Marcel Granet[1]. Il faut donc les séparer des Man/Yi, qui apparaissent en réalité comme une catégorie distincte. Dans ce cas, leur appartenance aux « Quatre barbares » (*Siyi* 四夷) releverait d'une pensée sérielle. Celle-ci est un procédé courant dans la pensée chinoise ancienne, comme il est de coutume dans le classement de tout élément (les Cinq montagnes sacrées, les Héxagrammes, les Neuf provinces). Aux Quatre orients doivent logiquement correspondre Quatre barbares. Certes, ces chiffres pourraient être réduits à des classifications cosmologiques abstraites, suivies au fil du temps d'une différenciation par la perception des relations entre pays du Centre et peuples frontaliers, auxquels seraient attribuées des caractéristiques combinant ces données et des observations empiriques. Quoi qu'il en soit, les critères de différenciation ne sont pas ethniques, mais géoculturels.

L'influence prépondérante des Xiongnu façonne une image stéréotypée du barbare. Il faut donc se garder d'interpréter les relations avec les barbares méridionaux à l'aune de celles existant entre Chinois et peuples de conquérants du Nord. Il est vrai que la plupart des travaux consacrés aux relations de pouvoirs chinois avec des populations barbares tournent autour des Xiongnu et des peuples steppiques assimilés[2]. Ces relations sont en outre principalement étudiées sous les Qin et les Han, puis sous les Tang, périodes durant lesquelles la constitution d'une identité impériale prend forme[3]. À cela plusieurs raisons : les Xiongnu sont clairement identifiables, car ils relèvent d'une entité politique et de référents ethniques bien définis, ce qui facilite donc leur identification dans les sources chinoises. Une autre raison est justement cette identité, si définissable, d'autant plus qu'elle semble diamétralement opposée aux mœurs chinoises. Il s'agit

[1] Marcel Granet, *La Pensée chinoise*, p. 82.

[2] Citons principalement Nicola Di Cosmo, *Ancient China and its Enemies. The Rise of Nomadic Power in East Asian History*, Marc Abramson, *Ethnic Identity in Tang China*, Magnus Fiskesjö, « On the 'Raw' and the 'Cooked' Barbarians of Imperial China », Paul Goldin, « Steppe Nomads as a Philosophical Problem in Classical China », Chang Chun-shu, *The Rise of the Chinese Empire. Volume I : Nation, State, and Imperialism in Early China, ca. 1600 B.C.-A.D. 8*, David Honey, « History and Historiography on the Sixteen States : Some T'ang Topoi on the Nomads », Jaroslav Průšek, *Chinese Statelets and the Northern Barbarians, 1400-300 B.C.*, Sophia-Karin Psarras, « Han and Xiongnu : A Reexamination of Cultural and Political Relations (I-II) », et Étienne de La Vaissière, Éric Trombert, « Des Chinois et des Hu : migrations et intégration des Iraniens orientaux en milieu chinois durant le haut Moyen Âge ».

[3] Nous n'oublions bien évidemment pas, durant la période de division, les Seize royaumes des Cinq barbares ou les dynasties d'origine *xianbei* comme les Wei du Nord. Cependant, en prenant le pouvoir, elles renversent le paradigme entre un centre chinois et une périphérie non chinoise que nous étudions ici.

notamment du nomadisme, du pastoralisme, de la chasse, qui s'opposent au sédentarisme et à l'agriculture[1]. Si cette identité est définissable, c'est donc qu'elle est constituable en tant que telle, tout en étant autre. Ils ne font pas partie de l'écoumène chinois, et la question de leurs différences avec les Chinois, valable pour les barbares de l'intérieur, ne se pose pas dans leur cas. Ils sont fondamentalement autres. Enfin, le fait que leurs rapports s'établissent selon une succession de dominations mutuelles, fruits de conquêtes militaires, et non d'une influence pacifique, est à prendre en compte. Les sources font parler les Rong et les Di[2], mais pas les Man, et cet aspect est très important. Ce point ajouté aux précédents confirme que contrairement aux Xiongnu, les Man n'existent pas comme entité politique structurée, ou en tout cas ne sont pas traités ainsi. Ce passage du *Jin shu*, indirectement relatif au degré de civilisation des Man par rapport aux autres barbares, est particulièrement éclairant :

> [Jiang] Tong avait beaucoup réfléchi au désordre provoqué en Chine par les Quatre barbares, et il pensait qu'il fallait couper court à leurs velléités dès les signes précurseurs ; il rédigea donc un *Essai sur le déplacement des Rong*. Il y est écrit : « les Yi, les Man, les Rong et les Di sont les Quatre barbares. Dans le système des neuf zones [d'allégeance], ils étaient situés dans les zones les plus lointaines. (…) Quand Yu pacifia les neuf provinces, les Rong de l'ouest lui furent soumis. Mais ce sont des gens cupides et cruels, ignorants de toute bonté. Parmi les quatre peuples barbares, les moins civilisés sont les Rong et les Di ».
>
> 統深惟四夷亂華，宜杜其萌，乃作徙戎論．其辭曰：夫夷蠻戎狄，謂之四夷，九服之制，地在要荒．(…) 禹平九土，而西戎即敘．其性氣貪婪，凶悍不仁，四夷之中，戎狄為甚．[3]

Cette citation est tirée du *Xirong lun* 徙戎論 (Essai sur le déplacement des Rong) de Jiang Tong 江統 († 310). Elle laisserait penser que les Man (entendus au sens de barbares méridionaux) seraient considérés comme plus civilisés que les Rong et les Di ? Ce n'est pas le cas : ce texte est dirigé contre les barbares du Nord et notamment les Xiongnu, avec lesquels la question de la conquête est la plus délicate. Plus intéressant pour notre propos, les barbares du Sud, déjà conquis, doivent désormais être assimilés.

Enfin, une autre manière de comprendre comment les Man sont représentés et donc de les définir, serait de les analyser au prisme de leurs « relations de voisinage[1] ».

---

[1] Bien que les récentes découvertes archéologiques aient démontré que les populations traditionnellement considérées comme appartenant aux Xiongnu étaient également agriculteurs, et que certains parlaient des langues différentes. Voir Nicola Di Cosmo, « China-Steppe Relations in Historical Perspective », p. 51.

[2] Voir David Schaberg, *Foundations of Chinese Historiography : Literary Representation in* Zuo zhuan *and* Guoyu, p. 133, et les traductions de Charles Wakeman concernant les Rong de l'Ouest sous les Tang : *Hsi Jung (the Western Barbarians) : an Annotated Translation of the Five Chapters of the* T'ung Tien *on the Peoples and Countries of Pre-Islamic Central Asia.*

[3] *Jin shu*, 56.1529-1530, et *Zizhi tongjian*, 83.2623 (traduction inédite de François Martin).

Celles-ci s'opèrent selon des modalités religieuses et/ou militaires, parfois avec d'autres barbares, souvent avec les représentants du pouvoir chinois. Elles débouchent sur des alliances ou des conflits, qui seront analysés dans le prochain chapitre. Il serait également intéressant d'aborder la manière dont sont traitées les autres populations marginales, cette fois du Sud-Ouest au Sud-Est, comme les Tibétains, les habitants du Linyi 林邑 (Vietnam), ou de l'ancien royaume de Wu[2].

III.2.3. Coutumes, croyances et pratiques funéraires

Nous souhaitons expliquer ici les éléments coutumiers qui reviennent souvent dans les sources. Nous proposerons d'abord un survol de la notion de coutume et ses développements, puis nous spécifierons les différentes manifestations coutumières apparaissant chez les Man dans les textes du haut Moyen Âge[3]. Coutumes et géographie sont liées dans la mesure où la seconde s'explique souvent par les premières. La lecture des traités géographiques du *Han shu* et du *Sui shu* fait ressortir un trait notable relatif à la fonction épistémique, aux buts de la géographie en tant que savoir. Qu'est-ce qu'une coutume (*su* 俗, *feng* 風, ou le composé les combinant, *fengsu* 風俗), et quelles sont-elles dans les différentes régions de l'Empire ? Par ailleurs, la caractérologie régionale déjà évoquée constitue le trait principal des notices conclusives des traités géographiques, qui brossent le portrait des populations réparties dans les régions de l'empire. L'étude d'Étienne Balazs démontre efficacement que la description des coutumes populaires, proches ou lointaines est au cœur des traités géographiques[4]. Parmi les textes d'époque Qin exhumés à Shuihudi 睡虎地, le document officiel intitulé *Yushu* 語書 (Instructions) présente les propos que le gouverneur de la commanderie de Nan 南 adresse à ses subordonnés qui dirigent les districts. Il leur conseille de bien connaître les

[1] Édouard Mestre, « Religions de l'Indo-Chine. I. Religions des peuples du Nord de l'Indo-chine », p. 26.
[2] Pour les régions tibétaines et le Linyi, se reporter aux travaux de Rolf Stein, *Les Tribus anciennes des marches sino-tibétaines*, et « Le Lin-yi, sa localisation, sa contribution à la formation du Champa et ses liens avec la Chine », et à Wang Ming-ke, *The Ch'iang of Ancient China through the Han Dynasty : Ecological Frontiers and Ethnic Boundaries* ; pour le royaume de Wu, voir Olivia Milburn, *Cherishing Antiquity. The Cultural Construction of an Ancient Chinese Kingdom*.
[3] Les questions d'ordre politique, la gouvernance des Man ou leur statut juridique seront analysés au chapitre IV.
[4] Étienne Balazs, « Le traité économique du 'Souei-Chou' », p. 307-320.

lois et de s'assurer que le peuple aussi les connaît, car les coutumes du peuple étaient justement diverses depuis les temps les plus anciens[1].

Les coutumes jouent un rôle significatif au moins depuis l'époque des Royaumes combattants, car elles sont alors considérées comme un obstacle à la complétion de l'unité spatiale et politique du futur empire, et une fois celui-ci constitué, à sa pérennité[2]. Ainsi de la citation proverbiale attribuée à Confucius, qui souligne la place des coutumes (et donc, lorsque nécessaire, leur rectification) pour la tradition scripturaire : « Proches par leur nature, [les hommes] s'éloignent par leurs coutumes » (性相近也，習相遠也)[3]. Elles sont le principal facteur discriminant entre Chinois et non chinois dans les textes les plus anciens comme le *Zuo zhuan*[4], et ces considérations se retrouvent ensuite de manière centrale dans des textes comme le *Fengsu tongyi* 風俗通義 (Compendium des us et coutumes) de Ying Shao 應劭 (*fl.* II^e^ siècle) et le *Jing-Chu suishi ji* 荊楚歲時記 (Notes des années et saisons du Jing-Chu) écrit par Zong Lin 宗懍 (*fl.* VI^e^ siècle) sous les Liang. Les questions relatives à la validité, à la pérennité des coutumes et aux relations sociales dans leur ensemble sont au cœur de nombreuses interrogations durant le haut Moyen Âge. Les auteurs prennent conscience de la fragilité de l'unité impériale et de la remise en question des soubassements rituels et culturels que celle-ci implique. Nombreux sont donc les textes, qui s'intéressent à ces sujets en dehors des passages concernés dans les histoires et encyclopédies générales. Ce sont encore le *Yanshi jiaxun* 顏氏家訓 (Instructions familiales du clan Yan) de Yan Zhitui 顏之推 (né en 531), le *Luoyang qielan ji* 洛陽伽藍記 (Mémoire sur les monastères bouddhiques de Luoyang) de Yang Xuanzhi 楊衒之 (*fl.* VI^e^ siècle), ou le *Shuijing zhu* de Li Daoyuan 酈道元 († 527).

Que recouvrent les coutumes, et comment peuvent-elles être modifiées ? Comme l'a exprimé Marcel Granet, elles sont « un témoignage de l'idée que se sont faite de leurs coutumes, non pas tant ceux qui les pratiquaient, que ceux de leurs compatriotes qui nous en informent[5] ». Bien avant la formation de l'empire, les coutumes ont une connotation souvent négative. Elles peuvent toutefois être valorisées dans la perspective

[1] Shuihudi Qin mu zhujian zhengli xiaozu, *Shuihudi Qin mu zhujian*, p. 13.
[2] Mark Edward Lewis, *The Construction of Space in Early China*, p. 190-191.
[3] *Lunyu zhushu*, 17.154-2. Anne Cheng traduit (*xi* 習) par « pratique » et non « coutume » (*Entretiens de Confucius*, p. 134). Notons que ce passage est souvent considéré comme un ajout postérieur. Voir à cet effet Paul Goldin, « Steppe Nomads as a Philosophical Problem in Classical China », p. 222.
[4] Yuri Pines, « Beasts or Humans : Pre-imperial Origins of the Sino-Barbarian Dichotomy », p. 59-102.
[5] Marcel Granet, *Fêtes et chansons anciennes de la Chine*, p. 3.

de régionalismes constitutifs de l'identité chinoise. Elles sont alors interprétées comme une traduction, à l'échelle locale, de la puissance du souverain, dans la mesure où elles révèlent des signes d'instabilité et participent du bon gouvernement[1]. Reprise dans de nombreux textes de l'époque préimpériale, une autre formule proverbiale est « réformer les mœurs et changer les coutumes » (*yifeng yisu* 移風易俗)[2]. Dans un chapitre consacré à la « Rectification des théories » (*zhenglun* 正論), où il développe ses idées sur la bonne administration des anciens gouvernements, Xunzi estime que les Barbares ne partagent pas les « institutions » des Chinois et qu'il s'agit d'un facteur de différenciation[3]. Il établit une différence fondamentale certes, mais qui peut être abrogée par l'éducation et la conformité aux rites, et qui ne semble pas se focaliser sur la question de l'ethnicité :

> Ainsi les gens de Lu se servent de tasses, ceux de Wei de bols et ceux de Qi d'une outre. Si les configurations topographiques des territoires ne sont pas identiques, il est impossible que les instruments et les ustensiles ne diffèrent pas. Voilà pourquoi, dans toutes les principautés de la Chine, on partage les mêmes vêtements et coutumes ; les Man, Yi, Rong et Di les mêmes vêtements, mais des institutions[4] différentes.
>
> 故魯人以榶，衛人用柯，齊人用一革，土地刑制不同者，械用、備飾不可不異也．故諸夏之國同服同儀，蠻、夷、戎、狄之國同服不同制．[5]

Dans le *Xunzi*, l'accent est porté sur la pensée rituelle et la différenciation par le rite. Un autre chapitre, consacré au « renforcement de l'État » (*qiangguo* 彊國), traite des coutumes en tant que « pratiques accumulées », source de divergence entre le Chu, le Yue, et les États du centre[6]. C'est la tâche de l'État que de maintenir les coutumes pures, par leur unification (*fengsu yiyi* 風俗以一), en infusant les sociétés locales par les rites, la musique, la poésie, dont les rôles éducatifs sont avérés[7]. Au risque d'insister, ce n'est pas l'ethnicité qui sépare réellement les individus, car cette notion ne ressort *pas* dans les textes. La première différenciation est d'ordre géographique : c'est avant tout l'éloignement géographique de la périphérie par rapport au centre qui favorise

---

[1] Michael Nylan, *Ying Shao's "Feng Su T'ung Yi" : An Exploration of Problems in Han Dynasty Political, Philosophical and Social Unity*, p. 9-12 et Ian Chapman, *Carnival Canons. Calendars, Genealogy, and the Search for Ritual Cohesion in Medieval China*, p. 20-21.

[2] *Liji zhushu*, 38.682-1.

[3] John Knoblock, *Xunzi. A Translation and Study of the Complete Works, volume III*, p. 25-26.

[4] Il faut comprendre par là l'ensemble politico-rituel structurant « les rites ». Michael Loewe (« The Heritage Left to the Empires », p. 997, 999) et Nicola Di Cosmo (*Ancient China and its enemies. The Rise of Nomadic Power in East Asian History*, p. 94) traduisent par « institutions » ; John Knoblock (*Xunzi. A Translation and Study of the Complete Works, volume III*, p. 38), et Rémi Mathieu par « règlements » (*cf.* note suivante).

[5] *Xunzi jijie*, 18.329. Traduction adaptée de Rémi Mathieu, *Philosophes confucianistes*, p. 1052.

[6] Charles Holcombe, *The Genesis of East Asia 221 B.C.–907 A.D.*, p. 14.

[7] *Guanzi jiaozhu*, 15.334, et Allyn Rickett, *Political, Economic, and Philosophical Essays from Early China*, p. 231.

l'émergence d'une *culture* ; cette culture, essentiellement régionale et locale, se développe donc, ou ne se développera pas, en fonction des lieux dans lesquels elle peut s'implanter favorablement. Elle est inévitablement analysée par le centre, qui s'appuie sur des critères qui lui sont propres (rites, piété filiale, cultes aux ancêtres, étiquette) et qu'il applique à la périphérie pour en déterminer le degré d'éloignement. Voici la définition donnée par Ban Gu dans le *Han shu*, dont s'inspirera Ying Shao dans le *Fengsu tongyi*, en reprenant l'antienne de l'indexation des coutumes en vue de leur rectification[1] :

> Généralement, le peuple avait en qualité les cinq vertus [confucéenes que sont l'humanité (*ren* 仁), le sens du devoir (*yi* 義), la bienséance rituelle (*li* 禮), la sagesse (*zhi* 智), et la loyauté (*xin* 信)] ; or si d'aucuns sont souples et d'autres rigides, nonchalants ou prompts, et que leurs musiques diffèrent, cela est lié au souffle local. C'est pourquoi on les appelle « vents ». Le choix des goûts, l'impermanence dans l'action et la passivité, la conformité aux appétits des souverains, voila ce qu'on appelle les « coutumes ». Confucius a dit : « pour déplacer les vents et changer les coutumes, rien ne vaut la musique ».
>
> 凡民函五常之性，而其剛柔緩急，音聲不同，系水土之風氣．故謂之風；好惡取捨，動靜亡常，隨君上之情慾，故謂之俗．孔子曰：「移風易俗，莫善於樂．」[2]

Manifestement, Ban Gu utilise le traité géographique pour présenter les coutumes régionales. Le but avoué est clairement de les dévaloriser afin de justifier la nécessité de les améliorer. Il faut en outre reconnaître le caractère officiel de la tâche d'enregistrement des coutumes : dans le *Baihu tongyi* 白虎通義 (Discussions complètes [de la salle] du Tigre blanc), Ban Gu indique que l'empereur doit, lorsqu'il accomplit ses tours provinciaux, se renseigner sur les mœurs locales en matière de musique et de rites[3]. C'est donc à cette aune que nous devons *également* comprendre la valeur d'inventaire des coutumes : leur archivage permet d'informer, de connaître les régions de l'empire et leurs caractéristiques, et sont, à ce titre, source de savoir.

Qu'en est-il de la nature des pratiques coutumières ? « D'après les anciennes coutumes des Man du Jingzhou, les jeunes ne respectent pas les aînés » (荊蠻舊俗，少不敬長)[4]. Cet extrait du *Zhou shu* 周書 (Histoire des Zhou [du Nord]) reflète parmi

---

[1] Michael Nylan en traduit l'introduction dans *Ying Shao's "Feng Su T'ung Yi" : An Exploration of Problems in Han Dynasty Political, Philosophical and Social Unity*, tout comme Andrew Chittick dans *Pride of Place. The Advent of Local History in Early Medieval China*, p. 13.

[2] *Han shu*, 28B.1639-1640.

[3] *Baihu tong shuzheng*, 6.289. Voir la traduction de Tjan Tjoe Son, *Po hu t'ung* 白虎通. *The Comprehensive Discussions in the White Tiger Hall : a Contribution to the History of Classical Studies in the Han Period*, p. 495. *Sanguo zhi*, 4.132, Andrew Chittick, *Pride of Place. The Advent of Local History in Early Medieval China*, p. 10.

[4] Ian Chapman en propose une traduction, voir *Carnival Canons. Calendars, Genealogy, and the Search for Ritual Cohesion in Medieval China*, p. 16, et *Zhou shu*, 26.428.

d'autres l'impiété filiale des Man, qui constitue la transgression éthique ultime. En outre, sous les Tang, les populations assimilées aux barbares du Sud s'inscrivent dans une forme de violation du modèle matrimonial chinois tel que défini par le *Gu Tanglü shuyi* 古唐律疏議 (Code des Tang), en ce qu'ils ne font pas preuve de piété filiale. Ainsi de l'indépendance financière prise par les couples de jeunes mariés à l'égard de leurs parents[1]. Les coutumes, usages, mœurs ou traditions locales semblent englober ce qui ne relève pas des cultes et rites chinois. Ce sont des cultes locaux, des traditions funéraires particulières, des rapports intersexuels, ou encore des habitudes vestimentaires différentes. Compendium synthétique du savoir compilé sous les Tang, le *Tongdian* présente les coutumes du Jingzhou comme étant similaires à celles en vigueur au Yangzhou voisin : « Les coutumes du Jing-Chu, sont sensiblement les mêmes qu'au Yangzhou, on y trouve des Man mêlés [avec des Chinois], ils sont presque tous irrédents. Sous les Dynasties du Sud, ces deux provinces furent très importantes [du fait de leur présence] » (荊楚風俗，略同揚州，雜以蠻左，率多勁悍．南朝鼎立，皆為重鎮)[2]. Les coiffes et les tatouages, les vêtements de manière générale, sont un moyen évident permettant de différencier les Chinois des Man[3]. Les habitudes vestimentaires et le caractère des Man sont dépeints dans le passage suivant du *Nan Qi shu* : « Les Man portent des vêtements simples et marchent pieds nus ; ils relèvent leurs cheveux en un chignon en forme de marteau, ou bien les coupent. Ils parent leurs armes et armures d'or et d'argent, et ornent leurs boucliers de peaux de tigres ; habiles archers, brutaux et intrépides, ce sont de vrais brigands ! » (蠻俗衣布徒跣，或椎髻或翦髮．兵器以金銀為飾，虎皮衣楯，便弩射，皆暴悍好寇賊焉)[4]. Les descriptions physiques et morales des Man, leur apparence et leurs expressions sont hautes en couleur : « Les Ba, Shu, Man, Liao, Xi, Li, Chu, et Yue poussent des cris d'oiseaux et de gallinacés. Leurs langues sont incompréhensibles. Singes, serpents, poissons et tortues : leurs goûts sont entièrement différents. (…) Sima Rui 司馬睿 (empereur Yuan des Jin de l'Est, r. 317-322)

[1] Michel Cartier, « Barbarians through Chinese Eyes : The Emergence of an Anthropological Approach to Ethnic Differences », p. 9-10.
[2] *Tongdian*, 183.4892.
[3] *Jin shu*, 97.2531.
[4] *Nan Qi shu*, 58.1009.

les tenait d'une bride relâchée, et ne put jamais les soumettre » (巴蜀蠻獠谿俚楚越，鳥聲禽呼，言語不同，猴蛇魚鼈，嗜慾皆異．[…] 叡羈縻而已，未能制服其民)[1].

Les mots étrangers ou d'origine étrangère (ainsi du vocabulaire bouddhique notamment) renforcent le caractère d'étrangeté pour le lecteur chinois[2]. La non-maîtrise de l'écriture chinoise (c'est-à-dire l'emploi de caractères barbares, *huzi* 胡字) est, avec des borborygmes en guise de langue, l'un des critères fondant la différence entre Chinois et Barbares. Ils n'ont pas d'écriture, et donc pas de culture. On ne les comprend pas, ils parlent un langage incompréhensible :

> Au sud du Jiaozhi se trouve le pays de Yueshang. Pendant les six années de régence du Duc de Zhou, les rites et la musique étaient en place, le monde était en paix. [Par un émissaire], le Yueshang envoya un faisan blanc [en signe de bon augure] ainsi qu'une composition musicale intitulée « Sanxiang », traduite à de nombreuses reprises : « La route [depuis notre pays] est longue, les montagnes et les rivières y sont dangereuses. Comme les informations des messagers n'étaient pas transmises, elles ont dû être traduites plusieurs fois avant de pouvoir être présentées à la cour ».
>
> 交阯之南有越裳國．周公居攝六年，制禮作樂，天下和平，越裳以三象重譯而獻白雉，曰道路悠遠，山川岨深，音使不通，故重譯而朝．[3]

Les coutumes des Man du Jingzhou sont aussi mises en avant dans le traité géographique du *Sui shu* :

> Les coutumes et les ressources que l'on y trouve sont similaires à celles en vigueur au Yangzhou. Une grande partie de la population est rebelle et violente, les gens sont comme cela naturellement. Les commanderies de Nan, Yiling, Jingling, Mianyang, Yuanling, Qingjiang, Xiangyang, Chongling, Handong, Anlu, Yongan, Yiyang, Jiujiang et Jiangxia contiennent toutes un mélange inextricable de populations *man*. Il est impossible de distinguer les Man qui vivent [dans les plaines] des Chinois. Ceux qui vivent dans les ravines des montagnes et des collines parlent un langage différent, leurs intérêts comme leurs habitats diffèrent radicalement, mais sont semblables à ceux du Ba et du Yu. En ce qui concerne l'origine des peuples Man, ils sont tous les héritiers de Panhu, c'est pourquoi leurs vêtements et accessoires sont ornés de motifs si chatoyants. Les dénommer « Man » est donc à proscrire.
>
> 其風俗物產，頗同揚州．其人率多勁悍決烈，蓋亦天性然也．南郡夷陵竟陵沔陽沅陵清江襄陽舂陵漢東安陸永安義陽九江江夏諸郡，多雜蠻左．其與夏人雜居者，則與諸華不別．其僻處山谷者，則言語不通，嗜好居處全異，頗與巴渝同俗．諸蠻本其所出承盤瓠之後，故服章多以班布為飾．其相呼以蠻，則為深忌．[4]

---

[1] Cité par Charles Holcombe (« Southern Integration : The Sui-Tang (581-907) Reach South », p. 753), extrait du *Wei shu*, 96.2093, que nous adaptons.
[2] Erik Zürcher, « Buddhist Influence on Early Taoism : A Survey of Scriptural Evidence », p. 107-108.
[3] *Hou Han shu*, 86.2835, et Annexe 2.16.
[4] *Sui shu*, 31.897, et Annexe 1.B.9.1-2.

Le *Tongdian*, qui s'en inspire, suggère des coutumes similaires au Yangzhou. De même, il évoque aussi pour les Man du Jingzhou une incommunicabilité au départ, en raison de « leurs langues [qui sont semblables] aux airs musicaux des barbares de l'ouest » (*yuyan zhuli* 語言侏離)[1]. Les stéréotypes sur l'inintelligibilité linguistique, les modes vestimentaires, les origines canines, une témérité à toute épreuve qui évoque le caractère des gens de Chu, guerroyeurs et ne craignant pas la mort, ce qui va à l'encontre des rites confucéens, reviennent également. Toutefois c'est l'évolution de leurs relations qui interpelle. Man et Chinois deviennent ainsi indissociés, et l'implantation chinoise possède des vertus civilisatrices mises en exergue par le *Sui shu*. Le développement d'une forme de cohésion culturelle est également patent à travers la représentation des fêtes et festivals. Compilant les coutumes du Jingzhou, le *Jing-Chu suishi ji* de Zong Lin, homme originaire du Chu et transfuge à Chang'an, dépeint le déroulement calendaire de trente-six fêtes et festivals traditionnels en vigueur au Jingzhou, ainsi que leurs origines[2] :

> Jeunes et plus âgés enfilent les robes et coiffes correctes, et offrent obéissance et félicitations dans le bon ordre. (…) Chacun offre un œuf de poule. La préséance veut que le vin soit bu du plus jeune au plus âgé. Après que les Liang eurent pris le pouvoir, le peuple se résolut à adopter un régime végétarien. Depuis lors, les gens de Jing cessèrent de consommer des œufs de poule, en accord avec cette norme.
>
> 於是長幼悉正衣冠，以次拜賀， (…) 各進一雞子．凡飲酒次第從小起．梁有天下，不食葷，荊自此不復食雞子，以從常則．[3]

C'est assurément un ouvrage important pour l'histoire des coutumes et festivals du Chu. Se fondant sur des commentaires classiques, Zong Lin décrit les fêtes et leurs origines (événements, personnages, divinités) ainsi que leurs contenus et objectifs propitiatoires (maladies et guérisons, activités sociales et occultes). Le texte évoque des fêtes de commémoration biographique : ce sont des commémorations mortuaires génératrices de mythes à partir du IIe siècle, et d'événements importants de la vie de Bouddha. Il ne mentionne à aucun instant les Man, et il semble que son texte soit plus un ouvrage général sur les coutumes qu'une monographie locale centrée sur le Jingzhou[4].

---

[1] Voir *Tongdian*, 187.5042.

[2] Inspiré par le *Fengtu ji* 風土記 (Récit des coutumes locales) de Zhou Chu 周處 (*fl.* IIIe siècle), qui constitue pour la région du cours moyen et inférieur du fleuve Bleu un texte combinant calendriers et textes géographiques, le texte de Zong Lin est commenté par Du Gongzhan 杜公瞻 (*fl.* VIe siècle) quelques années plus tard. Sur le *Fengtu ji*, voir Mori Shikazō, *Tōyōgaku kenkyū : Rekishi chirihen*, p. 348-361.

[3] Traduction adaptée de Ian Chapman, « Festival and Ritual Calendar. Selections from the *Record of the Year and Seasons of Jing-Chu* », p. 475.

[4] Ian Chapman, *Carnival Canons. Calendars, Genealogy, and the Search for Ritual Cohesion in Medieval China*, p. III-IV, 70.

Enfin, la lecture du *Jing-Chu suishi ji* offre des indications sur l'évolution des coutumes locales au cours de la période de division et leur influence sur la société locale ; il développe aussi l'idée importante d'un continuum spatial de pratiques coutumières passées du Nord au Sud[1].

Il nous faut désormais distinguer des coutumes analysées précédemment l'ensemble des traditions se rapportant aux croyances divinatoires et aux pratiques mortuaires :

> Bien que n'ayant pas été instruits des relations hiérarchiques entre prince et sujets, les Man, les Yi, les Di et les Qiang pratiquent eux aussi la divination qui permet de trancher les affaires abstruses. D'aucuns utilisaient des métaux et des pierres, d'autres des plantes et des arbres. Les coutumes de chaque État sont différentes. [Les Man] croient en leurs propres divinités, ce qui leur permet de connaître l'avenir. Ils se fondent sur l'issue de la divination pour se lancer dans des batailles et rechercher la victoire.
>
> 蠻夷氐羌雖無君臣之序，亦有決疑之卜．或以金石，或以草木，國不同俗．然皆可以戰伐攻擊，推兵求勝，各信其神，以知來事．[2]

Dans cet extrait du chapitre consacré aux devins scapulomanciens (*guice* 龜策), il faut comprendre que les Man ne connaissent pas la première des cinq relations humaines, à la base des relations sociales, ce qui les sépare d'emblée. Même si les motivations du rapprochement ont pu être politiques ou morales, l'association mentale entre les gens de Chu et le chamanisme remonterait dans les sources au *Lü shi Chunqiu*[3], et au *Guo yu*[4], et se retrouve ensuite notamment dans un passage du *Han shu* : « Ils croient au pouvoir des chamanes et des esprits et estiment les sacrifices indus » (信巫鬼，重淫祀)[5]. Gilles Boileau réfute la traduction de *wu* 巫 par « chamane » en Chine ancienne. Les *wu* étaient plutôt des agents « officiels » maintenus à la marge, en charge des sacrifices aux divinités naturelles[6]. Quoi qu'il en soit des formes de survivance de cette fonction et de ce qu'elle symbolise pour le Chu, les Man et leur représentation confirment leur spécificité. Tout comme ces pratiques, déjà fort développées au Chu sous les Han, l'influence de la culture

---

[1] Ian Chapman, « Festival and Ritual Calendar. Selections from the *Record of the Year and Seasons of Jing-Chu* », p. 471.
[2] *Shiji*, 128.3223. Voir également la traduction de Jacques Pimpaneau, *Les Mémoires historiques de Se-Ma Ts'ien, tome neuvième*, p. 340.
[3] *Lü shi Chunqiu jiaoshi*, 18.1186, et John Knoblock, Jeffrey Riegel, *The Annals of Lü Buwei : A Complete Translation and Study*, p. 458.
[4] Gilles Boileau, *Politique et rituel dans la Chine ancienne*, p. 38.
[5] *Han shu*, 28B.1666. Voir David Hawkes, *The Songs of the South. An Ancient Chinese Anthology of Poems by Qu Yuan and others Poets*, p. 18, et Gopal Sukhu, « Monkeys, Shamans, Emperors, and Poets : The *Chuci* and Images of Chu during the Han Dynasty », p. 149.
[6] Gilles Boileau, *Politique et rituel dans la Chine ancienne*, p. 99.

de Chu justement, des sciences occultes et de leurs « sacrifices indus », une certaine animalité, la divination et les patiques mantiques participent toutes de l'étrangeté attribuée aux Man dans les sources chinoises[1]. Les pratiques sacrificielles des populations les plus méridionales, telles que rapportées dans le *Hou Han shu*, présentent des rites anthropophages qui accentuent l'éloignement entre Chinois et Man : originaires du « Pays des cannibales » (Danren guo 噉人國), les gens y « démembrent le premier né d'une famille pour ensuite le manger » (生首子輒解而食之), ou l'offrent à leur souverain qui leur accorde en retour des faveurs[2].

Les observateurs chinois accordent beaucoup d'importance aux rites de mariage et aux pratiques funéraires des populations non chinoises. Les usages mortuaires sont un facteur permettant de distinguer les populations entre elles, comme le démontre ce passage, tiré du traité géographique du *Sui shu* :

> Bien qu'ils ne se délient pas les cheveux et qu'ils ne dénudent pas leurs épaules, les Man hurlent leur douleur durant leurs pratiques funéraires. Lorsqu'une personne meurt, on commence par déplacer le corps du défunt dans la cour, on ne le laisse pas dans la maison. Une fois la toilette mortuaire achevée, on le place dans un cercueil et on l'envoie dans la montagne, pendant treize années. Au jour le plus auspicieux, on transpose le corps dans un plus petit cercueil, c'est ce que l'on appelle la « collecte des os ». Cette collecte doit être faite par le gendre du défunt ; il a un rôle important chez les Man, et c'est pour ça qu'on lui confie cette tâche. Celui qui collecte les os doit ôter la chair pour regrouper les os, et négliger les petits os pour ne garder que les gros[3]. Au crépuscule du jour prévu [pour le transfert du corps], le gendre se réunit avec une trentaine d'hommes à la résidence du patriarche du village, et ils se coiffent d'un turban fait de tiges d'Eulalie qu'on appelle « Maosui ». Ceints de branches et de feuilles, tous brandissent à trois/quatre *chi* de hauteur un bâton en bambou, long d'environ un *zhang*. Le cortège funéraire avance et recule en rythme, les hommes chantent à tue-tête un chant dédié à cette procession. La légende veut que lorsque Panhu mourut, on le suspendit à un arbre. Alors on le piqua avec des aiguilles qui le transpercèrent. Cette pratique s'est transmise jusqu'à aujourd'hui et est désormais coutumière. Comme cette pratique est taboue, on l'appelle piquer la Grande Ourse. Après l'enterrement, on met en place les rites sacrificiels, les parents proches et lointains pleurent à chaudes larmes. Une fois leurs larmes séchées, les membres de sa famille s'approchent, festoient de vins et de mets autour d'un banquet puis s'en retournent, et plus jamais n'offrent de sacrifices ou de pleurs [en l'honneur du défunt].
>
> 其死喪之紀，雖無被髮袒踊，亦知號叫哭泣。始死，即出屍於中庭，不留室內．斂畢送至山中，以十三年為限．先擇吉日，改入小棺，謂之拾骨．拾骨必須女壻，蠻重女壻，故以委之．拾骨者，除肉取骨，棄小取大．當葬之夕，女壻或三數十人，集會於宗長之宅，著芒心接籬，名曰茅綏．

[1] Voir Michael Loewe, *Chinese Ideas of Life and Death*, p. 105-106, 109, et Rafe de Crespigny, *Generals of the South : The Foundation and Early History of the Three Kingdoms State of Wu*, p. 10.
[2] Voir *Hou Han shu*, 86.2834, et Annexe 2.15.
[3] Il s'agit en réalité du nettoyage des os ; c'est le second temps de l'enterrement, voire un second enterrement.

各執竹竿，長一丈許上三四尺許，猶帶枝葉．其行伍前却，皆有節奏，歌吟叫呼亦有章曲．傳云盤瓠初死，置之於樹，乃以竹木刺而下之，故相承至今以為風俗．隱諱其事，謂之刺北斗．既葬設祭，則親疎咸哭，哭畢家人既至，但歡飲而歸，無復祭哭也．[1]

En quoi ces coutumes sont-elles exotiques pour les Chinois ? Les flèches tirées contre son corps le sont-elles pour faire tomber Panhu ? Devons-nous y voir un lien avec le mythe de l'archer Yi 羿 qui tira ses flèches sur les neuf soleils pour se défaire de l'obscurité, ou bien se rapporte-il plus simplement à des célébrations ? Édouard Mestre pense que Panhu fut « enchevêtré » et que donc on tenta de le dégager à l'aide de bâtons, dans un rite depuis devenu la piqure de la Grande ourse[2]. L'image de Panhu suspendu dans un arbre pourrait alors renvoyer au chien utilisé comme animal sacrificiel à l'extérieur d'une grotte d'habitation de populations proto-chinoises, ou de la porte d'une maison ou d'une ville en Chine ancienne[3]. Outre les informations relevant de l'anthropologie mortuaire, cet extrait situe les Man à mi-chemin entre le barbare non intégré et le barbare de l'intérieur : s'ils ne reproduisent pas les stéréotypes du barbare aux cheveux dénoués et à la tunique lâche, leurs rites funéraires sont suffisamment étranges pour être détaillés. Au sujet de l'absence ou du retard de leurs enterrements, Wolfram Eberhard suppose pour une époque ultérieure que la pratique de l'agriculture sur brûlis pratiquée par les Yao les obligeait à déménager très souvent. La conséquence étant qu'ils devaient également déplacer leurs morts et donc être relativement nomades de ce point de vue, ce qui peut expliquer qu'ils n'aient pas les mêmes rites funéraires que les populations plus sédentarisées. Ils se contentaient de procéder à l'exposition du corps du défunt, pratique remontant à des temps anciens. Par ailleurs, il estime en outre qu'en tant que populations montagnardes, il était tout à fait naturel pour les Yao et les Miao d'exposer aux sommets les corps et/ou de les y enterrer[4]. Bien que différents et donc incompatibles avec les pratiques chinoises, ils restent (d'autant plus) dignes d'intérêt pour le fonctionnaire chargé de les gouverner.

Les notices sur les peuples étrangers contiennent également des descriptions de rites funéraires différents, chez les gens de Zuo 左, qui vivaient éparpillés entre le fleuve Bleu et la Han. Leurs rites sont joyeux et dénués de toute morbidité : les gens chantent,

[1] *Sui shu*, 31.897-898, et Annexe 1.B.9.6.
[2] Édouard Mestre, « III. – Religions de l'Indochine », p. 109.
[3] Voir David White, *Myths of the Dog-Man*, p. 178, et Rolf Stein, « L'Habitat, le monde et le corps humain en Extrême-Orient et en Haute-Asie », p. 51, 71.
[4] Wolfram Eberhard, *The Local Cultures of South and East China*, p. 103-104.

se remémorent les moments heureux et les adolescents réinterprètent le cycle funéraire de Panhu à leur façon[1]. La description des rites des gens de Zuo ressemble à une mosaïque des pratiques en vigueur chez les populations non chinoises du Sud de la Chine, et ils s'intègrent dans un cadre rituel strict à travers une réappropriation du mythe de la mort de Panhu. Édouard Mestre résume les similitudes dans les pratiques religieuses des groupes méridionaux, qui tendent à prouver une communauté d'actions, signe de leur apartenance à une structure culturelle commune : « il ne peut faire de doute que l'on se trouve en présence d'un mélange de populations dont l'unité religieuse s'explique par leur voisinage commun avec les Chinois[2] ».

Autre source sur les coutumes des Man, le *Man shu* 蠻書 (Histoire des Man), écrit par Fan Chuo 樊綽 (d.i.) sous les Tang, comporte dix *juan* et propose des descriptions des groupes du Yunnan, mais aussi des informations sur leurs rites funéraires. Établissant une différence entre Man blancs (Bai Man 白蠻) intégrés et Man noirs (Wu Man 烏蠻), il indique que les premiers, enterrent les corps de leurs défunts comme les Chinois, tandis que les seconds les brûlent, signe s'il en est d'impiété filiale[3].

Nous avons abordé un ensemble de critères coutumiers fondant la différence. Une évolution se dessine, lente au début en raison de la persistance de l'influence des terroirs et des climats (que nous étudierons ci-après) face aux tentatives de rectification. Elle s'accélère sous les Dynasties du Sud et du Nord au fur et à mesure qu'une littérature régionale émerge et tend à déterminer des critères discriminants. Ces caractérisations ne sont toutefois pas fixes et peuvent évoluer avec le contexte. La stratégie employée se reproduit de texte en texte : à une manifestation sociale et visible de la différence (coiffes, langage, accessoires) correspond une origine géographique identifiable par un terroir et un climat (les Man du Jingzhou, des Cinq rivières) qui à la fois porte en elle et répond à ces coutumes, logiquement spécifiques. Les régimes de l'action évoluant de la différenciation éthique à la constitution de régionalismes, qui paradoxalement dissolvent graduellement les différences entre Man et Chinois, seront traités dans le sous-chapitre suivant.

[1] *Sui shu*, 31.898, et Annexe 1.B.9.7.
[2] Édouard Mestre, « III. – Religions de l'Indochine », p. 111.
[3] Gordon Luce, *Man shu (Book of the Southern Barbarians)*, p. 79.

III.2.4. Influence des airs, des rites et de l'environnement

Les coutumes venant d'être traitées, nous allons nous pencher à présent sur les rites et leur représentation scripturaire. Outre la prégnance des coutumes comme explication caractérologique, c'est l'absence de conformité aux rites qui exclut et empêche la sinisation. Dans le *Lunyu* et le *Mengzi*, le terme *feng* 風 a une valeur édificatrice. *Feng* renvoie aux manières et mœurs d'un individu visant à servir de modèle. C'est la coutume exemplaire, qui peut prendre le sens d'« usage », soit l'ensemble des règles et pratiques régissant les rapports sociaux[1]. Mais c'est encore par sa capacité à s'inscrire dans un lieu de propagation que *feng* permet aux coutumes de se développer. Il est l'expression du « souffle » (*qi* 氣), énergie primordiale et vitale qui insuffle chaque territoire, puis influe sur les hommes qui le peuplent :

> Le *feng*, c'est la température de l'air, les difficultés du relief, la qualité des eaux, l'hostilité de la végétation. Le *su*, c'est la manière dont les êtres de sang s'en imprègnent pour vivre.
>
> 風者，天氣有寒煖，地形有險易，水泉有美惡，草木有剛柔也．俗者，含血之類，像之而生．[2]

En somme, le *feng* a une valeur géographique, tandis que le *su* en est la manifestation humaine. Dans son analyse des sections du *Shijing*, François Martin souligne le caractère local des vents : les *guofeng* 國風, les « Vents des pays », désignent un seul pays, à l'inverse des « Odes » (*ya* 雅), qui concernent le pays dans son ensemble. De plus, le sens premier de *feng* est celui d'« enseigner » (*jiao* 教), mais il exprime un enseignement dont l'influence serait douce et constructive, auprès des villageois et des principautés[3]. Vera Dorofeeva-Lichtmann évoque également cet aspect civilisateur des vents à travers une organisation dynamique centripète, tendant à rapprocher du centre principautés et populations éloignées[4]. Ces chants coutumiers que sont les « vents des pays » exercent leur influence comme le vent qui courberait les herbes, ils sont la métaphore de l'action éducative du roi qui les utilise pour éduquer le peuple. Œuvre de Mao Heng 毛亨 (*fl.* Han de l'Ouest) commentée par Zheng Xuan 鄭玄 (127-200), la « Grande préface » (*daxu* 大序) du *Shijing* les présente de la manière suivante :

---

[1] Andrew Chittick, *Pride of Place. The Advent of Local History in Early Medieval China*, p. 13-14.
[2] *Fengsu tongyi jiaozhu*, p. 8, et Roel Sterckx, *The Animal and the Daemon in Early China*, p. 105.
[3] *Shangshu zhengyi*, 10.142-2, et François Martin, conférences de l'EPHE du 20 et du 27 novembre 2013.
[4] Vera Dorofeeva-Lichtmann, « Les Vents des Royaumes (*Guofeng*) : un schéma géographique », p. 74-75.

> Les supérieurs se servent des vents pour transformer les inférieurs. Les inférieurs se servent des vents pour critiquer les supérieurs. En se fondant principalement sur la belle expression pour critiquer en douceur, celui qui prononce cette admonestation ne commet pas un crime, et celui qui l'entend, cela lui suffit pour se corriger. C'est pourquoi on appelle cela les vents.
>
> 上以風化下．下以風刺上．主文而譎諫．言之者無罪．聞之者足以戒．故曰風．[1]

Les rites sacrificiels destinés aux ancêtres nous sont transmis au moins depuis les Shang 商 (*ca.* 1500-1050 av. J.-C.). Formulés à partir des Zhou afin de commémorer et de « sacraliser » la conquête des Shang, et ensuite par les exégètes se réclamant de l'éthique confucéenne, les rites (*li* 禮) sont l'expression de l'ordonnancement moral du monde à l'intérieur de la société[2]. La tradition confucéenne insiste sur la nécessité du respect des rites : synonymes de stabilité, ils permettent aux vertus cardinales que sont le sens de l'humain (*ren* 仁) et la rectitude morale (*yi* 義) de s'épanouir. *Li* renvoie donc à l'ensemble des rites que les humains partagent et qui participent de leur élévation dans le monde des hommes ou des morts. Ils sont d'autant plus importants qu'ils s'inscrivent dans des textes canonisés. Ils forment alors un ensemble de pratiques et de préceptes à suivre qui sont formateurs moralement mais également socialement, en ce qu'ils établissent la position des hommes dans la hiérarchie de la société de leur temps. Dans notre contexte, le rite est également un facteur différenciant, car il participe d'un ordonnancement hiérarchique (tel que nous l'avons abordé dans l'introduction à propos du Palais de la lumière) qui fonde le politique, et de manière plus abstraite, comme élément moteur de la quête de rectitude.

Durant la période de division, puisque les rites (*li*), coutumes « par excellence » finissent par être réservés à l'élite, les coutumes locales (*su*) deviennent le terrain des pratiques cultuelles du petit peuple[3]. Nous avons déjà lu dans le *Lunyu* qu'afin de « changer les coutumes et transformer les habitudes, rien ne vaut la musique » (移風易俗，莫善於樂). En effet, depuis toujours rites et musique vont de pair. Dans son *Yuelun* 樂論 (Discours sur la musique), le poète et musicien Ruan Ji 阮籍 (210-263) met en avant la fonction harmonieuse de la musique, condition unificatrice et source de bon ordonnancement du monde. Alors que la fin des Han ouvre des temps sombres et

[1] *Mao shi zhengyi*, 1.16-1. Traduction inédite de François Martin (conférence de l'EPHE du 4 décembre 2013).
[2] Anne Cheng, *Histoire de la pensée chinoise*, p. 47, Léon Vandermeersch, *Wangdao ou la Voie royale : recherches sur l'esprit des institutions de la Chine archaïque. Tome I. Structures cultuelles et structures familiales*, p. 125, et Mark Edward Lewis, « Les Rites comme trame de l'histoire », p. 29-30.
[3] Ian Chapman, *Carnival Canons. Calendars, Genealogy, and the Search for Ritual Cohesion in Medieval China*, p. 23.

troublés, que les coutumes divergent entre les pays, que certaines contrées comme le Chu promeuvent l'esprit militaire, et s'adonnent aux « passions », seule l'harmonisation des sons par les sages permet *in fine* de modifier les coutumes[1]. À l'instar des vents et des rites, il faut comprendre la musique comme une métaphore de l'action vertueuse des sages de l'Antiquité. Source de simplicité et de spontanéité, elle améliore les coutumes des gens sans que ceux-ci ne s'en rendent compte[2]. L'action modificatrice et civilisatrice des vents et des rites intègre et éduque très naturellement les peuples non chinois. Ces notions semblent néanmoins supplantées, à partir des Tang par la « vertu » *de* 德, expression de la puissance du souverain[3].

Il faut se garder d'opposer frontalement – et moralement, tant les coutumes, nous l'avons vu, peuvent être perçues comme tout à fait positives[4] – rites et coutumes. En effet, ils sont parfois vus comme les deux phases, la première plus noble que la seconde, du processus rituel dans son ensemble. Dans ce cas de figure et dans le contexte des Dynasties du Sud et du Nord, *su* engloberait la vie quotidienne et la ritualité à un niveau local, tandis qu'un *li* plus abstrait et canonique serait réservé à un usage officiel, à ce que l'individu chercherait à atteindre.

Rappelons qu'en lieu d'une différenciation ethnique qui n'est valable que pour la période moderne, c'est l'éloignement graduel entre gens des plaines et gens des montagnes qui crée puis scelle la différence entre Chinois et Man[5]. Les critères et les sentiments d'appartenance à un terroir[6], une lignée, une classe, un lieu, une époque, prévalent sur des considérations « ethniques », en l'occurrence anachroniques[7]. Des environnements particuliers émergent, qui influent différemment sur leurs habitants en fonction des lieux. Par environnement, nous entendons ce qui relève du déterminisme environnemental, comme le climat, au sens de terroir et d'espace propice ou non à l'homme, autrement dit comment le territoire façonne les individus qui en proviennent.

---

[1] Ruan Ji reprend ici un passage du *Xiaojing* 孝經 (Classique de la piété filiale). Voir Yan Kejun, *Quan shanggu Sandai Qin Han Sanguo Liuchao wen*, p. 1215, et la traduction de Reed Criddle, « Rectifying Lasciviousness through Mystical Learning : An Exposition and Translation of Ruan Ji's Essay on Music », p. 55-56.

[2] Reed Criddle, « Rectifying Lasciviousness through Mystical Learning : An Exposition and Translation of Ruan Ji's Essay on Music », p. 55.

[3] Wang Gungwu, « Early Ming Relations with Southeast Asia : A Background Essay », p. 43-44.

[4] Marcel Granet, *Fêtes et chansons anciennes de la Chine*, p. 2.

[5] Henri Maspero, *La Chine antique*, p. 9, 11.

[6] Les terroirs forment ainsi l'étymologie de la plupart des noms d'anciens royaumes et de dynasties jusqu'aux Han, et sont ensuite repris, jusqu'aux Song.

[7] Erica Brindley, « Barbarians or Not ? Ethnicity and Changing Conceptions of the Ancient Yue (Viet) Peoples, ca. 400-50 B.C. », p. 19.

Ban Gu, par exemple, reprend à son compte la répartition en cinq zones d'allégeance pour insister sur les relations hiérarchiques prévalant dans le cadre des relations avec les Barbares. Ce sont ces raisons naturelles (géologiques et géographiques, soit le sens premier de *dili*, celui de l'organisation des linéaments terrestres, la terre étant entendue comme espace naturel) qui déterminent la place des peuples, extérieure, par rapport au centre chinois, interne[1]. Pour les hommes, les conséquences relèvent de la caractérologie précédemment analysée. En effet, ceux-ci sont façonnés par les vents qui soufflent sur la terre, qui les portent et influencent leur caractère dans un jeu de résonnances d'inspirations cosmologiques, mais également en relation avec le modèle qu'incarne la cour impériale.

La figure et l'action civilisatrice de Yu le Grand apparaissent dans ce cadre comme le fondement de la différence entre le monde chinois et l'extérieur. En mettant littéralement en culture les terres, il « permit [au peuple des] États du centre de les cultiver et de se nourrir » (中國可得而食)[2]. L'environnement mène naturellement aux moyens de subsistance qui se confondent en Chine ancienne avec la pratique de l'agriculture, fondement de la civilisation chinoise, et considérée comme un facteur de différenciation fondamental entre les Chinois et les autres peuples[3]. L'agriculture évoque l'envers de la ville fortifiée, le domaine de la campagne. Sous les Tang, les Man ne sont toujours pas des populations urbaines : « Les tribus des Man sont réparties dans quatre-vingt-douze commanderies. Ils ne possèdent pas de villes, se coiffent avec un chignon en forme de marteau et des peaux de bêtes. Seuls ceux qui se rassemblent aux garnisons partagent les mêmes habits que les Chinois. » (諸蠻州九十二．皆無城邑，椎髻皮服，惟來集于都督府，則衣冠如華人焉)[4]. Dans les sources transmises, le peuple chinois est depuis les temps anciens, aussi et surtout un peuple d'agriculteurs travaillant collectivement un espace agricole structuré (*tian* 田)[5]. Outre une dichotomie relative entre urbains et ruraux, la distinction importante entre Man et Chinois semble surtout provenir de la maîtrise par les seconds d'une agriculture ordonnée. Les découvertes archéologiques le prouvent, comme les descriptions données des champs dans le *Shijing*

[1] Wang Gungwu, « Early Ming Relations with Southeast Asia : A Background Essay », p. 41, et *supra*, Introdution.
[2] *Mengzi zhushu*, 5B.98-1.
[3] Ruth Meserve, « The Inhospitable Land of the Barbarian », p. 56-57.
[4] *Xin Tang shu*, 43B.1140.
[5] Michel Cartier, « L'Exploitation agricole chinoise de l'Antiquité au XIV^e^ siècle : évolution d'un modèle », p. 366.

et l'insistance sur le terroir mise en avant dans le *Yu gong*. Les fouilles de la région du cours moyen du fleuve Bleu ont ainsi mis au jour des animaux domestiqués élevés dans les foyers qui consommaient des poissons d'eau douce, et des animaux sauvages dispersés dans les collines. Elles ont également confirmé l'usage des plants de riz depuis le Néolithique, le riz devenant par la suite la céréale la plus produite de la région[1].

Les seules pratiques qui nous sont par ailleurs connues découlent des descriptions des « techniques » agricoles (les guillemets se justifient par le peu de détails fournis) rassemblées dans les sources présentées ici. Comme abordé en première partie, les populations du Jingzhou se caractérisent par leur pratique de l'agriculture sur brûlis, la chasse et la cueillette[2], et les Man sont dans leur grande majorité des populations agricoles[3]. En accord avec la nature de leur terroir, ils plantent du riz dans les plaines alluviales, sèment toutes sortes de plantes dans les piémonts, tout en pratiquant la chasse et la pêche. Reprenant le *Shiji*, le traité géographique du *Han shu* décrit les pratiques agricoles des populations *man* du Chu :

> Vastes sont les terres de la région au sud du Fleuve. On y pratique l'agriculture sur brûlis. Le peuple s'y nourrit de poisson et de riz. Les activités principales sont la pêche et la chasse, et la collecte du bois des montagnes. Ils s'alimentent de fruits, de cucurbitacées, de grenouilles et d'escargots qui s'y trouvent en abondance. Les gens y ont donc un mode de vie oisif et paresseux, ils n'accumulent pas de réserve [de grains], et se contentent de subvenir au minimum de leur alimentation sans crainte du froid ni de la faim. Aucune famille ne possède mille onces d'or.
>
> 江南地廣，或火耕火耨。民食魚稻，以漁獵山伐為業，果蓏蠃蛤，食物常足．故髁窳偷生，而亡積聚，飲食還給，不憂凍餓，亦亡千金之家．[4]

Reprenant cet extrait, Henri Maspero affirme (et d'autres après lui comme Wolfram Eberhard) que les Man pratiquent l'écobuage, soit l'arrachage des plantes suivi du brûlis de la terre[5]. Des versions les présentent retirés dans la montagne pratiquant une culture écobuante, d'autres comme fondateurs d'une culture rizicole qu'ils auraient transmise aux Chinois. David White affirme ainsi que les Chinois ont appris les techniques de culture du riz auprès des Man[6]. C'est, encore au XX^e^ siècle, le type

---

[1] Rowan Flad, Chen Poshan, *Ancient Central China. Centers and Peripheries along the Yangzi River*, p. 185-186.
[2] Wolfram Eberhard, *The Local Cultures of South and East China*, p. 140.
[3] Bai Cuiqin, *Wei-Jin Nanbeichao minzu shi*, p. 426. Le *Man shu* confirme des pratiques agricoles pour les populations du Yunnan au VIII^e^ siècle : Gordon Luce, *Man shu (Book of the Southern Barbarians)*, p. 82.
[4] *Han shu*, 28B.1666, et *Shiji*, 30.1437.
[5] Wolfram Eberhard en donne la définition suivante : « This method consisted in, first, burning down all vegetation on the virgin land and, second, flooding the plot so that the ashes sank into the soil, serving as fertilizer; the wet field, then, was taken under cultivation » (*The Local Cultures of South and East China*, p. 93).
[6] David White, *Myths of the Dog-Man*, p. 158. Gordon Luce, *Man shu (Book of the Southern Barbarians)*, p. 102.

d'agriculture le plus répandu chez les Yao. Si une agriculture « autochtone » était bien pratiquée jusqu'aux Dynasties du Sud et du Nord, c'est à partir des Tang et des Song que le Sud (en fait surtout le Sud-Est et l'Extrême-Sud) connaît des bouleversements agricoles liés à l'implantation massive de populations d'agriculteurs du Nord et à l'apport de nouvelles techniques rizicoles. La région du cours moyen du fleuve Bleu rayonne autour des vastes étendues lacustres du lac Dongting, qui, nous l'avons vu en première partie, jouait un rôle régulateur dans l'écoulement du fleuve Bleu[1]. Mark Elvin présente les développements de la riziculture (en accord avec un climat propice) comme le phénomène économique lié à l'environnement le plus important du premier millénaire de notre ère. L'essor de la riziculture a préparé le chemin d'une « révolution économique médiévale » qui eut lieu en parallèle au déplacement du centre de l'écoumène plus à l'Est[2]. Notons en tout cas que loin d'être un danger pour les populations locales comme pouvaient l'être les caprices du fleuve Jaune, les plaines alluviales du Sud sont propices au développement d'une civilisation rizicole (et constituent un repoussoir climatique pour les gens du Nord), souvent louée dans le *Chu ci*[3].

N'y voyant pas de corrélation avec les progrès agricoles, Édouard Mestre lie le développement de rites agraires chez les Man aux relations tributaires et marchandes, à travers « l'animation des échanges d'objets précieux[4] ». Étudions cet extrait du *Sui shu* s'inspirant du traité géographique du *Han shu*. Il traite des Man du Yangzhou, proches de ceux du Jingzhou, à l'orée de la réunification impériale. Il en ressort que les rites, l'agriculture et les coutumes sont liés :

> Les usages de la région au sud du Fleuve consistent à incendier le sol et à irriguer la terre, à manger des poissons et du riz. Les hommes vivent de la pêche et de la chasse, et bien qu'ils ne constituent aucune réserve, ils ne connaissent jamais la faim. Ils croient traditionnellement aux démons et aux esprits, et aiment sacrifier indûment ; pères et fils ne partagent pas toujours le même toit, et c'est ainsi. La nature des gens de Jiangdu, Yiyang, Huainan, Zhongli, Qichun, Tongan, Lujiang, Liyang, est violente et intrépide, leurs manières énergiques, ils dissimulent de mauvais desseins, considèrent la mort comme un retour au logis[5], et font un grand usage de la ruse à la guerre. Ce sont là leurs coutumes ancestrales.
>
> 江南之俗，火耕水耨，食魚與稻，以漁獵為業，雖無蓄積之資，然而亦無饑餒．其俗信鬼神，好淫祀，父子或異居，此大抵然也．江都弋陽淮

[1] Zhang Ling, « Traditional Chinese and the Environment », p. 84-85.
[2] Mark Elvin, *The Retreat of the Elephants. An Environmental History of China*, p. 5-7, 243.
[3] David Hawkes, *The Songs of the South. An Ancient Chinese Anthology of Poems by Qu Yuan and others Poets*, p. 18.
[4] Édouard Mestre, « Religions de l'Extrême-Orient. I. Religions des peuples du nord de l'Indochine. II. Documents concernant les Man », p. 39.
[5] Expression figée signifiant qu'ils regardent la mort en face.

南鍾離蘄春同安廬江歷陽，人性並躁勁，風氣果決，包藏禍害，視死如歸，戰而貴詐，此則其舊風也．[1]

Des Han aux Tang, il semble que les descriptions des caractéristiques régionales aient peu évolué. Le traité du *Sui shu* innove peu en reproduisant les thèmes de l'agriculture sur brûlis, des habitudes alimentaires et d'un certain dénuement. Par contre, fait nouveau, il insiste sur l'étrangeté de leurs croyances.

Comme nous venons de le voir, et comme l'a analysé par ailleurs Clarence Glacken, l'environnement a une grande importance de par l'influence qu'il exerce sur le caractère des peuples[2]. Au niveau conjoncturel, la promulgation, durant le haut Moyen Âge, du système *tuntian* 屯田, qui consiste en l'égalisation des terres exploitées par des soldats ou des paysans des colonies militaires créées sur des terres incultes, instaure un double barème. Il octroie des terres aux paysans et règle les modalités de leur imposition, si bien que la différence que cette mesure implique par rapport aux Man peut expliquer certaines révoltes analysées au chapitre suivant[3]. En partie seulement, car la mise en place de ce système est également la traduction à l'échelle agricole, de la volonté d'expansion, et d'implantation du pouvoir chinois, que cela soit dans la Grand Ouest ou bien au Sud.

Étudiant les migrations méridionales sur un temps long, les analyses modernes mentionnées jusqu'alors insistent en creux sur un processus technique et technologique de sinisation des Man, lié aux contacts croissants avec les populations chinoises. Nous pensons à l'inverse que ces extraits tendent à prouver que l'indistinction parmi les populations *man*, que nous avons avancée à de nombreuses reprises, apparaît tout autant comme une indistinction entre Man et Chinois. Plutôt que d'essayer de déterminer lesquels influent sur les autres, lesquels pratiquent l'agriculture sur brûlis ou repiquent le riz, nous suggérons d'interpréter les populations *man* comme l'a proposé Henri Maspero : ce sont bien souvent des populations chinoises éloignées des centres politiques, culturels et éducationnels (à la nuance près que ce phénomène ne s'est pas estompé avec la fondation de l'Empire, mais plus tard, graduellement durant le bas Moyen Âge). Cependant, *man* recouvre également un indistinct méridional. Dès lors, les textes évoquant des Dan, des Lao, des Zuo, ainsi que des formes d'inintelligibilité linguistique rappellent qu'un éloignement d'ordre uniquement éthique ne suffit pas à caractériser les

[1] *Sui shu*, 31.886, et Annexe 1.B.8.2.
[2] Clarence Glacken, *Traces on the Rhodian Shore : Nature and Culture in Western Thought from Ancient Times to the End of the Eighteenth Century*.
[3] Michel Cartier, « L'Exploitation agricole chinoise de l'Antiquité au XIV^e^ siècle : évolution d'un modèle », p. 371.

différences entre Man et Chinois. Malgré l'anachronisme d'un tel terme, les prémisses d'une ethnicisation apparaissent bien ici et là dans les textes analysés.

III.2.5. L'altérité à l'épreuve des Man

Les mentions négatives ne se contentent pas d'opposer l'infériorité des Man et leur faible degré de culture à la culture chinoise lettrée des peuples de la Plaine centrale[1]. Elles ne mettent pas en avant leurs réalisations, mais leurs rébellions, leurs attaques des villes et des garnisons, les blocages des routes auxquels ils se livrent. En bref, les Man incarnent une source de désordre constant pour l'Empire. Ce ne sont pas des bâtisseurs, mais des destructeurs, physiques comme symboliques. Nous nous intéresserons à ces aspects dans le chapitre suivant.

Dans les textes de l'Antiquité traitant de la décadence morale d'empires déclinants comme celui des Zhou de l'Est, l'exemple des barbares sages peut aussi être employé comme un miroir déformant des échecs chinois[2]. À des périodes plus tardives, cet aspect ressort dans une double lecture critique des questions fiscales qui seront également abordées dans le chapitre IV. S'ils sont donc « autres », pouvons-nous pour autant déceler des pendants positifs aux aspects négatifs de leur caractérologie ? Existe-il une figure du bon barbare (assimilable et qui souhaite être assimilé), opposable à celle du mauvais barbare (sauvage, destructeur, rétif à la civilisation) et qui ne serait pas pour autant vue comme curiosité exotique[3] ? Contrairement à l'Occident où ce cliché s'arrête au V^e^ siècle, une telle vision ne se serait formée en Chine qu'à partir du haut Moyen Âge. Elle se serait notamment développée par l'entremise des premiers pèlerins bouddhistes et le développement de rapports tributaires, dont les envois d'animaux et de plantes alors inconnus ont pu participer à la formation d'une telle image mentale[4].

Les Man comme « double sauvage » représentent une réalité, mais aussi une construction opposable à la figure héroïque et civilisatrice d'un Yu le Grand. Ils mettent alors en valeur l'œuvre et l'action de ce dernier. Toutefois, la figure du chien Panhu, héros des origines mythiques des Man, remet en question leur statut originel, qui les

[1] Yuri Pines, « Where had the Barbarians Gone ? The Cultural Other in Early Chinese Historiography », p. 236.
[2] David Schaberg, *Foundations of Chinese Historiography : Literary Representation in* Zuo zhuan *and* Guoyu, p. 389.
[3] Voir Alain Chauvot, « Images positives, images négatives des Barbares dans les sources latines à la fin du V^e^ siècle et au début du VI^e^ siècle après J.-C. », p. 4.
[4] Jean-Pierre Drège, « Introduction », p. XI.

exempte partiellement d'impôt. L'hégémonie culturelle de la Plaine centrale et des dynasties s'y étant succédé a permis l'influence et la sinisation permanente des populations des marches. Sous les Tang, un spécifique générique désignant les barbares voit le jour, il s'agit de *fan* 藩 [1]. *Hu* 胡 est également utilisé principalement pour décrire les populations de l'Ouest, le plus souvent iranophones[2]. Ainsi les Man rattachés à une tradition comme Panhu aux Jingzhou et Yongzhou, le seigneur Lin et les Man de Bandun au Sichuan, ne sont pas considérés comme des barbares au sens propre, c'est-à-dire de l'extérieur. Il ne faut pas s'arrêter à des définitions exclusives du Barbare, de l'autre, voire du Chinois, tant chaque appellation a pu varier en fonction des textes, de leurs objectifs et des époques. Dans les textes de Han Yu, une distinction « culturaliste » apparaît entre *Hua* et *Hu*, qui n'est pas basée sur des critères ethniques, tels que nous pourrions les imaginer aujourd'hui[3]. Ces considérations les laissent dans un entre-deux, qui n'est ni chinois, ni celui de barbares crus.

Tous ces points prouvent, s'il est encore besoin de le mentionner, qu'il est malaisé de définir les Man précisément. Il est pratiquement impossible de les circonscrire géographiquement. Ils sont répartis sur un territoire immense, à la manière d'une « peau de léopard[4] », et sont donc définis quand cela est possible par rapport à une région naturelle ou administrative. Étant éparpillés sur une bonne partie de l'empire, ils ne constituent pas une entité politique définie. Les sources en font tantôt un hypéronyme, et tantôt les rattachent à des groupes spatialement localisés[5]. Toujours est-il que deux critères ressortent pour décrire les Man, qui révèlent une contradiction apparente : le critère géographique situe les Man du Jingzhou par le gentilé dans l'écoumène chinois, bien que dans des lieux difficilement accessibles (montagnes subtropicales). Le critère culturel qui les exclue clairement jusqu'aux débuts de l'Empire tend à s'estomper et les traités du haut Moyen Âge mettent en valeur leur assimilation en marche. En effet, si les objectifs informatifs de tels textes à l'égard d'un lectorat de (futurs) fonctionnaires sont avérés, il leur faut également persuader de la possibilité d'une unification des coutumes, en usant d'une rhétorique convaincante. Les Man sont passés à la postérité comme des populations étrangères dont on définit la nature par une absence de conformité aux rites

[1] Yang Shao-yun, « *Fan* and *Han* : The Origins and Uses of a Conceptual Dichotomy in Mid-Imperial China, ca. 500–1200 », p. 1.
[2] Étienne de La Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 109.
[3] Charles Hartman, *Han Yu and the T'ang Search for Unity*, p. 158-159.
[4] Pour reprendre l'expression de Jaroslav Průšek, citée par Rémi Mathieu, « L'Inquiétante étrangeté », p. 16.
[5] Hsu Cho-yun, « The Spring and Autumn Period », p. 549.

alors que les textes les montrent aussi comme des populations paysannes humbles des piémonts. Les textes ont généralement tendance à englober un ensemble disparate de populations sous un hyperonyme. Un décalage se crée lorsqu'il est question de définir les populations de provinces mieux spécifiées comme le Jingzhou. Les Man du Jingzhou ne sont pas des « barbares méridionaux », mais bien des populations plus ou moins intégrées socialement, stigmatisées par leur absence de conformité rituelle. L'ethnogénèse que nous avons analysée est une construction rétrospective ayant pour but de proposer une lignée source d'étrangeté et de justifier un rapprochement et une assimilation graduels entre des groupes sociaux. Le récit de Panhu est une relecture mythologisante d'une relation historique entre des groupes sociaux qui évolue pendant la période de rédaction de cette ethnogenèse, durant le haut Moyen Âge.

Chapitre IV. Intégration dans l'empire des Man du Jingzhou

« Les barbares Man et Yi sèment le désordre parmi les gens de Xia » (蠻夷猾夏)[1]. À l'orée du haut Moyen Âge, cet extrait du *Shangshu* 尚書 (Documents vénérables) semble toujours d'actualité, tant la situation semble explosive au sud du fleuve Bleu. Elle oppose émigrés du Nord et élites locales, familles aristocratiques et roturiers, régionalistes et partisans d'un État centralisé, ministres envoyés depuis la capitale et fonctionnaires locaux, paysans chinois imposés et Man plus ou moins exemptés de taxes. La militarisation de la société ajoutée à la décentralisation effective du pouvoir impliquent dans presque tous les cas une issue violente à tout conflit potentiel. Enfin, au sein même des dynasties méridionales, plusieurs pôles émergent autour de Jiankang 建康 et du cours moyen du fleuve Bleu : ils constituent un facteur d'instabilité certain, renforcé par la faiblesse militaire du régime des Jin de l'Est[2].

Le contrôle du territoire des Neuf provinces est-il réel ou correspond-il à une doxa officielle, selon laquelle tous les endroits sous le Ciel font partie de l'Empire, alors même que le contrôle impérial n'est souvent que théorique ? Une vision très répandue assimile une Chine éternelle à l'espace actuel des frontières de la République populaire. Il convient de rappeler que la Chine méridionale, à l'exception de la région de Nankin et de l'embouchure du fleuve Bleu, est encore à la fin des Han, une région marginale, à l'orée d'un long processus d'intégration[3]. Nominalement, cet espace est un empire. Dans les faits, il ressemble à un État largement décentralisé, aux marches plus ou moins contrôlées et parfois même très autonomes, selon les époques. Une contradiction se manifeste donc entre d'une part, une rhétorique impériale du contrôle et de l'organisation hiérarchique de ce qui se trouve « Sous le Ciel » (*tianxia* 天下), et d'autre part, un enchaînement social des événements nécessairement plus contrasté. Cette opposition ainsi que la cohabitation d'espaces militaires et administratifs sous-tend à la fois les conflits, leur résolution, les

[1] *Shangshu zhengyi*, 3.44-2, et traduction de Séraphin Couvreur, *Chou king. Texte chinois avec une double traduction en français et en latin, des annotations et un vocabulaire*, p. 26.
[2] David Graff, *Medieval Chinese Warfare. 300-900*, p. 78-79.
[3] Denis Twitchett, « The Sui (589-618) and T'ang (618-907) Dynasties. An Introduction », p. 1, et Henri Maspero, « L'Antiquité », p. 1.

normes sociales qui les régissent, voire la mise en place d'un tribut entre les deux parties. Quels sont donc les mécanismes mis en place par le pouvoir pour optimiser l'intégration géographique, économique et sociale des régions secondaires et de leurs populations ? C'est à cette question que se propose de répondre le présent chapitre. Il nous incombera encore de déterminer la part du récit transmis des résultats de l'enquête, grâce aux chiffres démographiques, à la datation des batailles, aux mouvements stratégiques, afin de comprendre la façon dont se constitue un savoir d'ordre géographique, puissant outil politique. Ce savoir est fait d'interactions sociales, économiques, diplomatiques, culturelles. Les alliances matrimoniales, les guerres, les révoltes, les fêtes[1], sont autant de façons d'appréhender la relation entre le centre et la périphérie, les Chinois et les Man.

Par ailleurs, l'analyse et la comparaison d'extraits d'histoires écrites sous les Tang font ressortir une évolution dans le discours consacré aux Man. Tout comme celles se rapportant aux autres provinces, les annotations du traité géographique du *Sui shu* 隋書 (Histoire des Sui) relatives au Jingzhou cherchent à mettre en valeur la pénétration chinoise et l'acculturation des Man. De leur côté, les notices sur les Man des histoires antérieures ont généralement tendance à insister, nous le verrons, sur leurs révoltes régulières et leur sauvagerie. Est-ce donc le signe d'une intégration effectuée, ou la rhétorique d'un discours officiel ? Quoi qu'il en soit, il apparaît clairement que le format et les objectifs du traité géographique ne laissent pas la place aux révoltes. Ils existent pour révéler l'unité spatiale de l'empire (ré)unifié[2]. Politiquement, en dépit de son inclusion dans l'écoumène impérial, le Jingzhou – comme le Yangzhou – constitue encore une marche de l'empire en voie d'intégration. En effet, ces provinces sont les plus vastes, mais les moins peuplées (6,4 % de la population de l'empire sous les Sui)[3], elles correspondent à l'espace de populations locales, elles-mêmes encore en cours d'intégration.

Les historiens chinois ont eu tendance à homogénéiser le territoire. Mais ils ont laissé des traces disparates, comme le révèle la lecture des notices consacrées aux Man. Dans ce chapitre, la narration de l'histoire sera aussi interrogée : s'agit-il d'une suite chronologique d'événements narrés comme « une simple relation de faits[4] », ou bien

[1] Que Marcel Granet a abondamment mentionnées dans ses *Fêtes et chansons anciennes de la Chine*, et qui permettent de comprendre les mécanismes de l'intégration ou du rejet de l'autre.
[2] *Cf. supra*, chapitre II.
[3] Étienne Balazs, « Le Traité économique du 'Souei-Chou' », p. 310.
[4] Sur ces questions, voir Jean-Pierre Diény, « À la découverte du *Sanguo zhi* », et notamment p. 6-7.

d'une narration historiographique plus complexe, contenant une réflexion sur l'histoire, un agencement rhétorique et intellectuel des faits visant à les présenter sous un jour particulier ? Cette opposition binaire appelle à l'évidence une réponse nuancée et circonstanciée. La présence dans les conclusions de chapitres des opinions de l'auteur (« l'historien dit », *taishi gong yue* 太史公曰, « éloge », *zan yue* 贊曰, etc.) indiquant le lieu explicite de jugement de l'historien, il faudra trouver les endroits plus implicites, et en mesurer les nuances.

Enfin, en raison de la prégnance des grilles de lecture modernes qui emploient un vocabulaire contemporain et étudient des objets idiosyncrasiques, est-il judicieux de parler d'intégration voire de colonisation, comme cela est déjà le cas pour qualifier par exemple la conquête du « Grand Ouest » chinois[1] ? Principalement consacrée à travers l'exemple romain, l'expression par défaut d'« intégration dans l'empire », ne s'applique pas *stricto sensu* au cas chinois. En effet, de quoi l'empire est-il le nom ? Il n'est pas d'équivalent chinois au mot *imperium*. Les termes parfois utilisés pour le transcrire en chinois sont très nombreux, de *tianxia* 天下 à *junxian* 郡縣 (« commanderies et districts »). Ils n'ont pas de connotation militaire, mais renvoient plutôt à la dimension morale de l'autorité du souverain dans le premier cas, et à un système administratif hiérarchique dans le second[2]. Les Han de l'empereur Wu 武 ne sont pas les Trois royaumes, qui ne sont pas les Dynasties du Sud et du Nord. La désintégration des Han de l'Est est principalement due à l'émergence durable de régionalismes militaires, dont les chefs et les pôles économiques et politiques suffisamment forts ont remis en cause la suprématie du centre. Ce phénomène a eu pour effet de modifier profondément les rapports de force intra-impériaux et de renforcer le pouvoir de quelques grandes familles[3]. C'est donc tout autant une histoire de l'intégration des populations non chinoises que de l'implantation chinoise dans leur région qui est proposée dans ce chapitre.

[1] Sur l'intégration des marches occidentales de l'Empire sous les Han, voir Éric Trombert, « Notes pour une évaluation nouvelle de la colonisation des Contrées d'Occident au temps des Han », p. 67-123.
[2] Michael Nylan, « The Rhetoric of 'Empire' in the Classical Era in China », p. 42-43.
[3] Sur les grandes familles de Xiangyang, voir Yasuda Jirō, « The Changing Aristocratic Society of the Southern Dynasties and Regional Society : Particularly in the Hsiang-yang 襄陽 Region », et Andrew Chittick, *Patronage and Community in Medieval China. The Xiangyang Garrison 400-600 CE*.

IV.1. Insurrections *man* et implantation chinoise

Les premières conquêtes méridionales et les premiers déplacements de populations chinoises ont lieu en 214 av. J.-C., puis en 112-111 av. J.-C. Les paysans chinois suivent le mouvement de ces attaques armées et sont déplacés au Sud ; des commanderies sont établies et des officiers civils nommés. Ce sont bien les paysans chinois qui représentent la majeure partie de cette implantation, suivie par la nomination de gouverneurs civils, dont le but est d'imposer les valeurs chinoises officielles[1]. Hans Bielenstein estime que les combats étaient rares sous les Han de l'Ouest, en raison du faible nombre de Chinois implantés au Sud. Tout change avec les grandes vagues de migrations des deux premiers siècles de notre ère. L'importance donnée aux Man du Sud dans le *Hou Han shu* contraste fortement avec le traitement qu'en donne Ban Gu. C'est donc à cette époque, poursuit Hans Bielenstein, que les Chinois auraient dépossédé les Man de leurs terres, les obligeant à battre en retraite dans les montagnes[2]. Le contrôle chinois s'exerce alors à travers l'établissement de nouvelles unités administratives. Ce processus est insufflé par les migrations de populations chinoises, à travers le développement des mariages intercommunautaires[3]. François Martin estime que la conquête chinoise du Sud suit les intérêts des particuliers. D'un côté, les Han souhaitent faire descendre les Man dans les plaines afin de les faire gouverner leurs propres terres. De l'autre, les Man, qui contrôlent les montagnes, doivent bien en descendre, quand il leur faut couper les routes et donc isoler économiquement des régions entières du centre, et livrer bataille, car pratiquement toutes les batailles se déroulaient sur ou à proximité des fleuves et rivières[4].

Par ailleurs, l'expansion chinoise au Sud amorcée sous les Han, tout comme les mouvements qui ont lieu pendant les dynasties suivantes, ont un impact sur les populations *man* comme chinoises. Dans la continuité du chapitre précédent, nous montrerons ici que les Man du Jingzhou sont considérés comme des populations de l'intérieur. En effet, les conflits relatés et la manière dont ils le sont révèlent une rhétorique des relations de voisinage assimilant leurs soulèvements à des révoltes,

[1] Rafe de Crespigny, *Generals of the South : The Foundation and Early History of the Three Kingdoms State of Wu*, p. 50, et Miyakawa Hisayuki, « The Confucianization of South China », p. 29.
[2] Hans Bielenstein, « The Six Dynasties, Vol. II », p. 66.
[3] Rafe de Crespigny, *Generals of the South : The Foundation and Early History of the Three Kingdoms State of Wu*, p. 7.
[4] François Martin, communication personnelle, 29 septembre 2009.

rébellions et guérillas, et non à des invasions ou guerres menées par des armées de métier se réclamant de régimes politiquement structurés. Cela peut sembler une évidence, mais la simple mention des rébellions indique tout autant leur importance que la volonté d'y mettre fin (l'aspect qui semble le plus prégnant à première vue) : si elles n'étaient pas si importantes, elles ne seraient tout bonnement pas mentionnées. De surcroît, alors que les descriptions ethnographiques peuvent courir le risque de présenter des stéréotypes repris d'Histoire en Histoire sur la nature des Man et à ce titre difficilement datables[1], les données liées à leur intégration dans l'empire sont, quant à elles, très souvent accompagnées de repères temporels inférés par le recoupement des événements.

Une histoire sociale de l'implantation chinoise jusqu'à la fin des Han serait donc la suivante : 1) les Chinois du Nord cherchent à s'implanter au Sud ; 2) les locaux défendent leurs positions ; 3) les deux groupes (transfuges et locaux) tentent de maintenir leurs positions (anciennes ou nouvellement acquises), et surtout leur indépendance par rapport à l'empire[2]. Ces positions se renforcent parfois mutuellement et enfin se transforment en alliances à travers des coutumes et mariages communs. Après le III^e^ siècle, la situation politique sous les Jin de l'Est fait que Jiangxia 江夏, Nan 南, Xiangyang 襄陽 et Jiangling 江陵 deviennent des places militaires importantes, et des pôles d'attraction littéraire rayonnant au Nord comme au Sud. La sinisation des populations locales à travers l'éducation et l'apprentissage des *Classiques* s'accélère. Malgré le prestige naissant de la région, seuls des hauts fonctionnaires aguerris sont envoyés dans ces commanderies, en raison du danger qu'elle continue de représenter[3]. De manière générale, il semble qu'au cours de la période de division, une indistinction universaliste entre un Centre et des zones clairement définies s'estompe au profit d'une distinction entre groupes de populations non chinoises. Celles-ci sont définies au cas par cas, à l'intérieur desdites zones, et modifient leurs limites.

Le Jingzhou, comme les autres provinces de la ceinture méridionale que forme le fleuve Bleu, est une province stratégique dont le contrôle s'avère vital pour les pouvoirs du haut Moyen Âge. La position géographique naturellement frontalière de cette région, la présence de populations *man*, et la faible militarisation du Sud peuvent-elles permettre à l'autorité impériale de contenir cet espace ? Aux Han succèdent des siècles d'histoire

[1] *Cf. supra*, chapitre III.2.
[2] Rafe de Crespigny, *Generals of the South : The Foundation and Early History of the Three Kingdoms State of Wu*, p. 319.
[3] *Sui shu*, 31.897, et Annexe 1.B.9.3.

sociale troublée. Sous les Sui, et particulièrement durant le règne de l'empereur Yang 煬 (604-617), les frontières des marches sont repoussées plus loin vers le Sud et vers le Nord. L'implantation de l'Empire dans les terres du Linyi 林邑 (Vietnam) est renforcée, des tentatives de colonisation des îles Liuqiu 流求 (Ryūkyū) sont lancées, et les populations des marches mises au pas. C'est paradoxalement cette expansion inconsidérée et la recherche des trésors exotiques du tribut, cette âpreté au gain financier comme territorial qui cause en partie la chute des Sui[1].

IV.1.1. Chronologie générale des révoltes *man*

Le Jingzhou constitue-t-il une province fortement militarisée ? Les insurrections des Man en sont un instrument de mesure. Y en a-t-il autant dans d'autres régions périphériques ? Bien que l'« on ne trace pas de ligne avec des points[2] », nous souhaitons ici proposer une chronologie des rébellions et attaques des Man, telles que rapportées dans les sources officielles chinoises, principalement du haut Moyen Âge[3].

Le *Hou Han shu* 後漢書 (Histoire des Han postérieurs) et le *Tongdian* 通典 (Somme des institutions) constituent les sources principales sur les révoltes de la période s'étendant des Printemps et automnes jusqu'aux Han de l'Est. Les premières offensives de populations *man* ont lieu sous les Zhou, généralement dans des périodes de faiblesse des pouvoirs Zhou ou localement Chu. Ces derniers répliquent seuls ou parfois accompagnés d'alliés Man, qui sont souvent en première ligne :

> Les Man profitèrent du déplacement vers l'Est [de la capitale] du roi Ping [des Zhou en 771 av. J.-C.] pour lancer des attaques contre le pays de Zhou. Le marquis Wen de Jin offrit son aide au roi, et avec l'aide des hommes de Gong, marquis de Cai, il attaqua et vainquit les Man. Au temps du roi Wu de Chu (VIII^e^-VII^e^ siècles av. J.-C.), aidés par le vicomte de Luo, des Man attaquèrent les troupes du Chu, et tuèrent le général Qu Xia. Lorsque le roi Zhuang de Chu monta sur le trône (613 av. J.-C.), la population criait famine et l'armée était décimée et affaiblie. Les Man les attaquèrent une seconde fois. Comme par la suite les armées de Chu se ressaisirent, les Man se soumirent à leur autorité et revinrent dans le giron du Chu. Après la bataille de Yanling (*ca.* 575 av. J.-C.), les Man s'allièrent au roi Gong de Chu pour attaquer le royaume de Jin. Lorsque Wu Qi assista le roi Dao, ils annexèrent les Yue du Sud et s'emparèrent [des régions] de Dongting et Cangwu. Le roi Zhao de Qin chargea Bai Qi d'attaquer Chu. Il le fit, il s'empara des Man, et

[1] *Sui shu*, 82.1838-1839.
[2] Georg Simmel, *La Forme de l'histoire et autres essais*, p. 27.
[3] Pour une chronologie des révoltes *man* de la région de Wuling, voir Wang Wan-chun, « Hanmo Sanguo Changsha zuqun guanxi yu daxing yanjiu zhiyi – Hanmo bufen », p. 69.

établit la commanderie de Qianzhong. Lorsque les Han prirent le pouvoir, elle fut renommée Wuling.

平王東遷，蠻遂侵暴上國．晉文侯輔政，乃率蔡共侯擊破之．至楚武王時，蠻與羅子共敗楚師，殺其將屈瑕．莊王初立，民飢兵弱，復為所寇．楚師既振，然後乃服，自是遂屬於楚．鄢陵之役，蠻與恭王合兵擊晉．及吳起相悼王，南并蠻越，遂有洞庭、蒼梧．秦昭王使白起伐楚，略取蠻夷，始置黔中郡．漢興，改為武陵．[1]

À la suite de l'incorporation des Man par le Chu, puis par le Premier empire, un immense saut chronologique gomme la période des Han de l'Ouest et l'intermède des Xin 新 (9-25) de Wang Mang 王莽 [2]. Les révoltes des Man n'ont vraisemblablement pas été suffisamment importantes pour être mentionnées, signe apparent d'un calme social et d'une ferme mainmise du pouvoir. Ensuite, le *Hou Han shu* se concentre fort logiquement sur les Han de l'Est (25-220). D'importantes rébellions embrasent Wuling 武陵 (notamment à la frontière actuelle entre le Hunan et le Guizhou, le long de la rivière Yuan), et les Man infligent une défaite cinglante à l'armée chinoise en 48, au cours d'une rébellion qui n'est ensuite contenue que par le général Ma Yuan 馬援 (†49)[3]. De nouvelles attaques contre les symboles de l'empire et les dépositaires de son pouvoir ont lieu entre 76 et 80, puis, « à l'hiver de la quatrième année de l'ère Yongyuan (92) du règne de l'empereur He, Tan Rong et des Man de la Lou et de la Li se rebellèrent, brulèrent des relais de poste, tuèrent des petits fonctionnaires, jusqu'à ce que les forces armées de la commanderie les attaquent et les soumettent » (和帝永元四年冬，漊中、澧中蠻潭戎等反，燔燒郵亭，殺略吏民，郡兵擊破降之)[4]. Toujours sous les Han de l'Est, la fin du IIe siècle connaît une recrudescence d'insurrections. Les attaques se répètent, à partir de 153, puis entre 157 et 180, et sous les Trois royaumes, principalement dans les commanderies de Changsha et Jiangxia, qui passent sous contrôle *man*. Durant la seconde moitié du IIe siècle, depuis leur base de Yiyang 益陽, entre Changsha 長沙 et le lac Dongting 洞庭, ils pillent et tuent des fonctionnaires, et finissent par pénétrer dans

[1] *Hou Han shu*, 86.2831, et Annexe 2.7 ; l'introduction aux notices sur les Man du *Tongdian* (187.5040-5041) contient une chronologie fort utile des premières interactions entre Man et pouvoir chinois.
[2] Le *Tongdian* fait état de révoltes, mais ailleurs, au royaume de Yelang 夜郎 (entre Yunnan et Guizhou). *Cf. Tongdian*, 187.5041.
[3] Voir *Hou Han shu*, 86.2832, Annexe 2.9, Rafe de Crespigny, *Generals of the South : The Foundation and Early History of the Three Kingdoms State of Wu*, p. 8, et Hans Bielenstein, « The Restoration of the Han Dynasty, Vol. III : The People », p. 67-73, qui en offre une description extrêmement détaillée.
[4] *Hou Han shu*, 86.2833, et Annexe 2.11.

Changsha[1]. Rafe de Crespigny lie ces actions des alentours de Changsha à l'affluence croissante de la « colonisation » chinoise. Celle-ci est accompagnée de troubles qui s'étendent jusqu'aux monts Nanling 南嶺 au Sud, avant que l'espace ne soit pacifié par l'armée chinoise en 164[2]. À Jiangxia dans le nord du Jingzhou, les Man sont également source de désolation :

> Au cours de la deuxième année de l'ère Jianning du règne de l'empereur Ling (169), les Man de Jiangxia se révoltèrent, et les forces de la province et de la commanderie les réprimèrent et ramenèrent le calme. Durant la troisième année de l'ère Guanghe (180), les Man de Jiangxia se rebellèrent à nouveau. Ils s'allièrent avec Huang Rang, un brigand de Lujiang, et menant plus de cent mille hommes, ils attaquèrent quatre districts et s'en emparèrent. Ils y furent la cause de calamités durant de nombreuses années. Lu Kang, gouverneur du Lujiang, les réprima, et les survivants se soumirent ou s'enfuirent.
>
> 靈帝建寧二年，江夏蠻叛，州郡討平之．光和三年，江夏蠻復反，與廬江賊黃穰相連 結，十餘萬人，攻沒四縣，寇患累年．廬江太守陸康討破之，餘悉降散．[3]

En 186, les Man de Wuling se révoltent dans toute la commanderie, puis sont ramenés au calme[4]. En 188, ce sont les Man de Ba 巴 qui, profitant des troubles générés par le mouvement des Turbans jaunes (Huangjin 黃巾), se soulèvent[5]. Sous les Han de l'Est, la plupart des insurrections ont donc lieu au début de la dynastie, probablement en raison de l'instabilité du nouveau régime, et à la fin, alors que l'organisation impériale commence à se déliter, et que des calamités naturelles extraordinaires se produisent au Nord. Les insurrections des Man sont-elles la cause ou bien la conséquence de la déliquescence du pouvoir à la fin du II^e^ siècle ? Les textes indiquent qu'ils en seraient la cause. La littérature transmise semble lier la fin des Han à la montée en puissance des généraux et gouverneurs provinciaux (en fait des seigneurs de la guerre), et à des mouvements comme la révolte des Turbans jaunes en 184, ou au mouvement taoïste des Cinq boisseaux au Sichuan. Ceux-ci fragmentent l'Empire en zones indépendantes, entre elles, et à l'égard du pouvoir central. Il est frappant de constater que les révoltes se multiplient jusqu'à la prise de contrôle de Liu Biao 劉表 (142-208) au Jingzhou. De manière générale, les Man sont véhéments lors de périodes de faiblesse du pouvoir

[1] D'autres attaques se produisent en 162 sous la houlette de Fa Shi 法氏, probablement un Man de Wuling, et sont réprimées par Feng Gun. Voir *Hou Han shu*, 86.2833-2834, et Annexe 2.14.
[2] Voir *Hou Han shu*, 86.2833-2834, Annexe 2.14, *Hou Han shu*, 8.303-313, et Rafe de Crespigny, *Generals of the South : The Foundation and Early History of the Three Kingdoms State of Wu*, p. 9.
[3] *Hou Han shu*, 86.2841, et Annexe 2.30.
[4] *Hou Han shu*, 86.2833-2834, et Annexe 2.14.
[5] *Hou Han shu*, 86.2843, et Annexe 2.34.

impérial ou lorsqu'ils l'affaiblissent eux-mêmes. À l'inverse, lorsqu'un homme fort prend le contrôle de la région, ils sont calmes, car tenus.

Un extrait de la biographie de Huang Gai 黃蓋 (d.i.), célèbre général du Wu, présente les Man de Wuling comme des êtres courageux mais maîtrisant peu l'art de la guerre. La supériorité des armées du Wu est évidente, et les Man finissent par s'y soumettre :

> Huang Gai était un homme austère et résolu doublé d'un exceptionnel meneur d'hommes. (…) [Après 213], les barbares Man de Wuling se rebellèrent ; ils attaquèrent la préfecture. On y nomma donc [Huang] Gai comme gouverneur. À l'époque, les forces militaires de la commanderie ne comptaient que cinq cents hommes. Conscient qu'ils ne seraient pas de taille à affronter tous les Man, [Huang Gai] ouvrit les portes de la ville, et la moitié des rebelles s'y engouffra. Les Man furent battus, des centaines de têtes furent coupées, et les survivants s'enfuirent dans leurs villages. Huang attaqua leurs chefs, et pardonna à ceux qui se soumirent. L'attaque commencée au printemps s'était terminée à l'été, les troubles étaient totalement pacifiés, les chefs tribaux des lointaines régions de Ba, Li, You et Dan avaient adopté une conduite probe, [Huang Gai] recevait leurs honneurs et leurs visites, et les frontières de la commanderie étaient redevenues paisibles. Plus tard, des bandits montagnards attaquèrent le district de Yiyang dans la commanderie de Changsha, et Huang Gai à nouveau les dompta et rétablit la paix.
>
> 蓋姿貌嚴毅，善於養眾．(…) 武陵蠻夷反亂，攻守城邑，乃以蓋領太守．時郡兵才五百人，自以不敵，因開城門，賊半入，乃擊之．斬首數百，余皆奔走，盡歸邑落．誅討魁帥，附從者赦之．自春訖夏，寇亂盡平，諸幽邃巴、醴、由、誕邑侯君長，皆改操易節，奉禮請見，郡境遂清．後長沙益陽縣為山賊所攻，蓋又平討．[1]

En dehors de cet événement, la période des Trois royaumes (220-265) compte peu de soulèvements notables incluant les Man, particulièrement lorsque la région est sous le mandat du Shu. Préparant son assaut contre le Jingzhou qui aura lieu en 221, Liu Bei 劉備 (161-223) envoie Ma Liang 馬良 (186-222) former une alliance avec les Man de Wuling contre le Wu[2]. Cette entreprise n'est pas couronnée de succès, et Ma Liang meurt isolé l'année suivante, en même temps qu'un chef *man*, Sha Moke 沙摩柯, signe du ralliement effectif des Man au Shu dans le cadre de ce conflit[3]. Début 231, quelques insurrections contre le Wu ont lieu à Wuling chez les Man des Cinq ruisseaux. Elles sont rapidement réprimées par les futurs généraux Pan Jun 潘濬 († 239) et Lü Dai 呂岱 (161-256), qui pacifient durablement la région. Il faudra tout de même trois années à Pan Jun, transfuge du Shu, pour mettre les Man hors d'état de nuire[4]. La plupart de ces

[1] *Sanguo zhi*, 55.1285.
[2] *Sanguo zhi*, 39.983.
[3] *Sanguo zhi*, 58.1347, et Zhou Pinru, *Liuchao Jingzhou de fazhan – yi diyu zhengzhi wei zhongxin*, p. 149.
[4] *Sanguo zhi*, 53.1253, et Achilles Fang, *The Chronicle of the Three Kingdoms, volume I*, p. 337, 442.

insurrections ont lieu dans l'ouest du Jingzhou, dans les commanderies de Wuling et de Nan, à la frontière stratégique avec le Shu. Ce facteur est à prendre en compte dans l'analyse des rapports qu'entretiennent les Man avec le Wu et le Shu, et le Wu avec le Shu. Il signifie également le rôle que jouent les Man, dans la mainmise du Wu, dernier État à tomber dans les mains des Jin. Les Man sont donc utilisés par les puissances les unes contre les autres : ainsi de Zhou Fang 周魴, gouverneur de Poyang 鄱陽 au Yangzhou, qui n'hésite pas en 228 à utiliser les Man de sa région pour tromper le Wei[1].

Sous les Jin de l'Ouest, de graves évènements ont lieu en 303 au Jingzhou, où Zhang Chang 張昌 († 304) se soulève à la tête des Man de Yiyang 義陽 (à la limite de Jiangxia, au nord du Jingzhou). Il fédère trente mille hommes auxquels il promet un changement dynastique, repousse les Chinois et s'empare de Jiangxia, avant d'envahir l'Est[2]. La révolte gagne bientôt plusieurs provinces, mais Tao Kan et d'autres, dont Ge Hong 葛洪 (283-343), vainquent Zhang Chang en 304, sans que la région soit pour autant totalement pacifiée ; de nouvelles attaques ont lieu à Jiangxia en 307[3]. En dehors de ces quelques soulèvements, Les Man ne semblent pas se distinguer outre-mesure durant la période des Jin de l'Ouest comme de l'Est. Les violences concernent principalement le pouvoir local et les réfugiés[4], et l'emphase est il est vrai portée sur les États et révoltes barbares du Nord (Guerres des Huit princes, Seize royaumes des Cinq barbares, etc.). Historiquement, les faits marquants semblent avoir plutôt lieu au Nord durant cette période.

Les révoltes *man* secouent à nouveau le pays sous les Liu Song (420-479). Cette période concentre d'ailleurs le plus grand nombre de soulèvements enregistrés de tout le haut Moyen Âge. En 442, Xiao Daocheng 蕭道成 (427-482), futur fondateur des Qi du Sud, est envoyé à l'âge de quinze ans réprimer les Man autour de la rivière Han[5]. À partir du deuxième tiers de la dynastie, les attaques des Man se multiplient :

> La dix-huitième année (441) [de l'ère Yuanjia 元嘉], Tian Xiangqiu et d'autres Man attaquèrent et détruisirent Louzhong et pillèrent le peuple. Yi Ji, inspecteur du Jingzhou et prince de Hengyang, fit envoyer l'aide camp Cao Sunnian pour les défaire, il emprisonna plus de cinq cents hommes et [l'administrateur Zong 宗] Jiaozhi fut démis de ses fonctions. La vingt-quatrième année (447), les Man Dangyang [du district] de Linju dans la commanderie de Nan entrèrent en rébellion,

[1] *Sanguo zhi*, 60.1390, et Zhou Pinru, *Liuchao Jingzhou de fazhan – yi diyu zhengzhi wei zhongxin*, p. 150.
[2] *Jin shu*, 4.100.
[3] *Jin shu*, 100.2612-2614, et Zhou Pinru, *Liuchao Jingzhou de fazhan – yi diyu zhengzhi wei zhongxin*, p. 157.
[4] *Cf. infra*, chapitre IV.1.4.
[5] *Nan Qi shu*, 1.1-3, et David Graff, *Medieval Chinese Warfare. 300-900*, p. 91.

et laissèrent Linju sous le contrôle de Fu Sengji. Le gouverneur du Jingzhou et prince de Nanqiao [Liu] Yixuan envoya Wang Chen, l'Aide de camp supérieur préposé à la défense de la capitale, pour les détruire.

十八年蠻田向求等為寇，破漊中，虜略百姓．荊州刺史衡陽王義季遣行參軍曹孫念討破之，獲生口五百餘人，免矯之官．二十四年南郡臨沮當陽蠻反，縛臨沮令傅僧驥．荊州刺史南譙王義宣遣中兵參軍王諶討破之．[1]

Si la répression du pouvoir chinois apparaît unilatérale et sans merci, il ne faut pas pour autant négliger l'impact et l'impression de désolation que peuvent provoquer les razzias *man*. Sur la soixantaine d'années qu'aura duré la dynastie des Liu Song, le pouvoir impérial n'en aura finalement contrôlé le territoire qu'une vingtaine d'années, les Man en prenant même la possession durant les vingt dernières années[2] :

Au milieu de l'ère Daming (460-461) du règne de Shizu (empereur Xiaowu 孝武), Xiang Guanghou, un Man originaire de Jianping (Wuling), prit Xiachuan (Trois gorges) par la force. Wang Ji, gouverneur de Badong, et Zhu Xiuzhi, gouverneur du Jingzhou, lancèrent leurs troupes contre Guanghou, qui se replia au niveau de la rivière Qing (Bleue)[3]. La rivière était distante de Badong d'un bon millier de *li*. À la même période, les Man des quatre commanderies de Badong, Jianping, Yidu et Tianmen se livrèrent au brigandage, les populations des commanderies s'enfuirent, jusqu'à ce qu'il ne reste plus un seul habitant. La situation s'aggrava au cours des règnes des empereurs Taizong (465-472) et Shun (477-479). Bien qu'ils envoyèrent des troupes, ils ne purent arrêter les Man et le Jingzhou devint pour cette raison une terre de désolation.

世祖大明中，建平蠻向光侯寇暴峽川，巴東太守王濟、荊州刺史朱修之遣軍討之，光侯走清江．清江去巴東千餘里．時巴東、建平、宜都、天門四郡蠻為寇，諸郡民戶流散，百不存一，太宗、順帝世尤甚，雖遣攻伐，終不能禁，荊州為之虛敝．[4]

Ce passage est révélateur de la mainmise exercée par les Man autour du cours moyen du fleuve Bleu, et notamment des commanderies situées dans le nord et l'ouest de la région. Cette prise de pouvoir a pour effet de « vider » le Jingzhou de ses habitants pendant de nombreuses années, en dépit de l'augmentation significative des unités administratives au Jingzhou entre les Jin de l'Est et les Liu Song[5]. Cet accroissement se trouve en partie lié à la réduction de la taille des commanderies et à celle de la taille du Jingzhou sous les Liu Song et les Qi du Sud. Cet effet de loupe doit donc nuancer l'importance du « vide ».

---

[1] *Song shu*, 97.2396.
[2] A. Lycas, « Représentation et intégration dans l'empire des populations Man du Jingzhou en Chine classique », p. 506.
[3] Affluent du fleuve Bleu, elle prend sa source aux monts Qiyue 齊岳 (sud-ouest de l'actuel Hubei).
[4] *Song shu*, 97.2397.
[5] Hans Bielenstein, « The Six Dynasties, Vol. II », p. 162-163.

Tandis qu'au Nord, les Tuoba Wei consolident leur pouvoir, sous les Qi du Sud les Man contrôlent montagnes et vallées dans les provinces de Jingzhou, Xiangzhou, Yongzhou, Yingzhou et Sizhou, et étendent ainsi leur influence sur les territoires à cheval entre les deux régimes ; les révoltes sont toujours nombreuses, et en 480, « devant les soulèvements répétés des Man, l'Empereur crée pour les contrôler la province de Bazhou, en prenant sur le Jingzhou et le Yizhou » (上以群蠻數為叛亂，分荊、益置巴州以鎮之) [1]. Par la suite,

> Au cours de la troisième année (485) [de l'ère Yongming 永明], Chen Shuang et Li Da attaquèrent et pillèrent commanderies et districts à la tête des Man de Xiangchuan. L'inspecteur régional Lü Anguo tenta de les réprimer, mais ses efforts restèrent vains. Durant la quatrième année (486), l'inspecteur régional Liu Shilong lança une vaste offensive et ramena enfin la paix. La cinquième année (487), les Man de Yongzhou et de Sizhou s'allièrent aux ennemis du Nord (le Wei) afin d'aider le rustre Huan Tiansheng à fomenter des troubles.
>
> 三年湘川蠻陳雙、李答寇掠郡縣，刺史呂安國討之不克．四年刺史柳世隆督衆征討乃平．五年雍、司州蠻與虜通，助荒人桓天生為亂．[2]

Conséquences logiques d'années de frictions dans les régions du Sud, la fin des Liang et le début des Chen sont marqués par la prise de pouvoir effective de chefs locaux et des élites méridionales, ainsi que par la promotion à des postes militaires importants de chefs man[3]. Cette évolution explique sans doute la réduction du nombre de révoltes *man* durant cette période. Toutefois, n'imaginons pas pour autant que des chefs *man* contrôlent seuls la région. Celle-ci reste autant entre les mains d'une élite locale et de Commandants militaires (*xiaowei* 校尉) qui n'hésitent pas non plus à défaire régulièrement des Man rebelles (ici des Lao), pour consolider leur pouvoir à l'échelle régionale (伐獠以自利)[4].

La notice sur les Man du *Sui shu* insiste sur leur caractère belliqueux et le fait qu'ils aient rarement fait partie de la Chine[5]. Toutefois, comme nous l'avons vu au chapitre III dans un paragraphe du traité géographique consacré au Jingzhou, l'accent est aussi bien mis sur la surabondance des Man que sur leur assimilation parmi les populations chinoises à la fin de la période de division et sous les Sui[6]. Sous les Tang, après

---

[1] *Zizhi tongjian*, 135.4237, traduction inédite de François Martin.
[2] *Nan Qi shu*, 58.1008.
[3] Chen Yinque, *Wei-Jin Nanbeichao shi jiangyan lu*, p. 200, 206.
[4] *Tongdian*, 187.5041. Voir aussi les biographies de Xu Shipu 徐世譜 (*Chen shu*, 13.197) et Hou Zhen 侯瑱 (*Chen shu*, 9.153).
[5] *Sui shu*, 82.1831.
[6] *Sui shu*, 31.897, et *supra*, chapitre III.2.3.

l'instauration des *jimi zhou* 羈縻州 (les « préfectures autonomes », qui comprennent notamment le Qianzhong 黔中) durant l'ère Zhenguan 貞觀 (627-650), un calme relatif règne quarante ans durant jusqu'à la fin du règne de l'empereur Xuanzong 玄宗, en 859. Cette accalmie contraste avec les révoltes précédentes[1]. Il ne faut toutefois pas uniquement se focaliser sur les Man, car au VIII[e] siècle bon nombre de mutineries locales surviennent, à l'initiative du petit peuple.

Certaines révoltes sont internes et propres au Jingzhou, d'aucunes en proviennent avant de se propager, et d'autres ne font qu'y passer. Des Han jusqu'aux Dynasties du Sud et du Nord, la province est, même de manière intermittente, un foyer de rébellion, principalement de populations *man*. Les Man gagnent du terrain lorsque le pouvoir central est faible, et sont généralement ramenés au calme lorsque les commanderies passent sous le joug de puissants seigneurs locaux, qui sont souvent des membres du clan impérial (comme Liu Biao ou Xiao Yi 蕭繹). L'extrême soin documentaire des descriptions apportées par le *Hou Han shu* et le *Song shu* contraste avec les insurrections émanant des Man relatées dans les autres histoires portant sur le haut Moyen Âge. Faute de documentation précise, il semble en tout cas que les révoltes *man* s'amenuisent avec le temps. Un autre facteur d'explication pourrait être la probable baisse d'importance politique du Jingzhou (et donc des Man) à partir des Liang. Ainsi de Zhu Maichen 朱買臣, gouverneur de Wuchang qui sous les Liang tente de convaincre l'Empereur de la faible importance culturelle et stratégique du Jingzhou en comparaison de Jiankang : « ce n'est qu'une position frontalière ! » (荊鎮邊疆)[2].

IV.1.2. Ordre et désordre : l'attitude des Man d'après les sources

Passons à présent aux circonstances, aux raisons et aux conséquences des révoltes. La façon dont sont constitués les groupes de populations, les relations entretenues par ces populations entre elles, et particulièrement leurs confrontations, sont précisément les éléments qui permettent de définir les groupes culturels. Cette définition est sans cesse remise en question par l'évolution de leurs relations et leur influence mutuelle[3]. Outre

[1] Wang Gungwu, « The Middle Yangtze in Tang Politics », p. 207.
[2] *Zizhi tongjian*, 165.5105.
[3] Développée par Fredrik Barth (« Introduction », p. 9-10) à propos de sociétés contemporaines, cette grille de lecture reste *mutatis mutandis* digne d'intérêt pour analyser les relations entre Man et Chinois.

l'assimilation d'un groupe par un autre, ces relations prennent place et forme, en fonction de l'aménagement des territoires et des frontières, source des nombreux conflits entre Chinois et Man. Quels sont les thèmes principaux mis en valeur dans les textes historiques traitant de périodes de troubles ? Tant du point de vue de l'histoire environnementale que politique, il s'agit traditionnellement du déclin moral d'une dynastie et de ses signes avant-coureurs : sécheresses, inondations, famines, attaques de populations frontalières, développement de potentats locaux.

La manière traditionnelle de structurer l'espace en Chine oppose, nous l'avons vu en première partie, un espace interne à un espace externe. Ce modèle évolue toutefois graduellement, et correspond à une vision textuelle valable certainement jusqu'aux Han, mais qui se modifie par la suite. Cette dichotomie spatiale est doublement régie par la soumission des populations non chinoises à l'ordre impérial. En effet, le champ lexical de la soumission présent dans les textes préimpériaux comme le *Yu gong* 禹貢 (Tribut de Yu) et le *Zhou li* 周禮 (Rites des Zhou) se construit en fonction de zones d'allégeances figées aux caractérologies afférentes. Il impose dès l'abord la soumission aux peuples des zones périphériques. Il existe cependant une différence fondamentale entre les populations du Sud et celles du Nord : au Sud les révoltes surviennent face à l'expansion chinoise au Jiangnan, tandis qu'au Nord et au Nord-Ouest (chez les Xiongnu 匈奴, les Rong 戎 et les Di 氐), les populations non chinoises ont lancé, depuis l'époque des Zhou de l'Ouest, des attaques de conquête directes contre les Zhou puis leurs successeurs. Les relations entre Man et Chinois ne se réduisent pas forcément à des affrontements binaires, entre révolte et soumission. D'après les textes, la soumission des Man s'effectue selon deux modalités : par l'influence chinoise graduelle et régulière, et par l'alliance originelle qui les lierait à l'État chinois depuis la haute Antiquité.

> À l'époque de Tang [Yao] et de Yu [Shun], une alliance fut conclue avec les Man. C'est la raison pour laquelle leur zone d'allégeance fut nommée « Yao » (alliée). Aux temps des Xia et des Shang, les Man devinrent progressivement une menace pour l'Empire à ses frontières. Une fois les Zhou au pouvoir, les membres de cette faction s'étaient grandement renforcés et s'étaient répandus partout. Souhaitant regagner sa souveraineté perdue sur les Man, le roi Xuan des Zhou (r. 827-781) ordonna donc à [son ministre] Fang Shu de mener une expédition au Sud contre les Man. De cet événement, le Poète évoqua « la soumission des Man à la majesté [de Fang Shu] ». [Le Poète] dit encore « Stupides sont les Man du Jingzhou qui

imaginent s'opposer à notre grand État[1] ». Cela démontre le pullulement des Man et explique que tout l'Empire s'opposa à eux.

其在唐虞，與之要質，故曰要服．夏商之時，漸為邊患．逮于周世，黨眾彌盛．宣王中興，乃命方叔南伐蠻方，詩人所謂「蠻荊來威」者也．又曰：「蠢爾蠻荊，大邦為讎．」明其黨红繁多，是以抗敵諸夏也．[2]

Inspiré par un poème du *Shijing* à la gloire de Fang Shu 方叔, cet extrait illustre la soumission des Man (et des Xianyun 獫狁) aux Zhou, représentés et personnifiés ici par la figure du sage ministre. L'Empire est unifié, et les Man désorganisés fourmillent. Le succès au combat des armées chinoises est à mettre au compte de la supériorité des valeurs chinoises face à la bestialité de barbares non organisés, une « soumission par la majesté » (*wei* 威), qui est une notion développée par la tradition légiste[3].

Comme nous l'avons analysé dans le chapitre précédent, la construction du mythe de Panhu établit d'emblée, outre une relation de vassalité, une volonté originelle chez les Man d'incorporation dans l'écoumène chinois, de « sinisation » selon la terminologie moderne. Édouard Mestre estime que les Man recherchaient l'assimilation auprès des Chinois, et que ces derniers leur accordaient[4]. Cette affirmation est présente dans le mythe historicisé transmis par les Chinois, et valable ensuite pour des périodes plus tardives. De même, les révoltes des Man ne sont pas à entendre comme des révolutions visant à établir un nouvel ordre, elles sont en majorité des attaques spontanées, ou des accès de fièvre en réaction à des injustices ponctuelles. La répétition de leurs attaques influe sur le caractère des populations locales et sur la perception qu'a l'historien de cette région. Le *Jin shu* offre ainsi plusieurs interprétations relatives au tempérament des Man et des populations du Jingzhou :

Jing a pour sens « puissant », on dit que le souffle y est impétueux. On dit également que *jing* signifie « circonspect ». En effet, les Man du Sud attaquent sans répit les gens [du Jingzhou]. Lorsque la Voie est là, ils sont les derniers à se soumettre, et lorsque le Voie est absente, ils sont les premiers à manifester leur puissance ; il faut donc s'en garder sans cesse. On dit encore que cette appellation proviendrait [du nom] des monts Jing.

荊，強也，言其氣躁強．亦曰警也，言南蠻數為寇逆，其人有道後服，無道先強，常警備也．又雲取名于荊山．[5]

---

[1] Les deux citations sont tirées d'un même poème du *Shijing*. Voir *Mao shi zhengyi*, 10-2.362-2, et la traduction de Séraphin Couvreur, *Cheu king. Texte chinois avec une double traduction en français et en latin, une introduction et un vocabulaire*, p. 203-206.
[2] *Hou Han shu*, 86.2830-2831, et Annexe 2.6.
[3] Voir *Hanfeizi jijie*, 52.470, et la traduction de Jean Levi, *Han-Fei-tse ou Le Tao du Prince*, p. 544.
[4] Édouard Mestre, « III. – Religions de l'Indochine », p. 110-111.
[5] *Jin shu*, 15.453.

Le Jingzhou ne connaît que peu d'inondations et pratiquement aucune sécheresse entre les Han et les Tang[1]. Alors que de nombreuses famines affectent l'ensemble du territoire à intervalles réguliers (capitales du Nord et régions irriguées par le fleuve Jaune), le climat relativement favorable du cours moyen du fleuve Bleu semble épargner le Jingzhou. Toutefois, des liens de causalité apparaissent en comparant les quelques famines répertoriées au Jingzhou, notamment sous les Han de l'Est. À la fin du VII[e] siècle av. J.-C., les Man profitent d'une grande famine pour attaquer le Chu[2]. À la restauration du pouvoir des Han, des famines se produisent au Sud tandis que le poids des Man de Wuling s'affirme[3]. Vers 80, une grande famine se déclare à Nanyang 南陽, et plusieurs insurrections se propagent un peu plus au sud, dans le nord de Wuling[4]. Au début du règne de l'empereur An 安 (r. 106-125), inondations, sécheresses et famines touchent le Sud. Les Man se révoltent alors en nombre à Bandun 板楯 et à Cangwu 蒼梧 [5]. À partir des années 190, alors que le Jingzhou est contrôlé par Liu Biao et que les famines se multiplient dans l'Empire, la province est épargnée par les soulèvements[6]. Des Jin de l'Ouest aux Chen, le nombre de famines diminue graduellement, et celles-ci concernent surtout le Nord et l'Est du pays. Au Sud, les famines s'avèrent plus rares, le terrain étant plus humide. Il arrive cependant que les famines du Nord aient un impact indirect au Sud, en raison des vagues de réfugiés, qui provoquent des révoltes. Cette chronologie succincte peut indiquer une corrélation relative entre catastrophes naturelles et sociales et troubles liés aux Man. Ces événements manifestent la fragilité du pouvoir impérial qui doit consolider son emprise face aux potentats locaux.

Il existe différents niveaux de perception d'un espace en passe d'être contrôlé. Quelle interprétation alors donner à l'attitude des Man ? Provoquent-ils ou répondent-ils ? En définissant le vocabulaire employé dans les sources pour décrire les réactions des Man, il est possible de déterminer le degré de légitimité de leurs attaques dans l'esprit de l'historien et la représentation qu'il en propose. « Le royaume de Changsha était une commanderie sous les Qin. La cinquième année de l'empereur Gao, il devint une

[1] Soit environ 10 % du nombre total d'inondations dans l'Empire pour la période. Voir Yao Shan-yu, « The Geographical Distribution of Floods and Droughts in Chinese History, 206 B.C.-A.D. 1911 », p. 367-370.
[2] *Hou Han shu*, 86.2831, et Annexe 2.7.
[3] *Hou Han shu*, biographie de Liu Xuan 劉玄 (十25), *Hou Han shu*, 11.467-476, et *Hou Han shu*, 86.2831, et Annexe 2.8.
[4] *Hou Han shu*, 43.1459, 86.2832 et Annexe 2.10.
[5] *Hou Han shu*, 32.1127, 86.2837 et Annexe 2.21.
[6] *Hou Han shu*, 67.2211, 81.2696.

principauté. [Wang] Mang le renomma 'Pacification des Man'. Il appartient à la province du Jingzhou » (長沙國，秦郡，高帝五年為國．莽曰填蠻．屬荊州)[1]. Ce passage démontre clairement que sous Wang Mang, au tournant de notre ère, la zone du Jingzhou est d'une part assimilée aux Man, c'est-à-dire considérée comme non chinoise, et que d'autre part elle est encore loin d'être contrôlée. De manière générale, il est question de soumettre les Man (dans les zones d'allégeance), de les pacifier, à travers les noms donnés aux circonscriptions dont ils dépendent et par les hommes d'armes qui y sont spécifiquement stationnés. Ces appellations concernent le registre de sens visant à les intégrer. Comme analysés au chapitre III, d'autres termes employés pour les déterminer (comme « voleurs », « brigands »), et des expressions assimilant leurs groupements à des grouillements d'insectes ou relevant du champ lexical de la désolation, concourent à forger des Man une image qui finit par être codifiée, et reprise de texte en texte.

Intéressons-nous à présent à l'habileté et à la ruse militaire dont les Man peuvent faire preuve. Sous les Han de l'Est,

> Après la restauration de [l'empereur] Guangwu (25), les barbares Man de Wuling avaient prospéré et gagné en puissance. Durant la vingt-troisième année de l'ère Jianwu (47), le père-esprit Xiang Chancheng et ses hommes établirent un repaire stratégique dans des endroits inaccessibles, et lancèrent de grandes offensives contre commanderies et districts. Guangwu ordonna au généralissime Liu Shang de recruter plus de mille hommes à Nan, Changsha et Wuling ; ils remontèrent la rivière Yuan en bateau jusqu'à Wuxi et attaquèrent Xiang Chancheng. Liu Shang avait mésestimé le danger que représentait l'ennemi. Les montagnes étaient encaissées et l'eau du fleuve agitée, ses bateaux ne purent le remonter. Les Man savaient que l'armée de Liu Shang n'avait à sa disposition que peu de vivres et qu'elle se trouvait éloignée de tout. En outre, comme [Liu Shang] ne connaissait pas la route à suivre, il se retrancha donc avec son armée dans un espace difficile d'accès. Une fois les vivres épuisés, les Man coupèrent l'accès aux armées de Liu Shang qui voulait se retirer. L'armée de Liu fut mise en déroute, jusqu'au dernier.
>
> 光武中興武陵蠻夷特盛．建武二十三年精夫相單程等據其險隘，大寇郡縣．遣武威將軍劉尚發南郡、長沙、武陵兵萬餘人，乘船泝沅水入武谿擊之．尚輕敵入險，山深水疾，舟船不得上．蠻氏知尚糧少入遠，又不曉道徑，遂屯聚守險．尚食盡引還，蠻緣路徼戰，尚軍大敗，悉為所沒．[2]

Les Man exploitent les paysages particuliers des commanderies du Jingzhou qu'ils connaissent bien : vallées encaissées, caprices des cours d'eau, maîtrise des passes. Leur science du combat et de la guerilla est adaptée à leur environnement. Ce passage prouve parmi d'autres à quel point le contrôle des voies de navigation était vital en Chine durant

[1] *Han shu*, 28B.1639.
[2] *Hou Han shu*, 86.2831-2832, et Annexe 2.8. Ces révoltes sont mentionnées par ailleurs chez Yü Ying-shih, *Trade and Expansion in Han China : A Study in the Structure of Sino-Barbarian Economic Relations*, p. 80-82.

le haut Moyen Âge. Depuis la plus ancienne attaque du Chu contre le Wu en 570 av. J.-C., à la Falaise rouge (Chibi 赤壁) en 208, de la rivière Fei 淝 en 383, à la bataille finale entre Sui et Chen à Nankin en 588, nombreux sont les grands combats décisifs qui se sont déroulés sur ou autour d'un fleuve. Le cours d'eau est à la fois frontière et moyen de combat. Les Man ont développé une science militaire tactique et stratégique réelle. En revanche, les Chinois avaient une médiocre connaissance de cette région.

Toutefois, les limites de la science militaire des Man ainsi que la loyauté de certains Man envers le pouvoir central ressortent dans d'autres passages. Entre 76 et 80, à la suite d'insurrections au Jingzhou, des recrutements sont organisés pour répondre à la menace *man*. Affranchis, Man et fonctionnaires sont enrolés et livrent une bataille victorieuse à Wuling qui a pour effet de pacifier la région[1]. La période des règnes des empereurs Ming 明 (r. 57-75) et Zhang 章 (r. 75-88), considérée comme l'âge d'or des Han de l'Est, voit donc l'empire reprendre la main dans tout le territoire, notamment dans le Grand Ouest. C'est à l'aune de ce contexte de reconquête générale qu'il faut comprendre les victoires sur les populations non chinoises de l'intérieur, en l'occurrence les Man. Il s'agit le plus souvent de victoires sans appel qui établissent définitivement la puissance gouvernementale. Elles sont dues à la puissance retrouvée et au bon usage par l'armée chinoise des Man, qui peuvent même être en retour récompensés de leurs mérites. Corollaire de ces actions, les armées chinoises obtiennent le plus souvent la soumission des Man. Ainsi, sous les Jin, en 376, « au troisième mois, les soldats de Qin attaquèrent Nanxiang et prirent la ville. Trente mille familles de Man des montagnes se soumirent » (三月，秦兵寇南鄉，拔之，山蠻三萬戶降秦)[2]. Après avoir pu conclure dans le chapitre III que les Man étaient des populations de l'intérieur, la chronologie de leurs révoltes semble indiquer que leur soumission au pouvoir n'était pas forcément acquise, en tout cas sur le long terme. Au début du V^e^ siècle, les Man du Jingzhou jouent ainsi un rôle important lors des rébellions de Sun En 孫恩 († 402) et surtout de Lu Xun 盧循 († 411), en aidant grandement les rebelles de ce dernier dans la construction de leur flotte au cœur des montagnes de Nanling[3]. Étant donné que la répression est généralement terrible, il semblerait logique que les révoltes *man* s'espacent puis s'amenuisent avec le

[1] *Hou Han shu*, 86.2832, et Annexe 2.10.
[2] *Zizhi tongjian*, 104.3273. Traduction inédite de François Martin.
[3] François Martin, « La Rébellion de Sun En et Lu Hsün (396-412) », p. 46.

temps. Celles-ci continuent pourtant, sous les Liu Song ou les Qi du Sud. Voici un exemple de répression, sous les Liu Song :

> Dan, prince de Sui, envoya à son tour une armée soumettre les Man du nord de la Mian, puis il lança des attaques soudaines contre les trois villages de Zhuoshan, Rukou et Shusong. Il en prit le contrôle, puis encercla les villages de Shengqian et Boyi. Les Man opposèrent une résistance de tous les instants, mais les soldats, montés sur des chevaux en armure, tiraient des flèches de tous côtés, infligeant de terribles pertes aux Man. Ils ramenèrent deux cents têtes et mille prisonniers, ainsi que quatre-vingt vaches et chevaux.
>
> 隨王誕又遣軍討沔北諸蠻，襲濁山、如口、蜀松三柴，剋之，又圍升錢、柏義諸柴，蠻悉力距戰．軍以具裝馬夾射，大破之，斬首二百級，獲生蠻千口，牛馬八十頭．[1]

Il semblerait que les raisons de leurs insurrections soient à chercher ailleurs[2]. Face à la répression chinoise, on prête donc aux Man la volonté de demander l'assistance militaire d'une puissance pour se défendre d'une autre, comme à Wuling en 221, lorsque les Man recherchent la protection du Shu contre le Wu[3]. Dotés d'un sens politique et d'un opportunisme certain, les Man utilisent sous les Qi du Sud le prétexte de l'invasion des Wei du Nord comme motif de leurs révoltes. Répandant la rumeur de la présence de l'ennemi Wei aux portes du fleuve Bleu, les Man lancent des attaques dans le nord du Jingzhou (commanderie de Wenyang 汶陽, au Hubei), qui s'ajoutent à celles du Wei, et profitent de surcroît de la démobilisation de l'armée des Qi du Sud. Une fois réprimés, d'aucuns acceptent de faciliter le passage des commerçants et voyageurs, d'autres préfèrent s'enfuir[4].

S'appuyant sur une forme de « tribalisme » *man* – au sens où ils forment des entités rivales plus qu'une ethnie soudée –, une méthode éprouvée par les officiels vis-à-vis des Xiongnu, des Yuezhi 月氏 et des Qiang 羌, consiste à « utiliser les barbares pour attaquer d'autres barbares » (*yi yi fa yi* 以夷伐夷)[5]. Les sources recèlent d'autres expressions synonymes, telles que « s'appuyer sur des barbares Man pour attaquer des barbares Man » (*yi Manyi gong Manyi* 以蠻夷攻蠻夷)[6]. Il s'agit en somme d'utiliser des Man contre d'autres Man (ou contre d'autres barbares). Dès les Han de l'Est, entre 115 et

[1] *Song shu*, 97.2397.
[2] *Cf. infra*, chapitre IV.2.
[3] Voir Achilles Fang, *The Chronicle of the Three Kingdoms, volume I*, p. 52, 76.
[4] *Nan Qi shu*, 58.1007-1008.
[5] Voir *Hou Han shu*, 16.609, 89.2953.
[6] *Han shu*, 49.2281. Voir également *infra*, chapitre IV.2.2.

116, des raids *man* sont étouffés par des Man « loyaux » recrutés par des officiels chinois[1]. Sous les Qi du Sud, plusieurs Man sont nommés à des postes de gouverneurs à titre probatoire. En 491,

> L'Administrateur d'Anlong Wang Sengxu lança une conscription et envoya Wan Minhe, chef du poste-frontière de Kuangcheng, prêter main-forte à huit cents villageois *man* dans leur attaque contre les Man d'un [autre] village de mille deux cents hommes ; Minhe fut défait par les Man et blessé au combat, durant lequel il perdit montures et armes, et les officiels suggérèrent qu'on le démette de ses fonctions.
>
> 安隆內史王僧旭發民丁，遣寬城戍主萬民和助八百丁村蠻伐千二百丁村蠻，為蠻所敗，民和被傷，失馬及器仗，有司奏免官．[2]

Ces appellations ne sont certes pas spécifiques aux Man du Centre ; on compte par exemple des « barbares gardiens-de-frontière » (*baosai manyi* 葆賽蠻夷)[3] diversement fédérés aux frontières du Grand Ouest chinois. Toutefois, la latitude d'utilisation des Man par le pouvoir chinois indique la force des localismes, qui supplantent les autres types d'allégeances. Les Man sont donc bien utilisés lorsque cela est nécessaire, en tant que main d'œuvre, corvéable et mobilisable, au même titre que peuvent l'être les paysans chinois. Ils comptent enfin leur lot de transfuges durant la période de division :

> Un Man de Xiyang du nom de Tian Yizong reçut à l'époque de Shen Youzhi[4] un poste de commandeur en récompense de ses actions, et fut nommé protecteur des édifices du prince de Linchuan. Toutefois, dévoilant son visage de traître, il se rendit aux ennemis du Nord (Wei), qui en firent leur inspecteur du Yuzhou de l'Est. La troisième année de l'ère Jianwu (496), les Wei envoyèrent Yizong attaquer le poste-frontière de Longcheng dans le Sizhou, mais il fut défait par le chef du Poste-frontière, Zhu Sengqi.
>
> 西陽蠻田益宗，沈攸之時，以功勞得將領，遂為臨川王防閤，叛投虜，虜以為東豫州刺史．建武三年，虜遣益宗攻司州龍城戍，為戍主朱僧起所破．[5]

Sous couvert de distinguer une spécificité *man*, ces élements historiques dressent en fait le portrait des quelques Man que le récit historique retient. Leur description est en de nombreux points similaire à celle des gens du commun. Ils peuvent donc se trahir mutuellement entre Man, et passer d'un camp à l'autre. En fin de compte, quelle différence existe-il par rapport aux anecdotes concernant de plus ou moins petits fonctionnaires chinois figurant dans les histoires contemporaines ? Certains ont de

---

[1] *Hou Han shu*, 86.2833, et Annexe 2.11 ; voir aussi Charles Holcombe, « Early Imperial China's Deep South : The Viet Regions through Tang Times », p. 141.
[2] *Nan Qi shu*, 58.1009.
[3] *Shiji*, 110.2895.
[4] Sur Shen Youzhi 沈攸之 († 478), voir *infra*, chapitre VI.4.3.
[5] *Nan Qi shu*, 58.1009.

l'importance, d'autres moins, et suivent tout autant le cours de l'histoire mouvementée de la période, se trouvant mentionnés au détour d'une anecdote ou d'une insurrection qui les extrait temporairement de l'anonymat.

IV.1.3. Conquêtes et contrôle : généraux, gouverneurs et éducateurs

Il apparaît judicieux de se pencher sur la figure de quelques agents d'influence, en première ligne lors des conflits qui les opposent aux Man. Les généraux importants personnifient une Chine individualisée, qui tend dans les textes à s'opposer de manière binaire à celle de peuples indistincts. Le général peut alors être vu comme un homme providentiel. Il est le premier élément de l'implantation chinoise, celui qui apporte l'ordre par les vertus militaires à une région. Il est suivi par des gouverneurs et des éducateurs. Ces lettrés, qui peuvent parfois concilier ces deux fonctions, apportent quant à eux l'ordre par leur administration sage et les vertus civilisatrices de l'éducation. L'envoi de généraux et la nomination de fonctionnaires généralement aguerris constitue un élément de compréhension du système des relations entre centre et périphérie[1].

Les notices sur les Man sont autant des histoires de leurs rébellions que celles des militaires chargés de les mettre au pas. Certaines de leurs tergiversations se font jour, notamment sur la nature de la réponse qu'ils doivent apporter. Le degré de militarisation de la région est une mesure du danger qu'on lui prête du côté chinois. Comme le montre la carte suivante, nous pouvons parler d'espace réticulé à propos des provinces éloignées, maillées comme le Jingzhou par la distance entre garnisons impériales.

[1] Zhou Pinru, *Liuchao Jingzhou de fazhan – yi diyu zhengzhi wei zhongxin*, p. 74.

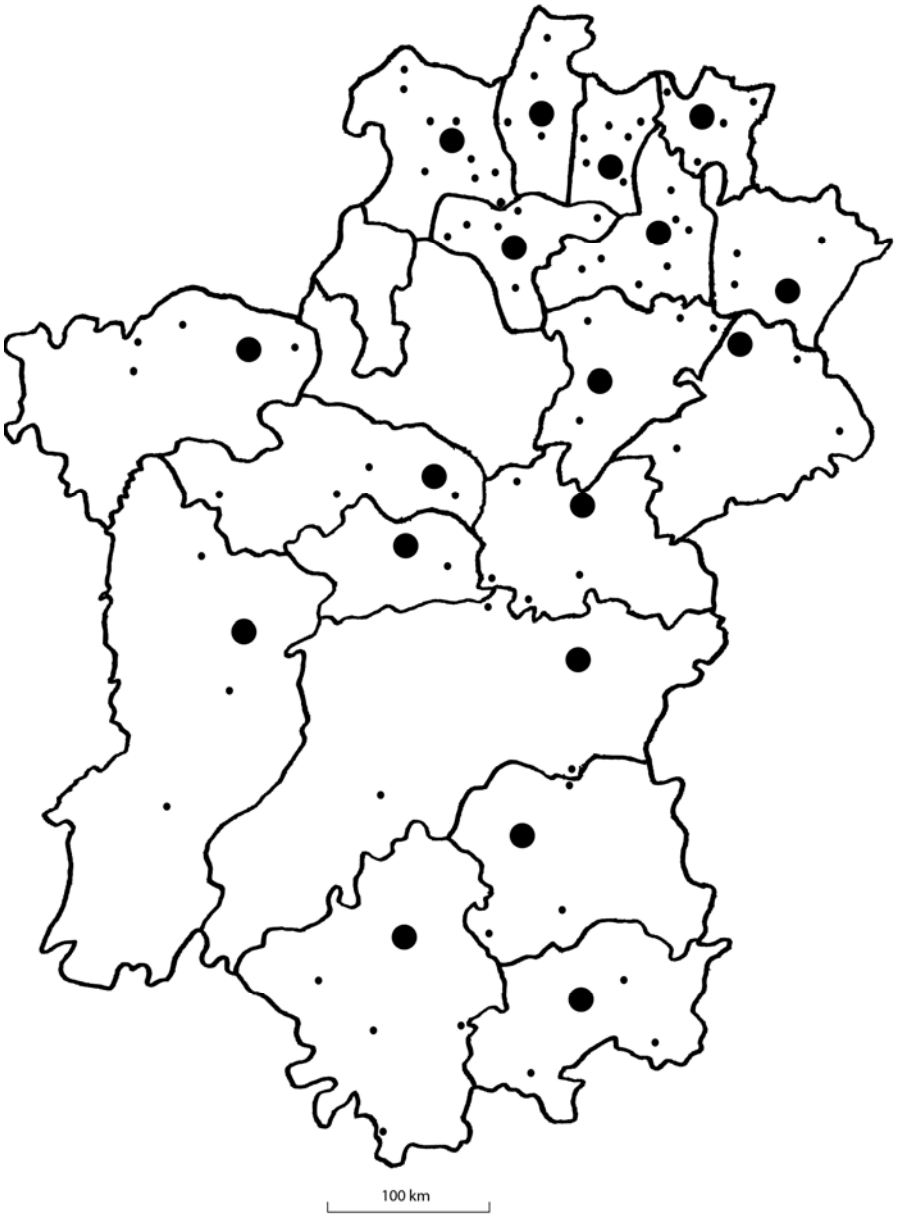

Figure n°15 : Carte schématique des sièges de commanderies et de districts sous les Sui
(Source : d'après Tan Qixiang, *Zhongguo lishi ditu ji*, vol. 5)

Des postes de Commandants militaires sont créés durant la période de division pour superviser les Man du Jingzhou[1]. À une époque antédiluvienne, la conquête légendaire des territoires frontaliers du Shu est attribuée au général Wu 吳, le chef des Quanrong 犬戎 dont il est question dans la notice sur les Man du *Hou Han shu*. Conséquence de cette conquête, il aurait anéanti au passage les Man des Cinq ruisseaux[2].

[1] Charles Holcombe, « Early Imperial China's Deep South : The Viet Regions through Tang Times », p. 141.
[2] *Hou Han shu*, 86.2829, Annexe 2.1-2, David White, *Myths of the Dog-Man*, p. 153.

Sous les Han de l'Est, le Général dompteur de vagues (*fubo jiangjun* 伏波將軍) Ma Yuan conquiert à la tête de ses troupes le Sud, mais meurt affaibli au printemps 49, à la suite d'une victoire contre les Man de Wuling. Néanmoins, ce succès contribue à pacifier durablement la région[1]. Avant cela, Ma Yuan s'allie en 42 aux Man du Jingzhou pour aller pacifier les régions plus méridionales, foyers de révoltes. Domaine des sœurs Zheng 徵 (T'rung en vietnamien), le Jiaozhi échappe au contrôle des inspecteurs et gouverneurs chinois jusqu'à ce que Ma Yuan vienne y soumettre les derniers survivants de son attaque. Il déplace ensuite les meneurs de l'insurrection à Lingling 零陵 [2]. La personnification du pouvoir chinois entre les mains de quelques généraux modèles, tel Ma Yuan combattant les sœurs Tr'ung à l'aide de conscrits du Jingzhou, impose bien l'action militaire comme préalable indispensable à la pacification d'un espace originellement non contrôlé, mais qui se doit de l'être, en raison de sa position géographique. À la fin de la dynastie des Han, les officiels chinois semblent à nouveau désemparés quant à la manière de mettre les Man au pas. Comme le dit un officiel, la nécessité d'un homme fort et providentiel se fait pressante, sans quoi les Man en profiteraient pour se révolter : « Ayant observé que la commanderie [de Jiangling] ne bénéficiait d'aucune protection, les barbares Man [de Wuling] en ont profité pour y pénétrer » (蠻夷見郡無徼備，故敢乘閒而進)[3]. Alors que gouverneur et inspecteur s'en sont enfuis, le calme ne revient que lorsque des généraux comme Feng Gun 馮緄 († 167) y sont envoyés. Ses premières victoires lui font obtenir le prestigieux titre de Général des chars et des cavaleries (*Maqi jiangjun* 馬騎將軍), puis il est envoyé plus au Sud pour accomplir son action. Après avoir pacifié Wuling, il retourne triomphalement à la capitale, mais suite à son départ du Jingzhou les troubles reprennent, preuve de l'importance de son rôle militaire[4]. Ces interventions ponctuelles ne règlent pas ces problèmes de manière permanente, car les guerrillas de mouvement des Man les font se déplacer de commanderie en commanderie durant presque toute la seconde moitié du II^e^ siècle de notre ère, jusqu'à la prise de contrôle de Liu Biao.

Terre de conquête, le Jingzhou est au centre des convoitises : Sun Jian 孫堅 attaque le Jingzhou et tue l'inspecteur Wang Rui 王叡 et le gouverneur de Nanyang

[1] Voir *Hou Han shu*, 86.2832, Annexe 2.9, et Rafe de Crespigny, *Generals of the South : The Foundation and Early History of the Three Kingdoms State of Wu*, p. 8.
[2] *Hou Han shu*, 86.2836-2837, et Annexe 2.20.
[3] *Hou Han shu*, 86.2833-2834, et Annexe 2.14.
[4] Pour une biographie de Feng Gun, voir *Hou Han shu*, 38.1280-1284.

Zhang Zi 張咨, avant que Liu Biao y soit officiellement nommé inspecteur[1]. À la suite des combats entre les Trois royaumes pour la suprématie sur le Jingzhou, Pan Jun, une fois passé au Wu, gagne ses galons de général en soumettant Zhou Fang, qui avait pris la tête des Man à Wuling et menaçait la stabilité retrouvée du Jingzhou[2].

La période des Jin de l'Ouest est marquée par la prise de pouvoir des Gouverneurs militaires (*dudu* 都督), au détriment des inspecteurs[3]. Militaire d'extraction modeste originaire de Poyang 鄱陽 (Jiangxi), Tao Kan 陶侃 (259-334) jouit d'une grande puissance sous les Jin de l'Est. Il est nommé Administrateur en chef des Man du Sud (*Nan Man zhangshi* 南蠻長史) puis Protecteur général (*duhu* 督護) par Liu Hong, alors inspecteur et homme fort du Jingzhou. Il inflige en 303 une défaite sans appel à Zhang Chang 張昌 et obtient le titre de marquis de Dongxiang. Il accumule les titres honorifiques et est nommé Gouverneur afin de pacifier la région autour de Jiangxia et de Wuchang. Ses talents rhétoriques convainquent ses administrés de le suivre au combat et l'autorisent à justifier les frais afférents, lorsqu'il est question de combattre l'incursion au Jingzhou de Chen Hui 陳恢, frère de Chen Min 陳敏. Tao Kan transforme des bateaux de transport en navires de guerre en s'assurant du soutien populaire. Comme les succès s'accomplissent, le peuple comme les honneurs suivent. Ses seules défaites et revers politiques s'expliquent par des trahisons. En 313, ses stratégies victorieuses lui font obtenir la charge du Jingzhou. En tant que gouverneur, il est stationné à Mianjiang 沔江. Malgré une défaite en 314 à Linzhang, sa réputation, son art de la persuasion, voire de la manipulation, lui permettent d'obtenir des victoires sans combattre, comme en 315, lorsque son armée affronte celle de Du Tao 杜弢 au Xiangzhou. Toutefois, gagné par l'hybris des premiers succès, il reste parfois sourd aux avis extérieurs. Ainsi, n'écoutant pas son conseiller Lu Tian 魯恬, il se heurte aux ruses de Du Zeng 杜曾 (†319) qui lui inflige une défaite à Xiangyang[4]. Entre 318 et 321, il enchaîne les postes de commandement dans la région : Inspecteur et Gouverneur militaire du Jiangzhou, il s'occupe en 322 du gouvernement du Xiangzhou. Il est nommé par édit en 323 inspecteur du Jiaozhou puis est promu au titres de Général en chef qui soumet le Sud (*zhengnan da jiangjun* 征南大將軍) et de Commandeur inégalé dans les honneurs (*kaifu yi*

[1] *Hou Han shu*, 9.370, 74B.2419.
[2] *Cf. supra*, chapitre IV.1.1.
[3] Zhou Pinru, *Liuchao Jingzhou de fazhan – yi diyu zhengzhi wei zhongxin*, p. 91-95.
[4] *Zizhi tongjian*, 89.2822-2823.

tong sansi 開府儀同三司). Enfin, en 325, il est nommé Général en chef qui soumet l'Ouest (*zhengxi da jiangjun* 征西大將軍) et Gouverneur militaire pour les quatre provinces de Jing, Xiang, Yong et Liang, et gouverneur de Jingzhou. À la suite d'une énième victoire en 327 qui lui offre le duché de Changsha, il est au faîte de sa puissance, si bien qu'il songe à prendre le trône impérial, avant de se raviser rapidement[1].

Sous les Liu Song, les Aides de camp (*canjun* 參軍) Cao Sunnian 曹孫念 et Wang Chen 王諶 sont employés en 441 pour soumettre les Man de Tianmen 天門, qui s'étaient révoltés en raison d'une imposition trop forte[2]. En 461, le général Xiao Chongzhi 蕭沖之 est puni pour avoir « beaucoup dépensé et peu obtenu » (獲少費多) en tentant de réprimer les populations de Guiyang[3]. Figure moralement proche de celle de Tao Kan, Shen Qingzhi 沈慶之 (386-465) s'illustre à de nombreuses reprises face aux Man du Nord. Il est envoyé en tant que Général bâtisseur de majesté (*jianwei jiangjun* 建威將軍) pacifier les Man de la Mian qui s'étaient révoltés après des années de gestion harmonieuse sous Liu Daochan 劉道產 († 442). Il tue et capture plus de dix mille Man. Il reproduit la même opération en 445 : il en capture trente mille et en déporte dix mille à Jiankang. En 449, alors Aide de camp bâtisseur de majesté (*jianwei canjun* 建威參軍), il use de son expérience et de sa ruse pour les attaquer au dépourvu, alors que les Man sont retranchés dans les montagnes du nord de la Mian. En 450, il soumet les Man du Yongzhou, capture vingt-huit mille d'entre eux, puis construit des forts pour contrôler les Man de Danyang en les affamant. Son habileté lui permet d'être envoyé pour combattre les Wei du Nord, puis en 452 les Man des Cinq rivières, et il est nommé gouverneur militaire de Jiang, Yu, Jing et Yong. Alors qu'il avait pris sa retraite, il doit reprendre les armes pour battre des rebelles, puis d'autres Man en 460[4].

Sous les Qi du Sud, les Liang et les Chen, les généraux pacificateurs semblent s'effacer, du moins au Centre de la Chine. En effet, à partir du moment où les pouvoirs méridionaux se consolident, ce sont les gouverneurs qui prennent de l'importance[5]. C'est

[1] Voir sa biographie : *Jin shu*, 66.1768-1779.
[2] *Song shu*, 97.2396. Nous n'avons aucune autre information sur ces deux hommes d'armes. Cao Sunnian a pour nom Zeng 曾 dans le *Nan shi*, 79.1981.
[3] *Song shu*, 97.2397.
[4] *Song shu*, 77.1996-2004, et *infra*, chapitre VI.3.4., sur Shen Qingzhi et les Man des Cinq rivières.
[5] Notons que certains acteurs ont à la fois des responsabilités civiles et militaires.

aussi que le regard de l'historien se détourne des Man, car il n'est plus de notices consacrées aux Man de l'intérieur.

Outre l'appel régulier à des grands généraux, la fragilité du contrôle chinois sur ces régions est renforcée par le contraste entre une Chine administrative et pacifiée, et l'attention portée aux marches militarisées. Pour elles furent créés des Gouvernorats militaires (*dudu fu* 都督府), qui virent se succéder à leurs têtes des militaires aux titres évocateurs de Général dompteur de vagues ou Rempart de l'État (*fuguo jiangjun* 輔國將軍)[1]. Vers la fin des Jin de l'Ouest, ces derniers contrôlent depuis Jiangling un territoire très vaste, composé des provinces au Sud, à l'ouest et au nord du Jingzhou (Xiangzhou 湘州, Jiaozhou 交州, Guangzhou 廣州, Yizhou 益州, Ningzhou 寧州, Liangzhou 梁州, Yuzhou 豫州)[2]. Notons, dans le cas des régions de peuplement *man*, les titres de Commandant-protecteur de la garde palatiale des Man du Sud (*linghu Nan Man xiaowei* 領護南蠻校尉), Commandant-protecteur de l'armée pacificatrice des Man (*ling zhen Man hujun* 領鎮蠻護軍), Administrateur en chef des Man du Sud, Protecteur de l'armée pacificatrice des Man (*zhen Man hujun* 鎮蠻護軍), Administrateur en chef en charge de la pacification des Man (*buning Man zhangshi* 補甯蠻長史), Administrateur en chef pacificateur des circonscriptions Man (*ning Manfu zhangshi* 寧蠻府長史). Tous renvoient à des militaires en poste ou envoyés spécialement dans des régions à forte concentration *man*.

Le portrait de quelques généraux, gouverneurs et inspecteurs permet de mesurer leur rôle, significatif dans leur rapport aux Man et dans la manière qu'ils ont de gouverner, en appliquant ou non les politiques impériales. Une étude des origines sociales et géographiques des fonctionnaires aide à comprendre qui est placé où et surtout pourquoi. Il est ainsi possible de glaner des informations sur les stratégies de conquête et de contrôle du territoire, ainsi que sur la valeur accordée au Jingzhou. Est-ce que ce sont les élites locales qui contrôlent le territoire ou bien des fonctionnaires envoyés par l'administration centrale ou d'autres commanderies, qui n'y font qu'un passage ou alors s'y installent (et ont des héritiers) ?

[1] Voir Étienne Balazs, « Le Nouvel Empire : l'époque des Souei et des T'ang », p. 192, et notre glossaire en fin de volume.
[2] Yan Gengwang, *Zhongguo difang xingzheng zhidu shi. Wei-Jin Nanbeichao difang xingzheng zhidu*, p. 36-37.

Basées à Xiangyang 襄陽, les fonctions de Commandant militaire des Man du Sud, qui échoie à l'inspecteur du Jingzhou, et de Commandant militaire pacificateur des Man (*Ning Man xiaowei* 寧蠻校尉) sont créées sous les Jin, ainsi que les « Circonscriptions de protection des Man du Sud », les *Nan Man xiaowei fu* 南蠻校尉府, respectivement sous les règnes des empereurs Wu 武 (r. 141-87 av. J.-C.) et An 安 (r. 106-125)[1]. Prenant la suite des Envoyés aux pouvoirs spéciaux (*chijie* 持節) des Han, ils constituent la première tentative impériale de contrôle des Man. Ils ne sont pas exclusivement destinés à la mise au pas des Man, ils sont aussi une manière pour le pouvoir politique de réaffirmer son autorité au niveau local, tout en stabilisant ses frontières, prérogatives qui incombaient déjà aux Commandants militaires sous les Han[2]. Liu Hong 劉弘 (236-306) est nommé inspecteur du Jingzhou en 303, avec des attributions militaires importantes, dont celles de Gouverneur militaire et de Commandant militaire des Man du Sud (*Nan Man xiaowei* 南蠻校尉). Il y promeut l'agriculture et la sériciculture, et réduit punitions et taxes, signes d'une gestion exemplaire[3]. En utilisant les forces à sa disposition, dont Tao Kan (alors Administrateur en chef des Man du Sud), il doit pourtant s'y prendre à plusieurs reprises pour mettre un terme à la révolte de Zhang Chang[4]. Cet épisode et les suivants montrent que la fonction première des Commandants militaires des Man du Sud est bien de pacifier les régions peuplées de Man[5]. Elle est avant tout une fonction militaire, qui porte ainsi une double signification : les Man et leurs chefs posent problème, et la création de postes *ad hoc*, qui plus est confiés à des militaires aguerris, prouve que les autorités en ont conscience. Alors qu'un siècle plus tôt la plupart des officiers sont locaux sous Liu Biao, la donne est différente lorsque Liu Hong y est en place. Les agents sont désormais en grande majorité extérieurs au Jingzhou. Cette évolution, chez les gouverneurs civils comme militaires, montre donc une forme de militarisation voulue par les Jin de l'Ouest, ainsi que la volonté de placer des fonctionnaires directement envoyés par le pouvoir central, pour ainsi contrôler les Man par les armes[6]. Jusqu'aux Jin de l'Est, le principal système de contrôle militaire des Man est donc celui des « Circonscriptions de protection des Man

[1] *Tongdian*, 34.942.
[2] Wang Wan-chun, « Yi jun yu Man – Liang Jin shiqi de Manfu », p. 12-17.
[3] *Jin shu*, 66.1765.
[4] *Jin shu*, 66.1763-1764.
[5] Wang Wan-chun, « Yi jun yu Man – Liang Jin shiqi de Manfu », p. 22.
[6] Zhou Pinru, *Liuchao Jingzhou de fazhan – yi diyu zhengzhi wei zhongxin*, p. 119-123.

du Sud », qui s'insère dans celui des « commanderies et districts ». Ces préfectures, tout comme leurs Commandants militaires, dépendent des Gouverneurs militaires, basés alors à Xiangyang. À la fin des Jin de l'Ouest, les fonctions de gouverneur militaire, qui émerge sous Cao Cao, et d'inspecteur régional, sont de plus en plus souvent cumulées par la même personne, en raison de la montée des troubles dans la région du cours moyen du fleuve Bleu[1].

Le passage aux Jin de l'Est est marqué par une forme d'affaiblissement du pouvoir central au bénéfice des grandes familles (*menfa* 門閥), que l'emprise sur le Jingzhou des clans Wang 王, Yu 庾 et Huan 桓 vient confirmer. C'est la période d'instauration des « préfectures *man* » (*Manfu* 蠻府), placées sous la juridiction des gouverneurs de commanderies. Première figure de cette ère, Wang Dun 王敦 (266-324) est un membre de l'illustre clan des Wang de Langye 琅邪, et cousin de Wang Dao 王導 (276-339), homme d'État important du début des Jin de l'Est[2]. L'emprise de Wang Dun sur le Jingzhou débute officiellement en 318, lorsqu'il est nommé Inspecteur. Il est auparavant gouverneur du Yangzhou en 309, et réprime une rébellion de Wang Ru 王如 en 312 dans le nord du Jingzhou (celle-ci avait débutée en 310 en raison de l'afflux de réfugiés du Nord, qui suit la répression du soulèvement de Zhang Chang, et la mort de Liu Hong)[3]. Dès 313, il envoie des généraux comme Tao Kan ou Zhou Fang réprimer une première révolte de Du Tao 杜弢 († 315) dans le sud du Jingzhou. Ce soulèvement est une fois de plus dû à la multitude de réfugiés, cette fois en provenance des régions de Ba et Shu (province du Yizhou)[4]. Lorsque Du Tao est enfin vaincu en 315, Wang Dun contrôle six provinces. Avide de pouvoir, il finit par se retourner contre la Cour en 322, et s'empare de Jiankang. Zhou Pinru note une grande variété dans les origines des fonctionnaires en poste au Jingzhou sous Wang Dun. Ils sont originaires de toutes les provinces (avec toutefois une prédominance du Yangzhou, peut-être en raison du rôle qu'ils auraient joué dans l'accession au pouvoir de Sima Rui 司馬睿 ?)[5].

La période s'étendant entre les mainmises de Wang Dun et de Huan Wen 桓溫 (312-373) correspond à la prise de pouvoir de Yu Liang 庾亮 (289-340) et de son fils Yu

[1] Yan Gengwang, *Zhongguo difang xingzheng zhidu shi. Wei-Jin Nanbeichao difang xingzheng zhidu*, p. 35, 61.
[2] *Jin shu*, 65.1745-1754.
[3] Voir l'extrait dans la biographie de Wang Ru : *Jin shu*, 100.2618.
[4] Voir la biographie de Du Tao : *Jin shu*, 100.2621.
[5] Zhou Pinru, *Liuchao Jingzhou de fazhan – yi diyu zhengzhi wei zhongxin*, p. 127-129.

Yi 庾翼 (305-345). Basé à Xiangyang, ce dernier est nommé Commandant militaire des Man du Sud. Après avoir dominé la Cour jusqu'aux débuts du règne de l'empereur Cheng, Yu Liang se replie autour de Wuchang 武昌 après avoir tenté de contenir la révolte de Su Jun 蘇峻 († 328), qui envahit Jiankang à la fin de l'année 327. À la mort de Tao Kan, on lui octroie les provinces du centre et du Sud, ce qui lui permet de rester basé à Wuchang. Fort d'un contingent militaire important, il fomente une reconquête du Nord jusqu'à sa mort[1].

Huan Wen partage avec Wang Dun et Yu Liang le fait d'avoir exercé un pouvoir très important à partir de 350, au point d'être une menace pour l'équilibre dynastique. Ambitieux, il lance des attaques contre le Cheng-Han 成漢 en 346, et ramène la région du Sichuan dans le giron de l'Empire. À l'échelle locale, il contrôle notamment le Jingzhou à la suite de la mort de Yu Yi, avec lequel il entretenait du reste d'amicales relations[2]. Son clan « règne » sur le Jingzhou durant une centaine d'années. Pour le gouverner, Huan Wen comme ses successeurs s'entourent, contrairement à Wang Dun, d'une écrasante majorité d'officiers et de fonctionnaires originaires du Jingzhou[3].

En 383, l'issue de la bataille de la Fei permet la réaffirmation du pouvoir central, et marque en conséquence l'affaiblissement du pouvoir local. Le centre nomme ses envoyés locaux, à la suite de personnages comme Sima Daozi 司馬道子 et Liu Yu 劉裕 (363-422), le futur fondateur des Liu Song :

> C'est après les [dynasties des] Liu Song et des Qi du Sud que sont mises en place au Jingzhou et au Yongzhou ces fonctions de Commandants militaires chargés de la pacification des territoires [*man*], et que tous les chefs *man* sont fieffés de titres nobiliaires des Dynasties du Sud et du Nord.
>
> 宋齊以後荊雍二州各置校尉以撫寧之，群蠻酋帥互受南北朝封爵．[4]

Le poids central de Xiangyang continue de s'affirmer sous les Liu Song. Il est le cœur du pouvoir de la région, et accompagne le développement d'une élite locale qui supplante les fonctionnaires centraux envoyés[5]. C'est à cette époque également qu'apparaissent les « circonscriptions de pacification des Man du Sud » (*ning Man Xiaowei fu* 寧蠻校尉府). Outre la guerre, la transition entre les Qi du Sud et les Liang s'avère d'autant plus compliquée au Jingzhou que des inondations s'y produisent. La nomination

[1] *Jin shu*, 73.1915-1924.
[2] *Jin shu*, 98.
[3] Zhou Pinru, *Liuchao Jingzhou de fazhan – yi diyu zhengzhi wei zhongxin*, p. 133-135.
[4] *Tongdian*, 187.5041.
[5] Andrew Chittick, *Patronage and Community in Medieval China. The Xiangyang Garrison 400-600 CE*.

de Xiao Dan 蕭憺 (478-522) comme gouverneur militaire de plusieurs provinces dont le Jingzhou a pour vertu d'apaiser la situation. Grâce à sa rigueur gestionnaire, « les *tuntian* furent agrandis, les corvées réduites, et il s'enquit des familles de soldats tués et survint à leurs besoins » (廣屯田，省力役，存問兵死之家，供其乏困)[1]. Comme le souligne cet extrait du *Tongdian*, « la tâche principale des Commandants de royaumes subordonnés est de soumettre les barbares *man* » (又置屬國都尉，主蠻夷降者)[2].

Dans les provinces méridionales comme le Jingzhou, les critères d'étrangeté et d'allégeance existent, mais les populations prennent place dans un système social hiérarchisé. Quand on ne peut soumettre un rival, on le fieffe ! Les chefs de clans et chefs *man* (Manqiu 蠻酋), auxquels étaient auparavant accordés des titres purement honorifiques entretenant l'illusion d'une puissance symbolique, gagnent en autonomie et en puissance. Leur rôle devient notable, principalement à partir des Jin de l'Est. Ainsi de l'instauration de circonscriptions qui sont spécifiquement destinées aux Man sous les Jin de l'Ouest, les « circonscriptions de protection des Man du Sud[3] ». Toutefois, ce sont surtout des titres d'apparat donnés à des chefs de villages, qui les confirment dans des prérogatives qu'ils avaient déjà. Quelle est leur place dans la hiérarchie nobiliaire, et quel est leur pouvoir ? Cette situation correspond au *yi yi zhi yi* 以夷治夷, « s'appuyer sur des barbares pour administrer des barbares », qui est le pendant gestionnaire du *yi yi fa yi* 以夷伐夷[4]. Bien qu'élaboré à l'origine dans le cadre des « Préfectures autonomes » (*jimi zhou* 羈縻州) que nous n'étudions pas ici, le concept s'applique dans le cadre de la nomination de chefs de populations méridionales. Il leur donne un statut légal et leur permet de contrôler leur peuple en asseyant leur légitimité, tout en étant donc eux-mêmes contrôlés par l'État chinois. Ainsi de Zhang You 張游, un Man de Jiuzhen 九真 dans le Grand Sud (actuel Vietnam), auquel un titre prestigieux de « Prince rallié aux Han » (*Gui Han lijun* 歸漢里君) est donné après qu'il a pacifié d'autres Man au Sud de l'Empire, qu'il « soumet en les attirant par la civilisation » (慕化內屬)[5].

Sous les Liu Song, il arrive que des chefs *man* soient nommés pour calmer les révoltes. Ces nominations offrent des informations sur l'organisation des régions que les

[1] *Zizhi tongjian*, 145.4516, traduction inédite de François Martin.
[2] *Tongdian*, 33.916.
[3] Wang Wan-chun, « Yi jun yu Man – Liang Jin shiqi de Manfu », p. 12-13.
[4] *Cf. supra*, chapitre IV.1.2.
[5] *Hou Han shu*, 86.2836, Annexe 2.19.

Man contrôlent. Ainsi, vers 466, lorsque l'empereur Ming 明 (r. 466-472) accède au pouvoir au mitan des insurrections *man*, ces derniers ont pris le pouvoir au centre du Jingzhou (à l'époque Yingzhou 郢州). Ils se proclament dans un premier temps, qui général, qui commandeur, et créent même les commanderies de Song'an 宋安 et Guangcheng 光城, qu'ils chapeautent. Ce n'est qu'à la toute fin des Liu Song que leurs titres sont en quelque sorte pérennisés (leurs fils en héritent), et que de vrais apanages comprenant une jouissance fiscale leur sont attribués[1]. Outre la victoire militaire, souvent loin d'être acquise, le gouvernement agit donc comme suit : il officialise la nomination d'un certain nombre de Man à des postes de gestion généralement *ad hoc*, à la tête de circonsriptions administratives également créées pour l'occasion. Les titres nobiliaires et fiefs qui leur sont attribués les inscrivent ainsi dans la hiérarchie sociale et justifient leur élévation. Ils sont le socle indispensable permettant de bâtir une organisation socio-politique. De plus, la nomination de chefs tribaux est fondamentale car elle crée un interlocuteur de rang suffisamment élevé pour pouvoir traiter (en tant que sujet, cela va sans dire) avec l'Empereur ou ses représentants :

> À l'époque des [Liu] Song on fieffa des marquisats aux Man de Xiyang : Gaoshan à Mei Chongsheng, Weishan à Tian Zhisheng, et Hanshan à Mei Jiayang. Lorsque Taizu (empereur Gao 高, Xiao Daocheng 蕭道成, r. 479-483) monta sur le trône, les autorités lui firent parvenir un mémoire suggérant d'abolir ces titres nobiliaires octroyés aux Man. Les grands ministres émirent l'avis suivant : « Les Rong et les Yi se sont vus attribuer des titres nobiliaires, action dont la raison s'est justifiée au fil des siècles. Les chefs de tribus transmettaient leur titre, et leurs vestiges étaient conservés par la dynastie précédente. Aujourd'hui la dynastie a changé, on a rectifié l'ancienne manière d'attribuer des titres, mais Meisheng et les autres ont conservé les décrets s'appliquant à leurs tribus. Il faut faire preuve de responsabilité dans la gestion des affaires, récompenser les hauts postes, et traiter de manière différente les rangs inférieurs. Nous croyons qu'il convient de conserver à l'esprit le rang des personnes concernées dès lors qu'il s'agit d'effectuer des nominations. » L'empereur décréta : « On peut le conserver pour lui. » Et Zhisheng fut donc élevé au grade de Général rempart de l'État, Gentilhomme brave comme un tigre, Gouverneur en charge de la protection de la Commanderie de Jianning, et il conserva ses titres [préalablement acquis] de Général et Marquis.
>
> 宋世封西陽蠻梅蟲生為高山侯，田治生為威山侯，梅加羊為扞山侯．太祖即位，有司奏蠻封應在解例，參議以：「戎夷疏爵，理章列代；酋豪世襲，事炳前葉．今宸曆改物，舊冊杓降，而梅生等保落奉政，事須繩總，恩命升贊，有異常品．謂宜存名以訓殊俗．」詔：「特留．」以治生為輔國將軍、虎賁中郎，轉建寧郡太守，將軍、侯如故．[2]

[1] *Song shu*, 97.2398-2399.
[2] *Nan Qi shu*, 58.1007.

Cet extrait indique que leur statut est modifiable au cas par cas. En l'occurrence, à Xiyang, dans les environs de Jiangxia, la crainte d'une rébellion consécutive au déclassement nobiliaire de Tian Zhisheng 田治生 pousse l'Empereur à ne pas modifier son statut, en dépit de la pression de ses ministres. Ceux-ci ne manquent pas de lui faire valoir la différence qui existe entre les populations non chinoises du Nord et les Man, tout en acceptant implicitement le fait que les Man peuvent désormais constituer une menace militaire et sociale réelle. Le fait de fieffer des Man ou de leur maintenir un fief permet donc d'acheter à peu de frais la paix sociale. À l'inverse, le risque est réel de rencontrer de vigoureuses réactions de la part des fonctionnaires chinois. Peu après la fondation des Jin de l'Est, lorsque des chefs de populations locales s'étaient présentés à la Cour pour obtenir un rang officiel en accord avec leur poids social, ils s'étaient vus rétorquer par un gentilhomme du secrétariat impérial que l'on « ne peut donner ainsi de titre militaire à des Yi ou des Mo » (夷貊不可假以軍號). L'Empereur aurait à nouveau eu la sagesse de ne pas suivre les recommandations de son conseiller et put ainsi ramener le calme parmi les Man en reconnaissant finalement leur importance[1]. Un autre exemple se présente sous les Liang. À la frontière avec le Wei, plusieurs clans de Man contrôlent un vaste ensemble de villages, commandant à plus de dix mille foyers. Prenant acte de leur importance, ils décident de s'octroyer les titres de Prince et bloquent passes et routes[2].

Sous les Han, Michael Loewe mentionne un Superintendant aux visites d'État à Chang'an (*da honglu* 大鴻臚), en charge des affaires liées aux peuples étrangers (et des fonctionnaires qui leur étaient préposés) ainsi que d'un bureau de l'interprétariat[3]. Peu de données concernant ce bureau ont été transmises. Cependant, ces informations prouvent le soin que la cour apporte aux relations avec les peuples non chinois, et la manière dont les échanges locaux et l'implantation chinoise sont facilités dans les territoires. Pour pouvoir intégrer, il faut donc être soi-même suffisamment implanté dans la région du peuple que l'on souhaite intégrer. En parallèle aux réflexions menées sur les coutumes des Man, cette sous-partie souligne également l'importance de l'éducation confucéenne et les transformations qu'elle peut opérer sur les populations qui se nourrissent de son enseignement : l'accès à l'harmonie rituelle et l'ordre social. Les sanctions et punitions

[1] *Nan Qi shu*, 58.1008.
[2] *Zizhi tongjian*, 150.4707.
[3] Michael Loewe, « Knowledge of Other Cultures in China's Early Empires », p. 77, et Michael Loewe, *The Government of the Qin and Han Empires, 221 BCE–220 CE*, p. 28.

prévues par la loi viennent compenser leur inefficacité lorsqu'il y a lieu, même si, dans le cas des Man, il arrive que la punition précède l'éducation. Le célèbre passage du *Guo yu* 國語 (Discours des royaumes) rejetant la possibilité d'éduquer les populations non chinoises ne semble plus d'actualité durant la période de division[1].

Pendant éthique de ces généraux et gouverneurs, nous trouvons dans les sources à partir des Han des portraits d'éducateurs, censés transmettre la voie et les vertus de l'enseignement confucéen. Figures morales confucéennes par excellence et à ce titre parangons d'humanisme, les éducateurs (souvent considérés comme des Officiers bienveillants (*xun li* 循吏), selon la classification accordée à certains dans les biographies officielles) constituent un sujet d'étude à part entière. Des temps les plus anciens, à travers l'exemple de Wen Weng 文翁 (litt. le « vénérable lettré »), administrateur du Shu sous les Han[2], aux projets autonomistes les plus modernes des éducateurs ruraux du XX^e^ siècle[3], les exemples ne manquent pas. Archétype du lien entre élite et masses chinoises ou étrangères, il représente le sage, et aussi celui qui, par l'éducation, transformera (*jiaohua* 教化) en sujet impérial le non Chinois. L'éthique confucéenne lui impose de remplir son rôle d'éducateur, même en terrain non civilisé[4]. Davantage que la transmission d'une éducation lettrée classique, son rôle se définit par une instruction dispensée envers des populations non chinoises. Ce rôle se trouve même institutionnalisé, à travers un titre comme celui d'Officier en charge de l'éducation (*wenxue yuan* 文學掾).

C'est Wang Mang qui établit en 6 av. J.-C. les premières écoles (*xuexiao* 學校) à l'échelle locale, soit au niveau des districts[5]. Sous les Han de l'Est, des académies privées provinciales sont déjà actives, en parallèle au Collège impérial (*Taixue* 太學) de la capitale. Au Jingzhou, le centre le plus important se situe à Xiangyang, sous l'égide de Liu Biao, et finit par remplacer le Collège impérial. Il y attire lettrés et étudiants, qui se mélangent aux clans locaux[6]. En revanche, ces académies ne concernent pas le petit peuple, et encore moins les Man. Les lettrés qui les animent se distinguent par une lutte contre des formes

---

[1] cf. *supra*, chapitre III.1.1., et Yuri Pines, *Foundations of Confucian Thought*, p. 43.
[2] Notons la célèbre citation de Ban Gu, estimant que « le raffinement du pays de Shu était dû à l'éducation transformatrice de Wen Weng » (巴蜀好文雅，文翁之化也). Voir *Han shu*, 89.3627.
[3] Lucien Bianco, *Les Origines de la Révolution chinoise, 1915-1949*, p. 205-220.
[4] Miyakawa Hisayuki, « The Confucianization of South China », p. 25, et Magnus Fiskesjö, « On the 'Raw' and the 'Cooked' Barbarians of Imperial China », p. 140.
[5] Yan Gengwang, *Zhongguo difang xingzheng zhidu shi. Qin-Han difang xingzheng zhidu*, p. 255.
[6] Yoshikawa Tadao, « Scholarship in Ching-chou 荊州 at the End of the Later Han 後漢 Dynasty », p. 3-11.

de divination occulte, au premier rang desquelles le chamanisme et les influences des croyances du pays de Chu. Dans sa jeunesse, alors qu'il est en poste à Wuling, Song Jun 宋均 (†76) met en place des écoles et interdit les sacrifices pour lutter contre le chamanisme et y apaiser les troubles. Il y est ensuite renvoyé pour stopper une rébellion de Man à Wuling en 48[1]. Que ce soit à Guiyang au cours du règne de l'empereur Guangwu 光武 (r. 25-57), avec le gouverneur Wei Li 衛颯 et son successeur Ci Chong 茨充, ou au IIe siècle de notre ère, avec l'inspecteur du Jingzhou Yin Zhen 尹珍 et Ying Feng 應奉 à Wuling, ces officiels tentèrent d'enseigner aux groupes autochtones les coutumes chinoises et les techniques agricoles[2] :

> À l'époque de l'empereur Huan, Yin Zhen, un homme né dans les confins de l'une des commanderies [de la région pauvre de Zangke 牂柯], était ignorant des rites et de la droiture. Il accompagna [l'auteur des *Explications et analyses des caractères*] Xu Shen et Ying Feng à Runan et reçut [leurs enseignements] en matière de Classiques et d'écrits apocryphes. Une fois son apprentissage accompli, il s'en retourna dans ses contrées pour transmettre son savoir, et c'est ainsi que les territoires méridionaux commencèrent à recevoir un enseignement. Zhen atteignit le grade d'inspecteur du Jingzhou.
>
> 桓帝時，郡人尹珍自以生於荒裔，不知禮義，乃從汝南許慎、應奉受經書圖緯，學成，還鄉里教授，於是南域始有學焉．珍官至荊州刺史．[3]

Les gouverneurs en poste dans les provinces frontalières qui étaient en contact avec les populations non chinoises pouvaient être cités pour leurs mérites lorsqu'ils « aidaient » les populations autochtones en les cultivant : apprentissage des rites de mariage, confection de tenues vestimentaires[4]. Plus au Sud, Xi Guang 錫光 et Ren Yan 任延 (5-68) sont d'autres exemples d'éducateurs ayant vécu sous les Han de l'Est. Ils se sont aventurés jusqu'au Vietnam, et y ont implanté des écoles pour éduquer selon les préceptes des textes anciens. Ils ont enseigné l'agriculture (comme la traction bovine) aux populations locales afin d'accélérer leur sinisation[5]. À l'instar de Chen Liang 陳良 du Chu cité par Mencius, qui s'imprégna de la voie du Duc de Zhou et de Confucius, et qui serait devenu un plus grand savant que les Chinois, il existe quelques exemples de

[1] Pour sa biographie, voir *Hou Han shu*, 41.1411-1414, et Rafe de Crespigny, *Generals of the South : The Foundation and Early History of the Three Kingdoms State of Wu*, p. 10.
[2] *Hou Han shu*, 76.2458-2460, Miyakawa Hisayuki, « The Confucianization of South China », p. 28, et Rafe de Crespigny, *Generals of the South : The Foundation and Early History of the Three Kingdoms State of Wu*, p. 9.
[3] *Hou Han shu*, 86.2845.
[4] Michael Loewe, *The Government of the Qin and Han Empires 221 BCE–220 CE*, p. 40.
[5] *Hou Han shu*, 86.2836, Annexe 2.19, et Michael Loewe, « Knowledge of Other Cultures in China's Early Empires », p. 81.

barbares adoptant les mœurs chinoises, qui prouvent la possibilité pour les barbares d'être éduqués, et battent en brèche les arguments ethniques[1].

D'autres écoles (*xueguan* 學官) sont bâties dans toutes les provinces sous les Jin. Lorsque Yu Liang est basé à Wuchang, il en établit une, qui ne survit pas à sa mort soudaine[2]. Alors qu'il n'est pas d'événement notable concernant les écoles provinciales sous les Liu Song, la période des Qi du Sud est plus riche en anecdotes. Ainsi de la biographie de Xiao Yi 蕭嶷, prince Wenxian 文獻 de Yuzhang 豫章, alors gouverneur militaire de plusieurs provinces dont le Jingzhou et le Xiangzhou (il cumule également les titres de général et d'inspecteur). Prenant la mesure du contexte particulièrement insurrectionnel côté *man*, il souhaite d'abord se rapprocher d'eux géographiquement, car il est « soucieux à l'idée que les Man changent d'idées [et se révoltent] » (慮其生心). Ensuite, il établit des écoles au sud-est d'un endroit appelé « Jardin [pour envoyés chinois] des Man du Sud » (Nan Man yuan 南蠻園), pour s'assurer de leur éducation et donc de leur pacification durable[3].

Un extrait du *Yanshi jiaxun* 顏氏家訓 (Instructions familiales du clan Yan) de Yan Zhitui 顏之推 (né en 531) relate l'histoire d'un Man, Tian Pengluan 田鵬鸞, qui désirait ardemment étudier. Il devient eunuque à l'âge de 14/15 ans. Avide de savoir, il se nourrit de toutes les lectures possibles, qu'il n'hésite pas à cacher dans sa manche pour pouvoir s'instruire en toutes circonstances. Yan Zhitui se rappelle avec émotion lui avoir fourni de nombreux encouragements. En fin de compte, l'empereur des Qi du Sud le promeut. Capturé par les Zhou du Nord, il les trompe pour sauver l'Empereur. Ses bourreaux lui coupaient les membres un à un, « ses mots et son expression étaient de plus en plus fermes » (辭色愈厲). Cet épisode révèle la vertu première de l'éducation et de l'étude (au cœur de l'ouvrage de Yan Zhitui), et le fait que même des Man puissent par l'éducation atteindre des vertus de fidélité (*zhong* 忠). Il fait dire à Yan Zhitui « qu'un jeune barbare *man* puisse atteindre par l'étude un tel degré de fidélité prouve que les généraux et ministres du Qi sont inférieurs à un esclave comme Jingxuan (le nom que lui donne l'Empereur, litt. « immense respect ») » (蠻夷童丱，猶能以學成忠，齊之將

[1] Paul Goldin, « Steppe Nomads as a Philosophical Problem in Classical China », p. 236.
[2] *Song shu*, 14.363-364. Voir aussi Yan Gengwang, *Zhongguo difang xingzheng zhidu shi. Wei-Jin Nanbeichao difang xingzheng zhidu*, p. 366.
[3] *Nan Qi shu*, 22.408.

相，比敬宣之奴不若也)[1]. Sous les Liang émerge un enseignement d'un autre type, celui de lettrés reclus (*yinshi* 隱士). À l'époque où il a notamment la charge du Jingzhou, Xiao Xiu 蕭秀 (475-518), jeune frère de l'empereur Wu 武 (r. 502-549), y fonde des écoles (*jingshe* 精舍) et convoque des lettrés reclus afin que ces derniers transmettent l'enseignement confucéen aux populations non chinoises[2]. Alors que la région est devenue le cœur économique de l'Empire, notons encore l'important nombre d'écoles officiellement soutenues par le gouvernement au Jiangnan au VIII[e] siècle[3].

L'éducation est donc une tâche que ces lettrés-fonctionnaires jugent inséparable de leur mission, que ce soit sous la forme de techniques agricoles nécessaires à la subsistance, de la consolidation d'un artisanat local, ou de l'apprentissage de normes morales confucéennes. Ces objectifs impliquent parfois l'interdiction pure et simple des coutumes locales. Aux débuts de l'empire, les éducateurs sont en effet dépositaires à l'échelle locale du mandat éducatif impérial. À partir de la période de division, outre une éducation religieuse dispensée dans des monastères à flanc de montagnes, ce sont les membres de familles nobiliaires qui les aident ou les remplacent dans la tâche d'éducation du peuple. Enfin, il apparaît que sous les dynasties méridionales, il n'y a pas plus d'écoles fondées au Jingzhou qu'ailleurs[4]. À l'exception des exemples édifiants présentés ci-dessus, l'action éducative est plutôt centrée autour des lettrés, et il convient de se garder d'y voir une forme d'évergétisme à l'endroit de populations non chinoises.

Quel que soit le contexte, les gestionnaires vertueux et ayant le sens de la justice connaissent invariablement des périodes de calme dans leurs circonscriptions. L'insistance sur cet aspect moral semble se confirmer dans les textes, où les révoltes *man* révélent des dysfonctionnements du pouvoir à l'échelle locale. Ces affections peuvent être corrigées par le comportement éthique des figures exemplaires que sont cerains éducateurs et gouverneurs. Ces derniers ne peuvent toutefois se substituer à chaque fois aux hommes d'armes (qui peuvent, rappelons-le à nouveau, être la même personne).

---

[1] Voir *Yan shi jiaxun jijie*, 3.192, et la traduction de Teng Ssu-Yü : Yen Chih-t'ui, *Family Instructions for the Yen Clan. An Annotated Translation with Introduction*, p. 73-74.

[2] Yan Gengwang, *Zhongguo difang xingzheng zhidu shi. Wei-Jin Nanbeichao difang xingzheng zhidu*, p. 367, Miyakawa Hisayuki, « The Confucianization of South China », p. 37, et Valérie Lavoix, « À l'école des collines : l'enseignement des lettrés reclus sous les Dynasties du Sud », p. 57.

[3] Charles Holcombe, « Southern Integration : The Sui-Tang (581-907) Reach South », p. 769. Sous les Ming, les « écoles communales » (*shexue* 社學) avaient aussi des visées tendant à civiliser les barbares, en tout cas pour celles d'entre elles qui étaient situées aux marges de l'Empire : Sarah Schneewind, *Community Schools and the State in Ming China*, p. 35-42.

[4] Yan Gengwang, *Zhongguo difang xingzheng zhidu shi. Wei-Jin Nanbeichao difang xingzheng zhidu*, p. 365-368.

Durant le haut Moyen Âge, les Chinois gouvernent donc toujours par les armes. Sous les Jin de l'Est, après la mort de Tao Kan, la répartition des postes de contrôle des Man est la suivante : les Commandants militaires des Man du Sud, basés à Jiangling, sont préposés au contrôle des Man de l'Ouest et du Nord (à Ju 沮, Zhang 漳, Tianmen 天門 et Jianping 建平), tandis qu'au Sud, les Protecteurs de l'armée pacificatrice des Man et les Protecteurs pacificateurs des contrées lointaines (*anyuan hujun* 安遠護軍) ont la charge de contenir au Nord les Man de Xiyang 西陽 et des Cinq rivières, et au Sud de Wuling[1]. À partir des Liu Song, on compte d'une part les Zuojun 左郡 (« commanderies des [Man de] Zuo »), réparties dans le Yuzhou 豫州, ainsi nommées afin de les distinguer des circonscriptions mises en place pour les Man méridionaux. D'autre part, les « Préfectures de pacification des Man » (*Ning Manfu* 寧蠻府), réparties sous les Qi du Sud dans le Hubei et une partie du Hunan sur le territoire de vingt-quatre commanderies, avaient leur siège à Xiangyang[2].

En somme, des Jin aux Liu Song, les hommes forts des clans ayant controlé le centre de la Chine, dont le Jingzhou apparaît comme le cœur névralgique, ont cumulé les fonctions de Gouverneur militaire et de Commandant militaire. Cet aspect, et le fait d'avoir donc un pouvoir officiel sur les Man à travers les circonscriptions qui leur sont dédiées, révèlent le lien entre ces personnages, leurs fonctions, les Man, et apportent un éclairage aux tentatives réussies ou avortées de prise de pouvoir. Ils informent enfin sur le primat du militaire dans les rapports avec les Man.

IV.1.4. Le Jingzhou, terre d'exil et de refuge

Le fait de parler d'intégration dans ce chapitre place d'emblée l'accent sur des rapports de force souvent militarisés. Toutefois, l'attitude des populations civiles face aux Man est un phénomène d'importance. Ces populations cherchent généralement à s'installer dans des conditions viables, et se retrouvent souvent en porte-à-faux, entre le pouvoir et les Man. Naturellement, les populations des régions du Nord ne sont pas les seules à être déplacées de gré ou de force. Toutefois, en se concentrant uniquement sur les Man, le risque est grand d'oublier que le peuple chinois, les gens du commun, mènent

[1] Wang Wan-chun, « Yi jun yu Man – Liang Jin shiqi de Manfu », p. 31.
[2] Hu Axiang, « Nanchao ning man fu, zuo jun zuo xian, li jun liao jun shulun », p. 180-181, 186.

une vie pratiquement similaire : ils sont l'objet d'un recensement, d'une surveillance et de punitions[1].

Cependant, ces nombreuses migrations sont aussi source de contacts, d'échanges et d'influences, le plus souvent des populations chinoises envers les peuples non Chinois. Néanmoins, ces échanges sont surtout documentés pour les États extérieurs de l'Extrême-Sud, avec lesquels des relations de vassalité claire sont établies :

> Lorsque Wang Mang prêta assistance au contrôle des affaires du pays, la principauté de Huangzhi située au sud du Rinan offrit des rhinocéros en tribut durant la seconde année de l'ère Yuanshi (2). Bien que le Jiaozhi contrôlât entièrement son territoire, et bien que [le système des] commanderies et districts y fût en place, les langues y étaient toutes fort différentes, et l'on devait traduire et retraduire à de nombreuses reprises pour se faire comprendre. Les hommes étaient comme des bêtes sauvages, ils ne distinguaient pas les jeunes des plus âgés. Leurs cheveux étaient rassemblés en un chignon et ils marchaient pieds nus. Leur unique vêtement consistait en une large pièce trouée qu'ils enfilaient par la tête. Par la suite, l'immigration de criminels des États du Centre les obligea à partager leurs habitats avec ces derniers et ainsi à apprendre progressivement leur langue, à se civiliser par l'apprentissage des rites.
>
> 逮王莽輔政，元始二年，日南之南黃支國來獻犀牛．凡交阯所統，雖置郡縣，而言語各異，重譯乃通．人如禽獸，長幼無別．項髻徒跣，以布貫頭而著之．後頗徙中國罪人，使雜居其閒，乃稍知言語，漸見禮化．[2]

Le pays des Man peut aussi être interprété comme un objet d'attraction ou de refuge : ne représente-il pas, dans les lectures traditionnelles du genre qu'est la poésie bucolique, une utopie poético-politique, fondée sur l'isolement, une société agraire harmonieuse ? Et par extension un modèle et un refuge pour lettré reclus ? Déjà, au cours de l'hiver de la vingt-sixième année du duc Zhao 昭 (516 av. J.-C.), le *Zuo zhuan* nous informe que : « Moi, homme dépourvu de qualités, j'ai été secoué, agité, banni, et je me suis réfugié chez les Man du Jingzhou. Je n'ai nulle part où aller » (思肆其罔極，茲不穀震盪播越，竄在荊蠻，未有攸厎)[3]. Comme le souligne également l'extrait suivant tiré du *Shiji*, les Man comme le Jingzhou constituent un refuge, voire le *topos* du refuge difficilement accessible (sans toutefois revêtir la valeur religieuse de centres tels que les monts bouddho-taoïstes Lu 廬 et Heng 衡), et qui est décliné ensuite dans les textes postérieurs :

> Le fils aîné de l'Ancien duc s'appelait Taibo et le puiné Yuzhong. [Son épouse principale] Taijiang donna naissance à son cadet, Jili, qui épousa Tairen. Ces

[1] Mark Edward Lewis, « Warring States : Political History », p. 646.
[2] *Hou Han shu*, 86.2836, et Annexe 2.18.
[3] *Chunqiu Zuo zhuan zhengyi*, 52.904-2. D'après la traduction de Séraphin Couvreur, *Tch'ouen ts'iou et Tso tchouan. Texte chinois avec traduction française. Tome troisième*, p. 415.

deux femmes étaient des épouses modèles, des signes de règne auspicieux entourèrent la naissance de Chang. L'Ancien duc dit : « Parmi ma descendance, qui d'autre que Chang prendra le pouvoir ? » Flairant que l'Ancien duc donnerait le pouvoir à Jili afin que ce dernier le transmette ensuite à Chang, Taibo et Yuzhong s'enfuirent chez les Man de Jing, se tatouèrent le corps et se coupèrent les cheveux, afin de céder la place à Jili.

古公有長子曰太伯，次曰虞仲．太姜生少子季歷，季歷娶太任，皆賢婦人，生昌，有聖瑞．古公曰：我世當有興者，其在昌乎？長子太伯、虞仲知古公欲立季歷以傳昌，乃二人亡如荊蠻，文身斷髮，以讓季歷．[1]

Ce passage du *Shiji* est important en ce qu'il traite de leurs premiers contacts, mais encore en raison du refuge que le pays des Man a constitué pour Taibo (太伯避歷，江蠻是適)[2], qui l'atteint après avoir dû traverser des « chemins aux branchages enchevêtrés » (葦路藍縷)[3]. Cette contrée est donc considérée comme un lieu de refuge situé à une distance raisonnable. Il relie les États centraux aux régions du Sud et du Wu, en même temps qu'il réduit leur menace[4]. En effet, dès les temps les plus anciens, la région n'est pas uniquement vue comme un lieu de perdition, on lui revendique également une proximité avec les États centraux. S'il ne doit pas être contrôlable par un État, un lieu de refuge doit néanmoins être atteignable par le réfugié potentiel. Le pays des Man est tout de même un refuge en raison de son extériorité, marqué par l'éloignement géographique donc, mais encore par un relief accidenté ainsi qu'un climat humide.

Les premiers échanges et mouvements humains entre le Nord et la région du Chu s'amorcent sous les Royaumes combattants, mais les installations de populations issues de la Plaine centrale sont faibles jusqu'à l'intermède de Wang Mang[5]. Les déplacements de la population chinoise vers le Sud prennent de l'ampleur à partir de la fin des Han, si bien qu'il se trouve autant d'habitants au nord comme au sud du fleuve Bleu sous les Sui et les Tang. Ainsi, la région du bassin du fleuve Bleu devient à la fois la ligne de démarcation entre le Nord et le Sud à la place du fleuve Jaune, et le nouveau centre de la société chinoise.

---

[1] *Shiji*, 12.115. Voir les traductions d'Édouard Chavannes, *Les Mémoires historiques de Se-Ma Ts'ien, tome premier*, p. 215-216, et de William Nienhauser, *The Grand Scribe's Records. Volume I, The Basic Annals of Pre-Han China, by Ssu-ma Ch'ien*, p. 57.
[2] *Shji*, 130.3306.
[3] *Shiji*, 40.1737.
[4] *Shiji*, 31.1445, et William Nienhauser, *The Grand Scribe's Records. Volume V.1, The Hereditary Houses of Pre-Han China, Part I, by Ssu-ma Ch'ien*, p. 2.
[5] Tan Qixiang, *Changshui ji, shang*, p. 363. Voir aussi *supra*, chapitre I.2.

Durant l'ère impériale, une première vague de migrations se produit donc durant et à la fin de l'interrègne de Wang Mang. Les réfugiés, fuyant notamment les rébellions locales, les grandes inondations du fleuve Jaune de l'an 11, ainsi que des invasions de sauterelles, quittent la région de Chang'an pour le Jingzhou, mais aussi le Yangzhou, le Liangzhou voire le Jiaozhi. Au Jingzhou, se réfugient notamment Liu Ping 劉平, un homme du Chu qui se terre dans les plaines alluviales suite à la chute de Wang Mang, et les chefs des « Troupes du bas Yangzi » (les « Xiajiang bing » 下江兵, ainsi nommées en raison du nombre important de réfugiés qui les composaient et qui se sont rassemblés au Sud), qu'étaient Wang Chang 王常, Cheng Dan 成丹, mais aussi Wang Kuang 王匡 et Zhang Ang 張昂, tous morts en 25 et qui s'étaient rassemblés à Nan et Nanyang[1].

Une seconde vague coïncide avec l'effondrement progressif des Han de l'Est. Outre les très célèbres Zhuge Liang 諸葛亮 (181-234) en 195 et Liu Bei (de 201 à 208), qui avaient déjà trouvé refuge auprès de Liu Biao 劉表 (142-208), de nombreux autres personnages de l'époque gravitent autour de ce dernier, figure centrale du début du IIIe siècle. Ces hommes fuient la cour et leur disgrâce pour se réfugier dans son fief du Jingzhou. Lointain descendant des Han de l'Ouest, Liu Biao y est nommé Inspecteur en 190, et s'installe à Xiangyang, pour y fonder un régime de fait indépendant. Les transfuges s'y pressent et se retrouvent sous son patronage notamment dans la pratique de l'exégèse, tandis que Liu Biao caresse le projet, qui jamais n'aboutira, de refonder le clan impérial des Liu[2]. Ces émigrés qui viennent se mettre à son service dans les années 190 sont parmi d'autres, Gan Ning 甘寧 et ses hommes, Han Ji 韓暨, Han Song 韓嵩, Handan Chun 邯鄲淳, Liu Cong 劉琮, Lou Fa 婁發, Meng Jian 孟建, Pei Qian 裴潛, Shen Mi 沈彌, Shi Tao 石韜, Xu Shu 徐庶, Sima Zhi 司馬芝, Wang Can 王粲, Wang Jun 王儁, Xun You 荀攸, Ying Rong 穎容, Yue Xiang 樂詳, ou encore Zhao Jian 趙戩 et Zhao Yan 趙儼. Au sein de cette cour hétéroclite de lettrés et de membres du clan de Liu Biao, tous sont des gens du Nord[3]. Ces personnages ne doivent pas faire oublier la masse anonyme de paysans, artisans et petits fonctionnaires ayant migré au Jingzhou.

[1] *Hou Han shu*, 11.467-468, 15.578.
[2] Andrew Chittick, « The Life and Legacy of Liu Biao : Governor, Warlord, and Imperial Pretender in Late Han China ».
[3] Zhou Pinru, *Liuchao Jingzhou de fazhan – yi diyu zhengzhi wei zhongxin*, p. 118.

Tous fournissent la preuve que cette région est un carrefour humain entre les différents États des Trois royaumes.

Dans les sources étudiées, le phénomène d'immigration resurgit durant la période de division. Le Jingzhou ne faisant pas partie des États du Centre, il devient au même titre que les montagnes et collines reculées un refuge potentiel pour fonctionnaires en disgrâce, traîtres et poètes, comme le suggère cet extrait d'un second poème de Wang Can : « Méconnaissable, la capitale occidentale avait sombré dans le chaos / Tigres et loups ravageaient tout sur leur passage / J'abandonnai alors les contrées du milieu / Et me retirai chez les Man du Jingzhou » (西京亂無象 / 豺虎方遘患 / 復棄中國去 / 遠身適荊蠻)[1]. Le drame est ici double : en sus de l'exil, le poète se retrouve dans les terres du Sud, l'espace des Man (蠻荊) répondant par un jeu d'opposition absolu à celui des États du Centre (中國)[2]. Sous les Liu Song, Bao Zhao 鮑照 (*ca.* 414-466) évoque régulièrement le déchirement que constitue son éloignement de la capitale, comme dans le poème intitulé « Dans la suite du prince de Linhai, je vais à Jing en partant de Xinzhu » (« Cong Linhai wang shang Jing chufa Xinzhu shi » 從臨海王上荊初發新渚詩)[3].

Sous les Jin, les inondations de 298 produisent l'effet inverse : les populations du Jingzhou sont amenées à se déplacer au Nord, au Hanzhong 漢中. Le mouvement des migrations entre le Nord et le Sud reprend néanmoins à partir de la transition entre Jin de l'Ouest et Jin de l'Est. Entre 303 et 306, lorsque Liu Hong est à la tête du Jingzhou, les réfugiés affluent :

> Il y avait à l'époque dans le Jingzhou plus de cent mille familles de réfugiés. Beaucoup d'entre eux, épuisés et affamés, s'étaient faits brigands. [Liu] Hong leur donna en abondance des terres et du grain, confia des charges aux plus sages d'entre eux, tout en les employant en fonction de leurs qualités respectives. À cette époque, de nombreux fonctionnaires dépendant du Bureau de la musique du palais s'enfuirent et trouvèrent refuge au Jingzhou, et certains les encourageaient à composer de la musique.
>
> 于時流人在荊州十餘萬戶，羈旅貧乏，多為盜賊．弘乃給其田種糧食，擢其賢才，隨資敘用．時總章太樂伶人，避亂多至荊州，或勸可作樂者．[4]

[1] Lu Qinli, *Xian-Qin Han Wei-Jin Nanbeichao shi*, p. 365. Ma traduction est adaptée de celle de François Martin : « Les Six Dynasties et les Sui (De la fin des Han à la fin des Sui, 196-618) », p. 171. Voir également les traductions de Ronald Miao, *Early Medieval Chinese Poetry. The Life and Verse of Wang Ts'an (A.D. 177-217)*, p. 130, et de Jean-Pierre Diény, « Lecture de Wang Can (177-217) », p. 294.
[2] Jean-Pierre Diény, « Lecture de Wang Can (177-217) », p. 297-298.
[3] Lu Qinli, *Xian-Qin Han Wei-Jin Nanbeichao shi*, p. 1290, et Michel Kuttler, *Le Poète Bao Zhao*, p. 482-483.
[4] *Jin shu*, 66.1766.

L'instabilité qui suit la mort de Liu Hong prouve la qualité de son attitude à l'égard des émigrés[1]. En 305, la révolte de Chen Min 陳敏 († 307) dans l'Est, au Yangzhou 揚州[2], puis celle de Wang Ru 王如 dans le nord du Jingzhou entre 310 et 312, et de Du Tao, couplées aux ravages causés par les Rébellions des huit princes (八王之亂), ont pour effet de déplacer quantité de populations du Nord vers le Sud, pour ce qui constitue le phénomène majeur de migrations de populations de la période. Lorsqu'un réfugié de l'Ouest du nom de Li Xiang 李驤 se révolte en raison des mauvais traitements reçus de la part des gens de Jingzhou et de Xiangzhou, la répression à laquelle participe Du Tao est terrible : femmes et enfants sont réduits en esclavage, huit mille hommes sont noyés, et « la détresse des réfugiés en fut accrue » (流民益怨忿)[3]. En effet, les débuts du IV[e] siècle, qui correspondent à la transition entre Jin de l'Ouest et Jin de l'Est, sont marqués par un mouvement massif de réfugiés au Sud du Fleuve. Yang Lien-sheng estime que jusqu'à deux millions de personnes auraient fui le Nord, principalement dans la direction de Jiankang[4]. Sous les Jin de l'Est, des foyers se reconstituent au nord du Jingzhou, autour de Jiangling, poussant plus encore les Man dans les montagnes[5] :

> Vers la fin des Jin [de l'Ouest], à mesure que la prospérité diminuait, les violences et les pillages augmentaient. À la suite de la révolte de Shi [Le] et Liu [Yuan], les populations de Man craignaient de n'avoir plus d'endroit où vivre. Ainsi, avec tous leurs congénères ils migrèrent progressivement au Nord, [s'établissant] au nord de Luhu (Henan), s'abritant dans les piémonts et les vallées. Les deux anciennes capitales [de Nanyang et Luoyang] étaient abandonnées et avaient fini par ressembler à un monceau de ruines.
>
> 至晉之末，稍以繁昌，漸為寇暴矣．自劉石亂後，諸蠻無所忌憚，故其族類，漸得北遷，陸渾以南，滿於山谷．宛洛蕭條，略為丘墟矣．[6]

En 399, les frères de Yang Quanqi 楊佺期 († 399), un général qui avait affronté Huan Xuan, se réfugient parmi les Man[7]. En 410, Liu Yi 劉毅 († 412), un autre général en bute à Huan Xuan 桓玄 (369-404) et qui à l'époque soutient Liu Yu, futur fondateur des Liu Song, traverse le territoire des Man pour échapper aux troupes lancées à sa poursuite, après sa défaite écrasante face à Lu Xun 盧循 sur l'île de Sangluo 桑落, au nord-est de la ville de Jiujiang ; le reste de ses troupes y est décimé par la faim et la

[1] Zhou Pinru, *Liuchao Jingzhou de fazhan – yi diyu zhengzhi wei zhongxin*, p. 124-125.
[2] *Jin shu*, 100.
[3] *Zizhi tongjian*, 87.2758.
[4] Yang Lien-sheng, « Notes on the Economic History of the Chin Dynasty », p. 115.
[5] Wang Wan-chun, « Yi jun yu Man – Liang Jin shiqi de Manfu », p. 25.
[6] *Wei shu*, 101.2246.
[7] *Jin shu*, 84.2202.

fatigue[1]. En 419, alors que le Jin est moribond et que son père vient de mourir, Sima Chuzhi 司馬楚之 (390-464), l'un des derniers membres du clan impérial présentant encore quelque danger dans la conquête du pouvoir de Liu Yu, se réfugie brièvement chez les Man de Yiyang 義陽 et de Jingling 竟陵, avant de passer au Nord[2]. À chaque fois qu'il est évoqué dans les textes en tant que refuge, le Jingzhou n'est pas mis en avant comme province administrative, en tant que commanderie chinoise qui serait politiquement légitime, mais bien en tant qu'espace naturel des Man. Les importantes migrations de populations *man* méritent mention, comme par exemple celle de 401, au cours de laquelle deux mille familles de Man de la Ju et de la Zhang sont déplacées depuis la région de Xiangyang au-delà de la rive sud du fleuve Bleu, et que la commanderie de Wuning 武寧 est créée spécialement pour eux[3].

L'hostilité du pays des Man n'est pas univoque, car bien souvent la région offre des côtés positifs pour les Chinois. Outre l'idéal animiste et érémitique que ces contrées peuvent symboliser, elles sont, à la suite du précédent personnalisé par Taibo, un refuge récurrent pour des officiers ou des aristocrates en fuite, qu'ils souhaitent disparaître ou se soustraire à l'imposition. En dehors des réfugiés politiques, le Jingzhou est un refuge aussi pour les Chinois qui trop pauvres pour payer l'impôt, gagnent la montagne où les Man sont hors de portée des gouvernements locaux. Au nord-est du Jingzhou, les régions *man* sont considérées comme des refuges pour transfuges, comme Sima Heishi 司馬黑石, l'un des derniers représentants du clan impérial des Jin, dont d'autres membres s'étaient déjà réfugiés au Nord :

> Durant la vingt-huitième année de l'ère Yuanjia (451), les Man de Xiyang tuèrent Liu Tai, magistrat de Nanchuan, ainsi que toute sa famille. La vingt-neuvième année (452), plus de deux mille Man de Xincai attaquèrent la garnison de Dalei. Ils s'emparèrent des navires, publics comme privés, qu'ils firent sombrer dans le lac. Un homme, Sima Heishi, se réfugia parmi les Man, et se livra ensuite avec eux au brigandage.
>
> 元嘉二十八年西陽蠻殺南川令劉臺，并其家口．二十九年新蔡蠻二千餘人破大雷戍，略公私船舫，悉引入湖．有亡命司馬黑石在蠻中，共為寇盜．[4]

Donnant un tableau des migrations pour l'équivalent du seul Hunan, Tan Qixiang démontre pourtant une très faible migration allogène jusqu'aux Song[1]. De même, pour la

[1] *Jin shu*, 85.2208.
[2] *Wei shu*, 37.854-855.
[3] *Jin shu*, 99.2590.
[4] *Song shu*, 97.2398.

province actuelle du Hubei, qui correspond au nord du Jingzhou historique, les statistiques démographiques indiquent une diminution régulière de la population recensée, entre les Jin de l'Ouest et les Tang. La population passe en dessous des 500 000 habitants sous les Liu Song alors qu'elle dépassait le million sous les Jin, chiffre qu'elle atteint de nouveau sous les Tang[2]. D'un point de vue chronologique, la majeure partie des événements a lieu sous les deux dynasties Jin. Ensuite, ce sont des transfuges individuels qui maillent la fin du haut Moyen Âge de leurs coups d'éclat, alliances et trahisons. Ces mouvements impliquent une cohabitation entre peuple et déplacés chinois, et les Man. Elle se mesure à l'aune de la capacité des gouverneurs à satisfaire les uns et les autres, et à ne pas donner l'impression de favoriser un parti au détriment d'un autre. L'exemple de la gestion vertueuse de Liu Daochan vient à l'esprit. Ce militaire pacifie et fait prospérer sous les Liu Song une bonne partie du Jingzhou depuis Xiangyang. Les Man s'établissent parmi la population locale des plaines, et une chanson intitulée « le bonheur à Xiangyang » circule de son vivant. À sa mort, les Man viennent pleurer sa dépouille, puis se révoltent à nouveau[3].

Le Jingzhou apparaît comme une province potentiellement intégrée. Suffisamment éloignée du centre et peu contrôlée pour servir de refuge, il est cependant possible d'en revenir lorsque nécessaire. Il n'est pas indispensable de s'aventurer beaucoup plus au Sud (jusqu'au Jiaozhi par exemple), comme le prouve le fait que la majeure partie des « réfugiés » ne dépasse pas sous les Han les monts Ling 嶺. Quand bien même ces termes et leur signification peuvent varier, cet ensemble de réfugiés sont, pour des raisons qui leur sont propres, autant source de conflits que les Man.

IV.2. Modalités et formes de l'intégration

Étienne Balazs a formulé la question de l'autonomie des populations des marches. Une fois l'autorité chinoise acceptée, les barbares s'administreraient eux-mêmes, parallèlement à un contrôle gouvernemental symbolique : « s'ils restaient tranquilles et payaient régulièrement le tribut qui leur était imposé, plutôt symbole de leur soumission que charge matériellement écrasante, on les laissait en paix sans trop s'ingérer dans leurs

[1] Tan Qixiang, *Changshui ji, shang*, p. 327.
[2] Voir Hu Meizhou, Shen Haining, *Zhongguo wenwu dituji. Hubei fence*, p. 113.
[3] *Song shu*, 65.1718-1720.

affaires[1] ». Remontant probablement au IIe siècle avant notre ère, la théorie de la sinisation ou de la « conversion » des barbares (*huahu* 化胡) est un thème récurrent de l'historiographie religieuse chinoise. Erik Zürcher indique qu'elle consiste, dans le domaine du bouddhisme sinisé, à l'amalgame des idées et pratiques bouddho-taoïstes, qui sont alors encore en phase d'acquisition[2]. D'un point de vue social, la sinisation peut-être soit recherchée par les deux parties, soit imposée aux populations non chinoises par l'Empire.

Normalement, lorsqu'un État prend contrôle d'un territoire, celui-ci devient tributaire, mais cette relation n'est évidemment pas toujours respectée dans la pratique. Il faut donc mettre en place les conditions pour articuler la pratique autour de cette théorie afin de les faire coïncider[3]. Sachant que ces questions sont déjà relativement bien connues dans le cadre des relations avec l'Asie centrale et que le tribut n'est évidemment pas la seule manière d'aborder cette question, quelle en est l'application auprès des populations *man* ? Il nous semble judicieux de traiter des relations tributaires avec l'empire chinois différemment, selon que l'on se place au nord ou bien au sud du fleuve Bleu[4]. Avant d'analyser les formes du tribut, nous nous pencherons sur le statut juridique des Man et la nature des taxes qui leur sont appliquées.

IV.2.1. Frontières, territoires et administration

Les frontières sont à la fois intérieures et extérieures, et toujours instables. Elles sont d'autant plus difficiles à établir que la région traitée est située de part et d'autre d'une frontière naturelle (le fleuve Bleu) et des plaines alluviales mouvantes. Ce *no man's land* est entouré de grands lacs innervés de rivières et de moyennes montagnes. S'il est admis que la frontière établit la limite de souveraineté traditionnelle d'un État, comment alors traiter de frontières dans le cadre d'un empire dont le Ciel trace la limite, et qui originellement n'en a d'autres que celles des confins naturels ? Comment parler de ses frontières intérieures, façonnées puis refaçonnées en fonction des mouvements de l'histoire ? La délimitation des frontières correspondant dans le traité géographique du *Sui shu* aux

[1] Étienne Balazs, « Le Nouvel Empire : l'époque des Souei et des T'ang », p. 194.
[2] Erik Zürcher, *The Buddhist Conquest of China*, p. 290, 293.
[3] Voir John Fairbank, « A Preliminary Framework », p. 2-3. Son propos est surtout valable pour la période impériale tardive.
[4] Comme le prouve le travail de James Anderson sur les relations sino-vietnamiennes : Frontier Management and Tribute Relations along the Empire's Southern Border : China and Vietnam in the 10th and 11th Centuries.

divisions du *Yu gong*[1], et la présence de populations autochtones (ou celle de marchands émigrés, comme à Chang'an) créent une aporie. En effet, comment être à l'intérieur de l'écoumène chinois – non pas le territoire agrandi par les conquêtes, mais celui des origines, comme l'atteste la référence au *Yu gong* –, sans être un sujet chinois, donc sans en faire partie ? C'est ici que le discours acculturant tenu notamment dans le traité géographique du *Sui shu* peut trouver son utilité : les coutumes décrites, *a priori* clivantes, le sont pour mieux montrer l'intégration en marche et la sinisation des barbares. Ces frontières sont en somme aussi bien physiques (des fleuves, des montagnes) que mentales (imaginées) et morales (entre le civilisé et ce qui ne l'est pas).

Peut-être faut-il abandonner la notion de frontière pour mieux parler de lieux centraux auxquels répondent et desquels dépendent des espaces régonaux périphériques, qui comportent aussi des aires, qui sont donc des zones frontalières[2]. Tel espace, telle zone semble correspondre au Jingzhou. Ses commanderies en seraient par voie de conséquence l'expression réticulaire, tandis que les régions de moyennes montagnes et les vallées en marqueraient la frontière naturelle et sociale. L'intervention de l'État, matérialisée par une implantation humaine et matérielle, la transforme enfin en frontière « gestionnaire ». Comme le soulignent de nombreux auteurs contemporains, la notion de frontière pour les époques plus anciennes n'a pas la valeur moderne de celle qu'on applique aux États-nations. En dépit de l'influence durable que possède une construction comme la Grande muraille dans l'imaginaire, elles figurent davantage de vastes zones géographiques aux contours imprécis que des lignes Maginot au tracé clair[3]. La frontière se définirait alors par la population qu'elle englobe et son degré d'intégration culturelle, mais aussi par la présence de préfectures détachées, d'avant-postes civils et militaires qui sont autant de paliers marquant administrativement la progression de l'implantation impériale. Les terres situées au-delà ne dépendent plus du domaine chinois, même étendu.

Selon William Skinner, il existe en Chine des « macrorégions », des lieux centraux et des périphéries : le Jingzhou en est-il une ? Étudiant l'époque impériale tardive, Skinner sépare le cours moyen du fleuve Bleu en deux régions, centrées respectivement autour des lacs Dongting et Poyang[4]. Durant le haut Moyen Âge, la spécificité du Jingzhou est

[1] Dans la Chine du haut Moyen Âge, les neuf provinces sont évidemment bien agrandies pour englober un espace contrôlé plus large que celui des IV^e^-III^e^ siècles av. J.-C.
[2] Voir *supra* l'introduction de la thèse, et l'article d'Étienne Juillard, « La Région, essai de définition », p. 487.
[3] Yü Ying-shih, *Trade and Expansion in Han China : A Study in the Structure of Sino-Barbarian Economic Relations*, p. 74.
[4] William Skinner, « Presidential Address : The Structure of Chinese History », p. 273.

d'être à la fois une macrorégion et une périphérie, qui contient elle-même des lieux centraux (les villes, les garnisons) et des périphéries : le territoire des Man. Le postulat formulé en première partie se confirme : après le polycentrisme des Royaumes combattants, le centralisme Han, et la division des Dynasties du Sud et du Nord, la période des Tang voit la résurgence du polycentrisme, sous une forme nouvelle, qui s'accentuera sous les Song[1]. Cela peut sembler paradoxal, car l'Empire est officiellement réunifié. Mais s'il est uni, il n'est pas pour autant centralisé, et la nuance a son importance. Il s'agit donc d'un empire multipolaire qui ne s'organise plus par rapport à une capitale politique et économique unique, mais autour de régions relativement indépendantes (ce qui n'empêche pas l'existence de liens d'interdépendance régionale).

Il arrive que ces périphéries, ces marges, soient vues en Chine ancienne comme un contre-modèle rhétorique, l'objet et le moyen d'une critique du centre à l'égard d'un même centre[2]. Quelles sont les spécificités de cette région, par rapport aux autres espaces des marches (péninsule coréenne, Turkestan, Indochine), et comment est-elle traitée dans les sources ? Ces interrogations nous ramènent à nouveau à la nécessité de définir clairement l'objet que doivent traiter les fonctionnaires (est-ce un pays tributaire, une entité politique indépendante) et sur la manière de traiter les populations frontalières (chinoises ou non, c'est-à-dire devant être « éduquées » ou non). Ce sont justement des questions que se sont posé les premiers historiens et penseurs des Han. Cette période est en effet marquée par l'émergence d'une entité politique impériale et donc par la nécessité de trouver un *modus vivendi* à la fois théorique et empirique avec les populations considérées par l'historiographie comme non chinoises, au premier rang desquelles se détachent les Xiongnu[3]. Ban Gu et Dong Zhongshu 董仲舒 (179-104 av. J.-C.) ont réfléchi aux manières de répondre à cette gageure, en postulant une opposition entre partisans de résolutions armées (Ban Gu et d'autres) et tenants naïfs d'une alliance ou de compromissions avec la morale pour manipuler les Xiongnu à des fins pacifistes (Dong Zhongshu)[4].

Les données relatives à l'évolution historique et officielle des frontières ont déjà été abordées dans le premier chapitre. Les informations démographiques offrent de

[1] Ruth Mostern, *'Dividing the Realm in Order to Govern' : The Spatial Organization of the Song State.*
[2] David Schaberg, « Travel, Geography, and the Imperial Imagination in Fifth Century Athens and Han China », p. 188.
[3] Wang Gungwu, « Early Ming Relations with Southeast Asia : A Background Essay », p. 40.
[4] Michael Loewe, *Dong Zhongshu, a 'Confucian' Heritage and the* Chunqiu fanlu, p. 106-109.

fructueuses perspectives sur l'évoluton des Man : le recensement de 140 compte 22 millions de personnes en Chine méridionale (la population du Jingzhou, comme celle des provinces limitrophes, aurait quadruplé entre le premier recensement de l'an 2 et celui de 140)[1]. En 609, ce chiffre est tombé à 12 millions. Les erreurs et manquements des officiers chargés de ces données peuvent expliquer pour partie un chiffre si faible. Toujours est-il qu'il exprime, jusqu'aux Tang, la conséquence de l'échec de l'implantation chinoise au Sud, tant cette tentative a rencontré de nombreuses poches de résistance notamment aux Hubei, Hunan et Jiangxi[2]. Cet échec a impliqué non pas un retrait, mais une implantation plus diffuse, progressive et donc d'autant plus difficilement quantifiable, comme en atteste cet extrait du *Tongdian* : « Le ministre de l'éducation Ding Hong et le ministre des travaux publics Liu Fang adressèrent ces mots à l'Empereur : 'Dans le cadre des pourcentages de la population, il convient d'établir des degrés. Les barbares sont indiscernables, il ne faut donc pas les compter [dans les recensements]' » (司徒丁鴻、司空劉方上言：凡口率之科，宜有階品，蠻夷雜錯，不得為數)[3]. Les Man ne sont pas normalement comptés dans les chiffres du recensement. Considérés comme des populations non chinoises, ils sont *a priori* exclus des recensements. En outre, la difficulté de les circonscrire géographiquement ne facilite évidemment pas leur intégration dans l'empire. De plus, ils apparaissent avec le temps de plus en plus proches des populations chinoises locales. Enfin, leur recensement se trouve d'autant plus compliqué à réaliser durant les Six Dynasties que nombre d'entre eux, situés dans des zones frontalières entre le Nord et le Sud, ont migré dans un sens comme dans l'autre au cours du haut Moyen Âge. Fang Gaofeng estime toutefois à 182 700 le nombre de foyers de Man ayant migré au Nord, sous les Wei du Nord ; du Nord vers le Sud, il avance le chiffre d'un million de Man[4]. Sous les Tang, il y avait également, selon Étienne Balazs, environ huit cents « préfectures subalternes », établies dans des régions tributaires. Leurs chefs s'étaient vu octroyer des titres chinois honorifiques. Dans la réalité, le contrôle était effectué par des gouvernements locaux aux pouvoirs élargis, en raison de l'importance stratégique de ces États frontaliers vassalisés[5].

[1] Hans Bielenstein, « The Restoration of the Han Dynasty, Vol. III : The People », p. 12.
[2] Hans Bielenstein, « The Six Dynasties, Vol. II », p. 69.
[3] *Tongdian*, 13.315.
[4] Fang Gaofeng, « Liuchao shaoshu minzu renkou lice », p. 121, et Li Hu, « Liuchao shiqi Jingzhou diqu de renkou », p. 11-14.
[5] Étienne Balazs, « Le Nouvel Empire : l'époque des Souei et des T'ang », p. 192, et *supra*, chapitre IV.1.

Une fois officiellement acquis, le territoire doit donc être contrôlé. C'est à cet effet que sont créées de nouvelles circonscriptions administratives. Leur création, leur formation et l'évolution toponymique des commanderies de la province, sont des indicateurs relativement fiables de leur variation et de leurs changements de main. Ce type d'informations constitue en volume le corps principal des traités géographiques car en Chine, la géographie recouvre également l'ensemble des modalités qui permettent de contrôler le territoire. Ainsi, bon nombre de monographies géographiques des Tang (comme le *Yuanhe junxian tuzhi* 元和郡縣圖志, le *Kuodi zhi* 擴地志, le *Jiankang shilu* 建康實錄), mais aussi les traités géographiques des histoires dynastiques, insistent sur la notion cardinale de la création de commanderies, de districts, qui sont autant de moyens de circonscrire un territoire, de lui apposer des limites[1].

L'archéologie de la Chine antique a révélé que le contrôle du territoire apparaît plus nominal que réel. L'État Shang est comparé par David Keightley à du gruyère : si les points de territoire maîtrisés sont parfois relativement éloignés du centre, cette étendue contient bien de nombreuses zones blanches[2]. Plus localement, il a récemment été montré, à propos de l'administration du Qin à Liye, que le contrôle par les Chinois de la cité murée (*cheng* 城) était effectif, mais que celui des marges (*ye* 野) l'était beaucoup moins[3].

De quel système de contrôle impérial dépendent les Man ? Les dispositifs administratifs mis en place pour contrôler les populations non chinoises sont sous les Qin et les Han des « circuits » (*dao* 道), et sous les Han et les Trois royaumes des « royaumes subordonnés » (*shuguo* 屬國), avec à leur tête des Commandants (*duwei* 都尉). Le chapitre sur les fonctionnaires du *Han shu* nous donne la définition du circuit : « un circuit est [un district] peuplé par des barbares » (有蠻夷曰道)[4]. À l'origine les royaumes subordonnés sont institués comme une alternative au système *junxian* pour les barbares difficilement contrôlables, mais concernent en réalité les régions de l'Ouest (Guanghan, Shu, Jianwei, Zhangye, Zhangye, Juyan), et le Nord-Est (Liaodong), dans lesquelles les populations se soumettent aux ordres des officiers de l'Empire[5]. Or, les Man du Jingzhou dépendent par exemple autant de circonscriptions régulières (commanderies et districts)

[1] Voir *infra*, chapitre V.1.3. sur l'importance des marqueurs administratifs dans le *Yuanhe junxian tuzhi*.
[2] David Keightley, « The Shang State as Seen in the Oracle Bone Inscriptions », p. 26.
[3] Olivier Venture, communication personnelle.
[4] *Han shu*, 19A.742.
[5] Michael Loewe, *The Government of the Qin and Han Empires 221 BCE–220 CE*, p. 46.

que d'un royaume, comme celui de Changsha. En dehors de certains centres urbains, la province du Jingzhou est peu ou mal maîtrisée sous le règne de l'empereur Wu des Han. L'épigraphie et les documents en bambou et lamelles de bois récemment exhumés offrent une analyse de la société duale de l'époque, et les rapports entre les nombreux Man, l'administration et les grandes familles en dehors des périodes de tension. En effet, à travers des rapports d'actes judiciaires et de gestion à l'échelle locale, les pratiques administratives et nobiliaires sont utiles pour comprendre comment les Man sont nommés et considérés[1]. Sous les Jin, outre le Jingzhou, il s'avère que le Jiaozhou n'est pas vraiment sous contrôle[2]. Voici un exemple de consigne circulant alors pour contrôler le danger que représentent les Man : « Enquêter en détail sur les stratagèmes des anciens, rassembler les règles des Anciens sages les unes après les autres, utiliser en toute circonstance le contrôle sur les barbares pour les amadouer, et ainsi se prémunir du désordre qu'ils incarnent pour les Chinois » (詳求遐議，歷選深謨，莫不待以羈縻，防其猾夏)[3]. Les circuits reviennent à nouveau sous les Tang, mais en tant que circonscriptions administratives générales. Auparavant avaient donc été créés pour les Man à partir des Jin des « Préfectures (de pacification des) Man » (*Man fu* 蠻府, *Ning Man fu* 寧蠻府)[4]. Enfin, de la dynastie des Yuan 元 (1277-1367) à celle des Qing 清 (1644-1911), se développent des « circonscriptions » (*tusi* 土司), équivalentes à une « préfecture » (*fu* 府), ou à un « district » (*xian* 縣), et administrant des populations autochtones relativement assimilées[5].

Si les délimitations administratives encadrent le territoire, celui-ci est également maillé par les voies de communication commerciales, militaires et diplomatiques. Leur contrôle joue un rôle crucial dans les relations entre Man et Chinois. Nous l'avons analysé, les Man contrôlent les « blancs » du territoire et les flancs de montagnes, et dès lors qu'ils veulent se manifester plus clairement, il leur suffit de bloquer passes, routes, et fleuves. Il se trouve que le contrôle des voies de communication terrestres comme

[1] La lecture des documents mis au jour à Dongpai lou 東牌樓 (Changsha) est à ce titre intéressante. Voir Changsha shi wenwu kaogu yanjiusuo, *Changsha Dongpai lou Dong Han jiandu*, et également l'article de Wang Wan-chun, « Hanmo Sanguo Changsha zuqun guanxi yu daxing yanjiu zhiyi – Hanmo bufen ».
[2] Damien Chaussende, *Des Trois royaumes aux Jin. Légitimation du pouvoir impérial en Chine au IIIe siècle*, p. 339, 343.
[3] *Jin shu*, 97.2531.
[4] *Cf. supra*, chapitre IV.1.3.
[5] C'est un système de gestion héréditaire par les chefs locaux. Aux alentours du XVIIIe siècle, un autre système est mis en place, celui des « fonctionnaires mobiles » (*liuguan* 流官), qui semble l'inverse du *tusi*, et correspond à une administration par l'État de régions peuplées de non Chinois.

fluviales revêt de l'importance pour les deux parties. Outre le transport fluvial en aval du fleuve Bleu, les Chinois lorgnent sur le commerce maritime à partir des ports cantonais et le Jingzhou est le passage obligé pour y accéder[1]. De leur côté, les Man mesurent le poids stratégique de ces « passes » commerciales et diplomatiques, et n'hésitent pas en retour à se les arroger. Tiré du *Hou Han shu*, l'exemple qui suit démontre bien que le Jingzhou est un espace fortement instable et stratégique pour le contrôle des régions plus australes et l'approvisionnement en grain. Les soldats sont affamés pendant un an par des Man qui les entourent, et la nourriture venant à manquer, les ministres et conseillers de l'Empereur l'encouragent à lancer une conscription exceptionnelle. Li Gu 李固, un aide de camp, s'oppose à un envoi massif de troupes en ces termes :

> « Si les provinces du Jingzhou et du Yangzhou sont en paix, alors on peut les envoyer. Ces deux provinces voient actuellement les brigands rester, s'organiser et s'allier entre eux. Les barbares Man de Wuling et Nan n'ont pas encore été calmés, et Changsha et Guiyang ont subi de nombreuses attaques. Il en suffirait d'une autre pour que des troubles plus graves éclatent. Voilà la première raison contre l'envoi de troupes. La seconde raison est la suivante : en cas d'attaque, les populations du Yanzhou et du Yuzhou se retrouveraient dans l'impossibilité de retourner en temps voulu en raison de leur éloignement de plusieurs milliers de *li*. Une décision trop rapide de l'Empereur risquerait à coup sûr de provoquer insurrections et exodes. Les eaux et les sols des régions du Sud sont humides et brûlants, et les miasmes y abondent. [La combinaison de ces phénomènes] provoquerait à coup sûr la mort de quatre à cinq hommes sur dix. C'est la troisième raison. Une expédition de plusieurs milliers de *li* serait une épreuve harassante pour les soldats. Une fois arrivés dans [la région du] Lingnan, ils n'auraient plus la force de prendre part au combat. Voilà la quatrième raison. Une armée parcourt trente *li* par journée de marche[2]. Le Rinan étant éloigné de neuf cents *li*, il faudrait trois cents jours pour y arriver. En comptant cinq *shen* de nourriture par personne, on aurait besoin de six cent mille *hu* de riz. Sans compter les montures des cavaliers et des hauts dignitaires, les armures que les soldats devraient porter, voilà tout ce que l'on devrait dépenser. C'est la cinquième raison. Si l'on envoie des soldats là-bas, nombre d'entre eux se feront tuer et si l'on n'arrive pas à se défendre face aux ennemis, il sera nécessaire d'envoyer des renforts supplémentaires. Cela équivaudrait à couper le thorax de l'abdomen pour joindre les bras et les jambes. Voilà la sixième raison. Jiuzhen est éloigné du Rinan de mille *li*. Alors qu'ils le feraient à contrecœur, pourquoi envoyer l'armée et le peuple, et infliger aux troupes de quatre provinces de parcourir un enfer de mille *li* ? C'est la septième raison. »
>
> 若荊、楊無事，發之可也．今二州盜賊槃結不散，武陵、南郡蠻夷未輯，長沙、桂陽數被徵發，如復擾動，必更生患．其不可一也．又兗、豫之人卒被徵發，遠赴萬里，無有還期，詔書迫促，必致叛亡．其不可二也．南州水土溫暑，加有瘴氣，致死亡者十必四五．其不可三也．遠涉萬里，士卒疲勞，比至領南，不復堪鬬．其不可四也．軍行三十里為程，而去日

[1] Miyakawa Hisayuki, « The Confucianization of South China », p. 29.

[2] Littéralement « par étape ». Nous choisissons l'exagération car l'Aide de camp n'hésite visiblement pas à tordre le cou aux chiffres, en minimisant volontairement les distances qu'une armée pourrait parcourir, afin de convaincre le souverain du bien-fondé de ses arguments.

南九千餘里，三百日乃到，計人稟五升，用米六十萬斛，不計將吏驢馬之食，但負甲自致，費便若此．其不可五也．設軍到所在，死亡必红，既不足禦敵，當復更發，此為刻割心腹以補四支．其不可六也．九真、日南相去千里，發其吏民，猶尚不堪，何況乃苦四州之卒，以赴萬里之艱哉！其不可七也．[1]

Face au contrôle sur l'approvisionnement en matières premières qu'exercent les Man, les conseillers envisagent un temps l'envoi d'un homme providentiel à la tête des troupes militaires. Cette option est rapidement battue en brèche, pour la raison précise que le contrôle des grains par les Man dérègle l'économie de toute entreprise militaire, que ce soit dans les provinces périphériques proches ou plus lointaines comme le Rinan, car le passage jusqu'aux monts Ling est par trop périlleux. Les frontières mises en place par l'Empire d'un côté et les Man de l'autre, sont des frontières humaines. Les Man passent maîtres dans l'art de couper les approvisionnements en grain, de bloquer les navires sur les voies d'eau, ou la route aux attelages (*duan yidao* 斷驛道)[2]. Voici un exemple de ces actions, sous les Qi du Sud :

Tian Sipiao se livra au pillage à la tête des Man de Youxi [de la commanderie] de Wuling. L'administrateur délégué Wang Wenhe les réprima, pénétra dans leurs terres à la tête de l'armée, et à partir de ce moment les Man le coupèrent de ses provisions en grain. Le prince de Yuzhang envoya l'Aide de camp supérieur préposé à la défense de la capitale Zhuang Ming et cinq cents hommes qui formèrent un total de mille hommes avec les soldats de la garnison de Xiangzhou, afin d'apporter leur assistance à [Wang Wenhe]. Sipiao opposait une résistance de tous les instants à Wenhe, mais lorsqu'il fut atteint d'une flèche mortelle, tous les Man se soumirent ou se retirèrent de la ville. (…) Au début de l'ère Yongming (483), forts d'un contingent de cinq mille hommes, Xiang Zongtou et un Man de Qianyang du nom de Tian Douqu se livrèrent au pillage. Wang Tunan, le gouverneur de Badong, fit envoyer le commandant de garnison Liu Sengshou et d'autres dégager la montagne et ouvrir la route, puis ils attaquèrent le camp [des Man]. Au cours de la nuit, Zongtou enflamma son propre camp et les Man prirent la fuite.

其武陵酉溪蠻田思飄寇抄，內史王文和討之，引軍深入，蠻自後斷其糧．豫章王遣中兵參軍莊明五百人將湘州鎮兵合千人救之，思飄與文和拒戰，中弩矢死，蠻以城降．(…) 永明初，向宗頭與黔陽蠻田豆渠等五千人為寇，巴東太守王圖南遣府司馬劉僧壽等斬山開道，攻其砦，宗頭夜燒砦退走．[3]

La répression chinoise s'organise donc autant pour des raisons militaires – il importe de ramener le calme –, qu'en raison de contingences économiques. Il s'agit alors de dégager les voies d'accès bloquées par les Man, qui menacent l'équilibre matériel et alimentaire d'une région. Sous les Liang, ce type d'actions se poursuit, et d'autres voies

[1] *Hou Han shu*, 86.2837-2838, et Annexe 2.23.
[2] *Tongdian*, 156.4006.
[3] *Nan Qi shu*, 58.1008.

sont bloquées suite à des soulèvements *man*. À la tête de véritables petites armées comprenant plusieurs milliers de combattants, les Man du Jingzhou n'hésitent pas à bloquer l'ensemble des accès (rivières, cols et passes) menant à l'extrême-Sud, tuant au passage les gouverneurs chinois[1].

IV.2.2. Statut juridique et impositions des Man, causes de révoltes

De manière générale, est-il possible, dans le contexte de la Chine ancienne, de penser le statut des Man en termes de « citoyenneté » ou d' « esclavage » ? Avant d'aborder les différentes formes de servitude, notons qu'à partir du moment où un peuple non chinois accepte la souveraineté de l'empereur, et plus encore lorsqu'il aura été éduqué et formé aux rites chinois, il peut alors être considéré comme un sujet de l'empire. Cela est valable pour les entités politiques clairement définies ayant eu maille au cours de conflits armés avec la Chine et dont les membres se trouvent « naturalisés[2] ». Dans le cas des Man, nous l'avons vu, leur intégration s'effectue de manière progressive, et résulte d'une acculturation au long cours, qui finit par aboutir à une forme d'indistinction. Dans d'autres cas, il peut être dans une certaine mesure question de servitude. Les Man peuvent représenter une monnaie d'échange entre puissances, comme entre le Chu et le Wu dans l'Antiquité : la montée en puissance du Wu coïncide avec le moment où le Wu acquiert des Man après que ces derniers se sont rendus au Chu[3]. Leur nombre apporte à ceux qui les acquièrent stabilité (ils peuvent cultiver la terre) et puissance (ils s'ajoutent aux armées de métier) : il est déjà un facteur de premier plan indiquant leur importance. Sur les conditions de l'incorporation des Man au sein du Chu, nous pouvons constater que dans l'Antiquité, les Man sont déjà considérés comme faisant partie intégrante des juridictions gouvernées par le Chu :

> À cette époque la maison des Zhou était affaiblie. Seuls le Qi, le Chu, le Qin et le Jin étaient puissants. Le Jin avait commencé par former des alliances, et à la mort du duc Xian, il y eut des troubles à l'intérieur de l'État. Le duc Mu de Qin prit ses distances, refusant une alliance avec les États du centre. Le roi Cheng de Chu avait commencé par recueillir les Man de Jing, tandis que les Yi et les Di étaient autonomes.

---

[1] *Wei shu*, 9.242.
[2] Marc Abramson, *Ethnic Identity in Tang China*, p. 129.
[3] *Chunqiu Zuo zhuan zhengyi*, 26.443-444, et voir la traduction de Séraphin Couvreur, *Tch'ouen ts'iou et Tso tchouan. Texte chinois avec traduction française. Tome deuxième*, p. 65.

是時周室微，唯齊、楚、秦、晉為彊．晉初與會，獻公死，國內亂．秦穆公辟遠，不與中國會盟．楚成王初收荊蠻有之，夷狄自置．[1]

Nous avons pu croire qu'ils ne sont ni soumis à l'impôt, ni à la conscription militaire. Or, il se trouve un exemple d'une archive administrative précisant que les Man sont sous le Qin, dans la commanderie de Nan 南, tout à fait mobilisables et doivent à ce titre rejoindre les garnisons lorsque les circonstances l'exigent[2] :

> Wu You dit : « Je suis un homme adulte *man*. Chaque année, nous payons [en tant que Man] une taxe d'un montant de cinquante-six pièces nous exonérant de corvée. Je n'ai pas à me présenter à la conscription. Yao m'a ordonné de le faire. Je n'y suis pas allé et me suis enfui ». (…) « Selon le statut [des barbares *man*], les Man mâles paient le *cong* annuellement afin d'être exemptés de corvée. Il ne stipule pas qu'on ne puisse leur ordonner de s'enrôler dans les garnisons. »
>
> 毋憂曰：變(蠻)夷大男子歲出五十六錢以當徭賦，不當為屯，尉窯遣毋憂為屯，行未到，去亡．(…) 律：變(蠻)夷男子歲出賨錢，以當徭賦，非曰勿令為屯也．[3]

Exhumé à Zhangjiashan 張家山 (Hubei) parmi d'autres lattes de bambou datant de 186 av. J.-C., cet extrait d'une affaire judiciaire est daté de 196 av. J.-C. Il concerne un Man, un certain Wu You 毋憂. Ayant reçu l'ordre de se présenter dans une garnison, celui-ci a préféré déserter. Le montant du *cong* 賨 à payer pour être exempté de corvée est même indiqué. Deux informations fondamentales ressortent de ce passage : d'une part il est possible d'enrôler les Man au même titre que les gens du commun, et d'autre part, les Man sont bien soumis à une forme d'imposition qui leur est propre, le *cong*. Au demeurant, la conscription des Man n'est pas si étonnante dans le contexte de l'époque. En effet, le fameux adage tiré de la biographie de Chao Cuo 晁錯 (200-154 av. J.-C.), conseiller impérial et critique de la politique d'apaisement à l'égard des Xiongnu, ne dit-il pas « utiliser les barbares pour en attaquer d'autres, c'est le propre des États du centre » (以蠻夷攻蠻夷，中國之形也)[4] ? Quoi qu'il en soit, les preuves fournies par les documents excavés des Qin et des Han, de même que de nombreux passages de la

[1] *Shiji*, 32.1491. Voir également la traduction d'Édouard Chavannes, *Les Mémoires historiques de Se-Ma Ts'ien, tome quatrième*, p. 55, et celle de William Nienhauser, *The Grand Scribe's Records. Volume V.1, The Hereditary Houses of Pre-Han China, Part I, by Ssu-ma Ch'ien*, p. 73.
[2] Maxim Korolkov, « Arguing about Law : Interrogation Procedure under the Qin and Former Han Dynasties », p. 51-52.
[3] Zhangjiashan ersiqihao Hanmu zhujian zhengli xiaozu, *Zhangjiashan hanmu zhujian : 247 haomu*, p. 213.
[4] Tiré du *Han shu*, 49.2281, et repris dans le *Tongdian*, 194.5311. Voir également *supra*, chapitre IV.1.2.

littérature transmise, battent en brèche l'idée d'une défiscalisation réservée aux populations *man*[1].

Citant le *Song shu*, David Graff mentionne pour la période de division le fait que les captifs étaient déplacés parfois en grand nombre dans des garnisons. Shen Qingzhi aurait ainsi capturé entre 449 et 450 environ vingt-huit mille Man dans les montagnes au nord de la Han. Il aurait au total fait prisonniers plus de deux cents mille Man au cours de sa carrière. Il arrive que des Man capturés par les Wei du Nord au niveau de leurs frontières méridionales soient fait prisonniers, et ensuite envoyés sur les fronts occidentaux[2]. Par ailleurs, François Martin indique que les Man prisonniers sont souvent employés pour garder et entretenir les tumuli des tombeaux des familles importantes[3]. Cette approche fait donc école et sera ensuite appliquée aux autres barbares. Sous les Tang, c'est même le « dessein permanent » (*changsuan* 長算) de l'Empire que d'utiliser les barbares les uns contre les autres[4]. Il faudrait considérer dans ce cas les Man comme étant des soldats parmi d'autres. Sous les Sui, la condition des barbares relative au travail forcé et à l'imposition est la suivante :

> La commanderie de Changsha possède de nombreux barbares Dan, disséminés [parmi les villages chinois]. Ils sont appelés Moyao (non-corvéables). Ils prétendent que leurs ancêtres étaient méritants, que souvent ils étaient exemptés de corvée, ce qui explique l'origine de leur nom. Les hommes ne portent que des vêtements de couleur blanche, et ne portent ni couvre-chef ni collants. Les femmes portent des chemises bleues, des jupes aux couleurs chatoyantes et se déplacent pieds nus. Pour les mariages, les hommes offrent à leurs femmes des bijoux en fer. Les coutumes sont similaires à Wuling, Baling, Lingling, Guiyang, Liyang, Hengshan et Xiping. En ce qui concerne leurs rites funéraires, ce sont les mêmes que ceux des Zuo.
>
> 長沙郡又雜有夷蜒，名曰莫徭，自云其先祖有功，常免徭役，故以為名．其男子但著白布褝衫，更無巾袴．其女子青布衫、班布裙，通無鞋屨．婚嫁用鐵鈷鑼為聘財．武陵、巴陵、零陵、桂陽、澧陽、衡山、熙平皆同焉．其喪葬之節，頗同於諸左云．[5]

C'est en tout cas à partir des Liang que le système de corvée particulière touchant les populations *man*, *liao* ou *li* se déplace globalement vers le Sud, dans les provinces du Sichuan, Hunan et Guangdong[6]. Il ne concerne donc pas uniquement les Man, mais

[1] Voir ainsi, pour la haute Antiquité, dans la région de Ba 巴, *Hou Han shu*, 86.2841, et Annexe 2.27.
[2] *Song shu*, 77.1998, et David Graff, *Medieval Chinese Warfare. 300-900*, p. 83, 99.
[3] François Martin, conférence de l'EPHE du 25 janvier 2012.
[4] *Jiu Tang shu*, 194A.5171.
[5] *Sui shu*, 31.898, et Annexe 1.B.9.8.
[6] Wang Wan-chun, « Qin-Han Wei-Jin shidai de 'cong' », p. 140, 151.

l'ensemble des populations peuplant les bassins du cours moyen du fleuve Bleu et de la Xiang.

Comme nous l'avons vu dans le chapitre III, les Man bénéficient d'un statut particulier en raison du mythe du privilège fiscal. De manière générale, Yü Ying-shih estime que c'est l'instauration de taxes touchant systématiquement les barbares à partir de la fin des Han qui les inclut progressivement[1]. Si les Man ne sont pas des barbares au sens où l'entend Yü Ying-shih (ce ne sont pas des Xiongnu), c'est l'ajustement de la taxation les concernant qui implique dans une grande majorité de cas des insurrections au Jingzhou et dans les régions limitrophes. Celles-ci peuvent avoir lieu en réaction à des conscriptions et réquisitions jugées arbitraires par les Man, ou au réajustement de leur imposition au niveau de celui des populations chinoises. À l'inverse, ces dernières se rebellent lorsqu'elles s'estiment lésées par rapport aux Man. Les révoltes dont nous avons fait état précédemment datent des Han de l'Est et de la modification de ces formes d'imposition. Des attaques ont lieu en 115, sous les Han de l'Est, en raison d'un système « d'imposition régional [considéré comme] injuste » (徭稅失平), qui semble être la source de ces insurrections. Ils lèvent une armée de deux mille hommes, pour être finalement soumis par une alliance de soldats et d'autres Man fédérés. Toutefois, les « récompenses d'or et de soie qui furent offertes aux chefs de Wuli et de Liuting ne furent pas égales » (賜五里、六亭渠帥金帛各有差), si bien que des révoltes supplémentaires éclatent peu après. À nouveau, seule une alliance avec d'autres Man ramène un calme relatif[2].

En 136, le gouverneur de Wuling propose d'augmenter les taxes des Man étant donné qu'ils sont soumis et obéissants comme le peuple chinois, ce que l'empereur accepte[3]. Les fonctionnaires, conscients des dangers que ces révoltes peuvent représenter, se permettent toutefois d'interpeller le monarque, comme dans ce mémoire au trône adressé à l'empereur Shun 順 (r. 126-144) par Yu Xu 虞詡 :

> La première année de l'ère Yonghe (136) du règne de l'empereur Shun, le gouverneur de Wuling écrivit à l'Empereur pour lui demander d'augmenter les impôts des barbares Man au niveau de celui des Han, pensant que les Man étaient à nouveau soumis à l'Empire. Les conseillers de l'Empereur abondèrent dans son sens. Seul Yu Xu, le directeur du secrétariat impérial, envoya le mémoire suivant à

[1] Yü Ying-shih, *Trade and Expansion in Han China : A Study in the Structure of Sino-Barbarian Economic Relations*, p. 86.
[2] *Hou Han shu*, 86.2833, Annexe 2.11.
[3] Yü Ying-shih, *Trade and Expansion in Han China : A Study in the Structure of Sino-Barbarian Economic Relations*, p. 81-82.

l'Empereur : « Depuis les temps les plus anciens, les rois sages ne traitent pas les peuples aux mœurs différentes de la même manière que le leur. La vertu comme la force militaire n'ont pas de prise sur eux. [Les rois sages] savent que ces peuples, tels des animaux sauvages, ont une nature insatiable et insatisfaite, et à quel point il était difficile de les soumettre aux rites. C'est pourquoi ils les bridaient pour mieux les pacifier. Lorsqu'ils venaient prêter serment d'allégeance, ils les acceptaient sans leur souhaiter la bienvenue pour autant. Lors de rébellions, ils les laissaient s'enfuir sans tenter de les rattraper. Dans le système en vigueur chez les Empereurs précédents, le montant des taxes qu'ils percevaient était déjà établi depuis fort longtemps. Si l'on en augmente subitement le montant aujourd'hui, on risque de prêter le flanc au blâme et à la révolte. Ce que l'on pourrait obtenir ne compenserait pas ce qu'on y perdrait, et on le regretterait ensuite assurément. » L'empereur ne suivit pas ses recommandations. L'hiver de la même année, les Man de Lizhong et de Louzhong refusèrent de payer un tribut en vêtements non-conforme aux accords en vigueur par le passé. Ils tuèrent les fonctionnaires locaux, et se soulevèrent dans leur totalité. Au printemps de l'année suivante (137), vingt mille Man entourèrent Tongcheng, et ils envahirent Yidao à huit mille. Li Jin, gouverneur de Wuling, fut envoyé en expédition punitive. Il fit décapiter plusieurs centaines de personnes et les survivants se soumirent. Li Jin choisit ensuite un fonctionnaire vertueux que les Man accepteraient et auquel ils se soumettraient de plein gré. Alors qu'il était en poste à Wuling depuis neuf ans, Li Jin se vit octroyer par décret de l'impératrice Liang, qui venait de prendre le pouvoir, un salaire de deux mille *shi* et vingt mille pièces de monnaie. À l'automne de la première année de l'ère Yuanjia (151) [du règne] de l'empereur Huan, Zhan Shan ainsi que quelque quatre mille autres Man de Wuling se révoltèrent, ils capturèrent le Chef du district et se rassemblèrent tous dans des montagnes inaccessibles. Au cours de la première année de l'ère Yongxing (153), le gouverneur Ying Feng séduisit les Man en leur promettant des faveurs en échange de leur reddition, et tous les Man capitulèrent ou s'enfuirent.

順帝永和元年，武陵太守上書，以蠻夷率服，可比漢人，增其租賦．議者皆以為可．尚書令虞詡獨奏曰：「自古聖王不臣異俗，非德不能及，威不能加，知其獸心貪婪，難率以禮．是故羈縻而綏撫之，附則受而不逆，叛則笃而不追．先帝舊典，貢稅多少，所由來久矣．今猥增之，必有怨叛．計其所得，不償所費，必有後悔．」帝不從．其冬澧中、漊中蠻果爭貢布非舊約，遂殺鄉吏，舉種反叛．明年春，蠻二萬人圍充城，八千人寇夷道．遣武陵太守李進討破之，斬首數百級，餘皆降服．進乃簡選良吏，得其情和．在郡九年，梁太后臨朝，下詔增進秩二千石，賜錢二十萬．桓帝元嘉元年秋，武陵蠻詹山等四千餘人反叛，拘執縣令，屯結深山．至永興元 年，太守應奉以恩信招誘，皆悉降散．[1]

Ce passage témoigne de quatre phases dans les relations entre gouvernement central et Man. Premièrement, l'obéissance des Man justifie, selon les fonctionnaires, une augmentation des taxes. Deuxièmement, un haut fonctionnaire vertueux met en garde l'Empereur contre les dangers d'une telle mesure. Troisièmement, l'augmentation des taxes est actée, et enfin, des révoltes éclatent. L'accord passé est bien brisé lorsque le

[1] *Hou Han shu*, 86.2833, Annexe 2.12-13. Voir également la biographie de Ying Feng, *Hou Han shu*, 48.1606-1609. Toujours à la même époque selon le *Tongdian*, « le gouverneur de Wuling augmenta leurs impôts, les Man furent nombreux à se soulever de différentes manières, et tuèrent les fonctionnaires locaux » (武陵太守增其租賦，蠻又舉種反，殺鄉吏). Voir *Tongdian*, 187.5041.

gouvernement tente de ponctionner les Man indûment. Il ressort de ce passage la nécessité du *statu quo*, garant de la paix sociale, et de la continuité de sens avec les actes des souverains précédents. Ying Feng 應奉 († 170), gouverneur et éducateur, prouve que le recours aux armes ne constitue pas la meilleure solution, contrairement à l'action vertueuse qu'il promeut et qui ne manque pas de satisfaire les Man[1].

Nous avons vu précédemment que l'argument, défendu par l'historiographie traditionnelle, d'une nature belliciste des Man portant en elle les germes de la révolte, n'en constituait pas l'unique explication. Arguments historiquement plus exploitables, les questions liées à la fiscalité s'avèrent en effet plus tangibles. La rigidité hiérarchique à l'échelle locale peut-être vue comme l'une des causes de révoltes, tant il était difficile pour un fonctionnaire de mener des actions de pacification dans des zones où il n'avait pas de juridiction légitime aux yeux des Man, d'autant plus que les garnisons régionales étaient faibles en qualité comme en quantité d'hommes[2]. L'une des conséquences était le recrutement de troupes *ad hoc*, faites de mercenaires, de bandits, Chinois ou non, et qui remet sérieusement en cause la validité d'une allégeance inconditionnelle. Ainsi, sous les Han de l'Est,

> Les Man devaient s'acquitter tous les ans d'une pièce entière de vêtement pour les adultes, et d'une pièce de deux toises par enfant ; c'est ce que l'on nomme le *cong*. Bien qu'ils tentassent de nombreuses incursions dans les provinces Han, les Man ne mirent jamais le pays en danger.
>
> 歲令大人輸布一匹，小口二丈，是謂賨布．雖時為寇盜，而不足為郡國患．[3]

Qu'est-ce donc que le *cong* ? Selon le *Shuowen jiezi* 說文解字 (Explications et analyses des caractères), il existe un impôt spécifique que doivent régler les Man. C'est le *cong* 賨, qui est donc « l'impôt acquitté par les Man du Sud » (南蠻賦也)[4]. « Les barbares payent le *congbu*, chaque foyer envoie une pièce, ceux qui sont éloignés une toise » (夷人輸賨布，戶一匹，遠者或一丈)[5]. Le *Hou Han shu* indique aussi les montants du *cong* en vigueur à l'époque : chez les Man de Bandun, « [les familles] devaient chaque année

[1] *Cf. supra*, chapitre IV.1.3., et *Hou Han shu*, 7.299.
[2] Rafe de Crespigny, *Generals of the South : The Foundation and Early History of the Three Kingdoms State of Wu*, p. 53-54.
[3] *Hou Han shu*, 86.2831, et Annexe 2.7.
[4] Voir *Shuowen jiezi*, 6B.131. Il désigne à l'origine un type de palmier. Le *cong* serait donc du tissu fait avec des fibres de palmier. D'après le *Grand dictionnaire Ricci de la langue chinoise*, il s'agit de « tissus fournis comme tribut par [les peuples du Sud] » (voir Institut Ricci, *Grand dictionnaire Ricci de la langue chinoise, vol. VI*, p. 221). Alexander Wylie le traduit par « *Guest cloth* » (« History of the Southern and South-Western Barbarians. Translated from the *How Han Shoo*, Book CXVI », p. 203).
[5] *Jin shu*, 26.790.

s'acquitter d'un tribut de quarante sapèques par personne » (餘戶乃歲入賨錢，口四十)[1]. En s'acquittant du *cong*, les Man sont justement exemptés d'autres taxes. Le *cong* n'est pas le tribut, mais désigne une forme de contribution symbolique qui s'en rapproche par la forme. Sous les Han et les Jin son importance devient primordiale. À l'origine, le terme *cong* désigne des populations de l'Est du Sichuan, qui ont bénéficié à la fondation des Han d'un traitement fiscal préférentiel de la part de Liu Bang, car ils l'auraient aidé au cours de sa pacification du Guanzhong 關中 (Shaanxi)[2]. Les chercheurs ne s'accordent pas sur leur rattachement, tantôt auprès des Man de Bandun, de Ba (Lin jun), ou aux deux[3]. Le *cong* englobe sous les Han la corvée et le service militaire, et permet théoriquement, nous venons de le voir, de se soustraire à l'un comme à l'autre, par un versement équivalent en monnaie chaque année. Il se trouve sous la forme de pièces de monnaie (*congqian* 賨錢) ou de pièces de tissu (*congbu* 賨布), qui donne une indication sur la forme qu'il peut prendre : il semble alors fait de fibres de palmier (*zongpi* 棕皮), un type d'arbre répandu dans le Sud[4].

L'existence du *cong* et d'autres formes d'imposition permet donc de se déprendre de l'idée que les Man n'étaient soumis à aucune forme d'imposition, et donc de contrôle. Ils le sont, à partir des Qin et des Han, et c'est bien l'établissement d'un système d'imposition discriminatoire qui est à la base de la distinction entre Man et Chinois, et à l'origine de révoltes :

> Peu de temps après, [Xiao Yi 蕭嶷] fut nommé protecteur pacificateur et administrateur de Wuling. À cette époque, Shen Youzhi était chargé d'exiger l'impôt [des populations *man*] et il attaqua donc toutes les tribus *man* du Jingzhou. Ensuite il interdit aux Man des Cinq ruisseaux le commerce de poissons et de sel. Les tribus furent prises de colère si bien qu'un Man de Youxi du nom de Tian Touni tua l'émissaire de [Shen] Youzhi. Ce dernier exigea qu'on lui verse [en réparation] une somme de dix millions [de sapèques] et [Tian] Touni consentit à donner cinq millions. [Tian Touni] fut pris d'une douleur telle qu'il en mourut. Son frère cadet [Tian] Louhou usurpa son statut, et [Tian] Dou, le fils de [Tian] Touni, dut se réfugier parmi les Lao. Cela provoqua de grands troubles parmi les Man, qui pillèrent le petit peuple et atteignirent les enceintes [du chef-lieu] de la préfecture.
>
> 尋為安遠護軍、武陵內史．時沈攸之責賧，伐荊州界內諸蠻，遂及五溪，禁斷魚鹽．羣蠻怒，酉溪蠻王田頭擬殺攸之使，攸之責賧千萬，頭

[1] *Hou Han shu*, 86.2842, et Annexe 2.32.
[2] Wang Zhongqian, *Wei Jin Nanbeichao shi*, p. 187-189.
[3] Wang Wan-chun, « Qin-Han Wei-Jin shidai de 'cong' », p. 125-126.
[4] Wang Wan-chun, « Qin-Han Wei-Jin shidai de 'cong' », p. 137.

擬輸五百萬，發氣死．其弟婁侯篡立，頭擬子田都走入獠中，於是蠻部大亂，抄掠平民，至郡城下．[1]

Peut-on pour autant dégager un cycle de rébellions lié aux formes de prélèvement, un modèle qui permettrait de systématiser l'alternance cyclique entre désordre, soumission, tribut, et apaisement ? Revenons pour cela sur l'injustice supposée du système de prélèvement. Un autre exemple, qui se déroule dans la province du Jiaozhi sous les Han de l'Ouest, relate l'envenimement des relations entre Man de l'Extrême-Sud et pouvoir chinois. Le point de départ est l'augmentation de la contribution des Man, que ces derniers n'acceptent pas[2]. Les révoltes apparaissent dirigées contre le potentat local. Une initiative locale abat la rébellion et fait école, si bien que ce système tributaire particulier est généralisé. Toutefois, comme lors des premières rébellions, c'est l'intromission illégitime de pouvoirs intermédiaires, matérialisée par des chefs locaux, qui est la cause des révoltes *man*[3].

De retour au Jingzhou, le cas du Man Xu Sheng 許聖 reprend l'antienne de la causalité entre taxes fortes et rébellions. Le pouvoir n'accepte de négocier une réduction d'impôts qu'après avoir, préalable essentiel, restauré l'ordre impérial en annihilant la révolte : « Xu Sheng le supplia de réduire leurs taxes, et ils furent déplacés et renvoyés à Jiangxia » (聖等乞降，復悉徙置江夏)[4]. Pendant la période de division, des taxes trop importantes sont encore bien les sources de la rébellion :

> Au début du règne de Shizu (empereur Xiaowu 孝武, *ca.* 454), le poste de Commandant militaire des Man du Sud fut aboli et rattaché au gouvernement [provincial], celui de Commandant militaire pacificateur des Man étant conservé. Chaque famille *man* qui se soumettait à l'impôt recevait en échange plusieurs boisseaux de grains. Le peuple Song était submergé par l'impôt et la corvée, les plus pauvres ne pouvaient y survivre, et se résignaient à l'exil en pays Man. Les Man n'étaient soumis ni à la corvée ni au service militaire, et les plus puissants d'entre eux n'avaient pas à contribuer aux impôts locaux. Ceux-là se regroupaient en larges factions d'hommes de main. Des milliers d'hommes furent déplacés, la province et ses commanderies perdirent de leur puissance. En conséquence, des hordes de brigands essaimèrent et la population diminua fortement, de sorte qu'il était impossible de savoir combien de personnes peuplaient la région. Ceux qui restaient s'étaient réfugiés dans des endroits éloignés et très difficiles d'accès, ainsi des Man des Cinq ruisseaux de la région de Wuling, qui comprenait les vallées de la Xiong, de la Man, de la Chen, de la You et de la Wu. Quant aux Man des commanderies situées au Nord du fleuve Bleu et de Yidu, Tianmen, Badong, Jianping, ils habitaient

[1] *Nan Qi shu*, 22.405.
[2] *Hou Han shu*, 86.2835-2836, et Annexe 2.17.
[3] Le *Man shu* évoque pour la région du Liangzhou (Yunnan) des révoltes *man* dues à des fautes des officiers chinois. (Gordon Luce, *Man shu (Book of the Southern Barbarians)*, p. 86).
[4] *Hou Han shu*, 86.2841, et Annexe 2.29.

tous dans des montagnes inaccessibles, où rarement les hommes portaient leurs pas ! Hier comme aujourd'hui, ils furent et sont le péril de nombreuses populations.

世祖初，罷南蠻併大府，而寧蠻如故．蠻民順附者，一戶輸穀數斛，其餘無雜調，而宋民賦役嚴苦，貧者不復堪命，多逃亡入蠻．蠻無傜役，強者又不供官稅，結黨連羣，動有數百千人，州郡力弱，則起為盜賊，種類稍多，戶口不可知也．所在多深險，居武陵者有雄谿、樠谿、辰谿、酉谿、舞谿，謂之五谿蠻．而宜都、天門、巴東、建平、江北諸郡蠻，所居皆深山重阻，人跡罕至焉．前世以來，屢為民患．[1]

Le *cong* et ses différentes formes cristallisent la notion d'injustice, qui ressort de l'ensemble des textes étudiés : injustice ressentie par les Man qui donc se révoltent, par la population chinoise qui s'estime lésée, et injustice instrumentalisée par les officiels. Ainsi, c'est souvent l'instauration de taxes illégitimes touchant les Man, et des charges trop fortes pesant sur le petit peuple, qui sont perçues comme la source des problèmes (comme les révoltes) rencontrés par les populations de l'empire installées dans cette région. Les insurrections montrent que Man et Chinois peuvent s'allier lorsque les circonstances l'exigent, en dépit de leurs statuts différents[2]. En résumé, la contestation se manifeste face à la remise en cause des fondements établis dans les relations de voisinage, mais encore en raison de facteurs conjoncturels, bien souvent légitimés : migrations ponctuelles, crises économiques, alternances à la cour, rôle néfaste de gouverneurs ambitieux, etc. Dans tous les cas et nonobstant l'origine des conflits, c'est évidemment le pouvoir chinois qui reprend toujours la main à la fin.

IV.2.3. Le Tribut, levier de l'intégration économique et sociale

« Le Fleuve, c'est le Tribut, c'est-à-dire que les produits précieux qui en proviennent sont les articles du tribut impérial » (江者，貢也，所出珍物可貢獻也)[3]. Nous apprenons dans cet extrait du *Fengsu tongyi* que les régions comme les populations dépendant du bassin du fleuve Bleu et au-delà sont traditionnellement considérées comme « tributaires », et que les produits qui s'y trouvent sont d'une grande richesse. Après avoir analysé les contributions pour lesquelles les Man sont redevables, étant donnée leur position géographique et sociale, une question demeure : les Man rentrent-ils d'une manière ou d'une autre dans le système tributaire ? Le fait que les Man soient

[1] *Song shu*, 97.2396.
[2] *Hou Han shu*, 86.2843, et Annexe 2.33.
[3] *Fengsu tongyi jiaozhu*, 10.461.

considérés ou non comme des populations tributaires permet justement d'affiner leur positionnement sur l'échelle de la représentation par rapport aux autres barbares.

Le système tributaire a encadré les relations entre les dynasties chinoises et les peuples de leurs marches durant toute l'époque impériale[1]. Il représente la norme des échanges diplomatiques, sociaux et commerciaux entre l'empire chinois et les peuples étrangers, des Han jusqu'aux guerres de l'Opium (1839-1860). Formulé dès les textes des Royaumes combattants, il porte en lui l'idée d'un système de relations inégalitaires et hiérarchiques, au sein desquelles la puissance chinoise se situe invariablement en haut de la pyramide, fondant ainsi une forme d' « impérialisme culturel[2] ». Toujours est-il que les relations tributaires ont rarement été uniformes et n'ont pas toujours représenté la réalité des relations diplomatiques, masquée par le modèle qu'a constitué la relation entre la dynastie Han et les Xiongnu[3].

Le sens de *gong* 貢 est « présenter un tribut ». Le champ lexical des relations tributaires est relativement codifié. Il oppose les termes de ce type (« offrir », *xian* 獻, « venir à la cour », *chao* 朝) à ceux qui dénotent l'éloignement, la barbarie, comme *huangfu* 荒服 et *fanfu* 蕃服, les régions externes, lointaines, d'où proviennent les peuples tributaires[4]. Le tribut couvre différents aspects : il peut être un système purement commercial, un instrument de pacification, voire de domination culturelle.

Le tribut est donc un instrument de mesure, pour le centre qui proclame sa supériorité, et les périphéries, qui acceptent leur position au sein d'une hiérarchie d'inspiration confucéenne (dans la première des cinq relations, celle entre maître et sujet). Dans le *Liji*, Man et Yi sont aussi dans le territoire sauvage des frontières, en dernière position dans la ligne des domaines inféodés au pouvoir[5]. Le lien entre ces territoires plus ou moins éloignés (plus ils le sont, moins le contrôle est effectif) et le souverain est maintenu par le tribut, manifestation du lien de vassalité.

---

[1] Yü Ying-shih, *Trade and Expansion in Han China : A Study in the Structure of Sino-Barbarian Economic Relations*, p. 36. Selon Jacques Gernet, « de tout temps, c'est par des échanges de produits que Chinois et aborigènes sont entrés en contact ». Il complète toutefois sa réflexion en indiquant que « l'implantation chinoise n'est pas seulement économique, mais aussi administrative et militaire », maintenant néanmoins la primauté de l'économique sur le reste. Ceci est valable pour la fin de l'Empire, mais pas forcément durant le haut Moyen Âge, qui est encore une période de conquête. Voir Jacques Gernet, compte rendu de Claudine Lombard-Salmon, *Un exemple d'acculturation chinoise : la province du Guizhou au XVIII^e siècle*, p. 1410.

[2] Charlotte von Verschuer, *Le Commerce entre le Japon, la Chine et la Corée à l'époque médiévale, VII^e-XVI^e siècle*, p. 9-10.

[3] Armin Selbitschka, « Early Chinese Diplomacy : *Realpolitik* Versus the So-called Tributary System ».

[4] Wang Gungwu, « Early Ming Relations with Southeast Asia : A Background Essay », p. 37.

[5] Paola Calanca, « L'Aménagement du territoire et la notion de frontière à l'époque ancienne », p. 74.

Cependant, le tribut seul ne fixe pas les positions hiérarchiques, il existe d'autres possibilités de civiliser, d'intégrer, lesquelles ont été évoquées dans le chapitre précédent. Elles sont d'ailleurs mises en avant dans les textes classiques. Tous les hommes en effet sont considérés comme peu ou prou similaires, ce sont la divergence des coutumes et l'éloignement géographique qui fondent la différence[1]. Celle-ci peut être comblée par l'éducation. « Le Maître souhaite vivre parmi les Neuf barbares. On lui objecte : 'Ce sont des peuples rudes et primitifs ! Qu'iriez-vous donc y faire ?' Le Maître répond : ' Qu'un seul homme de bien s'y établisse, le seraient-ils encore ?' » (子欲居九夷．或曰：陋，如之何！子曰：君子居之，何陋之有？)[2]. C'est la puissance (*de* 德) du souverain, sa vertu éducatrice qui pousse les peuples à s'incliner et à payer naturellement leur tribut, comme l'indiquent les explications tirées du commentaire de ce passage du *Tongdian*, commentant à la fois le *Lunyu* et le *Yu gong* : « 'Les trois cents premiers *li* [de la zone extérieure des terres du sauvage] sont la zone des Man' : ils se soumettent à la vertu éducative [des États du centre], sans qu'il soit nécessaire de les contraindre par des lois » (三百里蠻，以文德蠻來之，不制以法)[3].

Outre la maîtrise de la langue, de l'écriture et des codes sociaux, la topographie des zones habitées et l'obligation de verser un tribut définissent les relations de vassalité, en l'occurrence celle des Man. C'est la position des Man sur l'échelle concentrique de l'éloignement géographique telle que définie par les textes proto-géographiques des Royaumes combattants qui détermine leur position en tant que peuple tributaire[4]. Dans le *Xunzi*, le tribut est avant tout mesuré et établi en fonction de critères géographiques :

> Pourquoi Chu et Yue eussent-elles été les seules principautés à ne pas recevoir leurs instructions ? Les instructions de ces rois-ci étaient telles : elles consistaient à noter les configurations topographiques pour définir, à partir de cela, les instruments, les ustensiles et, selon l'éloignement ou la proximité, graduer les tributs et les offrandes.
>
> 曷為楚越獨不受制也．彼王者之制也，視形埶而制械用，稱遠邇而等貢獻．[5]

Avant l'instauration du tribut existe le système du *heqin* 和親 (littéralement de « [sceller] la paix par l'union [matrimoniale] », ou « l'harmonie par les relations familiales »), qui prévaut avec les Xiongnu. Il est mis en place par Liu Bang après la

[1] Paul Goldin, « Steppe Nomads as a Philosophical Problem in Classical China », p. 220-221.
[2] *Lunyu zhushu*, 9.79-2. Voir la traduction d'Anne Cheng, *Entretiens de Confucius*, p. 77.
[3] *Tongdian*, 4.72.
[4] Voir *supra*, introduction.
[5] *Xunzi jijie*, 18.329. Traduction de Rémi Mathieu, *Philosophes confucianistes*, p. 1052.

défaite de Pingcheng, dans le but de trouver un *modus vivendi* avec les Xiongnu. Jusqu'au règne de l'empereur Wu, le système garantit aux Xiongnu une somme de cadeaux impériaux ainsi que la main d'une princesse pour leur Shanyu 單於, en échange de quoi ils s'engagent à ne pas attaquer les Han[1]. Ce système est imposé *à* l'Empire, alors que le tribut l'est *par* l'Empire. En outre, le problème du *heqin* par rapport au tribut est qu'il ne fonctionne réellement bien qu'avec les Xiongnu, alors que le second peut être adapté aux autres barbares[2].

À l'ouest du Jingzhou, la première mention de relations tributaires impliquant les Man et une entité politique chinoise, traite de vassalisation. Il concerne les Man du Bazhong, une région alors loin d'être contrôlée. Ce proto-*heqin* permet de sceller une alliance par le sang. Elle est réprouvée par les Man :

> Lorsque le roi Hui de Qin annexa le Bazhong [au IVe siècle av. J.-C.], il fit [d'un des membres] du clan Ba le souverain des barbares Man, et celui-ci prit pour épouse une femme du pays de Qin, action que les sujets Man les plus méritants jugèrent inappropriée. Ceux qui manifestèrent leur désapprobation furent déchus de leur rang.
>
> 及秦惠王并巴中，以巴氏為蠻夷君長，世尚秦女，其民爵比不更，有罪得以爵除．[3]

Le système du tribut naît officiellement durant le règne de l'empereur Xuan 宣 des Han (r. 73-49 av. J.-C.) sur les cendres du *heqin*. D'égaux, les Xiongnu deviennent tributaires, lorsqu'en 51 av. J.-C., leur Shanyu se rend à la cour de Chang'an pour remettre personnellement un tribut à l'empereur. Outre l'établissement formel de relations tributaires, cet épisode marque politiquement les esprits en renforçant le prestige des Han[4]. Il semble que le caractère politique du tribut l'emporte alors sur l'économique. En effet, la valeur des cadeaux impériaux est bien plus importante que celle des denrées du tribut envoyé par les populations non chinoises[5]. Yang Xiong 揚雄 (53 av. J.-C.-18) estime, dans le cas d'un Shanyu souhaitant rendre une visite de courtoisie

---

[1] *Shiji*, 8 et 110. Voir, de Burton Watson, *Records of the Grand Historian : Han Dynasty I*, p. 110, 235-236, *Records of the Grand Historian : Han Dynasty II*, p. 166-167, et de Homer Dubs, *The History of the Former Han Dynasty, by Pan Ku. Translation, Volume One. First Division, The Imperial Annals, Chapters I-V. A Critical Translation with Annotations*, p. 115-116.
[2] Yü Ying-shih, *Trade and Expansion in Han China : A Study in the Structure of Sino-Barbarian Economic Relations*, p. 39.
[3] *Hou Han shu*, 86.2841, et Annexe 2.27.
[4] Yü Ying-shih, *Trade and Expansion in Han China : A Study in the Structure of Sino-Barbarian Economic Relations*, p. 44-45.
[5] Yü Ying-shih, *Trade and Expansion in Han China : A Study in the Structure of Sino-Barbarian Economic Relations*, p. 190.

à la cour, que l'importance politique des relations tributaires dépasse de loin leur coût exorbitant pour l'économie Han[1]. Pour résumer, les Chinois « achètent » la paix.

Si le système institutionnalisé du tribut date des Han, il concerne, sous les Shang, le commerce des supports divinatoires que sont des écailles, les carapaces de tortue et les os de bovidés[2]. Ce que nous nommons aujourd'hui « tribut » à l'aide d'outils conceptuels modernes ne correspond pas à l'idée répandue en Chine traditionnelle. Il n'est pas conçu comme un système institutionnel autonome, mais est l'une des manifestations de la confrontation entre un système civilisé, la Chine, et un système « barbare ». Présenter un tribut à l'Empereur, cela revient à s'inscrire dans l'ordonnancement du monde[3]. Le tribut est l'ultime étape, et la plus visible, de la soumission d'un chef et de son peuple à l'Empire, en même temps que la solution de long terme la plus viable pour maintenir des relations pacifiées d'interdépendance. En effet, c'est la pratique relevant des relations internationales qui correspond le plus, ou contrevient le moins, à la vision chinoise de l'ordre du monde, telle que définie par Ban Gu, et qui influera sur les siècles suivants.

Durant la période de division, le rapport tributaire change grâce notamment aux contributions de Fan Ye et de Shen Yue 沈約 (441-513). Confronté à de nouvelles formes de menaces, matérialisées par la perte durable de la Plaine centrale et l'émergence d'entités méridionales (comme les Man), l'État doit repenser le système. Fan Ye distingue les Man et Yi du Sud-Est des barbares du Nord et de l'Ouest, face auxquels il estime qu'il aurait fallu faire preuve de force[4]. Au moment de la transition entre les deux Jin, période politiquement troublée, le versement du tribut est interrompu, comme le sont les autres manifestations de la bonne santé impériale :

> Lorsque la vertu de l'empereur Hui (r. 290-306) s'étiola, Zhongzong (Sima Rui, futur empereur Yuan des Jin de l'Est) [se fit nommer à Jiankang] pour échapper au danger. Les malfaisants avaient divisé le territoire, la capitale était tombée en ruines, l'étendue de l'influence civilisatrice de la cour ne dépassait pas le Jiangnan. Les biens et trésors du tribut étaient désormais pratiquement interrompus. Les mœurs comme les coutumes différaient tant qu'il est impossible de les détailler. Sont donc transmises ici les seules informations à notre disposition. Les Di du Nord ont usurpé le titre d'Empereur de la Plaine centrale, cela est relaté dans les « Notices sur les peuples étrangers ».

---

[1] *Han shu*, 94B.3812-3816.

[2] David Keightley, « The Shang : China's First Historical Dynasty », p. 281, et Léon Vandermeersch, *Wangdao ou la Voie royale : recherches sur l'esprit des institutions de la Chine archaïque. Tome II. Structures politiques. Les rites*, p. 29.

[3] Mark Mancall, « The Ch'ing Tribute System : An Interpretive Essay », p. 63-64.

[4] Wang Gungwu, « Early Ming Relations with Southeast Asia : A Background Essay », p. 41-42.

既而惠皇失德，中宗遷播，凶徒分據，天邑傾淪，朝化所覃，江外而已，睽貢之禮，於茲殆絕，殊風異俗，所未能詳．故採其可知者，為之傳云．北狄竊號中壤，備於載記．[1]

Le tribut n'est pas le même, dans le temps, en raison de l'évolution structurelle des Han jusqu'aux Qing, ni dans l'espace, car on n'applique pas les mêmes formes de tribut de l'Asie centrale à l'Indochine. Quels types de tributs circulaient ? Selon les régions, les textes mentionnent des métaux précieux, de l'argent, de l'or, des monnaies, des céréales, des soieries, des animaux. En ce qui concerne les tributs envoyés à la cour par les populations méridionales, nous ne disposons d'informations que sur les régions les plus excentrées, comme l'Extrême-Sud (Linyi, Funan 扶南), d'où sont envoyés ustensiles et binioux dorés, parfums et perles de jade[2]. C'est en tout cas la preuve que les Man du centre de la Chine (Jingzhou, Yongzhou, Yuzhou) n'y sont pas soumis, et sont donc considérés différemment.

La rareté des objets et des denrées comme leur exotisme ou leur valeur marchande élevée accentuent le poids de la relation particulière qui lie les deux parties. Au-delà de sa valeur sociale et diplomatique, le cérémonial du tribut cachait un échange économique réel (au moins pour la période de dernières années de l'empire), si bien que les deux finissaient souvent par se confondre dans les faits[3]. Dans les « faits » justement, le symbole et la matérialité du tribut sont déjà un moyen pour les populations non chinoises de se débarrasser du poids administratif et de la menace militaire chinoise :

> La première année de l'ère Yuanhe (84) du règne de Suzong, le chef des barbares Man « qui jamais ne sont soumis à l'impôt » des marches du Rinan envoya un rhinocéros vivant ainsi qu'un faisan blanc en tribut à la cour. Au quatrième mois de l'été de la douzième année de l'ère Yongyuan (100) du règne de l'empereur He, plus de deux mille barbares Man du Rinan et de Xianglin lancèrent des raids contre le peuple et mirent à feu les centres administratifs. Commanderies et districts chargèrent des soldats de les réprimer. Ils décapitèrent le chef des barbares et le reste de ses hommes se rendit. La cour en profita pour nommer un aide-général des troupes pour Xianglin, afin de parer à toute attaque. L'année fondatrice de l'ère Yongchu (107) du règne de l'empereur An, les barbares Man de Yelang, situés aux marches de Jiuzhen, remirent toutes leurs terres sous le contrôle de l'empire, étendant ainsi leur territoire de mille huit cent quarante *li*. La deuxième année de l'ère Yuanchu (115), les barbares Man de Cangwu se révoltèrent, et l'année suivante, ils sommèrent les Man et Han de Yulin et Hepu de se joindre à eux. Ils attaquèrent alors la commanderie de Cangwu avec plusieurs milliers d'hommes. Ren Zhuo, censeur superviseur auprès de l'impératrice Zheng, appliqua une décision de l'impératrice pardonnant les insurgés, et les Man se soumirent ou s'échappèrent sans distinction. La première année de l'ère Yanguang (122), les Man des marches de

[1] *Jin shu*, 97.2531-2532.
[2] *Jin shu*, 97.2547.
[3] Mark Mancall, « The Ch'ing Tribute System : An Interpretive Essay », p. 76.

Jiuzhen offrirent des tributs pour revenir dans le giron de l'empire. La troisième année, les Man de la frontière du Rinan rentrèrent aussi sous le contrôle de l'empire. La sixième année de l'ère Yongjian (133) du règne de de l'empereur Shun, Bian, roi de Yediao, envoya un émissaire accompagné d'un tribut à la cour, et l'Empereur le récompensa d'un sceau d'or et d'un ruban pourpre.

肅宗元和元年，日南徼外蠻夷究不事人邑豪獻生犀、白雉．和帝永元十二年夏四月，日南、象林蠻夷二千餘人寇掠百姓，燔燒官寺，郡縣發兵討擊，斬其渠帥，餘红乃降．於是置象林將兵長史，以防其患．安帝永初元年，九真徼外夜郎蠻夷舉土內屬，開境千八百四十里．元初二年，蒼梧蠻夷反叛，明年，遂招誘鬱林、合浦蠻漢數千人攻蒼梧郡．鄧太后遣侍御史任逌奉詔赦之，賊皆降散．延光元年，九真徼外蠻貢獻內屬．三年，日南徼外蠻復來內屬．順帝永建六年，日南徼外葉調王便遣使貢獻，帝賜調便金印紫綬．[1]

La continuité dans les échanges commerciaux et diplomatiques matérialisée par le tribut n'est pas incompatible avec des révoltes et attaques, dans un sens comme dans l'autre. Miroir des conditions favorables nécessaires à l'instauration de relations tributaires, ce sont pourtant les dysfonctionnements du tribut qui entraînent discordes et conflits.

L'une des valeurs du tribut, et non des moindres, est celle de ciment de paix. Il implique logiquement que les relations entre les deux parties soient pacifiques. C'est aussi un instrument que l'on peut être amené à utiliser lorsqu'il faut renforcer les liens avec des peuples non chinois et raffermir son autorité à la cour. Sous les Liu Song, une fois l'autorité impériale rétablie, le tribut peut se mettre en place, les problèmes d'imposition ont été résolus. Toutefois, cette occurrence a un caractère ponctuel et exceptionnel qui ne se retrouve nulle part ailleurs dans le cas des Man du Jingzhou :

La deuxième année de l'ère Jingping (424) du règne de l'empereur Shao, Shi Ning, à la tête des Man de Yidu ainsi que quelque cent vingt-trois autres personnes allèrent à la cour verser un tribut. À la sixième année de l'ère Yuanjia (429) du règne de Taizu, Zhang Yongzhi et cinquante autres Man de Jianping allèrent à la cour honorer le souverain de leur tribut et être reçus en audience. À la septième année (430), Tian Sheng et cent treize Man de Yidu firent de même. Après cela, un grand soulèvement eut lieu parmi les Man de la Han, et les communications furent coupées. Administrateur de Louzhong à Tianmen, Zong Jiaozhi récolta des taxes et des corvées trop lourdes pour les Man, qui ne purent le supporter.

少帝景平二年，宜都蠻帥石寧等一百二十三人詣闕上獻．太祖元嘉六年，建平蠻張雍之等五十人，七年，宜都蠻田生等一百一十三人，並詣闕獻見．其後沔中蠻大動，行旅殆絕．天門溇中令宗矯之傜賦過重，蠻不堪命．[2]

[1] *Hou Han shu*, 86.2837, et Annexe 2.21.
[2] *Song shu*, 97.2396.

Au même titre que les taxes, le tribut est aussi ce qui peut garantir ou en tout cas mesurer le degré d'indépendance ou d'autonomie, d'un État ou d'une communauté, par rapport à son souverain. Alors qu'en Grèce, la création de la monnaie vise à instaurer plus d'équité dans les rapports sociaux[1], le maintien de relations fondées sur le tribut confirme l'absence d'équité entre populations tributaires et chinoises. C'est une divergence par rapport à l'impôt. Le tribut est un facteur différenciant tandis que les taxes sont intégrantes. Les informations fournies par les données monétaires témoignent de l'intégration de ces régions dans le système administratif des dynasties du Sud, qui est centré autour du cours inférieur du fleuve Bleu. Le traité économique du *Sui shu* nous apprend que sous les Liang comme sous les Chen, les monnaies circulent principalement dans les régions centrales – c'est-à-dire dans les parties les plus septentrionales de ces empires méridionaux, et donc notamment au Jingzhou. Ailleurs et notamment plus au Sud (Guangzhou, Jiaozhou), les échanges ont encore lieu principalement en matières premières (grains, sel, riz), tissus, or et argent[2]. De même, Fan Chuo 樊綽 (d.i.) indique dans le *Man shu* 蠻書 (Livre des barbares du Sud) que les populations du Sud-Ouest n'utilisaient pas de monnaie, mais des soieries et des animaux pour mener à bien leurs échanges commerciaux[3]. Le tribut semble donc, pour le Jingzhou du moins, d'une importance bien moindre que les échanges fiduciaires.

Ce sous-chapitre a permis, avec le précédent consacré au régime fiscal, de distinguer les Man du Jingzhou, c'est-à-dire les Man de l'intérieur, des Man des marches extérieures (les régions cantonaises et vietnamiennes, ainsi que les marches tibétaines). Les premiers sont assujettis à l'impôt, tandis que les seconds sont soumis au tribut. Les extraits des histoires en attestent (à une exception près), les peuples de Man tributaires sont ceux de l'extérieur. N'étant pas imposables, ils envoient objets et animaux exotiques à la Cour. Le tribut, et le fait de s'y conformer, participe donc de la mise en ordre sociale du monde. Il exprime le fait que des échanges et des relations existent entre deux entités politiques données et leurs populations. Il ne peut donc s'appliquer aux Man du Jingzhou, qui habitent des terres de l'écoumène et qui paient des taxes, en dépit de révoltes régulières.

[1] Claude Orrieux, Claudine Schmitt-Pantel, *Histoire grecque*, p. 142.
[2] François Thierry, *Monnaies chinoises II. Des Qin aux Cinq Dynasties*, p. 81, 83.
[3] Gordon Luce, *Man shu (Book of the Southern Barbarians)*, p. 79.

IV.2.4. Postérité de l'intégration des barbares dans l'écoumène

En point de départ à cette conclusion, il apparaît utile de noter un relatif paradoxe : pour être considéré comme un peuple barbare à part entière, il faut pouvoir faire preuve d'un système politique, royal, féodal, d'existence de villes et/ou de garnisons organisées, et d'une maîtrise des techniques et des savoirs agraires. C'est le cas des Xiongnu, mais aussi de certains royaumes du Sud-Ouest comme Yelang 夜郎 ou Dian 滇 [1]. Les Man de l'intérieur ne le sont donc pas. Ni barbares, ni chinois, ils représentent une catégorie intermédiaire. Leur position rejoint les réflexions de Rémi Mathieu sur les peuples étrangers de l'Antiquité : « La lecture des textes de l'époque Zhou révèle que l'étranger est à la fois intimement lié à la vie des principautés chinoises et parfaitement honni en tant que tel. (…) Géographiquement, [les étrangers] sont disposés au milieu de celles-là, en peau de léopard [2] ». Avant l'Empire, il n'est pas de différence ethnique. Comme l'a écrit Henri Maspero, c'est l'éloignement graduel entre gens des plaines et des montagnes qui consolide la différence entre Chinois et Man :

> Ce n'étaient vraisemblablement que des différences sociales qui allèrent s'accentuant à mesure que l'écriture, l'organisation politique, le progrès matériel marquèrent plus nettement la supériorité des gens de la plaine sur ceux de la montagne.[3]

Se référant aussi à l'Antiquité, Erica Brindley estime à juste titre que la notion de sinité n'est pas basée sur des critères anachroniques de race, mais de sentiment d'appartenance à une lignée, une classe, un lieu, une époque[4].

Sous les Han comme sous les Tang, les conceptions géographiques relatives aux peuples non chinois du Grand Ouest sont les suivantes : interne versus externe, chinois versus non-chinois[5]. Ces conceptions n'ont-elles pas justement évolué ? Si une absence d'évolution apparente souligne que les conceptions de ce qui n'est pas « Chinois » perdurent, la perception des Man, elle, évolue. Ce passage du *Sui shu* montre l'évolution des Man et leur soumission aux rites chinois :

> Après la pacification des Chen, leurs traditions ont évolué : ils estiment la probité, apprécient l'économie, et dans les funérailles comme pour les mariages, ils

[1] *Hou Han shu*, 86.2844.
[2] Rémi Mathieu, « L'Inquiétante étrangeté », p. 16.
[3] Henri Maspero, *La Chine antique*, p. 9, 11.
[4] Erica Brindley, « Barbarians or Not ? Ethnicity and Changing Conceptions of the Ancient Yue (Viet) Peoples, ca. 400-50 B.C. », p. 19.
[5] Marc Abramson, *Ethnic Identity in Tang China*, p. 119, et Yü Ying-shih, *Trade and Expansion in Han China : A Study in the Structure of Sino-Barbarian Economic Relations*, p. 66.

se conforment de plus en plus aux rites. Leurs traditions périclitent, et ils se tournent donc graduellement vers l'Antique.

自平陳之後，其俗頗變，尚淳質，好儉約，喪紀婚姻，率漸於禮．其俗之敝者，稍愈於古焉．[1]

Les manières de nommer les Man évoluent aussi, passant du générique au particulier. À une appellation générique désignant les Man comme des barbares sucèdent des « ethnonymes » plus spécifiques[2]. Y a-t-il un changement perceptible à partir des Tang ? Plutôt une évolution qui aboutit à un Empire cosmopolite, même si la prise de conscience des réalités géopolitiques est différente en fonction des régions. L'alternance des représentations positives et négatives en fonction des périodes traitées démontre la permanence d'une indécision quant à la représentation des Man qui « doit » être transmise. Celle-ci dépend des alliances du moment, du degré d'unité des royaumes et dynasties successifs, et de la perception qu'ont les Chinois des Man. Pour autant, une ethnicisation est-elle à l'œuvre durant le haut Moyen Âge[3] ? Comment catégoriser les Man, en tant qu'ethnie, peuple, tribu, groupe chinois ? Le discours historique et ethnographique remonte chez Sima Qian 司馬遷 (145-86 av. J.-C.) jusqu'à la geste de Yu le Grand. Ce dernier devant les dompter, les Man sont présentés comme des révoltés guerroyeurs. Par la suite, ce *topos* est appliqué aux gens des montagnes, dont les manières n'étaient pas celles des gens des plaines. Cette construction rhétorique devient réalité, mais c'est bien plus tard, pas avant les Ming, que des populations comme les Man sont ethnicisées pour des besoins politiques.

Le Jingzhou est-il ou non contrôlé ? Si le Sud et le Sud-Ouest ne sont pas encore l'objet d'une pénétration chinoise sous les Han, et que la « colonisation à grande échelle du Sud » durant la période de division nous semble devoir être nuancée, qu'en est-il du « Centre[4] » ? Rappelons que ce n'est pas parce que l'on achète une allégeance et qu'on institue un système de tribut que l'on contrôle une région.

Cependant, les Man du Jingzhou sont considérés comme des populations de l'intérieur. Cela ne veut pas dire pour autant qu'ils sont parfaitement intégrés, en tout cas pour les périodes ici étudiées. Ni totalement étrangers, ni entièrement chinois, ils figurent un entre-deux, dispersés sur un territoire qui l'est tout autant (semi-barbare ou semi-

[1] *Sui shu*, 31.886-887, et Annexe 1.B.8.3.
[2] Geoff Wade, « Lady Sinn and the Southward Expansion of China in the Sixth Century », p. 132.
[3] Béatrice David, « L'Ethnicisation de la différence dans la Chine impériale : le barbare comme figure fondatrice. L'exemple des Tankas, ou gens des bateaux du Guangdong », p. 62.
[4] Michael Loewe, « The Former Han Dynasty », p. 128, et Mark Edward Lewis, *China between Empires : The Northern and Southern Dynasties*, p. 2.

chinois, c'est selon). La distance géographique est donc, autant que les facteurs culturels et plus tard « ethniques » qui presque toujours en découlent, un critère fondamental pour comprendre comment les peuples qui habitent un espace borné sont entendus dans des sources dont le but consiste à les décrire.

Nous avons analysé des comportements comme les actions civiles et militaires côté chinois, les révoltes et coutumes des Man, ainsi que les discours portant sur la confrontation de ces deux mondes. Ils nous permettent d'envisager des définitions (quels Man, quel espace), qui s'inscrivent dans une évolution diachronique (des Han à la réunification Sui-Tang) [1]. La chronologie des événements relatés laisse également apparaître en filigrane l'évolution des mentalités durant la période de division. Faisant suite à des siècles de centralisme fondé autour de l'idée d'une civilisation supérieure, apanage de la culture des lettrés de la capitale qui niait à la périphérie et ses composantes toute valeur, le haut Moyen Âge voit naître, en même temps qu'il se fragmente politiquement, le développement d'un intérêt pour le régional, le local[2].

Des points d'échange constants existent entre Man et Chinois, aux niveaux local (mariages, intégration économique) et interrégional (guérillas, échanges de biens). En dépit de la volonté de séparer formellement à l'écrit les peuples (que cela soit dans les notices sur les peuples étrangers des histoires ou des encyclopédies comme le *Tongdian*), les sources révèlent autant les distances que les interactions logiques qu'elles impliquent entre les cultures en présence. Conséquence de ces points d'échanges, les relations tissées au fur et à mesure sont fragiles et aisément rompues, dès lors que l'un des aspects constituants la chaîne relationnelle se trouve en danger : poids économique du tribut pour l'Empire, statut fiscal particulier des Man remis en question, etc.

En fin de compte, les Man personnifient l'expression d'une géographie humaine à l'échelle régionale. Ils ont leurs propres codes sociaux, moraux, des mythes et un folklore particuliers. S'ils peuvent se battre pour conserver leur indépendance politique, l'exhumation de documents administratifs et légaux prouve qu'ils ont constitué la population la plus nombreuse de la région et qu'ils sont été soumis à la conscription et à des formes d'imposition spéciales mais bien réelles. Ils sont les Man du Jingzhou, au même titre qu'il y eut des Urus dans les aires andines[3]. La pleine mesure de leur rôle reste à être connue. Seules de futures découvertes en contexte archéologique permettront

[1] Voir à Rome, Alain Chauvot, *Opinions romaines face aux Barbares au IV^e siècle après J.-C.*, p. 461-483.
[2] Mark Edward Lewis, *China between Empires : The Northern and Southern Dynasties*, p. 17.
[3] Nathan Wachtel, *La vision des vaincus*, p. 305-313.

d'établir plus précisément le rôle qui fut le leur, car l'historiographie chinoise propose une histoire des vainqueurs.

Partie III. Une géographie culturelle du Jingzhou d'après le *Shuijing zhu* de Li Daoyuan

« C'est un document géographique de la plus haute importance, mais il est souvent fort obscur ».
Édouard Chavannes

En appendice à son article sur les régions occidentales décrites dans le *Wei lüe* 魏略 (Abrégé de Wei), le commentaire d'Édouard Chavannes prouve l'intérêt que revêt le *Shuijing zhu* 水經注 (Commentaire du Livre des rivières) pour l'étude géohistorique de la Chine ancienne[1]. Valables il y a plus de cent ans, ses propos le sont encore aujourd'hui. En effet, si le *Shuijing zhu* est très fréquemment cité, que ce soit par des exégètes chinois des siècles passés ou des sinologues contemporains, il ne l'est bien souvent qu'à titre de simple complément, venant s'ajouter à d'autres ouvrages, comme des index ou des dictionnaires encyclopédiques. Le *Shuijing zhu* est jugé par trop volumineux, monolithique ou rébarbatif, et rares sont les auteurs à s'y être intéressés autrement que comme ouvrage de référence.

Ce dernier volet de notre étude régionale se construit ainsi autour d'un ouvrage, le *Shuijing zhu*, écrit par Li Daoyuan 酈道元 († 527), un lettré chinois qui vécut entre le V^e^ et le VI^e^ siècle de notre ère à la cour des Wei du Nord (386-534), une dynastie d'origine tabghatche. Son œuvre ébauche une synthèse inédite entre un espace aux dimensions continentales et le milieu humain qui le façonne, à travers les traces léguées par la main de l'homme. Celles-ci peuvent être matérielles (travaux, villes, monastères, stèles), ou immatérielles (livres, récits, mythes). Œuvre technique aussi bien que littéraire, le *Shuijing*

[1] Édouard Chavannes, « Les Pays d'occident d'après le *Wei Lio* », p. 563. Il précise qu'il est encore, au début du XX^e^ siècle, peu connu et peu étudié.

zhu en est le témoignage tantôt direct lorsque l'auteur s'est déplacé pour observer et rendre compte, tantôt indirect lorsqu'il convoque récits et documents tiers. Je souhaite ici me pencher plus particulièrement sur le discours de Li Daoyuan, que je tenterai de définir à travers l'étude de plusieurs chapitres portant sur l'espace régional du Jingzhou.

Il est important d'appréhender la vision de l'auteur, pour comprendre dans quelle mesure ce texte représente un vecteur singulier de la représentation de l'espace. Dans le *Shuijing zhu*, il est autant question de géographie culturelle que de topographie physique et administrative. Plusieurs thèmes se recoupent : exégèse et géographie historique, usage de précédents, mémoire et histoire, lieu de mémoire, reconstruction mentale. Cette dernière partie est composée de deux chapitres. Le chapitre V s'attachera à replacer le texte dans son cadre temporel, ainsi que dans une tradition littéraire au sein de laquelle il occupe une place de choix. Nous proposerons une analyse formelle de plusieurs chapitres du *Shuijing zhu* afin de dégager quelques aspects de la méthode de Li Daoyuan. Son texte relève-t-il de la géographie ou de l'histoire, est-ce une science ou un savoir, fait-il preuve de cohérence discursive ou privilégie-t-il l'exactitude topographique, l'auteur est-il un enquêteur ou un lettré de cour ? Dans le chapitre VI, nous traiterons de la mémoire à travers ses modalités d'incarnation dans la géographie et dans l'histoire. Étant donné que notre approche demeure résolument spatiale, il s'agira plus précisément du « lieu de mémoire », pour employer un terme et un concept devenus eux-mêmes patrimoniaux[1]. Nous nous intéresserons tout particulièrement aux textes transmis par l'auteur. Ceux-ci ont une valeur informative, en tant que documentation de première main relevant de la géographie régionale, et patrimoniale, car c'est Li Daoyuan qui les transmet. Ils révèlent enfin les choix stratégiques de l'auteur du *Shuijing zhu*.

[1] Voir les volumes des *Lieux de mémoire* dirigés par l'historien Pierre Nora, dont la grille de lecture concerne exclusivement l'espace français.

Chapitre V. La région du Jingzhou dans le *Shuijing zhu*

V.1. Spécificités d'une œuvre de synthèse dans une période de division

Qu'est-ce que le *Shuijing zhu* 水經注 (Commentaire du Livre des rivières) ? Une monographie, une encyclopédie, une histoire, un compendium, un dictionnaire, voire tout à la fois ? Nous allons aborder ici la question du savoir géographique, dans sa période de formation, proto ou pseudo-scientifique, en tentant de définir les particularismes de l'ouvrage de Li Daoyuan. C'est un savoir idiosyncrasique, qui se forme en réaction à l'implantation et à l'importance grandissante du bouddhisme en Chine, qui ne se fonde pas sur un découpage administratif ou politique mais en premier lieu sur des divisions naturelles, et qui émane d'un lettré proposant un ouvrage singulier, pléthorique et à visée holistique.

V.1.1. Nature du *Shuijing zhu*

Le *Shuijing zhu* est un ouvrage se présentant comme le commentaire potamologique d'un bref texte anonyme. La troisième partie de ce travail vise donc à démontrer que ce texte se révèle être une somme synthétique mélant géographie et histoire, et proposant une épistémè de l'espace. Travail de géographie historique, ouvrage géographique dont l'objet serait l'histoire, compendium de la mémoire culturelle de l'Empire, il est une synthèse du savoir géographique et de ses branches historique, administrative et culturelle, abordée par le biais d'une étude fluviale.

Les paragraphes qui suivent ont pour objectif d'introduire brièvement le *Shuijing zhu* et son auteur, Li Daoyuan. Le *Shuijing zhu* est à la géographie ce que sont le *Wenxin diaolong* 文心雕龍 (Esprit de la littérature en dragon ciselé) de Liu Xie 劉勰 (*ca.* 465-520) à la théorie littéraire et le *Qimin yaoshu* 齊民要術 (Techniques essentielles visant au bien-être du peuple) de Jia Sixie 賈思勰 (d.i.) aux sciences et techniques agricoles[1]. Le *Shuijing*

[1] Yan Gengwang, « Zhonggu shidai jibu zhongyao dili shu. Di yi jiang. *Shuijing zhu* », p. 145. Le *Qimin yaoshu* partage un autre point commun avec le *Shuijing zhu* : il rassemble des sources relatives à son domaine,

zhu est considéré comme le troisième grand texte géographique de la Chine prémoderne, à la suite du *Shanhai jing* 山海經 (Livre des monts et des mers) et du *Yu gong* 禹貢 (Tribut de Yu)[1]. Il marque un tournant dans l'histoire de la géographie. Il se démarque des traités techniques en rapport avec l'espace et consacrés à l'astronomie, à la géographie administrative, aux fleuves et canaux[2]. Contrairement à ces derniers qui délaissent le paysage et ses caractéristiques, il s'attache de son côté aux traces matérielles du passé chinois et ouvre ainsi une voie inédite dans la représentation de l'espace en Chine[3]. Fondamentalement, il s'inscrit dans une tradition historiographique chinoise. Cependant, il accompagne également le développement des écrits de type local qui préfigurent les monographies locales, et qui émergent avec la décentralisation du pouvoir qui suit la chute des Han et encourage les régionalismes. Le *Shuijing zhu* apparaît dès lors comme une synthèse par accumulation de ces différents genres. Avant de développer ces aspects, intéressons-nous à son auteur, Li Daoyuan, un lettré fonctionnaire qui vécut sous les Wei du Nord.

La vie de Li Daoyuan nous est connue essentiellement par deux biographies tirées du *Wei shu* 魏書 (Histoire des Wei) et du *Bei shi* 北史 (Histoire [des dynasties] du Nord). La première est classée dans la catégorie des fonctionnaires intransigeants par Wei Shou 魏收 (506-572), tandis que la seconde, par Li Yanshou 李延壽 (618-676) est placée au sein de la biographie de la famille de son aïeul. Elle comporte un nombre sensiblement supérieur d'informations. Originaire du Henan, Li Daoyuan naît entre 465 et 472, et dès son plus jeune âge suit son père au gré des affectations professionnelles de ce dernier. Entré ensuite dans la fonction publique, sa carrière est jalonnée d'autant de promotions que de disgrâces. Sa sévérité tout comme les vertus éducatrices de son action sont soulignées dans ses biographies. Assassiné par des sbires à la solde du transfuge Xiao Baoyin 蕭寶寅 en 527, il aurait rédigé son commentaire au *Shuijing* entre 515 et 523[4].

La paternité du *Shuijing* a longtemps été attribuée à tort à Sang Qin 桑欽, un lettré des Han de l'Ouest[5]. D'après le traité bibliographique du *Sui shu* 隋書 (Histoire des

---

l'agriculture (cent soixante ouvrages), sur l'ensemble du territoire chinois. Il est donc la seule source couvrant l'ensemble du savoir agricole pour les périodes antérieures à sa rédaction.

[1] Endymion Wilkinson, *Chinese History. A New Manual*, p. 208.

[2] *Cf. supra* chapitre II.

[3] Michael Loewe, « Knowledge of Cther Cultures in China's Early Empires », p. 84.

[4] Voir les deux biographies de Li Daoyuan : *Wei shu*, 89.1925-1926, et *Bei shi*, 27.994-996.

[5] Voir notamment *Xin Tang shu*, 58.1504, et *Song shi*, 204.5152.

Sui), « Guo Pu a commenté les trois chapitres du *Livre des rivières* » (水經三卷郭璞注)[1], et c'est vraisemblablement à partir de cette version que Li Daoyuan a produit ses notes[2].

Divisé en quarante *juan*, le texte du *Shuijing zhu* renvoie pour vingt d'entre eux au domaine du fleuve Jaune, pour huit à neuf *juan* aux bassins de la Han et de la Huai, et pour dix au fleuve Bleu et au Grand Sud, qui comprend la rivière des Perles. Le dernier *juan* est notamment consacré à tous les cours d'eau s'écoulant du Jiangnan au Rinan 日南. Ce découpage résulte d'une réorganisation du texte suite à la perte de cinq *juan*[3]. Les quelque dix derniers *juan* sont, à quelques exceptions près, consacrés aux régions méridionales. Jusqu'au trente-quatrième *juan* dédié au cours moyen du fleuve Bleu, nous restons principalement dans les bassins et les affluents de la Huai et de la Han, au Henan, dans l'Anhui et au Hubei. Les *juan* 37 et 38 traitent des rivières du Hunan, notamment de la Yuan, de la Zi et de la Xiang.

Si les descriptions laissent la part belle aux relevés topographiques de l'auteur lui-même pour les régions septentrionales, Li Daoyuan fait un usage particulièrement abondant de matéraux littéraires écrits par d'autres, notamment pour les régions méridionales comme le Jingzhou. C'est d'ailleurs ce qu'il note dans sa préface, justifiant le recours à de nombreuses sources afin de pallier le manque d'éléments fournis par les anciennes descriptions géographiques. D'après Hou Renzhi 侯仁之 (1911-2013), il aurait mentionné quatre cent trente-sept livres, sans compter de très nombreuses stèles[4].

Dans les siècles qui suivent sa composition, l'ouvrage connaît une fortune éditoriale et commentariste certaine. Si les cinq derniers *juan* sont d'abord perdus, puis comblés par des emprunts de descriptions de rivières à d'autres *juan* plus longs, le *Shuijing zhu* est l'objet sous les Ming et plus particulièrement sous les Qing d'intenses travaux

---

[1] *Sui shu*, 33.982.

[2] Guo Pu y glose vingt-six cours d'eau, du fleuve Liao 遼 au Nord à la rivière des Perles (Zhujiang 珠江) au Sud, et insiste sur leurs cours plus que sur les montagnes qui les bordent. Voir Zhou Zhenhe, « Zhongguo gudai zhuanxie *Shuijing* de chuantong », p. 84.

[3] Le *Chongwen zongmu* 崇文總目 (Catalogue de la bibliothèque [de l'Institut] de la vénération de la culture), compilé durant la première moitié du XI^e^ siècle principalement par Wang Yaochen 王堯臣 (1003-1058), indique déjà que le *Shuijing zhu* a perdu cinq de ses *juan*. Toutefois, les réimpressions d'exégètes Song ont permis un réarrangement des chapitres qui aboutit à un nombre de quarante *juan*, dans la plus ancienne édition « complète » aujourd'hui conservée, celle du *Yongle dadian* 永樂大典 (Grand compendium de [l'ère] Yongle), compilée au début du XV^e^ siècle (voir *Qinding Siku quanshu zongmu (zhengliben)*, p. 945).

[4] Hou Renzhi, *Zhongguo gudai dili mingzhu xuandu*, p. 97. Yan Gengwang, mentionne quatre cent trente-six ouvrages cités (« Zhonggu shidai jibu zhongyao dili shu. Di yi Jiang. *Shuijing zhu* », p. 146). Sur les stèles, voir Shi Zhicun, *Shuijing zhu beilu*, qui en décompte deux cent soixante-dix-huit.

philologiques visant à séparer le « classique » de son commentaire, ainsi que d'études relevant de l'exégèse épistémologique, littéraire et bien évidemment géographique[1].

Pour comprendre ce que Li Daoyuan a souhaité transmettre dans son ouvrage et quelles étaient ses intentions, les commentaires de la préface de Wang Xianqian 王先謙 (1842-1918) rédigée « sur ordre impérial » (*yuzhi* 御製) sont particulièrement précieux :

> « Dans son ouvrage, les intentions de Monsieur Li étaient de suivre le cours des fleuves afin de corroborer les emplacements, puis de s'y déplacer afin de conserver le passé. Ainsi les changements y sont entièrement exposés, et les faits anciens alignés par paires ».
>
> 酈氏為書之恉在因水以證地．而即地以存古．是故遷貿畢陳故實駢列．[2]

V.1.2. Implantation du bouddhisme et décentralisation du regard géographique

La décentralisation du regard géographique est apportée par l'ancrage du bouddhisme en Chine à la fin de l'Antiquité. Par « décentralisation », il faut entendre le détachement d'une vision de l'organisation terrestre fondée sur la position centrale des symboles du pouvoir impérial. Ce décentrement, qui s'amorce dans nombre de textes étudiés dans les deux parties précédentes, est particulièrement manifeste dans le *Shuijing zhu*.

Un rappel de l'environnement historico-culturel permet de présenter le contexte dans lequel le *Shuijing zhu* a été rédigé. Durant le IV^e^ siècle, le Nord de la Chine est ravagé par des luttes entre populations non chinoises qui affectent paysans comme citadins. Parmi ces peuples rivalisant pour s'arroger les décombres du territoire des Jin, les plus

---

[1] Zhu Mowei 朱謨瑋 († 1624) commence à identifier les parties de manuscrits transmis (Yan Gengwang, « Zhonggu shidai jibu zhongyao dili shu. Di yi jiang. *Shuijing zhu* », p. 145). Son *Shuijing zhu jian* 水經注箋 (Annotations au Commentaire du Livre des rivières), a permis de corriger un grand nombre d'erreurs factuelles et d'interpolations introduites par les aléas de la transmission textuelle. Il sert de base au travail des lettrés Qing, qui fondent les études « lyologiques » (*lixue* 酈學), à la faveur d'un intérêt combiné pour les études géographiques et la critique textuelle. Dans un premier temps, des savants comme le grand géographe Gu Zuyu 顧祖禹 (1631-1692) se penchent sur le *Shuijing zhu* en s'appuyant sur les progrès des connaissances géographiques. Au XVIII^e^ siècle, les plus éminents lettrés s'y étant intéressés sont Quan Zuwang 全祖望 (1705-1755), Zhao Yiqing 趙一清 (1711-1764) et Dai Zhen 戴震 (1724-1777), qui tous vécurent sous le règne de l'empereur Qianlong (1711-1799). Hu Shih 胡適 (1891-1962) s'est penché sur leurs cas intéressants, en tentant de comprendre comment trois grands commentateurs ayant travaillé indépendamment ont pu arriver peu ou prou à des conclusions similaires. Voir *Qing shi gao*, 146.4297-4298, et Hu Shih, « A Note on Ch'uän Tsu-wang, Chao I-ch'ing and Tai Chên. A Study of Independent Convergence in Research as Illustrated in their Works on the *Shui-ching chu* », p. 970-982.

[2] Voir Wang Xianqian, « xu 序 (Préface) », p. 42, et la traduction en anglais de Sarah Jo-Shao Wang, *Out of Control : The Place of* Shanshui 山水 *(Mountains and Rivers) in the Geographical Discourse of Early Imperial China*, p. 64.

puissants sont les Tuoba 拓跋 (transcription chinoise du turc « tabghatch »), issus d'une branche des Xianbei 鮮卑 [1]. Leur prise de pouvoir a lieu dans des circonstances rappelant celle des Mandchous, peuple d'origine toungouse, au XVII[e] siècle. Les Tuoba apportent leur aide en 310 aux Chinois pour repousser les Xiongnu, si bien que leur chef obtient le titre de duc, puis de prince de Dai 代 (à Datong 大同). En 383, la bataille de la Fei 淝 achève de renforcer leur autorité. La fondation officielle des Wei du Nord en 386 marque le retour à un certain calme sur le plan social. Leur contrôle sur la société chinoise est quasi-total. En effet, bien qu'ils réservent principalement la gestion des affaires courantes aux fonctionnaires chinois[2], les plus hautes positions sont l'apanage de l'élite tabghatche, et leur régime se caractérise par la primauté du militaire sur le civil[3]. Faisant suite au transfert de capitale à Luoyang en 494, siège symbolique du pouvoir chinois, leur sinisation s'accélère à la fin du V[e] siècle, sous le règne de l'empereur Xiaowen 孝文 (Tuoba Hong 宏). Une série de décrets achève de siniser les Wei du Nord : abolition de leurs cultes, sinisation de leurs patronymes, interdiction d'emploi de la langue *xianbei*, instauration d'un culte à Confucius, etc.[4] Toutefois, ces mesures déclenchent une importante insurrection en 523-524, dite des « Six garnisons » (*liuzhen zhi luan* 六鎮之亂). S'estimant lésée par ces mesures, la noblesse *xianbei* prend en effet les armes et ce conflit aboutit presque dix ans plus tard au démantèlement des Wei en deux entités, les Wei de l'Est, plus sinisés, qui établissent leur siège à Ye 鄴 (au Henan) et deviendront ensuite les Qi du Nord, et les Wei de l'Ouest, basés à Chang'an[5]. À ces derniers succèdent les Zhou du Nord, dont un puissant général, Yang Jian 楊堅 (541-604), fonde en 581 les Sui et « réunifie » par la même occasion l'ensemble du territoire huit ans plus tard en conquérant au Sud le Chen. Durant tous ces siècles, la volonté d'unification est constante, c'est sa concrétisation politique qui demeure impossible.

Outre la disparition progressive du centralisme impérial dont les idées prévalaient depuis quatre siècles, cette période mouvementée est marquée du point de vue socio-

[1] Les autres étant les Murong 慕容, les Yuwen 宇文 et les Duan 段. Le premier chapitre du *Wei shu* traite des ancêtres de la dynastie, qui étaient à l'origine des nomades.
[2] Complétant les informations données par Wolfram Eberhard (*Das Toba-Reich Nordchinas*, p. 99), Albert Dien estime que tout au long du règne des Wei du Nord, environ 85 % des gouvernants étaient d'origine chinoise (« Elite Lineages and the T'o-pa Accomodation : A Study of the Edict of 495 », p. 85).
[3] Arthur Wright, « The Sui Dynasty (581-617) », p. 50-51. Cette distinction binaire est autant une manière d'opposer les Tuoba aux arts de la Cour et de l'esprit des dynasties méridionales.
[4] Jean-Marie Lourme, « Introduction », p. XV.
[5] Arthur Wright, « The Sui Dynasty (581-617) », p. 52.

religieux par l'arrivée du bouddhisme en Chine. La légende veut que le Bouddha soit apparu en rêve à l'empereur Ming 明 des Han de l'Est (r. 58-75)[1]. Les textes transmis affirment que le bouddhisme arrive d'Inde dès le Ier siècle de notre ère par l'entremise d'ambassades chinoises[2]. À partir du IIIe siècle, l'implantation du bouddhisme se matérialise par les premières ordinations de moines chinois, et modifie la société chinoise en profondeur et dans de nombreux domaines[3].

Sous les Wei du Nord, le bouddhisme devient une religion d'État. Son adoption se justifie par des souverains tabghatchs eux-mêmes d'origine non chinoise, car elle « leur procure un fondement spirituel et une légitimité politique hors des valeurs chinoises traditionnelles[4] ». À l'exception de brèves périodes de proscription (entre 444 et 452, puis plus tard, de 574 à 577) et de mesures ponctuelles pour en limiter l'influence, le bouddhisme est à l'honneur durant la grande majorité de la dynastie des Wei du Nord[5]. Au Sud, il se développe sous un jour plus personnel, lettré, et il appartient aux grandes familles. À partir du règne de l'empereur Xiaowu 孝武 (r. 372-396) des Jin de l'Est, le bouddhisme prend aussi de l'importance auprès des cours du Sud. Il connaît son apogée politique et culturel à travers la figure de l'empereur Wu 武 (r. 502-549) des Liang 梁, patron politique et religieux du bouddhisme. C'est sous son règne que le bouddhisme fleurit et imprègne la société dans son ensemble. Outre Jiankang, notons que d'importants centres bouddhiques se développent à partir des Han de l'Est à Jiangling 江陵, Wuchang 武昌 et Changsha 長沙[6].

Ces siècles de division sont marqués par la sinisation du bouddhisme, comme en attestent l'iconographie et les nombreuses traductions du sanscrit. En dépit de réactions parfois virulentes, sa diffusion s'accentue au sein de la société chinoise et devient même quasi-totale, dès le IIIe siècle, dans les cercles intellectuels et dirigeants. Des proscriptions sont ainsi ordonnées à l'initiative de maîtres taoïstes. Il faut noter la résilience du taoïsme, à travers divers mouvements, comme celui des Maîtres célestes (*Tianshi* 天師), ou par la figure de Kou Qianzhi 寇謙之 (365-448) qui établit une théocratie de courte durée à la

[1] *Hou Han shu*, 88.2922, Édouard Chavannes, « Les Pays d'occident d'après le *Heou Han chou* », p. 194, Henri Maspero, « Le Songe et l'ambassade de l'Empereur Ming. Étude critique des sources », p. 95.
[2] Paul Pelliot, « 'Meou-tseu ou les doutes levés', traduit et annoté », p. 255.
[3] Erik Zürcher, « Han Buddhism and the Western Region », p. 182.
[4] Anne Cheng, *Histoire de la pensée chinoise*, p. 365.
[5] John Lagerwey, « Religion et politique pendant la période de division », p. 409-410.
[6] Erik Zürcher, *The Buddhist Conquest of China*, p. 199.

cour des Wei du Nord entre 425 et 451[1]. Qu'elles habitent le Nord ou le Sud, ces élites intellectuelles ont toutefois continué de se définir durant cette période par leur maîtrise de la culture classique, qui reste leur socle socioculturel général. Sous les Tang, la diffusion du bouddhisme est officiellement soutenue.

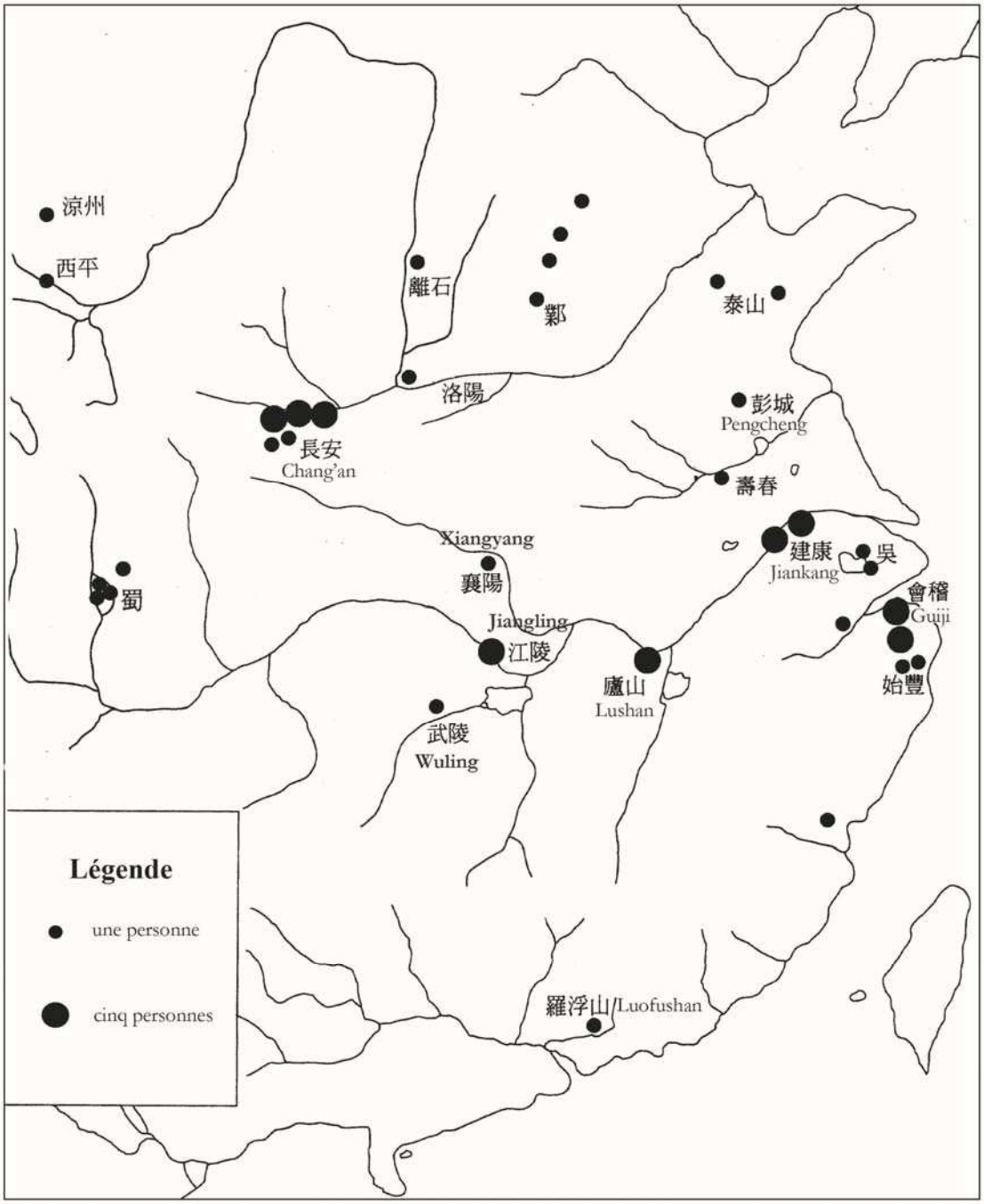

Figure n°16 : État de l'implantation du bouddhisme au Ve siècle
(Source : d'après Yan Gengwang, *Wei-Jin Nanbeichao dili gao*, p. 34)

[1] Isabelle Robinet, *Histoire du taoïsme, des origines au XIVe siècle*, p. 61-82.

Il est donc acquis que les idées bouddhiques infusent la société chinoise dans son ensemble et modifient les rapports politiques, sociaux et évidemment religieux. Comment alors la Chine a-t-elle résolu les problèmes liés à l'implantation et à la prise de pouvoir du bouddhisme en Chine ? Tour à tour patronnée, puis honnie, cette religion devient un phénomène majeur, et c'est à l'aune des événements mentionnés qu'il faut interpréter les changements de perspectives que le bouddhisme induit dans le monde du savoir. La création d'écoles proprement chinoises d'enseignement doctrinal, comme l'instauration de cultes et de pèlerinages à l'intérieur même du territoire chinois sur des montagnes que les moines s'approprient au détriment d'anciens cultes locaux, visent à créer une tradition chinoise, un bouddhisme autochtone[1].

Par quels autres canaux le bouddhisme est-il diffusé en Chine ? Jusqu'au Ve siècle, des moines étrangers affluent en Chine du Nord. Citons Dharmarakşa (*fl.* 266-313), originaire de Dunhuang, Kumārajīva (*ca.* 344-413), d'origine koutchéenne, et Dharmakşema (385-433), d'Inde[2]. Ils diffusent avec une grande efficacité la doctrine bouddhique à travers leur œuvre de traduction. Environ un millier d'ouvrages sont ainsi transcrits, des Han de l'Est aux Sui[3]. Au Sud, côté chinois, Dao'an 道安 (312-385) s'installe à Xiangyang à partir de 365, où il supervise les traductions de soutras, tandis que Huiyuan 慧遠 (334-416) enseigne et transmet son savoir et fonde l'école de la Terre pure (*Jingtu* 淨土) sur le mont Lu 廬. Plutôt que de traduction ou d'adaptation, il est plus juste de parler de « transposition[4] », ou, comme le dit François Martin, d' « appropriation », tant les questions esthétiques tout comme celles relatives à l'histoire des idées dépassent l'aspect simplement traductologique de ces entreprises[5].

À côté de traductions du bouddhisme indien[6], certains textes bouddhiques chinois volontairement polémiques introduisent un décentrage géographique. Tel est le cas du *Lihuo lun* 理惑論 (Doutes levés) de Mouzi 牟子 (né en 170) et du *Luoyang Qielan ji* 洛陽伽藍記 (Mémoire sur les monastères bouddhiques de Luoyang) de Yang Xuanzhi 楊衒之 (*fl.* VIe siècle), ou des écrits des moines voyageurs, comme le *Foguo ji* 佛國記

[1] James Robson, « Buddhist Sacred Geography », p. 1367.
[2] John Lagerwey, « Religion et politique pendant la période de division », p. 401-402.
[3] Sylvie Hureau, « Production et dissémination de textes bouddhiques : traductions et apocryphes », p. 431.
[4] Dans le cadre de transpositions de cultes bouddhiques indiens sur les montagnes sacrées chinoises. Voir James Robson, « Buddhist Sacred Geography », p. 1353.
[5] François Martin, « Buddhism and Literature », p. 891-892.
[6] Nous avons volontairement omis les textes bouddhistes indiens par la suite traduits en chinois, car c'est bien la littérature chinoise de tradition bouddhique qui importe dans ce chapitre.

(Mémoire sur les pays bouddhiques) de Faxian 法顯 (337-422) et les textes de Xuanzang 玄奘 (602-664)[1]. La Chine n'est plus au centre du monde et elle en prend conscience. En dépit de l'impression de « conquête » de la Chine par le bouddhisme (pour reprendre le titre du classique d'Erik Zürcher), n'oublions pas que les bouddhistes chinois ont dû lutter longtemps pour imposer leur doctrine. On leur opposait notamment l'impossibilité d'une tradition intellectuelle supérieure à la chinoise[2]. Il leur a donc fallu ruser, en acceptant par exemple la prééminence chinoise, pour alors proposer une sinisation ancienne du bouddhisme. Dans la littérature géographique, il s'agissait, pour imposer ses vues, de remettre en question non pas la dualité entre centre et périphérie, mais bien leurs référents respectifs. Il convenait d'opérer un basculement, un renversement, pour décentrer la Chine et en faire une périphérie de l'Inde, alors placée au centre du tableau.

Après avoir pensé la construction et l'unification du monde durant les Royaumes combattants, après l'avoir mis en ordre pendant les premières dynasties, comment le remet-on en ordre, une fois que celui-ci est en ruine ? Par un détour « indien », le regard se trouve décentré, de plusieurs manières : l'écrit n'est plus un texte officiel ou une commande impériale, mais un ouvrage résultant d'une initiative individuelle. L'opinion et la vision qu'un lettré peut avoir de l'espace a évolué, car l'espace politique et social n'est plus le même. Les référents intellectuels ont été bouleversés, notamment par l'apparition du bouddhisme. En découle souvent la nécessité d'établir une continuité avec un passé classique et idéalisé, afin de le rendre compatible avec le bouddhisme dans une période de troubles et de division spatiale. Par la suite, sous les Tang, la famille impériale, en se réclamant de Laozi 老子, innove certes, mais se rattache à un passé chinois (culturel et textuel), tout en se détachant du bouddhisme[3].

Les auteurs susmentionnés ont procédé de plusieurs manières pour délégitimer la position centrale de la Chine. Ils peuvent ôter toute connotation spatiale aux substantifs désignant la Chine (soit comprenant le caractère *zhong* 中), et leur adjoindre des signifiants renvoyant à son orientalité, tout en rajoutant des qualificatifs centralisateurs aux dénominations de l'Inde. On réduit la Chine au nom de la dynastie en place, ou on

[1] L'apport du bouddhisme ne se sent pas autant dans les textes officiels que dans les ouvrages personnels. Même s'il s'impose jusque dans les plus hauts rouages de l'État, un auteur mandaté ne peut s'en faire l'apologue dans les sources officielles, à l'inverse des œuvres individuelles.
[2] Erik Zürcher, *The Buddhist Conquest of China*, p. 264-269.
[3] Voir Stephen Bokenkamp, « Time After Time : Taoist Apocalyptic History and the Founding of the T'ang Dynasty », p. 85. Cela a toutefois varié. Wu Zetian fut par exemple une fervente bouddhiste.

lui attribue des noms d'origine indienne : dans le *Luoyang qielan ji*, Yang Xuanzhi l'appelle Dongtu 東土, les « Terres orientales[1] ». Ensuite, puisque le Bouddha vient d'Inde, ce pays est donc le centre du monde, ce ne peut plus être la Chine. Voici ce qu'en dit Mouzi : « Si [le Bouddha] est né dans l'Inde, c'est que c'est là le centre du monde et de la terre » (所以生天竺者．天地之中處其中和也) ; plus loin, « de ce point de vue, il n'est pas certain que la terre de Han soit le centre de la terre » (漢地未必為天中也)[2]. Écrit d'un laïc versé dans l'étude des textes confucéens, le *Lihuo lun* 理惑論 de Mouzi est d'un point de vue rhétorique une œuvre incontestablement chinoise[3]. Son auteur fonde son argumentaire non pas sur une enquête ni une révélation par des « faits » hypothétiques, mais sur une interprétation des Classiques. Chez Faxian, les raisons qui lui font désigner l'Inde comme « royaume du milieu » relèvent de la tempérance sociale, des saisons, des climats et de la nature, d'une liberté économique et agraire : « Le peuple y est riche et heureux ; il n'y a ni recensement, ni règles administratives, seuls ceux qui cultivent les terres royales payent le profit de la terre. S'ils désirent s'en aller, ils s'en vont ; s'ils désirent rester, ils restent » (人民殷樂，無戶籍官法，唯耕王地者乃輸地利，欲去便去，欲住便住) ; ou encore, « dans le Royaume du Milieu, le froid et la chaleur s'équilibrent, les arbres atteignent parfois plusieurs milliers d'années et même jusqu'à dix mille ans » (中國寒暑均調，樹木或數千歲，乃至萬歲)[4]. Sujet de l'empire chinois, Faxian se présente lui-même comme étant originaire des « marches » (*biandi* 邊地)[5].

Rédigé plus tardivement, le *Shuijing zhu* symbolise ces changements à sa façon. Pour les exprimer, nous aurions pu choisir des textes monographiques se concentrant sur une région particulière, comme le *Jingzhou ji* 荊州記 (Récit du Jingzhou) ou le *Huayang guo zhi* 華陽國志 (Traité des pays au sud du mont Hua). Ils existent, même pour des périodes aussi anciennes que les Dynasties du Sud et du Nord. Toutefois, l'intérêt du *Shuijing zhu* réside dans le fait qu'il est un texte extensif embrassant l'ensemble du savoir géographique (au sens large) relatif à un territoire entier : la Chine.

---

[1] Yang Xuanzhi, *Mémoire sur les monastères bouddhiques de Luoyang*, p. 2, traduction de Jean-Marie Lourme.
[2] Cité dans le *Hongming ji* 弘明集 (Recueil pour diffuser et éclairer la Voie bouddhique) de Seng You 僧祐 (445-518) : voir T. 2102, vol. 52, p. 1c25-26, 3c22, et les traductions de Paul Pelliot, « 'Meou-tseu ou les doutes levés', traduit et annoté », p. 291, 304.
[3] François Martin, « Buddhism and Literature », p. 899, Béatrice L'Haridon, communication personnelle.
[4] T. 2085, vol. 51, p. 863a28-29, et Faxian, *Mémoire sur les pays bouddhiques*, p. 23, 56. La traduction est de Jean-Pierre Drège.
[5] Tian Xiaofei, « Tales from Borderland : Anecdotes in Early Medieval China », p. 47.

Dès le premier *juan* du *Shuijing zhu*, Li Daoyuan reprend le commentaire de Faxian, qui avait traduit la partie relative à la région du Madhyadeśa, la partie centrale de la plaine indo-gangétique, par *zhongguo*, qui en est la traduction littérale du sanscrit[1]. En voici la version donnée par le *Shuijing zhu* :

> À l'ouest du fleuve [Jaune] se trouvent les États de l'Inde, au sud desquels se situent les États du centre. Le peuple y est riche. Dans ces États du centre, l'habillement et la nourriture sont les mêmes que ceux de [nos] États du centre, c'est la raison pour laquelle ils sont ainsi nommés.
>
> 自河以西，天竺諸國，自是以南，皆為中國，人民殷富．中國者，服食與中國同，故名之為中國也．[2]

Ailleurs, Faxian nomme la Chine la « Terre des [gens de] Han » (*Han tu* 漢土) ou « des [gens de] Qin » (*Qin tu* 秦土)[3]. La traduction de *zhongguo* appelle deux explications. Premièrement, le fait qu'un auteur chinois l'emploie à l'endroit d'un autre monde démontre qu'il n'était pas un terme si répandu ni fréquemment utilisé pour désigner la Chine durant la période de division[4]. Ensuite, la possibilité par un auteur chinois comme Faxian – dont la foi bouddhique était assumée, voire revendiquée, comme l'indique la relation de son voyage – de penser un autre centre au monde que celui des terres des dynasties chinoises, existe. Ce procédé renverse, comme nous l'avons vu, le rapport à l'espace tel qu'il est traditionnellement conçu en Chine.

L'extrait susmentionné apparaît dans le premier chapitre portant sur le fleuve Jaune, et plus particulièrement sur les monts Kunlun 崑崙. Cet endroit, formant un binôme constitué de fleuves et de monts, est considéré comme l'origine spatiale de la culture chinoise : il est le lieu de retrait de Fuxi 伏羲 et de Nüwa 女媧, deux des Trois augustes. L'auteur propose une double analyse. En traitant de l'origine des fleuves et du premier d'entre eux pour les Chinois, le fleuve Jaune, berceau littéral de leur civilisation, il s'interroge sur les origines mêmes de sa civilisation à travers les Kunlun, traditionnellement considérés comme le centre légendaire du monde chinois (le centre politique étant matérialisé par la capitale impériale). La possibilité d'un autre centre

---

[1] Jean-Pierre Drège, « Introduction », p. XIX, Faxian, *Mémoire sur les pays bouddhiques*, p. 23, Richard Mather, « Chinese and Indian Perceptions of Each Other Between the First and Seventh Centuries », p. 2, et Endymion Wilkinson, *Chinese History : A New Manual*, p. 192. Voir également Mori Shikazo, *Tōyōgaku kenkyū : Rekishi chirihen*, p. 101-125.

[2] Voir *Shuijing zhu shu*, 1.20, et la traduction de Luciano Petech, *Northern India according to the 'Shui-ching-chu'*, p. 20.

[3] T. 2085, vol. 51, p. 864c01, 865c25.

[4] N'oublions pas que *zhongguo* ne désigne pas en Chine ancienne la « Chine » qui n'existe pas en tant que telle, mais bien les États ou royaumes de la Plaine centrale, et souvent en opposition aux régions et aux peuples extérieurs (Michael Loewe, « The Heritage Left to the Empires », p. 995).

culturel, hors de la sphère d'influence chinoise est acquise, et justifiée par la reconnaissance de l'Inde comme pendant réunissant des conditions similaires. Les données naturelles comme les facteurs culturels sont fastes et proches de ceux ayant permis à la civilisation chinoise de se développer. De plus, le « Kunlun indien », l'Anavatapta, offre également en tant que lac une origine aqueuse qui complète avantageusement l'ensemble[1]. Sur l'Anavatapta, il est ainsi écrit dans le *Shuijing zhu* que :

> Désormais, nous savons que les monts Kunlun sont le Tertre-sans-chaleur. Comment alors affirmer qu'il puisse encore être un État barbare de l'extérieur ? En examinant les propos de monsieur le moine, je considère qu'ils ne constituent pas une preuve convaincante.
>
> 而今以後，乃知崑崙山為無熱丘，何云乃胡國外乎？余考釋氏之言，未為佳證．[2]

Dans sa description de l'Inde, Li Daoyuan ne fait appel qu'aux sources bouddhiques exogènes, sans prêter attention aux sources chinoises[3]. Il utilise donc les sources bouddhiques pour les pays bouddhiques, ce qui peut interpeller, venant de la part d'un lettré de tradition confucéenne[4]. D'une part, ceci semble avant tout montrer un attachement à exploiter les sources locales les plus pertinentes au propos de Li Daoyuan, comme la lecture d'autres chapitres le confirme. D'autre part, cela confirme d'une certaine manière l'implantation des idées bouddhiques dans l'environnement culturel chinois du haut Moyen Âge. En effet, l'emploi de telles sources n'aurait sans doute pas été aussi aisé quelques années plus tôt. Dans les analyses proposées par la suite, nous verrons que cette décentralisation se traduit par un traitement homogène des régions étudiées par Li Daoyuan.

La « décentralisation » du regard géographique est le corollaire des profondes mutations politiques et du déplacement du centre de gravité humain et culturel chinois vers le Sud. Amorcée dans les textes étudiés dans les parties précédentes de cette thèse, elle trouve un autre écho dans un ouvrage comme le *Shuijing zhu*. En effet, ce dernier est irrigué par l'apport des conceptions bouddhiques indiennes qui, en introduisant la possibilité d'un Empire du milieu qui ne soit plus le centre du monde, infusent la manière dont l'espace y est représenté. Il marque la fin du centralisme géographique chinois dans la mesure où les auteurs chinois évacuent l'idée d'un centre unique entouré de périphéries. En décentralisant – la Chine n'est pas *le* centre du monde, mais l'*un* des centres du monde

[1] Voir David Jonathan Felt, *Patterns of the Earth. Writing Geography in Early Medieval China*, p. 398.
[2] *Shuijing zhu shu*, 1.58-59.
[3] Luciano Petech, *Northern India according to the 'Shui-ching-chu'*, p. 3.
[4] Bien qu'à cette époque les polémiques et divergences ne se situent pas vraiment sur ce terrain.

– cette vision effectue un retour détourné à un modèle relevant de la géographie naturelle. Proche littéralement du sens originel de *dili*, ce modèle est fondé sur les linéaments terrestres et non sur les frontières politiques. C'est également ainsi que le régionalisme est mis en avant. Émerge alors la possibilité d'un empire multipolaire qu'il convient de traiter dans son ensemble, en accordant autant, voire plus de place aux régions périphériques qu'au centre. Ces modifications du rapport à l'espace sont révélées par le *Shuijing zhu*, car c'est l'un des seuls ouvrages ouvertement géographiques à avoir été transmis dans sa quasi totalité pour la période. D'autres auteurs ont sûrement procédé de la même manière, si bien qu'il serait hasardeux de conclure quant à l'influence propre de l'œuvre de Li Daoyuan. En revanche, l'importance de textes comme le *Shuijing zhu* est évidente par la suite et se matérialise bien plus clairement dans les écrits géographiques des Tang. Ce parti-pris se retrouve notamment dans la façon dont sont agencés les traités géographiques, comme celui du *Sui shu*, ou d'autres monographies, et il constitue un modèle pour le *Da Tang Xiyu ji* 大唐西域記 (Récit des régions occidentales des grands Tang) de Xuanzang[1]. La section suivante est consacrée à quelques-unes des spécificités du *Shuijing zhu*.

V.1.3. Une géographie fondée sur des divisions naturelles

Depuis l'époque des Sui, le *Shuijing zhu* est classé en tant qu'ouvrage géographique dans le *Sui shu*, le *Jiu Tang shu* 舊唐書 (Ancienne histoire des Tang), le *Xin Tang shu* 新唐書 (Nouvelle histoire des Tang), ou le *Song shi* 宋史 (Histoire des Song)[2]. Après le *Song shi*, les deux seules histoires contenant un catalogue bibliographique sont le *Ming shi* 明史 (Histoire des Ming), qui ne recense que les ouvrages composés sous la dynastie régnante, et le *Qing shi gao* 清史稿 (Ébauche de l'histoire des Qing), qui comprend dans la catégorie « histoire » une sous-catégorie géographique arrangée thématiquement[3]. Wang Yong 王庸 (1900-1956), premier auteur à avoir proposé une synthèse historique de la géographie chinoise au XX^e^ siècle, considère l'œuvre de Li Daoyuan comme appartenant à la sous-catégorie géographique des « Récits et cartes de voies fluviales » (*shuidao tuji* 水道圖記). Il souligne par ailleurs que le *Shuijing zhu* est la somme d'informations géographiques la plus

[1] David Jonathan Felt, *Patterns of the Earth : Writing Geography in Early Medieval China*, p. 436-439.
[2] *Sui shu*, 33.984, *Jiu Tang shu*, 46.2014, *Xin Tang shu*, 58.1504, *Song shi*, 204.5152.
[3] *Ming shi*, 97.2405-2419, *Qing shi gao*, 146.4287-4288.

importante jusqu'aux Sui[1]. À l'aune des classements bibliographiques en question et en regard des définitions développées par les sinologues contemporains (aspect pratique du guide et de l'itinéraire, versant pseudo-scientifique et charge religieuse pour Michel Soymié, et fonctions politique, religieuse et économique selon Rémi Mathieu)[2], l'ouvrage de Li Daoyuan semble bien rentrer dans les catégories de l'histoire et de la géographie définies en Chine classique.

Nous avons écrit que le *Shanjing* 山經 (Livre des monts) pouvait servir à structurer la relation verticale entre le Ciel et les hommes ; en présentant un modèle horizontal rappelant une grille, le *Haijing* 海經 (Livre des mers) opposerait quant à lui le centre à la périphérie, la civilisation à la barbarie[3]. Véhiculé par la cosmologie des Cinq agents, dont le but est d'imposer un principe régulateur d'ordonnancement du monde, le lien entre ces deux modèles serait alors matérialisé, après le domptage primordial des inondations par Yu le Grand, par le cours d'eau, mouvant et source de régulation, qui relie montagnes et mers[4]. À première vue, le *Shuijing zhu* semble combiner ces deux types de structures : par « divisions naturelles », il faut donc comprendre que les cours d'eau structurent l'ouvrage, et les montagnes bornent les rivières entre elles. Les inondations d'un côté, qui sont un dérèglement de l'écoulement des eaux, et l'eau comme agent purificateur des mauvaises actions de l'autre, prouvent que l'eau est aussi un symbole constituant de l'harmonie sociale. Comme le souligne Pierre-Étienne Will au sujet du premier siècle des Ming, considéré comme un âge d'or, « l'harmonie sociale et l'ordre hydraulique vont de pair[5] ». Symbole du pouvoir, l'eau et sa représentation géographique sont une métaphore de la représentation et de la critique du pouvoir impérial[6]. Davantage qu'un symbole du pouvoir, l'eau en est ici le substitut. On ne découpe plus en fonction des frontières de l'Empire mais selon des linéaments terrestres naturels. Le caractère pervasif de l'eau lui permet justement d'alimenter l'espace du monde entier, et justifie donc que l'auteur se penche aussi bien sur l'Empire dans son ensemble, que sur les régions et localités.

---

[1] Wang Yong, *Zhongguo dilixue shi*, p. 151-152.
[2] Michel Soymié, « Le Lo-feou chan : étude de géographie religieuse », p. 1-2, Rémi Mathieu, « Fonctions et moyens de la géographie dans la Chine ancienne », p. 130, 136, 140.
[3] *Cf. supra* chapitre II.1.1.
[4] Voir Mark Edward Lewis, *The Construction of Space in Early China*, p. 245-305.
[5] Pierre-Étienne Will, « Un Cycle hydraulique en Chine : la province du Hubei du XVI^e^ au XIX^e^ siècle », p. 271.
[6] David Schaberg, « Travel, Geography, and the Imperial Imagination in Fifth Century Athens and Han China », p. 185-186.

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, la présentation d'une géographie naturelle par l'auteur fait office de « retour aux sources ». En se détachant du cadre mental de la géographie administrative impériale, Li Daoyuan procède bien à un retour au sens premier de la géographie : *dili* 地理 comme « structures de la terre » va de pair avec les « marques célestes », *tianwen* 天文, comme l'atteste la préface que Li Daoyuan consacre à l'eau, élément primordial de la cosmologie traditionnelle[1]. N'est-il pas indiqué dans le *Han shu* que « les trois luminaires [que sont le Soleil, la Lune et les Étoiles] sont les marques du Ciel, et que les montagnes et les fleuves sont les linéaments de la Terre » (三光，天文也．山川，地理也)[2] ?

Le découpage spatial du *Shuijing zhu* s'effectue en fonction des fleuves, et non des divisions administratives. Cette trame est à première vue imposée par le précédent que constitue le *Shuijing*. Li Daoyuan la prolonge tout en instituant un renouvellement de l'approche spatiale. Plus naturelle, celle-ci se défait du poids politique des frontières et du cadre mental des provinces antiques. La transition entre la description d'un cours d'eau et d'un autre s'articule autour d'une description d'un lieu-dit qui se fonde principalement sur des référents hydrographiques et orographiques. Ainsi de la rivière Xiang 湘, dont la source décrit logiquement la montagne depuis laquelle elle prend sa source : « la rivière Xiang sourd depuis **les monts Yanghai**, qui sont les monts Yangshuo. Ying Shao a écrit que 'la Xiang sourd des monts Lingling', qui doit être l'autre nom des [mont Yangshuo] » (**陽海山**，即陽朔山也．應劭曰：湘出零陵山，蓋山之殊名也)[3]. Son embouchure est déterminée par sa confluence hydraulique et les nombreux bras-morts qui en résultent :

> Le lieu où les trois cours d'eau se rejoignent est aussi appelé bouche Sanjiang (des-trois-fleuves). [Les rives autour de la bouche] sont entourées de hauts pics entre lesquels se faufile une passe appelée Shelie (chasse). Au nord [la bouche Sanjiang] fait face à la bouche Yang. Elles sont toutes les deux des bras-morts. Les eaux [de ces bras-morts] sont d'un vert miraculeux, et elles se jettent au nord-est dans le grand Fleuve. Les eaux de l'une sont pures tandis que celles de l'autre sont troublées, et l'endroit où elles se rencontrent est appelé Jianghui (Union-des-fleuves).

---

[1] La phase de l'Eau, également la première, est associée au Nord, à l'hiver et à la mort, mais encore à ce qui est humide, mouillé, froid, et descendant. Lorsqu'elle provient du Ciel, elle recouvre, pénètre et féconde l'ensemble des éléments terrestres, et ses vertus propitiatoires permettent la culture agricole. Voir Marcel Granet, *La Pensée chinoise*, p. 143-144, et Marc Kalinowski, *Cosmologie et divination dans la Chine ancienne. Le Compendium des cinq agents (Wuxing dayi, VI^e siècle)*, p. 57-74.

[2] *Han shu*, 25B.1266, et David Jonathan Felt, *Patterns of the Earth. Writing Geography in Early Medieval China*, p. 61.

[3] *Shuijing zhu shu*, 38.3120, et Annexe 3.1.

三水所會，亦或謂之三江口矣．夾山列關，謂之射獵，又北對養口，咸湘浦也．水色青異，東北入于大江，有清濁之別，謂之江會也．[1]

Lorsqu'il y a lieu, le binôme fleuve/montagne constitue le référent spatial (et souvent historique) privilégié par l'auteur, avant les marqueurs administratifs. Ainsi, au niveau de Yidu 宜都, lieu stratégique situé sur la rive méridionale du fleuve Bleu et présentant de dangereux à-pic,

> Le Fleuve poursuit sa course vers l'est, et passe entre [les monts] Jingmen (Portes-du-Jingzhou) et Huya (Croc-du-tigre). [Le mont] Jingmen est sur la rive sud. Bloqué en amont mais ouvert au passage en aval, il est possible de le traverser discrètement par l'adret. À l'ubac se trouve une ouverture en pierre ayant la forme de crocs de tigre, et des parois de couleur rouge. Entre [ces parois] sont dessinées des figures de couleur blanche, reprenant la forme de crocs. C'est de là que les deux pics tirent leurs noms respectifs. Ces deux montagnes marquaient autrefois la frontière occidentale du royaume de Chu.

> 江水東歷荊門虎牙之閒．荊門在南，上合下開，闇徹山南，有門像，虎牙在北，石壁色紅，閒有白文類牙形，並以物像受名此二山，楚之西塞也．[2]

Contrairement au *Shuijing zhu*, les analyses des traités géographiques du chapitre II de la thèse indiquent que les traités rédigés à la même époque présentent des référents en termes de géographie historique qui renvoient à la construction bureaucratique de l'espace administratif. Sous les Qi du Sud, Shen Yue souhaite remettre l'espace en ordre en réorganisant les données relatives à l'administration des provinces, glanées dans des sources plus anciennes comme le *Han shu* ou auprès des représentants provinciaux de l'État. Une génération plus tard, le *Nan Qi shu* propose pour le Jingzhou une évolution diachronique des circonscriptions administratives et de ses hommes forts[3]. Nulle part les linéaments naturels ne sont mis en avant, à l'exception des références d'usage au *Yu gong*. L'« Éloge » (*zan* 贊) du traité géographique du *Nan Qi shu* nous informe qu'après « la fondation des commanderies et des principautés, chacune commandait à sa région. Lorsqu'elles sont séparées, les provinces dépassent le nombre de treize, [lorsque l'Empire est] unifié elles ne peuvent dépasser le nombre de neuf. Diviser les enceintes et séparer les villes, cela a pour nom l'opulence » (郡國既建，因州而部．離過十三，合不踰九．分城列邑，名號殷阜)[4]. La prééminence d'une division humaine de l'espace ressort. On établit un État en fondant les circonscriptions qui lui permettent d'exister.

[1] *Shuijing zhu shu*, 38.3164-3165, et Annexe 3.78.
[2] *Shuijing zhu shu*, 34.2849.
[3] Voir chapitre II, et *Song shu*, 35.1027-1028, *Nan Qi shu*, 15.273-274.
[4] *Nan Qi shu*, 15.306.

Les bornes administratives sont évidemment présentes dans le *Shuijing zhu*. Toutefois, elles le sont en tant que support topographique permettant de situer le cours d'eau dans le temps, à travers les dates d'institution, et dans l'espace. Le modèle est le suivant : « tel fleuve coulant à la frontière de tel district ». L'innovation apportée par un découpage en premier lieu naturel et non administratif a donc des répercussions à la fois sur l'économie générale de l'ouvrage et logiquement sur la vision de l'auteur[1].

La préface du *Shuijing zhu* constitue un autre témoignage de la primauté des divisions naturelles de l'espace. Elle place le texte sous le signe de l'Eau et non de l'Empire, contrairement aux autres préfaces de textes géographiques (ou chapitres géographiques de monographies générales). À l'exception du *Bowu zhi* 博物志 (le Traité du vaste savoir des choses, qui ne relève pas à proprement parler du genre géographique mais plutôt d'une encyclopédie de *mirabilia*)[2], les autres préfaces insistent principalement sur le récit de la construction d'un espace politique. Ainsi du *Kuodi zhi* 括地志 (Traité de toutes les régions) dont la préface se contente de résumer les modifications administratives (changements de main et nominations de fonctionnaires) depuis Cao Cao : « Suite à la pacification du Wu par les Jin au cours de l'ère Taikang, le monde fut unifié. En pacifiant le Wu, [le Jin] obtint les quatre provinces de Jiao, Guang, Jing et Yang » (晉太康平吳之後，天下一統．平吳得四州，交廣荊揚也)[3]. Remontant à une période plus ancienne, la préface du *Yuanhe junxian tuzhi* 元和郡縣圖志 (Traité illustré des commanderies et districts de l'ère Yuanhe) marque une rupture claire entre les souverains de l'Antiquité, dont l'objectif était la mise en place d'une civilisation, et les premiers empires des Qin et des Han, pour lesquels la consolidation du contrôle impérial passait par l'instauration d'un système administratif de contrôle à l'échelle régionale :

> Lorsque le [Premier] empereur de Qin mit les six royaumes sous sa coupe, les marquisats furent abolis et les préfectures instaurées. [L'empereur] Wu des Han écrasa les Cent Man. Profitant alors de moyens importants, il opta pour l'emploi de la force militaire [au détriment de la négociation]. Bien qu'il surpassât les Shang et les Zhou dans le nombre des districts et commanderies, son domaine d'influence et sa capacité à soumettre [les peuples] à sa majesté ne dépassait pas celles des Trois dynasties [des Xia, des Shang et des Zhou].

[1] La mise en action par Li Daoyuan de ces aspects de géographie naturelle, soit les eaux et les monts, sera traitée dans le chapitre suivant.
[2] Il privilégie donc naturellement le merveilleux, qui se déploie plus aisément à partir des excroissances de l'espace naturel que du territoire normé par la main de l'homme : voir Roger Greatrex, *The Bowu Zhi. An Annotated Translation*, p. 71.
[3] *Kuodi zhi jijiao*, p. 2.

及秦皇並六國，則罷侯而置守．漢武討百蠻，則窮兵而黷武．雖裂為郡縣者遠過於殷、周，而教令之所行，威懷之所服，亦不越於三代．[1]

L'approche de Li Daoyuan est donc une manière de faire fi des évolutions du régime impérial et de ses frontières, qui sont plus exactement subordonnées aux bornes naturelles. Elle procède à un dépassement de la division de l'Empire contemporaine de l'auteur pour revenir à des frontières naturelles, donc immuables. Si le cadre imposé par l'auteur est celui des formes naturelles du paysage, la forme privilégiée s'avère être celle de l'itinéraire. Contrairement aux traités géographiques qui traitent chronologiquement d'un lieu depuis sa fondation jusqu'à la dynastie concernée, le *Shuijing zhu* suit, en tant qu'itinéraire, le cours d'un fleuve. Déroulant le fil spatial de sa progression, il s'arrête à chaque lieu important, procède à des sauts dans le temps, au mépris apparent d'une suite logique et chronologique des événements, car c'est le cours d'eau qui préside principalement à la hiérarchie des informations qu'il fournit. Nous reviendrons sur cette question importante plus loin dans ce chapitre. Dans la section qui suit, nous allons montrer en quoi le *Shuijing zhu* est une œuvre personnelle.

V.1.4. L'œuvre personnelle d'un auteur versé dans l'encyclopédisme

Du *Shuijing* au *Shuijing zhu*, le texte passe de cent et quelques fleuves à plus de mille deux cents et couvre l'étendue du monde connu de son temps. Il cite plus de quatre cent quarante sources et environ trois cents stèles. Le caractère inédit de cette division naturelle fait cohabiter l'universel et le régional. Les visées sont à l'échelle du monde, tandis que les descriptions restent locales. Li Daoyuan fait preuve d'encyclopédisme, en voulant embrasser toutes les formes du savoir, non pas universel, mais géographique. Chaque description de l'environnement physique et culturel d'une rivière peut être analysée indépendamment des autres, comme autant de monographies locales. Li Daoyuan propose une épistémè géographique, c'est-à-dire le récit de l'ensemble du savoir géographique des temps les plus anciens jusqu'à sa propre période, le savoir géographique étant défini par des thèmes qui ressortent à la lecture du texte. Quels sont-ils ? Ils recouvrent un ensemble de sujets hétéroclites qui peuvent correspondre à une forme de « paradoxographie ». Ce terme, emprunté à la définition proposée de l'œuvre du poète grec Callimaque se définit autant par son contenu que sa technique d'écriture.

[1] *Yuanhe junxian tuzhi*, p. 1.

C'est un mélange de curiosités de la nature, d'inventaire de monuments, de listes de lieux géographiques[1]. Outre une somme de *mirabilia* évoquée par Rolf Stein[2], l'ouvrage est traversé par un rapport au passé. Il se manifeste à travers l'évocation persistante de lieux et de milieux de mémoire, qui seront analysés dans le chapitre suivant.

Deux points paraissent importants : le premier signale que le *Shuijing zhu* est avant tout une œuvre personnelle, et non un ouvrage géographique commandé par le pouvoir impérial. Bien qu'étant une « œuvre personnelle », elle peut suivre une forme et un genre préexistants. Dans ce cas, Li Daoyuan innove surtout au niveau de la forme. Partant, Li Daoyuan doit-il être considéré comme un enquêteur ou un historiographe ? De quel ordre est son savoir ? Où puise-t-il le contenu de descriptions hydrographiques souvent très détaillées ? Dans des rapports de fonctionnaires locaux, dans les traités géographiques ? Le second point est révélateur du caractère cumulatif et encyclopédique de l'ouvrage. Il en constitue, par l'aspect et le volume, la caractéristique la plus évidente. Est-il pour autant un ouvrage encyclopédique, ou plutôt un guide, voire un itinéraire ?

Le *Shuijing zhu* semble davantage lié aux ouvrages d'histoire locale, aux initiatives privées, qu'à l'historiographie impériale officielle. Il ne subit pas la coupe ni le vernis officiel des textes qui passent par ce qui deviendra sous les Tang le Bureau de l'histoire. Sous les Wei du Nord, il n'existe en effet pas de bureau de la sorte. S'il peut être qualifié de géographique en vertu des catégorisations traditionnelles, le travail de Li Daoyuan reste logiquement subordonné au genre historique. Il est possible de reconstruire une histoire culturelle de l'écoumène chinois au fil de son texte, mais non en suivant un récit chronologique comme a pu le faire l'historiographie classique. Les figures primordiales sont ici les éléments naturels. Si une reconstitution de l'histoire d'un personnage célèbre ou d'un mouvement est possible, elle reste subordonnée à l'espace et se réalise à l'aune d'un lieu donné parcouru par un cours d'eau. C'est une histoire kaléidoscopique qui se fait par touches, tel événement ayant eu lieu en tel endroit. L'anecdote dont il est alors question n'évoquera pas un personnage dans son ensemble, mais uniquement dans la mesure où il entretient un rapport au lieu approché.

---

[1] Christian Jacob, « L'Inde imaginaire des géographes alexandrins », p. 73.

[2] Dans une importante étude consacrée au Linyi 林邑, il estime que Li Daoyuan était animé d'un vif intérêt pour le miraculeux, le religieux, le folklorique, et le sociologique. Des faits qu'il serait possible de qualifier d'historiques, mais que Rolf Stein juge en réalité « héroïques » : espaces sacrés, produits rares et extraordinaires, coutumes étranges, apparitions, légendes, en un mot, des *mirabilia*. Voir Rolf Stein, « Le Lin-yi, sa localisation, sa contribution à la formation du Champa et ses liens avec la Chine », p. 2-3.

L'auteur est un administrateur, un savant et un voyageur. Il a le goût de l'exotique, du fantastique, ainsi qu'une volonté rationnelle de traiter de l'ensemble des données du monde constitutives d'une géographie totale. Qui dit œuvre personnelle implique de se nommer, de s'adresser à son lectorat. Prenons pour exemple le premier historien grec, Hécatée de Milet (né *ca.* 540 av. J.-C.). Tout comme Thucydide et à sa suite Hérodote d'Halicarnasse, il entame son histoire en se nommant, en se présentant comme auteur[1]. Sima Qian 司馬遷 (145-86 av. J.-C.) parsème son texte d'allusions à ses enquêtes et emploie souvent le style direct[2]. Pour donner du poids à l'enquête, l'historien met un nom, le sien, comme gage tout d'abord d'authenticité (ce n'est pas l'œuvre d'un faussaire) et ensuite de véracité (à tout le moins de sa recherche). Les propos qui sont les siens sont crédibles puisqu'il confirme en être l'auteur et cette action nourrit la vérité des faits qu'il expose le long de son ouvrage[3].

Le témoignage personnel de l'auteur combine ou juxtapose deux actions : un jugement de l'auteur confrontant les sources et impliquant la réutilisation de travaux précédents, et/ou une enquête de terrain (il s'est rendu des plaines mongoles au fleuve Bleu, et du Shandong au Shaanxi actuels), qui va commencer par « moi », « je » (余, 餘)[4]. Lorsqu'il se déplace, il est possible d'évoquer une forme d' « observation », chère à Marc Bloch. Paul Ricœur en développe l'analyse, en la liant à l'interprétation des faits observés et à ses modalités d'enregistrement :

> Il faut savoir gré à Marc Bloch d'avoir appelé « observation » l'approche du passé par l'historien : reprenant le mot de Simiand, qui appelait l'histoire une « connaissance par traces », il montre que cette apparente servitude de l'historien de n'être jamais devant son objet passé, mais devant sa trace, ne disqualifie nullement l'histoire en tant que science : l'appréhension du passé dans ses traces documentaires est une *observation* au sens fort du mot ; car jamais observer ne signifie enregistrer un fait brut.[5]

Dans le cas de la Chine située au-delà du fleuve Bleu, il convient alors de décortiquer les multiples intrications d'un discours sur une région dans laquelle l'auteur ne s'est *a priori* pas aventuré. Cette opinion commune semble rebattue par un passage très important dans le *juan* 34. Commentant une description littéraire de Yuan Shansong 袁山

[1] Pierre Vidal-Naquet, « Préface », p. 6.
[2] Michael Nylan, « Sima Qian : A True Historian ? », p. 207.
[3] Ce sous-chapitre revient à poser, comme le fait Pierre Bayard, la question de la vérité en littérature, à travers l'étude d'une fiction discursive (*Comment parler des lieux où l'on n'a pas été ?*, p. 16).
[4] Yan Gengwang, « Zhonggu shidai jibu zhongyao dili shu. Di yi Jiang. *Shuijing zhu* », p. 146, et Mori Shikazō, *Tōyōgaku kenkyū : Rekishi chirihen*, p. 206-207.
[5] Paul Ricœur, *Histoire et vérité*, p. 25.

松, Li Daoyuan lui apporte des précisions en indiquant s'être lui-même approché des chaînons de montagnes décrits dans le *Yidu shanchuan ji* 宜都山川記 (Récit des monts et rivières de Yidu). Cet extrait accrédite ainsi la thèse selon laquelle il aurait atteint les berges du fleuve Bleu, voire à tout le moins certains de ses contreforts montagneux dans les environs du district de Yiling 夷陵 :

> « Hauts de plus de mille *ren*, ils offrent une myriade d'apparences, mais lorsque le brouillard se lève et que la pluie cesse, alors peut-on distinguer ces montagnes lointaines. » Je m'y suis personnellement balladé de long en large une bonne dizaine de fois, et n'ai pu y distinguer que le pic le plus éloigné.
>
> 高者千仞，多奇形異勢，自非煙褰雨霽，不辨見此遠山矣．余嘗往返十許過，正可再見遠峯耳．[1]

Historien des livres dans la majeure partie des textes qui nous occupent, il tisse une toile faite de nombreux ouvrages qu'il cite nommément la plupart du temps. Ses interventions au discours direct font pratiquement effet d'interpolations qui balisent le déroulement de son propos, à travers des marqueurs spatiaux et temporels. Chez Li Daoyuan, l'observation peut se transformer en une « vision d'ensemble », que Pierre Bayard a développée au sujet du voyageur casanier[2]. Cette approche peut se révéler intéressante pour compiler la liste des lieux dans lesquels Li Daoyuan n'est pas allé et en analyser les raisons. Enfin, ce n'est pas parce qu'il ne fait pas à chaque chapitre œuvre de découverte (il n'est pas un explorateur) que son récit n'en est pas moins intéressant.

Un autre thème sera exploité dans le chapitre suivant, celui de l'exil intérieur. Les œuvres analysées ont souvent été rédigées par des historiens, des lettrés, qui furent ou sont en exil (forcé, volontaire, géographique, intérieur) au moment de la rédaction de leur œuvre, ou en tout cas chez qui l'exil a forcément joué sur la nature du travail. Thucydide est « un athénien exilé qui a écrit la *Guerre du Péloponnèse*, un homme qui avait ce double regard que donne l'exil », et Ovide est envoyé en l'an 8 sur les rives de la Mer Noire, d'où il écrit les *Pontiques*[3]. En Chine, les transfuges, les anachorètes volontaires ou forcés, les fonctionnaires disgraciés sont légion, et font dans certaines histoires l'objet de biographies *ad hoc*. Comme Sima Qian, Ban Gu 班固 (32-92) ou Fan Ye 范曄 (398-445), Li Daoyuan écrit le *Shuijing zhu* alors qu'il est rétrogradé professionnellement et socialement. À part et après Sima Qian, aucun historien (cela est différent pour les poètes) n'éprouve le besoin de quitter les murs du bureau de l'histoire pour mener une *enquête*. Ils

[1] *Shuijing zhu shu*, 34.2848.
[2] Pierre Bayard, *Comment parler des lieux où l'on n'a pas été ?*, p. 74.
[3] Pierre Vidal-Naquet, « Préface », p. 9, et Ovide, *L'Exil et le salut*, p. 9.

se nourrissent de rapports de fonctionnaires et de sources plus anciennes. De plus, Li Daoyuan est exilé en son propre pays sous domination étrangère, et cette donnée doit être présente dans l'analyse de son œuvre.

De manière générale, le savoir, ici l'encyclopédisme géographique, permet de constituer un discours, portant en l'occurrence sur le passé. Chez Li Daoyuan, le discours existe clairement, il ressort presque naturellement de la lecture de son texte. Se pose donc la question épistémologique de son savoir. Quel est-il, d'où vient-il et comment se l'approprie-t-il ? Nous le savons désormais, Li Daoyuan ne s'est pas rendu en personne sur tous les lieux qu'il décrit. En raison de ses affectations successives – elles-mêmes conséquences indirectes de la partition de l'Empire – il n'eut jamais l'occasion de franchir le fleuve Bleu pour dépeindre les sites et les fleuves méridionaux[1]. Lorsque les connaissances empiriques lui font défaut, ou lorsqu'il complète des sources déjà utilisées, il convoque des mythes et des légendes, des témoignages variés et certains aspects du folklore populaire, pour offrir un portrait aussi vivant que possible d'un endroit qu'il connaît peu[2]. Traduit dans le chapitre suivant, l'extrait évoquant la rencontre entre un empereur et un dragon témoigne de sa vivacité de ton pour recréer un épisode passé[3]. L'événement est marquant, car il concerne l'accession à la dignité impériale d'un futur empereur, alors en poste au Jingzhou[4]. Li Daoyuan masque son ignorance du lieu en citant des sources écrites – non nommées, ce sont ici les histoires dynastiques – et orales. Liée à la prise de pouvoir de l'empereur Wen 文 (r. 424-453) des Liu Song 劉宋 (420-479), il existe une version de l'épisode du dragon noir dans le *Nan shi*[5]. Le poids du récit, légendaire et prophétique, de l'apparition d'un dragon, signe de l'alternance entre désordre et ordre, est un symbole de l'avènement du nouvel empereur. Couplé à la référence à Yu le Grand, ces éléments confèrent une autorité certaine à son discours. En revanche, il peut aussi lui arriver de ne pas traiter un lieu lorsque les renseignements lui manquent ou pour exprimer son scepticisme face à une source[6]. Son enquête, qu'elle soit

[1] Ni d'ailleurs les plus septentrionaux ; *cf.* Chen Qiaoyi, *Shuijing zhu yanjiu er ji*, p. 1.
[2] Yan Gengwang, « Zhonggu shidai jibu zhongyao dili shu. Di yi Jiang. *Shuijing zhu* », p. 146.
[3] *Shuijing zhu shu*, 35.2888-2889, et voir *infra*, chapitre VI.4.1.
[4] Le règne long et prospère de l'empereur Wen débuta en 424 après l'assassinat de ses deux frères. Il était gouverneur du Jingzhou lorsqu'il obtint la charge impériale (ainsi qu'au moment de cet épisode).
[5] *Nan shi*, 2.37-38. Une autre version présentant un dragon jaune se trouve dans la biographie de Wang Tanshou (394-430). Membre du clan des Wang de Langye, il fut un conseiller important de l'empereur Wen (*Song shu*, 63.1678-1680).
[6] Chen Qiaoyi, *Shuijing zhu yanjiu er ji*, p. 143.

textuelle ou empirique, est extrêmement bien documentée, et Li Daoyuan propose ainsi une sorte d'inventaire du monde.

La taille de l'ouvrage, le nombre de sources employées et la manière dont elles sont convoquées posent la question de sa nature encyclopédique. Jean-Pierre Drège s'est intéressé au caractère cumulatif du savoir et à l'absence de rationalité dans les informations des ouvrages encyclopédiques : « Le savoir exposé mêle sans distinction le réel et l'imaginaire, quelle que soit l'époque[1] ». Une perspective « rationnelle » est assurément loin des préoccupations de Li Daoyuan. En outre, son texte est bien un commentaire, et non un ouvrage organisé originellement par l'auteur. Il part d'un modèle, et y adapte la logique de son organisation propre. Son travail est néanmoins cohérent avec l'objectif qu'il s'assigne.

Ce n'est pas parce que son objet est l'espace qu'il doit pour autant être considéré comme un géographe. Il n'est pas un savant géographe versé dans la géographie physique et la géométrie, au sens ou l'on pouvait l'entendre en Grèce ancienne[2]. Comme le prouve l'encyclopédisme dont il fait preuve, il est permis de le considérer comme un historien de l'espace plutôt qu'un géographe. En utilisant à meilleur escient l'ensemble des matériaux historiographiques pertinents et à portée de main, Li Daoyuan fait acte d'historien, et crée un compendium du savoir humain de son époque, qu'il applique à la géographie.

V.2. Situer le Jingzhou dans le texte et dans l'espace

Outre le fleuve Bleu et la Xiang 湘, qui part du Guangxi et se jette dans le Dongting, voici la liste des cours d'eau traités dans le *Shuijing zhu* qui naissent, circulent, traversent, ou se jettent dans le Jingzhou : la Wu 潕, la Li 澧, la Yuan 沅 qui sourd au Guizhou et se jette dans le lac Dongting comme la Li, la Zi 資, la Shen 深, qui prend sa source à Guiyang, la Mi 沵 dans le sud-est du Hunan, et la Lu 漉 coulent toutes en grande partie dans le Hunan. Au Jiangxi ce sont la Jue 決 et la Gan 贛. Au Hubei enfin, ce sont la Qu 沮 et la Qi 蘄. Li Daoyuan en fait mention dans les *juan* 8 (rivière Ji 濟), 12 (Sheng 聖), 16 (Gu 穀), 19 (Wei 渭), 21 (Ru 汝), 28 (Mian 沔), 31 (Yu 淯), 33-34 (fleuve

[1] Jean-Pierre Drège, « Histoire et civilisation de l'écrit en Chine. Livres de voyages », p. 335.
[2] Germaine Aujac, *La Géographie dans le monde antique*, p. 11-24.

Bleu), 37 (Yeyu 葉榆 et Yuan 沅), et 38, autour de la Xiang 湘 [1]. Enfin, les commanderies constituant ou ayant constitué le Jingzhou au moment de la rédaction du *Shuijing zhu* sont réparties comme suit :

Commanderies du Jingzhou	***Juan* correspondants dans le *Shuijing zhu***
Changsha 長沙	2, 4, 8, 30, 31, 35, 38, 39
Guiyang 桂陽	9, 29, 38, 39
Jiangxia 江夏	28, 30, 31, 32, 35
Jingling 竟陵	28, 31
Lingling 零陵	35, 37, 38
Nan 南	28, 33, 35, 38
Nanyang 南陽	5, 20, 21, 22, 28, 29, 30, 31, 33,39
Runan 汝南	8, 21, 22, 30, 31, 35, 39
Tianmen 天門	33, 37
Wuling 武陵	35, 36, 37, 38, 39
Xiangyang 襄陽	28
Zhenman 鎮蠻	38

V.2.1. Architecture du texte et construction formelle

Quel est le modèle de distribution spatiale adopté par le *Shuijing zhu* ? Bien que ces aspects aient déjà été évoqués dans le chapitre II, rappelons que les modèles « géographiques » sont le *Yu gong* d'un côté, et le *Shanhai jing* de l'autre[2]. Le premier à travers une liste toponymique présentée en fonction des climats, et le second en raison de son traitement des chaînes de montagnes (relation verticale) et du système hydrographique (relation horizontale).

En présentant le catalogue de cours d'eau que le lecteur peut suivre depuis la source, l'ouvrage de Li Daoyuan suit une structure linéaire. Par une analyse formelle des *juan* relatifs au Jingzhou, il est possible de comprendre comment l'auteur présente le parcours d'un cours d'eau. Les lignes qui suivent ont pour but de montrer prosaïquement comment le texte fonctionne. Pour ce faire, nous utilisons un passage qui puisse combiner les différents éléments significatifs relevant de la construction formelle du squelette textuel du *Shuijing zhu*. Il serait possible de le faire avec des passages plus longs,

[1] Voir Chen Qiaoyi, *Shuijing zhu diming huibian*, p. 1030-1045.
[2] Mark Edward Lewis, *The Construction of Space in Early China*, p. 10.

mais nous en choisissons un consacré au cours moyen du fleuve Bleu au niveau de Ying 郢, ancienne capitale du Chu. Il rassemble en un volume ramassé les différents aspects qui seront présentés à la suite de l'extrait :

> Le Fleuve poursuit [son cours] vers l'est et traverse les remparts de Ying par le sud. Il s'agit des remparts érigés selon les dernières volontés de Zinang. Il est écrit dans le *Traité géographique* que « l'autre capitale du Chu était autrefois Ying ». Wang Mang en a fait le pavillon Ying. Au milieu du fort il y a la tombe de Zhao Taiqing, que ce dernier fit construire de son vivant. Y furent dessinés des portraits de l'hôte et de ses invités, afin de commémorer leur amitié et de montrer envers quoi il accordait ordinairement de l'importance. Le Fleuve continue de couler vers l'est et atteint la bouche Yuzhang, que la rivière Xia traverse. Au nord-ouest il y a la crête Yuzhang. Le lieu est ainsi nommé en raison de la crête. D'aucuns disent qu'elle est nommée d'après la terrasse Yuzhang du roi de Chu, mais rien de tout cela n'est suffisamment clair.
>
> 江水又東逕郢城南，子囊遺言所築城也．地理志曰楚別邑，故郢矣．王莽以為郢亭．城中有趙臺卿冢，岐平生自所營也．冢圖賓主之容，用存情好，敘其宿尚矣．江水又東得豫章口，夏水所通也．西北有豫章岡，蓋因岡而得名矣．或言因楚王豫章臺名，所未詳也．[1]

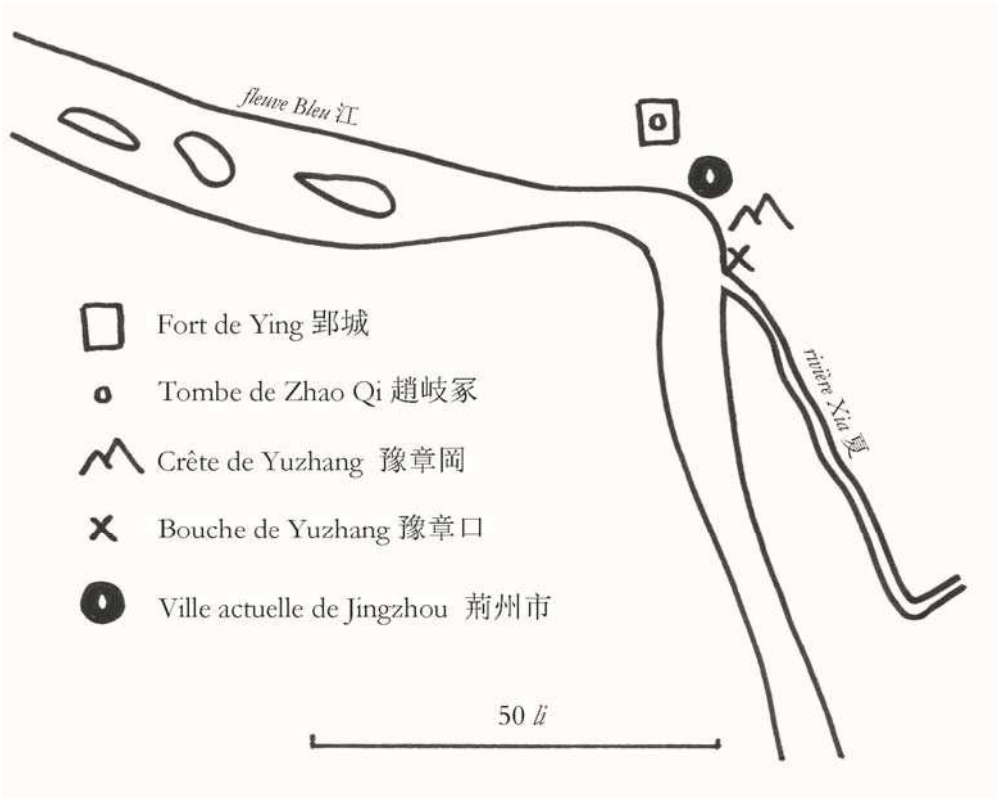

Figure n°17 : Schéma explicatif #1
(Source : d'après *Shuijing zhu tu*, p. 409)

[1] *Shuijing zhu shu*, 34.2865-2866.

Comme cela peut-être plus amplement observé dans les traductions du *juan* 38 figurant dans l'Annexe 3, la présentation des cours d'eau suit la forme d'un double emboîtement gigogne. Toutes les étapes le jalonnant sont régulièrement assorties ou plutôt soutenues par des citations de textes, implicites ou non, dont elles se présentent comme des commentaires et inversement (ici, le traité géographique du *Han shu*)[1].

Le premier emboîtement est de nature horizontale, et concerne l'architecture du cours d'eau. C'est en effet le cours d'eau qui est présenté dans un premier temps, car Li Daoyuan doit reprendre la trame du *Shuijing*. La présentation des cours d'eau est linéaire, débutant à leur source. L'auteur suit leur cours en indiquant les distances et leur direction, par des références constantes aux points cardinaux, et s'arrête à chaque tronçon (lignes 1 et 7-8 de l'extrait susmentionné). Les tronçons sont déterminés par un lieu d'importance, que l'auteur juge utile de le nommer. Ce lieu peut être une embouchure, une montagne, les limites d'un district, une garnison, un temple, une enceinte.

Ensuite viennent les lieux – circonscriptions, éléments topographiques et architecturaux – qui sont traversés par ce cours d'eau (lignes 2, 4 et 8-9 de l'extrait susmentionné). Ces lieux sont, comme les points cardinaux, des marqueurs spatiaux qui facilitent la progression du lecteur, et nous pouvons l'imaginer, du lettré/militaire/fonctionnaire qui souhaite visualiser l'espace avant de s'y rendre.

L'histoire étiologique de ces lieux constitue le troisième temps de la narration. Il est consacré à l'histoire administrative du lieu, à travers des informations relevant de la toponymie historique[2]. Ces deux temps sont liés par les personnages qui ont pu jouer un rôle dans leur édification. Ici, il s'agit du duc de Chu, Zizhen 子貞 († 559 av. J.-C.)[3], de Wang Mang 王莽, de Zhao Qi 趙岐 (108-201)[4] et du roi de Chu, qui directement ou de l'extérieur ont eut un impact dans la destinée du lieu (lignes 2, 3, 4 et 10 de l'extrait susmentionné).

Enfin, ces différentes phases sont complétées par des légendes liées au folklore local ou à des hauts faits de l'histoire passée, et prennent la forme de récits historiques et

---

[1] *Han shu*, 28A.1566.

[2] De plus, comme l'indique Charles Delattre à propos du *De Fluviis*, « le récit étiologique a pour fonction d'indiquer un événement marquant à l'occasion duquel le fleuve ou la montagne ont trouvé leur nom » (Pseudo-Plutarque, *Nommer le monde. Origine des noms de fleuves, de montagnes et de ce qu'on y trouve*, p. 43).

[3] Zizhen était le fils du roi Zhuang 庄 et fut premier ministre du Chu pendant les Printemps et automnes. Alors qu'il était sur le point de mourir, il aurait demandé à son frère Zigeng 子庚 de poursuivre le renforcement des enceintes de la ville de Ying.

[4] Taiqing est le *zi* de Zhao Qi, dont on a conservé un commentaire du *Mengzi*.

d'anecdotes. Les descriptions topographiques et historiques sont donc l'occasion pour Li Daoyuan de mettre en valeur le folklore et les *mirabilia* qui leur sont associés. Ce sont ici la signification des inscriptions tombales dédiées à Zhao Qi, et des explications étymologiques portant sur la crête Yuzhang (lignes 5-7 et 9-10 de l'extrait susmentionné).

De temps à autre et lorsqu'il estime cela nécessaire, Li Daoyuan prononce un jugement personnel. Celui-ci intervient au moment de conclure des passages problématiques d'un point de vue étymologique ou historique, ou tout simplement pour exprimer ses sentiments propres face à la beauté d'un lieu (lignes 10-11 de l'extrait susmentionné, et voir *infra*, chapitre V.2.3.).

Le second emboîtement, d'ordre vertical, concerne les cours d'eau entre eux. Au fur et à mesure que la description d'un cours d'eau progresse, l'auteur marque un temps d'arrêt à chaque fois qu'un affluent est traversé. Li Daoyuan remonte alors le cours de cet affluent. Il insère un paragraphe dont la longueur dépend de la taille du cours d'eau décrit, et procède, à une échelle réduite, de la même manière pour décrire le cours, depuis sa source jusqu'à son embouchure dans le cours principal. Li Daoyuan reprend ensuite la description du cours principal.

En somme, le texte prend l'apparence d'un guide linéaire, dans lequel il est aisé de se projeter, de suivre le cheminement du fleuve au gré de ses méandres, de marquer un temps d'arrêt pour observer les beautés naturelles comme d'imaginer des batailles s'y étant déroulées, et d'ensuite en reprendre le cours et d'en reproduire le schéma jusqu'à l'embouchure.

D'un point de vue strictement stylistique, une brève analyse révèle une prédilection pour la prose parallèle (*pianwen* 駢文) dès lors que les descriptions de paysages deviennent littéraires. Le style de Li Daoyuan est par ailleurs concis, clair et techniquement précis. Tan Jiajian 譚家健 (né en 1936) estime qu'il ne relève pas de la poésie, ni complètement de la prose parallèle, mais constitue plutôt un mélange des deux. L'auteur se serait inspiré de la nature monumentale qui l'entourait et cet alliage aurait produit un « style unique[1] ». La progression et le mouvement sont exprimés par des verbes de traversement tels que *jing* 逕 et *guo* 過, et des adverbes comme *you* 又, indiquant la progression dans l'espace. L'ensemble du texte est marqué spatialement par des indications reprenant les points cardinaux ou la dichotomie entre extérieur (*wai* 外) et

[1] Tan Jiajian, « Shi lun *Shuijing zhu* de wenxue chengjiu », p. 5.

intérieur (*nei* 内), bas (*xia* 下) et haut (*shang* 上), ainsi que des verbes relatifs à l'établissement (*zhi* 置) de circonscriptions ou l'érection (*li* 立) de monuments. De manière générale, l'auteur a tendance à utiliser des mots simples, précis et directs pour décrire monts, fleuves, faune et flore, mais use de formes plus littéraires au moment d'élaborer anecdotes et descriptions de paysages. Tan Jiajian estime qu'à choisir entre le style *guwen* 古文 des Qin et des Han, et le *tongsu wen* 通俗文 (comme chez Ren Fang 任昉), la prose de Li serait plutôt à ranger dans la seconde catégorie[1]. Comme il existe de la poésie de paysages (soit, de « montagnes et d'eaux », *shanshui* 山水), la prose de Li Daoyuan serait elle aussi de la « prose de montagnes et d'eaux » (*shanshui sanwen* 山水散文), aux vertus littéraires avérées[2]. Il utilise donc à la fois de la prose libre et de la prose parallèle.

Chez le Pseudo-Plutarque, dans le texte en grec se rapprochant par sa méthode et ses thèmes le plus du *Shuijing zhu*, l'unité de propos s'accomplit selon Charles Delattre à travers le couple fleuve-montagne, sur lequel s'agrège le couple plante-pierre, tandis que le texte prend de l'épaisseur par les « récits et descriptions associées[3] ». Cette épaisseur et les mécanismes qui lui sont liés font sens dans l'optique de la compréhension du *Shuijing zhu*. À l'intérieur des emboîtements précédemment évoqués, les aspects littéraires de la narration de Li Daoyuan correspondent à ceux du découpage habituel de la poésie de paysage, qui voit le *qing* 情 (la « sensibilité ») succéder au *jing* 景 (le « paysage »). L'auteur y convoque les champs lexicaux du végétal, du spatial, et du monumental[4].

En fin de compte, c'est cette confrontation, ce mélange entre précision technique et qualités littéraires, qui contribue à la place particulière assignée au *Shuijing zhu*. De même, l'auteur du *Shuijing zhu* ne met pas de « guillemets » ou de signes distinctifs pour différencier les exactitudes topographiques des représentations géographiques. Leur accorde-t-il une importance égale, ou souhaite-il uniformiser son texte et donc viser une portée plus symbolique et générale ? Cette différenciation est-elle implicite pour l'auteur et le lecteur auquel il s'adresse ? Dans la section suivante, nous allons aborder deux

[1] Tan Jiajian, « Shi lun *Shuijing zhu* de wenxue chengjiu », p. 8.
[2] Voir Bao Yuanhang, *Shuijing zhu wenxian xue wenxue yanjiu*, p. 171, et Chan Ching-Yee, *Shuijing zhu zhangfa jiegou yu zhuanshu tese yanjiu*, p. 145-154.
[3] Pseudo-Plutarque, *Nommer le monde. Origine des noms de fleuves, de montagnes et de ce qu'on y trouve*, p. 30, ainsi que *supra*, chapitre V.1.3.
[4] Voir *Shuijing zhu shu*, 38.3123-3125, 3132, 3139, et Annexe 3.4, 18, 30.

caractéristiques du texte qui peuvent en partie répondre à ces questions : la cohérence et la technicité.

V.2.2. Un texte cohérent et technique

Une méthode relativement pertinente consiste à relever les hapax que contient le *Shuijing zhu*. Certes, d'autres textes contemporains perdus ont probablement contenu des termes d'emploi similaire, et les rédacteurs du *Hanyu da cidian* 漢語大詞典 (Grand dictionnaire de la langue chinoise) n'ont probablement pas tout lu. Cependant, ces derniers tirent souvent, dans les définitions des termes qu'ils proposent, un sens à partir d'un exemple primordial ou unique lorsque la signification d'un terme n'apparaît nulle part ailleurs. Ce phénomène n'est pas propre au *Shuijing zhu*, mais une étude lexicale des termes relevant de la description physique et littéraire de l'espace démontre une récurrence dans leur emploi par Li Daoyuan. C'est un signe de la richesse de son texte. Notons enfin que leur utilisation est tout autant liée à la recherche d'un vocabulaire stylisé qu'à l'utilisation quasi-systématique de la prose parallèle par Li Daoyuan lorsqu'il se lance dans des descriptions littéraires.

Tableau des hapax relatifs à la description de la rivière Xiang 湘 (*juan* 38)		
Hapax	**Signification**	**Typologie/Champ lexical**
changuo 廠郭	Faubourgs d'une ville	Description urbaine
chizhu 篪竹	Espèce de bambou	Flore
daiyue 帶約	Confluence de deux rivières	Hydrographie
fulian 幅練	Étoffe de soie blanche (métaphore des nuages)	Description de paysage
gangling 岡嶺	Cime d'une montagne	Orographie
guangyuan 廣圓	Superficie d'un lac	Hydrographie
Mao 汚	Hydronyme	Hydrographie
songjie 竦傑	Élevé et majestueux (à propos d'une montagne)	Orographie/Description de paysage
tongxing 銅腥	Odeur de cuivre nauséabonde (se dégageant de la rivière)	Hydrographie/Description
xiao 瀟	Eaux claires et limpides (de rivière)	Hydrographie/Description
xiemu 寫目	Laisser courir le regard au gré de ses pensées	Perception de l'espace
xuanquan 旋泉	Source tourbillonnante	Hydrographie
zhence 枕側	Proximité (espace entre montagne et rivière)	Hydrographie/Orographie
zhijin 枝津	Défluent (bras sortant de rivière)	Hydrographie

Deux champs lexicaux se détachent, entre descriptions physiques et expression sensorielle. D'une part, le vocabulaire technique relève de la description physique, orographique et fluviale. D'autre part, le champ lexical de la représentation des paysages et des sensations éprouvées par l'auteur à leur vue ou perçues à leur évocation (à travers d'autres œuvres).

Comme le tableau des hapax le montre, Li Daoyuan a réellement le souci de la correction lexicale, de l'importance du mot juste. Toutefois, et contrairement à une opinion commune, pour parler de quelque chose, il n'est pas indispensable de l'avoir vue. Exprimant l'avis de tiers, il peut arriver à Li Daoyuan de ressentir des émotions propres, qu'il parviendra à extérioriser et à exprimer de lui-même[1]. La « vision d'ensemble » est donc valable d'un point de vue purement technique et formel, comme elle peut l'être au niveau du ressenti littéraire[2]. Ce n'est pas parce que la géographie décrite n'est pas réelle qu'elle est moins efficace. Le but n'est pas, en fin de compte, d'informer sur la distance exacte d'un lieu à un autre (même si l'auteur s'y attèle et le fait le plus souvent de manière juste), mais sur l'intentionnalité du texte de Li Daoyuan.

Prolongement des deux tendances de la tradition de l'école de géographie historique chinoise, la critique textuelle passée (*kaozheng* 考證) et la critique scientifique récente (des tenants de la géographie moderne) ont eu et ont tendance à se focaliser sur les inexactitudes topographiques des premiers textes géographiques chinois, au premier rang desquels se situe le *Shuijing zhu*. Avec des moyens différents mais des objectifs analogues, le but était de déterminer le degré d'exactitude des données présentées par l'auteur, qui peut régulièrement être pris en « défaut ». Or, ce n'est pas parce que les résultats proposés sont faux, qu'un texte, une pensée, ne relèvent pas d'un savoir, voire, dans certains cas, d'une science. Bien que les exégètes modernes aient remis en cause la valeur de l'*Histoire des animaux* d'Aristote, ce dernier « ne s'aventure pas au hasard dans la description des animaux, et […] les faits qu'il énumère sont […] toujours classés suivant un plan précis[3] ». Si les appréciations techniques, topographiques ou historiques sont incorrectes, les textes les présentant ne doivent pas forcément être disqualifiés du point de vue de la représentation géographique. Ainsi, Strabon a évacué de manière limpide en

[1] Tan Jiajian, « Shi lun *Shuijing zhu* de wenxue chengjiu », p. 3.
[2] *Cf. supra*, chapitre V.1.4.
[3] Pierre Louis, « Introduction », p. XXII.

d'autres lieux et à une autre époque « l'inutile recherche des causes[1] » dans le domaine de la géographie physique. Dans notre cas, les causes et la justesse prises en défaut ne doivent pas masquer la cohérence d'un discours et donc l'intérêt que revêt son étude[2]. Comme nous le verrons par ailleurs, Li Daoyuan assume en effet pleinement le fait de commettre des erreurs. Il n'hésite pas à préciser son ignorance lorsqu'il n'est pas sûr de ce qu'il avance[3]. Ces différents éléments prouvent bien que l'intérêt de son texte ne réside pas uniquement dans l'exactitude potentielle d'informations relevant de la géographie historique.

Quelle que soit l'approche critique envisagée ici, la recherche de l'exactitude dans les données topographiques est bien souvent prônée en Chine traditionnelle. Ainsi de cette citation du *Yanshi jiaxun* 顏氏家訓 (Instructions familiales du clan Yan) de Yan Zhitui 顏之推 (531-591) : « À l'écrit, s'assurer que les données géographiques sont correctes » (文章地理必須愜當)[4]. Dans la discipline historique de manière plus générale, l'assemblage d'événements exemplaires du passé est la norme. Même si la transmission de l'exemplarité morale à travers la notation des paroles (*yan* 言) est le but avoué de l'historien et dépasse donc en importance la recherche des faits ou de la vérité, la recherche de *faits* (*shi* 事) historiques, ou plutôt d'une forme de cohérence est bel et bien présente, bien que souvent à la merci du manque de fiabilité induit par le système politique[5].

Sœur de l'histoire, la discipline géographique s'appuie souvent sur la « preuve » que constitue l'outil cartographique. Dans quelle mesure les cartes ont-elles alors pu jouer un rôle dans la composition du *Shuijing zhu* ? L'usage des cartes était relativement répandu pour décrire les lieux connus et inconnus. Bien que son texte n'en comprenne pas, Li Daoyuan en a utilisé un grand nombre, les employant au même titre que d'autres sources textuelles[6]. Lorsqu'elles sont mentionnées dans le corps du texte, elles sont reprises pour les descriptions scripturales qu'elles proposent de montagnes. L'auteur cite ainsi un

---

[1] Strabon, *Géographie. Tome I – 1re partie*, p. 82-84.
[2] Traitant de l'exactitude pour son étude de sociologie historique et religieuse consacrée à la Terre sainte, Maurice Halbwachs ne recherche pas non plus à savoir si les traditions rapportées sont exactes, il choisit de les étudier telles quelles (*La Topographie légendaire des évangiles en Terre sainte*, p. 7).
[3] Voir Chen Qiaoyi, *Shuijing zhu yanjiu erji*, p. 143 et *infra*, chapitre V.2.3.
[4] Endymion Wilkinson, *Chinese History : A New Manual*, p. 243, et *Yan shi jiaxun jijie*, 4.271.
[5] Garret Olberding, *Dubious Facts. The Evidence of Early Chinese Historiography*, p. 31, ainsi que « How did Ministers Err ? », p. 137-139.
[6] Cordell Yee, « Chinese Maps in Political Culture », p. 94, et *supra*, chapitre I.1.4.

passage du *Jingzhou tuji* 荊州圖記 (Récit illustré du Jingzhou, composé avant les Qi du Sud), décrivant le mont Wudang 武當, et un autre du *Kaishan tu* 開山圖 (Carte de l'ouverture des montagnes) pour le mont Lu notamment[1].

Les « erreurs factuelles » concernant le fleuve Bleu sont pour la première fois relevées par Huang Zongxi 黃宗羲 (1610-1695) dans son *Jin Shuijing* 今水經 ([Annotations] actuelles du Livre des rivières). Leur portée est à relativiser toutefois, tant l'auteur admet volontiers son ignorance en la matière. En ce qui concerne les régions des marches, le manque probable de détails peut s'expliquer en premier lieu par un simple manque d'informations, car ces régions étaient peu ou mal contrôlées. Paradoxalement, ce manque d'informations nous informe en miroir sur le terrain de l'enquête et les conceptions géographiques en vigueur durant le haut Moyen Âge. Ces « erreurs » mises à part, le *Shuijing zhu* se présentant comme un ouvrage potamologique, le récit hydrographique, les termes relevant de l'hydrologie, de l'hydraulique et de l'irrigation offrent la possibilité de mesurer la cohérence d'ensemble et la relative justesse des informations du texte de Li Daoyuan. Celui-ci réunit en premier lieu un ensemble d'informations relevant des conditions de navigabilité et du matériel fluvial, soit de la navigabilité dans son ensemble. Ces aspects sont toutefois secondaires en regard des phénomènes historiques liés à l'espace de ces cours d'eau, aux événements à caractère ponctuel ou sortant de l'ordinaire, comme les nombreux conflits fluviaux s'étant déroulés sur le cours moyen du fleuve Bleu, et les crues et inondations régulières. Il s'inscrit ainsi dans la lignée des sources narratives qui s'intéressent en règle générale aux phénomènes fluviaux dans les mondes anciens et médiévaux[2].

Habituellement, les descriptions techniques prennent la forme d'indications hydrographiques relatives à la navigation et à la géographie administrative[3]. Les descriptions physiques des cours d'eau sont très précises :

> Au nord, la rivière Xiang rejoint le cours de la rivière Yixi, qui prend sa source dans la commanderie de Xiangdong, au sud-ouest du district de Xinning et à l'est de l'ancien district de Xinping. Xinning était anciennement Xinping. Leur confluence se répand par vagues, qui forment ensuite un seul cours. Elle roule au nord-ouest, et sur la rive orientale, la caverne Long (dragon) se détache au pied de la montagne, sous laquelle coule la rivière Yi. Par temps de sécheresse [la caverne] bloque et dévie le cours de la rivière en son sein, et alors la pluie peut tomber. La rivière Yi s'écoule ensuite au nord-ouest et se jette dans la Xiang.

[1] *Shuijing zhu shu*, 39.3258.
[2] Marc Suttor, « Écrire l'histoire d'un fleuve : sources et méthodologie », p. 14.
[3] *Shuijing zhu shu*, 38.3129, et Annexe 3.13.

湘水又北與宜溪水合，水出湘東郡之新寧縣西南，新平故縣東，新寧，故新平也．衆川瀉浪，共成一津．西北流，東岸山下有龍穴，宜水逕其下，天旱則擁水注之，便有雨降．宜水又西北注于湘．[1]

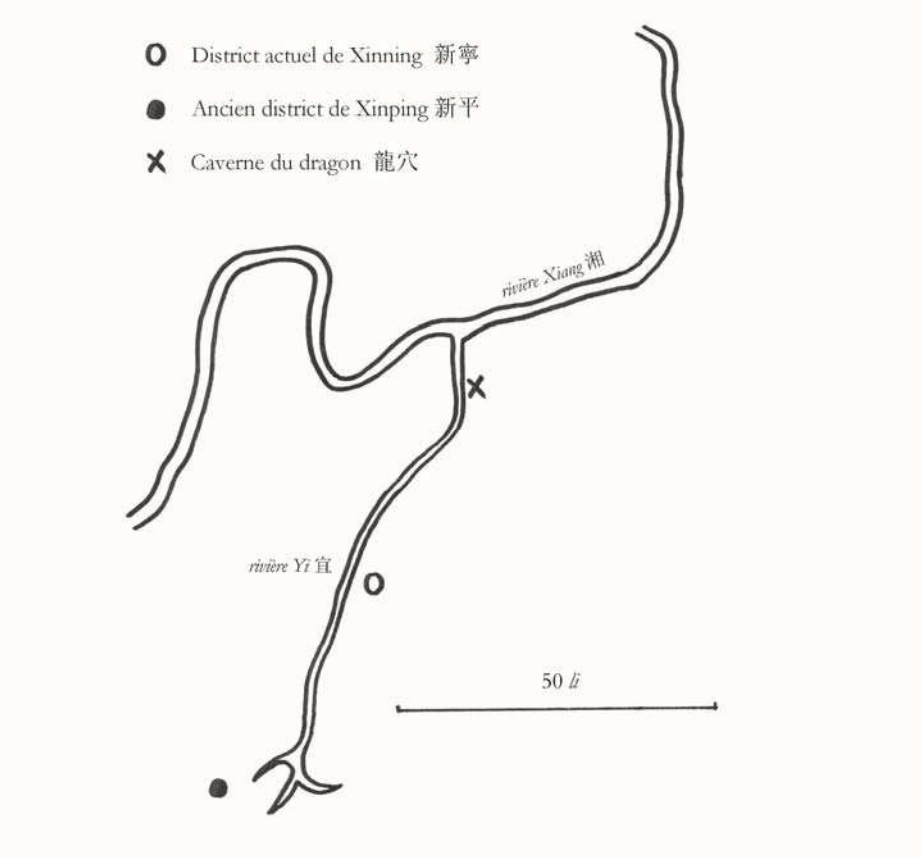

Figure n°18 : Schéma explicatif #2
(Source : d'après *Shuijing zhu tu*, p. 503)

Il faut noter que dans l'ensemble, l'auteur fait preuve d'une grande technicité hydrographique dans l'emploi des termes servant à décrire le régime des rivières. À partir du moment où le fleuve Bleu s'engage dans les plaines alluviales du Jingzhou entre les deux lacs (*hu* 湖 ou *hai* 海), les anses, canaux ou bras-morts (*pu* 浦), coudes (*zha* 汊), bouches (*kou* 口), récifs (*ji* 磯) et digues (*bei* 陂) se multiplient. Autre signe d'une précision hydrographique certaine, Li Daoyuan précise également que la confluence des rivières Li, Yuan et Zi, qui se jette ensuite dans le fleuve Bleu, ne signifie pas pour autant que ces affluents n'appartiennent pas au système fluvial de la Xiang[2].

[1] *Shuijing zhu shu*, 38.3133, et Annexe 3.20.
[2] *Shuijing zhu shu*, 35.2879-2880.

L'importance de l'irrigation engendrée par les cours d'eau est soulignée à de nombreuses reprises, notamment dans les descriptions de la Mian 綿 et de la Luo 洛 [1]. La fertilité des sols est en effet mise en avant, en tant que fondement de l'agriculture[2]. En matière d'irrigation les progrès apportés par l'ingénieur Li Bing 李冰 procurent également des bénéfices pour le peuple :

> Li Bing était un fin hydrographe, il fit creuser un puits de sel dans le district. À l'ouest du Fleuve il y a la source Wangchuan (observation-du-fleuve), depuis laquelle un tunnel percé à travers la montagne permet à l'eau de s'écouler. Des réserves d'eau sont ainsi emmagasinées dans les bassins et pourvoient aux besoins vitaux [de la population]. [Ce tronçon du fleuve] est aussi nommé fleuve Nan (sud).
>
> 李冰識察水脈，穿縣鹽井，江西有望川原，鑿山度水，結諸陂池，故盛養生之饒，即南江也．[3]

Les percements de puits et de montagnes favorisent la circulation des eaux et contribuent au développement des sociétés locales. Kaiming 開明 (litt. « l'éclairé qui ouvre »), personnage légendaire et maître d'œuvre de grands travaux en amont du Fleuve est nommé roi de Shu 蜀, en raison de ses accomplissements qui permettent aux gens de Shu d'exploiter leur territoire. La légende mise à part, les travaux qui lui sont attribués démontrent la maîtrise hydrologique des populations locales :

> [Il] avait également percé la Yangmo et la Guan. À l'ouest, au relais de poste de Baisha (sable-blanc), situé en contrebas de la maison Yunü (aux-immortelles), on érigea au milieu du fleuve trois statues de pierre pour faire barrage à la divinité du Fleuve. Au moment de l'étiage, le niveau des eaux ne descendait jamais sous leurs pieds. En période de crue, il ne dépassait pas leurs épaules. Voilà pourquoi les gens de Shu parvenaient à irriguer par temps de sécheresse, et le cours du fleuve restait fluide en cas de fortes pluies.
>
> 又穿羊摩江灌江，西于玉女房下白沙郵，作三石人，立水中．刻要江神，水竭不至足，盛不沒肩．是以蜀人旱則藉以為溉，雨則不遏其流．[4]

L'apparition d'un dragon, généralement considérée comme un signe de bon augure, peut être annonciatrice d'événements vertueux qui se matérialisent par la présence ou le couronnement imminent d'un empereur, ou une alliance chez les peuples méridionaux. Dans le cas présent, elle peut déclencher l'aplanissement des cavités dans le lit du fleuve Bleu[5], ou favoriser la construction d'équipements hydrauliques :

---

[1] *Shuijing zhu shu*, 33.2784-2785.
[2] *Shuijing zhu shu*, 33.2787. Voir également au chapitre VI les développements concernant les liens entre bâtisseurs, hydrographes et déités fluviales locales.
[3] *Shuijing zhu shu*, 33.2755. Notons encore les travaux d'irrigation à but alimentaire de Zhang Yi 張儀 (*Shuijing zhu shu*, 33.2749).
[4] *Shuijing zhu shu*, 33.2744-2745.
[5] *Shuijing zhu shu*, 33.2785-2786.

Le district [de Wuyang 武陽] possède une rivière Chi (rouge), affluent du Fleuve. La vingt-neuvième année de l'ère Jian'an (219), un dragon jaune surgit de ces eaux, et ne disparut qu'au bout de neuf jours. Une grande digue composée de six sluices fut construite dans le district à l'endroit où passait le Fleuve. Elle permit d'irriguer [les champs] de la commanderie.

縣有赤水，下注江．建安二十九年，有黃龍見此水，九日方去．此縣藉江為大堰，開六水門，用灌郡下．[1]

Les ressources naturelles comme les descriptions de processus chimiques ne sont pas en reste, et font l'objet d'un récit qui permet de cartographier l'espace des puits de gaz ou de saumure :

Le Fleuve traverse ensuite le district de Linqiong (proche-du-[mont]-Qiong), que Wang Mang nomma Jianqiong (surveiller-le-[mont]-Qiong). On y trouve un puits de gaz naturel, de la saumure et lorsque la nuit est noire, on peut voir des flammes s'élever dans le ciel.

江水又逕臨邛縣，王莽之監邛也．縣有火井、鹽水，昏夜之時，光興上照．[2]

En dépit des erreurs factuelles qu'il peut comporter, le *Shuijing zhu* constitue une géographie administrative et historique de premier ordre. Lorsqu'il est question de militaires envoyés par le Qin pour pacifier le Shu au cours des Royaumes combattants, Li Daoyuan propose une histoire administrative de Chengdu jusqu'aux Jin[3]. L'exemple d'une bataille décisive de la fin du IV^e^ siècle reconstruit d'une certaine manière une histoire événementielle de la région à travers une approche spatiale :

Le Fleuve poursuit son cours vers l'est, et franchit la muraille Shangming (clarté-supérieure) par le nord. Au milieu de l'ère Taiyuan des Jin (376-396), Fu Jian envahit le Jingzhou. L'inspecteur régional Huan Chong traversa le Fleuve pour transférer ses troupes au sud, envoya Liu Bo construire cette muraille, et le chef-lieu provincial y fut installé. Cet espace est une vaste plaine, accolée au nord au grand Fleuve. Du Fleuve se détache un affluent qui part vers l'est, [forme une boucle] et le rejoint à nouveau. Le chef-lieu du district est sur l'île [formée par le bras], et c'est la raison pour laquelle on l'appelle Zhijiang (embranchement).

江水又東，逕上明城北．晉太元中，符堅之寇荊州也，刺史桓沖徙渡江南，使劉波築之，移州治此城．其地夷敞，北據大江．江汜枝分，東入大江，縣治洲上，故以枝江為稱．[4]

[1] *Shuijing zhu shu*, 33.2761-2762.
[2] *Shuijing zhu shu*, 33.2746.
[3] *Shuijing zhu shu*, 33.2749-2750.
[4] *Shuijing zhu shu*, 34.2852-2853.

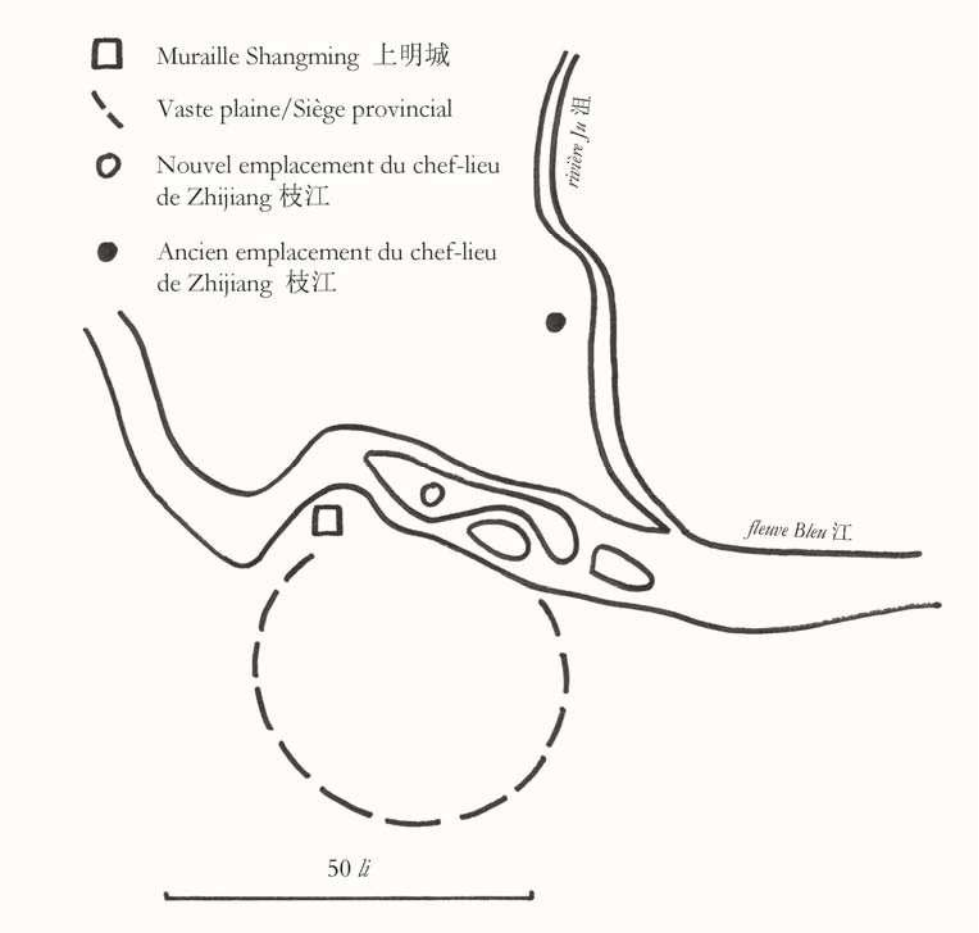

Figure n°19 : Schéma explicatif #3
(Source : d'après *Shuijing zhu tu*, p. 409-410)

Passé à la postérité pour avoir notamment perdu la bataille de la rivière Fei 淝, alors qu'il était pourtant en supériorité numérique face aux armées de la dynastie Jin, Fu Jian 苻堅 (né en 338 au Gansu), chef des Di 氐 prototibétains, devient roi des Qin antérieurs 前秦 (351-395), l'un des Seize royaumes (304-439). Il est assassiné en 385. Li Daoyuan l'appelle par son nom personnel, car à ses yeux il n'est pas un souverain légitime. La mention de la bataille de la Fei est également un référent clair à un haut fait d'armes de populations chinoises, en l'occurrence les Jin, menés par Huan Chong 桓沖 (328-383), cadet de Huan Wen 桓溫 (312-373), face à un royaume illégitime.

Comment mesurer les évolutions des connaissances géographiques et l'apport de Li Daoyuan ? En comparant les versions décrivant un même fleuve, des textes les plus anciens jusqu'au *Shuijing zhu*, en passant par les commentaires de Guo Pu 郭璞 (276-

324)[1]. Le *Shuowen jiezi* 說文解字 (Explications et analyses des caractères) précise que la Xiang naît aux « monts Yanghai à [la commanderie de] Lingling, et se jette au nord dans le Fleuve » (出零陵陽海山，北入江)[2]. Sans les citer, le *Shuijing* reprend ces informations en affinant l'origine de la rivière jusqu'à l'échelle du district[3]. De même, quelques brèves indications sont fournies par le traité géographique du *Han shu* : « la Xiang prend sa source à Lingling, aux monts Yanghai » (零陵，陽海山，湘水所出)[4]. Les origines de la Xiang sont ensuite mentionnées pour des raisons onomastiques par Ying Shao 應劭 (*fl.* IIe siècle) dans le *Han shu jijie yinyi* 漢書集解音義 (Notes sur la prononciation, le sens et l'interprétation de l'*Histoire des Han*), qui est repris par Li Daoyuan[5]. Dans le *Xiangzhong ji* 湘中記 (Récit de Xiangzhong) de Luo Han 羅含, ce dernier mentionne la source au niveau de Yangshuo 陽朔, et offre une description de son lit[6]. Reprenant donc une partie de ces textes qui lui sont antérieurs, Li Daoyuan complète amplement ces récits et leur adjoint une description fouillée de leur environnement[7]. Recensés de manière extensive dans le *Shuijing zhu*, l'extrême diversité des lieux, la qualité des informations et leur nombre sont d'un intérêt évident dans le domaine de la toponymie donc, et des études qui peuvent en découler, de linguistique, d'histoire et de géographie régionales. Ils démontrent enfin le saut effectué dans le domaine des connaissances, entre des textes qui se bornent à situer des sources et des monts dans l'espace, et le *Shuijing zhu*. L'ouvrage de Li Daoyuan en propose d'une part le bilan philologique, et d'autre part les replace dans le temps et dans la richesse de leur environnement naturel et humain. Un autre aspect déterminant est la citation des sources pas l'auteur, comme nous allons le voir dans la section suivante.

V.2.3. Comment Li Daoyuan cite ses sources

Quelles sources Li Daoyuan choisit-il, et lesquelles abandonne-t-il ? Par les choix effectués, par leur organisation, la notation des discours autant que des faits procède de

[1] Zhou Zhenhe, « Zhongguo gudai zhuanxie *Shuijing* de chuantong », p. 86.
[2] *Shuowen jiezi zhu*, 11.29A.
[3] *Shuijing zhu shu*, 38.3120, et Annexe 3.1.
[4] *Han shu*, 28A.1596.
[5] *Han shu*, 28B.1639, *Shuijing zhu shu*, 38.3120-3121, et Annexe 3.1.
[6] *Shuijing zhu shu*, 38.3120-3121, et Annexe 3.1, et Liu Weiyi, *Han-Tang fangzhi jiyi*, p. 125.
[7] *Shuijing zhu shu*, 38.3121-3122, et Annexe 3.2.

l'opération historiographique[1]. « Délimiter les citations[2] » reste l'une des opérations philologiques les plus complexes, particulièrement dans un ouvrage comme le *Shuijing zhu*, qui en fait son miel, implicitement ou explicitement. Qui plus est, étant donné que la majorité des textes géographiques produits jusqu'aux Sui semble avoir été perdue[3], la déterminaton des citations conservées dans le *Shuijing zhu* s'avère importante.

Comme nous venons de le voir au sujet de la source de la Xiang, Li Daoyuan ne cite pas toujours les textes auxquels il emprunte beaucoup. Parmi ceux relatifs au bassin de la Xiang, il omet par exemple de mentionner le *Xiangyang qijiu ji* 襄陽耆舊記 (Ancien récit des vieillards de Xiangyang) de Xi Zuochi 習鑿齒 († 383), ainsi que le *Jingzhou ji* de Sheng Hongzhi 盛弘之, auquel il emprunte un passage sur les Trois gorges, sans citer l'auteur ni le texte[4]. Comment expliquer ces omissions ? Sont-elles dues aux ajouts et retraits des copistes successifs, ou bien ces textes circulaient-ils déjà suffisamment qu'il n'était pas nécessaire de les mentionner ? En outre, le passage sur les Trois gorges est souvent attribué à Li Daoyuan dès lors que des auteurs contemporains souhaitent mettre en avant les qualités littéraires de sa prose[5]. Dans le cas de Xi Zuochi, cela peut s'expliquer par le fait que ce dernier estime que les Cao-Wei ne sont pas les successeurs légitimes des Han[6]. Bien entendu, Li Daoyuan n'est pas le seul ni le premier (sa science du précédent n'est pas un précédent) à citer (un auteur, une œuvre, ou bien les deux) ou à emprunter en omettant de citer la source. Auparavant, Ban Gu (copiant le *Shiji*), et Sima Qian avant lui, n'ont pas hésité à utiliser, citer – même si l'idée d'emprunt, voire de « plagiat » n'a pas de sens en Chine classique – en reprenant mot pour mot un passage antérieur d'un texte qu'ils jugeaient bon ou non de mentionner en fonction du contexte.

La citation suivante est tirée du *juan* 39 du *Shuijing zhu*, notamment consacré au régime des rivières de l'est du Jingzhou, autour du lac Poyang 鄱陽, comme la rivière Lu 廬. Elle révèle, parmi d'autres, l'assemblage du texte, entre citations (en italiques ci-dessous) et commentaires (soulignés) de Li Daoyuan :

> Zhou Jingshi ajoute que *« Kuang Su du mont Lu avait pour nom social Zixiao. Il était un noble de Dongli. Il naquit à l'époque du roi Wu des Zhou (XI^e^ siècle av. J.-C.), et était*

[1] Jean-Pierre Diény, « Histoire et raison », p. 9-11.
[2] Karine Chemla, François Martin, « 'Rendre à César' ? Ou de l'identification, des techniques, des significations, des sources et des motivations de la citation », p. 5.
[3] Plus de 90 % selon Liu Weiyi (*Han-Tang fangzhi jiyi*, p. 1).
[4] *Shuijing zhu shu*, 38.3137-3138, et Annexe 3.29. Voir également *infra*, chapitre VI.5.
[5] Voir *infra*, chapitre VI.5.2.
[6] David Knechtges, Chang Taiping, *Ancient and Early Medieval Chinese Literature : A Reference Guide, Part Two*, p. 1429.

déjà pourvu de facultés divines à la naissance. Fuyant à maintes reprises les invitations au recrutement, il se réfugia sur cette montagne, et ses contemporains le traitèrent avec égard. Lorsque, par la suite, Su devint un immortel, sa hutte inoccupée resta en place. Ses disciples la regardaient le cœur serré, pleurant du matin au soir, se lamentant de la mort [de leur maître]. La postérité le nomma Seigneur de la hutte, et la montagne prit naturellement son nom ». Toutefois, ces propos qui se sont transmis de bouche à oreille ne constituent en aucun cas une preuve authentique. Ainsi, le *Récit de Yuzhang* fit du [terme] « lu » un patronyme, et on l'attribua à une personne. Messire Zhou [Jingshi] et Maître Yuan prétextèrent [la dénomination] d'une cabane près d'une tombe pour attribuer [le nom (lu) de cette cabane au patronyme] d'une personne. Les deux témoignages [du *Récit de Yuzhang* et des deux auteurs] n'ont donc pas suivi [la parole du *Récit de Yuzhang*] et les trois avis[1] se sont donc [mutuellement] fourvoyés. Je tiens du *Livre des monts et des mers* que [cette montagne] fut créée par Yu le Grand, et ces faits furent écrits il y a fort longtemps. Selon le *Livre oriental de l'intérieur des mers*, *« la rivière Lu prend sa source à Santianzi du, rejoint le fleuve [Bleu] à l'ouest de Pengze ».* En ce qui concerne l'attribution du nom Lu, cela signifie que montagne et rivière dépendent l'une de l'autre et furent donc dénommées à tort l'une en fonction de l'autre. Cela n'a assurément pas commencé avec Kuang Su, mais c'est à cause de personnes se mêlant des affaires des autres, qui attirent irrésistiblement à elles des individus de la même espèce, qui de fragments littéraires font des pièces entières. En outre, selon la biographie de Cao Zhu[2] qui se trouve dans le *Traité du vaste savoir des choses* de Zhang Hua, le dieu [de la montagne] dit qu'il s'appelait Xu, et qu'il aurait reçut le mont Lu en fief.

又按周景式曰：廬山匡俗，字子孝，本東里子，出周武王時，生而神靈，屢逃征聘，廬于此山，時人敬事之。俗後仙化，空廬猶存，弟子覩室悲哀，哭之旦暮，事同烏號．世稱廬君，故山取號焉．斯耳傳之談，非實證也．故《豫章記》以廬為姓，因廬以氏，周氏, 遠師，或託廬墓為辭，假憑廬以託稱．二證既違，三情互爽．按《山海經》創志大禹，記錄遠矣．故《海內東經》曰：廬江出三天子都，入江彭澤西，是曰廬江之名，山水相依，互舉殊稱，明不因匡俗始，正是好事君子，強引此類，用成章句耳．又按張華《博物志曹著傳》，其神自云姓徐，受封廬山．[3]

Le texte du *Shuijing zhu* se présente bien sous la forme d'un commentaire. Comme auparavant Pei Songzhi 裴松之 (372-451) avec le *Sanguo zhi* 三國志 (Monographie des Trois royaumes) ou Liu Xiaobiao 劉孝標 (462-521) avec le *Shishuo xinyu* 世說新語 (Nouveaux propos mondains), et ensuite Yang Xuanzhi 楊衒之 (*fl.* VI^e^ siècle) lorsqu'il rédigera son propre commentaire au texte du *Luoyang Qielan ji* 洛陽伽藍記 (Mémoire sur les monastères bouddhiques de Luoyang)[4], la méthode de Li Daoyuan consiste à commenter de manière linéaire le *Shuijing*, par des annotations qui suivent le court texte du *Shuijing*. Dans cet extrait reprenant les origines onomastiques du mont Lu

[1] Par trois avis, il faut entendre les paroles rapportées du *Yuzhang ji*, par Zhou Jingshi et par Huiyuan.
[2] Le passage en question est manquant dans le *Bowu zhi*. Le Cao dont il est ici question serait un petit fonctionnaire de Jiankang, qui fut accueilli par le préfet de Lushan. Il vit alors une grande jarre devant une porte, qui pouvait contenir plusieurs centaines de *hu*, mais n'y vit que l'expression de la supériorité [du seigneur du mont Lu]. Voir les annotations de Xiong Huizhen (*Shuijing zhu shu*, 39.3260).
[3] *Shuijing zhu shu*, 39.3259-3260.
[4] Jean-Marie Lourme, « Introduction », p. XXIV-XXV.

et de la rivière qui en dépend, Li Daoyuan juxtapose citations de textes antérieurs et annotations personnelles. Hormis le *Shanhai jing* et le *Bowu zhi*, ce sont à l'échelle locale un *Lushan ji* 廬山記 (Récit du mont Lu) par Zhou Jingshi 周景式 [1], un *Yuzhang ji* ou *Yuzhang jiuji* 豫章舊記 (Ancien récit de Yuzhang) attribué à Lei Cizong 雷次宗 (386-448)[2], et, indirectement, des écrits de Huiyuan 慧遠 (334-417). Ses annotations prennent la forme d'un discours propre et de propos rapportés, tantôt cités, tantôt à travers une forme de discours indirect libre. Se fondant sur le travail des philologues Qing, les éditions modernes de référence séparent désormais le texte de Li Daoyuan de l'original[3].

D'un point de vue narratif, « parler d'un pays ou d'un autre lieu implique (…) d'abord de choisir, dans l'immensité des images possibles suscitées par le lieu, celles que l'on a décidé de privilégier[4] ». En Chine, « un historien est d'abord quelqu'un qui lit des textes et qui, dans un second temps, y prélève ce qui est utile à son propos ». Il fait donc « un usage très abondant de la citation[5] ». Comment Li Daoyuan choisit-il les sources idoines ? Dans le tableau synthétique des sources utilisées par Li Daoyuan qui suit, celles-ci sont classées selon la nomenclature en vigueur dans la bibliothèque impériale des Sui, et reproduites dans le traité bibliographique du *Sui shu*.

Tableau des sources citées par Li Daoyuan dans le *juan* 38 du *Shuijing zhu* **Texte**	**Auteur**	**Date**	**Catégorie**
Chunqiu 春秋, *Zuo zhuan* 左傳	Attribué à Zuo Qiuming	*ca.* V^e^ s. av. J.-C.	Classiques 經
Shangshu 尚書, *Yu gong* 禹貢	x	III^e^ s. av. J.-C.	Classiques 經
Zhanguo ce 戰國策	Compilé par Liu Xiang 劉向	戰國-I^er^ s. av. J.-C.	Histoire 史
Shanhai jing 山海經 (x2)	x	av. I^er^ s. av. J.-C.	Histoire 史
Shiji 史記 (x2)	Sima Qian 司馬遷	II^e^-I^er^ s. av. J.-C.	Histoire 史

[1] Originaire de Xunyang 潯陽, Zhou Jingzhi aurait vécu sous les Liu Song. Hormis celui de Huiyuan, ce texte est la seconde source transmise la plus ancienne concernant le mont Lu. Voir Xu Xiaogang, *Lushan dianji shi*, p. 60.

[2] *Sui shu*, 33.983, *Xin Tang shu*, 58.1504.

[3] Autour de l'école exégétique dite « épistémologique » (*kaoju xuepai* 考據學派) comportant Zhu Mowei, Quan Zuwang, Zhao Yiqing et Dai Zhen, des savants de l'époque Qing sont les premiers à avoir des résultats probants, et Quan Zuwang est le premier à séparer le *Commentaire* du texte originel (Chen Qiaoyi, *Shuijing zhu yanjiu erji*, p. 1-18).

[4] Pierre Bayard, *Comment parler des lieux où l'on n'a pas été ?*, p. 38.

[5] Damien Chaussende, « Introduction », p. LXXIII-LXXIV.

Han shu 漢書 (x2)	Ban Gu 班固	Ier s.	Histoire 史
Fengsu tongyi 風俗通義	Ying Shao 應劭	195	Maîtres à penser 子
Han shu jijie yinyi 漢書集解音義	Ying Shao 應劭	IIe s.	Histoire 史
Han shu zhu 漢書注	Zhang Yan 張晏	東漢–三國	Histoire 史
Commentaire au Han shu	Su Lin 蘇林	IIIe s.	Histoire 史
[*Wei-Jin*] *Shiyu* 魏晉世語	Guo Fen 郭頒	西晉	Histoire 史
Xu Han shu 續漢書, « Wuxing zhi » 五行志	Sima Biao 司馬彪	Fin du IIIe s.	Histoire 史
Shu du fu 蜀都賦	Zuo Si 左思	Fin du IIIe s.	Œuvres littéraires 集
Jiang fu 江賦	Guo Pu 郭璞	Début du IVe s.	Œuvres littéraires 集
Xiangzhong ji 湘中記 (x6)	Luo Han 羅含	東晉	Histoire 史
Lingling xianxian zhuan 零陵先賢傳	x	x	Histoire 史
Jin shu 晉書, « didao ji » 地道記	Wang Yin 王隱	IVe s.	Histoire 史
Jingzhou ji 荊州記	Sheng Hongzhi 盛弘之	劉宋	Histoire 史
Shisan zhou zhi 十三州志	Kan Yin 闞駰	北魏	Histoire 史

L'analyse du tableau précédent, qui reprend l'ensemble des ouvrages cités par Li Daoyuan dans sa description de la rivière Xiang incluse dans le *juan* 38, permet de dégager deux traits dominants. D'une part, la majorité des textes relève de la catégorie « histoire » et de ses sous-catégories : géographie, textes historiques divers. D'autre part, il ressort dans l'ensemble une majorité de textes généraux jusqu'à la fin des Han ; puis, à partir de la période de division, les ouvrages spécialisés (soulignés dans le tableau) prennent de l'importance, et les aspects géographiques sont privilégiés.

Ces réflexions semblent se confirmer à la vue d'une liste complémentaire (mais non exhaustive) de textes puisés dans les trois *juan* (33-35) consacrés au fleuve Bleu : ils comprennent les Classiques, les Maîtres à penser, leurs archives et leurs commentaires (*Chunqiu* 春秋, *Chunqiu Zuoshi zhuan jieyi* 春秋左氏傳解誼, *Fengsu tongyi* 風俗通義, *Guo yu* 國語, *Huainan zi* 淮南子, *Kongzi jiayu* 孔子家語, *Shiben* 世本, *Shiji* 史記, *Shijing* 詩經, *Shujing* 書經, *Zuo zhuan* 左傳), des textes géographiques et administratifs généraux (*Chunqiu tudi ming* 春秋土地名, *Dili fengsu ji* 地理風俗記, *Dishuo* 地說, *Han guan* 漢官,

Han shu dili zhi 漢書地理志, *Hetu kuodi xiang* 河圖括地象, *Jin shu didao ji* 晉書地道記, *Jin taikang diji* 晉太康地記, *Jiuzhou ji* 九州記, *Shanhai jing* 山海經, *Yudi yushu* 與地圖書, *Yu gong* 禹貢) puis régionaux (*Huayang guo zhi* 華陽國志, *Jiangshui ji* 江水記, *Jingzhou ji* 荊州記, *Xiangzhong ji* 湘中記, *Yidu ji* 宜都記, *Yizhou ji* 益州記), des rhapsodies (*Jiang fu* 江賦, *Shudu fu* 蜀都賦), des dictionnaires encyclopédiques (*Guangya* 廣雅, *Shiming* 釋名, *Shuowen jiezi* 說文解字, *Zilin* 字林), ou des textes ésotériques et musicaux (*Qin qingying* 秦清英, *Xuanzhong ji* 玄中記, *Yuewei* 樂緯). Chronologiquement, les auteurs mentionnés se répartissent de l'Antiquité aux Han (Ban Gu, Fu Qian 服虔, Han Ying 韓嬰, Li Gu, Qu Yuan, Sima Qian, Xu Shen, Yang Xiong, Ying Shao), puis durant la période de division (Guo Pu, Guo Zhongchan 郭仲產, Jingxiang Fan 京相璠, Lü Chen 呂忱, Sheng Hongzhi, Song Zhong 宋忠, Wang Yin 王隱, Yu Zhongyong 庾仲雍, Yuan Shansong 袁山松, Zuo Si).

Les compétences philologiques de l'auteur sont mises au service d'une reconstitution topographique et ont certainement favorisé une précieuse transmission de textes sans cela perdus. Toutefois, l'abondance de textes mentionnés, cités, sauvés par l'auteur du *Shuijing zhu* ne doit pas laisser imaginer de visée patrimoniale chez Li Daoyuan. Ce dernier ne cherche pas forcément à les conserver à tout prix, de peur qu'ils passent à l'oubli de l'histoire. Il dispose en réalité d'un grand nombre de textes. À l'exception des textes canonisés de la bibliothèque impériale, ils composaient plus sûrement sa bibliothèque personnelle ou des textes locaux qu'il s'était procurés pour l'occasion. Li Daoyuan les emploie avec des visées à l'efficace très concrète. Ses considérations étymologiques sur l'origine d'un cours d'eau lui font comparer les sources entre elles, et les anecdotes commémoratives ou glorificatrices d'actions humaines ancrées dans le lieu qu'il déniche dans d'autres textes.

Par choix, il s'agit donc de comprendre « classement » et « mise en ordre textuelle ». Au sein de l'opération historiographique chinoise, ce choix ne se matérialise pas par une reconstruction, mais par une recomposition de faits recueillis par l'auteur, dans le but de leur donner un sens potentiellement exemplaire[1]. C'est aussi ce qui est à l'œuvre dans le *Shuijing zhu*. Ces choix se situent au-delà d'un antiquarianisme. Ils ne sont pas uniquement un catalogue d'histoires et anecdotes passées par goût de l'ancien, qui ne

[1] Léon Vandermeersch, « Vérité historique et langage de l'histoire en Chine », p. 20.

donnerait de la valeur à un fait, uniquement par son caractère passé. Ils sont à nouveau le fruit d'un choix, et Li Daoyuan ne fait pas qu'enregistrer les faits, il ne se contente pas d'un couper-coller, il les organise. En recomposant, par le choix de textes variés dans leur nature, par leur classement et leur utilisation dans un contexte spatial multiple et précis (tel texte ne sera pas utilisé de manière hasardeuse en fonction de telle région), Li Daoyuan reconstitue et fait revivre l'histoire des lieux dont il cherche à transmettre l'histoire. Il s'inscrit dans une tradition commentariste. Comme Confucius, « [il] transmet l'enseignement des Anciens, sans rien créer de nouveau, car [il lui] semble digne de foi et d'adhésion » (述而不作，信而好古)[1]. Il *compose* littéralement l'assemblage de son ouvrage, en réutilisant des matériaux au meilleur escient[2].

Sachant que leur importance est déjà avérée à son époque, l'usage des classiques et des textes historiques compréhensifs par Li Daoyuan est tout à fait particulier[3]. En prenant diverses versions d'un même texte, il lui arrive de les adapter à sa guise. Il peut aussi se servir d'un autre texte mentionnant l'événement traité, qu'il analyse et ne juge pas forcément utile de citer explicitement, ou qui a pu être perdu entre-temps. Il modifie ainsi une version du texte du *Zhanguo ce* qui relate la défaite du Chu face au Qin. Dans la version transmise du *Zhanguo ce*, « le Qin attaqua les gens de Jing, leur infligea une défaite, attaqua [la capitale] Ying, et prit Dongting, les cinq capitales [de Danyang 丹陽, Jiangling 江陵, Ying 郢, Ruo 都 et Yan 鄢] et le Jiangnan » (秦與荊人戰，大破荊，襲郢，取洞庭、五都、江南)[4]. Selon Li Daoyuan, « Ces quatre cours d'eau se jettent tous dans le [lac] Dongting, qui au nord se fond dans le grand Fleuve, [en un endroit] que l'on nomme Wuzhu (cinq-mares). Il est écrit dans les *Stratagèmes des Royaumes combattants* que 'le Qin combattit le Jing, lui infligea une terrible défaite, et s'empara des cinq marais du [lac] Dongting' » (凡此四水，同注洞庭，北會大江，名之五渚.《戰國策》曰：秦與荊戰，大破之，取洞庭五渚者也)[5]. Li Daoyuan privilégie le terme *zhu* 渚 (en tant que variante de *zhu* 瀦, « mare », « étang ») de la confluence hydrographique au terme *du* 都 désignant les cinq villes de la version du *Zhanguo ce*. Alors que l'extrait du *Zhanguo ce*

[1] *Lunyu zhushu*, 7.60-1, et *Entretiens de Confucius*, p. 61 (traduction d'Anne Cheng). Nous verrons que Li Daoyuan parle, contrairement à Confucius, « de l'étrange et des esprits » (語怪).
[2] Voir les réflexions fécondes que Paul Ricœur tire des idées de Marc Bloch dans *Histoire et vérité*, p. 26.
[3] Pour une étude des sources historiques utilisées par Li Daoyuan dans l'ensemble du *Shuijing zhu*, voir Mori Shikazō, *Tōyōgaku kenkyū : Rekishi chirihen*, p. 175-180.
[4] Voir *Zhanguo ce*, 3.101, et la traduction de James Crump, *Chan-Kuo Ts'e*, p. 127.
[5] *Shuijing zhu shu*, 38.3158-3159, et Annexe 3.72.

auquel il renvoie porte bien sur des villes, il utilise en effet un Wuzhu 五渚 qui se trouve dans un autre extrait du *Zhanguo ce*, lui-même repris dans le *Shiji*[1]. Que cela soit une erreur topographique involontaire comme le souligne Yang Shoujing 楊守敬 (1839-1915) importe peu[2]. Elle découle du choix d'insister sur la formation de l'étendue aqueuse résultant de la confluence entre les rivières Xiang 湘, Zi 資, Yuan 沅, Li 澧, et le fleuve Bleu au niveau du lac Dongting. Il tronque en outre la citation originelle en enlevant la référence à la capitale du Chu[3], car ce n'est pas non plus sur cet aspect que porte l'information que souhaite transmettre Li Daoyuan. En effet, les textes sont employés et modifiés en fonction du sens et de la dynamique que l'auteur du *Shuijing zhu* souhaitera donner à son argumentation. Ainsi de son emploi d'un extrait du *Zuo zhuan* 左傳 (Commentaire de Zuo) qui met en scène la révolte de la principauté de Yong 庸 (une petite principauté du Chu qui correspond au district de Shangyong 上庸). Selon le *Zuo zhan*, la raison de cette révolte contre le Chu est à chercher dans la famine qui frappa la région en 611 av. J.-C.[4] Li Daoyuan ne cite pas un passage *in extenso* du *Zuo zhuan*, mais plusieurs citations qu'il agrège afin d'aller dans le sens de l'explication qu'il souhaite ici donner au sujet des gens de Yu. En outre, les Pi 裨, les Tiao 鯈 et les Yu 魚 désignent trois tribus constitutives du Yong, et sont chez Li Daoyuan collectivement désignées par « tribus Man » :

> Le Fleuve coule à l'est et traverse l'ancienne enceinte du district de Yufu par le sud. [Le district] était naguère l'État de Yu (aux-poissons). Il est écrit dans le *Commentaire de Zuo aux Annales des Printemps et Automnes* : la seizième année du duc Wen [de Lu] (611 av. J.-C.), le Yong se révolta avec l'aide des tribus *man*. Le roi Zhuang de Chu envoya une expédition punitive. Après sept attaques successives les révoltés furent mis en déroute. En réalité les peuples qui furent expulsés étaient les Pi (seconds), les Tiao (petits-poissons-blancs) et les Yu (poissons).
>
> 江水又東逕魚復縣故城南，故魚國也．春秋左傳文公十六年，庸與羣蠻叛楚，莊王代之，七遇皆北，惟裨鯈魚人逐之，是也．[5]

Faisant référence aux dames de la Xiang, Li Daoyuan cite un passage du *Shanhai jing*. Il n'y reprend pas la description de la géographie naturelle de la montagne, comme il peut le faire ailleurs (et en modifiant quelques mots : le *Shanhai jing* évoque le « gouffre »

[1] *Zhanguo ce*, 30.1078, et *Shiji*, 69.2272.
[2] *Shuijing zhu shu*, 38.3159.
[3] *Shiji*, 89.2272.
[4] *Chunqiu Zuo zhuan zhengyi*, 20.346-347, et Séraphin Couvreur, *Tch'ouen ts'iou et Tso tchouan. Texte chinois avec traduction française. Tome premier*, p. 533-534.
[5] *Shuijing zhu shu*, 33.2815.

yuan 淵 de la Xiang). En revanche, il s'inspire de deux rhapsodies de Guo Pu et Zuo Si, auxquelles seules des références implicites seront faites[1] :

> Il est écrit dans le *Livre des monts et des mers* que « la montagne du [lac] Dongting est la demeure des deux filles de l'empereur [Yao]. Les vents en provenance de la Yuan et de la Li se mélangent sur les berges de la Xiang, et provoquent des tempêtes violentes et impétueuses ». Au milieu du lac il y a les monts Jun et Bian. Il y a au mont Jun une caverne, secrètement reliée [par un cours d'eau] au mont Bao du [pays de] Wu. C'est à cette voie que Guo Jingchun fait référence lorsqu'il évoque le « tunnel de Baling ». C'est dans cette montagne que vient s'égayer et se reposer la dame de la Xiang. Voilà pourquoi cette montagne est nommée Jun (seigneuriale).
>
> 《山海經》云：洞庭之山，帝之二女居焉．沅、澧之風，交瀟、湘之浦，出入多飄風暴雨．湖中有君山、編山．君山有石穴，潛通吳之包山，郭景純所謂巴陵地道者也．是山，湘君之所遊處，故曰君山矣．[2]

Li Daoyuan réserve une place importante aux textes de géographie régionale comme le *Huayang guo zhi*, notamment dans le *juan* 33. Correspondant au cours supérieur du fleuve Bleu, il est donc consacré pour une bonne part aux régions couvertes par le texte de Chang Qu 常璩 (*fl.* IV^e^ siècle). L'intertextualité y est extrêmement présente, et il semble que Li Daoyuan cite souvent cet ouvrage, même s'il omet parfois de le faire[3]. Malgré l'emploi d'autres sources, le *Huayang guo zhi* est chez Li Daoyuan la source d'inspiration principale pour la description du Sichuan.

Lorsqu'il traite du centre de la Chine, les textes mis en avant sont dans l'ensemble, et de manière similaire à ce qu'il propose avec le *Huayang guo zhi* pour le Sichuan, les monographies locales portant sur le Jingzhou. Relevant d'une géographie régionale, ces ouvrages relatifs au centre de la Chine sont bien connus sous les Tang, comme l'indique cet extrait du *Shitong* 史通 (Traité de l'historien parfait) :

> Dans les neuf provinces, parmi le vaste monde, dans les dix mille pays, parmi les monts et les rivières, les produits sont divers et les coutumes variées. Si l'on accorde une monographie à son propre pays, cela suffit à le mettre en lumière, comme le firent Sheng Hongzhi dans son *Mémoire sur la province de Jingzhou*, Chang Qu dans sa *Monographie des pays de Huayang,* le sieur Xin dans son *Mémoire sur les Trois Qin* et Luo Han dans son *Mémoire sur la région de Xiangzhong.* Voilà ce que l'on appelle les « ouvrages de géographie ».

---

[1] Le mont Bao 包 correspond à l'actuel mont Dongting 洞庭 sis à l'ouest du lac Tai 太 (environs de Suzhou). Il est mentionné par Zuo Si dans son *Wudu fu* 吳都賦 (Rhapsodie de la capitale du Wu). Le « tunnel de Baling » apparaît dans le *fu* de Guo Pu correspondant. Voir l'étude et la traduction de David Knechtges, *Wen xuan or Selections of Refined Literature. Vol. 2*, p. 342-343.

[2] Voir *Shanhai jing jiaozhu*, 5.176, *Shuijing zhu shu*, 38.3159-3160, et Annexe 3.73.

[3] Voir *Shuijing zhu shu*, 33.2793-2794.

九州土宇，萬國山川，物產殊宜，風化異俗，如各志其本國，足以明此一方，若盛弘之《荊州記》、常璩《華陽國志》、辛氏《三秦》、羅含《湘中》．此之謂地理書者也．[1]

Ce passage renseigne utilement sur ce qu'est un texte géographique pour un lettré des Tang, particulièrement pour des régions excentrées. C'est le caractère « local » de l'ouvrage qui lui confère sa qualité de texte « géographique » et qui justifie que le lecteur s'y intéresse. Cet aspect ressort dans l'extrait du *Shitong*, mais également à une époque antérieure, dans les citations privilégiées par Li Daoyuan. En effet, jusqu'aux Han, ce sont principalement des Classiques et des ouvrages historiques généraux qui sont mentionnés. À partir de la fin des Han, les écrits locaux se développent grandement. Ils deviennent, comme nous avons pu le constater dans le tableau et les listes précédents, le genre historico-géographique privilégié par Li Daoyuan. Liu Zhiji 劉知幾 (661-721) confirme cette tendance par le choix des textes qu'il met en avant.

Outre les monographies et traités déjà mentionnés en première partie de thèse, le contexte littéraire dans lequel s'inscrit l'auteur est donc celui des premières monographies géographiques locales, que des auteurs ont pu qualifier de « prose de montagnes et d'eau ». Il se trouve que la plupart de ces travaux, dont nombre ont été perdus, sont cités et transmis en partie grâce au *Shuijing zhu*, qui est, rappelons-le, le seul ouvrage monographique géographique des Dynasties du Sud et du Nord à avoir survécu dans sa quasi intégralité[2]. Durant le haut Moyen Âge, plusieurs auteurs ont produit à quelques années ou siècles d'écart des écrits locaux portant sur la même province, la même commanderie. Quels sont alors les textes que Li Daoyuan exploite, et quels sont ceux qu'il délaisse ? D'aucuns sont abondamment repris dans le *Shuijing zhu*. En circonscrivant ces textes à la région du centre de la Chine, ce sont, pour la période des Jin, les œuvres de Yuan Shansong (*Yidu shanchuan ji*) et de Luo Han (*Xiangzhong ji*). Sous les Liu Song, Sheng Hongzhi 盛弘之 compose un *Jingzhou ji*. D'autres, pourtant transmis de manière fragmentaire, ne sont pas cités. Mentionnons le *Yizhou ji* 益州記 (Récit de Yizhou) de Ren Yu 任豫 (*fl.* Jin), le *Jingnan zhi* 荊南志 (Traité du Jingnan) écrit par Xiao Shicheng 蕭世誠 (*fl.* Liang), un *Wuling ji* 武陵記 (Récit de Wuling) dû à Wu Anpin 伍安貧 (*fl.* Liang), trois *Xiangzhou ji* 湘州記 (Récit de Xiangzhou), dont un par Guo Zhongchan, et un

[1] *Shitong tongshi*, 10.255. Traduction de Damien Chaussende (Liu Zhiji, *Traité de l'historien parfait. Chapitres intérieurs*, p. 255-256).
[2] Yan Gengwang, « Zhonggu shidai jibu zhongyao dili shu. Di yi Jiang. *Shuijing zhu* », p. 145.

Xiangzhou tufu ji 湘州圖副記 (Récit complémentaire illustré de Xiangzhou) anonyme[1]. D'autres ouvrages relativement importants, comme le *Jing-Chu suishi ji* 荊楚歲時記 (Notes des années et saisons du Jing-Chu), ne sont pas non plus cités par Li Daoyuan[2]. Avant d'analyser les raisons éventuelles de tels choix, il convient d'admettre que la profusion d'écrits locaux est un signe prégnant de leur importance dès cette époque.

Intéressons-nous aux différents *Jingzhou ji*. Des *Jingzhou ji* ont été rédigés par Xun Chuo 荀綽 (*fl.* Jin de l'Ouest), Fan Wang 范汪 (d.i.), Liu Chengzhi 劉澄之 (*fl.* Liu Song, par ailleurs auteur d'un *Yongchu ji* 永初記, que Li Daoyuan cite fréquemment), Guo Zhongchan 郭仲產, et Yu Zhongyong 庾仲雍 (*fl.* Jin/Song, auteur par ailleurs d'un *Xiangzhou ji* 湘州記). Seule la version de Yu Zhongyong est citée par Li Daoyuan, dans un passage d'une valeur uniquement topographique, qui relate la confluence entre la Mian et la Han[3]. Pourquoi les autres textes ne le sont-ils pas ? Tout d'abord, nombre d'anecdotes ne sont pas propres à un seul texte. Elles circulent et sont reprises de texte en texte si bien qu'il n'est pas toujours aisé pour un auteur/copiste de définir le texte source, *a fortiori* lorsque ce dernier aura été perdu. Ensuite, ce n'est probablement pas la pauvreté des informations ignorées dans les *Jingzhou ji* précités qui préside aux choix de Li Daoyuan. En effet, des passages entiers traitant de topographie physique et funéraire, d'étymologie et de *mirabilia*, soit l'ensemble des domaines privilégiés dans le *Shuijing zhu*, n'y sont pas repris[4]. Enfin, outre des indications techniques, il semble que Li Daoyuan puise dans les écrits locaux la matière de descriptions à la portée littéraire certaine.

Par ailleurs, le *Jingzhou tu ji* 荊州圖記 (Récit illustré du Jingzhou) anonyme que Li Daoyuan reprend pour décrire le mont Wudang constitue également un cas d'étude intéressant[5]. Les descriptions littéraires portant sur le mont Wudang sont d'une richesse certaine. Cependant, il peut sembler étonnant que Li Daoyuan ne mentionne pas nombre d'anecdotes qui sont pourtant reprises par la suite dans le *Chuxue ji* 初學記 (Notes d'instruction élémentaire) ou le *Yiwen leiju* 藝文類聚 (Anthologie littéraire classée par genre). Ainsi d'informations sur la tombe du roi Zhao 昭 de Chu, non loin de Jiangling, de digues naturelles dans les environs de Jiangxia, ou d'anecdotes mettant en scène les

[1] *Sui shu*, 33.984-985.
[2] *Cf. supra*, chapitre III.2.3.
[3] *Shuijing zhu shu*, 27.2296-2297 (南至關城, 合西漢水).
[4] Liu Weiyi, *Han-Tang fangzhi jiyi*, p. 223-229.
[5] *Cf. supra*, chapitre V.2.2.

divinités de la Xiang[1]. À l'inverse, les trois chapitres du *Jingzhou ji* (composé vers 437) de Sheng Hongzhi (il vécut au Ve siècle sous les Liu Song[2]) ont été mieux conservés que les autres versions. De nombreux extraits de son texte se trouvent rassemblés dans des encyclopédies, ainsi que dans le *Shuijing zhu*[3]. Li Daoyuan n'en fait pas non plus un usage intensif, et le cite surtout pour un passage élégiaque fort élégant, dans le chapitre consacré au cours moyen du fleuve Bleu[4].

En somme, il nous paraît difficile de trancher de manière unilatérale : dans le choix de tel ou tel texte, Li Daoyuan ne semble pas appliquer de méthode systématique. Certes, le caractère « local » des premières monographies régionales composées durant le haut Moyen Âge importe. Par ailleurs, les évocations à portée « littéraire » seront souvent sollicitées, comme pour combler les informations de première main qui auront manqué à l'auteur dans les régions qu'il n'aura pas visitées. Cela étant admis, des passages qui auraient totalement leur place dans le développement de Li Daoyuan s'en trouvent évincés alors que leur intérêt est tout autant manifeste de notre point de vue. C'est la confirmation que son récit est autant une entreprise intellectuellement contruite qu'un ensemble de notes. Suivant cette logique, le *Xiangzhong ji* de Luo Han, centré sur la région du Pic sacré du Sud, est évoqué à quatre reprises par Li Daoyuan dans son récit de la Xiang. Les passages cités ont pour thèmes l'étymologie des toponymes, des représentations métaphoriques et littéraires du lieu, sans oublier des anecdotes légendaires et la mémoire spatiale[5]. Inversement, d'autres citations relatives à l'érection d'un temple, la présence d'un puits ou une anecdote mettant en scène un pêcheur ne sont pas reprises dans le *Shuijing zhu*[6].

Comme l'écrit Jean-Pierre Diény, « l'écrivain dispose par ailleurs, lorsqu'il veut s'élever sans l'avouer du plan de la narration des faits à celui de leur explication ou de leur appréciation, d'un excellent alibi : le discours ou le dialogue. Les Anciens considéraient déjà que la 'notation des paroles' (*jiyan* 記言) constituait la moitié de l'histoire[7] ». Une fois le choix des textes et de leur organisation effectué, où est-il possible de trouver trace de

[1] Liu Weiyi, *Han-Tang fangzhi jiyi*, p. 229-231.
[2] Les seuls éléments biographiques dont nous disposons rattachent Sheng Hongzhi comme secrétaire (*shilang* 侍郎) auprès de Liu Yiqing 劉義慶 (403-444), prince de Linchuan 臨川, principalement connu pour avoir composé le *Shishuo xinyu*. Voir *Sui shu*, 33.983.
[3] Liu Weiyi, *Han-Tang fangzhi jiyi*, p. 208-223.
[4] *Cf.* le passage cité *infra* au chapitre VI.5.2.
[5] *Shuijing zhu shu*, 38.3120-3121, 38.3132, 38.3152-3153, 38.3155, et Annexe 3.1, 3.18, 3.57, 3.63.
[6] Liu Weiyi, *Han-Tang fangzhi jiyi*, p. 124-126.
[7] Jean-Pierre Diény, « À la découverte du *Sanguo zhi* », p. 8.

l'opinion de Li Daoyuan ? « La formulation d'un jugement » constitue l'action centrale de l'historien[1]. Outre le *Zuo zhuan*, le jugement de l'historien remonte traditionnellement à Sima Qian qui achève un chapitre par « l'historien dit » (*Taishigong yue* 太史公曰), pour séparer l'*opinion* des *faits*[2]. Le témoignage, le jugement personnel dans les œuvres de géographie historique des Dynasties du Nord et du Sud, les « jugements récapitulatifs[3] » (*lunzan* 論贊) selon Liu Zhiji, jouent un rôle important dans l'argumentation de textes comme le *Luoyang qielan ji* et le *Shuijing zhu*. C'est pourquoi nous allons aborder en conclusion les jugements de Li Daoyuan, en commençant par analyser les situations face auxquelles il admet ne pas pouvoir juger, et sans oublier d'en présenter les raisons. Seront présentés ensuite les cas où il peut juger et trancher en faveur d'un point de vue (telle source plutôt que telle autre) et où il expose sa propre idée.

En amont du fleuve Bleu, l'auteur affirme n'avoir « jamais entendu parler » (*weiwen* 未聞) d'une rivière, après en avoir fourni la description tirée d'un autre texte qu'il ne cite pas[4]. Il ne sait pas. Un peu plus en aval, il expose les différentes théories de l'origine d'un cours d'eau en confrontant *Shanhai jing* et *Shuijing*, mais il se retrouve dans une impasse. Il a en quelque sorte effectué son travail de philologue, mais les matériaux à sa disposition sont insuffisants. Dans le doute, il ne peut pas trancher :

> La Luo prend sa source au mont Zhang dans le district de Luo, mais on dit aussi qu'elle sourd du mont Bai au district de Zitong. Selon le *Livre des monts et des mers*, [le mont] est au sud de Dunhuang mitoyen du mont Min, et la Hei l'enserre en son flanc sud. Par ailleurs, le *Livre des monts et des mers* ne mentionne pas la source de la Luo, tandis que le *Livre [des rivières]* dit qu'elle jaillit au mont Sanwei. [Les informations] dont nous disposons ne permettent pas d'être plus précis.
>
> 洛水出洛縣漳山，亦言出梓潼縣柏山．山海經曰三危在燉煌南，與嶓山相接，山南帶黑水．又山海經不言洛水所導．經曰出三危山，所未詳．[5]

Un exemple similaire apparaît quant aux origines de la dénomination d'une terrasse à la confluence entre la Xia 夏 et le fleuve Bleu, et à nouveau, Li Daoyuan ne préfère pas trancher, faute de preuves[6]. L'importance que Li Daoyuan attache aux questions topographiques le pousse à ne pas se prononcer lorsque les connaissances lui font défaut : « Quant à la rivière Xibu, je n'en ai jamais entendu parler, peut-être porte-

[1] Jean-Pierre Diény, « Histoire et raison », p. 16.
[2] Notons au passage que le *Shiji* s'appelait *Livre de l'historien* (*Taishigong shu* 太史公書) jusqu'aux Sui.
[3] *Shitong tongshi*, 4.75, et Liu Zhiji, *Traité de l'historien parfait. Chapitres intérieurs*, p. 67 (traduction de Damien Chaussende).
[4] *Shuijing zhu shu*, 33.2777-2778.
[5] *Shuijing zhu shu*, 33.2778-2779.
[6] *Shuijing zhu shu*, 34.2866.

elle un autre nom, en tout cas je n'ai pas étudié la question » (其鰡部之水，所未聞矣，或是水之殊目，非所究也)[1]. En règle générale l'opinion de Li Daoyuan s'exprime en conclusion aux diverses hypothèses toponymiques qu'il aura formulées en confrontant les textes à sa portée. Renvoyant dos à dos Guo Zhongchan et le traité géographique du *Han shu*, il émet prudemment des doutes sur leurs conclusions relatives à l'emplacement du mont Wu :

> Guo Zhongchan écrit : « d'après le *Traité géographique [de l'Histoire des Han]*, le mont Wu s'élève au sud-ouest du district. » Or c'est à l'est de l'actuel district que se trouve la montagne. Cela est probablement dû au fait que l'emplacement du chef-lieu du district et de la commanderie a été modifié à de nombreuses reprises.
>
> 郭仲產云按地理志，巫山在縣西南，而今縣東有巫山，將郡縣居治無恆故也．[2]

À l'inverse, il affirme aussi son opinion, lorsqu'il réfute les thèses de Chang Qu et de Yu Zhongyong quant au lieu des noces de Yu le Grand, autour du mont Tu 塗, au Yangzhou (Anhui). Est-ce à dire qu'il se permet plus de doutes lorsqu'il s'agit d'histoire régionale, mais non lorsque de grandes figures entrent en scène ? Quoi qu'il en soit, il tranche :

> Sur la rive nord du Fleuve se dresse le mont Tu. L'on trouve sur la berge sud le temple de Yu [le Grand] des Xia dont l'inscription gravée [dans la pierre] est encore conservée, ainsi que le temple ancestral du monarque de [la montagne] Tu. Chang Qu et Yu Zhongyong soutiennent tous deux que Yu épousa sa femme en cet endroit. Tous les ouvrages que j'ai consultés indiquent que Yu l'épousa au [district de] Dangtu [dans la commanderie de] Shouchun, et non ici.
>
> 江之北岸，有塗山，南有夏禹廟塗君祠，廟銘存焉．常璩、庾仲雍並言禹娶於此．余案羣書，咸言禹娶在壽春當塗，不于此也．[3]

Consacré à l'emplacement de la première capitale du Chu, Danyang 丹陽, l'exemple suivant montre sa capacité à confronter les sources entre elles et à trancher en faveur de l'opinion qu'il estime la plus fiable, une fois les différentes options exposées. Il tranche en connaissance de cause :

> C'est ici que Xiong Yi, vicomte de Chu, bâtit Danyang, capitale de son premier apanage. Le traité géographique [de l'*Histoire des Han*] prétendit que c'est la Danyang du Wu, mais cette affirmation fut remise en question par des débateurs. D'après la distance entre le Wu et le Chu, et étant donné que [Xiong Yi] atteignit le mont Jing épuisé, il est impossible que [Danyang] fût aussi loin que le territoire du Wu. Voilà pourquoi ce [que le traité géographique] avance est erroné. Preuve supplémentaire, les tombeaux des anciens souverains du Chu s'y trouvent.

[1] *Shuijing zhu shu*, 33.2790.
[2] *Shuijing zhu shu*, 34.2831.
[3] *Shuijing zhu shu*, 33.2795-2796.

楚子熊繹始封丹陽之所都也．地理志以為吳之丹陽，論者云：尋吳楚悠隔，繈褓荊山，無容遠在吳境，是為非也．又楚之先王陵墓在其閒，蓋為徵矣．[1]

Les descriptions proposées par Li Daoyuan ou directement reprises d'écrits locaux comme ceux de Yuan Shansong se heurtent parfois à l'impossibilité pour l'auteur de valider ces hypothèses. Par exemple au mont Huangniu, « comme il n'y a pas en cet endroit de traces de passage humain, il est impossible de savoir ce qu'il s'y est passé » (既人跡所絕，莫能究焉)[2]. Il propose alors un jugement raisonnable.

Dans un dernier cas, Li Daoyuan combine faits empiriques de seconde main tirés de l'ouvrage de géographie locale de Yuan Shansong et sources canoniques à travers une citation du *Shijing*. Il propose alors une solution satisfaisante, une voie moyenne qui ménage les deux approches :

> Le Fleuve poursuit sa course à l'est et traverse au district de Guixiang l'ancienne enceinte par le nord. Yuan Shansong écrivit : « On tient des vénérables anciens que lorsque [Qu] Yuan fut banni dans les contrées lointaines, il revint soudainement loger ici. Les villageois en furent ravis, et c'est pourquoi ce lieu s'appelle Guixiang (canton-du-retour). » Comme les montagnes y sont luxuriantes et les eaux cristallines, elle produit des personnages uniques et remarquables, mais comme la terre est dangereuse et ses eaux charrient des maladies, leur nature peut être emportée. Il est écrit dans les *Odes* : « Un dieu est descendu des montagnes sacrées, et donna naissance à Fu et Shen. » Je le crois bien volontiers ! Lorsque [Yuan] Shansong s'exprime, il se fonde sur des faits avérés, mais j'ai peur que ce ne soit pas le sens originel du nom de ce district.
>
> 江水又東逕歸鄉縣故城北．袁山松曰父老傳言，原既流放，忽然暫歸，鄉人喜悅，因名曰歸鄉．抑其山秀水清，故出儁異，地險流疾，故其性亦隘．詩云惟岳降神，生甫及申，信與！余謂山松此言，可謂因事而立證，恐非名縣之本旨矣．[3]

V.2.4. Importance de l'étymologie et de l'histoire dans la description du Jingzhou

Dans le *Shuijing zhu*, l'onomastique étymologique et métonomasique constitue une préoccupation constante pour Li Daoyuan. L'auteur commence chaque description fluviale par un exposé sur l'origine des noms donnés aux espaces naturels (fleuves, monts) et humanisés (villes, districts, temples). Le fait de changer des noms, ou métonomasie, est un procédé fréquemment employé tout au long de l'histoire politique chinoise. Nouveaux régimes et nouvelles ères impériales en sont coutumiers. Cela est manifeste dans les

[1] *Shuijing zhu shu*, 34.2837-2838.
[2] *Shuijing zhu shu*, 34.2844.
[3] *Shuijing zhu shu*, 34.2840.

traités géographiques qui remontent souvent jusqu'aux appellations les plus anciennes des toponymes décrits, et que Li Daoyuan reprend à son compte. C'est également l'aspect principal du *De Fluviis* qui porte « non pas [sur] les fleuves, mais [sur] les changements de noms qu'ils ont subis[1] ». Ce texte a d'ailleurs pu être considéré par la tradition romaine de la même manière que le *Shuijing zhu* : il ne présentait pas une grande facture littéraire et se caractérisait selon plusieurs savants par la sécheresse de son style et de nombreuses répétitions.

La recherche et la mise en lumière des toponymes et chrononymes employés dans le *Shuijing zhu* fait ressortir les considérations étymologiques de manière claire. Une analyse de l'agencement du texte, et notamment des mots de liaison, est un indicateur de la prééminence du temporel ou du spatial dans le *Shuijing zhu*. Pour comprendre la surreprésentation des toponymes et des chrononymes, l'échantillon suivant, extrait du *juan* 38, est extrêmement convaincant (les toponymes sont soulignés et les chrononymes[2] sont hachurés) :

> 湘水 出 零陵始安 縣 陽海 山，即 陽朔 山也．應劭曰：湘出零山，蓋山之殊名也．山在 始安 縣北，縣故 零陵 之 南部 也．魏咸熙二年，孫皓之甘露元年，立 始安 郡．湘、灕同源，分爲二水，南爲灕水，北則湘川．東北 流．羅君章《湘中記》曰：湘水之出于 陽朔 則觴爲之舟．至 洞庭 ，日月若出入于其中也．[3]

Cet extrait tend à prouver d'une part que Li Daoyuan propose à travers les considérations étymologiques un travail de géographie historique. D'autre part, il nomme et situe de manière systématique un lieu ou un événement à la fois dans l'espace et dans le temps.

Les informations d'ordre étymologique sont donc primordiales dans l'ensemble du *Shuijing zhu*. L'auteur les livre dès lors qu'il s'arrête dans un lieu-dit, qu'il traverse une montagne ou bien entendu un cours d'eau. Les occurrences abondent dans le *juan* 38, qui porte notamment sur la rivière Xiang[4]. Avant les événements, ce sont donc les lieux qui apparaissent, à travers le lien entre les sources des cours d'eau et l'étymologie que Li Daoyuan ordonne. Les noms des rivières, des monts, proviennent des caractéristiques naturelles du lieu (que sont une couleur, un aspect, un climat) et des symboles qui en découlent. L'extrait suivant porte sur le cours supérieur du fleuve Bleu. Li Daoyuan

[1] Pseudo-Plutarque, *Nommer le monde. Origine des noms de fleuves, de montagnes et de ce qu'on y trouve*, p. 11, 20.
[2] Certes, les noms de personnes ou les titres d'ouvrages ne sont pas des chrononymes *stricto sensu*, mais leur emploi renvoie justement à une temporalité immédiatement identifiable par le lecteur.
[3] *Shuijing zhu shu*, 38.3120, et Annexe 3.1.
[4] *Shuijing zhu shu*, 38.3127-3128, et Annexe 3.10-11.

s'intéresse aux diverses manières de représenter la double origine, orographique et fluviale, de la source du fleuve Bleu :

> Son essence s'enroule avec éclat autour de la Mansion du puits et les âmes du Fleuve et de la Han scintillent d'une lumière prodigieuse. Il est écrit dans les *Images embrassant la Terre du Diagramme du fleuve* que « l'essence du mont Min, en s'élevant devient [les veines d'eau de] la Mansion du puits. Le monarque y trouve concorde et prospérité. Les dieux s'en aident pour apporter le bonheur aux hommes. » C'est pourquoi il est écrit dans les *Documents vénérables* : « Le mont Min est l'origine du Fleuve, sa source est très éloignée, et c'est pour cela qu'il est le premier des Quatre grands fleuves [que sont les fleuves Bleu et Jaune, la Huai et la Ji 濟]. » Le *Convenable accru* note que « Jiang (fleuve) signifie 'tribut' », et le *Compendium des us et coutumes* que « les produits précieux qui en sont issus peuvent faire office de tribut. » Il est écrit dans les *Mots expliqués* que « Jiang signifie 'ensemble' ». Les petits cours d'eau se mêlent au cours [du Fleuve], et c'est ainsi qu'il les rassemble tous ensemble.
>
> 故其精則井絡纏曜，江漢晞靈．河圖括地象曰岷山之精，上為井絡．帝以會昌，神以建福．故書曰岷山導江，泉流深遠，盛為四瀆之首．廣雅曰江，貢也．風俗通曰出珍物，可貢獻．釋名曰江，共也．小水流入其中，所公共也．[1]

D'une part, la « Mansion du puits », est une manière allégorique de désigner le mont Min ou le territoire du Shu. Il s'en trouve une description dans le *Shudu fu* 蜀都賦 (Rhapsodie de la capitale du Shu) de Zuo Si 左思 (250-305) : « l'essence du mont Min s'éleva pour devenir la mansion du Puits » (岷山之精上為井絡)[2]. Dans la cosmologie traditionnelle, la Mansion du puits ou Puits de l'Est est l'une des vingt-huit mansions célestes, la première des sept mansions méridionales (de l'Oiseau rouge), et le *Hetu kuodi xiang* est un apocryphe représentant symboliquement des théories cosmologiques fondée sur la valeur des nombres et le *Yijing*[3]. Par ailleurs, Li Daoyuan convoque le *Guangya*[4], le *Fengsu tongyi* et le *Shiming* 釋名 (Mots expliqués)[5] pour évaluer l'étymologie du mot *jiang* 江, que les deux premiers textes rattachent au concept de « tribut », et le troisième, qui est un dictionnaire fondé sur l'idée d'associations sémantiques et phonologiques entre les mots avec l'idée de « commun » (*gong* 貢, « tribut », devenant *gong* 共 « commun », « partage »).

D'autres exemples abondent : au sujet des origines de la rivière Meng 濛, l'auteur convoque des Classiques comme le *Shanhai jing* ou le *Shuowen jiezi* qu'il analyse en parallèle

---

[1] *Shuijing zhu shu*, 33.2738.
[2] Yan Kejun, *Quan Shanggu Sandai Qin Han Sanguo Liuchao wen*, 167.1883-2. David Knechtges, *Wen xuan or Selections of Refined Literature. Vol. 1*, p. 368.
[3] Voir *supra*, chapitre II.2.
[4] Texte édité par Zhang Yi 張揖 au IIIe siècle et qui reprend tout en l'augmentant la trame du *Erya*.
[5] Attribué à Liu Xi 劉熙 (*fl. ca.* 200) ou à Liu Zhen 劉珍 (*fl.* IIe siècle).

à une œuvre plus récente de Lü Chen 呂忱 [1]. Ce dernier, un philologue qui vécut sous les Jin, composa un dictionnaire ordonné selon le modèle du *Shuowen jiezi*, le *Zilin* 字林 (Forêt des caractères) en sept *juan*. Les aspects étymologiques sont donc principalement transmis à travers les *Classiques* et les dictionnaires encyclopédiques[2]. Parmi ces derniers, outre le *Erya* et le *Shiming*, il convient donc de mentionner le *Shuowen jiezi*, qui propose le premier catalogue des cours d'eau du territoire, et le *Zilin* qui survit en fragments grâce aux nombreuses citations éparpillées dans le *Shuijing zhu*.

Quant aux aspects historiques, Li Daoyuan fournit une description très détaillée de l'histoire de la capitale du Chu et de la commanderie qui en dépend ensuite, Nan 南. Pour ce faire, il se fonde sur un ensemble de textes rédigés avant l'unification du territoire. En voici donc l'histoire telle que résumée par le *Shuijing zhu* jusqu'au II^e^ siècle av. J.-C.[3] Une référence initiale au *Yu gong* permet à Li Daoyuan de revenir sur l'origine du terme *jing* 荊, qui « tire donc son nom du mont Jing et appartient au [pays de] Chu » (蓋即荊山之稱而制州名矣．故楚也). Une double mention du *Chunqiu* 春秋 (Annales des Printemps et automnes) et du *Zuo zhuan* rappelle le déménagement de la capitale du Chu à Ying[4]. Au III^e^ siècle av. J.-C., Bai Qi 白起 est envoyé par le Qin pour s'emparer des capitales du Chu et donc du royaume, épisode qui autorise le Qin à « fonder la commanderie Nan (sud) sur le territoire au sud de [la rivière] Han » (漢南地而置南郡). Se penchant sur l'origine de la commanderie de Nan, Li Daoyuan emploie alors le *Yi Zhou shu* pour préciser que « Nan était le nom d'un royaume » (南．國名也) qui fut ensuite divisé en deux pour satisfaire l'appétit de deux puissants ministres. Li Daoyuan affine ensuite les limites de l'étendue géographique de l'ancien royaume sur le territoire des commanderies de Nan et de Nanyang grâce à la préface au *Shijing* de Han Ying 韓嬰 (200-130 av. J.-C.), un lettré des Han de l'Ouest et figure du mouvement *jinwen* 今文. Il achève sa démonstration par une référence au *Lü shi Chunqiu*, en estimant que la

[1] *Shuijing zhu shu*, 33.2772-2773, *Sui shu*, 32.943.

[2] Bien que nous n'abordions pas systématiquement le genre poétique, la valeur d'information géographique des rhapsodies doit être soulignée, qu'elles portent sur un cours d'eau ou une capitale. Voir ainsi *Shuijing zhu shu*, 33.2745.

[3] Toutes les références de ce paragraphe renvoient à *Shuijing zhu shu*, 34.2861-2862.

[4] Sur le site de la ville de Jinan 紀南 au district de Jiangling 江陵 dans le Hubei, Ying est le lieu que choisit le roi Wen 文 du Chu († 675 av. J.-C.) pour capitale. Le Qin s'en empara en 278 av. J.-C. On appelle aussi ce lieu Jiying, car Ying est situé au sud du mont Ji. Comme Ying était situé à la frontière sud du Chu, on l'appela également Nanying (Ying-du-sud).

commanderie tire son appellation du fait que Yu le Grand aurait « démarré son tour d'inspection des provinces du Sud » (自塗山巡省南土).

Les visées étymologiques se doublent dès lors d'un travail poussé de recherche textuelle, dans la mesure où l'esprit philologique abouti de l'auteur est mis au service d'une reconstitution topographique[1]. Instituées par l'empereur Wu des Han, les réformes administratives donnent leur signification étymologique à des lieux. Ils font ici partie des commanderies correspondant respectivement à l'aire régionale comprise entre Chengdu et les actuels Guizhou, Yunnan et Sichuan, la moitié ouest du Guizhou, et pour Yuexi 越巂, autour de l'actuelle ville de Xichang 西昌, dans les confins du plateau himalayen du Sichuan, entouré par le Tibet à l'ouest et la province moderne du Yunnan au sud :

> Il est écrit dans le *Mémoire sur la géographie et les coutumes*[2] que : « [la région s'étendant depuis le] sud [du mont] Hua [au bassin] de la rivière Hei (noire) appartient au Liangzhou. » La deuxième année de l'ère Yuanshuo (127 av. J.-C.) [du règne] de l'empereur Wu des Han, le Liangzhou fut renommé Yizhou. Puisque l'on venait d'agrandir les territoires [des commanderies] de Qianwei, Zangke et Yuexi, les frontières de la province le furent encore plus, si bien qu'on l'appela « Yi » (accroissement). Au départ, le chef-lieu était au district de Luo [dans la commanderie] de Guanghan[3], mais il fut par la suite déplacé en cet endroit.
>
> 地理風俗記曰華陽黑水惟梁州．漢武帝元朔二年改梁曰益州，以新啟犍為牂柯越巂，州之疆壤益廣，故稱益云．初治廣漢之雒縣，後乃徙此．[4]

Il se trouve que si évolution toponymique il y a, celle-ci est rarement mise en avant pour les périodes préimpériales. En dépit de l'exemple de la commanderie de Nan, les changements se concentrent principalement sur l'époque des Han, qui est en tout cas la période que Li Daoyuan choisit de mettre en avant[5].

L'alternance entre l'histoire événementielle et l'histoire des textes est donc mise au service d'une histoire du lieu, comme le souligne le double exemple suivant. Alors qu'il retrace l'histoire de Wuchang 武昌, Li Daoyuan présente une histoire de l'évolution administrative depuis l'époque du Chu jusqu'à la sienne. À l'époque des Printemps et automnes, la vicomté de Xian 弦 est un petit État vassal. Son vicomte l'aurait fui en 655 av. J.-C., suite à l'invasion par le Chu. En 221, Sun Quan 孫權 (182-252) établit les trois commanderies de Jiangxia 江夏, Yuzhang 豫章 et Luling 廬陵, et installe leur chef-lieu

[1] *Shuijing zhu shu*, 38.3144-3145, et Annexe 3.41-42.
[2] Attribué à Ying Shao (*Wei shu*, 106A.2458).
[3] Sous les Han de l'Ouest, le district de Luo et la commanderie de Guanghan sont situés au nord-est de Chengdu.
[4] *Shuijing zhu shu*, 33.2750.
[5] Voir par exemple *Shuijing zhu shu*, 33.2780.

au district de Wuchang (actuelle ville de Ezhou 鄂州 au Hubei). La première année de l'ère Taikang 太康 des Jin (280), Wuchang devient une commanderie. Dans un premier temps, Li Daoyuan se fonde donc sur quatre ouvrages différents pour déterminer l'emplacement de E 鄂 :

> Plus loin à l'est, [le Fleuve] traverse la commanderie de Xiyang par le sud, dont le chef-lieu est situé au district de Xiyang. Il s'agit de la vicomté de Xian selon le *Récit des circuits terrestres de l'Histoire des Jin*. Sur la rive droite du Fleuve il se trouve l'ancienne enceinte du district E, qui faisait jadis partie du Chu. Il est écrit dans les *Fondements des lignages* que Xiong Qu [le sixième vicomte de Chu (r. 887-877 av. J.-C.)] donna à son fils puîné Hong le titre de prince de E. Il est nommé Dong'e (E oriental) dans le *Récit des territoires de l'ère Taikang des Jin*, et d'après le *Récit des Neuf provinces*, E correspond à l'actuel Wuchang.
>
> 又東逕西陽郡南，郡治即西陽縣也．晉書地道記以為弦子國也．江之右岸有鄂縣故城，舊樊楚也．世本稱熊渠封其中子紅為鄂王．晉太康地記以為東鄂矣．九州記曰鄂，今武昌也．[1]

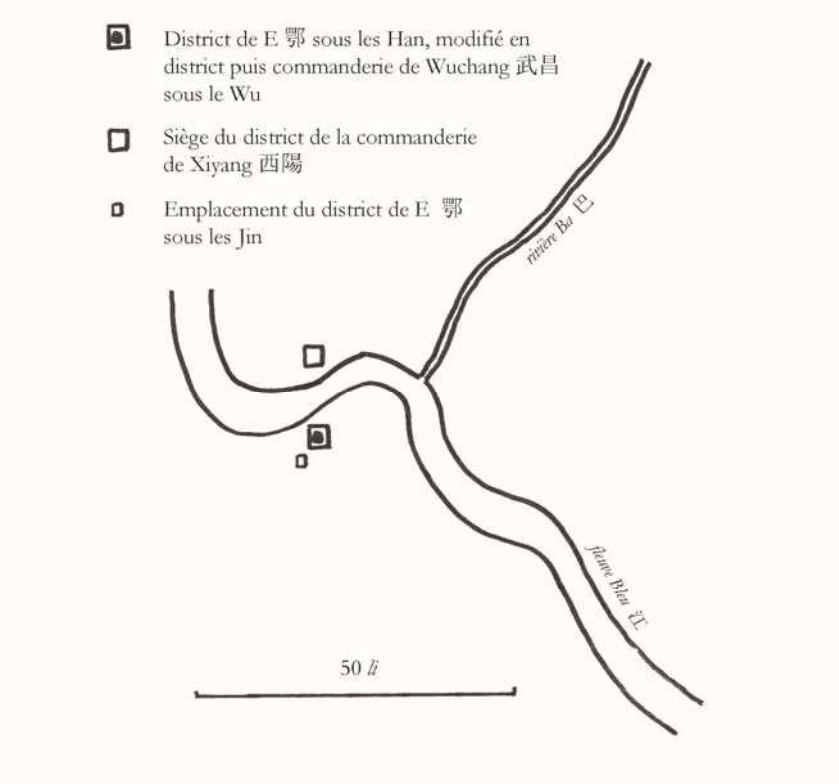

Figure n°20 : Schéma explicatif #4
(Source : d'après *Shuijing zhu tu*, p. 406)

[1] *Shuijing zhu shu*, 35.2912-2913.

Outre un *Shiben* 世本 (Origine des générations), dont la compilation est attribuée à Liu Xiang 劉向 (77-6 av. J.-C.), et qui consiste en des archives généalogiques probablement composées au IIIe siècle av. J.-C.[1], les trois textes utilisés datent des Jin. Ces textes sont : le *Jin shu didao ji* 晉書地道記, soit les chapitres topographiques d'un *Jin shu* en 93 *juan*, aujourd'hui perdu, et rédigé par Wang Yin 王隱 au IVe siècle ; le *Jin Taikang diji* 晉太康地記 (Notes géographiques de l'ère Taikang des Jin) ; et le *Jiuzhou ji* 九州記 (Récit des Neuf provinces) de Xun Chuo 荀綽, déjà mentionné comme auteur d'un *Jingzhou ji*[2]. Ils ont en commun d'être des textes géographiques généraux décrivant la topographie de l'Empire sous les Jin. Li Daoyuan s'appuie donc sur eux pour affiner le plus possible l'emplacement de E/Wuchang. Il ressort de ces diverses citations que les sources citées sont liées à l'étymologie et inversement. La plupart des textes cités par Li Daoyuan, lorsqu'ils ne le sont pas pour rappeler une anecdote historique ou folklorique, le sont pour déterminer l'onomastique toponymique.

Dans un second temps, l'écart temporel de l'histoire de Wuchang se réduit à une centaine d'années, et il n'est plus question de textes, mais d'événements qui se déroulent sur deux échelles parallèles. Ces deux échelles sont visibles dans le tableau suivant, qui combine la « grande » Histoire avec ses manifestations à l'échelle locale dans le *Shuijing zhu* (les passages en italiques indiquent les informations implicites)[3] :

Histoire événementielle de Wuchang des IIIe-IVe siècles selon le *Shuijing zhu*		
Année	**Événements historiques à l'échelle du Royaume ou de l'Empire**	**Événements concernant Wuchang à l'échelle locale**
220-221	*Contexte : chute des Han ; fondation du Wei ; Sun Quan a déjà pris le contrôle d'une grande partie du Jingzhou*	Les modifications administratives à l'initiative de Sun Quan ont pour conséquence un afflux forcé à Wuchang de mille familles de Jianye
229	Déménagement de la capitale du Wu par Sun Quan à Jianye. *Il se déclare alors empereur du Wu*	Pour défendre Wuchang, Sun Quan réquisitionne son puissant conseiller Lu Xun 陸遜 (183-245) *qui contrôle alors le Jingzhou*

[1] Mentionné dans le *Zhou li* et utilisé notamment dans le *Shiji*, il aurait été perdu sous les Song du Sud, puis reconstitué par des philologues Qing. Notons que cet épisode du *Shiben* est relaté dans le *Shiji*, chapitre sur les maisons héréditaires du Chu (*Shiji*, 40.1692).

[2] Fonctionnaire et historien des Jin de l'Ouest, il a également composé un *Jin hou lüeji* 晉後略記 en cinq *juan*, un *Yizhou ji* 冀州記, un *Yanzhou ji* 兗州記 et un *Jin baiguan biaozhu* 晉百官表注.

[3] Le passage résumé dans le tableau est au *juan* 35 (*Shuijing zhu shu*, 35.2912-2914).

265	Sun Hao 孫皓 (242-284), dernier empereur du Wu, qui a succédé à Sun Xiu en 264, déménage la capitale à Wuchang	Wuchang est à nouveau capitale jusqu'en 267 ; Sun Hao confie à Teng Mu 滕牧 († 266) la charge de défendre Wuchang
ca. 291	Établissement de la région du Jiangzhou, durant le règne de l'empereur Hui 惠 des Jin	L'inspecteur Fu Zong 傅綜 prend la tête du Jiangzhou nouvellement établi ; son siège est à Wuchang
327-329	*Rébellion de Sun Jun* 蘇峻 *(† 328) en 327, qui prend Jiankang*	Yu Liang 庾亮 (289-340), l'homme fort de la cour, se réfugie à Wuchang

Il est téméraire d'établir avec certitude une prééminence de l'histoire générale événementielle sur une micro-histoire locale. Pourtant, force est de constater que dans le récit de Li Daoyuan, les hommes semblent au service du lieu. Nous apprenons que les décisions de Sun Quan provoquent un déplacement de populations à Wuchang. Les soubresauts politiques et militaires connaissent une traduction locale, à travers les changements de gouverneurs à la tête de Wuchang. La focale régionale, à l'échelle d'un siège de commanderie, permet de lire en filigrane l'évolution historique au cours d'une période mouvementée. Ce passage montre une histoire du lieu à travers les personnages s'y étant illustrés. Toujours est-il que les hommes passent, et le lieu, qui constitue le référent principal, demeure. Les textes et les événements concernant les hommes constituent donc les deux piliers sur lesquels se fonde le discours à l'œuvre dans le *Shuijing zhu*.

Intimement lié au lieu en ce qu'il le modifie, l'événement est source de toponymie[1]. Toujours au Wu, l'histoire du naufrage d'un navire de Sun Quan qui donne son nom au lieu, est à ce titre révélatrice[2]. Un grand navire avait été équipé, sur lequel embarquèrent Sun Quan, ses ministres, et trois mille soldats de métier. Alors qu'un vent violent s'était levé et que Sun Quan et les ministres pensaient pouvoir continuer leur route, son fidèle lieutenant Gu Li 谷利 lui désobéit et fit abriter le navire à l'anse Fan 樊 (cage, enclos). L'anecdote relatée dans le *Sanguo zhi* sert à souligner la bravoure et la fidélité de Gu Li, qui gagna définitivement la confiance de Sun Quan en lui évitant des pertes dramatiques[3]. Li Daoyuan insiste pour sa part sur les questions onomastiques et topographiques : précisant que le naufrage effectif eut pour conséquence de renommer cette anse Baibo 敗舶 (navire-brisé), il ajoute qu'une route nommée escarpement Wuzao

[1] Ainsi de la légende du brocard, événement qui donne son nom à Chengdu. *Shuijing zhu shu*, 33.2754.
[2] Les passages relatifs à l'anecdote du navire de Sun Quan se trouvent dans *Shuijing zhu shu*, 35.2911-2912.
[3] *Sanguo zhi*, 47.1133.

吳造 (percée-du-Wu) y fut creusée pour permettre aux armées de passer et que celle-ci existe encore au moment où il rédige le *Shuijing zhu*.

À la même période, un épisode met en scène Lü Meng (178-219)[1], Cao Ren 曹仁 (168-223)[2] et Guan Yu 關羽 († 219)[3]. La construction d'une muraille est l'occasion d'une anecdote truculente, qui mêle pittoresque, cruauté et concision. Celle-ci met en scène la vengeance du goitreux Du Yu 杜预 (222-285), qui eut pour effet de réunifier la Chine sous l'égide des Jin de l'Ouest. Lettré (ancêtre probable du poète Du Fu 杜甫 [712-770], il aurait commenté le *Zuo zhuan*), homme politique et général à la tête du Jingzhou en 278 (il y aurait entamé des travaux d'irrigation), Du Yu servait sous les ordres de Sima Yan 司馬炎 (236-290), l'empereur Wu 武 des Jin de l'Ouest. Il mena l'invasion du Wu, à la tête d'une armée de cent mille hommes qui marcha sur Jiangling, et son expédition aboutit à la réunification de la Chine en 280[4] :

> Wang Mang changea le nom de la commanderie en Nanshun (soumission-du-Sud), et celui du district en Jianglu. L'ancienne muraille avait été édifiée par Guan Yu. Il avait encerclé Cao Ren au nord, lorsque Lü Meng profita de son absence pour s'emparer de [Jiangling]. [Guan] Yu s'écria : « c'est moi qui ai construit cette muraille, je ne vous laisserai pas l'attaquer ! » [Lü Meng] fit donc retirer ses troupes. Du Yuankai attaqua Jiangling. Les hommes présents sur la muraille attachèrent une calebasse autour du cou d'un chien et le présentèrent à [Du Yu], car celui-ci était goitreux. Après la destruction de la muraille, il fit tuer tous les habitants, dont les enfants et les vieillards, et le sang coula, recouvrant les pieds comme peut le faire une averse. Lorsque les gens parlent de cette affaire, ils ne manquent pas de traiter [cet homme] avec mépris.
>
> 王莽更名郡曰南順，縣曰江陸．舊城，關羽所築．羽北圍曹仁，呂蒙襲而據之．羽曰此城吾所築，不可攻也．乃引而退．杜元凱之攻江陵也，城上人以瓠系狗頸示之，元凱病癭故也．及城陷，殺城中老小，血流沾足．論者以此薄之．[5]

Tout comme l'architecture formelle de son texte, les niveaux de sens historique s'emboîtent les uns dans les autres : l'anecdote locale se glisse dans l'histoire des changements dynastiques, tout en restant subordonnée au lieu de l'événement. En outre, Li Daoyuan n'hésite pas à juxtaposer deux époques pour renforcer le poids de son

[1] Soutien de Sun Quan, il attaqua les garnisons de Guan Yu en 219, et le coupa du Yizhou. S'attachant le soutien de la population locale, il cueillit Guan Yu lorsque ce dernier revint du nord, l'isola et le tua. Très affaibli, il mourut lui-même peu après.

[2] Cousin de Cao Cao, il dut tenir Jiangling contre les armées de Sun Quan dirigées par Zhou Yu après la bataille de la falaise rouge.

[3] Proche collaborateur de Liu Bei, connu pour son courage et sa force physique, il fut nommé général après la bataille de la falaise rouge, et garda le contrôle du Jingzhou. À la suite du siège de Wan soldé par un échec, il fut défait par Xu Huang et pris à revers par Lü Meng.

[4] Voir sa biographie dans le *Jin shu*, 34.1025-1033.

[5] *Shuijing zhu shu*, 34.2863.

propos, comme dans l'extrait portant sur Wuchang. Il est évident que Du Yu ne vécut pas à la même époque que les protagonistes du début des Trois royaumes, mais ces deux événements bornent les épisodes liés à la muraille. Ils en favorisent l'historicisation et l'inclusion dans la marche de l'histoire, à la fois comme événement fondateur des Trois royaumes, puis de la réunification sous l'égide des Jin.

Comme nous l'avons analysé en partie II, les peuples et leurs caractéristiques sont fonction du territoire et de la représentation qui est donnée d'eux. Dans un texte comme le *Shuijing zhu*, ils évoluent au gré des caprices des eaux et des montagnes[1]. Les lieux portent en eux, par ce qui y est construit, et selon la manière dont ils sont nommés, l'influence des hommes et des régimes les ayant traversés et contrôlés. Étymologie et caractérologie sont liées, comme lorsque le territoire des Bo 焚, en amont du fleuve Bleu, donne son nom au circuit qui les gouverne : « Parmi les barbares, [les Bo] avaient la plus grande humanité. C'est parce qu'ils ont cette vertu d'humanité que le caractère [de leur nom] a pour clé celle de l'homme » (夷中最仁．有人道故字從人)[2]. Dans une veine similaire, au district Yidao 夷道 (route-des-Yi) situé sur le cours moyen du fleuve Bleu, Li Daoyuan nous apprend que :

> Le district de Yidao (route-des-Yi) date de l'époque durant laquelle l'empereur Wu des Han lança son offensive contre les Yi du sud-ouest. Comme la route qui y menait passait par cet endroit, on lui attribua le nom de Yidao. Wang Mang en changea le nom en Jiangnan (sud-du-Fleuve). Étant donné [le tabou lié à la prononciation du prénom de] Yi, le père de Huan Wen, ce dernier le changea en Xidao (route-de-l'ouest). [L'empereur] Wu du Wei divisa la commanderie de Nan et établit la nouvelle commanderie de Linjiang, dont Liu Bei changea le nom en Yidu. Son chef-lieu était situé quatre cents *bu* à l'est de celui du district.
>
> 夷道縣，漢武帝伐西南夷，路由此出，故曰夷道矣．王莽更名江南．桓溫父名彝，改曰西道．魏武分南郡置臨江郡．劉備改曰宜都．郡治在縣東四百步．[3]

Homonyme de Yi 夷 (barbare), le nom personnel de Huan Yi 桓彝 (276-328), signifiait carafe sacrificielle, et rendait en tout cas son emploi du point de vue de Huan Wen tabou à double titre[4]. Cet extrait relatif à des régions que l'auteur n'a pas parcourues présente force détails sur le Jingzhou, en comparaison des régions connexes comme le Yunnan, le Sichuan et le Jiangxi. En effet, les informations fournies pour le cours moyen du fleuve Bleu et la Xiang sont plus riches comparativement. La raison est une plus

[1] *Shuijing zhu shu*, 34.2840.
[2] *Shuijing zhu shu*, 33.2774.
[3] *Shuijing zhu shu*, 34.2850-2851.
[4] Sur Huan Wen, voir *supra*, chapitre IV.1.3.

grande production textuelle portant sur cette région durant le haut Moyen Âge, comme en atteste le traité bibliographique du *Sui shu*, et les éléments développés dans les deux parties précédentes[1].

Les passages du *Shuijing zhu* analysés révèlent le lien primordial unissant la nature des lieux et la toponymie qui leur est attribuée et s'en inspire : soit par l'espace donc, soit en raison d'un événement qui s'y déroule. La construction et les thèmes formels propres au *Shuijing zhu* ayant été traités, le chapitre VI abordera, par le prisme de la mémoire et de ses incarnations dans l'histoire et l'espace, le rapport que son auteur entretient au passé matériel comme immatériel.

[1] Yan Gengwang, « Zhonggu shidai jibu zhongyao dili shu. Di yi Jiang. *Shuijingzhu* », p. 146.

Chapitre VI. L'espace du Jingzhou comme lieu de mémoire

> Lieu de mémoire (…) : toute unité significative, d'ordre matériel ou idéel, dont la volonté des hommes ou le travail du temps a fait un élément symbolique du patrimoine mémoriel d'une quelconque communauté.[1]

VI.1. Topographie et représentation du passé

VI.1.1. Représentation et édification du passé en Chine

Le recours au passé et la légitimation par le précédent historique sont des traits notables de l'histoire, notamment en Chine. Le précédent remonte souvent à une époque ancienne, figeant pour l'éternité des souverains et des hommes de bien dans des positions vertueuses dont les épigones déclarés doivent prolonger l'action. Le travail de tout apprenti lettré se conçoit donc à travers un apprentissage méticuleux des textes fondateurs établis par la tradition. Ce sont principalement les classiques de l'Antiquité appris par cœur par les futurs fonctionnaires. Mais les pratiques commentaristes qui suivent l'époque de formation des classiques donnent lieu à des œuvres plus herméneutiques et à des textes parfois polémiques. L'exégèse devient alors le moyen privilégié pour diffuser ses propres idées. La dimension historienne et exégétique du *Shuijing zhu* 水經注 (Commentaire du Livre des rivières) est à ce titre évidente comme l'indique le spécialiste de géographie historique chinoise Hou Renzhi 侯仁之 (1911-2013). Celui-ci estime que le point de départ du *Shuijing zhu* est géographique, mais qu'il se déplace progressivement vers la recherche de traces historiques[2].

« En narrant le passé, ils pensent à ceux qui feront l'avenir » (故述往事，思來者)[3]. Comme Sima Qian 司馬遷 (145-86 av. J.-C.) à la fin de sa lettre à Ren An 任安, Li Daoyuan renouvelle le passé en liant son texte à des œuvres plus anciennes. Du point de vue de l'histoire des idées, il semble à première vue s'inscrire indirectement dans un

[1] Pierre Nora, « Comment écrire l'histoire de France ? », p. 2226.
[2] Hou Renzhi, *Zhongguo gudai dili mingzhu xuandu*, p. 96-97.
[3] *Han shu*, 62.2735.

mouvement personnifié après lui par Han Yu 韓愈 (768-824), qui avait la volonté de « restaurer l'antique » (*fugu* 復古) en retournant à des fondamentaux socio-politiques relevant d'une éthique confucéenne[1]. Appliquée au terrain géographique, cette approche consiste à représenter les lieux d'un passé idéalisé pour en transmettre à l'avenir les caractéristiques matérielles, morales et symboliques. Dans ce cadre mental particulier, tradition et innovation ne sont alors pas forcément des notions opposables, à tout le moins dans l'esprit de l'auteur.

En admettant qu'il transmette une représentation du passé, quel est le destinataire du travail de Li Daoyuan ? À l'instar de Sima Qian qui souhaite poursuivre la tâche du *Chunqiu* 春秋 (Annales des Printemps et automnes), Li Daoyuan veut faire preuve d'exemplarité et transmettre une leçon[2]. Cette leçon est celle de la mémoire d'un âge d'or et de la légitimation de certaines époques. Elle se retrouve dans la manière dont l'auteur nomme un État, un souverain, un lettré, un général, et se manifeste par le recours au précédent historique et aux récits édifiants, par l'inscription épigraphique et l'institution de noms d'ères[3]. Pour ce faire, Li Daoyuan procède à une étude de topographie mémorielle en deux pans. Le premier s'intéresse à l'ensemble des lieux de mémoire célébrant le passé, le second aux media de mémoire, qui sont la littérature de prose et de poésie transmise.

Examinons à présent comment d'autres textes, avant et après le *Shuijing zhu*, se sont penchés sur des questions similaires. L'enregistrement et la transmission des paroles sages et des hauts faits dans les textes préimpériaux datent du *Chunqiu* et du *Shangshu* 尚書 (Documents vénérables). Dans la première partie, nous avons vu que la transmission écrite des premières représentations spatiales remontait aux modèles que constituent des textes comme le *Shijing* 詩經 (Livre des Odes), le *Shanhai jing* 山海經 (Livre des monts et des mers) et le *Yu gong* 禹貢 (Tribut de Yu). Le *Shanhai jing* est le premier texte à enregistrer les lieux de cultes comme autant de lieux de mémoire.

Sous les Han de l'Est 東漢 (25-220), le *Fengsu tongyi* 風俗通義 (Compendium des us et coutumes) de Ying Shao 應劭 (*fl.* II^e^ siècle) tente de définir un ordonnancement des

[1] Anne Cheng, *Histoire de la pensée chinoise*, p. 395.
[2] Jacques Pimpaneau, « Introduction », p. 15.
[3] Voir Mark Edward Lewis, *The Early Chinese Empires : Qin and Han*, p. 52, 65, Martin Kern, « Imperial Tours and Mountain Inscriptions », p. 106, 113, et Martin Kern, « Announcements from the Mountains : The Stele Inscriptions of the Qin First Emperor », p. 219-220.

choses et des phénomènes durant une époque de déclin politique et moral, en établissant un pont avec l'âge d'or. Le chapitre consacré aux « Monts et marais » (*shanze* 山澤) porte sur l'histoire des anciennes rivières chinoises et présente les caractéristiques topographiques de l'Empire. Même si cela ne ressort pas à première vue, le souci d'unité parcourt ce chapitre[1].

La fragmentation territoriale entamée sous les Trois royaumes et qui se poursuit au cours des Dynasties du Sud et du Nord est naturellement le sujet de lamentations de nombre de lettrés ayant dû migrer au Sud et regrettant la fin de l'unité. Cette nostalgie ressort dans les écrits en prose ou en poésie de ces époques[2]. La mémoire apparaît alors comme un continuum entre un passé idéalisé et un présent incertain qu'il importe de préserver[3]. Le *Shuijing zhu* comme avant lui le *Huayang guo zhi* 華陽國志 (Traité des pays au sud du mont Hua) pour la région du Sichuan, et après lui le *Luoyang Qielan ji* 洛陽伽藍記 (Mémoire sur les monastères bouddhiques de Luoyang) pour la capitale Luoyang 洛陽, s'avère être un document historique important. La structure du *Shuijing zhu* se fonde sur une présentation souvent chronologique, mais subordonnée à une construction locale et topographique. Ainsi, par sa capacité à reconstituer des pans entiers d'histoire locale de la période des Six Dynasties, notamment des régions périphériques, le *Shuijing zhu* préfigure nombre d'œuvres ultérieures. Bien que leur format diffère, des ouvrages comme le *Zizhi tongjian* 資治通鑑 (Miroir des âges pour aider à bien régner) façonnent un riche réservoir de données historiques, sociales et culturelles au niveau régional. L'écrit de Li Daoyuan est élaboré en dehors de la gangue de l'historiographie officielle et permet la constitution d'une mémoire du lieu, qui n'est pas obligatoirement une histoire. Cette mémoire se substitue à l'absence du lieu et des personnages en les représentant dans leur rapport à l'espace. En outre, les Dynasties du Sud et du Nord sont celles d'une fracture dans la narration historique officielle. Nombre d'histoires officielles de ces périodes ne furent rédigées que sous les Tang 唐 (618-907), et se sont donc probablement inspirées en grande partie du *Shuijing zhu* et de textes similaires.

Dans leur représentation du passé, les Sui 隋 (581-618) et les Tang s'inscrivent dans la lignée des Dynasties du Sud et du Nord. Ils cherchent leur modèle dans l'empire

[1] Michael Nylan, *Ying Shao's "Feng Su T'ung Yi": An Exploration of Problems in Han Dynasty Political, Philosophical and Social Unity*, p. 21.
[2] Arthur Wright, « The Sui Dynasty (581-617) », p. 49.
[3] Charles Holcombe, « Southern Integration : The Sui-Tang (581-907) Reach South », p. 760.

unifié des Han, en rétablissant les rituels du confucianisme d'État : sacrifices, culte des ancêtres impériaux, cérémonies de cour, rhétorique impériale, ceci afin de conférer une légitimité à la cour des Tang en la liant aux Han glorieux et aux empereurs sages de l'Antiquité[1]. Cette « expérience du passé » ressort dans la production poétique de la période, qui recrée des événements du passé[2]. Les géographies impériales des Tang comme le *Kuodi zhi* 括地志 (Traité de toutes les régions, transmis fragmentairement) ou le *Yuanhe junxian tuzhi* 元和郡縣圖志 (Traité illustré des commanderies et districts de l'ère Yuanhe, dont les introductions ont été présentées au chapitre V) reconstituent à leur façon le passé, en opérant un retour sur quelques hauts lieux de l'histoire. En se penchant sur le district de Jiangling 江陵, le *Kuodi zhi* retrace ainsi une géohistoire de l'ancienne capitale du Chu : Ying 郢 [3].

Sous les Song, le genre dit des « commémorations » (*ji* 記) fleurit autour de l'éminente figure de Su Shi 蘇軾 (1037-1101). Il peut, *mutatis mutandis*, être rattaché à des thèmes présents dans l'œuvre de Li Daoyuan, comme celui de la représentation du passé. Il est initialement conçu comme un genre littéraire codifié destiné à la commémoration de bâtiments officiels. Sous la plume de Su Shi, les commémorations s'attachent autant à prononcer l'éloge de fonctionnaires ou à décrire des objets qu'à relater son expérience personnelle du lieu. Il est l'occasion pour Su Shi de produire un discours théorique sur l'esthétique, sur le bouddhisme ou sur les réformes politiques[4].

Le travail de mémoire et de représentation du passé peut concerner un territoire aussi circonscrit qu'une ville. Rédigé par Meng Yuanlao 孟元老 (*fl.* Song), le *Dongjing menghua lu* 東京夢華錄 (Récit d'un songe [du royaume] de Hua à la capitale de l'est) est une description détaillée de la vie quotidienne à Kaifeng 開封 (Henan), la capitale des Song du Nord. L'auteur y retranscrit ses souvenirs de Kaifeng et les coutumes des habitants. C'est un travail de mémoire sur ce qu'était une telle ville, à la veille de la fuite de la cour des Song au Sud, à Lin'an 臨安 (Hangzhou).

Pour la période impériale tardive, l'entreprise de Li Daoyuan peut être comparée, par son ampleur, à celle de Gu Zuyu 顧祖禹 (1631-1692), l'éminent géographe des Qing,

[1] Denis Twitchett, « The Sui (589-618) and T'ang (618-907) Dynasties. An Introduction », p. 14-15.
[2] Stephen Owen, *Remembrances : The Experience of the Past in Classical China*, p. 8, 12.
[3] *Kuodi zhi jijiao*, 4.197.
[4] Stéphane Feuillas, « Introduction », p. XV-XLII.

qui s'est d'ailleurs penché sur le *Shuijing zhu*[1]. Influencé par la chute des Ming et un ressentiment à l'égard des Mandchous, il se concentra longuement sur la géographie historique, et identifia les noms historiques de plus de trente mille lieux, qui apparaissent dans son *Dushi fangyu jiyao* 讀史方輿紀要 (Notes essentielles de géographie pour lire l'histoire). Après une présentation historique sur quelques *juan*, il se concentre sur une géographie historique des Ming. Le systématisme encylopédique et la volonté de créer un « empire de la mémoire » se retrouvent dans certains *biji* 筆記 (« notes au fil du pinceau ») des Qing, comme le *Rizhi lu* 日知錄 (Notes sur le savoir acquis jour après jour) de Gu Yanwu 顧炎武 (1613-1682), un autre géographe illustre. Son texte contient mille entrées sur la philosophie, les coutumes, l'astronomie ou la géographie.

Enfin, à l'époque contemporaine, la réflexion sur la mémoire se poursuit chez de nombreux auteurs, qu'ils soient taïwanais ou continentaux. Le roman *Gudu* 古都 (L'Ancienne capitale) de Chu T'ien-hsin (Zhu Tianxin) 朱天心 est ainsi « une réflexion essentielle sur la conservation des traces du passé[2] ». En Chine continentale, Wang Xiaobo 王小波 (1952-1997) a composé une trilogie sur sa propre mémoire et celle de la Chine contemporaine, autour du roman *Huangjin shidai* 黃金時代 (L'Âge d'or, 1992), qui évoque l'envoi des « jeunes instruits » (*zhiqing* 知青) à la campagne pendant la Révolution culturelle[3]. Notre réflexion sur la mémoire se poursuit dans la section suivante, qui analyse la manière dont l'œuvre de Li Daoyuan est liée à la mémoire.

VI.1.2. Situer dans le temps : cadre et définition de la mémoire chez Li Daoyuan

Comme l'a écrit Étienne François, le lieu de mémoire est « beaucoup plus une métaphore qu'un concept et [son] succès tient en partie à l'imprécision. (…) Plus encore que la dimension factuelle et fonctionnelle, la dimension symbolique couplée à des pratiques sociales concrètes fait véritablement le *lieu de mémoire*[4] ». L'historien Jacques Le Goff s'est penché de son côté sur la mémoire pour déterminer l'histoire de ses modes de

[1] *Cf. supra*, chapitre V.1.2.
[2] Isabelle Rabut, compte rendu de Sandrine Marchand, *Sur le fil de la mémoire : littérature taïwanaise des années 1970-1990*, p. 190.
[3] Sebastian Veg, « Fiction utopique et examen critique : la Révolution culturelle dans 'L'Âge d'or' de Wang Xiaobo ».
[4] Étienne François, « L'Historien et les hauts lieux de mémoire pour l'Europe », p. 47.

transmission, notamment chez les peuples sans écriture[1]. C'est à ces dimensions de la mémoire et de l'histoire que se propose de répondre ce dernier chapitre.

Dans le cadre du présent travail, nous n'entendrons pas uniquement la mémoire comme un mode d'éducation ou d'instruction, au sens qui lui semble donné en Grèce et à Rome, où la mémoire est liée à l'oralité. Nous l'aborderons ici autant comme un art que comme un moyen, celui de transmettre le passé. Le chant d'Homère égrenant les navires, de même que le récit de Troie dans son ensemble, sont des manifestations d'une mémoire orale au cœur de laquelle les moyens mnémotechniques occupent une place centrale[2]. À Rome, « les orateurs romains utilisaient des lieux (*loci*) et des images (*imagines*) pour retenir et pouvoir dire leurs discours[3] ». Cet art de la mémoire permet selon Frances Yates « la mémorisation grâce à une technique de 'lieux' et d''images' impressionnant la mémoire[4] ». Des lieux, donc, et des images. Ces lieux « doivent former une série[5] », ce qui est le cas dans le *Shuijing zhu*. Il propose en effet une série thématique (les fleuves de Chine), à l'intérieur de laquelle d'autres séries se révèlent : séries de stèles, de montagnes, de festivals, de légendes, etc. C'est une manière de transmettre l'ensemble d'un savoir relatif à une civilisation, qui utilise ou crée un cadre (spatial, temporel, et *in fine* littéraire) permettant la diffusion d'événements choisis par l'historien. En effet, ces événements relèvent d'une opération mnémonique qui peut être individuelle (lecture, choix de l'objet), mais qui s'insère évidemment dans un cadre collectif contemporain ou prospectif (le milieu de mémoire, duquel il est un point)[6]. Toutefois, il s'agit bien ici de mémoire individuelle et non collective. Que la mémoire en question puisse viser une finalité collective est fort possible, tant la volonté de transmission, d'édification, de patrimonialisation semble claire. Cependant, sa constitution est avant tout individuelle. La mémoire est donc individuelle dans sa constitution mais collective dans son essence.

Les caractéristiques du lieu en tant qu'espace de l'histoire se trouvent doublement transmises par le truchement d'un texte comme le *Shuijing zhu*. Leur matérialité, leur nature de *realia* est d'abord enregistrée et inventoriée par Li Daoyuan. L'effet provoqué par la localisation, la spatialisation d'un événement naturel ou surnaturel, consiste ainsi en

[1] Jacques Le Goff, *Histoire et mémoire*, p. 105-111.
[2] Homère, *Iliade*, p. 57-58.
[3] Catherine Baroin, *Mémoires romaines*, p. 11.
[4] Frances Yates, *L'Art de la mémoire*, p. 7.
[5] Frances Yates, *L'Art de la mémoire*, p. 19.
[6] Pour une approche sociologique des « cadres » de la mémoire en question, voir Maurice Halbwachs, *Les Cadres sociaux de la mémoire*, p. 63, 78, 98.

l'historicisation de cet événement[1]. Surgit ensuite leur valeur symbolique et littéraire, dont la transmission permet de recréer et/ou de conserver les milieux de mémoire qui façonnèrent ces lieux, au travers des récits et des signes qui les font vivre[2]. L'histoire est liée à la chose écrite, et sa transmission est donc fondamentalement littéraire[3] ; les modèles du genre historique de la Chine ancienne que sont le *Shiji* 史記 (Mémoires historiques) et le *Han shu* 漢書 (Histoire des Han) sont considérés comme des chefs-d'œuvre de la prose chinoise classique. L'espace est donc tout autant l'espace physique (pays, vestiges) que l'espace mental et écrit, celui des milieux de mémoire et du texte lui-même.

Après avoir déterminé la manière dont Li Daoyuan inscrivait son texte dans l'espace au chapitre précédent, nous abordons ici la façon dont il l'inscrit dans le temps. Il lui arrive tantôt de situer sa description de manière très précise, à l'année voire au mois près, tantôt de rester très vague (« à l'origine » 本, « jadis »)[4]. Qu'est-ce que cela révèle, et pourquoi sera-t-il plus ou moins circonstancié en fonction des cas ? Prenons cet exemple : « Le Fleuve franchit sur la gauche le mont Bairen (aux-cent-hommes) par le sud, puis traverse à droite le mont Chibi (falaise-rouge) par le nord, qui est le site où jadis Zhou Yu et Huang Gai mystifièrent la grande armée du Wei » (江水左逕百人山南．右逕赤壁山北，昔周瑜與黃蓋詐魏武大軍所起也)[5]. L'exemple de la bataille de la Falaise rouge résume relativement bien la portée de son travail. Il n'y consacre qu'une seule ligne. Ceci prouve que l'histoire pour l'histoire ne l'intéresse guère. Il y a plusieurs raisons à cela. Tout d'abord, l'épisode est connu de tous. Ensuite, l'auteur préfère valoriser les histoires lorsqu'elles sont liées et qu'elles participent à l'efficace des lieux et des phénomènes étranges. Il s'intéresse à l'histoire des hommes, essentiellement lorsqu'elle est frappée de prodiges, qu'elle sort de l'ordinaire et trouve le chemin des *mirabilia*. Li Daoyuan fonctionne souvent par allusions et n'explique pas forcément les anecdotes les plus importantes, qui n'ont pas besoin de l'être, soit parce qu'elles sont connues, soit parce qu'elles n'apportent pas d'éléments significatifs à son discours.

---

[1] Andrew Chittick, « The Development of Local Writing in Early Medieval China », p. 54.
[2] Pierre Nora, « Présentation », p. 16, et « Entre mémoire et histoire », p. 37. Voir aussi Paul Ricœur, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, p. 528.
[3] Paul Ricœur, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, p. 302-303.
[4] *Shuijing zhu shu*, 38.3126-3127, et Annexe 3.8-9.
[5] *Shuijing zhu shu*, 35.2889.

Dans le *Shuijing zhu*, le voyage dans l'espace se double d'un voyage dans le temps. Les changements spatiaux renvoient en effet et sont parfois directement liés à l'évolution temporelle. Li Daoyuan effectue donc *aussi* un travail d'histoire, car ce qui s'apparente à un ouvrage descriptif, exhaustif et inventoriel de géographe ou d'ethnographe se double du travail d'historien. En recomposant – son œuvre se présentant comme une exégèse –, il construit à sa manière une histoire, et c'est ici que prend place le travail de mémoire. En somme, le choix de la tradition commentariste, comme celui de l'approche spatiale, sont les outils et les prétextes d'une réflexion historique inédite sur le passé. Ils constituent la mémoire culturelle d'un Empire. Ce que nous définissons comme un travail sur la mémoire apparaît comme l'équivalent de ce que certains auteurs ont pris pour une forme de patriotisme s'affirmant en réaction à la prise de pouvoir des Tuoba 拓跋 en Chine du Nord, à la déliquescence morale et politique, et au joug imposé sur le peuple chinois[1]. Les deux prochaines sections sont ainsi consacrées à la mémoire des hommes, et à la façon dont elle s'inscrit dans les lieux.

VI.2. Anthropisation des sites naturels : monts, temples et stèles

Il est souvent impossible de séparer les sites naturels des sites humanisés, dans la mesure où même des lieux en apparence entièrement naturels ne le sont que rarement. Ils se trouvent en effet appropriés tout d'abord à l'écrit, par le fait de les nommer, de les décrire, de les comparer, et ensuite physiquement, puisqu'on les modifie en s'y rendant, en y construisant, en y laissant des traces. En effet, comme l'a remarqué Claude Calame dans une étude consacrée au monde grec : « Aux lieux de mémoire sont régulièrement attachés des moments de mémoire, des moments ritualisés et entretenus par le travail configurant des 'histriopoiètes'. (…) La mémoire s'enracine dans le concret, dans l'espace, le geste, l'image et l'objet[2]. » Avant de nous intéresser aux moments et aux milieux de la mémoire, la typologie des lieux (rivières, lacs, montagnes, stèles) constitue un catalogue révélateur des lieux de mémoire, tels que les entend Li Daoyuan. Les constructions humaines que sont les tombes, stèles, autels, enceintes, permettent l'ancrage d'axiomes culturels et moraux au sein de l'édifice mémoriel construit par l'auteur. Par leur récurrence, les éléments toponymiques et onomastiques structurent le discours sur

[1] Chen Qiaoyi, *Shuijing zhu yanjiu erji*, p. 129-147.
[2] Claude Calame, *Pratiques poétiques de la mémoire. Représentations de l'espace-temps en Grèce ancienne*, p. 40-41.

l'espace de Li Daoyuan. Le monument, qu'il soit naturel (un mont, un cours d'eau) ou humain (une stèle) est un support, mais aussi un principe d'action qui transmet la mémoire.

VI.2.1. Montagnes, roches et îles

Les sources et les fleuves évoqués dans ce chapitre en tant que lieux de mémoire ont été traités d'un point de vue plus technique dans le chapitre précédent. Par conséquent, ils n'apparaissent ici qu'en arrière-plan.

Bien qu'il commente officiellement un ouvrage potamologique, Li Daoyuan ménage une place de choix aux montagnes. En effet, comme l'a écrit Michel Soymié, « les monographies locales et les géographies générales chinoises accordent une large place aux montagnes et aux rivières, aux premières, surtout[1]. » Divers éléments sont associés aux montagnes depuis la plus haute Antiquité, en Chine comme ailleurs. Les dictionnaires les plus anciens les présentent comme un lien naturel entre les hommes et le Ciel. Tout comme les individus, les montagnes font l'objet d'une hiérarchisation, des plus importantes aux plus négligeables[2]. Au premier rang du classement figurent les Cinq pics sacrés (*wu yue* 五嶽), montagnes cardinales dont la désignation remonte à la littérature mythologique ancienne. Le mont Heng 衡, ou « pic sacré du Sud » (*Nanyue* 南嶽) est ainsi décrit dans le *Shuijing zhu* :

> La rivière Xiang traverse au nord le district de Hengshan (du-mont-Heng) par l'est. La montagne est située au sud-ouest, et présente trois sommets : le Zigai (dais-pourpre[3]), le Shiqun (grenier-circulaire-à-pierres) et le Furong (lotus), pic le plus élevé et le plus majestueux. Ce dernier est observable de loin, et son immensité dissimule le Ciel. Luo Han en dit ceci : « De loin, [les pics de la montagne sont] comme des nuages amoncelés. On ne peut observer ses pics qu'en deux occasions : après la pluie lorsque le ciel s'éclaircit et à l'aube. » La rivière Dan jaillit à sa gauche, tandis que la cataracte Li roule sur sa droite. [Le mont Heng] est appelé mont Goulou dans le *Classique de la montagne*, il s'agit du pic [sacré] méridional. En contrebas de la montagne se trouve le temple de Shun[4], et au sud le tertre funéraire [du génie tutélaire du feu] Zhurong. À l'époque du roi Ling de Chu, des éboulements de la montagne détruisirent le tumulus, et l'on y découvrit la « Carte des neuf têtes de Yingqiu[5] ». Lorsque Yu [le Grand] régula les eaux du déluge, le sang d'un cheval fut utilisé pour sacrifier à la montagne, et l'on obtint les *Caractères*

[1] Michel Soymié, « Le Lo-feou chan : étude de géographie religieuse », p. 1.
[2] Michael Loewe, « Hôtes des brumes : montagnes et rivières », p. 39.
[3] Le dais pourpre est l'un des insignes de l'empereur, utilisé pour désigner la cour ou la voiture impériale.
[4] D'après le *Chuxue ji* citant le *Xiangzhong ji* de Luo Han, le mont Heng possède tout comme le mont Jiuyi un temple dédié à Shun (*Shuijing zhu shu*, 38.3138).
[5] Cet extrait est tiré du *Jingzhou ji* de Sheng Hongzhi, que Li Daoyuan ne cite pas explicitement.

de jade sur fiches de métal. À l'est du pic Furong se trouve la caverne d'un immortel. Lorsque les lettrés y passent, il n'est pas rare d'y entendre le son clair de leurs déclamations.

湘水又北逕衡山縣東，山在西南，有三峰，一名紫蓋，一名石囷，一名芙蓉，芙容峰最爲竦傑，自遠望之，蒼蒼隱天．故羅含云：望若陣雲．非清霽素朝，不見其峰．丹水湧其左，澧泉流其右．《山經》謂之岣嶁山，爲南嶽也．山下有舜廟，南有祝融冢．楚靈王之世，山崩，毀其墳，得《營丘九頭圖》．禹治洪水，血馬祭山，得《金簡玉字之書》．芙蓉峰之東，有仙人石室，學者經過，往往聞諷誦之音矣．[1]

Le pic sacré du Sud est donc situé au district auquel il donne son nom, le long de la Xiang. Il marque symboliquement l'une des frontières méridionales de l'écoumène chinois. À la fois démarcation naturelle et garante de la sécurité de l'Empire, la montagne est en effet l'attache ultime entre les hommes et le Ciel[2]. Des tours d'inspection des premiers empereurs à l'avènement de futurs souverains[3], en passant par les centres culturels et religieux qui s'y constituent, la montagne est par excellence le lieu dans lequel la mémoire de l'Empire peut s'inscrire. Elle se concrétise dans le cas du mont Heng par le rappel de sa majesté et de sa beauté, par le lien établi avec Yu le Grand, et par ses cavernes dans lesquelles des lettrés aiment à se retirer temporairement.

En Chine, la montagne a plusieurs fonctions, dont celle de pouvoir être considérée comme la demeure d'humains devenus immortels, et non des dieux anthropomorphes comme dans le cadre grec. En attribuant à un site naturel comme la montagne des capacités prodigieuses, des ouvrages comme le *Shanhai jing* ou le *Shuijing zhu* la transforment en une entité sacrée. De nombreuses personnes s'y retirent encore pour des raisons politiques ou pour se retrouver seules avec elles-mêmes[4]. C'est un lieu propice au retour sur soi, à l'introspection et à une production artistique débarrassée des contingences sociales[5]. La montagne est aussi un lieu difficile d'accès qui fait office de refuge aux populations non chinoises comme les Man 蠻, mais aussi à des reclus et à des exilés[6].

Après l'avoir à la fois crainte et vénérée dans l'Antiquité, les hommes se familiarisent progressivement avec la montagne au cours des siècles qui suivent. Ce mouvement s'amorce sous les Han, mais c'est au cours des Six Dynasties que le tournant

[1] *Shuijing zhu shu*, 38.3137-3138, et Annexe 3.28-29.
[2] Sandrine Chenivesse, *Le Mont Fengdu. Lieu saint taoïste émergé de la géographie de l'au-delà*, p. 26.
[3] *Cf. infra* la prise de pouvoir de Sun Quan au chapitre VI.2.2., et *Shuijing zhu shu*, 35.2914-2916.
[4] Michael Loewe, « Hôtes des brumes : montagnes et rivières », p. 40.
[5] Les analyses proposées en partie II l'ont déjà démontré.
[6] Sur les Man dans le *Shuijing zhu*, voir *infra*, chapitre VI.3.4.

est véritablement pris. Alors qu'elle rebutait auparavant par son aspect sauvage, contrastant ainsi avec les terres cultivées, la montagne ne fait plus peur et les hommes se l'approprient[1]. L'une des manières de l'apprivoiser consiste donc à la relier à la mémoire des passages de l'homme ou de lui conférer des attributs qui agiront comme des référents pour qui devra la décrire ou bien s'y rendre[2]. Comme le précédent, les deux passages suivants exemplifient la majesté qui s'en dégage. Ils n'oublient pas toutefois de rappeler sa puissance potentiellement écrasante, liée aux difficultés qui se présentent pour qui souhaite y accéder :

> Au sud-ouest [le fossé] domine le grand Fleuve, la vue y est étourdissante. Seul le pic Ma présente un relief légèrement sinueux. Bien qu'une route soit percée à travers la montagne, il faut parcourir des sentiers tortueux comme des boyaux de moutons pour enfin atteindre les hauteurs [du pic].
>
> 西南臨大江，闕之眩目．惟馬嶺小差委迤，猶斬山為路，羊腸數轉，然後得上．[3]

Cette description vise à introduire l'anecdote relative à l'encerclement des forces des Jin par les troupes de Qiao Daofu 譙道福, général du Shu[4]. Li Daoyuan insiste sur la sinuosité des voies d'accès pour signifier l'inexpugnabilité de la montagne. Notons par ailleurs l'écroulement de la montagne Xinbeng 新崩, qui en s'écrasant à deux reprises sous les Han de l'Est puis sous les Jin 晉, inverse le cours du Fleuve. S'ensuit une description littéraire du mont Wu 巫, qui s'élève contre l'une des Trois gorges :

> Une dizaine de *li* en aval [du Fleuve] se dresse le Grand mont Wu. N'ayant pas son pareil aux Trois gorges, il rivalise en hauteur avec les monts Min et E[mei] et atteint les sommets des monts Heng et [Jiu]yi. La chaîne ininterrompue de ces pics perce les nuages de l'azur, et lorsqu'elle parvient au firmament, on peut alors distinguer les hauteurs de ses pics.
>
> 其下十餘里，有大巫山，非惟三峽所無，乃當抗峯岷、峨，偕嶺衡、疑．其翼附群山，並槩青雲，更就霄漢，辨其優劣耳．[5]

Au cours des siècles, la montagne a donc connu de nombreuses fonctions : artistique (objet esthétique, sujet de la peinture de paysages, de la poésie de montagnes et d'eaux), militaire (en tant que lieu stratégique de nombreuses batailles, ou comme espace à civiliser), politique, religieuse et sociale (lieu communautaire, site de désengagement voire de bannissement pour lettrés reclus). La fonction la plus importante, ou du moins la

---

[1] Paul Demiéville, « La Montagne dans l'art littéraire chinois », p. 17.
[2] *Shuijing zhu shu*, 38.3132, et Annexe 3.18.
[3] *Shuijing zhu shu*, 33.2817.
[4] *Cf. infra*, chapitre VI.3.
[5] *Shuijing zhu shu*, 34.2832.

plus étudiée, semble être la fonction religieuse, particulièrement lorsque la montagne est un lieu de divinisations ou de sacrifices au Ciel[1]. Toutes les montagnes illustres ou de renom moindre, sont le siège d'une ou de plusieurs divinités locales. Comme nous le verrons plus loin, les plus importantes d'entre elles figurent parfois même un lieu divin où l'on rend un culte primordial[2]. Les Dynasties du Sud et du Nord sont en effet une époque au cours de laquelle les élites commencent à élaborer d'autres manières de concevoir la production littéraire et artistique. La montagne devient alors l'épicentre de nouveaux courants de pensée (mouvements taoïstes messianiques, bouddhisme Chan)[3], de nouvelles formes littéraires (la poésie de paysage, les récits de voyages), et son aura atteint son paroxysme sous les Tang, alors que les poètes continuent de la glorifier[4].

L'anthropisation du lieu se révèle de plusieurs façons : par des stèles, qui relatent les hauts faits des hommes, ou par le fait de nommer un lieu en hommage à un personnage illustre. Il existe aussi un anthropomorphisme des éléments. Ainsi d'un « rocher remarquable, qui ressemble à deux hommes s'élevant face à face » (奇石．如二人像)[5]. Dans l'extrait suivant, non seulement un mégalithe anthropomorphe donne son nom à la berge Ren 人 (humaine), mais ce phénomène est lié au fait que des figures humaines s'en détachent, par un mécanisme presque surnaturel :

> Yuan Shansong écrivit que « les deux berges sont distantes de deux *li*. Les eaux [du Fleuve] atteignent leur seuil critique à la berge Ren. Sur la rive sud un rocher bleu est dressé : immergé en été, il émerge des eaux en hiver. Il est large et heurté. Si l'on s'aventure en son centre sur plusieurs dizaines de *bu*, des visages humains apparaissent, certains grands, d'autres petits. En scrutant plus avant, on peut même déceler [sur certains visages] des cheveux et de la barbe. C'est la raison pour laquelle on l'appelle berge Ren. »
>
> 袁山松曰二灘相去二里．人灘水至峻峭，南岸有青石，夏沒冬出，其石嶄崟，數十步中，悉作人面形，或大或小．其分明者，鬚髮皆具，因名曰人灘也．[6]

Les mégalithes font office de marqueurs spatiaux, par leur visibilité, le danger qu'ils constituent pour les navires et leur valeur symbolique. Les exemples abondent dans le *Shuijing zhu*, que ce soit le lieu-dit du Dragon-de-pierre (Shilong 石龍), le Roc Yinding

[1] Marianne Bujard, *Le Sacrifice au Ciel dans la Chine ancienne. Théorie et pratique sous les Han occidentaux*, p. 152-156.
[2] C'est le cas par exemple pour le culte du Ciel au mont Tai 泰 (Édouard Chavannes, *Le T'ai chan : essai de monographie d'un culte chinois*, p. 3), voir par ailleurs *infra*, chapitre VI.4.
[3] John Lagerwey, *Le Continent des esprits. La Chine dans le miroir du taoïsme*, p. 19.
[4] Paul Demiéville, « La Montagne dans l'art littéraire chinois », p. 25.
[5] *Shuijing zhu shu*, 34.2841.
[6] *Shuijing zhu shu*, 34.2843.

淫頂 (pointe-indue), émergé en hiver et submergé en été, la grotte Bing 丙 (queue-de-poisson), qui abrite des barbeaux, ou encore des grottes dissimulant des cavernes d'immortels[1].

La dangerosité des pierres implique que celles-ci peuvent commémorer et symboliser le lieu d'une noyade, comme celle de Gou Yanguang 苟延光 : « Sur le Fleuve émerge la pierre Po (brisée), raison pour laquelle la berge fut nommée Shipo (pierre-brisée). C'est ici que Gou Yanguang sombra » (江上有破石．故亦通謂之破石灘．苟延光沒處也)[2].

L'art rupestre a également droit de cité dans le *Shuijing zhu*. Reprenant les conclusions des travaux de Chen Zhaofu 陳兆复 (né en 1933), Endymion Wilkinson estime à dix-neuf le nombre de sites présentant des pétroglyphes (*yanhua* 巖畫) et recensés pour la première fois dans le *Shuijing zhu*[3]. Soit l'auteur en a entendu parler, soit les a vus de ses propres yeux. Ce sont des représentations de formes animales, d'esprits, de chimères mi-humaines mi-animales, des empreintes humaines ou animales, des armes et des signes indéchiffrables. Il estime que six d'entre eux sont « naturels », et non l'œuvre de la main de l'homme.

Dans le centre de la Chine, il se trouve dans la région de Changsha 長沙 deux cas de roches pétroglyphiques. Dans le premier cas, les deux roches ont une forme de tambour et résonnaient pour annoncer des combats à venir, ou se contentaient d'émettre des sons purs. La seconde occurrence signale une enfilade de pierres également marquées, comme en témoigne leur nom de « sceau », bien que leurs inscriptions aient été effacées par le temps. Comme dans le cas des stèles, ces pierres inscrites marquent la mémoire du lieu, à la fois par leur présence qui modifie le relief, et par les inscriptions qui les modifient elles-mêmes :

> Il y a au district [Lincheng 臨承] une pierre [inscrite] en forme de tambour, haute de six pieds, par laquelle passe la rivière Xiang. Le son du tambour résonne lorsqu'une bataille s'y annonce. Luo Junzhang écrivit que « lorsque la pierre est heurtée, ses résonances se propagent à plusieurs dizaines de *li* à la ronde, mais de nos jours elle n'émet plus de son. » À l'est du district de Guanyang se dresse le pic Pei (long), en contrebas duquel on trouve une pierre-tambour dont la forme rappelle celle d'un bateau retourné. Lorsqu'elle est frappée, un son pur se répand au loin. Cette [pierre] relève du même ordre [que la précédente]. Au nord, la rivière

[1] *Shuijing zhu shu*, 33.2805, 33.2812, 33.2817, 38.3142, et Annexe 3.36.
[2] *Shuijing zhu shu*, 33.2809. *Cf.* également *infra* le chapitre VI.4.2.
[3] Endymion Wilkinson, *Chinese History : A New Manual*, p. 666, et Chen Zhaofu, *Zhongguo yanhua faxian shi*, p. 23-32.

> Xiang sillonne [l'amas de] pierres Yin (sceau), qui se situe au sud du district de Hengshan, sur la rive droite de la rivière Xiang. Certains de ses rochers sont grands et d'autres petits. Les rochers situés au bord de la rivière portent tous des marques sur leur partie supérieure, et leurs bords sont droits et carrés comme ceux d'un sceau. Ils sont tous alignés en enfilade le long de la rivière sur environ deux *li*, mais ils ne comportent plus de caractères. Voilà pourquoi ces rochers sont appelés Yin (sceau).
>
> 縣有石鼓，高六赤，湘水所逕，鼓鳴則土有兵革之事．羅君章云：扣之，聲聞數十里，此鼓今無復聲．觀陽縣東有裴巖，其下有石鼓，形如覆船，扣之清響遠徹，其類也．湘水又北歷印石，石在衡山縣南，湘水右側．盤石或大或小，臨水，石悉有跡，其方如印，纍然行列，無文字，如此可二里許，因名爲印石也．[1]

Vastes rochers ou montagnes immergées, les îles sont souvent l'épicentre de batailles et constituent des lieux auspicieux. « Cinq îles » sont le point de départ symbolique d'une campagne de l'empereur Xiaowu 孝武 (r. 454-464) des Liu Song 劉宋 (420-479) : « Au milieu du Fleuve cinq îles reliées entre elles forment un chapelet, c'est pourquoi Wuzhou (cinq-îles) est le nom donné à ce lieu. Lorsque l'empereur Xiaowu des [Liu] Song souleva ses troupes au Jiangzhou, il établit son quartier général sur un ensemble d'îlots à l'ombre d'un nuage pourpre[2]. Il s'agit précisément de ces îles » (江中有五洲相接，故以五洲為名．宋孝武帝舉兵江州，建牙洲上，有紫雲蔭之，即是洲也)[3]. Tout comme dans d'autres récits fondateurs de la prise de pouvoir d'un monarque, la centaine d'îles disséminées le long du cours moyen du fleuve Bleu ont été les lieux de scènes. Tantôt actives, tantôt passives, elles relatent l'avènement raté ou réussi d'un souverain, ou le déroulement de combats. Ainsi, au début du V^e^ siècle, la bataille entre Liu Yi 劉毅 († 412) et Huan Xuan 桓玄 (369-404) se situe à l'île Zhengrong 崢嶸. L'épisode annonce la victoire de Liu Yu 劉裕 (363-422) et sa prise de pouvoir[4]. L'extrait suivant du *Shuijing zhu* présente la surrection d'une île comme un signe faste, et se focalise principalement sur le lieu et sa puissance :

> Des dizaines d'îles disséminées sur le Fleuve de part et d'autre du district, l'île Baili est l'une des plus vastes. Il y pousse des mûriers et des arbres aux fruits sucrés, qui au bord de l'eau se reflètent dans le Fleuve. De l'ouest du district jusqu'à Shangming, depuis l'est jusqu'à Jiangjin, on ne compte pas moins de quatre-vingt-dix-neuf îles. Un proverbe du Chu dit : « Tant que le nombre d'îles n'atteint pas cent, ce lieu ne pourra jamais fournir de souverain. » Huan Xuan avait l'intention

[1] *Shuijing zhu shu*, 38.3136-3137, et Annexe 3.26-27.
[2] Le nuage pourpre est un signe auspicieux.
[3] *Shuijing zhu shu*, 35.2918-2919.
[4] *Shuijing zhu shu*, 35.2904.

d'interroger le tripode, [car il ambitionnait d'accaparer le trône][1], aussi ajouta-t-il une île, ce qui leur fit atteindre le nombre de cent. Quelques semaines après avoir usurpé le trône, tout son clan fut exterminé, lui inclus. L'affaire terminée, l'île fut détruite à son tour. Alors que le souverain actuel est à l'ouest, une île est née naturellement. Par alluvionnement, des sables mouvants ont rapidement provoqué sa surrection. Peu après, [la région située entre] le Fleuve et la [rivière] Han a assisté à l'envol d'un dragon.

縣左右有數十洲，槃布江中，其百里洲最為大也．中有桑田甘果，映江依洲．自縣西至上明，東及江津，其中有九十九洲．楚諺云洲不百，故不出王者．桓玄有問鼎之志，乃增一洲，以充百數．僭號數旬，宗滅身屠．及其傾敗，洲亦消毀．今上在西，忽有一洲自生，沙流回薄，成不淹時，其後未幾，龍飛江漢矣．[2]

Cet ensemble insulaire est aussi le lieu d'une double mort tragique, celle de Huan Xuan et de son fils[3]. Fils cadet de Huan Wen 桓溫 (312-373), Huan Xuan fut un seigneur de la guerre qui se proclama prince d'un éphémère royaume de Chu 楚 nouvellement créé en 403. Il mourut toutefois l'année suivante, au cours d'une offensive dirigée par Liu Yu. Rétrospectivement considéré comme un usurpateur puisqu'il fut défait par le fondateur des Liu Song, il commit la seconde erreur d'ajouter une île pour modifier l'adage et ainsi bouleverser l'ordre des choses. Comme le démontre le second exemple, la surrection naturelle d'une centième île couplée à l'envol d'un dragon signalent l'avènement d'un souverain[4], en l'occurrence Liu Yu. Ici encore, le lien entre l'homme et le lieu influe sur l'histoire, et vice-versa. L'intertitre suivant sera dédié à l'analyse des différentes manières de se souvenir du passage des hommes. Les montagnes n'y sont pas incluses car elles sont des sites naturels en quelque sorte « appropriés ».

VI.2.2. Les lieux de commémoration : temples, tombes et stèles

Dès le VI^e^ siècle, Yan Zhitui 顏之推 (531-591), auteur du *Yanshi jiaxun* 顏氏家訓 (Instructions familiales du clan Yan), est, à l'instar de Li Daoyuan, un lettré qui confronte documents épigraphiques et tradition savante[5]. Les espaces commémoratifs que sont les temples, les tombes et les stèles mettent en scène le souvenir des morts et nourrissent

[1] Les futurs souverains de Chu agissaient traditionnellement de la sorte. C'est une référence aux neuf chaudrons ou tripodes (*jiuding* 九鼎), fondus par Yu le Grand avec le métal fourni par les Neuf provinces qu'il avait instituées. L'expression désigne par la suite un complot ourdi – et souvent couronné d'échec – pour s'emparer du pouvoir.
[2] *Shuijing zhu shu*, 34.2855.
[3] *Shuijing zhu shu*, 34.2859.
[4] Tel que relaté dans le *Yijing* (voir *Zhou yi zhengyi*, 1.10-1).
[5] Voir Olivier Venture, « Nouvelles sources écrites pour l'histoire des Qin », p. 503.

une volonté d'exemplarité. Comme les montagnes, ils révèlent un ensemble de pratiques liées à la piété filiale, aux cultes ancestraux, mais encore aux usages éminemment politiques, en ce que la mémoire de tel ou tel personnage indiquera l'importance qu'il convient d'accorder à ce dernier, et au lieu qui le commémore[1]. Ces lieux de mémoire sont enfin ceux d'une époque, voire de plusieurs époques, privilégiées par Li Daoyuan. Ils nous informent sur les temps qu'il privilégie dans son récit, à savoir la haute Antiquité, les Han et la période des Trois royaumes. Les divinités ou esprits auxquels un temple est dédié peuvent être des empereurs, des personnages célèbres, des forces cosmiques, des esprits de la nature, etc. Dans l'Antiquité, empereurs et esprits n'ont pas seuls l'apanage des temples. Les laïcs, pour peu que leur conduite le justifie, bénéficient aussi de ce privilège.

Une illustration de la méthode de Li Daoyuan se trouve dans le passage qui suit. Outre un temple consacré à Yu le Grand situé sur le mont Tu 塗 [2], il est question du lieu de mémoire de Xiang 象, cadet de Shun 舜. Xiang ayant mené une vie indigne de celle de son père, Li Daoyuan feint de s'interroger sur les raisons faisant du temple qui lui est dédié un lieu bienfaiteur :

> La rivière Ying s'écoule en direction du sud-est, traverse le tertre funéraire de Youbi[3] par son côté sud. Wang Yin[4] écrit : « Le district de Yingyang était à l'origine la partie nord [du district] de Quanling. Cinq *li* à l'est se dresse le tertre de Youbi, où l'on dit que Xiang fut fieffé. En contrebas de la montagne il y a le temple de Xiang, dont l'esprit aurait des vertus d'efficacité, capable de susciter nuages et pluies [de bienfaits]. » J'ai entendu dire que l'esprit des saints était l'âme, et que l'essence des sages était les mânes. Xiang n'ayant pas mené une vie éclairée, une fois mort, où son âme aurait-elle pu demeurer ? La rivière Ying poursuit son cours au sud-est et se jette dans la rivière Xiang.
>
> 應水又東南流，逕有鼻墟南．王隱曰：應陽縣本泉陵之北部，東五里有鼻墟，言象所封也．山下有象廟，言甚有靈，能興雲雨．余所聞也，聖人之神曰靈，賢人之精氣爲鬼，象生不慧，死靈何寄乎？應水又東南流而注于湘水．[5]

Plus en amont du fleuve Bleu, voici l'exemple d'un temple prodigieux et du respect que lui témoignent les hommes, puissants comme gens du commun :

> Il y a sur la berge Qutang un temple aux esprits, où des prodiges se sont déjà réalisés. Lorsque les fonctionnaires de rang d'inspecteur régional et d'officiers à

[1] Voir, pour Rome, les réflexions de Catherine Baroin, *Mémoires romaines*, p. 375, 461.
[2] *Shuijing zhu shu*, 33.2795. Sur Yu le Grand, voir également, *infra*, chapitre VI.4.1.
[3] Il s'agit du nom du fief attribué à Xiang par son aîné, Shun. *Bi* 鼻 est une variante graphique de *youbi* 有庳.
[4] Il vécut dans la première moitié du IVe siècle, et passa au Sud un peu avant la transition dynastique. Il aurait rédigé un *Jin shu*. Voir sa biographie (*Jin shu*, 82.2141).
[5] *Shuijing zhu shu*, 38.3131-3132, et Annexe 3.17.

deux mille boisseaux[1] passent ici, personne n'est autorisé à jouer de la trompette ou à frapper du tambour. Lorsque les marchands descendent ou remontent le Fleuve, ils ont peur de faire du bruit en touchant les rochers. C'est pourquoi ils enroulent l'extrémité de leur perche avec du tissu. Bien qu'on ne fasse désormais plus ainsi, les sacrifices demeurent.

瞿塘灘上有神廟，尤至靈驗．刺史二千石徑過，皆不得鳴角伐鼓．商旅上下，恐觸石有聲，乃以布裹篙足．今則不能爾，猶饗薦不輟．[2]

De nombreux temples ont été construits à la mémoire des empereurs et souverains. Sous les Han, le temple commémoratif de l'empereur Wu 武 se dresse à la passe Tao 桃 [3]. Au Ier siècle, une passe d'armes très intéressante a lieu entre le futur empereur Guangwu 光武 (r. 25-57) des Han de l'Est et Wang Mang 王莽 (45 av. J.-C.-23 ap. J.-C.). Le premier finit par ériger un temple pour effacer la faute de Wang Mang :

À l'époque où Shizu (empereur Guangwu des Han de l'Est) était encore de condition humble[4], il passa par le district de Jiangyang. Il avait un fils. Un devin, spécialiste de l'observation des émanations, avait dit qu'à Jiangyang apparaîtrait un garçon éminent. Wang Mang le fit donc chercher, on le captura et le tua. La haine s'empara de Shizu. Il fit ériger dans le district un temple ancestral dédié à son fils. Il blâma les gens du district et leur fit payer une amende durant plusieurs générations.

昔世祖微時，過江陽縣，有一子．望氣者言江陽有貴兒象，王莽求之，而獠殺之．後世祖怨，為子立祠於縣，謫其民罰布數世．[5]

À soixante *li* au nord-est du village où Qu Yuan 屈原 (*fl.* IVe-IIIe siècles av. J.-C.) vécut, se dresse le temple de Nüxu 女嬃 [6], sœur de Qu Yuan. Un autre temple est érigé pour Wang Zixiang 王子香, un fonctionnaire vertueux et bienveillant des Han de l'Est, qui mourut alors qu'il était inspecteur au Jingzhou. Sa bonté se manifesta de manière posthume à travers l'apparition symbolique de trois tigres blancs qui se chargèrent de porter sa dépouille. On lui construisit même un temple ancestral avec une stèle commémorative, et on lui conféra le titre de « gentilhomme prince des tigres blancs de Zhijiang » (枝江白虎王君)[7].

Par ailleurs, Li Daoyuan présente l'érection du temple Damu 大姥 (vénérable-aïeule). Elle est liée à l'épisode annonciateur de la prise de pouvoir de Sun Quan 孫權 (182-252) telle que relatée dans le *Wuchang ji* 武昌記 (Récit de Wuchang). Il cite ensuite le

[1] Les « deux mille boisseaux » sont une façon de désigner les inspecteurs ou gouverneurs, il s'agit de leur émolument annuel.
[2] *Shuijing zhu shu*, 33.2819-2820.
[3] *Shuijing zhu shu*, 33.2743.
[4] Il faut comprendre « avant qu'il ne prenne le pouvoir ».
[5] *Shuijing zhu shu*, 33.2786.
[6] *Shuijing zhu shu*, 34.2837
[7] *Shuijing zhu shu*, 34.2857.

Han guan 漢官 (Fonctionnaires Han [au service de souverains non chinois]) de Ying Shao. Le schéma narratif est le suivant : l'événement a lieu, il a un impact (le couronnement) et en retour un temple est construit afin de commémorer l'occasion. Par la suite, la continuité de l'événement concerne la génération suivante (Sun Hao 孫皓 et Wang Fan 王蕃, 228-266) et la description de l'autel sacrificiel de Sun Quan représente les étapes de la spatialisation de son sacre, puis de son bon gouvernement, à travers une description imagée de ses libations et de sa cour :

> Au sud de l'enceinte on trouve le mont Yuan, autre nom du mont Fan. Il est écrit dans le *Récit de Wuchang* : « Au sud de la bouche Fan il y a le temple Damu (vénérable-aïeule). Sun Quan avait pour habitude de chasser sur les contreforts de la montagne. Un soir à la tombée de la nuit, il rencontra une dame âgée qui lui demanda ce qu'il avait attrapé pendant la journée. [Sun Quan] répondit : 'Je n'ai attrapé qu'une panthère.' La femme dit : 'Et pourquoi ne brandis-tu pas la queue de cette panthère[1] ?' Puis elle disparut subitement. » Ying Shao écrivit dans l'introduction aux *Fonctionnaires Han [au service de souverains non chinois]* : « Après le passage de [la caravane] à la queue de la panthère[2], les licteurs[3] arrêtent la procession et se dispersent. Lorsqu'une procession de la garde impériale prend la route, la dernière voiture du cortège arbore une queue de panthère, cela signifie que c'est dans cette voiture que se trouve le souverain. » Puisque c'est en cet endroit que [Sun] Quan accéda à la dignité impériale, il y fit construire un temple. Sun Hao a également grimpé cette montagne. Il envoya un général tuer le fonctionnaire Wang Fan, et fit croire [à sa suite] que la tête [de Wang Fan] avait été arrachée par un tigre. Au nord [le mont Yuan] borde le grand Fleuve sur lequel on trouve une terrasse halieutique. [Sun] Quan aimait y faire carousse, et il disait : 'Nous n'arrêterons de boire que lorsque nous tomberons à la renverse !' C'est en cet endroit que Zhang Zhao venait offrir ses admonestations honnêtes et bienveillantes [à l'empereur]. À l'ouest de l'enceinte il y a l'autel Jiao (périphérique) où [Sun] Quan offrit un sacrifice au Ciel et obtint la charge d'empereur. Promenant son regard alentour, il s'adressa à ses ministres : 'Ce que Lu Zijing (172-217)[4] avait dit par le passé [s'est réalisé], il faut reconnaître sa clairvoyance quant à la tournure des choses du monde.' À l'est de l'enceinte on trouve une vieille enceinte, dont on dit qu'elle fut érigée par Guan Ying († 176 av. J.-C), le général des Han.
>
> 城南有袁山，即樊山也．武昌記曰樊口南有大姥廟，孫權常獵於山下，依夕，見一姥，問權獵何所得．曰止得一豹．母曰何不豎豹尾．忽然不見．應助漢官序曰豹尾過後，執金吾罷屯，解圍．天子鹵簿中，後屬車施豹尾．于道路，豹尾之內為省中．蓋權事應在此，故為立廟也．又孫皓亦嘗登之，使將害常侍王蕃，而以其首虎爭之．北背大江，江上有釣臺，權常極飲其

[1] Comprendre « pourquoi ne prends-tu pas tes responsabilités et ne te déclares-tu pas empereur ? »

[2] C'est le symbole de la caravane impérial. On figure sur l'un des charriots du convoi (souvent le dernier) une queue de panthère ou bien sa représentation peinte en guise de bannière impériale.

[3] *Zhijinwu* 執金吾 est une variante de *jinwu* (litt. un oiseau fabuleux écartant les maléfices qui désigne ici le héraut impérial en Chine) en vigueur sous les Han.

[4] Il s'agit du *zi* de Lu Su 魯肅, homme politique, militaire et diplomate au service de Sun Quan, qu'il conseilla dans sa conquête du pouvoir. La phrase de Sun Quan qui suit montre clairement qu'il rend hommage à la clairvoyance de son conseiller, mort avant qu'il ne devienne empereur.

上曰墮臺醉乃已．張昭盡言處．城西有郊壇，權告天即位於此，顧謂公卿曰魯子敬嘗言此，可謂明于事勢矣．城東故城，言漢將灌嬰所築也．[1]

La mémoire du lieu passe donc par la mémoire des toponymes et des anthroponymes qui lui sont liés. Leur énumération permet alors de se situer et de situer les séquences dans l'espace, physiquement et mentalement. Pour attester de l'existence passée d'un lieu enraciné dans la mémoire, il convient d'associer au nom du lieu celui d'une personne ou d'un événement s'y étant produit. Les lieux sont ainsi liés aux personnages et inversement. Li Daoyuan mentionne plusieurs personnages et insiste sur l'accession à la dignité impériale de Sun Quan, en mêlant légende fabuleuse et animalière, réalité du culte impérial et libations amicales. L'aura de ces personnages donne un cachet incontestable au lieu. Leur présence atteste de son importance et l'inscrit définitivement dans la mémoire. Ce sont ces signes de passages, cette mémoire humaine, qui donnent au lieu sa connotation mémorielle. On parle de lieu de mémoire uniquement car il s'y est passé quelque chose. La nature de cette chose importe parfois peu à condition qu'elle puisse témoigner de sa force et de sa sécularité, et qu'elle soit le fruit d'un facteur humain, individuel ou collectif.

Le grand ministre et conseiller Zhuge Liang 諸葛亮 (181-234) hérite du pouvoir au palais Yong'an 永安 à la mort de Liu Bei 劉備 (161-223), le fondateur du Shu. Li Daoyuan profite de cet événement pour mettre en avant le pouvoir de la Nature et particulièrement des eaux tumultueuses qui détruisirent l'enceinte abritant le palais. Il souligne la capacité de la nature à regagner du terrain, le caractère éphémère de ces constructions, et donc l'importance de s'en souvenir :

> La plaine entre les deux mesure à peu près vingt *li*. La grande distance qui sépare monts et rivières disparaît une fois que l'on s'engouffre dans la gorge. Adossés à la montagne et bordés par le Fleuve, les murs d'enceinte ont un périmètre d'une dizaine de *li*. De toutes parts l'enceinte a été détruite par les eaux et envahie par les ronces et les buissons sauvages. Nombreux sont les habitants du cru qui défrichent les terres parmi ces ruines.

其閒平地可二十許里，江山迴闊，入峽所無．城周十餘里，背山面江，頹塘四毀，荊棘成林，左右民居多墾其中．[2]

Les temples sont aussi érigés pour commémorer des personnages du passé victimes de malemort ou disparus de mort naturelle. Ils sont aussi le lieu d'apparition de prodiges. Hormis les fondateurs des Trois royaumes, les temples mentionnés renvoient donc à deux périodes : la première est la haute Antiquité, autour de Yu le Grand et de sa

[1] *Shuijing zhu shu*, 35.2914-2916.
[2] *Shuijing zhu shu*, 33.2813.

descendance. La seconde est celle des Han, de l'Ouest comme de l'Est. Ce sont donc deux âges d'or, comme le confirmeront les pages suivantes.

Les personnages sont d'autant plus inscrits dans la mémoire d'un lieu que des stèles et des tombes les commémorent. Li Daoyuan mentionne dans son ouvrage un total de deux cent soixante-dix-huit stèles dédiées à des personnages remarquables : empereurs, fonctionnaires et militaires méritants. Ces stèles n'existent qu'à partir des Han[1]. Elles jouent un rôle de premier plan, dans la mesure où cultes et stèles sont intimement liés. En Chine, gouverner, c'est sacrifier, et ces stèles sont autant un témoignage cultuel qu'une politique mémorielle, visant à enraciner dans l'espace des pratiques officielles[2].

La mémoire de Shun semble d'autant plus ancrée qu'à la fois temple et stèle le concernent en ce lieu. Deux temples lui sont dédiés au niveau des monts Jiuyi 九疑. Un autre temple de Shun est situé plus au nord, sur les contreforts du mont Heng, le pic sacré du Sud[3]. La majesté de la stèle de Shun et la prééminence qui est la sienne vis-à-vis de son fils se ressentent dans la topographie du lieu[4] :

> Le grand Shun est enterré à l'adret des monts [Jiuyi], et [son fils] Shang Jun est inhumé à l'ubac. Au sud de la montagne se trouve le temple de Shun, devant lequel est érigée une stèle, dont les caractères sont érodés et incomplets, ce qui empêche de les identifier. Depuis le temple, lorsqu'on lève la tête vers les cimes les plus élevées, le regard s'élève sur une centaine de *li*. D'après les traditions des anciens, aucun homme n'a jamais escaladé leurs sommets. Au nord-est des monts [Jiuyi], à la limite du district de Lingdao, on trouve un autre temple de Shun. Au sud du district il y a la stèle de Shun, qui fut érigée par Xu Jian, gouverneur de Lingling.
>
> 大舜窆其陽，商均葬其陰．山南有舜廟，前有石碑，文字缺落，不可復識．自廟仰山極高，直上可百餘里．古老相傳，言未有登其峰者．山之東北，泠道縣界，又有舜廟．縣南有《舜碑》，碑是零陵太守徐儉立．[5]

Notons que deux autres stèles illisibles sont également mentionnées, et l'auteur est alors dans l'impossibilité de se prononcer. Il semble qu'elles renvoient à des personnages importants, fort probablement Shun dans le premier cas, et peut-être le marquis de Jie 節 dans le second.

---

[1] Miranda Brown, *The Politics of Mourning in Early China*, p. 16-17, 141.

[2] Jean Levi, « Le rite, la norme, le Tao : philosophie du sacrifice et transcendance du pouvoir en Chine ancienne », p. 168-174. Par ailleurs, les stèles constituent de nos jours, sinon des sources plus fiables, à tout le moins des documents intermédiaires de premier ordre entre les sources traditionnellement transmises et celles excavées en contexte archéologique (Pierre Marsone, *Liao, Jin, Yuan : histoire, société et religions d'une Chine atypique*, p. 74-83).

[3] *Shuijing zhu shu*, 38.3138, et Annexe 3.29.

[4] *Cf. Shuijing zhu shu*, 38.3124, 3127, et Annexe 3.4, 3.10.

[5] *Shuijing zhu shu*, 38.3123-3125, et Annexe 3.4-5.

Hormis l'exemple précédent de Shun, la plupart des monuments épigraphiques recensés dans le *Shuijing zhu* renvoient à un passé glorieux, remontant souvent à plus d'un siècle avant l'époque de Li Daoyuan[1]. Tous ces noms propres sont au cœur d'une opération mnémonique. Ce sont des marqueurs essentiels, prédicatifs et lancinants, qui permettent à la mémoire de perdurer. Autour d'une forteresse érigée par Zinang 子囊 († 559 av. J.-C.), fils du roi Zhuang 莊 de Chu, se trouve la tombe de Zhao Qi 赵岐 (108-201), dont on a conservé un commentaire du *Mengzi*. Cette tombe, « [Zhao] Qi la fit construire de son vivant. Y furent dessinés des portraits de l'hôte et de ses invités, afin de commémorer leur amitié et de montrer envers quoi il accordait ordinairement de l'importance » (岐平生自所營也．冢圖賓主之容，用存情好，敘其宿尚矣)[2].

Les stèles mentionnées le sont pour mettre en valeur à l'échelle impériale des personnages illustres (empereurs, souverains mythiques), mais aussi à l'échelle régionale, des généraux ou des seigneurs locaux. Se trouvent ainsi, à proximité de l'embouchure de la Mian 沔, au niveau du fort de Lu Huan 陸渙 (ce dernier fut gouverneur de Jiangxia sous le Wu), des stèles qui commémorent les actions de trois militaires s'étant illustrés au combat entre le III^e^ et le IV^e^ siècle. Il s'agit de Liu Qi 劉琦 († 209) à la fin des Han, et de Hu Fen 胡奮 († 288) et Wang Yi 王廙 (276-322) au cours de la période des Trois royaumes et des Jin :

> Sur la montagne on trouve le fort où était stationné Lu Huan, gouverneur de [la commanderie de] Jiangxia au temps du royaume de Wu. (…) Il fut établi la sixième année de règne de l'empereur Gao des Han (201 av. J.-C.), puis déplacé en cet endroit à l'époque du Wu. Au cœur du fort est érigée la stèle de « Hu Fen, inspecteur du Jingzhou et général de l'expédition vers le Sud du Jin », ainsi que celle gravée par le général pacificateur du sud Wang Shijiang, qui relate les évènements de l'expédition punitive lancée contre Du Ceng. On y trouve aussi la tombe de Liu Qi et son temple des ancêtres.
>
> 山上有吳江夏太守陸渙所治城．(…) 漢高帝六年置，吳乃徙此．城中有晉征南將軍荊州刺史胡奮碑．又有平南將軍王世將刻石記征杜曾事．有劉琦墓及廟也．[3]

Liu Qi était le fils ainé de Liu Biao 劉表 (142-208), gouverneur du Jingzhou à la fin des Han. Après avoir assisté Liu Bei après la bataille de Changban et avoir participé à la bataille de la falaise rouge, il fut nommé inspecteur du Jingzhou ; mais il mourut peu de

[1] Michael Nylan, « Wandering in the Ruins : the *Shuijing zhu* Reconsidered », p. 64-66. Pour le Jingzhou, voir Shi Zhicun, *Shuijing zhu beilu*, p. 381-419.
[2] *Shuijing zhu shu*, 34.2865.
[3] *Shuijing zhu shu*, 35.2895-2896.

temps après[1]. Hu Fen fut un célèbre général des Jin qui combattit notamment les Xiongnu, puis lança l'expédition finale contre le Wu. Fonctionnaire, peintre, calligraphe, musicien, et cousin germain de Wang Dun 王敦 (266-324), Wang Yi 王廙 (276-322) fut nommé inspecteur au Jingzhou sous les Jin de l'Est[2]. Quant à Du Zeng 杜曾 (†319), militaire félon des Jin de l'Ouest, il subit deux défaites successives en 317 et 319. La dernière lui fut fatale, car il fut livré par ses officiers à Zhou Fang 周訪 (260-320), un général et inspecteur important du début des Jin de l'Est, qui contribua à contrôler le Jingzhou[3].

Par ailleurs, des autels (*tan* 壇), comme l'autel Jie 界, qui marque la frontière occidentale du Badong 巴東, et des montjoies (*lei* 壘), comme celui élevé en hommage à Zhuge Liang et à ses talents de stratège, sont autant de monuments commémoratifs qui participent de la mémoire du lieu[4]. La pierre se révèle être un support durable. Au Proche-Orient, c'est celui que l'on utilise pour graver des textes importants, comme le *Code d'Hammu-rabi*, qui contient des inscriptions royales relatives à la loi. C'est à cette aune qu'il faut entendre le rôle de l'épigraphie en Chine. Le *Code*, comme les stèles, ont valeur d'exemplarité et d'autorité, car on commémore les actions royales par la datation[5].

VI.3. Les hommes et leurs traces

Dans l'une de ses premières études consacrée aux anciens récits de pélerins sur la Terre Sainte, Maurice Halbwachs a formulé l'idée selon laquelle « une vérité, pour se fixer dans la mémoire d'un groupe, [devait] se présenter sous la forme concrète d'un événement, d'une figure personnelle, ou d'un lieu[6] ». Les deux sous-chapitres suivants, comme l'illustrent ces vers extraits du *Jiang fu* 江賦 (Rhapsodie du fleuve) de Guo Pu 郭璞 (276-324), montreront que les mécanismes d'identification mémorielle énoncés par Maurice Halbwachs sont, toutes proportions gardées, applicables à d'autres contextes :

> Le marquis Yang retira son corps dans les grandes vagues / [La divinité fluviale] Qixiang atteignit la Voie et y logea son esprit / Afin de conformer la

[1] *Hou Han shu*, 74B.2423-2424.
[2] *Jin shu*, 76.2002-2012.
[3] *Jin shu*, 58.1581, et *supra*, chapitre IV.1.3.
[4] *Shuijing zhu shu*, 33.2802, 33.2813.
[5] Dominique Charpin, « L'Historien de la Mésopotamie et ses sources : autour du Code de Hammu-rabi », p. 340-341.
[6] Maurice Halbwachs, *La Topographie légendaire des évangiles en Terre sainte*, p. 124.

quintessence de son esprit à celle des beautés de la Xiang / L'effrayant dragon jaune qui souleva le bateau / Compris les soupirs que le comte Yu adressa au Ciel / Jing Fei eut la vigueur de capturer les dragons / Le souffle qui l'animait provenait de [l'épée] Tai'e / [Le spadassin] Yaoli eut l'impétuosité de comploter contre [le génie] Qing[ji 忌] / Au cœur du Fleuve il lança son marteau /

陽侯遯形乎大波．奇相得道而宅神．乃協靈爽於湘娥．駭黃龍之負舟．識伯禹之仰嗟．壯荊飛之擒蛟．終成氣乎太阿．悍要離之圖慶．在中流而推戈．[1]

Les dernières strophes du *Jiang fu* offrent les réminiscences des actions passées de personnages illustres qui s'y sont déroulées (et que, nous le verrons, Li Daoyuan cite à sa manière). Les hommes traversent, habitent, modifient les lieux et relient ainsi le temps (la mémoire de leur passage) à l'espace (la pierre, les stèles qui commémorent leur passage). Ces lieux, qu'ils soient à flanc de montagne ou immergés dans les lits des cours d'eau, deviennent des lieux de mémoire. Ils agissent comme autant de modèles, d'*exempla* pour édifier les générations qui liront ce texte ou iront se recueillir sur les sites leur étant consacrés.

Tout comme les toponymes et les chrononymes, les anthroponymes sont donc de puissants agents qui aident la mémoire à s'ancrer dans le lieu et à être transmise. Outre les déités et les héros de l'Antiquité, le *Shuijing zhu* recense des personnages très divers. Depuis les puissants souverains et généraux jusqu'aux lettrés anonymes, en passant par des groupes humains indistincts, leur typologie varie selon les époques et le genre d'anecdotes rapportées. Ils sont généralement répertoriés pour « leurs travaux et leurs jours », le caractère illustre d'un épisode de leur vie en lien avec le lieu étudié, ou pour la mémoire d'une défaite ou d'une mort tragique, dont les conséquences ne le seront pas forcément.

Avant de mesurer l'impact des hommes sur l'espace, il faut noter que l'influence du lieu sur les hommes ressort à de nombreuses reprises dans le *Shuijing zhu*. Ainsi de populations lacustres, qui le deviennent en raison du relief :

Le relief [de Jiangzhou] est particulièrement escarpé et dangereux. Les habitations à double toit s'entassent à flanc de montagne, et les incendies y sont nombreux. Cette situation étant intolérable, plus de cinq cents familles construisirent des bateaux et s'installèrent dans une cité lacustre. C'est en cet endroit que les deux fleuves se rejoignent. En été les eaux montent brusquement, les bateaux se dispersent, ils chavirent et coulent à pic, tuant un nombre incalculable de gens. Il y a au district des vergers de mandariniers et des vergers de litchis administrés par l'État, dont les fruits sont pleinement mûrs en été. Régulièrement, les [gouverneurs et les inspecteurs] des deux mille boisseaux aimaient y préparer à

[1] Yan Kejun, *Quan Shanggu Sandai Qin Han Sanguo Liuchao wen*, 167.2148-2, et la traduction de David Knechtges, *Wen xuan or Selections of Refined Literature. Vol. 2*, p. 349.

manger, et mandaient les notables qui venaient partager leur repas à l'ombre des arbres. Au nord du district se trouvent des rizières qui produisent le riz réservé au palais impérial. Au sein du district, il y a la grotte de la rivière Qing (limpide), dont les eaux sont employées par les gens de Ba pour la lévigation. La poudre qui en est tirée possède des brillances et des arômes splendides, et elle est envoyée en tribut à la capitale. Voilà pourquoi on appelle cette rivière Fen (lévigation). C'est pourquoi ce type de poudre est traditionnellement appellé poudre *duoxiu* de Jiangzhou. La rivière Fen a encore pour nom Li (rivière-des-grains).

地勢側險，皆重屋累居，數有火害，又不相容，結舫水居者五百餘家，承二江之會，夏水增盛，壞散顛沒，死者無數．縣有甘橘官，荔枝園，夏至則熟．二千石常設廚膳，命士大夫共會樹下食之．縣北有稻田，出御米也．縣下又有清水穴，巴人以此水為粉，則皦曜鮮芳，貢粉京師，因名粉水，故世謂之為江州墮休粉．粉水亦謂之為粒水矣．[1]

Jiangzhou était donc un lieu de confluence dangereux. En même temps, les sols y étaient très fertiles, à la fois pour l'agriculture et l'exploitation de minéraux, ce qui explique l'afflux de populations. Le contraste entre les difficultés éprouvées par les populations lacustres et la vie particulièrement florissante et paisible du gouverneur est particulièrement saisissant. Comme souvent, la richesse des sols, dont les produits sont envoyés à la capitale sous forme de tribut, est mise en avant afin d'informer sur les produits du Shu 蜀. La section suivante sera l'occasion d'aborder la question de la légitimation des souverains, avant de traiter de l'impact des autres actions humaines.

VI.3.1. Légitimation des souverains et des fondateurs

Au cours de l'Antiquité préimpériale et sous les Han, l'historiographie chinoise introduit et développe les questions de la légitimation politique du régime impérial et de l'orthodoxie de sa succession (*zhengtong* 正統)[2]. Or il est difficile d'affirmer que Li Daoyuan s'inscrit ostensiblement dans ce mouvement général dès lors que les considérations politiques contemporaines ne s'inscrivent pas d'emblée dans son œuvre. Néanmoins, par sa présence détournée, en filigrane, la légitimation politique est au cœur de sa démarche. Le fait que les grands personnages soient liés à des divinités ou divinisés eux-mêmes renforce leurs liens avec le pouvoir. La critique de l'action d'un général félon ou d'un usurpateur passé à la postérité comme tel, le fait de nommer les souverains du Wu ou du Shu par leurs noms personnels, donnent une dimension également politique au *Shuijing zhu*.

[1] *Shuijing zhu shu*, 33.2794-2795.
[2] On-cho Ng, Edward Wang, *Mirroring the Past : The Writing and Use of History in Imperial China*, p. 81, et Damien Chaussende, *Des Trois royaumes aux Jin. Légitimation du pouvoir impérial en Chine au III^e siècle*, p. 29-30.

Dans les extraits concernant le Jingzhou, Li Daoyuan remonte aux Han de l'Ouest. Liu Rong 劉榮 (170-148), fils de l'empereur Jing 景 des Han (r. 157-141 av. J.-C.) et originellement prince-héritier, est cité pour les origines de son infortune et de son destin tragique. Il fut remplacé par son frère Liu Che 劉徹 (156-87 av. J.-C.), futur empereur Wu 武, en conséquence d'une faute qui lui avait valu une audience à la capitale, à la suite de laquelle il avait été forcé au suicide. Il lui était reproché d'avoir fait construire un palais à côté d'un temple qu'il avait auparavant détruit[1].

Des personnages comme l'empereur Wu des Han et Wang Mang sont des piliers du récit, car ils apparaissent liés à la modification du cours des choses par l'homme. Bien que le premier soit glorifié et légitimé par l'historiographie officielle, et le second considéré comme un usurpateur, Li Daoyuan fait de ces deux personnages des bornes au sein de son récit, déterminant ainsi quand et où des changements administratifs ont pu se produire. Nous avons vu que Li Daoyuan n'hésitait pas à souligner explicitement les méfaits de Wang Mang[2]. Pourtant, ce dernier est cité au moins huit fois dans la description de la Xiang, mais uniquement dans le cadre des modifications administratives qu'il imposa aux districts et commanderies lorsqu'il prit le pouvoir[3]. Ces informations relevant de la géographie historique nous révèlent que Wang Mang ôta des districts les connotations liées aux Han, et leur donna des noms « originaux », « naturels », ou liés à sa propre action, telle que la « pacification des Man » (Zhenman 鎮蠻). Le seigneur de la guerre Gongsun Shu 公孫述 (†36), qui contrôla au tournant du I^er^ siècle la région du Sichuan, est évoqué pour une enceinte aux dimensions impressionnantes qu'il fit construire et, comme Wang Mang, son utilisation de la métonomasie à des fins politiques[4]. L'extrait suivant indique comment la mémoire d'un ancien roi de Changsha s'inscrit dans le lieu :

> Il y a au nord-ouest de l'enceinte un vieux marché, et au nord de celui-ci le nouveau siège du district de Linxiang. Au nord-ouest du siège administratif du district se situe l'enceinte de Beijin (gué-du-nord). Au nord du district se trouve le tertre funéraire de Wu Rui, large de plus de soixante-huit *zhang*. En laissant son regard vaquer au gré de ses pensées depuis le sommet de la montagne bordant la rivière, on atteint les faubourgs d'amusement et de repos. Guo Fen écrivit dans les *Propos mondains [des Wei et des Jin]*[5] qu'à « la fin de l'ère Huangchu du Wei (225-226), des hommes du Wu excavèrent la tombe de [Wu] Rui et s'emparèrent du bois

[1] *Shuijing zhu shu*, 34.2862. Voir aussi *Shiji*, 49.1976 et *Han shu*, 53.2412.
[2] *Cf. supra*, chapitre VI.2.2.
[3] *Cf.* Annexe 3.
[4] *Shuijing zhu shu*, 33.2814-2815.
[5] Il s'agit d'un ouvrage aujourd'hui perdu et rédigé par Guo Fen, qui aurait vécut sous les Jin.

[qu'elle contenait], pour construire au district un temple [en l'honneur] de Sun Jian (157-193)[1]. Ils virent alors le cadavre de [Wu] Rui, dont les traits du visage et les vêtements étaient inaltérés. Une fois que le Wu fut pacifié, les personnes qui avaient participé à l'ouverture de la tombe [de Wu Rui] rencontrèrent à Shouchun Wu Gang, Commandant militaire des Man du Sud. Ils lui demandèrent : 'Comment se fait-il que les traits de votre visage soient similaires à ceux de Wu Rui, roi de Changsha ? Vous êtes toutefois plus petit que lui.' Stupéfait, [Wu] Gang répondit : 'Mais c'est mon aïeul !' Entre la mort de [Wu] Rui et l'ouverture de sa tombe, quatre cents ans s'étaient écoulés, et une quarantaine d'années supplémentaires jusqu'à l'entrevue avec [Wu] Gang. »

城之西北有故市，北對臨湘縣之新治．縣治西北有北津城，縣北有吳芮冢，廣踰六十八丈，登臨寫目，爲廛郭之佳憩也．郭頒《世語》云：魏黃初末，吳人發芮冢，取木，于縣立孫堅廟，見芮尸，容貌衣服竝如故．吳平後，預發冢人于壽春見南蠻校尉吳綱，曰：君形貌何類長沙王吳芮乎？但君微短耳．綱瞿然曰：是先祖也．自芮卒至冢發四百年，至見綱又四十餘年矣．[2]

Wu Rui 吳芮 († 201) est nommé roi de Hengshan en 206 av. J.-C. avant d'être nommé roi de Changsha quatre ans plus tard. Sa capitale est ensuite le théâtre de nombreux conflits qui entraînent sa destruction complète durant le haut Moyen Âge[3]. D'une part, ces étapes se situent à cheval entre événements historiques parfaitement datables, par les dates de décès des souverains, et éléments tangibles du lieu de mémoire, comme les stèles, et les tumuli. D'autre part, la légende qui leur est rattachée est un appui mémoriel au service de la reconstitution historique d'un lieu donné, et de la glorification d'un passé perdu. Le matériel et l'immatériel sont liés par le tumulus, élément mémoriel tangible, et la légende qui y est liée ; la majesté des lieux et des personnes illustres qui leur sont associées se nourrissent alors mutuellement.

Après les principautés et les royaumes des Han, il est souvent question au Jingzhou des souverains du Shu et du Wu, avant et pendant la période des Trois royaumes. L'impression laissée à la lecture du *Shuijing zhu* est que ces régimes n'existaient qu'à travers leurs souverains. Il est intéressant d'aborder la manière dont Li Daoyuan met en valeur les hommes d'État comme Sun Quan, qui intervient souvent dans son récit. Li Daoyuan étant fonctionnaire de la cour d'une dynastie septentrionale, c'est le Cao Wei 曹魏 qui est légitime à ses yeux pour la période des Trois royaumes. En effet, les souverains du Wei, à commencer par Cao Cao 曹操 (155-220) qui ne régna pas officiellement, sont nommés par leurs noms d'empereur posthumes, et les noms d'ère évoqués pour la

[1] Il s'agit du père de Sun Quan. Il fut un général des Han de l'Est.
[2] *Shuijing zhu shu*, 38.3146-3147, et Annexe 3.44.
[3] *Shuijing zhu shu*, 35.2909.

période sont ceux du Wei[1]. À l'inverse, les souverains du Wu et du Shu le sont par leur nom personnel. Le Shu n'est pas légitime aux yeux de l'auteur qui appelle ainsi Liu Shan 劉禪 (207-271), le second et dernier empereur du Shu, par son nom personnel[2]. Li Daoyuan suit une approche qui sera plus tard celle de Sima Guang 司馬光 (1019-1086), pour qui seuls les unificateurs sont légitimes. Toutefois, s'ils ne sont pas légitimés comme dynastes impériaux, les souverains des royaumes méridionaux ne sont pas oubliés pour autant. Li Daoyuan leur consacre un traitement conséquent, à la mesure de leurs réalisations, qu'elles soient militaires, sociales, ou au niveau des infrastructures. Seules leurs dénominations ne correspondent pas au rôle effectif qui fut le leur.

Aussi puissants soient-ils, les hommes sont cependant subordonnés au lieu. Certes, la prise de pouvoir du souverain du Wu, Sun Quan, est documentée avec force détails[3]. Toutefois, les exemples qui suivent tendent à replacer les événements *à l'intérieur* d'un cadre spatial. Il en va ainsi de Liu Bei, le fondateur du Shu, qui voit son nom attribué à une enceinte, en référence à l'époque où il lança son offensive contre le Wu[4]. Le récit de la bataille entre Liu Bei et Sun Quan sur les berges du fleuve Bleu, qui se termina par la défaite de Liu Bei, est tiré et abrégé du *Sanguo zhi*[5]. S'ensuit le transfert du Jingzhou de l'un à l'autre, qui se déroula dans la commanderie de Nan 南, tout comme la conquête du Sud par la famille Sima 司馬, confirmant l'importance de cette commanderie pour l'histoire des Six Dynasties[6]. De son côté, Sun Quan fit ériger de nombreuses forteresses dans le territoire du Wu, notamment au niveau du mont Huanghu 黃鵠, et Li Daoyuan insiste fortement sur le caractère stratégique de l'emplacement[7]. Plus tard, Sun Xiu 孫休 (235-264) est évoqué pour un changement de dénomination administrative. Sixième fils de Sun Quan, il régna en tant qu'empereur Jing 景 au Wu, et n'est pas appelé par son nom posthume mais par son nom personnel[8]. De même, Li Daoyuan souligne que Huan Xuan chercha à usurper le pouvoir sous les Jin, en ajoutant une île, et donc en modifiant le territoire[9].

---

[1] *Shuijing zhu shu*, 38.3120-3121, et Annexe 3.1.
[2] *Shuijing zhu shu*, 33.2766.
[3] *Cf. supra* chapitre VI.2.2.
[4] *Shuijing zhu shu*, 34.2836.
[5] *Shuijing zhu shu*, 34.2835.
[6] *Shuijing zhu shu*, 35.2874.
[7] *Shuijing zhu shu*, 35.2899.
[8] *Shuijing zhu shu*, 34.2829.
[9] *Shuijing zhu shu*, 34.2855, et sous-chapitre précédent.

VI.3.2. Généraux et bâtisseurs

Tandis que les souverains sont évoqués pour les lieux qui fondent leur autorité et leur pouvoir, les généraux le sont pour les lieux dans lesquels leur puissance militaire s'illustre. C'est une mémoire militaire, celle des batailles et de leurs morts. Comme pour les souverains, le travail de l'historien et du géographe consiste à poser l'État dans l'espace, à asseoir sa légitimité ou à dénoncer son imposture. Aussi, plus l'espace mentionné est vaste, et plus l'emprise, le pouvoir, et donc la légitimité de l'Empire seront grands. Les premiers hauts faits des grands généraux remontent aux Royaumes combattants et concernent l'État très militarisé du Qin 秦 et ses incursions au Chu. Citons par exemple le cas de la pénétration victorieuse de Sima Cuo 司馬錯 dans le territoire du Chu[1]. Général du pays de Qin durant les Royaumes combattants, il anéantit ensuite l'État de Shu. Un autre général du Qin, Bai Qi 白起 († 257 av. J.-C.), est cité quant à lui pour l'attaque qu'il mena contre le Chu[2]. Il est considéré comme le symbole de la force militaire imbattable mais surtout de la brutalité, tant et si bien qu'aucune source ne lui accorde la moindre défaite.

Le territoire du Jingzhou est l'un des derniers à être repris par l'empereur Guangwu lors de la restauration des Han. Le peu raffiné mais vaillant général Wu Han 吳漢 († 44) se retrouve ainsi au cœur de plusieurs événements militaires dans le centre de la Chine. Il s'infiltre au Shu à plusieurs reprises dans les années 30 et 40 et y est victorieux après avoir frôlé la défaite. Au début des Han de l'Est, Gongsun Shu tente de prendre le Jingzhou après avoir conquis le Shu et s'en être proclamé empereur. Sa défense du Shu face à la « reconquête » de Guangwu implique des généraux puissants, d'une part Ren Man 任滿 († 35, originaire de Ba) et Tian Rong 田戎 († 36), et d'autre part Wu Han et Cen Peng 岑彭 († 36). Elle met surtout en lumière les constructions, destructions et blocages dont ces derniers furent responsables. Les retombées politiques comme l'imminence de la fin de l'État de Gongsun Shu, passent au second plan, masquées par la topographie mémorielle des batailles que Li Daoyuan souhaite mettre en avant :

> La onzième année de l'ère Jianwu des Han (35), Gongsun Shu envoya une expédition de plusieurs dizaines de milliers de soldats avec à leur tête Ren Man, grand commandant des multitudes, et Tian Rong, prince de Yijiang. Ils furent chargés de défendre une position stratégique qu'ils rendirent inexpugnable en y

[1] *Shuijing zhu shu*, 33.2798.
[2] *Shuijing zhu shu*, 34.2847.

construisant un pont fortifié à travers le Fleuve, qui bloquait quelque avancée que ce soit par voie fluviale, ainsi qu'une forteresse sur la montagne qui obstrua les voies terrestres. [L'empereur] Guangwu [des Han] envoya Wu Han et Cen Peng ainsi que soixante mille hommes contre Jingmen. Avec ses hommes, [Wu] Han mena l'attaque fluviale. Ils percutèrent de plein fouet le pont suspendu, qui s'embrasa à l'aide du vent. En fin de compte, [Ren] Man et d'autres furent tués.

漢建武十一年，公孫述遣其大司徒任滿、翼江王田戎，將兵數萬，據險，為浮橋橫江，以絕水路，營壘跨山，以塞陸道．光武遣吳漢、岑彭將六萬人擊荊門，漢等率舟師攻之，直衝浮橋，因風縱火，遂斬滿等矣．[1]

Pour les périodes postérieures à la fin des Han, Li Daoyuan associe les militaires aux lieux où ils ont stationné, ou dans lesquels ils se sont illustrés. Dans le pays de Shu, c'est au district de Luo 洛 que le brillant Pang Tong 龐統 (179-214), conseiller et stratège militaire de Liu Bei, trouva la mort. Il mourut lors du siège de la ville à seulement 36 ans, et son décès affecta profondément Liu Bei[2]. D'aucuns sont cités pour les lieux dans lesquels ils sont morts, d'autres pour les garnisons qu'ils y ont établies, ou les batailles qu'ils y ont menées. Le grand général Deng Zhi 鄧芝 († 250) est mentionné, car il resta un temps dans le district de Zhi 枳[3]. Comme Huang Gai, ce célèbre général du Wu infligea une rude défaite aux armées du Wei au village du bas Wulin et une berge au niveau de l'île Yingwu 鸚鵡 porte son nom en hommage à ses talents militaires[4]. Lu Kang 陸抗 (226-274), un fils vertueux de Lu Xun 陸遜 (183-245) et général sage et talentueux du Wu, était conscient des faiblesses du Wu. Il promut, notamment auprès du général Yang Hu 羊祜 (221-278), une amélioration des relations avec les Jin, qui prévoyait une libre circulation des biens et des personnes entre les deux entités. Considéré comme humble et visionnaire, Yang Hu se retint d'attaquer le Wu avant la mort de Lu Kang. Lorsqu'il put enfin convaincre l'Empereur d'attaquer le Wu, il mourut avant de voir ses plans réalisés. Ces deux personnages sont donc cités car ils se seraient entendus au niveau de la rive Matou 馬頭. Leur entente est dans les esprits comparée à celle de Hua Yuan 華元 (*fl.* VII^e^-VI^e^ siècles av. J.-C.) de Song 宋, et de Zifan 子反 († 575 av. J.-C.) de Chu, durant la période des Printemps et automnes : alors que le Song était encerclé par le Chu, Hua Yuan s'inflitra nuitamment dans les rangs de Chu et persuada Zifan de faire cesser les

[1] *Shuijing zhu shu*, 34.2849-2850.
[2] *Shuijing zhu shu*, 33.2781.
[3] *Shuijing zhu shu*, 33.2797.
[4] *Cf.* chapitre IV, et *Shuijing zhu shu*, 35.2883, 35.2898.

combats[1]. Un peu plus en aval du fleuve Bleu à Nanping, Lu Kang aurait construit une enceinte ayant pour nom Lexiang 樂鄉 (paradis)[2].

Sous les Jin, Tao Kan est envoyé au Jingzhou pour le pacifier, car la région est ravagée par des insurrections *man*. Cependant, le *Shuijing zhu* préfère mettre en valeur le lieu où il fut basé, Zhuanyang 沌陽 [3]. L'anecdote du temple dédié à Tao Kan est l'occasion de se pencher sur un célèbre prédécesseur, le lettré Jia Yi 賈誼 (201-169 av. J.-C.), dont la couche est l'objet d'une description très précise[4]. À partir des Jin de l'Est, Li Daoyuan fournit moins de détails, si ce n'est le récit d'une bataille entre Liu Daogui 劉道規 (370-412), prince de Linchuan, et Huan Qian 桓謙 (le premier décapite le second sur l'île Yi 迤 en 407)[5], ou, preuve de l'influence des hommes sur les lieux, un épisode impliquant Yang Liang 楊亮, un général des Jin de l'Est. Il est nommé inspecteur du Liangzhou, et Général rempart de l'État du Shu en 383[6] :

> Quand Yang Liang fut nommé [inspecteur] au Yizhou, son bateau se retourna lorsqu'il atteignit ce lieu. Souffrant des vagues déferlantes qui s'y fracassent, les gens de Shu appellent encore aujourd'hui cet endroit berge Shijun (émissaire-gentilhomme).
>
> 楊亮為益州，至此舟覆，懲其波瀾，蜀人至今猶名之為使君灘．[7]

Ce que les généraux détruisent, les architectes et ingénieurs bâtissent. Alors que le fracas des armes marque les milieux de mémoire plus que les lieux, l'œuvre des bâtisseurs imprime une marque visible dans le paysage, qui prend alors une forte connotation symbolique, à travers l'implantation politique et culturelle qu'il représente. Les constructions des hommes, destinées à glorifier des déités ou à s'opposer à elles, ont pour conséquence d'influer sur la nature du lieu en question. L'acte de bâtir et d'édifier est la conséquence et la transposition dans le sol et dans la pierre de la prise de contrôle du territoire. Ainsi en est-il de l'érection d'une muraille par Ren An 任安 (inspecteur régional du Yizhou) à Wuyang 武陽 et du creusement effectué dans la montagne Tianshe 天社 par le général et gouverneur Li Yan 李嚴 († 234), à une centaine de *li* au sud de

[1] *Shuijing zhu shu*, 34.2864, ainsi que *Chunqiu Zuo zhuan zhengyi*, 24.408-1, et la traduction de Séraphin Couvreur, *Tch'ouen ts'iou et Tso tchouan. Texte chinois avec traduction française. Tome premier*, p. 653.
[2] *Shuijing zhu shu*, 35.2873.
[3] *Shuijing zhu shu*, 35.2894.
[4] *Shuijing zhu shu*, 38.3145-3146, et Annexe 3.43.
[5] *Shuijing zhu shu*, 34.2856.
[6] *Jin shu*, 9.232.
[7] *Shuijing zhu shu*, 33.2806.

Chengdu[1]. Comme nous l'avons déjà vu, on prend contrôle d'un territoire en changeant l'appellation des toponymes. On y imprime aussi sa marque dans le sol, à travers l'érection de bâtiments glorificateurs, de murailles, et de stèles commémoratives.

Les catastrophes naturelles sont annonciatrices de déclin. Aussi, le choix d'un lieu stratégique pour s'installer, d'un lieu en accord avec les éléments, est-il primordial pour qui souhaite s'implanter quelque part. Li Bing 李冰 et Kaiming 開明 choisissent par exemple d'installer un chef-lieu et un gouvernement dans un lieu inattaquable, enserré entre le fleuve Bleu et la rivière Qingyi 青衣 [2]. La légende du ministre-ingénieur Bi Ling 鄨令 rappelle la puissance et la portée de l'action hydraulique. Tout en s'inscrivant dans la continuité des hauts faits de Yu le Grand, elle lui permet, en irriguant un territoire, d'obtenir une récompense suprême :

> Dans le *Traité sur les origines du Shu*, [le fonctionnaire du Shu] Lai Min (*fl.* III^e^ siècle) écrit : « Un homme du Jingzhou, Bi Ling, mourut. Comme son cadavre flottant remonta le cours du fleuve, les gens du Jing[zhou] le cherchèrent en vain. Arrivé aux contreforts du mont Min, Bi Ling revint à la vie. Une fois relevé, il alla voir l'empereur Wang. Celui que l'on connaît sous le nom d'empereur Wang était Du Yu (le-coucou). Depuis le Ciel, il descendit [sur Terre]. Une jeune femme du nom de Zhu Li sortit de la source du Fleuve et épousa [Du] Yu. Alors Du Yu se proclama souverain de Shu et empereur Wang. Il nomma [Bi Ling] ministre [du Shu]. À cette époque les gorges du mont Wu étaient étroites et empêchaient les eaux [du Fleuve] de passer. L'Empereur envoya Bi Ling percer la montagne afin que les eaux s'écoulent, et les gens du Shu purent habiter leurs terres. Jugeant que personne ne le dépassait en vertu, l'Empereur offrit [à Bi Ling] le trône du royaume, et on l'appela Kaiming (l'éclairé). »
>
> 來敏本蜀論曰荊人鄨令死，其屍隨水上，荊人求之不得．鄨令至汶山下，復生，起見望帝．望帝者，杜宇也．從天下．女子朱利，自江源出，為宇妻，遂王於蜀，號曰望帝．望帝立以為相．時巫山峽而蜀水不流，帝使鄨令鑿巫峽通水，蜀得陸處．望帝自以德不若，遂以國禪，號曰開明．[3]

La légende veut qu'à la fin des Royaumes combattants, Du Yu se serait proclamé empereur au Shu, aurait stoppé les inondations, puis aurait abdiqué avant de se retirer dans les montagnes de l'Ouest. Pour permettre au fleuve Bleu de s'écouler, Du Yu aurait alors percé la gorge Wu 巫 [4].

Sous les Han, les généraux se distinguent par la construction d'enceintes ou le percement de voies d'accès. Celles-ci sont destinées à consolider des lignes défensives, mais aussi à favoriser l'activité économique, qui peut alors se développer dans des

[1] *Shuijing zhu shu*, 33.2760-2761.
[2] *Shuijing zhu shu*, 33.2771.
[3] *Shuijing zhu shu*, 33.2771-2772.
[4] *Shuijing zhu shu*, 34.2831.

conditions acceptables. Citons notamment Tang Meng 唐蒙 (*fl.* Han de l'Ouest), un général qui se fit bâtisseur et creusa une voie d'accès au Sud, et le général Guan Ying 灌嬰, qui érigea une enceinte au niveau du mont Yuan 袁 (Jiangxi)[1].

Tandis que le texte aborde l'histoire du chef-lieu de la commanderie de Jiangzhou, il est à nouveau question de Li Yan qui en reconstruisit enceinte et portes sous les Trois royaumes :

> Au début, Liu Bei conféra le titre de gouverneur et de commandant militaire de Jiangzhou à Fei Guan[2], originaire de Jiangxia. Par la suite, le Protecteur général Li Yan reconstruisit l'enceinte, dont il agrandit le périmètre de seize *li*. Il fit également construire pour la ville les portes du Dragon bleu et du Tigre blanc, et souhaita que les cinq commanderies soient réunies sous sa juridiction à Bazhou. Toutefois le chancelier Zhuge Liang n'accepta pas cette demande, qui n'aboutit pas.
>
> 劉備初以江夏費觀為太守，領江州都督．後都護李嚴，更城周十六里，造蒼龍、白虎門，求以五郡為巴州，丞相諸葛亮不許，竟不果．[3]

Au cours de la même période, Bu Zhi 步騭 († 247), un conseiller de Sun Quan originaire du Jiangsu, ancien inspecteur régional au Jiaozhou, fut nommé gouverneur du Jizhou et commandant en chef de Xiling après l'accession au pouvoir de Sun Quan. Il eut pour mission de pacifier la zone frontalière entre Wu et Shu. Il construisit donc une enceinte, qui se trouvait à côté d'une autre, construite par son fils Bu Chan 步闡 († 272). Li Daoyuan met à profit cet événement pour relater un épisode historique, celui de Lu Xun 陸遜 (183-245), un autre conseiller de Sun Quan, également mis en avant pour la construction d'une enceinte dans un lieu stratégique pour le ravitaillement[4]. Ce lieu, qui n'est pas sans rappeler la résidence du gouverneur de Jiangzhou, démontre que les officiers font la plupart du temps le choix d'un environnement propice à l'installation de garnisons comme de populations civiles. Cette implantation s'inscrit en effet dans un environnement luxuriant, qui combine ressources nécessaires à la fabrication de vêtements, abondance de beaux fruits, et splendeur du panorama :

> L'ancienne muraille fut construite par Lu Xun, premier conseiller du [royaume de] Wu. Elle est sise au confluent des deux fleuves. Au nord on trouve le gouffre de Huli (intérieur-du-lac), au dessus duquel mandariniers et pamplemoussiers recouvrent les champs, tandis que mûriers et chanvres occultent la lumière du soleil. En regardant au loin vers l'ouest, on aperçoit plusieurs chaînes de montagnes qui s'accumulent les unes derrières les autres. D'un vert intense, elles se

[1] *Shuijing zhu shu*, 33.2774, 35.2916.
[2] Après avoir cumulé quelques postes, notamment à Jiangzhou, il se retira dans son marquisat en 223 et mourut à l'âge de trente-sept ans quelques années plus tard.
[3] *Shuijing zhu shu*, 33.2794.
[4] Voir *Shuijing zhu shu*, 34.2846.

touchent entre elles. Souvent, nuages rouges et nuages blancs flottent et ondoient en leurs sommets.

故城，吳丞相陸遜所築也．為二江之會也．北有湖里淵，淵上橘柚蔽野，桑麻闇日，西望佷山諸嶺，重峯疊秀，青翠相臨，時有丹霞白雲，游曳其上．[1]

Au IV[e] siècle, Chen Zun 陳遵, un fonctionnaire au service de Huan Wen, construisit une digue. Le *Shuijing zhu* relate l'événement en fournissant un détail intéressant sur les techniques de construction employées :

Comme l'ancienne muraille de Jiangling est construite sur un relief incliné vers le sud-est, elle est doublée par la digue Jin (or) à partir du torrent Ling. C'est Huan Wen qui ordonna à Chen Zun de la construire. Étant versé dans les sciences occultes, ce dernier envoya des hommes battre le tambour. S'éloignant afin de l'entendre, il put ainsi connaître l'inclinaison du relief, et s'appuyer sur cette information pour construire [la digue], sans risquer de faire la moindre erreur.

江陵城地東南傾，故緣以金堤，自靈溪始．桓溫令陳遵造．遵善于方功，使人打鼓，遠聽之，知地勢高下，依傍創築．略無差矣．[2]

Dans les décennies précédant la formation des Liu Song, Bao Lou 鮑陋, alors inspecteur du Yizhou, se retrouva encerclé par Qiao Daofu, un général au service de Qiao Zong 譙縱 († 413), seigneur de la guerre des Jin de l'Est, qui se déclara prince de Shu en 405. Li Daoyuan décrit l'ingéniosité avec laquelle Bao Lou sut, pour maintenir son approvisionnement en eau, se servir d'un « bras de gorille ». Cette appellation désigne un bras mécanique de grande taille pouvant tourner sur lui-même avec fluidité : « Comme il n'y avait pas de source d'eau à l'intérieur des enceintes, on ouvrit un canal au sud et on creusa dans la roche un tunnel recouvert d'un toit en bois menant directement au Fleuve. On utilisait alors un bras-de-gorille pour puiser l'eau » (城裏無泉，乃南開水門，鑿石為函，道上施木天公，直下至江中，有似猿臂相牽，引汲然後得水)[3].

Le foisonnement de descriptions de canaux, barrages, bras morts, digues et ponts dans les chapitres traduits documente clairement l'étendue des travaux d'irrigation et de protection développés depuis les Han jusqu'à l'époque de l'auteur. Ils sont consécutifs à l'implantation de la population chinoise au sud du fleuve et à sa prise de contrôle progressive du territoire. Elle est palpable dans ce que l'on pourrait appeler des « éléments de géographie économique ». Ils sont développés dans la section suivante.

[1] *Shuijing zhu shu*, 34.2851.
[2] *Shuijing zhu shu*, 34.2863-2864.
[3] *Shuijing zhu shu*, 33.2817.

VI.3.3. Éléments de géographie économique : puits, marchés, ponts, enceintes

La géographie économique occupe une place de choix dans les relations entre le centre et ses périphéries. À travers le catalogue des sites de la production humaine, il est possible de reconstruire un aperçu de l'histoire économique du Jingzhou. Par géographie économique, il faut entendre les ressources naturelles ou manufacturées, dans tous les cas mises en valeur par l'homme, et dûment recensées par Li Daoyuan. Il peut s'agir des pierres, des arbres, des fruits, des poissons, des flancs de montagnes, en bref de tout ce qui pourra servir à l'homme en fonction de la manière dont il saura le mettre en valeur[1]. Source de fertilité, l'eau est l'agent qui permet cette exploitation économique des ressources, notamment les cours d'eau qui grâce aux techniques hydrauliques développées, servent à alimenter en eau bâtiments publics et privés. C'est en ces lieux que s'installent garnisons et paysans : « Tout alentour, les eaux [de la rivière Fu 富 (abondante)] alimentent en eau les bâtiments publics comme les habitations privées et les salines rendent le sol particulièrement fertile. Les colonies agricoles du royaume de Wu y sont stationnées depuis longtemps » (水之左右，公私裂溉，鹹成沃壤．舊吳屯所在也)[2]. Les puits de sel et le commerce de cette denrée qui en découle sont une des causes de la puissance et de la richesse de l'ancien royaume de Chu. Le souvenir de cette industrie est fort logiquement présent dans un texte comme le *Shuijing zhu*, qui inventorie un grand nombre de puits, d'autant qu'ils étaient toujours en activité à son époque. Les bureaux et les puits de sel exploités, signes évidents des développements de l'activité économique au Jingzhou, sont mentionnés. Les exemples suivants soulignent l'activité continue du salinage et donnent des indications très précises sur les techniques de salinage, sur la taille des barils de bois, ainsi que leurs particularités :

> Le Fleuve longe sur sa droite la berge de Huxu (moustaches-du-tigre), où les eaux sont si fortes qu'en été les bateaux ne peuvent passer. Le Fleuve coupe ensuite à l'est le district de Linjiang (proche-du-Fleuve) par le sud, que Wang Mang avait renommé district de Jianjiang (inspection-du-Fleuve). Selon le *Récit du Sud [des monts] Hua*, le district est à quatre cents *li* à l'est du [district de] Zhi, et touche à l'est [le district de] Quren. Le district possède un bureau de monopole du sel[3]. Depuis le nord du district, [le Fleuve] se jette dans le russeau Yanjing (du-puits-de-sel), dont le puits de sel est exploité par des prisonniers. Le ruisseau le longe puis se jette dans le Fleuve. (…) La gorge que le ruisseau [Yang 陽] traverse possède trois puits de sel, espacés les uns les autres de dizaines de *bu*. Ici [on emmagasine le sel dans] des

[1] *Shuijing zhu shu*, 33.2809-2810.
[2] *Shuijing zhu shu*, 35.2927.
[3] C'est un signe de l'importance du district, car ce type de monopole est normalement réservé aux commanderies et aux principautés.

barils de bois mesurant cinq *chi* de diamètre[1], et le processus de salinage n'est jamais interrompu. Le ruisseau coule vers le nord et rejoint le Fleuve en un endroit que l'on nomme bouche du canal Nanji, ou du ruisseau Yang. (…) De part et d'autre du ruisseau [Tang 湯] on trouve une centaine de puits de sel, qui permettent au Ba et au Chuan de subvenir à leurs besoins [en matière de sel]. Les grains mesurent un *cun* carré, ils sont protubérants en leur centre, et ont la forme d'un parapluie ouvert. Voilà pourquoi ce sel est nommé Sanzi (ombrelle). Lorsque la forme de parapluie n'est pas obtenue, la forme des grains reste néanmoins carrée, et reste différente des cristaux de sel habituels. (…) On trouve [à l'embouchure du ruisseau Tang] une pierre qui permet d'obtenir du sel par évaporation. Les grandes pierres mesurent un *sheng* (litre), et les petites un *quan* (poing). Au moment du salinage, l'eau s'évapore et l'on obtient du sel. Cette méthode est comparable à celle des puits de feu en vigueur au Shu : la combinaison de l'eau et du feu permet d'obtenir un excellent sel.

江水右逕虎鬚灘，灘水廣大，夏斷行旅．江水又東逕臨江縣南，王莽之監江縣也．華陽記曰縣在枳東四百里，東接朐忍，縣有鹽官．自縣北入鹽井溪，有鹽井營戶．溪水沿汪江．(…) 溪硤側，鹽井三口，相去各數十步，以木為桶，徑五尺，修煮不絕．溪水北流注於江，謂之南集渠口，亦曰於陽溪口．(…) 翼帶鹽井一百所，巴川資以自給．粒大者，方寸，中央隆起，形如張傘，故因名之曰傘子鹽．有不成者，形亦必方，異於常鹽矣．(…) 有石，煮以為鹽．石大者如升，小者如拳，煮之，水竭鹽成，蓋蜀火井之倫，水火相得乃佳矣．[2]

Enfin, divers types de production se trouvent au Jingzhou, telles des manufactures impériales du côté de Wuchang, spécialisées dans la production d'armes pour le palais, et une production d'alcool local au goût fameux chez les villageois de Guling 故陵 [3]. Les relais de poste, s'ils ne sont pas des sites de production, servent aux voyageurs, aux marchands et aux produits qu'ils transportent. Li Daoyuan en évoque un, situé au niveau de l'île Wu[4].

Comme l'ont démontré de récents travaux d'histoire religieuse, les sites religieux, qui sont aussi des lieux importants pour l'économie dès le haut Moyen Âge, voient s'agréger différentes pratiques[5]. Ainsi, à Pingdu 平都 (environs de Chongqing), il se trouve un temple bouddhique voisinant avec un district administré par des moines taoïstes. Un marché y est également installé[6]. Ces éléments relevés dans le *Shuijing zhu* documentent la vie quotidienne et l'activité religieuse. Ils confirment le voisinage des pratiques religieuses dans la Chine du haut Moyen Âge :

[1] La taille de ces barils doit être une curiosité locale que Li Daoyuan souligne ici.
[2] *Shuijing zhu shu*, 33.2801, 33.2804, 33.2808-2809. D'autres puits de sel s'essaiment le long de la rivière Wuxi 巫溪, au niveau du district de Beijing 北井 (Puits-du-Nord) (*Shuijing zhu shu*, 34.2830).
[3] *Shuijing zhu shu*, 35.2920, 33.2811.
[4] *Shuijing zhu shu*, 35.2910.
[5] James Robson, *Power of Place : The Religious Landscape of the Southern Sacred Peak* [*Nanyue* 南嶽] *in Medieval China*.
[6] Notons qu'un autre marché se tient dans les environs de Pingdu, au bien nommé village de Xinshi 新市 (nouveau-marché) : *Shuijing zhu shu*, 33.2786.

> Le district de Pingdu est un district relevant de la commanderie de Ba. Dans ce district, il y a un diocèse de Maîtres célestes. Un temple bouddhique très pur et efficient y a également été construit. Dans le district se tient un marché tous les quatre jours.
>
> 有平都縣，為巴郡之隸邑矣．縣有天師治，兼建佛寺，甚清靈．縣有市肆，四日一會．[1]

La circulation des biens a également besoin d'être contrôlée, grâce à des enceintes qui modulent l'activité commerciale. Dans les alentours de la muraille de la ville de Jiangling se dressent des tours et des murailles. Elles ont une grande importance, car ce sont des lieux de contrôle régissant la circulation du tribut entre le Sud et le Nord[2]. Comme nous venons de le voir, les ponts, digues et autres murailles sont des constructions humaines permettant de domestiquer le relief, hydrographique comme terrestre. Ils régulent les voies de communication, soit en les ouvrant, soit en les bloquant. Ces constructions jouent donc un rôle moteur dans le développement de régions anciennement enclavées ou lointaines, comme le Jingzhou. L'exemple suivant nous présente l'activité sur un pont, de sa construction à sa destruction :

> Au niveau du district [Wuyang 武陽] il y avait naguère sur le Fleuve un grand pont. Large d'un *li* et demi, on l'appelait pont Anhan (apaisant-la-Han). Les eaux y étaient si vives qu'elles érodaient continuellement le pont, et la population avait toutes les peines à le consolider. Par la suite, le gouverneur Li Yan fit creuser un tunnel à travers le mont Tianshe, et construisit une route qui longeait le fleuve. Alors le pont fut laissé à l'abandon.
>
> 縣下江上，舊有大橋，廣一里半．謂之安漢橋．水盛歲壞，民苦治功．後太守李嚴鑿天社山，尋江通道，此橋遂廢．[3]

Hormis les ponts, les digues (*di* 堤, *ji* 磯) et les levées (*fen* 墳) sont des exemples de constructions hydrauliques qui régulent les eaux capricieuses du fleuve Bleu et favorisent ainsi l'irrigation des plaines alluviales de son cours moyen[4]. En rappelant leur édification par l'homme, Li Daoyuan établit un marquage du territoire, et plus symboliquement maintient une forme de continuité avec les travaux de Yu le Grand et ceux des anciens hydrographes divinisés. En dehors des dieux et des humains divinisés, il existe des individus remarquables et des groupes humains, qui font l'objet de la section suivante.

---

[1] *Shuijing zhu shu*, 33.2801.
[2] *Shuijing zhu shu*, 34.2864.
[3] *Shuijing zhu shu*, 33.2761.
[4] *Shuijing zhu shu*, 33.2811.

VI.3.4. Individus remarquables et groupes humains

Avant de nous pencher sur le traitement que Li Daoyuan réserve aux Man, intéressons-nous aux portraits de quelques personnages singuliers. Doubles éducationnels des bâtisseurs, les lettrés-éducateurs comme Wen Weng 文翁, que nous avons déjà abordé au chapitre IV, sont un objet d'intérêt pour Li Daoyuan. Wen Weng se démarque par la construction d'une école à Nancheng 南城, qui fut détruite par un feu, puis reconstruite par son successeur au IIe siècle[1]. Preuve que les éducateurs sont intimement liés aux bâtisseurs dans l'esprit de l'auteur, l'épisode au cours duquel Wen Weng s'illustre face à la déité fluviale est un écho direct aux travaux de Li Bing. Ce lien est renforcé par l'action hydraulique, telle qu'elle est relatée quelques paragraphes plus loin[2] :

> À l'ouest de la route on trouve une muraille, qui était jadis [la muraille] Jinguan (du-bureau-des-brocards)[3]. On dit des tisseurs qu'après avoir terminé leur brocard, ils le lavent dans l'eau du Fleuve, qui prend alors des couleurs fraîches et éclatantes. S'ils le lavent dans un autre fleuve, les couleurs du brocard perdent leur éclat. C'est pourquoi ce village est appelé Jin (brocard). La rivière Huifu (tumultueuse) passait à [la commanderie de] Shu, où le dieu du Fleuve avait englouti plusieurs personnes. Lorsque Wen Weng fut nommé gouverneur, il lui rendit un culte et lui fit des offrandes d'alcool à n'en plus finir. Alors, dégainant son épée, [Wen Weng] lui porta une estocade telle que [le dieu] ne nuisit plus à quiconque.
>
> 道西城，故錦官也．言錦工織錦，則濯之江流，而錦至鮮明，濯以佗江，則錦色弱矣，遂命之為錦里也．蜀有迴復水，江神嘗溺殺人，文翁為守，祠之，勸酒不盡，拔劒擊之，遂不為害．[4]

Li Daoyuan n'est pas le premier à relater l'existence des exilés, des retirés, des fuyards et des transfuges. Le chapitre IV a montré la manière dont ceux-ci étaient traités dans les histoires dynastiques, à travers leur relation aux pouvoirs politiques, et aux populations *man*. Plutôt que de s'appesantir sur les raisons expliquant le retrait de Liu Ningzhi 劉凝之 (†449), un lettré reclus qui se maria puis se retira du monde, Li Daoyuan met l'accent sur ce qui le lie au lieu ici décrit, dans la commanderie de Nan, en bordure du Fleuve. Suivant l'exemple de son frère aîné Liu Shenggong 劉盛公 et de deux éminents anachorètes de la fin des Printemps et automnes (le Vénérable maître Lai

[1] *Shuijing zhu shu*, 33.2753-2754.
[2] *Shuijing zhu shu*, 33.2758.
[3] On trouvait à Chengdu une grande et une petite muraille. Comme le bureau où l'on tissait les brocards des fonctionnaires était situé dans la petite enceinte, on l'appelait « Enceinte du bureau des brocards » (Jinguancheng 錦官城). Elle est toujours aujourd'hui l'une des appellations de la ville de Chengdu.
[4] *Shuijing zhu shu*, 33.2754.

老萊子) et des Han de l'Est (Yan Guang 嚴光)[1], figures archétypales du lettré retiré, Liu Ningzhi se retire du monde en son propre lieu d'origine[2]. Il y possède demeure et cabanon, et vit frugalement, avant de se retirer définitivement avec son épouse au mont Heng. Lié aux pratiques érémitiques et à leurs symboles, le lieu se retrouve intégré dans la mémoire autant que le protagoniste :

> À deux *li* à l'est [de l'enceinte] du district se trouve l'ancienne demeure de Liu Ningzhi, lui-même originaire de ce district. Ningzhi avait pour prénom social Zhi'an. Shenggong, son aîné aux nobles aspirations[3], avait refusé de servir [en tant que fonctionnaire]. Ningzhi admirait le comportement du Vénérable [maître] Lai et de Yan Ziling. Il se retira dans une cabane. Il ne mangeait que ce qu'il avait la force de produire. Il prit pour épouse la fille de Guo Quan, inspecteur régional du Liangzhou, qui elle aussi avait fait ce choix de la frugalité. Au milieu de l'ère Yuanjia des [Liu] Song (438-439), le couple se retira sur le mont Heng, ils y vieillirent et n'en revinrent jamais.
>
> 縣東二里，有縣人劉凝之故宅．凝之字志安．兄盛公，高尚不仕．凝之慕老萊、嚴子陵之為人，立屋江湖，非力不食．妻梁州刺史郭銓女，亦能安貧．宋元嘉中，夫妻隱于衡山，終焉不返矣．[4]

Ce passage est à mettre en relation avec le paragraphe du *Shuijing zhu* qui suit, et consacré à Fan Chai 範儕 (*fl.* Jin de l'Est), un prêtre taoïste. Adepte du non-agir et détaché de toute contingence matérielle, il fut chéri par ses disciples qui lui construisirent un temple sur une île du fleuve Bleu. Un culte se développa autour de sa personne[5]. Un peu plus en aval du fleuve Bleu, dans un lieu d'une extrême beauté sur les contreforts du mont Huanghu 黃鵠 (cygne-jaune, dans les environs de Wuhan), le sculpteur et peintre de paysages Dai Zhongruo 戴仲若 (*fl.* V^e^ siècle) aimait à vivre en reclus, « portant des vêtements simples de ruraux » (野服)[6]. Ces personnages ont pour point commun le fait de vivre en accord avec la nature, à travers des détails dans les descriptions données qui les unissent à l'espace. Les lieux se chargent de perpétuer leur souvenir.

Quelle part est accordée aux groupes humains, sachant que le *Shuijing zhu* semble privilégier le traitement de personnages sortant du lot ? À l'exception d'une élite lettrée et militaire qui gravite autour des centres de pouvoir, il n'est pas vraiment question de groupes humains (le petit peuple, en dehors de quelques prodiges sortant de l'ordinaire,

---

[1] Sur Yan Guang, voir *Hou Han shu*, 83.2763-2764, et Aat Vervoorn, *Men of the Cliffs and Caves — The Development of the Chinese Eremitic Tradition to the End of the Han Dynasty*, p. 146-147.
[2] Voir sa biographie, insérée dans la catégorie des lettrés reclus : *Song shu*, 93.2284, *Nan shi*, 75.1868.
[3] Les « nobles aspirations » (*gaoshang* 高尚) désignent un homme ayant préféré se retirer du monde.
[4] *Shuijing zhu shu*, 34.2855-2856.
[5] *Shuijing zhu shu*, 34.2856-2857.
[6] *Shuijing zhu shu*, 35.2899.

reste indistinct). C'est pourquoi nous allons ici nous concentrer sur les Man, même s'ils ressortent finalement peu dans le *Shuijing zhu*. Leurs nombreuses révoltes, telles que transmises dans les histoires dynastiques, sont très peu évoquées dans les notes de Li Daoyuan. Est-ce le signe que l'auteur ne leur accorde que peu d'importance ? Il se penche en réalité sur d'autres aspects et propose des Man une représentation singulière.

En dehors de la région du fleuve Bleu, les Man peuplent d'après le *Shuijing zhu* les régions dépendant des bassins de la Ru 汝 (affluent de la Huai), de la Mian 沔 et de la Qi 蘄 (voir l'extrait suivant) pour les régions les plus au Nord. Au Sud, ils sont installés dans les environs de la Zi 資, de la Yuan 沅 et de la Xiang 湘 [1]. Par ailleurs, Li Daoyuan fait très probablement référence aux Man lorsqu'il mentionne des populations non chinoises par d'autres appellations, comme les Ba 巴 au district de Fu 符, ou les Bo[2].

Les paragraphes consacrés à la rivière Yuan 沅 décrivent la dissémination des Man de Wuling autour de leurs « cinq ruisseaux[3] ». Remontant à leur source qui jaillit aux monts Wu 武, Li Daoyuan indique qu'une pierre porte encore les empreintes (*ji* 跡) de Panhu 槃瓠 [4]. La pierre commémorative mise à part, les origines du mythe de ce personnage légendaire sont relatées, sans qu'elles apportent de modification notable aux versions déjà connues[5]. Le seigneur Lin 廩, ancêtre des Man de Lin jun 廩君, est cité pour avoir établi une passe défensive sur la rivière Yi 夷 [6]. L'extrait mettant en scène la confrontation entre Shen Qingzhi 沈慶之 (386-465) et les Man des Cinq rivières (Wushui Man 五水蠻) à l'irrédentisme affirmé souligne l'étendue et la qualité de l'implantation des Man dans ces terres encore hostiles aux représentants de l'Empire :

> **La rivière Qi (aux-angéliques) sourd des monts Bei (nord), au district de Qichun dans [la commanderie de] Jiangxia.** Les monts [Bei] sont les monts Qi. La rivière reçoit au niveau de sa source l'affluence de la rivière Xi qui coule depuis le sud-ouest. Elle traverse ensuite les monts Qi et ressort en plein pays Man, ce qui explique pourquoi ces Man sont nommés Man des Cinq rivières. Les Cinq rivières correspondent aux rivières Qi, Xi, Ba, ainsi que Chiting (pavillon-rouge) et Xigui (retour-vers-l'ouest). S'appuyant sur [leurs connaissances] des monts et rivières environnantes, les Man s'y implantèrent fermement. Génération après génération ils ravagent tout sur leur passage. Durant le règne de Shi[zu] (empereur

[1] Voir *Shuijing zhu shu*, 21, 28, 32, 35, 37, 38.
[2] *Shuijing zhu shu*, 33.2788.
[3] *Cf. Shuijing zhu shu*, 37.3079, et *supra*, chapitre III.2.2.
[4] La question des traces, des vestiges, dans la perspective du lieu de mémoire a notamment été développée par James Robson dans « Buddhist Sacred Geography ». Sur Panhu, voir *supra*, chapitre III.1.4.
[5] *Cf.* Annexe 2.
[6] *Shuijing zhu shu*, 34.2827.

Xiaowu) des [Liu] Song, Shen Qingzhi [fut envoyé] à [la commanderie de] Xiyang. Il châtia les barbares Man de toute la région. [Les Man de Xiyang] sont les Man des Cinq rivières.

蘄水出江夏蘄春縣北山．山即蘄山也．水首受希水，枝津西南流，歷蘄山，出蠻中，故以此蠻為五水蠻．五水即謂蘄水、希水、巴水、及赤亭水、西歸水，蠻左憑居，阻藉山川，世為抄暴．宋世、沈慶之于西陽上下，誅代蠻夷，即五水蠻也．[1]

En aval du fleuve Bleu, les relations entre le pouvoir et les populations *man* sont encore rappelées à quelques reprises. Des Préfectures *man* sont établis au niveau de la rivière Li 澧, à l'est de Wuling[2]. La menace des Man explique la construction dans l'est du Jingzhou d'un camp fortifié et l'implantation d'une garnison en pays *man* le long de la rivière Ba. C'est le signe d'une militarisation accrue, les régions ayant par ailleurs été le théâtre de nombreuses batailles sous les Liu Song notamment[3]. Preuve de leur présence en nombre dans ces lieux, il est fait état sous les Liang de deux Man, Tian Xiuchao 田秀超 et Tian Lusheng 田魯生, nommés à des postes d'inspecteur dans l'est du Hubei[4].

Si leur sauvagerie et leur connaissance des monts et vallées sont reconnues, ce passage pittoresque est révélateur d'un autre pan de leur caractérologie. Il concerne les Man de Baling 巴嶺 et procède d'une construction fort intéressante. Celle-ci introduit leur environnement en des termes renvoyant à l'extravagance, à la fantasmagorie de la faune et de la flore qui ne peuvent être que celles des régions que peuplent les « effrayants Man » (惡蠻) :

En bordure du village coule un ruisseau, au centre duquel poussent des ormes en nombre. Des poissons y nagent, ils ont des têtes de mouton, la chair épaisse et peu d'arêtes. Ils sont encore plus savoureux que les autres poissons. Le torrent passe sous terre et traverse le mont Pingtou, puis rejoint lacs et marais de l'ancien district de Nanpu. Cette terre présente des plaines vastes, lacustres et marécageuses. En son centre poussent des châtaignes d'eau et des euryales, nagent des carpes et barbotent des oies sauvages. Ce n'est pas différent de l'autre côté du Fleuve. Une fois la gorge passée, on ne les aperçoit plus. Cette terre est peuplée d'effrayants Man, et l'on ne peut s'y aventurer à la légère.

村側有溪，溪中多靈壽木．中有魚，其頭似羊，豐肉少骨，美于餘魚．溪水伏流逕平頭山，內通南浦故縣陂湖．其地平曠，有湖澤，中有菱芡鯽鴈，不異外江，凡此等物，皆入峽所無，地密惡蠻，不可輕至．[5]

[1] *Shuijing zhu shu*, 32.2657-2658.
[2] *Shuijing zhu shu*, 35.2875.
[3] *Shuijing zhu shu*, 35.2901-2902, 35.2917.
[4] *Shuijing zhu shu*, 35.2906-2907.
[5] *Shuijing zhu shu*, 33.2811.

Dans sa manière de représenter les Man, Li Daoyuan insiste donc sur d'autres facteurs mis au service de la mémoire des lieux naturels et hors de portée des « pas de l'homme » (*renji* 人跡)[1]. La présence d'une pierre est un artefact enregistrant dans l'espace les origines d'un lignage. La connaissance que les Man ont de leur topographie, et la nature hostile et luxuriante qui les entoure sont d'autres aspects d'importance. Qu'il soit question de personnages hors du commun ou de populations indistinctes, Li Daoyuan en propose des portraits originaux. Les détails privilégiés dans le *Shuijing zhu* se rattachent aux lieux et aux thèmes qui l'intéressent. Après avoir traité des influences mutuelles entre les hommes et les les lieux, ainsi que de la portée idéelle de cette confrontation, nous aborderons dans les deux dernières sections l'ancrage temporel particulier suggéré par le discours de Li Daoyuan.

VI.4. L'âge d'or : récits fondateurs, déités et cultes

VI.4.1. Les réminiscences d'un passé idéalisé et la geste de Yu le Grand

Le tableau suivant lie personnages illustres et topographie mémorielle, et mêle plusieurs époques, ainsi que des personnages légendaires et réels. Il porte sur la mémoire des anthroponymes cités dans le commentaire de Li Daoyuan à la rivière Xiang. Une première analyse rapide montre qu'il est possible de scinder ce tableau en deux temps forts : la haute Antiquité et la dynastie des Han. Pour la haute Antiquité et la dynastie des Han, la référence à l'âge d'or est omniprésente, à travers les inhumations, les lieux de culte ou les stèles commémoratives. Après les Han, ce sont les modifications administratives, et quelques références éparses à des souverains du haut Moyen Âge et à un âge d'or antérieur qui se détachent. Qu'elles soient formulées explicitement ou non, les références à l'âge d'or sont, d'après Étienne Balazs, une aspiration commune aux écoles de pensée chinoise s'étant développées sur les cendres des Han, et elles « ont laissé une marque indélébile sur l'esprit chinois[2] ».

Tableau des personnages illustres et de leurs actions autour du bassin de la Xiang 湘 (*juan* 38)

[1] *Hou Han shu*, 86.2829, et Annexe 2.3.
[2] Étienne Balazs, *La Bureaucratie céleste. Recherches sur l'économie et la société de la Chine traditionnelle*, p. 142-143.

Personnage	Fonction	Période	Lien entre le personnage et le lieu
Shun le Grand 大舜	L'un des Cinq souverains	haute Antiquité	Inspection/Inhumation
Shang Jun 商均	Fils de Shun	haute Antiquité	Lieu d'inhumation
Xiang 象	Frère de Shun	haute Antiquité	Temple funéraire aux vertus d'efficacité
Dames de la Xiang	Épouses de Shun, divinités	haute Antiquité	Noyade/Divinisation
Zhurong 祝融	Divinité, fils de Zhuanxu	haute Antiquité	Lieu d'inhumation/Tertre funéraire
Yu le Grand 大禹	Souverain/Héros civilisateur	haute Antiquité	Régulation des eaux/Sacrifice à la montagne
Qu Yuan 屈原	Poète	IIIe siècle av. J.-C.	Talent littéraire/Noyade/Temple funéraire
Qin Shihuang 秦始皇	Premier empereur	221 av. J.-C.	Ordonnance impériale
Wu Rui 吳芮	Roi de Changsha	202 av. J.-C.	Vassalisation/Érection de muraille et de temple
Changsha Qing wang 長沙頃王	Vassal de l'empereur Wen des Han	IIe siècle av. J.-C.	Modification de circonscription
Jia Yi 賈誼	Lettré et conseiller de l'empereur Wen des Han	IIe siècle av. J.-C.	Érection de temple/Creusement de puits/Pèlerinage
Liu Fa 劉發	Roi de Changsha	155 av. J.-C.	Vassalisation/Construction de capitale
Han Wudi 漢武帝	Empereur des Han de l'Ouest	IIe-Ier siècle av. J.-C.	Manifestation de son pouvoir
Changsha Ding wang 長沙定王	Vassal de l'empereur Wu des Han	IIe siècle av. J.-C.	Vassalisation/ Modification de circonscription
Sima Qian 司馬遷	Historien	IIe-Ier siècle av. J.-C.	Pèlerinage
Wang Mang 王莽	Fondateur des Xin	Ier siècle	Modification de circonscription
Cheng Jian 程堅	Gouverneur de Nan	119	Érection de stèle commémorative
Wang Yanshou 王延壽	Poète	138	Talent littéraire/Noyade
Chen Qiu 陳球	Gouverneur de Lingling	Après 163	Combats et pacification de la commanderie
Liu Biao 劉表	Gouverneur du Jingzhou	Après 190	Érection de stèle commémorative
Zheng Chan 鄭產	Percepteur à Baitu	Fin des Han	Action sociale positive
Sun Liang 孫亮	Souverain du Wu	255	Création/division de circonscriptions
Sun Hao 孫皓	Souverain du Wu	265	Création/division de circonscriptions
Wu Gang 吳綱	Descendant de Wu	IIIe siècle	Évocation de son aïeul

	Rui et Général		
Tao Kan 陶侃	Général et aïeul de Tao Qian	IIIe-IVe siècle	Temple funéraire
Jin Huaidi 晉懷帝	Empereur Huai des Jin	307	Création/division de circonscriptions
Xu Jian 徐儉	Gouverneur de Lingling	IVe siècle ?	Érection de stèle commémorative
He Chengtian 何承天	Gouverneur (de Hengyang ?)	Ve siècle	Modification de circonscription

Quelles qu'en soient les raisons, les deux époques précitées se détachent très clairement à la vue de ce tableau : la haute Antiquité des souverains mythiques et des héros culturels d'une part, et la Chine impériale des empereurs et rois Han de l'autre. Si la première époque est difficile à dater, elle renvoie à un ensemble idéel possédant des correspondances très concrètes dans l'esprit de l'auteur et du lectorat visé : succession méritoire du pouvoir et régulation des eaux permettant la mise en culture des terres. Qui plus est, cette mémoire de l'action imprime son souvenir dans le sol, à travers les lieux d'inhumation dont Li Daoyuan propose la liste. Après ce premier âge d'or, le temps des Han constitue l'époque à laquelle il est fait le plus référence. Pratiquement la moitié des personnages liés à la rivière Xiang 湘 furent actifs sous les deux dynasties Han. Les textes utilisés par Li Daoyuan sont des textes d'histoire et de géographie (et quelques classiques) dont les dates de composition reflètent un équilibre plus prononcé, entre époques préimpériale, Han et siècles de division[1]. En revanche, nombre de textes postérieurs aux Han sont cités dans le *Shuijing zhu* pour apporter des précisions (administratives ou anecdotiques, cela importe finalement peu) sur la période des Han, qui concentre l'intérêt principal de Li Daoyuan. En concédant donc une portée mémorielle à son travail de géographe, comment expliquer que l'auteur privilégie ces périodes-ci ? Nous l'avons vu, il évoque peu sa propre époque, mais cela n'implique pas qu'il ne s'y intéresse pas. Les références aux événements, aux hommes et aux textes d'un passé tantôt légendaire tantôt historique, sont autant la mémoire de l'Empire (vu comme un état d'idéal politique) et de ses symboles que le miroir de son propre temps[2]. Jusque dans le titre du grand œuvre de Sima Guang, le *Zizhi tongjian* 資治通鑑 (Miroir des âges pour aider à bien régner), le miroir est une notion fondamentale de l'historiographie chinoise, à l'aune de laquelle il est

[1] *Cf. supra* le tableau du chapitre V.2.3.

[2] « Le rôle de la géographie est de magnifier les héros mythiques, les lieux de leurs actions ou de leur naissance et de justifier les conquêtes du prince passées ou à venir » (Rémi Mathieu, *Étude sur la mythologie et l'ethnologie de la Chine ancienne : traduction annotée du* Shanhai jing, p. CIII).

possible d'analyser un texte comme le *Shuijing zhu*, composé, rappelons-le, au cours d'une période de fragmentation territoriale et politique. Le traitement systématique de l'ensemble du territoire, *a fortiori* du Jingzhou que Li Daoyuan ne connaît pas puisque la province appartient aux Liang lorsqu'il rédige son œuvre, confirme que la notation d'une Chine plus grande que celle dans laquelle il vécut montre son attachement à un Empire immuable possédant de vastes frontières. Il ne faudrait pas pour autant écarter totalement une autre possibilité. Son texte peut être interprété comme une tentative historiographique à l'avantage de la dynastie dont il dépend. Il engloberait alors des parties de l'écoumène chinois n'étant pas sous la férule effective de l'empire des Wei du Nord. Dans tous les cas, la mémoire est ancrée dans le lieu, et c'est cette opération qui permet d'établir un pont avec l'âge d'or, et en particulier avec Yu le Grand.

Après avoir analysé l'impact historique du *Yu gong* dans la construction de l'espace géographique, il est temps d'aborder l'importance de la figure de Yu le Grand dans ces mêmes récits. Hormis les références au *Yu gong*, différents types d'événements marquent les étapes variées par lesquelles la geste de Yu le Grand, et de ses disciples, descendants et souverains qui se réclament de lui, s'inscrit dans le paysage du Jingzhou. Elle constitue un puissant point d'ancrage mémoriel. La régulation légendaire et proverbiale des eaux par Yu le Grand a acquis une dimension qui situe clairement dans le temps et dans l'espace l'événement qui lui est lié, ici un sacrifice à base de sang de cheval[1]. Outre le contrôle des eaux, son action s'affirme par les ouvertures et percements qu'il accomplit, notamment au niveau des Trois gorges. Ses travaux se réalisent donc par l'ouverture d'une gorge[2], ou la construction d'un canal, que rapporte Li Daoyuan, citant le *Jiang fu* de Guo Pu (ici nommé par son prénom social) : « Cette gorge date fort probablement des temps qui virent Yu effectuer ses travaux d'aménagements hydrauliques visant à draguer le cours du Fleuve. La gorge Badong dont parle Guo Jingchun est le résultat de la construction du canal par [Yu], le souverain des Xia » (其峽，蓋自昔禹鑿以通江，郭景純所謂巴東之峽，夏后疏鑿者)[3]. La rencontre entre Yu et le dragon jaune est l'occasion de rappeler son action civilisatrice ainsi que son attitude de sage en toute circonstance. Face au danger, celui-ci s'en remet au mandat du Ciel, et les dragons se dissipent aussi soudainement qu'ils étaient apparus :

[1] *Shuijing zhu shu*, 38.3138, et Annexe 3.29.
[2] *Shuijing zhu shu*, 34.2845.
[3] *Shuijing zhu shu*, 33.2820.

> Le grand Fleuve continue vers l'est, et à gauche atteint la bouche de la rivière Houtai (terrasse-du-marquis), qui constitue un bras mort. À sa droite le grand Fleuve atteint la bouche de la rivière Longxue (grotte-du-dragon). Sur sa droite, elle tourbillonne et devient un autre bras mort. Au nord [de cette bouche] se situe l'île Hu (tigre). Au nord de l'île il y a un lieu-dit, Longchao (nid-du-dragon). Jadis, lorsque Yu traversa le Fleuve vers le Sud en cet endroit, deux dragons jaunes apparurent de chaque côté du navire, et les marins en blêmirent de peur. Souriant, Yu dit : « J'ai obtenu mon mandat du Ciel, et je m'échine à cultiver les hommes. Chercher à survivre est dans l'ordre des choses, et la mort dépend de notre destin[1]. Pourquoi alors avoir peur d'un dragon ? » Alors les deux dragons se calmèrent, frétillèrent et disparurent. C'est la raison pour laquelle la rivière comme l'endroit portent des noms faisant référence aux dragons.
>
> 大江又東，左得侯臺水口，江浦也．大江右得龍穴水口，江浦右迤也．北對虎洲．又洲北有龍巢，地名也．昔禹南濟江，黃龍夾舟，舟人五色無主．禹笑曰吾受命于天，竭力養民．生，性也，死，命也，何憂龍哉？于是二龍弭鱗掉尾而去焉，故水地取名矣．[2]

Cet événement qui se serait déroulé au niveau de la ville de Jingzhou joue un rôle exemplaire, non seulement en rapport avec le lieu en question, mais aussi avec deux autres épisodes se déroulant ailleurs, et que Li Daoyuan relate à la suite de celui-ci. Il crée ainsi un rapport de filiation entre un héros, Yu le Grand, et un futur monarque, l'empereur Wen 文 (407-453) des Liu Song. Le premier épisode est le suivant : les habitants de l'île Yangzi 楊子 souffraient de la présence de deux dragons d'eau tueurs. Ceux-ci furent décapités par le valeureux Ci Fei 伾飛 du Chu, lorsqu'il franchit le fleuve Bleu en cet endroit. Ci Fei les décapita grâce à son épée précieuse obtenue au Wu, et son roi lui offrit une tablette de jade à son retour. La confrontation de Yu le Grand comme le combat de Ci Fei sont tous deux tirés du *Lü shi Chunqiu*, et prennent une valeur auspicieuse pour les monarques postérieurs qui sont mis en présence de dragons[3].

Le second épisode met ainsi en scène l'empereur Wen des Song lors de son passage à Jiangling. Cet événement est l'occasion pour ce dernier de modifier le nom du lieu car sa voiture impériale s'y est arrêtée. Il est surtout intéressant pour sa confrontation avec un dragon, cette fois de couleur noire. Si sa couleur diffère, l'intertextualité et la proximité, dans la description physique fournie, avec l'épisode de Yu le Grand, sont mises en évidence par Li Daoyuan :

> La deuxième année de l'ère Jingping des Song (424), on accueillit l'empereur Wen à Jiangling. C'est [à la bouche Jiabu (ministère des armées)] que la voiture impériale stationna. Voilà pourquoi ce lieu fut nommé ainsi. La voiture de l'empereur Wen partit de Jiangling, et lorsqu'elle arriva en cet endroit, un dragon

[1] Litt. « Elle relève du mandat [céleste]. »
[2] *Shuijing zhu shu*, 35.2877.
[3] *Lü shi Chunqiu jiaoshi*, 20.1346, *Shuijing zhu shu*, 35.2878.

> noir [1] bondissant apparut et souleva l'embarcation dans laquelle se trouvait l'empereur. La cour qui l'accompagnait en blêmit de peur. Alors l'empereur s'adressa à Wang Tanshou[2], son secrétaire général, en ces termes : « Si c'est ainsi que Yu des Xia a reçu son mandat du Ciel, de quelle vertu puis-je me prévaloir ? » C'est là l'origine de l'appellation de Longxue.
>
> 宋景平二年，迎文帝于江陵，法駕頓此，因以為名．文帝車駕發江陵，至此黑龍躍出，負帝所乘舟，左右失色．上謂長史王曇首曰乃夏禹所以受天命矣，我何德以堪之．故有龍穴之名焉．[3]

Enfin, la vertu de Yu le Grand se propage dans la personne de ses ministres loyaux. Ainsi de Meng Tu, qui habite le mont Wu 巫, d'où il administre la région de Ba 巴 avec vertu :

> [Le mont Wu] est le territoire du divin Meng Tu. Il est écrit dans le *Livre des monts et des mers* : « Meng Tu, le ministre de Qi, souverain des Xia [et fils de Yu le Grand], exerça la justice divine au Ba. Les gens de Ba se rendaient chez lui pour lui soumettre leurs plaintes. Il n'arrêtait que ceux dont les vêtements étaient tâchés de sang, et il accordait de l'importance à la vie. Il habitait dans la montagne, à l'ouest du mont Dan (vermillon). »
>
> 神孟涂所處．山海經曰夏后啟之臣孟涂，是司神于巴．巴人訟於孟涂之所，其衣有血者執之．是請生居山上，在丹山西．[4]

VI.4.2. Noyades de femmes pieuses et de lettrés infortunés

Le nombre conséquent de noyades rapportées dans le *Shuijing zhu* indique que ce thème y est d'une importance fondamentale. Fonctionnaires loyaux, lettrés trahis, esprits brillants à l'hybris débordante, jeunes gens et veuves éplorées, ils se trouvent les victimes d'injustice, de circonstances qui leur échappent, et souffrent de fidélité aveugle ou de piété filiale poussée à l'extrême. Si les causes s'avèrent multiples, elles préfigurent souvent la transformation de ces personnages en divinités fluviales qui modifient la manière dont le lieu est perçu. Ces morts déclenchent l'apparition de déités et de cultes afférents qui ont donc un impact certain sur la destinée d'un lieu. Celui-ci devient souvent un lieu propice, notamment lorsqu'il s'agit de commémorer des parangons de la piété filiale ou les origines de nouvelles traditions populaires. Contrairement aux récits fondateurs et mythiques de Yu le Grand et des cultes liés aux déités locales, le thème de la noyade s'incarne dans une temporalité bien plus réduite. Parmi les neuf occurrences de noyades

[1] L'épisode du dragon noir est notamment relaté ailleurs. Voir *Nan shi*, 2.37.
[2] Wang Tanshou 王曇首 (394-430) était un membre du clan des Wang de Langye. Voir sa biographie : *Song shu*, 63.1678-1680.
[3] *Shuijing zhu shu*, 35.2888-2889.
[4] *Shuijing zhu shu*, 34.2832. Voir également *Shanhai jing jiaozhu*, 5.277, et la traduction de Rémi Mathieu, *Étude sur la mythologie et l'ethnologie de la Chine ancienne : traduction annotée du* Shanhai jing, p. 455.

qui sont évoquées ici, six renvoient à des cas datables des Han, et les autres à des périodes antérieures. Après les stèles et les tombes, ces proportions sont un signe supplémentaire que ces périodes constituent de constantes références aux yeux de Li Daoyuan. Commençons par ce passage, vraisemblablement tiré du *Huayang guo zhi* auquel Li Daoyuan ne fait pas référence[1] :

> Le Fleuve coule au nord-est et borde le district de Pi, dont l'un des habitants était le dénommé Yao Jing[2]. Celui-ci fut tué lors d'une révolte de barbares, qui capturèrent ses deux filles. Elles apparurent en rêve à leur frère aîné et lui indiquèrent qu'elles se jetteraient dans le Fleuve le lendemain. Il lui suffirait de guetter jusqu'au jour suivant pour voir leurs cadavres apparaître. Il en fut effectivement comme annoncé dans le rêve. [Le jour venu] il trouva dans le Fleuve les cadavres des jeunes filles. On annonça cette étrange histoire dans tous les districts de la commanderie.
>
> 江水又東北逕郫縣下，縣民有姚精者，為叛夷所殺，掠其二女．二女見夢其兄，當以明日自沈江中，喪後日當至，可伺候之，果如所夢，得二女之屍於水，郡縣表異焉．[3]

L'exemple précédent nous présente le chef d'un village du district de Guangruo 廣柔 (Sichuan), qui se serait fait tuer par des Qiang 羌. Ses filles, nous indique le texte de Chang Qu 常璩 (*fl.* IV^e^ siècle), plutôt que de subir le déshonneur d'un mariage avec des barbares, préfèrent mourir. Leur portrait orne le siège de l'administration locale, le *yamen* 衙門. Une autre noyade féminine, à laquelle est corrélé un prodige, concerne l'épouse d'un homme (un barbare ?) de Bodao 焚道. Elle se sacrifie pour sauver son mari :

> Il est écrit dans les *Biographies des anciens de la région de Yi*[4] : « L'épouse de Zhang Zhen était une femme du clan Huang et avait pour prénom Bo. L'embarcation de [Zhang] Zhen chavira et sombra, et l'on chercha son corps en vain. Bo vint sur la grève où l'accident avait eu lieu, et regardant le ciel, elle émit un profond soupir, puis se jeta à l'eau et s'enfonça dans les profondeurs. Quatorze jours plus tard, Bo réapparut, tenant la main de Zhen, et nagea jusqu'à la rive. Cela fit dire à leurs contemporains que Zhang Bo était à Bodao ce que [Guang] Luo, [la fille de Monsieur] Xian, était au [district de] Fu. »
>
> 益部耆舊傳曰張真妻，黃氏女也，名帛．真乘船覆沒，求尸不得．帛至沒處灘頭，仰天而歎，遂自沈淵．積十四日，帛持真手于灘下出．時人為說曰符有先絡，焚道有張帛者也．[5]

---

[1] *Huayang guo zhi jiaobu tuzhu*, 10.

[2] Son véritable nom serait Yao Chao 姚超.

[3] *Shuijing zhu shu*, 33.2746.

[4] Écrit en quatorze *juan* par Chen Shou 陳壽 (233-297) selon le traité bibliographique du *Jiu Tang shu*, 46.2001. Voir aussi Damien Chaussende, *Des Trois royaumes aux Jin. Légitimation du pouvoir impérial en Chine au III^e^ siècle*, p. 60.

[5] *Shuijing zhu shu*, 33.2776, et *Huayang guo zhi jiaobu tuzhu*, 10.

Luo 絡, la fille de monsieur Xian 先, est l'enfant d'un fonctionnaire du Sichuan, dont les aventures tragiques sont évoquées quelques paragraphes plus loin. Il est question d'une double noyade, celle de son père fonctionnaire, suivie de celle de sa pieuse fille, Luo, qui réapparaît plus tard dans le récit de la fable. Outre la transmission dans le temps du récit mémorable de cet événement extraordinaire, il est gravé dans l'espace par l'érection d'un monument glorifiant la piété filiale :

> Le douzième mois de la première année de l'ère Yongjian (126), Zhao Zhi, le fonctionnaire en charge du district, envoya son subordonné Xian Nihe à la commanderie de Ba. Ce dernier périt noyé à la berge Chengduan. Son fils [Xian] Xian ne parvint pas à récupérer son corps. Sa fille [Xian] Luo, âgée de ving-six ans, avait deux enfants qui n'avaient pas encore atteint leur sixième année. Au quinzième jour du deuxième mois de la deuxième année, on n'avait toujours pas retrouvé le corps de Xian Nihe. Sa fille s'embarqua sur un esquif et alla au point où son père avait disparu. Elle pleura, se lamenta et se jeta dans les profondeurs. Apparaissant en rêve à son frère, elle lui dit : « Dans vingt et un jours, je réapparaîtrai avec notre père. » Au jour dit, le père et la fille apparurent, flottant à la surface du fleuve. [Les autorités du] district et de la commanderie ordonnèrent l'érection d'une stèle à la gloire de cet exemple de piété filiale.
>
> 縣長趙祉遣吏先尼和，以永建元年十二月，詣巴郡．沒死成湍灘，子賢求喪不得．女絡，年二十五歲，有二子，五歲以還．至二年二月十五日，尚不得喪，絡乃乘小船，至父沒處，哀哭自沈．見夢告賢曰：至二十一日，與父俱出．至日，父子果浮出江上．郡、縣上言，為之立碑，以旌孝誠也．[1]

Jiang Shi 姜詩 (*zi* Shiyou 士遊), qui vécut au début des Han de l'Est, fut loué, d'après la biographie du *Hou Han shu* consacrée à son épouse, pour sa piété filiale et son incorruptibilité. Il administra son district avec probité, s'attirant l'admiration de tous[2]. En faisant mourir accidentellement le fils de Jiang Shi qui souhaitait puiser de l'eau pour abreuver sa grand-mère, la version du *Shuijing zhu* diffère légèrement, et présente un terrain tragique et donc propice à l'expression de la piété filiale. Ne voulant accabler la mère de Jiang Shi, la femme de ce dernier maintient les apparences. Cette forme de piété émeut le Ciel, qui en retour fertilise le lieu et provisionne la mère de Jiang Shi de ses mets favoris :

> Au district [de Luo 洛] se trouve le canton de Shen, à sept *li* du Fleuve. C'est là qu'habitait Jiang Shiyou, un homme d'une grande piété filiale. Sa mère aimait boire l'eau du Fleuve et [manger] du hachis de poisson cru[3]. Très souvent [Jiang Shi] remontait le courant au chant du coq pour puiser de l'eau. Lorsqu'un jour son

[1] *Shuijing zhu shu*, 33.2789.

[2] *Hou Han shu*, 84.2783-2784. Elle est incluse dans les « biographies des femmes illustres » (*lienü zhuan* 列女傳).

[3] Sur cette anecdote et les vertus du poisson cru, voir Catherine Despeux, « Le Dévoreur dévoré. De l'émincé de poisson cru, de ses délices et de ses méfaits », p. 91.

fils Zuo vint puiser de l'eau, il perdit pied et se noya. Craignant que la mère de son mari ne l'apprenne, la femme [de Jiang Shi] dit à sa belle-mère qu'il était parti poursuivre ses études. Tous les ans, été comme hiver, elle lui cousait des vêtements, qu'elle allait ensuite jeter dans le fleuve. Cette piété inconditionnelle finit par émouvoir le Ciel, qui fit jaillir, à côté de leur demeure, une source à l'eau aussi douce que celle du fleuve. [Jiang] Shi possédait un champ situé sur un terrain salin de piètre qualité en bordure du fleuve, mais comme il était irrigué par la source, le champ finit par devenir fertile. En outre, deux carpes jaillissaient tous les jours de la source, assurant l'alimentation de la maisonnée. On peut donc bien dire que la piété filiale naît au plus profond du cœur, et laisse un modèle de bonté et de vertu éternel.

縣有沈鄉，去江七里，姜士遊之所居．詩至孝，母好飲江水，嗜魚膾，常以雞鳴溯流汲江．子坐取水溺死，婦恐姑知，稱託遊學，冬夏衣服，實投江流．于是至孝上通，涌泉出其舍側，而有江之甘焉．詩有田濱江澤鹵，泉流所溉，盡為沃野．又涌泉之中，旦旦常出鯉魚一雙以膳焉，可謂孝悌發于方寸，徽美著于無窮者也．[1]

L'extrait suivant relate une noyade provoquée suite à une accusation d'impiété filiale, ou plutôt de piété filiale insuffisante. Li Daoyuan transmet une anecdote rapportée à l'origine dans un ouvrage perdu de Yang Xiong 揚雄 (53 av. J.-C.-18) et consacré à l'apprentissage de la cithare (*qin* 琴), le *Qin qingying* 琴清英 (Essence du Qin). Militaire, poète, philosophe et grand ministre du roi Xuan 宣 des Zhou, le père de Boqi 伯奇 était originaire du Hubei. Il est passé à la postérité comme l'un des compilateurs du *Shijing*. Boqi composa un célèbre *yuefu* 樂府 pour *qin*, le « Lüshuang cao » 履霜操 (« Air des pas glacés »). Il écrivit cet air après avoir été injustement banni par sa belle-mère. Il décrit la manière dont il s'habillait de lotus et se nourrissait de graines de bouleaux, et comment il marchait pieds nus dans la neige le matin. Blessé, il prit un *qin*, et composa cet air. Une fois l'air achevé, il se jeta dans les eaux du fleuve. Après sa mort, son air fut transmis par un immortel, puis par des marins jusqu'à son père, qui en tira une pièce célèbre. Ces processus miraculeux favorisent le souvenir. C'est de cette manière que se constitue et se construit un lieu de mémoire, par la superposition de strates mémorielles que sont le tragique du destin, la rencontre avec un immortel, et la transmission en plusieurs temps qui en quelque sorte « immortalise » elle-même l'événement :

Yang Xiong écrivit dans l'*Essence du Qin* : « Boqi, le fils de Yin Jifu, faisait montre d'une grande piété filiale, mais après que sa belle-mère l'eut injustement accusé, il se jeta dans les eaux du fleuve, élégamment vêtu de mousse et ceint d'algues[2]. Il aperçut alors en rêve un immortel des eaux qui lui donna un élixir merveilleux. Se remémorant ses parents, il songea à les aider en leur donnant cette panacée, et se mit à chanter une complainte intensément. Des marins l'entendirent et commencèrent à l'apprendre. Entendant le chant des marins, Jifu nota une grande

[1] *Shuijing zhu shu*, 33.2781-2782.

[2] Les algues (*zao* 藻) désignent également l'élégance littéraire.

ressemblance avec les vers de Boqi, et il prit sa cithare pour composer l'air sur le mode de Zi'an. »

楊雄琴清英曰尹吉甫子伯奇至孝，後母譖之，自投江中．衣苔帶藻，忽夢見水仙，賜其美藥，思惟養親，揚聲悲歌．船人聞之而學之．吉甫聞船人之聲，疑似伯奇，援琴作子安之操．[1]

Il nous faut citer un autre exemple de suicide, celui d'une épouse fidèle, qui guette en vain le retour de son mari depuis la montagne et finit par se jeter dans le vide, afin de le suivre dans la mort. Son geste afflige la nature environnante, si bien que ce lieu devient un espace sacré pour les veuves et que la montagne est nommée en son honneur « Guet-de-la-femme » :

Au nord-est de la muraille se trouve l'Observatoire. C'est un lieu particulièrement élevé, bordé en contrebas par le fleuve Qing[2]. C'est un site de villégiature particulièrement réputé. Au nord du district se dresse le mont Nüguan (guet-de-la-femme) : sa position est éminente, de tous côtés l'œil embrasse un horizon grandiose et infini. Les anciens disaient : « Jadis, une épouse pleurait son mari parti qui avait été nommé en poste au Shu. À maintes reprises, il retardait son retour prévu à l'automne[3]. Elle escalada cette montagne pour regarder au plus loin que portait son regard, puis, le cœur lourd de peine, elle se donna la mort. Les arbres de la montagne se flétrirent, et la montagne se dénuda. Les villageois portèrent le deuil de sa disparition, et appelèrent cette montagne Nüguan. » [L'épouse] fut enterrée au sommet de la montagne, et de nos jours les veuves y sont encore inhumées.

城東北有望堂，地特峻，下臨清江，遊矚之名處也．縣北有女觀山，厥處高顯，回眺極目．古老傳言，昔有思婦，夫官于蜀，屢愆秋期．登此山絕望，憂感而死，山木枯悴，鞠為童枯．鄉人哀之，因名此山為女觀焉．葬之山頂，今孤墳尚存矣．[4]

Les cas précédents ont démontré que les gens du commun pouvaient connaître un destin différent, pour peu que leurs actes fussent empreints de piété. Les infortunes des poètes et des lettrés ont également une portée édificatrice, par les traditions qu'elles ont fondées, ou par leur postérité littéraire. Cet héritage est d'autant plus palpable lorsque nous les abordons dans un ordre antéchronologique. La célèbre noyade de Mi Heng 禰衡 (173-198), qui eut lieu sous les Han, est ainsi évoquée dans le *Shuijing zhu* :

C'est aussi ici que Mi Heng rencontra la mort. [Mi] Heng était un arrogant qui s'appuyait exagérément sur ses talents et faisait fi des conventions sociales. Il ne respecta pas les normes durant une époque chaotique. Ne pouvant préserver son intégrité physique, il connut une mort malencontreuse. On peut dire que c'est une profonde infortune !

---

[1] *Shuijing zhu shu*, 33.2786.

[2] C'est-à-dire la rivière Yi 夷.

[3] Désigne le temps des retrouvailles entre un mari et une femme, après une longue séparation. La première occurrence se trouve dans le *Shijing* : voir *Mao shi zhengyi*, 3-3.134-1.

[4] *Shuijing zhu shu*, 34.2851-2852.

禰衡亦遇害于此．衡恃才倜儻，肆狂狷于無妄之世，保身不足，遇非其死，可謂咎悔之深矣．[1]

Mort à 25 ans, il fut un lettré brillant mais au comportement erratique, et fut condamné à mort par Huang Zu 黄祖, alors gouverneur de Jiangxia, après que ce dernier fut publiquement insulté et humilié. Regrettant sa décision, Huang Zu l'enterra à nouveau avec les honneurs au niveau de l'enceinte Queyue 卻月. Cette mort tragique est pour Li Daoyuan prétexte à porter un jugement moral sur la démesure dont peuvent faire preuve certains lettrés.

En continuant de remonter dans le temps, et avant d'aborder la figure de Qu Yuan, un autre poète noyé mérite mention. Il s'agit de Wang Yanshou 王延壽. Son père, le lettré Wang Yi 王逸 (89-158), commenta justement le *Chu ci* 楚辭 (Élégies de Chu) et plusieurs poèmes des Han, et l'emmena avec lui au cours de ses missions. C'est Wang Yanshou, nommé par son *zi*, qui retient ici l'attention de Li Daoyuan : « Jadis, Wang Zishan possédait un talent extraordinaire. Il fit un cauchemar à l'âge de vingt et un ans et composa le *fu* du rêve. À vingt-deux ans, il mourut noyé dans la Xiang. C'est de cette rivière dont il est question » (昔王子山有異才，年二十而得惡夢，作《夢賦》．二十一溺死于湘浦，即斯川矣)[2]. À l'exception du cours d'eau qui diffère, l'itération de la fin tragique, entre deux poètes provenant d'une même région, liés par le talent et une œuvre que l'un a composée et que l'autre a commentée, est frappante. Qu Yuan, donc, prince des poètes, fut illustre aussi bien pour le tragique de son œuvre que pour celui de sa vie. Li Daoyuan ne s'étend pourtant pas sur la vie du poète. Il mentionne en revanche Sima Qian et Jia Yi, ainsi que le temple et la stèle dédiés à Qu Yuan. Le destin de Jia Yi a souvent été rapproché de celui de Qu Yuan, pour les jalousies dont il fut l'objet et sa mort prématurée. C'est en traversant la Xiang en route vers son exil auprès du roi de Changsha qu'il composa justement un *fu* sur Qu Yuan (« En songeant tristement à Qu Yuan », *Diao Qu Yuan* 弔屈原). En se concentrant plutôt sur la postérité de ce dernier auprès d'autres hommes éminents et sur les manifestations topographiques de son souvenir, il privilégie deux manières différentes d'ancrer cet événement, dans l'espace textuel et physique :

[1] *Shuijing zhu shu*, 35.2898.
[2] *Shuijing zhu shu*, 38.3153, et Annexe 3.58. Voir également Timothy Wai Keung Chan, *Considering the End : Mortality in Early Medieval Chinese Poetic Representation*, p. 4.

La rivière Mi s'écoule à l'ouest et traverse le mont Yusi (coffre-pour-le-jade). Luo Han écrit dans le *Récit de Xiangzhong* que « le mont Yusi se dresse à l'est du gouffre Qu. Ce serait, selon les dernières paroles d'un maître du Dao, une terre bénie[1] ». [Le mont Yusi] est également dénommé mont Dijiao (des-origines). La rivière Mi coule à nouveau vers l'ouest jusqu'au gouffre Qu, aussi nommé gouffre Miluo. Nostalgique [du pays] de Sha[2], Qu Yuan y sombra, ce qui explique que le gouffre fut nommé du nom de Qu [Yuan]. Naguère Jia Yi et l'historien [Sima] Qian sont passés en cet endroit. Ils interrompirent le mouvement de leurs rames au milieu des vagues du fleuve, et abandonnèrent leurs lettres de condoléances au gouffre. Au nord du gouffre se trouve le temple de Qu Yuan, devant lequel se dresse une stèle. Il existe encore une autre stèle, conservée dans le temple de [Qu] Yuan, et intitulée « stèle de Cheng Jian, gouverneur de [la commanderie de] Nan sous les Han ».

汨水又西，逕玉笥山．羅含《湘中記》云：屈潭之左，有玉笥山，道士遺言，此福地也．一曰地腳山．汨水又西爲屈潭，即汨羅淵也，屈原懷沙自沈于此，故淵潭以屈爲名．昔賈誼、史遷皆嘗逕此，弭楫江波，投弔于淵．淵北有屈原廟，廟前有碑．又有《漢南太守程堅碑》，寄在原廟．[3]

Les noyades apparaissent corrélées aux excès de piété et de talent. Elles concernent d'une part les inconnus vertueux dont la mémoire se transmet par les conséquences miraculeuses de leurs actes, et de l'autre, des lettrés dont la puissance et le débordement de capacités poussent à la perte. Les actions humaines maillent ainsi l'espace de leurs conséquences parfois surnaturelles. Le sous-chapitre suivant poursuit l'exploration des liens entre les hommes et les divinités à travers l'ancrage local de ces dernières.

VI.4.3. Divinités et cultes locaux

Les divinités et les cultes liés aux récits fondateurs sont souvent rattachés à des événements et encore plus à des lieux[4]. Les déités apparaissent sous des formes animales ou anthropomorphes (voire hybrides) et, de par leur positionnement au sein d'une montagne ou au milieu d'une rivière, envoient des signes annonciateurs, fastes ou néfastes. Nous connaissons notamment l'exemple d'une divinité de bronze située au milieu d'un étang aux alentours du district de Chong'an 重安 (Hunan) qui, lorsqu'elle se manifeste, modifie la teneur des eaux et les rend toxiques[5]. Les pouvoirs miraculeux de ces divinités

[1] Dans le vocabulaire taoïste, le séjour des Immortels, pendant des « grottes-ciel » (*dongtian* 洞天).
[2] Du titre de l'une des « neuf déclarations » (*jiu zhang* 九章), répertoriées dans le *Chu ci*.
[3] *Shuijing zhu shu*, 38.3155, et Annexe 3.63.
[4] Le *Shuijing zhu* contient de nombrux cas d'hagiotoponymes, lorsque des noms de saints, ou de personnes qui y accèdent par ce truchement, sont utilisés comme toponymes : ainsi d'une source pure au district de Wu 巫, la Sheng (Sainte) également appelée source Confucius (*Shuijing zhu shu*, 34.2830).
[5] *Shuijing zhu shu*, 38.3134, et Annexe 3.22.

peuvent entraver ou bien favoriser le passage des embarcations, des hommes et des produits, permettre ou interdire l'irrigation des plaines avoisinantes. On leur voue donc un culte, on leur fait des offrandes, mais on peut aussi en avoir peur[1]. Elles sont liées de manière générale aux éléments naturels, et principalement aux cours d'eau et aux montagnes.

Les deux premiers exemples, forts différents, ont pour point commun de renvoyer à des déités ou des créatures surnaturelles féminines. Les premières citées sont extrêmement célèbres et évoquées dans de nombreux récits : ce sont les dames de la Xiang. Selon la légende relatée par Liu Xiang 劉向 (77-6 av. J.-C.) dans le *Lienü zhuan* 列女傳 (Biographies de femmes exemplaires), Ehuang 娥皇 et Nüying 女英, étaient les première et seconde filles de Yao 堯 et les épouses de Shun. Elles seraient devenues les divinités de la Xiang à leur mort :

> La rivière Xiang traverse au nord le relais Huangling par l'ouest, et sur sa rive droite rejoint la bouche de la rivière Huangling, dont le cours supérieur reçoit les eaux du Grand lac. La rivière Hu s'écoule vers l'ouest, franchit le temple Erfei (des-deux-épouses) par le sud, que l'on appelle communément temple Huangling. Il est dit que les épouses du grand Shun, l'ayant suivi lors de sa tournée d'inspection, se seraient noyées dans la rivière Xiang. Leur esprit aurait erré[2] jusque dans les abîmes du lac Dongting, allant et venant depuis les eaux profondes et limpides de la Xiang jusqu'à la surface. *Xiao* signifie que les eaux d'une rivière sont profondes et limpides. Il est écrit dans le *Récit de Xiangzhong* : « La rivière Xiang est si pure qu'il est possible de voir à travers ses eaux jusqu'à cinq ou six *zhang* de profondeur. Lorsque l'on observe les pierres du lit de la rivière, elles ressemblent aux dés d'un jeu de hasard[3], et leurs couleurs sont vives et perceptibles. Le sable est blanc comme givre et neige, et les rives rouges comme les nuages colorés de l'aurore. Voilà ce qu'il faut comprendre dans le sens donné à l'expression 'Xiang aux eaux profondes et limpides', et c'est pour cela que les gens ont érigé un temple [en l'honneur des deux épouses] au bord de la rivière. Liu Biao, gouverneur du Jingzhou, sculpta une pierre dont il fit une stèle, qu'il érigea dans le temple, afin de garantir la transmission inaltérable de leur renom. »
>
> 湘水又北逕黃陵亭西，右合黃陵水口，其水上承大湖，湖水西流，逕二妃廟南，世謂之黃陵廟也．言大舜之陟方也，二妃從征，溺于湘江．神遊洞庭之淵，出入瀟湘之浦．瀟者，水清深也．《湘中記》曰：湘川清照五六丈，下見底石，如樗蒲矣，五色鮮明，白沙如霜雪，赤岸若朝霞，是納瀟湘之名矣，故民爲立祠于水側焉．荊州牧劉表刊石立碑，樹之于廟，以旌不朽之傳矣．[4]

[1] Miyakawa Hisayuki, « Local Cults around Mount Lu at the Time of Sun En's Rebellion », p. 87-88.
[2] Expression figée renvoyant aux randonnées extatiques taoïstes, aux transports de l'esprit.
[3] Littéralement le « Shupu » 樗蒲, soit un ancien jeu de hasard, où l'on jetait cinq tablettes ayant une face blanche et une face noire.
[4] *Shuijing zhu shu*, 38.3151-3153, et Annexe 3.56-57. Rémi Mathieu traduit des passages relatifs aux dames de la Xiang dans d'autres textes (*Anthologie des mythes et légendes de la Chine ancienne*, p. 179-180).

Li Daoyuan emprunte au *Lienü zhuan* le récit connu des origines de leur divinisation. Il lui ajoute une glose tirée du *Xiangzhong ji* 湘中記 (Récit de Xiangzhong), source locale s'il en est, afin d'expliciter non pas un aspect de leur culte, mais le lien de causalité qui existe entre la qualité des eaux et l'origine du culte aux dames, matérialisé par l'érection d'un temple. Que ce soit à l'échelle populaire ou gouvernementale (à travers la stèle érigée à la demande de Liu Biao), les raisons du culte aux épouses de Shun semblent à tout le moins autant dues à leur nature semi-divine qu'aux propriétés éminemment propitiatoires de l'espace choisi pour les accueillir.

Parmi les types de relations pouvant exister entre les humains et les divinités, l'extrait mettant en scène le *Fu de Gaotang* 高唐賦 du poète Song Yu 宋玉 (319-298 av. J.-C.) est intéressant pour comprendre l'aspect mis en avant par Li Daoyuan. Il cite quelques célèbres vers du prologue qui évoquent métaphoriquement une union sexuelle. Toutefois, il insiste sur l'identification de la dame, fille de Zhurong 祝融 (ou de Shennong 神農), et sur le fait qu'un temple qui lui était dédié y fut construit et nommé Zhaoyun 朝雲 (nuage-matinal) en hommage aux vers du *fu*[1]. Ce sont donc les aspects anthroponymiques et topographiques du *fu* qui intéressent l'auteur du *Shuijing zhu*.

Les femmes-oiseaux sont des figures féminines à l'origine présentes dans les royaumes étrangers qui se développent en Asie du Sud-Est et dans la littérature fantastique chinoise[2]. Ces êtres légendaires, apparaissent également à l'Est du Jingzhou. Elles sont un thème répandu dans le Sud, où pullulent les miasmes dont elles sont des agents de transports. Cet extrait du *Xuanzhong ji* 玄中記 (Récit du cœur du mystère) un ouvrage de miscellanées géographiques et étranges attribué à Guo Pu, a pour effet de caractériser la région décrite, en y rappelant les conditions de vie, qui sont propices aux maladies et à l'apparition d'êtres surnaturels :

> [La rivière Fu 富 (abondante)] sourd depuis le mont Qingpan du district de Yangxin, et traverse le district en direction du nord-ouest. Le district relevait auparavant de [la commanderie de] Yuzhang. On y trouve quantité de femmes-oiseaux. Il est dit dans le *Récit du cœur du mystère* : « À Yangxin, un homme trouva une femme-oiseau au bord de l'eau. Il la ramena chez lui et ils habitèrent ensemble. Ils eurent deux filles qui toutes deux furent affublées d'ailes et s'envolèrent. Les habitants de Yuzhang qui avait des enfants ne les autorisaient jamais à porter de vêtements à l'extérieur. On disait que si l'un de ces oiseaux venait à déposer de la

[1] *Shuijing zhu shu*, 34.2833, Yan Kejun, *Quan Shanggu Sandai Qin Han Sanguo Liuchao wen*, 16.73-74, et pour une traduction complète du *fu* de Gaotang en anglais, David Knechtges, *Wen xuan or Selections of Refined Literature. Vol. 3*, p. 325-339.

[2] *Cf.* l'article de Jean-Pierre Drège, « Des Têtes qui volent, un aspect du vampirisme sinoasiatique ».

poussière sur les vêtements d'un enfant, celui-ci tomberait malade. C'est pourquoi on les appelle également les belles-de-nuit volantes. »

水出陽新縣之青溢山，西北流逕陽新縣，故豫章之屬縣矣．地多女鳥．玄中記曰陽新男子，于水次得之，遂與共居，生二女，悉衣羽而去．豫章閒養兒，不露其衣，言是鳥落塵于兒衣中，則令兒病，故亦謂之夜飛遊女矣．[1]

L'imprécision temporelle des extraits précédents n'empêche pas la sécularisation des cultes et croyances dont il était question. À l'inverse, l'événement étrange qui suit se déroule pendant les mois troublés ayant suivi l'accession au pouvoir de l'empereur Ming 明 (439-466) des Liu Song. Shen Youzhi 沈攸之 († 478) avait, contrairement à d'autres généraux, gagné la confiance de l'empereur Ming. Il fut envoyé à Xunyang 尋陽 (Jiangxi) pour contenir la rébellion de Liu Zixun 劉子勛 (456-466). Une force d'opposition importante s'était rassemblée autour du très jeune prince de Jin'an 晉安 et gouverneur du Jiangzhou pour le porter au pouvoir à la place de l'empereur Ming. Shen Youzhi vainquit les forces de Liu Zixun, le décapita, puis ramena sa tête à la capitale. L'apparition inopinée d'un bel enfant, signe auspicieux et annonciateur d'une victoire pour Shen Youzhi face à Liu Zixun, est donc datable très précisément, ce qui permet d'accentuer l'impact qu'il a pu avoir sur la consolidation et le déroulement du règne de l'empereur Ming :

La première année de l'ère Taishi des Song (465), l'empereur Ming envoya Shen Youzhi à l'ouest pour attaquer [Liu] Zixun. Les soldats commencèrent à construire des palissades [avec les arbres] du mont Qinglin (forêt bleue). Un enfant d'une extrême beauté demanda aux assaillants : « Pourquoi utilisez-vous ces [arbres] ? » On lui répondit que c'était pour écraser la rébellion. L'enfant dit : « La paix s'établira au cours de la prochaine décade du mois. Il ne vous est donc pas nécessaire de couper plus de bois pour le compte de votre offensive. » Et soudainement il disparut d'entre les soldats. Voilà pourquoi cet endroit fut baptisé « Lac de la forêt bleue ».

宋太始元年，明帝遣沈攸之西伐子勛，伐柵青山，覩一童子甚麗，問伐者曰取此何為．答欲討賊．童子曰下旬當平，何勞伐此．在眾人之中，忽不復見．故謂之青林湖．[2]

Ces récits surnaturels, dont on ne trouve trace que dans le *Shuijing zhu*, possèdent une force évocatrice et confèrent une autorité certaine au texte. Les irruptions étranges qui mêlent dans le même texte datation précise (en nommant un ouvrage ou un événement) et fantasmagorie contribuent à représenter le lieu, qui se charge de mémoire.

[1] *Shuijing zhu shu*, 35.2925-2926.
[2] *Shuijing zhu shu*, 35.2928-2929.

Le récit mémoriel est dans ce cas à la fois auspicieux et politique, en ce qu'il marque un jalon historique pour les Liu Song.

Nous avons analysé précédemment la divinisation possible de certains humains aux prédispositions particulières. Penchons-nous désormais sur les relations qui unissent les hommes aux dieux. Nous allons voir comment ces derniers peuvent prendre le dessus sur les premiers, et comment les hommes parviennent à élaborer des stratégies qui les font triompher des divinités locales. Ces actions donnent parfois lieu à l'apparition de cultes commémoratifs. La puissance des déités transparaît en premier lieu. Ainsi de Wang Yang 王陽, originaire de Langye, qui est nommé inspecteur du Yizhou ; arrivé au mont Lai 崍, il bride sa monture face à la force supérieure du dieu de la montagne et au respect qu'il lui inspire[1]. Une intervention divine au district de Bodao est l'occasion de souligner la colère de la divinité locale et ses conséquences. Celle-ci « jeta de terribles maléfices au milieu du Fleuve : elle y éleva de périlleux précipices, qui empêchèrent de creuser la route plus avant » (神作大難江中，崖峻阻險不可穿鑿)[2]. Pour les humains, vaincre une divinité locale, c'est prendre son territoire. Li Daoyuan met en valeur les travaux hydrologiques de Li Bing, qui permirent notamment la construction du barrage de Dujiang 都江 (du-fleuve-de-la-capitale) sur la Min 汶. Survient alors une fameuse péripétie mettant en scène la confrontation entre Li Bing et le dieu du Fleuve. Ce dernier est vaincu par la ruse et l'impudence de Li Bing :

> Selon le *Compendium des us et coutumes*, le roi Zhao de Qin nomma Li Bing gouverneur de [la commanderie de] Shu. Ce dernier sépara les deux rivières de Chengdu, qui irriguèrent les champs sur dix mille *qing*. Tous les ans, le dieu du fleuve exigeait deux très jeunes filles en épousailles. [Li] Bing offrit ses propres filles en mariage au dieu, entra dans le temple [de la divinité] et proposa un verre d'alcool au dieu. [La surface du] verre de vin n'ayant pas tremblé, Bing reprocha [au dieu] cette offense dans un puissant cri, et s'en alla. Bien plus tard, deux bœufs combattaient sur les berges du fleuve. Peu de temps après, Bing s'en revint, couvert de sueur. Il s'adressa à un subordonné en ces termes : « J'ai besoin de votre aide, car j'ai jeté toutes mes fores dans la bataille. [Le bœuf] placé au sud et ceint d'un ruban d'un blanc immaculé me représente. » Le magistrat-assistant tua donc le bœuf situé au nord, et le dieu du Fleuve mourut instantanément. Les gens de Shu louèrent son courage et son audace, et tous les nouveaux-nés vigoureux et en bonne santé furent nommés Bing'er (enfants-de-Bing).
>
> 風俗通曰秦昭王使李冰為蜀守，開成都兩江，溉田萬頃．江神歲取童女二人為婦．冰以其女與神為婚，徑至神祠，勸神酒，酒杯恆澹澹，冰厲聲以責之，因忽不見．良久有兩牛鬬于江岸旁，有閒，冰還，流汗，謂官

[1] *Shuijing zhu shu*, 33.2739. Voir également *Han shu*, 76.3226.
[2] *Shuijing zhu shu*, 33.2775.

屬曰吾鬬大極，當相助也．南向腰中正白者，我綬也．主簿刺殺北面者，江神遂死．蜀人慕其氣決，凡壯健者，因名冰兒也．[1]

Par l'exemple vertueux de l'action que Li Bing incarne, il en vient à remplacer symboliquement la divinité fluviale, dont les exigences étaient visiblement immodérées. Quelles sont donc les autres stratégies employées par les hommes pour sinon dompter, du moins s'accommoder des déités et cultes locaux ? Il se trouve que les hommes l'emportent généralement par leur vertu, qui s'exprime à travers leur respect des rites, ou une piété filiale poussée à l'extrême. Ainsi, l'action rituelle et prophylactique d'un homme, Chen Chong 陳寵 († 106), parvient à apaiser un lieu possédé :

> Autrefois, durant les soirs sombres et pluvieux, on pouvait entendre des pleurs jusqu'au *yamen* situé au sud de l'enceinte du district de Luo. Cela durait depuis plusieurs dizaines d'années. Chen Chong, un homme originaire de la principauté de Pei, fut nommé gouverneur. Il estima que [ces pleurs] étaient dus au fait qu'un grand nombre de de personnes étaient mortes durant les périodes d'instabilité et que de nombreuses dépouilles n'avaient pas été enterrées. Il procéda donc à l'inhumation de tous les corps et les pleurs cessèrent.
>
> 先是洛縣城南，每陰雨常有哭聲，聞於府中．積數十年，沛國陳寵為守，以亂世多死亡，暴骸不葬故也，乃悉收葬之，哭聲遂絕．[2]

Li Daoyuan relève non seulement des pratiques rituelles et exorcistes, mais aussi des techniques chamaniques pour faire venir la pluie. Un passage décrit les actions des habitants des Trois gorges, qui cherchent à appeler la pluie en se manifestant auprès de la terre ou d'une déité fluviale :

> Sur la montagne située au bord de la rive nord [du Fleuve] il y a le gouffre Shen (divin). Il est dominé au nord par la falaise de Baiyan (sel-blanc), haute d'un millier de *zhang* et qui surplombe le gouffre habité par une divinité. Lorsque les gens du cru l'observaient, elle leur apparaissait dans son immensité et sa blancheur. C'est la raison pour laquelle ils le nommèrent ainsi. En période de sécheresse, on brûle des arbres sur la rive, on récupère ensuite les cendres que l'on jette dans le gouffre pour le contaminer, si bien qu'il se met ensuite rapidement à pleuvoir. Chang Qu écrivit : « Au district se trouve la divinité du fleuve, des marais et des monts. Si l'on frappe un tambour pour obtenir de la pluie par temps de sécheresse, le vœu se réalise, la pluie tombe opportunément. C'est ce qui est écrit dans la *Rhapsodie de la capitale du Shu* : « un coup de tambour et il pleut ».
>
> 北岸山上有神淵，淵北有白鹽崖，高可千餘丈，俯臨神淵．土人見其高白，故因名之．天旱，燃木岸上，推其灰燼，下穢淵中，尋即降雨．常璩曰縣有山澤水神，旱時鳴鼓請雨，則必應嘉澤．蜀都賦所謂應鳴鼓而興雨也．[3]

[1] *Shuijing zhu shu*, 33.2747-2749.
[2] *Shuijing zhu shu*, 33.2781.
[3] *Shuijing zhu shu*, 33.2819.

Les hommes peuvent donc devenir des dieux. De leur côté, il arrive aux déités de prendre la forme d'animaux, voire de se les approprier. Tout comme les anthroponymes, le zoomorphisme des lieux et les zoonymes ont une place de choix dans le *Shuijing zhu*, et notamment dans les descriptions des régions méridionales. Les dénominations sont fonction des événements certes, mais aussi de l'image renvoyée par les éléments du paysage, comme le montrent les exemples suivants : une gorge des alentours du district de Guixiang 歸鄉 a pour nom « Chien » (Gou 狗) ; un cerf s'étant rendu sur un pic inaccessible, ce dernier a été nommé Pic du-cerf-blanc (Bailu 白鹿) ; un peu plus à l'est se trouve le mont Croc-du-tigre (Huya 虎牙), car les pierres en auraient la forme[1]. Deux mystérieux bœufs de pierre (*shiniu* 石牛) empêchent les pêcheurs de profiter des eaux poissonneuses du cours moyen du fleuve Bleu. Selon les croyances des anciens, ils pouvaient, lorsqu'ils surgissaient, représenter un présage tantôt faste tantôt néfaste[2]. D'autres légendes ressortent ça et là, comme celle de la tortue transcendante, ou la légende du cheval blanc, qui, tentant d'échapper à des hommes, creusa une percée depuis Hanzhong et donna son nom à la grotte[3].

La plainte du gibbon, que l'on retrouve souvent, est l'un des nombreux *topoï* littéraires, évoquant le déchirement, la mélancolie, la réminiscence, et la nature éloignée, synonyme d'exil. Le cri – et la présence, ou l'absence – du gibbon comme de la canopée est un motif récurrent de l'élévation tant topographique (par les hauteurs montagnardes décrites) que spirituelle (par sa grâce, sa légèreté). Les descriptions littéraires des animaux, comme des macaques montagnards, renvoient à la propre hauteur des forêts évoquées, et participent de leur description :

> Wang Mang en changea le nom en chef-lieu de Bo. Dans la montagne on trouve de nombreux macaques, qui sont semblables à des singes, mais leurs pattes sont légèrement plus courtes. Ils aiment jouer sur les rochers dans la cime des arbres. Ils peuvent bondir sur cent *bu*, et parfois même jusqu'à trois cents *zhang*. Ils effectuent des roues et tournoient dans les airs avec aisance, et s'élèvent si haut dans les airs qu'ils donnent l'impression de voler.
>
> 王莽更曰焚治也．山多猶狖，似猴而短足，好遊巖樹，一騰百步，或三百丈，順往倒返，乘空若飛．[4]

À Xiling 西陵, « les feuilles des immenses arbres de la canopée luxuriante restent vertes même au plus profond de l'hiver ; le cri pur du gibbon résonne à travers les vallées

[1] *Shuijing zhu shu*, 34.2840, 34.2848-2849.
[2] *Shuijing zhu shu*, 34.2860.
[3] *Shuijing zhu shu*, 33.2803, 34.2848.
[4] *Shuijing zhu shu*, 33.2775.

et ruisselle au loin » (林木高茂，略盡冬春．猿鳴至清，山谷傳響，泠泠不絕)[1]. Voici quelques interrogations de l'auteur sur la disparition des gibbons de la région des Trois gorges :

> Les gibbons sont nombreux dans cette gorge, mais aucun ne vit à Bei'an, et ce phénomène se produit ailleurs. Certains les ont capturés pour les replacer au cœur du mont Bei (septentrional), mais alors on n'entendait plus leur cri. Peut-être ressemblent-ils au chien viverrin. [Quoi qu'il en soit], une fois traversé la Min, on n'en trouve plus.
>
> 此峽多猨，猨不生北岸，非惟一處，或有取之，放著北山中，初不聞聲，將同貉獸渡汶而不生矣．[2]

Les gibbons constituent un symbole renforçant l'éloignement géographique comme culturel de la civilisation. En effet, plus l'on pénètre dans les territoires du sauvage, et moins les animaux, qui sont l'interface entre les hommes et la nature, sont présents.

VI.5. De la mémoire du lieu à la mémoire du texte

Rappelons qu'à l'instar des textes analysés dans les deux premières parties de la thèse, la plupart des informations géographiques fournies dans la présente partie ne proviennent pas de fouilles archéologiques, d'archives administratives ou de rapports de terrain *directement* transmis. C'est pourquoi il importe de garder à l'esprit que le *Shuijing zhu* rapporte une mémoire des textes et de ceux qui les ont composés.

La mémoire du Jingzhou telle que nous avons tenté de la présenter et de l'analyser dans ce chapitre est une mémoire textuelle. Elle ne se matérialise pas pour Li Daoyuan dans la seule pierre, mais dans le témoignage littéraire que constitue son travail. C'est son texte et non les artefacts originaux qui tiennent lieu de preuve. Ce ne sont pas des sites décrits qui sont beaux pour eux-mêmes ou dignes d'intérêt, mais le compte rendu qu'en offrent les poètes ou prosateurs les décrivant.

Le *Shuijing zhu* se démarque des traités techniques en rapport avec l'espace et consacrés à l'astronomie, à la géographie administrative, et aux fleuves et canaux. Il s'attache en effet aux traces matérielles comme immatérielles du passé chinois. Li Daoyuan ouvre ainsi une voie inédite et novatrice dans la représentation de l'espace en Chine.

---

[1] *Shuijing zhu shu*, 34.2845.
[2] *Shuijing zhu shu*, 33.2820.

Les procédés employés par l'auteur du *Shuijing zhu* sont les suivants : il procède d'abord à un choix de textes résultant d'un travail d'historien, mis au service de son argumentation. Il produit ensuite des descriptions techniques et littéraires (des fleuves, des hommes et des anecdotes) au vocabulaire recherché, comme le prouve l'emploi de nombreux hapax. Enfin, Li Daoyuan ne manque pas de formuler des jugements, explicites ou non, pour évaluer la fiabilité d'événements historiques, de certaines sources, ou apporter un jugement esthétique relatif à la beauté d'un lieu ou à la qualité littéraire d'une source. Géographie historique des fleuves et des montagnes, le *Shuijing zhu* est tout autant un ouvrage historique, qui s'attache à transmettre la mémoire des hommes et du lieu. Pour ce faire, il propose un inventaire des lieux de mémoire et des textes qui la transmettent. Dans le cas d'une région méridionale comme le Jingzhou, l'espace que Li Daoyuan reproduit n'est pas un territoire qu'il a visité. Si l'espace n'est pas « vécu », il est autant perçu qu'imaginé, à travers les textes et les récits qui lui sont rapportés, et qu'il se charge de transmettre. Nous avons donc cherché à comprendre comment l'espace était ressenti par l'auteur du *Shuijing zhu* et comment il le représentait.

VI.5.1. Expérience et imagination de l'espace

Étant donné que les lieux peuvent être vus comme « les sites d'une expérience mentale[1] », la mémoire des lieux ne s'inscrit donc pas uniquement dans la pierre, elle se transmet églement par les mentalités. Si le *Shuijing zhu* marque l'espace en le mesurant par des indications des distances, des marquages fluviaux et orographiques, il en propose surtout un catalogue des récits et des pratiques religieuses et folkloriques locales, à travers la notation de chacune de leur implantation. Dans l'établissement de précédents, la fabrique de l'histoire, il semble logique de vouloir séparer la mémoire (une réalité antérieure) de l'imagination (le fantastique, la fiction)[2]. Une telle distinction n'est pas nécessaire dans le *Shuijing zhu*, car l'inventé, le légendaire, les *mirabilia* ne sont pas forcément considérés comme tels dans la constitution du discours historiographique propre au *Shuijing zhu*. À côté d'une géographie impériale, une géographie du merveilleux prend en effet pleinement sa place dans l'organisation du discours de l'auteur. Elle en balise même les étapes, et joue un rôle du même ordre que les anecdotes historiques ou

[1] Paul Ricœur, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, p. 75.
[2] Paul Ricœur, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, p. 6.

les lieux de mémoire les plus évidents que sont les tombes et les stèles. C'est ainsi que les lieux de mémoire ne sont pas uniquement ni même principalement des lieux topographiques, mais des « marques extérieures[1] ».

Ces marques extérieures s'incarnent notamment dans les chants populaires. Ceux-ci se situent à la frontière entre mémoire orale, description littéraire et transmission de textes[2]. Le résultat est un récit littéraire mettant en valeur le folklore local :

> Au sud et à l'est [du district] de Hengshan, les deux berges de la rivière se reflètent au cœur de la rivière Xiang. De Changsha jusque-là, si l'on suit la Xiang sur sept cents *li*, on peut observer la face [de la montagne] neuf [fois] et son dos autant de [fois]. Voilà pourquoi les chants des pêcheurs comportent les paroles suivantes : « Soufflant les voiles au gré des méandres de la Xiang, on observe au loin les neuf faces du [mont] Heng ». Dans les hauteurs de la montagne naît une cascade qui chute et brille en contrebas à travers la forêt verdoyante. Elle s'écoule jusqu'au pied de la montagne et ressemble à une étoffe de soie blanche ondulant le long de la montagne.
>
> 衡山東南二面，臨映湘川，自長沙至此，沿湘七百里中，有九向九背，故漁者歌曰：帆隨湘轉，望衡九面．山上有飛泉下注，下映青林，直注山下，望之若幅練在山矣．[3]

Effets littéraires au vocabulaire recherché, chansons de pêcheurs aux origines incertaines, exagérations rhétoriques, ces marques, dissemblables en apparence, confèrent bien une mémoire au lieu traité, dès lors que l'auteur du *Shuijing zhu* s'engage à les consigner. La preuve qu'il s'est passé et qu'il se passe encore *quelque chose* peut être uniquement attestée par la transmission effectuée par Li Daoyuan. Ces chansons populaires sont donc un élément mémoriel évident, comme l'est le travail du poète et du conteur.

L'exemple suivant, évoquant les rapides en aval des Trois gorges, renforce l'argumentaire de l'auteur qui cherche à dramatiser la dangerosité du courant : « La chanson dit : 'il faut s'entraider face aux turbulents moutons et alluvions, car en une fraction de seconde on peut sombrer sans avoir le temps de faire ses adieux !' » (其歌曰灘頭白勃堅相持，倏忽淪沒別無期)[4]. Un peu plus en aval du fleuve Bleu, au niveau des monts Huangniu 黃牛 (bœuf-jaune), il est question d'une autre chanson de voyageurs (de pèlerins ?), dont Li Daoyuan clarifie le sens dans un commentaire :

---

[1] Comme l'a écrit Rémi Mathieu, ce sont « tout à la fois éléments du paysage, sites riches en flore et en faune, lieux de cultes, et souvent de manifestations d'esprits » (*Démons et merveilles dans la littérature chinoise des Six Dynasties : le fantastique et l'anecdotique dans le* Soushen ji *de Gan Bao*, p. 56). Voir également Paul Ricœur, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, p. 526.

[2] François Martin, « La Parole poétique », p. 53, 61.

[3] *Shuijing zhu shu*, 38.3139, et Annexe 3.30.

[4] *Shuijing zhu shu*, 34.2843.

> Cette montagne est très haute. Elle est en outre entourée des eaux rapides et tourbillonnantes du Fleuve. Même après l'avoir quittée depuis deux nuits, il est encore possible de l'apercevoir. Voilà pourquoi les voyageurs ont composé la chanson suivante : « On part au petit matin depuis Huangniu, à la nuit tombée on dort à Huangniu, trois matins et trois soirs plus tard, on est encore à Huangniu ! » La chanson dit que les eaux sont tortueuses et profondes, et que si l'on s'éloigne et que l'on se retourne pour la contempler, on a l'impression de ne pas avoir changé d'endroit.
>
> 此巖既高，加以江湍紆迴，雖途逕信宿，猶望見此物，故行者謠曰：朝發黃牛，暮宿黃牛，三朝三暮，黃牛如故．言水路紆深，迴望如一矣．[1]

Pour parvenir à retranscrire cette poétique de l'oralité et transmettre une esquisse relativement représentative de ce qu'était un lieu, Li Daoyuan doit aussi faire appel à son imagination. Il laisse alors libre cours à sa propre sensibilité, à son émotion, à l'égard d'un espace qu'il doit tenter de se représenter (alors qu'il ne l'a pas toujours observé), avant de pouvoir le représenter pour d'autres. Il doit donc, pour exprimer sa mémoire du paysage, convoquer ce qui relève du souvenir (textes, légendes, contes) et du ressenti (affections, rapport à la nature) afin de transmettre la vision d'un paysage qui lui sera propre[2].

VI.5.2. Les temps du récit ou la transmission écrite de la mémoire

La mémoire des mentalités que nous venons d'évoquer brièvement se traduit dans les textes. Le texte est donc la dernière étape du processus mémoriel. Nous trouvons d'abord les textes utilisés par l'auteur, qui coupe, découpe, colle et cherche à transmettre. L'objet lui-même vient ensuite. C'est par lui que l'auteur transmet la combinaison de ces objets et de son propre texte, qui forment sa pensée. Les textes, les cartes et les informations que son savoir à emmagasinés sont des agents de transmission et de conservation d'une mémoire et d'un héritage culturel. C'est un trait fondamental de l'ouvrage dont l'auteur a conscience, et qui ressort dans la préface qu'il consacre à son commentaire :

> Naguère, le *Récit [du Tribut] de Yu le Grand* inventoria tous les monts et les mers mais sans être suffisamment détaillé. La matière des « Traités géographiques » est concise mais incomplète. Les *Documents vénérables*, les « Annales principales » [des *Mémoires historiques*] et les « Agents de direction des domaines féodaux » [des *Rites des Zhou*] offrent une vision d'ensemble rudimentaire [de l'espace]. Les descriptions des *Rhapsodies des [trois] capitales* [composées par Zuo Si] se distinguent par leur style mais non par leur contenu. Le *Livre des rivières* contribue à compiler et ordonner un bon nombre de rivières, mais il ne permet pas d'en circonscrire entièrement le domaine.

[1] *Shuijing zhu shu*, 34.2844.
[2] Sur la poétique de l'espace, voir les réflexions de Paul Zumthor, *La Mesure du monde*, p. 387-390.

> Tous ces discours expriment une intention [qui leur est propre][1], mais parviennent rarement à en propager complètement le sens. (…) M'étant longtemps adonné à l'oisiveté j'ai malheureusement perdu de longues années. Aussi je propose des annotations au *Livre des rivières* en appuyant mon propos de l'autorité des écrits précédents.
>
> 昔大禹記著山海，周而不備，地理志其所錄，簡而不周，尚書本紀与職方俱略，都賦所述，裁不宣意，水經雖粗綴津绪，又闕旁通，所謂各言其志，而罕能備其宣導者矣．(…) 竊以多暇，空傾歲月，輒述水經，布廣前文．[2]

Pour transmettre la mémoire des textes, il faut à l'auteur mobiliser un ensemble de sources, des supports qui lui serviront à bâtir son propre support. Nous voici face à deux temps : celui des modalités de la constitution d'une mémoire historienne, et celui de sa transmission (de son archivage), à travers sa valeur documentaire ou testimoniale[3]. Comme dans le récit confucéen, différents temps et différents espaces coexistent chez Li Daoyuan. Les Trois Âges (*sanshi* 三時) des Printemps et automnes concernent Confucius et la vision qu'il donne de l'histoire, soit la manière dont il aurait organisé le *Chunqiu* : les temps qu'il connut en personne, ce qu'il reçut par témoignage direct, et enfin ce qui lui fut transmis par la tradition. Trois « âges », donc (ou trois degrés, *sandeng* 三等, selon Dong Zhongshu 董仲舒, 179-104 av. J.-C.) que les commentateurs (au premier rang desquels He Xie et Dong Zhongshu) emploient non pour édifier un manuel de périodisation historiographique, mais pour présenter des distinctions « issues d'une gradation rituelle[4] ». Ces différents temps du récit correspondent dans l'espace du *Shuijing zhu* à trois modalités peu ou prou équivalentes : ses propres observations (quasi nulles dans le cas régional ici choisi), des sources locales, régionales, ainsi que des rapports de fonctionnaires, et enfin ce qu'il emprunte à la tradition, les classiques, les histoires, les légendes.

Si les observations qu'il fournit sont forcément maigres pour la Chine méridionale, c'est toutefois Li Daoyuan qui le premier utilise le terme de *kaogu* 考古. Il l'emploie dans le sens d' « investigation », d'enquête sur ce qui est ancien, à propos des anciennes inscriptions sur bronze ou pierre (*jinshi* 金石)[5], mais aussi de textes. C'est la

---

[1] Cette citation est tirée des *Entretiens* : *Lunyu zhushu*, 11.100-101. Voir la traduction d'Anne Cheng : *Entretiens de Confucius*, p. 93.
[2] « *Shuijing zhu* yuanxu », p. 1.
[3] Si les aspects relatifs à la conservation et à la transmission de la mémoire sont séparés pour les besoins heuristiques de la présente étude, ces pans ne font évidemment qu'un dans la pensée de l'auteur.
[4] Anne Cheng, « La Maison des Han : avènement et fin de l'Histoire », p. 33-36.
[5] Endymion Wilkinson, *Chinese History : A New Manual*, p. 656.

preuve que les textes et les lieux ont une valeur similaire à ses yeux. Cela confirme surtout que son œuvre traite du passé, à travers une approche innovante et féconde, qui connaîtra son apogée au cours de la dernière dynastie de l'ère impériale. Deux raisons expliquent l'usage de textes comme cadres mémoriels. Tout d'abord, les lieux – à l'exception de quelques stèles et pavillons – n'existent parfois plus, si les événements décrits et les témoins oculaires sont trop anciens. Ensuite, comme nous l'avons remarqué, l'auteur ne s'est pas rendu dans l'ensemble des régions qu'il se doit de décrire.

Les écrits locaux participent de la constitution d'une topographie littéraire. Qu Yuan est ainsi évoqué par des habitants du district de Zigui 秭歸 (retour-de-la-sœur), qui ont nommé leur lieu en hommage aux vers du *Lisao* 離騷 décrivant l'irrésolution de Qu Yuan à quitter sa sœur bien-aimée. Li Daoyuan mentionne non loin de Zigui l'existence de la ferme de Qu Yuan, une ancienne demeure à cent soixante *li* au nord du district, d'un temple dédié à sa sœur, et le district de Guixiang (canton-du-retour) ainsi nommé en l'honneur de son passage après son bannissement. Ces lieux balisent ainsi un peu plus la topographie littéraire que Li Daoyuan consacre à Qu Yuan[1]. Sans citer les sources à sa disposition et qu'il utilise, il est possible de penser qu'il tire ses informations d'un ensemble de rapports administratifs, future matière de traités géographiques, et d'écrits locaux, ici non nommés.

La place de l'anecdotique se trouve réévaluée par la somme des exemples du *Shuijing zhu* analysés. La mémoire du lieu est transmise par des anecdotes narratives. La somme des détails contenue dans les anecdotes narratives raconte l'histoire d'un lieu implicitement, et le fait exister dans l'imaginaire que façonne le lecteur[2]. Tian Xiaofei a démontré l'importance de l'anecdote et de l'anecdotique dans la formation des récits de voyages à l'orée du V^e^ siècle, notamment dans les « rhapsodies remémorant les voyages » (*jixing fu* 紀行賦). Elles sont l'occasion pour leurs auteurs de « construire un discours culturel privilégiant le temporel sur le spatial ». Son article est utile pour comprendre les procédés narratifs de ces auteurs de *fu*, qui opèrent un va-et-vient constant entre leur époque et le temps du récit qu'ils exposent[3]. Une telle stratégie hiérarchise les époques, et par conséquent les lieux. Alors qu'il emploie régulièrement les *fu* pour leur précision topographique, il est fort intéressant de noter que Li Daoyuan met en valeur le fait que

[1] *Shuijing zhu shu*, 34.2836-2837, 2840.
[2] Andrew Chittick, *Pride of Place. The Advent of Local History in Early Medieval China*, p. 19.
[3] Tian Xiaofei, « Tales from Borderland : Anecdotes in Early Medieval China », p. 44-45.

Zuo Si 左思 (250-305) ait composé son *Shudu fu* 蜀都賦 (Rhapsodie de la capitale du Shu) en s'inspirant de ses propres observations : « Le Fleuve coule vers l'est et atteint [la commanderie de] Nan'an, où l'on trouve le gué Piyu (falaise-de-jade), qui fit écrire à Zuo Si que 'vers l'est [le Fleuve] traverse le gué Yu (de-jade)' » (江水又東至南安為壁玉津，故左思云東越玉津也)[1].

Lorsqu'il est question de transmettre les sensations qu'un lieu lui inspire, Li Daoyuan sait user d'effets littéraires, à travers ses propres descriptions, ou des extraits de textes empruntés à d'autres. Les passages suivants, probablement parmi les plus célèbres de son œuvre, sont, nous le verrons, remarquables à plus d'un titre. Dans le premier extrait, il se lance dans la description littéraire de l'une des Trois gorges, qu'il emprunte dans sa quasi totalité à Sheng Hongzhi 盛弘之 :

> La gorge s'étend sur cent soixante *li*, on l'appelle gorge Wu, en référence au mont [Wu]. [D'après Sheng Hongzhi], « sur les sept cents *li* [de cours d'eau] circulant entre les Trois gorges, il n'existe pratiquement aucun espace entre les deux rives bordant la chaîne de montagnes. Cette chaîne ininterrompue de roches entassées et de pics superposés occulte entièrement le ciel et la lumière du jour. Que l'on s'y arrête à midi ou à minuit, on n'y voit ni le soleil ni la lune. Lorsque vient l'été, les eaux submergent les collines. Peu importe que l'on suive le cours ou que l'on aille à contre-courant, le passage est impraticable. Lorsqu'un décret impérial urgent est émis, il arrive qu'en partant le matin de [la ville de] Baidi (empereur-blanc)[2] on arrive le soir à Jiangling en ayant parcouru une distance de mille deux cents *li*. On ne peut aller aussi vite sur un cheval au galop ou en volant avec le vent. Au printemps comme en hiver, l'écume blanche des vagues s'élève, et le vert limpide des eaux renvoie les reflets à la surface de l'eau, les sommets escarpés sont recouverts de cyprès extravagants, et les eaux jaillissent de la cataracte comme d'une clepsydre, et s'infiltrent, impétueuses, dans la gorge. La luxuriance de ce spectacle d'eaux et d'arbres est proprement fascinante. Aux premières éclaircies comme aux aubes givrées, la forêt se mure dans un froid silence et les torrents restent cois. Souvent les gibbons hurlent depuis les hauteurs leur plainte tragique. C'est un cri particulièrement déchirant dont l'écho longtemps résonne dans la vallée, et qui ne s'estompe qu'au loin. Voilà pourquoi les pêcheurs chantaient : 'haute est la gorge Wu des Trois gorges du Badong, les trois cris mélodieux du gibbon font pleurer à s'en tremper les vêtements[3].' »

---

[1] *Shuijing zhu shu*, 33.2759.

[2] C'est dans cette ville située à Fengjie 奉節 que Liu Bei vint se réfugier après sa défaite de la bataille de Yiling. La légende veut que Gongsun Shu, lorsqu'il fonda la ville, aperçut une fumée blanche qu'il associa à un dragon blanc s'échappant d'un puits. Il se proclama empereur blanc, et donna également ce nom à la ville qui fut sa capitale. De nombreux poètes Tang et Song y vinrent composer.

[3] Le poète Yu Xin 庾信 (513-581), originaire de la région, et notamment auteur d'un « Ai Jiangnan fu » 哀江南賦 (Rhapsodie de l'affliction du Jiangnan) emploie, en la modifiant légèrement (猿鳴三聲．沾衣無已), la référence aux trois cris du gibbon dans une épitaphe (voir Yan Kejun, *Quan Shanggu Sandai Qin Han Sanguo Liuchao wen*, 24.3968-1). Ce chant de pêcheurs anonyme est également cité chez Lu Qinli : *Xian-Qin Han Wei-Jin Nanbeichao shi*, 18.1021-1022.

其閒首尾一百六十里，謂之巫峽，蓋因山為名也．自三峽七百里中，兩岸連山，略無闕處，重巖疊嶂，隱天蔽日，自非停午夜分，不見曦月．至于夏水襄陵．沿泝阻絕，或王命急宣，有時朝發白帝，暮到江陵，其閒千二百里，雖乘奔御風，不以疾也．春冬之時，則素湍綠潭，迴清倒影，絕巘多生櫰柏，懸泉瀑布，飛漱其閒，清榮峻茂，良多趣味．每至晴初霜旦，林寒澗肅，常有高猿長嘯，屬引淒異，空谷傳響，哀轉久絕．故漁者歌曰：巴東三峽巫峽長，猿鳴三聲淚沾裳．[1]

Ce texte comme le suivant sont invariablement cités par des sinologues s'étant intéressés au *Shuijing zhu* dans différents contextes[2]. L'expérience personnelle du paysage éprouvée par Li Daoyuan, et l'appréciation laudative qui en découle sont bien de sa main. Cependant, certains exégètes ne mentionnent pas toujours le fait qu'il soit également constitué d'une glose littéraire. Quelle que soit la paternité de ce texte, ces deux extraits sont symptomatiques de l'ampleur du *Shuijing zhu* à travers deux aspects : nous avons d'un côté une pièce littéraire qui lui est attribuée à tort, mais qui démontre en miroir un choix textuel judicieux de la part d'un auteur qui souhaite valoriser le paysage des Trois gorges. D'un autre côté, il s'agit d'un extrait qui lui semble attribué à raison, dans lequel il évoque son expérience de l'espace d'un lieu qu'il n'aurait au mieux qu'approché. La frontière entre texte transmis, expérience personnelle et témoignage indirect devient poreuse, mais elle n'enlève en rien la puissance mémorielle que la mise en texte de Li Daoyuan lui attribue. La glorification littéraire, qui se fonde sur la beauté naturelle du lieu, les anecdotes et la sensibilité de l'auteur, se retrouvent donc dans le commentaire du second extrait littéraire sur les Trois gorges, emprunté à Yuan Shansong 袁山松, même si cette fois Li Daoyuan ne se l'approprie pas et le nomme :

> [Yuan] Shansong écrivit : « On entend souvent les gens dire que les eaux [du Fleuve] deviennent périlleuses au niveau de la gorge [Xiling 西陵]. Qu'ils soient consignés à l'écrit ou bien transmis oralement, les récits ne transmettent que les dangers menaçant les hommes s'approchant en ce lieu. C'est la raison pour laquelle personne n'a encore mentionné la magnificence de ces paysages. » Lorsque je vins en personne fouler ces lieux, la joie s'empara de moi, et je compris enfin que les paroles rapportées ne valent pas ce que l'on voit de ses propres yeux. Les falaises ininterrompues, les pics gracieux et élancés, la myriade de rochers aux formes extraordinaires, en vérité les mots me manquent pour les décrire. Les arbres comme la végétation foisonnent d'exubérante densité et de richesse fabuleuse, et se perdent dans les nuages flottants. Je levais les yeux pour admirer [la montagne], et les baissais pour observer son reflet [dans l'eau]. Je ressentais cette beauté encore plus intensément. Il suffit d'une nuit sur place pour s'abandonner aux joies de ce voyage et oublier l'éventualité d'un retour. Rien de ce que l'on a pu voir en une vie n'atteint

[1] *Shuijing zhu shu*, 34.2833-2834. Voir également Liu Weiyi, *Han-Tang fangzhi jiyi*, p. 210, qui donne des fragments de l'œuvre de Sheng Hongzhi une version légèrement différente.
[2] Voir Chen Qiaoyi (*Shuijing zhu yanjiu erji*, p. 176), Richard Strassberg (*Inscribed Landscapes : Travel Writing from Imperial China*, p. 84-90) ou Luo Yuming (*A Concise History of Chinese Literature*, p. 237).

l'éclat de ce lieu. Après avoir personnellement apprécié un spectacle aussi rare, je peux dire que si ce paysage de montagnes et d'eaux avait une âme, alors il aurait eu le privilège millénaire d'avoir rencontré un ami intime.

山松言常聞峽中水疾，書記及口傳，悉以臨懼相戒，曾無稱有山水之美也．及余來踐躋此境，既至欣然，始信耳聞之不如親見矣．其疊嶂秀峰，奇構異形，固難以辭敘．林木蕭森，離離蔚蔚，乃在霞氣之表．仰矚俯映，彌習彌佳．流連信宿，不覺忘返，目所履歷，未嘗有也．既自欣得此奇觀，山水有靈，亦當驚知己于千古矣．[1]

Li Daoyuan n'est pas le premier à faire de l'exercice de la citation d'œuvres antérieures une nécessité. Ban Gu 班固 (32-92) déjà, dont le titre du *Han shu* signifie naturellement « Écrits des Han », cite pas moins de 1170 œuvres (de divers genres, édits, mémoires, *fu*, éloges, poèmes) des Han de l'Ouest, signe de la qualité archivistique de son travail[2]. Les livres et récits cités par Li Daoyuan, à commencer par des ouvrages canoniques comme le *Chunqiu* pour l'autorité et le *Shuijing* et d'autres monographies locales pour la précision, sont des outils. Ils fournissent les images indispensables dans lesquelles le lieu s'incarne. Tout en étant eux-mêmes archivés par le truchement du travail de Li Daoyuan, ils sont un vecteur permettant au lieu de mémoire de ne pas sombrer dans l'oubli, de voir sa trace conservée. La mémoire ne se matérialise donc pas uniquement dans la pierre, mais aussi dans le témoignage littéraire que constitue le travail de l'auteur. C'est son propre texte, et non le texte original ou le site dont il parle, qui sert de preuve. Ce n'est pas le site qui est évocateur en lui-même, mais la représentation qu'en offre celui qui le décrit. Ce n'est donc pas tant l'exploration ethnographique que les sources transmises qui sont le point de départ de son travail.

VI.5.3. Une vision d'ensemble pour penser la remise en ordre du monde

Du point de vue littéraire, il peut sembler logique de séparer le rapport à l'espace en trois catégories que sont l'espace perçu, l'espace vécu et l'espace imaginé. Arrien (*ca.* 85-146) n'a jamais visité l'Inde, ce qui ne l'a pas empêché de relater l'expédition d'Alexandre ou le périple de Néarque[3]. Il fut longtemps reproché à Chateaubriand de ne pas être allé dans les endroits qu'il décrivait, ce qui ne l'a pas arrêté. Il s'est inspiré de ses voyages, de grands textes et de ses propres œuvres pour aboutir à une « position de

[1] *Shuijing zhu shu*, 34.2845.
[2] David Knechtges, Chang Taiping, *Ancient and Early Medieval Chinese Literature : A Reference Guide, Part One*, p. 341.
[3] Pierre Chantraine, « Introduction », p. 5.

surplomb[1] ». Or, la lecture d'un texte comme le *Shuijing zhu* ou des travaux de théoriciens de l'espace plus récents comme Edward Soja, font voler ces catégorisations en éclat, en admettant la possibilité d'un espace qui soit à la fois réel *et* imaginé, ce qui est après tout le propre de la littérature[2]. Toutes les contradictions (variations du style, emprunts divers, structuration approximative du récit, erreurs topographiques) relatives aux descriptions de la Chine méridionale, et les interrogations sur l'école à laquelle Li Daoyuan devrait appartenir ou bien qu'il aurait fondée, rappellent que le *Shuijing zhu* est une compilation de notes (ce constat n'enlevant rien à sa qualité). Au sein de ses annotations, la distinction entre les valeurs de la représentation de l'espace n'apparaît certainement pas autant que chez ses exégètes modernes.

L'absence d'une telle distinction est rendue possible par le recours à la fiction. La fiction est elle-même rendue possible par ce que Robert Musil et à sa suite Pierre Bayard ont nommé une « vision d'ensemble[3] ». La fiction géographique créée produit elle-même une vision d'ensemble qui, en entraînant la confusion des strates temporelles (plusieurs âges sont évoqués pour un même lieu), s'applique à l'analyse de la situation d'un monde en transition[4] :

> Ainsi parler de lieux où l'on n'est jamais allé n'implique pas seulement de faire preuve d'imagination, mais suppose aussi de percevoir l'espace dans sa dimension temporelle, c'est-à-dire dans son essentielle mobilité chronologique, une mobilité qui le fait appartenir simultanément à plusieurs époques apparemment éloignées, dont la réunion transitoire dans l'écriture l'éclaire et le constitue en profondeur.[5]

Dans l'univers crée par Li Daoyuan, les parts respectives de la mémoire et de l'imagination s'intriquent, et la fiction engendre ce qui s'apparente à une poétique de la mémoire. En effet, rappelons-le, la mémoire est une reconstruction du passé. À ce titre, son but n'est pas d'établir si les traditions et les lieux qui leur sont liés sont avérés, c'est la cohérence de l'ensemble dans le discours de l'auteur qui importe. De la même manière qu'en Grèce la géographie peut être considérée comme un moyen de l'art de la mémoire permettant de retenir la mythologie, le travail de Li Daoyuan peut également être interprété à l'aune d'un art de la mémoire chinois dont il serait un avatar. Le *Shuijing zhu* serait toutefois ancré dans la création d'une histoire en marche, et ayant ses propres conventions. En effet, la structure et la construction du texte de Li Daoyuan obéissent à

[1] Pierre Bayard, *Comment parler des lieux où l'on n'a pas été ?*, p. 56-57.
[2] Edward Soja, *Postmodern Geographies : The Reassertion of Space in Critical Social Theory*, p. 10-42.
[3] Robert Musil, *L'Homme sans qualités, vol. 1*, p. 190-196.
[4] Michael Nylan, « Wandering in the Ruins : the *Shuijing zhu* Reconsidered », p. 77.
[5] Pierre Bayard, *Comment parler des lieux où l'on n'a pas été ?*, p. 124.

une logique cohérente. Assimilant diverses strates de la perception de l'espace, il se livre à une enquête. Il examine un monde glorieux qui n'existe plus, donc immatériel, par l'intermédiaire de lieux connus et matériels, et de textes, car les livres ont eux aussi une matérialité propre, qu'il fait revivre. Son œuvre pourrait s'apparenter à une vaste quête physique, du « lieu de mémoire », qui aboutirait à un souvenir impalpable, le « milieu de mémoire ».

La mise en ordre comme le désordre de l'espace du monde parcourent les deux premières parties de la thèse. Ces deux facettes y sont tantôt formalisées, tantôt évoquées en filigrane. Quelles motivations potentielles surgissent alors de l'étude menée sur le *Shuijing zhu* ? L'auteur semble s'être fixé comme but la remise en ordre du monde, en transmettant, par le truchement du commentaire, la grandeur d'un lieu et d'une histoire : celle d'un « empire de la mémoire[1] ». À partir d'un monument de pierre, l'auteur érige un monument de papier qu'il transmet aux générations à venir. Le vrai lieu de mémoire est le *Shuijing zhu*, preuve supplémentaire que la mémoire se transmet en Chine plus par l'écrit que par la pierre. En effet, Li Daoyuan se présente à travers ses écrits comme l'héritier des dynasties vertueuses de l'Antiquité jusqu'aux Han. Sa volonté de traiter une Chine plus grande que celle dans laquelle il vécut (coupée au Sud par le fleuve Bleu, sous domination étrangère) montre son attachement à une Chine unifiée, aux frontières immuablement plus vastes que celles qu'il connut. Son ouvrage sert, pendant la période de division, de bonde entre des périodes passées, fastes, et celles à venir, incertaines. Il est un remède à la perte, la fiction d'un empire brisé. On admet parfois que la lamentation du déclin culturel et de l'unité perdue sont des constructions postérieures datant des Sui et des Tang[2]. Or, la liste des lieux de mémoire et des référents culturels à un âge d'or tels que transmis dans le *Shuijing zhu* tendent à prouver que ces sentiments, bien que probablement non formalisés, sont déjà à l'œuvre dans des textes comme le *Luoyang qielan ji* ou le *Shuijing zhu*. Rétrospectivement, il existe bien une continuité entre un discours à l'œuvre chez Li Daoyuan (unité impériale temporelle et spatiale à restaurer), un auteur qui vécut en Chine du Nord, et la réunification enclenchée et réalisée par les Sui et les Tang, elles aussi nordistes.

Il importe de bien dissocier un travail de mémoire renvoyant à son propre passé personnel (ce n'est pas le cas de Li Daoyuan), d'un travail de mémoire renvoyant à la

[1] Comme le dit justement Michael Nylan, « Wandering in the Ruins : the *Shuijing zhu* Reconsidered », p. 63.
[2] Thomas Jansen, « New Tendencies, Religious and Philosophical, in the Chinese World of the Third through Sixth Centuries », p. 402.

mémoire d'un groupe, d'une époque, d'un concept que l'auteur des lignes n'a pas connus. Li Daoyuan s'attache à la reconstitution d'un patrimoine égaré et immatériel, par la constitution d'un « empire de la mémoire ». Cette action permet de remettre en ordre le monde, en le sacralisant. Dans son étude pionnière consacrée à la mémoire religieuse de la Terre sainte à travers sa topographie, mais aussi et surtout des récits de pèlerins s'y étant rendus, Maurice Halbwachs formule une analyse particulièrement éclairante : « Les lieux sacrés commémorent donc, non pas des faits certifiés par des témoins contemporains, mais des croyances nées peut-être non loin de ces lieux, et qui se sont fortifiées en s'y enracinant[1] ». Chez Li Daoyuan, point de sacralité religieuse ou cultuelle, mais une sacralité séculaire et géographique. Le parallèle avec les analyses de Jean Levi à propos du *Shanhai jing* est ici fructueux :

> Celui-ci n'est rien d'autre que la cartographie des lieux de cultes qui valent comme lieux de mémoire et fournissent, par l'arpentage des sites remarquables, le balisage de l'espace historique. (…) Le *Shanhai jing* constitue l'une des expressions de la volonté d'aménagement total du temps et de l'espace à travers le service cultuel.[2]

En restituant l'aménagement de l'espace par l'enregistrement et la transmission de lieux de mémoire, le *Shuijing zhu* apparaît bien comme l'une des conditions de la remise en ordre du monde.

[1] Maurice Halbwachs, *La Topographie légendaire des évangiles en Terre sainte*, p. 123.
[2] Jean Levi, compte rendu de Mark Edward Lewis, *The Construction of Space in Early China*, p. 486.

Conclusion

En 880, le poète Huangfu Song 皇甫松 (d.i.) « rêve du Jiangnan » (夢江南)[1]. Jusqu'à la fin de l'Antiquité, le Jiangnan 江南, dont fait partie le Jingzhou 荊州, a pu être considéré comme un lieu de bannissement. Il devient sous les Tang un refuge dont on se languit lorsqu'on l'a quitté. Comment expliquer un tel basculement ? Il s'explique par des évolutions géopolitiques, sociales et culturelles qui modifient en profondeur les rapports entre centres et périphéries, populations chinoises et non chinoises, mais encore la perception que les lettrés chinois ont de leur passé. À l'échelle du Jingzhou, nous avons analysé la régionalisation d'un espace politique, l'intégration progressive de populations non chinoises dans l'empire et la mémoire d'un environnement culturel révolu. Toutes concourent à faire évoluer la représentation d'un espace méridional dont l'importance, en tant que centre économique et culturel, s'affirme durant le haut Moyen Âge.

Un autre poète (et homme politique de premier plan) des Tang, Zhang Jiuling 張九齡 (678-740), contribua par ses pièces à l'appréciation grandissante des régions méridionales. Bien qu'originaire de la région cantonaise, il se trouve à partir de 737 exilé au Jingzhou, suite à la prise de pouvoir de Li Linfu 李林甫 (683-753), un influent membre de la famille impériale. Le poète y passe la majeure partie de ses dernières années. Il compose des poèmes pentamétriques dans lesquels il présente souvent de manière inattendue son goût des régions méridionales. Les vers suivants sont extraits de son poème « En gravissant la tour de rempart de Jingzhou » (« Deng Jingzhou chenglou » 登荊州城樓) :

> Les monts et les fleuves existent depuis longtemps / Voilà qu'ils ont été divisés par les circonscriptions / Alors qu'au Nord [le Chu] avait pénétré le Zheng / À l'Est [le Chu] se prémunissait contre le Wu / [Ce territoire] a été transmis au sein du royaume de Chu durant plusieurs générations / En ces temps il rivalisait avec les murailles [des Zhou aux frontières] de Shaan / En amont [du fleuve Bleu] les espaces sont vides / Inquiétude à l'idée de retourner dans les terres du centre / S'endormir apaisé au cœur des Trois gorges / Passes et digues contrôlent l'accès aux

[1] *Quan Tang shi*, 891.10069, et Anne Kerlan-Stephens, *Poèmes sans paroles. Chronique des peintres chinois en deçà du Fleuve Bleu*, p. 8.

cinq [Grands] lacs [de l'Est] / Durant la Grande paix il n'y a plus de terres étrangères / Pour défendre les passes inaccessibles les soldats sont inutiles.

古往山川在，今來郡邑殊．北疆雖入鄭，東距豈防吳．幾代傳荊國，當時敵陝郛．上流空有處，中土複何虞．枕席夷三峽，關梁豁五湖．承平無異境，守隘莫論夫．[1]

Le poème n'est pas tant mentionné pour ses qualités stylistiques que pour la combinaison qu'il propose des différentes manières de représenter l'espace en Chine classique. Les deux premiers vers opposent la géographie des linéaments naturels (monts et fleuves) à l'organisation administrative de l'empire. Alors que le poète renvoie aux relations interétatiques des Printemps et automnes mettant en scène le puissant Chu qui alla jusqu'à rivaliser avec la royauté Zhou, le territoire est présenté du point de vue militaire et du rapport entre centre et périphéries. Enfin, l'enclavement régional lié aux anfractuosités (passes, monts et fleuves) du paysage de Chu lie son propos au lieu de retrait paisible que peut représenter le Jingzhou et à ses particularismes qui l'ont longtemps placé socialement et militairement à la marge des capitales du Nord et du Sud. Le champ lexical convoqué et les thèmes exploités par le poète témoignent de la singularité géopolitique du pays de Chu.

Les études d'histoire politique et d'histoire locale sont légion, de même que les travaux prosopographiques ou monographiques, qu'ils soient consacrés à des seigneurs ou a des écrits locaux. La thèse présentée ici a été l'occasion de proposer une approche spatiale, en combinant en quelque sorte différentes manières de faire de l'histoire, et en prenant pour objet un espace à l'échelle régionale. En effet, la production géographique du haut Moyen Âge rend possible une approche privilégiant l'analyse spatiale sous diverses formes, qu'elles soient administrative, culturelle, humaine, littéraire ou mémorielle. La « représentation de l'espace » n'est pas une construction moderne et rétrospective visant à expliciter des textes anciens. Elle est bien à l'origine et au cœur de la production des textes « géographiques » analysés au long de cette thèse. Car si ces textes ont souvent des visées relevant d'autres disciplines (histoire, littérature), leurs auteurs appuient leurs démonstrations sur une approche spatiale de leur objet.

En nous fondant sur plusieurs types de textes et sur une région, nous avons également accompagné les développements du savoir géographique au cours du haut Moyen Âge. Ils suivent l'évolution de la perception du monde et de son organisation :

[1] *Quan Tang shi*, 49.603.

comment le mettre en ordre (première partie), le remettre en ordre après un bouleversement (partie II), et enfin comment s'en souvenir (partie III).

En somme, les modalités du rapport à l'espace se trouvent profondément modifiées au cours du haut Moyen Âge. À travers des schémas cosmographiques et les premiers traités géographiques des histoires dynastiques qui s'attachent à mailler l'ensemble du monde connu, le point de vue est résolument central dans l'Antiquité préimpériale et sous les Han. La représentation de la l'espace se déplace aux niveaux régional et local pendant la partition entre le Nord et le Sud, et cette évolution ressort dans nombre d'écrits locaux composés durant cette période, comme le *Huayang guo zhi* 華陽國志 (Traité des pays au sud du mont Hua) ou le *Luoyang Qielan ji* 洛陽伽藍記 (Mémoire sur les monastères bouddhiques de Luoyang). Entre les Han et les Tang, la place de la Chine comme centre du monde est remise en question. L'incorporation graduelle du bouddhisme et les conséquences de la fragmentation territoriale de l'Empire sont les principaux facteurs de cette décentralisation progressive, laquelle influe considérablement sur la manière de se représenter le monde. La façon dont on se représente le monde politique et spatial se trouve modifiée. L'idée d'une cohabitation de divers centres et périphéries, autrement dit d'un écoumène multipolaire, a provoqué des réactions, parfois violentes : proscriptions du bouddhisme, affirmation d'une orthodoxie confucéenne, soulèvements de mouvements d'influence millénariste, et jacqueries paysannes. Ces modifications de la perception de l'espace se font ressentir dans les textes écrits sous les Sui et les Tang. Le découpage du traité géographique du *Sui shu* en est une manifestation évidente. À ces niveaux conceptuels a été superposée, à travers les descriptions des traditions locales, une perception de l'espace tridimensionnelle : rarement vécu (l'implantation chinoise a longtemps été faible au Jingzhou), l'espace est plus souvent parcouru (à travers la description de certains cultes et us locaux), parfois imaginé (par des réflexions sur la nature des Man 蠻 et la survivance supposée de certaines traditions).

La première partie se situe au croisement de la géographie historique et de l'histoire politique. Les analyses qui y sont proposées ne relèvent pas de la reconstitution archéologique, mais s'attachent à présenter un genre historiographique qui possède ses codes propres, ceux du « traité géographique » (*dili zhi* 地理志), et à la manière dont l'espace y est représenté. En suivant la constitution et l'évolution de ce type de traité

technique, nous avons pu comprendre comment s'opéraient la collecte, puis la transmission, des données relatives à un territoire, et comment celles-ci participaient à la régionalisation de l'écoumène chinois.

La seconde partie s'est attachée à poursuivre une histoire des représentations chinoises à l'œuvre dans l'historiographie officielle. Bien que les textes analysés se présentent comme des descriptions de contrées et peuples éloignés et donc non chinois, les relations tributaires informent autant sur l'histoire économique et politique des régimes chinois qu'elles décrivent les produits exotiques. De même, les descriptions et l'intégration dans l'empire des populations *man* renseignent la pratique bureaucratique, ses constructions mentales et la diplomatie militaire autant qu'une ethnographie locale. Dans les textes géographiques comme dans les notices sur les peuples étrangers, l'itération des poncifs ethnographiques le disputent aux enquêtes avérées. Les coutumes locales reflètent l'importance des rites et l'étendue du contrôle social de l'empire. Des questions restent néanmoins en suspens. Est-il possible de différencier les Man du peuple chinois anonyme ? À l'exception de traités agricoles comme le *Qimin yaoshu* 齊民要術 (Techniques essentielles visant au bien-être du peuple) qui documente leurs pratiques, et de certains documents administratifs et légaux exhumés en contexte archéologique, le peuple, chinois ou non, est globalement absent d'une histoire qui est majoritairement celle des élites aristocratiques, civiles et militaires.

La partie III fut l'occasion d'étudier un texte peu utilisé, le *Shuijing zhu* 水經注 (Commentaire du Livre des rivières). Notre analyse a montré que cet ouvrage présentait davantage une géohistoire culturelle de l'écoumène chinois qu'une géographie historique de ses fleuves. Dans le cadre des régions méridionales comme le Jingzhou, le *Shuijing zhu* constitue une histoire de l'implantation de la civilisation chinoise et de sa mémoire, laquelle s'articule à travers l'érection de stèles, la construction de digues et de canaux, l'implantation de tombes et autres lieux-dits. Par sa notation systématique des traces de l'aménagement humain de l'espace, il fournit un catalogue de paysages qui sont autant de « reliques » de la mémoire culturelle du pays, pour reprendre l'expression de Michel Tardieu[1]. Nous pouvons également citer Catherine Despeux, écrivant à propos des paysages qu'ils sont « de la culture avant d'être de la nature. Ce sont des lieux de mémoire

[1] Michel Tardieu, *Les Paysages reliques. Routes et haltes syriennes d'Isidore à Simplicius*.

ou s'inscrivent et se transposent l'histoire, y compris l'histoire mythique et l'histoire religieuse[1] ».

La capacité à relier un espace à un autre est un fondement de la mise en ordre du monde, que Yu le Grand, en « ouvrant » les fleuves, et d'autres ingénieurs, en creusant les montagnes, sont censés avoir accompli. L'idée de division, de séparation de l'espace, est une notion cardinale de la pensée géographique chinoise (des termes comme *guo* 國 et *li* 理 le portent en eux). Les textes, comme les nervures du relief (monts et cours d'eau) sont des marqueurs spatiaux. À la suite d'autres textes, l'introduction du traité géographique du *Jiu Tang shu* insiste grandement sur la notion de séparation, de découpage, entre l'intérieur et l'extérieur, entre le peuple chinois et les autres : « Diviser [le pays] en districts et en circuits afin de maîtriser les [frontières entre] les Chinois et les Barbares » (分縣道以控華夷)[2].

Les frontières et délimitations administratives de l'espace se fondent sur un marquage originellement naturel. Les montagnes font office de bornes historiques, voire conceptuelles et symboliques : le Kunlun 崑崙 en tant que centre du monde, le mont Tai 泰 comme siège du culte impérial, et le mont Lu 廬 devenu centre religieux. Les cours d'eau définissent l'espace et ses linéaments en reliant les entités spatiales les unes aux autres. Une région comme le Jingzhou est découpée et administrée en fonction du régime des fleuves qui la composent (la Han 漢 et le cours moyen du fleuve Bleu, les bassins de la Yuan 沅 et de la Xiang 湘). En suivant un découpage réalisé en fonction des fleuves, un texte comme le *Shuijing zhu* procède finalement selon une méthode environnementale ou naturelle autant qu'administrative.

Quelles sont les spécificités d'une région comme le Jingzhou par rapport aux huit autres provinces traditionnelles de l'écoumène chinois ? Pourquoi son étude régionale est-elle pertinente, par rapport à celle d'une province centrale ? Dans l'Antiquité, les espaces du Chu étaient considérés à la fois comme des terres sauvages, et son entité politique comme un royaume puissant. Le Jingzhou est donc une province prospère (c'est un bassin rizicole) mais instable, riche culturellement mais dont les mœurs sont considérées comme barbares. Ces paradoxes sont à souligner. Nous avons affaire à une région à l'importance cruciale car disputée, du fait de sa position géographique à la

[1] Catherine Despeux, compte rendu de James Robson, *Power of Place : The Religious Landscape of the Southern Sacred Peak* [*Nanyue* 南嶽] *in Medieval China*, p. 282.
[2] *Jiu Tang shu*, 38.1383.

frontière entre plusieurs États, qui explique que de nombreux hommes forts du haut Moyen Âge se la soient arrogée. Enfin, les Man, répartis un peu partout sur ses piémonts, lui confèrent une particularité sociale et géopolitique qui la différencie clairement d'autres régions.

Comment définir un texte géographique chinois du haut Moyen Âge ? Avant tout, il s'agit d'un texte qui transmet une géographie doublement humaine. Elle est la géographie des hommes, dans leur rapport à la terre, entre eux, à l'intérieur de leur communauté et entre ces communautés. Elle est encore la géographie des hommes qui formulent la géographie, la manière dont ils la perçoivent et la représentent, ce qu'elle modifie dans le rapport que les hommes entretiennent au passé, etc. Dans un tel contexte, les hommes n'appréhendent pas le monde tel qu'il est, mais au travers d'une fiction qu'on leur transmet ou qu'ils se forgent. Ceux-ci construisent quelque chose de la représentation du lieu qui n'est pas une invention pure, mais un récit qui participe de la constitution d'un savoir géographique. Ce savoir est irréductible à un seul texte, auteur, ou époque. La fenêtre temporelle que nous avons choisie présente un instantané, surimposé à une région particulière, le Jingzhou. Quand bien même des enquêtes auraient et ont pu y être menées, ces textes constituent bien des fictions qui acquièrent une autorité et transmettent une représentation du monde qui leur est propre.

Nous avons donc successivement proposé une étude de géographie régionale, humaine et culturelle. Cependant, c'est tout autant à une analyse des stratégies scripturaires et de la manière dont elles sont élaborées et transmises (et modifiées) que nous avons tenté de nous livrer. Bien que les extraits de textes analysés concourent à brosser de manière cohérente les contours topologiques d'une région chinoise, ils donnent également à voir leurs modalités de fabrication propres.

La lecture de certains textes géographiques chinois peut laisser croire à des situations immuables, ou se reproduisant à l'envi : certaines habitudes perdurent, les coutumes évoluent peu, les révoltés continuent de se révolter, etc. Une telle vision doit beaucoup au fait que les textes recyclent des informations transmises depuis la formation du canon littéraire et historique chinois. Malgré la présence de ces *topoï*, les textes donnent un ensemble d'informations très précises et pertinentes sur des évolutions de fond, sur la modification de l'espace politique, sur l'intégration des populations non chinoises, ou encore sur la constitution d'une mémoire impériale.

Les thèmes analysés dans les trois parties de la thèse ouvrent de fructueuses perspectives. Ainsi, nous n'avons fait qu'effleurer les thèmes liés à la religion, à la poésie ou à la cartographie. La littérature géographique bouddhique recèle des textes qui pourront être exploités, et ces thèmes pourront constituer des pistes d'étude à court et moyen terme[1].

Les questions de spatialisation et d'analyse cartographique de l'espace sont une tendance actuelle qui peut s'avérer cruciale dans le domaine de l'histoire de la géographie ancienne chinoise. L'apport des techniques des Systèmes d'information géographiques (SIG) et des « humanités numériques » en général font progresser nos connaissances de l'histoire chinoise, principalement pour les périodes postérieures aux Tang[2]. Ces approches spatiales peuvent se révéler fécondes afin d'exposer les dynamiques économiques, les trajectoires de déplacements des populations et la circulation des savoirs, les équilibres et les instabilités infrarégionales comme à l'échelle de l'empire.

L'étude des textes restant au centre de notre travail, une traduction inédite et intégrale du *Shuijing zhu* est envisagée. En parallèle à cette traduction, nous prévoyons la constitution d'une base de données géoréférencée. Si les références que l'on trouve dans les textes géographiques anciens sont souvent fautives d'un point de vue topographique, elles révèlent néanmoins une grande cohérence dans le discours de leurs auteurs. En couplant donc une telle base de données à des représentations cartographiques schématiques, il est possible d'atteindre une compréhension plus fine d'un territoire politique et social. Pour montrer son caractère novateur, le *Shuijing zhu* peut donc être comparé à quelques écrits antérieurs (cela a été fait au chapitre V), mais surtout à des textes postérieurs, notamment composés sous les Tang, afin de montrer l'influence qui a pu être la sienne. En comparant les régions décrites entre elles, nous verrons notamment à travers l'étude des stèles si les lieux de mémoire évoqués par Li Daoyuan sont des reconstructions ultérieures de l'auteur pour souligner son propos général, ou si ces lieux sont déjà établis à l'époque en tant que tels.

L'échelle régionale privilégiée dans la thèse pourra être réduite à celle de la commanderie ou du district. Un tel travail de microhistoire serait vraisemblablement

[1] Pour une liste des récits de voyages bouddhiques, voir François Martin, « Buddhism and Literature », p. 923-929.

[2] Voir ainsi les récents travaux de David Jonathan Felt, *Patterns of the Earth. Writing Geography in Early Medieval China*, Nicolas Tackett, *The Destruction of the Medieval Chinese Aristocracy*, Ruth Mostern, *'Dividing the Realm in Order to Govern' : The Spatial Organization of the Song State*, Hilde de Weerdt, *Information, Territory, and Networks : The Crisis and Maintenance of Empire in Song China.*

possible autour d'un espace comme Changsha 長沙. Nous bénéficions en effet d'une profusion de documents (sources transmises et manuscrits découverts en contexte archéologique) qui éclaireraient sans aucun doute d'une lumière nouvelle les connaissances historiques sur un tel espace à l'époque médiévale. Inversement, l'échelle pourrait aussi être agrandie au Jiangnan au sens large, soit toutes les régions s'étendant autour et au-delà du fleuve Bleu vers le Sud. En comparant le Sichuan au Jingzhou central et au cours inférieur du fleuve Bleu, les spécificités régionales comme leurs rapports respectifs aux centres du pouvoir (capitales du Nord durant les périodes d'unité, et capitales régionales durant les périodes de division) seraient sans doute aucun réévalués.

Annexe 1. *Sui shu*, 29-31.

Le traité géographique se développe sur trois juan *du* Sui shu*, qui forment un ensemble continu. Pour la traduction, les parties « narratives » du traité géographique ont été privilégiées. Celles-ci sont l'introduction historique générale du traité, et les notices conclusives relatives à chacune des Neuf provinces. Entre ces deux séquences, le corps principal du texte se compose de données démographiques (accroissement de la population) et administratives (métonomasie des juridictions et distances entre villes préfectorales) brutes d'un grand intérêt, mais qui n'entrent pas dans l'analyse que nous souhaitons mettre en avant du texte.*

Le grand historien de la fin de l'Empire et du début de la République Yang Shoujing 楊守敬 *(1839-1915) a proposé un* kaozheng *du traité géographique. La seule étude à ce jour connue en langue occidentale est l'œuvre d'Étienne Balazs ; elle prend la forme d'une annexe à sa grande étude du traité économique du* Sui shu.

La pagination dans l'édition de référence publiée à la Zhonghua shuju est indiquée à la fin de chaque paragraphe traduit.

A. Introduction

A.1. Depuis l'Antiquité, tous les rois sages ayant reçu le mandat [du Ciel] ont délimité les contours de la capitale du pays et mesuré les distances de son territoire afin de réguler la conduite des hommes. En haut, ils résonnaient avec l'ordre cosmique, en bas, ils divisaient les montagnes et les fleuves ; ils distribuaient les territoires et délimitaient les frontières, ils établissaient des capitales et instituaient des apanages. C'est pourquoi lorsque le Rayonneur des mérites [Yao 堯] accéda à la dignité impériale, son gouvernement s'attela à instaurer le tribut parmi les Neuf régions. Le Commandeur de l'ornement [Yu le Grand] rassembla ses vassaux pour une audience impériale, et dix mille principautés se présentèrent avec jades et soieries. Les Yin héritèrent du [pouvoir royal matérialisé par le] tripode des Xia, et les Zhou prirent le mandat au Yin ; bien que leur usage de la vertu différât et que les pertes et profits variassent, le système féodal est resté fondé sur les anciennes institutions.

自古聖王之受命也，莫不體國經野以為人極．上應躔次，下裂山河，分疆畫界，建都錫社．是以放勛御曆，修職貢者九州．文命會同，執玉帛者萬國．洎乎殷遷夏鼎，周黜殷命，雖質文之用不同，損益之途或革．而封建之制，率由舊章．(29.806)

A.2. Alors on divisa les terres en trois types, on institua cinq rangs nobiliaires, et on étendit le territoire de la capitale jusqu'à mille *li* de rayon, on sépara les [zones] Yao et Huang[1] des Neuf zones[2]. Dix principautés formèrent un *lian*, et chaque *lian* avait à sa tête un commandant, les districts furent divisés en groupes de trois cents familles, à la tête desquels était placé un chef. C'est grâce à cela que l'on établit des fondements solides qui protègent le royaume et lui donnent prospérité et culture, revitalisent les traditions et protègent le peuple !

於是分土惟三，列爵惟五，千里以制畿甸，九服以別要荒．十國為連，連有帥，倍連為卒，卒有正．皆所以式固鴻基，蕃屏王室，興邦致化，康俗庇人者歟！ (29.806)

A.3. La vertu des Zhou avait bien décliné, et les vassaux avaient engagé leurs forces armées [contre eux] ; ils combattaient jour et nuit, si bien qu'on utilisait comme destriers des juments pleines qui mettaient bas sur le champ de bataille. Les puissants maltraitaient les faibles, les nombreux persécutaient les esseulés, le Lu fut détruit par le Chu, le Zheng par le Han, le clan Tian prit le [royaume de] Qi par la force, les six familles se partagèrent la [principauté de] Jin[3]. D'aucuns pratiquèrent le régicide envers leurs suzerains, qui ne pouvaient défendre leurs dieux du sol et des grains[4] sans pouvoir trouver de solution à leurs problèmes. Aux temps de la compétition entre les Sept puissances [des Royaumes combattants que sont le Qin, le Chu, le Yan, le Qi, le Han, le Zhao et le Wei], les deux augustes [que sont le Qin et le Chu] se disputèrent la suprématie, et la guerre qu'ils se livrèrent aux frontières pencha tantôt d'un côté tantôt de l'autre.

周德既衰，諸侯力政，干戈日用，戎馬生郊．強陵弱，眾暴寡，魯滅於楚，鄭滅於韓，田氏篡齊，六卿分晉．其餘弒君亡國，不得守其社稷者，不可勝數．逮于七雄競逐，二帝爭強，疆埸之事，一彼一此． (29.806)

[1] Ce sont les deux zones les plus éloignées du centre, qui correspondent par extension aux pays (tributaires) étrangers les plus lointains.
[2] Désigne les neuf zones concentriques, chacune large de cinq cents *li*, qui encadrent le domaine propre de l'empereur autour de la capitale, sous les Zhou.
[3] Ici principauté du Jin qui comptait six clans sous les Printemps et automnes : Fan 范, Zhonghang 中行, Zhi 知, Zhao 趙, Han 韓, Wei 魏.
[4] C'est une métaphore du pays.

A.4. Le Premier empereur s'appuya sur l'imprenabilité de son espace stratégique alors qu'il n'en occupait que 2 % de l'espace, et ses exploits éclatèrent et se transmirent sur six générations de souverains. Il combattit le monde de toutes ses forces, et grignota petit à petit les autres états vassaux, passa une vingtaine d'années sur le trône, et pacifia le monde. Blâmant la maison des Zhou pour ses faiblesses, il se fonda sur la tromperie et l'opportunisme pour gagner en puissance, méprisa et se désintéressa de l'apprentissage des classiques, supprima le système des marquisats et institua celui des commanderies. La succession héréditaire des terres [de la noblesse] n'avait plus lieu, les ministres méritants ne se voyaient plus octroyer la moindre parcelle de terrain en récompense de leurs efforts. À sa mort le monde se disloqua ; son fils hérita du pouvoir et le pays fut anéanti.

秦始皇據百二之巖險，奮六世之餘烈，力爭天下，蠶食諸侯，在位二十餘年，遂乃削平宇內．懲周氏之微弱，恃狙詐以為強，蔑棄經典，罷侯置守．子弟無立錐之地，功臣無尺土之賞，身沒而區宇幅裂，及子而社稷淪胥．(29.806)

A.5. [L'empereur] Gaozu des Han eut le grand projet de nettoyer troubles et désastres, et répara les erreurs du Premier empereur de Qin. Il établit le système de vassalité des princes et marquis. Il agrandit le périmètre des régions et relia les États feudataires entre eux. Il dépassa les anciennes délimitations. Seul le système des commanderies et districts hérité des Qin ne fut pas modifié. En son temps, l'empereur Xiaowu mit en place un plan remarquable pour l'avenir : au sud il annexa le [territoire] des Cent Yue, à l'est pacifia les trois Han[1], il transperça les positions des Qiong et des Zuo [au sud-ouest], et il coupa le bras armé des Xiongnu. Bien que son prestige infiltrât et éduquât les gens au loin, sa population en souffrit. À la suite des règnes des [empereurs] Zhao et Xuan, on mit un terme aux guerres pour privilégier l'agriculture, si bien que la population et le nombre d'habitations augmentèrent sensiblement, ainsi donc que le nombre de districts et de commanderies. Durant le règne de l'empereur Ping, on comptait un total de cent trois commanderies et principautés, et douze millions deux cent trente mille foyers.

漢高祖挺神武之宏圖，掃清禍亂，矯秦皇之失策，封建王侯，並跨州連邑，有踰古典，而郡縣之制，無改於秦．逮于孝武，務勤遠略，南兼百越，東

[1] Sous les Han, le royaume Han 韓, ou des « Trois Han » (*San Han* 三韓, *Samhan*) situés en Corée étaient composés des confédérations de Mahan 馬韓, Chenhan 辰韓 (*Jinhan*) et Bianchen 弁辰 (*Byeonhan*).

定三韓．通邛、笮之險塗，斷匈奴之右臂，雖聲教遠洎，而人亦勞止．昭宣之後，罷戰務農，戶口既其滋多，郡縣亦有增置．至于平帝，郡國一百有三，戶一千二百二十三萬．(29.806)

A.6. La restauration de Guangwu [en 25] dut subir l'héritage néfaste de Wang Mang ; les guerres étaient incessantes, les famines se succédaient, les gens survivaient dans un pays à l'abandon, la population avait été divisée par cinq ou dix, et commanderies et districts fusionnèrent pour en réduire le nombre à un peu plus de quatre cents. Après [l'âge d'or] des règnes des empereurs Ming (57-75) et Zhang (75-88), la population augmenta graduellement, et le nombre de commanderies et districts suivit, dépassant le chiffre des jours anciens. Au moment où la vertu par le feu [de la dynastie des Han] finit de se consumer, les Trois royaumes se disputèrent la suprématie, des guerres éclatèrent les unes à la suite des autres, et la population fut réduite de moitié.

光武中興，承王莽之餘弊，兵戈不戢，饑疫荐臻，率土遺黎，十纔一二，乃併省郡縣，四百餘所．明章之後，漸至滋繁，郡縣之數，有加曩日．逮炎靈數盡，三國爭強，兵革屢興，戶口減半．(29.806-807)

A.7. À la suite de l'ère Taikang [du règne de l'empereur Wu] des Jin (280-290) on unifia les routes de l'écriture[1], et près de deux millions six cents mille foyers furent recensés. Peu de temps après, les cinq barbares se rebellèrent, les deux empereurs [Huai 懷 (r. 306-311) et Min 愍 (r. 313-316)] émigrèrent[2]. Des Jin de l'Est aux [Liu] Song et aux Qi [du Sud], [les dynasties] durent se contenter de gouverner la rustre et distante rive méridionale du fleuve Bleu. De leur côté, le clan Fu [des Qin antérieurs], des Yao [des Qin postérieurs], puis des Liu [des Zhao antérieurs] et des Shi [des Zhao postérieurs] occupèrent en usurpateurs la Plaine Centrale ; leur héritage est inextricablement complexe, et il est bien difficile d'en rendre le détail.

有晉太康之後，文軌方同，大抵編戶二百六十餘萬．尋而五胡逆亂，二帝播遷，東晉洎于宋齊，僻陋江左，苻、 姚之與劉、石，竊據中原，事跡糾紛，難可具紀．(29.807)

[1] Symbole de l'unification du pays, à travers celle de ses langues.
[2] Cette formule euphémistique masque qu'ils furent exilé dans le cas de Min, et exécuté dans celui de Huai.

A.8. L'empereur Wu des Liang mit un terme aux irruptions de violence et apaisa les troubles. Il reprit l'ancien territoire du Wu dans son giron, et la dixième année de l'ère Tianjian (512, « contrôle-de-l'empereur-sur-le-territoire »), on comptait vingt-trois provinces, trois cents cinquante commanderies et mille vingt-deux districts. Ensuite il se donna pour tâche de restaurer l'ancien espace de l'empire, et mit en place des stratégies pour élargir le territoire aux pays de Min et de Yue, récupérer l'espace autour de la Huai, pacifier les « grottes » des Li, briser les Zangke. Comme les anciennes provinces étaient vastes, on en divisa certaines pour en établir un plus grand nombre. Au milieu de l'ère Datong (*ca.* 540), on comptait cent sept provinces ; les commanderies et districts évoluèrent en conséquence. Peu de temps après, Hou Jing se souleva et fit régner le chaos : le palais impérial fut mis à sac, les classiques de l'Antiquité éparpillés et perdus, ainsi que les archives de l'époque, et pour ce qui est du nombre de foyers et de la population dans les commanderies et districts, on ne peut fournir de données précises.

梁武帝除暴寧亂，奄有舊吳，天監十年，有州二十三，郡三百五十，縣千二十二．其後務恢境宇，頻事經略，開拓閩越，克復淮浦，平俚洞，破牂柯，又以舊州遐闊，多有析置．大同年中，州一百七，郡縣亦稱於此．既而侯景構禍，臺城淪陷，墳籍散逸，注記無遺，郡縣戶口，不能詳究． (29.807)

A.9. Au temps des Chen, le territoire avait encore plus rétréci : à l'ouest on avait perdu Shu et Han, au nord Huai et Fei. Les forces militaires ne dépassaient pas l'espace du Jingzhou et du Yangzhou. On comptait quarante-deux provinces, seulement cent neuf commanderies, quatre cent trente-huit districts et un total de six cent mille foyers.

逮于陳氏，土宇彌蹙，西亡蜀、漢，北喪淮、肥，威力所加，不出荊、揚之域．州有四十二，郡唯一百九，縣四百三十八，戶六十萬． (29.807)

A.10. Les Qi postérieurs héritèrent des dernières années de chaos des Wei ; ils se confrontèrent aux gens de Zhou, et bien qu'ils parvinssent à élargir leur territoire au sud de la Huai, le nombre de commanderies et districts sous leur contrôle se réduisit. À la fin de l'ère Tianbao (*ca.* 559), on augmenta le nombre de provinces en les divisant, et jusqu'à ce que le pays périsse, on comptait quatre-vingt-dix-sept provinces, cent soixante commanderies, trois cent soixante-cinq districts, et trois millions trois cent mille foyers.

後齊承魏末喪亂，與周人抗衡，雖開拓淮南，而郡縣僻小．天保之末，總加併省，洎乎國滅，州九十有七，郡一百六十，縣三百六十五，戶三百三萬．(29.807)

A.11. La maison des Zhou [du Nord] contrôlait au début le Guanzhong. Tous les systèmes se mirent en place, les forces armées apprirent l'art de la guerre, on replanta et on encouragea l'agriculture ; au sud on apaisa le fleuve Bleu et la Han, à l'ouest on annexa le Ba et le Shu ; bien qu'inférieurs en nombres, les soldats arrivaient à renverser des armées plus importantes, si bien qu'ils purent renverser de puissants voisins. Lorsqu'ils finirent par contrôler l'est du pays, le nombre de provinces avait bien augmenté. La deuxième année de l'ère Daxiang (580), on totalisait deux cents onze provinces, cinq cent huit commanderies et mille cent vingt-quatre districts.

周氏初有關中，百度草創，遂乃訓兵教戰，務穀勸農，南清江、漢，西兼巴、蜀，卒能以寡擊眾，戡定強鄰．及于東夏削平，多有省廢．大象二年，通計州二百一 十一，郡五百八，縣一千一百二十四．(29.807)

A.12. Lorsque Gaozu [des Sui] accéda à la dignité impériale, il renouvela les pratiques impériales, et la troisième année de l'ère Kaihuang (583) il abolit [le système] des commanderies. Au cours de la neuvième année (589), il pacifia la région au sud du fleuve Bleu, et peu de temps après la population augmenta, et le système des provinces et districts fut réinstitué. Lorsque l'empereur Yang hérita du pouvoir, il pacifia le Linyi, et établit trois nouvelles provinces. Peu de temps après, il regroupa des provinces, puis transforma les provinces en commanderies, et instaura le régime des inspecteurs[1], dont le rôle était de faire des tours d'inspection dans l'Empire.

高祖受終，惟新朝政，開皇三年，遂廢諸郡．洎于九載，廓定江表，尋以戶口滋多，析置州縣．煬帝嗣位，又平林邑，更置三州．既而併省諸州，尋即改州為郡，乃置司隸刺史，分部巡察．(29.807-808)

[1] Le Silitai 司隸臺 est la cour des inspecteurs, l'une des trois agences de surveillances instaurées sous les Sui ; le *sili* 司隸 est l'inspecteur de l'administration métropolitaine, et le *cishi* 刺史 son équivalent local, au niveau de la province.

A.13. La cinquième année [de l'ère Daye] (610) [du règne de l'empereur Yang], on pacifia le [royaume] des Tuyuhun[1], et quatre commanderies furent établies. On comptait donc un total de cent quatre-vingt-dix commanderies, mille deux cent cinquante-cinq districts, huit millions neuf cent dix-sept mille cinq cent quarante-six foyers, et une population totale de quarante-six millions cent quatre-vingt-dix-neuf mille cinq cent soixante habitants[2]. Les champs arables représentent une superficie de cinquante-cinq millions huit cent cinquante-quatre mille quatre cent onze *qing*. Que cela concerne les habitations et les routes, les monts, les cours d'eau et les champs, les déserts et les puits de sel, les collines et les chemins, aucuns ne furent affecté. D'Est en Ouest on compte neuf mille trois cents *li*, et du Nord au Sud quatorze mille huit cent quinze *li* ; à l'Est comme au Sud le territoire s'étend jusqu'à la mer, à l'Ouest jusqu'à la principauté de Qiemo[3] et au nord jusqu'aux Cinq plaines[4]. La plus grande expansion territoriale de la maison des Sui correspond à ces dimensions-là.

五年，平定吐谷渾，更置四郡．大凡郡一百九十，縣一千二百五十五，戶八百九十萬七千五百四十六，口四千六百一萬九千九百五十六．墾田五千五百八十五萬四千四十一頃．其邑居道路，山河溝洫，沙磧鹹鹵，丘陵阡陌，皆不預焉．東西九千三百里，南北萬四千八百一十五里，東南皆至於海西至且末北至五原，隋氏之盛，極於此也． (29.808)

B. Notices conclusives

B.1. Yongzhou 雍州

B.1.1. Il est écrit dans [le chapitre portant sur] les « Agents de direction des domaines féodaux » des *Rites des Zhou* que « Plein Ouest se trouve le Yongzhou ». D'après les phénomènes célestes, depuis dix degrés dans la région située dans la mansion du Puits oriental jusqu'à huit degrés de la mansion du Saule, on se situe dans la constellation de la Tête de Caille. Lorsque le cinquième rameau terrestre est dans le huitième, on obtient le

[1] Ils sont une branche des Xianbei. Sous les Jin de l'Ouest, ils envahirent l'espace du Gansu et du Qinghai, puis furent défaits sous les Sui et définitivement battus sous les Tang. Ils sont ainsi nommés en hommage à Murong Tuyuhun 慕容吐谷渾, leur fondateur.
[2] Soit une moyenne d'un peu plus de cinq personnes par foyer.
[3] Située dans l'actuel Xinjiang, c'était une principauté sous les Han qui correspond ensuite au territoire des Tuyuhun.
[4] Région aux confins de la Mongolie Intérieure, du Shaanxi et du Ningxia.

territoire de Qin. Les *Mémoires historiques* présentent en détail les anciennes coutumes [qui en dépendent].

周禮職方氏：正西曰雍州．上當天文，自東井十度至柳八度，為鶉首．於辰在未，得秦之分野．考其舊俗，前史言之詳矣． (29.816)

B.1.2. Les transformations [du Yongzhou] sont liées à [la vertu des souverains de] la [région de la rivière] Ji[1], alors on laissa la terre reposer et l'on restaura l'abdication [volontaire] ; pendant la décadence du Ying (les Qin), les habitudes [au Yongzhou] étaient à la querelle et à l'attaque. Cela serait-il dû au fait que les sols ont été modifiés ? C'est parce que la politique et l'éducation changent [les coutumes] de la population. La capitale et ses environs subit traditionnellement l'influence des coutumes des [populations des] cinq points cardinaux, les gens s'y confondent, les Chinois et les Rong sont entremêlés. Ils délaissent le travail de la terre pour le commerce, et du matin au soir se disputent le profit. Ils deviennent oisifs et ne fournissent plus de travail productif, et se battent pour des bagatelles qui manifestent leur agonie.

化於姬德，則閑田而興讓，習於嬴敝，則相稽而反脣．斯豈土壤之殊乎？亦政教之移人也．京兆王都所在，俗具五方，人物混淆，華戎雜錯．去農從商，爭朝夕之利，游手為事，競錐刀之末． (29.816-817)

B.1.3. Les gens fortunés sont dépensiers et gaspilleurs, les humbles méprisent l'humanité et la justice, les puissants ont une conduite déréglée, les miséreux sont dans la gêne. Le tambour de la bataille bat sans arrêt, les brigands et les voleurs pullulent, voilà ce qui est commun entre jadis et aujourd'hui. De la capitale jusqu'aux commanderies périphériques, on a [les deux commanderies de] Fengyi et Fufeng : elles correspondent à la préfecture métropolitaine des Han. Leurs us sont en général peu différents de ceux de la capitale. Anding, Beidi, Shangjun, Longxi, Tianshui et Jincheng correspondent au territoire antique des six commanderies, et la nature des gens est simple et droite. Ils sont ainsi très parcimonieux, bienveillants et justes, et jettent leurs forces dans les semailles et récoltes, tout en pratiquant l'élevage. Ils ne se rebellent jamais.

[1] Soit le nom de clan de l'empereur Jaune et des souverains Zhou, originaires de la région de la légendaire rivière Ji 姬, au Shaanxi.

貴者崇侈靡，賤者薄仁義，豪強者縱橫，貧窶者窘蹙．桴鼓屢驚，盜賊不禁，此乃古今之所同焉．自京城至於外郡，得馮翊、扶風，是漢之三輔．其風大抵與京師不異．安定北地上郡隴西天水金城，於古為六郡之地，其人性猶質直．然尚儉約，習仁義，勤於稼穡，多畜牧，無復寇盜矣． (29.817)

B.1.4. [Les commanderies de] Diaoyin, Yan'an et Honghua sont liés aux Xiongnu, leur caractère est raide comme le bois, leurs filles sont licencieuses mais fidèles une fois mariées, c'est là une coutume. [Les commanderies de] Pingliang, Shuofang, Yanchuan, Lingwu, Yulin et Wuyuan touchent les contrées lointaines et hostiles, l'âme des gens y est guerrière, ce sont là leurs coutumes. Les traditions des gens des commanderies de la région du Hexi sont tout à fait similaires, et l'atmosphère évoque les contrées d'Or[1].

雕陰延安弘化，連接山胡，性多木強，皆女淫而婦貞，蓋俗然也．平涼朔方鹽川靈武榆林五原地接邊荒，多尚武節，亦習俗然焉．河西諸郡其風頗同，並有金方之氣矣． (29.817)

B.2. Liangzhou 梁州

B.2.1. Le Liangzhou est en correspondance au niveau des phénomènes célestes avec la mansion du Ginseng. Sous les Zhou le Liangzhou se confondait avec le Yongbu. À l'avènement des Han, il fut divisé pour instituer le Yizhou. Il est écrit dans le *Tribut de Yu* que toutes les commanderies situées en deçà de Hanchuan sont comprises dans son territoire.

梁州於天官上應參之宿．周時梁州，以併雍部．及漢，又析置益州．在禹貢，自漢川 以下諸郡，皆其封域． (29.829)

B.2.2. Les gens de [la région du] Hanzhong sont frustes et sans apprêts, et ils ne recherchent pas le profit. Ils apprécient la bonne nourriture, et sont paysans ou pêcheurs. Bien qu'ils vivent dans de pauvres baraques de chaume et de branchages, ils mangent de la viande à tous leurs repas. Ils ont pour habitude d'offrir des sacrifices aux démons et aux esprits, et possèdent de nombreux tabous : lorsqu'un membre d'une famille vient à mourir, les autres doivent quitter leur ancienne demeure. Ils vénèrent l'enseignement de

[1] C'est-à-dire l'Occident.

la Voie, et poursuivent la tradition [du mouvement des Cinq boisseaux] de Zhang Lu[1]. À [la fête du] quinzième jour du cinquième mois, les gens s'offrent entre eux vin et victuailles, les voyageurs se réunissent, en une célébration qui dépasse en chaleur celle des Trois commencements [de l'année, du mois et du jour dans le calendrier lunaire].

漢中之人，質樸無文，不甚趨利．性嗜口腹，多事田漁，雖蓬室柴門，食必兼肉．好祀鬼神，尤多忌諱，家人有死，輒離其故宅．崇重道教，猶有張魯之風焉．每至五月十五日，必以酒食相饋，賓旅聚會，有甚於三元． (29.829)

B.2.3. Éparpillés aux abords du mont Nan (méridional) sont les foyers des Lao. Les membres des familles les plus riches ont pour habitude de se marier avec des Chinois, et leurs vêtements, habitats et langue ne varient pas de ceux des Chinois. Les territoires [des commanderies] de Xicheng, Fangling, Qinghua, Tongchuan, Dangqu sont mitoyens et leurs coutumes similaires. Hanyang, Lintao, Dangchang, Wudu, Tongchang, Hechi, Shunzheng, Yicheng, Pingwu et Minshan sont tous le territoire des Di et des Qiang. Les hommes sont de nature intrépide, et leur caractère est simple et droit. Ils sont tous versés dans les travaux agricoles, et sont des chasseurs émérites, mais l'écriture et le calcul ne constituent pas leurs points forts. Les commanderies de Shu, Linqiong, Meishan, Longshan, Ziyang, Luchuan, Badong, Suining, Baxi, Xincheng, Jinshan, Puan, Jianwei, Yuesui, Zangke et Qianan appartiennent à l'ancien territoire du Shu.

傍南山雜有獠戶，富室者頗參夏人為婚，衣服居處言語，殆與華不別．西城房陵清化通川宕渠，地皆連接，風俗頗同．漢陽臨洮宕昌武都同昌河池順政義城平武汶山，皆連雜氐羌．人尤勁悍，性多質直．皆務於農事，工習獵射，於書計非其長矣．蜀郡臨邛眉山隆山資陽瀘川巴東遂寧巴西新城金山普安犍為越巂牂柯黔安，得蜀之舊域． (29.829-830)

B.2.4. Aux quatre coins du territoire, monts et rivières présentent des séries de passes dangereuses, et les voies fluviales confluent. Marchandises et richesses s'y concentrent, c'est donc ici qu'on a construit la capitale. Naguère Liu Bei s'y appuya, et en fit l'un des hauts lieux des Trois royaumes. À partir des Jin deuils et calamités s'y

[1] Il vécut entre la fin du IIe et le IIIe siècle ; petit-fils de Zhang Ling, il fut le leader du mouvement des Cinq boisseaux de riz (五斗米道) et régna sur la région du Hanzhong de 191 jusqu'à ce qu'il se rende face à Cao Cao en 215.

produisirent, [le monde] des Quatre mers étaient en ébullition, le clan des Li s'appuya dessus pour revenir au passé, et celui des Qiao dessus pour l'avenir. Alors que les Liang étaient sur le déclin, ils s'appuyèrent sur la position stratégique qu'offrait Wuling mais connurent la défaite[1]. À la fin des Zhou postérieurs, [le général] Wang Qian[2] s'appuya sur cette position inexpugnable et s'attira des calamités. Comme on ne sacrifiait pas à Mengmen (montagne-de-la-porte-féroce), les anciens l'admonestèrent.

其地四塞，山川重阻，水陸所湊，貨殖所萃，蓋一都之會也．昔劉備資之，以成三分之業．自金行喪亂，四海沸騰， 李氏據之於前，譙氏依之於後．當梁氏將亡，武陵憑險而取敗，後周之末，王謙負固而速禍．故孟門不祀，古人所以誡焉． (29.830)

B.2.5. Leurs coutumes sont en règle générale similaires à celles en vigueur à la commanderie de Hanzhong[3]. Les gens y sont intelligents et vifs, ils sont particulièrement laids, et estiment la littérature, ils font preuve d'élégance, et s'abandonnent au repos et à l'amusement. Qu'ils soient pages d'ambassadeurs ou atteignent le grand âge des cheveux blancs, ils ne quittent jamais leurs villages. Ils forment une caste d'artisans habiles, et produisent de prodigieux brocards, soieries et gravures, seulement comparables à ceux de la métropole. Les familles pauvres sont exemptées de l'impôt, alors que les plus fortunées sont âpres au gain. Il n'est pas rare de voir au sein d'une maisonnée les femmes travailler tandis que les hommes restent oisifs. Lorsqu'ils se retrouvent pour banqueter, ils se satisfont de jeux d'argent.

其風俗大抵與漢中不別．其人敏慧輕急，貌多蕞陋，頗慕文學，時有斐然，多溺於逸樂，少從宦之士，或至耆年白首，不離鄉邑．人多工巧，綾錦雕鏤之妙，殆侔於上國．貧家不務儲蓄，富室專於趨利．其處家室，則女勤作業，而士多自閑，聚會宴飲，尤足意錢之戲． (29.830)

B.2.6. Les hommes du commun méprisent les sentiments et les rites, pères et fils n'habitent généralement pas la même demeure. Les gens fortunés des régions frontalières

[1] L'auteur souligne l'impact des coutumes, en fonction du degré de décadence de la dynastie en place, et qui mènent tantôt à la victoire, tantôt à la défaite.
[2] Général des Zhou du Nord, il fut commandant du Yizhou de 577 à sa mort en 580. Il fut tué après s'être rebellé contre Yang Jian 楊堅, futur empereur Wen des Sui (*Zhou shu*, 21).
[3] Établie sous les Qin dans le Shaanxi.

délimitent et s'arrogent monts et marais, et utilisent les biens et prennent à leur service les Yi, les Lao, ce qui explique qu'ils ne fassent que peu de cas de l'adultère et que leur pouvoir s'étende dans toutes les préfectures et districts. Cela est-il semblable à une coutume ancestrale ? Il y a encore les Rang, les Yan, les Man et les Cong, dont les habitations, coutumes, vêtements, nourritures sont similaires à ceux des Lao, ainsi qu'aux gens de Shu.

小人薄於情禮，父子率多異居．其邊野富人，多規固山澤，以財物雄役夷、獠，故輕為姦藏，權傾州縣．此亦其舊俗乎？又有獽狸蠻賨，其居處風俗，衣服飲食，頗同於獠，而亦與蜀人相類． (29.830)

B.3. Yuzhou 豫州

B.3.1. Dans le *Tribut de Yu*, le Yuzhou correspond au Jingzhou. Au sein du gouvernement céleste, de cinq degrés depuis la mansion de la Base jusqu'à neuf degrés dans la mansion de la Queue, se trouve l'étoile du Grand feu, lorsque le cinquième rameau terrestre est dans le quatrième, cela correspond au territoire du Song, qui englobe le Yuzhou. Depuis neuf degrés dans la mansion du Saule jusqu'à seize degrés dans la mansion de la Tenture, on trouve la constellation du Feu de Caille, et lorsque le cinquième rameau terrestre est dans le septième, cela correspond au territoire des Zhou, et englobe Sanhe, c'est-à-dire le Henan. Au niveau des étoiles, cela correspond aussi au territoire du Yuzhou.

豫州於禹貢為荊州之地．其在天官，自氐五度至尾九度，為大火，於辰在卯，宋之分野，屬豫州．自柳九度至張十六度，為鶉火，於辰在午，周之分野，屬三河，則河南．淮之星次，亦豫州之域． (30.843)

B.3.2. Le sens du nom Yu signifie « détendu », car le peuple y a naturellement une prédisposition à la pacification, et la nature [des gens] y est calme. Les terres de Luoyang bénéficient d'une position centrale, qui leur permet une juste distribution des richesses. C'est pourquoi le duc Zhou fit construire Luo[yang][1] en cet endroit. Leur culture est celle du commerce, et leur ingéniosité est passée dans les mœurs. C'est pourquoi il est écrit dans le traité [géographique] de l'*Histoire des Han* que « la perte des Zhou est due à la

[1] Référence à l'époque où la capitale des Zhou était à Haojing 鎬京 ; le Duc de Zhou fit construire la capitale de l'est à Luoyang, et depuis l'expression *zuoluo* désigne le fait de construire une seconde capitale.

fausseté et à la recherche du profit, au mépris de la rectitude et du désir de richesse. » Il en est ainsi depuis l'Antiquité. Xingyang était autrefois territoire du Zheng, et l'ancienne capitale [du royaume du roi] Liangxiao sur [le territoire de] la commanderie de Liang. Les coutumes [de la population] y ont toujours relevé de la ruse et de l'artifice. Aujourd'hui versés dans l'agriculture, ils attachent de l'importance aux rites, leurs us ont radicalement changé depuis l'Antiquité. Les coutumes à Qiao, Jiyin, Xiangcheng, Yingchuan, Runan, Huaiyang et Ruying sont similaires.

豫之言舒也，言稟平和之氣，性理安舒也．洛陽得土之中，賦貢所均，故周公作洛，此焉攸在．其俗尚商賈，機巧成俗．故漢志云周人之失，巧偽趨利，賤義貴財．此亦自古然矣．滎陽古之鄭地，梁郡梁孝故都，邪僻傲蕩，舊傳其俗．今則好尚稼穡，重於禮文，其風皆變於古．譙郡濟陰襄城潁川汝南淮陽汝陰，其風頗同． (30.843)

B.3.3. Nanyang était le pays natal de l'Empereur, les hauts fonctionnaires et les lettrés en proviennent, son territoire a été divisé en trois [comme un tripode], sa position est frontalière, les armées s'y rassemblent, ces vieilles traditions ont été perdues. [Les commanderies de] Shangluo et Hongnong partageaient à l'origine les mêmes traditions que la région de la préfecture métropolitaine. À partir du moment où l'empereur Gao des Han a pacifié les gens de Ba, de Shu, et des Trois Qin [que Xiang Yu 項羽 constitua en divisant le royaume de Qin], qu'il déplaça sept chefs de tribus Ba originaires du territoire de Shang et de Luo[yang], leurs coutumes les ont suivies. Les coutumes des autochtones sont devenues semblables à celles de la commanderie de Ba après l'arrivée des gens de Ba. Xiyang et Yuyang ont vraiment des coutumes similaires.

南陽古帝鄉，搢紳所出，自三方鼎立，地處邊疆，戎馬所萃，失其舊俗．上洛弘農，本與三輔同俗．自漢高發巴蜀之人，定三秦，遷巴之渠率七姓，居於商洛之地，由是風俗不改其壤．其人自巴來者，風俗猶同巴郡．淅陽淯陽，亦頗同其俗云． (30.843)

B.4. Yanzhou 兗州

B.4.1. Selon le *Tribut de Yu*, le Yanzhou correspond aux territoires de la Ji et du fleuve Jaune. Dans le ministère du Ciel, douze degrés depuis la mansion du châssis

jusqu'à quatre degrés la mansion de la base, nous sommes dans Canopus ; lorsque le cinquième des douze rameaux célestes est dans le dragon, cela correspond au territoire zodiacal de Zheng. Le Yanzhou tire son nom de la rivière Yan 沇, que l'on écrit également Yan 兗, voilà l'origine de Yan. On dit que le soleil est honnête, c'est pour cela que son souffle est insignifiant et se tarit. Il comprend notamment les commanderies de Dong, Dongping, Jibei, Wuyang et Pingyuan. [À l'époque des Royaumes combattants], cette région était au carrefour des [quatre] États de Zou, Lu, Qi, Wei. La transmission de l'enseignement ancien du Grand duc Tang Shu[yu] porte aussi la marque des coutumes du duc des Zhou et de Confucius. Au sein de ces nombreuses commanderies, les gens sont de bons confucéens, de nature simple et droite, ils entretiennent la bienséance, et leurs usages sont ceux des Anciens.

兗州于《禹貢》為濟、河之地．其於天官，自軫十二度至氐四度，為壽星，于辰在辰，鄭之分野．兗州蓋取沇水為名，亦曰兗，兗之為言端也，言陽精端端，故其氣纖殺也．東郡、東平、濟北、武陽、平原等郡，得其地焉．兼得鄒、魯、齊、衛之交．舊傳太公唐叔之教，亦有周孔遺風．今此數郡，其人尚多好儒學，性質直懷義，有古之風烈矣．(30.846)

B.5. Jizhou 冀州

B.5.1. Le Jizhou était dans l'Antiquité la capitale de Yao. Lorsque Shun sépara le territoire en douze provinces, il divisa le Jizhou pour établir le Youzhou et le Bingzhou. Pour ce qui est de la correspondance des phénomènes célestes, le Jizhou est situé entre le septième degré de la mansion de l'Estomac et le onzième degré de celle du Panneau de chasse, et correspond à l'étoile Daliang (grande-poutre). Dix degrés depuis la mansion de la Queue jusqu'à onze degrés dans la mansion du Boisseau méridional, on trouve les étoiles de la Queue du Scorpion, correspondant au Youzhou. Seize degrés depuis la mansion du Toit jusqu'à quatre degrés dans la mansion de l'Enfourchure, se trouve l'étoile correspondant à la station de Jupiter, et appartient au Bingzhou. Neuf degrés depuis la mansion du Saule jusqu'à seize degrés dans la mansion de la Tenture, se trouve l'étoile du Feu de Caille, qui appartient aux [commanderies des] Trois fleuves, que sont [en plus de la commanderie Henan] celles de Henei et de Hedong. En comparant la

position des astres, on constate que toutes font partie du territoire du Jizhou, et ses frontières sont si vastes car il est le lieu de résidence de l'empereur.

冀州於古，堯之都也．舜分州為十二，冀州析置幽、并．其於天文，自胃七度至畢十一 度，為大梁，屬冀州．自尾十度至南斗十一度，為析木，屬幽州．自危十六度至奎四度，為娵訾，屬并州．自柳九度至張十六度，為鶉火，屬三河，則河內、河東也．准之星次，本皆冀州之域，帝居所在，故其界尤大． (30.859)

B.5.2. Sous les Xia, le Youzhou et le Bingzhou furent supprimés, pour reprendre l'ancien modèle de Tang [Yao]. Les coutumes des commanderies de Xindu, Qinghe, Hejian, Boling, Hengshan, Zhao, Wuan et Xiangguo sont toutes similaires. La nature des hommes est bonne, ils s'occupent d'agriculture et de sériciculture, leurs aspirations vont vers le confucianisme, et prudents, ils ne cèdent pas à leurs impulsions. Naguère, les gens du Jizhou et du Youzhou étaient considérés comme lents d'esprit, en voilà la raison. Leurs coutumes chérissent l'esprit chevaleresque, ils ont une inclination au factionnalisme, et n'hésitent pas à se hâter vers leur mort, en raison de leur sens de la bienveillance et de la justice. C'est pourquoi ce que l'on trouve dans les traités de Ban [Gu] est conforme à ces coutumes locales, les plaintes des hommes sont exaltées, ils tuent des gens pour les détrousser et pillent les tombes, depuis l'Antiquité ils sont considérés comme source de problèmes.

至夏廢幽、并入焉，得唐之舊矣．信都、清河、河間、博陵、 恒山、趙郡、武安、襄國，其俗頗同．人性多敦厚，務在農桑，好尚儒學，而傷於遲重．前代稱冀、幽之士鈍如椎，蓋取此焉．俗重氣俠，好結朋黨，其相赴死生，亦出於仁義．故班志述其土風，悲歌慷慨，椎剽掘冢，亦自古之所患焉． (30.859)

B.5.3. Le vieux dicton dit : « être un fonctionnaire sans rencontrer le Ji[zhou] ». En vérité, c'est une tromperie. Dans la ville de Ye à la commanderie de Wei, [la population] y est frivole et ingénieuse. Le travail de gravure est sans aucun doute d'une finesse remarquable, les vêtements des hommes et des femmes, sont sans exception beaux, extravagants et longs, et leur nature s'accorde avec les us de la capitale et de Luo[yang].

On dit que : « Les commanderies de Wei et de Qinghe, le Ciel même n'a aucune prise ! » Par conséquent, on peut dire que c'est en raison de leur frivolité et de leur tromperie.

前諺云「仕官不偶遇冀部」，實弊此也．魏郡，鄴都所在，浮巧成俗，彫刻之工，特云精妙，士女被服，咸以奢麗相高，其性所尚習，得京、洛之風矣．語曰：「魏郡、清河，天公無奈何！」斯皆輕狡所致． (30.859-860)

B.5.4. Les commanderies de Ji et de Henei correspondent à l'ancien territoire des Shang. L'examen de ces vieux textes démontre l'influence des coutumes de Zhou[1]. En raison de la violence exercée par Zhong You[2], les fonctionnaires des territoires de Ji et de Wei de la dynastie Han, agissait à leur guise et commirent de nombreux massacres, voilà pourquoi. Désormais que ces coutumes ont changé, la population se conforme aux rites.

汲郡、河內，得殷之故壤，考之舊說，有紂之餘教．汲又衛地，習仲由之勇，故漢之官人，得以便宜從事，其多行殺戮，本以此焉．今風俗頗移，皆向於禮矣． (30.860)

B.5.5. Les gens de Changping et Shangdang prisent l'agriculture et la sériciculture, ont une nature franche et sans détour, et négligent la fourberie. Hedong, Jiang, Wencheng, Linfen, Longquan et Xihe sont des lieux peu fertiles et très stériles, les gens y souffrent donc d'avarice. Avec des coutumes si puissantes, comment se fait-il que le climat ne le soit pas aussi ?

長平、上黨，人多重農桑，性尤朴直，蓋少輕詐．河東、絳郡、文城、臨汾、龍泉、西河，土地沃少堉多，是以傷於儉嗇．其俗剛強，亦風氣然乎？ (30.860)

B.5.6. Monts et rivières s'entassent à Taiyuan[3], ce qui explique qu'on en fit le siège de la capitale, et bien que les Qi postérieurs choisirent une autre capitale, les gens y sont fortunés, et ne font pas preuve de ruse. Les coutumes sont semblables à celles de Shangdang, les gens y sont vaillants, et forment le corps de la cavalerie.

---

[1] Il s'agit du nom posthume de l'empereur Xin, dernier souverain des Shang, cruel et débauché.

[2] Zhong You ou Zi Lu 子路 (542-480) était un disciple de Confucius, qui mourut pour avoir invité Kuai Kui 蒯聵, nouvellement intronisé à la tête du royaume de Wei 衛 après un coup d'État, à châtier celui qui avait chassé son père, le prince légitime.

[3] Sous les Sui, la défense contre les nomades à Taiyuan (capitale du Shanxi, et siège d'industries lourdes) fut menée par le général 李淵 Li Yuan (565-635).

太原山川重複，實一都之會，本雖後齊別都，人物殷阜，然不甚機巧．俗與上黨頗同，人性勁悍，習於戎馬． (30.860)

B.5.7. Les coutumes des gens de Lishi, Yanmen, Mayi, Dingxiang, Loufan, Zhuo, Shanggu, Yuyang, Beiping, Anle, et Liaoxi sont les mêmes que ceux de Taiyuan. C'est pourquoi depuis l'Antiquité dès qu'il est question de leur noblesse et de leur bravoure, on mentionne sans faute le Youzhou et le Bingzhou. Ainsi, Zhuo et Taiyuan sont depuis les dynasties précédentes la terre des lettrés raffinés ; bien qu'elles fassent partie des commanderies des frontières, leurs coutumes et culture sont incomparables.

離石、雁門、馬邑、定襄、樓煩、涿郡、上谷、漁陽、北平、安樂、遼西，皆連接邊郡，習尚與太原同俗，故自古言勇俠者，皆推幽、并云．然涿郡、太原，自前代已來，皆多文雅之士，雖俱曰邊郡，然風教不為比也． (30.860)

B.6. Qingzhou 青州

B.6.1. Il est dit dans le chapitre des « agents de direction des domaines féodaux » des *Rites des Zhou* : « Plein Est se trouve le Qingzhou. » Au sein du Ministère du Ciel, depuis huit degrés de la mansion de la Servante jusque quinze degrés dans la mansion du Toit se trouve la mansion du Vide ; lorsque le cinquième rameau terrestre est situé dans le premier, il s'agit de la partie zodiacale correspondant au territoire de Qi.

周禮職方氏正東曰青州．其在天官．自須女八度至危十五度．為玄枵．於辰在子．齊之分野． (30.862)

B.6.2. Wu Zha[1] appréciait la musique, et dit à l'écoute des chants de Qi : « les grands vents sont tant vastes et profonds que l'on ne peut mesurer l'étendue du royaume ». À l'époque des Han, ces traditions se répandaient, extravagantes et sans limite, le peuple tricotait des produits d'une exquise beauté en fine soie écrue, qu'on utilisait pour les habits des lettrés qui devaient parcourir le monde.

[1] Il s'agit d'un diminutif servant à désigner Ji Zha, fils cadet du duc Wu durant les Printemps et automnes. Il voyagea dans de nombreuses principautés, et reste considéré comme un sage de cette période en raison de son vaste savoir.

吳札觀樂．聞齊之歌曰．泱泱乎大風也哉．國未可量也．在漢之時．俗彌侈泰．織作冰紈綺繡純麗之物．號為冠帶衣履天下． (30.862)

B.6.3. Au commencement, le Grand duc favorisa l'éducation en honorant les sages et l'intelligence. C'est pourquoi le peuple apprenait ses usages, mais s'enorgueillissait de ses mérites et de sa gloire. Le peuple se fondait sur l'étude des classiques, et détenteurs d'une grande sagesse, les gens étaient d'une nature longanime et tempérée. Par ailleurs ils étaient négligeants, frivoles et extravagants, et leurs paroles comme leurs actes pouvaient être mensongers.

始太公以尊賢尚智為教，故士庶傳習其風，莫不矜于功名，依於經術，闊達多智，志度舒緩．其為失也，夸奢朋黨，言與行謬． (30.862)

B.6.4. La commanderie de Qi avait eu pour nom Qinan. Les coutumes prisaient l'apprentissage des fioritures que sont les chansons obscènes mettant en scène des enfants, et qui peuvent vous faire perdre la tête, et peuvent tromper l'œil de l'homme. La tradition veut que « les filles de joie de Qi » en proviennent.

齊郡舊曰濟南，其俗好教飾子女淫哇之音，能使骨騰肉飛，傾詭人目．俗云齊倡，本出此也． (30.862)

B.6.5. Les coutumes du district de Zhu'a [sont les suivantes] : lors d'une réception et d'une cérémonie de mariage, bien que les nourritures soient somptueuses, lorsqu'arrive le moment de manger les filaments de viande à la vapeur, on ne doit qu'y goûter. Il est en effet irrespectueux de trop en manger, et une telle attitude attirerait des réprimandes de tous. C'est là une pratique bien différente.

祝阿縣俗，賓婚大會，餚饌雖豐，至於蒸膾，嘗之而已，多則謂之不敬，共相誚責，此其異也． (30.862)

B.6.6. En règle générale, les us et coutumes de nombreuses commanderies ne sont pas différentes de celles en vigueur dans les temps anciens, les hommes travaillent la terre et les vers à soie, ils estiment l'étude, ils relèvent de la catégorie des parcimonieux, alors ils ont vraiment modifié les anciennes traditions. Les gens de [la commanderie de]

Donglai sont honnêtes mais stupides, et ne comprennent par conséquent que trop peu le sens des textes.

大抵數郡風俗，與古不殊，男子多務農桑，崇尚學業，其歸于儉約，則頗變舊風．東萊人尤朴魯，故特少文義．(30.862-863)

B.7. Xuzhou 徐州

B.7.1. Il est écrit dans le *Tribut de Yu* : « entre l'océan, le mont Tai et la [rivière] Huai on trouve le Xuzhou. » [Les commanderies de] Pengcheng, Lu, Langya, Donghai et Xiapi y sont toutes situées. Au niveau des phénomènes célestes, l'espace situé entre le cinquième degré de [la mansion occidentale de] l'Enfourchure et le sixième degré de [celle de] l'Estomac correspond à l'étoile *jianglou* et au onzième des rameaux terrestres *xu*. Du temps des principautés de l'Antiquité, il était situé entre le Chu, le Song et le Lu.

禹貢海岱及淮惟徐州．彭城魯郡琅邪東海下邳得其地焉．在於天文，自奎五度至胃六度，為降婁，於辰在戌．其在列國，則楚宋及魯之交．(31.872)

B.7.2. Selon leurs anciennes coutumes, les gens y sont vaillants et intrépides, les lettrés sont intègres et aiment partir à l'aventure, similaires en cela à ce qui prévalait au Chu. En règle générale, le Xuzhou et le Yanzhou partagent les mêmes coutumes, et leurs commanderies influencèrent donc les valeurs en vigueur au Qi et au Lu. Ils méprisent tous le commerce et sont versés dans les travaux des champs, ils respectent le confucianisme et admirent l'étude, et se sont inspirés des coutumes des [rivières] Zhu et Si[1].

考其舊俗，人頗勁悍輕剽，其士子則挾任節氣，好尚賓遊，此蓋楚之風焉．大抵徐、兗同俗，故其餘諸郡，皆得齊魯之所尚．莫不賤商賈，務稼穡，尊儒慕學，得洙泗之俗焉．(31.872-873)

B.8. Yangzhou 揚州

B.8.1. Dans le *Tribut de Yu*, le Yangzhou correspond au territoire compris entre la Huai et l'océan. Dans le ministère du Ciel, en s'éloignant de douze degrés dans la

[1] Anciennes rivières originaires de Qufu, lieu d'origine de Confucius, et région dans laquelle il aurait dispensé ses leçons, elles désignent par la suite Confucius et son école.

mansion du Boisseau jusqu'à sept degrés dans la mansion de la Servante, se trouve l'étoile Xingji[1]. Lorsque le cinquième rameau terrestre est dans le deuxième, cela correspond à la partie zodiacale des domaines du Wu et de Yue.

揚州於禹貢為淮海之地．在天官，自斗十二度至須女七度，為星紀，於辰在丑，吳越得其分野． (31.886)

B.8.2. Les usages de la région au sud du Fleuve consistent à incendier le sol et à irriguer la terre, à manger des poissons et du riz. Les hommes vivent de la pêche et de la chasse, et bien qu'ils ne constituent aucune réserve, ils ne connaissent jamais la faim. Ils croient traditionnellement aux démons et aux esprits, et aiment sacrifier indûment ; pères et fils ne partagent pas toujours le même toit, et c'est ainsi. La nature des gens de Jiangdu, Yiyang, Huainan, Zhongli, Qichun, Tongan, Lujiang, Liyang, est violente et intrépide, leurs manières énergiques, ils dissimulent de mauvais desseins, considèrent la mort comme un retour au logis[2], et font un grand usage de la ruse à la guerre. Ce sont là leurs coutumes ancestrales.

江南之俗，火耕水耨，食魚與稻，以漁獵為業，雖無蓄積之資，然而亦無饑餒．其俗信鬼神，好淫祀，父子或異居，此大抵然也．江都弋陽淮南鍾離蘄春同安廬江歷陽，人性並躁勁，風氣果決，包藏禍害，視死如歸，戰而貴詐，此則其舊風也． (31.886)

B.8.3. Après la pacification des Chen, leurs traditions ont évolué : ils estiment la probité, apprécient l'économie, et dans les funérailles comme pour les mariages, ils se conforment de plus en plus aux rites. Leurs traditions périclitent, et ils se tournent donc graduellement vers l'Antique. À l'ancienne capitale de Danyang, la population était très nombreuse, les hommes de peu étaient des commerçants, tandis que les hommes de bien prisaient plutôt le fonctionnariat et ses traitements, il y avait autant de boutiques dans les quartiers commerçants [de Danyang] que dans les deux capitales de [Chang'an et Luoyang], et les gens sont éparpillés aux cinq directions, et c'est pourquoi leurs traditions sont du même type.

[1] Nom du premier des douze signes du cycle duodécimal de Jupiter, et correspondant, à la seconde moitié du Sagittaire et à la première du Capricorne.
[2] Expression figée signifiant qu'ils regardent la mort en face.

自平陳之後，其俗頗變，尚淳質，好儉約，喪紀婚姻，率漸於禮．其俗之敝者，稍愈於古焉．丹陽舊京所在，人物本盛，小人率多商販，君子資於官祿，市廛列肆，埒於二京，人雜五方，故俗頗相類． (31.886-887)

B.8.4. Par Jingkou[1] il est possible de pénétrer à l'est dans Wu et Kuai ; au sud [Jingkou] borde le Fleuve et le lac [Taihu], à l'ouest les villes s'enchaînent, donnant l'impression d'une seule grande ville. Les hommes sont à l'origine des guerriers, on les appelle l'armée d'élite du monde. Ils ont pour coutume au cinquième jour du cinquième mois de pratiquer la lutte. Forts et faibles sont classés en fonction de leur catégorie, et les combats sont ensuite disséqués pour discuter de l'art militaire. Les coutumes des gens de Xuancheng, Piling, Wu, Kuaiji, Yuhang et Dongyang sont les mêmes.

京口東通吳會，南接江湖，西連都邑，亦一都會也．其人本並習戰，號為天下精兵．俗以五月五日為鬬力之戲，各料強弱相敵，事類講武．宣城毗陵吳郡會稽餘杭東陽，其俗亦同． (31.887)

B.8.5. Ainsi, rivières, marais et plaines fertiles de nombreuses commanderies offrent l'abondance de la mer et de la terre, mets et objets rares et recherchés y abondent, et c'est pourquoi les marchands y affluent. Parmi eux, les hommes de bien chérissent les rites, et le commun est honnête, c'est pourquoi les traditions sont pures, l'enseignement de la Voie répandu, et leurs mœurs supérieures. Celles de Yuzhang sont tout à fait similaires à celles du Wu, les hommes de bien travaillent chez eux, et les hommes de peu s'appliquent aux labours et semailles.

然數郡川澤沃衍，有海陸之饒，珍異所聚，故商賈並湊．其人君子尚禮，庸庶敦厖，故風俗澄清，而道教隆洽，亦其風氣所尚也．豫章之俗，頗同吳中，其君子善居室，小人勤耕稼． (31.887)

B.8.6. Certains notables ont plusieurs concubines, qui apparaissent publiquement pour commercer, et rivalisent entre elles pour fournir des moyens de subsistance à leur époux. Dès que leur mari obtient un poste, il recherche la richesse. Ces femmes précédemment mentionnées, quand bien même elles auraient été méritantes pendant de

[1] Appelé ainsi car pendant les Dynasties du Nord et du Sud la ville était adossée à la montagne et bordée par le Fleuve, et que c'est en cet endroit que le Grand canal se jetait dans le Fleuve depuis le Sud.

nombreuses années, et quand bien même elles auraient enfanté une progéniture nombreuse, elles se retrouvent congédiées, afin d'éviter qu'elles ne rencontrent les futures épouses.

衣冠之人，多有數婦，暴面市廛，競分銖以給其夫．及舉孝廉，更要富者，前妻雖有積年之勤，子女盈室，猶見放逐，以避後人． (31.887)

B.8.7. Ils n'ont pas la tradition des débats et des plaintes, ils préfèrent célébrer par les chants et les danses. On récolte quatre à cinq fois par an les vers à soie, on procède au filage, et la nuit on lave les tissus de soie et au matin on obtient un vêtement de qualité, dont l'emblème est traditionnellement le vêtement du chant du Coq. Les usages en vigueur à Xin'an, Yongjia, Jian'an, Suian, Poyang, Jiujiang, Linchuan, Luling, Nankang et Yichun sont pratiquement les mêmes qu'à Yuzhang. Toutefois, les gens de Luling sont bons et purs, et vivent généralement longtemps. Dans ces commanderies, et surtout à Yichun, les habitants élèvent des insectes venimeux[1]. Ces empoisonneurs rassemblent au cinquième jour du cinquième mois une centaine d'insectes, dont les plus grands sont les serpents et les plus petits les poux. Ils sont rassemblés dans un récipient, ils se mangent entre eux, et en fonction de celui qui reste en dernier, on l'appelle Poison-serpent si c'est un serpent, ou Poison-pou si c'est un pou. Il peut tuer un homme. [Ces empoisonneurs] l'utilisent pour tuer d'autres gens. Lorsqu'ils les mélangent avec d'autres aliments, le poison finit par dévorer les Cinq organes [que sont le cœur, le foie, les poumons, la rate et les reins] de cette personne, et après sa mort il se reproduit et retourne auprès de son maître ; si pendant trois ans il ne tue personne d'autre, alors il procèdera de même sur son « géniteur », qui mourra à son tour. Ce savoir-faire est transmis sans interruption de génération en génération, d'enfants en petits-enfants ; même lorsqu'une fille se marie avec une autre famille elle le prend avec elle. Gan Bao dit que c'était [une pratique] démoniaque, mais c'est n'est pas le cas, c'est bien une réalité. Après les troubles de Hou Jing, les familles d'empoisonneurs disparurent, car il n'y avait plus de maître, et les poisons s'envolèrent sur les routes où ils périrent.

俗少爭訟，而尚歌舞．一年蠶四五熟，勤於紡績，亦有夜浣紗而旦成布者，俗呼為鷄鳴布．新安永嘉建安遂安鄱陽九江臨川廬陵南康宜春，其俗又頗

[1] Sur le *gu* 蠱, voir l'article de Vincent Durand-Dastès, « Poisons exotiques et vices domestiques : de vertueux héros aux prises avec les *gu* 蠱 dans un roman du XVII^e^ siècle », p. 85-86.

同豫章，而廬陵人厖淳，率多壽考．然此數郡，往往畜蠱，而宜春偏甚．其法以五月五日聚百種蟲，大者至蛇，小者至蝨，合置器中，令自相啖，餘一種存者留之，蛇則曰蛇蠱，蝨則曰蝨蠱，行以殺人．因食入人腹內，食其五藏，死則其產移入蠱主之家，三年不殺他人，則畜者自鍾其弊．累世子孫相傳不絕，亦有隨女子嫁焉．干寶謂之為鬼，其實非也．自侯景亂後，蠱家多絕，既無主人，故飛遊道路之中則殞焉． (31.887)

B.8.8. Dans la vingtaine de commanderies située au sud des monts Ling, de manière générale le sol est humide. Cela favorise la malaria et les hommes y meurent dans la fleur de l'âge. Nanhai et Jiaozhi ont chacun une grande ville, et sont proches de l'océan. On y trouve merveilles et objets précieux : rhinocéros et éléphants, écailles et carapaces imbriquées de tortues, perles et pierres précieuses. C'est pourquoi nombreux furent les commerçants à y affluer et qu'ils en prirent les richesses.

自嶺已南二十餘郡，大率土地下濕，皆多瘴厲，人尤夭折．南海交趾，各一都會也，並所處近海，多犀象瑇瑁珠璣，奇異珍瑋，故商賈至者，多取富焉． (31.887-888)

B.8.9. Les hommes sont lestes et intrépides, facilement irritables et sujets à la révolte, ils ont un chignon en forme de marteau et, [signe de désinvolture], ils s'assoient les jambes écartées, c'est bien là une façon passéiste. Ces gens rustres sont droits et sincères, et prisent la fidélité. Barbares courageux et indépendants, ils sont très généreux et méprisent la mort. Seuls leurs héros sont fortunés. Ils logent dans des huttes perchées dans les arbres ou le long des falaises, et mettent toutes leurs forces dans les travaux agricoles. Ils gravent dans les arbres comme dans des tablettes de bambou, et lorsqu'ils engagent des serments, ils ne reviennent jamais dessus jusqu'à leur mort.

其人性並輕悍，易興逆節，椎結踑踞，乃其舊風．其俚人則質直尚信，諸蠻則勇敢自立，皆重賄輕死，唯富為雄．巢居崖處盡力農事．刻木以為符契，言誓則至死不改． (31.888)

B.8.10. Les biens des pères et des fils sont séparés. Si un père est pauvre, il hypothèque son corps pour du travail auprès de son fils. Les Lao sont tous ainsi. Après

avoir fabriqué leurs tambours de bronze, ils les suspendent au milieu de la cour, ils placent de l'alcool pour attirer leurs semblables. Parmi ceux qui viennent, certains hommes et femmes sont fortunés, si bien qu'on fabrique de grandes baguettes en or et en argent, que l'on tient lorsque l'on frappe les tambours. À la fin ils le laissent aux maîtres [qui sont pauvres], on l'appelle l'épingle-tambour en bronze. Leurs coutumes encouragent les combats, et souvent ils s'écharpent pour des vétilles. Lorsqu'ils sont sur le point de passer à l'attaque on fait retentir le tambour, et les gens accourent, nombreux comme des nuages.

父子別業，父貧，乃有質身於子．諸獠皆然．並鑄銅為大鼓，初成，懸於庭中，置酒以招同類．來者有豪富子女，則以金銀為大釵，執以叩鼓，竟乃留遺主人，名為銅鼓釵．俗好相殺，多搆讎怨，欲相攻則鳴此鼓，到者如雲． (31.888)

B.8.11. La personne qui possède un tambour est appelée « Vénérable chef », que l'on consulte pour approbation générale. L'origine de ces affaires anciennes remonte à Wei Tuo, qui s'était proclamé sous les Han « Grand chef et ministre vénérable des barbares Man » ; c'est pourquoi les gens de Li honorent comme « Vénérable Dao ». Cette interprétation est fausse, si bien qu'il faut l'appeler « Vénérable chef ».

有鼓者號為都老，羣情推服．本之舊事，尉陀於漢，自稱蠻夷大酋長、老夫臣，故俚人猶呼其所尊為倒老也．言訛，故又稱都老云． (31.888)

B.9. Jingzhou 荊州

B.9.1. Il est écrit dans [le *Tribut de Yu*] des *Documents vénérables* que « le Jingzhou s'étend au sud des monts Jing et Heng ». L'Empereur est en correspondance avec les corps célestes. En s'éloignant de dix-sept degrés depuis la mansion de la Tenture jusqu'à celle du Châssis sur onze degrés, on atteint la constellation de la Caille. Elle est située au Sud-Est, et correspond aux limites du territoire de Chu. Les coutumes et les ressources qu'on y trouve sont similaires à celles en vigueur au Yangzhou. Une grande partie de la population est rebelle et violente, les gens sont comme cela naturellement.

尚書荊及衡陽惟荊州．上當天文，自張十七度至軫十一度，為鶉首，於辰在巳，楚之分野．其風俗物產，頗同揚州．其人率多勁悍決烈，蓋亦天性然也． (31.897)

B.9.2. Les commanderies de Nan, Yiling, Jingling, Mianyang, Yuanling, Qingjiang, Xiangyang, Chongling, Handong, Anlu, Yongan, Yiyang, Jiujiang et Jiangxia contiennent toutes un mélange inextricable de populations *man*. Il est impossible de distinguer les Man qui vivent [dans les plaines] des Chinois. Ceux qui vivent dans les ravines des montagnes et des collines parlent un langage différent, leurs intérêts comme leurs habitats diffèrent radicalement, mais sont semblables à ceux du Ba et du Yu. En ce qui concerne l'origine des peuples Man, ils sont tous les héritiers de Panhu, c'est pourquoi leurs vêtements et accessoires sont ornés de motifs si chatoyants. Les dénommer « Man » est donc à proscrire.

南郡夷陵竟陵沔陽沅陵清江襄陽春陵漢東安陸永安義陽九江江夏諸郡，多雜蠻左．其與夏人雜居者，則與諸華不別．其僻處山谷者，則言語不通，嗜好居處全異，頗與巴渝同俗．諸蠻本其所出承盤瓠之後，故服章多以班布為飾．其相呼以蠻，則為深忌． (31.897)

B.9.3. Après que la maison des Jin a émigré au sud, les chefs-lieux de Nan et Xiangyang devinrent des positions militaires stratégiquement importantes, les gens y affluèrent de toute la Chine, ce qui augmenta le nombre de leurs épigones cultivés et respectueux des rites et des classiques. Jiujiang était un emplacement stratégique et seuls des fonctionnaires ayant de hautes responsabilités étaient envoyés dans les quatre célèbres commanderies de Jiangxia, Jingling et Anlu qui en dépendent. Le caractère des gens y était différent de celui que l'on trouvait dans les autres commanderies.

自晉氏南遷之後，南郡襄陽皆為重鎮，四方湊會，故益多衣冠之緒，稍尚禮義經籍焉．九江襟帶所在，江夏竟陵安陸，各置名州，為藩鎮重寄，人物乃與諸郡不同． (31.897)

B.9.4. Généralement, on voue au Jingzhou un profond respect aux fantômes, et l'on accorde une grande importance au culte des ancêtres ; jadis Qu Yuan composa ses

Neuf chants en à cet égard. Au quinzième jour du cinquième mois, Qu Yuan se jeta dans la rivière Miluo, les locaux tentèrent de le récupérer jusqu'au lac Dongting, en vain ; le lac était grand et leur esquif frêle, personne ne put atteindre la rive, si bien que l'un d'entre eux s'écria : « où pouvons-nous traverser ?! » Ils pagayèrent alors de toutes leurs forces pour contrer le courant, et firent de leur mieux pour atteindre le pavillon les premiers, et cette coutume s'est depuis transmise dans la tradition, comme le jeu de course des bateaux [dragons]. Le fracas des pagaies s'accélère de concert avec celui des bateaux, et pagaies et chants se mêlent dans un chaos discordant, dont l'intensité fait vibrer la surface de l'eau. Les gens les observent, nombreux comme des nuages, et reproduisent ce jeu dans les autres commanderies, et plus particulièrement à Nan et Xiangyang.

大抵荊州率敬鬼，尤重祠祀之事，昔屈原為制九歌，蓋由此也．屈原以五月望日赴汨羅，土人追至洞庭不見，湖大船小，莫得濟者，乃歌曰：「何由得渡湖！」因爾鼓櫂爭歸，競會亭上，習以相傳，為競渡之戲．其迅楫齊馳，櫂歌亂響，喧振水陸，觀者如雲，諸郡率然，而南郡、襄陽尤甚． (31.897)

B.9.5. Ces deux commanderies possèdent encore le jeu du tir à la corde, dont on dit qu'il fut élaboré pour l'entraînement militaire, du temps où le Chu s'apprêtait à attaquer le Wu ; on utilisa le tir à la corde pour apprendre la guerre, et il a été transmis dans le temps et l'espace sans se modifier. On lance d'abord le crochet, puis un gong [qui signale le début] retentit et tout le monde se met à chanter en chœur, et l'alerte résonnait au loin comme à côté, le peuple disait que c'était un envoûtement, et on l'utilisa par la suite pour obtenir des récoltes exceptionnelles. Ce genre de mouvement imprégna les autres commanderies. L'empereur Jianwen des Liang surveillait Yongbu, il lança des mesures éducatives et prohibitives [de ce mouvement], qui dès lors cessa progressivement.

二郡又有牽鉤之戲，云從講武所出，楚將伐吳以為教戰，流遷不改習以相傳．鉤初發動，皆有鼓節，羣譟歌謠， 振驚遠近，俗云以此厭勝，用致豐穰．其事亦傳于他郡．梁簡文之臨雍部，發教禁之，由是頗息． (31.897)

B.9.6. Bien qu'ils ne se délient pas les cheveux et qu'ils ne dénudent pas leurs épaules, les Man hurlent leur douleur durant leurs pratiques funéraires. Lorsqu'une personne meurt, on commence par déplacer le corps du défunt dans la cour, on ne le

laisse pas dans la maison. Une fois la toilette mortuaire achevée, on le place dans un cercueil et on l'envoie dans la montagne, pendant treize années. Au jour le plus auspicieux, on transpose le corps dans un plus petit cercueil, c'est ce que l'on appelle la « collecte des os ». Cette collecte doit être faite par le gendre du défunt ; il a un rôle important chez les Man, et c'est pour ça qu'on lui confie cette tâche. Celui qui collecte les os doit ôter la chair pour regrouper les os, et négliger les petits os pour ne garder que les gros[1]. Au crépuscule du jour prévu [pour le transfert du corps], le gendre se réunit avec une trentaine d'hommes à la résidence du patriarche du village, et ils se coiffent d'un turban fait de tiges d'Eulalie qu'on appelle « Maosui ». Ceints de branches et de feuilles, tous brandissent à trois/quatre *chi* de hauteur un bâton en bambou, long d'environ un *zhang*. Le cortège funéraire avance et recule en rythme, les hommes chantent à tue-tête un chant dédié à cette procession. La légende veut que lorsque Panhu mourut, on le suspendit à un arbre. Alors on le piqua avec des aiguilles qui le transpercèrent. Cette pratique s'est transmise jusqu'à aujourd'hui et est désormais coutumière. Comme cette pratique est taboue, on l'appelle piquer la Grande Ourse. Après l'enterrement, on met en place les rites sacrificiels, les parents proches et lointains pleurent à chaudes larmes. Une fois leurs larmes séchées, les membres de sa famille s'approchent, festoient de vins et de mets autour d'un banquet puis s'en retournent, et plus jamais n'offrent de sacrifices ou de pleurs [en l'honneur du défunt].

其死喪之紀，雖無被髮袒踊，亦知號叫哭泣．始死，即出屍於中庭，不留室內．斂畢送至山中，以十三年為限．先擇吉日，改入小棺，謂之拾骨．拾骨必須女壻，蠻重女壻，故以委之．拾骨者，除肉取骨，棄小取大．當葬之夕，女壻或三數十人，集會於宗長之宅，著芒心接籬，名曰茅綏．各執竹竿，長一丈許上三四尺許，猶帶枝葉．其行伍前却，皆有節奏，歌吟叫呼亦有章曲．傳云盤瓠初死，置之於樹，乃以竹木刺而下之，故相承至今以為風俗．隱諱其事，謂之刺北斗．既葬設祭，則親疎咸哭，哭畢家人既至，但歡飲而歸，無復祭哭也． (31.897-898)

B.9.7. Les [rites funéraires] des gens de Zuo étaient différents, ils ne portaient pas de vêtements de deuil, et ne pratiquaient pas la cérémonie de rappel de l'âme du défunt la

[1] Il s'agit en réalité du nettoyage des os ; c'est le second temps de l'enterrement, voire un second enterrement.

priant de réintégrer son corps. À la mort de la personne, on établit un autel sépulcral, les adolescents des voisins s'arment d'un arc et d'une flèche, entourent le défunt et chantent en s'accompagnant du rythme des flèches qu'ils tapent sur leur arc. Leurs chansons ont pour thèmes les moments heureux de la vie du défunt, et lorsqu'ils atteignent le moment de sa mort, cela ressemble globalement à ce que l'on appelle aujourd'hui une élégie. Après avoir chanté une dizaine de chansons, on le place dans son cercueil, habillé de ses vêtements mortuaires et de linceuls et l'emmène dans les monts boisés, où l'on construit une sépulture dans laquelle on place le cercueil. On en enterrait aussi parfois dans des cimetières en abords des villages, et une fois qu'il y avait entre vingt et trente corps, on les plaçait dans une grotte funéraire.

其左人則又不同，無衰服，不復魄．始死，置屍館舍，隣里少年，各持弓箭，遶屍而 歌，以箭扣弓為節．其歌詞說平生樂事，以至終卒，大抵亦猶今之挽歌．歌數十闋，乃衣衾棺斂，送往山林，別為廬舍，安置棺柩．亦有於村側瘞之，待二三十喪，總葬石窟． (31.898)

B.9.8. La commanderie de Changsha possède de nombreux barbares Dan, disséminés [parmi les villages chinois]. Ils sont appelés Moyao (non-corvéables). Ils prétendent que leurs ancêtres étaient méritants, que souvent ils étaient exemptés de corvée, ce qui explique l'origine de leur nom. Les hommes ne portent que des vêtements de couleur blanche, et ne portent ni couvre-chef ni collants. Les femmes portent des chemises bleues, des jupes aux couleurs chatoyantes et se déplacent pieds nus. Pour les mariages, les hommes offrent à leurs femmes des bijoux en fer. Les coutumes sont similaires à Wuling, Baling, Lingling, Guiyang, Liyang, Hengshan et Xiping. En ce qui concerne leurs rites funéraires, ce sont les mêmes que ceux des Zuo.

長沙郡又雜有夷蜒，名曰莫徭，自云其先祖有功，常免徭役，故以為名．其男子但著白布襌衫，更無巾袴．其女子青布衫、班布裙，通無鞋屨．婚嫁用鐵鈷鑼為聘財．武陵、巴陵、零陵、桂陽、澧陽、衡山、熙平皆同焉．其喪葬之節，頗同於諸左云． (31.898)

Annexe 2. *Hou Han shu*, 86.

En 1882, Alexander Wylie fut le premier à traduire le juan *portant sur les populations méridionales du* Hou Han shu *(ainsi que ceux portant sur les Yi et les Qiang) dans le premier numéro de la* Revue d'Extrême Orient *(1882). Cette notice a été beaucoup étudiée au XX^e siècle, souvent dans une perspective ethnologique, notamment par David Gordon White (avec le concours sinologique de Robert Campany), et avant lui par Édouard Mestre. Les références complètes se trouvent dans la partie II de la thèse ainsi que dans la bibliographie générale.*

La traduction proposée s'arrête après la description des Man de Bandun. La dernière partie du juan s'attache à décrire les populations extérieures, des « barbares du Sud-Ouest » (Xinan Yi 西南夷*), au-delà des limites de la commanderie de Shu* 蜀*. Ces populations vivent au sein d'entités politiques constituées : elles ont souverain, connaissent une urbanisation relative, et maîtrisent des savoirs agraires. Ce sont les royaumes de Yelang* 夜郎 *(entre Guizhou, Yunnan et Sichuan), de Dian* 滇 *(Yunnan), de Qiongdu* 邛都 *(Sichuan). Y sont ainsi successivement présentés Yelang, Dian, les Ailao* 哀牢 *(ou Man noirs, Wuman* 烏蠻*), répartis sur un vaste territoire au Yunnan, les barbares de Qiongdu, Zuodu* 莋都 *(Sichuan), Ranmang* 冉駹 *(Sichuan), et les Di de Baima* 白馬氐 *(Sichuan).*

Le juan *s'achève sur une « discussion » (*lun 論*) et un « éloge » (*zan 贊*) de Fan Ye.* Les lun *de Fan Ye sont plus à entendre comme des morceaux de bravoure littéraire que pour leur valeur historique ; ils résument néanmoins efficacement la portée morale et exemplaire des événements que l'auteur analyse. Les populations finissent par se soumettre, à de rares exceptions près, aux dynasties chinoises, en raison de la « majesté » (*wei 威*) de ces dernières. Le* zan*, au parallélisme respecté, s'attache à décrire à l'aide de force adjectifs exotiques l'apparence et les coutumes des populations non chinoises, ainsi que leur acculturation progressive par l'envoi de tributs divers.*

La pagination dans l'édition de référence publiée à la Zhonghua shuju est indiquée à la fin de chaque paragraphe traduit.

Les Man du Jingzhou (Changsha, Wuling)

1. L'époque [du souverain] Gaoxin vit les invasions des [barbares] Quanrong. Craignant ces incursions, le monarque tenta de les attaquer, mais sans succès. On lança donc à travers toute la population un appel : quiconque ramènerait la tête du général Wu, chef des Quanrong, serait récompensé de mille *yi* d'or[1], se verrait attribuer un village de dix mille familles, et prendrait pour femme la fille cadette de l'empereur.

昔高辛氏有犬戎之寇，帝患其侵暴，而征伐不剋．乃訪募天下，有能得犬戎之將吳將軍頭者，購黃金千鎰，邑萬家，又妻以少女． (2829)

2. À la même époque, le souverain avait domestiqué un chien, dont la queue était multicolore, et qui portait le nom de Panhu. Après la proclamation de cet ordre par le

[1] Soit entre 20 000 et 30 000 onces d'or, selon les mesures en vigueur avant l'unification impériale.

monarque, Panhu revint à la cour tenant une tête d'homme dans sa gueule. Les ministres furent dans un premier temps interloqués, puis examinèrent de près la tête, pour se rendre compte qu'il s'agissait bien de celle du général Wu. Bien que transporté de joie, le souverain réalisa qu'il ne pouvait donner en mariage sa jeune fille à un chien, ni anoblir ce dernier. Espérant trouver une récompense juste, il n'en trouva aucune qui le satisfît. Lorsque sa fille entendit la nouvelle, elle estima que le souverain était dans l'obligation d'appliquer cette directive, et considérant ne pouvoir s'y soustraire, pria donc qu'on la donne en mariage à Panhu. À contrecœur, le souverain obtempéra.

時帝有畜狗，其毛五采，名曰槃瓠．下令之後，槃瓠遂銜人頭造闕下，羣臣怪而診之，乃吳將軍首也．帝大喜，而計槃瓠不可妻之以女，又無封爵之道，議欲有報而未知所宜．女聞之，以為帝皇下令，不可違信，因請行．帝不得已，乃以女配槃瓠．(2829)

3. Après qu'il eut obtenu la main de son épouse, Panhu la porta sur son dos et s'enfuit dans les monts Nan (méridionaux), où il ne s'arrêta que dans une grotte de pierre[1]. Extrêmement dangereux et difficile d'accès, cet endroit était à l'écart de toute présence humaine. Alors la fille du souverain retira ses habits, rassembla ses cheveux en un chignon de coiffure-chien, et enfila des vêtements qu'elle avait elle-même confectionnés. Attristé et souffrant de la séparation, le monarque envoya des émissaires pour retrouver sa fille. Ils rencontrèrent pluie, vents, tonnerre et obscurité, et ne purent continuer leur chemin.

槃瓠得女，負而走入南山，止石室中．所處險絕，人跡不至．於是女解去衣裳，為僕鑒之結，著獨力之衣．帝悲思之，遣使尋求，輒遇風雨震晦，使者不得進．(2829)

[1] Ils correspondent aux monts Wu 武, dans l'ouest du Hunan. Voir Liu Chungshee Hsien, « The Dog-Ancestor Story of the Aboriginal Tribes of Southern China », p. 366. Voici ce qui est écrit sur le mont Wu dans le *Wuling ji* 武陵記 de Huang Min 黃閔 (*fl.* Sui) : « Les monts Wu sont immenses et mesurent plus de 80 000 pieds. À mi-hauteur, se trouve la grotte de Panhu, au centre de laquelle il y a une pierre en forme de chien. On dit qu'il s'agit de l'image mortuaire de Panhu. Il y a également un serpent multicolore quadrioculaire, au corps massif et imposant. À l'ouest du district, une rivière qui a pour nom torrent Wu sourd de la montagne » (武山高可萬仞．山半有盤瓠石窟．中有一石狗形．云是盤瓠之遺像．又有斑蛇四眼身大十圍．山有水出謂之武溪是也．在縣之西). Voir *Taiping yulan*, 49.368-1.

4. Trois ans passèrent, et [la fille du souverain] donna naissance à douze enfants, six garçons et six filles. Après la mort de Panhu, les enfants se marièrent entre eux. Pour façonner leurs vêtements, ils tricotaient des écorces d'arbres qu'ils teignaient ensuite à l'aide de fruits. Ils étaient férus de vêtements multicolores, et tous leurs habits se terminaient en forme de queue. Leur mère retourna ensuite à la cour et informa son père de la situation. Celui-ci fit envoyer un émissaire pour les prier de tous revenir à la cour. Leurs vêtements étaient chatoyants et splendides, tandis que leur langage formait un babil difficilement compréhensible[1]. Leur habitat de prédilection étant les ravines et vallées encaissées des montagnes, ils ne goûtèrent guère les vastes plaines. Voulant combler leurs souhaits, le souverain leur offrit la montagne [sacrée du Sud] et de vastes étangs marécageux[2].

經三年，生子一十二人，六男六女．槃瓠死後，因自相夫妻．織績木皮，染以草實，好五色衣服，製裁皆有尾形．其母後歸，以狀白帝，於是使迎致諸子．衣裳班蘭，語言侏離，好入山壑，不樂平曠．帝順其意，賜以名山廣澤． (2829)

5. Par la suite, comme ils pullulaient, les Man furent alors appelés « barbares Man (fourmillants) ». D'apparence stupide mais en réalité extrêmement rusés, ils sont attachés à leurs terres où ils conservent de fort anciennes coutumes. En vertu des mérites passés de leur ancêtre et de la filiation aristocratique de leur aïeule, ils vivent de leur travail agricole et ne sont pas tenus de présenter un laissez-passer pour franchir passes et ponts, ni de s'acquitter de quelque taxe que ce soit. Ils jouissent de leurs villages qui sont administrés par leurs propres chefs, auxquels sont attribués les rubans de soie[3], et leurs couvre-chefs sont en fourrure de loutre. Leur chef suprême est appelé « Père-esprit », et ils s'appellent entre eux « compagnon ». Ce sont de nos jours les Man de Changsha et de Wuling.

[1] « Zhuli » serait la transcription du son produit par la langue des barbares, selon Robert Campany (David White, *Myths of the Dog-Man*, p. 276, n. 4).
[2] Le texte ne le précise pas, mais cette description renvoie sans aucun doute à la région des Man du Jingzhou, délimitée au nord par les plaines alluviales autour du cours moyen du fleuve Bleu et des anciens marais de Yunmeng, et au sud le pic sacré du Sud (Hengshan ou Nanyue).
[3] Ce sont là les sceaux officiels de leur charge.

其後滋蔓，號曰蠻夷．外癡內黠，安土重舊．以先父有功，母帝之女，田作賈販，無關梁符傳，租稅之賦．有邑君長，皆賜印綬，冠用獺皮．名渠帥曰精夫，相呼為姺徒．今長沙． (2829-2830)

6. À l'époque de Tang [Yao] et de Yu [Shun], une alliance fut conclue avec les Man. C'est la raison pour laquelle leur zone d'allégeance fut nommée « Yao » (alliée). Aux temps des Xia et des Shang, les Man devinrent progressivement une menace pour l'Empire à ses frontières. Une fois les Zhou au pouvoir, les membres de cette faction s'étaient grandement renforcés et s'étaient répandus partout. Souhaitant regagner sa souveraineté perdue sur les Man, le roi Xuan des Zhou (r. 827-781) ordonna donc à [son ministre] Fang Shu de mener une expédition au Sud contre les Man. De cet événement, le Poète évoqua « la soumission des Man à la majesté [de Fang Shu] ». [Le Poète] dit encore « Stupides sont les Man du Jingzhou qui imaginent s'opposer à notre grand État[1] ». Cela démontre le pullulement des Man et explique que tout l'Empire s'opposa à eux.

其在唐虞，與之要質，故曰要服．夏商之時，漸為邊患．逮于周世，黨衆彌盛．宣王中興，乃命方叔南伐蠻方，詩人所謂「蠻荊來威」者也．又曰：「蠢爾蠻荊，大邦為讎．」明其黨红繁多，是以抗敵諸夏也． (2830-2831)

7. Les Man profitèrent du déplacement vers l'Est [de la capitale] du roi Ping [des Zhou en 771 av. J.-C.] pour lancer des attaques contre le pays de Zhou. Le marquis Wen de Jin offrit son aide au roi, et avec l'aide des hommes de Gong, marquis de Cai, il attaqua et vainquit les Man. Au temps du roi Wu de Chu (VIII^{e}-VII^{e} siècles av. J.-C.), aidés par le vicomte de Luo, des Man attaquèrent les troupes du Chu, et tuèrent le général Qu Xia. Lorsque le roi Zhuang de Chu monta sur le trône (613 av. J.-C.), la population criait famine et l'armée était décimée et affaiblie. Les Man les attaquèrent une seconde fois. Comme par la suite les armées de Chu se ressaisirent, les Man se soumirent à leur autorité et revinrent dans le giron du Chu. Après la bataille de Yanling (*ca.* 575 av. J.-C.), les Man s'allièrent au roi Gong de Chu pour attaquer le royaume de Jin. Lorsque Wu Qi assista le roi Dao, ils annexèrent les Yue du Sud et s'emparèrent [des régions] de Dongting et

[1] Les deux citations sont tirées d'un même poème du *Shijing*. Voir *Mao shi zhengyi*, 10-2.362-2, et la traduction de Séraphin Couvreur, *Cheu king. Texte chinois avec une double traduction en français et en latin, une introduction et un vocabulaire*, p. 203-206.

Cangwu. Le roi Zhao de Qin chargea Bai Qi d'attaquer Chu. Il le fit, il s'empara des Man, et établit la commanderie de Qianzhong. Lorsque les Han prirent le pouvoir, elle fut renommée Wuling. Les Man devaient s'acquitter tous les ans d'une pièce entière de vêtement pour les adultes, et d'une pièce de deux toises par enfant ; c'est ce que l'on nomme le *cong*. Bien qu'ils tentassent de nombreuses incursions dans les provinces Han, les Man ne mirent jamais le pays en danger.

平王東遷，蠻遂侵暴上國．晉文侯輔政，乃率蔡共侯擊破之．至楚武王時，蠻與羅子共敗楚師，殺其將屈瑕．莊王初立，民飢兵弱，復為所寇． 楚師既振，然後乃服，自是遂屬於楚．鄢陵之役，蠻與恭王合兵擊晉．及吳起相悼王，南并蠻越，遂有洞庭、蒼梧．秦昭王使白起伐楚，略取蠻夷，始置黔中郡．漢興，改為武陵．歲令大人輸布一匹，小口二丈，是謂賨布．雖時為寇盜，而不足為郡國患． (2831)

8. Après la restauration de [l'empereur] Guangwu (25), les barbares Man de Wuling avaient prospéré et gagné en puissance. Durant la vingt-troisième année de l'ère Jianwu (47), le père-esprit Xiang Chancheng et ses hommes établirent un repaire stratégique dans des endroits inaccessibles, et lancèrent de grandes offensives contre commanderies et districts. Guangwu ordonna au généralissime Liu Shang de recruter plus de mille hommes à Nan, Changsha et Wuling ; ils remontèrent la rivière Yuan en bateau jusqu'à Wuxi et attaquèrent Xiang Chancheng. Liu Shang avait mésestimé le danger que représentait l'ennemi. Les montagnes étaient encaissées et l'eau du fleuve agitée, ses bateaux ne purent le remonter. Les Man savaient que l'armée de Liu Shang n'avait à sa disposition que peu de vivres et qu'elle se trouvait éloignée de tout. En outre, comme [Liu Shang] ne connaissait pas la route à suivre, il se retrancha donc avec son armée dans un espace difficile d'accès. Une fois les vivres épuisés, les Man coupèrent l'accès aux armées de Liu Shang qui voulait se retirer. L'armée de Liu fut mise en déroute, jusqu'au dernier.[1]

光武中興，武陵蠻夷特盛．建武二十三年，精夫相單程等據其險隘，大寇郡縣．遣武威將軍劉尚發南郡、長沙、武陵兵萬餘人，乘船泝沅水入武谿擊

[1] Les révoltes évoquées dans ce paragraphe sont également mentionnées chez Yü Ying-shih, *Trade and Expansion in Han China : A Study in the Structure of Sino-Barbarian Economic Relations*, p. 80-82.

之．尚輕敵入險，山深水疾，舟船不得上．蠻氏知尚糧少入遠，又不曉道徑，遂屯聚守險．尚食盡引還，蠻緣路徼戰，尚軍大敗，悉為所沒．(2831-2832)

9. La vingt-quatrième année [de l'ère Jianwu] (48), Xiang Chancheng et d'autres descendirent le cours de la rivière pour attaquer Linyuan. La cour chargea ses envoyés spéciaux Li Song et le gouverneur de Zhongshan Ma Cheng de les attaquer, mais ils ne purent les capturer. Au printemps de l'année suivante (49), on envoya le général dompteur de vagues Ma Yuan, le Général commandant la garde du palais Liu Kuang, Ma Wu, Sun Yong et d'autres à la tête d'une armée. Ils atteignirent Linyuan et défirent les Man. Affamés et à bout de forces, Xiang Chancheng et les autres capitulèrent. Comme Ma Yuan tomba malade et mourut soudainement, c'est l'envoyé Zong Jun qui reçut la capitulation totale des Man. La cour établit un mandarinat dans la région des Man, qui contribua pour beaucoup à les pacifier. [1]

二十四年相單程等下攻臨沅，遣謁者李嵩、中山太守馬成擊之，不能剋．明年春遣伏波將軍馬援、中郎將劉匡、 馬武、孫永等，將兵至臨沅，擊破之．單程等飢困乞降，會援病卒，謁者宗均聽悉受降．為置吏司，羣蠻遂平．(2832)

10. La première année de l'ère Jianchu (76) [du règne] de Suzong, Chen Cong, Man de Lizhong [de la commanderie] de Wuling, et d'autres entrèrent en rébellion, et pénétrèrent dans le territoire des Man de Lingyang. Au cours de l'hiver, le Père-esprit de Wuli des Man de Lingyang attaqua Chen Cong pour le gain d'une commanderie, et Cong et ses hommes durent se rendre. A l'hiver de la troisième année (78), Tan Erjian et les Man de Lizhong se rebellèrent à nouveau, ils attaquèrent et brûlèrent Lingyang, Zuotang et Chanling. Au printemps de l'année suivante (79), un recrutement fut organisé à l'attention des affranchis, des fonctionnaires et soldats des sept commanderies du Jingzhou ainsi que du Runan et de Yingchuan, soit plus de cinq mille hommes au total, qui furent chargés de garder les positions stratégiques de Lingyang, et l'on recruta plus de quatre mille hommes parmi le Père-esprit de Wuli des Man de Chongzhong et d'autres Man, pour attaquer les brigands de la Li. Au printemps de la cinquième année (80), Tan

[1] Voir aussi Rafe de Crespigny, *Generals of the South : The Foundation and Early History of the Three Kingdoms State of Wu*, p. 8.

Erjian implora l'arrêt des hostilités, mais sa demande fut rejetée. La coalition en profita pour lancer son armée et combattre les Man à Hongxia. Les Man subirent une défaite totale et Erjian fut décapité. Les survivants désertèrent et retournèrent au cœur de la Li, d'où ils envoyèrent un second émissaire pour offrir leur reddition, qu'ils obtinrent cette fois-là. Alors, les garnisons Wuling furent abolies, et les soldats se virent attribuer des récompenses en fonction de leur mérite.

肅宗建初元年，武陵澧中蠻陳從等反叛，入零陽蠻界．其冬，零陽蠻五里精夫為郡擊破從，從等皆降．三年冬，漊中蠻覃兒健等復反，攻燒零陽、作唐、孱陵界中．明年春，發荊州七郡及汝南、潁川(施)[弛]刑徒吏士五千餘人，拒守零陽，募充中五里蠻精夫不叛者四千人，擊澧中賊．五年春，覃兒健等請降，不許．郡因進兵與戰於宏下，大破之，斬兒健首，餘皆笃營走還漊中，復遣乞降，乃受之．於是罷武陵屯兵，賞賜各有差． (2832)

11. À l'hiver de la quatrième année de l'ère Yongyuan (92) du règne de l'empereur He, Tan Rong et des Man de la Lou et de la Li se rebellèrent, brulèrent des relais de poste, tuèrent des petits fonctionnaires, jusqu'à ce que les forces armées de la commanderie les attaquent et les soumettent. La deuxième année de l'ère Yuanchu (115) du règne de l'empereur An, en raison de l'imposition devenue injuste dans leurs commanderies et districts, les Man de la Li furent pris d'une grande colère et s'allièrent avec ceux de Chongzhong ; ils levèrent une armée de plus de deux mille hommes et attaquèrent la ville dont ils tuèrent le plus haut officier. La région et la commanderie recrutèrent des Man de Wuli et de la soldatesque de Liuting pour les combattre, et ces derniers mirent les rebelles en déroute. Les récompenses d'or et de soie qui furent offertes aux chefs de Wuli et de Liuting ne furent pas égales. À l'automne suivant (116), les Man de la Lou et de la Li s'organisèrent en jacqueries de quatre mille hommes. De plus, Yang Sun, Chen Tang et les Man de Lingling, formant plus de mille hommes, se ceignirent tous la tête d'un turban rouge, s'autoproclamèrent généraux, brulèrent les centres administratifs, et pillèrent le peuple. Régions et commanderies firent appel aux Man qui leur étaient fidèles pour dompter ces rébellions et ramener le calme.

和帝永元四年冬，漊中、澧中蠻潭戎等反，燔燒郵亭，殺略吏民，郡兵擊破降之．安帝元初二年，澧中蠻以郡縣徭稅失平，懷怨恨，遂結充中諸種二千餘人，攻城殺 長吏．州郡募五里蠻六亭兵追擊破之，皆散降．賜五里、六亭渠

帥金帛各有差．明年秋，漊中、澧中蠻四千人並為盜賊．又零陵蠻羊孫、陳湯等千餘人，著赤幘，稱將軍，燒官寺，抄掠百姓．州郡募善蠻討平之． (2833)

12. La première année de l'ère Yonghe (136) du règne de l'empereur Shun, le gouverneur de Wuling écrivit à l'Empereur pour lui demander d'augmenter les impôts des barbares Man au niveau de celui des Han, pensant que les Man étaient à nouveau soumis à l'Empire. Les conseillers de l'Empereur abondèrent dans son sens. Seul Yu Xu, le directeur du secrétariat impérial, envoya le mémoire suivant à l'Empereur : « Depuis les temps les plus anciens, les rois sages ne traitent pas les peuples aux mœurs différentes de la même manière que le leur. La vertu comme la force militaire n'ont pas de prise sur eux. [Les rois sages] savent que ces peuples, tels des animaux sauvages, ont une nature insatiable et insatisfaite, et à quel point il était difficile de les soumettre aux rites. C'est pourquoi ils les bridaient pour mieux les pacifier. Lorsqu'ils venaient prêter serment d'allégeance, ils les acceptaient sans leur souhaiter la bienvenue pour autant. Lors de rébellions, ils les laissaient s'enfuir sans tenter de les rattraper. Dans le système en vigueur chez les Empereurs précédents, le montant des taxes qu'ils percevaient était déjà établi depuis fort longtemps. Si l'on en augmente subitement le montant aujourd'hui, on risque de prêter le flanc au blâme et à la révolte. Ce que l'on pourrait obtenir ne compenserait pas ce qu'on y perdrait, et on le regretterait ensuite assurément. »

順帝永和元年，武陵太守上書，以蠻夷率服，可比漢人，增其租賦．議者皆以為可．尚書令虞詡獨奏曰：「自古聖王不臣異俗，非德不能及，威不能加，知其獸心貪婪，難率以禮．是故羈縻而綏撫之，附則受而不逆，叛則笃而不追．先帝舊典，貢稅多少，所由來久矣．今猥增之，必有怨叛．計其所得，不償所費，必有後悔．」 (2833)

13. L'empereur ne suivit pas ses recommandations. L'hiver de la même année, les Man de Lizhong et de Louzhong refusèrent de payer un tribut en vêtements non-conforme aux accords en vigueur par le passé. Ils tuèrent les fonctionnaires locaux, et se soulevèrent dans leur totalité. Au printemps de l'année suivante (137), vingt mille Man entourèrent Tongcheng, et ils envahirent Yidao à huit mille. Li Jin, gouverneur de Wuling, fut envoyé en expédition punitive. Il fit décapiter plusieurs centaines de personnes et les survivants se soumirent. Li Jin choisit ensuite un fonctionnaire vertueux que les Man

accepteraient et auquel ils se soumettraient de plein gré. Alors qu'il était en poste à Wuling depuis neuf ans, Li Jin se vit octroyer par décret de l'impératrice Liang, qui venait de prendre le pouvoir, un salaire de deux mille *shi* et vingt mille pièces de monnaie. À l'automne de la première année de l'ère Yuanjia (151) [du règne] de l'empereur Huan, Zhan Shan ainsi que quelque quatre mille autres Man de Wuling se révoltèrent, ils capturèrent le Chef du district et se rassemblèrent tous dans des montagnes inaccessibles. Au cours de la première année de l'ère Yongxing (153), le gouverneur Ying Feng séduisit les Man en leur promettant des faveurs en échange de leur reddition, et tous les Man capitulèrent ou s'enfuirent.

帝不從．其冬澧中、漊中蠻果爭貢布非舊約，遂殺鄉吏，舉種反叛．明年春，蠻二萬人圍充城，八千人寇夷道．遣武陵太守李進討破之，斬首數百級，餘皆降服．進乃簡選良吏，得其情和．在郡九年，梁太后臨朝，下詔增進秩二千石，賜錢二十萬．桓帝元嘉元年秋，武陵蠻詹山等四千餘人反叛，拘執縣令，屯結深山．至永興元 年，太守應奉以恩信招誘，皆悉降散． (2833)

14. Au onzième mois de la troisième année de l'ère Yongshou (157), les Man de Changsha se révoltèrent et prirent leurs quartiers à Yiyang. À l'automne de la troisième année de l'ère Yanxi (160), ils se livrèrent au pillage dans toute la commanderie, leur groupe atteignit plus de dix mille individus, et ils tuèrent les officiels des commanderies et districts. Puis les Man de Lingling pénétrèrent dans Changsha. Au cours de l'hiver (160), six mille Man de Wuling envahirent Jiangling, et l'inspecteur général du Jingzhou Liu Du, l'envoyé spécial Ma Mu ainsi que Li Su, gouverneur de la commanderie de Nan, prirent la fuite. Hu Shuang, le magistrat-assistant de Li Su, l'admonesta aussi franchement que l'on bride un cheval : « Ayant observé que la commanderie ne bénéficiait d'aucune protection, les barbares Man en ont profité pour y pénétrer. Vous, le Gouverneur, êtes un grand ministre d'État ; lorsque sur plus de mille *li* les drapeaux des villes se hissent et que le son des tambours retentit, indiquant la fureur d'une armée de cent mille, à qui incombe la responsabilité cruciale [de la ville], cette responsabilité peut-elle être confiée à un homme qui fuit ? » Pointant la lame de son couteau en direction de Hu Shuang, Li Su le menaça : « Hors de ma vue ! Je suis confronté à de graves problèmes, où pourrais-je trouver le temps de discuter de ces choses ! » Embrassant le cheval, Hu Shuang tenta à nouveau de faire entendre raison à Li Xiao, mais ce dernier le tua et s'enfuit. En entendant cela,

l'Empereur ordonna que l'on tue Li Su et qu'on laisse sa dépouille dans la rue, il commua la peine de mort de Liu Du et Ma Mu, exempta la famille de Hu de corvée et de taxes, et donna le titre de Gentilhomme à un membre de sa famille. Il appointa ensuite Du Shang, Directeur du Bureau de la construction de droite au poste d'Inspecteur régional du Jingzhou. Il réprima les bandits de Changsha et ramena la paix. Puis on envoya le Général des chars et des cavaliers Feng Gun réprimer les Man de Wuling qui se soumirent et se dispersèrent. Une fois les troupes retournées, les bandits envahirent à nouveau Guiyang, dont le gouverneur Liao Xi s'enfuit. Les Man de Wuling attaquèrent à nouveau la commanderie dont ils dépendaient. Le gouverneur Chen Feng à la tête de ses administrés leur livra bataille : il ramena plus de trois mille têtes et deux mille hommes se rendirent. Pendant la troisième année de l'ère Zhongping (186) [du règne] de l'empereur Ling, les Man de Wuling se révoltèrent à nouveau, ils envahirent l'espace de leur commanderie. Les forces [de la commanderie] s'allièrent avec celles de la région pour les mettre au pas.

永壽三年十一月，長沙蠻反叛，屯益陽．至延熹三年秋，遂抄掠郡界，衆至萬餘人，殺傷長吏．又零陵蠻入長沙．冬，武陵蠻六千餘人寇江陵，荊州刺史劉度、謁者馬睦、南郡太守李肅皆奔走．肅主簿胡爽扣馬首諫曰：「蠻夷見郡無儆備，故敢乘閒而進．明府為國大臣，連城千里，舉旄鳴鼓，應聲十萬，柰何委符守之重，而為逋逃之人乎！」肅拔刃向爽曰：「掾促去！太守今急，何暇此計．」爽抱馬固諫，肅遂殺爽而走．帝聞之，徵肅笞市，度、睦減死一等，復爽門閭，拜家一人為郎．於是以右校令度尚為荊州刺史，討長沙賊，平之．又遣車騎將軍馮緄討武陵蠻，並皆降散．軍還，賊復寇桂陽，太守廖析奔走．武陵蠻亦更攻其郡，太守陳奉率吏人擊破之，斬首三千餘級，降者二千餘人．至靈帝中平三年，武陵蠻復叛，寇郡界，州郡擊破之． (2833-2834)

Les Man de l'Extrême-Sud (Jiaozhi, Rinan)

15. Selon le *Mémoire sur les bienséances et les cérémonies*, « les habitants du Sud sont appelés Man, ils se peignent le front et croisent leurs pieds ». Femmes et hommes ont pour coutume de se laver dans la même rivière, voilà pourquoi cette région a pour nom Jiaozhi, « pieds croisés ». On trouve à l'ouest du Jiaozhi le Pays des cannibales, où l'on

démembre le premier né d'une famille pour ensuite le manger ; on l'appelle le « frère sacrificiel ». Lorsque la viande de l'enfant est délicieuse on l'offre au souverain, qui en retour gratifie le père de l'enfant sacrifié. Tout homme épousant une femme belle se doit de l'offrir à son aîné. Leurs descendants sont les actuels habitants de Wuhu.

禮記稱「南方曰蠻，雕題交阯」．其俗男女同川而浴，故曰交阯．其西有噉人國，生首子輒解而食之，謂之宜弟．味旨，則以遺其君，君喜而賞其父．取妻美，則讓其兄．今烏滸人是也． (2834)

16. Au sud du Jiaozhi se trouve le pays de Yueshang. Pendant les six années de régence du Duc de Zhou, les rites et la musique étaient en place, le monde était en paix. [Par un émissaire], le Yueshang envoya un faisan blanc [en signe de bon augure] ainsi qu'une composition musicale intitulée « Sanxiang », traduite à de nombreuses reprises : « La route [depuis notre pays] est longue, les montagnes et les rivières y sont dangereuses. Comme les informations des messagers n'étaient pas transmises, elles ont dû être traduites plusieurs fois avant de pouvoir être présentées à la cour ». Le roi Cheng des Zhou transmis le faisan blanc au Duc de Zhou, qui dit : « si la vertu [d'un pays] n'est pas manifeste, l'homme de bien ne peut recevoir les présents qui en proviennent ; si les bienfaits d'un gouvernement ne sont pas appliqués, l'homme de bien ne peut faire de ses émissaires ses vassaux. Comment pourrais-je donc accepter ce présent ? » L'émissaire du pays de Yueshang le pria de l'écouter : « un vieux sage de mon pays me dit un jour la chose suivante : il y a longtemps que le Ciel n'a déclenché ni pluies ni tempêtes, n'est-ce pas le signe que les Plaines du Centre possèdent un sage ? S'il en est, pourquoi ne pas se rendre à la cour en audience auprès de lui ? » Le Duc de Zhou les présenta donc à l'Empereur, il loua la grandeur des anciens rois, et ils sacrifièrent le faisan au temple des ancêtres. Le déclin de la puissance des Zhou, qui avait déjà débuté, les fit graduellement disparaître.

交阯之南有越裳國．周公居攝六年，制禮作樂，天下和平，越裳以三象重譯而獻白雉，曰道路悠遠，山川岨深，音使不通，故重譯而朝．成王以歸周公．公曰「德不加焉，則君子不饗其質；政不施焉，則君子不臣其人．吾何以獲此賜也！」其使請曰：「吾受命吾國之黃耆曰『久矣，天之無烈風雷雨，意者中國有聖人乎？有則盍往朝之．』」周公乃歸之於王，稱先王之神致，以薦于宗廟．周德既衰，於是稍絕． (2835)

17. Lorsque le Chu devint hégémonique, le Baiyue lui envoya un tribut. Lorsque le Qin annexa le monde, il força les barbares Man à l'allégeance, et élargit son territoire au-delà des [monts] Wuling[1] ; il instaura les commanderies de Nanhai, Guilin et Xiang. Après la restauration des Han, Wei Tuo se proclama roi de Nanyue, et son titre fut transmis cinq générations durant. Au cours de la cinquième année de l'ère Yuanding (112 av. J.-C.) [du règne] de l'empereur Wu, le Nanyue fut détruit et son territoire divisé en neuf commanderies, qui dépendaient de l'Inspecteur régional du Jiaozhi. Les deux commanderies de Zhuya et de Dan'er se trouvaient sur une île, large d'un millier de *li* et longue de cinq cents. Les chefs des Man de ces commanderies chérissent les longues oreilles. Ils les ornent de pendants qui agrandissent les lobes jusqu'aux épaules, sur une longueur de trois pouces. Vers la fin du règne de l'empereur Wu, Sun Xing, le gouverneur de Zhuya originaire de Kuaiji, leva des taxes sous forme de grandes pièces de tissus qu'il comptait offrir à la cour, mais les Man ne supportèrent pas cette forme de corvée, et attaquèrent la commanderie puis tuèrent Sun Xing. (Sun) Bao, le fils de Xing, rassembla des hommes de Shuaishan et lança à son tour une attaque victorieuse contre les Man, il prit en charge lui-même la direction des affaires de la commanderie, et punit les cliques non encore soumises, si bien que Zhuya était pacifiée l'année suivante. Sun Bao envoya alors à la cour un messager chargé du sceau et de son cordon de charge officielle, accompagné d'une lettre relatant la situation au Zhuya ; l'Empereur nomma Sun Bao au poste de gouverneur de Zhuya. Son excellent gouvernement connut une grande réussite et des tributs en conséquence étaient envoyés chaque année à la cour. Mais les États du centre s'arrogeaient ces précieux tributs et finissaient par les humilier, si bien que le Zhuya se révolta une fois au cours de ses années. La troisième année de l'ère Chuyuan (46 av. J.-C.) du règne de l'empereur Yuan, ce système fut aboli. Zhuya avait été une commanderie pendant soixante-cinq années.

及楚子稱霸，朝貢百越．秦并天下，威服蠻夷，始開領外，置南海、桂林、象郡．漢興，尉佗自立為南越王，傳國五世．至武帝元鼎五年，遂滅之，分置九 郡，交阯刺史領焉．其珠崖、儋耳二郡在海洲上，東西千里，南北五百里．其渠帥貴長耳，皆穿而縋之，垂肩三寸．武帝末，珠崖太守會稽孫幸調廣幅布獻之，蠻不堪役，遂攻郡殺幸．幸子豹合率善人還復破之，自領郡事，討

[1] Soit les régions situées au sud des « Cinq chaînes », dans l'actuel Lingnan (région de Canton).

擊餘黨，連年乃平．豹遣使封還印綬，上書言狀，制詔即以豹為珠崖太守．威政大行，獻命歲至．中國貪其珍賂，漸相侵侮，故率數歲一反．元帝初元三年，遂罷之．凡立郡六十五歲． (2835-2836)

18. Lorsque Wang Mang prêta assistance au contrôle des affaires du pays, la principauté de Huangzhi située au sud du Rinan offrit des rhinocéros en tribut durant la seconde année de l'ère Yuanshi (2). Bien que le Jiaozhi contrôlât entièrement son territoire, et bien que [le système des] commanderies et districts y fût en place, les langues y étaient toutes fort différentes, et l'on devait traduire et retraduire à de nombreuses reprises pour se faire comprendre. Les hommes étaient comme des bêtes sauvages, ils ne distinguaient pas les jeunes des plus âgés. Leurs cheveux étaient rassemblés en un chignon et ils marchaient pieds nus. Leur unique vêtement consistait en une large pièce trouée qu'ils enfilaient par la tête. Par la suite, l'immigration de criminels des États du Centre les obligea à partager leurs habitats avec ces derniers et ainsi à apprendre progressivement leur langue, à se civiliser par l'apprentissage des rites.

逮王莽輔政，元始二年，日南之南黃支國來獻犀牛．凡交阯所統，雖置郡縣，而言語各異，重譯乃通．人如禽獸，長幼無別．項髻徒跣，以布貫頭而著之．後頗徙中國罪人，使雜居其閒，乃稍知言語，漸見禮化． (2836)

19. Lors de la restauration de [l'empereur] Guangwu (25), Xi Guang et Ren Yan furent nommés respectivement gouverneur du Jiaozhi et gouverneur de Jiuzhen. Ils y enseignèrent les techniques de labours et de semailles, [instaurèrent un ordre social hiérarchisé en] leur apprenant à faire des bonnets et des sandales, la bienséance relative aux relations entre hommes et femmes, et les habitants purent alors comprendre ce qu'était le mariage. Ils firent construire des écoles et les guidèrent à l'aide des rites. La douzième année de l'ère Jianwu (36), Zhang You, un Man des marches de Jiuzhen, soumit ses congénères en les attirant par la civilisation ; il lui fut fieffé le titre de Seigneur rallié aux Han. L'année suivante (37), les barbares Man des marches du Nanyue envoyèrent un faisan blanc et un lièvre blanc en tribut.

光武中興，錫光為交阯，任延守九真，於是教其耕稼，制為冠履，初設媒娉，始知姻娶，建立學校，導之禮義．建武十二年，九真徼外蠻里張游，率種人慕化內屬，封為歸漢里君．明年，南越徼外蠻夷獻白雉、白菟． (2836)

20. Durant la seizième année [de l'ère Jianwu] (40), Zheng Ce, une femme originaire du Jiaozhi ainsi que sa petite sœur Zheng Er (la deuxième) se révoltèrent, et attaquèrent la commanderie dont elles dépendaient. Zheng Ce était la fille du Général Luo, originaire de Miling. Elle fut mariée à un homme originaire de Zhu, Shi Suo, doté d'un immense courage. Lorsque le Gouverneur Su Ding du Jiaozhi arrêta son mari pour le juger, Zheng Ce fut prit d'une colère noire, et c'est pourquoi elle se révolta. C'est alors que les Man de Jiuzhen, Rinan et Hepu la rejoignirent ; ils s'abattirent sur soixante-cinq villes en tout et Zheng Ce se proclama elle-même « Roi ». L'Inspecteur régional du Jiaozhi ainsi que les Gouverneurs parvinrent à peine à défendre leurs propres vies. Guangwu ordonna donc que l'on prépare chars et bateaux, que l'on répare routes et ponts, que l'on relie les cours d'eau isolés et que l'on établisse des réserves de grains, dans les régions de Changsha, de Hepu et au Jiaozhi. La dix-huitième année (42), on envoya le Général dompteur des vagues Ma Yuan et l'Amiral de la Grande nef de guerre Duan Zhi ; ils rassemblèrent dix mille soldats de Changsha, Guiyang, Lingling et Cangwu et réprimèrent Zheng Ce. Au quatrième mois d'été de l'année suivante, Ma Yuan mit un terme à sa reconquête du Jiaozhi, tua Zheng Ce, Zheng Er et d'autres, et les survivants se soumirent ou s'enfuirent. Il lança une autre offensive contre Du Yang, bandit de Jiuzhen, le défit et le soumit. Il transféra ensuite plus de trois cents des chefs rebelles à Lingling. C'est à ce prix que les marches de la région des Cinq pics furent pacifiées.

至十六年交阯女子徵側及其妹徵貳反，攻郡．徵側者，麊泠縣雒將之女也．嫁為朱鮵人詩索妻，甚雄勇．交阯太守蘇定以法繩之，側忿，故反．於是九真、日南、合浦蠻里皆應之，凡略六十五城，自立為王．交阯刺史及諸太守僅得自守．光武乃詔長沙、合浦、交阯具車船，修道橋，通障谿，儲糧穀．十八年遣伏波將軍馬援、樓船將軍段志，發長沙、桂陽、零陵、蒼梧兵萬餘人討之．明年夏四月，援破交阯，斬徵側、徵貳等，餘皆降散．進擊九真賊都陽等，破降之．徙其渠帥三百餘口於零陵．於是領表悉平． (2836-2837)

21. La première année de l'ère Yuanhe (84) du règne de Suzong, le chef des barbares Man « qui jamais ne sont soumis à l'impôt » des marches du Rinan envoya un rhinocéros vivant ainsi qu'un faisan blanc en tribut à la cour. Au quatrième mois de l'été de la douzième année de l'ère Yongyuan (100) du règne de l'empereur He, plus de deux

mille barbares Man du Rinan et de Xianglin lancèrent des raids contre le peuple et mirent à feu les centres administratifs. Commanderies et districts chargèrent des soldats de les réprimer. Ils décapitèrent le chef des barbares et le reste de ses hommes se rendit. La cour en profita pour nommer un aide-général des troupes pour Xianglin, afin de parer à toute attaque. L'année fondatrice de l'ère Yongchu (107) du règne de l'empereur An, les barbares Man de Yelang, situés aux marches de Jiuzhen, remirent toutes leurs terres sous le contrôle de l'empire, étendant ainsi leur territoire de mille huit cent quarante *li*. La deuxième année de l'ère Yuanchu (115), les barbares Man de Cangwu se révoltèrent, et l'année suivante, ils sommèrent les Man et Han de Yulin et Hepu de se joindre à eux. Ils attaquèrent alors la commanderie de Cangwu avec plusieurs milliers d'hommes. Ren Zhuo, censeur superviseur auprès de l'impératrice Zheng, appliqua une décision de l'impératrice pardonnant les insurgés, et les Man se soumirent ou s'échappèrent sans distinction. La première année de l'ère Yanguang (122), les Man des marches de Jiuzhen offrirent des tributs pour revenir dans le giron de l'empire. La troisième année, les Man de la frontière du Rinan rentrèrent aussi sous le contrôle de l'empire. La sixième année de l'ère Yongjian (133) du règne de de l'empereur Shun, Bian, roi de Yediao, envoya un émissaire accompagné d'un tribut à la cour, et l'Empereur le récompensa d'un sceau d'or et d'un ruban pourpre[1].

肅宗元和元年，日南徼外蠻夷究不事人邑豪獻生犀、白雉．和帝永元十二年夏四月，日南、象林蠻夷二千餘人寇掠百姓，燔燒官寺，郡縣發兵討擊，斬其渠 帥，餘红乃降．於是置象林將兵長史，以防其患．安帝永初元年，九真徼外夜郎蠻夷舉土內屬，開境千八百四十里．元初二年，蒼梧蠻夷反叛，明年，遂招誘鬱林、合浦蠻漢數千人攻蒼梧郡．鄧太后遣侍御史任逌奉詔赦之，賊皆降散．延光元年，九真徼外蠻貢獻內屬．三年，日南徼外蠻復來內屬．順帝永建六年，日南徼 外葉調王便遣使貢獻，帝賜調便金印紫綬． (2837)

22. La deuxième année de l'ère Yonghe (137), Qu Lian et plusieurs milliers d'autres barbares Man des marches de Xianglin attaquèrent le district de Xianglin, brûlèrent le siège de l'administration locale et tuèrent le fonctionnaire en chef. Fan Yan, inspecteur de la région du Jiaozhi, envoya plus de dix mille soldats du Jiaozhi et du Jiuzhen porter secours au district de Xianglin. Craignant de se retrouver de corvée en des contrées

[1] Expression figée désignant l'octroi d'un important poste gouvernemental.

lointaines, les soldats se rebellèrent et attaquèrent leur propre administration. Bien que les deux commanderies eussent puni les rebelles, la puissance de ces derniers s'accrut. Si bien que le censeur superviseur Jia Chang fut envoyé au Rinan, où il tenta de punir les Man à la tête des armées de la région et de la commanderie, mais il ne succéda point et ce sont les Man qui le défirent.

永和二年，日南、象林徼外蠻夷區憐等數千人攻象林縣，燒城寺，殺長吏．交阯刺史樊演發交阯、九真二郡兵萬餘人救之．兵士憚遠役，遂反，攻其府．二郡雖擊破反者，而賊埶轉盛．會侍御史賈昌使在日南，即與州郡并力討之，不利，遂為所攻．(2837)

23. Comme les soldats se trouvaient entourés par les Man pendant une année entière, le grain vint à manquer, et l'Empereur s'en émut. L'année suivante, l'Empereur fit appeler les ministres, leurs subordonnés et tous les fonctionnaires auprès de lui pour leur demander conseil sur la stratégie à adopter. Ils lui conseillèrent tous d'envoyer un grand général qui réquisitionnerait quarante mille hommes du Jingzhou, du Yangzhou, du Yanzhou et du Yuzhou. Son Aide de camp Li Gu objecta : « Si les provinces du Jingzhou et du Yangzhou sont en paix, alors on peut les envoyer. Ces deux provinces voient actuellement les brigands rester, s'organiser et s'allier entre eux. Les barbares Man de Wuling et Nan n'ont pas encore été calmés, et Changsha et Guiyang ont subi de nombreuses attaques. Il en suffirait d'une autre pour que des troubles plus graves éclatent. Voilà la première raison contre l'envoi de troupes. La seconde raison est la suivante : en cas d'attaque, les populations du Yanzhou et du Yuzhou se retrouveraient dans l'impossibilité de retourner en temps voulu en raison de leur éloignement de plusieurs milliers de *li*. Une décision trop rapide de l'Empereur risquerait à coup sûr de provoquer insurrections et exodes. Les eaux et les sols des régions du Sud sont humides et brûlants, et les miasmes y abondent. [La combinaison de ces phénomènes] provoquerait à coup sûr la mort de quatre à cinq hommes sur dix. C'est la troisième raison. Une expédition de plusieurs milliers de *li* serait une épreuve harassante pour les soldats. Une fois arrivés dans [la région du] Lingnan, ils n'auraient plus la force de prendre part au combat. Voilà la quatrième raison. Une armée parcourt trente *li* par journée de marche[1]. Le Rinan étant

[1] Littéralement « par étape ». Nous choisissons l'exagération car l'Aide de camp n'hésite visiblement pas à tordre le cou aux chiffres, en minimisant volontairement les distances qu'une armée pourrait parcourir, afin de convaincre le souverain du bien-fondé de ses arguments.

éloigné de neuf cents *li*, il faudrait trois cents jours pour y arriver. En comptant cinq *shen* de nourriture par personne, on aurait besoin de six cent mille *hu* de riz. Sans compter les montures des cavaliers et des hauts dignitaires, les armures que les soldats devraient porter, voilà tout ce que l'on devrait dépenser. C'est la cinquième raison. Si l'on envoie des soldats là-bas, nombre d'entre eux se feront tuer et si l'on n'arrive pas à se défendre face aux ennemis, il sera nécessaire d'envoyer des renforts supplémentaires. Cela équivaudrait à couper le thorax de l'abdomen pour joindre les bras et les jambes. Voilà la sixième raison. Jiuzhen est éloigné du Rinan de mille *li*. Alors qu'ils le feraient à contrecœur, pourquoi envoyer l'armée et le peuple, et infliger aux troupes de quatre provinces de parcourir un enfer de mille *li* ? C'est la septième raison. »

圍歲餘而兵穀不繼，帝以為憂．明年，召公卿百官及四府掾屬，問其方略，皆議遣大將，發荊、楊、兗、豫四萬人赴之．大將軍從事中郎李固駁曰：「若荊、楊無事，發之可也．今二州盜賊槃結不散，武陵、南郡蠻夷未輯，長沙、桂陽數被徵發，如復擾動，必更生患．其不可一也．又兗、豫之人卒被徵發，遠赴萬里，無有還期，詔書迫促，必致叛亡．其不可二也．南州水土溫暑，加有瘴氣，致死亡者十必四五．其不可三也．遠涉萬里，士卒疲勞，比至領南，不復堪鬬．其不可四也．軍行三十里為程，而去日 南九千餘里，三百日乃到，計人稟五升，用米六十萬斛，不計將吏驢馬之食，但負甲自致，費便若此．其不可五也．設軍到所在，死亡必红，既不足禦敵，當復更發，此為刻割心腹以補四支．其不可六也．九真、日南相去千里，發其吏民，猶尚不堪，何況乃苦四州之卒，以赴萬里之艱哉！其不可七也． (2837-2838)

24. Le Chef avancé des gentilshommes de la Cour Yin Jiu organisa une expédition punitive contre les Qiang qui s'étaient rebellés au Yizhou ; le proverbe de Yizhou dit : « Nous pouvons supporter la captivité, mais lorsque Yin s'en vient, c'est la mort assurée ». Par la suite, Yin Jiu revint de son expédition et il fut sommé de donner ses soldats à l'Inspecteur régional Zhang Qiao. Zhang Qiao, se servant de l'officier en chef [de l'armée de Yin Jiu], annihila en moins d'un mois tous les bandits. L'absence de résultats positifs suite à l'envoi d'officiers missionnés constitua la preuve irréfutable de l'utilité des fonctionnaires en place dans les régions et commanderies. Il convient de nommer à des postes de commandement des hommes courageux et astucieux, sages et bienveillants ; ils

seront nommés Inspecteur régional et Gouverneur de régions, et seront tous envoyés au Jiaozhi. À l'heure actuelle, les forces militaires stationnées au Rinan sont faibles et ne sont pas approvisionnées en grain ; ils sont déjà trop faibles pour se défendre, et encore moins capables de lancer une attaque. On peut envoyer tous les dirigeants et le peuple [du Rinan] au Nord du Jiaozhi, attendre que la situation se calme, pour ensuite leur ordonner de retourner dans leur lieu d'origine. Une fois rentrés, charger les barbares Man et les envoyer se battre entre eux, et lorsqu'ils enverront à nouveau or et soieries, cela signifiera qu'ils auront retrouvé leur valeur. À ceux qui sauront semer la discorde et ramener la tête de leur chef, nous nous engageons à fieffer un rang nobiliaire ainsi que les terres afférentes. Voilà pourquoi l'Inspecteur régional du Bingzhou, le courageux et déterminé Zhu Liang de Changsha, ainsi que Zhang Qiao de Nanyang qui autrefois établit ses faits d'armes au Yizhou, sont tous deux capables de porter cette responsabilité. Jadis Taizong avait réinstallé Wei Shang au poste de Gouverneur de Yunzhong et l'empereur Ai avait envoyé des gens prier Gong She d'accepter le poste de Gouverneur de Taishan. On attribua donc à Zhu Liang et d'autres cet honneur, et ils obtinrent une nomination qui les autorisait à prendre directement leur poste [sans passer par la capitale]. » Les Quatre offices suivirent les recommandations de Li Gu et appointèrent Zhu Liang au poste de gouverneur de Jiuzhen, et Zhang Qiao à celui d'inspecteur régional du Jiaozhi. À son arrivée, Zhang Qiao fit preuve publiquement de magnanimité et tous [les barbares] se rendirent et se dispersèrent. Zhu Liang arriva à Jiuzhen, pénétra au cœur des barbares à bord d'un seul char, élabora une stratégie qui persuada plusieurs dizaines de milliers d'hommes de se soumettre en raison de sa magnitude, et ils lui construisirent un palais. C'est ainsi que [les contrées] au-delà des monts Ling furent à nouveau pacifiées.

前中郎將尹就討益州叛羌，益州諺曰：『虜來尚可，尹來殺我．』後就徵還，以兵付刺史張喬．喬因其將吏，旬月之間，破殄寇虜．此發將無益之，州郡可任之驗也．宜更選有勇略仁惠任將帥者，以為刺史、太守，悉使共住交阯．今日南兵單無穀，守既不足，戰又不能．可一切徙其吏民北依交阯，事靜之後，又命歸本．還募蠻夷，使自相攻， 轉輸金帛，以為其資．有能反閒致頭首者，許以封侯列土之賞．故并州刺史長沙祝良，性多勇決，又南陽張喬，前在益州有破虜之功，皆可任用．昔太宗就加魏尚為雲中守，哀帝即拜龔舍為太山太守．宜即拜良等，便道之官．」四府悉從固議，即拜祝良為九真太守，張

喬為交阯刺史．喬至，開示慰誘，並皆降散．良到九真，單車入賊中，設方略，招以威信，降者數萬人，皆為良築起府寺．由是嶺外復平． (2838-2839)

25. La première année de l'ère Jiankang (144), plus de mille barbares Man de Rinan attaquèrent et brûlèrent les villes de leurs districts, puis incitèrent [les Man] de Jiuzhen à se joindre à eux. Xia Fang de Jiujiang, qui était inspecteur régional du Jiaozhi, fit preuve de miséricorde et de clémence à leur égard, et tous les bandits capitulèrent et prêtèrent allégeance. À l'époque de la régence de l'impératrice Liang, celle-ci appréciait tant les exploits de Xia Fang qu'il fut promu Gouverneur de Guiyang. La troisième année de l'ère Yongshou du règne de l'empereur Xuan (157), le Directeur du district de Jufeng faisait preuve d'une tyrannie et d'une avarice démesurées, et Zhuda accompagné d'autres hommes du district s'allia aux barbares Man ; ils tuèrent l'administrateur du district. Lorsque leur nombre atteignit quatre à cinq mille hommes, ils attaquèrent Jiuzhen, et Er Shi, le Gouverneur du Jiuzhen, mourut durant la bataille. On octroya à sa famille soixante mille sapèques de dommages, et ses deux fils furent nommés Gentilshommes. On envoya Wei Lang, Commandant militaire de Jiuzhen pour réprimer [l'insurrection menée par Zhu Da] ; il coupa deux mille têtes et leur chef se réfugia au Rinan où le contingent de ses troupes se multiplia. La troisième année de l'ère Yanxi (160), la Cour intercéda à nouveau pour nommer Xia Fang au poste de Gouverneur du Jiaozhi. Son prestige et son humanité étant connus de tous, les bandits réfugiés au Rinan l'ayant appris, plus de vingt mille d'entre eux se rendirent les uns à la suite des autres déposer les armes devant Xia Fang. La troisième année de l'ère Jianning du règne de l'empereur Ling (170), Gu Yong, qui était gouverneur de Yulin, proposa pacifiquement à plus de cent mille hommes de Wuhu de se rendre et de rentrer dans le giron de l'Empire ; ils reçurent tous le bonnet et la ceinture [du fonctionnariat] et cela créa sept districts supplémentaires. En hiver, au douzième mois de la deuxième année de l'ère Xiping (173-174), les royaumes frontaliers du Rinan envoyèrent [des interprètes], dont les paroles durent être retranscrits plusieurs fois, qui présentèrent [à la cour] des tributs. La première année de l'ère Guanghe (178), les Man Wuhu de Hepu et du Jiaozhi se rebellèrent, et s'allièrent à ceux de Jiuzhen et du Rinan, formant ainsi une coalition de plusieurs dizaines de milliers d'hommes qui s'abattirent sur commanderies et districts. La quatrième année (181), l'inspecteur régional Zhu Jun les écrasa. La sixième année (183), les royaumes frontaliers du Rinan présentèrent à nouveau des tributs.

建康元年，日南蠻夷千餘人復攻燒縣邑，遂扇動九真，與相連結．交阯刺史九江夏方開恩招誘，賊皆降服．時梁太后臨朝，美方之功，遷為桂陽太守．桓帝永壽三年，居風令貪暴無度，縣人朱達等及蠻夷相聚，攻殺縣令，红至四五千人，進攻九真，九真太守兒式戰死．詔賜錢六十萬，拜子二人為郎．遣九真都尉魏朗討破之，斬首二千級，渠帥猶屯據日南，紅轉彊盛．延熹三年，詔復拜夏方為交阯刺史．方威惠素著，日南宿賊聞之，二萬餘人相率詣方降．靈帝建寧三年，鬱林太守谷永以恩信招降烏滸人十餘萬內屬，皆受冠帶，開置七縣．熹平二年冬十二月，日南徼外國重譯貢獻．光和元年，交阯、合浦烏滸蠻反叛，招誘九真、日南，合數萬人，攻沒郡縣．四年，刺史朱儁擊破之．六年，日南徼外國復來貢獻．(2839)

Les Man de Lin jun (Ba et Nan)

26. Il y avait à l'origine cinq clans chez les Man des commanderies de Ba et de Nan : les Ba, les Fan, les Shen, les Xiang et les Zheng. Ils proviennent tous du mont Zhongli de Wuluo. Cette montagne contient deux grottes, l'une rouge et l'autre noire, et les enfants du clan Ba naquirent dans la grotte rouge tandis que les enfants des quatre autres familles naquirent dans la grotte noire. Ils n'avaient pas de souverain et étaient soumis à leurs esprits, alors ils lancèrent tous leur épée contre la pierre de la grotte, et il fut décidé que celui qui la transpercerait deviendrait leur seigneur. Seul Wuxiang, le fils de la famille Ba sut transpercer la pierre et tous en furent ébahis. [Chaque clan] dut alors embarquer sur une barque en terre, et l'on se mit d'accord pour couronner celui qui arriverait à la faire flotter. Tous les fils des autres familles s'enfoncèrent, seul Wuxiang flotta. En conséquence, tous en firent le prince, avec le titre de seigneur Lin (du-grenier). Par la suite, il monta sur sa barque de terre, et navigua de la rivière Yi (barbare) jusqu'à Yanyang. La rivière Yan (salée) possédait une divinité femelle qui apparut au seigneur et dit : « cette terre est immense, poissons et sel en proviennent, je souhaite que tu t'arrêtes ici et que nous vivions ensemble. » Le seigneur Lin refusa. À la nuit tombée, la divinité du sel s'introduisit dans la couche du seigneur Lin, et au matin se transforma en insecte, et prit son envol avec de nombreux autres insectes, obstruant la lumière du soleil, et plongeant ciel et terre dans l'obscurité. Dix jours plus tard, guettant le moment propice,

le seigneur Lin décocha une flèche qui tua [la divinité du sel] et le Ciel s'éclaircit alors. Le seigneur Lin régna donc sur la ville de Yi (barbare) et les quatre autres familles furent ses ministres. À sa mort, son âme se transforma en tigre blanc pendant plusieurs générations. Comme celui-ci se nourrissait de sang humain, le clan Ba offrit des hommes en sacrifice à au seigneur Lin.

巴郡南郡蠻，本有五姓：巴氏，樊氏，瞫氏，相氏，鄭氏．皆出於武落鍾離山．其山有赤黑二穴，巴氏之子生於赤穴，四姓之子皆生黑穴．未有君長，俱事鬼神，乃共擲劍於石穴，約能中者，奉以為君．巴氏子務相乃獨中之，红皆歎．又令各乘土船，約能浮者，當以為君．餘姓悉沈，唯務相獨浮．因共立之，是為廩君．乃乘土船，從夷水至鹽陽．鹽水有神女，謂廩君曰：「此地廣大，魚鹽所出，願留共居．」廩君不許．鹽神暮輒來取宿，旦即化為蟲，與諸蟲貇飛，掩蔽日光，天地晦冥．積十餘日，廩君(思)[伺]其便，因射殺之，天乃開明．廩君於是君乎夷城，四姓皆臣之．廩君死，魂魄世為白虎．巴氏以虎飲人血，遂以人祠焉．(2840)

27. Lorsque le roi Hui de Qin annexa le Bazhong [au IV^e^ siècle av. J.-C.], il fit [d'un des membres] du clan Ba le souverain des barbares Man, et celui-ci prit pour épouse une femme du pays de Qin, action que les sujets Man les plus méritants jugèrent inappropriée. Ceux qui manifestèrent leur désapprobation furent déchus de leur rang. Leur souverain récoltait chaque année deux mille cent seize pièces d'argent de taxes et tous les trois ans, mille huit cent pièces de taxes obligataires. Le peuple offrait en taxes *jiabu* des étoffes de huit *zhang* deux *chi* et trente flèches en plumes de poules. Lors de l'avènement des Han, Jin Jiang, le gouverneur de la commanderie de Nan, pria que l'on maintienne en l'état des relations de la période des Qin.

及秦惠王并巴中，以巴氏為蠻夷君長，世尚秦女，其民爵比不更，有罪得以爵除．其君長歲出賦二千一十六錢，三歲一出義賦千八百錢．其民戶出幏布八丈二尺，雞羽三十鏃．漢興，南郡太守靳彊請一依秦時故事．(2841)

28. À la vingt-troisième année de l'ère Jianwu (47), Lei Qian, Man du mont Tu de la commanderie de Nan et d'autres entamèrent une rébellion, ils pillèrent le peuple ; on envoya le puissant général Liu Shang réprimer cette rébellion, il déplaça sept mille des

congénères [Man de Lei Qian] au cœur des frontières de Jiangxia, qui correspond désormais aux Man de Mianzhong.

至建武二十三年，南郡潳山蠻雷遷等始反叛，寇掠百姓，遣武威將軍劉尚將萬餘人討破之，徙其種人七千餘口置江夏界中，今沔中蠻是也．(2841)

29. La treizième année de l'ère Yongyuan de l'empereur He (101), le Man magicien Xu Sheng et d'autres trouvèrent que les taxes prélevées par la commanderie étaient inéquitables, et pris d'un sentiment de haine, ils rassemblèrent un groupe d'hommes et se révoltèrent. L'été de l'année suivante (102), un envoyé spécial fut chargé de les réprimer, à la tête de dix mille hommes issus des armées des commanderies du Jingzhou. Sheng et d'autres profitèrent d'un endroit difficile d'accès où ils se réfugièrent, et pendant longtemps ne furent terrassés. Les armées décidèrent donc de prendre des chemins séparés pour pénétrer, et certains passèrent par Yufu dans la commanderie de Ba ou par d'autres routes encore pour les attaquer, et les Man durent s'enfuir. Leur chef fut décapité, et prenant avantage de ce succès, les armées les poursuivirent, et infligèrent une grande défaite à Xu Sheng et ses camarades. Xu Sheng les supplia de réduire leurs taxes, et ils furent déplacés et renvoyés à Jiangxia.

和帝永元十三年， 巫蠻許聖等以郡收稅不均，懷怨恨，遂屯聚反叛．明年夏，遣使者督荊州諸郡兵萬餘人討之．聖等依憑阻隘，久不破．諸軍乃分道並進，或自巴郡、魚復數路攻之，蠻乃散走，斬其渠帥，乘勝追之，大破聖等．聖等乞降，復悉徙置江夏．(2841)

30. Au cours de la deuxième année de l'ère Jianning du règne de l'empereur Ling (169), les Man de Jiangxia se révoltèrent, et les forces de la province et de la commanderie les réprimèrent et ramenèrent le calme. Durant la troisième année de l'ère Guanghe (180), les Man de Jiangxia se rebellèrent à nouveau. Ils s'allièrent avec Huang Rang, un brigand de Lujiang, et menant plus de cent mille hommes, ils attaquèrent quatre districts et s'en emparèrent. Ils y furent la cause de calamités durant de nombreuses années. Lu Kang, gouverneur du Lujiang, les réprima, et les survivants se soumirent ou s'enfuirent.

靈帝建寧二年，江夏蠻叛，州郡討平之．光和三年，江夏蠻復反，與廬江賊黃穰相連結，十餘萬人，攻沒四縣，寇患累年．廬江太守陸康討破之，餘悉降散． (2841)

Les Man de Bandun

31. Chez les barbares Man de Bandun, il y avait à l'époque du roi Zhaoxiang de Qin (*ca.* 255-251 av. J.-C.) un tigre blanc ; il s'aventurait très souvent aux frontières de Qin, Shu, Ba et Han avec ses congénères, où il avait attaqué et tué plus de mille personnes. Le roi Zhao offrit donc une récompense à toute personne de son royaume qui saurait tuer ce tigre : un apanage d'une ville et dix mille familles, ainsi que cent *yi* d'or. À l'époque, il y avait un barbare de Langzhong dans la commanderie de Ba, qui construisait des arbalètes en bambou blanc. Il monta sur un immeuble d'où il décocha une flèche qui tua le tigre blanc. Le roi Zhao l'en loua, mais l'homme étant un barbare, il ne souhaita pas le fieffer, et à la place établit un traité d'alliance qui fut gravé dans la pierre, rendant à chaque barbare un lopin de terre exempté d'impôt, la possibilité d'avoir dix femmes sans avoir à en payer la valeur ; dans le domaine des crimes, les meurtriers pouvaient échapper à la peine capitale en la rachetant. Le traité stipule que : « si un sujet du Qin offense un barbare, il doit lui offrir un dragon jaune ; si un barbare offense un sujet du Qin, il doit lui offrir en dédommagement une coupe d'un alcool d'une grande pureté. » Cela eut pour effet d'apaiser les barbares Yi.

板楯蠻夷者，秦昭襄王時有一白虎，常從貇虎數遊秦、蜀、巴、漢之境，傷害千餘人．昭王乃重募國中有能殺虎者，賞邑萬家，金百鎰．時有巴郡閬中夷人，能作白 竹之弩，乃登樓射殺白虎．昭王嘉之，而以其夷人，不欲加封，乃刻石盟要，復夷人頃田不租，十妻不算，傷人者論，殺人者得以倓錢贖死．盟曰：「秦犯夷，輸黃龍一雙；夷犯秦，輸清酒一鍾．」夷人安之． (2842)

32. Lorsque Gaozu devint roi des Han, il réquisitionna des barbares et les somma d'attaquer les Trois [États de l'ancien domaine du] Qin. Lorsque le Qin fut finalement apaisé, l'Envoyé fut démobilisé et retourna au Bazhong, et les sept familles qu'étaient les Luo, Pu, Du, E, Du, Xi, Gong furent exemptées d'impôt ; quant aux autres familles, elles devaient chaque année s'acquitter d'un tribut de quarante sapèques par personne. Ils

passèrent à la postérité sous le nom de barbares Man de Bandun. Il y avait à Langzhong une rivière Yu ; la population habitait de part et d'autre de sa rive. De nature indomptable et téméraire, ils étaient sous les Han placés aux avant-postes des combats, et souvent s'emparaient des positions ennemies. Leurs coutumes étaient faites de chants et de danses, et Gaozu, après les avoir observés, s'exprima : « c'est une chanson que l'on chantait à l'époque où le roi Wu [de Zhou] défit [le dernier souverain et tyran] Zhou [des Shang] ». C'est pourquoi par la suite les artistes souhaitèrent étudier ces chants et danses, que l'on qualifia de « danses de Ba et Yu ». À partir de cette époque, ils rentrèrent dans le giron de l'Empire.

至高祖為漢王，發夷人還伐三秦．秦地既定，乃遣還巴中，復其渠帥羅、朴、督、鄂、度、夕、龔七姓，不輸租賦，餘戶乃歲入賨錢，口四十．世號為板楯蠻夷．閬中有渝水，其人多居水左右．天性勁勇，初為漢前鋒，數陷陳．俗喜歌舞，高祖觀之，曰：「此武王伐紂之歌也．」乃命樂人習之，所謂巴渝舞也．遂世世服從．(2842)

33. À la restauration du pouvoir [de l'empereur Guangwu], le Commandeur leva d'importants impôts pour préparer une expédition punitive. À l'époque de l'empereur Xuan (*ca.* 147), [les Man] de Bandun se rebellèrent en nombre ; à force de faveurs et de confiance, ils furent soumis par le Gouverneur Zhao Wen [originaire] de la commanderie de Shu. Durant la deuxième année de l'ère Guanghe du règne de l'empereur Ling (179), [les Man] Bandun de la commanderie Ba trahirent à nouveau, et dévastèrent toutes les commanderies [des régions] des trois Shu et du Hanzhong. L'empereur Ling envoya le Censeur en second Xiao Yuan au Yizhou prendre le contrôle de l'armée pour les punir, mais il n'était toujours pas victorieux l'année suivante. L'Empereur souhaitait procéder à un envoi massif de troupes, et demanda donc conseil au comptable [chargé de rapporter les affaires locales et détaché] au Yizhou sur la marche à suivre pour mener une expédition punitive. Cheng Bao, le comptable du Hanzhong chargé de remettre les rapports au trône lui répondit : « Les Bandun sont composés de sept familles, qui ont établi leurs mérites en criblant de flèches un tigre blanc, et sont considérés depuis toujours comme des hommes justes. Ce sont des hommes valeureux et téméraires, qui excellent au combat militaire. Naguère, au milieu de l'ère Yongchu (*ca.* 110), les Qiang pénétrèrent dans le Hanzhou, détruisirent commanderies et districts ; on appela les

Bandun à l'aide, qui infligèrent une défaite totale et tuèrent pratiquement tous les Qiang, et c'est pourquoi on les appela les guerriers divins. Terrorisés, les Qiang transmirent cette histoire à leurs congénères et plus aucun d'entre eux n'osa par la suite s'aventurer au Sud. [Cette situation perdura] jusqu'à la deuxième année de l'ère Jianhe (148), quand les Qiang perpétrèrent une grande incursion. Alors on s'appuya sur les Man de Bandun, qui les annihilèrent et les capturèrent. Le général cavalier de l'armée du front Feng Gun fit une expédition au Sud vers Wuling, et bien qu'il reçût le renfort de la fine fleur des armées de Danyang, il dut également s'appuyer sur les [Man de] Bandun pour parachever son succès. Peu de temps après, les commanderies du Yizhou furent prises d'instabilité, et c'est encore avec l'aide des [Man de] Bandun que le gouverneur Li Yong les apaisa et ramena la paix. Une telle loyauté et de tels succès sont bien la preuve que leur nature n'est pas mauvaise. Les hauts fonctionnaires villageois monnayaient leur exemption de service militaire à la frontière dans des proportions trop onéreuses pour les Man de Bandun, qui se trouvaient plus discriminés que des esclaves ou des prisonniers. Ils en étaient réduits à donner leurs femmes en mariage et à vendre leurs enfants, voire parfois même à se suicider. En dépit de plaintes déposées auprès des commanderies de provinces pour faits d'injustices, le Gouverneur en chef ne leur accordait pas la considération requise. La Cour était si lointaine qu'il était impossible de se faire entendre. [Les Man] reçurent un traitement injuste et en appelèrent au Ciel, et souffraient comme dans leurs vallées profondes, de taxes et corvées humiliantes, ainsi que les punitions dont ils souffraient durement. C'est pourquoi les tribus éparpillées se rassemblèrent, regroupements qui eurent pour conséquence des rébellions. Ils usurpaient le titre de souverain, et menaient des plans séditieux. Il nous suffit donc de leur envoyer un gouverneur éclairé et capable : ils se calmeront et vivront dans l'harmonie très naturellement ; il est inutile de se lancer dans une expédition punitive. » L'Empereur suivit le conseil, et fit envoyer le gouverneur Cao Qian qui lut un édit de l'Empereur les absolvant : ils se soumirent sans exception.

至于中興，郡守常率以征伐．桓帝之世，板楯數反，太守蜀郡趙溫以恩信降服之．靈帝光和三年， 巴郡板楯復叛，寇掠三蜀及漢中諸郡．靈帝遣御史中丞蕭瑗督益州兵討之，連年不能剋．帝欲大發兵，乃問益州計吏，考以征討方略．漢中上計程包對曰：「板楯七姓，射殺白虎立功，先世復為義人．其人勇猛，善於兵戰．昔永初中，羌入漢州，郡縣破壞，得板楯救之，羌死敗殆盡，故號為神兵．羌人畏忌，傳語種輩，勿復南行．至建和二年，羌復大入，實賴

板楯連摧破之．前車騎將軍馮緄南征武陵，雖受丹陽精兵之銳，亦倚板楯以成其功．近益州郡亂，太守李顒亦以板楯討而平之．忠功如此，本無惡心．長吏鄉亭，更賦至重，僕役箠楚，過於奴虜，亦有嫁妻賣子，或乃至自(頸)[剄]割．雖陳冤州郡，而牧守不為通理．闕庭悠遠，不能自聞．含怨呼天，叩心窮谷．愁苦賦役，困罹酷刑．故邑落相聚，以致叛戾．非有謀主僭號，以圖不軌．今但選明能牧守，自然安集，不煩征伐也．」帝從其言，遣太守曹謙宣詔赦之，即皆降服．(2843)

34. À la cinquième année de l'ère Zhongping (188), un soulèvement de bandits fomenté par les Turbans jaunes dans la commanderie de Ba eut pour effet de provoquer une nouvelle insurrection des barbares Man de Bandun, qui pillèrent les villes. Zhao Jin, administrateur adjoint de l'armée supérieure de Xiyuan, fut envoyé pour les punir et pacifia [la région].

至中平五年，巴郡黃巾賊起，板楯蠻夷因此復叛，寇掠城邑，遣西園上軍別部司馬趙瑾討平之．(2843)

Annexe 3. *Shuijing zhu*, 38.

Le juan *38 présente cinq cours d'eau. Ce sont d'abord la Zi* 資*, qui prend sa source au Hunan dans le district de Wugang* 武岡*, s'écoule vers l'Est et rejoint la Yuan* 沅 *puis se jette dans le lac Dongting. Suit la Xiang* 湘*, puis la Lian* 漣*, qui prend sa source à Lianyuan* 漣源 *au Hunan, coule à l'Est, traverse la ville de Xiangxiang* 湘鄉*, et se jette dans la Xiang au niveau de la ville de Xiangtan* 湘潭*. Ces cours d'eau appartiennent au système fluvial de l'ancien domaine lacustre de Yunmeng* 雲夢*. La Xiang et la Zi coulent encore aujourd'hui, et la Lian est un affluent de la Xiang, qui porte toujours le même nom. La Zhen* 溱 *et la Li* 瀰 *appartiennent quant à elles au réseau fluvial de la rivière des Perles. Li Daoyuan propose pour la Zhen un cours supérieur qui correspond à celui de l'actuelle rivière Wu* 武*, tandis que ses cours moyen et inférieur seraient ceux de l'actuelle rivière Bei* 北 *; elle se jette ensuite dans la mer. La Li existe toujours aujourd'hui.*

Nous proposons ci-après une traduction du passage sur la Xiang 湘*. Des extraits décrivant la Yuan* 沅 *(*juan *37) et le cours moyen du fleuve Bleu (*juan *34, et 33 et 35) sont traduits dans la partie III de la thèse. La Xiang mesure à peu près 850 km de long (une longueur comprise entre celles de la Loire et de la Seine), prend sa source au Guangxi, puis traverse du Sud au Nord la région actuelle du Hunan (qui emprunte à la rivière son nom abrégé), et se jette dans le lac Dongting, qui lui-même jouxte le fleuve Bleu. Li Daoyuan n'a pas parcouru le cours de la Xiang ; il eut à peine l'occasion de franchir le fleuve Bleu et les informations fournies pour le Sud sont donc presque exclusivement de seconde main.*

Le texte du Shuijing *apparaît en gras, afin de le distinguer du commentaire. Dans l'ensemble, le découpage en paragraphes effectué par Chen Qiaoyi dans son édition du* Shuijing zhu shu 水經注疏 *a été reproduit, mais sa ponctuation a parfois été légèrement modifiée et certains paragraphes trop longs ont été redécoupés, afin de maintenir une unité de sens. La pagination dans l'édition de référence publiée aux éditions de la Jiangsu guji est indiquée à la fin de chaque paragraphe traduit.*

1. Au district de Shian, dans [la commanderie de] Lingling, la rivière Xiang sourd depuis les monts Yanghai, qui sont les monts Yangshuo. Ying Shao a écrit [dans les *Notes sur la prononciation, le sens et l'interprétation de l'Histoire des Han*][1] que « la Xiang sourd des monts Ling, qui portent un nom différent ». Les monts sont situés au nord du district de Shian, qui est l'ancienne partie méridionale de [la commanderie de] Lingling. Au cours de la deuxième année de [l'ère] Xianxi des [Cao] Wei (265), et de la première année de l'ère Ganlu [du règne] de Sun Hao (265), la commanderie de Shian fut fondée. La Xiang et la Li partagent la même source, puis se séparent en deux cours, qui sont au sud la rivière Li, et au nord la Xiang, qui s'écoule vers le nord. Luo Junzhang écrivit dans le *Récit de Xiangzhong* que « la Xiang prend sa source à Yangshuo, et [son lit] est pour les bateaux comme une coupe de vin ; une fois qu'elle atteint le [lac] Dongting, elle va et vient en son cœur jour et nuit ».

[1] Le *Han shu jijie yinyi* 漢書集解音義 est un commentaire du *Han shu* attribué à Ying Shao.

湘水出零陵始安縣陽海山，即陽朔山也．應劭曰：湘出零山，蓋山之殊名也．山在始安縣北，縣故零陵之南部也．魏咸熙二年，孫皓之甘露元年，立始安郡．湘、灕同源，分爲二水，南爲灕水，北則湘川．東北流．羅君章《湘中記》曰：湘水之出于陽朔則觴爲之舟．至洞庭，日月若出入于其中也． (3120-3121)

2. Au nord-est, elle traverse le district de Lingling par l'est. La rivière du pic Yuecheng prend sa source au sud du pic de Yuecheng. Ce pic forme le sommet occidental des Cinq chaînes [de montagnes du Sud]. Lorsque le Qin établit ses garnisons [frontalières] des Cinq chaînes, ce pic en faisait partie. Au nord [la rivière] atteint le district de Lingling, et se jette plus bas dans la rivière Xiang. Celle-ci traverse ensuite le district de Lingling par le sud, puis au nord-est le district de Guanyang, où elle rejoint la rivière Guan. Cette dernière sourd à la limite du district de Xieshu dans la commanderie de Linhe ; s'écoulant vers le nord-ouest, elle franchit le district de Guanyang par l'ouest. Le district tire donc son appellation de la rivière. Coulant au nord-ouest, elle se jette dans la rivière Xiang, à la bouche Guan.

東北過零陵縣東．越城嶠水，南出越城之嶠，嶠即五嶺之西嶺也．秦置五嶺之戍，是其一焉．北至零陵縣，下注湘水．湘水又逕零陵縣南，又東北逕觀陽縣，與觀水合．水出臨賀郡之謝沐縣界，西北逕觀陽縣西．縣蓋即水爲名也．又西北流注于湘川，謂之觀口也． (3121-3122)

3. Coulant au nord-est, elle traverse le district de Taoyang par l'est. La rivière Tao provient du cœur des hautes montagnes situées au sud-ouest du district ; elle coule vers le nord-est et traverse le district par le sud, qui prend son nom de la rivière. Au cours de la cinquième année de l'ère Yuanshuo (124 av. J.-C.) [du règne] de l'empereur Wu des Han, fieffa [le district] en marquisat à Gouzhi (chien-cochon), fils du roi Ding de Changsha et marquis de Jing. Wang Mang en changea le nom en Taozhi (chef-lieu-de-Tao). Les eaux de la Tao s'écoulent vers l'est jusqu'à la Xiang.

又東北過洮陽縣東．洮水出縣西南大山，東北逕其縣南，即洮水以立稱矣．漢武帝元朔五年，封長沙定王子靖侯狗彘爲侯國．王莽更名之曰洮治也．其水東流注于湘水． (3122-3123)

4. Au nord-est elle traverse le district de Quanling par l'ouest. La rivière Ying sourd depuis les monts Nanliu, au district de Lingdao dans la commanderie de Yingyang. S'écoulant à l'ouest, elle traverse les monts Jiuyi, qui sont aux pieds du domaine où s'étendent [les monts] Cangwu, dont les pics majestueux s'érigent à travers plusieurs commanderies. Les neuf sommets s'exposent dans les hauteurs, chaque pic donne naissance à un torrent, les vallées sont particulièrement dangereuses, les cols diffèrent mais leurs formes se ressemblent, si bien que les voyageurs [qui s'y aventurent] y sont dans le doute ; voilà pourquoi ces monts portent le nom de « Neuf doutes ». Le grand Shun est enterré à l'adret des monts [Jiuyi], et [son fils] Shang Jun est inhumé à l'ubac. Au sud de la montagne se trouve le temple de Shun, devant lequel est érigée une stèle, dont les caractères sont érodés et incomplets, ce qui empêche de les identifier. Depuis le temple, lorsqu'on lève la tête vers les cimes les plus élevées, le regard s'élève sur une centaine de *li*. D'après les traditions des anciens, aucun homme n'a jamais escaladé leurs sommets.

又東北過泉陵縣西．營水出營陽泠道縣南流山．西流逕九疑山下，蟠基蒼梧之野，峰秀數郡之間．羅巖九舉，各導一溪，岫壑負阻，異嶺同勢，遊者疑焉，故曰九疑山．大舜窆其陽，商均葬其陰．山南有舜廟，前有石碑，文字缺落，不可復識．自廟仰山極高，直上可百餘里．古老相傳，言未有登其峰者．(3123-3125)

5. Au nord-est des monts [Jiuyi], à la limite du district de Lingdao, on trouve un autre temple de Shun. Au sud du district il y a la stèle de Shun, qui fut érigée par Xu Jian, gouverneur de Lingling.

山之東北，泠道縣界，又有舜廟．縣南有《舜碑》，碑是零陵太守徐儉立．(3125)

6. La rivière Ying s'écoule à l'ouest et traverse le district de Yingdao, où la rivière Feng la rejoint. Cette dernière sourd de la colline Feng, au nord-est du district de Fengcheng dans la commanderie de Linhe. Ses eaux naissent au contact du torrent Feng, puis coulent vers le nord-ouest ; le district tire son nom du torrent. Confluent vers la rivière Feng, de nombreux bras forment un cours d'eau, appelé îlot Bei (Nord) ;

traversant le district par le nord, [la Feng] atteint Guanxia par l'ouest ; Guanxia est un toponyme qui désigne un port de commerce employé pour décharger les marchandises des bateaux.

營水又西逕營道縣，馮水注之．水出臨賀郡馮乘縣東北馮岡．其水導源馮溪，西北流，縣以託名焉．馮水帶約衆流，渾成一川，謂之北渚．歷縣北，西至關下，關下，地名也，是商舟改裝之始． (3125)

7. Sur sa rive gauche, la Feng rejoint la rivière de l'îlot-Meng. Celle-ci sourd au sud depuis le pic de d'îlot Meng, qui est le quatrième pic des Cinq chaînes. Ces sommets contiennent [des gisements] d'étain en quantité, on les appelle donc également Tifang (terres-d'étain). La rivière de-l'îlot s'écoule au nord et traverse le district de Fengcheng par l'ouest, et se jette au nord dans la rivière Feng. La Feng traverse ensuite le district de Yingdao et rejoint sur sa rive droite la rivière Ying. La rivière Ying marque une inflexion en direction du nord-ouest, et traverse le district de Yingdao par l'ouest, qui était sous Wang Mang le relais de Jiuyi.

馮水又左，合萌渚之水．水南出于萌渚之嶠，五嶺之第四嶺也，其山多錫，亦謂之錫方矣．渚水北逕馮乘縣西，而北注馮水．馮水又逕營道縣而右會營水．營水又西北屈而逕營道縣西，王莽之九疑亭也．(3125-3126)

8. La rivière Ying traverse au nord-est le district de Yingpu par le sud. C'est là que se trouvait le siège de la commanderie de Yingyang (du-sud-de-la-rivière-Ying). La seconde année de l'ère Xianxi du Wei (265), Sun Hao du Wu divisa Lingling pour établir [celle de Yingyang], sur la rive méridionale de la rivière Ying, ce qui explique le nom donné à la commanderie. La rivière Ying poursuit son cours au nord, et voit la rivière Duxi se jeter en elle. [La Duxi] jaillit vingt *li* au nord du district de Chongling, aux monts Yang, puis s'écoule au sud et franchit le district par l'ouest.

營水又東北逕營浦縣南．營陽郡治也．魏咸熙二年，吳孫皓分零陵置，在營水之陽，故以名郡矣．營水又北，都溪水注之．水出春陵縣北二十里仰山，南逕其縣西． (3126-3127)

9. À l'origine, le district était le canton de Chongling du district de Lingdao, raison expliquant le nom de Chongling. Sous les Han, le roi Ding de Changsha sépara [le canton

du district] pour faire [de Chongling] un district, et la cinquième année de l'ère Yuanshuo (124 av. J.-C.) du règne de l'empereur Wu, Mai, puîné du Roi, fut nommé marquis de Chongling.

縣本泠道縣之春陵鄉，蓋因春陵爲名矣．漢長沙定王分以爲縣，武帝元朔五年，封王中子買爲春陵侯． (3127)

10. À l'est de l'ancienne enceinte du district se trouve une autre muraille ; longues de cent *bu*, elles se font face d'est en ouest. Selon les traditions anciennes, on dit qu'elles formaient l'ancienne ville fortifiée de la maison des Han, le nom qui lui a été donné sous les Han perdure encore, ce qui nous permet de savoir qu'il s'agit de l'ancien apanage du marquis de Jie. À l'angle de l'enceinte orientale une stèle fut érigée. Les caractères sont manquants, ce qui la rend illisible. Trente *li* plus au sud-est, se dresse le temple du marquis de Jie.

縣故城東又有一城，東西相對，各方百步．古老相傳，言漢家舊城，漢稱猶存，知是節侯故邑也．城東角有一碑，文字缺落，不可復識．東南三十里尚有節侯廟． (3127)

11. La rivière Duxi coule vers le sud et traverse le district de Xinning par l'est. L'est du district longe la Duxi, qui plus à l'ouest traverse le district par le Sud, et de sa rive gauche rejoint le cours de cinq torrents. Le district comporte cinq montagnes. Chacune possède son propre cours d'eau, et ils se rejoignent tous à la porte du district, donnant son sens au nom de Duxi (rivière-de-la-capitale).

都溪水又南逕新寧縣東．縣東傍都溪，溪水又西逕縣南，左與五溪俱會．縣有五山，山有一溪，五水會于縣門，故曰都溪也． (3127-3128)

12. La rivière Duxi coule depuis le district vers le nord-ouest, traverse le district de Lingdao par le nord, et rejoint la rivière Ling. La rivière [Ling] prend sa source plus au sud, aux monts Jiuyi, s'écoule au nord et traverse le district par le sud-ouest, qui tire son nom de la rivière Ling, dénommé district de Lingling à l'époque de Wang Mang. La rivière Ling poursuit son cours vers le nord et se jette dans la rivière Duxi, qui au nord-ouest entre dans la rivière Ying.

都溪水自縣又西北流，逕泠道縣北，與泠水合．水南出九疑山，北流逕其縣西南，縣指泠溪以即名，王莽之泠陵縣也．泠水又北流注于都溪水，又西北入于營水． (3128-3129)

13. La rivière Ying coule en direction du nord et se jette dans les gorges de Yingyang, puis toujours vers le nord, atteint le district de Guanyang et ressort au niveau des gorges. Tantôt élevé tantôt réduit, l'espace entre les deux gorges constitue le passage le plus périlleux de la navigation des bateaux. La rivière Ying poursuit son cours au nord-ouest et traverse le district de Quanling par l'ouest. La cinquième année de l'ère Yuanshuo du règne de l'empereur Wu des Han (124 av. J.-C.), il fut fieffé à Xian, duc de Jie et fils de Ding, roi de Changsha. Wang Mang le renomma Purun, siège de la commanderie de Lingling, et anciennement territoire du Chu. À la sixième année de l'ère Yuanding du règne de l'empereur Wu des Han (111 av. J.-C.), on découpa [la commanderie de] Guiyang pour l'établir.

營水又北流入營陽峽，又北至觀陽縣而出于峽．大、小二峽之閒，爲沿溯之極艱矣．營水又西北，逕泉陵縣西，漢武帝元朔五年以封長沙定王子節侯賢之邑也．王莽名之曰溥潤，零陵郡治故楚矣．漢武帝元鼎六年分桂陽置． (3129)

14. Le Grand scribe écrivit : « Shun est enterré aux [monts] Jiuyi, c'est-à-dire à Lingling[1] ». La commanderie y tire son nom et Wang Mang la nomma commanderie de Jiuyi. Chen Qiu (118-179) de Xiapei fut nommé gouverneur de Lingling. Hu Lan, un bandit de Guiyang, attaqua Lingling, il inonda l'enceinte [du siège de la commanderie] de torrents, et [Chen] Qiu endigua[2] l'inondation à l'intérieur des murailles, et profitant de sa position, renversa le cours des eaux qui submergea les bandits, et les deux factions ne cédèrent plus leurs positions.

太史公曰：舜葬九疑，實惟零陵，郡取名焉，王莽之九疑郡也．下邳陳球爲零陵太守，桂陽賊胡蘭攻零陵，激流灌城，球輒于內，因地勢反決水淹賊，相拒不能下． (3129-3130)

[1] Plus exactement, il est écrit que : 葬於江南九疑，是為零陵 (*Shiji*, 1.44).

[2] Littéralement *zhe* 輒 désigne les flancs de protection d'une voiture, une sorte de pare-chocs, sur lesquels étaient attachées des armes.

15. Au district se trouve le canton de Baitu (Terre-vide). Il est écrit dans les *Biographies des anciens saints de Lingling*[1] que : « Zheng Chan, un homme de Quanling qui avait pour prénom social Jingzai, était percepteur local à Baitu. À la fin des Han les temps étaient difficiles, les dépenses de l'État ne suffisaient plus. Lorsqu'une famille accueillait un nouveau-né, elle devait acquitter la capitation. Souvent les petites gens ne pouvaient donc élever leurs enfants. [Zheng] Chan décréta que le peuple ne pouvait plus tuer d'enfants, et depuis lors la capitation est abolie. [Zheng] Chan exigea [des fonctionnaires] des commanderies et des districts qu'ils soumettent des rapports à l'empereur, tant et si bien que la capitation fut abolie. Ainsi, Baitu devint le canton de Biansheng (Renaissance). » [Wang Yin] écrit dans le « récit des voies terrestres » de l'*Histoire des Jin* que l'« on trouve au district de la citronnelle aux vapeurs odoriférantes ; on dit qu'on en offrait en tribut pour clarifier le vin ». La rivière Ying[a] s'écoule au nord et se déverse dans la rivière Xiang.

縣有白土鄉．《零陵先賢傳》曰：鄭產，字景載，泉陵人也，爲白土嗇夫．漢末多事，國用不足，產子一歲，輒出口錢，民多不舉子．產乃勑民勿得殺子，口錢當自代出．產言其郡、縣，爲表上言，錢得除，更名白土爲更生鄉也．《晉書地道記》曰：縣有香茅，氣甚芬香，言貢之以縮酒也．營水又北流注于湘水．(3130)

16. La rivière Xiang coule vers l'est et rejoint la rivière Ying[b], qui prend sa source aux monts Li, dans le district de Shaoling. Les précipices et les chemins de la montagne sont abrupts et dangereux, les falaises vertigineuses s'élèvent sans fin, en contrebas une source cristalline, la rivière Ying[b] jaillit vers le haut. Courant au sud-est, elle traverse le district de Yingyang par le sud, qui fut établi sous les Jin suite à la division du district de Guanyang ; il fut ainsi nommé d'après la rivière.

湘水又東北與應水合，水出邵陵縣歷山，崖隥險阻，峻嵑萬尋，澄源湛于下，應水湧于上．東南流逕應陽縣南，晉分觀陽縣立，蓋即應水爲名也．(3130-3131)

[1] Ouvrage en un *juan*. Auteur inconnu. Voir *Sui shu*, 33.974.

17. La rivière Ying[b] s'écoule en direction du sud-est, traverse le tertre funéraire de Youbi[1] par son côté sud. Wang Yin (*fl.* IV[e] siècle) écrit : « Le district de Yingyang était à l'origine la partie nord [du district] de Quanling. Cinq *li* à l'est se dresse le tertre de Youbi, où l'on dit que Xiang fut fieffé. En contrebas de la montagne il y a le temple de Xiang, dont l'esprit aurait des vertus d'efficacité, capable de susciter nuages et pluies [de bienfaits]. » J'ai entendu dire que l'esprit des saints était l'âme, et que l'essence des sages était les mânes. Xiang n'ayant pas mené une vie éclairée, une fois mort, où son âme aurait-elle pu demeurer ? La rivière Ying[b] poursuit son cours au sud-est et se jette dans la rivière Xiang.

應水又東南流，逕有鼻墟南．王隱曰：應陽縣本泉陵之北部，東五里有鼻墟，言象所封也．山下有象廟，言甚有靈，能興雲雨．余所聞也，聖人之神曰靈，賢人之精氣爲鬼，象生不慧，死靈何寄乎？應水又東南流而注于湘水．(3131-3132)

18. La rivière Xiang atteint au nord-est la bouche de Mao. Les eaux [de la bouche] sourdent des monts Luo, au nord du district de Yongchang, puis s'écoulent au sud-est et traversent la montagne Shiyan (hirondelles-de-pierre) par l'est. Cette montagne possède des rochers, d'un violet profond et semblables à des hirondelles, qui ont donc donné leur nom à la montagne. Les roches sont de toutes les tailles, et parfois ressemblantes comme une mère et son enfant. Lorsque le tonnerre et les bourrasques s'approchent, les hirondelles de pierre semblent s'envoler en nuée, voletant comme de véritables hirondelles. Luo Junzhang[2] écrivit : « Désormais les hirondelles ne peuvent plus forcément s'envoler ». La rivière coule au sud-est et traverse le district de Yongchang par le sud, puis s'écoule à l'est et se déverse dans la rivière Xiang.

湘水又東北得泜口，水出永昌縣北羅山．東南流逕石燕山東，其山有石，紺而狀燕，因以名山．其石或大或小，若母子焉，及其雷風相薄，則石燕群飛，頡頏如真燕矣．羅君章云：今燕不必復飛也．其水又東南逕永昌縣南，又東流注于湘水．(3132)

---

[1] Il s'agit du nom du fief attribué à Xiang 象, par son aîné, Shun. *Bi* 鼻 est une variante graphique de *youbi* 有庳.

[2] Il s'agit du *zi* de Luo Han 羅含 (*fl.* IV[e] siècle), inspecteur du Jingzhou, et auteur du *Xiangzhong ji*.

19. [La Xiang] s'écoule au nord-est et traverse le district de Qiyang par le sud, puis la rivière Yuxi la rejoint. Cette dernière prend sa source au nord-ouest, au district de Shaoling de la commanderie du même nom, court au sud-est et se jette dans la Xiang. Les eaux [des deux rivières] sont d'une part d'une pureté manifeste et de l'autre submergées par la bourbe, et leur teinte reflète cette dualité.

又東北逕祁陽縣南，又有餘溪水注之．水出西北邵陵郡邵陵縣，東南流注于湘．其水揚清汎濁，水色兩分． (3132-3133)

20. Au nord, la rivière Xiang rejoint le cours de la rivière Yixi, qui prend sa source dans la commanderie de Xiangdong, au sud-ouest du district de Xinning et à l'est de l'ancien district de Xinping. Xinning était anciennement Xinping. Leur confluence se répand par vagues, qui forment ensuite un seul cours. Elle roule au nord-ouest, et sur la rive orientale, la caverne Long (dragon) se détache au pied de la montagne, sous laquelle coule la rivière Yi. Par temps de sécheresse [la caverne] bloque et dévie le cours de la rivière en son sein, et alors la pluie peut tomber. La rivière Yi s'écoule ensuite au nord-ouest et se jette dans la Xiang.

湘水又北與宜溪水合，水出湘東郡之新寧縣西南，新平故縣東，新寧，故新平也．衆川瀉浪，共成一津．西北流，東岸山下有龍穴，宜水逕其下，天旱則擁水注之，便有雨降．宜水又西北注于湘． (3133)

21. La rivière Xiang poursuit son cours au nord-ouest, atteint la bouche de la rivière Chong. Son cours supérieur provient des monts Tan, au nord-ouest du district de Chongling à Yingyang. S'écoulant au nord, elle traverse le district de Xinning par son flanc oriental, et plus au nord-ouest, rejoint la rivière Xiang.

湘水又西北，得舂水口，水上承營陽舂陵縣西北潭山，又北逕新寧縣東，又西北流注于湘水也． (3133-3134)

22. Au nord-est, [la rivière Xiang] traverse le district de Chong'an par l'est. Plus au nord-est, il traverse le district de Ling par l'ouest ; la rivière Cheng se jette dans [la Xiang] depuis le sud-est. La rivière Cheng sourd à l'ouest du district de Chong'an et au sud du mont Heng, au niveau des monts Xiejiang, dans le district de Shaoling. La rivière coule en direction du nord-est, atteint le district de Chong'an, passe

en contrebas du temple de Shun, qui se situe sur la rive méridionale de la rivière Cheng. Plus à l'est, la rivière rejoint l'étang Lüe ; selon la tradition, il y a au milieu de cet étang une divinité de bronze, dont on peut encore de nos jours entendre le son dans l'eau ; [lorsqu'il se produit] l'eau prend instantanément une couleur verte, et produit une « mauvaise odeur de cuivre[1] », qui tue les poissons.

又東北過重安縣東．又東北過酃縣西，承水從東南來注之．承水出衡陽重安縣西，邵陵縣界邪薑山．東北流至重安縣，逕舜廟下，廟在承水之陰．又東合略塘，相傳云：此塘中有銅神，今猶時聞銅聲于水，水輒變緑，作銅腥，魚爲之死． (3134)

23. La rivière Cheng traverse au nord-est le district de Chong'an par le sud, qui était l'ancien district de Zhongwu de [la commanderie de] Lingling, et fief de Du, fils de Qing, roi de Changsha. Wang Mang le renomma Zhonghuan. C'est [en cet endroit] que la rivière Wu se jette [dans la Cheng].

承水又東北逕重安縣南，故零陵之鍾武縣，漢長沙頃王子度邑也．王莽更名曰鍾桓也．武水入焉． (3135)

24. La rivière [Wu] sourd aux mont Biao, au sud-ouest du district de Zhongwu, puis s'écoule à l'est et atteint le district de Zhongwu, au sud de l'ancienne muraille. Elle coule alors au nord-est jusqu'au district de Chong'an, où elle se déverse dans la rivière Cheng. [La rivière Cheng] atteint, à [la commanderie de] Xiangdong, le district de Lincheng par le nord, et se déverse à l'est dans la Xiang, en un endroit appelé bouche Cheng.

水出鍾武縣西南表山，東流至鍾武縣故城南．而東北流至重安縣，注于承水．至湘東臨承縣北，東注于湘，謂之承口． (3135)

25. Lincheng correspond à l'ancien district de Ling, qui est le siège de la commanderie de Xiangdong. L'ancien siège était à l'est de la rivière Xiang, qui donna donc son nom à la commanderie. La seconde année de l'ère Zhengyuan du Wei (255), Sun Liang, le seigneur du Wu, sépara la partie orientale de [la commanderie de] Changsha pour l'établir.

[1] Comprendre qu'il est question de l'écotoxicité potentielle du cuivre pour certains animaux aquatiques.

臨承即故酃縣也，縣即湘東郡治也．郡舊治在湘水東，故以名郡．魏正元二年，吳主孫亮分長沙東部立． (3135)

26. Il y a au district [Lincheng 臨承] une pierre [inscrite] en forme de tambour, haute de six pieds, par laquelle passe la rivière Xiang. Le son du tambour résonne lorsqu'une bataille s'y annonce. Luo Junzhang écrivit que « lorsque la pierre est heurtée, ses résonances se propagent à plusieurs dizaines de *li* à la ronde, mais de nos jours elle n'émet plus de son. » À l'est du district de Guanyang se dresse le pic Pei (long), en contrebas duquel on trouve une pierre-tambour dont la forme rappelle celle d'un bateau retourné. Lorsqu'elle est frappée, un son pur se répand au loin. Cette [pierre] relève du même ordre [que la précédente].

縣有石鼓，高六赤，湘水所逕，鼓鳴則土有兵革之事．羅君章云：扣之，聲聞數十里，此鼓今無復聲．觀陽縣東有裴巖，其下有石鼓，形如覆船，扣之清響遠徹，其類也． (3136)

27. Au nord, la rivière Xiang sillonne [l'amas de] pierres Yin (sceau), qui se situe au sud du district de Hengshan, sur la rive droite de la rivière Xiang. Certains de ses rochers sont grands et d'autres petits. Les rochers situés au bord de la rivière portent tous des marques sur leur partie supérieure, et leurs bords sont droits et carrés comme ceux d'un sceau. Ils sont tous alignés en enfilade le long de la rivière sur environ deux *li*, mais ils ne comportent plus de caractères. Voilà pourquoi ces rochers sont appelés Yin (sceau).

湘水又北歷印石，石在衡山縣南，湘水右側．盤石或大或小，臨水，石悉有跡，其方如印，纍然行列，無文字，如此可二里許，因名爲印石也． (3136-3137)

28. La rivière Xiang traverse au nord le district de Hengshan (du-mont-Heng) par l'est. La montagne est située au sud-ouest, et présente trois sommets : le Zigai (dais-pourpre[1]), le Shiqun (grenier-circulaire-à-pierres) et le Furong (lotus), pic le plus élevé et le plus majestueux. Ce dernier est observable de loin, et son immensité dissimule le Ciel. Luo Han en dit ceci : « De loin, [les pics de la montagne sont] comme des nuages

[1] Le dais pourpre est l'un des insignes de l'empereur, utilisé pour désigner la cour ou la voiture impériale.

amoncelés. On ne peut observer ses pics qu'en deux occasions : après la pluie lorsque le ciel s'éclaircit et à l'aube. »

湘水又北逕衡山縣東，山在西南，有三峰，一名紫蓋，一名石囷，一名芙蓉，芙容峰最爲竦傑，自遠望之，蒼蒼隱天．故羅含云：望若陣雲．非清霽素朝，不見其峰． (3137)

29. La rivière Dan jaillit à sa gauche, tandis que la cataracte Li roule sur sa droite. [Le mont Heng] est appelé mont Goulou dans le *Classique de la montagne*, il s'agit du pic [sacré] méridional. En contrebas de la montagne se trouve le temple de Shun[1], et au sud le tertre funéraire [du génie tutélaire du feu] Zhurong. À l'époque du roi Ling de Chu, des éboulements de la montagne détruisirent le tumulus, et l'on y découvrit la « Carte des neuf têtes de Yingqiu[2] ». Lorsque Yu [le Grand] régula les eaux du déluge, le sang d'un cheval fut utilisé pour sacrifier à la montagne, et l'on obtint les *Caractères de jade sur fiches de métal*. À l'est du pic Furong se trouve la caverne d'un immortel. Lorsque les lettrés y passent, il n'est pas rare d'y entendre le son clair de leurs déclamations.

丹水湧其左，澧泉流其右．《山經》謂之岣嶁山，爲南嶽也．山下有舜廟，南有祝融冢．楚靈王之世，山崩，毀其墳，得《營丘九頭圖》．禹治洪水，血馬祭山，得《金簡玉字之書》．芙蓉峰之東，有仙人石室，學者經過，往往聞諷誦之音矣． (3137-3138)

30. Au sud et à l'est [du district] de Hengshan, les deux berges de la rivière se reflètent au cœur de la rivière Xiang. De Changsha jusque-là, si l'on suit la Xiang sur sept cents *li*, on peut observer la face [de la montagne] neuf [fois] et son dos autant de [fois]. Voilà pourquoi les chants des pêcheurs comportent les paroles suivantes : « Soufflant les voiles au gré des méandres de la Xiang, on observe au loin les neuf faces du [mont] Heng ». Dans les hauteurs de la montagne naît une cascade qui chute et brille en contrebas à travers la forêt verdoyante. Elle s'écoule jusqu'au pied de la montagne et ressemble à une étoffe de soie blanche ondulant le long de la montagne.

[1] D'après le *Chuxue ji* citant le *Xiangzhong ji* de Luo Han, le mont Heng possède tout comme le mont Jiuyi un temple dédié à Shun (*Shuijing zhu shu*, 38.3138).
[2] Cet extrait est tiré du *Jingzhou ji* de Sheng Hongzhi, que Li Daoyuan ne cite pas explicitement.

衡山東南二面，臨映湘川，自長沙至此，沿湘七百里中，有九向九背，故漁者歌曰：帆隨湘轉，望衡九面．山上有飛泉下注，下映青林，直注山下，望之若幅練在山矣．(3139)

31. Vers le nord-est, la rivière Xiang traverse le district de Xiangnan par l'est, puis le district de Xiangxi par le sud, qui fut établi en divisant [le district de] Xiangnan ; c'est là que se situe le siège de la commanderie de Hengyang. La seconde année de l'ère Ganlu du Wei (257), Sun Liang du Wu sépara la partie occidentale de Changsha pour établir [la commanderie de Hengyang], avec un siège administratif à Xiangnan. Le gouverneur He Chengtian le déplaça à Xiangxi.

湘水又東北逕湘南縣東，又歷湘西縣南，分湘南置也，衡陽郡治．魏甘露二年，吳孫亮分長沙西部立，治湘南．太守何承天徙治湘西矣．(3139-3140)

32. Il est écrit dans la *Monographie des treize régions*[1] que « la rivière Rihua sourd à l'ouest des monts Hua, au district de Chen dans [la commanderie de] Guiyang, atteint le district de Xiangnan, puis se jette dans la Xiang ». D'après le traité géographique [de l'*Histoire des Han*], « le district de Chen comporte la rivière Lei, qui sourd à l'ouest des monts Lei, coule jusqu'à l'ouest de Xiangnan, où elle se jette dans la Xiang[2] ».

《十三州志》曰：日華水出桂陽郴縣華山西，至湘南縣入湘．《地理志》曰：郴縣有耒水，出耒山西，至湘南西入湘．(3140)

33. La rivière Xiang coule au nord et traverse les monts Lu à l'est, qui bordent, par leur versant oriental, la rivière Xiang, tandis qu'à l'ouest, ils côtoient les plaines et les marécages, où les lettrés au cœur apaisé sont nombreux à se rassembler.

湘水又北逕麓山東，其山東臨湘川，西傍原隰，息心之士，多所萃焉．(3140)

---

[1] Œuvre de Kan Yin 闞駰 (originaire de Dunhuang et contemporain de Li Daoyuan, il vécut sous les Wei du Nord), le *Shisan zhou zhi*, composé à l'origine de dix *juan*, rentre dans la catégorie des ouvrages géographiques, selon le traité bibliographique du *Sui shu* (*Sui shu*, 33.985).

[2] Il semble qu'il s'agisse des notes de Ying Shao au *Han shu* (reprises par Yan Shigu dans son édition annotée, et dans l'édition moderne de la Zhonghua shuju : voir *Han shu*, 28A.1594), que Li Daoyuan ne dissocie pas, ou n'estime pas nécessaire de préciser, par rapport au texte de Ban Gu.

34. S'écoulant au nord-est, [la rivière Xiang] traverse le district de Yinshan par l'ouest ; la rivière Mi s'y jette depuis le sud-est. Poursuivant son cours au nord, elle traverse le district de Liling par l'ouest ; la rivière Lu, coulant depuis l'est, la rejoint [à ce niveau]. Il est écrit dans le traité des Cinq phases de la *Suite de l'Histoire des Han* : « La huitième année de l'ère Jian'an[1] (203), il y avait une grande montagne au district de Liling à Changsha. Durant de nombreuses années, un cri semblable au mugissement d'un bœuf s'y faisait entendre. Par la suite, des brigands de Yuzhang anéantirent toutes les localités, et tuèrent les fonctionnaires et le petit peuple ». [Ces cris] furent donc interprétés comme un présage.

又東北過陰山縣西，洣水從東南來注之．又北過醴陵縣西，漉水從東來注之． 《續漢書·五行志》曰：建安八年，長沙醴陵縣有大山，常鳴如牛哮聲．積數年．後豫章賊攻没縣亭，殺掠吏民，因以爲候． (3141)

35. La rivière Xiang s'écoule au nord et traverse le district de Jianning, qui borde à l'ouest la rivière Xiang. Au nord du district il y a la gorge Kongling ; les vagues furieuses roulent comme le tonnerre[2], [les eaux] profondes comme les Trois gorges. La rivière Xiang au nord traverse le district de Jianning sous l'ancienne enceinte, qui fut érigée au cœur de l'ère Taishi des Jin (vers 270).

湘水又北逕建寧縣，西傍湘水，縣北有空泠峽．驚浪雷奔，濬同三峽．湘水又北逕建寧縣故城下，晉太始中立． (3141-3142)

36. Au nord [la rivière Xiang] franchit le district de Linxiang par l'ouest, la rivière Liu, provenant du nord-ouest du district se jette [dans la Xiang]. Au sud du district il y a les monts Shitan (gouffre-entouré-de-roches) ; la rivière Xiang les traverse par l'ouest. Il y a dans la montagne des cavernes d'immortels et des lits de pierres, qui font face au cours clair [de la rivière].

又北過臨湘縣西，瀏水從縣西北流注．縣南有石潭山，湘水逕其西．山有石室、石牀，臨對清流． (3142)

---

[1] Le *Hou Han shu* écrit « entre la septième et la huitième année » (七八年中). Voir *Hou Han shu*, 105.3317.
[2] Il s'agit d'une citation du *Shudu fu* de Zuo Si : Yan Kejun, *Quan Shanggu Sandai Qin Han Sanguo Liuchao wen*, 167.1882.

37. La rivière Xiang à nouveau traverse au nord les monts Zhao par leur versant occidental ; il y a au pied de la montagne une source tourbillonnante, si profonde qu'elle en est insondable, et qui explique qu'on dise du gouffre de Zhao qu'il est sans fond[1]. [Ce gouffre] est également appelé gouffre de Xiangzhou.

湘水又北逕昭山西，山下有旋泉，深不可測，故言昭潭無底也．亦謂之曰湘州潭． (3142)

38. La rivière Xiang traverse au nord les remparts de Nanjin par le côté ouest ; les enceintes font à l'ouest face à l'îlot Ju, qui parfois s'écrit avec le caractère Ji, et qui constitue l'extrémité des îles Nanjin. À l'ouest de la rivière se dresse le petit camp de l'îlot Ju, dont les anciens remparts subsistent encore. La rivière Xiang s'écoule au nord, converge sur sa rive gauche avec la bouche de la rivière Waguan, et est un bras-mort de la Xiang.

湘水又北逕南津城西，西對橘洲，或作吉字，爲南津洲尾．水西有橘洲子戍，故郭尚存．湘水又北，左會瓦官水口，湘浦也． (3143)

39. Elle traverse ensuite Chuanguan (magasin-des-bateaux) par l'ouest, qui était un port de mouillage des bateaux commerciaux de Xiangzhou. Il fait au nord face à la commanderie de Changsha, qui se situe sur la rive orientale de la rivière, au sud de la ville-préfecture, dont l'ancien siège était au centre de la muraille, et qui fut ensuite déplacé en cet endroit.

又逕船官西，湘州商舟之所次也．北對長沙郡，郡在水東，州城南，舊治在城中，後乃移此． (3143-3144)

40. La rivière Xiang à gauche traverse le mont Lu par l'est, au sommet duquel se trouve une ancienne muraille ; au nord de la montagne il y a la bouche d'eau Bailu (Rosée-blanc-[automnale]), qui est un bras-mort de la Xiang.

湘水左逕麓山東，上有故城，山北有白露水口，湘浦也． (3144)

[1] Ce passage est une référence au roi Zhao des Zhou, qui au cours de sa campagne militaire méridionale, se noya dans ce gouffre.

41. À droite, il franchit le district de Linxiang à l'ouest de son ancienne enceinte, dont le siège est sur les berges de la Xiang, raison pour laquelle lui fut donné le nom [de Linxiang (qui borde la Xiang)]. Wang Mang le renomma Fulu, et il correspond au territoire de la frontière méridionale de l'ancien Chu. Lorsque le Qin anéantit le Chu, la commanderie de Changsha fut établie sur le territoire de Qingyang. La vingt-sixième année du Premier empereur de Qin (221 av. J.-C.), une ordonnance impériale révèle que « le roi de Jing avait offert [à l'Empereur] le territoire situé à l'ouest de Qingyang[1] ». D'après la biographie de Zou Yang dans l'*Histoire des Han*, « [Les troupes de] Yue [attaquent] Changsha par voie fluviale, et leurs bateaux convergent à Qingyang[2] ». Dans son *Commentaire [de l'Histoire des Han]*, Zhang Yan[3] précise que « Qingyang est un toponyme ». Su Lin[4] écrivit que « Qingyang est un district de Changsha ».

又右逕臨湘縣故城西，縣治湘水，濱臨川側，故即名焉．王莽改號撫陸，故楚南境之地也．秦滅楚，立長沙郡，即青陽之地也．秦始皇二十六年，令曰：荊王獻青陽以西．《漢書·鄒陽傳》曰：越水長沙，還舟青陽．《注》張晏曰：青陽，地名也．蘇林曰：青陽，長沙縣也． (3144-3145)

42. Au cours de la cinquième année [de règne] de l'empereur Gaozu des Han (202 av. J.-C.), Wu Rui fut fieffé roi de Changsha, et cette muraille fut érigée par [Wu] Rui. La seconde année [de règne] de l'empereur Jing des Han (155 av. J.-C.), [Liu 劉] Fa, fils de la dame Tang[5], fut nommé roi [de Changsha]. Il bâtit sa capitale en cet endroit. Wang Mang la renomma commanderie Zhenman (pacificatrice-des-Man). Dans le *Tribut de Yu*, il s'agit du territoire du Jingzhou. Au cours de la première année de l'ère Yongjia (307), l'empereur Huai des Jin divisa la commanderie de Xiangzhong au Jingzhou pour établir Xiangzhou, dont le siège était situé en cet endroit.

漢高祖五年，以封吳芮爲長沙王，是城即芮築也．漢景帝二年，封唐姬子發爲王，都此，王莽之鎮蠻郡也．于《禹貢》則荊州之域．晉懷帝以永嘉元年，分荊州湘中諸郡，立湘州，治此． (3145)

---

[1] Passage tiré du *Shiji*, 6.235. Nous reprenons la traduction d'Édouard Chavannes, *Les Mémoires historiques de Se-Ma Ts'ien, tome second*, p. 123.
[2] *Han shu*, 51.2338.
[3] Zhang Yan, qui vécut sous les Han de l'Est, est l'auteur d'un commentaire au *Han shu*, fort utile pour ses indications géographiques.
[4] Commentateur du *Han shu*, qui vécut au Wei (IIIe siècle).
[5] Et donc fils de l'empereur Jing ; il fut roi de Changsha entre 155 et 127 av. J.-C.

43. À l'intérieur des enceintes se trouve, à l'ouest de la résidence administrative, le temple de Tao Kan, dont on dit qu'il était l'ancienne demeure de Jia Yi (201-169 av. J.-C.). En son centre il y a un puits, qui fut percé par [Jia] Yi. Très étroit, il est en revanche fort profond ; resserré en son sommet, et élargi en son fond, il a la forme d'une jarre. À côté il y a un lit de pierre, sur lequel une seule personne peut prendre place, et sa forme est très ancienne. Les traditions folkloriques locales ont transmis l'idée selon laquelle [Jia] Yi avait ce lit pour couche. De même, le grand mandarinier qui s'y trouve aurait été planté par [Jia] Yi.

城之內．郡廨西有陶侃廟，云舊是賈誼宅地，中有一井，是誼所鑿，極小而深，上斂下大，其狀似壺．傍有一腳石牀，纔容一人坐，形制甚古．流俗相承，云誼宿所坐牀．又有大柑樹，亦云誼所植也． (3145-3146)

44. Il y a au nord-ouest de l'enceinte un vieux marché, et au nord de celui-ci le nouveau siège du district de Linxiang. Au nord-ouest du siège administratif du district se situe l'enceinte de Beijin (gué-du-nord). Au nord du district se trouve le tertre funéraire de Wu Rui, large de plus de soixante-huit *zhang*. En laissant son regard vaquer au gré de ses pensées depuis le sommet de la montagne bordant la rivière, on atteint les faubourgs d'amusement et de repos. Guo Fen écrivit dans les *Propos mondains [des Wei et des Jin]*[1] qu'à « la fin de l'ère Huangchu du Wei (225-226), des hommes du Wu excavèrent la tombe de [Wu] Rui et s'emparèrent du bois [qu'elle contenait], pour construire au district un temple [en l'honneur] de Sun Jian (157-193)[2]. Ils virent alors le cadavre de [Wu] Rui, dont les traits du visage et les vêtements étaient inaltérés. Une fois que le Wu fut pacifié, les personnes qui avaient participé à l'ouverture de la tombe [de Wu Rui] rencontrèrent à Shouchun Wu Gang, Commandant militaire des Man du Sud. Ils lui demandèrent : 'Comment se fait-il que les traits de votre visage soient similaires à ceux de Wu Rui, roi de Changsha ? Vous êtes toutefois plus petit que lui.' Stupéfait, [Wu] Gang répondit : 'Mais c'est mon aïeul !' Entre la mort de [Wu] Rui et l'ouverture de sa tombe, quatre cents ans s'étaient écoulés, et une quarantaine d'années supplémentaires jusqu'à l'entrevue avec [Wu] Gang. »

[1] Il s'agit d'un ouvrage aujourd'hui perdu et rédigé par Guo Fen, qui aurait vécut sous les Jin.
[2] Il s'agit du père de Sun Quan. Il fut un général des Han de l'Est.

城之西北有故市，北對臨湘縣之新治．縣治西北有北津城，縣北有吳芮冢，廣踰六十八丈，登臨寫目，爲廛郭之佳憩也．郭頒《世語》云：魏黃初末，吳人發芮冢，取木，于縣立孫堅廟，見芮尸，容貌衣服竝如故．吳平後，預發冢人于壽春見南蠻校尉吳綱，曰：君形貌何類長沙王吳芮乎？但君微短耳．綱瞿然曰：是先祖也．自芮卒至冢發四百年，至見綱又四十餘年矣．(3146-3147)

45. La rivière Xiang sur sa gauche se joint à la bouche Shi, et poursuivant son cours au nord, atteint la bouche Shiguo (cercueil-extérieur-de-pierre), qui constituent des bras-morts de la Xiang.

湘水左合誓口，又北得石槨口，竝湘浦也．(3147)

46. Sur sa droite elle atteint la bouche du ruisseau Ma, qui est également un bras-mort. La rivière Xiang, s'écoulant au nord, franchit les monts Sanshi (des-trois-pierres) par l'est. La montagne borde la rivière Xiang, et de sa face nord jaillit la source de la rivière Sanshi, qui est un bras-mort de la Xiang. Au nord de la rivière se trouve la garnison de Sanshi, dont l'enceinte est située au point de confluence des deux cours d'eau. La rivière Xiang traverse ensuite la garnison de la bouche Liu par l'ouest ; [la garnison] fait au nord face à la rivière Liu.

右合麻溪水口，湘浦也．湘水又北逕三石山東．山枕側湘川，北即三石水口也，湘浦也．水北有三石戍，戍城爲二水之會也．湘水又逕瀏口戍西，北對瀏水．(3147)

47. Alors qu'elle poursuit son cours au nord, la rivière Wei, s'écoulant depuis le sud-ouest, la rejoint. La rivière Wei prend sa source aux monts Matou dans le district de Yiyang, puis traverse à l'est le district de Xinyang par le sud, dont le nom fut changé en Xinkang durant la première année de l'ère Taikang des Jin (280). La rivière Wei continue de s'écouler vers l'est et pénètre dans le district de Linxiang, traverse la garnison de la bouche Wei, et finit par se jeter au sud-est dans la rivière Xiang.

又北，溳水從西南來注之．溳水出益陽縣馬頭山，東逕新陽縣南，晉太康元年改曰新康矣．溳水又東入臨湘縣，歷溳口戍，東南注湘水．(3147-3148)

48. La rivière Xiang, s'écoulant au nord, rejoint la bouche Duan, puis encore plus au nord, la bouche Xiaying, un bras-mort de la Xiang.

湘水又北合斷口，又北則下營口，湘浦也． (3148)

49. Sur la rive gauche de la rivière Xiang se trouve la bouche Gao, dont la rivière prend sa source au district de Yiyang, puis traverse au nord-ouest la garnison Gaokou par le sud ; coulant vers le nord-ouest, la rivière Shangbi, depuis la bouche supérieure de l'îlot Bi, se jette dans la Xiang par l'ouest, et a pour nom berge Shangbi.

湘水之左岸有高口，水出益陽縣，西北逕高口戍南，又西北，上鼻水，自鼻洲上口，受湘西入焉．謂之上鼻浦． (3148-3149)

50. La rivière Gao coule au nord-ouest, où elle rejoint la berge Xiabi. De là, le cours d'eau formé depuis la bouche inférieure de l'îlot Bi se jette dans le cours de la Xiang, traverse à l'ouest la rivière Gao, en un lieu nommé bouche Xiabi. La rivière Gao s'écoule au nord-ouest, forme un méandre sur la droite et le gouffre Lingzi, puis coulant an nord-est se déverse dans la Xiang à la bouche Lingzi.

高水西北與下鼻浦合，水自鼻洲下口，首受湘川，西通高水，謂之下鼻口．高水又西北，右屈爲陵子潭，東北流注湘爲陵子口． (3149)

51. La rivière Xiang, depuis l'est de la garnison de Gaokou, poursuit son cours au nord, rejoint sur sa droite l'îlot Bi, sur sa gauche la bouche Shangbi, puis reprend son cours vers le nord, faisant face sur sa gauche à la bouche Xiabi, puis à nouveau vers le nord, elle atteint la bouche Lingzi ; sur la rive droite de la rivière Xiang, sourd le canal Tongguan (agence-du-cuivre).

湘水自高口戍東，又北，右會鼻洲，左合上鼻口，又北，左對下鼻口，又北，得陵子口，湘水右岸，銅官浦出焉． (3149)

52. La rivière Xiang au nord franchit la montagne Tongguan, qui à l'ouest longe la rivière Xiang ; la terre de la montagne est pourpre, et recèle du mica, ce qui explique qu'elle est également appelée montagne du Mica.

湘水又北逕銅官山，西臨湘水，山土紫色，內含雲母，故亦謂之雲母山也． (3149)

53. Plus au nord, elle traverse par l'ouest le district de Luo, où la Mi, provenant de l'est se jette dans la Xiang. La rivière Xiang poursuit son cours au nord et passe la garnison de la bouche Xi par l'est, puis au nord se ramifie sur la gauche, en une rivière dénommée Xi. [La Xi] s'écoule au nord-ouest et traverse la garnison de la bouche Xi par le nord, puis coule toujours au nord-ouest, effectue une boucle en direction du nord-est, où la rivière Yu (jade) se jette en elle. [La rivière Yu] prend sa source au nord-ouest de l'étang Yu, puis coule au sud-est jusqu'au canal Xi, en une embouchure appelée bouche de l'étang Yu. La rivière Xi poursuit son cours au nord-est, la rivière Donghu (du-lac-de-l'est) s'y déverse. Sur son cours supérieur, la rivière Donghu reçoit les eaux de l'est de l'étang Yu, puis coule au sud et se jette dans la Xi, et on l'appelle ruisseau Sanyang (trois-feux). Au sud de la rivière se dressent trois garnisons fortifiées ; poursuivant son cours au nord-est, elle se jette dans la Xiang.

又北過羅縣西，溳水從東來流注之．湘水又北逕錫口戍東，又北左派，謂之錫水．西北流逕錫口戍北，又西北流，屈而東北，玉水注焉．水出西北玉池，東南流注于錫浦，謂之玉池口．錫水又東北，東湖水注之．水上承玉池之東湖也，南流注于錫，謂之三陽涇，水南有三戍，又東北注于湘． (3150)

54. La rivière Xiang s'écoule au nord depuis la bouche Xi, puis atteint le canal Wangtun, qui est un bras-mort de la Xiang.

湘水自錫口北出，又得望屯浦，湘浦也． (3151)

55. La rivière Xiang s'écoule au nord, et un défluent en sort au nord, que l'on nomme ruisseau Men. La rivière Xiang coule en courbes vers le nord-ouest, puis bifurque au nord-est où elle rejoint la rivière Men, à la bouche appelée Menjing (du-ruisseau-Men). Plus au nord, elle atteint la bouche de la rivière Sanxi (trois-torrents), qui à l'est reçoit les eaux du Grand lac, et à l'ouest communique avec un canal de la Xiang ; les trois cours se rejoignant, cela explique la dénomination de Sanxi. Poursuivant son cours au nord, à l'est la bouche de la rivière Dadui, et à l'ouest se fond dans le ruisseau Sanjin (trois-gués).

湘水又北，枝津北出，謂之門涇也．湘水紆流西北，東北合門水，謂之門涇口．又北得三溪水口，水東承大湖，西通湘浦，三水之會，故得三溪之目耳．又北，東會大對水口，西接三津涇． (3151)

56. La rivière Xiang traverse au nord le relais Huangling par l'ouest, et sur sa rive droite rejoint la bouche de la rivière Huangling, dont le cours supérieur reçoit les eaux du Grand lac. La rivière Hu s'écoule vers l'ouest, franchit le temple Erfei (des-deux-épouses) par le sud, que l'on appelle communément temple Huangling. Il est dit que les épouses du grand Shun, l'ayant suivi lors de sa tournée d'inspection, se seraient noyées dans la rivière Xiang. Leur esprit aurait erré[1] jusque dans les abîmes du lac Dongting, allant et venant depuis les eaux profondes et limpides de la Xiang jusqu'à la surface. *Xiao* signifie que les eaux d'une rivière sont profondes et limpides.

湘水又北逕黃陵亭西，右合黃陵水口，其水上承大湖，湖水西流，逕二妃廟南，世謂之黃陵廟也．言大舜之陟方也，二妃從征，溺于湘江．神遊洞庭之淵，出入瀟湘之浦．瀟者，水清深也． (3151-3152)

57. Il est écrit dans le *Récit de Xiangzhong* : « La rivière Xiang est si pure qu'il est possible de voir à travers ses eaux jusqu'à cinq ou six *zhang* de profondeur. Lorsque l'on observe les pierres du lit de la rivière, elles ressemblent aux dés d'un jeu de hasard[2], et leurs couleurs sont vives et perceptibles. Le sable est blanc comme givre et neige, et les rives rouges comme les nuages colorés de l'aurore. Voilà ce qu'il faut comprendre dans le sens donné à l'expression 'Xiang aux eaux profondes et limpides', et c'est pour cela que les gens ont érigé un temple [en l'honneur des deux épouses] au bord de la rivière. Liu Biao, gouverneur du Jingzhou, sculpta une pierre dont il fit une stèle, qu'il érigea dans le temple, afin de garantir la transmission inaltérable de leur renom. »

《湘中記》曰：湘川清照五六丈，下見底石，如樗蒲矣，五色鮮明，白沙如霜雪，赤岸若朝霞，是納瀟湘之名矣，故民爲立祠于水側焉．荊州牧劉表刊石立碑，樹之于廟，以旌不朽之傳矣． (3152-3153)

58. La rivière Huang poursuit son cours vers l'ouest et se déverse dans la Xiang, à la bouche Huangling. Jadis, Wang Zishan possédait un talent extraordinaire. Il fit un cauchemar à l'âge de vingt et un ans et composa le *fu* du rêve. À vingt-deux ans, il mourut noyé dans la Xiang. C'est de cette rivière dont il est question.

---

[1] Expression figée renvoyant aux randonnées extatiques taoïstes, aux transports de l'esprit.

[2] Littéralement le « Shupu » 樗蒲, soit un ancien jeu de hasard, où l'on jetait cinq tablettes ayant une face blanche et une face noire.

黃水又西流入于湘，謂之黃陵口．昔王子山有異才，年二十而得惡夢，作《夢賦》．二十一溺死于湘浦，即斯川矣． (3153)

59. La rivière Xiang au nord franchit la garnison Baisha par l'ouest, puis poursuit son cours au nord, et à droite rejoint la bouche Dongting de la rivière Mi[a].

湘水又北逕白沙戍西，又北，右會東町口潕水也． (3153-3154)

60. La rivière Xiang sur sa gauche touche la bouche Juehu (brèche-du-lac), dont le cours d'eau sourd à Xibei, et à l'est communique avec une île de la Xiang.

湘水又左合決湖口，水出西陂，東通湘渚． (3154)

61. La rivière Xiang s'écoule plus au nord, et la rivière Mi[b] se jette en elle. La rivière [Mi[b]] prend sa source à l'est, dans la montagne Huan, au district Ai de [la commanderie de] Yuzhang, au sud-ouest traverse le district de Wuchang par le nord, et conflue avec la rivière Chun. La rivière [Chun] prend sa source au sud-est de ce même district, aux monts Chun. S'écoulant vers le nord-ouest, elle bifurque vers l'est et traverse à nouveau le district mais par le sud, puis par le nord, en contrebas de l'ancienne forteresse. Le district fut établi par le souverain du Wu, Sun Quan.

湘水又北，汨水注之．水東出豫章艾縣桓山，西南逕吳昌縣北，與純水合．水源出其縣東南純山．西北流，又東逕其縣南，又北逕其縣故城下．縣是吳主孫權立． (3154)

62. Sur sa rive droite, la rivière Chun se joint à la rivière Mi. La rivière Mi franchit à l'ouest le district de Luo par le nord : c'était à l'origine le royaume de Luozi. Jadis situé à l'ouest du district de Yicheng dans [la commanderie de] Xiangyang, le roi Wen de Chu le déplaça en cet endroit. Le Qin établit la commanderie de Changsha, et fit donc [de ce royaume] un district, et la rivière prit donc le nom de Luo.

純水又右會汨水．汨水西逕羅縣北，本羅子國也．故在襄陽宜城縣西，楚文王移之于此．秦立長沙郡，因以爲縣，水亦謂之羅水． (3154)

63. La rivière Mi s'écoule à l'ouest et traverse le mont Yusi (coffre-pour-le-jade). Luo Han écrit dans le *Récit de Xiangzhong* que « le mont Yusi se dresse à l'est du gouffre

Qu. Ce serait, selon les dernières paroles d'un maître du Dao, une terre bénie[1] ». [Le mont Yusi] est également dénommé mont Dijiao (des-origines). La rivière Mi coule à nouveau vers l'ouest jusqu'au gouffre Qu, aussi nommé gouffre Miluo. Nostalgique [du pays] de Sha[2], Qu Yuan y sombra, ce qui explique que le gouffre fut nommé du nom de Qu [Yuan]. Naguère Jia Yi et l'historien [Sima] Qian sont passés en cet endroit. Ils interrompirent le mouvement de leurs rames au milieu des vagues du fleuve, et abandonnèrent leurs lettres de condoléances au gouffre. Au nord du gouffre se trouve le temple de Qu Yuan, devant lequel se dresse une stèle. Il existe encore une autre stèle, conservée dans le temple de [Qu] Yuan, et intitulée « stèle de Cheng Jian, gouverneur de [la commanderie de] Nan sous les Han ».

汨水又西，逕玉笥山．羅含《湘中記》云：屈潭之左，有玉笥山，道士遺言，此福地也．一曰地腳山．汨水又西爲屈潭，即汨羅淵也，屈原懷沙自沈于此，故淵潭以屈爲名．昔賈誼、史遷皆嘗逕此，弭楫江波，投弔于淵．淵北有屈原廟，廟前有碑．又有《漢南太守程堅碑》，寄在原廟． (3155)

64. La rivière Mi poursuivant son cours à l'ouest, franchit la garnison de Miluo par le flanc sud, et à l'ouest se jette dans la Xiang, en un lieu nommé Luona dans les *[Annales des] Printemps et automnes*. L'usage populaire le nomme bouche de la Miluo.

汨水又西逕汨羅戍南，西流注于湘．《春秋》之羅汭矣．世謂之汨羅口． (3156)

65. La rivière Xiang poursuit son cours, se divise au nord et son bras traverse la garnison de Miluo par l'ouest, puis au nord le mont Leishi (pierres-entassées) par l'est, puis au nord la garnison Leishi par l'ouest ; [ce bras] a pour nom ruisseau Goudao (direction-négligée), et il finit par rejoindre au nord la rivière Xiang.

湘水又北，枝分北出逕汨羅戍西，又北逕磊石山東，又北逕磊石戍西，謂之苟導涇矣，而北合湘水． (3156)

66. La rivière Xiang, depuis la bouche Miluo, au nord-ouest franchit le mont Leishi par l'ouest, qui fait face au nord au lac Qingcao. Cette montagne est également appelée

[1] Dans le vocabulaire taoïste, le séjour des Immortels, pendant des « grottes-ciel » (*dongtian* 洞天).
[2] Du titre de l'une des « Neuf déclarations » (*jiu zhang* 九章), répertoriées dans le *Chu ci*.

mont Qingcao (vertes-herbes). À l'ouest il fait face à la bouche Xuancheng (enceinte-suspendue).

湘水自汨羅口，西北逕磊石山西，而北對青草湖，亦或謂之爲青草山也．西對懸城口． (3156-3157)

67. La rivière Xiang s'écoule plus au nord pour atteindre la bouche Jiu (neuf), qui constitue un bras-mort de la rivière. La rivière Xiang poursuit son cours au nord-est, jusqu'à la bouche du lac Qingcao, sur sa droite touche la bouche nord du ruisseau Goudao, ainsi que la bouche Rong, et au nord atteint la bouche Tongpan. Ce sont tous des bras-morts déviant vers la droite.

湘水又北得九口，竝湘浦也．湘水又東北，爲青草湖口，右合苟導涇北口，與勞口合，又北得同拌口，皆湘浦右迤者也． (3157)

68. La rivière continue son cours vers le nord et traverse le district de Xiajuan par l'ouest, la rivière Wei s'y jette depuis l'est. La rivière Xiang sur sa gauche rejoint la bouche de la rivière Qing, d'où part la rivière Zi, que tout le monde nomme fleuve Yiyang.

又北過下雋縣西，微水從東來流注．湘水左會清水口，資水也，世謂之益陽江． (3157)

69. La rivière Xiang traverse sur sa gauche le mont Lujiao (ramure) par l'est, et sur sa droite la garnison du relais Jin par l'ouest. Au nord elle rejoint le canal Cha, puis encore plus au nord le canal Wandan (des-dix-mille-*dan*), qui sont tous deux des bras-morts de la Xiang. Contre ces bras-morts, se dresse au nord la garnison Wandan.

湘水左逕鹿角山東，右逕謹亭戍西，又北合查浦，又北得萬石浦，咸湘浦也．側湘浦北有萬石戍． (3157-3158)

70. Sur sa rive gauche la rivière Xiang voit la rivière Yuan se jeter en elle, à la bouche Hengfang, à l'est de laquelle fait face le lac Wei, qu'on appelle encore lac Mi. La partie droite du lac est liée avec la rivière Wei, et correspond à la rivière Wei traversant Xiajuan mentionnée par le *Livre* [*des rivières*]. Coulant vers l'ouest, [la Wei] se jette dans le Fleuve, au niveau de la bouche du lac Mi.

湘水左則沅水注之，謂之横房口，東對微湖，世或謂之麋湖也．右屬微水，即《經》所謂微水經下雋者也． 西流注于江，謂之麋湖口． (3158)

71. La rivière Xiang traverse au nord la garnison Jinpu, qui borde au nord la rivière Jinpu, qui est un coude du lac. La rivière Xiang sur sa gauche voit la rivière Li se jeter en elle, on l'appelle également (grande) rivière Wuling. Ces quatre cours d'eau se jettent tous dans le [lac] Dongting, qui au nord se fond dans le grand Fleuve, [en un endroit] que l'on nomme Wuzhu (cinq-mares).

湘水又北逕金浦戍，北帶金浦水，湖湆也．湘水左則澧水注之，世謂之武陵江．凡此四水，同注洞庭，北會大江，名之五渚． (3158)

72. Il est écrit dans les *Stratagèmes des Royaumes combattants* que « le Qin combattit le Jing, lui infligea une terrible défaite, et s'empara des cinq marais du [lac] Dongting ». Les eaux du lac ont une superficie de plus de cinq cents *li*, et [il est si vaste] qu'il semble que le soleil se lève et la lune se couche en son centre.

《戰國策》曰：秦與荆戰，大破之，取洞庭五渚者也．湖水廣圓五百餘里，日月若出没于其中． (3158-3159)

73. Il est écrit dans le *Livre des monts et des mers* que « la montagne du [lac] Dongting est la demeure des deux filles de l'empereur [Yao]. Les vents en provenance de la Yuan et de la Li se mélangent sur les berges de la Xiang, et provoquent des tempêtes violentes et impétueuses ». Au milieu du lac il y a les monts Jun et Bian. Il y a au mont Jun une caverne, secrètement reliée [par un cours d'eau] au mont Bao du [pays de] Wu. C'est à cette voie que Guo Jingchun fait référence lorsqu'il évoque le « tunnel de Baling ». C'est dans cette montagne que vient s'égayer et se reposer la dame de la Xiang. Voilà pourquoi cette montagne est nommée Jun (seigneuriale).

《山海經》云：洞庭之山，帝之二女居焉．沅、澧之風，交瀟湘之浦，出入多飄風暴雨．湖中有君山、編山．君山有石穴，潛通吴之包山，郭景純所謂巴陵地道者也．是山，湘君之所遊處，故曰君山矣． (3159-3160)

74. Naguère, le premier empereur du Qin fut confronté à une tempête en cet endroit, et demanda autour de lui la cause de cet événement ; les érudits lui répondirent :

« lorsque la dame de la Xiang est présente, le vent se lève ». Alors le roi de Qin fit couper tous les arbres de la montagne. L'empereur Wu des Han gravit également cette montagne d'où il aurait tué d'une flèche le crocodile du Fleuve. Au nord-est, [le mont Jun] fait face au mont Bian, sur lequel le bambou Chi pousse en abondance. Les deux montagnes sont éloignées de dizaines de *li*, si l'on se retourne et que l'on observe au loin d'un pic à l'autre, alors une ombre solitaire semble flotter [sur le lac].

昔秦始皇遭風于此，而問其故．博士曰：湘君入則多風．秦王乃赭其山．漢武帝亦登之，射蛟于是山．東北對編山，山多篔竹．兩山相次去數十里，迴峙相望，孤影若浮．(3160-3161)

75. Une montagne se dresse sur la rive droite du lac, qu'on appelle communément « Pierre-flûte aconit ». Au nord de la pierre, [la rivière] sur la droite rejoint la bouche du lac Weng (vieillard), dont le cours supérieur reçoit les eaux du lac Weng, et sur sa gauche se joint au canal Dong ; cette région, située à la gauche du [lac] Dongting, correspond au pays des Trois Miao.

湖之右岸有山，世謂之笛烏頭石．石北右會翁湖口．水上承翁湖，左合洞浦，所謂三苗之國，左洞庭者也．(3161)

76. Plus au nord, elle atteint le mont Baqiu et se déverse dans le Fleuve. La montagne est située sur la rive droite de la rivière Xiang, et elle porte en son sein l'ancienne muraille de Baling, qui est à l'origine une muraille bâtie à Baqiu par le Wu pour [y stocker les denrées d'un] grenier public.

又北至巴丘山入于江．山在湘水右岸．山有巴陵故城，本吳之巴丘邸閣城也．(3161-3163)

77. Au cours de la première année de l'ère Taikang des Jin, le district de Baling fut institué en cet endroit, puis on établit la commanderie de Jianchang. La commanderie de Baling, dont l'enceinte est sise sur la cime de la montagne et sépare Sanjiang (trois-fleuves), fut établie durant la seizième année de l'ère Yuanjia des Song (439). Baling fait face à l'ouest à l'île Chang, qui en son extrémité méridionale sépare la Xiang de son bras-mort, et à sa pointe nord atteint le grand Fleuve, voilà pourquoi on l'a nommé Sanjiang (trois-fleuves).

晉太康元年，立巴陵縣于此，後置建昌郡．宋元嘉十六年，立巴陵郡，城跨岡嶺，濱阻三江．巴陵西對長洲，其洲南分湘浦，北届大江，故曰三江也． (3164)

78. Le lieu où les trois cours d'eau se rejoignent est aussi appelé bouche Sanjiang (des-trois-fleuves). [Les rives autour de la bouche] sont entourées de hauts pics entre lesquels se faufile une passe appelée Shelie (chasse). Au nord [la bouche Sanjiang] fait face à la bouche Yang. Elles sont toutes les deux des bras-morts. Les eaux [de ces bras-morts] sont d'un vert miraculeux, et elles se jettent au nord-est dans le grand Fleuve. Les eaux de l'une sont pures tandis que celles de l'autre sont troublées, et l'endroit où elles se rencontrent est appelé Jianghui (Union-des-fleuves).

三水所會，亦或謂之三江口矣．夾山列闕，謂之射獵，又北對養口，咸湘浦也．水色青異，東北入于大江，有清濁之別，謂之江會也． (3164-3165)

Bibliographie

Afin de réduire la taille de la bibliographie, nous utilisons les abréviations « PU » pour « Presses universitaires », « UP » pour « University Press », « Zhonghua » pour « Zhonghua shuju » 中華書局, « CBS » pour « chubanshe » 出版社.
Nous présentons les éditions modernes des sources primaires chinoises utilisées dans la thèse en suivant l'usage répandu en études chinoises de présenter d'abord le titre de l'ouvrage, puis lorsqu'il existe le nom de l'auteur, et de l'éditeur intermédiaire et/ou moderne entre parenthèses.
Les sources secondaires viennent ensuite, selon le modèle suivant pour les monographies : NOM, Prénom, *Titre de l'ouvrage*, Ville, Maison d'édition, Année d'édition. Pour les articles : NOM, Prénom, « Titre de l'article », *Revue*, Numéro, Année, pagination. Les chapitres d'ouvrage : NOM, Prénom, « Titre du chapitre », *in* NOM, Prénom de l'éditeur scientifique, *Titre de l'ouvrage*, Ville, Maison d'édition, Année d'édition, pagination. Les traductions des seuls titres d'ouvrages et articles chinois ou japonais sont mentionnées ; les noms de revues sont indiqués par le *pinyin* et les caractères, les villes et maisons d'édition uniquement en *pinyin*.

Sources primaires chinoises (éditions modernes et recueils)

Baihu tong shuzheng 白虎通疏證 [Discussions de la salle du tigre blanc, avec commentaires et vérifications], CHEN Li 陳立 (éd.), Pékin, Zhonghua, 1994.

Bei shi 北史 [Histoire (des dynasties) du Nord], LI Yanshou 李延壽, Pékin, Zhonghua, 1997.

Cefu yuangui 冊府元龜 [Tortue originelle du Bureau des documents], WANG Qinruo 王欽若, Pékin, Zhonghua, 1994.

CHANGSHA SHI WENWU KAOGU YANJIUSUO 長沙市文物考古研究所, *Changsha Dongpai lou Dong Han jiandu* 長沙東牌樓東漢簡牘 [Tablettes de bambou des Han de l'Est découvertes à Dongpai lou, Changsha], Pékin, Wenwu CBS, 2006.

Chunqiu Zuo zhuan zhengyi 春秋左傳正義 [Sens correct des Printemps et automnes commentés par Zuo], éd. *Shisan jing zhushu* 十三經注疏 [Les Treize Classiques, avec gloses et commentaires], RUAN Yuan 阮元 (dir.), Pékin, Zhonghua, 1980.

Erya zhushu 爾雅注疏 [Approcher le convenable, avec gloses et commentaires], éd. *Shisan jing zhushu* 十三經注疏 [Les Treize Classiques, avec gloses et commentaires], RUAN Yuan 阮元 (dir.), Pékin, Zhonghua, 1980.

Fayan yishu 法言義疏 [Commentaires aux Maîtres mots], YANG Xiong 揚雄, Pékin, Zhonghua, 1987.

Fengsu tongyi jiaozhu 風俗通義校注 [Compendium des us et coutumes. Édition critique et commentaires], YING Shao 應劭 (éd. WANG Liqi 王利器), Pékin, Zonghua, (1981) 2010.

GANSU SHENG WENWU KAOGU YANJIUSUO 甘肅省文物考古研究所, *Tianshui Fangmatan Qinjian* 天水放馬灘秦簡 [Documents de bambou de Fangmatan, Tianshui], Pékin, Zhonghua, 2009.

Guben Zhushu jinian jizheng 古本竹書紀年輯證 [Recueil des anciennes éditions des Annales sur bambou], FANG Shiming 方詩銘, WANG Xiuling 王修齡 (éd.), Shanghai, Shanghai guji CBS, 1981.

Guanzi jiaozhu 管子校注 [Écrits de Maître Guan. Édition critique et commentaires], Pékin, Zhonghua, 2004.

Guo yu 國語 [Discours des royaumes], Shanghai, Shanghai guji CBS, 1978.

Hanfeizi jijie 韓非子集解 [Écrits de Maître Han Fei. Interprétations rassemblées], WANG Xianshen 王先慎 (éd.), Pékin, Zhonghua, 2003.

Han shu 漢書 [Histoire des Han], BAN Gu 班固, Pékin, Zhonghua, (1962) 1997.

Han Yu sanwen xuan 韓愈散文選 [Sélection d'œuvres en prose de Han Yu], Hong Kong, Sanlian shudian, 1992.

Hou Han shu 後漢書 [Histoire des Han postérieurs], FAN Ye 范曄, Pékin, Zhonghua, (1965) 1997.

Huayang guo zhi jiaobu tuzhu 華陽國志校補圖注 [Traité des pays au sud du mont Hua. Édition critique, commentée et illustrée de cartes], CHANG Qu 常璩 (éd. REN Naiqiang 任乃強), Shanghai, Shanghai guji CBS, (1987) 2011.

Huainanzi jishi 淮南子集釋 [Écrits du Prince de Huainan. Recueil de commentaires], Pékin, Zhonghua, 1998.

Jin shu 晉書 [Histoire des Jin], FANG Xuanling 房玄齡, Pékin, Zhonghua, 1974.

Jiu Tang shu 舊唐書 [Ancienne histoire des Tang], LIU Xu 劉昫, Pékin, Zhonghua, 1997.

Kuodi zhi jijiao 括地志輯校 [Traité de toutes les régions. Édition critique], LI Tai 李泰 (éd. HE Cijun 賀次君), Pékin, Zhonghua, (1980) 2010.

Liji zhushu 禮記注疏 [Mémoire sur les bienséances et les cérémonies, avec gloses et commentaires], éd. *Shisan jing zhushu* 十三經注疏 [Les Treize Classiques, avec gloses et commentaires], RUAN Yuan 阮元 (dir.), Pékin, Zhonghua, 1980.

LU Qinli 逯欽立 (éd.), *Xian-Qin Han Wei-Jin Nanbeichao shi* 先秦漢魏晉南北朝詩 [Poésies pré-Qin, des Han, des Wei, des Jin et des Dynasties du Sud et du Nord], Pékin, Zhonghua, 1983.

Lunyu zhushu 論語注疏 [Entretiens, avec gloses et commentaires], éd. *Shisan jing zhushu* 十三經注疏 [Les Treize Classiques, avec gloses et commentaires], RUAN Yuan 阮元 (dir.), Pékin, Zhonghua, 1980.

Lü shi Chunqiu jiaoshi 呂氏春秋校釋 [Printemps et automnes de Messire Lü], CHEN Qiyou 陳奇猷 (éd.), Shanghai, Shanghai guji CBS, 2002.

LUO Guanzhong 羅貫中, *Sanguo yanyi* 三國演義 [Le Roman des Trois royaumes], Taipei, Sanmin shuju, 1989.

Luoyang qielan ji jiaoshi 洛陽伽藍記校釋 [Édition critique du Mémoire sur les monastères bouddhiques de Luoyang], ZHOU Zumo 周祖謨 (éd.), Pékin, Zhonghua, (1963) 1987.

MA Chengyuan 馬承源 (dir.), *Shang Zhou qingtongqi mingwen xuan* 商周青銅器銘文選 [Choix d'inscriptions sur bronze des Shang et des Zhou], Pékin, Wenwu CBS, 1988.

MA Zhenglin 馬徵麟, *Changjiang tushuo* 長江圖說 [Propos illustrés relatifs au fleuve Bleu], Hubei, Chongwen shuju, 1871.

Mao shi zhengyi 毛詩正義 [Sens correct du Livre des Odes dans l'édition de Mao], éd. *Shisan jing zhushu* 十三經注疏 [Les Treize Classiques, avec gloses et commentaires], RUAN Yuan 阮元 (dir.), Pékin, Zhonghua, 1980.

Mengzi zhushu 孟子注疏 [Écrits de Maître Meng, glosés et commentés], éd. *Shisan jing zhushu* 十三經注疏 [Les Treize Classiques, avec gloses et commentaires], RUAN Yuan 阮元 (dir.), Pékin, Zhonghua, 1980.

Ming shi 明史 [Histoire des Ming], ZHANG Tingyu 張廷玉 (dir.), Pékin, Zhonghua, 1997.

Mozi jiangu 墨子閒詁 [Écrits de Maître Mo. Notes explicatives interlinéaires], Sun Yirang 孫詒讓 (éd.), Pékin, Zhonghua, 2001.

Nan Qi shu 南齊書 [Histoire des Qi du Sud], XIAO Zixian 蕭子顯, Pékin, Zhonghua, 1972.

Nan shi 南史 [Histoire (des dynasties) du Sud], LI Yanshou 李延壽, Pékin, Zhonghua, 1997.

Qinding Shujing tushuo 欽定書經圖說 [Édition palatiale des Propos illustrés relatifs au Classique des documents], ZHANG Hengjia 張亨嘉, SUN Jianai 孫家鼐 (dir.), Taipei, Wenhai, 1968.

Qinding Siku quanshu zongmu (zhengliben) 欽定四庫全書總目 (整理本) [Édition palatiale du Catalogue général de la Bibliothèque des quatre trésors établie sur commande (version arrangée)], JI Yun 紀昀, LU Guangming 盧光明, Pékin, Zhonghua, 1997.

Qing shi gao 清史稿 [Ébauche de l'Histoire des Qing], ZHAO Erxun 趙爾巽 (dir.), Pékin, Zhonghua, 1997.

Quan Tang shi 全唐詩 [Poésie complète des Tang], PENG Dingqiu 彭定求 (éd.), Pékin, Zhonghua, (1960) 1996.

Quan Tang wen 全唐文 [Prose complète des Tang], DONG Gao 董誥 (éd.), Pékin, Zhonghua, 1987.

Sanguo zhi 三國志 [Chronique des Trois royaumes], CHEN Shou 陳壽, Pékin, Zhonghua, (1959) 1973.

Shanhai jing jiaozhu 山海經校注 [Le Livre des monts et des mers. Édition critique et commentaires], éd. YUAN Ke 袁珂, Shanghai, Shanghai guji CBS, 1980.

Shangshu zhengyi 尚書正義 [Sens correct des Documents vénérables], éd. *Shisan jing zhushu* 十三經注疏 [Les Treize Classiques, avec gloses et commentaires], RUAN Yuan 阮元 (dir.), Pékin, Zhonghua, 1980.

Shiji 史記 [Mémoires historiques], SIMA Qian 司馬遷, Pékin, Zhonghua, 1959 (1963).

Shishuo xinyu jiaojian 世說新語校箋 [Nouveaux propos mondains, annotés et commentés], LIU Yiqing 劉義慶 (éd. YANG Yong 楊勇), Taipei, Chengwen, 1999.

Shitong tongshi 史通通釋 [Traité de l'historien parfait. Analyse et interprétation], LIU Zhiji 劉知幾, Shanghai, Shanghai guji CBS, 2009.

SHUIHUDI QIN MU ZHUJIAN ZHENGLI XIAOZU 睡虎地秦墓竹簡整理小組 [Équipe de mise en ordre des lamelles de bambou des tombes d'époque Qin de Shuihudi], *Shuihudi Qin mu zhujian* 睡虎地秦墓竹簡 [Lamelles de bambou des tombes d'époque Qin de Shuihudi], Pékin, Wenwu CBS, (1990) 2001.

Shuijing zhu shu 水經注疏 [Édition annotée du Commentaire du Livre des rivières], LI Daoyuan 酈道元 (éd. YANG Shoujing 楊守敬, XIONG Huizhen 熊會貞), Nankin, Jiangsu guji CBS, 1999.

Shuijing zhu tu 水經注圖 [Cartes du Commentaire du Livre des rivières], YANG Shoujing 楊守敬, Pékin, Zhonghua, 2009.

Shuowen jiezi zhu 說文解字注 [Notes aux Explications et analyses des caractères], XU Shen 許慎 (éd. DUAN Yucai 段玉裁), Shanghai guji CBS, (1981) 1996.

Song shi 宋史 [Histoire des Song], Tuo Tuo 脫脫 (dir.), Pékin, Zhonghua, 1997.

Song shu 宋書 [Histoire des (Liu) Song], SHEN Yue 沈約, Pékin, Zhonghua, 1974.

Sui shu 隋書 [Histoire des Sui], WEI Zheng 魏徵, Pékin, Zhonghua, (1973) 1987.

Sui shu dili zhi kaozheng 隋書地理志考證 [Étude critique du traité géographique de l'*Histoire des Sui*], YANG Shoujing 楊守敬, Shanghai, Shanghai guji CBS, 1996.

Taiping yulan 太平御覽 [Encyclopédie de l'ère Taiping], LI Fang 李昉, Taipei, Taiwan Shangwu yinshuguan, 1997.

Taishō shinshū Daizōkyō 大正新修大藏經 [Canon bouddhique de l'ère Taishō], TAKAKUSU Junjirō 高楠順次郎, WATANABE Kaikyoku 渡邊海旭 (éd.), Tokyo, Taishō issaikyō kankōkai, 1924-1935.

Tongdian 通典 [Somme des institutions], DU You 杜佑, Pékin, Zhonghua, 1996.

WANG Xianqian 王先謙, « xu 序 (Préface) », *in Shuijing zhu* 水經注 [Commentaire du Livre des rivières], LI Daoyuan 酈道元 (éd. WANG Xianqian 王先謙), Chengdu, Bashu shushe, 1985, p. 42-44.

Wei shu 魏書 [Histoire des Wei], WEI Shou 魏收, Pékin, Zhonghua, (1974) 1984.

Xin Tang shu 新唐書 [Nouvelle histoire des Tang], Ouyang Xiu 歐陽修, Pékin, Zhonghua, 1997.

Xunzi jijie 荀子集解 [Écrits de Maître Xun. Interprétations rassemblées], WANG Xianqian 王先謙 (éd.), Pékin, Zonghua, 1988.

YAN Kejun 嚴可均, *Quan Shanggu Sandai Qin Han Sanguo Liuchao wen* 全上古三代秦漢三國六朝文 [Prose complète de la haute Antiquité, des Trois Dynasties, des Qin, des Han, des Trois Royaumes et des Six Dynasties], Pékin, Zhonghua, 1999.

Yan shi jiaxun jijie 顏氏家訓集解 [Interprétations rassemblées des Instructions familiales de maître Yan], YAN Zhitui 顏之推 (éd. WANG Liqi 王利器), Shanghai, Shanghai guji CBS, 1986.

Yiwen leiju 藝文類聚 [Anthologie littéraire classée par genre], OUYANG Xun 歐陽詢, Shanghai, Shanghai guji CBS, (1965) 1999.

Yuanhe junxian tuzhi 元和郡縣圖志 [Traité et cartes des commanderies et districts de l'ère Yuanhe], LI Jifu 李吉甫, Pékin, Zhonghua, (1983) 2008.

Zhanguo ce 戰國策 [Stratagèmes des Royaumes combattants], LIU Xiang 劉向 (comp.), Shanghai, Shanghai guji CBS, (1978) 1985.

ZHANGJIASHAN ERSIQIHAO HANMU ZHUJIAN ZHENGLI XIAOZU 張家山二四七號漢墓竹簡整理小組, *Zhangjiashan hanmu zhujian : 247 haomu* 張家山漢墓竹簡 : 二四七

號墓 [Documents sur bambou des tombes Han de Zhangjiashan : la tombe 247], Pékin, Wenwu CBS, 2001.

Zhou li zhushu 周禮注疏 [Les rites des Zhou, avec gloses et commentaires], éd. *Shisan jing zhushu* 十三經注疏 [Les Treize Classiques, avec gloses et commentaires], RUAN Yuan 阮元 (dir.), Pékin, Zhonghua, 1980.

Zhou yi zhengyi 周易正義 [Sens correct des Mutations des Zhou], éd. *Shisan jing zhushu* 十三經注疏 [Les Treize Classiques, avec gloses et commentaires], RUAN Yuan 阮元 (dir.), Pékin, Zhonghua, 1980.

Zhou shu 周書 [Histoire des Zhou], LINGHU Defen 令狐德棻, Pékin, Zhonghua, (1971) 1974.

Zizhi tongjian 資治通鑑 [Miroir des âges pour aider à bien régner], SIMA Guang 司馬光, Pékin, Zhonghua, 1976.

Travaux secondaires (études et traductions)

ABÉ, Yoshio, *Terres à riz en Asie. Essai de typologie*, Paris, Masson, 1995.

ABRAMSON, Marc S., *Ethnic Identity in Tang China*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2007.

ALLAN, Sarah, « On *Shu* 書 (Documents) and the Origin of the *Shang shu* 尚書 (Ancient Documents) in Light of Recently Discovered Bamboo Slip Manuscripts », *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, 75 (2012), p. 547-557.

ALLARD, Francis, « Lingnan and Chu during the First Millennium B.C. : A Reassessment of the Core-Periphery Model », *in* MULLER, Shing, HOLLMANN, Thomas, GUI, Putao (dir.), *Guangdong : Archaeology and Early Texts (Zhou-Tang)*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, 2004, p. 1-21.

ALTENBURGER, Engelbert, *Historische Geographie des Jangtse. Kommentar zum* Shuijing zhu, Thèse de doctorat, Tübingen, Université Eberhard-Karl de Tübingen, 1981.

ANDERSON, James Adams, *Frontier Management and Tribute Relations along the Empire's Southern Border: China and Vietnam in the 10th and 11th Centuries*, Thèse de doctorat, Seattle, University of Washington, 1999.

AUJAC, Germaine, *La Géographie dans le monde antique*, Paris, PUF, 1975.

BACKUS, Charles, *The Nan-chao Kingdom and T'ang China's Southwestern Frontier*, Cambridge, Cambridge UP, 1981.

BAGLEY, Robert, « Shang Archaeology », *in* LOEWE, Michael, SHAUGHNESSY, Edward L. (dir.), *The Cambridge History of Ancient China. From the Origins of Civilization to 221 B.C.*, Cambridge, Cambridge UP, 1999, p. 124-231.

BAI Cuiqin 白翠琴, *Wei-Jin Nanbeichao minzu shi* 魏晉南北朝民族史 [Ethnographie des Dynasties du Sud et du Nord], Chengdu, Sichuan minzu CBS, 1996.

BALAZS, Étienne, *La Bureaucratie céleste. Recherches sur l'économie et la société de la Chine traditionnelle*, Paris, Gallimard, 1968.

BALAZS, Étienne, « Le Nouvel Empire : l'époque des Souei et des T'ang », *in* MASPERO, Henri, BALAZS, Étienne, *Histoire et institutions de la Chine ancienne*, Paris, PUF, 1967, p. 161-265.

BALAZS, Étienne, « Le Traité économique du 'Souei-Chou' », *T'oung Pao*, 42 (1953), p. 113-329.

BAO Yuanhang 鮑遠航, *Shuijing zhu wenxian xue wenxue yanjiu* 水經注文獻學文學研究 [Recherches littéraires et philologiques sur le Commentaire du Livre des rivières], Thèse de doctorat, Pékin, Shoudu shifan daxue, 2004.

BAROIN, Catherine, *Mémoires romaines*, Thèse de doctorat, Paris, École pratique des hautes études, 1998.

BARTH, Fredrik, « Introduction », *in* BARTH, Fredrik (dir.), *Ethnic Groups and Boundaries. The Social Organization of Culture Difference*, Boston, Little, Brown and Company, 1969, p. 9-38.

BAUER, Wolfgang, « Einleitung », in BAUER, Wolfgang (dir.), *China und die Fremden. 3000 Jahre Auseinadersetzung in Krieg Und Frieden*, Munich, C.H. Beck, 1980, p. 7-41.

BAYARD, Pierre, *Comment parler des lieux où l'on n'a pas été ?*, Paris, Minuit, 2012.

BEIJING DAXUE CHUTU WENXIAN YANJIUSUO 北京大學出土文獻研究所, « Beijing daxue zang Qin jiandu gaishu » 北京大學藏秦簡牘概述 [Aperçu général des tablettes de bambou Qin de la collection de l'université de Pékin], *Wenwu*, 6 (2012), p. 65-73.

BERQUE, Augustin, *Le Sauvage et l'artifice. Les Japonais devant la nature*, Paris, Gallimard, 1986.

BIANCO, Lucien, *Les origines de la révolution chinoise 1915-1949*, Paris, Gallimard, (1967) 2007.

BIELENSTEIN, Hans, « The Census of China during the Period 2-742 AD », *Bulletin of the Museum of Far Eastern Antiquities*, 19 (1947), p. 125-163.

BIELENSTEIN, Hans, « The Chinese Colonization of Fukien until the End of T'ang », *in* EGEROD, Soren, GLAHN, Else (dir.), *Studia Serica Bernhard Karlgren Dedicata*, Copenhague, Ejnar Munksgaard, 1959, p. 98-122.

BIELENSTEIN, Hans, *The Bureaucracy of Han Times*, Cambridge, Cambridge UP, 1980.

BIELENSTEIN, Hans, « The Restoration of the Han Dynasty, Vol. III : The People », *Bulletin of the Museum of Far Eastern Antiquities*, 39 (1967), p. 1-202.

BIELENSTEIN, Hans, « The Six Dynasties, Vol. II », *Bulletin of the Museum of Far Eastern Antiquities*, 69 (1997), p. 5-246.

BIOT, Édouard, « Sur le chapitre *Yu-koung* du *Chou-king*, et sur la géographie de la Chine ancienne », *Journal Asiatique*, 3-14 (1842), p. 152-224.

BIOT, Édouard, *Tcheou-li, Rites des Tcheou. Ou plus exactement Tcheou-kouan, offices institués par les Tcheou. Tome II*, Paris, Imprimerie nationale, 1851.

BLAKELY, Barry, « The Geography of Chu », *in* COOK, Constance, MAJOR, John (dir.), *Defining Chu : Image and Reality in Ancient China*, Honolulu, University of Hawai'i Press, 1999, p. 9-20.

BOILEAU, Gilles, *Politique et rituel dans la Chine ancienne*, Paris, Institut des hautes études chinoises, 2013.

BOKENKAMP, Stephen R., « Time After Time : Taoist Apocalyptic History and the Founding of the T'ang Dynasty », *Asia Major*, 7-1 (1994), p. 59-88.

BOL, Peter K., « What is a Geographical Perspective on China's History ? », in KYONG-MCCLAIN, Jeff, DU, Yongtao (dir.), *Chinese History in Geographical Perspective*, Lanham, Lexington Books, 2013, p. 197-204.

BOLTZ, William G., « Language and Writing », *in* LOEWE, Michael, SHAUGHNESSY, Edward L. (dir.), *The Cambridge History of Ancient China. From the Origins of Civilization to 221 B.C.*, Cambridge, Cambridge UP, 1999, p. 74-123.

BRAY, Francesca, « Agricultural Technology and Agrarian Change in Han China », *Early China*, 5 (1979-1980), p. 3-13.

BRAY, Francesca, *Science and Civilisation in China* (dir. NEEDHAM, Joseph)*, vol. 6 : Biology and Biological Technology. Part II : Agriculture*, Cambridge, Cambridge UP, 1984.

BRINDLEY, Erica F., « Barbarians or Not ? Ethnicity and Changing Conceptions of the Ancient Yue (Viet) Peoples, ca. 400-50 B.C. », *Asia Major*, 16-1 (2003), p. 1-32.

BROWN, Miranda, *The Politics of Mourning in Early China*, Albany, State University of New York Press, 2007.

BUJARD, Marianne, *Le Sacrifice au Ciel dans la Chine ancienne. Théorie et pratique sous les Han occidentaux*, Paris, École française d'Extrême-Orient, 2000.

CALAME, Claude, *Pratiques poétiques de la mémoire. Représentations de l'espace-temps en Grèce ancienne*, Paris, La Découverte, 2006.

CALANCA, Paola, « L'Aménagement du territoire et la notion de frontière à l'époque ancienne », *Extrême-Orient Extrême-Occident*, 28 (2006), p. 57-94.

CAMPANY, Robert F., *Strange Writing : Anomaly Accounts in Early Medieval China*, Albany, State University of New York Press, 1996.

CAO Wanru 曹婉如 (dir.), *Zhongguo gudai dituji. Zhanguo zhi yuandai* 中國古代地圖集.戰國至元代 [Collection des cartes anciennes chinoises. Des Royaumes combattants à la dynastie Yuan], Pékin, Wenwu CBS, 1990.

CARTIER, Michel, « Barbarians through Chinese Eyes : The Emergence of an Anthropological Approach to Ethnic Differences », *Comparative Civilizations Review*, 6 (1981), p. 1-14.

CARTIER, Michel, « L'Exploitation agricole chinoise de l'Antiquité au XIV^e^ siècle : évolution d'un modèle », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 33-2 (1978), p. 365-388.

CHAN Ching-Yee (CHEN Jingyi) 陳靜儀, Shuijing zhu *zhangfa jiegou yu zhuanshu tese yanjiu* 水經注章法結構與撰述特色研究 [Structures et caractéristiques narratives du Commentaire du Livre des rivières], Mémoire de Master, Taipei, Université Shih Hsin, 2008.

CHAN, Timothy Wai Keung, *Considering the End : Mortality in Early Medieval Chinese Poetic Representation*, Leyde, Brill, 2012.

CHANG, Chun-shu, *The Rise of the Chinese Empire. Volume I : Nation, State, and Imperialism in Early China, ca. 1600 B.C.-A.D. 8*, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 2007.

CHANG Kuan-ying (ZHANG Guanying 章冠英), « Liang Jin Nanbeichao shiqi minzu da biandong zhong de Linjun Man » 兩晉南北朝時期民族大變動中的廩君蠻 [Les peuples Man de Linjun pendant la période des Dynasties du Sud et du Nord], *Lishi yanjiu*, 2 (1957), p. 67-86.

CHANG, Kuei-sheng, « The Han Maps : New Light on Cartography in Classical China », *Imago Mundi*, 31 (1979), p. 9-17.

CHANTRAINE, Pierre, « Introduction », *in* ARRIEN (trad. CHANTRAINE, Pierre), *L'Inde*, Paris, Les Belles Lettres, (1927) 1968.

CHAPMAN, Ian D., *Carnival Canons. Calendars, Genealogy, and the Search for Ritual Cohesion in Medieval China*, Thèse de doctorat, Princeton, Princeton University, 2007.

CHAPMAN, Ian D., « Festival and Ritual Calendar. Selections from the *Record of the Year and Seasons of Jing-Chu* », *in* SWARTZ, Wendy (dir., *et al.*), *Early Medieval China : A Sourcebook*, New York, Columbia UP, 2014, p. 468-493.

CHARPIN, Dominique, « L'Historien de la Mésopotamie et ses sources : autour du Code de Hammu-rabi », *Journal Asiatique*, 301-2 (2013), p. 339-366.

CHAUSSENDE, Damien, *Des Trois royaumes aux Jin. Légitimation du pouvoir impérial en Chine au IIIe siècle*, Paris, Les Belles Lettres, 2010.

CHAUSSENDE, Damien, « Introduction », *in* LIU, Zhiji (trad. CHAUSSENDE, Damien), *Traité de l'historien parfait. Chapitres intérieurs*, Paris, Les Belles Lettres, 2014, p. XIII-XCIX.

CHAUSSENDE, Damien, « Un historien sur le banc des accusés : Liu Zhiji juge Wei Shou », *Études chinoises*, 29 (2010), p. 141-180.

CHAUVOT, Alain, « Images positives, images négatives des Barbares dans les sources latines à la fin du Ve siècle et au début du VIe siècle après J.-C. », *in* ROUCHE, Michel (dir.), *Clovis, Histoire et mémoire I, Clovis et son temps, L'évènement*, Paris, PU Paris-Sorbonne, 1997, p. 3-14.

CHAUVOT, Alain, *Opinions romaines face aux Barbares au IVe siècle après J.-C.*, Paris, De Boccard, 1998.

CHAVANNES, Édouard, *Le T'ai chan : essai de monographie d'un culte chinois*, Paris, Ernest Leroux, 1910.

CHAVANNES, Édouard (trad., annot.), *Les Mémoires historiques de Se-Ma Ts'ien, tome premier*, Paris, Ernest Leroux, 1895.

CHAVANNES, Édouard (trad., annot.), *Les Mémoires historiques de Se-Ma Ts'ien, tome quatrième*, Paris, Ernest Leroux, 1901.

CHAVANNES, Édouard (trad., annot.), *Les Mémoires historiques de Se-Ma Ts'ien, tome second*, Paris, Ernest Leroux, 1897.

CHAVANNES, Édouard (trad., annot.), *Les Mémoires historiques de Se-Ma Ts'ien, tome troisième*, Paris, Ernest Leroux, 1898.

CHAVANNES, Édouard, « Les Pays d'occident d'après le *Wei Lio* », *T'oung Pao*, 6 (1905), p. 519-571.

CHAVANNES, Édouard, *Mémoire composé à l'époque de la grande dynastie T'ang sur les religieux éminents qui allèrent chercher la loi dans les pays d'Occident par I-Tsing*, Paris, Ernest Leroux, 1894.

CHEMLA, Karine, MARTIN, François, « Présentation : de l'adéquation entre noms et réalités en Chine ancienne », *Extrême-Orient, Extrême-Occident*, 15 (1993), p. 5-10.

CHEMLA, Karine, MARTIN, François, « 'Rendre à César' ? Ou de l'identification, des techniques, des significations, des sources et des motivations de la citation », *Extrême-Orient Extrême-Occident*, 17 (1995), p. 5-10.

CHEN Chusheng 陳初生, *Jinwen changyong zidian* 金文常用字典 [Dictionnaire des caractères d'inscriptions sur bronze fréquemment utilisés], Xi'an, Shaanxi renmin CBS, 1989.

CHEN Lizhu 陳 立柱 , JI Danyang 紀丹陽, « Gudai 'Hengshan' diwang yu *Yu gong* Jingzhou fanwei zongshuo » 古代"衡山"地望与《禹貢》荆州範圍綜說 [Analyse générale de la position spatiale du mont Heng et de l'étendue du Jingzhou dans le *Tribut de Yu*], *Zhongguo lishi dili luncong*, 3 (2011), p. 136-146.

CHEN Qiaoyi 陳橋驛, *Shuijing zhu diming huibian* 水經注地名滙編 [Compilation des toponymes du Commentaire du Livre des rivières], Pékin, Zhonghua, 2012.

CHEN Qiaoyi 陳橋驛, *Shuijing zhu yanjiu erji* 水經注研究二集 [Recherches sur le *Commentaire du Livre des rivières*, tome 2], Taiyuan, Shanxi renmin CBS, 1987.

CHEN Yexin 陳 業新 , « Zhanguo Qin-Han shiqi Changjiang zhongyou diqu qihou zhuangkuang yanjiu » 戰國秦漢時期長江中游地區氣候狀況研究 [Étude du climat de la région du cours moyen du fleuve Bleu des Royaumes combattants jusqu'aux Han de l'Est], *Zhongguo lishi dili luncong*, 1 (2007), p. 5-16.

CHEN Yinque 陳寅恪, *Wei-Jin Nanbeichao shi jiangyan lu* 魏晉南北朝史講演錄 [Lectures relatives à l'histoire des Wei, des Jin et des Dynasties du Nord et du Sud], Hefei, Huangshan shushe, 1987.

CHEN Zhaofu 陳兆复, *Zhongguo yanhua faxian shi* 中國岩畫發現史 [Histoire de la découverte des pétroglyphes chinois], Shanghai, Shanghai renmmin CBS, 2009.

CHEN, Zhi, « From Exclusive Xia to Inclusive Zhu-Xia : The Conceptualisation of Chinese Identity in Early China », *Journal of the Royal Asiatic Society*, 3-14-3 (2004), p. 185-205.

CHENG, Anne (trad.), *Entretiens de Confucius*, Paris, Seuil, (1981) 1985.

CHENG, Anne, *Histoire de la pensée chinoise*, Paris, Seuil, 1997.

CHENG, Anne, « La Maison des Han : avènement et fin de l'Histoire », *Extrême-Orient Extrême-Occident*, 9 (1986), p. 29-43.

CHENG, Anne, « La Notion d'espace dans la pensée traditionnelle chinoise », *in* BLANCHON, Flora (dir.), *Aménager l'espace*, Paris, PU de Paris-Sorbonne, 1993, p. 33-44.

CHENIVESSE, Sandrine, *Le Mont Fengdu. Lieu saint taoïste émergé de la géographie de l'au-delà*, Thèse de doctorat, Paris, École pratique des hautes études, 1995.

CHIN, Tamara T., « Antiquarian as Ethnographer : Han Ethnicity in Early China Studies », *in* MULLANEY, Thomas S. (dir.) *et al.*, *Critical Han Studies : The History, Representation, and Identity of China's Majority*, Berkeley, University of California Press, 2012, p.128-146.

CHITTICK, Andrew, *Patronage and Community in Medieval China. The Xiangyang Garrison 400-600 CE*, Albany, State University of New York Press, 2009.

CHITTICK, Andrew, *Pride of Place. The Advent of Local History in Early Medieval China*, Thèse de doctorat, Ann Arbor, Michigan University, 1997.

CHITTICK, Andrew, « The Development of Local Writing in Early Medieval China », *Early Medieval China*, 9 (2003), p. 35-70.

CHITTICK, Andrew, « The Life and Legacy of Liu Biao : Governor, Warlord, and Imperial Pretender in Late Han China », *Journal of Asian History*, 37-2 (2003), p. 155-186.

COBLIN, W. South, « A New Study of the Pai-lang Songs », *Tsing Hua Journal of Chinese Studies*, 12 (1979), p. 179-216.

COUVREUR, Séraphin, *Cheu king. Texte chinois avec une double traduction en français et en latin, une introduction et un vocabulaire*, Sien Hien (Xianxian), Imprimerie de la Mission catholique, 1896.

COUVREUR, Séraphin, *Chou king. Texte chinois avec une double traduction en français et en latin, des annotations et un vocabulaire*, Sien Hien (Xianxian), Imprimerie de la Mission catholique, (1897) 1934.

COUVREUR, Séraphin, *Li Ki, Mémoires sur les bienséances et les cérémonies. Texte chinois avec une double traduction en français et en latin. Tome premier*, Ho Kien Fou, Imprimerie de la mission catholique, 1913.

COUVREUR, Séraphin, *Tch'ouen ts'iou et Tso tchouan. Texte chinois avec traduction française. Tome deuxième*, Ho Kien Fou, Imprimerie de la mission catholique, 1914.

COUVREUR, Séraphin, *Tch'ouen ts'iou et Tso tchouan. Texte chinois avec traduction française. Tome premier*, Ho Kien Fou, Imprimerie de la mission catholique, 1914.

COUVREUR, Séraphin, *Tch'ouen ts'iou et Tso tchouan. Texte chinois avec traduction française. Tome troisième*, Ho Kien Fou, Imprimerie de la mission catholique, 1914.

CREEL, H. G., « The Beginnings of Bureaucracy in China : The Origin of the Hsien », *Journal of Asian Studies*, 23-2 (1964), p. 155-184.

CRESPIGNY, Rafe de, *A Biographical Dictionary of Later Han to the Three Kingdoms (23-220 AD)*, Leyde, Brill, 2007.

CRESPIGNY, Rafe de, *Generals of the South : The Foundation and Early History of the Three Kingdoms State of Wu*, Canberra, Australian National University, 1990.

CRESPIGNY, Rafe de, *Northern Frontier : The Policies and Strategies of the Later Han Empire*, Canberra, Australia National University, 1984.

CRIDDLE, Reed Andrew, « Rectifying Lasciviousness through Mystical Learning : An Exposition and Translation of Ruan Ji's Essay on Music », *Asian Music*, 38-2, (2007), p. 44-70.

CRUMP, James I. (trad.), *Chan-Kuo Ts'e*, Oxford, Clarendon Press, 1970.

DAVID, Béatrice, « L'ethnicisation de la différence dans la Chine impériale : le barbare comme figure fondatrice. L'exemple des Tankas, ou gens des bateaux du Guangdong », *in* RABUT, Isabelle (dir.), *Visions du « barbare » en Chine, en Corée et au Japon*, Paris, Inalco, 2010, p. 59-82.

DECLERCQ, Dominik, *Writing Against the State. Political Rhetorics in Third & Fourth Century China*, Leyde, Brill, 1998.

DELVERT, Jean, « Yang-Tseu-Kiang », *in Encyclopedia Universalis. Vol. 16*, 1973, p. 1020-1021.

DEMIÉVILLE, Paul, « La Montagne dans l'art littéraire chinois », *France-Asie*, 183 (1965), p. 7-32.

DESPEUX, Catherine, compte rendu de ROBSON, James, *Power of Place : The Religious Landscape of the Southern Sacred Peak* [*Nanyue* 南嶽] *in Medieval China* (Cambridge, Harvard Asia Center, 2009), *T'oung Pao*, 98 (2012), p. 282-284.

DESPEUX, Catherine, « Le Dévoreur dévoré. De l'émincé de poisson cru, de ses délices et de ses méfaits », *Études chinoises*, 18 (1999), p. 81-120.

DESPEUX, Catherine, « Physiognomonie », *in* KALINOWSKI, Marc (dir.), *Divination et société dans la Chine médiévale*, Paris, Bibliothèque Nationale de France, 2003, p. 513-555.

DES ROTOURS, Robert, *Le Traité des examens*, Paris, Ernest Leroux, (1932) 1950.

DE WEERDT, Hilde, *Information, Territory, and Networks : The Crisis and Maintenance of Empire in Song China*. Cambridge, Harvard University Asia Center, 2016.

DE WEERDT, Hilde, « Maps and Memory : Readings of Cartography in Twelfth- and Thirteenth- Century Song China », *Imago Mundi*, 61-2 (2009), p. 145-167.

DIAMOND, Norma, « Defining the Miao », *in* HARRELL, Stevan (dir.), *Cultural Encounters on China's Ethnic Frontiers*, Seattle, University of Washington Press, 1995, p. 92-116.

DI COSMO, Nicola, *Ancient China and its Enemies. The Rise of Nomadic Power in East Asian History*, Cambridge, Cambridge UP, 2002.

DI COSMO, Nicola, « China-Steppe Relations in Historical Perspective », *in* BEMMANN, Jan, SCHMAUDER, Michael, (dir.), *Complexity of Interaction along the Eurasian Steppe Zone in the First Millennium CE.*, Bonn, Vor- und Fruhgeschichtliche Archaologie Rheinische Friedrich-Wilhelms-Universitat Bonn, 2015, p. 49-72.

DI COSMO, Nicola, « Ethnography of the Nomads and 'Barbarian' History in Han China », *in* FOXHALL, Lin (dir.), *Intentional History : Spinning Time in Ancient Greece*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2010, p. 299-325.

DIEN, Albert E., « Elite Lineages and the T'o-pa Accomodation : A Study of the Edict of 495 », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, 19 (1975), p. 61-88.

DIEN, Albert E., *Six Dynasties Civilization*, New Haven, Yale UP, 2007.

DIÉNY, Jean-Pierre, « À la découverte du *Sanguo zhi* », *in* DIÉNY, Jean-Pierre, *Images et représentations du monde dans la Chine ancienne*, Paris, Institut des hautes études chinoises, 2012, p. 5-8.

DIÉNY, Jean-Pierre, « Histoire et raison », *in* DIÉNY, Jean-Pierre, *Images et représentations du monde dans la Chine ancienne*, Paris, Institut des hautes études chinoises, 2012, p. 9-26.

DIÉNY, Jean-Pierre, *Jeux de montagnes et d'eaux. Quatrains et huitains de Chine*, La Versanne, Encre Marine, 2001.

DIÉNY, Jean-Pierre, « Lecture de Wang Can (177-217) », *T'oung Pao*, 73 (1987), p. 286-312.

DIKÖTTER, Frank, *The Discourse of Race in Modern China*, Londres, Hurst, 1992.

DING, Z-L, OSKARSSON, Mattias, *et al.*, « Origins of Domestic Dog in Southern East Asia is Supported by Analysis of Y-chromosome DNA », *Heredity*, 108-5 (2012), p. 507-514.

DOROFEEVA-LICHTMANN, Vera, « Conception of Terrestrial Organization in the *Shan hai jing* », *Bulletin de l'École Française d'Extrême-Orient*, 82 (1995), p. 57-110.

DOROFEEVA-LICHTMANN, Vera, « Les Vents des Royaumes (*Guofeng*) : un schéma géographique », *Extrême-Orient Extrême-Occident*, 13 (1991), p. 58-92.

DOROFEEVA-LICHTMANN, Vera, « Ritual Practices for Constructing Terrestrial Space (Warring States-Early Han) », *in* LAGERWEY, John, KALINOWSKI, Marc (dir.), *Early Chinese Religion. Part One : Shang through Han (1250 BC–220 AD)*, Leyde, Brill, 2009, p. 595-644.

DOROFEEVA-LICHTMANN, Vera, « Spatial Organization of Ancient Chinese Texts (Preliminary Remarks) », *in* CHEMLA, Karine (dir.), *History of Science, History of the Text*, Dordrecht, Springer, 2011, p. 3-50.

DOROFEEVA-LICHTMANN, Vera, « The *Rong Cheng shi* Version of the 'Nine Provinces' : Some Parallels with Transmitted Texts », *East Asian Science, Technology and Medicine*, 32 (2010), p. 13-58.

DOROFEEVA-LICHTMANN, Vera, « Why the *Classic of Mountains and Seas* (The *Shan hai jing*) contains topographically inaccurate data », *in* ARRAULT, Alain, JAMI, Catherine (dir.), *Science and Technology in East Asia*, Turnhout, Brepols, 2001, p. 111-124.

DRÈGE, Jean-Pierre, « Des Têtes qui volent, un aspect du vampirisme sinoasiatique », *Études chinoises*, 34-1 (2015), p. 17-44.

DRÈGE, Jean-Pierre, « Histoire et civilisation de l'écrit en Chine. Livres de voyages », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques*, 139 (2008), p. 334-335.

DRÈGE, Jean-Pierre, « Introduction », *in* FAXIAN (trad. DRÈGE, Jean-Pierre), *Mémoire sur les pays bouddhiques*, Paris, Les Belles Lettres, 2013, p. IX-XXX.

DROCOURT, Zhitang, « Des simples sauvages aux redoutables étrangers : la notion de 'barbares' en Chine ancienne à travers leurs dénominations », *in* RABUT, Isabelle (dir.), *Visions du « barbare » en Chine, en Corée et au Japon*, Paris, Inalco, 2010, p. 13-28.

DUBS, Homer Hasenpflug, *The History of the Former Han Dynasty, by Pan Ku. Translation, Volume One. First Division, The Imperial Annals, Chapters I-V. A Critical Translation with Annotations*, Baltimore, Waverly Press, 1938.

DURAND-DASTÈS, François, « À propos de la géographie de l'eau : temporalités et échelles spatiales », *L'Information géographique*, 69 (2005), p. 66-84.

DURAND-DASTÈS, Vincent, « Poisons exotiques et vices domestiques : de vertueux héros aux prises avec les *gu* 蠱 dans un roman du XVII^e^ siècle », *Études chinoises*, 26 (2007), p. 83-106.

EBERHARD, Wolfram (trad. CAMPBELL, G. L.), *A Dictionary of Chinese Symbols. Hidden Symbols in Chinese Life and Thought*, Londres, Routledge, (1983) 1986.

EBERHARD, Wolfram, *Das Toba-Reich Nordchinas*, Leyde, Brill, 1949.

EBERHARD, Wolfram (trad. EBERHARD, Alide), *The Local Cultures of South and East China*, Leyde, Brill, 1968.

EDGAR, J. Huston, « The Nine Yi, Pah Tih, Seven Yong and Six Man », *Journal of the West China Border Research Society*, 7 (1935), p. 98-103.

ELVIN, Mark, *The Retreat of the Elephants. An Environmental History of China*, New Haven, Yale UP, 2004.

FAIRBANK, John K., « A Preliminary Framework », *in* FAIRBANK, John K. (dir.), *The Chinese World Order : Traditional China's Foreign Relations*, Cambridge, Harvard UP, 1968, p. 1-19.

FALKENHAUSEN, Lothar von, *Chinese Society in the Age of Confucius (1000-250 BC) : The Archeological Evidence*, Los Angeles, University of California Press, 2006.

FALKENHAUSEN, Lothar von, « The Waning of the Bronze Age : Material Culture and Social Developments, 770-481 B. C. », *in* LOEWE, Michael, SHAUGHNESSY, Edward L. (dir.), *The Cambridge History of Ancient China. From the Origins of Civilization to 221 B.C.*, Cambridge, Cambridge UP, 1999, p. 450-544.

FANG, Achilles, *The Chronicle of the Three Kingdoms, volume I*, Cambridge, Harvard UP, 1952.

FANG Gaofeng 方高峰, « Liuchao shaoshu minzu renkou lice » 六朝少数民族人口蠡测 [Mesures démographiques des minorités ethniques des Six Dynasties], *Zhongguo jingji shi yanjiu*, 3 (2007), p. 121-123.

FAURE, David, *Emperor and Ancestor : State and Lineage in South China*, Stanford, Stanford UP, 2007.

FAXIAN (trad. DRÈGE, Jean-Pierre), *Mémoire sur les pays bouddhiques*, Paris, Les Belles Lettres, 2013.

FELT, David Jonathan, *Patterns of the Earth. Writing Geography in Early Medieval China*, Thèse de doctorat, Stanford, Stanford University, 2014.

FEUILLAS, Stéphane, « Introduction », *in* SU Shi (trad. FEUILLAS, Stéphane), *Commémorations,* Paris, Les Belles Lettres, 2010.

FEUILLAS, Stéphane, « Les Montagnes intimes. Rocailles miniatures et bois flottés dans l'œuvre de Su Shi (1037-1101) », *in Montagnes célestes : Trésors des Musées de Chine*, Paris, Réunion des Musées nationaux, 2004.

FISKESJÖ, Magnus, « On the 'Raw' and the 'Cooked' Barbarians of Imperial China », *Inner Asia*, 1-2 (1999), p. 139-168.

FLAD, Rowan K, CHEN, Poshan, *Ancient Central China. Centers and Peripheries along the Yangzi River*, Cambridge, Cambridge UP, 2013.

FRANÇOIS, Étienne, « L'Historien et les hauts lieux de mémoire pour l'Europe », *in* SAINT-JULIEN, Thérèse, REY, Violette (dir.), *Territoires d'Europe. La différence en partage*, Lyon, ENS, 2005, p. 47-60.

GAN, Bao (trad. MATHIEU, Rémi), *À la recherche des esprits. Récits tirés du* Sou shen ji, Paris, Gallimard, 1992.

GAUTIER DALCHÉ, Patrick, « Un problème d'histoire culturelle : perception et représentation de l'espace au Moyen Âge », *Médiévales*, 18 (1990), p. 5-15.

GERNET, Jacques, compte rendu de LOMBARD-SALMON, Claudine, *Un exemple d'acculturation chinoise : la province du Guizhou au XVIII^e siècle* (Paris, EFEO, 1972), *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 29-6 (1974), p. 1409-1411.

GLACKEN, Clarence J., *Traces on the Rhodian Shore : Nature and Culture in Western Thought from Ancient Times to the End of the Eighteenth Century*, Berkeley, University of California Press, 1967.

GOLDIN, Paul R., « Representations of Regional Diversity during the Eastern Zhou Dynasty », *in* PINES, Yuri, GOLDIN, Paul R., KERN, Martin (dir.) *Ideology of Power and Power of Ideology in Early China*, Leyde, Brill, 2015, p. 31-48.

GOLDIN, Paul R., « Steppe Nomads as a Philosophical Problem in Classical China », *in* SABLOFF, Paula L. W. (dir.), *Mapping Mongolia : Situating Mongolia in the World from Geologic Time to the Present*, Philadelphie, University of Pennsylvannia Press, 2011, p. 220-246.

GOOSSAERT, Vincent, KOUAMÉ, Nathalie, « 'La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre' et l'histoire locale, à organiser la paix sociale. Le cas de la Chine et du Japon », *in* KOUAMÉ, Nathalie (dir.), *Historiographie d'ailleurs. Comment écrit-on l'histoire en dehors du monde occidental ?*, Paris, Karthala, 2014, p. 173-192.

GRAFF, David A., *Medieval Chinese Warfare. 300-900*, Londres, Routledge, 2002.

GRANET, Marcel, *Fêtes et chansons anciennes de la Chine*, Paris, Albin Michel, (1919) 1982.

GRANET, Marcel, *La Pensée chinoise*, Paris, Albin Michel, (1934) 1999.

GREATREX, Roger, *The Bowu Zhi. An Annotated Translation*, Stockholm, Föreningen für Orientaliska Studier, 1987.

GUO Huidong 郭輝東, « Nan Man de shanggu yuanzu Chiyou » 南蠻的上古遠祖蚩尤 [Chiyou, ancêtre des Man du Sud de la haute Antiquité], *Hunan keji xueyuan xuebao*, 31-10 (2010), p. 31-35.

HALBWACHS, Maurice, *La Topographie légendaire des évangiles en Terre sainte*, Paris, PUF, (1941, 1971) 2008.

HALBWACHS, Maurice, *Les Cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel (1935) 1994.

HARRELL, Stevan, « Introduction : Civilizing projects and the reaction to them », *in* HARRELL, Stevan (dir.), *Cultural Encounters on China's Ethnic Frontiers*, Seattle, University of Washington Press, 1995, p. 3-36.

HARTOG, François, *Le Miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre*, Paris, Gallimard, (1980) 1991.

HARTOG, François, *Mémoire d'Ulysse. Récits sur la frontière en Grèce antique*, Paris, Gallimard, 1996.

HAWKES, David, *The Songs of the South. An Ancient Chinese Anthology of Poems by Qu Yuan and Others Poets*, Harmondsworth, Penguin, 1985.

HE Guangyue 何光岳, *Nan Man yuanliu shi* 南蠻源流史 [Histoire des origines et des évolutions des Man du Sud], Nanchang, Jiangxi jiaoyu CBS, (1988) 1992.

HERRMANN, Albert, *Atlas of China*, Cambridge, Harvard-Yenching Institute, 1935.

HINSCH, Bret, « Myth and the Construction of Foreign Ethnic Identity in Early and Medieval China », *Asian Ethnicity*, 5-1 (2004), p. 81-103.

HO-KOUAN-TSEU (Heguan zi, trad. LEVI, Jean), *Précis de domination*, Paris, Allia, 2008.

HOLCOMBE, Charles, « Early Imperial China's Deep South : The Viet Regions through Tang Times », *T'ang Studies*, 15-16 (1997-1998), p. 125-156.

HOLCOMBE, Charles, « Southern Integration : The Sui-Tang (581-907) Reach South », *The Historian*, 66-4 (2004), p. 749-771.

HOMÈRE (trad. FLACELIÈRE, Robert), *Iliade*, Paris, Gallimard, (1955) 2000.

HONEY, David B., « History and Historiography on the Sixteen States : Some T'ang Topoi on the Nomads », *Journal of Asian History*, 24-2 (1990), p. 161-217.

HOU Renzhi 侯仁之 (dir.), *Zhongguo gudai dili mingzhu xuandu* 中國古代地理名著選讀 [Choix de lectures d'œuvres géographiques remarquables de la Chine ancienne], Hong Kong, Zhonghua, 1963.

HSU, Cho-yun, « The Spring and Autumn Period », *in* LOEWE, Michael, SHAUGHNESSY, Edward L. (dir.), *The Cambridge History of Ancient China. From the Origins of Civilization to 221 B.C.*, Cambridge, Cambridge UP, 1999, p. 545-586.

HSU, Hsin-Mei Agnes, « Structured Perceptions of Real and Imagined Landscapes in Early China », *in* RAAFLAUB, Kurt A., TALBERT, Richard J. A. (dir.), *Geography and Ethnography: Perceptions of the World in Pre-Modern Societies*, Chichester, Wiley-Blackwell, 2009, p. 43-63.

HU Axiang 胡阿祥, « Nanchao ning man fu, zuo jun zuo xian, li jun liao jun shulun » 南朝寧蠻府左郡左縣俚郡僚郡述論 [Note relative aux commanderies *liao*, *li*, aux commanderies et districts *zuo* et aux préfectures de pacification des Man sous les Dynasties du Sud], *Lishi dili*, 13 (1996), p. 180-192.

HU Axiang 胡阿祥, *Song shu zhoujun zhi huishi* 宋書州郡志匯釋 [Annotations au traité géographique du *Livre des Song*], Hefei, Anhui jiaoyu CBS, 2006.

HU, Shih, « A Note on Ch'uän Tsu-wang, Chao I-ch'ing and Tai Chên. A Study of Independent Convergence in Research as Illustrated in their Works on the *Shui-ching chu* », *in* HUMMEL, Athur W. (dir.), *Eminent Chinese of the Ch'ing Period (1644-1912), vol. II.*, Washington D. C., Government Printing Office, 1944, p. 970-982.

HU Meizhou 胡美洲, SHEN Haining 深海寧 (dir.), *Zhongguo wenwu dituji. Hubei fence* 中國文物地圖集。湖北分冊 [Collection des cartes des reliques culturelles de Chine. Fascicule du Hubei], Xi'an, Xi'an ditu CBS, 2002.

HUCKER, Charles O., *A Dictionary of Official Titles in Imperial China*, Stanford, Stanford UP, 1985.

HULSEWÉ, A.F.P., *Remnants of Ch'in Law*, Leyde, Brill, 1985.

HUREAU, Sylvie, « Production et dissémination de textes bouddhiques : traductions et apocryphes », *in* LAGERWEY, John (dir.), *Religion et société en Chine ancienne et médiévale*, Paris, Cerf, 2009, p. 429-459.

INSTITUT RICCI (dir.), *Grand dictionnaire Ricci de la langue chinoise*, Paris, Desclée de Brouwer, 2001.

JACOB, Christian, *Géographie et ethnographie en Grèce ancienne*, Paris, Armand Colin, 1991.

JACOB, Christian, « L'Inde imaginaire des géographes alexandrins », *in* CARRIÈRE, Jean-Claude, GENY, Évelyne, MACTOUX, Marie-Madeleine, PAUL-LÉVY, Françoise (dir.), *Inde, Grèce ancienne. Regards croisés en anthropologie de l'espace,* Paris, Les Belles Lettres, 1995, p. 61-80.

JACOBY, Felix, « Über die Entwicklung der Griechischen Historiographie und den Plan einer neuen Sammlung der Griechischen Historikerfragmente », *Klio - Beiträge zur Alten Geschichte*, 9 (1909), p. 80-123.

JANSEN, Thomas, « New Tendencies, Religious and Philosophical, in the Chinese World of the Third through Sixth Centuries », *in* MUTSCHLER, Fritz-Heiner, MITTAG, Achim (dir.), *Conceiving the Empire. China and Rome Compared*, New York, Oxford UP, 2008, p. 397-419.

JUILLARD, Étienne, « La Région, essai de définition », *Annales de géographie*, 397 (1962), p. 482-499.

KALINOWSKI, Marc, *Cosmologie et divination dans la Chine ancienne. Le Compendium des cinq agents (Wuxing dayi, VI^e siècle)*, Paris, École française d'Extrême-Orient, 1991.

KALINOWSKI, Marc, « Introduction générale », *in* KALINOWSKI, Marc (dir.), *Divination et société dans la Chine médiévale*, Paris, Bibliothèque Nationale de France, 2003, p. 7-33.

KALINOWSKI, Marc, « Mythe, cosmogénèse et théogonie dans la Chine ancienne », *L'Homme*, 137 (1996), p. 41-60.

KALINOWSKI, Marc, « Topomancie », *in* KALINOWSKI, Marc (dir.), *Divination et société dans la Chine médiévale*, Paris, Bibliothèque Nationale de France, 2003, p. 557-582.

KALTENMARK, Max, « Chine (périphérie de la). Mythes et légendes relatifs aux barbares et au pays de Chou », *in* BONNEFOY, Yves (dir.) *Dictionnaire des mythologies et des religions des sociétés traditionnelles et du monde antique*, Paris, Flammarion, 1981, p. 70-75.

KALTENMARK, Max, « Littérature Man », *in Encyclopédie de la Pléiade. Histoire des littératures I. Extrême-Orient*, Paris, Gallimard, 1955, p. 1301-1304.

KARLGREN, Bernhard, « Glosses on the Book of Documents », *Bulletin of the Museum of Far Eastern Antiquities*, 20 (1948), p. 39-315.

KEIGHTLEY, David N., *Public Work in Ancient China : A Study of Forced Labour in the Shang and Western Chou*, Thèse de doctorat, New York, Columbia University, 1969.

KEIGHTLEY, David N., *Sources of Shang History : The Oracle-Bone Inscriptions of Bronze Age China*, Berkeley, University of California Press, (1978) 1985.

KEIGHTLEY, David N., « The Late Shang State : When, Where, and What? », *in* KEIGHTLEY, David N. (dir.), *The Origins of Chinese Civilization*, Berkeley, University of California Press, 1983, p. 523-564.

KEIGHTLEY, David N., « The Shang : China's First Historical Dynasty », *in* LOEWE, Michael, SHAUGHNESSY, Edward L. (dir.), *The Cambridge History of Ancient China. From the Origins of Civilization to 221 B.C.*, Cambridge, Cambridge UP, 1999, p. 232-291.

KEIGHTLEY, David N., « The Shang State as Seen in the Oracle Bone Inscriptions », *Early China*, 5 (1979-1980), p. 25-34.

KERLAN-STEPHENS, Anne, *Poèmes sans paroles. Chronique des peintres chinois en deçà du Fleuve Bleu*, Paris, Hazan, 1999.

KERN, Martin, « Announcements from the Mountains : The Stele Inscriptions of the Qin First Emperor », *in* MUTSCHLER, Fritz-Heiner, MITTAG, Achim (dir.), *Conceiving the Empire. China and Rome Compared*, New York, Oxford UP, 2008, p. 217-240.

KERN, Martin, « Imperial Tours and Mountain Inscriptions », *in* PORTAL, Jane (dir.), *The First Emperor : China's Terracotta Army*, Cambridge, Harvard UP, 2007, p. 104-113.

KERN, Martin, « Offices of Writing and Reading in the *Rituals of Zhou* », *in* ELMAN, Benjamin A., KERN, Martin (dir.), *Statecraft and Classical Learning : The* Rituals of Zhou *in East Asian History*, Leyde, Brill, 2009, p. 65-93.

KERN, Martin, « The Performance of Writing in Western Zhou China », *in* LA PORTA, Sergio, SHULMAN, David (dir.), *The Poetics of Grammar and the Metaphysics of Sound and Sign*, Leyde, Brill, 2007, p. 109-176.

KIM, Hyun Jin, *Ethnicity and Foreigners in Ancient Greece and China*, Londres, Duckworth, 2009.

KNECHTGES, David R., *Wen xuan or Selections of Refined Literature. Vol. 1-3*, Princeton, Princeton University Press, 1982-1996.

KNECHTGES, David R., CHANG, Taiping (dir.), *Ancient and Early Medieval Chinese Literature : A Reference Guide, Part Four*, Leyde, Brill, 2014.

KNECHTGES, David R., CHANG, Taiping (dir.), *Ancient and Early Medieval Chinese Literature : A Reference Guide, Part One*, Leyde, Brill, 2010.

KNECHTGES, David R., CHANG, Taiping (dir.), *Ancient and Early Medieval Chinese Literature : A Reference Guide, Part Two*, Leyde, Brill, 2014.

KNOBLOCK, John, *Xunzi. A Translation and Study of the Complete Works, volume III*, Stanford, Stanford UP, 1994.

KNOBLOCK, John, RIEGEL, Jeffrey, *The Annals of Lü Buwei : A Complete Translation and Study*, Stanford, Stanford UP, 2000.

KOROLKOV, Maxim, « Arguing about Law : Interrogation Procedure under the Qin and Former Han Dynasties », *Études chinoises*, 30 (2011), p. 37-71.

KUTTLER, Michel, *Le Poète Bao Zhao*, Thèse de doctorat, Paris, École des hautes études en sciences sociales, 1988.

LAGERWEY, John, « L'Espace sacré taoïste », *in* BLANCHON, Flora (dir.), *Aménager l'espace*, Paris, PU de Paris-Sorbonne, 1993, p. 323-331.

LAGERWEY, John, *Le Continent des esprits. La Chine dans le miroir du taoïsme*, Paris, Maisonneuve & Larose, 1993.

LAGERWEY, John, « Religion et politique pendant la période de division », *in* LAGERWEY, John (dir.), *Religion et société en Chine ancienne et médiévale*, Paris, Cerf, 2009, p. 397-428.

LAMOUROUX, Christian, « De l'étrangeté à la différence : les relations des émissaires Song en pays Liao (XI^e siècle) », *in* SALMON, Claudine (dir.), *Récits de voyages asiatiques – genres, mentalités*, Paris, École Française d'Extrême-Orient, 1996, p. 101-126.

LAMOUROUX, Christian, *Fiscalité, comptes publics et politiques financières dans la Chine des Song — Le chapitre 179 du* Songshi, Paris, Institut des hautes études chinoises, 2003.

LAMOUROUX, Christian, « Les Pérégrinations d'un modèle géographique (1965-2002) », *Études rurales*, 161-162 (2002), p. 263-272.

LATTIMORE, Owen, « An Inner Asian Approach to the Historical Geography of China », *The Geographical Journal*, 110-4 (1947), p. 180-187.

LA VAISSIÈRE, Étienne de, *Histoire des marchands sogdiens*, Paris, Institut des hautes études chinoises, (2002) 2004.

LA VAISSIÈRE, Étienne de, TROMBERT, Éric, « Des Chinois et des Hu : migrations et intégration des Iraniens orientaux en milieu chinois durant le haut Moyen Âge », *Annales. Histoire, sciences sociales*, 5-6 (2004), p. 931-969.

LAVOIX, Valérie, « À l'école des collines : l'enseignement des lettrés reclus sous les Dynasties du Sud », *in* DESPEUX, Catherine, NGUYEN TRI, Christine (dir.), *Éducation et instruction en Chine, vol. III : Aux marges de l'orthodoxie*, Louvain, Peeters, 2004, p. 43-65.

LEGGE, James, *The Sacred Books of China : The Texts of Confucianism. Part II, The Yi King*, Oxford, Clarendon Press, 1865.

LE GOFF, Jacques, *Histoire et mémoire*, Paris, Gallimard, (1977) 1988.

LEMOINE, Jacques, « Mythes d'origine, mythes d'identification », *L'Homme*, 101 (1987), p. 58-85.

LESLIE, Donald D., GARDINER, K. H. J., *The Roman Empire in Chinese Sources*, Rome, Bardi, 1996.

LEVI, Jean, compte rendu de Mark Edward Lewis, *The Construction of Space in Early China* (Albany, State University of New York Press, 2006), *T'oung Pao*, 93 (2007), p. 480-498.

LEVI, Jean (trad.), *Écrits de maître Wen. Livre de la pénétration du mystère*, Paris, Les Belles Lettres, 2012.

LEVI, Jean, *Han-Fei-tse ou Le Tao du Prince*, Paris, Seuil, 1999.

LEVI, Jean, « Le rite, la norme, le Tao : philosophie du sacrifice et transcendance du pouvoir en Chine ancienne », *in* LAGERWEY, John (dir.), *Religion et société en Chine ancienne et médiévale*, Paris, Cerf, 2009, p. 165-239.

LEVI, Jean (trad.), *Les Œuvres des Maître Tchouang*, Paris, Encyclopédie des nuisances, (2006) 2010.

LEWIS, Mark Edward, *China between Empires : The Northern and Southern Dynasties*, Cambridge, Harvard UP, 2009.

LEWIS, Mark Edward, « Les rites comme trame de l'histoire », *in* ALLETON, Viviane, VOLKOV, Alexei (dir.), *Notions et perceptions du changement en Chine*, Paris, De Boccard, 1994, p. 29-39.

LEWIS, Mark Edward, *The Construction of Space in Early China*, Albany, State University of New York Press, 2006.

LEWIS, Mark Edward, *The Early Chinese Empires : Qin and Han*, Cambridge, Harvard UP, 2007.

LEWIS, Mark Edward, *The Flood Myths of Ancient China*, Albany, State University of New York Press, 2006.

LEWIS, Mark Edward, « Warring States : Political History », *in* LOEWE, Michael, SHAUGHNESSY, Edward L. (dir.), *The Cambridge History of Ancient China. From the Origins of Civilization to 221 B.C.*, Cambridge, Cambridge UP, 1999, p. 587-650.

LEWIS, Mark Edward, *Writing and Authority in Early China*, Albany, State University of New York Press, 1999.

LI, Feng, *Landscape and Power in Early China. The Crisis and Fall of the Western Zhou 1045-771 BC*, Cambridge, Cambridge UP, 2006.

LI Xiaojie 李曉傑, *Dong Han zhengqu dili* 東漢政區地理 [Géographique administrative des Han de l'Est], Ji'nan, Shandong jiaoyu CBS, 2006.

LIU, Chungshee Hsien, « The Dog-Ancestor Story of the Aboriginal Tribes of Southern China », *Journal of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, 62 (1932), p. 361-368.

LIU Weiyi 劉緯毅, *Han-Tang fangzhi jiyi* 漢唐方志輯佚 [Recueil des monographies locales dispersées des Han aux Tang], Pékin, Beijing tushuguan CBS, 1997.

LIU, Zhiji (trad. CHAUSSENDE, Damien), *Traité de l'historien parfait. Chapitres intérieurs*, Paris, Les Belles Lettres, 2014.

LOEWE, Michael, *Dong Zhongshu, a 'Confucian' Heritage and the* Chunqiu fanlu, Leyde, Brill, 2011.

LOEWE, Michael (dir.), *Early Chinese Texts : A Bibliographical Guide*, Berkeley, The Society for the Study of Early China, 1993.

LOEWE, Michael, *Chinese Ideas of Life and Death. Faith, Myth and Reason in the Han period (202 BC–AD 220)*, Londres, George Allen & Unwin, 1982.

LOEWE, Michael, « Hôtes des brumes : Montagnes et rivières », *in Montagnes célestes : Trésors des Musées de Chine*, Paris, Réunion des Musées nationaux, 2004, p. 37-42.

LOEWE, Michael, « Knowledge of Other Cultures in China's Early Empires », *in* RAAFLAUB, Kurt A., TALBERT, Richard J. A. (dir.), *Geography and Ethnography : Perceptions of the World in Pre-Modern Societies*, Chichester, Wiley-Blackwell, 2009, p. 74-88.

LOEWE, Michael, « The Former Han Dynasty », *in* TWITCHETT, Denis, LOEWE, Michael (dir.), *The Cambridge History of China, Volume I. The Ch'in and Han Empires, 221 B.C.-A.D. 220*, Cambridge, Cambridge UP, 1986, p. 103-222.

LOEWE, Michael, *The Government of the Qin and Han Empires 221 BCE–220 CE*, Indianapolis, Hackett, 2006.

LOEWE, Michael, « The Heritage Left to the Empires », *in* LOEWE, Michael, SHAUGHNESSY, Edward L. (dir.), *The Cambridge History of Ancient China : From the Origins of Civilization to 221 B.C.*, Cambridge, Cambridge UP, 1999, p. 967-1032.

LOMBARD-SALMON, Claudine, *Un exemple d'acculturation chinoise : la province du Gui zhou au XVIII^e siècle*, Paris, Adrien-Maisonneuve, 1972.

LOUIS, Pierre, « Introduction », *in* ARISTOTE, *Histoire des animaux. Tome I – Livres I-IV*, Paris, Les Belles Lettres, 1964, p. VII-LV.

LOURME, Jean-Marie, « Introduction », *in*, YANG, Xuanzhi (trad. LOURME, Jean-Marie), *Mémoire sur les monastères bouddhiques de Luoyang*, Paris, Les Belles Lettres, 2014, p. IX-XXXIV.

LUCE, Gordon H., *Man shu (Book of the Southern Barbarians)*, Ithaca, Cornell University, 1961.

LÜ Chunsheng 呂春盛, « Wei Jin Nanchao de Xizu yu Tao Yuanming de zushu wenti » 魏晉南朝的「溪族」與陶淵明的族屬問題 [L'ethnie Xi des Six Dynasties et la question de l'origine de Tao Yuanming], *Taiwan shida lishi xuebao*, 37 (2007), p. 1-26.

LUO, Yuming (trad. YE, Yang), *A Concise History of Chinese Literature*, Leyde, Brill, 2011.

LUO Zhufeng 羅竹風 (dir.), *Hanyu da cidian* 漢語大詞典 [Grand dictionnaire de la langue chinoise], Shanghai, Shanghai cishu, 1986.

LYCAS, Alexis, « Représentation et intégration dans l'empire des populations Man 蠻 du Jingzhou 荊州 en Chine classique », *Journal Asiatique*, 302-2 (2014), p. 485-509.

MAIR, Victor H., « Canine Conundrums : Eurasian Dog Ancestor Myths in Historical and Ethnic Perspective », *Sino-Platonic Papers*, 87 (1998), p. 1-74.

MAJOR, John S., « The Five Phases, Magic Squares and Schematic Cosmography », *in* ROSEMONT, Henry (dir.), *Explorations in Early Chinese Cosmology*, Chico, Scholar, 1984, p. 133-137.

MANCALL, Mark, « The Ch'ing Tribute System : An Interpretive Essay », *in* FAIRBANK, John K. (dir.), *The Chinese World Order : Traditional China's Foreign Relations*, Cambridge, Harvard UP, 1968, p. 63-89.

MANSVELT BECK, B. J., *The Treatises of Later Han: Their Author, Sources, Contents and Place in Chinese Historiography*, Leyde, Brill, 1990.

MARCOTTE, Didier, « Introduction générale », *in Géographes grecs, Tome I*, Paris, Les Belles Lettres, 2000.

MARSONE, Pierre, *La Steppe et l'Empire : la formation de la dynastie Khitan (Liao)*, Paris, Les Belles Lettres, 2011.

MARSONE, Pierre, *Liao, Jin, Yuan : histoire, société et religions d'une Chine atypique*, Mémoire d'habilitation à diriger les recherches, Paris, École pratique des hautes études, 2009.

MARTIN, François, « Buddhism and Literature », *in* LAGERWEY, John, LÜ, Pengzhi (dir.), *Early Chinese Religion. Part Two : The Period of Division (220-589 AD)*, Leyde, Brill, 2009, p. 891-952.

MARTIN, François, « Histoire et philologie de la Chine classique », *École pratique des hautes études. Section des sciences historiques et philologiques. Livret-Annuaire 2000-2001*, 16 (2002), p. 354-356.

MARTIN, François, « La Parole poétique », *in* ALLETON, Viviane (dir.), *Paroles à dire, paroles à écrire*, Paris, EHESS, 1997, p. 51-81.

MARTIN, François, « La Rébellion de Sun En et Lu Hsün (396-412) », *in* DEPREUX, Philippe (dir.), *Révolte et statut social de l'Antiquité tardive aux Temps modernes*, Munich, R. Oldenbourg Verlag, 2008, p. 39-56.

MARTIN, François, « Les Anthologies dans la Chine antique et médiévale : de la genèse au déploiement », *Extrême-Orient Extrême-Occident*, 25 (2003), p. 13-38.

MARTIN, François, « Les Six Dynasties et les Sui (De la fin des Han à la fin des Sui, 196-618) », *in* MATHIEU, Rémi, *Anthologie de la poésie chinoise*, Paris, Gallimard, 2015, p. 159-310, 1239-1278.

MARTIN, François, « Poisson ou mouton ? Thé ou yaourt ? », article non publié, 2007.

MARTIN, François, « Préface », *in* CHAUSSENDE, Damien, *Des Trois royaumes aux Jin. Légitimation du pouvoir impérial en Chine au III^e siècle*, Paris, Les Belles Lettres, 2010, p. 11-18.

MASPERO, Henri, « L'Antiquité », *in* MASPERO, Henri, BALAZS, Étienne, *Histoire et institutions de la Chine ancienne*, Paris, PUF, 1967, p. 1-40.

MASPERO, Henri, *La Chine antique*, Paris, De Boccard, 1927.

MASPERO, Henri, « Le Songe et l'ambassade de l'Empereur Ming. Étude critique des sources », *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, 10 (1910), p. 95-130.

MASPERO, Henri, Balazs, Étienne, *Histoire et institutions de la Chine ancienne*, Paris, PUF, 1967.

MATHER, Richard B., « Chinese and Indian Perceptions of Each Other Between the First and Seventh Centuries », *Journal of the American Oriental Society*, 112-1 (1992), p. 1-8.

MATHER, Richard B., *Shih-shuo Hsin-yü. A New Account of Tales of the World*, Ann Arbor, Center for Chinese Studies, 2002.

MATHER, Richard B., *The Poet Shen Yüeh (441-513) : The Reticent Marquis*, Princeton, Princeton UP, 1988.

MATHIEU, Rémi, *Anthologie des mythes et légendes de la Chine ancienne*, Paris, Gallimard, 1989.

MATHIEU, Rémi, *Démons et merveilles dans la littérature chinoise des Six Dynasties : le fantastique et l'anecdotique dans le* Soushen ji *de Gan Bao*, Paris, Youfeng, 2000.

MATHIEU, Rémi, « Des Formes terrestres », in LE BLANC, Charles, MATHIEU, Rémi, *Philosophes taoïstes II. Huainan zi*, Paris, Gallimard, 2003, p. 147-189.

MATHIEU, Rémi (trad.), *Élégies de Chu*, Paris, Galimard, 2004.

MATHIEU, Rémi, *Étude sur la mythologie et l'ethnologie de la Chine ancienne : traduction annotée du* Shanhai jing, Paris, Institut des hautes études chinoises, 1983.

MATHIEU, Rémi, « Fonctions et moyens de la géographie dans la Chine ancienne », *Asiatische Studien*, 36-2 (1982), p. 125-152.

MATHIEU, Rémi, « L'Inquiétante étrangeté », *in* LE BLANC, Charles, MATHIEU, Rémi (dir.), *Mythe et Philosophie à l'aube de la Chine impériale. Études sur le* Huainan zi, Montréal, Presses de l'université de Montréal, 1992, p. 15-26.

MATHIEU, Rémi, LE BLANC, Charles, *Philosophes confucianistes*, Paris, Gallimard, 2009.

MESERVE, Ruth I., « The Inhospitable Land of the Barbarian », *Journal of Asian History*, 16 (1982), p. 51-89.

MESTRE, Édouard, « Religions de l'Extrême-Orient. I. Religions des peuples du nord de l'Indochine. II. Documents concernant les Man », *École pratique des hautes études, Section des sciences religieuses. Annuaire 1932-1933*, 41 (1931), p. 38-41.

MESTRE, Édouard, « III. – Religions de l'Indochine », *École pratique des hautes études, Section des sciences religieuses. Annuaire 1944-1945*, 52 (1943), p. 53-55.

MESTRE, Édouard, « III. – Religions de l'Indochine », *École pratique des hautes études, Section des sciences religieuses. Annuaires 1945-1946 et 1946-1947*, 53 (1944) p. 108-116.

MESTRE, Édouard, « Religions de l'Indo-Chine », *École pratique des hautes études, Section des sciences religieuses. Annuaire 1934-1935*, 43 (1933), p. 29-31.

MESTRE, Édouard, « Religions de l'Indo-Chine. I. Religions des peuples du Nord de l'Indo-chine », *École pratique des hautes études, Section des sciences religieuses. Annuaire 1933-1934*, 42 (1932), p. 26-27.

MIAO, Ronald C., *Early Medieval Chinese Poetry. The Life and Verse of Wang Ts'an (A.D. 177-217)*, Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, 1982.

MILBURN, Olivia, *Cherishing Antiquity. The Cultural Construction of an Ancient Chinese Kingdom*, Cambridge, Harvard University Asia Center, 2013.

MILBURN, Olivia, *The Glory of Yue. An Annotated Translation of the* Yuejue shu, Leyde, Brill, 2010.

MIQUEL, André, *La Géographie humaine du monde musulman jusqu'au milieu du XI^e siècle. Tome I : géographie et géographie humaine dans la littérature arabe des origines à 1050*, Paris, Mouton, (1973) 2001.

MIYAKAWA, Hisayuki, « Local Cults around Mount Lu at the Time of Sun En's Rebellion », *in* WELCH, Homer, SEIDEL, Anna (dir.), *Facets of Taoism*, New Haven, Yale UP, 1979, p. 83-102.

MIYAKAWA, Hisayuki, « The Confucianization of South China », *in* WRIGHT, Arthur F. (dir.), *The Confucian Persuasion*, Stanford, Stanford UP, 1960, p. 21-46.

MORI Shikazō 森鹿三, *Tōyōgaku kenkyū : Rekishi chirihen* 東洋學研究 : 歷史地理篇 [Recherches en études orientales : textes de géographie historique], Kyoto, Dōhō, 1970.

MOSTERN, Ruth, *'Dividing the Realm in Order to Govern' : The Spatial Organization of the Song State*, Cambridge, Harvard University Press, 2011.

MULLANEY, Thomas S., *Coming to Terms with the Nation. Ethnic Classification in Modern China*, Berkeley, University of California Press, 2011.

MUSIL, Robert (trad. JACCOTTET, Philippe), *L'Homme sans qualités*, Paris, Seuil, (1956) 1995.

MIYAKAWA, Hisayuki, « The Confucianization of South China », *in* WRIGHT, Arthur F. (dir.), *The Confucian Persuasion*, Stanford, Stanford UP, 1960, p. 21-46.

NEEDHAM, Joseph (dir.), *Science and Civilisation in China, vol. 3 : Mathematics and the Sciences of the Heavens and the Earth*, Cambridge, Cambridge UP, 1959.

NG, On-cho, WANG, Q. Edward, *Mirroring the Past : The Writing and Use of History in Imperial China*, Honolulu, University of Hawai'i Press, 2005.

NICOLET, Claude, GAUTIER DALCHÉ, Patrick, « Les 'quatre sages' de Jules César et la 'mesure du monde' selon Julius Honorius : réalité antique et tradition médiévale », *Journal des savants*, 4-4 (1986), p. 157-218.

NIENHAUSER, Wiliam H. (dir.), *The Grand Scribe's Records. Volume I, The Basic Annals of Pre-Han China, by Ssu-ma Ch'ien*, Bloomington, Indiana UP, 1994.

NIENHAUSER, Wiliam H. (dir.), *The Grand Scribe's Records. Volume V.1, The Hereditary Houses of Pre-Han China, Part I, by Ssu-ma Ch'ien*, Bloomington, Indiana UP, 2006.

NORA, Pierre, « Comment écrire l'histoire de France ? », *in* NORA, Pierre (dir.), *Les Lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, (1984-1992) 1997, p. 2219-2238.

NORA, Pierre, « Entre mémoire et histoire », *in* NORA, Pierre (dir.), *Les Lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, (1984-1992) 1997, p. 23-48.

NORA, Pierre (dir.), *Les Lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, (1984-1992) 1997.

NORA, Pierre, « Présentation », *in* NORA, Pierre (dir.), *Les Lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, (1984-1992) 1997, p. 15-21.

NORVENIUS, Mats, *Images of an Empire : Chinese Geography Textbooks of the Early 20th Century*, thèse de doctorat, Stockholm, Stockholm University, 2012.

NYLAN, Michael, « Sima Qian : A True Historian ? », *Early China*, 24 (1998), p. 203-246.

NYLAN, Michael, « Talk about 'Barbarians' in Antiquity », *Philosophy East and West*, 62-4 (2012), p. 580-601.

NYLAN, Michael, *The 'Five Confucian' Classics*, New Haven, Yale UP, 2001.

NYLAN, Michael, « The Power of Highway Networks during China's Classical Era (323 BCE-316 CE) : Regulations, Metaphors, Rituals, and Deities », *in* ALCOCK, Susan E., BODEL, John, TALBERT, Richard J. A. (dir.), *Highways, Byways, and Road Systems in the Pre-Modern World*, Chichester, Wiley-Blackwell, 2012, p. 33-65.

NYLAN, Michael, « The Rhetoric of 'Empire' in the Classical Era in China », MUTSCHLER, Fritz-Heiner, MITTAG, Achim (dir.), *Conceiving the Empire. China and Rome Compared*, New York, Oxford UP, 2008, p. 39-64.

NYLAN, Michael, « Wandering in the Ruins : the *Shuijing zhu* Reconsidered », *in* CHAN, Alan K. C., LO, Yuet-Keung (dir.), *Interpretation and Literature in Early Medieval China*, Albany, State University of New York Press, 2010, p. 63-101.

NYLAN, Michael, *Ying Shao's "Feng Su T'ung Yi" : An Exploration of Problems in Han Dynasty Political, Philosophical and Social Unity*, Thèse de doctorat, Princeton, University of Princeton, 1982.

OLBERDING, Garret P. S., *Dubious Facts. The Evidence of Early Chinese Historiography*, Albany, State University of New York Press, 2013.

ORRIEUX, Claude, SCHMITT-PANTEL, Claudine, *Histoire grecque*, Paris, PUF, (1995) 2008.

OVIDE (trad. LABRE, Chantal), *L'Exil et le salut*, Paris, Arléa, 1999.

OWEN, Stephen, *Remembrances : The Experience of the Past in Classical China*, Cambridge, Harvard UP, 1986.

PAPIN, Philippe, « Géographie et politique dans le Viêt-Nam ancien », *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, 87 (2000), p. 609-628.

PELLIOT, Paul, compte rendu de KOPPERS, Wilhelm, *Der Hund in der Mythologie der zirkumpazifischen Völker*, *T'oung Pao*, 28 (1931), p. 463-470.

PELLIOT, Paul, « 'Meou-tseu ou les doutes levés', traduit et annoté », *T'oung Pao*, 19-5 (1918-1919), p. 255-433.

PETECH, Luciano, *Northern India according to the 'Shui-ching-chu'*, Rome, Istituto italiano per il Medio ed Estremo Oriente, 1950.

PETERSEN, Jens Østergård, « Which Books Did the First Emperor of Ch'in Burn ? On the Meaning of Pai Chia in Early Chinese Sources », *Monumenta Serica*, 43 (1995), p. 1-52.

PIMPANEAU, Jacques, « Introduction », *in* SIMA Qian (trad. PIMPANEAU, Jacques), *Vies de Chinois illustres*, Paris, Youfeng, 2009, p. 5-22.

PIMPANEAU, Jacques (trad.), *Les Mémoires historiques de Se-Ma Ts'ien, tome neuvième*, Paris, You Feng, 2015.

PINES, Yuri (trad. CHAUSSENDE, Damien), *L'Invention de la Chine éternelle. Comment les maîtres-penseurs des Royaumes combattants ont construit l'empire le plus long de l'histoire (V^e^-III^e^ siècles av. J.-C.)*, Paris, Les Belles Lettres, 2013.

PINES, Yuri, « Beasts or Humans : Pre-imperial Origins of the Sino-Barbarian Dichotomy », *in* AMITAI, Reuven, BIRAN, Michal (dir.), *Mongols, Turks and Others : Eurasian Nomads and the Sedentary World*, Leyde, Brill, 2005, p. 59-102.

PINES, Yuri, « Where Had the Barbarians Gone ? The Cultural Other in Early Chinese Historiography », *in* HEIL, Andreas, KORN, Matthias, SAUER, Jochen (dir.), *Noctes Sinenses. Festschrift für Fritz-Heiner Mutschler zum 65. Geburtstag*, Heidelberg, Universitätsverlag Winter, 2011, p. 235-240.

PIRAZZOLI-t'SERSTEVENS, Michèle, « Imperial Aura and the Image of the Other in Han Art », *in* MUTSCHLER, Fritz-Heiner, MITTAG, Achim (dir.), *Conceiving the Empire. China and Rome Compared*, New York, Oxford UP, 2008, p. 299-317.

PIRAZZOLI-t'SERSTEVENS, Michèle, « Pour une archéologie des échanges. Apports étrangers en Chine – transmission, réception, assimilation », *Arts Asiatiques*, 49 (1994), p. 21-33.

PLANHOL, Xavier de, *Géographie historique de la France*, Paris, Fayard, 1988.

POO, Mu-chou, *Enemies of Civilization : Attitudes towards Foreigners in Ancient Mesopotamia, Egypt and China*, Albany, State University of New York Press, 2005.

PRŮŠEK, Jaroslav, *Chinese Statelets and the Northern Barbarians, 1400-300 B.C.*, Dordrecht, Reidel, 1971.

PSARRAS, Sophia-Karin, « Han and Xiongnu : A Reexamination of Cultural and Political Relations (I) », *Monumenta Serica*, 51 (2003), p. 55-236.

PSEUDO-PLUTARQUE (trad. DELATTRE, Charles), *Nommer le monde. Origine des noms de fleuves, de montagnes et de ce qu'on y trouve*, Lille, PU du Septentrion, 2011.

PUETT, Michael J., « Centering the Realm : Wang Mang, the *Zhouli*, and Early Chinese Statecraft », *in* ELMAN, Benjamin A., KERN, Martin (dir.), *Statecraft and Classical Learning : The* Rituals of Zhou *in East Asian History*, Leyde, Brill, 2009, p. 129-154.

PUETT, Michael J., *To Become a God : Cosmology, Sacrifice, and Self- Divinization in Early China*, Cambridge, Harvard University Asia Center, 2002.

PULLEYBLANK, Edwin G., « Registration of Population in China in the Sui and T'ang Periods », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, 4-3 (1961), p. 289-301.

PULLEYBLANK, Edwin G., « The Chinese and their Neighbors in Prehistoric and Early Historic Times », *in* KEIGHTLEY, David N. (dir.), *The Origins of Chinese Civilization*, Berkeley, University of California Press, 1983, p. 411-466.

QIAN Zhongshu 錢鍾書, *Guanzhui bian* 管錐編 [Collection de tubes et de poinçons], Pékin, Zhonghua, 1979.

QUE Weimin 闕維民, *Lishi dilixue de guannian : xushu, fuyuan, gouxiang* 歷史地理學的觀念：敘述復原構想 [Concepts de géographie historique : représentation, reconstruction, imagination], Hangzhou, Zhejiang daxue CBS, 2000.

RABUT, Isabelle, compte rendu de MARCHAND, Sandrine, *Sur le fil de la mémoire : littérature taïwanaise des années 1970-1990* (Lyon, Tigre de papier, 2009), *Études chinoises*, 31-1 (2012), p. 188-191.

RABUT, Isabelle, « Une Vision positive des barbares : Shen Congwen et les Miao », *in* RABUT, Isabelle (dir.), *Visions du « barbare » en Chine, en Corée et au Japon*, Paris, Inalco, 2010, p. 83-95.

RAZ, Gil, « Daoist Sacred Geography », *in* LAGERWEY, John, LÜ, Pengzhi (dir.), *Early Chinese Religion. Part Two : The Period of Division (220-589 AD)*, Leyde, Brill, 2009, p. 1399-1442.

REED, Carrie E., « Tattoo in Early China », *Journal of the American Oriental Society*, 120-3 (2000), p. 360-376.

REITER, Florian Caspar, « Bergmonorgaphien als geographische und historische Quellen », *Zeischrit des Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, 130 (1978), p. 397-407.

REITER, Florian Caspar, « Some Remarks on the Chinese Word *T'u*, Chart, Plan, Design », *Oriens*, 32 (1990), p. 308-327.

REYNAUD, Alain, *Une Géohistoire. La Chine des Printemps et des Automnes*, Montpellier, Reclus, 1992.

RICKETT, W. Allyn, *Guanzi : Political, Economic, and Philosophical Essays from Early China*, Princeton, Princeton University Press, 1985-1998.

RICŒUR, Paul, *Histoire et vérité*, Paris, Seuil, (1955) 1964.

RICŒUR, Paul, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000.

ROBINET, Isabelle, *Histoire du taoïsme, des origines au XIV^e siècle*, Paris, Cerf, (1991) 2012.

ROBSON, James, « Buddhist Sacred Geography », *in* LAGERWEY, John, LÜ, Pengzhi (dir.), *Early Chinese Religion. Part Two : The Period of Division (220-589 AD)*, Leyde, Brill, 2009, p. 1353-1398.

ROBSON, James, *Power of Place : The Religious Landscape of the Southern Sacred Peak* [*Nanyue* 南嶽] *in Medieval China*, Cambridge, Harvard Asia Center, 2009.

SAGART, Laurent, « Questions of Method in Chinese-Tibeto-Burman Comparison », *Cahiers de linguistique - Asie orientale*, 24-2 (1995), p. 245-255.

SANJUAN, Thierry, « L'invention du Yangzi. Linéarité fluviale, segmentation provinciale et métropolisation littorale », *Géocarrefour*, 79-1 (2004), p. 5-12.

SCHABERG, David, *A Patterned Past : Form and Thought in Early Chinese Historiography*, Cambridge, Harvard UP, 2001.

SCHABERG, David, *Foundations of Chinese Historiography : Literary Representation in* Zuo zhuan *and* Guoyu, Thèse de doctorat, Cambridge, Harvard University, 1995.

SCHABERG, David, « Travel, Geography, and the Imperial Imagination in Fifth Century Athens and Han China », *Comparative Literature*, 51-2 (1999), p. 152-191.

SCHAFER, Edward H., *The Empire of Min*, Rutland, Charles E. Tuttle Company, 1954.

SCHAFER, Edward H., *The Vermilion Bird : T'ang Images of the South*, Berkeley, University of California Press, (1967) 1985.

SCHMIDT-GLINTZER, Helwig, « Diagram (*tu*) and Text (*wen*). Mapping the Chinese World », *in* MUTSCHLER, Fritz-Heiner, MITTAG, Achim (dir.), *Conceiving the Empire. China and Rome Compared*, New York, Oxford UP, 2008, p. 169-193.

SCHNEEWIND, Sarah, *Community Schools and the State in Ming China*, Stanford, Stanford UP, 2006.

SELBITSCHKA, Armin, « Early Chinese Diplomacy : *Realpolitik* Versus the So-called Tributary System », *Asia Major*, 28-1 (2015), p. 61-114.

SHAUGHNESSY, Edward L., « Historical Geography and the Extent of Early Chinese Kingdoms », *Asia Major*, 2-2 (1989), p. 1-22.

SHAUGHNESSY, Edward L., *Sources of Western Zhou History : Inscribed Bronze Vessels*, Berkeley, University of California Press, 1991.

SHAUGHNESSY, Edward L., « Western Zhou History », *in* LOEWE, Michael, SHAUGHNESSY, Edward L. (dir.), *The Cambridge History of Ancient China. From the Origins of Civilization to 221 B.C.*, Cambridge, Cambridge UP, 1999, p. 292-351.

SHI Nianhai 史念海, *He shan ji er ji* 河山集二集 [Œuvres sur les fleuves et les montagnes. Tome II], Pékin, Sanlian shudian, 1981.

SHI Zhicun 施執存, *Shuijing zhu beilu* 水經注碑錄 [Catalogue des stèles du Commentaire du Livre des rivières], Tianjin, Tianjin guji CBS, 1987.

SHIH, Shengh-han (SHI Shenghan 石聲漢), *A Preliminary Survey of the Book* Ch'i min yao shu. *An Agricultural Encyclopaedia of the 6th Century*, Pékin, Science Press, (1958) 1982.

SKINNER, G. William, « Presidential Address : The Structure of Chinese History », *Journal of Asian Studies*, 44-2 (1985), p. 271-292.

SIMMEL, Georg (trad. WINKELVOSS, Karine), *La Forme de l'histoire et autres essais*, Paris, Gallimard, (1918) 2004.

SONG Xishang 宋希尚, *Shuili luncong* 水利論叢 [Collection d'écrits sur l'hydrographie], Taipei, Zhonghua congshu bianshen weiyuanhui, 1965.

SONG Xishang 宋希尚, *Zhongguo hechuan zhi* 中國河川誌 [Traités sur les cours d'eau de Chine], Taipei, Zhonghua congshu bianshen weiyuanhui, 1954.

SOYMIÉ, Michel, « Le Lo-feou chan : étude de géographie religieuse », *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, 48 (1956), p. 1-139.

STASZAK, Jean-François, *La Géographie d'avant la géographie. Le climat chez Hippocrate et Aristote*, Paris, L'Harmattan, 1995.

STEIN, Rolf A., « Le Lin-yi, sa localisation, sa contribution à la formation du Champa et ses liens avec la Chine », *Han-hiue, bulletin du centre d'études sinologiques de Pékin*, 2 (1947), p. 1-335.

STEIN, Rolf A., *Les Tribus anciennes des marches sino-tibétaines : légendes, classifications et histoire*, Paris, PU de France, 1961.

STEIN, Rolf A., « L'Habitat, le monde et le corps humain en Extrême-Orient et en Haute-Asie », *Journal Asiatique*, 245 (1957), p. 37-74.

STEIN, Rolf A., « Nécrologie – Édouard Mestre (1883-1950) », *École pratique des hautes études, Section des sciences religieuses, Annuaire 1951-1952*, 59 (1950), p. 9-13.

STERCKX, Roel, *The Animal and the Daemon in Early China*, Albany, State University of New York Press, 2002.

STRABON (trad. AUJAC, Germaine), *Géographie. Tome I – 1re partie*, Paris, Les Belles Lettres, 1969.

STRASSBERG, Richard E., *Inscribed Landscapes : Travel Writing from Imperial China*, Berkeley, University of California Press, 1994.

SU Jiarong 蘇甲榮 (dir.), *Zhongguo dili yange tu* 中國地理沿革圖 [Cartes de l'évolution de la géographie chinoise], Pékin, Zhongguo yudi zhitu she, 1922.

SUKHU, Gopal, « Monkeys, Shamans, Emperors, and Poets : The Chuci and Images of Chu during the Han Dynasty », *in* COOK, Constance, MAJOR, John (dir.), *Defining Chu : Image and Reality in Ancient China*, Honolulu, University of Hawai'i Press, 1999, p. 145-165.

SUTTOR, Marc, « Écrire l'histoire d'un fleuve : sources et méthodologie », *in* BONNAMOUR, Louis (dir.), *Archéologie des fleuves et des rivières*, Paris, Errance, 2000, p. 14-17.

SWANN, Nancy Lee, « An Analysis of Structure of the Treatise on Geography (HS 28AB) », *in* SWANN, Nancy Lee, *Food & Money in Ancient China. The Earliest Economic History of China to A.D. 25. Han Shu 24 with Related Texts, Han Shu 91 and Shih-chi 129*, Princeton, Princeton UP, 1950, p. 71-75.

SWARTZ, Wendy, *Reading Tao Yuanming. Shifting Paradigms of Historical Reception (427-1900)*, Cambridge, Harvard UP, 2008.

TACKETT, Nicolas, *The Destruction of the Medieval Chinese Aristocracy*, Cambridge, Harvard University Asia Center, 2014.

TAN Jiajian 譚家健, « Shi lun *Shuijing zhu* de wenxue chengjiu » 試論水經注的文學成就 [Essai sur les mérites littéraires du Commentaire du Livre des rivières], *Wenxue yichan*, 4 (1982), p. 1-11.

TAN Qixiang 譚其驤, *Changshui ji, shang* 長水集上 [Recueils débordants, tome I], Pékin, Renmin CBS, 1987.

TAN Qixiang 譚其驤 (dir.), *Zhongguo lishi ditu ji* 中國歷史地圖集 [Collection des cartes historiques de Chine], Pékin, Ditu CBS, 1982-1988.

TANG Xiaofeng 唐曉峰, *Cong Hundun dao zhixu. Zhongguo shanggu dili sixiang shi shulun* 從混沌到秩序. 中國上古地理思想史述論 [Du chaos à l'ordre. Histoire de la pensée géographique de la Chine antique], Pékin, Zhonghua, 2010.

TANIGUCHI, Mitsuru (谷口満), « Ch'u Bamboo Slips from the Warring States Period and the Historical Geography of the Ch'u State », *Acta Asiatica*, 80 (2001), p. 27-40.

TAO, Xiaofan, *Le Yangzi, du fleuve à la région ? Les recompositions spatiales de l'urbain et les politiques d'aménagement d'un grand bassin hydrographique*, Thèse de doctorat, Paris, Université Paris I Panthéon-Sorbonne, 2012.

TARDIEU, Michel, *Les Paysages reliques. Routes et haltes syriennes d'Isidore à Simplicius*, Louvain, Peeters, 1990.

THIERRY, François, *Monnaies chinoises II. Des Qin aux Cinq Dynasties*, Paris, Bibliothèque nationale de France, 2003.

THOTE, Alain, compte rendu de COOK, Constance, MAJOR, John (dir.), *Defining Chu : Image and Reality in Ancient China* (Honolulu, University of Hawai'i Press, 1999), *Early China*, 26-27 (2000-2001), p. 257-284.

THOTE, Alain, « L'Art du Bronze », *in* COLLECTIF, *Chine antique, voyage de l'âme : trésors archéologiques de la province du Hunan, XIII^e siècle avant J.C.-II^e siècle après J.C.*, Daoulas, Centre culturel Abbaye de Daoulas, 1992, p. 40-55.

THOTE, Alain, « The Archaeology of Eastern Sichuan at the End of the Bronze Age (Fifth to Third Century BC) », *in* BAGLEY, Robert (dir.), *Ancient Sichuan. Treasures from a Lost Civilization*, Seattle, Seattle Art Museum, 2001, p. 203-251.

TIAN, Xiaofei, « Tales from Borderland : Anecdotes in Early Medieval China », *in* CHEN, Jack W., SCHABERG, David (dir.), *Idle Talk. Gossip and anecdote in traditional China*, Berkeley, University of California Press, 2014, p. 38-54.

TJAN, Tjoe-Som (ZENG Zhusen 曾珠森), *Po hu t'ung* 白虎通. *The Comprehensive Discussions in the White Tiger Hall : a Contribution to the History of Classical Studies in the Han Period*, Leyde, Brill, 1949, 1952.

TROLLIET, Pierre, *Géographie de la Chine*, Paris, PUF, (1993) 1996.

TROMBERT, Éric, « Notes pour une évaluation nouvelle de la colonisation des Contrées d'Occident au temps des Han », *Journal Asiatique*, 299-1 (2011), p. 67-123.

TWITCHETT, Denis, « The Sui (589-618) and T'ang (618-907) Dynasties. An Introduction », *in* PERRY, John Curtis, SMITH, Bardwell L. (dir.), *Essays on T'ang Society*, Leyde, Brill, 1976, p. 1-16.

TWITCHETT, Denis, *The Writing of Official History under the T'ang*, New York, Cambridge UP, 1992.

TWITCHETT, Denis, « Varied Patterns of Provincial Autonomy in the T'ang Dynasty », *in* PERRY, John Curtis, SMITH, Bardwell L. (dir.), *Essays on T'ang Society*, Leyde, Brill, 1976, p. 90-109.

UNNO Kazutaka 海野一隆, « Chizugaku-teki kenchi yori suru Maōtai shutsudo chizu no kentō » 地圖學的見地よりする馬王堆出土地圖の檢討 [Deux cartes Han découvertes à Mawangdui : étude cartographique), *Tōhō Gakuhō* 東方學報, 51 (1979), p. 59-82.

UNNO, Kazutaka, « The Geographical Thought of the Chinese People : with Special Reference to Ideas of Terrestrial Features », *Memoirs of the Research Department of the Toyo Bunko*, 41 (1983), p. 83-97.

VALLETTE-HÉMERY, Martine, *Les Formes du vent. Paysages chinois en prose*, Amiens, Le Nyctalope, 1987.

VANDERMEERSCH, Léon, « Vérité historique et langage de l'histoire en Chine », *Extrême-Orient Extrême-Occident*, 9 (1987), p. 13-28.

VANDERMEERSCH, Léon, *Wangdao ou la Voie royale : recherches sur l'esprit des institutions de la Chine archaïque. Tome I. Structures cultuelles et structures familiales*, Paris, École française d'Extrême-Orient, 1977.

VANDERMEERSCH, Léon, *Wangdao ou la Voie royale : recherches sur l'esprit des institutions de la Chine archaïque. Tome II. Structures politiques. Les rites*, Paris, École française d'Extrême-Orient, 1980.

VEG, Sebastian, « Fiction utopique et examen critique : la Révolution culturelle dans 'L'Âge d'or' de Wang Xiaobo », *Perspectives chinoises*, 4 (2007), p. 78-91.

VENTURE, Olivier, « Caractères interdits et vocabulaire officiel sous les Qin : l'apport des documents administratifs de Liye », *Études chinoises*, 30 (2011), p. 73-98.

VENTURE, Olivier, « Les Cartes géographiques dans la Chine ancienne », in DRÈGE, Jean-Pierre, MORETTI, Costantino (dir.), *La Fabrique du lisible. La mise en texte des manuscrits de la Chine ancienne et médiévale*, Paris, Institut des hautes études chinoises, 2014, p. 323-330.

VENTURE, Olivier, « Nouvelles sources écrites pour l'histoire des Qin », *Journal Asiatique*, 301-2 (2013), p. 501-514.

VENTURE, Olivier, « Nouvelles sources pour l'histoire de la Chine ancienne : les publications de manuscrits depuis 1972 », *Revue bibliographique de sinologie*, 1999, p. 285-298.

VERSCHUER, Charlotte von, *Le Commerce entre le Japon, la Chine et la Corée à l'époque médiévale, VII^e^-XVI^e^ siècle*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2014.

VERVOORN, Aat, *Men of the Cliffs and Caves — The Development of the Chinese Eremitic Tradition to the End of the Han Dynasty*, Hong Kong, The Chinese UP, 1990.

VIDAL-NAQUET, Pierre, « Préface », *in* THUCYDIDE (trad. ROUSSEL, Denis), *La Guerre du Péloponnèse*, Paris, Gallimard, (1964) 2000, p. 5-30.

WACHTEL, Nathan, *La Vision des vaincus. Les Indiens du Pérou devant la Conquête espagnole, 1530-1570*, Paris, Gallimard, (1971) 1992.

WADE, Geoff, « Lady Sinn and the Southward Expansion of China in the Sixth Century », *in* MULLER, Shing, HOLLMANN, Thomas, GUI, Putao (dir.), *Guangdong :*

Archaeology and Early Texts (Zhou-Tang), Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, 2004, p. 125-150.

WAKEMAN, Charles Bunnell, *Hsi Jung (the Western Barbarians) : an Annotated Translation of the Five Chapters of the* T'ung Tien *on the Peoples and Countries of Pre-Islamic Central Asia*, Thèse de doctorat, Los Angeles, University of California, 1990.

WANG, Aihe, *Cosmology and Political Culture in Early China*, Cambridge, Cambridge UP, 2000.

WANG Chengzu 王成組, *Zhongguo dilixue shi* 中國地理學史 [Histoire de la géographie de la Chine], Pékin, Shangwu yinshuguan, 1982.

WANG, Gungwu, « Early Ming Relations with Southeast Asia : A Background Essay », *in* FAIRBANK, John K. (dir.), *The Chinese World Order : Traditional China's Foreign Relations*, Cambridge, Harvard UP, 1968, p. 34-62.

WANG, Gungwu, « The Middle Yangtze in Tang Politics », *in* WRIGHT, Arthur F., TWITCHETT, Denis (dir.), *Perspectives on the T'ang*, New Haven, Yale UP, 1973, p. 193-235.

WANG, Gungwu, « The Nanhai Trade. A Study of the Early History of Chinese Trade in the South China Sea », *Journal of the Malayan Branch of the Royal Asiatic Society*, 31-2 (1958), p. 1-135.

WANG, Ming-ke, *The Ch'iang of Ancient China through the Han Dynasty : Ecological Frontiers and Ethnic Boundaries*, Thèse de doctorat, Cambridge, Harvard University, 1992.

WANG Mo 王謨, *Han Tang dili shuchao* 漢唐地理書鈔 [Compilation d'ouvrages géogaphiques des Han jusqu'aux Tang], Pékin, Zhonghua, (1778) 1961.

WANG, Sarah Jo-Shao, *Out of Control : The Place of* Shanshui 山水 *(Mountains and Rivers) in the Geographical Discourse of Early Imperial China*, Thèse de doctorat, Ann Arbor, University of Michigan, 1999.

WANG Wan-chun (Wanjun) 王萬雋, « Hanmo Sanguo Changsha zuqun guanxi yu daxing yanjiu zhiyi – Hanmo bufen » 漢末三國長沙族群關係與大姓研究之一 – 漢末部分 |Relations ethniques et grandes familles de Changsha à la fin des Han postérieurs], *Zaoqi Zhongguo shi yanjiu*, 2 (2010), p. 43-86.

WANG Wan-chun (Wanjun) 王萬雋, « Qin-Han Wei-Jin shidai de 'cong' » 秦漢魏晉時代的賓 [Le *cong* à l'époque des Qin, des Han, des Wei et des Jin], *Zaoqi Zhongguo shi yanjiu*, 1 (2009), p. 125-156.

WANG Wan-chun (Wanjun) 王萬雋, « Yi jun yu Man – Liang Jin shiqi de Manfu » 以軍御蠻 – 兩晉時期的蠻府 [Contrôler les Man par les armes – Le système des 'préfectures Man' durant les deux dynasties Jin], *Zaoqi Zhongguo shi yanjiu*, 5-2 (2013), p. 1-49.

WANG Yong 王庸, *Zhongguo dilixue shi* 中國地理學史 [Histoire de la géographie chinoise], Shanghai, Shanghai shudian, (1938) 1984.

WANG Zhongqian 王仲荦, *Wei-Jin Nanbeichao shi* 魏晉南北朝史 [Histoire des Six Dynasties], Shanghai, Shanghai renmin CBS, 2003.

WATSON, Burton, *Records of the Grand Historian : Han Dynasty I*, New York, Columbia UP, 1961.

WATSON, Burton, *Records of the Grand Historian : Han Dynasty II*, New York, Columbia UP, 1961.

WHITE, David Gordon, *Myths of the Dog-Man*, Chicago, University of Chicago Press, 1991.

WILKINSON, Endymion, *Chinese History : A New Manual*, Cambridge, Harvard University Asia Center, 2012.

WILL, Pierre-Étienne, « Chinese Local Gazetteers : An Historical and Practical Introduction », *Notes de Recherche du Centre Chine [EHESS]*, 3 (1992), p. 7-39.

WILL, Pierre-Étienne, « Un Cycle hydraulique en Chine : la province du Hubei du XVI^e^ au XIX^e^ siècle », *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, 68 (1980), p. 261-287.

WRIGHT, Arthur F., « The Sui Dynasty (581-617) », *in* TWITCHETT, Denis (dir.), *The Cambridge History of China Volume III. Sui and T'ang China. Part I*, Cambridge, Cambridge UP, 1979, p. 48-149.

WYLIE, Alexander, « History of the Southern and South-Western Barbarians. Translated from the *How Han Shoo*, Book CXVI », *Revue de l'Extrême-Orient*, 1 (1882), p. 200-246.

XU Xiaogang 徐效鋼, *Lushan dianji shi* 廬山典籍史 [Histoire des ouvrages relatifs au mont Lu], Nanchang, Jiangxi gaoxiao CBS, 2001.

YAN Gengwang 嚴耕望, « Zhonggu shidai jibu zhongyao dili shu. Di yi jiang. *Shuijing zhu* » 中古時代幾部重要地理書第一講水經注 [Quelques éminents ouvrages géographiques du Moyen Âge chinois I : le *Commentaire du Livre des rivières*], *Hanxue yanjiu tongxun*, 4-3 (1985), p. 145-148.

YAN Gengwang 嚴耕望, *Zhongguo difang xingzheng zhidu shi. Qin-Han difang xingzheng zhidu* 中国地方行政制度史卷上-秦漢地方行政制度 [Histoire de l'administration chinoise locale et regionales, I. Les Qin et les Han], Taipei, Zhongyang yanjiuyuan lishi yuyan yanjiusuo, 1961.

YAN Gengwang 嚴耕望, *Zhongguo difang xingzheng zhidu shi. Wei-Jin Nanbeichao difang xingzheng zhidu* 中国地方行政制度史卷中-魏晋南北朝地方行政制度 [Histoire de l'administration chinoise locale et regionales, II. Les Dynasties du Nord et du Sud], Taipei, Zhongyang yanjiuyuan lishi yuyan yanjiusuo, 1963.

YAN Gengwang 嚴耕望 (dir.), LI Qiwen 李啟文 (éd.), *Wei-Jin Nanbeichao Fojiao dili gao* 魏晉南北朝佛教地理稿 [Ébauche d'une géographie du Bouddhisme des Dynasties du Nord et du Sud], Taipei, Zhongyang yanjiuyuan lishi yuyan yanjiusuo, 2005.

YANG, Lien-sheng, « Historical Notes on the Chinese World Order », *in* FAIRBANK, John K. (dir.), *The Chinese World Order : Traditional China's Foreign Relations*, Cambridge, Harvard UP, 1968, p. 20-33.

YANG, Lien-sheng, « Notes on the Economic History of the Chin Dynasty », *Harvard Journal of Asiatic Studies*, 9-2 (1946), p. 107-185.

YANG, Shao-yun, « *Fan* and *Han* : The Origins and Uses of a Conceptual Dichotomy in Mid-Imperial China, ca. 500–1200 », *in* FIASCHETTI, Francesca, SCHNEIDER, Julia (dir.), *Political Strategies of Identity-building in Non-Han Empires in China*, Wiesbaden, Harrasowitz Verlag, 2014, p. 9-35.

YANG, Xiong (trad. L'HARIDON, Béatrice), *Maîtres mots*, Paris, Les Belles Lettres, 2010.

YANG, Xuanzhi (trad. LOURME, Jean-Marie), *Mémoire sur les monastères bouddhiques de Luoyang*, Paris, Les Belles Lettres, 2014.

YAO, Shan-Yu, « The Geographical Distribution of Floods and Droughts in Chinese History, 206 B.C.-A.D. 1911 », *The Far Eastern Quarterly*, 2-4 (1943), p. 357-378.

YASUDA, Jirō (安田二郎), « The Changing Aristocratic Society of the Southern Dynasties and Regional Society : Particularly in the Hsiang-yang 襄陽 Region », *Acta Asiatica*, 60 (1991), p. 25-53.

YATES, Frances A. (trad. ARASSE, Daniel), *L'Art de la mémoire*, Paris, Gallimard, (1975) 1997.

YATES, Robin D. S., « Slavery in Early China : A Socio-cultural Approach », *Journal of East Asian Archaeology*, 3-2 (2002), p. 283-331.

YEE, Cordell D. K., « Chinese Maps in Political Culture », *in* HARLEY, J. B., WOODWARD, David (dir.), *The History of Cartography, vol II-2. Cartography in the Traditional East and Southeast Asian Societies*, Chicago, University of Chicago Press, 1994, p. 71-95.

YEE, Cordell D. K., « Reinterpreting Traditional Chinese Geographical Maps », *in* HARLEY, J. B., WOODWARD, David (dir.), *The History of Cartography, vol II-2. Cartography in the Traditional East and Southeast Asian Societies*, Chicago, University of Chicago Press, 1994, p. 35-70.

YEN, Chih-t'ui (YAN Zhitui, trad. TENG, Ssu-Yü), *Family Instructions for the Yen Clan. An Annotated Translation with Introduction*, Leyde, Brill, 1968.

YOSHIKAWA, Tadao (吉川忠夫), « Scholarship in Ching-chou 荊州 at the End of the Later Han 後漢 Dynasty », *Acta Asiatica*, 60 (1991), p. 1-24.

YÜ, Ying-shih, *Trade and Expansion in Han China : A Study in the Structure of Sino-Barbarian Economic Relations*, Berkeley, University of California Press, 1967.

ZHANG, Ling, « Traditional Chinese and the Environment », *in* STANDEN, Naomi (dir.), *Demystifying China. New Understandings of Chinese History*, Lanham, Rowman & Littlefield, 2013, p. 79-87.

ZHOU Pinru 周品儒, *Liuchao Jingzhou de fazhan – yi diyu zhengzhi wei zhongxin* 六朝荊州的發展 – 以地域政治為中心 [Le Développement du Jingzhou sous les Six Dynasties, à partir de sa politique régionale], Mémoire de master, Taichung, Tunghai University, 2009.

ZHOU Zhenhe 周振鶴, *Hanshu dili zhi huishi* 漢書地理志匯釋 [Annotations au traité géographique de l'*Histoire des Han*], Hefei, Anhui jiaoyu CBS, 2006.

ZHOU Zhenhe 周振鶴, *Zhongguo difang xingzheng zhidu shi* 中國地方行政制度史 [Histoire de la structure de l'administration locale en Chine], Shanghai, Shanghai renmin CBS, 2005.

ZHOU Zhenhe 周振鶴, « Zhongguo gudai zhuanxie *Shuijing* de chuantong » 中國古代撰寫水經的傳統 [La tradition des écrits portant sur le Livre des rivières en Chine ancienne], *Lishi Dili*, 8 (1990), p. 83-87.

ZONG Fubang 宗福邦, CHEN Shinao 陳世鐃, XIAO Haibo 蕭海波 (dir.), *Guxun huizuan* 故訓匯纂 [Recueil de gloses anciennes], Pékin, Shangwu yinshuguan, 2003.

ZUMTHOR, Paul, *La Mesure du monde : représentation de l'espace au Moyen Âge*, Paris, Seuil, 1993.

ZÜRCHER, Erik, « Buddhist Influence on Early Taoism : A Survey of Scriptural Evidence », *T'oung Pao*, 66 (1980), p. 84-147.

ZÜRCHER, Erik, « Han Buddhism and the Western Region » *in* IDEMA, Wilt L., ZÜRCHER, Erik (dir.), *Thought and Law in Qin and Han China : Studies Dedicated to Anthony Hulsewé on the Occasion of His Eightieth Birthday*, Leyde, Brill, 1990, p. 158-182.

ZÜRCHER, Erik, *The Buddhist Conquest of China*, Leyde, Brill, (1959, 1972) 2007.

Glossaire

Titulature

Anyuan hujun 安遠護軍 : Protecteur pacificateur des contrées lointaines.

Buning Man zhangshi 補甯蠻長史 : Administrateur en chef en charge de la pacification des Man.

Canjun 參軍 : Aide de camp. Conseiller militaire, c'est un administrateur chargé des questions militaires auprès des administrations régionales, des maisons princières et de certains organes du gouvernement central.

Chengxiang 丞相 : Premier conseiller, ou Chancelier impérial, c'est l'un des Trois ducs.

Chijie 持節 : Envoyés aux pouvoirs spéciaux.

Cishi 刺史 : Inspecteur régional, envoyé pour surveiller le personnel administratif dans les régions.

Da honglu 大鴻臚 : Superintendant aux visites d'État à Chang'an (Han).

Dudu 都督 : Gouverneur militaire.

Dudufu 都督府 : Gouvernement général, Gouvernorat militaire. Désignation d'une juridiction militaire et de son quartier général, avec à sa tête un *dudu* 都督 (Gouverneur militaire).

Duhu 督護 : Protecteur Général ou Général Protecteur (Han-Yuan). Poste militaire attribué à un délégué impérial dans les régions nouvellement conquises pour superviser les peuples étrangers, surtout dans l'ouest du pays.

Duwei 都尉 : Commandant militaire.

Fangge 防閣 : Protecteur des édifices.

Fubo jiangjun 伏波將軍 : Général dompteur de vagues.

Fuguo jiangjun 輔國將軍 : Général rempart de l'État.

Guancha shi 觀察使 : Gouverneur civil.

Gui Han lijun 歸漢里君 : Prince rallié aux Han.

Huben zhonglang 虎賁中郎 : Chef de l'escorte impériale (« Gentilhomme brave comme un tigre »).

Jianwei canjun 建威參軍 : Aide de camp bâtisseur de majesté.

Jianwei jiangjun 建威將軍 : Général bâtisseur de majesté.

Jiangbing zhangshi 將兵長史 : Aide-général des troupes.

Jiangling 將領 : Commandeur.

Jiedu shi 節度使 : Militaire professionnel.

Jinwu 金吾 : Licteur ou Héraut impérial, ainsi nommé car il portait l'image d'un oiseau fabuleux (*jinwu*) ou une masse précédant l'empereur dans ses déplacements (sous les Han on l'appelait *Zhijinwu* 執金吾).

Kaifu yitong sansi 開府儀同三司 : Commandeur inégalé dans les honneurs.

Li 吏 : Fonctionnaire local.

Ling 令 : Administrateur.

Linghu Nan Man xiaowei 領護南蠻校尉 : Commandant-protecteur de la garde palatiale des Man du Sud.

Lingzhen Man hujun 領鎮蠻護軍 : Commandant-protecteur de l'armée pacificatrice des Man.

Maqi jiangjun 馬騎將軍 : Général des chars et des cavaleries.

Manqiu 蠻酋 : Chefs *man*.

Menfa 門閥 : Grandes familles.

Min 民 : Homme du peuple, quelqu'un qui n'est pas fonctionnaire.

Nan Man xiaowei 南蠻校尉 : Commandant militaire des Man du Sud.

Nan Man zhangshi 南蠻長史 : Administrateur en chef des Man du Sud.

Neishi 內史 : Administrateur délégué, détaché par le gouvernement central dans une principauté ou un marquisat.

Ning Man xiaowei 寧蠻校尉 : Commandant militaire pacificateur des Man.

Ning Manfu zhangshi 寧蠻府長史 : Administrateur en chef pacificateur des circonscriptions Man.

Shangshu ling 尚書令 : Directeur du secrétariat impérial.

Shilang 侍郎 : Secrétaire.

Shou 守 : Gouverneur.

Shi 氏 : Clan, famille, lignée. Monsieur, maître. Nom de jeune fille d'une femme mariée.

Shu 屬 : dépendant, soumis, subordonné (à un État, une commanderie, la plupart du temps à propos des barbares des marges incorporés dans l'empire).

Shuzhu 戍主 : Chef de Poste-frontière.

Sikong 司空 : Ministre des travaux publics.

Sili (xiaowei) 司隸(校尉) : Commandant de la garnison de la préfecture métropolitaine.

Sima 司馬 : Ministre de la guerre, commandant, administrateur.

Situ 司徒 : Ministre de l'éducation.

Taishou 太守 : Gouverneur.

Wang 王 : Roi ou Prince.

Wei 尉 : Commandant.

Wenxue yuan 文學掾 : Officier en charge de l'éducation.

Xiaowei 校尉 : Commandant militaire.

Xun li 循吏 : Fonctionnaire vertueux.

Zhang 長 : Administrateur.

Zhen Man hujun 鎮蠻護軍 : Protecteur de l'armée pacificatrice des Man.

Zhenwu canjun 振武將軍 : Général à la force majestueuse.

Zhengxi da jiangiun 鎮西大將軍 : Général en chef pacificateur de l'Ouest.

Zhengxi da jiangiun 征西大將軍 : Général en chef qui soumet l'Ouest.

Zhengnan da jiangjun 征南大將軍 : Général en chef qui soumet le Sud.

Zhifang 職方 : Agents de direction des domaines féodaux, dépêchés par le Ministère de la guerre pour mettre à jour les cartes de ces régions et en recevoir le tribut.

Zhongbing canjun 中兵參軍 : Aide de camp supérieur préposé à la défense de la capitale.

Zhonglang 中郎 : Aide de camp.

Zhonglang jiang 中郎將 : Général commandant la garde du palais.

Système administratif

Bu 部 : Province (Han) ; division d'un corps d'armée, troupes, armée.

Cun 村 : Village, petite circonscription.

Dong 洞 : Villages non chinois, dans des vallées encaissées.

Fengjian 封建 : Sous les Zhou, procédure permettant aux rois de gouverner leur royaume au-delà du domaine directement administré par le palais, en anoblissant divers membres de leur famille ou de leur cercle proche ; ils leurs conféraient des titres de ducs 公, marquis 侯, comte 伯, vicomte 子, baron 男, et leurs fieffaient des juridictions géographiques d'importance variées.

Fu 府 : circonscription administrative placée juste au dessus du district, mais pouvant également désigner une préfecture, commanderie ou leur siège.

Guo 國 : État, royaume, principauté. Apanage, état tributaire. Ville, capitale.

Jimi zhou 羈縻州 : Préfectures autonomes (« subalternes » ou « soumises »).

Ju 聚 : Hameau (principalement sous les Han), petit village.

Jun 郡 : commanderie, subdivision de la province (*zhou* 州). Utilisée des Qin aux Sui, elle coordonne différents districts (*xian* 縣).

Junxian 郡縣 : « commanderies et districts ». À partir des Qin, référence générique aux unités régionales et locales, administrées dès les Han par des fonctionnaires envoyés par le gouvernement central. Instauré notamment en opposition au système féodal qui prévalait avant l'empire.

Li 里 : Village.

Man fu 蠻府 : Préfecture *man*.

Nan Man xiaowei fu 南蠻校尉府 : Circonscription de protection des Man du Sud.

Ning Manfu 寧蠻府 : Préfecture de pacification des Man.

Ning Man Xiaowei fu 寧蠻校尉府 : Circonscription de pacification des Man du Sud.

Shu 戍 : Place forte, camp. Poste-frontière, fort. Garnison.

Shuguo 屬國 : Royaume subordonné.

Sili tai 司隸臺 : la cour des inspecteurs, l'une des trois agences de surveillances instaurées sous les Sui ; le *sili* 司隸 est l'inspecteur de l'administration métropolitaine et le *cishi* 刺史 son équivalent local, au niveau de la province.

Ting 亭 : Pavillon, relais, tour de guet aux frontières.

Tusi 土司 : Circonscriptions.

Tuntian : Colonies agricoles.

Xian 縣 : District, sous-préfecture, comté. Durant l'empire, subdivision de la commanderie (*jun* 郡). C'est l'unité administrative de base, classée selon la taille de la population qui la compose ou le prestige de son emplacement.

Xiang 鄉 : Canton, commune. Désigne dans le vocabulaire administratif chinois, la division sous le district (*xian* 縣), administrée pas des familles de plusieurs villages. La subdivision du xiang est le *li* 里 (village). Sous les Zhou, il désigne un district.

Xiangfu 相府 : Palais, bureaux du chancelier 丞相 (Qin, Royaumes combattants).

Yacheng 牙城 : Ville ou réside le commandant en chef d'une armée. Donjon, citadelle, résidence d'un gouverneur militaire.

Yamen 衙門 : Siège de l'administration locale.

Yamen 牙門 : Pavillon d'entrée d'un camp militaire portant le fanion ou la bannière d'un commandant.

Yanguan 鹽官 : Bureau de monopole sur le sel, au niveau de la commanderie ou de la principauté.

Yi 邑 : Pays, État, domaine royal, capitale (Zhou). Fief, apanage, résidence. Ville, bourg, chef-lieu, district. Plus généralement, ancienne appellation non officielle d'une division administrative et surtout de son chef-lieu.

You 郵 : Relais de poste, halte, auberge, cabane au milieu des champs.

Zhi 治 : Chef-lieu de l'administration impériale.

Zhou 州 : En Chine antique, correspond aux Neuf régions créées par Yu le Grand pour diviser le monde. Des Han aux Sui, c'est une province, juridiction entre le gouvernement central et les commanderies ; elles sont souvent des régions directement administrées par des seigneurs de guerre. À leur tête se trouve un Inspecteur régional (*cishi* 刺史) ou un Gouverneur (*taishou* 太守). Des Tang aux Yuan, c'est une préfecture, équivalente à la commanderie 郡.

Vocabulaire technique et unités de mesure

Bu 埠 : Quai, port, embarcadère (variante graphique de 步).

Cheng 城 : Remparts, murailles. Enceinte intérieure d'une ville (et par synecdoque, la ville). Muraille, ville murée, place forte, ville fortifiée, citadelle. Ville capitale, ville (par opposition à la campagne).

Chuan 川 : Rivière, peut également signifier plaine dans un nom de lieu.

Di 堤 : barrage, digue.

Gai 溉 : Irriguer.

Gang 岡 : Crête de montagne, hauteur. Colline, monticule. Pente, versant de colline.

Gang 港 : Petit affluent d'un grand fleuve. Port, rade.

Gu 谷 : Vallée.

Guo 郭 : Rempart extérieur (qui entoure les faubourgs).

He 河 : Fleuves et rivières (cours d'eau). Fleuve, généralement exoréique, même si des contre exemples existent dans les sources anciennes. Désignerait en tout cas des rivières d'importance.

Huang 隍 : Fossé.

Hu 斛 : Boisseau.

Ji 磯 : Récif, rocher de la côte, digue, jetée. Obstacle, roche qui cause un tourbillon, des remous.

Jian 澗 : Torrent encaissé entre deux montagnes. Gorge, vallée. Ravin, ruisseau.

Jiang 江 : Fleuve, généralement exoréique, même si des contre exemples existent dans les sources anciennes. Désignerait en tout cas des rivières d'importance.

Jiangfen 江濆 : Berge d'un fleuve, désigne parfois la région autour dudit fleuve.

Jin 津 : Gué.

Jing 徑 : Traverser.

Lai 瀨 : Rapides, basses eaux.

Lei 壘 : Rempart, fortification, retranchement.

Li 里 : Mesure de distance, d'environ un demi-kilomètre. La mesure a varié au cours de l'histoire.

Lianshan 連山 : Chaîne de montagnes, par extension montagnes distantes.

Ling 嶺 : Chaîne de montagnes, sommet ou col d'une montagne, chemin de montagne. Abréviation de Wuling 五嶺, le massif des cinq cols du sud de la Chine qui marque la frontière avec la zone tropicale.

Montjoie : Monticule, cairn, monceau de pierre, commémoratif.

Pu 浦 : Rive, berge, bord de l'eau. Confluent, embouchure. Surface de l'eau. Petit canal (se jetant dans un cours d'eau). Bras mort (partie relictuelle d'un ancien méandre ou d'une tresse, isolé d'un fleuve ou d'un delta. Selon son âge, la saison et le contexte météorologique, il peut être encore en eau ou asséché. Synonyme : faux bras).

Qu 渠 : Canal.

Que 闕 : Portes, tours (encadrant la porte du palais impérial), stèles (encadrant l'entrée d'un temple, d'un tombeau).

Sai 塞 : Passe stratégique, région frontière, marche.

Shenyuan 深淵 : abysse, fosse, gouffre.

Shi 石 (ou *dan*) : Unité de capacité/de poids. 1 *shi* = 20 litres sous les Qin et les Han.

Shui 水 : Rivière, généralement endoréique dans les sources anciennes. Appellation générique du cours d'eau (rivière et/ou fleuve).

Shuimen 水門 : Sluice, canal, le plus souvent en bois.

Tan 灘 : Plage, berge.

Tantou 灘頭 : Dépôt, alluvions, limon.

Wan 灣 : Méandre, courbe d'un cours d'eau. Courbe, sinueux. Baie, anse. Golfe. Mouiller, jeter l'ancre.

Xi 溪 : Ruisseau, torrent, rivière encaissée.

Xia 峽 (ou 硤) : Gorge, passage étroit, défilé entre deux montagnes, vallée étroite et encaissée (canon, col, couloir, porte).

Xiakou 下口 : Embouchure, aval.

Xian 峴 : Montagne peu élevée mais escarpée, corniche, escarpement.

Ya 崖 : Précipice.

Yuan 淵 : Eaux profondes, abysse, abîme, gouffre, eau tourbillonnante.

Zha 溠 : Coude d'une rivière.

Zhongyou 中游 : Cours moyen d'une rivière, d'un fleuve.

Zhou 洲 : Île, continent.

Zhu 渚 : Îlot.

Index des anthroponymes

An 安 (r. 106-125), empereur des Han de l'Est, 240, 251
An Lushan 安祿山 (703-757), 80, 85, 115
Bai Qi 白起, 230, 352, 388, 471
Ban Biao 班彪 (3-54), 116
Ban Gu 班固 (32-92), 43, 112, 113, 114, 116-123, 140, 162, 206, 217, 228, 257, 271, 289, 319, 336, 339, 340, 427, 505
Ban Zhao 班昭 (*ca.* 49-120), 116
Bao Zhao 鮑照 (*ca.* 414-466), 265
Bi Ling 鄨令, 391
Bu Chan 步闡 († 272), 392
Bu Zhi 步騭 († 247), 392
Cao Cao 曹操 (155-220), 73-75, 144, 252, 315, 357, 386, 448
Cao Ren 曹仁 (168-223), 357
Cao Sunnian 曹孫念, 234, 249
Chang Qu 常璩 (*fl.* IV^e^ siècle), 237, 343, 348, 407, 417, 518
Chao Cuo 晁錯 (200-154 av. J.-C.), 278
Chen Baxian 陳霸先 (503-559), 79
Chen Chong 陳寵 († 106), 417
Chen Hui 陳恢, 248
Chen Liang 陳良, 258
Chen Min 陳敏 († 307), 248, 266
Chen Shou 陳壽 (233-297), 124, 407
Chiyou 蚩尤, 177
Chu Suiliang 褚遂良 (596-658), 128
Ci Chong 茨充, 258
Ci Fei 佽飛, 405
Confucius 孔子, 44, 56, 151, 158, 204, 206, 258, 303, 341, 423, 452, 454, 457
Dai Zhongruo 戴仲若, 398
Dao'an 道安 (312-385), 306
Deng Zhi 鄧芝 († 250), 389
Dong Zhongshu 董仲舒 (179-104 av. J.-C.), 271, 423
Du Fu 杜甫 (712-770), 357
Du Tao 杜弢 († 315), 248, 252, 266
Du You 杜佑 (735-812), 18, 114
Du Yu 杜预 (222-285), 357-358
Ehuang 娥皇, 413
Fan Chai 範儕, 398
Fan Chuo 樊綽, 213, 292
Fan Wang 范汪, 345
Fan Ye 范曄 (398-445), 113-114, 122, 152, 174, 289, 319, 467
Fang Shu 方叔, 90, 238-239, 470
Fang Xuanling 房玄齡 (579-648), 114, 125, 128
Faxian 法顯 (337-422), 26, 307-309
Feng Gun 馮緄 († 167), 232, 247, 476, 491
Fu Jian 苻堅 (338-385), 333-334
Fu Sheng 伏勝 (*fl.* Han de l'Ouest), 179
Fuxi 伏羲, 113, 119, 309
Gaoxin 高辛 (souverain mythique), 173-174, 176, 467
Gaozong 高宗 (r. 650-683), empereur des Tang, 128
Ge Hong 葛洪 (283-343), 234
Gongsun Shu 公孫述 († 36), 385, 388, 425
Gu Yewang 顧野王 (519-581), 124
Gu Zuyu 顧祖禹 (1631-1692), 302, 364
Guan Ying 灌嬰, 378, 392
Guangwu 光武 (r. 25-57), empereur des Han de l'Est, 122, 241, 258, 377, 388-389, 442, 471, 479-480, 490
Guo Pu 郭璞 (276-324), 22, 46-47, 163, 301, 334, 339-340, 343, 382, 404, 414
Guo Zhongchan 郭仲產, 340 344-345, 348
Han Fei 韓非 (280-233 av. J.-C.), 39-40, 56
Han Ying 韓嬰 (200-130 av. J.-C.), 340, 352
Han Yu 韓愈 (768-824), 151, 158, 222, 362
Hou Jing 侯景 († 552), 46, 79, 130, 443, 446
Hu Fen 胡奮 († 288), 381-382
Hua Yuan 華元 (*fl.* VII^e^-VI^e^ siècles av. J.-C.), 389
Huan Chong 桓沖 (328-383), 126, 333-334
Huan Wen 桓溫 (312-373), 77, 126, 252-253, 334, 358, 375, 393
Huan Xuan 桓玄 (369-404), 77, 266, 374-375, 387
Huan Yi 桓彝 (276-328), 358
Huang Chao 黃巢 (835-884), 80
Huangdi 黃帝, Empereur Jaune, 94, 119, 177, 446
Huang Gai 黃蓋, 233, 367, 389

Huang Zu 黃祖, 411
Huangfu Shi 皇甫湜 (*ca.* 777-835), 161
Huangfu Song 皇甫松, 431
Huiyuan 慧遠 (334-416), 306, 337-338
Jia Dan 賈耽 (730-805), 54
Jia Sixie 賈思勰, 50, 299
Jia Yi 賈誼 (201-169 av. J.-C.), 41, 390, 402, 411-412, 509, 515
Jiang Shi 姜詩, 408-409
Jiang Tong 江統, 202
Kaiming 開明, 332, 391
Kou Qianzhi 寇謙之 (365-448), 304
Lei Cizong 雷次宗 (386-448), 338
Li Bing 李冰, 332, 391, 397, 416-417
Li Jifu 李吉甫 (758-814), 54
Li Linfu 李林甫 (683-753), 431
Li Xiang 李驤, 266
Li Yan 李嚴 († 234), 390, 392, 396
Li Yanshou 李延壽 (618-676), 300
Liang Caiyan 梁載言, 152
Ling 靈 (r. 168-189), empereur des Han de l'Est, 73
Liu Bang 劉邦 (247-195 av. J.-C.), 67, 71, 91, 283, 287
Liu Bei 劉備 (161-223), 47, 74-75, 233, 264, 357-358, 379, 381, 387, 389, 392, 425, 448
Liu Biao 劉表 (142-208), 73, 144, 163, 232, 237, 240, 247-248, 251, 257, 264, 381, 402, 413-414, 513
Liu Chengzhi 劉澄之, 345
Liu Daochan 劉道產 († 442), 249, 268
Liu Hong 劉弘 (236-306), 248, 251-252, 265-266
Liu Jia 劉賈 († 196 av. J.-C.), 67
Liu Jiao 劉交 († 178 av. J.-C.), 67
Liu Ningzhi 劉凝之 († 449), 397-398
Liu Ping 劉平, 264
Liu Qi 劉琦 († 209), 381
Liu Rong 劉榮, 385
Liu Shan 劉禪 (207-271), 387
Liu Shenggong 劉盛公, 397
Liu Xi 劉熙 (*fl. ca.* 200), 351
Liu Xiang 劉向 (77-6 av. J.-C.), 112, 118, 338, 355, 413
Liu Xiaobiao 劉孝標 (462-521), 337
Liu Xie 劉勰 (*ca.* 465-520), 299
Liu Yi 劉毅 († 412), 266, 374
Liu Yiqing 劉義慶 (403-444), 346
Liu Yu 劉裕 (363-422), 77-78, 253, 266-267, 374-375
Liu Zhen 劉珍 (*fl.* II^e^ siècle), 351
Liu Zhiji 劉知幾 (661-721), 112, 118, 128, 160, 168, 174, 344, 347
Liu Zongyuan 柳宗元 (773-819), 85
Lü Chen 呂忱, 340, 352
Lü Dai 呂岱 (161-256), 233
Lu Ji 陸機 (261-303), 77
Lu Kang 陸抗 (226-274), 232, 389-390, 488
Lu Tian 魯恬, 248
Lu Xun 盧循 († 411), 242, 266
Lu Xun 陸遜 (183-245), 355, 389, 392
Luo Han 羅含, 335, 339, 343-344, 346
Ma Liang 馬良, 233
Ma Yuan 馬援 († 49), 231, 247, 472, 480
Meng Yuanlao 孟元老, 364
Ming 明 (r. 57-75), empereur des Han de l'Est, 170, 242, 304
Ming 明 (r. 466-472), empereur des Liu Song, 255, 415
Mouzi 牟子, 306, 308
Nüwa 女媧, 309
Nüying 女英, 413
Pan Gu 盤古, 178, 180
Pan Jun 潘濬 († 239), 233, 248
Pang Tong 龐統 (179-214), 389
Panhu 槃瓠, 171-181, 184, 186, 192-195, 199, 208, 211-213, 221-223, 239, 399, 463, 465, 467-469
Pei Songzhi 裴松之 (372-451), 124, 174, 337
Pei Yin 裴駰, 163
Qiao Daofu 譙道福, 371, 393
Qiao Zong 譙縱 († 413), 393
Qu Yuan 屈原 (*fl.* IV^e^-III^e^ siècles av. J.-C.), 31, 91-92, 109, 340, 349, 377, 402, 411-412, 424, 463-464, 515
Ren An 任安, 361, 390
Ren Yan 任延 (5-68), 258, 479
Ren Yu 任豫 (*fl.* Jin), 344
Ruan Ji 阮籍 (210-263), 215-216
Sang Qin 桑欽, 300

Sha Moke 沙摩柯, 233
Shang Yang 商鞅 (*fl.* IV^e^ siècle av. J.-C.), 56
Shen Qingzhi 沈慶之 (386-465), 249, 279, 399-400
Shen Youzhi 沈攸之 († 478), 244, 283, 415
Shen Yue 沈約 (441-513), 114, 125-127, 139-140, 150, 173, 289, 341
Sheng Hongzhi 盛弘之, 336, 339-340, 343-344, 346, 369, 425-426, 504
Shun 順 (r. 126-144), empereur des Han de l'Est, 280
Sima Biao 司馬彪 (240-306), 114, 122-123, 127, 140, 339
Sima Chuzhi 司馬楚之 (390-464), 267
Sima Cuo 司馬錯, 388
Sima Daozi 司馬道子, 253
Sima Guang 司馬光 (1019-1086), 192, 199, 387, 403
Sima Heishi 司馬黑石, 267
Sima Qian 司馬遷 (145-86 av. J.-C.), 21, 43, 58, 66, 68, 106-113, 117, 121, 146, 162, 172, 177, 190, 294, 318-319, 336, 338, 340, 347, 361-362, 402, 411-412, 515
Sima Zhen 司馬貞, 163
Song Jun 宋均 († 76), 258
Song Yu 宋玉 (319-298 av. J.-C.), 414
Su Jun 蘇峻 († 328), 253
Su Shi 蘇軾 (1037-1101), 364
Sun En 孫恩 († 402), 242
Sun Hao 孫皓, 356, 378, 402, 493, 496
Sun Quan 孫權 (182-252), 74-75, 353, 355-357, 370, 377-379, 386-387, 392, 509, 514
Sun Xiu 孫休 (235-264), 356, 387
Taizong 太宗 (r. 626-649), empereur des Tang, 83, 128
Tang Meng 唐蒙, 392
Tangzou 唐蒭, roi de Bailang 白狼, 169
Tao Kan 陶侃 (259-334), 77, 125-126, 170-171, 234, 248-249, 252-253, 261, 390, 403, 509
Tian Lusheng 田魯生, 400
Tian Pengluan 田鵬鸞, 259
Tian Xiuchao 田秀超, 400
Tian Zhisheng 田治生, 255-256
Tr'ung (sœurs), 247
Wang Can 王粲 (177-217), 144, 264-265
Wang Chen 王忱 (355-392), 126
Wang Chen 王諶, 235, 249
Wang Dao 王導 (276-339), 252
Wang Dun 王敦 (266-324), 77, 125-126, 252-253, 382
Wang Fan 王蕃 (228-266), 378
Wang Mang 王莽 (45 av. J.-C.-23 ap. J.-C.), 36, 72, 231, 241, 257, 262-264, 323-324, 333, 357-358, 377, 385, 394, 402, 418, 442, 479, 494, 496-498, 502, 508
Wang Qinruo 王欽若 (962-1025), 128
Wang Ru 王如, 252, 266
Wang Rui 王叡 († 190), 126, 247
Wang Shao 王劭 (*fl.* VI^e^-VII^e^ siècle), 128
Wang Tanshou 王曇首 (394-430), 320, 406
Wang Xianqian 王先謙 (1842-1918), 302
Wang Yanshou 王延壽, 402, 411
Wang Yi 王廙 (276-322), 125-126, 381-382
Wang Yi 王逸 (89-158), 411
Wang Yin 王隱, 140, 339-340, 355, 376, 499-500
Wei Li 衛颯, 258
Wei Shou 魏收 (506-572), 114, 128, 300
Wei Zheng 魏徵 (580-643), 114, 128
Wen 文 (r. 424-453), empereur des Liu Song, 320, 405
Wen 文 (r. 581-604), empereur des Sui, 82, 127
Wen Weng 文翁, 257, 397
Wu 武 (r. 141-87 av. J.-C.), empereur des Han, 68, 120, 227, 251, 377, 385
Wu 武 (r. 265-290), empereur des Jin de l'Ouest, 76, 357
Wu 武 (r. 502-549), empereur des Liang, 260, 304
Wu Han 吳漢 († 44), 388-389
Wu Rui 吳芮 († 201), 71, 385-386, 402, 508-509
Wu You 毋憂, 278
Wuxiang 務相, 199, 486
Xi Guang 錫光, 258, 479
Xi Zuochi 習鑿齒 († 383), 336
Xiao Chongzhi 蕭沖之, 249
Xiao Dan 蕭憺 (478-522), 79, 254

Xiaowu 孝武 (r. 372-396), empereur des Jin de l'Est, 304
Xiaowu 孝武 (r. 454-464), empereur des Liu Song, 235, 284, 374
Xiao Xiu 蕭秀 (475-518), 260
Xiao Yi 蕭嶷, 259, 283
Xiao Zixian 蕭子顯 (489-537), 114, 126
Xu Zheng 徐整, 174, 178
Xuanzang 玄奘 (602-664), 307, 311
Xun Chuo 荀綽, 345, 355
Yan 炎, empereur, 177
Yan Shigu 顏師古 (581-645), 44, 94, 505
Yan Zhitui 顏之推 (531-591), 204, 259, 329, 375
Yang 煬 (r. 604-618), empereur des Sui, 82, 230
Yang Hu 羊祜 (221-278), 389
Yang Jian 楊堅 (541-604), 303, 449
Yang Quanqi 楊佺期 († 399), 266
Yang Shoujing 楊守敬 (1839-1915), 112, 129, 342, 439
Yang Xiong 揚雄 (53 av. J.-C.-18), 161-162, 187, 288, 340, 409
Yang Xuanzhi 楊衒之 (*fl.* VI^e^ siècle), 161, 204, 306, 308, 337
Yang Yuanshen 楊元愼, 161
Yi 羿, archer, 212
Yijing 義淨 (635-713), 26
Yin Zhen 尹珍, 258
Ying Feng 應奉, 258, 281-282
Ying Shao 應劭 (*fl.* II^e^ siècle), 43, 204-206, 313, 335, 339-340, 353, 362-363, 378, 493, 505
Yu le Grand, 13, 41-42, 46, 48, 69, 94, 96-97, 100, 108, 113, 119, 130, 163, 165, 172, 181, 217, 221, 294, 312, 320, 337, 348, 353, 370, 375-376, 379, 391, 396, 401-402, 404-406, 422, 435, 439
Yu Liang 庾亮 (289-340), 125-126, 171, 252-253, 259, 356
Yu Xu 虞詡, 280, 474
Yu Yi 庾翼 (305-345), 125-126, 253
Yu Zhongyong 庾仲雍, 340, 345, 348
Yuan Shansong 袁山宋, 318, 340, 344, 349, 373, 426
Zhang 章 (r. 75-88), empereur des Han de l'Est, 242
Zhang Chang 張昌 († 304), 234, 248, 251, 253
Zhang Heng 張衡 (78-139), 72, 127
Zhang Jiuling 張九齡 (678-740), 431
Zhang Shoujie 張守節, 163
Zhang Yi 張揖, 332, 351
Zhang You 張游, 254, 479
Zhang Zi 張咨, 248
Zhao 昭, Duc de (516 av. J.-C.), 262, 345
Zhao Qi 趙岐 (108-201), 73, 324-325, 381
Zhaoxiang 昭襄, roi de Qin 秦 (324-251 av. J.-C.), 179, 489
Zheng Xuan 鄭玄 (127-200), 214
zhifang 職方, 104, 145
Zhou Chu 周處 (*fl.* III^e^ siècle), 209
Zhou Fang 周訪 (260-320), 234, 248, 252, 382
Zhou Gong 周公, 16, 158, 208, 451, 477
Zhou Jingshi 周景式, 336-338
Zhu Maichen 朱買臣, 237
Zhuang 莊, roi de Chu (r. 613-591 av. J.-C.), 39, 381
Zhuangxiang 莊襄, roi de Qin (r. 280-247 av. J.-C.), 40
Zhuge Liang 諸葛亮 (181-234), 264, 379, 382, 392
Zifan 子反 († 575 av. J.-C.), 389-390
Zinang 子囊 († 559 av. J.-C.), 323, 381
Zong Lin 宗懍, 204, 209
Zuo Si 左思 (250-305), 169, 187, 339-340, 343, 351, 422, 425, 506

Index des sources primaires

Baihu tongyi 白虎通義 (Discussions complètes [de la salle] du Tigre blanc), 206
Bei shi 北史 (Histoire [des dynasties] du Nord), 300
Bowu zhi 博物志 (Traité du vaste savoir des choses), 152, 315, 337-338
Jiuyu shouling tu 九域守令圖 (Carte des préfectures et districts des Neuf frontières), 55
Cefu yuangui 冊府元龜 (Tortue originelle du Bureau des documents), 128-129
Chu ci 楚辭 (Élégies de Chu), 89, 91, 168, 219, 411, 412, 515
Chunqiu 春秋 (Annales des Printemps et automnes), 65, 97, 100, 155, 168, 262, 277, 338-339, 342, 352, 362, 390, 423, 427
Da Dai Liji 大戴禮記, 166
Da Tang Xiyu ji 大唐西域記 (Récit des régions occidentales des grands Tang), 311
Daode jing 道德經 (Livre de la voie et de la vertu), 46
Daoli shu 道里書 (Documents sur les routes et distances), 61
Denglou fu 登樓賦 (Fu de l'ascension de la tour), 144
Dongjing menghua lu 東京夢華錄 (Récit d'un songe du royaume de Hua à la capitale de l'est), 364
Dushi fangyu jiyao 讀史方輿紀要 (Notes essentielles de géographie pour lire l'histoire), 365
Erya 爾雅 (Approcher le convenable), 42, 95, 103, 105, 189, 351-352
Fayan 法言 (Maîtres mots), 161-162
Fengsu tongyi 風俗通義 (Compendium des us et coutumes), 43, 101, 174, 191, 204, 206, 214, 285, 339, 351, 362
Fengtu ji 風土記 (Récit des coutumes locales), 209
Foguo ji 佛國記 (Mémoire sur les pays bouddhiques), 306
Gu Tanglü shuyi 古唐律疏議 (Code des Tang), 207
Guoji Zibai pan 虢季子白盤 (Vase en bronze en forme de bassin de Zibai [du clan] Guoji), 164, 166
Guo yu 國語 (Discours des royaumes), 157, 165, 181, 210, 257, 339
Haijing 海經 (Livre des mers), 92, 312
Han guan 漢官 (Fonctionnaires Han [au service de souverains non chinois]), 339, 378
Han shu 漢書 (Histoire des Han), 20, 34, 43, 44, 71, 94, 100, 104-105, 112-114, 116-118, 120-121, 128-129, 131, 137-138, 155, 203, 206, 210, 218-219, 241, 243, 257, 273, 278, 289, 313-314, 324, 335, 339-340, 348, 361, 367, 385, 416, 427
Han shu jijie yinyi 漢書集解音義 (Notes sur la prononciation, le sens et l'interprétation de l'Histoire des Han), 335, 339, 493
Heguanzi 鶡冠子 (Écrits du maître à la crête de faisan), 56
Hou Han shu 後漢書 (Histoire des Han postérieurs), 72-73, 113-114, 116, 121-123, 137, 149, 152, 170, 173-175, 178-179, 184, 194, 199-200, 208, 211, 220, 228-232, 237, 239-244, 246-248, 254, 258, 262, 264, 275-276, 280-285, 288, 291, 293, 304, 382, 398, 401, 408, 467-492
Huayi tu 華夷圖 (Carte [des territoires] chinois et barbares), 55

Huayang guo zhi 華陽國志 (Traité des pays au sud du mont Hua), 22, 54, 124, 308, 340, 343, 363, 407, 433
Huainanzi 淮南子 ([Écrits du] Maître de Huainan), 95-96, 102, 104-105, 107, 152, 158, 186-187
Jiang fu 江賦 (Rhapsodie du fleuve), 46-47, 339-340, 382-383, 404
Jiankang shilu 建康實錄 (Annales véritables de Jiankang), 273
Jijie 集解 (Recueil des commentaires), 163
Jin shu 晉書 (Histoire des Jin), 76, 114, 116, 125-126, 128, 131, 137, 167, 192, 202, 207, 234, 239, 249, 251-253, 265-267, 274, 282, 290, 355, 357, 376, 382, 390
Jin Shuijing 今水經 ([Annotations] actuelles du Livre des rivières), 330
Jin Taikang diji 晉泰康地記 (Notes géographiques de l'ère Taikang des Jin), 125, 340, 355
Jing-Chu suishi ji 荊楚歲時記 (Notes des années et saisons du Jing-Chu), 204, 209-210, 345
Jingzhou ji 荊州記 (Notes du Jingzhou), 48, 306, 336, 339-340, 344-346, 355, 369, 504
Jingzhou tuji 荊州圖記 (Récit illustré du Jingzhou), 330
Jiu Tang shu 舊唐書 (Ancienne histoire des Tang), 41, 54, 80, 83, 114-115, 129, 131, 192-193, 279, 311, 407, 435
Kuodi zhi 括地志 (Traité de toutes les régions), 124, 273, 315, 364
Lienü zhuan 列女傳 (Biographies de femmes exemplaires), 408, 413-414
Lihuo lun 理惑論 (Doutes levés), 306, 308
Liji 禮記 (Mémoire sur les bienséances et les cérémonies), 15-16, 159, 165-166, 178, 186-187, 189-190, 205, 286
Lunyu 論語 (Entretiens), 155, 160, 165-166, 204, 214-215, 287, 341, 423
Luoyang Qielan ji 洛陽伽藍記 (Mémoire sur les monastères bouddhiques de Luoyang), 124, 161, 204, 306, 308, 337, 347, 363, 429, 433
Lushan ji 廬山記 (Récit du mont Lu), 338
Lü shi Chunqiu 呂氏春秋 (Printemps et automnes de Messire Lü), 15, 95, 102, 104, 145, 166, 210, 352, 405
Man shu 蠻書 (Histoire des Man), 213, 218, 284, 292
Ming shi 明史 (Histoire des Ming), 182, 311
Mengzi 孟子 (Écrits de maître Meng), 165-166, 214, 217, 324, 381
Mozi 墨子 (*Écrits de maître Mo*), 46, 133
Nandu fu 南都賦 (Rhapsodie de la capitale du Sud), 72
Nan Qi shu 南齊書 (Histoire des Qi du Sud), 114, 126-127, 131, 149, 192, 197, 207, 234, 236, 243-244, 255-256, 259, 276, 284, 314
Qi ai shi sanshou 七哀詩三首 (« Trois poèmes des Sept lamentations »), 144
Qimin yaoshu 齊民要術 (Techniques essentielles visant au bien-être du peuple), 50, 299, 434
Qing shi gao 清史稿 (Ébauche de l'histoire des Qing), 182, 302, 311
Wudu fu 吳都賦 (Rhapsodie de la capitale du Wu), 169, 343
Rizhi lu 日知錄 (Notes sur le savoir acquis jour après jour), 365
Sanguo yanyi 三國演義 (Roman des Trois royaumes), 74
Sanguo zhi 三國志 (Monographie des Trois royaumes), 43, 124-125, 149, 174, 206, 226, 233-234, 346, 356, 387

Sanwu liji 三五歷記 (Récit de la succession des Trois [Augustes] et Cinq [Empereurs]), 178
Shangshu 尚書 (Documents vénérables), 22, 35, 44, 59, 96-97, 99-101, 104, 179, 181, 214, 225, 338, 362
Shanhai jing 山海經 (Livre des monts et des mers), 20, 22, 26, 88, 92-93, 152, 158, 163, 187, 300, 322, 338, 340, 342-343, 347, 351, 362, 370, 403, 406, 403
Shidao Sifan zhi 十道四蕃志 (Traité sur les Dix circuits et les Quatre barbares), 152
Shidao zhi 十道志 (Description des dix circuits), 54
Shiji 史記 (Mémoires historiques), 15, 22, 31, 41-43, 45, 50, 58-61, 63, 66, 69, 90-91, 96, 98-100, 106-109, 111, 113, 116-117, 120-121, 128-129, 155, 157-158, 162-163, 165-166, 172, 181-182, 210, 218, 239, 244, 262-263, 278, 288, 336, 338-339, 342, 347, 349, 352, 355, 362, 367, 381, 385, 409-410, 470, 498, 508
Shijing 詩經 (Livre des Odes), 22, 31, 43, 59-61, 90-91, 96, 98, 157, 165-166, 214, 217, 239, 339, 349, 352, 362, 409-410, 470
Shiming 釋名 (Mots expliqués), 340, 351-352
Shi Qiang pan 史牆盤 (Vase en bronze en forme de bassin pour les libations du scribe Qiang), 96, 164, 166
Shishuo xinyu 世說新語 (Nouveaux propos mondains), 171, 337, 346
Shitong 史通 (Traité de l'historien parfait), 112, 118, 160, 168, 174, 343-344, 347
Shudu fu 蜀都賦 (Rhapsodie de la capitale du Shu), 340, 351, 425, 506
Shuijing zhu jian 水經注箋 (Annotations au Commentaire du Livre des rivières), 302
Shuowen jiezi 說文解字 (Explications et analyses des caractères), 163, 282, 335, 340, 351-352
Song shi 宋史 (Histoire des Song), 192-193, 300, 311
Song shu 宋書 (Histoire des [Liu] Song), 78, 112, 114, 118, 134, 125-127, 131, 137, 139-140, 149, 173, 199, 235, 237, 243, 249, 255, 259, 267-268, 279, 285, 291, 314, 320, 398, 406
Soushen ji 搜神記 (À la recherche des esprits), 178, 421
Sui shu 隋書 (Histoire des Sui), 20, 47, 67-68, 79, 82, 88, 105, 112-114, 118-119, 124, 127-132, 137, 180, 192, 203, 208-209, 211-213, 219-220, 226, 229-230, 236, 269-270, 279, 292-294, 300-301, 311, 338, 345-346, 352, 359, 433, 439-466
Tongdian 通典 (Somme des institutions), 18, 114, 181, 192, 207, 209, 230-231, 236, 253-254, 272, 276, 278, 281, 287, 295
Wei lüe 魏略 (Abrégé de Wei), 174, 178, 297
Wei shu 魏書 (Histoire des Wei), 114, 127-128, 149, 192, 194, 200, 208, 266-267, 277, 300, 303, 353
Wenxin diaolong 文心雕龍 (Esprit de la littérature en dragon ciselé), 299
Wuchang ji 武昌記 (Récit de Wuchang), 377
Wudeng lun 五等論 (Essai sur les Cinq degrés), 77
Wudu fu 吳都賦 (Rhapsodie de la capitale du Wu), 169, 343
Wuling ji 武陵記 (Récit de Wuling), 344, 468
Wuyuan linian ji 五遠歷年紀 (Chronologie des Cinq époques), 174
Xiangyang qijiu ji 襄陽耆舊記 (Ancien récit des vieillards de Xiangyang), 336
Xiangzhong ji 湘中記 (Récit de Xiangzhong), 335, 339-340, 344, 346, 369, 414, 500, 504
Xiangzhou ji 湘州記 (Récit de Xiangzhou), 344-345

Xin Tang shu 新唐書 (Nouvelle histoire des Tang), 1083-84, 114, 129-131, 92-193, 217, 300, 311, 338
Xirong lun 徙戎論 (Essai sur le déplacement des Rong), 202
Xu Han shu 續漢書 (Suite de l'Histoire des Han), 122, 339
Xuanzhong ji 玄中記 (Récit du cœur du mystère), 340, 414
Xunzi 荀子 (Écrits de maître Xun), 44, 165-167, 205, 287
Yanshi jiaxun 顏氏家訓 (Instructions familiales du clan Yan), 204, 259, 329, 375
Yijing 易經 (Livre des mutations), 13, 351, 375
Yiwen leiju 藝文類聚 (Anthologie littéraire classée par genre), 116, 178, 345
Yizhou ji 益州記 (Récit de Yizhou), 340, 344, 355
Yu gong 禹貢 (Tribut de Yu), 22, 35, 43-44, 49, 57, 88, 95-101, 104-105, 111-113, 117, 122, 130-131, 186, 218, 238, 270, 287, 300, 314, 322, 338, 340, 352, 362, 404
Yuzhang jiuji 豫章舊記 (Ancien récit de Yuzhang), 338
Yuanhe junxian tuzhi 元和郡縣圖志 (Traité illustré des commanderies et districts de l'ère Yuanhe), 22, 54, 273, 315-316, 364
Yuelun 樂論 (Discours sur la musique), 215
Yushu 語書 (Instructions), 203, 340
Zhanguo ce 戰國策 (Stratagèmes des Royaumes combattants), 39, 181, 338, 341-342
Zhongyong 中庸 (Invariable milieu), 166, 189
Zhou li 周禮 (Rites des Zhou), 22, 46, 48-49, 88, 95, 103-105, 111, 113, 117, 139, 165-166, 189, 238, 355, 385, 475
Zhou shu 周書 (Histoire des Zhou [du Nord]), 104, 206, 352, 449
Zilin 字林 (Forêt des caractères), 340, 352, 398
Zizhi tongjian 資治通鑑 (Miroir des âges pour aider à bien régner), 42, 76-79, 192, 196, 198-199, 202, 236-237, 242, 248, 254, 256, 266, 363, 403
Zuo zhuan 左傳 (Commentaire de Zuo), 65, 97, 155, 165, 168, 202, 204, 221, 262, 277, 338-339, 342, 347, 352, 357, 390

Index des toponymes

Anyang 安陽 (Henan), 59
Funan (Cambodge), 192, 290
Changsha 長沙, 7, 41, 52, 61, 62-63, 71, 72, 74-75, 109, 110, 136-137, 173, 175, 179, 181, 190, 194-195, 199, 230-233, 240-241, 249, 274-275, 279, 304, 322, 373, 385-386, 402, 411, 421, 438, 466-467, 469, 471, 475-476, 480, 482, 484, 494, 496, 498, 502, 504-509, 514, 521, 555
Chibi 赤壁 (Falaise rouge), 74, 75, 367
Danyang 丹陽, 63, 100, 249, 341, 348, 458, 491, 531
Da Qin 大秦 (Empire romain), 155
Dongting 洞庭 (lac), 35-36, 39, 42, 44, 47, 48-48, 64, 92, 136, 181, 195-196, 219, 230, 270, 321, 341-343, 413, 464, 470, 493, 513-514, 517-518
Fangmatan 放馬灘 (Gansu), 51-52, 522
Fei 淝 (rivière), 242, 303, 334
Funan (Cambodge), 292, 290
Guangruo 廣柔 (Sichuan), 407
Guiji 會稽, 108-109
Guilin 桂林, 67, 478
Guixiang 歸鄉, 349, 418, 424
Guiyang 桂陽, 71-72, 74-75, 137, 195, 249, 258, 275, 279, 321-322, 466, 476, 480, 482, 485, 498, 505
Guling 故陵, 395
Zhuya 朱崖 (Hainan), 162, 478
Hankou 漢口, 37
Hanshou 漢壽, 73, 123, 125
Hemudu 河姆渡, 49
Heng 衡 (Monts), 30, 35-36, 48, 60, 100, 104-105, 132, 134, 181, 369-371, 380, 462, 503-504,
Huai 淮 (rivière), 35, 46, 49, 62, 64, 79, 81, 108, 110-111, 123, 130, 181, 190, 194, 196, 199, 301, 351, 399, 442-443, 457, 508
Huanghe 黃河 (fleuve Jaune), 43
Huanghu 黃鵠 (Monts), 387, 398
Inde, 192-193, 304, 306-310, 317, 427, 529, 538
Jianggu diru 姜古迪如 (glaciers), 44
Jiangling 江陵, 36, 63, 75-76, 79, 83, 110, 125-126, 229, 247, 250, 261, 266, 304, 341, 345, 352, 357, 364, 393, 396, 405, 425, 475, 559
Jiangxia 江夏, 71-72, 75, 126, 132, 208, 229, 231-232, 234, 248, 256, 284, 322, 345, 353, 381, 392, 399, 411, 463, 488
Jiangzhou 江州, 46, 76, 196, 248, 356, 374, 383-384, 392, 415
Jianye 建業 (Nankin), 75, 355
Jiaozhi 交趾, 73, 119, 187, 208, 234, 247, 262, 264, 268, 284, 291, 461, 476-480, 481, 484-485
Jin'an 晉安,
Jinan 紀南, 352
Jinancheng 紀南城, 63
Jinsha 金沙 (rivière), 44
Jing 荊 (Monts), 36, 48, 60-61, 67, 72, 129, 133,
Jingling 竟陵, 126, 132, 208, 267, 322, 463
Jiujiang 九江, 36, 109-110, 132, 208, 266, 460, 463, 485
Jiuzhen 九真 (Vietnam), 254, 275, 290-291, 479-481, 483-485
Kaifeng 開封 (Henan), 364
Kunlun 崑崙 (Monts), 309-310, 435
Lai 崍 (Monts), 416
Langye 琅邪, 77, 252, 320, 406, 416
Langzhong 閬中 (Ba), 179, 489, 490
Lexiang 樂鄉, 390
Lin'an 臨安 (Hangzhou), 364
Ling 嶺 (Monts), 35, 48, 73, 268, 276, 391, 461,
Lingling 零陵, 71-72, 75, 137, 247, 279, 313, 322, 335, 339, 380, 402-403, 466, 473, 475, 480, 493-499, 502
Lingnan 嶺南, 36, 65, 110, 200, 275, 478, 482, 526
Liye 里耶, 40, 61, 121, 273, 554
Longmen 龍門, 108-109
Lu 廬 (Monts), 36, 48, 109, 262, 306, 336, 435, 556
Luling 廬陵, 353, 460
Luoyang 洛陽, 36, 75-76, 124, 161, 196, 204, 266, 303, 306, 308, 337, 347, 363, 429, 433, 450, 458, 523, 543, 557

Min 岷 (Monts), 44, 108-109, 351, 371
Nancheng 南城, 63, 397
Nanhai 南海, 26, 67, 461, 478, 555
Nanling 南嶺 (monts), 36, 232, 242
Nanyang 南陽, 71-72, 75-76, 126, 136-137, 163, 195-196, 240, 247, 264, 266, 322, 352, 451, 484
Nanzhao 南詔 (royaume), 31, 80, 193, 200
Pingcheng 平城 (Datong), 76, 288
Pingdu 平都, 395-396
Poyang 鄱陽 (Jiangxi), 35-36, 42, 44, 48, 64, 181, 196, 234, 248, 270, 336, 460
Rinan 日南, 262, 275-276, 290-291, 301, 476, 479-485
Zhenla 真臘, 192
Runan 汝南, 110, 258, 322, 451, 472
Shangyong 上庸, 75, 342
Shuihudi 睡虎地 (Yunmeng, Hubei), 61, 203-204, 524
Tanzhou 潭州, 181
Tanggula 唐古拉 (monts), 44
Tianmen 天門, 195-196, 235, 249, 261, 284, 291, 322
Tu 塗 (Monts), 348, 376
Tuotuo 沱沱 (rivière), 44
Wu 巫 (Monts), 371, 406, 412,
Wuchang 武昌, 125, 237, 248, 253, 259, 304, 353-356, 358, 377-378, 395, 514
Wudang 武當 (Monts), 26, 36, 48, 330, 345
Wuling 武陵, 71-73, 75, 125-126, 136, 173, 175, 179, 194-196, 199-200, 230-235, 240-243, 247-248, 258, 261, 275-276, 279-281, 283-284, 322, 344, 399, 400, 449, 466-469, 471-476, 478, 482, 491, 517, 562
Wuyang 武陽, 333, 390, 396, 452
Wuyi 武夷 (monts), 36
Xiangyang 襄陽, 73, 75-76, 78, 126, 132, 150, 196, 208, 227, 229, 248, 251-253, 257, 261, 264, 267-268, 306, 322, 336, 463-464, 531
Xi Guo 西虢 (royaume du Guo occidental), 164
Xiangzhou 湘州, 76, 78, 126, 137, 194, 196-197, 236, 248, 250, 259, 266, 276, 344-345, 507-508
Xinye 新野, 75, 126
Xiyang 西陽, 196, 199, 244, 255-256, 261, 267, 354, 400, 451
Xunyang 潯陽, 338, 415
Yangshao 仰韶, 49
Yangzhou 揚州, 42, 46, 49, 76, 102, 129, 130, 207209, 219, 226, 234, 252, 264, 266, 275, 348, 443, 457, 462, 842
Ye 鄴 (Henan), 303
Yibin 宜賓, 44
Yichang 宜昌 (Ouest du Hubei), 37
Yidao 夷道 (route-des-Yi), 276, 281, 358, 474
Yiling 夷陵, 208, 319, 425, 463
Yiyang 益陽, 126, 208, 219, 231, 233-234, 267, 458, 463, 475, 510-511, 516
Yingzhou 郢州, 42, 78, 94, 126, 197, 236, 255
Yongzhou 雍州, 42, 78, 102, 126, 129, 172-173, 192-197, 199, 222, 236, 249, 253, 290, 445-446
Yuan 袁 (Monts), 392
Yunnan (Nanzhao 南昭), 31, 80, 184, 193, 196, 200, 213, 218, 231, 284, 353, 358, 467
Yuzhang 豫章, 110, 259, 276, 323, 325, 337-338, 353, 414, 459, 460, 506, 514
Yuzhou 豫州, 42, 102, 194, 196, 199, 244, 250, 261, 275, 290, 450, 482
Zhangjiashan 張家山 (Jingzhou, Hubei), 61, 278, 525-526
Zhenla 真臘, 192
Zhenman 鎮蠻, 322, 385, 508
Zhongli 鍾離 (Monts), 199, 219, 458, 486
Zhuanyang 沌陽, 390
Zigui 秭歸, 424

Table des figures

Figure n°1 : Provinces de la République populaire de Chine 32
Figure n°2 : Relief de la Chine moderne 34
Figure n°3 : Chine des Trois royaumes 38
Figure n°4 : Bassin versant du fleuve Bleu 45
Figure n°5 : Carte de Mawangdui 53
Figure n°6 : Le Royaume de Chu 63
Figure n°7 : Commanderies sous les Han de l'Ouest 70
Figure n°8 : Division de l'espace selon le *Yu gong* 98
Figure n°9 : Division schématique de l'espace d'après le *Lü shi Chunqiu* 103
Figure n°10 : Division schématique de l'espace d'après le *Zhou li* 105
Figure n°11 : Commanderies et districts du Jingzhou sous les Han de l'Est et sous les Qi du Sud 135
Figure n°12 : « Soumission obéissante des barbares *man* » 183
Figure n°13 : Schéma des Cinq zones d'allégeance selon le *Yu gong* et des positions respectives des barbares par rapport au centre selon le *Erya* 188
Figure n°14 : Carte schématique de la répartition des Man de l'intérieur 198
Figure n°15 : Carte schématique des sièges de commanderies et de districts sous les Sui 246
Figure n°16 : État de l'implantation du bouddhisme au V^e^ siècle 305
Figure n°17 : Schéma explicatif #1 323
Figure n°18 : Schéma explicatif #2 331
Figure n°19 : Schéma explicatif #3 334
Figure n°20 : Schéma explicatif #4 354

Table des matières

Remerciements 5
Note liminaire 7
Chronologie 9
Sommaire 10

Introduction. L'espace et sa représentation en Chine 11
Aux origines de la représentation de l'espace 12
La construction d'un savoir géographique 18
Une étude de cas : un espace régional et méridional 22
État de la littérature et économie de la thèse 25

Partie I. Chorographie d'un milieu : géographie historique et politique du Jingzhou 29

Chapitre premier. Un espace-temps : le Jingzhou de l'Antiquité aux Tang 33

I.1. Géographie historique de la région du Jingzhou 35
I.1.1. Un espace, plusieurs noms 35
I.1.2. Hydrographie et climat : un fleuve et des rivières 41
I.1.3. Mise en valeur du relief : montagnes, lacs et plaines alluviales 47
I.1.4. Une géographie sans cartes ni représentations graphiques ? 50
I.2. Organisation spatiale du politique 55
I.2.1. Culture matérielle et témoignages archéologiques des Shang 58
I.2.2. Le royaume de Chu, une périphérie barbare ? 61
I.2.3. Une unification politique et territoriale relative sous les Qin et les Han 67
I.2.4. Le Jingzhou à la croisée des Trois royaumes et des Six Dynasties 74
I.2.5. Réunification et décentralisation sous les Sui et les Tang 80

Chapitre II. Géographie et Empire : le Jingzhou dans les écrits antiques et impériaux 87

II.1. Rhétorique de l'espace dans les textes de l'Antiquité 88
II.1.1. Géographes de l'imaginaire et géographies symboliques 89
II.1.2. Les Neuf provinces et la formation de l'écoumène 93
II.1.3. Essor du savoir géographique à partir du *Shiji* de Sima Qian 106
II.2. Traités géographiques et régionalisme des Han aux Tang 111
II.2.1. Émergence du régionalisme sous les Han 116
II.2.2. La période de division : traités du Sud et du Nord 121
II.2.3. Caractérologie régionale dans le traité géographique du *Sui shu* 127
II.2.4. Une province, des textes et ceux qui les décrivent 133

Partie II. Géographie humaine des Man du Jingzhou 143

Chapitre III. Représentation des populations *man* dans les sources écrites 149

III.1. Historiographie, terminologie et ethnogenèse des Man 152
III.1.1. Regard géographique, construction de l'altérité et écriture de l'histoire 153
III.1.2. Étymologie du terme « Man » et gloses anciennes 162
III.1.3. Des sources barbares ? Culture matérielle et textes non chinois 168
III.1.4. Mythe d'identification et lignage : l'ancêtre chien Panhu 171
III.1.5. La question des Miao 179
III.2. Caractérologie et critères d'étrangeté des Man 185
III.2.1. Typologie et extériorité des Man 188
III.2.2. Répartition territoriale et localisation des Man 193
III.2.3. Coutumes, croyances et pratiques funéraires 203
III.2.4. Influence des airs, des rites et de l'environnement 214
III.2.5. L'altérité à l'épreuve des Man 221

Chapitre IV. Intégration dans l'empire des Man du Jingzhou 225

IV.1. Insurrections *man* et implantation chinoise 228
IV.1.1. Chronologie générale des révoltes *man* 230
IV.1.2. Ordre et désordre : l'attitude des Man d'après les sources 237
IV.1.3. Conquêtes et contrôle : généraux, gouverneurs et éducateurs 245
IV.1.4. Le Jingzhou, terre d'exil et de refuge 261
IV.2. Modalités et formes de l'intégration 268
IV.2.1. Frontières, territoires et administration 269
IV.2.2. Statut juridique et impositions des Man, causes de révoltes 277
IV.2.3. Le Tribut, levier de l'intégration économique et sociale 285
IV.2.4. Postérité de l'intégration des barbares dans l'écoumène 293

Partie III. Une géographie culturelle du Jingzhou d'après le *Shuijing zhu* de Li Daoyuan 297

Chapitre V. La région du Jingzhou dans le *Shuijing zhu* 299

V.1. Spécificités d'une œuvre de synthèse dans une période de division 299
V.1.1. Nature du *Shuijing zhu* 299
V.1.2. Implantation du bouddhisme et décentralisation du regard géographique 302
V.1.3. Une géographie fondée sur des divisions naturelles 311
V.1.4. L'œuvre personnelle d'un auteur versé dans l'encyclopédisme 316
V.2. Situer le Jingzhou dans le texte et dans l'espace 321
V.2.1. Architecture du texte et construction formelle 322
V.2.2. Un texte cohérent et technique 327
V.2.3. Comment Li Daoyuan cite ses sources 335
V.2.4. Importance de l'étymologie et de l'histoire dans la description du Jingzhou 349

Chapitre VI. L'espace du Jingzhou comme lieu de mémoire 361

VI.1. Topographie et représentation du passé 361
VI.1.1. Représentation et édification du passé en Chine 361
VI.1.2. Situer dans le temps : cadre et définition de la mémoire chez Li Daoyuan 365
VI.2. Anthropisation des sites naturels : monts, temples et stèles 368
VI.2.1. Montagnes, roches et îles 369
VI.2.2. Les lieux de commémoration : temples, tombes et stèles 375
VI.3. Les hommes et leurs traces 382
VI.3.1. Légitimation des souverains et des fondateurs 384
VI.3.2. Généraux et bâtisseurs 388
VI.3.3. Éléments de géographie économique : puits, marchés, ponts, enceintes 394
VI.3.4. Individus remarquables et groupes humains 397
VI.4. L'âge d'or : récits fondateurs, déités et cultes 401
VI.4.1. Les réminiscences d'un passé idéalisé et la geste de Yu le Grand 401
VI.4.2. Noyades de femmes pieuses et de lettrés infortunés 406
VI.4.3. Divinités et cultes locaux 412
VI.5. De la mémoire du lieu à la mémoire du texte 419
VI.5.1. Expérience et imagination de l'espace 420
VI.5.2. Les temps du récit ou la transmission écrite de la mémoire 422
VI.5.3. Une vision d'ensemble pour penser la remise en ordre du monde 427

Conclusion 431

Annexe 1. *Sui shu*, 29-31. 439
Annexe 2. *Hou Han shu*, 86. 467
Annexe 3. *Shuijing zhu*, 38. 493

Bibliographie 521
Sources primaires chinoises (éditions modernes et recueils) 521
Travaux secondaires (études et traductions) 526

Glossaire 559

Index des anthroponymes 565
Index des sources 569
Index des toponymes 573

Table des figures 575
Table des matières 577

Résumé

La thèse concerne l'histoire de la géographie en Chine ancienne et médiévale. En nous concentrant sur la région du cours moyen du fleuve Bleu (le Jingzhou, à cheval entre le Hunan et le Hubei), nous analysons les modalités de la représentation de l'espace telles qu'elles sont transmises par un ensemble de textes composés entre les dynasties des Han de l'Est (25-220) et des Tang (618-907). Elles relèvent dans un premier temps d'une géographie politique étudiée à travers les traités géographiques des Histoires dynastiques. Nous traitons ensuite de la géographie humaine. L'analyse se fonde sur l'étude des notices ethnographiques consacrées aux populations non chinoises de la région, les Man. Nous envisageons en dernier lieu une géographie culturelle au prisme des lieux de mémoire, tels qu'ils sont présentés dans le *Shuijing zhu* (Commentaire du Livre des rivières), de Li Daoyuan († 527). Ces trois approches combinées apportent des éléments d'analyse à la formation d'un savoir géographique, à l'émergence du régionalisme, et aux questions relatives à l'intégration des marches de l'écoumène chinois.

Mots-clés : Chine, Histoire de la Chine ancienne et médiévale, Géographie, Histoire de la géographie, Ethnographie, Littérature géographique, Mémoire

Representing Space in Early Medieval China: a Political, Human and Cultural Geography of Jingzhou

Abstract

The thesis examines the emergence of geographical knowledge in Early and Early Medieval China, by focusing on the political, human and cultural aspects of the representation of space that is conveyed in texts written from the Han to the Tang dynasty. Focusing on Ancient "Central" China (Jingzhou, i.e. modern Hubei and Hunan), we analyze geographical treatises, ethnographical notes that describe non Chinese peoples (the Man) and an Early geographical monograph written in the 6th Century by Li Daoyuan (d. 527), the *Shuijing zhu* (Water Classic Commentary). This approach sheds light on the evolution of technical knowledge, the regionalisation of China in Early Medieval times, on the imperial integration of non Chinese peoples, and on the constitution of a geography of memory.

Keywords: China, History of Early and Early Medieval China, Geography, History of Geography, Ethnography, Geographic Literature, Memory